This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~3/c 110~~
BP 346.1

Bd. Nov. 1890.

Harvard College Library

FROM

The Publishers.

11 Feb. - 8 July, 1889.

HARVARD COLLEGE
FEB 11 1889
LIBRARY

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-NEUVIÈME. — LVe DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON — JANVIER

n3 PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5
(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES
BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. HERDER.

VIENNE
GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume LAROSE (LIBRAIRIE CATHOLIQUE), 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier MELANDRI, Directeur-Administrateur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE.

MADRID
Fernandez CASTRO (LIBRERIA GUTENBERG), 11, Principe.

LISBONNE
Manoel-Jose FERREIRA, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL
CADIEUX et DEROME, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :
BUREAUX DE POSTE.

1889

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JANVIER 1889.

I. — DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES, par VISENOT.

II. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. FIRMIN BOISSIN.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — OSCAR VON GEBHARDT und ADOLF HARNACK : Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur (p. 36). — PETIT : L'Index, son histoire, ses lois, sa force obligatoire (p. 38).

Jurisprudence. — ALLÈGRE : Le Code civil commenté à l'usage du clergé (p. 39).

Sciences et Arts. — A. SICARD : Les Deux Maîtres de l'enfance : le Prêtre et l'Instituteur (p. 40). — G. SECRÉTAIN : Le Clergé et l'Enseignement secondaire spécial (p. 41). — E. RAUNIÉ : La Réforme de l'Instruction nationale et le surmenage intellectuel (p. 42). — E. SPULLER : Au ministère de l'instruction publique (p. 44). A. DAVANNE : La Photographie, traité théorique et pratique (p. 45).

Belles-Lettres. — H. HARDY : Les Origines de notre langue et l'Esprit de la langue française (p. 46). — A. MILLET : Études lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du dictionnaire de M. Godefroy (p. 47). — A. DARMESTETER : Mémoires et Documents scolaires. La Question de la réforme orthographique (p. 47). — E. NAGEOTTE : Histoire de la poésie lyrique grecque (p. 47). — E. FALIGAN : Histoire de la Légende de Faust (p. 49). — C. HUIT : La Vie et les Œuvres de Frédéric Ozanam (p. 51). — T. MARTEL : Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte (p. 52). — Œuvres inédites de Victor Hugo. Théâtre en liberté (p. 53).

Histoire. — R. C. W. REVELEY MITFORD : Orient and Occident (p. 54). — H. D. HARROWER : Captain Glazier and his Lak (p. 55). — A. RAMBAUD : Histoire de la civilisation contemporaine en France (p. 56). — HERGENRÖTHER : Histoire de l'Église (p. 58). — R. P. FR. MARIE-DOMINIQUE CHAPOTIN : La Guerre de Cent Ans, Jeanne d'Arc et les Dominicains (p. 59). — LE NORDEZ : Les Héroïnes chrétiennes de la France. Jeanne d'Arc et les Vertus cardinales (p. 61). — Comte T. DE GONTAUT-BIRON : Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac (1605-1610) (p. 62). — E. BOYSSE : L'Administration des Menus. Journal de Papillon de la Ferté (p. 64). — E. et J. DE GONCOURT : Histoire de la société française pendant la Révolution (p. 65). — Dsse DE DURAS, née NOAILLES : Journal des Prisons de mon père, de ma mère et des miennes (p. 67). — L. HUGUET : En Colonne. Souvenirs d'Extrême Orient (p. 68). — A. CHIRAC : L'Agiotage sous la troisième République, 1870-1887 (p. 70). — H. BAUDRILLART : Les Populations agricoles de la France (p. 71). — Dr ALBERDINGK THIJM : Geschichte der Wohlthaigkeitsanstalten in Belgien von Karl dem Grossen bis zum sechszehnten Jahrhundert (p. 74).

IV. — BULLETIN. — M. BLOCK : Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique (p. 75). — W. CROOKES : Éléments et Méta-Éléments (p. 75). — C. KLARY : Guide de l'amateur photographe (p. 76). — A. HÉRAUD : Les Secrets de la science et de l'industrie (p. 76). — A. HÉRAUD : Les Secrets de l'économie domestique à la ville et à la campagne (p. 76). — H. GRÉVILLE : Comédies de paravent (p. 77). — L. DUROCHER : Rézinsec et Strophazur (p. 77). — G. DE PASCAL : Révolution et Évolution : Le Centenaire de 1789 et les Conservateurs catholiques (p. 77). — L. BONNEVILLE DE MARSANGY : Journal d'un volontaire de 1791 (p. 78). — V. PIERRE : L'Église Saint-Thomas d'Aquin pendant la Révolution, 1791-1802 (p. 78). — Une victime du vandalisme révolutionnaire : Frère Jean-André, peintre des Jacobins de la rue du Bac (p. 78). — M. DREYFOUS : Les Trois Carnot, Histoire de cent ans (p. 79). — G. ROBERTET : L'Œuvre de M. Thiers (p. 80). — F. JULIEN : L'Amiral Courbet d'après ses lettres (p. 80). — M. LOIR : L'Escadre de l'amiral Courbet (p. 81). — C. ROPE : Rome et Berlin (p. 81).

V. — CHRONIQUE. — **Nécrologie** : MM. Riant, Bailleul, Bazin, Bettencourt, Mlle Bourdon, etc. — **Congrès.** — **Paléographie.** — **Institut.** — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — **Nouvelles** : Paris. — France. — Alsace. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Pologne. — Russie. — États-Unis. — Publications nouvelles.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1889. T. LV. 1.

RENNES, IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY
Imprimeur breveté.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-NEUVIÈME

(CINQUANTE-CINQUIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
2 ET 5, RUE SAINT-SIMON, 2 ET 5

1889

BP 346.1

1889, Feb. 11 - July 8.
Gift of the Publishers.

FEB 11 1889
LIBRARY

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *En ce temps-là,* contes, par Savinien Lapointe. Paris, Lemerre, s. d. (1889), gr. in-8 de VII-306 p., illustré de 115 dessins par Henri Pille. Br., 10 fr.; relié toile, fers spéc. tr. dorées, 12 fr. — 2. *Le Cheval bleu,* contes pour adolescents, par Émile Pouvillon. Paris, Lemerre, s. d. (1889), gr. in-8 de 316 p., illustré par Bonnisset, Bourdelle, Marre, Myrbach et H. Pille. Br., 10 fr.; rel. toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. — 3. *De Paris à Paris à travers les deux mondes. Capitales et Grandes Villes,* par Jules Gourdault. Paris, Jouvet, 1889, gr. in-8 de 247 p., orné de 53 grav., br. 10 fr., cartonné plaque en couleur, tr. dorées, 14 fr. — 4. *La Babylone électrique,* par A. Bleunard, docteur ès sciences. Paris, Quantin, s. d. (1889), in-4 de 316 p., illustr. de Montader, br. 7 fr. 50; relié fers spéc., 12 fr. — 5. *François François,* par Edgard Monteil. Paris, Quantin, s. d. (1889), in-4 de 307 p., illustr. de E. Loevy, br. 7 fr. 50; rel. fers spéc., 12 fr. — 6. *Le Parrain de Cendrillon,* par Louis Ulbach. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 271 p., illustr. de E. Bayard, 7 fr. — 7. *Contes d'un vieux savant,* par Henry de Graffigny. Paris, Quantin, s. d. (1889), gr. in-8 de 324 p., illust. de P. Fac, br. 5 fr. — 8. *La Vengeance d'un Hautecœur,* par Mme L. de Bellaigue, née de Beauchesne, Paris, Quantin, s. d. (1889), in-16 de 255 p., illustr. de Montader, 2 fr. 25. — 9. *Jacques l'abandonné,* par Marc Antossi. Paris, Quantin, s. d. (1889), in-16 de 273 p., illust. de Paul Destez 2 fr. 25. — 10. *Histoire d'un enfant de Paris, 1870-1871,* par Mme G. Mesureur (Amélie Dewailly). Paris, Quantin, in-16 de 304 p., illustrations par V.-A. Ponsin, 2 fr. 25. — 11. *Les Héros modestes,* par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Quantin, s. d. (1889), in-16 de 379 p., illustrations par G. Roux, 2 fr. 25. — 12. *Moi et mes Poupées,* par Mme J. de Sobol. Paris, Quantin, s. d. (1889), in-16 de 112 p., orné de grav., 0 fr. 80. — 13. *Les Bons Points de Bébé,* par Mme Marie de Bosguérard. Paris, Quantin, s. d., in-8 de 102 p., orné de grav. 0 fr. 80.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis, journal de toute la famille.* Paris, Hetzel, 1888, 2 vol. gr. in-8 de 388 et 396 p., avec de nombr. grav., 14 fr. les 2 vol. br. — 2. *Encyclopédie enfantine,* publiée par la maison Quantin. Volumes albums : *La Comédie chez Bébé.* Illustrations de F. Bonnisset, petit in-4 cart., 5 fr.; *Imagerie artistique : Vingt Fables de La Fontaine. Imagerie enfantine,* 2 albums gr. in-4 cart. à 3 fr. 50. — Albums in-4 à 0 fr. 75 : *Frère et Sœur;* petit in-4 à 0 fr. 40 : *Jean le chasseur; La Semaine de Julie;* in-8 à 0 fr. 25 : *Cendrillon; Tom Pouce;* petit in-8 à 0 fr. 15 : *Saint-Nicolas* et *Guilleri; Gribouille.*

Nous allons passer rapidement en revue les publications illustrées qui nous sont parvenues trop tard pour être annoncées dans notre dernière livraison.

I. — 1. — Il y a deux ans (*Polybiblion,* t. XLVII, p. 493), nous avons été heureux de faire l'éloge de M. Savinien Lapointe, à propos de son recueil de contes : *Il était une fois...* Aujourd'hui nous allons parler d'un cousin germain de cet ouvrage, que nous venons de recevoir : *En ce temps-là.* Comme édition et illustration, *En ce temps-là* est à la hauteur de son devancier; mais l'esprit qui l'anime n'est point aussi pur. Sans doute, Dieu y tient une large place, et si tout était aussi parfait que la légende *le Sou,* nous n'aurions qu'à applaudir; mais on rencontre

dans l'histoire de *Cailloutin,* pauvre petit diable devenu colonel de l'Empire, plusieurs phrases dissonantes dont l'une vise la Monarchie légitime (p. 125) : M. S. Lapointe nous a, de la sorte, gâté le plaisir réel que nous avons eu à lire son livre. Ajoutons qu'il sait si bien intéresser l'enfance, qu'il serait malheureux de voir cet écrivain de talent s'embourber piteusement dans des considérations et un pathos auxquels les enfants ne peuvent rien comprendre.

2. — Ce qui saute aux yeux d'abord dans les « contes pour adolescents » que M. Émile Pouvillon a intitulés : *Le Cheval bleu,* à cause du premier de ces contes, c'est une humeur railleuse qui s'exerce trop souvent, non pas sur la religion elle-même, mais sur les prêtres et quelques usages ou cérémonies de l'Église. N'allez pas croire toutefois que M. É. Pouvillon ait commis un livre sciemment hostile : son livre donne plutôt l'idée d'un campagnard narquois, chrétien au fond, sceptique à la surface, qui se souvient des espièglerie de mauvais ton de son adolescence, et qui aime à narrer des farces, fussent-elles condamnables aux yeux des gens qui, comme nous, pensent que le culte ne doit jamais être tourné en ridicule, même de la façon la plus anodine d'apparence. Nous devons signaler comme ravissants les deux contes qui ont pour titres : *Dans les feuilles* et *Ménine.* Mais quel repoussoir ne forme pas la bataille entre deux confréries rivales, au seuil de la cathédrale, dans *la Rue des Vêpres !*

3. — Le volume consacré par M. Jules Gourdault à la description des grandes villes du monde entier forme un très beau cadeau d'étrennes. Les gravures qui donnent des vues panoramiques et des représentations des principaux monuments sont très bien exécutées. Le texte est correct, mais un peu terne ; il semble n'avoir pour objet que de servir de commentaires aux gravures : il était difficile, à la vérité, d'éviter la monotonie dans une course aussi rapide à travers les continents et les îles. Mais du moins l'auteur aurait-il pu donner un peu de vie à quelques-unes de ses descriptions en rappelant, par exemple, avec une émotion communicative, les grands souvenirs qu'éveillent Rome et surtout Jérusalem; on s'étonne que M. Jules Gourdault y ait manqué ; dans certains de ses précédents ouvrages, il nous avait habitués à le considérer comme un penseur de la bonne école. Du moins, à défaut de sentiment religieux, son nouveau livre est-il irréprochable au point de vue de la morale.

4. — Lord Badger, richissime Anglais, s'est mis en tête de reconstruire l'antique Babylone en mettant au service de ses projets toute la puissance de l'électricité. A cet effet, un personnel de savants et d'ingénieurs, parmi lesquels se trouve un Français des plus sympathiques, quitte les brouillards de la Tamise pour le soleil brûlant de la Mésopotamie actuelle. Comme un tel voyage ne s'accomplit pas élec-

triquement (la science n'en est point là encore), la caravane, soit en bateau, soit à cheval ou à dos de chameau, soit même à pied, traverse des régions où la civilisation est des plus rudimentaires et où les aventures ne leur font point défaut. Enfin l'on arrive à Babylone et les travaux commencent. Tout marche à souhait et la légendaire capitale assyrienne s'annonce déjà comme pouvant reprendre plus tard sa place dans le monde, lorsque, tout à coup, des hordes musulmanes viennent, en quelques jours, anéantir l'œuvre colossale entreprise par les « chiens de chrétiens » et justifier en quelque sorte la parole du prophète : « Babylone ne sera jamais rebâtie! » Un roman parfaitement honnête se mêle à ce récit qui vaut les meilleurs de M. Jules Verne et dont l'illustration est soignée.

5. — *François François* est l'histoire aussi dramatique qu'invraisemblable d'un petit Parisien qui, en quatre années, amasse une fortune énorme, tout là-bas au fond de la Bolivie. Voici de quoi il s'agit. Le père de François François est frappé de cécité à la suite d'un accident de laboratoire : c'est la misère pour toute la famille. Notre petit héros a quinze ans. Son jeune âge ne l'empêche pas de prendre aussitôt la résolution d'abandonner ses études et de travailler pour que les siens ne manquent de rien. Sitôt dit; sitôt fait : François se lance dans la bataille de la vie avec une témérité qui, d'aventures en aventures le conduit chez des sauvages boliviens qui se préparent à le croquer lorsqu'il réussit à leur fausser compagnie. Plus tard, il réapparaît dans la tribu anthropophage en vainqueur et en maître qui ne badine pas, fonde une ville en pleine forêt vierge et recueille, dans un Pactole inconnu, une quantité d'or qui le fait riche, lui, ses parents et les aventuriers qu'il s'est associés. M. Edgar Monteil croit plus au hasard qu'à la Providence et il fait acclamer, avec une complaisance visible, la *Marseillaise* dans les salons de Cuzco ; mais il évite tout ce qui pourrait devenir immoral sous une plume moins circonspecte.

6. — N'ayant jamais connu sa mère, la petite Camille, qui a ensuite perdu son père, est recueillie finalement par sa belle-mère qui se remarie. L'orpheline n'est pas heureuse dans cet intérieur où la vie lui devient tellement insupportable qu'elle déserte le foyer de ses parents d'adoption. Elle trouve asile chez un saltimbanque d'espèce rare qui la fait élever dans un pensionnat des environs de Paris, tout comme son propre fils, qui suit les cours d'un lycée. Après bien des épreuves courageusement supportées, Camille, jeune fille accomplie, et le fils du saltimbanque, devenu savant distingué, se marient, union qui est comme la consécration de leur amitié d'enfance. Tel est le sujet du *Parrain de Cendrillon*. Le sentiment religieux n'est point banni de ce joli livre où l'auteur parle (p. 153) de la première communion de son héroïne, en termes émus.

7. — Un bon vieux grand-père voulant obtenir que ses petits-enfants fussent bien sages, leur raconte quantité d'histoires instructives ou amusantes. La science et le merveilleux des légendes se donnent une main amie dans ces *Contes d'un vieux savant*. M. H. de Graffigny, en un style très vivant, entretient ses lecteurs de mécanique, de chimie, de physique, d'électricité, etc. Il va même jusqu'à dire quelque chose des armures et de l'artillerie à travers les âges. L'un des récits les plus intéressants du « vieux savant » a pour titre : *Comment on fait un livre*. M. Nac, qui a illustré ce volume, a été pour l'auteur un collaborateur précieux.

8. — Est-elle terrible *la Vengeance d'un Hautecœur* ! Jugez-en. La scène se passe en Bretagne, en plein quinzième siècle. Alain de Hautecœur, jeté en prison par des oncles avides qui l'accusent d'un crime qu'eux seuls ont commis, est solennellement reconnu innocent par le tribunal du duc de Bretagne qui sait démasquer les véritables coupables. Ceux-ci, déshonorés, flétris, obtiennent enfin un notable adoucissement à la peine qu'ils ont encourue, grâce aux supplications d'Alain : Hautecœur s'est vengé de ses ennemis en leur rendant le bien pour le mal. Roman aussi bien illustré que parfaitement chrétien.

9. — André Francœur a disparu pendant la guerre de 1870 et son fils Jacques, ne le croyant point mort, pense à le retrouver : c'est sa constante préoccupation. Le pauvre enfant, protégé par un riche peintre, M. de la Vieuville, perd tragiquement son bienfaiteur au cours d'un voyage en Espagne, à Malaga. Les malheurs de Jacques ne sont pas près de finir, et, de fil en aiguille, nous le voyons arriver à Rio-Janeiro. Pendant un temps, il fait du commerce en cette ville pour subsister, puis il se remet en route, nouveau Télémaque, à la recherche de son père. Cet ouvrage, nous assure l'auteur, aura une suite : attendons-la et souhaitons-lui l'intérêt qui s'attache à *Jacques l'abandonné*.

10. — L'*Histoire d'un enfant de Paris* est plutôt l'histoire d'une famille pendant le siège. La famille Dubois se compose du père, de la mère et de deux enfants. Le père et l'aîné des enfants endossent l'uniforme et courent aux remparts ; la mère et le jeune François restent à la maison, inquiets, anxieux à la pensée des dangers qui menacent ceux qu'ils aiment, et épiant à leur retour de bonnes nouvelles qu'ils n'apportent, hélas ! jamais. Et puis, ce sont les horreurs, les souffrances et les mille incidents du siège, les combats glorieux, mais sans résultats, les pigeons voyageurs et les ballons, seuls moyens de communication avec la France, puis le rationnement, la queue aux boucheries municipales, le bombardement, les nuits passées dans les caves, le pain noir et presque la famine, en attendant la capitulation qui doit rendre tant d'efforts et tant de souffrances superflus. Toutes ces choses ont été souvent racontées, mais il est toujours opportun de les rappe-

ler, car le souvenir en est réconfortant et salutaire. Si nous avions à refaire le livre de Mme Mesureur, nous y effacerions assurément quelques *Vive la République!* inutiles, sauf à les remplacer par quelques rayons d'en haut qui rendraient le livre meilleur.

11. — *Les Héros modestes,* dont Mme de Witt nous raconte l'histoire, sont des enfants protestants et hollandais, habitant l'Angleterre, qui, surpris par une inondation, font des prodiges d'ingéniosité et de courage pour se sauver d'abord, puis pour se procurer des ressources, de la nourriture et un abri. Malheureusement l'un d'eux, un pauvre bébé de deux ans, meurt de privations et de froid, et ses pauvres petits frères ont le douloureux devoir de lui creuser un tombeau sur une éminence que l'inondation n'a pas atteinte. Quand ils retrouvent enfin leur mère, ils apprennent que leur père aussi a été victime des eaux débordées, sans qu'elle ait pu avoir la consolation de lui rendre les derniers devoirs et de lui donner une tombe. — A la suite de cette première histoire, l'auteur nous raconte les aventures de Hugues Proctor *au collège de Crofton.* Le récit dont les héros sont encore, naturellement, protestants et anglais, est conçu dans le genre à la fois intime et ému des romans de Dickens. C'est la vie de collège en Angleterre vraiment prise sur le fait, et racontée dans des pages fort bien écrites et très vivantes.

12. — *Moi,* c'est Marguerite qui raconte son histoire et celles de ses poupées, ou plutôt de sa poupée; car si elle a eu plusieurs poupées, et fort belles, comme Chaperon-Bleu et Bouton d'Or, elle n'en a aimé qu'une, Chiffonnette. Elle n'était pas belle. Oh! non, mais « le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas, » Marguerite aimait Chiffonnette. Aussi quelle douleur quand, dans une course folle à travers la neige, entreprise à l'instigation de Henri, la petite Marguerite fut rapportée à la maison bien malade, laissant derrière elle sa poupée perdue. Rien ne put la consoler, rien, ni les caresses, ni les consolations, ni la belle poupée apportée par grand-père. Il lui fallait Chiffonnette; enfin Henri la retrouva. Quel bonheur! Les fillettes heureuses n'ont pas d'histoire sans doute, car l'histoire de Marguerite s'arrête là. Elle est d'ailleurs toute charmante.

13. — *Les Bons Points de Bébé* représentent une série d'histoires tout à fait gracieuses et gentilles, écrites pour intéresser les enfants, fixer leur attention ou les endormir, tout en laissant dans leur mémoire qui s'éveille quelques bons souvenirs et de très pratiques et très utiles leçons. Il y en a treize, mauvais nombre; mais les enfants ne se plaindront pas que l'auteur ne se soit pas arrêté à la douzaine, puisque cela leur fait une charmante histoire de plus. Signalons particulièrement *la Boutique enchantée, les Quatre Cents Volontés de Mlle Liline, Perdu dans les bois, Un bon petit frère;* nous pourrions les noter toutes. Il suffira de

les lire au hasard pour goûter le charme et l'intérêt de ce petit livre.

II. — 1. — M. Jules Verne, comme d'habitude, occupe la principale place dans les deux volumes de l'année 1888 du *Magasin d'éducation et de récréation. Deux ans de vacances,* qu'il a publié, c'est encore des aventures « robinsoniennes. » Ces nouveaux Robinsons forment une collection pittoresque de tout jeunes enfants — un pensionnat naufragé, — échantillons de peuples rivaux, dont les tribulations dans une île déserte ne récréeront pas les seuls adolescents. Il y aurait encore d'autres récits à mentionner; mais la place nous manquant, nous dirons simplement que, comme l'an dernier, le *Magasin* représente, en images, un certain nombre de fables du Bonhomme et plusieurs villes et monuments de la France expliqués par une courte notice. Nous avons remarqué aussi huit dessins de M. Kurner classés sous le titre de : *Une maison inhabitable,* qui égaieront tous les âges. Ce périodique a du mérite; il en aurait pour nous davantage encore si la pensée religieuse y avait plus d'écho.

2. — La maison Quantin publie une *Encyclopédie enfantine,* « honorée des souscriptions du ministère de l'instruction publique et de la ville de Paris. » C'est assez dire qu'elle est conçue dans un esprit absolument laïque. Nous y trouvons un joli album : *la Comédie chez Bébé,* avec illustrations en couleurs par Firmin Bonisset, agréable mise en scène d'une représentation théâtrale donnée par des *babies* de trois à sept ans, et dont les gravures sont très réussies; puis deux *Albums d'images,* de format grand in-4 : l'un, sous le titre d'*Images artistiques,* est la reproduction de vingt fables de La Fontaine : les allégories sont spirituelles, les dessins vraiment « artistiques, » mais tout n'est point dans la note qui convient à l'enfance (témoin : *la Cigale et la Fourmi, les Deux Pigeons* et *les Deux Coqs*), et il y perce même une certaine tendance démocratique (voir *le Loup et l'Agneau* et *le Chêne et le Roseau*); l'autre, intitulé *Images enfantines,* offre une série de scènes pleines d'humour, telles que : *Navigation forcée, le Mandarin gourmand, les Oies de Petit Jean, les Allumettes, Un projet téméraire, Médor et le Pêcheur,* mais la leçon morale est trop absente. Nous en dirons autant des petits albums faits « dans le double but de distraire l'enfant par des récits merveilleux et amusants, et de lui être utile par les considérations morales qui s'y trouvent. » Amuser, oui, le but a été atteint; instruire, c'est autre chose : il y a trop de « merveilleux, » trop de féeries, trop de fleurettes et de « douces choses contées; » on voudrait pour l'enfance des enseignements plus fortifiants. Nous signalerons en particulier dans *Gribouille* un passage fort peu convenable (p. 13-15); ajoutons que l'écrit porte cette signature : H. Carnot.

VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Le Rêve,* par Émile Zola. Paris, Charpentier, 1888, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Misérables,* par Victor Hugo. Édition définitive d'après les manuscrits. Paris, Hetzel et Quantin, 1888, 8 vol. in-18 de 200 p. chacun, 16 fr. — 3. *La Tresse blonde,* par Gilbert-Augustin Thierry. Paris, Quantin, 1888, in-18 de 226 p., 3 fr. 50. — 4. *Istar,* par Joséphin Péladan. Paris, C. Edinger, 1888, 2 vol. in-16 de 252 et 238 p., 4 fr. — 5. *Disparu,* par Albert Delpit. Paris, Ollendorff, 1888, in-18 de 352 p., 3 fr. 50. — 6. *Demi-Crimes,* par Henry de Pène, avec une préface d'Arsène Houssaye. Paris, Ollendorff, 1888, in-18 de 354 p., 3 fr. 50. — 7. *Un monstre,* par Léon Barracand. Paris, Havard, 1888, in-18 de 358 p., 3 fr. 50. — 8. *Madame Béguin,* par le marquis de Castellane. Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 9. *Madame Fulbert,* par Jeanne France. Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Tréfonds,* par Mme Paria Korrigan (Émile Lévy). Paris, A. Savine, 1888, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 11. *Sœur Sainte-Agnès,* par Paul Perret. Paris, Ollendorff, 1888, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 12. *Paule de Brussange,* par Édouard Delpit. Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — 13. *La Seconde Mère,* par Mme Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 290 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Victimes de la vie,* par B. Mossé. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 15. *En Israël,* par Amédée Jubert. Paris, L. Sauvaître, 1888, in-12 de 222 p., 3 fr. — 16. *Milord Tripot,* par Henry de Fonbrune. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-18 de 352 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Royaume de Saba,* par Alfred de Sauvenière. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 18. *Teurkia* (mœurs algériennes), par Albert Caise. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-12 de 324 p., 3 fr. 50. — 19. *Coups d'épée au pays comtois,* par Alfred de Besancenet. Paris, Sauvaître, 1888, in-12 de 200 p., 1 fr. 50. — 20. *La Fiancée de la Fontenelle,* par Charles d'Héricault. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 410 p., 3 fr. 50. — 21. *Sire,* par Henri Lavedan. Paris, Quantin, 1888, in-18 de 260 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Chemin de la gloire,* par Ouida. Paris, Perrin, 1888, 2 vol. in-12 de 380 et 372 p., 7 fr. — 23. *Une Seconde Vie,* par Mrs Alexander; traduit de l'anglais par E. Dian. Paris, Hachette, 1888, 2 vol. in-18 de 352 et 362 p., 2 fr. 50. — 24. *Maud Dexter* (mœurs américaines), par Henri Gaullieur. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 272 p., 3 fr. 50. — 25. *L'Écume de la mer,* par Salvatore Farina; traduit de l'italien par S. Blandy. Paris, Hachette, 1888, in-18 de 282 p., 1 fr. 25. — 26. *Une grande dame,* par Alexandrovitch Vonliarliarski; traduit du russe par Xavier Marmier, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 27. *Les Parents de la capitale,* par Dmitri Grecorovitch; traduit du russe par Éléonore Tsakny; avec un portrait de l'auteur par Théophile Bérenguier. Paris, Savine, 1888, in-18 de 274 p., 3 fr. 50. — 28. *Ceux de Podlipnaïa,* par Th. Réchetnikov; traduit du russe par Ch. Neyroud. Paris, Savine, 1888, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 29. *Le Prince Nekhlioudov,* par le comte Léon Tolstoï; traduit du russe par Halpérine-Kaminsky. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 272 p., 3 fr. — 30. *Pour les enfants,* par le comte Léon Tolstoï; traduit du russe par B. Tseytline et E. Joubert. Paris, Savine, 1888, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 31. *Marsouins et Mathurins,* par Paul Bonnetain. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-16 de 250 p., 0 fr. 60. — 32. *Scènes de la vie médicale,* par Jules Cyr, médecin-inspecteur adjoint à Vichy. Paris, J.-B. Baillière, 1888, in-12 de 294 p., 3 fr. 50. — 33 et 34. *Petite Bibliothèque française: Les Trois Belles,* par Albert Cim; *Colombine,* par Mme Georges de Peyrebrune. Paris, Jouaust et Sigaux, 1888, 2 plaquettes petit in-8 de 36 p. chacune. Les deux: 1 fr. 20. — 35. *La Grande Bleue,* par René Maizeroy, avec des préfaces de Guy de Maupassant, Paul Bourget, Pierre Loti, Paul Bonnetain, Jean Richepin et Paul Arène. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 250 p., 3 fr. 50.

1. — Au *Polybiblion,* la critique *in odium auctoris* n'est pas admise, et, pourvu que l'on maintienne comme il se doit les droits de la Vérité, on y peut loyalement reconnaître le talent des écrivains qui, en reli-

gion, en philosophie, en littérature, pensent autrement que nous. C'est ainsi que, tout en déplorant le triste usage fait par M. Zola des dons intellectuels dont le Ciel l'a comblé, j'ai toujours librement rendu justice à ses très réelles qualités de styliste et de romancier. Aujourd'hui, par exemple, l'éloge de l'auteur du *Rêve* n'a rien qui nous coûte, car ce roman, sa dernière œuvre, est réellement de nature à désarmer même l'école de l'anathème systématique. Et, précisément, parce que M. Zola est doué d'un immense talent, il n'y a pas lieu de s'étonner le moins du monde qu'il ait pu écrire *le Rêve*, après *Nana*, après *Pot-Bouille*, après *la Terre*. Précédemment, ce talent se plaisait dans l'ordure, mais il existait. Cette fois, il s'exerce sur un terrain propre et il n'en est pas amoindri pour cela : on le voit s'épanouir en une brillante floraison de sentiments exquis, de tendresses chastes, d'élans juvéniles vers l'amour permis qu'il enveloppe très esthétiquement d'un nuage d'innocence, employant tout ce que le réalisme lui offre de puissance, de force et de couleur au profit de tout ce que sa fantaisie a su créer d'idéal. La grâce, la poésie, la chasteté relative du *Rêve* succédant immédiatement aux obscénités et incongruités de *la Terre*, ne prouvent qu'une chose : la souplesse merveilleuse d'une intelligence vraiment artistique. Ne devons-nous pas à l'auteur de *Madame Bovary* cette radieuse et superbe légende de *Saint-Julien l'Hospitalier* qui est, à mon avis, le chef-d'œuvre littéraire de Flaubert ? L'effort d'art et d'imagination qui s'appelle *le Rêve* ne nous cause donc aucune surprise, d'autant que, ne vous y trompez pas, M. Zola reste, au fond et malgré tout, ce qu'il a toujours été : un romantique de tempérament, mais un naturaliste de parti-pris en littérature, un déterministe en philosophie, un matérialiste en morale. Dans ce *Rêve* même, si éthéré, si idyllique, le vieil homme ne laisse pas que d'apparaître par-ci par-là. On sent passer, dans le long défilé qu'il nous donne des saints et des saintes de *la Légende dorée*, comme une pointe d'ironie et de persiflage, et en certains autres endroits un peu troublants se devinent les prédilections sensuelles du maître. Mais, c'est à peine indiqué, et dans son ensemble l'œuvre est bonne. Alors pourquoi ne pas le dire ? Il s'en dégage comme un bain d'air frais : pourquoi ne pas s'en délecter et s'en réjouir ?

L'action se déroule à l'ombre d'une vieille cathédrale gothique, dans la paix religieuse de la petite ville de Beaumont-l'Église. C'est l'hiver. A gros flocons la neige tombe : une fillette de huit ans, effarée et farouche, s'est réfugiée sous les voussures d'une des portes de la cathédrale. Elle a passé la nuit là, tremblant le froid et la misère dans sa résignation sombre. En face, Hubert et Aubertine, un ménage de chasubliers. Ouvrant le matin les volets de leur chambre, ils aperçoivent la pauvre enfant. Les Hubert ont eu des malheurs, et leur âme est

charitable et miséricordieuse. Très pieux, ils sont persuadés que si leur fille à eux est morte, c'est parce qu'ils s'étaient mariés jadis malgré la volonté de leurs parents. Mais ils espèrent que Dieu leur a pardonné. Aussi quand ils aperçoivent cette petite mendiante réfugiée sous le porche de la maison divine, se figurent-ils que c'est la Providence qui la leur envoie, et, tous deux, sans se parler, saisis d'une grande pitié, mus par la même pensée, vont chercher la fillette évanouie, la réchauffent, la raniment, l'interrogent et cherchent à l'apprivoiser. Elle ne leur répond d'abord qu'avec défiance, puis elle leur conte sa lamentable histoire. Elle se nomme Angélique-Marie. Elle ne sait pas autre chose, sinon qu'elle a quitté les deux ivrognes à qui l'Assistance publique l'avait confiée, et qu'elle est décidée à tout plutôt que de se laisser reprendre par ses bourreaux. Ce récit va au cœur des Hubert. Ils feront leur fille de cette martyrisée, de cette abandonnée. Elle vivra dans ce milieu bourgeois et suprêmement honnête. On l'adoptera et « papa » et « maman » auront bientôt la plus gentille et la plus adroite brodeuse sur or qui se soit jamais vue. Huit ans s'écoulent. Angélique-Marie est maintenant dans sa seizième année. Avec le sang des Rougon qui coule dans les veines de l'enfant trouvée (car il paraît que l'un d'eux est pour quelque chose dans sa venue au monde), elle eût pu, livrée à elle-même, devenir une seconde Nana. Dans la maison paisible des Hubert, son âme seule s'éveille. Elle n'entend rien des bruits du dehors. Elle a constamment sous les yeux les statues des saintes de la vieille cathédrale, qui l'ont protégée la nuit de sa fuite et pour qui elle se prend d'une enthousiaste tendresse. Elle apprend à lire dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Les martyrs, autour desquels chantent les anges, lui font envie: le récit de leurs triomphes la plonge dans l'extase. Le miracle lui semble naturel : elle l'attend volontiers pour elle-même. Des voix intérieures lui disent qu'elle épousera un jour le prince le plus beau, le plus noble et le plus riche qui fut jamais. Sa mère, plus raisonnable et moins poétique, essaie de lui arracher cette idée folle. Mais c'est en vain. Or, un soir qu'Angélique-Marie rêvait, accoudée sur son balcon, le prince que ses voix lui annonçent apparaît à ses yeux sous les traits d'un jeune homme de vingt ans, en blouse de peintre-verrier. Elle transfigure aussitôt l'apparition, voit en lui une sorte de saint Georges vainqueur, et ne doute pas que ce jeune homme ne soit l'élu auquel sa destinée doit être enchaînée. L'apparition se renouvelle, un matin, au bord de la Chevrotte, où Marie-Angélique savonne la lessive de sa mère Hubertine. Ils font, cette fois, connaissance. Le jeune homme s'appelle Félicien : ils se promettent de se revoir, et les apparitions se répètent, toujours virginales et pures, Félicien et Angélique-Marie ne sachant pas ce que c'est que le mal. Arrive la proces-

sion de la Fête-Dieu. Sous un magnifique dais dont les franges ont été brodées par les Hubert, l'évêque de Beaumont-l'Église porte la sainte Hostie, et quelle n'est pas la stupéfaction de la petite chasublière! Derrière le dais, en habit noir, s'avance, marchant crâne, un beau jeune homme qu'elle reconnaît, Félicien. Elle s'informe. On lui dit : « C'est le fils de Monseigneur! » Oui, Monseigneur, de la noble, riche et puissante famille des Hautecœur, a été marié, et c'est quand sa femme est morte, donnant naissance à Félicien, qu'il est entré dans les ordres. Mais bien qu'il soit d'une austérité de mœurs exemplaire et que la piété domine tous ses actes, quelque chose de l'époux d'autrefois est resté sous le prêtre. Le souvenir de son bonheur perdu et de son deuil le tourmente encore, et il n'en triomphe que par la mortification et la prière. Comment Angélique peut-elle espérer que l'évêque de Beaumont, le descendant des Hautecœur, consentira jamais à donner son fils à une simple ouvrière, à la fille adoptive des Hubert? Elle espère cependant contre toute espérance. Félicien l'aime : elle l'épousera. Félicien a demandé le consentement à son père, qui refuse net. Angélique alors va elle-même trouver l'évêque, s'agenouille devant lui, le supplie. — « Jamais! » répond Jean de Hautecœur, et il passe. Une réaction se produit alors dans l'âme de la jeune fille. Elle s'exalte de la joie de mourir; car, elle le sent, de cet amour elle mourra. En effet, peu à peu la vie se retire d'elle. Il semble que ses derniers moments soient venus. Monseigneur de Hautecœur s'est laissé fléchir par les prières de son fils, et c'est lui-même qui porte à Angélique agonisante les saintes huiles. « Si Dieu veut, je veux! » dit-il, répétant l'ancienne devise de sa maison. Aussitôt la mourante se ramine : « Oh! je le savais, murmure-t-elle; tout ce que j'ai rêvé doit être! » Le mariage est décidé : il a lieu. Le rêve s'accomplit, au milieu du grondement des orgues, de l'éblouissement des fleurs et des lumières, dans l'*Hosannah* de la cathédrale. Hélas! le rêve doit rester un rêve. Vierge a vécu Angélique, vierge elle mourra. La cérémonie est terminée. Les mariés sortent du temple. Tout à coup, sur la première marche du grand perron, Angélique s'affaisse dans les bras de Félicien : elle n'est plus.

Maintenant, lecteurs, vous connaissez *le Rêve*. Littérairement, ce n'est pas le chef-d'œuvre de M. Zola. On peut reconnaître la Esmeralda, de *Notre-Dame de Paris*, dans Angélique, Phœbus de Châteaupers dans Félicien, et même l'archidiacre Claude Frollo dans l'évêque de Beaumont, sauf que le premier brûle d'une flamme impure, tandis que Jean de Hautecœur est tourmenté par les souvenirs d'un amour très légitime. On y trouve aussi des réminiscences involontaires d'un poème de Mistral : *La Communion des Saints*. Enfin, l'air ambiant des premières pages du *Curé de Tours*, de Balzac, semble entourer vague-

ment la cathédrale de Beaumont-l'Église. Ce sont là néanmoins de légères taches. Ce qui est plus grave, c'est que les personnages du *Rêve*, en dehors de l'évêque et de Mme Hubert, ne vivent pas : Angélique moins que tout autre. Elle a souvent l'air d'une marionnette mystique ; elle se concentre dans sa pensée hallucinée ; on cherche la personne humaine, on ne la trouve point ou du moins elle n'apparaît que très rarement, dans la scène de la lessive, par exemple, ou lorsqu'elle donne ses chaussures à une pauvresse. Elle n'est pas assez naïve. Le récit de M. Zola ne l'est pas non plus : on y sent trop l'effort. Il fallait, dans un sujet pareil, moins d'exactitude, moins de précision, plus de fantaisie. Il était inutile d'inventorier si longuement les ornements sacerdotaux qui ornent l'atelier des Hubert, et on souffre de voir exposer les difficultés de l'art du brodeur avec la même minutie que l'extraction de la houille dans *Germinal*. Je reprocherai encore à M. Zola, non d'avoir mis en scène un évêque qui fut autrefois marié : la chose n'est pas sans précédents. Il n'y a pas cinquante ans, Mgr Levezou de Vezins, évêque d'Agen, se faisait servir la messe par ses deux fils. Je reprocherai seulement au romancier d'avoir insisté plus qu'il ne convient sur les luttes morales, les souvenirs et les regrets de Mgr de Hautecœur. Il en jaillit comme une sorte d'irrévérence qui choque. Mais, ces réserves faites, j'ai plaisir à constater les splendides tableaux, les adorables scènes que *le Rêve* contient : et la nuit de neige qui ouvre le volume ; et la maison des Hubert ; et l'atelier des brodeuses où l'on voit les doigts courir sur le métier ; et le récit des premiers sentiments d'Angélique, entrevoyant pour la première fois, du haut de son balcon, la silhouette du bien-aimé argentée par la lune ; et les bords riants de la Chevrotte où se trempe la lessive des chasubliers ; et l'idylle charmante où Félicien rattrape les dentelles d'Angélique emportées au fil de l'eau ; et la magnifique procession de la Fête-Dieu ; et la cérémonie de l'extrême-onction, étonnante de vérité, d'émotion, de détails impressionnants ; et le mariage en grande pompe ; et la délicieuse page qui termine le roman : tout cela est beau, frais, charmant, vivant. Car il est à remarquer que les choses, dans cette œuvre de M. Zola, vivent d'une façon plus réelle que les personnages qu'il met en scène. Ainsi, quoi de plus vivant que sa cathédrale gothique? Elle s'affirme, elle s'anime, elle respire avec les hirondelles qui ont maçonné leurs nids dans le creux de ses clochetons, avec les ramiers qui se rengorgent sur ses contreforts et ses arcs-boutants, ec les lichens et les graminées qui poussent aux fentes de ses mu- illes, avec la pluie qui bat les feuilles de plomb de ses combles, avec vent qui souffle à travers sa forêt de pignons, avec le soleil qui se ue dans ses vitraux et les rajeunit de sa gaîté blonde, avec enfin les rémonies quotidiennes dont elle vibre toute, le branle de ses cloches,

la musique de ses orgues, le chant de ses prêtres. Oui, elle vit, et la plume créatrice de M. Zola nous en donne une magnifique description qui tient de l'épopée. Et maintenant, après cette envolée vers l'idéal, l'auteur du *Rêve* a-t-il bien le droit de jeter la pierre aux idéalistes? Ce n'est pas tout. Pourquoi M. Zola qui, par l'exemple d'Angélique se nourrissant de la *Légende dorée,* démontre si souverainement l'influence du livre sur les jeunes imaginations, en a-t-il écrit de si obscènes et de si dangereux? Il vient cette fois de se juger et de se condamner lui-même. Hélas, il manque à M. Zola cette lumière de la foi qui ne l'empêcherait pas d'être réaliste, mais qui donnerait à son talent cet apaisement salutaire, ce relief de haute moralité, ce rayonnement vivifiant dont les œuvres de l'esprit ont besoin pour devenir impérissables. Il dit quelque part : « Tout n'est que rêve. » Non, tout n'est pas rêve, et il n'y a rien de chimérique dans le Beau, dans le Vrai, dans le Bien. Il dit, quelque autre part, vers la fin : « L'âme d'Angélique retourna au Néant divin. » C'est une contradiction. Le Néant n'a rien de divin. Que M. Zola me permette de lui citer cette belle pensée de l'auteur des *Ames mortes,* de Nicolas Gogol, l'ancêtre des réalistes russes : « J'ai poursuivi la vie dans sa réalité, et je suis arrivé à Celui qui est la source de la vie. » Le jour où il en sera ainsi de M. Zola, il nous donnera le roman réaliste chrétien, et ce roman sera bien supérieur au *Rêve,* dont je n'ai certes pas trop médit.

2. — On vient de rééditer *les Misérables,* la seule des œuvres de Victor Hugo (avec *Notre-Dame de Paris*) qui soit à l'Index. On sait que l'action n'en est pas la partie principale : à chaque instant nous la trouvons noyée dans les dissertations les plus fastidieuses et les plus inutiles, où des Pélions de sophismes sont entassés sur des Ossas de bizarreries et d'excentricités. Il y a pourtant des tableaux et des caractères où la griffe du maître a laissé sa marque : la bataille de Waterloo (avec le célèbre mot naturaliste de Cambronne), le couvent de Picpus, l'insurrection de la rue Saint-Denis, Javert, Gavroche, Enjolras, M. Gillenormand, Mgr Myriel, — et ce Valjean, autour duquel tout pivote. Il serait si bon d'admirer sans réserves, si l'on n'était pas sans cesse dérouté par l'hégélianisme de l'auteur. Il y soutient alternativement le pour et le contre, le bien et le mal. Nous voyons un évêque de la primitive église, un saint Vincent de Paul, exalté, glorifié, déifié. Tournez la page : Victor Hugo vous montre le même évêque demandant sa bénédiction à un régicide mourant. Plus loin, on lit un chapitre de toute beauté sur la bonté absolue de la prière, sur la liberté religieuse, sur les moines, sur ces hommes qui se réunissent et habitent en commun pour prier Dieu. C'est la thèse ; ne craignez rien : l'antithèse ne se fait pas attendre. Et l'antithèse, c'est une charge à fond contre la superstition, le cagotisme monacal, les « collèges de hiboux faisant face au

jour. » L'histoire de France n'est pas mieux traitée, Victor Hugo exalte 93, et il rapetisse, ridiculise et vilipende la Restauration. Il ne veut voir de cette époque que les verrues. Le portrait qu'il nous donne de Louis XVIII et des royalistes les plus éminents est une caricature sans nom. — Et cela jure d'autant plus que l'on sent visiblement dans ces exagérations la haine de l'obligé pour les bienfaiteurs. Proudhon a dit que l'ingratitude était une « vertu essentiellement démocratique. » A ce compte-là, Victor Hugo serait le plus grand démocrate des temps modernes. Jamais poète ne fut choyé, prôné, acclamé, comme il l'a été, par les gens qu'il traîne ainsi sur la claie de ses moqueries et de ses mépris. *Les Misérables* sont un roman à thèse : réhabilitation du forçat, réhabilitation de la fille-mère, légitimité de la Révolution. Les deux premières thèses peuvent se développer et se soutenir ; mais en les étayant sur les principes chrétiens, sur l'application de l'Évangile à la vie sociale. Or, du christianisme Victor Hugo n'a cure. Il le tient pour quantité négligeable, et quand il l'invoque il le défigure au point qu'il ne diffère guère de la *Profession de foi du vicaire savoyard.*

3. — M. Gilbert-Augustin Thierry affectionne les sujets étranges, mystérieux, inexpliqués et il est comme sollicité par les problèmes de la suggestion, de l'hypnotisme, du somnambulisme. Déjà dans *Marfa*, il nous avait raconté l'histoire d'une volonté annihilée et rendue servile par une mauvaise influence prépondérante. C'est un cas semblable qui, dans *la Tresse blonde,* est exposé tout au long, mais agrémenté de théories sur la réincarnation des âmes, la métansomatose, la double vision. Autrefois, en 1813, le marquis de Mauréac commandait, sous le nom de Sans-Pareil, une insurrection de chouans bretons. Il aimait Anne-Yvonne, la femme d'un bleu, et ce bleu, capitaine de l'*Albatros*, tenait la côte, son navire rempli de prisonniers vendéens que les chouans voulaient délivrer. Il y avait un mot de passe, un mot d'ordre. Ce mot, Anne-Yvonne le savait, mais ne voulait pas le dire. Les hommes de Sans-Pareil la « chauffent, » la brûlent et l'enterrent vive. Sans-Pareil laisse faire, se contentant de couper comme souvenir une tresse de cheveux de la victime. Depuis lors, le marquis de Mauréac n'est plus le même homme. Triste et sombre au milieu des honneurs et des dignités, il vit bourrelé de remords. Il est frappé dans sa famille. Un seul fils lui reste : René. Comment le mage Élias, qui se vante de célébrer les « mystères de l'Éternel-Maintenant, » de mettre en rapport l'humanité terrestre « avec les esprits et les héresprits de l'éther, » d'adoucir et d'abréger les épreuves de la fatalité, de révéler « le grand secret de la vie et de la mort, » a-t-il appris le crime commis jadis par le marquis de Mauréac? M. Gilbert-Augustin Thierry ne le dit pas. Toujours est-il que cet Élias, qui fait songer à Apollonius de Thyane, à Cagliostro et à Éliphas Lévy, s'empare, à

l'aide d'une somnambule à sa dévotion et de quelques prestiges occultes, de l'esprit de René de Mauréac, l'empêche d'épouser la jeune fille qu'il aime, Thérèse Le Barze, et le force à se marier sans amour réel avec sa somnambule, une cabotine de bas étage, laquelle serait la petite fille d'Anne-Yvonne, celle-là même que brûlèrent les compagnons de Sans-Pareil. Le cas de cette suggestion d'amour imposée au cœur d'un homme aimant déjà, mais ailleurs, ne laisse pas que d'être à la fois terrifiant et curieux. Par suite d'un dédoublement de sa conscience, sous l'étreinte de la volonté d'Élias, René de Mauréac nous offre le spectacle d'un cerveau faible dans un corps affaibli, devenant quelque chose d'effroyable et d'innommé, vivant par intermittences deux vies contraires, plein de tendresses délicates et d'aspirations vers l'idéal quand il est lui-même, brute aux appétits désordonnés et grossiers quand il est dominé par son hypnotiseur. Seulement — et c'est là qu'il faut en venir — qu'a voulu prouver M. Gilbert-Augustin Thierry? Il ne fait pas connaître explicitement toute sa pensée. Mais il ressort de son livre, malgré le déterminisme idéaliste qui s'affirme dans la préface, que pour le neveu de l'éminent historien dont M. Thierry porte le nom, le libre-arbitre n'existe pas, dans le sens du moins donné à ce mot par les philosophes et les théologiens. On voit du premier coup le danger d'une semblable théorie. Il est évident qu'il y a des cas de psychologie morbide; il est évident que la liberté morale de René de Mauréac dominé par le sieur Élias n'a plus de ressorts. Mais il n'avait qu'à ne pas aliéner cette liberté. Une fois ivre, l'ivrogne non plus n'est pas libre; mais il était libre de ne pas s'enivrer. La volonté vraie, même dans un corps malade, peut, si elle veut, résister à toute suggestion. Cela dit, il ne nous en coûte pas de reconnaître que *la Tresse blonde* est l'œuvre d'un artiste consciencieux et d'un véritable écrivain.

4. — M. Joséphin Péladan poursuit ses *Études de décadence latine*. *Istar*, la cinquième éthopée, qui vient de paraître, ne saurait laisser la critique indifférente. C'est un de ces livres qui provoquent à la fois la louange et le blâme, l'admiration et l'indignation. Le poète Nergal est à Lyon. Dans un salon de la riche bourgeoisie, il rencontre une femme splendidement belle, Mme Capimont, dont le mari fait le commerce de la soie. Cette femme est juive et s'appelle Istar. Nergal se place en dehors des idées reçues, des convenances sociales. C'est un élohite, un taïmon, un mage, le fils spirituel du kabbaliste Mérodack. A ce titre, il consent à aimer Istar, dont l'âme est de la même essence que la sienne. Leur liaison forme une sorte de sororat et d'adelphat, ce que l'auteur appelle « un inceste spirituel. » Le monde, qui ne juge que par les apparences, croit que Mme Capimont est réellement la maîtresse du poète Nergal, et dès lors celle-ci est méprisée, vilipendée

traitée comme une brebis galeuse... Mon Dieu ! la bourgeoisie lyonnaise va certainement trop loin dans ses médisances et ses excommunications. Mais cependant, il faut bien reconnaître que si Mme Capimont ne trompe pas son mari matériellement, si son corps lui reste fidèle, son cœur est à un autre. Elle n'aime plus que Nergal, et cet amour éteint en elle jusqu'à l'amour maternel. Il est vrai que Nergal et Istar sont deux êtres supérieurs à l'humanité. Sur l'avis d'un jésuite, le P. Nicaut, qui a dit à Nergal, parlant de Mme Capimont : « Vous seul pouvez ramener à Dieu cette âme, » l'élohite s'emploie à la conversion d'Istar, et, malgré la bizarrerie des moyens, il y réussit. Il la baptise même. Après quoi, Istar meurt, victime d'une formidable illusion, et, le jour des funérailles, le P. Alta prononce son oraison funèbre. Nergal tue mystérieusement les deux principaux ennemis de Mme Capimont. Tout cela est d'une étrangeté voulue. Aussi, n'est-ce point par le drame que vaut cette œuvre. Elle fixe surtout l'esprit du lecteur par les pensées, par les réflexions, par les traits de mœurs. Lorsque le « mage » se tait en M. Joséphin Péladan, apparaît, servi par des facultés artistiques de premier ordre, l'écrivain, l'observateur, le penseur. Il fait revivre en quelques pages très mouvementées le salon de son père, le chevalier Adrien Péladan, qui avait fondé à Lyon la *Décentralisation littéraire*. Quel va-et-vient ! Là se voyaient Péricaud l'aîné, le spirituel érudit ; Sauzet, l'ancien ministre ; de Jussieu, l'ancien préfet de police ; Victor de Laprade, encore retenu dans son beau rêve de païen mystique ; Blanc Saint-Bonnet, ayant l'aspect sage et profond de ses ouvrages ; l'abbé Chevrier, le dom Bosco lyonnais ; l'abbé Perrin, qui, rencontrant un pauvre sans souliers, lui donnait les siens et continuait sa route nu-bas ; l'archéologue Morel de Voleine ; Joséphin Soulary, le sonnettiste impeccable ; qui encore ? Toute la province hiératique et intelligente. Mais aussi tout à côté, quelle collection de mégères, de vipères ! Et Mme Aynes, et Mme Potevinière, et Mme Vayout ! Certes, quand la femme est méchante, elle ne l'est pas à demi. Pourtant, j'estime que l'auteur d'*Istar* exagère. Il n'est pas possible de voir réuni sur les mêmes fronts tant d'ineptie, tant de cruauté, tant de fiel. Cette partie du livre, malgré qu'elle soit poussée au noir, reste la mieux observée, la mieux écrite, la plus intéressante. J'aime d'ailleurs en M. Joséphin Péladan cette violence et ce dédain : ils témoignent d'un esprit souverainement aristocratique. On me permettra de ne pas insister sur la partie élohimique, kabbalistique et théurgique de son *Istar*. Je ne goûte de cette partie que la « cantilène de Sainte-Sébaste » les litanies que Nergal récite devant l'autel de la Vierge à Notre-Dame de Fourvières. Par exemple, je n'en garantis pas l'orthodoxie, le catholicisme particulier de M. Péladan étant sujet à caution. Mais, comme poésie rayonnante, harmonique et suave, il est impossible de

faire mieux. En résumé, il en est d'*Istar* comme des précédents romans de l'auteur de *la Décadence latine* : ils ne doivent être lus que par des philosophes, des artistes, des lettrés, exclusivement.

5. — Étienne Darcourt, jeune officier de marine, vient d'épouser Clémence Aubry. Tous deux savourent en paix les douceurs de la lune de miel, quand un ordre du ministre, et cet ordre est inéluctable, envoie Étienne au Tonkin. Il s'y bat héroïquement, est blessé à mort et passe pour tel. Un mandarin, frappé de la bonne mine de l'officier, le fait porter dans sa maison, le soigne, le guérit, l'accapare et s'en sert à la fois comme de secrétaire et de précepteur de ses enfants. Étienne se trouve parfaitement à son aise chez ce mandarin, sauf qu'il est prisonnier, que les lettres qu'il écrit sont interceptées et qu'il n'en reçoit aucune de France. Je le crois bien. Il n'est plus de ce monde pour sa femme et ses amis. Clémence finit même par se remarier avec un banquier. Mais voilà qu'un jour, grâce à la fille du mandarin, à la douce Hang-ma-Nao, qui l'aime, Étienne parvient à s'échapper. De retour en France personne ne le reconnaît, pas même sa femme. Il est vrai que les blessures et la maladie dont il a failli mourir l'ont rendu méconnaissable. Ses cheveux sont tombés et, en repoussant, de blonds qu'ils étaient, sont devenus noirs. Il va sans dire que cette méconnaissance a bientôt un terme et que la bigame Clémence quitte sans regret son second mari, le banquier Geffroy, qu'elle n'aime pas, pour revenir avec Étienne Darcourt, qu'elle aime toujours, qu'elle n'a jamais cessé d'aimer. Ainsi finit *Disparu*. Vous savez maintenant tout ce qu'il faut savoir de ce nouveau roman de l'infatigable M. Albert Delpit. L'œuvre est honnête et l'action ne manque pas d'intérêt. Mais, sauf deux ou trois pages émues sur les pauvres petits soldats qui laissent leurs os dans ce désastreux Tonkin, la forme est d'une banalité désespérante.

6. — S'il est vrai, comme le prétend Voltaire, que l'on ne doive aux morts que la vérité, je vais la dire tout entière au regretté Henry de Pène. En ces derniers temps, il s'était adonné au roman. Ce fut un tort. Avant tout et surtout, ce galant homme, ce gentilhomme de lettres, était journaliste, polémiste et chroniqueur et ni *Trop Belle*, ni *Née Michon*, ni même aujourd'hui *Demi-Crimes*, malgré quelques pages vraiment remarquables, ne valent et ne feront oublier certains articles, certaines chroniques de Nemo, de Loustalot, de Popinot, pseudonymes sous lesquels Henry de Pène amusait, instruisait et enthousiasmait les lecteurs de *Paris-Journal* et du *Gaulois*. M. Arsène Houssaye, qui vient d'écrire une préface à *Demi-Crimes*, est implicitement de mon avis. C'est surtout le journaliste, le polémiste et le chroniqueur qu'il vante sans restriction. « On réimprime, dit-il, Bonald, Paul-Louis Courrier, Armand Carrel, Louis Veuillot. Pour-

quoi ne réimprimerait-on pas la politique d'Henry de Pène ?... Qui eut plus d'esprit que cet autre Rivarol ? Il savait l'art de tout dire, et son talent jaillissait comme un vin généreux. Son eau bénite de cour gardait le grain de sel. Nul n'était tout à fait content de ses éloges parce qu'il y marquait le coin de vérité. » Je souscris sans réserves à ce jugement. Mais, avec la meilleure volonté du monde et une sympathie pour l'homme aussi profonde que sincère, il m'est impossible de retrouver le « Rivarol » dans ses romans. C'est élégamment écrit ; l'intérêt s'y soutient, il y a de l'observation ; çà et là une intention philosophique et sociale ; parfois un brin de satire. Malheureusement la brillante griffe de l'autre Henry de Pène n'y est pas, et cela pourrait être signé Delpit ou Ohnet. On connaît *Trop Belle* et *Née Michon*. Ce sont des études de la vie contemporaine. *Demi-Crimes* rentre dans la catégorie. Ce que l'auteur ici dévoile, poursuit et flagelle, c'est l'humanité dépravée par la morale (?) relâchée de cette fin de siècle. Joseph de Maistre disait de certains « honnêtes gens » qu'il n'y avait rien de plus affreux. L'ingénieur Delalonde est de ces honnêtes gens-là. L'élasticité de sa conscience arrive au point où elle se confond avec l'inconscience. Sans aucun remords, sans le moindre retour sur lui-même cet homme fait faillite, lèse ses créanciers, se remarie pour rire en Amérique (bien qu'il ait laissé en France une femme et trois enfants), se livre à des commerces interlopes, devient amoureux d'une de ses filles qu'il suppose n'être pas de lui, commet enfin une foule d'actes qui, s'ils ne mènent pas leur auteur devant les assises ou la police correctionnelle, n'en font pas moins un être méprisable sous l'apparence de la plus stricte correction. Autour de ce Delalonde pivotent trois types dont le sens moral est oblitéré tout autant : sa fille aînée Louise, une effrénée coquette, égoïste et sans pudeur ; le Yankee Marc Smalbones, léger de scrupules ; l'Américaine divorcée Angela. Mais, en revanche, quels braves cœurs que Jacques et Marie Delalonde, la petite Sarah Dodley et le bon vieux viveur d'Altaroche ! Ils représentent dans le roman la probité, le dévouement, l'esprit de sacrifice, le désintéressement. Leurs qualités n'en font que mieux ressortir l'infamie des autres, des « demi-criminels. » Le roman posthume de M. Henry de Pène où la note comique domine se dénoue par trois mariages et se ferme sur cette page vengeresse : « La dignité, fille de l'honneur, est une vierge que les uns violent et que les autres séduisent. Les premiers s'appellent des criminels ; les seconds sont encore d[illegible]nnêtes gens selon le monde, mais non selon la conscience. Com[illegible] de coquins nous coudoyons qui n'ont pas de casier judiciaire ! S[illegible] ne sont pas allés jusqu'au crime, c'est qu'une fatalité protectrice a[illegible]tenu leur bras. Ils sont plus méprisables que les criminels. Oh ! les d[illegible]i-crimes ! »

7. — Quelqu'un qui n'est pas criminel à demi, c'est l'odieuse femme dont M. Léon Barracand, dans son dernier roman : *Le Monstre,* nous détaille un à un tous les forfaits. Jeune fille sans fortune, elle a épousé un bon et doux savant de Grenoble, M. Daveline, lauréat de l'Institut, auteur d'une *Histoire des Dauphins de la maison de Bourgogne.* Ce brave homme est plus âgé qu'elle ; mais il a un cœur si généreux, une âme si droite, un caractère si sympathique et si franc, que tout le monde l'aime, le respecte et le vénère. Seule, Mme Daveline ne pense pas sur ce point comme tout le monde et ne se fait aucun scrupule de tromper son mari en se livrant à Raymond Nolhand de la Brotière. Vous croyez paut-être qu'elle donne des coups de canif au contrat conjugal, parce que la passion l'aveugle et l'entraîne ! Détrompez-vous. Mme Daveline est pauvre, et Raymond est immensément riche. Or, la Grenobloise, dont le veau d'or est l'unique dieu, s'est mise en tête d'hériter un jour de M. Nolhand. Et elle y parvient. Les Daveline ont une fille, Françoise. Celle-ci, qui ignore les relations adultères de sa mère, aime Raymond et désire devenir sa femme. Mme Daveline offre elle-même la main de Françoise à M. Nolhand. On pourrait conjecturer que le gendre et la belle-mère, dès ce jour-là, cessent de se voir. Il n'en est rien : l'épouse adultère est maintenant une mère incestueuse. Françoise surprend l'horrible secret, et elle en meurt, laissant en ce monde un enfant, la petite Hélène. Le pauvre Daveline meurt aussi, ce qui n'empêche pas sa femme, le soir même du malheur, d'aller au bal. Voici nos deux complices en présence. Ils se brouillent. Mme Daveline plaide contre Raymond et veut le faire interdire comme fou. Raymond va se tuer sur la tombe de Françoise. La petite Hélène hérite de son père, quand elle est emportée par la variole noire. Et la prédiction se réalise ! L'immense fortune des Nolhand de la Brotière passe tout entière sur la tête du « monstre. » Mme Daveline est désormais riche, heureuse, glorieuse et vertueuse. Vous me direz qu'elle s'est donné assez de mal pour en arriver là. Je n'en disconviens point. Ce que je reprocherais à M. Léon Barracand, qui a dépensé dans son *Monstre* une somme énorme de talent, ce n'est pas d'avoir imaginé un type aussi atrocement criminel, puisqu'il l'a étudié avec conscience et en a décrit les forfaits avec décence ; c'est de n'avoir pas tiré de cette épouvantable histoire la vraie leçon morale qu'elle comporte. Le récit est bien empreint d'une certaine ironie socratique. Mais est-ce là une boussole suffisante pour doubler d'aussi scabreux et dangereux promontoires ? Je ne le pense pas. A la fin du volume, on s'aperçoit, il est vrai, que la conduite de Mme Daveline répond absolument aux théories scientifiques dont notre époque s'engoue de plus en plus. Cette conformité entre la pratique et la doctrine rend-elle, comme l'insinue M. Barracand, la mégère de Grenoble excusable ? Nullement, tout ce qu'on peut dire, c'est que

Mme Daveline est dans la logique du mal. Il n'est pas plus rationnel de prétendre que ces théories nous imposent « une conception plus juste de l'humanité et de ses lois inexorables. » Pur fatalisme !... Au décalogue selon Spencer, l'humanité préférera longtemps encore, espérons-le, celui qui fut dicté à Moïse sur le mont Sinaï et dont vivent moralement tous les peuples civilisés depuis bientôt dix-neuf cents ans. Un autre reproche doit être adressé à M. Barracand, qui est maintenant un romancier hors pair : il a essayé de rendre sympathique Raymond Nolhand de la Brotière, et c'est, à notre avis, un vilain monsieur, un monstre-mâle, bien digne du monstre-femelle dont il a bien voulu être la victime. Il n'y a de sympathique dans ce livre que le vieux Daveline et sa fille Françoise. Les deux autres, M. Barracand n'a pas à s'en défendre, sont des êtres réellement monstrueux.

8. — M. le marquis de Castellane recherche, lui aussi, comme l'auteur du *Monstre,* les sujets risqués. Qu'est-ce que sa *Madame Béguin ?* Une très honnête femme certainement. Mais qu'il est donc malaisé de raconter son aventure ! Elle a une fille, Cécile, qui s'est laissé conter fleurette par un brillant officier, Jean de Maisonneuve. Celui-ci lui a promis mariage, et il tiendrait certainement parole, si un obus prussien ne l'envoyait pas dans l'autre monde. Que faire, que devenir, et que dira le terrible père de Cécile, un grossier soudard à qui le gouvernement de la Démence nationale a donné les épaulettes de général ? Mme Béguin n'hésite pas. Jusque-là très froide avec son mari, elle devient très câline, très aimable, et elle obtient de lui qu'elles iront avec Cécile passer l'hiver en Algérie. Le général commande la garnison du Mans. Un beau matin, il reçoit de sa femme une dépêche lui annonçant qu'il allait être père. Fureur du soudard qui court dans toute la ville, criant partout que sa « moitié » est une « gueuse, » et pimentant son récit de propos lubriques et de rires grossiers. Après la délivrance de Cécile, Mme Béguin revient au Mans avec la mère et l'enfant. Toute la ville lui tourne le dos. Pauvre femme ! Pour sauver l'honneur de sa fille, elle s'est substituée à celle-ci. Proclamer son innocence serait publier la honte de Cécile. Elle se tait et en meurt. Cécile épouse un peintre qui adopte l'enfant de Jean de Maisonneuve. A la fin, le général comprend tout et se désole d'avoir ainsi calomnié sa femme. Trop tard ! M. le marquis de Castellane a tracé de ce Béguin un portrait qui n'est pas flatté. Homme nouveau, plus soucieux des applaudissements de la plèbe que de l'estime du soldat, le mari de *Madame Béguin* est bien le type de ces officiers vantards, beaux parleurs, exaltés, vaniteux, incapables, tels enfin que cette triste époque de 1871 en vit surgir. Celui-ci, toujours à la parade, toujours empanaché, se faisait suivre dans les rues par des bandes de voyous, criant : « Vive Béguin ! Vive la République ! » Ces rugissements l'avaient sa-

cré grand général, et il se figurait avoir « sauvé la patrie. » C'est bien cela, et un pareil personnage a évidemment existé.

9 et 10. — Voici deux romans signés par des plumes féminines : *Madame Fulbert,* par Jeanne France ; *le Tréfonds,* par Paria Korigan (Mme Émile Lévy). Le premier est pétri de bonnes intentions. L'auteur a voulu prouver quels abîmes, quelles tortures, quelles hontes et quelles douleurs attendent les femmes coquettes qui jouent avec le devoir. Pour avoir trop aimé qu'on lui fît la cour, Valérie Vuillaumin devient la proie d'une série de circonstances fatales qui la séparent de son mari et de ses enfants, la forcent malgré elle à vivre avec un individu qu'elle n'aime pas, la réduisent à la misère, au désespoir, et finalement lui imposent l'hôpital pour unique refuge à sa vieillesse déshonorée. Cette douloureuse histoire a son utilité. On voudrait seulement la voir présentée en un style d'une plus belle tenue, plus incisif et moins lâché. — Le second roman est mieux écrit. Mais ce *Tréfonds* (puisque de la sorte il se nomme) pèche précisément par le « fonds. » Le moyen, je vous le demande, de s'intéresser à une jeune fille qui, au sortir du couvent, est violée par son père, court cacher sa honte à Paris, se lie avec une ancienne cantatrice (dont le passé n'est pas non plus sans reproche), est aimée par un Anglais, mène une vie fantasque, ne s'intéresse à rien, fait à la fois la prude et la passionnée, et, demi-mourante, finit par épouser un artiste ardemment épris d'elle. Assurément, de telles conceptions n'offrent plus le moindre attrait. L'auteur a dû, d'ailleurs, comprendre quel mortel ennui distillait son livre; car pour amorcer le lecteur (je parle du lecteur qui aime les sottises anticléricales), Paria Korigan a intercalé dans ce *Tréfonds* le personnage absolument inutile d'une vieille dévote, avare, hypocrite et sans cœur. Ces choses-là plaisent toujours aux francs-maçons, aux commis-voyageurs et aux imbéciles. De même, les déclamations contre les couvents. Or, elles pullulent dans les premières pages du *Tréfonds.* « Le mysticisme (lequel ?) fausse et gâte la plupart des nonnes. » « La dissimulation » et « la tartuferie » règnent parmi les Sœurs du couvent des Saints-Cœurs, à Brest. Toutes sont « laides, flétries, papelardes, béatement engourdies » dans leur « âme desséchée. » La supérieure seule, parce qu'elle a installé un gymnase pour ses petites pensionnaires, trouve grâce devant Paria Korigan. C'est encore heureux.

11. — Je regrette de voir un esprit libéral, comme M. Paul Perret, partager, jusqu'à un certain point cependant, les préjugés de Mme Lévy contre les couvents. De celle-ci, cela se conçoit : elle veut se faire applaudir par M. Camille Sée, le grand apôtre des lycées de filles. Mais M. Paul Perret n'en est pas là certainement. Alors pourquoi cette tirade : « C'est empêcher l'œuvre de la nature, c'est nier la vie, c'est

commettre un attentat contre la liberté et contre Dieu, que d'étouffer la jeunesse, lentement, jour par jour, pendant des années qui ne finissent point, entre des pierres froides, qui sont le vestibule de la tombe! »
Il est bon de prévenir que l'homme dont la voix amère déblatère de la sorte est le docteur Jacques Allain. Il a jadis ardemment aimé Mlle Julia de Ferréol. Il l'aurait même épousée avec bonheur si les parents de la jeune fille ne la lui avaient brutalement refusée. Ils la destinaient au comte Charles de Vaudeneuil. Ne pouvant pas être à Jacques Allain, Julia ne sera qu'à Dieu. Elle disparaît du monde et prend le voile au monastère de Royaumont. Jacques croit Julia morte. Il se fixe à Paris et ne tarde pas à devenir célèbre. Il s'y marie, sans amour, l'esprit et le cœur toujours préoccupés par le souvenir de Julia de Saint-Ferréol. Plusieurs années s'écoulent. Celle-ci, dont la vie religieuse n'a pas apaisé l'âme, si elle a dompté le corps, va mourir. Le comte de Vandeneuil, qui est cousin de la supérieure de Royaumont, engage sa cousine à appeler de Paris, pour la Sœur malade, le célèbre docteur Allain. La supérieure n'y entend pas malice et ne soupçonne pas qu'elle concourt à un acte de basse vengeance. Allain arrive, ne se doutant de rien. La moribonde et lui se reconnaissent. Je n'insiste pas sur la scène : elle est éminemment dramatique. Le docteur Allain parti, Julia de Saint-Ferréol raconte toute son histoire à la supérieure et meurt, cette fois l'âme en repos. *Sœur Sainte-Agnès* est une œuvre hardie et renferme de belles pages : ce qui nous fait encore plus regretter que M. Paul Perret ait cru devoir, ne fût-ce qu'en passant, sacrifier aux préjugés du jour. Il y a dans ce roman des caractères profondément fouillés; je citerai notamment les deux Vandeneuil : le comte et le marquis. L'un est la honte de sa caste; l'autre en est l'honneur. Et l'on a plaisir à voir ce gentilhomme rural, franc de collier, bon pour le pauvre monde, faire la prière, le soir, à ses domestiques. Oui, le marquis de Vandeneuil est bien de cette robuste race de la noblesse poitevine, si croyante, si chrétienne, si attachée aux traditions.

12 et 13. — Des cinquante romans dont se compose le bagage, à certains égards encombrant, de Mme Henry Gréville, *la Seconde Mère* est, à mon avis, le plus honnête, le moins mal venu, le mieux observé. Veuf à trente-quatre ans, après dix années d'une union paisible, l'avocat parisien Richard Brice a résolu de se remarier. Le célibat ne s'accommode guère, en effet, aux exigences de sa situation dans le monde, et la solitude est pesante à ce père privé de ses tout jeunes enfants, Edme et Yveline, jalousement gardés en province par leurs grand'mères, Mme Brice et Mme de la Rouveraye. Il faut ajouter (ce qui augmente la nécessité pour lui de convoler en secondes noces) que Richard vient d'être élu député. Il se remarie donc avec Odile Montau-

bray. Et c'est ici que commencent les difficultés. Richard veut reprendre avec lui son fils et sa fille, certain qu'Odile aura pour eux une affection maternelle. Mais ni la vieille Mme Brice, ni Mme de la Rouveraye ne l'entendent ainsi. Jamais elles ne consentiront à voir les enfants de la morte soumis à l'influence et à l'autorité d'une étrangère. De sorte que la tendre Odile, avec tout son amour et sa bonne volonté, se trouve avoir constamment à lutter contre deux belles-mères, la mère de son mari et la mère de la première femme de celui-ci. Pourtant elle ne se décourage pas, et le succès couronne ses généreux efforts. Au bout de quinze ans, après des péripéties poignantes (dont une maladie grave, provoquée par son dévouement), Odile finit par conquérir le cœur d'Edme et d'Yveline si cruellement influencés contre elle, contre la « marâtre. » Elle arrive ainsi à reconstituer cette famille désunie, à en être vraiment « la seconde mère. » Pas de grands coups de théâtre, pas de coups de poignards, ni d'empoisonnement. C'est la vie de tous les jours dans sa saine réalité. On trouve, avec le sentiment religieux en plus, la même honnêteté dans *Paule de Brussange,* de M. Édouard Delpit. Il s'agit aussi d'une grande abnégation, d'un grand dévouement. Mais le but diffère. Paule se distingue par une foi ardente et une charité surnaturelle. Un hasard conduit près d'elle un jeune sceptique, son cousin Gérard, pour qui Dieu, la religion, l'âme, l'autre monde sont des termes vides de sens. Gérard se prend à aimer Paule : un abîme les sépare. Il faut le combler. Alors commence l'apostolat de Paule de Brussange. Elle s'attache à convertir son cousin, et elle y parvient. Rien ne s'oppose plus à leur mariage et on croit que ce dénouement à la Scribe est tout indiqué. Il en va autrement. Le bonheur terrestre n'est pas celui que convoite Paule : elle est appelée à une vocation plus haute et se fait Sœur de Saint-Vincent de Paul. Quant à Gérard, vous vous dites que, désappointé, il revient à son vomissement. Vous le prenez donc pour un hypocrite ? Non, non ! Gérard accepte le sacrifice : il est sincèrement chrétien. *Paule de Brussange* nous a un peu surpris, l'auteur ne nous ayant pas jusqu'ici habitué au roman catholique et à l'imitation du *Polyeucte.*

14 et 15. — M. B. Mossé, officier de l'instruction publique, ne se jette pas des pierres. Dans la prévision que la critique pourrait bien négliger de louer son œuvre : *Les Victimes de la vie,* il commence par la louer lui-même : « C'est un récit ému de plusieurs drames de « famille... C'est un roman moral... Ce livre contient des scènes touchantes prises sur le vif. » Tout compte fait, je ne contredis pas à ces compliments amènes. L'histoire d'Élise, la fille séduite, poussée au repentir par la « charitable » Zadezia, ne laisse pas que d'être émouvante si l'on veut. De même, l'aventure de Paul et de Virginie qui, frère et sœur sans le savoir, allaient se marier ensemble, si Rodolphe,

un *deus ex machinâ,* ne fût arrivé à temps, est suffisamment dramatique. On peut enfin s'intéresser convenablement au martyre immérité de Berthe, abandonnée par Julien son mari. Mais c'est tout ce que l'on peut concéder. Or, M. B. Mossé a de ses *Victimes* une bien autre opinion. Il s'écrie, satisfait et rayonnant : « Mes *Victimes* sont un roman d'un genre tout nouveau, original, sortant des sentiers battus. » Comment l'entend-il ? De longtemps je n'ai lu d'ouvrage aussi solennellement prudhommesque. Et si je critique ainsi ce brave M. Mossé, ce n'est point parce qu'il est juif. S'il avait fait un chef-d'œuvre, je ne lui marchanderais pas plus l'éloge que je ne l'ai marchandé à son coreligionnaire, le brillant conteur Sacher-Masoch. Il est vrai que, dans une lettre à l'auteur des *Victimes de la vie,* le poète de *Mireille* lui dit : « Monsieur, vous travaillez non pour la gloire, mais pour le bien. » Cette réflexion du bon et grand Mistral me désarme — et, puisqu'il s'agit de juifs, j'épingle ici le roman de M. Amédée Jubert : *En Israël.* M. Jubert est catholique : ce qui ne m'empêche pas de trouver son livre littérairement très mauvais. Il y est question d'un riche usinier alsacien qui a le malheur d'accueillir chez lui un banquier israélite et franc-maçon. Laissez à ces gens-là prendre un pied chez vous, « ils en auront bientôt pris quatre, » comme dit La Fontaine. C'est ce qui arrive. L'usinier a besoin d'argent ; le banquier lui en prête. L'usinier ne peut pas rendre, aux termes échus, la somme prêtée. Alors le mielleux banquier se révèle dans toute sa beauté. Ou l'expropriation de l'usinier, et partant le déshonneur et la misère ; ou la main de sa fille au tartufe hébraïque. Heureusement, le fiancé de la demoiselle ainsi convoitée veille. Au moment psychologique, il rachète l'usine et chasse le juif à grands coups de pied. M. Jubert fait ici preuve des meilleures intentions ; mais il ne possède pas suffisamment l'art d'intéresser. Tout ce qu'il expose sur les envahissements et les canailleries de la juiverie franc-maçonnique est vrai. Seulement, ce n'est pas nouveau. Avant lui, M. Édouard Drumont avait dit les mêmes choses et beaucoup mieux.

16, 17 et 18. — *Teurkia,* de M. Albert Caise ; *Milord Tripot,* de M. Henri de Fonbrune ; *Le Royaume de Saba,* de M. Alfred de Sauvenières, sont trois romans d'aventures.

Le premier, fort mal charpenté, s'efforce, sans y parvenir, de nous intéresser à l'histoire d'une jeune Algérienne que l'on croit être la fille du notaire Dormois et qui se trouve être, au dénouement, la sœur d'un galantin arabe, amant de la femme de ce tabellion. Il y aurait un inceste au bout, si la véritable origine de la petite Algérienne n'était connue à temps. M. Caise a eu la prétention de nous initier dans ce livre aux mœurs de l'Algérie. Il y parle, en effet, de la prostitution musulmane, des aissaouas, de la danse du ventre et de la préparation

du couscoussou. Mais ce n'est pas suffisant. Ce qui est vraiment observé dans *Teurkia,* c'est l'étude des mœurs dépravées des colons qui exercent là-bas une profession libérale. Signalons aussi, dans les pages du prologue, ce détail historique : « A Marseille, un employé de la douane eut l'infamie de visiter le cadavre d'un des fils du maréchal de Bourmont, héroïquement tombé, le 23 juin 1830, sous les murs d'Alger. Après la chute de Charles X, on rapportait à la terre natale cette glorieuse dépouille. La sonde d'un gabelou la profana, pendant que l'administration refusait au père exilé le passage sur un navire français. » Voilà un juste hommage rendu à une grande mémoire qui vaut beaucoup mieux que les tirades de l'auteur contre les « curés » algériens. N'ont-ils pas l'audace d'essayer de christianiser les Arabes ? Aux yeux de M. Caise, c'est là un crime irrémissible. Ces « curés, » pour parler le langage attique de l'auteur de *Teurkia,* n'ont cependant jamais converti de force aucun musulman.

Le second de ces romans d'aventures, *Milord Tripot,* nous promène dans les vilains dessous et les bas-fonds de la vie parisienne. « Milord, » de son vrai nom, s'appelle Calouche. Chef d'une association d'escarpes et de chourineurs, il a tué (ou du moins cru tuer) un jeune Français, Médéric Lasserre, revenant des Indes. Muni des papiers du prétendu mort, Calouche se fait passer pour Médéric, entraîne le père de celui-ci dans un guet-apens où on l'assassine, s'empare de sa fortune, se débarrasse dans un duel incorrect du fiancé d'une jeune fille de bonne maison qu'il a la prétention d'épouser, enferme dans une oubliette son ancienne maîtresse, laquelle possède tous ses secrets, gagne au jeu, en trichant, des sommes fabuleuses, sait écarter adroitement ses complices, combine son riche mariage, jette de la poudre aux yeux à son futur beau-père, est à la veille de triompher de tous les obstacles, quand surgit le vrai Médéric. Il n'a pas de peine à démasquer « Milord. » On voit que M. Henri de Fonbrune a beaucoup lu MM. Gaboriau et du Boisgobey.

Le troisième roman de la série nous dédommage des deux premiers. Les aventures que raconte M. Alfred de Sauvenière, dans *le Royaume de Saba,* n'ont au moins rien de rabâché ni de banal. Elles sont originales et vraiment extraordinaires. Trois Français, Joseph Véraer, chasseur d'éléphants et chercheur d'or ; le comte Richard d'Aulny, gentilhomme à l'humeur voyageuse ; le lieutenant de vaisseau Rimert, en congé d'un an, partent de la côte de Zanzibar pour l'intérieur de l'Afrique. Ils ont formé le projet de se rendre dans le royaume de Saba qui, d'après un manuscrit trouvé par Veraer, existe encore et possède des trésors incalculables. C'est de là que vint la reine Balkis qui visita Salomon. Pour entrer dans cette nouvelle terre promise, peuplée d'hommes superbes, parsemée de cavernes pleines de diamants, il faut

traverser quarante lieues de sable et gravir ensuite des montagnes de neige et de glace. Plusieurs Européens ont tenté l'entreprise : tous sont restés en route. Cela ne rebute pas nos hardis explorateurs. Un nègre mystérieux, d'une force herculéenne, nommé Bampa, demande à se joindre à eux. Un instinct secret l'avertit qu'il retourne vers sa vraie patrie. Les hommes blancs l'admettent. Ils achètent leurs munitions à Port-Natal et l'expédition commence. Elle a quelque chose de fabuleux. Ils ont à lutter d'abord contre les éléphants, les singes, les antilopes et les serpents. Bampa leur est ici d'un grand secours. Puis ils pénètrent dans le désert, un désert de sable, immense, sans eau, sous un soleil torride. Ce désert est mortel : l'aigle lui-même ne le traverse pas. Eux le traversent, grâce à Bampa, qui sait découvrir les sources cachées et les oasis. Il leur faut gravir ensuite de petits pics arides : leurs provisions de bouche sont épuisées. Ils vont mourir de faim, lorsque le providentiel Bampa découvre un ravin garni de melons sauvages. Plus haut, c'est pire encore. De la chaleur sénégalienne, ils passent brusquement au froid sibérien. Ils rampent sur la neige; ils glissent sur la glace. Enfin, après des efforts surhumains, ils abordent l'autre versant de la montagne. Changement à vue : c'est un véritable Éden. Quatre hommes à teint cuivré et qui parlent zoulou les arrêtent et vont les tuer : la loi du pays l'exige. Cela contrarie le lieutenant Rimert : il a un ratelier de fausses dents. L'émotion le fait tomber par terre : il le ramasse et le remet tranquillement en place. Stupéfaction des sauvages. Veraer tire en l'air un coup de fusil : nouvelle stupéfaction. Ils prennent les hommes blancs pour des êtres supérieurs, descendus des planètes, s'inclinent devant eux, et les mènent devant le roi du pays, l'atroce Tuala. C'était un géant à l'œil crevé, altéré de sang, et qui gouvernait selon les avis d'une vieille sorcière plus cruelle encore. Comment nos courageux Français parvinrent à dominer Tuala, comment ils en imposèrent à ses féroces sujets, comment ils surent tirer parti d'une éclipse de soleil qu'ils avaient prédite à l'avance, comment ils firent une révolution dans le pays et aidèrent Bampa (qui était le fils du prédécesseur de Tuala le Sanguinaire) à monter sur le trône, comment ils se défirent de la sorcière Cagaola, comment ils entrèrent dans les fameuses cavernes de diamants, comment ils en sortirent, heureux d'avoir la vie sauve, et sans pouvoir rien emporter, comment enfin ils purent revenir à Port-Natal, ce serait trop long à raconter. Mais on dirait vraiment un conte des *Mille et une Nuits*. Il y a néanmoins, dans cette fantaisie, un chapitre à la Jules Verne dont les détails scientifiques sont des plus précis. C'est celui qui a trait à l'ascension par nos quatre voyageurs des hautes montagnes qui leur dérobent le « royaume de Saba. » Tout en lisant, je pensais à l'ascension, très réelle celle-ci, que viennent de faire, pour

aller du Caucase aux Indes, trois Français, nos contemporains, MM. Bonvalot, Capus et Pépin. Ils ont, pendant quatre-vingts jours, grimpé sur le « toit du monde, » sur le plateau du Pamir, marchant et couchant dans la neige, dans l'air raréfié, à des altitudes qui varient entre trois mille et cinq mille mètres, sous la morsure d'un froid qui tombait la nuit à vingt-huit degrés, alors que vers midi le thermomètre rebondissait à quarante, chauffé par un insupportable soleil. Et l'on prend la peine d'écrire des romans!... Mais, si bien imaginé qu'on le suppose, jamais roman n'offrira l'intérêt de ces vivantes réalités-là!

19, 20 et 21. — Le roman historique est, depuis quelque temps, bien abandonné. On peut néanmoins rattacher à ce genre illustré par Walter Scott, Alexandre Dumas père et Auguste Maquet, *les Coups d'épée au pays comtois*, par M. Alfred de Besancenet; *la Fiancée de la Fontenelle*, par M. Charles d'Héricault; *Sire*, par M. Léon Lavedan.

Si M. de Besancenet, dans un récit un peu écourté mais très dramatique, nous transporte en Franche-Comté et en Lorraine, pendant la période agitée de la guerre de Trente Ans, et nous montre un brave gentilhomme de Besançon qu'un dépit amoureux change en reître implacable, brûlant, tuant et saccageant, M. d'Héricault nous initie aux infamies et aux grandeurs d'une époque plus agitée encore, l'époque révolutionnaire, et nous offre le spectacle d'une jeune fille de haute noblesse qui, par amour aussi, mais surtout par vengeance, foule aux pieds les traditions de sa famille, se coiffe du bonnet rouge et consent à jouer les déesses Raison dans la ville de Brest. A côté de cette aristocrate dévoyée passent les grandes figures du vieux marquis d'Argentré, de Renée sa petite-fille, du bon chevalier Guy-Émile de Mézarnou, et même du corsaire Bois d'Ébène. Il faut dire à la décharge de Julie de Toulange, devenue la citoyenne Hébé, qu'elle a été trompée, accaparée, séduite par un homme que M. d'Héricault nous présente comme l'incarnation même du mal. C'est le chef des jacobins de Brest, Maurice Éber de la Fontenelle, descendant de ce ligueur qui fut roué en place de Grève, sous Henri IV, pour avoir terrorisé la Bretagne. Il était beau, intelligent, mais d'une âme perverse, d'une ambition effrénée, vendue aux sociétés secrètes qui jouèrent un rôle si néfaste pendant la Révolution. Ce La Fontenelle avait su inspirer une ardente passion à Julie de Toulange, vexée de la façon méprisante dont la noblesse bretonne l'avait traitée à cause de son père condamné à tort comme coupable de haute trahison. Julie épouse La Fontenelle et le suit dans tous ses excès, jusqu'au jour où, fixée désormais sur la perversité de l'homme à qui elle a donné sa foi, la citoyenne Hébé, repentante et désabusée, revient à Dieu. La Fontenelle périt sur l'échafaud. Ce roman est écrit avec beaucoup de verve. — Je rends le même témoignage à *Sire*, de M. Léon Lavedan, mais je

l'aime moins. Il a, d'une façon trop ironique, raconté les égarements d'un culte et d'une conviction des plus respectables. Beaucoup d'excellents royalistes ont cru jadis que Louis XVII n'était pas mort au Temple. De là cette longue série des faux Dauphins qui dure encore. Il fallait aux imaginations crédules un aliment sans cesse renouvelé : Hervagault, Mathurin Bruneau, Richemont, Naündorff eurent, en leur temps, de nombreux et dévoués partisans. C'est contre cette persistante croyance qu'est dirigé ce roman historico-satirique de M. Lavedan. L'action se passe en 1840. La comtesse de Saint-Salbi, dont le mariage a si peu duré qu'on peut la considérer comme une vieille fille, a une véritable religion pour l'innocente victime de l'abject Simon. Elle croit, comme un article de foi, que Louis XVII a été sauvé de la main de ses bourreaux, qu'il vit obscur et ignoré quelque part et qu'il montera un jour sur le trône de ses pères. Chaque jour, elle implore le Ciel pour le retour de son Roi, et peu à peu ses illusions tournent à la manie. Elle en tombe sérieusement malade. Pour la guérir, le docteur Lecharme combine un plaisant stratagème. Le hasard lui fait rencontrer un certain Denis Roulette, qui a été tour à tour postillon, traiteur, écrivain public, teinturier, voyageur en bonneterie et comédien. Il a juste l'âge qu'aurait Louis XVII, s'il vivait, et dans l'ensemble de sa personne on peut trouver à la rigueur une certaine allure bourbonienne. Lecharme invite, moyennant finances, le sieur Roulette à jouer, pour une fois, devant sa cliente le rôle de Louis XVII. L'entrevue a lieu et l'ex-comédien s'en acquitte à merveille. La comtesse est sauvée; mais elle ne peut plus se passer de l'aventurier et celui-ci est si bien accueilli, qu'il prend goût à l'emploi, s'installe à l'hôtel Saint-Salbi, fait chasser le docteur qui le gênerait, suit sa « noble sujette » dans un de ses châteaux et l'épouse morganatiquement. Dès lors l'odieux Roulette jette le masque et donne un libre cours à ses vils instincts. Sûr désormais de l'avenir, riche, gavé, béat, il se grise, court le guilledou, jure comme un païen, insulte sa femme. Une fois même, à la grande stupeur de la comtesse qui ne peut attribuer de tels écarts du « Roi » qu'à son enfance malheureuse, il se déclare... républicain. Tué par une indigestion, il est pleuré sincèrement par Mme de Saint-Salbi qui lui fit faire des funérailles magnifiques. La mystification est réjouissante : j'aurais voulu dans le récit moins d'irrévérence, un peu plus d'émotion. Le sentiment de la pauvre mystifiée s'égare, c'est vrai. Mais n'y a-t-il pas ıans cette foi, que rien n'amoindrit, que rien ne détruit, pas même es aveux de Roulette, quelque chose de mélancolique et de touchant? l me semble qu'ici la pitié était plus de mise que l'ironie.

22. — Cette fois du moins l'inépuisable Ouïda de la Ramée a su faire ın roman, sans l'émailler de blasphèmes païens contre le catholicisme.

Cela passait à l'état de manie et l'énerguménat était au bout. Dans *le Chemin de la gloire*, la manie ancienne n'apparaît pas, et le talent de l'auteur y gagne. Les premières pages de sa nouvelle œuvre sont ravissantes. Nous suivons les débuts dans la vie d'un petit orphelin, qui sera plus tard un compositeur de génie, et qui, en attendant, garde les chèvres sur les collines tristes des Apennins. Signa est son nom. C'est aussi le nom de la ville où habite le brave Bruno, son père d'adoption. Signa, petit bonhomme aux yeux noirs, aux membres grêles et hâlés, à la figure maigre et pensive, est doué d'une voix d'ange. Il chante partout, dans les champs, dans les bois, à l'église, aux processions. La poésie et la musique flottent dans son cerveau. Il ne sait pas ce qu'il chante, mais il chante quand même, pensant que Dieu l'a créé pour cela comme il a créé les pinsons et les rossignols. Avec l'âge, le goût lui vient. Il désire apprendre, savoir. Bruno se sacrifie et l'envoie aux écoles de Bologne, de Florence et de Rome. Ce n'est pas de l'argent perdu. Le petit pâtre est maintenant un maëstro célèbre. De Milan à Naples, ses opéras d'*Actée* et de *Lamia* sont joués sur tous les théâtres, et applaudis avec enthousiasme. Signa retrouve un jour à Rome une jeune fille, Gemma, qu'il avait jadis chastement aimée, lorsqu'il venait passer les vacances chez Bruno. Cette rencontre est l'*ananké* mortel de sa destinée. Gemma n'est plus la timide paysanne d'autrefois : c'est aujourd'hui la courtisane à la mode. Dès ce moment, Signa est perdu pour l'art, et son génie s'éteint au contact funeste de cette Dalila. Bruno n'hésite pas à commettre un crime pour sauver son fils. Il arrive à Rome et tue la courtisane. Crime inutile ! Le maëstro se suicide et le pauvre justicier monte sur l'échafaud en priant pour l'âme de son enfant. *Le Chemin de la gloire* est un des meilleurs romans d'Ouïda et l'action s'y déroule en partie au milieu des paysages de la campagne toscane décrits avec beaucoup d'art et de sentiment.

23, 24 et 25. — Tous les intellectuels connaissent ce beau début de *Rolla :*

> Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
> Marchait et respirait dans un peuple de dieux ;
> Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
> Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère
> Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?

Valentin Nebuli, peintre italien, s'en est inspiré pour brosser un tableau sur lequel il compte aussi comme un acheminement vers « la gloire. » Or, la malechance fait qu'il ne peut pas vendre sa toile, *l'Écume de la mer*. Gardera-t-il de même Chiarina, la jeune femme qu'il rêve d'épouser, sans se douter que celle-ci est encore en puissance de mari ? La vente du tableau et la noce en perspective, telle est la double question autour de laquelle pivote, très indécis, le peintre Nebuli. Grâce à son ami Ferdinand Pasquali et surtout à l'ingéniosité de la

charmante Henriette, femme de ce dernier, tout se dénoue à la satisfaction du peintre. Il vend son tableau et il épouse Chiarina — dont le premier mari a su mourir au moment psychologique. Ce roman de M. Salvatore Farina est trop vanté. C'est coulant, jovial, écrit à la bonne italienne ; mais l'action, très vulgaire, n' « empoigne » pas. Tel quel pourtant, il est encore préférable au roman plus dramatique, mais par trop diffus de Mrs Alexander : *Une seconde vie.* Celle qui vit deux fois est une jeune Anglaise, Mildred Carr, orpheline et ruinée, devenue par le mariage, le « patito, » la « chose » d'un certain Welby, homme cupide, avare, jaloux, grossier, aux instincts pervers. Ce qu'il fait souffrir à cette douce créature est inimaginable, si bien que, dans une excursion en Suisse, Mildred s'entend avec un guide, simule une chute dans une crevasse qu'elle traversait sur un pont de neige, et, jetant un cri terrible de désespoir, se cache tranquillement derrière un rocher. Les recherches faites n'ayant donné aucun résultat, Welby croit Mildred morte et retourne à Londres. Mildred y retourne aussi, sous un autre nom et par un autre chemin. Elle entre comme gouvernante dans une grande famille rurale, et une existence nouvelle, heureuse, paisible et tranquille, commence pour la prétendue trépassée. Tout irait bien si, plus tard, Welby ne cherchait à se remarier. Il faut empêcher ce crime de bigamie et dût son bonheur en périr, Mildred se montre à son ancien bourreau. Le saisissement est tel qu'il en meurt. Mildred épouse le bon et loyal Leigh, un écrivain connu qui l'avait maintes fois défendue contre ses calomniateurs. Cette histoire ne serait pas sans intérêt si elle était réduite d'une bonne moitié. — Trop longue pareillement est la *Maud Dexter,* de M. Ernest Gaullieur. Cependant, il y a, dans ce roman-ci, des scènes véritablement mouvementées, et l'auteur y esquisse avec une justesse et une vigueur singulières des types américains fort curieux. Tel ce Richard Dexter, qui, abandonné par sa femme et sa fille, pendant qu'il guerroyait dans le sud, change de nom et s'en va dans le Far-West, vivre de la vie aventureuse des convicts ; tel ce Samuel-Nicodémus Clark, banquier véreux qui se marie avec une femme scélérate et, après avoir fait faillite, s'entend avec un avocat non moins véreux pour dépouiller une riche orpheline de sa fortune. M. Gaullieur prétend que ces mœurs-là sont spéciales à l'Amérique. Hélas ! depuis quelque temps, la France, sous ce rapport, s'américanise terriblement.

26, 27, 28, 29, 30. — Je croyais qu'on finirait bientôt par se dégoûter es romanciers russes : je me trompais. On les traduit toujours, et lus que jamais. Et ce sont maintenant des noms nouveaux. Voici exandrovitch Vonliarliarski, dont M. Xavier Marmier nous présente *Grande Dame* : tableau des caprices d'une coquette de haute noblesse ui, s'ennuyant à la campagne, tourne la tête d'un petit capitaine en

retraite, et, à Saint-Pétersbourg, lui ferme brutalement la porte de son hôtel et lui montre un mépris dont il meurt. A mentionner seulement dans cette œuvre quelques pages sur une chasse au loup manquée et sur les nuits d'hiver en Russie, les magnifiques nuits de décembre, avec leur ciel étoilé, leurs neiges étincelantes, leur silence mystérieux. — Voici Dmitri Gregorovitch, et ses *Parents de la capitale*. Chose essentiellement rare dans la littérature moscovite, ce roman est humoristique et gai. Il ne faut point s'en étonner : l'auteur, par sa mère, a du sang français — et, lorsqu'il nous raconte le voyage à Saint-Pétersbourg du couple Fouliguine, les déboires inouïs qui les assaillent dans cette ville où ils sont attirés par un cousin carotteur, roublard et besoigneux, les tours pendables dont ils sont la dupe, on croirait lire du Labiche de derrière les fagots. — Voici Théodor Réchetnikov, et *Ceux de Podlipnaïa*. La gamme change du tout au tout. Nous nageons en plein dans le pessimisme, dans le navrant et dans le noir. C'est un tableau quasi photographique des mœurs grossières, des habitudes superstitieuses, de la vie misérable d'une tribu perdue de paysans qui adorent le soleil, la lune, les étoiles, la pluie, les éclairs, qui vivent dans une bestiale promiscuité, que le fisc écrase, que le pope décime, que le seigneur pressure, que la justice persécute et dont quelques-uns quittent leur pays pour aller « bourlaquer » sur le Volga, tandis que les autres se résignent à leur sort. Certes, ce Theodor Réchetnikov, fils d'un diacre, longtemps vagabond, puis petit employé vivotant d'un appointement dérisoire, connaît le peuple : il plaide sans déclamation la cause des malheureux, des ignorants et des opprimés. Il a fait du naturalisme avec de vrais documents humains bien avant M. Zola. Mais, pour tant qu'on le vante, cet écrivain ne m'attire pas. Ce sont toujours les mêmes tableaux, les mêmes descriptions. Pas de situations poignantes, pas d'intrigues, pas d'affabulation. Il décrit patiemment, lentement et avec une sincérité d'où se dégage parfois une bizarre impression d'amertume, la vie de ses prolétaires, ne négligeant aucun détail. Eh bien ! c'est constamment trivial, terre-à-terre, sans élévation, sans idéal, du Champfleury moins l'éclat de rire et, à la longue cela devient fastidieux. Il y manque l'art dont se réclame toujours, même quand il parle des humbles et des petits, le comte Léon Tolstoï. On nous objectera que c'est moins vrai. Qu'importe ! Dans un roman, le dilettantisme littéraire n'est pas pour nous déplaire. Et d'ailleurs l'art n'empêche pas Tolstoï de rester sincère. Son *Prince Neklioudov*, qui vient de paraître, qu'est-il ? sinon un roman vrai, l'histoire d'un grand seigneur qui ne demande pas mieux que de se consacrer au bonheur de ses moujicks et qui, n'étant payé en retour que par des grossièretés, des rebuffades et des hypocrisies, se dégoûte de l'humanité, s'adonne au jeu, s'y ruine et en meurt. Cette œuvre date

d'avant l'évolution mystique de l'auteur. Aujourd'hui, il n'aurait pas fait Neklioudov se suicider et il aurait parlé des moujicks d'une façon moins cavalière. Témoin le livre, chrétien d'intention sinon de fait : *Pour les enfants,* qu'il vient d'écrire à l'usage de l'enfance et de la jeunesse de son pays. Il y a de tout dans ce volume : souvenirs du jeune âge, fragments du journal d'un chasseur, contes historiques pleins de couleur (comme ce *Yermak* où revit l'époque demi-barbare d'Ivan le Terrible), anecdotes morales, fables, apologues, leçons d'histoire naturelle, et tout est approprié à un but philosophique et social que l'on peut résumer ainsi : « L'éducation de l'enfance est à réformer de fond en comble. » Selon Tolstoï, l'enfant est beaucoup plus près de cet idéal d'harmonie, de vrai, de beau, de bien, auquel on prétend le hausser. Le noble écrivain se lamente sur l'éducation russe. Que dirait-il donc s'il savait ce que les paulbertistes enseignent dans certaines de nos écoles — les écoles sans Dieu !

31. — La Nouvelle française paraît subir une éclipse. Elle est moins cultivée qu'il y a dix ans. Quelques écrivains, à l'exemple M. de Maupassant, prostituent ce genre délicat et fin à des scènes de mauvais lieu. Ainsi le recueil de M. Paul Bonnetain intitulé : *Marsouins et Malhurins* s'ouvre par *Fille à soldats*, une réduction de la puante *Fille Élisa* de M. Edmond de Goncourt. A la recherche d'une popularité de mauvais aloi, M. Bonnetain débuta, il y a quelques années, par un livre innommable. On croyait qu'il était à jamais sorti de ces musées Tussaud du bas naturalisme où l'on fait payer des suppléments aux curiosités dépravées qui veulent tout voir. *Filles à soldats* prouve qu'il revient encore, de temps à autre, à cette littérature. Il fallait, au moins, imprimer à part une pareille lubricité et ne pas l'accoler à *Tombe bleue, Une évasion, Ours de mer,* qui sont des nouvelles maritimes pleines de fraîcheur, d'émotion et de salubrité.

32. — M. le docteur Jules Cyr déclare que ses *Scènes de la vie médicale* ne s'adressent pas aux gens du monde : il les a surtout écrites pour ses confrères. L'auteur, en effet, y dévoile une infinité de comédies, de tartuferies, de travers, de ridicules, de vices même dont seuls les médecins sont coutumiers. Pourtant, n'exagérons rien. Le docteur Cyr n'appuie pas trop : il se contente d'effleurer. Il a même la plume discrète. Ainsi, quand il décrit les péripéties de son premier accouchement, il a le bon goût de ne pas entrer dans des détails techniques, ne se sentant pas d'ailleurs de force à lutter sur ce terrain éminemment naturaliste avec l'auteur de *Pot-Bouille.* Toutefois, il ne s'est pas privé de quelques histoires risquées à propos des dangers de la consultation de certaines putiphars qui feignent des maux qu'elles n'ont pas. Les deux meilleures « scènes » esquissées par le docteur Cyr sont : *Les Médecins spécialistes* et *les Médecins journalistes.* C'est pétillant.

33 et 34. — *La Petite Bibliothèque française* de MM. Jouaust et Sigaux vient de s'enrichir de deux nouvelles plaquettes : *Les Trois Belles,* par M. Albert Cim, et *Colombine,* par Mme Georges de Peyrebrune. Les « trois belles » sont les filles d'un chirurgien en retraite dont l'aînée, qui ne veut pas se marier, s'est donné pour mission de marier les deux autres. Elle s'y emploie si naïvement qu'elles prennent toutes irrévocablement place dans le régiment de sainte Catherine. — La *Colombine* de Mme de Peyrebrune est une fine mouche qui, pour avoir son « pierrot, » flatte l'avarice de sa mère, la veuve Liardon, et la ruse lui réussit admirablement. Cela tient sur une pointe d'aiguille, mais cela se lit avec plaisir.

35. — Fantaisie, roman, voyage, philosophie, psychologie, rêverie, poésie, anecdotes, causeries, paysages, portraits, il y a un peu de tout cela dans *la Grande Bleue*, de M. René Maizeroy. Il y a aussi (c'est dans les habitudes de l'auteur) des tableaux sensuels et voluptueux, qui déparent ce livre consacré à célébrer la mer, l'océan, l'infini, et dont certaines pages, d'un coloris superbe, en donnent la vraie sensation. Chaque chapitre de *la Grande Bleue* a été préfacié par MM. Paul Bourget, Pierre Loti, Guy de Maupassant, Paul Bonnetain, Jean Richepin et Paul Arène. La note sombre, l'observation cruelle et douloureuse dominent ces préfaces sur les choses et les gens de mer. Je ne fais d'exception que pour *la Pêche à l'oursin.* C'est, comme on dit aujourd'hui, le « clou » du livre. Il est vrai que ce clou a été planté par Paul Arène, un conteur méridional qui, en ses bons jours, a le soin de tremper sa plume si pittoresque et si française dans l'arc-en-ciel.

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur von OSCAR VON GEBHARDT und ADOLF HARNACK. IV. Band. Heft I. *Tatiani Oratio ad Græcos,* recensuit EDUARDUS SCHWARTZ. V. Band. Heft I. *Der pseudocyprianische Tractat de Aleatoribus, die älteste lateinische christliche Schrift. Ein Werk des römischen Bischofs Victor I (Saec. II).* Von ADOLF HARNACK. Leipzig, Hinrichs, 1888, 2 vol. in-8 de x-105 et 135 p.

MM. Oscar von Gebhardt et Adolphe Harnack continuent sans relâche la publication d'anciens textes de la littérature chrétienne. M. Édouard Schwartz nous donne dans leur collection une édition critique du discours de Tatien aux Grecs ou païens. Il travaille depuis six ans à préparer avec M. Oscar von Gebhardt une édition des apologistes grecs. Il nous donne aujourd'hui le premier fruit de ce travail. Dans sa préface, il nous fait connaître les manuscrits dont il s'est servi et la manière dont il a exécuté son travail. Le texte grec est publié avec le plus grand soin ; les diverses leçons et variantes sont indiquées en

notes au bas des pages. Il est suivi des scholies d'Arétas, tirées du manuscrit de Paris 174; de fragments et de témoignages divers, d'une table des auteurs cités dans le discours aux Grecs, des noms propres qu'il contient et enfin des mots grecs. Cette édition du texte doit être complétée par un commentaire de M. Schwartz.

Le petit traité *De aleatoribus* ou des Joueurs de dés, publié par M. Harnack, a une véritable importance, non par son sujet, mais par son auteur. Cet opuscule, imprimé par les éditeurs de S. Cyprien à la fin des éditions de ce Père de l'Église et rangé parmi les *spuria,* n'avait pas jusqu'ici attiré l'attention. Pamélius, dans son édition de saint Cyprien, en 1568, avait déjà reconnu qu'il ne pouvait être l'œuvre de l'évêque de Carthage et il avait même dit, à propos du chapitre Ier : « Il résulte de ce passage que c'est l'œuvre d'un pontife romain. » Bellarmin, dans son livre *De scriptoribus ecclesiasticis,* avait été du même avis. Mais, depuis lors, personne ne s'en était plus guère occupé ; on avait répété seulement ce qu'avaient dit Pamélius et Bellarmin, jusqu'à ce que M. Harnack ait repris la question. Il l'a étudié à fond, et il est parvenu à établir que le *De aleatoribus* a été composé à Rome par le pape saint Victor Ier, Africain d'origine, qui occupa le siège pontifical depuis 189 jusqu'à 198. Ce pape joua un rôle important. Il condamna l'hérésie de Théodore de Byzance, qui niait la divinité de Jésus-Christ, et malgré l'opposition des évêques d'Asie, il fixa la fête de Pâques au jour où nous la célébrons encore aujourd'hui, c'est-à-dire au dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars. Il souffrit le martyre sous Septime Sévère. Son opuscule est écrit en latin vulgaire. On y lit par exemple : *pro pecoris* et *pro pecora; sub cura nostri; vellera qui; idem Spiritum sanctum,* etc. Le texte est d'ailleurs mal conservé. Mais, quelle que soit l'incorrection du langage et la corruption du texte, ce monument de l'antiquité n'en est pas moins vénérable, indépendamment de son origine pontificale, car il date du second siècle et est par conséquent le plus ancien écrit ecclésiastique latin qui soit parvenu jusqu'à nous. C'est donc par l'œuvre d'un pape que s'ouvre chronologiquement la Patrologie latine. A cause de son origine, ce petit écrit mériterait bien d'être étudié en détail par un théologien catholique. Nous n'en relèverons ici qu'un trait. Saint Victor cite souvent les saintes Écritures et son traité est le premier écrit latin où il soit fait usage, à Rome même, du passage de saint Mathieu, XVI, 18, qu'on trouve aussi ensuite dans Tertullien : « Je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai on église, etc. » Le texte de saint Jean : « Pierre, m'aimes-tu ? » est ussi rappelé dès le commencement du traité, comme le texte de saint atthieu.

M. Harnack a publié le texte latin avec les variantes et des notes. Il fait suivre d'une étude sur la conduite de la primitive Église

relativement aux jeux de hasard ; sur la forme et sur la langue du traité ; sur les citations de l'Écriture ; sur l'époque, le lieu et l'auteur de la composition du *De aleatoribus*. L'ouvrage se termine par un appendice, où ce traité est comparé avec le Pasteur d'Hermas, et par un index lexicographique latin du *De aleatoribus*. Les idées protestantes de l'éditeur se manifestent çà et là ; mais il a rendu, par sa savante publication, un grand service à la littérature chrétienne et à son histoire, et c'est justice de lui en savoir gré. L. M.

L'Index, *son histoire, ses lois, sa force obligatoire,* par l'abbé PETIT, professeur au grand séminaire de Blois, avec approbation et imprimatur. Paris, Lethielleux, 1888, in-8 de IV-120 p. — Prix : 1 fr. 50.

Voilà un livre d'une utilité incontestable et grandement opportun. On ne saurait nier la puissance qu'exerce aujourd'hui le livre, surtout pour le mal ; c'est peut-être le fléau le plus terrible de tous ceux qui ravagent la société. Toutefois, ce mal n'est pas absolument sans remèdes ; mais il n'y a que l'Église qui en possède et qui puisse les appliquer. L'Index en est un. Tout le monde parle de l'Index, sans en avoir le plus souvent de notion exacte, sans connaître ses règles, sa force obligatoire, son importance. Le livre de M. l'abbé Petit, professeur de théologie à Blois, renseigne sur tout cela de la manière la plus satisfaisante. Son exposé est clair et précis ; il procède comme par théorèmes et avec beaucoup de méthode : on reconnaît le théologien à chaque page de ce traité, à la fois solide et complet.

Avant de retracer l'historique de l'Index, ses lois, sa force obligatoire, l'auteur expose les principes généraux sur le magistère de l'Église, son pouvoir d'enseigner, considéré dans sa source, son objet, ses organes, ainsi que dans son triple caractère d'indépendance, d'universalité et d'infaillibilité. De ce magistère découle le droit de l'Église de condamner les mauvais livres, droit sanctionné d'ailleurs par la pratique séculaire, quoique variant suivant les temps. Ici commence le récit des origines de l'*Index,* tant de la congrégation que du livre de ce nom, de la composition actuelle de celui-ci et du catalogue alphabétique des ouvrages défendus ou de l'Index proprement dit. Je signalerai les sages observations de l'auteur sur la lecture des mauvais journaux et revues ; sans être compris au nombre des « livres » prohibés, ils sont atteints par des règles générales de l'Index, s'ils ne le sont déjà par le droit naturel (p. 124). Mais l'*Index* oblige-t-il en France? L'auteur répond affirmativement. Il prouve que les décisions de la congrégation de l'Index ne souffrent pas d'exception, ni au point de vue doctrinal, ni à celui de la discipline ecclésiastique ; qu'on ne peut invoquer la coutume contraire, surtout après la consti-

tution *Apostolicæ Sedis* et les décisions des derniers conciles célébrés en France. Pour conclusion, il insiste sur le vrai point de vue où l'on doit se placer pour considérer toutes les graves questions où se place l'Église elle-même, à savoir le salut des âmes, but suprême de sa mission ici-bas et sa fin unique aussi bien que la nôtre. Si elle avertit et presse, si elle menace et condamne, c'est toujours dans le désir d'atteindre cette fin.

Nous souhaitons qne cet excellent livre, que Mgr Laborde a honoré de son approbation épiscopale, en le déclarant utile et opportun, contribue à faire mieux connaître les lois de l'Église touchant la lecture des mauvais livres, et surtout excite à s'y conformer. J. M.

JURISPRUDENCE

Le Code civil commenté à l'usage du clergé, *dans ses rapports avec la théologie morale, le droit canon et l'économie politique,* t. II, 2e partie, par le chanoine ALLÈGRE, docteur en théologie et en droit canon. Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-8 (p. 582-1050). — Prix : 12 fr.

Nous avons parlé, il y a quelques mois (*Polybiblion,* t. LII, p. 425), du *Code civil commenté à l'usage du clergé.* Le quatrième volume paraissait en même temps que notre compte rendu. Cette partie de l'ouvrage de M. Allègre embrasse les articles 711-2281 du Code civil, c'est-à-dire qu'elle s'occupe des différentes manières d'acquérir la propriété. L'auteur, continuant à user de la méthode qu'il a judicieusement adoptée, s'attache à des idées générales offrant un aperçu rationel de chaque titre, puis il rappelle les dispositions du droit romain, celles de l'ancien droit français, et expose le système du Code civil en le soumettant à sa critique. Ce n'est qu'après ce travail préparatoire qu'il donne le texte et le commentaire des articles. Un travail ainsi conçu ne peut manquer de rendre de véritables services à ceux qui n'ont ni le temps, ni les connaissances préparatoires suffisantes pour aborder l'étude scientique de nos lois. Ils trouveront ici un *compendium* excellent qui leur évitera des recherches fastidieuses et souvent inutiles. — Nous signalerons spécialement dans ce quatrième volume un appendice intitulé : « Du prêt à intérêt. » Cette difficile question est présentée au lecteur avec les détails historiques et les appréciations théologiques ou canoniques dont elle est susceptible; mais l'auteur ne nous montre pas assez de quel côté il incline. Nous croyons devoir dire que le système proposé par Ballerini, Waffelaert, etc., et complété par Mgr Gasparri, nous semble le seul acceptable. M. Allègre, comme M. Jaugey dans un remarquable article de la *Science catholique* (numéro d'octobre 1888), malgré des vues très justes, ramène toute la question de la licéité de l'intérêt à un « lucrum cessans » : il y a plus

que cela. Les valeurs ne se négociaient pas autrefois avec la rapidité de notre marché et les besoins de l'industrie ne se traduisaient pas par des mouvements de capital aussi considérables qu'aujourd'hui, aussi le contrat gratuit de « mutuum » avait-il plus fréquemment lieu que le contrat onéreux connu sous le nom de « census reservatibus redimibilis. » Ce dernier existait pourtant et il était admis dans les spéculations commerciales. Dans l'état actuel de nos sociétés, le « census reservatibus » a pris une grande extension et une forme spéciale, voilà tout. Retirer de l'intérêt du contrat gratuit « mutuum » est un péché, aujourd'hui comme toujours, parce que c'est une injustice et un manque de charité; exiger l'exécution d'un contrat onéreux dont les stipulations sont fixées par l'usage ou la loi ne saurait être une faute. Nous aurions aimé à voir M. le chanoine Allègre sortir de sa prudente réserve et ne pas incliner seulement à voir dans la perception de l'intérêt admise par l'Église, une sorte de tolérance autorisée par un « lucrum cessans » mais une véritable obligation émanant d'un contrat spécial et que la morale ne désapprouve ni dans sa forme, ni dans son but.

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Les Deux Maîtres de l'enfance; le Prêtre et l'Instituteur, par l'abbé Augustin Sicard. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Clergé et l'Enseignement secondaire spécial, par l'abbé G. Secrétain. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque d'Angers. Tours, Cattier; Paris, Larcher, 1888, in-12 de x-291 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Réforme de l'Instruction nationale et le Surmenage intellectuel, par Émile Raunié. Avant-propos de Jules Simon. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-12 de LI-468 p. — Prix : 3 fr. 50.

Alors même qu'on ne connaîtrait pas les deux précédents ouvrages de M. l'abbé Sicard, couronnés l'un et l'autre par l'Académie française, on aurait vite fait, en parcourant celui-ci, de se rendre compte qu'on a affaire à un des écrivains catholiques les plus compétents en tout ce qui concerne l'histoire et la théorie de l'éducation. Le plan de son nouveau livre est logiquement tracé et toutes les parties en sont traitées avec la même exactitude, la même science, le même désir de porter la lumière dans les esprits, sur une des plus graves questions qui aient été soulevées dans notre temps. Il ira directement à l'âme de tous ceux qui prennent le parti de l'enfance dans la guerre sacrilège entreprise depuis quelques années pour lui ravir l'idée religieuse. Pour défendre la cause de l'éducation chrétienne, M. l'abbé Sicard montre avec précision, avec un esprit philosophique remarquable, avec une grande vigueur de style, d'une part l'admirable puissance de la religion pour la formation de l'intelligence, de la conscience, de la volonté

et du cœur; d'autre part, la radicale impuissance de l'éducation sans Dieu, à ce quadruple point de vue. Tel est l'objet des deux premières parties du livre. L'argumentation de l'auteur est serrée, elle est très attachante aussi, par ce qu'en lisant ces pages, on sent, à n'en pouvoir douter, qu'elles sont inspirées par une conviction profonde, mais par une conviction d'un ordre plus élevé que celle qui résulte uniquement des déductions rationnelles, et aussi par un ardent amour de ces jeunes âmes qu'on veut priver de la vérité. Dans une troisième partie, l'auteur fait appel aux leçons de l'expérience. Il montre chez tous les peuples et à toutes les époques, la religion présidant à l'éducation de l'enfance jusqu'au jour où Rousseau et les philosophes du dix-huitième siècle veulent la bannir des écoles et du foyer. Il raconte le gigantesque effort des hommes de la Révolution pour faire passer cette théorie dans les faits et l'échec final de leur tentative; avec Napoléon la religion rentre à l'école; les lois de 1833 et de 1850 l'y maintiennent, et tandis que chez nous, la guerre lui est de nouveau déclarée sur le terrain de l'éducation, presque tous les gouvernements des deux mondes recourent à son influence civilisatrice ou reviennent à elle, après avoir expérimenté le lamentable système appliqué dans notre pays. On devine les conclusions de M. l'abbé Sicard; il les formule nettement et avec l'autorité de la vérité remise en lumière et démontrée par d'invincibles arguments. Mais son livre est beaucoup plus qu'une excellente dissertation de philosophie et d'histoire, c'est un courageux appel à l'énergie et au dévouement de tous les hommes de cœur. Cet appel sera entendu. Comme le dit fort bien l'auteur : « En Belgique, le parti qui avait attenté à l'enfance a péri par l'enfance. C'est le sort qui l'attend tôt ou tard dans notre pays. Dieu y aidera. » Oui, mais à condition que nous y aiderons nous-mêmes.

— L'enseignement secondaire spécial fait beaucoup parler de lui depuis quelque temps; les études classiques sont fort battues en brèche aujourd'hui par les utilitaires, la culture désintéressée des lettres compte un nombre chaque jour plus restreint de défenseurs résolus. M. l'abbé Secrétain constate le fait et se demande si cette situation ne crée pas aux catholiques de nouveaux devoirs. Sa réponse est celle-ci : le clergé peut et doit entrer résolument dans le mouvement et se livrer, dans une large mesure, à l'enseignement nouveau. Telle est la thèse qu'il a voulu démontrer dans son volume. Il l'a démontrée en effet, et même ıabondamment, en ce sens qu'on a pu lui reprocher, non sans raison, se rallier avec un empressement quelque peu excessif aux théories ouvelles. En étudiant son livre de près on peut en effet constater qu'il ıit son deuil assez légèrement de la situation effacée faite aux lettres ıciennes par les pédagogues officiels, et il ne serait pas difficile d'y ·lever çà et là des phrases qui tendraient à jeter la défaveur sur l'en-

seignement classique. Quoi qu'il en soit, son travail mérite d'être lu, car il est plein d'aperçus nouveaux qu'il est bon de connaître et de discuter. La partie historique de son étude et celle où il met en parallèle l'enseignement réel en Allemagne et l'enseignement spécial en France offrent un intérêt tout particulier en raison des faits trop peu connus qu'on y trouve réunis et démontrés. Enfin, M. l'abbé Secrétain traitant, après tant d'autres, la grave question de l'internat, trouve moyen de sortir des banalités débitées à ce propos dans ces derniers temps. Il ne craint pas de faire l'éloge d'un système aujourd'hui fort décrié, mais il le fait avec mesure, en homme familiarisé avec l'internat chrétien, dont les règlements et les procédés d'éducation ne ressemblent en rien, Dieu merci, à ceux de l'internat universitaire. Aussi les résultats obtenus sont-ils tout à fait différents. Je ne crois pas pourtant que l'auteur arrive à convaincre tout le monde. Qui peut y prétendre d'ailleurs? Dans le cas où son ouvrage serait dans le cas d'être réimprimé, il y aurait lieu de le remanier au point de vue de la composition. L'ordre y manque un peu; les redites n'y sont pas rares. C'est plutôt un recueil d'articles écrits à des dates différentes qu'une œuvre fondue d'un seul jet.

— Il faut croire que l'enseignement public est bien malade dans notre pays; c'est, de toutes parts, un concert unanime de récriminations et de plaintes, et nous assistons journellement à des consultations de médecins plus ou moins compétents qui apportent dans la discussion des projets de réforme encyclopédiques et des systèmes nouveaux, faits de toutes pièces. Telle est la première impression que j'ai ressentie en lisant le volume plein de choses que M. Émile Raunié vient de consacrer à la *Réforme de l'instruction nationale*. D'après lui et la plupart des auteurs qu'il cite, il semble que tout soit à refaire. On a porté le budget de l'instruction publique de quarante-six millions (chiffre de 1870) à cent cinquante millions « et il est *permis d'espérer* qu'il ne s'arrêtera pas à ce chiffre. » Et quel a été le résultat de ces sacrifices hors de toute proportion avec nos ressources? M. Raunié va nous le dire: « Il paraît hors de discussion que notre système d'enseignement ne se trouve aujourd'hui en harmonie ni avec les besoins intellectuels et moraux de la nation, ni avec les exigences de la société moderne; qu'il est incomplet dans son ensemble, inefficace sinon dangereux dans ses moyens d'action, funeste dans ses conséquences. » Voilà je ne sais combien de milliards bien employés!

Pour démontrer sa thèse, l'auteur étudie successivement l'*Internat* qui fait de nos lycées des « casernes et des prisons; » l'*Hygiène scolaire* totalement négligée dans la plupart des établissements officiels; le *Surmenage intellectuel*, conséquence des programmes dilatés au delà de toute limite raisonnable et dont les conséquences fatales sont « le

dégoût de l'étude, l'affaiblissement de l'esprit et de la volonté ; » le *Baccalauréat,* « fléau des bonnes études ; » les *Réformes universitaires de 1852 à 1886,* réformes pour la plupart mal conçues, mal coordonnées, mal exécutées. Vient enfin un long chapitre de cent cinquante pages, logiquement divisé en paragraphes où se trouvent discutées les graves questions de la *Collation des bourses ;* de l'*Éducation personnelle ;* des *Examens* qui devraient être « la preuve d'études bien faites » et qui sont « devenues ordinairement, la constatation d'études superficielles, hâtives, improvisées, qui n'ont demandé aucun effort profitable et qui ne laissent derrière elles aucun résultat sérieux. » L'auteur formule ensuite ses critiques et son plan de réforme pour l'enseignement *primaire,* l'enseignement *technique*, l'enseignement *classique* et l'enseignement *supérieur*. La place me manque pour les exposer en détail et à plus forte raison pour les discuter. On peut du reste voir aux pages 463 et 464 un tableau synoptique exposant clairement le système proposé. Il suffira de dire que l'auteur entre dans le vif des problèmes, qu'il donne le pour et le contre avec une remarquable sincérité, qu'il connaît à fond la plupart des livres et articles de revues publiés depuis plusieurs années sur la réforme de l'enseignement. Il les cite constamment et ses premiers chapitres ne sont guère qu'un enchaînement d'extraits, bien choisis il est vrai et presque toujours intéressants. La dernière partie de son livre est beaucoup plus personnelle. Mais je ne comprends guère qu'un esprit aussi libre et aussi éclairé ait cru devoir mettre ses idées sous le patronage des pédagogues de la Révolution. « Ces principes, dit-il, les législateurs de la Constituante et de la Convention ont eu le mérite de les poser nettement, avec une intelligence très haute et très juste des besoins sociaux ; le temps seul leur a manqué pour les mettre en pratique. » Cette appréciation me paraît tout à fait inexacte. A la vérité, on trouve un certain nombre d'idées justes dans les plans de Talleyrand et de Condorcet, plans écartés du reste, sans discussion, par les « législateurs de la Convention, » mais il n'est rien de plus incohérent, de plus chimérique, de de plus contraire aux saines idées en matière d'enseignement que les lois votées de 1792 à l'an IV. Et si le mouvement de réformes qui s'accentuait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle a misérablement avorté, si en l'an X et en 1808, une réaction sans mesure s'est produite, il en faut chercher la raison dans les exagérations insensées de la pédagogie révolutionnaire. M. Raunié fera donc bien de chercher pour ses projets des patrons moins indignes d'eux.

Je ferai remarquer encore que l'auteur ne semble guère connaître, en fait de pédagogues contemporains, que les universitaires. Il y a parmi les catholiques et les membres de l'enseignement libre des auteurs auxquels il aurait pu emprunter des considérations utiles et des

idées justes. On aimerait trouver, dans son œuvre, auprès du nom de Victor de Laprade, ceux de Mgr Dupanloup, du P. Lescœur et bien d'autres encore. De même la pratique de nos établissements aurait pu fournir des indications précieuses. J'aurais enfin plus d'une rectification de détail à présenter. Je n'insiste pas, sûr que les lecteurs sérieux auxquels s'adresse ce livre important le sauront faire tout aussi bien que moi. L'ouvrage de M. Raunié ne saurait échapper à leur attention et je souhaite qu'ils s'y arrêtent. — Je me reprocherais de ne pas signaler le spirituel et profond discours de M. Jules Simon que l'auteur a obtenu d'imprimer en tête de son livre. ERNEST ALLAIN.

Au ministère de l'instruction publique. *Discours, allocutions, circulaires,* par E. SPULLER. Paris, Hachette, 1888, in-12 de XVII-354 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Cousin fut le premier ministre de l'instruction publique qui publia en volume séparé les actes de son administration; MM. Fortoul et Duruy ont imité cet exemple, et M. Spuller le suit aujourd'hui, mais à sa manière; car, là où ses prédécesseurs réunissaient des documents officiels, des lois, des ordonnances, des arrêtés, des instructions, M. Spuller ne réunit que des discours; on ne peut en effet compter, comme acte administratif, une circulaire sur les congrès d'instituteurs, simple dissertation sans conclusion pratique; moins encore deux discours parlementaires, l'un sur les traitements de l'enseignement primaire, question restée en suspens, l'autre sur le transfert qui avait été déjà décidé par décret, des Facultés de Douai à Lille, mesure, celle-là, vraiment révolutionnaire, puisque du même coup elle détruit l'ancienne Université de Douai, et menace la jeune Université libre de Lille. Le volume est donc tout entier de pure éloquence, mais quel fleuve de paroles que ce M. Spuller! Avant lui, les ministres de l'instruction publique, gens occupés d'affaires, ne parvenaient guère à prononcer plus de quatre ou cinq discours par an. En cinq mois, du 5 juin au 8 novembre 1887, M. Spuller en a prononcé trente-quatre; en un an de ministère, il aurait pu arriver à la centaine. C'est que M. Spuller parle de tout et partout; toutes les occasions lui sont bonnes : distributions de prix, réunions de professeurs, enterrements, banquets, érections de statues, inaugurations de lycées de garçons ou de lycées de filles, d'écoles normales; il s'en va, pérorant de ville en ville, à Rouen, à Chartres, à Saint-Quentin, à Grenoble, à Dijon, à Digne, à Lille, et jusqu'à Chamonix. Pour se donner tant de mal, qu'avait-il donc tant à dire? Rien de neuf; si l'on met de côté les compliments, presque aussi obligatoires que laïques, aux auditeurs, aux professeurs, aux autorités, on ne trouve dans les trente-quatre discours

que des variations sur ce thème universitaire bien connu, qui se résume en trois mots : « Obligation, Gratuité, Laïcité, » sorte de trilogie où l'opportunisme a développé depuis dix ans les trois propositions suivantes : 1° Il faut que l'enseignement soit obligatoire, parce que la République, en sa qualité de gouvernement de liberté, doit forcer tous les citoyens à faire ce que, sous les gouvernements de tyrannie, ils étaient libres de faire ou de ne pas faire; 2° Une école qui coûtait trois à quatre mille francs d'entretien annuel, devient gratuite du moment où elle en coûte douze ou quinze ; 3° — Enfin, et ceci a dû réduire au silence tous les chrétiens — le respect dû à la liberté de conscience exige que désormais les Français ne reçoivent plus d'autres enseignements que ceux qu'il plaira aux ministres républicains de leur faire donner. Ces raisonnements sont bien rebattus et peu solides; mais là n'est point, hâtons-nous de le dire, le mérite du volume : ce mérite est tout littéraire; le fond est très léger, mais l'orateur se ratrappe sur la forme.

M. Spuller est un classique, au moins d'intention. En un temps de littérature fantaisiste, il aime le beau style, se plaît à trouver le mot juste et à conduire gravement, à travers les difficultés de la syntaxe, une période longue, savante et harmonieuse. Je gagerais qu'il a gardé du collège quelques cahiers d'expressions. Sans doute ce style étudié sent l'effort; on y a comme un arrière-goût de traduction d'une langue étrangère, mais aussi quel travail! Et dire qu'en cinq mois, M. Spuller a pu composer trente-quatre discours dans ce genre difficile! Rude labeur qui à lui seul démontrerait la sincérité des convictions de l'auteur. Pour se donner tant de mal à mettre ses opinions en belle prose, il faut y croire véritablement. Cette bonne foi portera bonheur à l'auteur. Depuis un an, depuis que ces trente-quatre discours ont été écrits, M. Spuller (et plusieurs de ses amis ont imité cet exemple) paraît être revenu de bien des illusions. En cherchant à se rendre un compte exact de ses idées sur l'enseignement, en étudiant les faits en dehors des statistiques officielles, en s'efforçant de donner au fond même des choses la rectitude et la précision qu'il semblait jusqu'ici réserver exclusivement à la forme, M. Spuller reviendra de ses ardeurs laïcisantes et reconnaîtra sans peine les effroyables erreurs dont fourmille la fameuse trilogie. SCHWARTZ.

La Photographie, *traité théorique et pratique*, par A. DAVANNE. Tome II. Paris, Gauthier-Villars, 1888, gr. in-8 de XIII-573 p. — Prix : 16 fr.

Le premier volume de cet ouvrage, paru en 1886, traitait des généralités de la photographie et de l'obtention du négatif. Le second, qui vient d'être publié, est divisé en trois parties : le *positif* (épreuves aux sels d'argent, de platine, de fer, de chrome, épreuves par impressions

photo-mécaniques); *divers* (les couleurs en photographie, stéréoscopie, agrandissements, projections, réductions; *notions élémentaires de chimie* (définitions, nomenclature, vocabulaire). Le livre de M. A. Davanne est un des plus complets que nous connaissions. Tout scientifique, il permet, grâce au vocabulaire de chimie qui y a été joint, de se rendre compte des propriétés des corps les plus connus et de leur rôle chimique en photographie. Il met aussi au courant des recherches faites au sujet de la photographie des couleurs, problème si attrayant et qu'on peut regarder comme résolu scientifiquement. Citons encore les chapitres traitant des épreuves positives directes de la stéréoscopie, des agrandissements et des projections. Ce dernier est particulièrement intéressant, car les projections lumineuses, comme nous le dit l'auteur, sont maintenant un accompagnement presque indispensable des conférences scientifiques; les perfectionnements apportés aux appareils les ont même appropriées pour l'usage du salon de famille; elles sont à la portée de tous. Deux belles épreuves et de nombreuses figures ornent ce remarquable ouvrage.

CH. D'A.

BELLES-LETTRES

Les Origines de notre langue et l'Esprit de la langue française, par H. HARDY. Paris, Delagrave, 1888, in-8 de 589 p. en 2 vol. — Prix : 1 fr. 15 le vol.

Études lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du dictionnaire de M. Godefroy, par le Dr A. MILLET. Paris, E. Lechevalier, 1888, in-8 de 70 p. — Prix : 2 fr. 50.

Mémoires et Documents scolaires, publiés par le Musée pédagogique. Fascicule no 73. **La Question de la réforme orthographique,** par ARSÈNE DARMESTETER. Paris, Delagrave et Hachette, 1888, in-8 de 24 p. — Prix : 0 fr. 50.

1. — M. Hardy, en publiant *les Origines de notre langue,* s'est proposé d'étudier dans le premier de ces volumes, intitulé : « la lettre, le mécanisme, l'anatomie de notre langue, la métamorphose du latin en gallo-romain et en français; » et dans le second, « l'esprit, » c'est-à-dire « l'histoire philosophique de ses développements par les idées et les passions de chaque âge jusqu'à l'aube du dix-septième siècle » (p. I). « Ce livre, dit-il ailleurs (p. VI), est une philosophie, je veux dire une vérité absolue. » « Si mon livre ne vaut pas mieux que beaucoup d'autres, il aura du moins le mérite d'être différent, et l'on pourra dire de lui et à sa louange ce qu'on dit par mépris de tant de choses : Ceci ne ressemble à rien (p. III). » Par ces extraits, le lecteur peut juger ce qu'est l'ouvrage de M. Hardy. Le premier volume est composé de douze chapitres et d'un épilogue. Une dissection philosophique de la langue française où l'on rencontre l'esprit gaulois, les langues germaines et

les dialectes celtiques, et qui se termine par un hommage rendu à notre langue, ouvre le volume. Puis l'auteur passe à l'alphabet sanscrit, à l'alphabet français, à l'alphabet composé, voyelles, consonnes, lettres initiales, préfixes et suffixes, désinences constitutives. Puis c'est l'âge des mots, la variabilité de l'orthographe, les noms propres, la langue liturgique de l'Église, l'accent tonique qui le préoccupent. Son épilogue est formé de citations destinées « à ceux qui réfléchissent et qui veulent s'instruire, les seuls dont il s'occupe » (p. 235). Le second volume est supérieur au premier. M. Hardy saute bien à pieds joints dans toutes les plates-bandes pour y cueillir des fleurs. Mais au moins, il nous en offre quelques-unes. Il prend notre langue à l'époque gauloise, il parle de ses premiers monuments, de son extension en Angleterre, il compare la langue d'oc et la langue d'oil. Puis, à partir du treizième siècle jusqu'au dix-septième, il consacre un chapitre à chacun : étudiant les manifestations diverses de la langue, éloquence sacrée, scolastique, judiciaire, farces, etc.; et les hommes qui l'ont maniée. Malheureusement, à côté de bonnes œuvres il y en a de mauvaises ; on y trouve de l'ignorance, du manque de goût, et malgré l'apparence d'ordre, un désordre profond. En vérité, M. Hardy avait bien raison de le dire au commencement de son livre : « Ceci ne ressemble à rien. »

2. — Les *Études lexicographiques* de M. Millet sont un ouvrage d'une tout autre sorte. C'est un critique au courant des bonnes méthodes qui sait bien ce qu'aurait dû dire M. Godefroy. Il est même dur pour celui-ci. Mais son livret n'en restera pas moins un appendice nécessaire pour le *Dictionnaire de l'ancienne langue française*.

3. — M. A. Darmesteter, de regrettée mémoire, nous a donné quelques observations fort justes sur la réforme orthographique. « Prudence, tact, et mesure » (p. 15), voilà sa devise. Simplification de l'alphabet, en remplaçant les signes les moins usités par leurs équivalents plus connus : et suppression des lettres inutiles; tel est son but. Pour moyen le dictionnaire de l'Académie et le temps. Avantages scientifiques : la tradition linguistique sera conservée et non plus déformée, et les enfants et les étrangers ne perdront plus un temps précieux à l'étude si aride de l'orthographe. B.-A.

Histoire de la poésie lyrique grecque, par E. Nagbotte, professeur de littérature ancienne à la Faculté de Besançon. Paris, Garnier, 1888, in-12 de 323 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici, en plus de trois cents pages assez compactes, le premier volume d'une histoire de la poésie lyrique chez les Grecs. C'est une tâche en apparence singulièrement laborieuse que de parler avec un pareil luxe de détails d'une période littéraire qui eut, sans nul doute,

une merveilleuse fécondité, mais où la main du temps a fait d'irréparables ravages. Dans cet intervalle de cinq cents ans qui va des renommées légendaires de Linus et d'Orphée jusqu'aux grands poètes contemporains des guerres médiques, que de noms à citer, que de titres et de fragments à recueillir, depuis la chanson rustique jusqu'à l'ode triomphale! Malheureusement ce que dit M. Nageotte d'Alcée s'applique à peu d'exceptions près à tous ses rivaux : « De toutes ces œuvres qui ravissaient les esprits délicats de la Grèce et de Rome, il ne reste qu'une pincée de cendres poétiques. Mais l'étincelle y vit encore et jaillit sous le doigt qui les remue. »

Malgré tout, fort de ses méditations personnelles, de la connaissance des travaux importants, anciens et récents, de l'érudition étrangère, usant des voies plus larges que l'archéologie contemporaine nous ouvre sur les destinées de l'art et de la poésie antiques, l'auteur s'est mis à l'œuvre et nous a donné un livre de mérite. Le lettré l'accueillera pour les notions biographiques et les nombreuses citations qu'il renferme; l'homme du monde se sentira attiré par un style agréable qui fuit et la correction sévère et la solennité du genre académique : les termes vifs n'en sont pas exclus, les anecdotes sont contées d'une plume légère, les tableaux esquissés par un pinceau qui se dispense volontiers des demi-teintes. Quelques rapprochements discrets mettent en scène nos lyriques modernes, surtout ceux qui, comme André Chénier, chantent « la lèvre encore humide de l'ivresse qu'ils viennent de puiser à la coupe antique. »

La disposition des matières pourrait prêter à certaines critiques : mais le sujet est réellement abordé sous toutes ses faces. Nous voyons l'ode, interprète par excellence du sentiment religieux, d'abord confinée dans le sanctuaire, puis se sécularisant, tantôt pour traduire les conseils avisés du moraliste ou les maximes de l'homme d'État, tantôt pour se renfermer dans le cercle plus étroit, mais plus touchant, des passions et des déceptions du cœur.

La musique dans l'ancienne Grèce était la condition nécessaire, la parure obligée de toutes les fêtes : néanmoins M. Nageotte glisse rapidement sur les formes variées de l'harmonie et du rythme pour insister de préférence sur les poètes et leurs poésies. « Nous avons voulu, dit-il au début de son livre, faire les portraits des auteurs, tout en faisant l'histoire du genre. » Ainsi apparaissent devant nous, pour ne citer que les noms les plus remarquables, Archiloque, dans la curieuse complexité de sa nature, tour à tour affectueux ou terrible, philosophe ou débauché; Solon, qui fait de l'élégie le plus sûr auxiliaire de ses desseins politiques; Théognis, dont la muse a une évidente vocation pédagogique; Sappho, dont l'imagination n'est jamais plus à l'aise que dans la région du délicat et du gracieux; Stésichore enfin,

dans la poitrine duquel, disait-on, était revenue habiter l'âme d'Homère; allusion aux vieilles légendes mythologiques auxquelles il emprunte ses inspirations préférées. M. Nageotte plaide ingénieusement la cause de ces réputations un peu ignorées : « D'autres poètes auront une voix plus sonore, un champ d'idées plus vaste : mais s'il y a sur le Parnasse des chênes à tête haute, ce n'est pas une raison pour dédaigner, comme le dirait Hésiode, la mauve et l'asphodèle. »

En quittant son livre, je lui ferai un reproche qu'il prendra peut-être comme un éloge : c'est d'être trop resté sous le charme en le rédigeant. Pour parler avec lui, je n'ignore pas que « la nature fine et tout en dehors du Grec excelle à dégager des choses le rayon, la fleur; » mais ce n'est pas un motif pour fermer volontairement les yeux sur tout ce qui manque en sérieux moral, en vertus domestiques, à cette civilisation d'un éclat extérieur si radieux. C. Huit.

Histoire de la Légende de Faust, par Ernest Faligan, docteur en médecine et docteur ès lettres des Facultés de Paris. Paris, Hachette, 1888, in-8 de xxxii-475 p. — Prix : 9 fr.

Le Dr. Faust et son démon familier Méphistophélès ont pris une telle place dans la littérature de notre siècle que l'histoire de leur légende devait tenter les recherches des savants. L'Allemagne, en particulier, ne pouvait laisser échapper une telle occasion de disserter sur des points obscurs et de jeter quelque ombre sur ceux qui, à première vue, semblaient parfaitement clairs. Tout ce qu'il y avait à dire, voire même quelque chose de plus, a donc été dit et redit. Mais si les matériaux de l'excellent livre de M. Faligan ne sont pas neufs, ils n'étaient pas à la portée de tout le monde. Il a même fallu, pour les disposer en un tout sagement coordonné, une patience et une érudition peu communes. C'est un triomphe pour la critique française. Je souhaite seulement que les Allemands jaloux n'y voient pas un empiètement sur leur domaine, et que le public français n'y découvre pas comme un arrière-goût de terroir.

Les deux héros de la légende se sont prêtés à de multiples métamorphoses. Tandis que Faust est devenu une sorte de personnification de l'humanité elle-même dans sa lutte entre les convoitises sensuelles et les aspirations vers l'idéal, et tandis que son ancien comparse Méphistophélès, dont le scepticisme tout moderne trouve en nous un écho complaisant, prend peu à peu le premier rôle, le Faust de la légende était avant tout l'« archimagicien » et Méphistophélès n'était qu'un vulgaire diable du moyen âge. Si l'on remonte de la légende à l'histoire, l'importance du diable se trouve encore diminuée, et Faust n'est plus qu'un escroc de bas étage, un charlatan vagabond, partout méprisé, chassé de partout.

Après avoir, dans une savante introduction, défini son sujet et déterminé au moyen du pacte satanique écrit et de l'inspiration protestante la place à part qu'occupe la légende de Faust au milieu des traditions analogues de tous les temps et de tous les pays, M. Faligan s'occupe d'abord de ce Faust historique. Il collige les textes contemporains, pèse les témoignages et arrive à cette double conclusion, que l'existence de Faust ne peut être mise en doute, et que « maître Georgius Sabellicus, Faustus junior, » « Georgius Faustus Helmitheus Hedebergensis, » le « Johannes Faustus ex Simmern » des registres de Heidelberg (je ne sais pourquoi M. Faligan n'aspire pas le *h* allemand) ne sont qu'un seul et même personnage, avec lequel il ne faut confondre ni l'imprimeur Fust, ni le Jean Faust, de Mölberger. Les lieux et dates de la naissance et de la mort restent d'ailleurs incertains. M. Faligan donne ensuite la traduction intégrale de l'*Histoire du Dr. Jean Faust,* publiée par l'imprimeur Jean Spies, en 1587, le plus ancien monument connu de la légende. Cette priorité constitue son principal mérite, car le cours de scolastique apocryphe et encyclopédique, professé par le diable, n'est que médiocrement instructif, tandis que les aventures et les sortilèges du docteur ne valent pas nos féeries ou les tours de nos prestidigitateurs. La magie blanche a gagné de notre temps tout ce qu'a perdu la magie noire. Ces merveilles n'étaient même pas nouvelles alors, et elles se donnent parfois le tort de se répéter. Les défauts du livre de Spies ne s'en retrouvent pas moins, et amplifiés, dans celui de Widman ; puis, ils sont quelque peu atténués dans l'abrégé de Pfitzer, réduit encore par « un croyant chrétien. » Cependant le livre populaire était traduit en différents dialectes, en français, en anglais. Vinrent ensuite les contrefaçons : *La Vie de Christophe Wagner* et la *Seconde Relation du Dr. Faust.*

Sur tous ces ouvrages, les renseignements bibliographiques abondent, exacts et complets ; leurs textes sont en outre analysés, commentés, comparés les uns aux autres, et les moindres variations du récit primitif sont minutieusement notées. Ils s'éloignent de plus en plus de la donnée première de la légende et perdent bientôt toute valeur ; « le niveau tombe si bas qu'on eût pu difficilement l'abaisser encore, et peut-être, ajoute malicieusement l'auteur, les imitateurs se sont-ils arrêtés parce qu'ils désespéraient d'y parvenir. » Ayant analysé le drame de Marlowe en même temps que les versions anglaises du récit, M. Faligan n'a plus guère à s'occuper dans l'étude qu'il entreprend ensuite sur les formes dramatiques de la légende que de pièces du théâtre des marionnettes, rares, incomplètes, remaniées, d'une authenticité douteuse. Les autres semblent irrémédiablement perdues : c'est à peine si l'on connaît leurs titres et leurs canevas par quelques programmes de spectacle ou par des appréciations des con-

temporains. Les monuments lyriques de la légende de Faust manquent encore davantage, ce qui peut étonner au pays du lied et de la ballade. Cependant, M. Faligan veut bien nous donner, en regard de la traduction, le texte de plusieurs lieder. Je regrette qu'il n'ait pas cru devoir user du même procédé dans les autres parties de l'ouvrage, et j'avoue que, pour faire place à quelques fragments de haut allemand, j'aurais volontiers retranché un peu des discussions purement bibliographiques. Une notice sur les peintures et gravures se rapportant à la légende, une description sommaire des livres de magie attribués à Faust, un index bibliographique de 138 numéros, des notes, des additions et corrections, des errata, complètent cette volumineuse monographie. Mais si volumineuse qu'elle paraisse, elle n'est pas grossie à plaisir. M. Faligan ne fait pas l'école buissonnière, il va droit son chemin, sans distraction : il veut ignorer les légendes voisines comme les œuvres littéraires nées de la légende, et ne se permet aucune digression. Gretchen, la Gretchen devenue aussi inséparable de Faust que Méphistophélès, n'est nommée, je crois, qu'une seule fois, par hasard, dans une citation. On serait même tenté de trouver sa méthode trop sévère et de lui reprocher comme une lacune l'exclusion systématique des agréments les plus naturels, s'il ne nous prévenait qu'il n'y a pas renoncé pour toujours. « Pour épuiser le sujet, dit-il, il faudrait suivre ces légendes à pacte écrit et formel jusqu'à notre époque, étudier ensuite la phase littéraire de la Légende de Faust, et rapprocher de cette grande tradition et de ses congénères un certain nombre de traditions sataniques s'y rattachant par beaucoup de points et si visiblement semblables que nombre d'anecdotes ont passé de ces légendes dans celle de Faust. Telles sont, pour citer seulement les plus célèbres, les Légendes de Virgile l'Enchanteur, de Merlin, de Robert-le-Diable et de Don Juan. Nous nous proposons de compléter plus tard, par ces différentes études, l'Histoire de la Légende de Faust. » Enregistrons cette promesse et attendons.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

La Vie et les Œuvres de Frédéric Ozanam, par CH. HUIT, professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris, avec une lettre de Mgr l'évêque d'Autun, de l'Académie française. Lyon, Vitte et Perrussel, 1888, in-8 de XIII-392 p. — Prix : 4 fr.

Ce livre n'est pas seulement une biographie d'Ozanam, c'est une étude de l'homme et de ses œuvres, de l'homme envisagé sous ses faces diverses, de ses œuvres étudiées dans leurs manifestations variées et multiples, où le cœur a autant de part que l'intelligence, où le dévouement se montre encore plus que la science et le travail. L'homme et sa vie privée, le savant et l'érudit, l'écrivain, le professeur, l'ami de la jeunesse, le promoteur et le fidèle des conférences de Notre-Dame et des Cercles catholiques, le fondateur et l'ardent propa-

gateur de la Société de Saint-Vincent de Paul, le publiciste, enfin le chrétien, voilà ce que M. Huit nous fait voir tour à tour dans Ozanam. Il analyse en quelque sorte les éléments dont s'est formée cette physionomie, l'une des plus sympathiques, à coup sûr, de notre temps, et crie à tous les jeunes catholiques qui croient et qui veulent faire passer leur foi dans leurs œuvres : Voilà votre modèle, imitez-le! Le livre de M. Huit est bien distribué, bien conduit, sobrement et élégamment écrit : comme le dit Mgr Perraud, il sera d'une très bienfaisante lecture. Nous le recommandons à la jeunesse, qui « y trouvera des leçons pratiques et les plus décisifs exemples de ce que peuvent, pour l'honneur de Dieu et la solide édification du prochain, des convictions fortifiées par l'étude, le courageux mépris des satisfactions vulgaires, l'amour ardent de la vérité et de la justice, et le dévouement surnaturel qui se traduit par la charité. »

P. TALON.

Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte, publiées d'après les originaux et les meilleurs textes avec une introduction, des notes historiques et un index par TANCRÈDE MARTEL. Tomes III et IV. Paris, Savine, 1888, 2 vol. in-18 de 446 et 579 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Nous avons annoncé précédemment (t. LIII, p. 250), les deux premiers volumes de cette publication, que l'apparition des tomes III et IV vient compléter aujourd'hui. Nous avons indiqué la composition des volumes précédents : le tome III comprend quatre parties : 1° les *Conversations célèbres;* 2° les *Proclamations*, qui sont, de toute l'œuvre de Napoléon, la partie la plus célébrée et peut-être aussi la plus originale et la plus éloquente; 3° divers travaux de *Législation et de Politique* et notamment le très remarquable *Débat sur le divorce;* 4° enfin les *Mémoires militaires,* où, d'Ulm et d'Austerlitz à Waterloo, se trouvent racontées tant de merveilleuses campagnes. C'est dans cette partie aussi que se trouvent les belles études militaires qui ont pour titres : *Précis des guerres de César* et *Précis des guerres de Turenne.*

C'est dans le tome IV que s'achève la série des *Mémoires littéraires,* suivie par l'*Histoire des Campagnes de Syrie et d'Égypte,* par de curieux fragments de *Critique littéraire et artistique,* enfin par des *Morceaux philosophiques,* des *Questions de morale et d'histoire* et le *Testament de Napoléon,* qui, réunis sous le titre de *Morale et Philosophie,* terminent cet intéressant recueil.

Là s'arrêtent les *Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte :* l'éditeur les a fait suivre d'un appendice contenant divers documents biographiques, bibliographiques ou littéraires, destinés à éclairer l'œuvre tout entière, dans laquelle un index des noms cités aide d'ailleurs à se re trouver. Ces deux volumes contiennent, le premier un portrait, le deuxième un médaillon de Napoléon, l'un et l'autre dessinés par

Th. Bérengier. Inutile de rien ajouter à ces indications : une pareille publication se recommande d'elle-même. P. TALON.

Œuvres inédites de Victor Hugo. Théâtre en liberté. Paris, Charpentier, 1888, in-18 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Théâtre en liberté,* cet amalgame étrange, lyrique et philosophique, de scènes non jouables, a ouvert la publication des œuvres inédites de Victor Hugo. Il contient un *Prologue* dialogué, écrit à Hauteville-House, le 26 juillet 1869 ; *la Grand'Mère,* également datée de Guernesey et composée du 18 au 24 juin 1865 ; *l'Épée,* « drame en cinq scènes, » commencé le 21 janvier et terminé le 24 février 1869 ; *Mangeront-ils?* deux actes finis le 27 avril 1867; *Sur la lisière d'un bois,* scène à trois personnages, 16 juin 1873 ; *les Gueux,* scène à deux personnages, 10 septembre 1872 ; *Être aimé,* monologue d'un roi, 15 mars 1874; et *la Forêt mouillée,* achevée en mai 1854. Toutes ces pages sont en vers ; toutes ont l'allure fantastique et bizarre. Le prologue nous fait assister aux débats de la tragédie et de la comédie personnifiées, l'une et l'autre en présence de Jupiter, qui prétend doter chacune d'elles selon ses vœux. Il les gratifie tour à tour d'attributs distinctifs, dont la réunion constituera le drame moderne. *La Grand'Mère,* une idylle en pleine nature, malheureureusement déparée par un maniérisme excessif et par une singulière disproportion entre les préludes et le dénouement, s'annonce comme une protestation des sentiments instinctifs contre les conventions sociales, de l'amour spontané contre les distinctions des rangs. *L'Épée* est une légende de liberté, où le poète met en scène, ainsi que dans les *Burgraves,* l'aïeul, le père et le fils. Les deux actes de *Mangeront-ils?* se déroulent dans un décor vaste et pittoresque : un cloître en ruines au centre d'une forêt de l'île de Man, avec la mer au fond. Travaillés du délire poétique, les personnages y parlent longuement d'eux-mêmes, de leur situation, de la nature, de tout et de rien. Aïrolo, un bouffon ou un fou, qui pourrait expliquer en quatre mots ce qu'il est, emploie deux cents vers entrechoqués d'antithèses à se définir devant des gens mourant de faim. L'île enchantée de Zineb la sorcière et d'Aïrolo rappelle, par de certains aspects, l'île shakspearienne de la *Tempête. Sur la lisière d'un bois,* un dialogue entre Léo, le désir, et Léa, la beauté, avec les répons d'un satyre qui joue le rôle de l'écho moqueur, met en opposition vivante le rêve idéal et la conclusion toujours pareille dans les choses d'amour, les délices songés et le réveil fatal, les énivrements d'une minute d'extase et ses matérielles conséquences. Le dialogue des *Gueux* s'échange entre un marquis, Gédéon, et Mouffetard, un men-

diant philosophe. Ce marquis, que l'infini tourmente, veut savoir le fond des choses, et pour cela s'adresse à Mouffetard :

> Je te vois là, rêvant,
> Et tu dois être, étant si pauvre, très savant;
> Parle! Que penses-tu de Dieu?

Sans plus d'embarras de parole, traitant fort cavalièrement la divinité, le ciel, le monde, la philosophie, la morale, Mouffetard reprend contre Dieu le vieil argument du mal, se joue de la question de l'âme et de l'immortalité, déclare qu'en finale une seule chose existe, le sexe, un seul prodige, l'amour; qu'en dehors d'Ève, des marquises, de Javotte, Manon ou Lise, il n'y a rien de sérieux sur la terre, et qu'en somme l'art suprême est de s'abêtir et de jouir le plus possible :

> Ah! n'ayons pas d'esprit; nous n'avons pas le temps.
> Bornons-nous; et soyons des idiots contents.

Être aimé forme un monologue royal, rappelant les idées de la *Pitié suprême*. *La Forêt mouillée* est une féerie bizarrement capricieuse, tout entière écrite pour prouver l'irrésistible attrait de la femme, de la femelle. Cette dernière pièce a des passages d'un goût exécrable.

Le *Théâtre en liberté* appartient tout à fait à la décadence du génie de Victor Hugo. Il n'ajoutera rien à sa gloire. On n'y retrouve presque nulle part le grand poète des *Feuilles d'automne*. Plus d'entente de la raison, plus de scrupule du sens commun ni de l'exacte signification des termes. L'écrivain n'écoute que sa fantaisie, dût-elle le mener aux derniers confins de l'extravagance; l'inspiration sincère est remplacée par d'insupportables poses; le fracas des mots recouvre mal l'absence de la pensée; et sous le faste d'un vain appareil scientifique ne se reconnaît que trop le vide de la doctrine. Incontestablement il y a là, disséminés, de très beaux vers, et de fiers élans, parce que Victor Hugo a imprimé sa marque dans ses plus faibles œuvres; mais le bon est le rare, et c'est le mauvais qui l'emporte.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

HISTOIRE

Orient and Occident : *a journey east from Lahore to Liverpool*, by major-general R. C. W. REVELEY MITFORD, with illustrations from sketches by the author. London, W. H. Allen and C°, in-16 de VII-359 p.

L'itinéraire du voyage suffirait à justifier l'intérêt et le charme du récit. Les Indes, la Chine, le Japon, la Californie, les États-Unis, le Canada, sont présentés au lecteur sans apprêt, sans ces conventions descriptives qui fatiguent l'esprit et ne servent ni à donner des idées nettes ni à fixer des impressions vraies. Le major-général R. Mitford raconte simplement ce qu'il a vu; il parle des faits auxquels il a assisté, des observations recueillies, se conformant au programme de

narration que Shakespeare place dans la bouche de Menenius Agrippa :

> I shall tell you
> A pretty tale ; it may be you have heard it,
> But, since it serves my purpose, I will venture
> To scale't a little more.

L'Inde est rapidement esquissée ; c'est à peine si l'auteur dresse son chevalet pour permettre d'admirer Lahore, Lucknow, Benarès, Calcutta, et les rives du Gange derrière lesquelles se profilent les sommets géants de l'Himalaya. Il s'embarque sur le *Taisang,* de la Compagnie Jardine Matheson, et s'amuse à converser avec un jeune marchand chinois qui lui fait cette jolie déclaration : « Autrefois, nous pratiquions le bouddhisme, mais depuis que nous sommes devenus civilisés, nous n'avons plus aucune religion » (p. 20) ; il s'arrête quelques heures à Penang et Singapore, ayant pourtant le loisir de signaler les luxueuses casernes de Tanglyn et le jardin botanique. A Hong Kong, le général Mitford fait une station plus longue ; il brosse un tableau minutieux et coloré de l'arrivée du steamer au wharf de West Point. Les jonques de toutes grandeurs et les sampans s'accrochant aux flancs du navire avant le stoppage de la machine, les passagers chinois dégringolant par grappes dans les embarcations en dépit des menaces des officiers du bord et des cris des matelots : tout cela est pris sur le vif et ne saurait manquer de rappeler des souvenirs personnels à tous ceux qui ont débarqué dans un port chinois ou simplement en baie d'Hà Long, dans le delta du Tonkin. Après avoir visité Hong Kong, escaladé *Victoria Peak* et scrupuleusement décrit une représentation au théâtre chinois, l'auteur se rend au Japon et ne consacre pas moins de huit chapitres à initier le lecteur aux mœurs et aux aspirations artistiques des sujets du Mikado. Il lui faut enfin dire adieu au pays des mousmés, et s'embarquer sur le *Celtic,* qui fait voile vers San-Francisco. Le pont du steamer est encombré par une double rangée de cercueils destinés à ramener en Chine les Célestes qui se laisseront mourir pendant la traversée ! Le voyage à travers le continent américain donne lieu à d'intéressants aperçus sur l'état social des États-Unis, et, quand l'officier général débarque à Liverpool, nous sommes tenté de lui exprimer toute notre gratitude pour avoir si habilement déroulé sous nos yeux, dans le cours de cet ouvrage, un des plus merveilleux panoramas du globe. ROGER LAMBELIN.

Captain Glazier and his Lake. *An Inquiry into the history and Progress of Exploration at the Head-Waters of the Mississippi suice the discovery of Lake Itasca*, par Henry D. HARROWER. NewYork & Chicago, Ivison, Blakeman, Taylor and Co, in-18 de 58 p.

Il y a quelques années, le monde géographique était mis en émoi

par les « découvertes » d'un certain « Capitaine » Willard Glazier, qui prétendait avoir trouvé les véritables sources du Mississippi, inconnues, disait-il, avant ses explorations mémorables. A coup sûr, la chose valait la peine d'être vérifiée, surtout après l'accueil sans réserve que reçut, dans une partie du public américain, l'annonce de ce haut fait. Les courtes remarques qu'adressèrent à cette occasion plusieurs géographes éminents des États-Unis à la presse spéciale semblaient devoir éclairer définitivement l'opinion sur les prétentions scientifiques de ce charlatan déguisé; il n'en fut rien cependant, et l'autobiographie, toute burlesque sous son apparence héroïque, que fit paraître bientôt après le « capitaine, » avec le pompeux titre de *Sword and Pen,* trouva grande faveur de l'autre côté de l'Atlantique. Aussi doit-on applaudir aux efforts des critiques qui, pièces en mains, sont venus démontrer l'absolue inanité des trouvailles de ce Christophe Colomb d'un nouveau genre. M. Harrower en particulier, dans l'excellent opuscule que nous avons sous nos yeux, établit d'une manière irréfutable le plagiat auquel s'est livré impudemment Glazier, en imprimant sans vergogne, comme étant de son crû, des pages entières de Schoolcraft, sauf à y tronquer les phrases d'une façon qui rend plus claire encore l'imposture; de plus, en reproduisant toute une série de cartes originales, montrant les progrès graduels de nos connaissances sur le tracé des cours d'eau de la région, il est facile à M. Harrower de faire voir que Nicollet (1836) et les arpenteurs du Land Office (1875) doivent seuls partager avec Schoolcraft l'honneur qu'a voulu s'arroger l'insolent « capitaine. » Ajoutons que les éditeurs de ce travail, MM. Ivison, Blakeman, Taylor and Co, dans une pensée des plus louables, ont équipé à leurs frais une brigade de « surveyors, » chargée d'aller lever en détail les abords du lac Itasca. Ainsi disparaîtront les derniers doutes qui pourraient encore planer, en dehors des cercles compétents, sur la question du tracé des premiers filets d'eau se rendant au Mississippi. E. M.

Histoire de la civilisation contemporaine en France, par Alf. Rambaud. Paris, Colin, 1888, in-12 de viii-750 p. — Prix : 4 fr.

Cet ouvrage sert de complément à *l'Histoire de la civilisation française* du même auteur, dont j'ai rendu compte ici (t. L, p. 151). Conçu d'après le même plan, il se distingue par les mêmes qualités et il pèche par les mêmes défauts. C'est un immense répertoire de faits sociaux groupés d'une manière systématique et savante sous un certain nombre de rubriques ; on ne peut qu'y admirer la vaste érudition de l'auteur, l'art avec lequel il a su agencer un si grand nombre de matériaux hétérogènes, la précision et la clarté de son style. Le plan n'est

pas irréprochable : en partageant son exposé en trois livres dont chacun est consacré à une période différente (1789-1814 ; 1814-1848 ; 1848-1888) l'auteur s'est imposé la nécessité de refaire trois fois de suite le même tableau : procédé fatigant et peu philosophique, le sujet réclamant ici d'autres divisions que celles qui reposent sur la seule chronologie. Mais M. Rambaud semble avoir voulu se borner à faire l'inventaire du mobilier de la civilisation contemporaine ; il la fait consister, à peu près exclusivement, dans les manifestations extérieures de sa vie matérielle et intellectuelle ; il en ignore le côté moral, il ne se préoccupe guère de sa valeur intime, il semble croire qu'on a suffisamment fait connaître une société quand on a décrit ses institutions, ses machines et ses livres. Quant aux ressorts muets qui mettent en mouvement ce vaste corps, quant à leur énergie et à leurs ressources, il ne s'en informe pas : et pourtant, qui ne voit qu'en dernière analyse toute la vertu et aussi tout l'avenir d'une civilisation dépendent de la direction que lui impriment, dans les hautes régions de la volonté, les tendances bonnes ou mauvaises qui se partagent le cœur humain ? La pensée est donc absente de ce livre, qui ne se distingue d'un dictionnaire historique que par la forme, et qui n'est, en somme, qu'une riche compilation. Cela ne veut pas dire que M. Rambaud ne laisse pas percer en plus d'un endroit ses prédilections politiques et philosophiques : son livre est inspiré d'un bout à l'autre par une pensée révolutionnaire et rationaliste, et sa foi républicaine est si complète qu'elle donne par intervalles à ses paroles l'accent de l'ironie la plus amère, par exemple lorsqu'il écrit, p. 550 : « On peut affirmer que les ordres monastiques jouissent en France d'une liberté plus grande que dans la plupart des pays catholiques. »

Tel qu'il est, l'ouvrage est de ceux dont on peut difficilement se passer, quelque répugnance qu'on ait pour les principes qu'il professe. On y relèvera un certain nombre d'erreurs inévitables chez qui doit manier tant de matériaux hétérogènes, et, somme toute, peu nombreuses ; on y signalera également quelques lacunes, spécialement en ce qui touche aux choses catholiques, sur lesquelles il ne semble pas que M. Rambaud soit des mieux renseignés. De l'apologétique et de ses progrès dans notre siècle, il ne dit rien ; des princes de la chaire, pas grand'chose. Je ne me souviens pas d'avoir seulement rencontré les noms de Louis Veuillot et de Mgr Dupanloup dans son vaste répertoire, où figurent cependant bon nombre de *viri obscuri*, et j'ai constaté, cette fois encore, que les indications bibliographiques laissaient de côté certains ouvrages catholiques des plus importants.

GODEFROID KURTH.

Histoire de l'Église, par S. E. le cardinal HERGENRÖTHER. T. IV. Paris, V. Palmé, 1888, in-8 de 742 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome quatrième de l'*Histoire de l'Église* du cardinal Hergenröther, traduite par M. l'abbé Belet, comprend les temps écoulés depuis Grégoire VII jusqu'au commencement du seizième siècle. Il est divisé en deux périodes : l'une de Grégoire VII à Boniface VIII, où « tout ce qui s'est fait de grand à cette époque, dans la science et dans l'art, dans la vie politique et sociale comme dans la vie religieuse, porte la vive empreinte du christianisme ; » l'autre de Boniface VIII à Léon X, époque qui montre l'affaiblissement de l'autorité pontificale, les progrès d'un pouvoir temporel, d'une société civile qui en prenant conscience de sa force la retourne contre l'Église, le déchaînement du génie révolutionnaire, partant la décadence des travaux scientifiques et le caractère plus général de l'hérésie qui pénètre plus avant dans les esprits.

Je l'ai déjà dit : ce qui caractérise l'*Histoire de l'Église* du cardinal Hergenröther, c'est qu'on y trouve moins le récit des faits, dont les principaux seuls sont indiqués, que l'indication des grands mouvements dans la politique, les idées et les institutions qui se développent : là on rencontre des résumés substantiels, des notions précises, des jugements toujours marqués au coin de l'esprit le plus droit. L'auteur ne s'égare pas dans des thèses plus que hasardées : il sait condamner, tout en l'expliquant, le népotisme d'un Sixte IV et la vie irrégulière, scandaleuse, d'un Alexandre VI.

L'appréciation du savant Préfet des Archives du Vatican vient donner raison à ceux qui, contre de téméraires assertions, défendaient, au sujet de ce pape, l'honneur même des études historiques. Les reproches que des journalistes adressaient alors à ceux qui combattaient des réhabilitations impossibles à accepter dans l'état actuel des connaissances, oseront-ils se produire contre un cardinal mis par Sa Sainteté Léon XIII, après la publication des ouvrages qui ont fait sa renommée, à la tête de ses Archives ? En effet, si la traduction française vient de paraître, l'*Histoire de l'Église* date de plusieurs années. Aussi nous ferons à ce sujet une petite observation au savant traducteur : Pourquoi ne pas compléter les indications bibliographiques données par le cardinal à la fin de chaque section par les ouvrages parus depuis l'époque où il écrivait ? Ainsi, pour Alexandre VI, on aurait pu indiquer les trois volumes du P. Léonetti comme partisan du système de réhabilitation que le cardinal déclare encore plus insoutenable que celui du P. Ollivier ; pour l'inquisition, on aurait pu indiquer les publications de l'abbé Douais ; — pour le *Diarium* de Burkard, l'édition de M. Thuasne, etc. On doit désirer le prompt achèvement de la traduction de cet ouvrage.

H. DE L'É.

La Guerre de Cent Ans, Jeanne d'Arc et les Dominicains, par le R. P. Fr. Marie-Dominique Chapotin, des Frères-Prêcheurs. Évreux, imprimerie de l'« Eure; » Paris, 94, rue du Bac, 1888, in-8 de 190 p. —Prix : 2 fr. 25.

Les Héroïnes chrétiennes de la France. Jeanne d'Arc et les Vertus cardinales. Conférences aux femmes chrétiennes par l'abbé Le Nordez, ancien chapelain de Sainte-Geneviève, à Paris. Paris, René Haton, 1889, in-12 de 226 p. — Prix : 3 fr.

Ému d'accusations portées récemment contre l'ordre illustre dont il est un des fils les plus dévoués, et ajoutons les plus distingués, le R. P. Chapotin, des Frères-Prêcheurs, bien connu par son talent oratoire, mais qui aime aussi à consacrer ses rares loisirs aux études historiques, a pris la plume pour discuter et réfuter ces accusations. La thèse qu'il combat consiste à soutenir que Jeanne d'Arc, soutenue par les franciscains, partisans dévoués de la cause nationale représentée par les Armagnacs, a trouvé au contraire chez les dominicains, ralliés aux intérêts du parti bourguignon, qui fit alliance avec l'Angleterre, des adversaires constants. Élargissant le sujet propre de son ouvrage, le P. Chapotin a d'abord examiné avec étendue et avec de curieux et instructifs détails les relations traditionnelles de la Maison de France et de l'Ordre de Saint-Dominique. Il a ensuite discuté spécialement la question de savoir si Jean Petit, l'apologiste du meurtre de Louis d'Orléans par Jean-sans-Peur, appartenait à cet ordre, et, selon nous, il a démontré la négative. Il s'est attaché alors à prouver l'inexactitude de cette hypothèse que les dominicains se seraient faits les fauteurs et les soutiens systématiques de la cause bourguignonne et, au moins pour l'ensemble de l'ordre, il nous paraît avoir réussi à faire cette preuve. Après cela il a discuté la conduite de Martin Porée, ancien dominicain devenu évêque d'Arras, qui fut envoyé par Jean-sans-Peur, conjointement avec Pierre Cauchon, en ambassade auprès du concile de Constance pour soutenir l'appel interjeté devant le concile de la condamnation prononcée par l'évêque de Paris contre le livre de Jean Petit, et il s'est refusé à voir aucun lien entre cette ambassade et la condamnation prononcée dix-sept ans plus tard contre Jeanne d'Arc par Cauchon. Il a ensuite abordé l'examen des rapports constatés par l'histoire entre divers membres de l'Ordre de Saint-Dominique et les faits de la vie et du procès de Jeanne. Il a ainsi successivement étudié le caractère et la conduite de Séguin de Séguin (Seguinus Seguini), de Jean Graverend, de Jean Lemaître, de Raoul Le Sauvaige, de Jean Vallée, d'Isambard de la Pierre et de Martin Ladvenu, et enfin de Jean Bréhal. Puis, après un chapitre consacré à l'examen de diverses questions se rapportant à l'Ordre de Saint-Dominique et à ses relations avec les fils de saint François, l'auteur a conclu son travail en recherchant quel avait été le point de départ de la thèse, selon lui erronée, qu'il venait de discuter.

Comme nous l'avons déjà indiqué dans les lignes qui précèdent, nous croyons, à considérer l'ensemble du débat, que nous ne pourrions refuser sans injustice au P. Chapotin l'éloge d'avoir mené à bien la défense de son ordre contre la thèse soutenue par des esprits éminents, doués de hautes et rares qualités scientifiques et littéraires, mais qui semblent en cette circonstance s'être laissés entraîner par le côté spécieux d'inductions trop promptes et trop conjecturales un peu loin du terrain de la certitude historique. Nous ne dissimulerons pas d'ailleurs au P. Chapotin que si certaines parties (les plus importantes, il est vrai) de son travail nous paraissent très bien fondées et raisonnées d'une façon solide, il en est d'autres où nous aurions souhaité qu'il usât d'une méthode plus rigoureuse et où nous avons trouvé qu'il abondait un peu trop dans son propre sens et se contentait d'assez faibles arguments. C'est à tort, par exemple, qu'il révoque en doute (p. 100) la réalité d'un fait emprunté à un document perdu, parce que la mention s'en trouve seulement dans une analyse postérieure, mais dont il n'y a aucune raison sérieuse de soupçonner l'exactitude. — Dans l'affaire de Martin Porée, l'argument décisif a été fourni par le P. Chapotin, quand il a établi que l'évêque d'Arras n'a nullement agi au concile de Constance en qualité de dominicain. Il était donc inutile et il est excessif de consacrer plusieurs pages à l'apologie directe et personnelle de l'ambassadeur du duc de Bourgogne qui, en somme, toute part faite aux excuses tirées des circonstances, remplissait, en venant défendre le libelle de Jean Petit, une assez fâcheuse mission. Il y a du vrai dans les considérations développées aux pages 128 et suivantes, mais il serait dangereux d'insister beaucoup sur ce genre d'apologétique, car on arriverait, si l'on en faisait abus, à excuser bien des crimes historiques inexcusables, par ce fait que ceux qui les ont commis étaient exposés aux passions et aux erreurs de leur temps. Il suffisait d'invoquer en faveur de Jean Graverend les excuses que peut réellement comporter sa conduite, sans le présenter, par un excès évident d'apologétique « comme le type de l'homme qui cherche, au milieu de l'universelle confusion des droits prétendus, des revendications plus ou moins légitimes et plus ou moins sincères, des dévouements héroïques, des trahisons et des violences, où est la vérité, où est le droit, où est le devoir » (p. 140). — Ces excès et ces défauts procèdent chez le docte religieux d'un zèle ardent, d'ailleurs très naturel et très louable, pour la renommée de son ordre, et d'un peu d'inexpérience dans l'usage de la critique historique. Mais son travail témoigne d'un sens historique remarquable et de véritables aptitudes pour les recherches et les discussions de ce genre. Il est riche, en dehors même de la question débattue, en renseignements et en indications utiles, et témoigne d'un labeur étendu et sérieux et d'une érudition abon-

dante. Nous serions donc heureux de pouvoir annoncer que le P. Chapotin, comme délassement à ses labeurs apostoliques dans la chaire chrétienne, poursuivra et achèvera le travail général qu'il a entrepris et auquel il fait allusion dans les premières pages de l'étude spéciale dont nous venons de rendre compte. Ce travail a pour objet les annales de la province dominicaine de France.

— Le livre de M. l'abbé Le Nordez, lui aussi prédicateur justement goûté, sur *Jeanne d'Arc et les Vertus cardinales*, est analogue au livre de M. l'abbé Mourot, que nous avons récemment signalé à nos lecteurs; mais tandis que ce dernier a le caractère d'un exposé et d'une application didactique des principes de la théologie morale et ascétique, celui de M. l'abbé Le Nordez a surtout le caractère de la conférence et de l'exhortation oratoires. Il consiste en quatre discours adressés aux femmes chrétiennes et ayant pour sujets : *la Prudence dans Jeanne d'Arc, — la Justice dans Jeanne d'Arc, — la Force dans Jeanne d'Arc,— la Tempérance, ou Modération dans Jeanne d'Arc.* Nous avons déjà exprimé à propos du livre de M. l'abbé Mourot la crainte qui s'est présentée à notre pensée au point de vue historique, sur la façon dont des esprits insuffisamment initiés aux vraies méthodes pourraient vouloir remplir ces cadres bons en eux-mêmes. M. l'abbé Le Nordez nous paraît, comme son devancier, avoir assez bien évité ce péril et avoir fidèlement mis en lumière quelques-unes des vertus, vraiment chrétiennes et catholiques, de la sublime Française. Nous le félicitons en particulier de s'être fortement attaché à mettre en relief l'admirable bon sens qui s'unissait en elle aux qualités les plus hautes. Çà et là, nous avons noté quelques réserves de critique historique à faire. C'est aller bien loin, par exemple, que d'affirmer (p. 82) que « Jeanne n'avait point reçu à un degré suffisant cette culture de l'éducation sans laquelle la foi n'est point suffisamment éclairée » et d'en conclure (p. 84) « que quelques pages de catéchisme bien sues et bien comprises l'eussent bientôt tirée d'affaire. » Si Jeanne a dit à ses juges : « Je n'ai appris ma créance d'autre que de ma mère, » cette parole, qui pourrait bien se rapporter aux soupçons relatifs à sa prétendue magie, n'exclut point en réalité l'enseignement religieux qu'a dû lui donner, comme aux autres enfants du village, le curé de Domremy. Les déchirantes lamentations: « Hélas! se peut-il qu'on me traite si horriblement, etc., » sont à tort placées par M. l'abbé Le Nordez (p. 221) avant l'abjuration de Jeanne au cimetière Saint-Ouen. Leur place est au jour de son supplice. — Enfin, il nous est difficile de ne pas trouver un peu bizarre le rapprochement établi (p. 31) entre Jeanne d'Arc et Bossuet. Le seul rapprochement qui, en cette occurrence, se présente naturellement à la pensée, c'est que ce sont là deux sujets différemment admirables, qui ont l'un et l'autre exercé les belles qualités, mêlées de quelques dé-

fauts, dont est doué, comme orateur et comme écrivain, M. l'abbé Le Nordez.

Nous croyons être utile et agréable à nos lecteurs en profitant de cette occasion pour appeler leur attention sur un travail récemment publié par un jésuite allemand, le R. P. Duhr, dans un recueil périodique (*Stimmen aus Maria-Laach*, livraisons d'août et de septembre 1888). Dans cette intéressante étude intitulée : *Jeanne d'Arc jugée par les historiens de ce temps* (*Jeanne d'Arc im Urtheile der neuern Geschichtschreibung*), l'auteur passe en revue les jugements portés sur la vierge de Domremy par un très grand nombre d'écrivains, orthodoxes ou hétérodoxes, de France, d'Angleterre et d'Allemagne, qui ont écrit son histoire ou y ont touché. Le P. Duhr, dans une note de cette étude, annonce qu'il abordera peut-être, au cours d'un travail ultérieur, la question sur l'étendue de la mission de Jeanne, qui a déjà donné lieu, comme on le sait, à des controverses remarquables. — Nous recevons à l'instant, après correction des épreuves de cet article, la livraison des *Stimmen* du 1er janvier 1889. Elle contient un nouveau travail du P. Duhr intitulé : *Sur une méprise de la Pucelle d'Orléans* (*Ueber eine irrung der Jungfrau von Orleans*). MARIUS SEPET.

Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac, 1605-1610, précédée de la *Vie du baron de Salignac,* par le comte THÉODORE DE GONTAUT-BIRON. Paris, H. Champion, 1887, in-8 de LXXVI-168 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage forme le seizième fascicule des publications des *Archives historiques de la Gascogne;* c'est assez dire que depuis cinq ans (1883) les membres de la Société, dont le siège est à Auch, ont rivalisé de zèle et de travail. Peu de provinces pourraient revendiquer un semblable honneur : et l'on doit ajouter encore que les documents mis au jour n'ont pas un intérêt purement local; mais ils se rapportent presque tous à l'histoire générale, ajoutant ainsi leur contribution au vaste monument que chacun voudrait élever à nos gloires nationales.

C'est au règne de Henri IV que nous ramènent la longue notice sur Jean de Gontaut, baron de Salignac, et les documents relatifs à son ambassade en Turquie au commencement du dix-septième siècle. Un descendant de ce personnage, M. le comte Théodore de Gontaut-Biron, s'est chargé de la préface et des commentaires. Les pièces sur lesquelles il s'appuie ont été rédigées par un certain Bordier, attaché à la personne de l'ambassadeur; elles forment, dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, un volume qui n'a pas moins de quinze cents pages in-folio. Le chroniqueur raconte tour à tour le voyage de Paris à Constantinople, les faits intéressants qui se passèrent pendant le séjour en Orient, enfin plusieurs voyages qui furent accomplis au dehors durant

ces cinq années. Tout cela peut à chaque instant être contrôlé et complété par la correspondance même du diplomate et les instructions que lui donnait la cour de France. Les détails sont nombreux et variés : impressions de voyage, description des lieux parcourus, études de mœurs, tableau des habitudes du divan, des réceptions faites à l'ambassadeur de France, de l'influence qu'il exerce sur la Porte, de ses occupations et de ses plaisirs à Constantinople, jusqu'au jour où, malade, il succombe presque subitement sous le coup de l'impression de douleur que lui fait éprouver la nouvelle de l'assassinat de son roi. C'est que le baron de Salignac était pour le Béarnais un ami de quarante ans, un de ces fidèles serviteurs qui se dévouent à leur maître en aveugles, quelle que soit sa fortune. En 1568, après la guerre qui suivit la paix de Longjumeau, Jean de Gontaut faisait déjà partie de cette phalange de jeunes gentilshommes gascons, attachés à Henri de Béarn, et entrant comme lui dans leurs quinze ans. Amené à la cour de Catherine de Médicis, il fait un instant campagne avec les catholiques au fameux siège de La Rochelle; mais il s'échappe plus tôt que le Béarnais, et lui entretient en Gascogne des partisans. Bientôt gouverneur du Périgord, il passe au service du duc d'Alençon, momentanément allié du roi de Navarre, et fait partie en 1580 de l'expédition des Pays-Bas. A la mort de l'héritier des Valois, il pousse son maître à se réconcilier avec Henri III ; mais le temps n'étant pas encore venu, il guerroye contre Mayenne et la Ligue. En 1587, il assiste, aux côtés du Béarnais, à la victoire de Coutras, et, l'année suivante, à l'escalade de Niort. L'entente faite avec le roi, après l'assassinat des Guises, il est à Saint-Cloud au moment de la mort de Henri III; et peu après il part comme secrétaire du vicomte de Turenne, chargé d'aller chercher en Allemagne, près des princes protestants, les contingents qui aideront Henri de Navarre à conquérir son royaume. Il revient près de lui au siège de Rouen ; et, fait maréchal de camp, le 17 janvier 1594, il accompagne le roi lors de son entrée dans Paris. Cette même année, il assiste à la victoire de Fontaine-Française, au siège de La Fère, à la prise d'Amiens. Il reste ensuite deux ans à la cour, avec sa femme, Marguerite de l'Hospital, convertis tous les deux au catholicisme, à l'exemple de Henri IV. Mais en 1603, il voyait son dévouement mis à une terrible épreuve par l'offre de l'ambassade de Constantinople que lui faisait le roi, désireux de relever dans les pays orientaux le prestige de la France, un peu compromis, par quelques fautes du prédécesseur, M. de Bréves. Il ne quitta qu'à grand'peine sa famille et son ami; et ses succès diplomatiques ne le consolèrent jamais de cette sorte d'exil. C'est une carrière qu'il faut commencer jeune : elle était rendue plus pénible encore à cette époque par les difficultés du voyage et la rareté des communications.

Les importants résultats politiques obtenus par le baron de Salignac

sont racontés par le recueil de M. de Gontaut-Biron dans le style même du temps, avec un charme véritable. Le fidèle Bordier s'étend longuement sur la mort de son chef, qui avait encore eu la force d'écrire au jeune Louis XIII, en apprenant la mort de Henri IV : « J'ai servy quarante-deux ans sans intermission le feu Roy vostre Père, sans que la contagion du siècle m'aye tant soit peu pu esbranler, non pas mesme à jeter les yeux sur un autre Maistre. » L'ambassadeur fut enterré dans l'église des Jésuites de Constantinople, qu'il avait hautement protégée au nom de la France : le P. de Canillac y prononça son oraison funèbre. Mais tous ces souvenirs, qui méritaient si bien de revivre, seraient singulièrement oubliés sans l'intéressant volume des archives de la Gascogne que nous venons de signaler.

G. Baguenault de Puchesse.

L'Administration des Menus. Journal de Papillon de la Ferté, *intendant et contrôleur de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de la Chambre du Roi (1756-1780)*, publié avec une introduction et des notes, par Ernest Boysse. Paris, Ollendorff, 1887, in-8 de 455 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'était assurément pas une sinécure que l'administration des Menus, sorte de maîtrise des cérémonies de la Cour. Il fallait s'occuper de tout ce qui touchait à la personne du Roi et à la famille royale ; de sa toilette comme de ses plaisirs, des théâtres et du sacre, des manèges et des enterrements. Il fallait mettre d'accord, ce qui était difficile, les gentilshommes de la Chambre qui avaient la haute direction de toutes ces cérémonies, et se jalousaient les uns les autres ; il fallait faire vivre en paix, ce qui était plus difficile encore, les acteurs et les actrices, *genus irritabile;* il fallait satisfaire à la fois le contrôleur général, qui exigeait des économies, et les courtisans qui demandaient des dépenses. C'est à cette rude tâche que se consacra, pendant plus d'un quart de siècle, Papillon de la Ferté, dont M. E. Boysse publie aujourd'hui le journal inédit. Il a relaté, jour par jour, dans ces notes tous les tracas de sa longue administration, tous les conflits auxquels il a été mêlé, et dont, par son adresse, il a réussi à sortir indemne. M. le maréchal de Richelieu, par exemple, était en querelle à peu près perpétuelle avec M. le duc de Duras, et le pauvre La Ferté, placé entre les deux, sous l'autorité de l'un et de l'autre, avait grand'peine à ne pas mécontenter ces puissants protecteurs. Les acteurs étaient bien plus divisés encore, et il faut lire dans le « Journal » les détails de la retraite de Mlle Clairon, par exemple, ou de la dispute entre Mlle Vestris et Mlle Sainval, pour se rendre compte des trésors de diplomatie que devait dépenser l'intendant, afin de pacifier cette orageuse république. Puis toutes les exigences diverses pour organiser les spec-

tacles de la Cour, à Versailles, à Fontainebleau, à Marly; toutes les influences qui s'agitaient pour faire préférer telle pièce à telle autre, et tous les efforts du malheureux La Ferté pour concilier l'éclat des fêtes royales avec les intérêts de la caisse. Il faut convenir que, sous ce dernier rapport, ses efforts furent persévérants et souvent couronnés de succès. Ainsi, au moment de la naissance de Madame, fille de Louis XVI, l'opinion publique, toujours en garde contre les dépenses de la Cour, avait prétendu que les réjouissances officielles avaient coûté plus de deux cent mille livres; Necker, alors contrôleur général, s'en était ému; La Ferté put prouver, pièces en main, que la dépense n'avait pas excédé *quinze mille* livres : exemple frappant et qui montre bien avec quelle méfiance il faut accueillir les prétendues révélations des mémoires du temps sur les prodigalités royales. La Ferté, du reste, en matière d'économie, prêchait d'exemple, et sacrifiait, sans hésiter, ses propres avantages; lors du sacre de Louis XVI, il renonça au droit sur les ferrures, charpentes, etc., qui avait valu à l'un de ses prédécesseurs trois cent mille livres, et lorsque Necker voulut adopter, pour le paiement des dépenses arriérées des Menus, un règlement qui lésait les intérêts des créanciers, La Ferté abandonna une gratification de 80,000 livres, qui lui était due, pour la distribuer aux fournisseurs les plus obérés. Quels qu'aient pu être les défauts de caractère qu'on lui a reprochés, ce sont là des traits qu'il faut citer bien haut à son honneur.

M. E. Boysse a fait précéder ce Journal d'une introduction sur l'administration des Menus; c'est une très curieuse et très intéressante étude sur cette administration si multiple et si compliquée, et il faut ajouter même qu'elle est absolument indispensable pour l'intelligence des faits racontés par l'intendant général.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Histoire de la Société française pendant la Révolution, par EDMOND et JULES de GONCOURT. Paris, Quantin, 1889, grand in-4 raisin de 374 p. — Prix : 30 fr.

C'est un étrange tableau que celui de la société française pendant la Révolution : société détraquée et désemparée, troublée jusque dans ses plus intimes profondeurs, qui commence par l'idylle et finit par le drame. N'est-ce pas une idylle en effet que ce début de 1789, où tout le monde rêve de l'âge d'or, où l'on ne demande que des réformes et où l'on ne songe pas encore à la Révolution, ou du moins où ce mot est synonyme de réformes pacifiques? L'enthousiasme est indescriptible; on ne parle dans les salons que de liberté à l'anglaise, de constitution et d'états généraux; les femmes s'habillent à la Ré-

volution et combinent des systèmes de gouvernement, les hommes font des motions et vont au club ; les trois ordres semblent d'accord pour sacrifier leurs privilèges au bien de l'État. Mais que cet accord dure peu et que l'illusion s'évanouit vite! La discorde se met dans l'Assemblée, l'émeute descend dans la rue ; après la grande procession des états généraux, voici bientôt la prise de la Bastille, l'incendie des châteaux, les journées d'octobre. L'émigration commence, entraînant au-delà de la frontière les princes et les nobles menacés par la fureur populaire. Puis les événements se précipitent ; les passions s'irritent par la contradiction et la résistance ; la fuite de Varennes renverse à demi le trône déjà bien ébranlé par deux années d'émeutes, et le 10 août achève de le détruire. Du 10 août au 9 thermidor, la Terreur bat son plein. L'ancienne société disparaît, noyée dans le sang, mais elle disparaît fièrement, portant dans les prisons et jusque sur l'échafaud sa belle humeur et son grand air. La nouvelle société ne se dégage pas encore, elle reste affublée de la carmagnole et parle le langage du père Duchesne ; ce n'est que sous le Directoire, et lorsqu'elle sera délivrée de l'oppression jacobine, qu'elle commencera à sortir du chaos.

On conçoit que le spectacle de cette société en formation ait séduit des curieux et des chercheurs comme MM. de Goncourt. Ils l'ont étudiée dans toutes ses manifestations, et leur livre en est l'image fidèle : il commence par les salons et finit par la guillotine. Ils ont tout fouillé, les mémoires, les journaux, les pamphlets du temps, les pièces officielles comme les archives secrètes. Peut-être même ont-ils eu trop de confiance dans des brochures qui sont plutôt des symptômes que des documents, et ont-ils accepté trop facilement comme vraies des allégations qui ne reposent pas sur des preuves. Peut-être aussi ont-ils trop tenu à tout dire ; certaines peintures forceront à ne feuilleter le volume qu'avec une certaine réserve. Mais le tableau est tracé avec cette richesse de détails intimes, cette abondance de recherches, cet éclat de coloris qui sont dans leur tradition. Au tableau il fallait un cadre ; la maison Quantin le lui a donné aussi brillant que possible. Le texte est accompagné d'innombrables illustrations qui l'expliquent en le commentant : gravures du temps, images populaires, portraits, scènes de genre, monuments de toute sorte reproduits en noir ou en couleur, en taille-douce ou en chromotypographie. Nous citerons en particulier la *Promenade publique*, de Debucourt, un canard colorié représentant la *Mort de Louis Capet, seizième du nom*, le *Retour des héroïnes parisiennes après l'expédition de Versailles*, *l'Assiette à la carmagnole*, etc. N'oublions pas non plus la couverture du volume, fac-similé d'un morceau de tenture patriotique conservé au musée Carnavalet.

M. DE LA ROCHETERIE.

Journal des Prisons de mon père, de ma mère et des miennes, par Mme la duchesse DE DURAS, née NOAILLES. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-8 de 320 p. — Se vend au profit des pauvres. — Prix : 7 fr. 50.

On n'a point oublié le grand succès de la *Vie de Mme de Montagu,* dont une nouvelle édition vient de paraître. La famille de Noailles, dont les archives sont si riches, vient de les ouvrir de nouveau pour donner au public le *Journal* de la duchesse de Duras, cousine de Mme de Montagu. Fille du maréchal et de la maréchale de Mouchy, la duchesse de Duras s'était retirée avec eux au château de Mouchy lorsque la chute du trône avait rendu les efforts des royalistes inutiles et le séjour de Paris mortel pour les serviteurs de la dynastie déchue. Son fils avait émigré; elle vivait dans la solitude et le silence, ne s'occupant que de bonnes œuvres et tâchant de se faire oublier à la campagne. Mais son double nom de Noailles et de Duras ne pouvait pas la laisser passer inaperçue. Le 6 octobre 1793, elle fut arrêtée et emprisonnée à Beauvais, dans un ancien couvent. Quelques jours après, c'était le tour de ses parents; mais eux étaient conduits directement à Paris et incarcérés à la Force d'abord, puis au Luxembourg. Vainement Mme de Duras multiplia-t-elle les démarches pour être réunie à eux; elle ne put jamais l'obtenir; transférée le 20 octobre à Chantilly, elle y resta jusqu'au 5 avril 1794, où elle alla enfin à Paris, mais enfermée au Plessis, et non au Luxembourg; elle y demeura jusqu'après la chute de Robespierre.

Il paraît qu'il y a des gens qui regrettent cette sinistre époque; et nos ministres, en tournées d'inauguration de statues, ne cessent de se répandre en dithyrambes sur ces héros qui s'appelaient Danton, Robespierre et Marat. Que ceux qui se soucient de l'histoire et non de la légende lisent le *Journal* de Mme de Duras; ils y verront ce que pesaient la liberté et la vie humaines sous le règne de ces grands triumvirs. On arrête en masse, sur la dénonciation du premier venu, sur le moindre soupçon, sur la simple constatation d'un nom; on entasse les prisonniers dans des chambres étroites ou des cachots infects, sans lumière et sans air; on leur donne une nourriture gâtée qu'on leur fait payer fort cher; on ne leur laisse pour coucher que de mauvais grabats; on se fait comme un méchant plaisir de séparer les mères des enfants et en revanche de confondre ensemble ce que la plus élémentaire honnêteté eût fait un devoir de séparer : des courtisanes avec de pures jeunes filles, des femmes du monde avec des hommes grossiers, des religieuses avec des soldats. « C'était, dit Mme de Duras, une calamité particulière à notre prison, que le mélange des deux sexes dans le même logement. »

Du Plessis ou du Luxembourg, on passait à la Conciergerie, « l'antichambre de l'échafaud » comme on l'appelait. C'est là que le 22 juillet

furent transférées la maréchale de Noailles, la duchesse d'Ayen et sa fille, cette héroïque vicomtesse de Noailles, dont on connaissait déjà la touchante figure et dont ce volume contient plusieurs lettres admirables. On avait lu, dans la vie de Mme de Montagu l'émouvant récit de leur exécution fait par leur consolateur de la dernière heure, le Père Carrichon; on est heureux de le retrouver ici avec de nouveaux détails. Ce fut Mme de Duras qui annonça à sa cousine, Mme de la Fayette, enfermée avec elle, la triste nouvelle. « Quel douloureux service, dit-elle, à lui rendre en reconnaissance des siens dans la même circonstance! » Un mois auparavant, en effet, c'était Mme de la Fayette qui avait appris à sa cousine la mort du maréchal et de la maréchale de Mouchy. Leur grand âge même n'avait pu fléchir Fouquier-Tinville et ses juges : traduits devant le tribunal révolutionnaire et naturellement condamnés, les deux vieillards entendirent la sentence avec calme, et marchèrent au supplice avec sérénité : « A seize ans, se contenta de dire le maréchal, j'ai monté à la tranchée pour mon oi ; à quatre-vingts ans je monte à l'échafaud pour mon Dieu. »

Quant à Mme de Duras, elle échappa à la mort, et fut rendue à la liberté le 19 octobre; ce ne fut que quelques années plus tard, et pour l'instruction de son fils, qu'elle se décida à rédiger ses souvenirs. Son *Journal*, écrit sans apprêt et sans phrases, mais dans ce style large et facile qui caractérisait toutes les grandes dames du dix-huitième siècle, n'était point destiné à la publicité ; il voit le jour pour la première fois, et nous en remercions sa famille, car c'est une lecture fortifiante et saine, non moins qu'instructive, et nous connaissons peu de livres de piété plus édifiants que ces simples notes.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

En Colonne, *Souvenirs d'Extrême Orient*, par L. HUGUET. Paris, C. Marpon et Flammarion, 1888, gr. in-18 de 228 p., aquarelles de Marie Traverse, gravure de Michelet et Sonnet. — Prix : 5 fr.

On a beaucoup écrit sur le Tonkin, et pourtant l'écrivain qui, lorsque les passions politiques seront calmées, essaiera de fixer sur les tablettes de l'histoire, la conquête française de cette colonie lointaine, trouvera bien peu de documents sérieux à consulter. Ce modeste récit d'un officier du corps expéditionnaire est peut-être la première publication donnant des notions exactes sur des choses vues, des aperçus précis sur des régions parcourues, et enfin une idée générale sur la façon dont on combat les Chinois et les rebelles annamites. Un long séjour au Tonkin, de 1885 à 1887, m'a permis de contrôler personnellement plusieurs opérations militaires... *quorum pars parva fui.*

Les étapes de Lang-Son sont décrites avec une scrupuleuse exactitude et encadrent fort bien les récits des différents combats qui livrèrent à la division le chemin de la forteresse chinoise. Malgré la rapidité avec laquelle furent abordées les positions où s'étaient retranchés les Célestes, les pertes furent sensibles. La journée du 12 février nous coûta une dizaine d'officiers et près de deux cents hommes hors de combat. M. Huguet n'eut pas la douleur de parcourir quelques semaines plus tard, dans le désordre d'une retraite encore inexpliquée, cette route de Lang-Son à Chu; il appartenait à la 1re brigade (Giovaninelli) qui reçut l'ordre de partir précipitamment par Bac-Lé pour aller débloquer Tuyen Quan. L'opération fut vivement menée; le combat d'Hoa-Moc permit de tendre la main aux défenseurs de la place et à leur chef le commandant Dominé, mais le résultat ne fut atteint qu'au prix d'une sanglante affaire. Le chiffre des tués et blessés s'éleva à quatre cent cinquante. Après avoir rendu fidèlement l'impression que causa à Hà Noi la nouvelle de la retraite de Lang Son, l'auteur nous transporte dans le nord de l'Annam, au cœur de cette province de Hà Tinh, où nous allions nous trouver en face des partisans du régent Thon Ta Thu Yet et du roi Ham Nghi. Les rebelles sont mal organisés, armés de fusils à mèche, de piques et de flèches, mais un souffle patriotique les anime; ils attaquent nos convois, battent l'estrade toutes les nuits autour de nos postes; en plaine, dans les rizières, il se sauvent sous les gerbes de plomb de nos fusils et se débandent, mais ils se reforment dans la montagne, établissent des fortins en bambous habilement dissimulés dans les hautes herbes, surprennent les détachements qui s'engagent à leur poursuite par des sentiers difficiles traversés de profonds arroyos. C'est dans des expéditions de ce genre que le capitaine Hugot, le lieutenant Camus sont mortellement frappés, et je ne parle pas de ceux qu'un accès de fièvre des bois emporte en quelques heures. Enfin, un heureux coup de main du lieutenant Bulleux permet de s'emparer de Nghe On, grand mandarin qui était le chef suprême de la rébellion dans les provinces du nord, et une colonne habilement dirigée par le commandant Anglade sur les rives du Song Ca, décourage les bandes annamites et amène une pacification momentanée. Là s'arrête l'auteur de *En colonne*, et c'est à regret que nous fermons son livre. Au milieu de ces teintes vigoureusement colorées, harmonieusement et exactement combinées, il y a bien quelques nuances qui choquent; nous tenons à les noter. D'abord, l'auteur, qui appartient à l'infanterie de marine, exalte avec trop de partialité les troupes de cette arme et ses chefs, notamment le général Brière de l'Isle. Il ne rend pas suffisamment justice aux Tirailleurs tonkinois qui, dès qu'ils furent sérieusement organisés, montrèrent une solidité au moins égale à celle des soldats

européens. Il croit à tort que l'antagonisme entre les indigènes chrétiens et païens découle uniquement de la différence des religions, tandis que les persécutions contre les *Ké có dao* ont toujours coïncidé avec les assauts donnés par la civilisation européenne à la puissance annamite. Les massacres de chrétiens ont été la conséquence fatale des succès de nos soldats. ROGER LAMBELIN.

L'Agiotage sous la troisième République, 1870-1887, par AUGUSTE CHIRAC, 2e édition. Paris, Albert Savine, 1888, 2 vol. in-12 de 360 et 360 p. — Prix : 7 fr.

Les journaux ont annoncé que le gouvernement avait ordonné des poursuites contre cet ouvrage. Cela aura pour résultat de le faire circuler davantage, et comme les hommes politiques du parti républicain en font les principaux frais, nous ne voyons pas ce qu'il y aura gagné. Imitant le procédé de Drumont, M. Chirac fait suivre son ouvrage d'une table analytique contenant deux mille noms, ce qui en facilitera l'étude au point de vue des personnalités. Nous ne le suivrons pas, bien entendu, sur ce terrain : nous constaterons seulement qu'il commet au moins un certain nombre d'erreurs, par exemple quand il prétend (t. II, p. 4), que le duc de Broglie était, en 1882, membre du conseil d'administration de l'*Union générale*.

La thèse de l'auteur est nettement socialiste. Il veut, dans ces volumes, flétrir la spéculation, c'est-à-dire les opérations qui portent sur *la plus-value* qu'une terre, un capital, une valeur de bourse, peut acquérir d'une époque à une autre ; mais il condamne comme un crime social le fait d'être propriétaire à titre héréditaire (t. I, p. 28). Constamment il confond les entreprises industrielles sérieuses, comme un chemin de fer, mines, usines, avec l'agiotage. Il se permet d'insulter des hommes vénérables entre tous, comme M. Chagot, et dénonce toutes les compagnies de chemin de fer et de mines, comme majorant fictivement leur capital, alors que beaucoup d'entre elles ont dévoré des capitaux définitivement perdus pour leurs propriétaires. Quoiqu'après le rôle qu'a joué M. A. Chirac dans les affaires de Numa Gilly il n'y ait pas à discuter sérieusement avec lui, nous devons signaler la caractéristique de ce livre. Si l'auteur est de bonne foi, il est le premier le jouet des formules qu'il a inventées. Non seulement les formules en matière économique ne sauraient tenir lieu de l'observation directe des faits contemporains et des leçons non moins sûres de l'histoire ; mais la plupart des formules de M. Chirac sont incomplètes et partant fausses, si nous en jugeons par le résumé qu'il nous donne (t. II, p. 281 et suiv.) du procédé dont il est l'inventeur, la *Sociométrie*. Ainsi, par exemple, il prétend dans des tableaux graphiques — son ouvrage ne compte pas moins de 14 planches — donner la proportion

exacte, année par année, des *possédants*, des *prolétaires* et des *dénués*. Pour cela il déduit le nombre des *possédants* du rapport des déclarations de succession au chiffre des décès. Il faudrait avant tout déduire du chiffre des décès ceux relatifs aux enfants ayant des parents. Ceux-là n'ont pas de succession, M. Chirac en fait des *dénués*. Cette rectification faite, la proportion des *possédants* est sensiblement plus forte ; mais qu'est-ce que possèdent ces possédants et comment le chiffre de capitaux que M. A. Chirac détermine imperturbablement pour chaque année se répartit-il entre eux : voilà les questions capitales auxquelles il ne répond pas. Il met au compte de la majoration par la spéculation, l'augmentation du chiffre des capitaux possédés depuis 1840, sans tenir compte : 1° de l'élévation du taux de capitalisation qui provient de la baisse du taux de l'intérêt, phénomène essentiellement favorable aux prolétaires; 2° de la diminution du pouvoir d'acquisition de l'argent, phénomène qui a sa contre-partie dans l'élévation des salaires et surtout de l'augmentation très réelle de la richesse que le développement de l'industrie et du commerce a apporté au pays et qui n'a pas encore été complètement détruit par la République. Nous ne pouvons discuter ici les conclusions de cet ouvrage. Il suffit d'en avoir montré le vice de méthode. Nous relèverons seulement une assertion qui revient à chaque page; c'est que les guerres sont délibérément voulues par les classes dirigeantes, pour diminuer le nombre des prolétaires à leur charge. La plupart des guerres sont assez condamnables, sans qu'on y ajoute encore ce motif odieux. Voilà comment les socialistes poussent au crime par leurs affirmations passionnées.

Malgré tout ce qu'il y a de mauvais dans ce livre, il mérite d'être conservé dans les bibliothèques comme enregistrant année par année les principales entreprises financières, les mouvements de la spéculation et leurs coïncidences quand ce n'est pas leur rapport avec les événements politiques. X. X.

Les Populations agricoles de la France. *Maine, Anjou, Touraine, Poitou, Flandre, Artois, Picardie, Ile de France. Passé et Présent,* par H. Baudrillart, membre de l'Institut. Paris, Guillaumin, 1888, in-8 de xii-643 p. — Prix : 10 fr.

Depuis de longues années, M. Baudrillart poursuit avec une infatigable persévérance l'enquête qui lui a été confiée par l'Académie des sciences morales et politiques sur l'état intellectuel, moral et matériel de nos paysans. Il a parcouru en tous sens vingt-cinq départements des régions de l'Ouest et du Nord et nous a donné en deux volumes le résultat de ses investigations. Le premier, paru chez Hachette en 1885, avait trait à la Normandie et à la Bretagne; il a été fort remarqué à cette époque et son autorité est toujours fort considérable. Le second

n'offre pas un moindre intérêt et, comme son aîné, il abonde en renseignements précieux et fournit des chiffres éloquents.

Tous les esprits sérieux sont à bon droit préoccupés de la situation agricole de notre pays. La gravité de la crise des intérêts matériels ne saurait être niée; la crise morale qui agite, depuis quelques années, nos populations, est malheureusement trop manifeste aussi. Par suite, on ne saurait trop lire et trop méditer le beau livre de M. Baudrillart, où toutes les questions relatives à la production et aux procédés de culture de notre sol sont l'objet d'un examen approfondi, aussi bien que l'état d'esprit et la moralité des travailleurs ruraux.

L'Académie a eu la main heureuse quand elle a choisi M. Baudrillart pour le charger de cette vaste enquête sur les populations agricoles de la France. Il n'est pas nécessaire d'aller fort avant dans la lecture de son ouvrage pour s'apercevoir de la justesse de son coup d'œil, de la modération de ses jugements, de son zèle très sincère pour le progrès moral qu'il estime être une des conditions indispensables du progrès matériel, de ses sympathies très vraies pour les gens de la campagne. D'autre part, le savant économiste ne laisse rien à l'imagination et à la fantaisie. Sa méthode est la bonne : faire œuvre absolument personnelle et, pour cela, voyager beaucoup à pied ou dans les carrioles des paysans, étudier dans chaque région un grand nombre d'exploitations d'étendue diverse, faire causer les cultivateurs, consulter aussi les notables et les gens d'affaires en état d'être bien renseignés, compléter enfin les informations recueillies par l'étude des documents statistiques et des ouvrages spéciaux publiés sur chaque province. C'est le système d'Arthur Young, largement perfectionné; aussi, n'en déplaise au trop modeste auteur, son ouvrage est-il infiniment plus instructif et complet que celui de son célèbre devancier. Il est plus impartial aussi.

On remarquera que l'auteur « restitue à nos départements leurs noms de vieilles provinces qui désignent plus exactement des unités morales et économiques. Les départements n'en figurent pas moins à leur place, ainsi que les circonscriptions moins étendues qu'ils comprennent. » C'est que, malgré la parfaite cohésion et la belle unité de la France, il reste entre les diverses provinces des différences assez tranchées dans les mœurs, le caractère, les habitudes de culture, pour qu'il y ait avantage, dans une enquête comme celle-ci, à tenir compte de l'ancienne division territoriale. Ces différences étaient plus considérables autrefois et, comme M. Baudrillart a pensé très justement qu'il convenait de rapprocher le présent du passé, ce groupement des départements par région l'aidait singulièrement dans l'accomplissement de sa tâche.

Dans cette comparaison entre l'état de choses antérieur à la Révolu-

tion et la situation actuelle, il fallait se garder de sacrifier le passé au présent ou réciproquement. L'auteur s'y est constamment employé. Il a su voir dans le passé autre chose que les misères et les abus; il n'a pas dissimulé les nôtres « et tout en montrant les améliorations, il n'a eu que trop souvent à signaler ce qui manque à nos populations agricoles et à énoncer des vérités sévères. » Connaître les deux périodes est la première condition pour les apprécier sainement. Or M. Baudrillart est bien renseigné sur l'une et l'autre. Je ne voudrais pas affirmer qu'il n'éprouve pas une sympathie beaucoup plus vive pour la France contemporaine que pour la France de nos pères, mais cette sympathie ne lui ôte pas sa liberté d'esprit et le désir manifeste de l'impartialité.

Disons un mot maintenant des questions traitées à propos de chaque province. L'auteur donne d'abord une description fidèle et vivante des conditions physiques de la région; il nous renseigne ensuite sur les aptitudes natives et le tempérament des habitants, leurs mœurs et leurs coutumes, l'état de l'instruction primaire et de l'enseignement agricole, le mouvement de la population, la condition de la famille; puis sur la valeur et la division des terres, le fermage et le métayage, la résidence et l'absentéisme des propriétaires, la situation des ouvriers ruraux au point de vue des salaires, de la nourriture et de l'habitation. Le cadre est vaste; il est bien rempli et presque toujours, sur chacune de ces graves questions, les réponses sont complètes et concluantes. Elles sont présentées sous une forme constamment intéressante et toujours accessible. Les chiffres ne manquent pas; mais il y a autre chose dans l'œuvre de M. Baudrillart que de sèches nomenclatures : c'est un livre à lire et non un procès-verbal à consulter.

Le tableau tracé par l'auteur présente un ensemble consolant de points lumineux, mais que d'ombres inquiétantes aussi! Il ne faut pas se le dissimuler, si, au point de vue strictement agricole, nous avons à nous féliciter de certains progrès, au point de vue de la moralité et du sentiment religieux, nous devons constater une évidente décadence. La question de la dépopulation, très sérieusement traitée à plusieurs reprises par M. Baudrillart, est terriblement inquiétante. Jamais un peuple ne foule aux pieds, impunément, les lois divines et naturelles. Nous en sommes là pourtant, tandis que chez nos voisins, qui les respectent, la natalité est énorme et augmente sensiblement leur force d'expansion. Qu'on lise, sur ce point, le livre si remarquable et si inquiétant de M. Grad (*le Peuple allemand*) et qu'on le rapproche de celui de M. Baudrillart. L'un et l'autre poussent un cri d'alarme. Puisse-t-il être entendu!

Ne comptons pas d'ailleurs outre mesure sur les déductions scientifiques et les exhortations, pour éloquentes qu'elles soient, des écono-

mistes. Quand il s'agit de persuader aux hommes l'accomplissement des grands devoirs, de ceux dont la pratique ne va pas sans le sacrifice, c'est avant tout au sentiment religieux et à la crainte de Dieu qu'il faut faire appel. De là résulte pour tous les chrétiens et tous les Français soucieux de l'indépendance de la patrie, le strict devoir de travailler à restaurer dans les âmes le respect de la loi divine.

ERNEST ALLAIN.

Geschichte der Wohlthtaigkeitsanstalten in Belgien von Karl dem Grossen bis zum sechszehnten Jahrhundert von Dr. ALBERDINGK THIJM, Professor an der Universität Loewen. Fribourg en Brisgau, Herder, 1887, in-8 de 207 p. — Prix : 5 fr.

Le remarquable mémoire de M. Alberdingk Thijm, couronné en 1882 par l'Académie royale de Belgique, n'était accessible jusqu'à présent qu'à la classe peu nombreuse des lecteurs qui savent le néerlandais. On vient de rendre aux autres le service de le traduire en allemand, faisant ainsi à l'ouvrage un honneur mérité, car c'est une étude approfondie et originale, puisée aux meilleures sources, pleine de renseignements curieux et inédits sur l'un des sujets les plus attachants qu'offre l'histoire de la civilisation au moyen âge. Le livre n'est pas des plus faciles à résumer, non seulement à cause de l'extraordinaire abondance des détails qu'il renferme, mais aussi parce que l'exposition a le défaut de n'être pas assez synthétique, et d'éparpiller les renseignements au lieu de les grouper. Disons seulement qu'il n'est aucune des questions relatives à l'organisation de la bienfaisance qui n'y soit touchée et souvent éclairée de lumières nouvelles; signalons surtout les pages pleines d'intérêt consacrées à l'analyse des réglements des hospices et hôpitaux, dont les plus anciens, ceux de Saint-Jean de Bruges, remontent à 1188, et à l'étude de la vie quotidienne des établissements charitables, qui est si intéressante en présence des tentatives faites aujourd'hui pour garder les bienfaits de l'institution tout en en modifiant l'esprit. La monographie de M. Alberdingk Thijm est donc une contribution de premier ordre à l'étude d'un sujet que l'historiographie allemande a souvent abordé, et qui a été traité en son ensemble dans le magistral ouvrage de M. Ratzinger : *Geschichte der christlichen Armenpflege* (Fribourg en Brisgau, 1884, 2e édition).

Dans le compte rendu que j'ai fait en 1884 du mémoire de M. A. Thijm pour le *Literarische Rundschau*, je signalais un certain nombre d'inexactitudes ou d'erreurs. Toutes n'ont pas disparu de la traduction allemande, et je ne sais vraiment pas pourquoi, par exemple, on s'obstine à y laisser Floreffe sur la Meuse (lisez : la Sambre) p. 74, et pourquoi on continue à parler des terreurs de l'an mil comme d'un fait historique, alors que, depuis le travail de Dom Plaine dans la *Revue des ques-*

tions historiques (janvier 1873), les conclusions du savant religieux ont été adoptées successivement par M. Raoul Rosières dans la *Revue politique et littéraire*, par M. von Eicken dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, par M. Orsi dans la *Rivista storica italiana*, et par M. Jules Roy dans son livre intitulé : *L'An mil*, sans qu'un seul érudit se soit jamais avisé de rompre une lance en faveur de la thèse démodée, si chère aux ennemis de l'Église. La légende des terreurs de l'an mil est définitivement bannie du domaine de l'histoire, et ce n'est pas dans un aussi bon ouvrage que celui-ci qu'elle devrait trouver son dernier asile.

GODEFROID KURTH.

BULLETIN

Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique, par MAURICE BLOCK et divers collaborateurs. Paris, Guillaumin, 1888, in-18 de 1182 p. — Prix : 9 fr.

La publication de l'*Annuaire de l'Économie politique* est arrivée à sa quarante-cinquième année. Le volume de 1888 ne le cède en rien, ni comme nombre ni comme intérêt des documents réunis, à ceux qui l'ont précédé. Les collaborateurs de ce recueil ont conservé les mêmes divisions que par le passé. Les pièces et renseignements toujours officiels sont groupés en grandes catégories suivant qu'ils s'appliquent, à la France en général, à Paris, aux colonies ou aux pays étrangers. Une cinquième partie réunit divers sujets variés, tels que les résumés des travaux de l'Académie des sciences morales, de la Société d'économie politique, une revue financière de l'année et quelques autres encore.

Il serait difficile de trouver un document important sur une des matières de l'économie politique, de la statistique ou des finances, qui n'y soit reproduit en extrait et le plus souvent in extenso. On a ainsi sous la main quantités de renseignements précis qu'on ne pourrait retrouver au bout de quelque temps qu'avec de difficiles et fort longues recherches.

G. DE S.

Éléments et Méta-Éléments. Mémoire lu à la Societé chimique de Londres par WILLIAM CROOKES, F. R. S., traduit avec l'autorisation spéciale de l'auteur, par WILLY LEWY, ingénieur civil, membre de la Société chimique de Paris. Paris, Gauthier-Villars, 1888, in-18 de 37 p. — Prix : 1 fr.

Un chimiste anglais, excentrique à ses heures, essaie d'appliquer la théorie chère à son compatriote Darwin, même à la constitution intime de la matière. D'après lui, les corps simples ne sont pas tous, à proprement parler, des « éléments » : il en est un certain nombre qui diffèrent tellement u entre eux qu'ils ne se distinguent que par de simples nuances. De telle anière que si l'on considère seulement ceux des corps simples à qui leurs aractères bien tranchés donnent le droit d'être, d'une manière certaine, ixés d' « éléments, » on s'aperçoit que les autres représentent toutes les uances intermédiaires de l'un à l'autre : ainsi l'ensemble des premiers vec les seconds pourrait être considéré, à quelque chose près, comme une érie continue. L'auteur appelle « méta-éléments » ces corps simples inter-

médiaires. Appuyé sur des expériences d'ailleurs fort dignes d'attention, il pense que les atômes composant chacun de ces méta-éléments se ressemblent tous entre eux incomparablement plus qu'avec ceux du corps le plus voisin, tout en n'étant cependant pas identiques. Par suite de cette non-homogénéité, une sorte de sélection peut s'opérer entre les atomes, ce qui permettrait sans doute à un méta-élément de passer de son identité à celle de son voisin le plus proche (?). L'auteur part d'expériences qui seraient à discuter. Puis, les tenant pour exactes, il accorde, dans ses inductions, une assez belle part à son imagination. Il se transporte par la pensée à l'époque du chaos universel et y voit les atomes se grouper par voie de sélection suivant leurs affinités naturelles, reconnaissant d'ailleurs que ce phénomène, point de départ de la formation de l'univers, ne peut naître et se développer que sous l'impulsion de ce qu'il appelle une Force directrice, et que nous appelerions, nous, le Créateur ou la Providence. Ce qu'il y a d'important dans cette brochure, ce sont les très curieuses expériences que l'auteur a exécutées et qu'il décrit. Elles pourraient être le point de départ d'un pas en avant dans la science de la constitution de la matière. J. D'E.

Guide de l'amateur photographe, par C. KLARY. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1888, in-12 de 274 p. — Prix : 3 fr. 50 (*Collection d'ouvrages utiles.*)

Ce *Guide*, comme le dit l'auteur dans son introduction, est débarrassé de toute théorie scientifique : il a pour but de fournir à l'amateur les moyens d'employer avec succès ses instruments et ses produits chimiques. Il est divisé en trois parties. La première contient l'histoire de la photographie et l'examen des procédés produisant des épreuves inaltérables, ainsi que des applications diverses de la photographie. La deuxième commence par une étude sur le gélatino-bromure d'argent, suivie de l'analyse des opérations habituelles de la photographie; il eût été, selon nous, plus rationnel de commencer par cette analyse après l'historique de la première partie. La troisième partie est consacrée à la photographie artistique, chose si souvent négligée dans les manuels de photographie, et cependant si importante; car, ainsi que nous le dit l'auteur, la photographie ne doit pas être la copie brutale et prosaïque d'une chose quelconque. L'ouvrage de M. Klary est fait à un point de vue tout particulier, et sera d'un intérêt spécial pour les amateurs « artistes. » CH. D'A.

Les Secrets de la science et de l'industrie, *recettes, formules et procédés d'une utilité générale et d'une application journalière*, par le professeur A. HÉRAUD. Paris, J.-B. Baillière, 1888, in-16 cartonné de VIII-366 p. — Prix : 4 fr.

Les Secrets de l'économie domestique à la ville et à la campagne, *recettes, formules et procédés d'une utilité générale et d'une application journalière*, par le professeur A. HÉRAUD. Paris, J.-B. Baillière, 1888, in-16 cartonné de VII-388 p. — Prix : 4 fr.

Charmants volumes : beau papier, gravures nombreuses et judicieusement choisies, joli cartonnage en percaline ; voilà pour la forme. Comme fond, *les Secrets de la science et de l'industrie* contiennent des notions usuelles sur l'électricité, les machines, les métaux, le bois, les tissus, la teinture, les produits chimiques, l'orfèvrerie, la verrerie, les arts décoratifs, les arts graphiques. Quant aux *Secrets de l'économie domestique à la ville et à la cam-*

pagne, ils embrassent tout ce qui concerne la maison, le chauffage, la ventilation, les meubles, le linge et les vêtements, la toilette, l'entretien, le nettoyage, la préparation des objets domestiques, les chevaux et les voitures, les animaux nuisibles, les animaux et plantes d'appartement, la serre et le jardin. Tels sont les programmes de ces deux ouvrages primitivement fusionnés qui renferment, placés dans l'ordre alphabétique, ce qui permet de les retrouver facilement, une foule de petits renseignements fort utiles, mais d'une application pas toujours facile, il faut le reconnaître. Néanmoins, tels quels, ces recueils peuvent certainement rendre des services à tous ceux qui n'ont pas à leur disposition d'ouvrages plus étendus et par cela même plus coûteux. D. M.

Comédies de paravent, par HENRY GRÉVILLE. 3e éd. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-12 de XV-246 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une préface où l'auteur parle de soi, de ses succès, de la fidélité de ses lecteurs, avec une évidente satisfaction, sont promis au public bien des romans encore de la même main, bien d'autres pièces de théâtre, fruit des loisirs du même cerveau. Ce recueil ne nous est donc offert que pour nous donner patience. Il se compose de courtes pièces, bonnes à jouer en petit comité, et ainsi dénommées : *A la campagne, Cassandre pendu, Ma tante, l'Oiseau, les Cloches cassées, Annette, Étourdie.* C'est une réunion de saynètes assez agréables, auxquelles la juste critique reprocherait quelques fadeurs, la répétition trop fréquente du trait comique une fois trouvé, l'insignifiance de certaines données (telle la paysannerie d'*Annette*), et la monotonie d'un dénouement sans autre raison ni fin que le mariage ; mais qui, par la convenance du style, la parfaite morale des sujets, la facilité d'adaptation des scènes, sont susceptibles de plaire aux acteurs improvisés et au public des salons. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Rézinsec et Strophazur. *Théâtre lyrico-naturaliste,* par LÉON DUROCHER. Paris, A. Dupret, 1888, in-12 de 266 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a là deux parties distinctes : une interminable préface, ayant pour objet de suivre à travers les littératures (et cela avec une science critique assez superficielle) les variations du mélange lyrico-fantaisiste dans la comédie proprement dite ; et de pièces ou monologues, servant d'application nouvelle aux principes développés. Dans ces différentes scènes, rimées avec aisance, M. Durocher s'ingénie, soit à exprimer des choses banales ou grossières sous une forme ultra-lyrique, soit à mêler le style du « Parnasse » à celui des estaminets. De là des contrastes d'un effet sûr, mais d'un goût trop contestable. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Révolution et Évolution : *Le Centenaire de 1789 et les Conservateurs catholiques,* par G. DE PASCAL, avec une lettre de M. le Mis de la Tour du Pin Chambly. Paris, Saudax, 1888, in-8 de 96 p. — Prix : 0 fr. 75.

Voici un écrit qui est beaucoup plus qu'un écrit de circonstance. Théologien consommé, économiste distingué, esprit éminent qui voit clair et de ut, l'auteur s'est mis en face du problème révolutionnaire. Il a scruté les ses de ce bouleversement dont Joseph de Maistre a dit : « Ce n'est pas événement, c'est une époque ; » il a passé au crible de la raison et de foi « les faux dogmes de 1789 ; » il a sondé les plaies qu'ils ont faites, et, ur chacune de ces blessures, il a indiqué le remède approprié. En moins

de cent pages, contenant plus d'idées que de mots, sans être jamais obscur, le P. de Pascal a tracé la synthèse du moyen âge, de l'ancien régime, des réformes si importantes et si oubliées qui ont rempli les quinze premières années de Louis XVI, enfin de la Révolution elle-même et des moyens de guérir les maux qu'elle a produits. Il dépeint ainsi l'état de choses créé par la Révolution : « C'est une anarchie morale, politique et sociale, tempérée par le despotisme d'une hiérarchie bureaucratique, aux mains tantôt d'un César de passage, tantôt d'une assemblée confuse et irresponsable. » D'où vient cette situation intolérable et qui ne peut durer? De la rupture violente avec les principes chrétiens et avec la tradition historique de notre pays. Voilà le double lien qu'il faut rattacher. Comment? Avec l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, dont il est un des membres les plus autorisés. Le P. de Pascal propose tout un plan de restauration religieuse, scolaire, familiale, gouvernementale, judiciaire, financière, militaire, charitable, industrielle, commerciale; et il termine son étude aussi attachante qu'instructive par la reproduction du plan général de la campagne provoquée par l'Œuvre des Cercles à l'occasion du centenaire de 1789. Mis DE M.

Journal d'un volontaire de 1791, par LOUIS BONNEVILLE DE MARSANGY. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 240 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans l'été 1791, un jeune homme de vingt ans, originaire d'une petite ville de Seine-et-Marne, Denis Belot, s'engage, sur l'appel de l'Assemblée nationale. Il part pour l'armée de la Fayette, assiste aux débuts de la campagne et s'enferme ensuite dans la place de Thionville, à l'héroïque défense de laquelle il prend une part énergique. Il fait ensuite partie de l'armée de la Moselle et combat successivement sous Houchard et sous Hoche. Sa carrière militaire est courte et aucun fait d'armes extraordinaire ne le distingue de la masse des vaillants soldats qui défendirent alors avec tant d'éclat le sol français contre l'Europe coalisée. Mais il a pendant ces trois années régulièrement raconté à son père ce qu'il a vu des opérations auxquelles il a été mêlé. C'est ce journal ou plutôt cette correspondance que M. Bonneville de Marsangy publie aujourd'hui. Cette correspondance n'a rien de bien saillant; mais elle est sincère, pleine de patriotisme et d'enthousiasme; c'est un document de plus pour l'histoire de cette époque troublée dont elle est un tableau exact et un écho fidèle, car elle en a aussi la phraséologie et les illusions. M. R.

L'Église Saint-Thomas d'Aquin pendant la Révolution, 1791-1802, d'après des documents inédits, par VICTOR PIERRE. Paris, Retaux-Bray, 1887, in-8 de VI-68 p. — Prix : 1 fr. 50.

Une victime du vandalisme révolutionnaire : *Frère Jean-André, peintre des Jacobins de la rue du Bac.* Vannes, Lafolye, 1888, in-8 de 29 p.

Dans le grand drame de la persécution religieuse pendant la Révolution, M. Victor Pierre, qui en connaît si bien les détails, a choisi un épisode curieux : l'histoire de l'église Saint-Thomas d'Aquin pendant cette période terrible. L'église Saint-Thomas d'Aquin, on le sait, n'était point paroisse avant 1789 ; c'était la chapelle du noviciat général des dominicains de Paris, ou des jacobins, comme on les nommait d'après leur premier couvent de la rue Saint-Jacques. Ce noviciat était florissant; il fut supprimé, comme toutes les autres communautés religieuses, en 1790; quand on

demanda aux religieux ce qu'ils voulaient faire, deux seulement demandèrent à rentrer dans leurs familles; les autres déclarèrent vouloir rester dans leur maison. On ne les y laissa pas; en 1791, leur chapelle fut érigée en paroisse sous le nom de Saint-Thomas d'Aquin; les tableaux, les livres, les papiers, tout fut enlevé, et en 1792, les religieux durent partir eux-mêmes. Le premier curé constitutionnel fut Minée, bientôt élu évêque de Nantes, où il apostasia et se maria; le second fut Latyl, guillotiné sous la Terreur; le troisième, Laurens, déporté sous le Directoire; leur serment schismatique ne les avait pas sauvés. Tour à tour fermée et rouverte, servant à la fois aux constitutionnels et aux théophilanthropes, dépouillée de ses richesses, mal entretenue, le toit à demi effondré et les murs suintant l'eau, la pauvre église ne sortit vraiment de ses ruines qu'après le concordat, lorsque le cardinal de Belloy y eut nommé curé l'abbé de la Lande. Mais dans quel état elle se trouvait! Des admirables peintures dont le frère André l'avait couverte, il ne restait plus que de rares tableaux; les autres, près de deux cents, avaient été enlevés lors de l'inventaire et transportés au musée des Petits-Augustins, où ils furent détruits, on ne sait comment, peut-être dans ces *auto da fé* patriotiques où l'on brûlait officiellement les toiles qui rappelaient la superstition. Et c'est à ce titre que M. Pierre a pu nommer justement le frère André une « victime du vandalisme révolutionnaire. » Son œuvre si considérable a péri dans la tourmente; son renom même a presque disparu; M. Charles Blanc, dans son histoire des peintres, ne le nomme pas; la biographie de Michaud lui consacre quelques lignes à peine. Et cependant il a été l'élève de Jouvenet, l'émule de Rigaud, et Lenoir, qui reçut le dépôt de ses toiles enlevées aux Jacobins, écrit que plusieurs auraient pu figurer « à côté de celles des grands peintres italiens. » Aujourd'hui, des trois ou quatre cents tableaux qu'il a produits pendant sa longue carrière, — car il a commencé à dix-sept ans et n'est mort qu'à quatre vingt-onze ans, — à peine en retrouve-t-on une vingtaine, disséminés de tous les côtés. Voilà ce qu'ont fait ces grands amis des lumières, ces grands adversaires des abus et des superstitions.

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Trois Carnot, *Histoire de cent ans,* par MAURICE DREYFOUS. Ouvrage illustré de nombreuses gravures dans le texte et hors texte. Paris, M. Dreyfous, 1888, gr. in-8 de 296 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'on fasse la biographie de Lazare Carnot (le premier des trois), cela se comprend. Sa vie est passée dans le domaine de l'histoire; on peut le juger, apprécier ses talents et ses qualités, blâmer les fautes qu'il a commises. Mais raconter la vie d'Hippolyte Carnot, dont la tombe est à peine fermée, et celle de M. Sadi Carnot, le quatrième président de la troisième république, présentait des écueils qu'il est facile d'apercevoir sans être grand clerc et qu'il était impossible d'éviter. Les événements politiques auxquels ces deux derniers ont été mêlés sont encore trop récents pour qu'on puisse apprécier avec justesse le rôle qu'ils y ont joué et s'abstenir de toute partialité. Pour ces raisons, M. Dreyfous aurait mieux fait de s'en tenir à la vie de Lazare Carnot, auquel il pouvait très bien, sans crainte d'être accusé de prolixité, consacrer un volume entier. Nous n'entrerons pas dans l'examen minutieux de ce volume; son caractère général est celui d'un panégyrique; ajoutons cependant, pour être juste, qu'il contient des détails biographiques très intéressants, puisés dans des papiers de famille et donnés pour la première fois. L'illustration est composée de

nombreuses gravures, les unes vraiment bonnes, les autres médiocres ; les premières d'ailleurs sont celles qui présentent le plus d'intérêt : ce sont des reproductions de portraits de divers membres de la famille Carnot et surtout des trois héros du livre, des vues de Presles, de Nolay et de la maison patrimoniale des Carnot, des fac-similés d'autographes, etc... Les gravures représentant des scènes historiques sont généralement médiocres. Un appendice consacré à la famille Carnot avant 1789, avec la généalogie de ses membres connus et ses « armoiries de bourgeois vivant noblement, » termine le volume. L. L.

L'Œuvre de M. Thiers, extraits précédés d'une notice biographique par G. ROBERTET, ancien professeur de l'Université. Paris, Jouvet, s. d., (1888), in-12 de 650 p. — Prix : 3 fr.

Après une notice biographique très élogieuse et la reproduction des considérations sur l'histoire et la manière de l'écrire mises par M. Thiers en tête d'un des volumes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* l'auteur a choisi dans cette histoire et celle de la Révolution une série d'épisodes qui, reliés entre eux par une courte notice, rappellent les principaux faits de cette époque. Des extraits de l'histoire de Law, du Livre de la propriété et des six discours de M. Thiers sur l'Algérie, les fortifications de Paris, les libertés nécessaires, les principes de 89, la politique étrangère en 1868, la déclaration de guerre à la Prusse en 1870, complètent ce volume où une carte d'Europe aide le lecteur à suivre le récit. Ces pages peuvent donner une idée du talent de narration de M. Thiers. H. DE L'É.

L'Amiral Courbet d'après ses lettres, par FÉLIX JULIEN. Paris, Victor Palmé, 1888, in-12 de 314 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Félix Julien, ancien officier de marine, est un écrivain de haute valeur ; il y a déjà longtemps que nous lui devons un chef-d'œuvre : *les Harmonies de la mer.* Il lui appartenait bien de faire connaître au public l'amiral Courbet, considéré surtout comme héros chrétien. Ce n'est pas encore une biographie complète, l'auteur le déclare lui-même dans sa préface : « C'est une étude, un simple essai, ajoute-t-il modestement, sur le caractère et la vie politique de l'amiral Courbet. » M. Julien a fait œuvre d'historien impartial en mettant cette grande figure dans son vrai jour. D'autre part, les lettres publiées dans quelques journaux et choisies, pour le besoin d'une cause, parmi les plus acerbes, n'avaient montré que les côtés irritables de ce noble caractère habituellement doux, énergique autant que discipliné. D'autre part, les livres très consciencieux, d'ailleurs, de MM. Ganneron et Loir, avaient laissé dans l'ombre certains traits essentiels sans lesquels le portrait de Courbet ne pouvait être complètement ressemblant.

M. Julien a pris le bon moyen pour retoucher ces esquisses imparfaites : il a réuni le plus de lettres possibles, adressées à la famille et aux amis, et les a commentées avec impartialité. Ses jugements sont d'une inflexible rigueur ; il poursuit les responsabilités et les flagelle impitoyablement. Naturellement, il profite de l'occasion pour faire ressortir les services rendus par les missionnaires catholiques et démontre clairement que la possession du Tonkin aurait coûté à la France bien moins d'hommes et d'argent si nos gouvernants avaient eu le simple bon sens de les utiliser. Le style de l'auteur est remarquablement élégant et s'élève parfois à une grande hauteur ; il ne fallait pas moins pour affronter le voisinage des lettres de

Courbet dont plusieurs sont des merveilles de finesse et d'entrain. On ne saurait trop recommander à tous, grands et petits, hommes du monde et gens du peuple, la lecture de ce livre très attachant, instructif et édifiant : c'est une œuvre de haute justice et un important document historique.

COMTE DE BIZEMONT.

L'Escadre de l'amiral Courbet. *Notes et Souvenirs,* par MAURICE LOIR, lieutenant de vaisseau à bord de la « Triomphante. » Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1886. 4e édition, in-12 de 362 p., avec un portrait et 10 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà un bon livre, un livre intéressant, un livre qui réconforte. Après les faiblesses et les misères de l' « année terrible, » le récit des premières campagnes où le drapeau national se déploie à nouveau sur nos troupes victorieuses, a quelque chose de particulièrement attachant. Et puis, ce héros victorieux, celui de Kelung et de Foutchéou, est un héros chrétien dont la vie, en même temps qu'une consolation, est un exemple. Bien que le travail de M. Maurice Loir ait un aspect un peu technique, il demeure à la portée de toutes les intelligences. C'est un ouvrage à vulgariser, et que nous voudrions voir nos bibliothèques populaires répandre le plus largement possible.

ARTHUR DE GANNIERS.

Rome et Berlin. — *Opérations sur les côtes de la Méditerranée et de la Baltique au printemps de 18...,* par CHARLES ROPE, ancien officier de marine, avec cartes, plans et croquis. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1888, in-8 de 290 p. — Prix : 5 fr.

La marine, — il y a de fortes raisons pour le croire, — jouera dans la prochaine guerre un rôle important, car l'on a trop critiqué l'inertie des flottes en 1870 pour qu'elles ne veuillent prendre, au jour du règlement des comptes, une éclatante revanche. Dans cet ordre d'idées, on lira avec fruit l'interessant travail que M. Rope, un officier de marine, a consacré aux futures *Opérations sur les côtes de la Méditerranée et de la Baltique au printemps de 188...* Cette dernière ligne est un sous-titre ; l'ouvrage intitulé : *Rome et Berlin* est une fantaisie dans le genre de la *Bataille de Dorkins,* mais une fantaisie écrite avec bon sens, sans chauvinisme, de nombreux documents sous les yeux, une fantaisie qui pourrait, sans grand effort, se changer demain en réalité.

Après nous avoir donné un tableau très instructif des diverses flottes européennes au printemps de 1888, M. Rope commence ainsi son chapitre II : « Le 30 mars 188..., l'Allemagne refusant d'accepter la médiation du roi de Suède dans l'incident de Mémy ; le 31, l'avant-garde du 15e corps allemand occupait Frouard... la guerre était virtuellement déclarée... L'Italie se rangeant, par un manifeste lancé le 1er avril, du côté de nos ennemis...» Ces quelques lignes sont les données fantaisistes du livre, mais sur ce thème, l'auteur a greffé une étude technique réelle du plus haut intérêt, en examinant avec compétence quelle pourrait être la lutte maritime entre la France, l'Allemagne et l'Italie, si la guerre éclatait demain. Inu- d'insister sur l'intérêt qui s'attache, dans les circonstances actuelles, à livre de ce genre : c'est évidemment de l'histoire antidatée, mais c'est l'histoire : cet ouvrage est digne, à ce titre, de toute l'attention des mi- aires, des hommes d'Etat, de quiconque a souci de la liberté et de l'au- nomie de la patrie.

ARTHUR DE GANNIERS.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — C'est avec un profond regret que le *Polybiblion* enregistre la perte que la cause de la vérité, que la science et les lettres viennent de faire en la personne du comte Riant, membre de l'Institut. Nous donnerons dans notre prochaine livraison une notice sur sa vie et sur ses travaux. Mais nous n'avons pas voulu différer d'un moment l'hommage que nous devions à un ami qui fut, on peut le dire, le véritable fondateur de ce recueil, dont il traça le plan, et à l'exécution duquel il travailla activement. Sa santé si débile l'avait éloigné de la France, mais il nous était resté fidèle; son souvenir demeura toujours vivant parmi nous et sa mémoire y sera pieusement conservée.

— On annonce la mort : de M. BAILLEUL, avocat à la Cour d'appel de Paris, fondateur du *Journal des notaires;* — de M. François BAZIN, ancien professeur spécial de géographie aux écoles municipales Colbert et Turgot, né à Paris en 1830, auteur d'ouvrages sur la géographie, mort à l'âge de 58 ans ; — de M. Henri BETTENCOURT, ancien juge de paix à Lillebonne, très honnête homme doublé d'un savant, l'un des premiers rédacteurs du *Correspondant,* mort à Rouen au commencement de novembre ; — de Mlle Mathilde BOURDON, collaboratrice au *Journal des Demoiselles*, et auteur de nombreux romans ; — de M. DE CHOUDENS, éditeur, mort à Paris, le 15 novembre ; — de M. Léo DELCER, rédacteur en chef du *Progrès de la Charente-Inférieure,* mort le 9 décembre, à l'âge de 35 ans ; — de M. le vicomte DUGON, mort le 6 décembre, à son château de Maidières (Isère), à l'âge de 58 ans ; — de M. l'abbé Paul-Alexandre DE GESLIN DE KERSOLON, né à Rennes en 1817, collaborateur aux journaux *l'Ouvrier* et *le Clocher,* et auteur de nombreux ouvrages qu'il signait du pseudonyme de Jean Loyseau, mort le 28 novembre, à l'âge de 72 ans ; — de M. GIRARD, ancien directeur du *Courrier de Saint-Nazaire;* — de M. ONFROY, procureur de la République, à Château-Gontier ; — de M. le docteur Georges POINSOT, ancien professeur agrégé à la Faculté de médecine de Bordeaux, auteur d'un grand nombre de mémoires, mort à l'âge de 39 ans ; — du R. P. Ambroise RUBILLON DU LATTAY, mort à Paris à l'âge de 85 ans ; — du R. P. THÉODORE, né à Aix le 9 novembre 1828, littérateur et théologien distingué, mort à Cauterets le 21 août, à l'âge de 60 ans.

— A l'étranger, on signale la mort : du Dr BOGDANOVSKI, professeur de chirurgie à l'université de Saint-Pétersbourg, mort le 22 octobre ; — de M. William-Richard FISHER, avocat et érudit, dont l'ouvrage le plus connu, *The Law of Morgage and other securities upon Property,* avait obtenu en 1883 les honneurs d'une quatrième édition, mort le 17 novembre à Guilford, à l'âge de 64 ans ; — du mathématicien anglais EARNSHAW, auteur d'un *Traité de dynamique* estimé, mort vers le milieu de décembre;—du Dr Heinrich-Wilhelm-Theodor GUTZEIT, professeur de chimie à l'Université d'Iéna, où il est mort dans sa 41e année, le 16 novembre ; — du Dr Adalb. HORAWITZ, de l'Université de Vienne, mort à 49 ans ; — du Dr Karl LUCAE, professeur de langue et littérature allemandes à l'Université de Marburg, mort dans cette ville le 30 novembre, à l'âge de 56 ans ; — de M. William MACCALL, connu surtout par son travail sur les *Elements of individualism,* mort dans les derniers jours de novembre ; — du poète MONTGOMERIE RANKING, secrétaire du *Royal Archæological Institute,* mort à 47 ans, le 1er décembre ; — de M. John Hicks NANKIDELL, homéopathe et philologue, mort à Fernhurst

le 12 décembre ; — de M. Gustave Oppelt, bibliothécaire à Bruxelles, mort dans sa 78e année, le 18 novembre ; — de M. Fr.-A. Paley, helléniste distingué ; — de M. Rafael-Nathan Rabinowitz, dont on cite les *Variæ lectiones in Mischnam et in Talmud Babylonicum*, mort à Kiew, au commencement de décembre ; — du Dr Ernst-Ludwig Weber, auteur de plusieurs publications pour la jeunesse, mort à Dresde le 21 novembre.

Congrès. — *El Movimiento catolico :* tel est le titre d'une revue bi-hebdomadaire, qui vient d'être fondée à Madrid pour servir d'organe au congrès catholique. La première livraison renferme, en vingt-cinq articles, le règlement dudit congrès dont le caractère nettement catholique et religieux est affirmé en toutes lettres comme il convenait de le faire, puisqu'il s'agit de célébrer le centenaire de l'unité catholique de l'Espagne (art. 1). En conséquence, non seulement la présidence du comité central et des comités particuliers appartiendra à des évêques, mais encore tous les mémoires qu'on voudra lire et tous les discours qu'on voudra prononcer, devront être préalablement soumis à un tribunal institué à l'effet d'empêcher qu'aucune proposition contraire aux enseignements de l'Église ne s'y soit glissée d'une manière ou d'une autre (art. 21). Le programme des questions à débattre est d'ailleurs très étendu, et ouvre une vaste carrière aux philosophes comme aux théologiens, aux historiens comme aux économistes, aux archéologues comme aux philologues. Nous signalerons comme étant de nature à intéresser plus spécialement nos lecteurs :

1° L'enseignement à ses divers degrés... peut-il être neutre et laïque ? 2° Le travail... Conflits trop fréquents. Comment les éviter ? 3° L'âme humaine, ses facultés... son libre arbitre; 4° L'homme préhistorique et le transformisme; 5° La cosmogonie de Moïse, et le progrès des sciences; 6° L'archéologie dans ses relations avec le dogme, la morale et la liturgie, etc., etc. L'ouverture solennelle du congrès est fixée au 24 avril de l'année prochaine 1889.

Nous dirons enfin que, pour être membre du Congrès, il suffit d'en faire la demande personnelle au comité central, ou à l'évêché de Madrid, en s'engageant à payer une cotisation de 10 francs.

Paléographie. — Le savant professeur Paoli, dont nous faisions connaître à nos lecteurs le programme remarquable (*Polybiblion*, t. LIII, p. 454), vient de publier dans la *Nuova antologia*, volume XVIII, fascicule du 16 novembre 1888, une étude sur l'*Histoire du papier d'après les travaux récents (La Storia della carta secondo gli ultimi studi*, Roma, 1888, in-8 de 19 p.). C'est une analyse des travaux de Briquet, Wiesner et Karabacek, sur lesquels nous avons appelé l'attention dans un rapport au Congrès bibliographique. M. Paoli n'a pas laissé d'y ajouter quelques documents nouveaux et de finir magistralement par une remarque philosophique, qui assigne le papyrus à l'antiquité, le parchemin au moyen âge, le papier à l'époque moderne, comme les caractéristiques des trois époques de l'art d'écrire.

Institut. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie a procédé, le 14 décembre, à l'élection d'un membre en remplacement de M. Berligne. Au premier tour de scrutin, l'abbé Duchesne a obtenu 15 voix, M. Clermont-Ganneau 14, M. de Lasteyrie 8. Au second tour de scrutin, l'abbé Duchesne a été élu par 21 voix contre 16 à M. Clermont-Ganneau.

Académie des sciences. — Le 17 décembre, l'Académie a procédé à l'élection

d'un membre titulaire dans la section de chimie, en remplacement de M. Debray. M. Schutzenberger a été élu par 53 voix contre 55 votants.

— L'Académie a tenu sa séance annuelle le 24 décembre, sous la présidence de M. Janssen. Après le discours du président, M. J. Bertrand, secrétaire perpétuel, a prononcé l'éloge de M. Yvon Villarceaux.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a tenu, le 1er décembre, sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. Gréard. Après le discours du président, M. Jules Simon a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Henri Martin. Voici la liste des prix décernés :

Prix du budget (sections d'économie politique et d'histoire) : Récompense de 1,500 fr. à M. J.-B. Paquier.

Prix Gegner (philosophie) : M. Picavet.

Prix Léon Faucher (économie, statistique et finances) : M. Daniel Zolla.

Prix Wolowski (économie et législation) : 3,000 fr. à MM. Lyon-Caen et Renault ; 1,000 fr. à M. André Weiss ; 500 fr. à MM. Ernest Lehr et Edmond Villey.

Prix Rossi (économie, statistique et finances) : M. Léon Smith ; mention honorable : M. G. Chastin.

Prix Beaujour : 5,000 fr. à M. Hubert Valleroux ; 3,000 fr. à M. L. Lallemand ; 3,000 fr. à M. E. Chevallier ; 1,000 fr. à Mme Clémence Roger ; mentions honorables : MM. Antony Rouilliet et G. Saunois de Chevert.

Prix Bordin (morale) : 1,000 fr. à M. Ch. Bertheau ; 1,000 fr. à MM. E. Muller et E. Cacheux ; 500 fr. à M. A. Rouilliet.

Prix Bordin (législation et jurisprudence) : Récompense de 1,000 fr. à M. Imbart Latour.

Prix Bordin (économie, statistique et finances) : Récompenses de 1,000 fr. chacune à MM. J. de Reinach et L. Poinsard.

Prix Halphen : 1,500 fr. à M. A. Vessiot ; 1,200 fr. à Mlle Élise Lecquin.

Prix Crouzet (philosophie) : Récompenses de 2,500 fr. chacune à MM. E. Mettmann et Léon Jouvin ; mentions honorables à MM. H. Lauret et L. Lescœur.

Prix Jean Reynaud : M. Fustel de Coulanges.

Prix Audiffret : 5,000 fr. à M. A. Chuquet ; 2,500 fr. à M. l'abbé Rambaud ; 1,000 fr. à M. A. Martin ; récompenses de 500 fr. chacune à MM. Duverger, A. Raffalowitch et Vignon.

Prix Ernest Thorel, Récompense de 1,000 fr. à M. E. Anthoine.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 30 novembre, M. de Vogüé a entretenu l'Académie des nouvelles fouilles exécutées à Carthage par le P. Delattre. — Le 7 décembre, M. Jos. Flach a fait une communication sur deux manuscrits de la bibliothèque du comte d'Ashburnham rentrés récemment à la Bibliothèque nationale. — Le 14 décembre, M. Aloïs Heiss a lu une notice sur les portraits de Gonsalve de Cordoue et la date de sa naissance. M. Salomon Reinach a communiqué un travail sur le musée d'armes en pierre et d'os de grands animaux fossiles, réunis par Auguste, à Capri. M. Philippe Berger a donné lecture d'une note sur l'inscription bilingue de Malte, qui a fourni la clef de l'écriture phénicienne. — Le 28 décembre, M. d'Hervey de Saint-Denis a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Paul Riant, récemment décédé.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 8 décembre, M. A. Desjardins a lu un mémoire intitulé : *Les Otages dans le droit des gens au* XVIe *siècle.* — Le 15 décembre, M. Cour-

celle-Seneuil lit un mémoire intitulé : *Théorie du mandat législatif.* — Le 22 décembre, M. Levasseur a communiqué une étude sur le mouvement de la population en France au XVIIIe siècle. M. Charles Huit a lu un mémoire sur *le Banquet* de Platon.

PARIS. — La nouvelle année amène des changements dans la *Revue des questions historiques.* Cet excellent recueil quitte la maison Palmé pour venir s'installer tout près du *Polybiblion,* dans les bureaux mêmes de la Société bibliographique. La rédaction de la chronique, dont notre éminent collaborateur M. le comte de l'Épinois avait consenti à se charger depuis plus de deux ans, est reprise par l'ancien chroniqueur, M. Marius Sepet, dont il serait superflu de faire l'éloge aux lecteurs du *Polybiblion.* Le numéro du 1er janvier contient un article sur *Saint Bernard et le Schisme d'Anaclet II* en Italie, par M. l'abbé Vacandard, dont les travaux sur cette période sont bien connus ; une étude sur les *Entreprises en Italie du duc Louis d'Orléans,* par M. le comte A. de Circourt, suite du travail qu'il avait déjà donné à la *Revue* en juillet 1887 ; un travail de M. Lud. Sciout sur les *Rapports entre la République française et la République de Gênes de 1794 à 1799;* des recherches de M. l'abbé Batiffol sur *la Vaticane depuis Paul III ;* ses « mélanges » contiennent un fragment de l'ouvrage de M. Paul Gaulot, que nous avons annoncé déjà (t. LIII, p. 376) à nos lecteurs ; sur la captivité du Temple ; — une étude de notre collaborateur M. A. de Ganniers sur la campagne de 1814 ; — l'examen par un autre collaborateur du *Polybiblion,* M. Georges Gandy, des *Mémoires et Correspondances du comte de Villèle;* — enfin un travail de M. le baron d'Avril, que nos lecteurs connaissent bien aussi, sur *la Geste du Cid.* — Annonçons en même temps que la table des tomes XXI à XL paraîtra prochainement chez l'ancien éditeur de la *Revue,* M. Victor Palmé.

— Beaucoup de lecteurs comprendront-ils les *Quelques pensées* de M. Paul Bonnard (Paris, Jouaust, in-32 de 55 p. Prix : 2 fr.)? Elles sont du genre de celles de Mme la marquise de Blocqueville, annoncées du reste sur la couverture. A peine, parmi tant de pensées bien catholiques, y en a-t-il une seule (p. 45) qui ne soit pas orthodoxe. Les dernières sont très belles, très « vraies » (p. 50).

— On annonce pour paraître en avril, à la librairie Poussielgue, une *Histoire de saint Vincent de Paul* due à la plume du regretté Mgr Bougaud, évêque de Laval; ainsi qu'une édition des *Sermons et Discours* du prélat.

— Dans la collection des *Voyages dans tous les mondes,* vient de paraître la *Découverte des sources du Sénégal et de la Gambie en 1818,* précédée d'un récit inédit du naufrage de la *Méduse* par G. Mollien.

— MM. de Champeaux et Gauchery ont repris dans les numéros 9-10 de la Gazette archéologique leur travail interrompu depuis l'an dernier, sur *les travaux d'architecture et de sculpture exécutés pour Jean de France, duc de Berry.* Le présent article est consacré au tombeau de Jean, qui ne fut exécuté qu'au milieu du XVe siècle. Le texte est accompagné d'une planche reproduisant trois des statuettes qui ornaient cette sépulture.

— M. E. Rolland, dans ses *Variétés bibliographiques,* dont nous avons déjà [illegible]rlé à nos lecteurs (t. LIII, p. 470), annonce qu'il prépare et va bientôt [illegible]blier le sixième volume de son *Recueil de chansons populaires,* entière[illegible]ent consacré à sainte Marie-Madeleine. M. Rolland fait appel aux per[illegible]nnes qui connaissent des chansons et prières relatives à cette sainte et [illegible] prie de les lui communiquer, même incomplètes, avec ou sans mélodie. [illegible]us transmettons ce vœu à nos lecteurs, qui pourront peut-être contri[illegible]er à grossir ce volume.

Anjou. — M. l'abbé Boulay vient d'extraire du *Journal de Botanique* sa *Notice sur les plantes fossiles de Saint-Saturnin* (*Maine-et-Loire*). Une planche accompagne la description des plantes fossiles trouvées par M. l'abbé Huy dans ses explorations. Ce travail permet d'ajouter dix-sept espèces nouvelles à la flore connue des grès tertiaires de l'ouest.

Guyenne. — M. Ch. Braquehaye, directeur de l'école municipale des beaux-arts de Bordeaux, commence la publication d'une série de dissertations et de documents sur l'histoire des arts en Guyenne (*Les Artistes du duc d'Épernon*, 1er fascicule. Bordeaux, Féret, in-8 de 164 p. avec 16 pl. hors texte). C'est une série de mémoires lus aux réunions des sociétés des beaux-arts de la Sorbonne, et à la Société archéologique de Bordeaux, sur le château de Cadillac; la chapelle funéraire du duc d'Épernon à l'église collégiale Saint-Blaise; son mausolée et la Renommée dont il était surmonté, aujourd'hui conservé au Louvre; la colonne funéraire de Henri III à Saint-Denis; les sculpteurs, architectes, tapissiers, etc., employés par le duc. Nous reviendrons sur ce travail quand il sera complété par les documents, inédits jusqu'ici, annoncés par M. Braquehaye. Les conditions matérielles de la publication sont excellentes.

Ile de France. — M. A. de Dion vient d'extraire des *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet* le travail qu'il y avait inséré sur *le Prieuré Saint-Laurent de Montfort l'Amaury* (Rambouillet imp. Donchin, in-8 de 133 p.). En trente pages, M. A. de Dion esquisse l'histoire du prieuré depuis sa fondation par Simon de Montfort au xie siècle, non seulement jusqu'à l'union définitive avec l'archevêché de Paris, en 1665, mais même jusqu'à l'époque de la Révolution. Les cent pages qui terminent le volume sont remplies par les pièces justificatives. Nous signalerons entre autres documents curieux : la liste des revenus du prieuré de Montfort en 1294 (pièce n° 13) ; l'inventaire des biens du même prieuré fait le 3 décembre 1297 (n° 14) ; l'inventaire dressé le 31 décembre 1650 des reliques et ornements (n° 57). Une photographie jointe au volume représente le cimetière de Montfort. Nous regrettons simplement que les pièces n'aient pas toujours été copiées très correctement.

Languedoc. — M. l'abbé Henri, aumônier du lycée de Montpellier, publie un important ouvrage sur *François Bosquet*, intendant de Guyenne et de Languedoc, évêque de Lodève et de Montpellier. Cette étude consciencieuse sur une curieuse administration civile et religieuse au xviie siècle avait été conseillée à l'auteur par feu M. Germain, de l'Institut, qui a laissé de si profonds souvenirs à Nîmes et à Montpellier, où il est mort. Avec l'aide de M. Tamizey de Larroque, M. l'abbé Henry a fait un livre neuf et vraiment intéressant.

Limousin. — La Société archéologique et historique du Limousin a fait tirer à part une communication qui lui a été adressée par M. le chevalier Bertolotti, archiviste de l'État à Mantoue, l'un des plus heureux chercheurs d'outre-monts et aussi un des plus libéraux (*Lettres inédites de Marc-Antoine Muret et documents le concernant, transcrits aux archives de Mantoue et de Rome*. Limoges, veuve Ducourtieux, in-8 de 16 p.). Cette intéressante brochure comprend quelques lettres écrites au duc de Mantoue par le célèbre humaniste et relatives à la composition d'hymnes sacrées dont il avait été chargé par ce prince, le testament de Muret et celui de son neveu, etc. Ces documents sont précédés d'une notice instructive due à l'érudit archiviste.

— Le même M. Bertolotti a donné à la Société archéologique et histo-

rique du Limousin des *Lettres inédites de Muret et Documents le concernant*, qui ont été l'objet d'un tirage à part (Limoges Ve Decourtieux, in-8 de 16 p.). Les plus intéressants de ces documents sont le testament du célèbre érudit et de son héritier, retrouvés aux archives de Rome. Mais pourquoi persister à dire *Marc-Antoine Muret*, quand toutes les lettres françaises du personnage dont M. de Nolhac a publié le recueil dans les *Mélanges Graux*, en 1884, sont signées *Marc-Antoine de Muret?*

LORRAINE. — L'Académie de Stanislas vient de distribuer ses *Mémoires* pour l'année 1887. (Nancy, Berger-Levrault, in-8 de CXXXI-253 p.). On y trouve les pièces lues dans la séance annuelle (rapport sur les prix de vertu, deux discours de réception avec la réponse du président, et le compte rendu du secrétaire) et plusieurs mémoires intéressants, parmi lesquels il convient de signaler celui de M. Maggiolo, *les Monastères de l'ordre de Saint-Benoît en Lorraine et dans les Trois Évêchés de Metz, Toul et Verdun avant 1789*; une *Note* de M. d'Arbois de Jubainville, sur *le Nom de Nancy et l'Étymologie de divers autres noms de lieu du département de Meurthe-et-Moselle*; une savante dissertation de M. X. Mossmann sur *les Colonges lorraines en Alsace*.

MAINE. — M. André Joubert, l'infatigable érudit, vient de publier une petite brochure : *Les Prisons du Roi à Château-Gontier aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles* (Mamers, G. Fleury et Dangin, gr. in-8 de 35 p.). C'est une analyse assez minutieuse des registres d'écrou. Les documents inédits auxquels a puisé M. Joubert lui ont fourni des renseignements curieux sur le régime des prisons pendant deux siècles : visites des prisons, traitement des prisonniers, leur efforts pour s'évader, troubles et désordres dans les prisons, qui se trouvaient en si méchant état que plusieurs fois on vit les prisonniers défoncer le plafond pour tomber dans la chambre du geôlier et l'égorger et que sans cesse pareil accident était à craindre.

NORMANDIE. — M. L.-A. Fournier, de la Société libre de l'Eure, a publié un ouvrage sous les auspices de cette Société (section de Bernay) : *Histoire du canton de Thiberville* (Bernay, Vve Lefèvre, in-8 de 102 p.).

— Signalons également une publication de M. Duchemin : *Notice historique sur Vascœuil et le Prieuré de l'Isle-Dieu* (Gisors, imp. de l'*Écho républicain*, in-18 de 158 p.).

— Plusieurs articles d'histoire normande ont paru dans *la Normandie littéraire : La Marine normande au commencement du* XVIIe *siècle*, par M. Alphonse Martin ; *Un manuscrit du* XVIIe *siècle sur une question de discipline ecclésiastique à l'abbaye de Saint-Michel du Tréport*, par Mme Oursel.

— M. le docteur Panel a publié : *Préoccupations municipales pour l'hygiène et la santé publique à Rouen ; résumé historique de 1389 à 1870* (Rouen, imp. Lecerf, in-8 de 84 p.).

— Dans son *Bulletin* du 1er décembre, la Société de l'histoire de Normandie donne une très curieuse lettre de Mlle de Scudéry sur *le Coche de Paris à Rouen, en 1644*.

— Viennent de paraître également : *Notes historiques et statistiques sur les communes des environs d'Elbeuf ;* VII. *Saint-Aubin-Jouxte-Boulleng*, par M. H. Saint-Denis, précédé de *Recherches sur l'âge de pierre à Saint-Aubin*, par M. J. Drouet (Elbeuf, imp. Saint-Denis, in-18 de 480 p.); — *Notice biographique sur Alexandre Malbranche, pharmacien des hôpitaux, secrétaire de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, ancien président de la Société des Amis des sciences naturelles de Rouen, membre-correspondant de plusieurs sociétés savantes;* et *Liste de ses travaux scientifiques* (Rouen, imp. Lecerf, in-8 de 22 p.).

— Les sociétés de bibliophiles, dont le siège est à Rouen, ont délivré à leurs membres, la Société des bibliophiles normands : 1° *Documents relatifs au séjour du roi Henri IV à Rouen, en 1603*, publiés par M. Ch. de Beaurepaire ; 2° *Vers latins et français sur la mort de Charles II de Bourbon, cardinal-archevêque de Rouen (1594)*, publiés par M. A. Bligny ; — et la Société rouennaise de bibliophiles : *Statuts de la Charité de Saint-Cosme, Saint-Damien et Saint-Lambert, en l'église de Saint-Denis de Rouen (1358)*, édités par M. Ch. de Beaurepaire.

— Ont paru en décembre deux volumes publiés par la Société de l'histoire de Normandie : *Procès-verbaux des états de Normandie sous le règne de Henri III*, édités par M. Ch. de Beaurepaire, t. II (in-8, 402 p. Rouen, imp. Cagniard), et *Histoire de l'abbaye du Tréport, par Dom Coquelin*, publiée par Ch. Lormier, tome II (in-8, 403 p. Rouen, imp. Leprêtre).

— MM. Tardif viennent de faire paraître à Rennes, chez Le Roy, un petit volume in-16 de 178 pages, consacré à une charmante station balnéaire de la Manche, qui a une certaine place dans les fastes religieux de notre pays : *Saint-Pair sur la mer et les Saints vénérés dans l'église de cette paroisse*. Ce titre révèle l'intérêt hagiographique du volume travaillé avec grand soin, imprimé avec goût, et dont la couverture présente une vue très nette de Saint-Pair, de la châsse de saint Gaud et du Mont Saint-Michel, le grand monument qui domine la baie de Granville.

— M. le comte G. de Contades vient de publier sur *La Chaux* des *Notes et Souvenirs* (Paris, Champion, petit in-4 de 55 p.). La Chaux est une petite commune du canton de Carrouges, dans l'arrondissement d'Alençon (Orne). M. de Contades lui a consacré une étude littéraire et historique, pareille à celles de *Rannes* et autres villages du même département. M. Appert y a joint une note importante sur *le Fief de La Chaux et les Familles Le Verrier*. Enfin grâce à MM. Challemel et Loriot, on trouve quatre pièces de vers et plusieurs dessins lithographiés dans le présent opuscule.

— Le *Portrait de Jean Hennuyer, évêque de Lisieux (1561-1578)*, auquel M. V.-E. Veuclin vient de consacrer une plaquette de quatre pages (Bernay, imp. Veuclin, in-8), est le tableau peint vers 1572, après que le prélat eut sauvé de la Saint-Barthélemy les protestants de son diocèse. Les deux pièces publiées par l'érudit nous apprennent que le 12 septembre 1793, les conseils généraux du directoire, du district et de la commune décidèrent, à la requête des amis de la liberté, de transporter dans la salle des séances de ces derniers « l'image de cet homme vertueux, » qu'ils considéraient comme « un dépôt sacré que des hommes libres méritaient seuls de posséder. »

— Citons encore : *Notice sur les États gaulois et leurs chefs-lieux compris dans le territoire de la Seconde Lyonnaise ou ancienne province de Normandie*, par M. l'abbé Marais (in-8, 14 p. Alençon, imp. Lepage). — *Notice sur la vie du Père Astier, prêtre de la congrégation du Sacré-Cœur, premier supérieur du grand séminaire de Séez après la Révolution* (Séez, Montauzé, in-8, 20 p.).

— M. P. Le Verdier, reçu à l'Académie de Rouen, a lu une étude intéressante sur *Jean Sireude*, huissier au Parlement de Normandie, auteur de poésies publiées au XVIe siècle.

PÉRIGORD. — Les « Per le nozze » viennent de s'enrichir d'un nouveau bijou. M. Tamizey de Larroque publie un *Sermon inédit d'une fille du roi Henri IV, imprimé pour le mariage de Me Madeleine Delpit et de M. René Delpit* (Saint-Étienne, Ch. Boy, in-8 de v-22 p.), qui ne sera pas mis en vente. L'inépuisable érudit a trouvé là un morceau curieux. Combien parmi ses

lectrices, croiront que ce discours atteste « l'âge d'or de notre littérature ? » Mais l'attention et surtout la préface, un vrai madrigal, auront été sans doute du goût de la jeune mariée.

PROVENCE. — Le mois prochain, sera inauguré dans le local des cours annexes à la Faculté des sciences de Marseille, un cours de langue provençale. C'est M. Constans, de l'Aveyron, qui en a été chargé. Le docte professeur doit cette désignation à ses travaux spéciaux et à son titre de professeur de la Faculté des lettres d'Aix. Mais les amis de la langue provençale regrettent que le cours ne soit pas professé par un félibre, Provençal de naissance et d'éducation, qui eût fait de cet enseignement un cours très suivi.

— M. Bizos, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, qui va publier un volume sur *Ronsard* dans la collection Lecène et Oudin, met en préparation un autre volume sur *André Chénier*.

— Le volume sur *Corneille*, de la collection du *Grand Siècle*, va paraître, le mois prochain, chez Vitte et Perrussel, à Lyon.

— M. Guibal, professeur d'histoire à la Faculté des lettres d'Aix, publiera bientôt un nouvel ouvrage sur Mirabeau.

— A ce propos, disons qu'on parle, encore un peu mystérieusement, de la découverte d'une liasse importante, contenant un grand nombre de lettres inédites et inconnues de Mirabeau avant 89. Cette découverte, faite dans les Basses-Alpes par un érudit, donnerait lieu à une publication très intéressante, appelée à jeter un jour tout nouveau sur le passé du tribun.

— L'ouvrage de M. l'abbé Gambert sur *les Poètes de la foi* paraîtra en février 1889.

— Sous presse : *L'Oraison funèbre du premier président Henri de Forbin d'Oppède* prononcée le 20 novembre 1671 par le P. Pierre Daverdy, S. J., publiée avec une introduction et des notes par M. l'abbé A.-J. Rance, correspondant du ministère. Cette publication formera une forte brochure in-8. (Marseille, Imprimerie marseillaise.)

— On annonce comme très prochaine la publication de *l'Histoire de l'Université d'Aix*, par M. Belin, recteur de l'Académie. Il a retrouvé aux archives des Bouches-du-Rhône de nombreux documents non encore classés. Les archives de la Faculté de droit d'Aix, les archives de la ville et les manuscrits de la bibliothèque Mejanes, lui ont fourni de curieux renseignements sur l'organisation de cette vieille institution. Cet ouvrage comblera une lacune.

ALSACE. — La maison Orell et Füssli, de Zurich, a récemment publié dans la collection déjà importante : *L'Europe illustrée*, un itinéraire (in-18 de 33 p.), lequel, émaillé de gravures et de vignettes d'un goût parfait, a pour titre : *Wesserling et la Vallée de Saint-Amarin en Alsace*. Guide très utile pour les touristes qui vont explorer cette pittoresque vallée dont l'histoire est esquissée brièvement dans les quatre pages finales. La deuxième couverture représente la carte de la région, complément indispensable de tout itinéraire.

ALLEMAGNE. — Nous devons signaler dans le dernier numéro de *l'Historische Zeitschrift*, de Sybel, la publication par M. Max Lehmann du journal u baron de Stein pendant le congrès de Vienne.

— Depuis le 1er avril dernier, les Drs C. Gutberlet et Jos. Pohle publient, vec l'appui de la *Görresgesellschaft*, une revue philosophique. On sait assez uel excellent esprit anime la *Görresgesellschaft*, et aussi quelle est la valeur es deux hommes qui ont pris la direction du *Philosophisches Jahrbuch*, our qu'il soit superflu de recommander ce recueil.

Angleterre. — La bibliothèque de Cambridge vient de recevoir deux donations considérables : les livres de logique du Dr Venn, comprenant un millier de volumes, collection unique en son genre ; — et les livres et manuscrits orientaux composant la bibliothèque du Dr George Perey Badger.

— Une histoire de l'*English Bookselling*, par W. Roberts, directeur du *Bookworm*, va être publiée par MM. Sampson, Low et Cie. Depuis de longues années, M. Roberts étudie ce sujet ; son ouvrage donnera un supplément utile à l'œuvre de Curwen et contiendra beaucoup de renseignements inédits. Il y aura douze chapitres relatifs à « la librairie avant l'invention de l'imprimerie, » « l'aurore de la librairie anglaise, » « la librairie à l'époque de Shakespeare, » « la librairie au XVIIe siècle, » « le bouquinage à London bridge, dans Little Britain, Paternoster row, à St Paul's church yord et Westminster Hall. » Il y aura également des esquisses biographiques de Jacob Tonson, Bernard Lintot, Edmund Curll, John Dunton et Thomas Gury.

Belgique. — Le 2 novembre, la Bibliothèque royale de Bruxelles a ouvert au public sa nouvelle salle de lecture des périodiques. L'ancienne était devenue trop petite. C'est en 1882 que l'administrateur, M. Alvin, eut l'heureuse pensée de faire des périodiques une section spéciale ayant salle, conservateur, employés et règlements distincts. Cette innovation a été conservée à peu près en entier. Le local actuel, éclairé au gaz pour les séances du soir, a 30 mètres de long, 9 de large et 5m30 de haut. Les travailleurs y trouvent à leur disposition 1,400 périodiques ; seulement il est à regretter qu'ils n'aient sous la main que l'année courante, et doivent se rendre dans un autre local pour consulter le reste. Si les collections complètes avaient pu être installées dans la salle même, il en serait résulté un grand avantage. Une chose non moins regrettable, c'est qu'il n'existe dans cette bibliothèque, pas plus qu'ailleurs, de catalogue idéologique des revues, pour guider les chercheurs dans ce vaste labyrinthe, et les dispenser de faire leurs explorations un peu trop au hasard. Le complément de cette installation serait le relevé alphabétique et par idées de tous les articles parus dans chaque publication. Quoi qu'il en soit, la Bibliothèque royale de Bruxelles, soucieuse des intérêts de la science, donne un exemple qui mériterait d'être suivi par toutes les bibliothèques.

— Vient de paraître le rapport du jury nommé pour juger le concours décennal des sciences philosophiques (Bruxelles, régie du Moniteur belge, in-8 de 36 p.). C'est à M. Tiberghien qu'a été décerné le prix.

Espagne. — M. Juan Homs y Homs, avocat à Barcelone, a prononcé, le 12 mai 1888, à la séance d'ouverture de l'Académie de droit, un discours sur le *Concept de la juridiction administrative* (Barcelone, Ramirez).

— M. Francisco de P. Chabran, secrétaire du cercle volapukiste de Madrid, vient de faire paraître une synthèse grammaticale du volapük. Nous signalons à titre de curiosité cette plaquette de quatre pages (Madrid, tipogr. Alfr. Alonso).

— Nous sommes heureux de faire savoir à nos lecteurs que le *Diccionario de las ciencias ecclesiasticas*, dont la publication a été commencée en 1885, à Valence, sous la direction de deux théologiens et canonistes du plus grand mérite, MM. Niceto Perujo et Juan Perez Angulo, se continue avec succès, et a mérité tant l'approbation de la plupart des évêques et archevêques d'Espagne que les éloges des principaux corps savants du royaume. Le tome VII est actuellement sous presse, et les trois derniers le suivront de près, selon toute apparence. Cet ouvrage, sans être trop volumineux, offre

l'avantage d'être au courant de la science contemporaine, et de donner en particulier sur la littérature espagnole, si peu connue, tous les renseignements désirables. Chaque volume, de format in-4, impression serrée, atteint facilement 8 ou 900 pages, et se vend 11 fr.

—*Las Grandes Capitales.* Cette publication monumentale, due à la maison Cortezo, de Barcelone, et sur laquelle nous avons déjà appelé l'attention de nos lecteurs, n'est autre chose qu'une monographie largement conçue, à la fois historique, descriptive et artistique des quatre grandes capitales de l'Europe : Paris, Rome, Londres, Berlin. Elle vient d'être terminée, et se compose de quatre-vingt-huit livraisons. (Prix de chaque livraison, 1 fr. 25.)

— Signalons encore une importante publication : *Anales eclesiasticos y seculares de Sevilla.* (Madrid, Murillo, 3 vol. in-8.) D. Diego Ortiz de Zuniga est le premier auteur de cette histoire. Il la publia en 1677, et elle fut accueillie avec faveur du public. Aussi en souhaitait-on depuis longtemps une nouvelle édition. Celle qui vient de paraître a été faite aux frais de don Perez de Gusman, duc de T'Serclaes, et sous la direction de Justino Matuté y Gaviria, qui en est l'éditeur littéraire, et aussi le continuateur pour les années 1760-1800. Un autre continuateur, D. Antonio Espinosa, l'avait précédé au XVIIIe siècle pour les années 1671-1760.

ITALIE. — M. G. Mandalari, de la bibliothèque Victor-Emmanuel, a publié une étude sur *Fra Barlaamo Calabrese maestro del Petrarca* (Rome, tip. C. Verdesi, in-12 de 128 p.). Il n'y a pas grand'chose de nouveau sur Pétrarque et le travail renferme quelques inexactitudes de détail; mais on sera bien aise de posséder une étude biographique, écrite avec enthousiasme et d'une agréable lecture, sur un personnage considérable du XIVe siècle. Barlaam fut à la fois théologien, philosophe, poète, orateur et mathématicien, et son rôle dans les affaires du schisme d'Orient et dans les tentatives de réconciliation des deux Églises lui fait une place distinguée dans l'histoire de son temps.

— Une nouvelle revue mensuelle d'histoire, de littérature et d'art, vient de commencer sa publication à Modène; c'est la *Rassegna Emiliana,* dirigée par MM. Giovanni Marradi et Adolfo Venturi, et dont le cadre très large, comme on le voit, paraît devoir être dignement rempli. Les articles relatifs à l'histoire et à l'art de la province tiennent une grande place dans les numéros déjà parus.

— M. le comte Riant, dont la mort laisse tant de regrets, avait récemment publié un volume d'*Études sur l'histoire de l'église de Bethléem* (Gênes, imp. de l'Institut des sourds-muets, in-4 de XIV-258 p.). Ce premier volume, consacré à l'église de Saint-Ambroise de Varazze, divisé en treize chapitres, contient une histoire générale des églises de Bethléem de 1699 jusqu'à nos jours, la chronologie des évêques des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, et la démonstration de l'impossibilité que Varazze soit le siège des évêques aux XIIe et XIIIe siècles.

— M. Dante Catelacci vient de publier dans le 5e fascicule de l'*Archivio storico italiano,* le traité de paix conclu entre Florence et Pise, à Pescia, le 29 août 1364 (1365 en style pisan) et non, comme on l'avait écrit jusqu'ici, e 3 ou le 30 août. Par ce traité les Pisans restituaient à Florence Castelecchio, Altopascio et Pietxabuona, et les châteaux de Sorano et de Lignano, t les Florentins, de leur côté, rendaient aux Pisans Ghizzanno, Peccioli, t l'île de Giglio.

POLOGNE. — En l'honneur du jubilé de l'empereur d'Autriche et de l'établissement du christianisme en Ruthénie, on a fait à Lemberg une expo-

sition bibliographique ruthénienne. On y trouve des manuscrits des XIe et XIIe siècles.

— La bibliothèque Ossolinski à Léopol compte actuellement 84,990 œuvres imprimées, 1,775 atlas géographiques, 2,380 manuscrits, 2,776 autographes.

— Le catalogue des livres laissés par J.-J. Kraszewski ne remplit pas moins de 649 pages d'impression.

— Les archives de Kalisz contenant 4,000 volumes manuscrits, se trouvent à présent transportées à Varsovie, pour y être incorporées aux archives du royaume.

— On avait cru que la grande bibliothèque prise à Bude par le roi Mathias Corvin et reprise par les Turcs vingt ans après sa mort avait péri. Ç'aurait été d'autant plus regrettable qu'on y trouve beaucoup de matériaux servant à l'histoire polonaise. Le savant Vambéry vient de la découvrir à Constantinople. L'université de Varsovie a envoyé un délégué pour donner un inventaire de ce trésor.

— Sienkiewicz réussit merveilleusement dans le roman historique. *Par le feu et par le glaive* a eu déjà quatre éditions. Ce roman est traduit déjà en allemand, en bohémien et en français. Enfin on vient de traduire en volapuk un des écrits de l'auteur !

— La *Revue annuelle des écrits médicinaux* compte dix années d'existence. Le dixième volume, consacré à l'année 1886, contient XV-251 pages. Le nombre des auteurs cités s'élève à 131, celui des ouvrages est de 209. Les critiques émanent des meilleurs spécialistes.

Russie. — L'Académie des sciences de Pétersbourg fait imprimer une chrestomathie persane du khan Mirza-Riza avec une transcription latine en regard, allant de gauche à droite, selon le mode d'écriture des Orientaux. Le même auteur avait déjà imprimé en Russie un alphabet latin-musulman.

États-Unis. — La maison Caspar, de Milwaukee, va bientôt mettre en vente un important volume : le *Caspar's Directory of the American Book, News and stationery Trade,* qui doit donner la liste des libraires, papetiers, etc., avec leurs adresses. Le prix sera de 40 francs.

Publications nouvelles. — *La Sainte Bible,* texte latin et trad. franç., commentée d'apr. la Vulgate et les textes originaux à l'usage des séminaires et du clergé, par L.-C. Fillion (les deux prem. fasc. du t. I : *La Genèse, l'Exode, le Lévitique* (in-8, Letouzey et Ané). — *Conférences sur la théologie de saint Thomas d'Aquin,* par le R. P. M. Lavy, t. 1er, *l'Être divin;* t. II, *la Vie divine* (2 vol. in-12, J. Gervais). — *Exposition élémentaire de la doctrine catholique en face des erreurs modernes,* par l'abbé A.-R. Moulin (in-12, Delhomme et Briguet). — *L'Éternité, retraite de Notre-Dame,* par le R. P. Félix (in-12, Téqui). — *Du divin sacrifice et du prêtre qui le célèbre,* par L. Bacuez (in-12, Roger et Chernoviz). — *Exercices spirituels, Jésus-Christ dans sa vie militante,* par le P. Marin de Boylesve (in-18, Haton). — *Recueil de méditations tirées pour la plupart des meilleurs ascètes des siècles passés et ramenées au plan des exercices et à la méthode de saint Ignace,* par le P. Remy, t. Ier, *la Cène* (in-16, Vve Casterman). — *Les Fêtes chrétiennes, considérées dans leur objet, leur institution, leur utilité spirituelle,* par l'abbé Jamar, t. Ier (in-8, Lethielleux). — *Recueil de prières et œuvres pies, enrichies d'indulgences par les Souverains Pontifes,* trad. de l'italien, par l'abbé J. Planchard (in-24, Lecoffre). — *La Douleur consolée,* par l'auteur de « Allons au ciel » (in-12, Delhomme et Briguet). — *Les Jeudis de mes filleuls, ou Histoire sainte racontée aux enfants,* par Mme T. Josépha (in-8, Tolra). — *Allocutions pour les jeunes gens,* par P. Lallemand (in-16 carré, Retaux-Bray). — *Le*

Droit naturel, ou Philosophie du droit, par Ch.-J. Suliotis (in-8, Chevalier-Marescq). — *Éléments du droit romain à l'usage des Facultés de droit,* par G. May (in-8, Larose et Forcel). — *Le Droit public de l'Église,* traité du R. P. Liberatore, trad. de l'italien par M. A. Onclair (in-8, Retaux-Bray. — *Études sur l'histoire du droit,* par H. Sumner Maine, trad. de l'anglais (in-8, Thorin). — *Introduction au droit international privé, contenant une étude historique et critique de la théorie des statuts et des rapports de cette théorie avec le Code civil,* par A. Lainé, t. Ier (in-8, Pichon). — *Traité de droit commercial,* par Ch. Lyon-Caen et L. Renault, t. Ier (in-8, Pichon). — *La Philosophie de Platon,* par A. Fouillée (2 vol. in-12, Hachette). — *Philosophie et Philosophes,* par E. Caro (in-12, Hachette). — *Études sur la raison,* par F. Cellarier (in-12, Alcan). — *Le Monde comme volonté et comme représentation,* par A. Schopenhauer, trad. par A. Burdeau, t. II (in-8, Alcan). — *Essai sur la liberté morale,* par E. Joyau (in-12, Alcan). — *Psychologie de l'attention,* par T. Ribot (in-12, Alcan). — *La Science et l'Enseignement,* par F. Horridge (in-12, Rousseau). — *Le Péril de la séparation de l'Église et de l'État,* par F. Butel (in-12, Letouzey et Ané). — *Liberté et Libéralisme, ou l'État chrétien,* par l'abbé Berseaux (in-8, Retaux-Bray). — *L'Ordre international,* par C. Périn (in-8, Lecoffre). — *Apprentis et Jeunes Ouvriers, essai sur la législation française du travail des enfants,* par L. Duval-Arnould (in-8, Pichon). — *Essai d'une théorie rationnelle des sociétés de secours mutuels,* par P. de Lafitte (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Inconscient, étude sur l'hypnotisme,* par le Dr Coste (in-12, J.-B. Baillière). — *L'Écriture et le Caractère,* par J. Crépieux-Jamin (in-8, Alcan). — *Les Parasites chez l'homme (Animaux et Végétaux),* par R. Moniez (in-12, J.-B. Baillière). — *Anatomie et Physiologie animales,* par E. Belzung (in-8, Alcan). — *Causeries scientifiques, découvertes et inventions, progrès de la science et de l'industrie,* par H. de Parville (in-12, Rothschild). — *Le Problème cosmologique, dissertation,* par D. Nys (in-8, Lethielleux). — *Cours d'analyse de l'École polytechnique,* par Ch. Sturm (2 vol. in-8, Gauthier-Villars). — *Manuel pratique de cristallographie,* par G. Wyrouboff (in-8, Gauthier-Villars). — *Calcul des probabilités,* par J. Bertrand (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours d'astronomie pratique, application à la géographie et à la navigation,* par E. Caspari, 2e partie (in-8, Gauthier-Villars). — *Notions de typographie à l'usage des écoles professionnelles,* par E. Desormes (in-8, École professionnelle Gutenberg). — *Manuel d'archéologie orientale,* par E. Babelon (petit in-8, Quantin). — *Études d'archéologie et d'art,* par O. Rayet (in-8, Firmin-Didot). — *L'Architecture grecque,* par V. Laloux (in-8, cart. Quantin). — *L'Art en Italie, au moyen âge et à la Renaissance,* biographies et esquisses, par Mgr S. Brunner, trad. par J.-T. de Belloc (in-8, Mame). — *Essai d'histoire de l'art,* par W. Lubke, trad. par C.-Ad. Koella (in-8, Firmin-Didot). — *Lettres adressées au baron François Gérard, peintre d'histoire, par les artistes et les personnages célèbres de son temps,* publiées par le baron Gérard, son neveu, (2 vol. in-8, Quantin). — *La Photographie instantanée, son application aux arts et aux sciences,* par le Dr J.-M. Eder, trad. de l'allemand par O. Campo (in-8, Gauthier-Villars). — *Étude théorique et pratique du plain-chant,* par l'abbé J. Touzery (in-8, Gaume, à Paris, et Mazeyrie, à Tulle). — *Poètes lyriques français au* XIXe *siècle,* par G. Robertet (2 vol. in-16, Lemerre). — *Odes et ballades,* par V. Hugo (in-12, Hetzel et Quantin). — *L'Art d'être grand-père,* par V. Hugo (in-12, Hetzel et Quantin). — *La Ruche poétique, livre d'or,* par W. Moreau (in-8, Haton). — *La Violette,* poésies posthumes, par Mme V. Vallat, publiées par G. Vallat (in-16, Perrin). — *Hellas,* par P. Mariéton (in-12, Lemerre). — *La Représentation d'un mystère de saint Martin à Seurre, en 1496,* par E. Serrigny in-8, Lamarche, à Dijon). — *Le Théâtre chez soi. Contes et Légendes en action,*

charades en trois parties, par J. Adenis (in-12, Hennuyer). — *Le Théâtre en famille*, par la comtesse de Houdetot (in-18, H. Gautier). — *La Rhétorique et son Histoire*, par A.-Ed. Chaignet (in-8, Bouillon et Vieweg). — *Nouvelles Études littéraires et artistiques*, par A. Barbier (in-12, Sauvaitre). — *Esquisses et Impressions*, par Paul Desjardins (in-12, Lecène et Oudin). — *La Chansou lemouzina, l'Épopée limouzine*, texte, traduction et notes, par J. Roux (in-8, A. Picard). — *Folck-lore brésilien*, par F.-J. de Santa-Anna-Néry, préface du prince R. Bonaparte (in-12, Perrin). — *Ceux de la Glèbe*, par Camille Lemonnier (in-12, Savine). — *La Vie*, par le comte L. Tolstoï, trad. du russe par Élizabeth Jardetzky (in-12, Savine). — *L'Usure*, par François de Nion (in-12, Savine). — *Puck*, par Ouida (2 vol. in-12, Savine). — *Un coin de province*, par Albert Cim (in-12, Savine). — *Les Messieurs Golovleff*, par Chtchédrine, trad. du russe, par Marina Polowsky et G. Debesse (in-12, Savine). — *Le Tourbier, mœurs picardes*, par Léon Duvauchet (in-12, Savine). — *L'Oiseau bleu*, par Guy-Valvor (in-12, Savine). — *Nu*, par J. Le Lorrain (in-12, Savine). — *Orties blanches*, par R. de Simard-Pitray (in-12, Lemerre). — *Les Propos d'un bourgeois de Paris. Les Reflets*, par J. Legoux (in-12, Ollendorff). — *Frédégonde*, par F. Dalm, trad. de Edm. de Perrot (in-12, Hinrichsen). — — *Les Gaîtés de l'année*, par Grosclaude, illustré par Job et Bac (3e année) (in-12, Quantin). — *Les Tribunaux comiques*, (4e série), par J. Moinaux (in-12, Chevalier-Marescq). — *Tragédie de village*, par Margaret. L. Woods, trad. de l'anglais par M. G. P. (in-12, Plon et Nourrit). — *En colonne, souvenirs d'Extrême Orient*, par L. Huguet (petit in-8, Marpon et Flammarion). — *Fables*, par H. Macqueron (in-12, Libr. des bibliophiles). — *La Montre de tante Marie*, par Mme de Stolz (in-12, Haton). — *Le Crime de Virieu-sur-Ourcques*, par le comte de Maricourt (in-12, H. Gautier). — *Les Grands Soucis du Dr Sidoine*, par A. de Lamothe (in-12, H. Gautier). — *Les Drames de l'Inde. De Delhi à Cawnpore*, par F. Maynard (in-12, H. Gautier). — *Le Notaire de Lozers*, par M. Cassan (in-12, H. Gautier). — *Paulus, ou les Premiers Temps du christianisme dans les Gaules*, par le chanoine Reymond (2 vol. in-12, Haton). — *Gabriel, ou la Fin de la piraterie sous l'empereur Constantin*, par M.-J. Reymond (2 vol. in-8, Bloud et Barral). — *Lady Hester*, par Mme Henri Langlois (in-12, Delhomme et Briguet). — *La Tour aux trésors*, par Mlle G. d'Éthampes (in-12, Delhomme et Briguet). — *Les Idées de Tante Vieillotte, journal d'une vieille femme*, par E. Meunier (in-12, Delhomme et Briguet). — *Rêveries et Réalités*, par Mme Hervé-Velasco (in-12, Delhomme et Briguet). — *Contes et Nouvelles*, par la baronne d'Égligny (in-18, Retaux-Bray). — *Salazie, ou le Piton d'Anchaine*, légende créole, par le Dr A. Vinson (in-12, Delagrave). — *Un voyage de Farfadets*, par M. Bertin (petit in-8, Mame). — *Géographie économique de la France*, par M. Dubois (in-12, Masson). — *Nouvelle Méthode pratique de la géographie. Texte-atlas*, par M. Dubail (cours supérieur) (in-4, G. Masson). — *L'Indo-Chine française, étude politique, économique et administrative sur la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam et le Tonkin*, par J.-L. de Lanessan (in-8, Alcan). — *Madagascar*, par H. Le Charretier et G. Pellerin (in-12, Jouvet). — *De Paris au Cap Nord, de Bergen à Stockolm, voyage au pays des Fiords*, par Léon Dumuÿs (in-12, Herluison). — *La Nouvelle Grenade, aperçu général sur la Colombie*, par C.-P. Étienne (in-12, Fischbacher). — *Six Semaines aux mines d'or du Brésil*, par le Vte H. de Courcy (in-12, Sauvaitre). — *Vie de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, Docteur et Père de l'Église*, par l'abbé P. Barbier (in-12, Letouzey et Ané). — *La Rév. Mère de La Fare, supérieure du Saint-Sacrement de Bollène et fondatrice des maisons d'Avignon et de Carpentras (1730-1828)*, par l'abbé L. Bouyac (in-8, Desclée, de Brouwer, à

Lille). — *Histoire du droit et des institutions de la France*, par E. Glasson, t. III, *Époque franque* (fin) (in-8, Pichon). — *L'Apogée de la monarchie française*, par A. Pellissier (in-8, Haton). — *Mediaeval France, from the reign of Hugues Capet to the beginning of the sixteenth Century*, by G. Masson (in-8, cart. T. Fisher Unwin, London). — *Charles VIII, la Guerre folle, le Mariage breton, 1485-1491*, par B. Zeller (in-16, Hachette). — *La Saintonge et les Seigneurs de Plassac, le duc d'Épernon, 1554-1642*, par le Mte de Dampierre (in-8, A. Picard). — *Sully, Économies royales*, par J. Chailley (in-32, Guillaumin). — *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. — Rome*, par G. Hanotaux (in-8, Alcan). — *Écrits inédits de Saint-Simon*, publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des affaires étrangères, par P. Faugère (in-8, Hachette). — *Villars, d'après sa correspondance et des documents inédits*, par le marquis de Vogué (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Dupleix, ou les Français aux Indes orientales*, par A. Clarin de La Rive (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Autour d'une Révolution (1788-1799)*, par le comte d'Hérisson (in-12, Ollendorff). — *Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794)*, par H. Wallon (in-8, Hachette). — *La Vendée angevine, les origines, l'insurrection (janvier 1789-31 mars 1793)*, par C. Port (2 vol. in-8, Hachette). — *Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse, 1792-1797*, publiés sous les auspices de la commission des archives diplomatiques par M. J. Kaulek, t. III. *Septembre 1793-mars 1794* (in-8, Alcan). *Journal des prisons de mon père, de ma mère et des miennes*, par Mme la duchesse de Duras, née Noailles (in-8, Plon et Nourrit). — *Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu* (in-8, Plon et Nourrit). — *Études d'histoire militaire sur la Révolution et l'Empire*, par A. Duruy (in-12, Calmann Lévy). — *Documents militaires du lieutenant général de Campredon. Défense de Dantzig en 1813*, par C. Auriol (in-12, Plon et Nourrit). — *A Paris pendant le siège*, par un Anglais, trad. par F. Sanguier (in-12, Ollendorff). — *Mes Campagnes au Tong-King*, par A.-P. Maury (in-12, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *Expulseurs et Expulsés*, par G. Fleurance (in-12, Letouzey et Ané). — *Une nation au pillage*, par A. Fresneau (in-12, H. Gautier). — *Les Chapitres cathédraux de France, notices, costumes, sceaux, armoiries*, par l'abbé C. Daux (in-8, Rousseau-Leroy à Amiens ; Roger et Chernoviz à Paris). — *Les Corporations de métiers, leur histoire, leur esprit, leur avenir*, par H. Blanc (in-12, Letouzey et Ané). — *Étude sur les droits de navigation de la Seine de Paris à la Roche-Guyon du XIe au XVIIIe siècle*, par G. Guilmoto (in-8, A. Picard). — *François Bosquet, étude sur une administration civile et ecclésiastique au XVIIe siècle*, par l'abbé Henry (in-8, Thorin). — *Histoire de la baronnie de Craon, de 1382 à 1626, d'après les archives inédites du chartrier de Thouars (fonds Craon)*, par A. Joubert (in-8, Germain et Grassin, à Angers, E. Lechevalier, à Paris). — *La Vie de nos ancêtres, d'après leurs livres de raison, ou les Nîmois dans la seconde moitié du XVIIe siècle*, par le Dr A. Puech (in-8, Grimaud, Gervais-Bedot et A. Catelan, éditeurs à Nîmes). — *Le Commerce rochelais au XVIIIe siècle*, par E. Garnault (2 vol. in-8, typ. veuve Mareschal et E. Martin, à La Rochelle). — *Eintritt der Israëliten in die bürgerliche Gesellschaft des christlichen staaten*, par J. Lemann (in-8, Gangloff, à Mulhouse). — *Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique*, t. III, par H. Doniol (in-4, Alph. Picard). — *Les Banques d'émission en Europe*, t. I, par O. Noël (in-8, Berger-Levrault, à Nancy). — *Histoire résumée de l'Allemagne et de l'Empire germanique*, par J. Zeller (in-12, Perrin). — *L'Allemagne et la Réforme. II. L'Allemagne depuis le commencement de la guerre politique, civile et religieuse jus-*

qu'à la fin de la révolution sociale (*1525*), par J. Janssens, trad. par E. Paris (in-8, Plon et Nourrit). — *Les Quinze premières Années du règne de la reine Victoria, souvenirs d'un témoin oculaire,* extraits du journal de Ch.-C.-F. Greville, traduits et annotés par Mlle M.-A. de Bovet (in-12, Firmin-Didot). — *Prologue d'un règne, la Jeunesse du roi Charles-Albert,* par le Mte Costa de Beauregard (in-8, Plon et Nourrit). — *Causes célèbres de l'Allemagne,* par J. Hoche (in-12, Savine). — *Causes célèbres de l'Angleterre,* par L. Grasilier (in-12, Savine). — *Le Vice-Roi, ou le Mexique en 1812,* par Ch. Sealsfield, trad. par G. Revilliod (2 vol. in-12, Fischbacher). — *Histoire de l'Université d'Ingolstadt,* par le P. Ch.-H. Verdière (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Généalogie de la maison de Saint-Chamond,* d'après un manuscrit inédit, publié, annoté et augmenté de pièces justificatives, par M. de Boissieu (in-8, Picard). — *Iconographie bretonne, liste des portraits, avec notes biographiques,* t. II, par le Mte des Granges de Surgères (in-8, Plihon et Hervé, à Rennes, et A. Picard). — *Schema des Realkatalogs der Königlichen Universitätsbibliothek zu Halle A. S.* (in-8, Harrassowitz, à Leipzig).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Le Bouddhisme. — Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1888 (LXXXVIII, 340), M. Eugène Burnouf reprend la thèse qui fait du christianisme un dérivé du bouddhisme. Quelles sont les publications les plus récentes auxquelles on pourrait recourir pour réfuter ce sophisme?

Image attribuée à saint Luc. — Une inscription antérieure au VIIe siècle et publiée par M. de Rossi dans l'un de ses ouvrages, parlerait d'une des sept images attribuées à saint Luc. Dans quel ouvrage l'illustre archéologue a-t-il publié cette inscription?

Gilles de Caux. — Toutes les bibliographies normandes (*Frère, Le Breton, Oursel*) indiquent que Gilles de Caux, né aux Lignerits, en 1682, mort à Bayeux en 1783, auteur de *Maritis, Lysimachus, l'Horloge de sable,* etc., descend du grand Corneille. Sur quelles preuves repose cette assertion?

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-88 sont en vente, et forment cinquante-quatre volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

Revue des questions historiques

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 600 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1888

Abbé DELARC : Le Pontificat d'Alexandre II. — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et le schisme d'Anaclet II en France. — LECOY DE LA MARCHE : Louis XI et la succession de Provence. — Lud. SCIOUT : Le Directoire et la Maison de Savoie. — Abbé VACANDARD : L'Histoire de saint Bernard; critique des sources. — Marquis DE BEAUCOURT, Charles VII et la pacification de l'Église. — Cte ÉD. DE BARTHÉLEMY : Le Traité de Paris entre la France et l'Angleterre (1763). — L. DE LA SICOTIÈRE : Frotté au 18 fructidor. — Abbé J. P. P. MARTIN : Le Δια Τεσσαρων de Tatien. — Paul ALLARD : Dioclétien et les chrétiens avant l'établissement de la Tétrarchie. — Gaston DE BOURGE : Le Comte de Vergennes, ses débuts diplomatiques en Allemagne auprès de l'électeur de Trèves et de l'électeur de Hanovre. — J. VIARD : Un chapitre d'histoire administrative : les ressources extraordinaires de la royauté sous Philippe VI de Valois. — R. P. Ch. DE SMEDT : L'Organisation des églises chrétiennes jusqu'au milieu du troisième siècle. — Godefroid KURTH : Les Sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours. — Cte DE LA FERRIÈRE : L'Élection du duc d'Anjou au trône de Pologne. — Victor PIERRE : Le Rétablissement du culte catholique en 1795 et en 1802.

Mélanges. — Paul ALLARD : l'Enseignement secondaire dans l'ancienne Rome. — L. LECESTRE : Un Mémoire inédit du cardinal de Richelieu contre Cinq-Mars. — E. CHARVÉRIAT : La Question de Wallenstein en 1886. — God. KURTH : Les États de la couronne d'Aragon. — Cte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan pour lui notifier sa déchéance. — Abbé DOUAIS : Le Pentateuque et la Critique rationaliste. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. — G. DIGARD : Un nouveau récit de l'attentat d'Anagni. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La Correspondance de Catherine de Médicis. — J. ROMAN : Le Dauphiné à la veille de la Révolution. — Cte A. DE BOURMONT : L'Enseignement de l'histoire aux États-Unis. — LECOY DE LA MARCHE : Le Règne de Philippe le Hardi. — Comte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Découvertes récentes en Chypre. — J. VAESEN : La représentation d'un mystère à Romans en 1509. — Baron D'AVRIL : L'Inde anglaise, d'après un livre récent. — DENYS D'AUSSY : L'Assistance publique dans les campagnes avant la Révolution. — JUST DE BERNON : La Démocratie à Florence. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : Marie de Clèves, princesse de Condé (1569-1574). — Cte DE PUYMAIGRE : Les Mémoires du baron Hyde de Neuville.

Courriers anglais, allemand, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent quarante-trois publications historiques).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.

351.9

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-NEUVIÈME. — LVe DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON — FÉVRIER

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

MADRID

Fernandez Castro (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1889

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE FÉVRIER 1889

I. — PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET SUR L'ORIENT, par M. C. J.

II. — PHILOSOPHIE (suite), par M. Léonce Couture.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — A. Lury : Œuvres pastorales de S. É. le cardinal Joachim Pecci (p. 131).

Jurisprudence. — R. P. M. Liberatore : Le Droit public de l'Église (p. 134). — M. Vauthier : Etudes sur les personnes morales dans le droit romain et dans le droit français (p. 135).

Sciences et Arts. - A. Daubrée : Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes, eaux souterraines, tremblements de terre, météorites (p. 137). — E. Ferrière : La Matière et l'Énergie (p. 137). — J. Lubbock : L'Homme préhistorique (p. 139). — De Nadaillac : Mœurs et Monuments des peuples préhistoriques (p. 140). — Carette : Études sur les temps antéhistoriques (p. 141). — L. Passy : Mélanges scientifiques et littéraires (p. 141).

Belles-Lettres. — J. Plowert : Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes (p. 142). — Munier-Jolain : Les Époques de l'éloquence judiciaire en France (p. 143). — J. Lemaître : Impressions de théâtre (p. 144). — E. Bouchet : Précis des littératures étrangères, anciennes et modernes (p. 146). — J. Lemaître : Corneille et la Poétique d'Aristote (p. 147). — Vaudon : Études littéraires sur le dix-neuvième siècle (p. 148). — M. Arnold : Essays in Criticism (p. 149). — H. Gœlzer : Œuvres de Tacite. Dialogue des orateurs (p. 150).

Histoire. — Dr Rouire : La Découverte du bassin hydrographique de la Tunisie centrale et l'Emplacement de l'ancien lac Triton (p. 151). — A. Du Paty de Clam : Le Triton dans l'antiquité et à l'époque actuelle (p. 151). — Dr F. Ratzel : Volkerkunde (p. 152). — E.-L. Couanier de Launay : Histoire des religieuses hospitalières de Saint-Joseph (p. 153). — A. Gasquet : L'Empire byzantin et la Monarchie franque (p. 155). — Sigurd Abel : Jahrbücher des Fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen (p. 157). — F. Des Robert : Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar (p. 158). — G. Hanotaux : Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France. Rome (p. 159). — E. Veuillot : Le Comte de Falloux et ses Mémoires (p. 162). — A. Lecoy de la Marche : La Guerre aux erreurs historiques (p. 163). — A. Franklin : La Vie privée d'autrefois (p. 164). — F. Kohn-Abrest : Mémoires du comte de Beust, ancien chancelier de l'empire d'Autriche-Hongrie (p. 166). — J. Goury du Roslan : Essai sur l'histoire économique de l'Espagne (p. 168).

IV. — BULLETIN. — F. Butel : Le Péril de la séparation de l'Église et de l'État (p. 169). — A. Fresneau : Une nation au pillage (p. 169). — X. Marmier : La Maison (p. 170). — M. de la Sizeranne : Les Aveugles, par un aveugle (p. 170). — L. Claretie : Florian (p. 171). — P. Branda : Réformes navales. La France sur l'océan (p. 171). — J. Degrégny : Londres. Croquis réalistes (p. 172). — P. Darles et E. Janin : Histoire du moyen âge et particulièrement de la France, depuis le ve siècle jusqu'au milieu du xve siècle (p. 172). — C. Le Goffic et J. Tellier : Les Mémoires de Saint-Simon (p. 173). — Souvenirs inédits de François Hennequin, prisonnier à la Bastille, de 1675 à 1677 (p. 173). — D'Hérisson : Autour d'une Révolution, 1788-1799 (p. 174). — Mgr Freppel : La Révolution française à propos du centenaire de 1789 (p. 174). — M*** B*** : Les Trois 89 : 1689, 1789, 1889 (p. 174). — Versailles en 1789 (p. 175). — É. Dutemple et L. Launay : Vie du général Hoche (p. 175). — G. Husson : Histoire du pain à toutes les époques et chez tous les peuples (p. 175). — F. Bournon : Petite Histoire de Paris, histoire, monuments, administration, environs de Paris (p. 175). — J. Levallois : Autour de Paris, promenades historiques (p. 176). — L. Block et Sagari : Paris qui dort (p. 177). — L. Block et Sagari : Paris qui danse (p. 177). — Grosolaude : Les Gaietés de l'année (p. 177). — J. Moinaux : Les Tribunaux comiques (p. 177). — J. de Baye : L'Archéologie préhistorique (p. 178).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Riant, Masson, Halliwell-Philipps, Hennessy, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — École des chartes. — Pelresc. — Nouvelles : Paris. — France. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET SUR L'ORIENT

1. *Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, auctore R. Cornely, S. J. II. *Introductio specialis in Veteris Testamenti libros* (*Cursus Scripturæ sacræ*). Paris, Lethielleux, 1887, 2 vol. in-8 de 484 et 632 p., 18 fr. — 2. *L'Idée centrale de la Bible*, par L.-Cl. Fillion. Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-12 de 54 p. — 3. *Biblische Archäologie*, bearbeitet von Dr P. Schegg, herausgegeben von Dr J.-B. Wirthmüller. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1888, in-8 de iv-716 p., 5 fr. — 4. *Un coup d'œil sur la création, d'après la Genèse et la science*, par P. Nada. Gand, Leliaert et Siffer, 1888, in-8 de 162 p. — 5. *Origine du monde d'après la tradition, ouvrage posthume du chanoine* Al. Motais, *avec une introduction sur la cosmogonie biblique*, par Ch. Robert, prêtre de l'Oratoire de Rennes. Paris, Berche et Tralin, 1888, in-12 de lxxv-362 p., 3 fr. 50.— 6. *Encore la non-universalité du déluge*, par Ch. Robert, prêtre de l'Oratoire de Rennes. Paris, Berche et Tralin, 1887, in-8 de 27 p., 0 fr. 50. — 7. *L'Africa biblica. Saggio storico del periodo egiziano dell'Africa biblica*, per il prete U. Benigni. Pérouse, Santucci, 1887, in-12 de 63 p., 1 fr. — 8. *Commentarius in libros Judicum et Ruth*, auctore Fr. de Hummelauer, S. J. (*Cursus Scripturæ sacræ*). Paris, Lethielleux, 1888, in-8 de 408 p., 6 fr. — 9. *Commentarius in Isaïam prophetam*, auctore J. Knabenbauer (mêmes collection et éditeur), 1887, 2 vol. in-8 de 626 et 528 p., 18 fr. — 10. *Les Récits évangéliques et leurs beautés littéraires*, par l'abbé J. Verniolles, supérieur du petit séminaire de Servières. Paris, Poussielgue, 1888, in-12 de xi-436 p., 3 fr. — 11. *La Vie de notre vie. Première partie. L'Enfance et la Vie cachée de N.-S. J.-C.* I. *La Préparation de l'Incarnation*, par le R. P. H.-J. Coleridge, S. J., traduit de l'anglais, par le R. P. J. Petit, de la même compagnie. Paris, Lethielleux, 1888, in-12 de 404 p., 4 fr. — 12. *Histoire de la vie de Jésus-Christ rédigée avec les textes évangéliques*, par G. Bovier-Lapierre, 2e édition. Paris, Delhomme et Briguet, 1887, in-12 de xvi-358 p., 3 fr. 50. — 13. *Commentaire sur les Épîtres catholiques de saint Jacques, saint Pierre, saint Jean et saint Jude*, par A.-F. Maunoury, chanoine de Séez. Paris, Bloud et Barral, 1888, in-8 de ix-531 p., 5 fr. — 14. *Apocalypse. Explication littérale et mystique*, par Louise de Jésus, traduite par Ernest de Saint-Amarin. Nîmes, bureaux des « Annales du Surnaturel, » 1887, in-12 de xxii-292 p. — 15. *M. Louis Jacolliot et la Bible dans l'Inde*, par Victor Pitot. Port-Louis, the Merchants and Planters Gazette, 1885, in-8 de x-77 p. — 16. *Einleitung in den Thalmud* (Introduction au Thalmud), von H.-L. Strack. Leipzig, Hinrichs, 1887, in-8 de 76 p., 1 fr. 50. — 17. *Histoire des Juifs*, par Graetz, t. III, traduit de l'allemand par Moïse Bloch. Paris, A. Durlacher, 1888, in-8 de 358 p., 5 fr. — 18. *Ninive et Babylone*, par J. Ménant (Bibliothèque des Merveilles). Paris, Hachette, 1888, in-12 de 316 p., 2 fr. 25. — 19. *Cours d'histoire générale. L'Ancienne Asie. L'Égypte*, par René Ménard. Paris, Rouam, 1886, 2 vol. in-18 de 88 et 63 p., 1 fr. 50.

1. — L'*Introduction historique et critique aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par le P. Rodolphe Cornely, a été complétée par la publication de l'introduction spéciale aux livres de l'Ancien Testament, qui forme le volume II de l'ouvrage et est divisée en deux tomes, dont le premier renferme les livres historiques et le second les livres didactiques et prophétiques de l'Ancien Testament. En se pla-

çant au point de vue logique, on pourrait penser que les auteurs du *Cursus scripturæ Sacræ,* se proposant de publier un commentaire particulier sur chaque livre des saintes Écritures, auraient mieux fait de mettre l'introduction spéciale à chacun de ces livres dans le volume même de leur commentaire, où ils seront, par la force des choses, obligés de la répéter, au moins en partie, mais au point de vue de l'utilité pratique et à cause du long temps qui devra s'écouler avant que tous les commentaires particuliers puissent voir le jour, la plupart des lecteurs seront très satisfaits d'avoir entre les mains l'excellente *Introductio specialis,* du savant professeur d'Écriture sainte de Rome. C'est une véritable mine de précieux renseignements. Tous les sujets intéressant l'histoire, la critique, le contenu, la bibliographie de chaque livre scripturaire y sont traités avec autant de soin que de compétence. Les objections des incrédules contemporains, en particulier de M. Wellhausen, ne sont pas négligées, mais scrupuleusement examinées et réfutées.

On ne saurait analyser une œuvre comme celle du P. Cornely. Il est possible seulement de signaler quelques points particuliers. L'introduction aux livres didactiques et prophétiques s'ouvre par un long chapitre sur la poésie hébraïque, dans laquelle la question est traitée dans tous ses détails et avec de nombreux exemples à l'appui, pour tout ce qui regarde le parallélisme. L'auteur expose aussi le système du Dr Bickell sur la métrique hébraïque, mais il ne l'accepte pas. La composition du livre de Job est rapportée à l'époque de Salomon. L'origine salomonienne du livre de l'Ecclésiaste est fortement défendue. Nous ne connaissons aucune autre introduction particulière qui, dans son ensemble, soit aussi complète et satisfaisante.

2. — Dans une petite brochure, élégamment imprimée, M. l'abbé Fillion, le savant commentateur des Évangiles, s'est proposé de faire ressortir « ce que tout le monde sait, dit-il, mais que l'on oublie trop souvent durant la lecture des saints Livres : Notre-Seigneur Jésus-Christ est vraiment le centre de la Bible. » Ces pages, destinées à être placées en tête d'un commentaire succinct de toute la Bible, sont pleines de moelle chrétienne. L'auteur montre que la sainte Écriture est vraiment tout entière le livre du Messie, du divin Sauveur, et que Pascal eut raison de dire : « Jésus-Christ, que les deux Testaments regardent : l'Ancien, comme son attente ; le Nouveau, comme son modèle ; tous deux comme leur centre. » C'est ce que M. Fillion établit d'après le témoignage de Jésus-Christ lui-même et de ses apôtres ; d'après les anciennes interprétations juives de l'Écriture, d'après la doctrine de tous les Pères de l'Église, des théologiens et des commentateurs, sans parler des artistes chrétiens des catacombes. L'étude comparée de l'Ancien et du Nouveau Testament justifie l'enseignement théologique.

Comme le dit gracieusement M. Fillion, l'idée messianique, c'est, de la Genèse à l'Apocalypse, « le fil d'or qui unit indissolublement les écrits inspirés. »

3. — Nous avons déjà rendu compte (t. XLIX, p. 299), du tome Ier de l'œuvre posthume du Dr Schegg, *Archéologie biblique*. Le second volume a paru cette année. Il comprend la seconde et la troisième partie, consacrées au culte et au droit civil et politique. Au sujet du culte, l'ancien professeur de Munich étudie successivement la religion mosaïque en général, le tabernacle, le premier, le second et le troisième temple, les synagogues, la prière, les vœux et les serments, les sacrifices, les cérémonies religieuses particulières, les personnes sacrées, le sabbat et les fêtes, les hauts lieux et l'idolâtrie. — La religion, nous dit l'auteur, est aussi ancienne que le monde. « Le premier mot de l'homme, ajoute-t-il en citant le Dante, fut *Eli*, mon Dieu. » Le monothéisme fut la religion primitive, défigurée après le déluge par l'idolâtrie, mais conservée dans la race de Jacob. — Le tabernacle, le temple de Salomon, de Zorobabel et d'Hérode, sont décrits avec tous les détails convenables et d'une manière claire, précise et méthodique. M. Schegg étudie ensuite l'origine et le but des synagogues, leur emplacement, leur aménagement intérieur, leur personnel et leur érection. Dans le chapitre consacré à la prière, l'auteur nous parle de la prière privée et publique, de la bénédiction et de la malédiction (il donne la formule de l'anathème, d'après Buxtorf), des vœux, du nazaréat, des jeûnes, des aumônes, du serment et du *cherem*, consécration à Dieu et excommunication. Le chapitre sur les sacrifices est un des plus complets et des plus développés. Celui qui a pour sujet les cérémonies religieuses particulières, traite de la circoncision, des prosélytes et de leur baptême, de l'aspersion ou onction des personnes et des objets sacrés, des purifications, de la vache rousse, de la purification des lépreux, des lois concernant les aliments et leur préparation, des sacrements de la loi ancienne. Le chapitre sur les personnes sacrées fait connaître tout ce qui concerne les prêtres et les lévites et se rattache de près ou de loin à leurs fonctions : esclaves employés au service du sanctuaire; villes sacerdotales; droits et privilèges des enfants de Lévi; vêtements pontificaux et sacerdotaux; consécration des simples lévites et des prêtres; description des instruments de musique employés dans le culte divin; divers ordres des prêtres ou familles sacerdotales; liste des grands prêtres. Tout ce qui a rapport au sacrifice quotidien, au sabbat, aux néoménies, à l'année sabbatique et jubilaires, aux fêtes, Pâques, Pentecôte, fête de l'Expiation et des Tabernacles, Purim, Dédicace du Temple, est traité dans le chapitre dixième. Le chapitre onzième, le dernier de la seconde partie, a pour objet les hauts lieux, les théraphim, l'idole de Michas, l'éphod de Gédéon, les veaux d'or

du désert et du royaume d'Israël, le serpent d'airain, les idoles des Samaritains, l'idolâtrie égyptienne et chaldéenne, et les superstitions. La troisième partie traite en six chapitres : 1° des personnes : hommes, femmes, enfants, pauvres, étrangers, voyageurs, laboureurs, bergers, artisans, malades, médecins, morts ; 2° de la famille : mariage, fiançailles, présents de noces, empêchements du mariage, polygamie, lévirat, devoirs des époux, divorce, enfants, circoncision, devoirs des parents, hérédité ; 3° des esclaves et des serviteurs ; 4° du pouvoir : pouvoir paternel, patriarcal ; théocratie ; Moïse, Josué, les juges, les rois, les prophètes ; 5° de la justice : juges, crimes et délits, châtiments ; 6° de la guerre.

On voit que rien ne manque dans cette *Archéologie*. Tout y est traité avec une parfaite connaissance de cause et une grande netteté d'exposition ; tout ce qui y est dit est juste et exact. Nous regrettons seulement d'y trouver une lacune, c'est que l'auteur se borne à une exposition pure et simple, sans comparer jamais ce qui se faisait chez les Hébreux avec ce qui se faisait chez les autres peuples anciens. Il faut reconnaître, il est vrai, que ce point de vue n'entrait pas nécessairement dans le plan de l'ouvrage, mais cette étude comparée en aurait été un complément intéressant et utile.

4. — M. Pedro Nada avait publié dès 1874 dans le *Bien public*, de Gand, des articles sur l'Hexaméron. Il les a développés depuis pour un travail plus étendu, annoncé depuis longtemps, mais encore inachevé. En attendant qu'il ait mis la dernière main à son œuvre principale, il a publié d'abord dans le *Magasin littéraire et scientifique* et puis à part un *Coup d'œil sur la création d'après la Genèse et la science*. Son étude est divisée en deux parties : 1° *l'Hexaméron ;* 2° *l'Origine et l'Ancienneté de l'homme*. Dans la première partie, l'auteur met en regard de chaque verset de la Genèse, en quelques mots, les faits qui s'y rapportent et qui semblent acquis à la science. Elle est un peu brève, mais fort intéressante. Il est seulement à regretter que M. Nada n'y ait mis aucune division. Elle est coupée en une multitude de petits paragraphes, sans titres et séparés seulement les uns des autres par des feuilles de trèfle, de sorte que le lecteur marche à l'aventure, sans trop savoir où on le conduit. On peut relever çà et là quelques légères inexactitudes. Ainsi il est pour le moins fort douteux que le mot *bara*, créer, en hébreu, vienne de *bar*, fils en araméen ; il n'a dans tous les cas rien à faire avec les mots des langues germaniques *baren*, enfanter, porter, *fruchtbar*, productif, etc. qui sont étymologiquement le même mot que le latin *fero*, dont le sens est *porter*, tandis que celui de *bara* est primitivement *tailler, couper* et par suite *façonner, créer* (p. 8). — *Rouach* n'a pas « toujours » nécessairement la signification d'esprit quand il est suivi du mot *Elohim* (p. 28) et plusieurs Pères l'ont

entendu du vent dans le premier chapitre de la Genèse. — Aucun hébraïsant ne considérera le mot *sherets* comme l'équivalent de *dag*, poisson (p. 50).

La seconde partie examine d'abord l'origine, puis l'ancienneté de l'homme. M. Nada expose et réfute brièvement le darwinisme, la génération spontanée, et plus longuement l'origine simienne de l'homme. Au sujet de l'ancienneté de l'homme, l'auteur traite successivement de l'homme tertiaire et de l'homme quaternaire, de l'histoire et des monuments des Chinois, des Chaldéens, des Hindous et des Égyptiens. Il conclut sur tous ces points que la science historique, comme toutes les sciences naturelles, est constamment d'accord avec les traditions bibliques. On ne doit pas chercher dans ce *Coup d'œil* des preuves développées et une exposition complète. En le prenant pour ce qu'il est, c'est-à-dire comme un résumé, on le lira avec intérêt.

5. — La question de la cosmogonie mosaïque est une de celles qui attirent le plus l'attention de nos jours. Elle avait beaucoup occupé, en particulier, un savant prêtre de l'Oratoire de Rennes, enlevé prématurément à la science. Il avait entrepris un travail considérable sur l'*Origine du monde d'après la tradition*, malheureusement la mort ne lui a pas laissé le temps de l'achever. Une main pieuse a recueilli ce qu'il avait déjà préparé et l'a publié avec beaucoup de soin. Quoique l'ouvrage soit incomplet, ce qui était prêt méritait d'être imprimé et la lecture en sera fort utile à tous ceux qui s'intéressent à l'Hexaméron. Nous ne savons pas d'ailleurs l'histoire de ce livre. On aurait aimé à la trouver en tête de l'*Introduction* ajoutée par le savant éditeur, M. Charles Robert, prêtre de l'Oratoire de Rennes, mais il n'a pas jugé à propos de nous la donner. Cette *Introduction* est considérable (v-LXXV pages). Elle contient la traduction sur l'hébreu du premier chapitre de la Genèse, plus les quatre premiers versets du second ; elle compare les données de Moïse avec celles de la science actuelle et en établit l'accord ; elle montre aussi que le second chapitre de la Genèse ne fait que compléter le premier, en développant davantage certains points ; elle expose ensuite la solution suivante du problème des jours mosaïques : Moïse reçut par la tradition l'ordre historique de la création, mais sans la division en jours ; les divisions qu'il trace par six fois dans la liste historique des œuvres divines sont arbitraires ; il modela seulement sur ces œuvres une semaine de six jours de travail ; M. Robert montre enfin dans la révélation primitive l'origine de la cosmogonie mosaïque.

Quant au travail de M. Motais lui-même, l'auteur de l'*Origine du monde*, après avoir exposé brièvement les variations de l'exégèse sur l'Hexaméron, l'a résumé lui-même dans les propositions suivantes, qui forment autant de chapitres : 1° La tradition n'a point ignoré la doc-

trine de l'antiquité du monde et ne l'a point repoussée. — 2° La tradition a unanimement professé la doctrine de la création de la matière à l'état élémentaire (nous dirions aujourd'hui à l'état de nébuleuse) ; et, de plus, comme Laplace, sa création à l'état de masse unique. — 3° L'école d'Alexandrie n'enseigne en réalité qu'une chose : l'impuissance des jours de vingt-quatre heures pour expliquer Moïse ; et l'école littérale, partie de la théorie des jours ordinaires, aboutit, dès le quatrième siècle, à leur négation et à la création par le développement naturel, progressif, exactement à la façon de l'école moderne. — 4° Saint Augustin commence par repousser le système des jours ordinaires ; il cherche ensuite, mais en vain, à se réfugier dans la simultanéité alexandrine, et ne trouve, en dernière analyse, le moyen de faire concorder l'exégèse avec le texte, qu'en admettant des formations successives, produites sans arbitraire, sans miracle, en vertu des lois constantes de la nature, par intervalles autres que des jours de vingt-quatre heures, plus longs, et donnant place au développement régulier des êtres tel qu'on l'entend aujourd'hui. — 5° La tradition et l'école maintiennent perpétuellement, sur tout leur parcours, jusqu'à l'arrivée de l'école moderne, les principes générateurs de l'exégèse actuelle, en soupçonnent, en dénoncent la nécessité et y conduisent directement, forcément, sans contradiction et sans soubresaut. — De ces cinq chapitres, le cinquième n'a pas été rédigé ; le quatrième est resté inachevé. Ce que nous avons n'en est pas moins du plus grand prix. Cet ouvrage est le fruit d'une érudition remarquable et consciencieuse. La plupart des citations des Pères sont faites dans le texte original. Il est bien à désirer que plusieurs des idées solidement établies dans ce livre entrent dans le courant de l'exégèse. La correction, au point de vue de l'impression, laisse un peu à désirer. Un certain nombre de mots hébreux en particulier sont incorrects : les caractères semblables ont assez souvent été confondus.

6. — M. l'abbé Robert, l'éditeur de l'*Origine du monde*, de M. Motais, a donné dans la *Revue des questions scientifiques*, et publié séparément une réponse nouvelle à l'article du P. Brucker, établissant contre lui l'universalité du déluge. Dans son travail, intitulé *Encore la non-universalité du déluge*, M. Charles Robert dit, en résumé, que le P. Brucker, après avoir essayé de défendre l'hypothèse d'un déluge partiel qui n'aurait inondé qu'une partie de la terre, mais fait périr tous ses habitants, à l'exception de Noé et de sa famille, déclare dans la réponse qu'il lui a faite qu'il est prêt à admettre l'universalité absolue du déluge, sans apporter, toutefois, ajoute M. Robert, aucun argument nouveau contre la non-universalité. Cet article est d'ailleurs incomplet par lui-même et ne doit être considéré que comme un appendice à la brochure du même auteur, *la Non-Universalité du déluge, réponse*

aux objections. Il importe, naturellement, que les lecteurs aient aussi sous les yeux les articles du P. Brucker.

7. — Un prêtre italien, M. Umberto Benigni, a publié, sous le titre de *l'Afrique biblique*, un résumé de l'histoire égyptienne dans ses rapports avec la Bible. Il expose brièvement l'histoire des dynasties égyptiennes et s'arrête davantage aux points de contact de l'histoire sainte avec l'histoire égyptienne, au voyage d'Abraham en Égypte, à l'émigration de la famille de Jacob dans le royaume des Pharaons, au séjour des Hébreux dans la terre de Gessen, à la sortie d'Égypte, aux rapports des rois de Juda et d'Israël avec les rois égyptiens. L'auteur place le voyage d'Abraham en Égypte sous la première ou la seconde dynastie des rois pasteurs. Il est cependant plus probable que ce voyage eut lieu avant l'invasion des pasteurs. M. Benigni, conformément à la tradition, pense que Joseph devint ministre d'Apapi ou Aphophis. Il fait dériver le nom de Gessen de *Goshem*, pluie. Cette étymologie n'est pas admissible; un nom égyptien ne peut dériver d'un mot hébreu. L'auteur place avec raison l'exode sous le pharaon Menephtah et reproche à M. Maspero de placer cet événement sous un interrègne vers la fin de la XIXe dynastie, sans autre motif que celui de contredire la sainte Écriture dont le récit exclut tout interrègne. M. Benigni relève aussi à propos de Sésac et d'Adad l'Iduméen une singulière combinaison de faits dans l'histoire de M. Maspero : d'après cette combinaison, le vainqueur de Roboam, Sésac, aurait vécu cent cinquante ans. Les relations entre l'histoire biblique et l'histoire égyptienne continuent avec Zara, l'Éthiopien, dont l'identification est encore incertaine, et avec Sabako. L'auteur ne parle point, je ne sais pourquoi, de Nechao, le vainqueur du roi de Juda, Josias. *L'Africa biblica* est un résumé très succinct, mais il peut donner, grâce à sa brièveté même, à ceux qui l'ignorent, une idée générale et en même temps assez complète des rapprochements et des rapports qui existent entre l'histoire sainte et l'histoire égyptienne.

8. — Le *Cursus Scripturæ sacræ* des Pères jésuites s'est enrichi en 1888, outre l'*Introduction spéciale* du P. Cornely dont nous avons parlé tout à l'heure, du *Commentaire du Livre des Juges et de Ruth*, par le P. François de Hummelauer, et du *Commentaire d'Isaïe*, par le P. J. Knabenbauer. Le premier de ces commentaires s'ouvre par des Prolégomènes dans lesquels le savant auteur étudie d'abord le titre du livre, son contenu et sa division ; il en résume les principaux faits, il en discute la question si difficile de la chronologie, il examine quel était le pouvoir des juges et la situation des Israélites à leur époque ; il dit enfin quelques mots des versions et des commentaires du livre des Juges. En tête des chapitres un à seize qui renferment l'histoire proprement dite des Juges et que le P. de Hummelauer appelle très

justement les Actes des Juges, il recherche d'abord quelles sont les sources d'où ont été tirés ces Actes, il montre ensuite que Samuel en est probablement l'auteur, et il établit en dernier lieu que l'auteur des Juges a connu le texte des cinq livres de Moïse et de Josué. Après cela vient le commentaire du texte, verset par verset, avec toutes les explications littérales, historiques, géographiques et critiques, jugées nécessaires ou utiles. Le P. de Hummelauer admet que Jephté sacrifia réellement sa fille. Les chapitres dix-sept à vingt-un sont rangés sous le titre d'Israël sans roi. Samuel en est probablement le rédacteur, et le premier récit en a été rédigé par des écrivains à peu près contemporains des événements. Ces écrivains connaissaient le Pentateuque et leur récit est digne de foi. Le Livre de Ruth a sa véritable place entre les Juges et les Rois. Il raconte des faits historiques et certains. La parenté de David avec Ruth fut la cause occasionnelle de la rédaction de ce livre, mais non la cause unique et même première : le but principal de l'auteur fut de louer la piété et la sage conduite de Ruth. On peut mettre en doute si la généalogie finale de David est de l'auteur même du livre ou si elle a été ajoutée après coup ; en tout cas, dans son état actuel, cet écrit est de l'auteur de Ruth. L'auteur en est inconnu, mais on peut croire avec assez de vraisemblance que c'est Samuel. Malgré la brièveté du récit, on y rencontre plusieurs allusions au Pentateuque. On voit, par cette dernière remarque, que le savant commentateur s'est occupé avec soin dans tout son travail des rapports des livres qu'il étudie avec ceux de Moïse, à cause de l'importance de cette question dans les débats de la critique actuelle. Dans le cours de ses explications, il réfute avec force toutes les objections des rationalistes modernes et principalement celles de M. Wellhausen. Ce qu'il dit sur les sources du Livre des Juges et de Ruth peut être sujet à discussion, ainsi que quelques autres points de détail; mais en général l'exposition est digne des plus grands éloges, la science très solide et l'explication très exacte. On rencontre, çà et là, quelques interprétations nouvelles qui paraissent bien fondées, telles, par exemple, que celle du mot hébreu *khaliphoth* (Juges, XIV, 12) qu'on traduit ordinairement par vêtements de rechange, en double, et qu'il montre signifier simplement vêtement de dessus.

9. — Le *Commentaire d'Isaïe*, par le P. Knabenbauer, ne comprend pas moins de deux gros volumes. L'importance du premier des grands prophètes justifie les développements donnés à cette explication. L'auteur avait déjà publié, en 1881, un commentaire allemand d'Isaïe, moins étendu et moins considérable. Il était donc préparé à publier le travail que nous annonçons. Dans les Prolégomènes, il fait connaître d'abord l'époque d'Isaïe, puis ce que nous savons de la personne même du prophète; il analyse la première partie du livre (chapitres I à

XXXVII) contenue dans le tome Ier; il montre qu'Isaïe en est l'auteur et il dit enfin quelques mots des principaux commentateurs, anciens et modernes, du prophète Isaïe. En tête du volume second, qui renferme les chapitres XXXVIII à LXVI, après avoir parlé du sujet de la seconde partie des prophéties, le P. Knabenbauer traite avec beaucoup de soin la question de l'authenticité de cette seconde partie, qui donne lieu à tant d'objections de la part des incrédules. Les arguments intrinsèques qu'il apporte pour prouver qu'Isaïe est bien l'auteur de la seconde partie des prophéties qui portent son nom sont particulièrement intéressants. Il fait ressortir en détail ces arguments dans le commentaire, mais il les a résumés et groupés dans les Prolégomènes. Il fait observer, entre autres, que l'auteur dit qu'Abraham a été appelé par Dieu « des extrémités de la terre, » expression que n'aurait pu employer un prophète écrivant en Chaldée, d'où Abraham était parti. La Babylonie est toujours supposée éloignée, tandis que l'écrivain parle toujours comme habitant Jérusalem. L'idolâtrie que le prophète reproche, en particulier, à ses compatriotes, est celle de la Palestine et du pays de Chanaan, non celle de Chaldée. Il parle, en effet, de vallées et de torrents, de grottes et de cavernes, qui sont communes en Palestine, mais qui sont inconnues en Babylonie, terre d'alluvion. Les arbres dont il parle sont ceux du royaume de Juda, non ceux des bords de l'Euphrate. Le palmier, l'arbre par excellence de la Chaldée, n'est pas même nommé, etc. Les objections des ennemis de la révélation sont réfutées victorieusement, et la similitude du style des deux parties de la prophétie est établie en détail. Le commentaire est complet et pleinement satisfaisant, au point de vue littéraire, grammatical et critique. Toutes les difficultés sont bien résolues : voir, par exemple, au tome II, p. 169, ce qui est dit pour démontrer l'authenticité du nom de Cyrus dans le chapitre XLIV d'Isaïe. Nous ne nous arrêterons point à quelques points de détail, qui pourraient prêter le flanc à la critique. Nous observerons seulement que les chapitres XXXVIII et XXXIX nous semblent appartenir plutôt à la première partie qu'à la seconde, cette dernière formant un tout complet, dont ces deux chapitres ne peuvent être l'introduction.

10.— M. l'abbé Verniolles, supérieur du petit séminaire de Servières, dans le diocèse de Tulle, a publié, il y a quelques années, des *Études littéraires sur les Récits bibliques,* destinées à faire ressortir les beautés de l'Ancien Testament. Ces *Études* ont eu du succès et le vénérable auteur vient de les compléter, en faisant pour le Nouveau Testament ce qu'il avait déjà fait pour l'Ancien. Ses *Récits évangéliques et leurs beautés littéraires* sont écrits sous forme de lettres à Emmanuel. M. Verniolles s'adresse à tous les chrétiens, mais ayant voué sa vie à l'éducation de la jeunesse, il s'adresse spécialement aux étudiants des mai-

sons chrétiennes. Il a voulu donner à tous un récit continu et non fragmentaire des miracles et des enseignements de l'Homme-Dieu; il a voulu, en particulier, combler une lacune de l'enseignement actuel. L'Université qui, dans ces dernières années, a chargé outre mesure ses programmes, en a impitoyablement exclu ce qui touche à la science sacrée et à la littérature biblique, c'est-à-dire une des choses qu'il est le plus utile aux jeunes gens de connaître et d'étudier. M. Verniolles s'est donc attaché à mettre en relief les scènes de l'Évangile les plus émouvantes, et les récits les plus importants, en les liant ensemble par quelques réflexions, qui en facilitent l'intelligence et donnent une connaissance assez complète de la vie de Jésus-Christ. Le texte sacré est cité le plus souvent possible, d'après les traductions françaises les mieux autorisées. Les récits de la vie de Notre-Seigneur sont précédés de réflexions sur leur caractère propre, sur l'excellence et la supériorité de l'Évangile, ainsi que de notions préliminaires sur les quatre évangélistes. Ils sont suivis de récits tirés des Actes des Apôtres, pour compléter la narration évangélique. Cet ouvrage est éminemment propre à atteindre le but que s'est proposé M. le Supérieur du petit séminaire de Servières. « On y trouve, comme l'a écrit Mgr l'évêque de Tulle à l'auteur, les qualités d'exactitude, de fidélité, d'onction pieuse et de charme littéraire qui distinguent » les *Études littéraires sur les Récits bibliques,* et qui en ont assuré le succès. Nous devons avertir, du reste, qu'on ne doit pas chercher ici une œuvre scientifique : le but de l'auteur n'a pas été de faire œuvre de science.

11. — La librairie Lethielleux a entrepris la publication de la traduction d'une œuvre considérable sur les Évangiles. Elle a pour titre : *La Vie de notre vie,* et pour auteur un Père jésuite anglais, aussi savant que pieux, le P. Coleridge. La traduction est l'œuvre d'un religieux de la même société, le P. Joseph Petit. L'ouvrage original compte déjà treize volumes et il doit en paraître encore trois ou quatre autres pour le compléter. C'est donc là un travail de longue haleine, auquel on n'est plus guère habitué de nos jours. Il est subdivisé en sept parties : *la Sainte Enfance, la Vie publique,* partagée en quatre parties, *la Passion et la Résurrection.* Chaque partie, parue en anglais, comprend plusieurs volumes. Chaque volume de la traduction se vendra séparément. Celui qui vient de paraître porte comme sous-titre : *La Préparation de l'Incarnation,* et forme un des trois volumes de la première partie : *la Sainte Enfance.* L'ouvrage entier est le commentaire d'un volume latin publié antérieurement par le P. Coleridge : *Vita vitæ nostræ meditantibus proposita.*

L'auteur a pour but de faire bien comprendre la vie et l'histoire de Notre-Seigneur, en la montrant préparée et annoncée dans l'Ancien Testament, en faisant ressortir l'accord des quatre Évangiles, en met-

tant les faits et les discours qu'ils rapportent dans l'ordre chronologique le plus vraisemblable. C'est donc un commentaire des Évangiles, pieux, simple, solide et en même temps savant, quoique l'auteur n'y étale aucun appareil d'érudition. Dans le présent volume, le P. Coleridge jette d'abord un coup d'œil sur le monde avant l'Évangile. Il étudie ensuite la prophétie en général et les principales prophéties particulières concernant le Messie, ainsi que les types et figures de la sainte Vierge. Les idées mystiques exposées ici pourront n'être pas du goût de tout le monde, mais elles sont bien conformes à la doctrine de l'Église. Le P. Coleridge explique d'abord le premier chapitre de saint Jean et les généalogies de Notre-Seigneur, il expose ensuite ce que nous savons de la vie de la sainte Vierge jusqu'au moment de l'Incarnation. Il commente enfin la préface de saint Luc, l'histoire de Zacharie dans le temple de Jérusalem, l'histoire de saint Joseph et les préludes de l'Annonciation. Tel est le contenu de ce premier volume. Peut-être les alinéas sont-ils uniformément trop longs. Ils gagneraient plus d'une fois à être coupés et soulageraient ainsi l'esprit du lecteur, à qui la lecture demanderait un peu moins d'efforts.

12. — Un professeur honoraire de l'Université, M. Bovier-Lapierre, après avoir publié divers ouvrages classiques sur les mathématiques et la grammaire, a consacré les loisirs d'une retraite honorablement méritée par une longue carrière d'enseignement, à étudier la vie de Notre-Seigneur et à en écrire l'*Histoire*. Il a divisé son travail en dix livres. 1° Il décrit d'abord la Palestine et Jérusalem à l'avènement de Jésus-Christ, l'état politique et religieux des Juifs et des Samaritains ; 2° la naissance et l'enfance de Jésus fournissent la moitié du second livre. Les suivants ont pour objet : 3° le commencement de la vie publique de Jésus ; 4°, 5° et 6° la première, la seconde et la troisième année de sa prédication; 7° la période qui s'écoule de la fête de la Dédicace à l'entrée triomphale du dimanche des Rameaux ; 8° la dernière semaine du dimanche au Jeudi saint ; 9° la Cène et le Golgotha ; 10° la Résurrection et l'Ascension. Un double appendice traite de la possession démoniaque et des reliques de la Passion.

L'auteur ne s'est pas proposé de faire une œuvre de science proprement dite, mais une exposition claire et suivie de l'histoire du Sauveur, dans le cadre simple d'un récit sans commentaires ni considérations pieuses. Il reproduit simplement le récit des quatre évangélistes, en le fondant en un tout suivi, en ajoutant çà et là ce qui manque en plusieurs endroits, pour y répandre une lumière plus abondante, en y introduisant une sobre description des lieux, en établissant les liaisons nécessaires pour rattacher la vie de Notre-Seigneur aux événements de l'histoire profane. La traduction du texte sacré a été empruntée aux traductions approuvées, comparées avec le texte grec et latin.

Les paroles prononcées par Jésus-Christ lui-même sont toujours imprimées en italiques, pour les faire ressortir davantage. Une carte de la Palestine, un plan de Jérusalem ancienne, une carte descriptive de Jérusalem et une vue du Temple servent à faire mieux comprendre l'histoire évangélique. Il est à craindre que ceux qui se serviront du plan de Jérusalem ne croient, à cause de la manière dont il est représenté, que le torrent de Cédron est un ruisseau perpétuel, tandis qu'il ne coule que très rarement, seulement pendant quelques heures après une pluie abandante. La même observation s'applique au « torrent de Gihon, » qui, du reste, n'est pas appelé dans l'Écriture « torrent, » mais « fontaine. » (Voir II *Paralipomènes,* XXXII, 30). La carte de la Palestine n'est pas non plus très exacte. L'ouvrage n'en est pas moins très propre à remplir le but que s'est proposé son auteur. Il se termine par une double table, l'une des matières, l'autre des passages relatifs à quelques questions importantes et des paraboles. L'orthodoxie du livre est garantie par trois approbations épiscopales.

13. — M. l'abbé Maunoury, chanoine de Séez, après avoir consacré quatre volumes à l'explication des Épîtres de saint Paul, vient d'en consacrer un cinquième à l'explication des Épîtres catholiques de saint Jacques, de saint Pierre, de saint Jean et de saint Jude. Le caractère propre de ces commentaires, c'est de s'attacher principalement à expliquer le texte par lui-même et à l'aide des travaux des Pères de l'Église, sans négliger complètement les travaux modernes, mais en en faisant peu usage. M. l'abbé Maunoury est un helléniste très distingué, et sa connaissance approfondie de la langue grecque lui a beaucoup servi pour l'interprétation des Épîtres. Chaque chapitre du texte sacré est précédé d'une analyse assez longue. Puis est reproduit le texte latin de la Vulgate avec une version française en regard. Nous avons enfin un commentaire développé, verset par verset. Le commentateur s'attache, entre autres choses, à justifier la traduction de la Vulgate dans un certain nombre de passages injustement attaqués, et c'est là un des mérites particuliers de son commentaire. Voir, par exemple, comment il établit (p. 16-17) qu'on peut justifier et même préférer la traduction donnée par la Vulgate de saint Jacques, I, 13 : « Deus enim intentator malorum est, ipse autem neminem tentat. » Chaque Épître est précédée d'une courte préface qui sert d'introduction. L'auteur ne touche guère qu'en passant à la question de l'authenticité des Épîtres catholiques. Il ne dit rien des difficultés soulevées à ce sujet par les incrédules de nos jours. Dans l'Introduction générale, il rappelle que l'Église a défini la canonicité des Épîtres catholiques. Dans la Préface de la seconde Épître de saint Pierre, il dit : « Après le concile de Trente et celui du Vatican, les catholiques ne peuvent plus disputer sur l'auteur de cette Épître : il est de foi qu'elle est de saint

Pierre et qu'elle fait partie des Écritures canoniques (p. 251). » Il est de foi, assurément, qu'elle fait partie des Écritures canoniques, mais il ne l'est pas qu'elle soit de saint Pierre, quoiqu'il ne puisse pas y avoir de doute à ce sujet pour un catholique. Le volume se termine par une table alphabétique des matières.

14. — Le 10 janvier 1875 mourait à Naples, en odeur de sainteté, au monastère de la *Stella Matutina,* qu'elle avait fondé, Sœur Marie-Louise de Jésus. Le 23 janvier 1885, sa cause était introduite auprès de la Congrégation des Rites. Elle avait été la correspondante de Pie IX et avait reçu des lumières particulières pour l'explication des saintes Écritures, et spécialement de l'*Apocalypse,* par laquelle elle commença son commentaire. L'impression de son livre rencontra d'abord des difficultés, mais elles furent levées à Rome, et le commentaire entier parut en 1842. Une seconde édition de l'*Apocalypse* parut en 1865 et une troisième en 1871. La première édition ne contenait qu'une explication mystique. Des explications littérales furent ajoutées à la seconde, et surtout à la troisième. Ces dernières additions sont distinguées dans l'original et dans la traduction française de M. Ernest de Saint-Amarin par deux astérisques. Telle est l'histoire de ce livre et de son auteur, racontée en tête de l'ouvrage dans un « Avertissement au lecteur » par le traducteur, dans le texte de « l'Introduction de la cause de la *Serva di Dio*, dans une notice sommaire sur la vie de sœur Marie-Louise de Jésus et enfin dans la préface écrite par l'auteur. Cette préface se termine par une déclaration dans laquelle la sœur Marie-Louise ne réclame pour tout ce qu'elle a écrit « que la seule foi humaine. »

L'ouvrage même renferme le texte latin de l'*Apocalypse* avec une traduction française en regard. Chaque chapitre est suivi d'une explication littérale, tout à fait séparée et distincte de l'explication mystique. Cette dernière est très édifiante. Quant à l'explication littérale, elle est intéressante, mais elle n'est pas toujours littérale dans le sens ordinaire du mot, et l'on ne doit pas la regarder partout comme complète. Ainsi il est dit dans l'explication littérale du chapitre v, verset 2 de l'Apocalyse : *J'ai vu un ange d'une grande puissance* : « cet ange était la figure du glorieux saint Vincent-Ferrier, car ce grand saint était un ange par sa pureté et sa science infuse de Dieu et par son amour parfait pour Dieu, etc. » Ce n'est pas là le sens littéral dans le sens strict du mot, et l'ange peut figurer beaucoup d'autres saints. Généralement, l'explication littérale n'est pas historique. La plume féminine se manifeste en plusieurs endroits. Ainsi, p. 133, nous lisons : « Ici l'on demandera peut-être si les femmes ressusciteront dans leur corps ou avec des corps d'hommes? Non, répondrai-je. Les femmes ressusciteront en femmes et les hommes en hommes. » — D'après notre auteur, les dix cornes de la bête sont les dix commandements aux-

quels, avec leurs sept têtes, c'est-à-dire leurs sept péchés capitaux, viennent se heurter les étoiles que tire après lui le dragon de sa queue. — Le chiffre de la bête est interprété de la manière suivante dans l'explication mystique : « Par ce nombre six cent soixante-dix, on entend que chacun doit se défier de trois S initiaux, c'est-à-dire de soi-même, du siècle et de Satan. » Il n'est pas expliqué dans l'explication littérale, où nous lisons seulement : « La bête qui sort de la mer figure encore les diverses sectes que la malice des hommes a inventées de tout temps sur la terre. Dans les temps de tranquillité, elles se cachent sous terre, dans des assemblées secrètes... Et de la France, que dirons-nous ? Que dirons-nous de sa capitale, cette cité grande, riche et luxueuse? La partie bonne était bonne en tout. Mais la majeure partie est remplie de toutes sortes de sectes maudites, et ces sectes, ils les ont propagées dans tous les états, en inventant les modes, ces productions du caprice. » La grande Babylone est considérée comme figurant la Babylone des passions, et l'âme raisonnable et aussi toutes les grandes cités qui ont foulé aux pieds la loi de Dieu et mis au jour tant de « sectes destructrices de la saine morale, le spiritisme, le magnétisme, les meurtriers, les incendiaires, les carbonaro, les maçons. » — Pour ce qui regarde le règne de mille ans, l'auteur nous dit : « Les mille années ne doivent pas se compter numériquement ni depuis le temps où écrivait saint Jean, mais doivent s'entendre d'une période qui précédera le dernier temps, avant la destruction finale du monde. » — La Jérusalem céleste figure chacun des bienheureux et aussi l'ensemble de tous les saints. — Le commentaire est suivi d'un abrégé de la vie du glorieux saint Jean, apôtre. Sœur Marie-Louise y dit que la sainte Vierge mourut à Jérusalem et que ce ne fut qu'après cette mort que saint Jean alla à Éphèse. Il y mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, et « l'on peut pleinement croire que saint Jean est ressuscité par la volonté de Dieu. » On peut voir, par tout ce que nous venons de dire, que ce commentaire de l'Apocalypse est surtout un livre d'édification, rempli de pensées pieuses et d'avis salutaires.

15. — Il nous arrive de l'île Maurice une réfutation de *la Bible dans l'Inde,* de M. Louis Jacolliot. Elle a pour auteur M. Victor Pitot et a d'abord paru dans les colonnes de la *Planters Gazette.* Le livre de M. Jacolliot est une des productions les plus méprisables de notre siècle, puisqu'il n'est qu'un tissu de mensonges, d'inventions et de falsifications, mais on est bien obligé de le combattre et d'en signaler la mauvaise foi, quoiqu'il n'en vaille certes pas la peine, puisqu'il devient pour un trop grand nombre de lecteurs une source de perversion et d'incrédulité. M. de Harlez l'a réfuté ex professo en Europe. M. Max Muller, dans son premier discours prononcé à Strasbourg sur la science des religions, en 1872, le qualifie de « sot livre, » et il affirme

catégoriquement que les prétendus textes cités par M. Jacolliot comme tirés des livres sanscrits sont des textes faux et fabriqués. Mais la plupart des lecteurs de M. Jacolliot croient à sa sincérité et à sa science, et ils acceptent comme authentiques les passages qu'il prétend emprunter à la littérature de l'Inde, quoiqu'ils soient de son invention. Il est donc nécessaire de le démasquer, pour prévenir ses dupes du piège dans lequel il les fait tomber. M. Pitot démontre l'ignorance de l'auteur de *la Bible dans l'Inde,* en fait de linguistique, de littérature indienne, de chronologie et d'histoire ; il rapporte ensuite le jugement des hommes compétents sur l'œuvre de M. Jacolliot, et il conclut enfin: « On s'inquiète beaucoup de la falsification du pain, du beurre, du champagne et des petits pois ; que l'on s'énerve, que l'on s'indigne des souillures journalières infligées à la littérature, à l'histoire, à la science... Alors les livres pareils à *la Bible dans l'Inde* iront, loin d'obtenir les succès affligeants dont nous sommes témoins, envelopper le riz fait de graviers, le pain de plâtre, le beurre de suif des boutiquiers voleurs. La falsification de la vérité est assurément la plus odieuse et la plus funeste de toutes, et celui qui, par des falsifications de textes, veut faire accroire aux ignorants que la Bible tire son origine de l'Inde ; celui qui « déclare avoir trouvé dans les livres de l'Inde la vie de Jezeus Christna, dont celle du Christ n'est évidemment qu'un pastiche, » celui qui vilipende nos livres saints au moyen de procédés que Voltaire lui-même aurait jugés indignes, celui-là mérite d'être attaché au pilori. La réfutation de *la Bible dans l'Inde,* de M. Pitot, sans être une œuvre de haute science et malgré une rédaction parfois un peu défectueuse, mérite d'être signalée à ceux qui auraient pu être séduits par les productions de M. Jacolliot comme à ceux qui désirent détromper ses victimes. M. Pitot dit avec raison : « Il n'existe pas, à ma connaissance, de livre plus dénué de critique et de science » que celui de M. Jacolliot. M. Jacolliot est, en effet, si ignorant, qu'il affirme que « le sanscrit a formé le *grec* ainsi que *toutes* les langues *anciennes et modernes.* » Il déclare que Jéhovah vient du sanscrit *zeus* et de la suffixe sémitique *vah.* De sorte que les Hébreux, qui appelaient Dieu probablement Iahvé, et qui ne l'appelaient certainement pas Jéhovah, l'ont tiré du sanscrit *zeus,* qui est grec et n'est pas sanscrit ; ont changé le *z*, qui n'existe pas en sanscrit, en *j;* ont également changé le *eu,* qui n'existe pas davantage en sanscrit, en *eo,* et après avoir ainsi formé *jeo* de *zeus,* ont ajouté, à la fin du mot, la conjonction *vah,* qui, en hébreu, se place toujours et sans exception, au commencement du mot. Et c'est ainsi que Jéhovah vient du sanscrit ! M. Pitot, après avoir cité de nombreux exemples de ce genre, ajoute avec raison : « De tout ce qui précède, il résulte que M. Jacolliot nous trompe. Il nous trompe lorsqu'il nous parle de linguistique ; il nous trompe lors-

qu'il nous parle d'étymologies ; il nous trompe lorsqu'il nous donne comme du sanscrit des mots qui ne le sont pas ; il nous trompe encore lorsqu'il nous fait des citations soi-disant empruntées aux livres sanscrits (à des livres qui n'existent pas et n'ont jamais existé !) Il nous trompe ! Que ne puis-je assurer qu'il se trompe lui-même ! »

16. — M. Hermann Strack a réuni dans un petit nombre de pages tout ce qu'il est le plus utile de savoir sur le Talmud. Son opuscule, intitulé : *Introduction au Talmud,* a été primitivement écrit pour la seconde édition de l'Encyclopédie de théologie protestante de Herzog. Il est rédigé d'une façon très méthodique, claire et précise. Après diverses observations préliminaires, l'auteur nous fait connaître la division et l'ordre des traités talmudiques; il en donne le résumé; il fait l'histoire de cette vaste compilation; il en apprécie le contenu et la langue et il en donne enfin la bibliographie. M. Strack fournit beaucoup de renseignements pratiques, mais la plupart des lecteurs trouveront insuffisant et trop incomplet son jugement sur le Talmud : il indique presque exclusivement les principaux ouvrages récents pour et contre le Talmud; il énumère ensuite quelques motifs qui peuvent expliquer les jugements trop défavorables qu'on a portés contre cette collection, et il engage avec raison à se tenir en garde contre des exagérations, fondées sur des détails, et non sur l'ensemble de l'œuvre, mais d'appréciation générale et de vue d'ensemble, il n'en donne point.

17. — Le tome troisième de la traduction française de l'*Histoire des Juifs,* de Graetz, est en vente. Ce volume a été traduit par M. Moïse Bloch. Il embrasse la période qui s'étend depuis la destruction du second temple, en l'an 70 de notre ère, jusqu'au déclin de l'exilarchat, en 920. Nous sommes donc maintenant en dehors de la période biblique. Mais, si l'intérêt s'amoindrit pour un grand nombre de lecteurs, la période traitée dans ce volume n'en garde pas moins de l'importance, même au point de vue chrétien; car c'est pendant ce temps qu'a été élaboré le Talmud, dont l'auteur nous raconte l'histoire et la composition fort utile à connaître pour les théologiens et les commentateurs de l'Écriture sainte. Les autres principaux sujets contenus dans ce volume sont, pour nous, l'école juive de Jabné, la révolte de Barcochébas, le triomphe définitif du christianisme. On y trouve exposées certaines choses dont la place n'était pas marquée ici, comme l'origine du Livre de Tobie. M. Graetz, qui est rationaliste, écrit avec assurance : « Le contenu de cette composition (le Livre de Tobie) ne laisse aucun doute sur l'époque de sa composition ; il date certainement du temps d'Adrien. » (p. 105). Tobie a été cité avant cette époque dans la seconde lettre aux Corinthiens, attribuée au pape saint Clément, et dans l'Épître de saint Polycarpe aux Philippiens; il existait donc incontesta-

blement avant cette époque. Mais M. Graetz est porté à attribuer des dates trop récentes à plusieurs livres de l'Ancien Testament, comme aussi du Nouveau. Ainsi, il affirme que le premier Évangile, l'Évangile de saint Matthieu, fut composé « environ un siècle après la mort de Jésus » (p. 105), tandis qu'il fut composé entre l'an 45 et 48 de notre ère. M. Graetz accepte la plupart des erreurs de Christian Baur, sur les origines du christianisme. Il écrit, par exemple, p. 45 : « Privée de l'appui de cet apôtre (Paul), la doctrine de Jésus, incomplète, mi-essénienne, adoptée par des disciples ignorants et des femmes de réputation douteuse, aurait promptement disparu. » Aussi il appelle saint Paul le « principal fondateur du christianisme. » Il dit que les Ébionites le surnommèrent Simon le Magicien (p. 49). D'après lui, l'Apocalypse, attribuée à Jean et imitée des visions de Daniel, a été composée par un prophète de la secte des judéo-chrétiens (p. 50), etc. Au milieu des renseignements importants que donne M. Graetz, sur l'histoire des Juifs, il y a donc beaucoup d'erreurs très graves sur l'histoire des premiers chrétiens.

18. — M. Joachim Ménant nous fait connaître *Ninive et Babylone* dans la *Bibliothèque des Merveilles*, publiée par la librairie Hachette. C'est un des savants qui ont le plus contribué parmi nous à vulgariser les découvertes assyro-chaldéennes. Non content de publier des travaux tout à fait scientifiques, comme sa grammaire assyrienne et son syllabaire assyrien, il a fait aussi un certain nombre de publications populaires dont *Ninive et Babylone* est une des meilleures. Cent sept gravures nous mettent sous les yeux ce que nous décrit l'auteur. Il nous conduit d'abord, dans une première partie, dans le pays d'Assur ou l'Assyrie, il nous raconte les découvertes faites, depuis 1840, dans ces régions, il résume l'histoire assyrienne et décrit ensuite Ninive et ses palais, en particulier ceux de Sennachérib, d'Assarhaddon, d'Assur-bani-pal et enfin celui de Sargon à Khorsabad. Il nous fournit des renseignements intéressants sur les constructions assyriennes, la décoration des palais, la sculpture, le bronze et les métaux, la glyptique, la polychromie et les bibliothèques. La seconde partie, intitulée *Babylone,* nous fait descendre en Chaldée, et traite successivement de la géographie du pays, de son exploration, de ses ruines, de son histoire, des travaux et des constructions de Nabuchodonosor, de la vie privée, des sciences et de la religion des Chaldéens, de l'occupation arienne, de la conquête d'Alexandre et des Séleucides. L uteur a plusieurs fois occasion de toucher aux faits bibliques ; c' t ainsi qu'il nous parle du déluge, de la Chaldée au temps d'Abraham, d Mérodach-Baladan, de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Il est regrettable que l'auteur parle quelquefois comme les rationali es. C'est ainsi que nous lisons (p. 289) ces lignes en opposition

avec les croyances catholiques : « Je n'entrerai pas dans l'examen de cette question (de l'authenticité du livre de Daniel). L'auteur, quel qu'il fût, a rendu les idées qui avaient cours à l'époque où il écrivait, et si l'on ne peut voir dans ses écrits le souffle d'une inspiration autorisée, nous y trouvons au moins des descriptions étendues du passé, sous forme de prophéties de l'avenir. L'auteur y apporte sans doute le contingent d'une imagination exaltée qui fait croire qu'il n'a pris les incidents du règne de Nabuchodonosor et de ses successeurs que comme un thème destiné à exalter le peuple juif et à jeter le mépris sur ses oppresseurs. » (Voir aussi page 297). Il est d'autant plus fâcheux de rencontrer dans ce livre des passages de ce genre que la lecture en est d'ailleurs intéressante, agréable et utile.

19. — M. René Ménard publie dans la *Bibliothèque populaire des écoles de dessin* un *Cours d'histoire générale* où nous remarquons *l'Ancienne Asie* et *l'Égypte*. Ce cours, très abrégé et très succinct, est rédigé par demandes et par réponses et illustré d'assez nombreuses gravures d'après les monuments antiques ou d'après les grands artistes. Chaque leçon est accompagnée d'indications, qui sous le nom de *Promenade du dimanche*, ont pour but de signaler aux élèves des écoles de dessin les œuvres antiques les plus dignes d'attention dans les musées de Paris. *L'Ancienne Asie* fait connaître en premier lieu, les Hébreux, à l'époque patriarcale et sous les rois de Juda et d'Israël, puis l'Asie orientale ou l'Inde, et enfin l'Asie occidentale, c'est-à-dire la Syrie et la Perse. *L'Égypte* expose en trois leçons : premièrement les événements principaux de son histoire ; secondement la religion et ses usages funèbres ; troisièmement son organisation politique et ses usages civils. Tous les renseignements que donne l'auteur sont en général exacts et bien choisis ; il évite autant qu'il peut de rien dire de blessant pour les croyants ; l'esprit d'incrédulité perce néanmoins quelquefois, comme quand il écrit au sujet des patriarches (p. 21) : « Il n'existe aucun document authentique sur ces époques reculées. » M. René Ménard prétend donc que la Genèse n'est pas un document authentique ! Le premier volume contient vingt-huit gravures, le second dix-huit. Ce n'est pas sans quelque surprise qu'on remarque que la description faite par l'auteur de ses illustrations n'est pas toujours d'accord avec l'illustration même. Ainsi, dans *l'Égypte* (p. 36), en expliquant la figure 10 qui représente le jugement de l'âme, en présence d'Osiris, chez les Égyptiens, il nous dit que le mort est « coiffé du cône funéraire ; » or, nous ne voyons aucun cône funéraire sur la tête du mort ; il dit de plus : « La déesse qui l'accompagne porte en guise de tête une plume d'autruche, symbole de justice chez les Égyptiens ; » or cette déesse a bel et bien une tête de femme et non une plume d'oiseau en guise de tête. M. Ménard, par une distraction étrange, décrit

non pas la gravure qu'il offre à ses lecteurs, mais d'autres scènes du jugement des morts qu'on voit en effet représentées en Égypte.

C. J.

PHILOSOPHIE

(*Suite. Voir la livraison de décembre 1888.*)

Métaphysique. — 12. *De objectivitate cognitionis humanæ* ad Leonis XIII, pont. max., 1ae missae commemorationem quinquagenariam celebrandam scripsit Dr Jo. Straub. Friburgi Brisg., Herder, 1887, gr. in-8 de 112 p., 2 fr. 50. — 13. *Prolegomeni alla soluzione del problema ideologico,* pel. can. Franc. Forcisi. Catania, Giac. Pastore, 1887, in-16 de 193 p., 2 fr. — 14. *La Logique de l'absolu. Une loi de l'esprit humain et sa portée philosophique,* par Edmond Braun. Paris, Perrin, 1887, gr. in-18 de xiv-198 p., 2 fr. 50. — 15. *De l'absolu. La Loi de la vie,* par Olivier de Sandervat. Paris, F. Alcan, 1887, gr. in-8 de xix-211 p., 5 fr. — 16. *Loisirs de la vieillesse, ou l'Heure de philosopher,* par le Dr Nivelet. Paris, F. Alcan, s. d. (1887), in-12 de 166 p., 3 fr. — 17. *Esquisse d'une philosophie de l'être,* par J.-E. Alaux, prof. de philosophie à l'École des lettres d'Alger. Paris, F. Alcan, 1888, gr. in-8 de 105 p., 1 fr. — 18. *La Psychologie métaphysique,* par le même. Paris, Alph. Picard, 1887, gr. in-8 de 47 p., 1 fr. 50. — 19. *Analyse et Synthèse,* par Barbié du Bocage. Paris, G. Masson, 1888, 2 vol. gr. in-8 de xx-504 et 584 p., 15 fr. — 20. *La Civilisation et la Croyance,* par Ch. Secrétan, prof. à l'Académie de Lausanne, 1887, Paris, F. Alcan, 1887, gr. in-8 de 477 p., 7 fr. 50. — 21. *Le Problème du mal,* par A. Ott. Paris, Fischbacher, 1888, gr. in-8 de 365 p., 7 fr. 50. — 22. *Le Problème du mal,* par le P.-J. de Bonniot, de la Comp. de Jésus. Paris, Retaux-Bray, 1888, gr. in-8 de 402 p., 5 fr. — 23. *Dieu dans l'histoire, ou la Foi du genre humain,* par A.-L. Jouve, aumônier du lycée de Châteauroux. Paris, Berche et Tralin, 1887, in-8 de xviii-408 p., 6 fr. — 24. *Un nouveau système spiritualiste. L'Évolution de l'idée de Dieu,* par T.-P. Thomson. Albi, imp. Nouguès, 1887, in-12 de 336 p. — 25. *Philosophie et Athéisme,* par Ernest Hello. Paris, Poussielgue, 1888, gr. in-18 de viii-395 p., 3 fr. 50. — 26. *Esse formale est ne creaturis intrinsecum annon?* Dissertatio critica, auct. Alb. Barberis, in coll. alberoniano phil. prof. Placentiae, typis « Divus Thomas, » 1887, in-12 de viii-144 p., 2 fr.

Morale. — 27. *Il Rinnovamento della giurisprudenza filosofica secondo la scolastica,* per l'avv. Valentino Rivalta. Dissertazione. Bologna, Nic. Zanichelli, 1888, gr. in-18 de 120 p. — 28. *Elementos de derecho natural,* por D. Rafael Rodriguez de Cepeda, catedr. en la Universitad de Valencia. Parte primera. Valencia, imp. Domenech, 1887, in-12 de 418 p., 4 fr.

12 et 13. — Voici deux opuscules dont le sujet est presque le même, dont la doctrine est absolument identique, et qui d'ailleurs se rapprochent naturellement, puisque l'un et l'autre sont dédiés à Léon XIII à l'occasion de son jubilé sacerdotal. — Le premier vient de Fribourg en Brisgau et roule sur *l'Objectivité de la connaissance humaine.* Le jeune auteur, le Dr J. Straub, a voulu saper les bases du scepticisme et poser les vrais fondements de la philosophie première. Il traite, dans un latin clair et précis, de la connaissance en général, des sens, du langage dans son rapport avec la connaissance, de l'intellect actif et possible, des espèces expresses et impresses, des universaux, etc., en ayant un soin particulier de mettre en relief la valeur objective soit des représentations sensibles, soit des concepts rationnels. La doctrine est partout puisée dans saint Thomas, et dans ses interprètes contempo-

rains, surtout allemands, Kleutgen, Plassmann, Pesch, etc. La réfutation de Kant paraît avoir été le principal objectif de M. Straub ; il est certain que la critique de la raison pure perd son prestige en face des analyses profondes et précises de la philosophie traditionnelle. Il serait d'ailleurs injuste de demander un développement scientifique complet à une rapide dissertation, qui tend surtout à démontrer l'inanité et le danger d'une philosophie trop vantée, qui « ne mérite d'être comptée qu'au nombre des grandes erreurs de l'esprit humain. »

— Sous le titre de *Prolégomènes à la solution du problème idéologique*, M. le chanoine P. Forcisi nous envoie de Catane seize leçons de métaphysique fondamentale adressées aux élèves du grand séminaire de cette ville, où l'auteur professe la philosophie. Il suit partout saint Thomas, mais son objet propre est d'établir l'idéologie thomiste sur les ruines de deux autres hypothèses idéologiques, savoir : 1° l'innéisme, auquel se rattachent le formalisme kantien et l'ontologisme ; et 2° le sensualisme. M. Forcisi déploie un vrai talent d'analyse et de discussion dans tout ce petit traité. Il était difficile, en particulier, de mieux montrer l'accord de l'idéologie thomiste, ou du pouvoir abstractif de l'intelligence agissant sur les images sensibles, avec la vraie nature de l'homme. La réfutation des systèmes opposés, y compris celui de Rosmini, n'est ni moins lumineuse ni moins solide. Mais tout cela est court, modeste, élémentaire, et d'autant mieux approprié, sinon à l'élite des philosophes de profession, des savants préoccupés de métaphysique, au moins au public spécial qu'avait en vue l'excellent professeur : aux jeunes gens qui veulent recevoir dans toute leur lumière et toute leur pureté les principes de la métaphysique traditionnelle.

14. — Le petit livre que M. Edm. Braun a intitulé : *Logique de l'absolu*, est une revendication très énergique et très sérieusement étudiée de la métaphysique spiritualiste contre toutes les philosophies négatives de notre temps. Le jeune écrivain a bien vu que, malgré la multitude et le désordre des systèmes, les penseurs se partagent en deux camps absolument opposés sur ces divers terrains : religion, psychologie, ontologie, logique, morale, esthétique, politique, sciences positives même. Le nœud de la division est dans une seule idée, « l'absolu, » rejeté d'une part et proclamé de l'autre. Il y a pourtant quelque chose d'arbitraire dans la détermination exacte de l'absolu poursuivie et exprimée par M. Braun. Il reconnaît trois principaux absolus : l'Être premier, le moi, le monde ; et dans le moi, les principes intellectuels, soit objectifs, soit subjectifs, et, de plus, la loi morale, la liberté, l'immortalité personnelle. Ce sont bien là les vérités qui constituent le *credo* de la philosophie spiritualiste et chrétienne, ou de ce que Leibniz appelait *philosophia perennis*. Mais il y a un peu d'artificiel dans la construction systématique de M. Braun, et il serait peut-être mieux à tous

égards de ne pas mettre sous la même rubrique d'*absolu* des vérités si différentes dans leur essence et dans leur mode d'acquisition ou de démonstration.

Sa thèse, opposée à toutes les négations positivistes, est celle-ci : « La recherche de l'absolu est une loi de l'esprit humain. » Elle est démontrée, d'abord, par un coup d'œil sur l'histoire entière de la philosophie, qui prouve à merveille que les questions d'au-delà s'imposent à l'homme et que la métaphysique est nécessaire. Une seconde partie démontre cette absolue nécessité par l'aveu direct ou indirect des philosophes et savants de notre temps. De part et d'autre l'information est riche, sinon complète, et les témoignages accumulés sont du plus haut prix et du plus vif intérêt, par eux-mêmes et par l'heureux emploi et les sages commentaires du savant et judicieux apologiste. La conclusion qui ressort de tout son travail est bien celle qu'il exprime lui-même : « La recherche de l'absolu est une loi inhérente et indestructible de l'esprit et du cœur de l'homme. Cette loi est la condamnation du relativisme universel (positivisme, subjectivisme, phénoménisme, agnosticisme, etc.), et constitue une preuve en faveur de la vérité du spiritualisme traditionnel et chrétien, défenseur né de l'absolu. »

Il y a dans ce remarquable essai une érudition et une force logique toujours rares, surtout réunies. On peut y signaler aussi quelques subtilités, quelques abus des citations ; on peut surtout le trouver trop sommaire, trop serré. Ce n'est qu'un début, mais qui assure à la philosophie chrétienne une excellente recrue.

15. — M. Olivier de Sanderval traite, lui aussi, *De l'absolu,* et croit nous révéler *la Loi de la vie.* Mais il appartient à une tout autre famille d'esprits. Il est de ceux qui, n'ayant pas de principes métaphysiques fixes, devraient s'abstenir de la métaphysique. Il en fait cependant, et son exemple démontre une fois de plus que les questions de la philosophie première s'imposent, et qu'il n'y a pas moyen de les éliminer. Les premières pages du livre dénoncent un esprit élevé, que les grands problèmes attirent. Dès l'enfance, l'auteur a été frappé de l'inquiétude incurable des vieux savants qui fréquentaient son père ; plus tard, il a lui-même souffert cruellement de l'incertitude de la destinée humaine. « La mort m'a pris mon ami, celui qui partageait ma vie, en qui était mon âme, celui dont l'influence et dont la pensée animaient tout en moi. Toutes mes forces anxieuses se sont élancées dans le vide après lui. Elles ont appelé, cherché, voulu le contact rompu. Je n'ai rien trouvé, rien ressenti qui ne fût pas en moi, dans mon souvenir, dans mon imagination, dans la sensibilité réfléchie de mon amitié toute vive (p. 3). » C'est-à-dire que la méthode empirique n'a pas pu lui donner une certitude de ce qui est hors de l'expérience. On soupçonne déjà que la portée philosophique de l'écrivain n'égale pas

sa hauteur d'aspiration. Il a bien vu, il a dit éloquemment que le culte de la vérité est infiniment au-dessus de toutes les préoccupations de la vie vulgaire; mais il n'a pas trouvé le chemin de la vérité, il semble même le couper à plaisir sous ses pieds. Ce repos que cherche tout mouvement, ce suprême repos que la religion place après la vie comme le terme et la sanction de la conduite morale, il le place dans la conscience scientifique du progrès universel. « L'individu n'est pas immortel, il n'est qu'une forme passagère du mouvement progressif; notre humanité même n'est qu'un moment du progrès de l'être qui va à l'absolu (p. 40). » La doctrine de M. O. de Sanderval sur la naissance du relatif au sein de l'absolu (p. 92) est absolument contradictoire, et ne saurait satisfaire un esprit logique. Ses vues sur le développement de la vie à ses divers degrés sont d'un homme appliqué à l'étude des sciences et familier aux objets scientifiques, mais peu soucieux de méthode exacte et de démonstration rigoureuse. Autant ses conclusions sont funestes, autant ses preuves sont illusoires. Il nous dit lui-même dans l'épigraphe de son livre, empruntée à Pascal, que ses preuves consistent à forcer la réflexion et le retour sur soi-même pour y « trouver la vérité dont on parle. » Cette réflexion suffit, en effet, pour réduire en fumée la doctrine par laquelle M. de Sanderval croit satisfaire les plus hautes aspirations de l'âme et qui remplit ce livre où manque, non pas le talent, mais la logique la plus élémentaire.

16. — Encore un rêve métaphysique, dont je ne voudrais parler qu'avec sympathie, parce que l'auteur est un vieillard et qu'il l'adresse à ses « confrères en âge, » pour « apporter quelque distraction à ceux que le scepticisme ou le matérialisme obsède. » Malheureusement, la distraction ne vaut guère mieux que l'obsession qu'elle veut conjurer. Il est vrai que le caractère très superficiel de la discussion en atténue le danger. M. le Dr Nivelet parle un langage simple, familier, plein de bonhomie, et c'est pour le mieux; mais en dégageant les plus graves problèmes de ce qu'il appelle « les subtilités de la métaphysique, » il enlève à ses doctrines, s'il a des doctrines, toute valeur scientifique sérieuse.

A vrai dire, son livre n'est qu'un carnet de notes, un simple extrait de lectures, accompagné d'un jugement sommaire. C'est par hasard, ou peu s'en faut, que l'auteur a rencontré, lu, goûté, d'abord (1883) *Dieu dans la nature*, de M. Flammarion; puis *la Crise philosophique*, de M. P. Janet; puis les deux *Histoires de la philosophie*, de M. Fouillée et de M. L. Brothier. C'est du premier que procède la partie des *Loisirs de la vieillesse* qui a pour titre : *Spiritualisme et Matérialisme;* à M. Janet se rattache celle qui est intitulée : *Idéalisme et Positivisme*, MM. Fouillée et Brothier ont fait les principaux frais du long défilé de systèmes qui est étiqueté : *Panthéisme et Syncrétisme*. Une quatrième

partie, la plus courte, donne quelque idée de *la Vie éternelle*, du P. Enfantin. De ce long voyage, le bon docteur a rapporté, comme il arrive souvent, des impressions assez contradictoires, et surtout fort confuses. Le monisme d'Haeckel a pourtant son suffrage; mais il convient que la question de la cause première, et bien d'autres questions, restent à éclaircir. « Quand l'âme, à la mort, se sépare d'une partie quelconque de la matière, dit-il pour son compte, elle rentre dans le GRAND TOUT DYNAMIQUE et porte le principe de vie à d'autres parties (p. 160). » Valait-il la peine de déranger ses « confrères en âge » pour leur suggérer une hypothèse si peu consolante?

17. — Les pages de métaphysique publiées par M. J.-E. Alaux, sous ce titre : *Esquisse d'une philosophie de l'être*, ne sont qu'un programme, et leur mode même de rédaction, tout en énoncés qui attendent leurs preuves, ne permet guère de les discuter. Cependant le seul rapprochement de nombreuses thèses qui s'enchaînent pour former un système intéressera les esprits philosophiques et attirera nécessairement, tantôt leur adhésion, tantôt leurs difficultés. L'auteur et ses doctrines méritent certes l'attention. Héritier de l'école spiritualiste française de la première moitié de ce siècle, M. Alaux a été des premiers et des plus zélés à signaler et à compléter ce qui lui manquait du côté de la science et de la métaphysique, sans s'allier pourtant aux novateurs suspects qui ont amoncelé, à bonne intention sans doute, tant de nuages sur les sommets de la philosophie. Il a déjà publié, sous le titre d'*Analyse métaphysique*, la méthode qui doit présider, selon lui, à la constitution de la science première. — Il espère, « si Dieu lui prête vie et force » (p. 5), donner au public cette science elle-même dans deux ouvrages relatifs l'un à l'âme, l'autre à Dieu et au monde. L'ébauche non discutée qu'il nous offre aujourd'hui démontre une fois de plus des mérites qui nous étaient bien connus : une remarquable puissance de réflexion, une foi profonde dans les principes supérieurs à l'expérience, une ferme possession de ces deux pôles de toute vraie philosophie : Dieu créateur et l'âme libre. Le reste du système est loin d'offrir partout la même sûreté. L'idée centrale est solide autant que magnifique : « Dieu est au fond de tous (les êtres), mettant dans les uns, pour diriger leur instinct, une raison inconsciente dont il est aussi la lumière : puissance de toutes les puissances, force de toutes les forces, raison de toutes les raisons » (p. 31). Mais, d'abord, le point de départ de cette esquisse est, ou paraît être, (ut entier en définitions abstraites, et l'on est payé depuis longtemps] our se méfier d'un pareil début, pour peu que l'on se tienne en garde (ntre l'idéalisme et le panthéisme. Ensuite, le grave problème de la (ation semble résolu à l'encontre de l'absolue liberté de Dieu. Enfin (our ne pas toucher une foule de points secondaires, qui ont besoin

d'éclaircissement et de discussion), l'œuvre entière se résume en une sorte d'universelle évolution, séduisante peut-être par la puissance et la grandeur de l'idée, mais pleine de pièges dangereux. Le progrès des êtres, aux yeux de l'auteur, va de l'inconscience à la vie raisonnable et libre, et de celle-ci, à travers l'épreuve (d'où peut naître le péché, qui entraîne la souffrance), à la perfection, à la divinisation de l'être. Ces formules n'ont besoin que de s'adapter à celles du *Credo* chrétien pour être pleinement acceptables. Malheureusement cette adaptation n'est pas faite ici, elle semble même implicitement rejetée par l'auteur ; et dès lors le sens et la portée soit de la création, soit de l'épreuve et de ce qu'il appelle « la crise de l'être, » se trouvent gravement compromis.

18. — C'est pourtant avec la plus vive sympathie que nous accueillons le début de sa *Psychologie métaphysique* et que nous en attendrons la suite et le couronnement. A l'heure même où toutes les faveurs semblent être pour la psychologie expérimentale — et plût à Dieu qu'il ne fallût pas dire plus nettement la psychologie négative! — on doit louer d'autant plus M. Alaux de s'attacher énergiquement à la psychologie métaphysique : « On n'en veut pas, dit-il lui-même. On est *positif*. On relègue l'âme, comme on relègue Dieu, dans le pays des rêves enfantins. Ni Dieu ni l'âme ne se touchent : l'observation, l'expérience, aidée même des plus subtils instruments, ne les atteint pas. Donc on les laisse à l'écart, vains fantômes, chimères bonnes tout au plus pour effrayer les femmes » (p. 9). M. Alaux en appelle de cet arrêt funeste autant que frivole et insensé. Tout en reconnaissant une psychologie pure, simple étude des faits révélés par la conscience, et une psychologie mixte ou psychophysiologie qui recherche le rapport des faits psychiques avec l'organisme, il maintient les droits de la psychologie métaphysique. C'est que « la psychologie atteint au-delà des faits de conscience ; ou, pour mieux dire, la conscience atteint, au delà des faits, au delà de ses propres phénomènes, l'être même qui se manifeste par eux (p. 24). » Mais, pour M. Alaux, à l'encontre de M. Ravaisson et (sans qu'il le dise) en accord avec la scolastique, la connaissance de l'âme par elle-même n'est pas directe et intuitive; elle s'opère par l'intermédiaire des phénomènes et n'en reste pas moins positive et certaine. Les pages qui suivent n'ont peut-être pas tout le développement que comporte ce grave problème : Qu'est-ce que l'âme? Mais il est probable que les cinq études suivantes corrigeront ce qui peut sembler insuffisant dans celle-ci, que l'auteur résume en ces termes : « Nous avons fixé l'objet propre de la psychologie métaphysique : l'âme, être conscient, ayant une existence propre, irréductible au corps; et nous en avons fixé la méthode : la raison appliquée à l'observation interne, pour en suivre les inférences légitimes jusqu'où elles pourront nous conduire : jusqu'au principe de

notre être, jusqu'au secret de notre destinée, jusque dans la haute sphère de ces problèmes redoutables qui ne sont pas la vaine curiosité de l'homme, mais son intérêt le plus vif, son plus noble souci et quelquefois son tourment. » Voici le titre des chapitres suivants qui mériteront, espérons-le, de l'Académie des sciences morales et politiques — et aussi du public sérieux — le même accueil favorable : *l'Intelligence, la Sensibilité, la Volonté, la Vie humaine, la Vie éternelle.*

19. — Les deux forts volumes publiés par M. Barbié du Bocage, sous le titre d'*Analyse et Synthèse*, — titre accompagné d'une figure géométrique qui est censée représenter les rapports entre Dieu, la matière, l'homme et l'âme, — inspirent tout d'abord une sorte de crainte, où le respect se mêle à la défiance. Cette impression, il faut le dire, persiste, ou peu s'en faut, jusqu'à la fin. L'auteur dédie son œuvre laborieuse à l'épouse qu'il a perdue, et souhaite de mourir comme elle est morte, « au milieu des *siens* agenouillés et le Christ aux lèvres. » Il dit dès la première page de sa préface : « J'ai cherché à prouver à l'homme, avec l'existence de Dieu, le mérite de l'enseignement chrétien ; et c'est en glanant dans la science que je crois en avoir trouvé des preuves. » Le contenu de l'ouvrage répond-il à ces promesses ? Oui, au moins dans une large mesure. Les premiers livres, surtout théoriques, donnent bien la note générale du spiritualisme chrétien sur ces thèmes éternels de la philosophie : le Créateur et la création, la vie, la mission de l'homme, la morale. Le résumé d'histoire universelle, qui remplit les livres suivants (partie du premier volume et tout le second), respire le même esprit, le même zèle pour la propagation des saines doctrines morales et religieuses. Il faut ajouter malheureusement que l'auteur n'est pas assez familier avec les études philosophiques pour donner toujours à son exposition et à ses preuves la force, la correction et la précision désirables. Ce qui est plus fâcheux encore, c'est que les doctrines mêmes de l'ouvrage s'écartent çà et là, contre l'intention de l'écrivain sans doute, des données les plus certaines de la vraie philosophie et de la vraie religion. Dès les premières pages, M. Barbié du Bocage voulant trouver la raison de la création, ose écrire : « Une spiritualité inactive serait un non-sens, quelque chose d'incompréhensible ; or, une activité ne peut se traduire que par un fait, et ce fait est la pensée ; mais une pensée n'ayant d'autre objet qu'elle-même est une vaine abstraction. C'est l'impuissance. Dieu était donc forcé de devenir créateur (t. I, p. 4). » Voilà certes une négation non équivoque de la liberté de l'acte créateur. A l'autre bout de sa carrière, l'estimable auteur dit ou semble en dire que les âmes dévoyées rentreront toutes, « après mille réparations, dans le sein même de Dieu (t. II, p. 581). »

Il fallait signaler de pareilles taches, qui déparent gravement un tra-

vail d'ailleurs recommandable par un long et noble effort en faveur des doctrines les plus élevées et même par une profonde sympathie pour le catholicisme.

20. — M. Ch. Secrétan, qui tient une place si élevée dans la philosophie contemporaine, et qui a toujours eu le mérite de ne séparer la métaphysique ni de la religion ni de la vie morale, politique et sociale, vient de résumer ses doctrines dans un livre à la fois très profond et très vivant, qui porte ce titre significatif : *La Civilisation et la Croyance*. Quelque graves que soient les oppositions entre nos doctrines et le système du savant professeur de Lausanne, ce n'est pas sans un très vif sentiment de sympathie et de respect qu'on aborde une œuvre de cet ordre, évidemment inspirée par le désir de relever et d'affermir la moralité de notre génération. De fait, l'écrivain n'avait jamais, ce me semble, atteint ce degré d'émotion virile, de chaleur contenue, de richesse d'images; et, en allant au fond, beaucoup de ses pages, parmi les premières surtout, sont aussi solides qu'éloquentes.

Se plaçant dès le début sur le terrain de la réalité la plus concrète, M. Secrétan étudie « la situation, » et approfondit successivement la « question politique » et « la question économique. » Dans la première, le fait dominant et inéluctable, le triomphe de la démocratie, ne lui paraît pas, par lui-même, rassurant pour l'avenir de la civilisation. La démocratie « semble s'opposer, par ses tendances naturelles, à la guerre entre les nations; mais elle favorise à l'intérieur la violence des partis et la médiocrité des idées. Hostile aux supériorités individuelles, elle tend par là même à déprimer le niveau général; organe des passions populaires, elle se concilie mal avec l'impartialité de la justice et menace au plus haut degré la liberté des individus. » Et, notez-le bien, « il n'y a pas de remèdes politiques à ces maux politiques, attendu qu'en démocratie la force destinée à balancer l'impulsion populaire ne saurait prendre un point d'appui nulle part » (p. 46). Ainsi la question politique se subordonne nécessairement à un problème supérieur. Il faut en dire autant de la question économique, étudiée avec encore plus de soin et de passion par M. Secrétan, qui n'hésite pas à proclamer une prochaine révolution dans ce domaine. Ce qui la lui démontre, ce sont d'abord « les profits du travail dévolus exclusivement à l'entrepreneur capitaliste, l'immense majorité des ouvriers dépourvus de toute garantie d'existence, de toute sécurité pour l'avenir, vivant au jour le jour d'un salaire juste suffisant pour ne pas mourir de faim; — puis, en face de ce contraste économique, le suffrage universel, chargé de faire les lois, et le service militaire universel, chargé d'en assurer l'observation; — enfin le salariat condamné dans la conscience des salariés, et la guerre sociale en permanence. » On peut trouver le per-

trait chargé, mais il n'est certes pas entièrement dépourvu de ressemblance; je me hâte d'ajouter que le remède indiqué par le philosophe est emprunté aux affections sociales, à la charité, à la morale. C'est que la « Question véritable » (c'est le titre de son troisième chapitre) n'est ni politique, ni économique; elle est morale et religieuse. Et on comprend d'avance que M. Secrétan ne s'accommode pas plus que nous d'une morale telle que nous la font les Fouillée et les Guyau; il lui faut la seule morale réelle, efficace, celle qui s'appuie sur le devoir, sur l'obligation absolue.

Cette morale est l'objet de la seconde partie, la plus étendue et la plus difficile de l'ouvrage, « Les problèmes de la philosophie. » Les titres des divers chapitres (*le Libre arbitre; — les Méthodes; — la Cause; — Théodicée; — Création, Évolution*), rappelleront d'eux-mêmes la physionomie générale et les points saillants de la *Philosophie de la liberté*. Il faut croire à la liberté, parce qu'il faut croire au devoir (nous ne sommes libres que par la conscience du devoir); et la pensée réfléchie, appuyée sur cette base, écarte le sensationnisme et le matérialisme, qui ne peuvent s'y coordonner, et reconnaît la cause première, Dieu, par ce caractère unique, l'absolue liberté, et par cet unique rapport, le Créateur imposant la loi morale. Le problème du mal, qui est le nœud de toutes les difficultés relatives à la croyance religieuse, est résolu par l'hypothèse de la chute, qui seule concilie la perfection divine et le fait du péché. Est-il besoin de dire que cette philosophie, malgré sa noblesse et sa haute moralité, n'est pas la vraie? qu'elle a une base trop étroite pour répondre aux vraies lois de l'esprit, et pour porter, sans danger de ruine, l'édifice entier de la science et de la morale?

La troisième partie : *Religion*, appellerait bien des critiques, qui ne sont pas à tenter ici. M. Secrétan confond dans le même arrêt de condamnation « l'ancienne Église, le romanisme et la réforme. » Il est vrai qu'il a de notre religion une idée singulière. Le catholicisme, d'après lui, « prétend nous sauver, tels que nous sommes, par la vertu des cérémonies, régler la conduite, sans en changer les mobiles, par l'obéissance aux supérieurs, etc. » (p. 409). Quelles énormes erreurs de fait! Quant au christianisme de l'auteur, très vif de sentiment, mais très pauvre de dogmes, il dérive de Vinet (voir sur celui-ci la curieuse note de la page 451), mais il a des traits personnels. Je signale aux personnes attentives à la marche des idées religieuses dans le protestantisme tout le dernier chapitre : *l'Enseignement de la religion*, à titre d'information très instructive. Il est fâcheux de voir aboutir à un symbole chrétien aussi tristement diminué cet essai généreux et plaisant de rénovation morale.

21 et 22. — La question du mal moral est, au fond, le vrai point cen-

tral de la philosophie et de la théologie de M. Secrétan, le pivot sur lequel roulent sa métaphysique et sa démonstration chrétienne; c'est aussi par là que sa dogmatique, tout émancipée qu'elle paraît, se rattache au calvinisme de son origine. Or voici venir de deux milieux différents du sien et différents entre eux, deux livres remarquables qui ont pour titre et pour sujet *le Problème du mal.* L'un a pour auteur M. A. Ott, le dernier ou du moins le plus illustre survivant de l'école de Buchez, l'auteur d'un *Manuel d'histoire universelle* qui n'est pas oublié quoiqu'il remonte à une date déjà lointaine (1840), connu d'ailleurs des philosophes par une étude presque aussi ancienne sur *Hegel* et par deux ouvrages beaucoup plus récents sur *la Raison* et sur *l'Idéalisme et le Criticisme.* L'autre est signé du P. de Bonniot, jésuite, si apprécié par ses nombreux travaux d'apologétique et par la part très importante qu'il prend aux *Études* périodiques publiées par ses confrères.

Buchez prétendait philosopher au point de vue « du catholicisme et du progrès. » Il n'y a guère plus trace de ce programme dans les travaux de son disciple. M. Ott est resté fidèle au spiritualisme le plus élevé, mais ne se réclame nulle part d'une religion positive; quelques passages indiqueraient une vague sympathie pour le protestantisme; mais il n'y a rien de plus opposé à la dogmatique protestante que la conclusion de son étude sur le mal moral, qui est un rejet absolu, ou peu s'en faut, du péché originel. Notez bien que l'argumentation de M. Ott contre l'interprétation calviniste de ce dogme peut être acceptée tout entière, et qu'il a raison de blâmer le jansénisme et Pascal lui-même de l'avoir acceptée. (Il a tort seulement de le dire avec une grosse faute de français, p. 95, l. 3, que je note parce qu'elle étonne chez un écrivain d'ordinaire fort correct.) Mais il ignore que dans la vraie théologie, le péché originel a une tout autre portée que d'expliquer le simple fait de la transgression, dont la liberté humaine suffit à rendre compte. — A part ce grave détail, la première partie de l'ouvrage, qui est une étude analytique « du bien et du mal, » est généralement judicieuse; la raison d'être et le rôle du bien et du mal physiques y sont présentés avec beaucoup de finesse, ainsi que les jouissances et les souffrances qui proviennent de l'état social.

Cette étude a éclairci l'une des données du problème du mal, savoir le mal lui-même. L'autre donnée, bien plus haute et plus difficile, c'est Dieu, le Dieu infiniment bon contre lequel semble s'élever l'existence du mal. M. Ott a donc cru devoir consacrer toute une partie de son livre aux attributs de Dieu, intelligence, puissance et bonté. Sa théodicée est conforme, dans ses traits généraux, aux meilleures traditions du spiritualisme français. Il va même dans la bonne voie plus loin que la plupart des rationalistes, en adoptant ou du moins en ne reje-

tant pas la providence de Dieu et le pouvoir de la prière. Mais il a bien des formules suspectes, surtout en face des erreurs modernes ; la dernière de toutes, par exemple, savoir que Dieu créateur et providence a sacrifié pour nous « une partie de son indépendance et de sa félicité » (p. 177).

La solution du problème du mal est l'objet de la troisième partie, intitulée : *De l'ordre établi par Dieu dans ce monde.* N'était l'ignorance avouée du but final de la vie, les considérations de l'auteur relatives à l'ordre général, soit hors de l'homme, soit dans l'homme, et même des rapports entre la Providence et la liberté méritent plus d'éloges que de critiques. Il n'en est pas tout à fait de même du dernier chapitre sur *la Vie future.* L'auteur y maintient fortement la sanction suprême, mais il s'égare au point de devenir obscur et à peu près contradictoire à lui-même, sur la question des peines éternelles. — On voit assez quelles taches empêchent de recommander ce livre, d'ailleurs dicté en grande partie par un noble et solide spiritualisme.

Sous peine de repasser deux fois par les mêmes chemins, je ne puis insister sur le livre du P. de Bonniot. Il suffit heureusement de dire que la question du mal y est traitée avec le même sérieux et la même élévation philosophique que dans le précédent, mais avec une sûreté bien supérieure, et de plus avec une aisance, une clarté et même un agrément bien rares en pareille matière. Le savant et spirituel jésuite n'a pas eu besoin de faire entrer dans son livre une théodicée ; il ne s'adressait pas, comme M. Ott, à des infidèles ; il a supposé connus et admis les principes métaphysiques qui dominent le problème du mal. Mais il a développé complètement toutes les données de ce problème. Après avoir montré l'incohérence des objections ordinaires qui tendent à nier Dieu parce qu'il y a du mal dans le monde, il analyse à fond la notion du mal, il étudie ensuite le mal chez la bête, la douleur chez l'homme et spécialement chez l'enfant, le mal moral, enfin l'enfer. Tels sont les sujets des sept livres qui défraient ce traité, également remarquable par la finesse psychologique et par la fermeté du raisonnement. Je ne connais pas d'apologie spéciale plus satisfaisante dans l'ensemble. Quelques détails pourraient donner lieu à de légères réserves. Ainsi une sorte d'hypothèse sur l'âme animale commune à toute l'espèce (p. 170) est au moins inutile ; la raison de l'éternité des peines tirée de l'obstination volontaire du damné (p. 316 et s.) parait difficile à bien saisir ; enfin, le dirai-je ? les mystères de la dou-
ır et du péché sont si clairs pour l'auteur, qu'on en ressent parfois
mme de l'inquiétude, presque de la défiance. Quoi qu'il en soit de
s réserves, — dont la dernière pourrait bien tourner à l'éloge de la foi
eine et de la raison puissante de l'écrivain, — le livre du P. de Bon-
ot reste une œuvre de choix, un traité vraiment excellent sur les
s difficiles questions de la philosophie chrétienne.

23. — Les lecteurs du *Polybiblion* connaissent déjà M. l'abbé Jouve, aumônier du lycée de Châteauroux, et les travaux qu'il a entrepris à l'encontre de l'athéisme contemporain. *Dieu dans l'histoire, ou la Foi du genre humain,* constitue la première partie de ses « Études historiques et scientifiques sur les preuves de l'existence de Dieu, » dont son petit livre sur *les Doctrines négatives* n'était que la préface polémique, le *prologus galeatus.* Cette première partie s'ouvre elle-même par des prolégomènes assez longs, trop longs peut-être, sur les questions préliminaires de toute théodicée : Qu'est-ce que Dieu ? Dieu est-il démontrable? et par quelle méthode? (Par la méthode scientifique, mais réunissant ces trois caractères : rationnel, expérimental, historique). Quelle est la meilleure classification des preuves de l'existence de Dieu? Rien de nouveau dans ces pages, ni dans le reste du volume; l'auteur a eu la loyauté de nous en prévenir lui-même dans *l'Avertissement* (p. XIII). Mais c'est beaucoup d'avoir recueilli — je copie ses propres termes — « à la suite d'immenses lectures et de laborieuses recherches, tout ce qu'il y a de plus excellent et de plus décisif en faveur de nos thèses dans les ouvrages des grands philosophes et des savants distingués. » Peut-être seulement le laborieux écrivain, dans ce « pillage » légitime, a-t-il été quelquefois trop peu difficile. Je pourrais citer quelques assertions sur les Ibères, sur les Celtes, etc., qui auraient eu besoin d'être contrôlées d'après l'état actuel de la science. Mais ce sont là des détails secondaires. Un défaut plus grave, c'est de n'avoir pas détaché nettement des vieilles « objections et réponses » des manuels classiques, les doctrines nouvelles sur la genèse et le développement de l'idée religieuse. M. Jouve aurait par là « renouvelé » cette première preuve de l'existence de Dieu, tirée de la foi du genre humain. Au seul point de vue de la philosophie traditionnelle, il aurait bien fait de se préoccuper un peu de l'absence de l'argument historique chez les scolastiques, et des difficultés qu'y a opposées naguère un savant théologien, M. l'abbé Lesserteur. Enfin, il est permis de désirer plus de souci pour la netteté de la rédaction et même pour la correction typographique.

En notant des défauts dont aucun n'atteint la substance de ce travail sérieux et méritoire, j'oubliais d'en indiquer l'économie. Après avoir fait l'histoire sommaire de l'argument historique, M. Jouve poursuit l'idée de Dieu dans toutes les parties du monde (il aurait pu, ici, ce me semble, consulter et indiquer l'excellent livre de M. l'abbé Pasty, sur *l'Idée de Dieu*) ; il en fait valoir la force probante, (il dit *probative,* comme il dit *théodicéen,* néologismes au moins inutiles) ; il répond aux objections sans se préoccuper assez des récentes théories sur l'histoire des religions, et consacre un intéressant appendice à la question du monothéisme primitif. Quoique très perfectible, ce début

mérite les encouragements des catholiques et fait désirer la publication des deux parties qui compléteront l'ouvrage et qui porteront ces titres : *Dieu, cause et raison des choses, ou Dieu dans la nature ; — Dieu dans l'intelligence et dans la conscience.*

24. — Le petit volume intitulé : *L'Évolution de l'idée de Dieu,* qui ne se trouve pas en librairie et qui nous a été adressé d'Albi depuis quelques mois, arbore au-dessus de son titre, cette rubrique un peu ambitieuse : *Un nouveau système spiritualiste.* L'auteur, M. T.-P. Thomson, nous présente dans une épigraphe empruntée à M. Renan l'excuse de sa témérité : « Si chacun écrivait son rêve de l'Infini, peut-être du rapprochement de ces rêves sortirait-il quelque vérité. » M. Thomson apporte donc son rêve, dont voici les traits principaux. Il s'est vu en présence, d'une part, du Dieu du spiritualisme ordinaire, Dieu infiniment parfait, éternellement réel, et créant le monde d'un acte de sa volonté libre ; — et, d'autre part, du Dieu de l'évolution, qui est « le monde éternel, inconscient à son origine, arrivé, à la suite d'innombrables séries de phénomènes, à la conscience absolue. » Il fait, au nom de la science, le procès de ces deux idées opposées. La théologie spiritualiste lui paraît insoutenable, parce qu'elle implique le miracle, qui n'a jamais été constaté, et parce qu'elle ne peut justifier l'existence du mal. Le Dieu des évolutionnistes, qui est un Dieu *in fieri,* non distinct du monde, échappe à ces difficultés. Il répond, d'ailleurs, à toutes les aspirations de l'âme : car la conscience devant arriver, par progrès successifs, à son absolu, embrassera tous les phénomènes du passé et nous vivrons en elle participant de son infinitude. — Telle est la doctrine, exposée d'abord avec une certaine méthode dans une introduction d'une quarantaine de pages, puis servie en petits fragments détachés dans un journal de *Notes et Réflexions,* qui va du 10 mars 1883 au 15 juillet 1887, et qui remplit le reste du volume. Voici une seule de ces notes, qui montrera bien nettement la position de M. Thomson dans la philosophie contemporaine, et l'aisance parfaite avec laquelle il accepte comme une solution définitive du plus grand des problèmes, une hypothèse à peine définie et qui échappe, non seulement à toute démonstration, mais même à toute expression précise : « Nous ne différons des Matérialistes et des Athées que par ce seul point. C'est que ceux-ci croient que la cause première, c'est-à-dire le Mouvement aveugle, fatal et inconscient, doit éternellement rester dans son inconscience. Nous croyons, nous, au contraire, en présence de la conscience qui s'accuse et grandit de plus en plus chez l'homme, qu'un temps viendra où cette conscience se sera développée jusqu'à l'infini. Si le mouvement inconscient ne peut avoir de but, le mouvement conscient doit fatalement en avoir un, la Perfection. » Voilà le point d'arrivée ; le point de départ nous échappe absolument. Et telle est la con-

ciliation du matérialisme et du spiritualisme rêvée par M. Thomson. Elle vaut, ni plus ni moins, bien d'autres rêves dont on peut dire : *Ægri somnia.*

25. — La métaphysique chrétienne a compté de nos jours Ernest Hello parmi ses représentants notables. Il était de ceux qui ne suivent pas les routes battues, qui vont du premier coup vers la hauteur la plus abrupte, et qui, plongés dans la lumière, s'entourent pourtant de nuages mystérieux. Mais du sein de cette nuit solennelle, il jaillissait de magnifiques éclairs, qui permettaient quelquefois de pénétrer jusqu'aux dernières profondeurs. Il ne faut donc s'étonner ni du petit nombre d'adhérents qu'il a su gagner, ni de leur fidélité au maître disparu. L'éditeur du volume intitulé : *Philosophie et Athéisme* est de ces fidèles, et ce volume lui-même n'est que le premier des *Œuvres posthumes* d'Hello; il y en aura deux autres, formés, l'un d'articles variés publiés dans les journaux et les revues, l'autre d'essais entièrement inédits.

Des deux parties qui composent le volume actuel, la première me semble également inédite. C'est une esquisse de philosophie première ou fondamentale, qui s'appuie sur le dogme chrétien. L'histoire y accompagne partout la réflexion. L'unité primitive brisée par le péché, les deux tendances de l'humanité vers le salut, par le *signe* chez les Juifs, par la *sagesse* chez les Gentils, résument toute la vie antique. L'Église instruit et mène le monde régénéré par le Christ; mais en face d'elle, comme l'erreur théologique divise le Christ, l'erreur philosophique divise l'homme : le matérialisme nie l'âme; l'idéalisme, le corps; le platonisme méconnaît l'union de ces deux éléments; le scepticisme naît du découragement produit par le règne de l'erreur... Je ne prétends indiquer qu'un petit nombre de traits, choisis parmi les plus saillants. Il y a des parties justes et neuves dans ce brillant tissu. On y trouvera ainsi, comme toujours chez Hello, des rapprochements forcés, des subtilités, des excès d'expression, trop d'importance donnée à des mots (à des *signes!*), trop de penchant pour certaines autorités plus chères aux mystiques qu'aux philosophes : ceci soit dit sans préjudice de ce qu'offrent d'intéressant des textes peu connus d'Angèle de Foligno et du grand cardinal de Cusa. En somme, beaucoup de pages de cette esquisse inachevée (on lit à la p. 202 : *Cætera desiderantur*) seront utiles à certaines âmes par l'élan vers l'unité, par la vigueur de la conviction, par la chaleur d'âme. Il est douteux qu'elles puissent rien dire aux esprits froids et strictement méthodiques.

Dans la seconde partie (*l'Athéisme au* XIXe *siècle*), j'ai reconnu l'œuvre qui fonda la réputation d'E. Hello (avec son bel essai sur *le Style*); le titre primitif était : *Renan, l'Allemagne et l'Athéisme au* XIXe *siècle*. Je

me souviens encore de l'émotion qu'excita ce livre parmi certains groupes parisiens vers 1858. Il a neigé depuis lors sur la tête des admirateurs de la première heure. L'enthousiasme aura baissé, sans qu'il faille trop s'en plaindre. Les défauts du maître se mêlent, ici comme ailleurs, à ses belles qualités. Mais ces dernières suffisent pour qu'on lise encore avec une vive sympathie, et non sans fruit sérieux, tout cet essai, et surtout les premiers chapitres dirigés contre M. Renan et intitulés : *Négation de la religion, de la société, de la science, de l'art.*

26. — Ne quittons pas les régions de la métaphysique sans accorder quelques lignes à la très subtile, mais très solide dissertation critique de M. Alb. Barberis, lazariste, professeur au collège Alberoni de Plaisance, sur cette question : *L'Être formel est-il intrinsèque aux créatures?* Elle a paru pour la première fois dans le *Divus Thomas,* publication périodique consacrée à l'étude de saint Thomas. L'intérêt qu'elle a excité en Italie s'explique par l'importance et la durée des polémiques soulevées par la philosophie de Rosmini. Un des points les plus essentiels et les plus vulnérables de ce système, c'est assurément la doctrine qui enseigne que la créature est constituée comme telle par ses limites, et que son être positif lui est formellement extrinsèque, et ne se distingue pas de l'être infini. On comprend tout de suite combien il est difficile, soit de défendre une pareille thèse contre l'accusation de panthéisme, soit de la raccorder avec l'enseignement traditionnel de la philosophie chrétienne. Les Rosminiens ont cru s'acquitter de cette double tâche en accusant tous leurs adversaires de confondre le fini avec l'infini par l'identification de l'essence réelle et de l'existence dans les créatures (thèse de Suarez), et en se flattant eux-mêmes d'être seuls fidèles à la doctrine thomiste qui distingue ces deux choses et qui soutient que l'identité de l'essence et de l'existence est le propre de l'infini. Il n'était que trop aisé de se perdre dans ces discussions délicates, et c'est bien ce qui est arrivé à certains rosminiens, qui ont traité fort mal à propos de suaréziens (ce qui n'est pourtant pas une injure) des thomistes très prononcés, comme le cardinal Zigliara, pour n'avoir pas voulu accorder à Rosmini que l'*être formel* est la même chose que l'*essence.* M. Barberis démêle, avec une clarté parfaite, les éléments divers de la question et la portée des diverses solutions qu'en ont données les scolastiques. Il montre à merveille que, sur ce point délicat, saint Thomas tient le milieu entre Suarez et Rosmini : celui-ci met l'être de la créature en dehors de la créature, qui n'en est pas même le sujet ; Suarez, non seulement déclare cet être identique à la créature, mais le confond avec son essence réelle ; saint Thomas, en le plaçant lui aussi dans la créature comme dans son sujet, le distingue de l'essence réelle, comme l'acte de la puissance. La discussion du savant professeur est aussi courtoise que savante et lumineuse, et la condamnation

récente des propositions 8, 10-17 de Rosmini lui donne un nouveau prix.

27. — L'encyclique *Æterni Patris,* en recommandant la philosophie de saint Thomas, signale en particulier, dans la doctrine du grand docteur sur les lois, « des raisons très puissantes pour détruire les faux principes du nouveau droit antichrétien, si funeste à l'ordre social. » Ces paroles ont suggéré à M. Val. Rivalta son essai intitulé *Renouvellement de la jurisprudence philosophique selon la scolastique,* que le jeune et savant avocat a dédié à Léon XIII. Après avoir montré l'opposition absolue des derniers systèmes naturalistes avec les principes de toute jurisprudence, et constaté, d'une part, le caractère arbitraire et contradictoire du prétendu droit enseigné par des philosophes qui nient le droit naturel; d'autre part, la décadence universelle et avouée de la philosophie du droit, l'auteur aborde, à partir du chapitre v, l'utilité juridique de la scolastique. Méthode, fond même des choses, ontologie juridique, rapports du droit avec la métaphysique, et avec la morale à tous ses degrés : autant de thèmes traités ici rapidement, trop rapidement peut-être, mais avec une vigueur logique, relevée encore par une érudition remarquable et un vrai talent d'écrivain. M. Rivalta met pleinement en relief cette conclusion si conforme à l'enseignement du Souverain Pontife : « C'est la scolastique qui a fourni à la jurisprudence ses principes nécessaires. Elle lui a montré le point central où tout le reste trouve son explication et sa démonstration logique; elle a offert au jurisconsulte les critères objectifs requis pour apprécier justement les rapports religieux, moraux, politiques et économiques de la vie réelle; pour analyser exactement les éléments qui concourent à composer l'organisme juridique, et enfin pour porter un jugement sûr de leurs causes (p. 117). » Je n'ai pas besoin d'insister pour recommander cette excellente dissertation, dont un des premiers typographes de l'Italie, M. Zanichelli, a fait d'ailleurs un volume très sympathique à l'œil. Puisse maintenant M. Rivalta, comme il en manifeste le désir (p. 5), développer, dans une œuvre de longue haleine, la doctrine juridique générale dont il nous présente aujourd'hui une éloquente, mais trop brève apologie!

28. — C'est surtout dans l'étude du droit naturel, qui est la base et l'âme de toute jurisprudence, que l'on constate l'utilité de la doctrine scolastique. On peut en citer, comme preuve, les *Éléments de droit naturel,* dont le premier volume a paru l'an dernier à Valence. L'auteur, M. de Cepeda, que beaucoup de nos confrères ont eu l'occasion de voir au récent Congrès scientifique des catholiques à Paris, y déploie, avec un véritable talent d'exposition, un attachement profond et vraiment éclairé aux doctrines traditionnelles; et l'on trouve chez lui ces doctrines, trop longtemps méconnues, évidemment supérieures

par leur enchaînement et leur solidité scientifiques, aux tâtonnements des théoriciens naturalistes du droit. Au reste, loin de cacher ses préférences, le professeur valençais ne craint pas de citer à chaque instant, parmi les interprètes autorisés du droit naturel, les scolastiques modernes les plus prononcés, comme les PP. Meyer, Mendive, Costa-Rossetti, etc. Cet excellent manuel renferme jusqu'ici les notions préliminaires (y compris la doctrine métaphysique) ; les fondements de la morale (sept leçons) ; le droit naturel général (onze leçons, dont cinq consacrées à la réfutation des théories juridiques matérialistes, panthéistes, idéalistes, positivistes, etc.) ; le droit naturel individuel, divisé en droits innés et droits acquis. En tout trente-sept leçons, également remarquables par la fermeté de la doctrine et par l'aisance de la rédaction. Vienne un second volume digne du premier, et l'on aura sur la matière un manuel élémentaire, à la fois très scientifique et très orthodoxe, j'allais presque ajouter très littéraire. En tout cas, il me semble que c'est une lecture à conseiller à tous les jeunes juristes et philosophes qui n'ignorent pas l'espagnol.

LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

Œuvres pastorales de S. E. le cardinal Joachim Pecci, *archevêque-évêque de Pérouse, aujourd'hui* LÉON XIII, *glorieusement régnant,* traduites de l'italien avec l'autorisation de Sa Sainteté, et précédées d'une introduction par AUGUSTIN LURY, docteur en théologie et en droit canonique, chapelain de Saint-Louis des Français. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-8 de CXXVIII-392 p. — Prix : 5 fr.

On connaissait depuis quelques années les deux belles lettres pastorales de l'ancien archevêque-évêque de Pérouse, le cardinal Joachim Pecci, aujourd'hui Léon XIII, sur *l'Église et la Civilisation.* Nous avions lu avec avidité cette savante et irréfutable apologie de l'Église catholique, qui, à l'encontre de toutes les calomnies, est si loin d'être l'ennemie de la civilisation, qu'elle en est le principe même : c'est l'Église qui est la source de la prospérité matérielle en sanctifiant le travail et en en réglant l'usage, en favorisant l'étude des forces de la nature ainsi que les découvertes modernes, en faisant participer les pauvres aux bienfaits de cette prospérité ; c'est encore l'Église qui est la source du progrès moral de l'humanité par l'abolition de l'esclavage et des jeux du cirque, par les remèdes qu'elle offre à l'homme contre sa triple concupiscence, par les rapports mutuels de charité qu'elle prêche aux hommes, par l'autorité qu'elle rend plus paternelle, et par la sage liberté qu'elle donne aux peuples. Le modèle vivant de ce progrès est Jésus-Christ, type achevé de toute perfection, modèle des petits, des ouvriers, des pauvres, des grands et des rois, modèle des parents et des enfants. La lecture de ces pages, si pleines d'une haute doctrine et parse-

mées de tant de remarquables considérations, avaient fait vivement désirer la publication des autres lettres pastorales de cet éminent Pontife, devenu l'objet de la tendresse filiale des catholiques et de l'admiration du monde entier. Nous félicitons M. l'abbé Lury d'avoir entrepris la traduction des œuvres du grand évêque de Perouse, et la Société Saint-Augustin d'en avoir exécuté l'impression. Chacun dans la spécialité de son travail, imprimeur et traducteur, se sont heureusement unis pour donner à cet ouvrage l'importance littéraire et la richesse typographique dignes de l'œuvre et de son auteur. Nous possédons aujourd'hui le premier volume de cette précieuse collection : il contient les homélies, les mandements et les lettres pastorales. Puis viendront successivement les volumes renfermant les *Actes* collectifs rédigés au nom de tous les évêques de l'Ombrie, et relatifs aux événements politiques et sociaux qui suivirent l'occupation de cette province en 1860 ; les *Lettres* se référant aux événements qui s'accomplirent dans le diocèse de Pérouse après l'année 1860 ; les *Institutions pieuses* et les *Décrets*. « Les premiers exemplaires de ces écrits n'ayant été faits que pour les besoins du diocèse, il était devenu presque impossible de s'en procurer un seul. C'est alors qu'on a supplié Sa Sainteté de daigner permettre qu'on recueillît ensemble pour les publier de nouveau, au moins la partie la plus intéressante de ces œuvres. Et c'est pourquoi, après avoir accueilli favorablement ce désir, Sa Sainteté a ordonné que cette publication fût confiée aux soins de ses camériers secrets, Mgr Étienne Ciccolini et Mgr Gabriel Boccali. »

Dans ce premier volume, nous avons dix-neuf homélies ou lettres pastorales, en comptant les deux lettres sur l'Église et la civilisation, dont nous parlions tout à l'heure. Évidemment, l'archevêque-évêque de Pérouse, pendant un épiscopat de trente-deux ans, a dû en écrire un nombre beaucoup plus considérable. Mais, comme l'observe l'édition italienne, « pour se conformer au désir du Saint-Père, on a fait choix des Actes qui offraient une importance doctrinale, ainsi que ceux qui ont un but spécial d'utilité religieuse et sociale ou qui ont trait à la défense de l'Église contre les assauts de ses ennemis. On a laissé ceux-là seuls qui concernent des faits de minime importance. »

Qu'on en juge par le simple énoncé de ces premiers documents. D'abord c'est une homélie sur la civilisation, prononcée dans la cathédrale de Pérouse pour le premier anniversaire de l'exaltation de Pie IX au souverain pontificat ; une lettre pastorale sur la sanctification du dimanche et des jours de fête ; un mandement sur le blasphème ; une lettre pastorale sur le pouvoir temporel du Saint-Siège ; un avertissement au peuple de Pérouse concernant les écoles protestantes. Puis voici des lettres pastorales sur la divinité de Jésus-Christ contre l'ouvrage de M. Ernest Renan, sur les erreurs courantes contre la religion

et la vie chrétienne, sur les prérogatives divines de l'Église catholique, sur la lutte chrétienne, sur le concile œcuménique du Vatican, sur la consécration du diocèse de Pérouse au Sacré-Cœur de Jésus et à la très sainte et immaculée vierge Marie, sur l'Église catholique et le dix-neuvième siècle. Enfin, ce sont des avis au clergé sur sa conduite dans les temps présents, des règles aux fidèles pour vivre en vrais catholiques, une homélie sur les prérogatives du souverain Pontife.

Nous ne voulons ni ne pouvons analyser ces nombreux et importants écrits. Qu'il nous suffise de citer les lignes suivantes du traducteur qui en a fait une étude approfondie. « Si je pouvais, dit M. l'abbé Lury, citer ici les lettres qu'écrivait à ses amis le jeune nonce de Bruxelles, on verrait que le spectacle des sociétés ébranlées, incertaines, malades, lui arrachait des plaintes éloquentes sur l'aveuglement des chefs d'État voués à l'impuissance parce qu'ils s'obstinent à répudier les principes civilisateurs du christianisme. Mais à défaut de ses lettres, nous avons sa première homélie. On peut dire qu'elle est son manifeste : elle résume, en effet, toute sa pensée. Bien plus, je n'hésite pas à affirmer qu'elle contient, non seulement tout l'évêque, mais le grand pape qui s'appellera Léon XIII. Toutes les Lettres pastorales qui suivront ne seront que le développement de cette éloquente homélie. »

Quant au genre ou à la manière de l'éminent auteur, M. l'abbé Lury nous l'expose en des termes que nous citons volontiers comme un spécimen de son judicieux discernement et des belles qualités de son style : « Après les papes de ce siècle, particulièrement inspirés de Dieu pour conjurer tout péril, deux hommes me semblent avoir été providentiellement suscités pour remplir cette mission : le P. Lacordaire et Mgr Joachim Pecci. Après avoir éprouvé un instant le mal de son siècle, le doute et ses cruelles incertitudes, l'un excellera à les dépeindre et à célébrer les triomphes de la foi dans d'inoubliables conférences ; n'ayant jamais connu que les horizons sereins de la foi, l'autre décrira les maux de son temps sans les flatter, d'une manière plus sobre, dans d'admirables instructions adressées à son peuple selon les circonstances et les besoins du moment. Le premier, par la magie de son éloquence, amènera les voltairiens à l'Église et saura les y retenir ; le second, par la profondeur de ses vues étonnera les incrédules, tout en les confondant par sa logique inexorable. Penseurs, poètes, orateurs l'un et l'autre, le premier jettera à la foule palpitante une parole de feu, expressive, exubérante, où la doctrine semblera disparaître sous la pompe imagée de la forme ; le second parlera une langue classique d'une clarté transparente, d'une précision théologique remarquable, et le goût le plus pur règlera toujours l'expression d'une pensée impeccable. » (p. XXXVI.)

Ce jugement, que M. l'abbé Lury exprime en si beaux termes, suit presque immédiatement un résumé succinct mais très complet de la vie de Léon XIII (IV-XXII), et précède l'analyse de tous les actes contenus dans ce volume. Cette introduction, qui ne compte pas moins de cent dix-huit pages, n'est certes pas trop longue : on ne pouvait guère être plus court pour traiter un sujet si intéressant et si vaste que celui de la vie et des écrits du cardinal Pecci : c'est une étude achevée que tous les lecteurs sauront apprécier et goûter. Il nous reste à exprimer le vœu que la publication des autres volumes ne se fasse pas trop attendre, et que le Saint-Père daigne permettre d'ajouter encore à ses œuvres pastorales les divers travaux littéraires qu'il a publiés pendant son épiscopat.

F. CHAPOT.

JURISPRUDENCE

Le Droit public de l'Église, traité du R. P. MATHIEU LIBERATORE, de la Compagnie de Jésus. Traduit de l'italien par AUG. ONCLAIR, prêtre. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-8 de v-488 p. — Prix : 6 fr.

C'est avec un sentiment mêlé de pitié et de dégoût que les catholiques assistent aux applications ridicules des théories matérialistes à l'épreuve desquelles nous ont soumis les cabinets républicains et le conseil municipal de Paris. Ont-elles été assez nombreuses, les tentatives de gouvernement sans Dieu ? Nous en voyons aujourd'hui les suites. Leurs résultats les plus clairs sont la perte des libertés honnêtes et l'excitation aux plus hideuses passions. Jamais, quoi qu'on fasse, l'homme ne se soustraira à l'empire bienfaisant des idées religieuses, ou la société sera dégradée jusqu'à un état de barbarie dont les crimes précoces et les forfaits ignobles de nos faits divers ne sont que le prélude. Il faut aux consciences, pour leur conserver des sentiments honnêtes, autre chose que les manuels de morale civique. On a beau faire semblant de l'ignorer, il existe à côté et au-dessus de la société civile, une société spirituelle, d'ordre surnaturel, qui est publique, indépendante et suprême. Des marques irrécusables d'unité, de haute élévation morale, d'universalité et d'identité parfaite dans tous les temps et tous les lieux où elle s'est affirmée, la caractérisent d'une façon certaine. Cette société qu'on peut haïr, qu'on peut essayer de détruire, mais contre laquelle on se heurte en vain, c'est l'Église. Gouvernée d'une façon autoritaire, elle possède dans sa hiérarchie une puissance jurisdictionnelle admirablement coordonnée et qui est indépendante du pouvoir politique. L'enseignement doctrinal, exempt d'erreur parce qu'il est basé sur la révélation divine, est une de ses plus chères prérogatives. Elle a un pouvoir législatif spirituel et pourtant extérieur, qui, sans porter atteinte aux attributions réelles de l'État, les aidant plutôt et corroborant leur sanction par le caractère

intime qu'il acquiert souvent, ne devrait rencontrer partout qu'appui et encouragement. Pour expliquer ses lois, l'Église juge et condamne quelquefois, parce que sans le pouvoir coactif toute sécurité sociale disparaîtrait, et l'anarchie renverserait bientôt les plus sages règlements.

La société religieuse étant ainsi conçue, on comprend aisément que l'Église se choisisse elle-même ses ministres, qu'elle veille à leur formation intellectuelle et qu'elle possède des biens temporels, destinés à faciliter le fonctionnement de ses institutions. Mais nous touchons ici à de bien délicates questions, car nous nous trouvons en face de l'État qui réclame son autonomie et proteste contre toute immixtion. Quelle est donc la situation de l'Église dans ses rapports avec l'État, soit chrétien, soit infidèle ou hétérodoxe, soit libéral? — Telles sont les importantes questions du droit public que le R. P. Liberatore, le professeur si savant et si constamment logicien, a exposées avec une précision incontestable, dans un livre où il semble avoir voulu faire passer tout son amour pour la sainte Église. M. l'abbé A. Onclair, ennemi déclaré des sectes maçonniques et de l'erreur libérale, que des publications précédentes ont déjà fait avantageusement connaître, a donné du *Droit public de l'Église* une traduction élégante et correcte qui fait autant d'honneur à son zèle, que nous espérons la voir profiter à la cause catholique.

G. PÉRIES.

Études sur les personnes morales dans le droit romain et dans le droit français. Thèse d'agrégation présentée à la Faculté de droit de l'Université libre de Bruxelles, par MAURICE VAUTHIER, avocat à la cour d'appel de Bruxelles. Bruxelles, A. Manceaux. Paris, G. Pedone-Lauriel, 1887, in-8 de x-416 p. — Prix : 8 fr.

Les monographies sur la personnalité morale sont rares en France ; à peine trouve-t-on données quelques définitions, ou posés brièvement quelques principes dans les traités généraux de droit civil ; il est vrai que les traités de droit commercial et surtout ceux de droit administratif contiennent plus de développements sur le sujet ; mais les uns comme les autres se placent à des points de vue spéciaux, et aucun d'eux ne contient une étude d'ensemble sur la personnalité morale en général. Le livre de M. Maurice Vauthier vient combler cette regrettable lacune. Bien que le titre de son ouvrage puisse faire croire à un examen complet et détaillé de chaque personne morale, il n'en est rien cependant ; ce que l'auteur étudie en réalité, c'est la personnalité morale en général, ainsi qu'il prend soin de nous le révéler dans sa préface ; mieux eût valu le faire apparaître nettement dès le début et intituler le livre *Étude sur la personnalité morale.* Cette rubrique aurait eu le double avantage d'épargner au lecteur une inévitable méprise et une critique à M. Vauthier.

L'auteur divise l'histoire de la personnalité morale qu'il entreprend d'écrire, en trois périodes nettement tranchées : Droit romain ; — Moyen âge et ancien régime ; — Droit moderne. — Dans la première période, il nous fait assister, au milieu de détails fort curieux, à la naissance de la personnalité civile. Il nous montre que, dans le but de protéger des intérêts d'ordre municipal, les jurisconsultes, non sans quelque timidité et sans quelque hésitation à l'origine, finirent par reconnaître au municipe la qualité de personne morale (*universitas*) ; puis les *collegia,* associations et corporations autorisées, furent, à leur tour, considérés comme des *universitates;* enfin, sous les Empereurs chrétiens, le droit positif fit des *fondations* une nouvelle classe de personnes morales. La deuxième période embrasse le moyen âge et l'ancien régime. M. Vauthier établit avec beaucoup de clarté qu'ici l'unité du sujet tend à disparaître quelque peu, et que, suivant qu'il s'agit de l'Église, des communes, des associations ou de l'État, l'idée de la personnalité morale subit des vicissitudes différentes, ce qui impose à l'auteur l'obligation de se livrer à des études séparées sur chacune de ces catégories. La troisième période débute par des considérations générales dans lesquelles l'auteur nous présente un résumé aussi complet que lumineux des travaux de l'École allemande sur la théorie de la personnalité morale; elle se termine par un exposé des principes rationnels de la matière, où il eût été bon de mentionner tout au moins la distinction qui s'impose entre les personnes morales créées en vue d'un intérêt public, et celles qui ne le sont qu'en vue d'intérêts individuels. Par le silence qu'il a gardé sur ce point, M. Vauthier permet de croire qu'il a eu le tort de n'y pas songer. Il étudie successivement la personnification des pouvoirs publics, des établissements publics et d'utilité publique, et enfin des sociétés, et il indique quelles conditions sont nécessaires à l'existence de la personnalité civile, puis quelles conséquences pratiques résultent de la personnification.

Tel est, sommairement esquissé, le livre de M. Vauthier. Laissant de côté la question des opinions émises et des solutions proposées, dont un auteur est toujours maître, et dont nous serions, quant à nous, disposé à repousser quelques-unes, en particulier la théorie d'après laquelle il conviendrait, suivant M. Vauthier, de refuser à l'État la personnalité morale au cours de la période romaine et de celle du moyen âge et de l'ancien régime, nous nous bornerons à dire que son défaut capital réside dans des hors-d'œuvre absolument exagérés. Leur extension devient telle parfois, qu'ils finissent par étouffer l'idée principale et la faire perdre de vue. C'est surtout pendant la seconde période, que les digressions se livrent libre carrière et déroutent véritablement le lecteur en le dévoyant. Mais, à côté de ce défaut, si grave soit-il, il n'est que juste de reconnaître que le travail de M. Vau-

thier est des plus intéressants : c'est une œuvre sérieuse et utile, pleine d'impartialité et de bonne foi. N'est-ce pas autant de qualités qu'il en faut pour lui assurer le succès qu'elle mérite ? X.

SCIENCES ET ARTS

Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes, *eaux souterraines, tremblements de terre, météorites,* par A. Daubrée, membre de l'Institut. Paris, Félix Alcan, 1888, in-8 de 202 p. avec 78 figures dans le texte. — Prix : 6 fr.

Trop souvent le soin de répandre dans le grand public les résultats de la science, de les vulgariser, comme on dit, est laissé à des écrivains qui ne sont pas assez savants pour discerner exactement le degré de certitude et d'importance que présentent ces divers résultats. A vrai dire, les maîtres seuls peuvent porter ce discernement au point où il devient la profondeur, et lorsqu'à cette profondeur, à cette pénétration qu'ils conservent dans l'exposition après l'avoir déployée dans la découverte, se joint une heureuse forme littéraire, il leur est donné de produire ces ouvrages privilégiés où les gens du monde trouvent une nourriture à la fois agréable et substantielle, tandis que les savants eux-mêmes peuvent les lire avec profit. Cette bonne fortune trop rare nous est procurée par l'illustre doyen de la section de géologie à l'Académie des sciences, dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux. Ce n'est pas un traité ex professo, mais une réunion d'articles publiés précédemment dans la *Revue des Deux Mondes,* auxquels de nombreuses figures viennent ajouter un utile commentaire. Il se divise en quatre parties : *I. Les Eaux souterraines, leur travail à l'époque actuelle; II. Leur Rôle minéralisateur aux époques géologiques; III. Les Tremblements de terre; IV. Les Météorites et la Constitution du globe terrestre.* Les questions, on le voit, sont de première importance; elles sont de celles auxquelles l'éminent auteur a consacré une grande partie de ses travaux et beaucoup des résultats qu'il expose lui sont dus. Il est inutile d'en dire davantage pour faire apprécier l'importance de ce volume et le haut intérêt qu'il présente. E. Vicaire.

La Matière et l'Énergie, par Émile Ferrière. Paris, Félix Alcan, 1887, in-12 de 580 p. — Prix : 4 fr. 50.

« Ce livre, dit l'auteur, est la première partie d'une trilogie dont le ut est de démontrer l'unité de substance au moyen des faits positifs, l'exclusion de tout argument *a priori*.... C'est la première fois qu'aura té fait au profit de la philosophie un essai de synthèse scientifique ; t, vu l'état des progrès de la science, cet essai ne pouvait être tenté que

dans le dernier quart du dix-neuvième siècle. » Ainsi, c'est un but essentiellement philosophique que l'auteur poursuit; c'est au point de vue philosophique surtout qu'il conviendra d'apprécier son œuvre. Rendons-lui tout de suite un témoignage. Mieux avisé que la plupart des philosophes de l'école à laquelle il semble appartenir ou, tout au moins, à laquelle il confine, M. Ferrière ne conteste pas l'existence et la valeur de la métaphysique en tant que science. Au contraire, il s'en réclame hautement; son objet, dit-il, est de « résoudre le problème suprême de la métaphysique. » Qu'il fasse de bonne métaphysique, c'est une autre affaire; mais enfin, il n'en fait pas sans le savoir, c'est un mérite aujourd'hui et une réelle supériorité sur beaucoup. Donc c'est par une synthèse scientifique, le terme est assez exact, que l'auteur cherche à résoudre ce problème. Deux parties composent cette synthèse : Première section, la matière; seconde section, l'énergie. La première est un résumé de ce que la chimie et la physique nous permettent d'entrevoir sur la constitution intime de la matière et sur ses transformations; la seconde, de ce que la mécanique et l'astronomie nous enseignent sur les actions mutuelles des parties de la matière et leur groupement dans l'univers.

Considéré comme un simple résumé scientifique, l'ouvrage n'est pas sans valeur. On y trouve condensés un très grand nombre de faits et de découvertes, et, bien que l'érudition de l'auteur soit un peu de seconde main, que beaucoup de sources qu'il cite dans sa bibliographie ne soient elles-mêmes que des ouvrages de vulgarisation, il est assez au courant des derniers progrès de la science. La partie chimique surtout nous a paru bien traitée; la partie mécanique est plus faible. Nous trouvons, par exemple, ceci dans la préface (p. 9) : « Réduite à sa dernière expression, la théorie mécanique de l'univers peut se résumer en deux lignes : Étant donné deux genres de mouvements, rotation et translation, et le principe d'équilibre, tous les phénomènes reçoivent une explication suffisante. C'est la simplicité unie à la grandeur. » M. Ferrière ignore évidemment que la translation et la rotation n'ont d'existence et par conséquent ne se distinguent l'une de l'autre que pour les solides absolus, êtres abstraits que la mécanique rationnelle étudie, mais qui n'existent pas ou n'existent qu'hypothétiquement dans le monde réel; même pour ces solides, elles ne forment pas deux genres de mouvement assez profondément distincts pour mériter d'être nommés dans un énoncé aussi général. Quant au principe d'équilibre, l'auteur aurait bien dû en donner l'énoncé. Il y a même des erreurs assez fortes, telles que le principe formulé solennellement et prétendument démontré (p. 351). En somme, si ce n'est pas une de ces œuvres de maître dont chaque mot porte, et que les savants aussi bien que les ignorants, lisent et relisent avec fruit, c'est

du moins celle d'un élève laborieux, qui sait se mettre à la portée de ses condisciples, mais qui se trompe quelquefois et a besoin de contrôle.

Quant à la philosophie, elle est profondément matérialiste dans ses conclusions, mais enfantine dans ses arguments. De ce que la matière ne change pas de poids dans le creuset du chimiste, M. Ferrière conclut qu'elle n'a pas pu être créée. De ce que le corps humain possède les propriétés physiques et chimiques de la matière brute et fait échange de matière avec le monde ambiant, il conclut, sans autre raisonnement, que « chaque homme est un mode de la matière. » Raisonnement analogue pour l'énergie, avec une circonstance aggravante. On procède par citations du P. Secchi, de Grove, qui affirment l'impossibilité, « humainement parlant » de la création ou de l'anéantissement de l'énergie aussi bien que de la matière. Six pages plus loin on résume cela par l' « éternité » de la matière et de l'énergie. Est-ce bien loyal? Une des conclusions définitives de l'auteur est « l'identité substantielle de la matière et de l'énergie. » Que veut dire cela? Que la matière et l'énergie, pensera quelque lecteur naïf, sont des substances identiques, des états divers d'une même substance, donc capables de se transformer l'une dans l'autre et d'exister séparément. Erreur! cela résulte au contraire de ce que la matière et l'énergie sont inséparables l'une de l'autre dans l'univers. On voit que la précision du langage ne le cède pas à la profondeur des vues. E. DARAM.

L'Homme préhistorique, *étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe,* suivi d'une *Étude sur les mœurs et coutumes des sauvages modernes,* par Sir JOHN LUBBOCK, 3e édition, revue et augmentée. Paris, Alcan, 1888, 2 vol. in-8 de 306 et 292 p., avec 228 grav. dans le texte. — Prix : 12 fr.

Mœurs et Monuments des peuples préhistoriques, par le Mis DE NADAILLAC. Paris, Masson, 1888, in-8 de 312 p. avec 113 fig. dans le texte. — Prix : 6 fr.

Études sur les temps antéhistoriques, par le colonel CARETTE. *Deuxième étude. Les Migrations.* Paris, Alcan, 1888, in-8 de 346 p. — Prix : 7 fr.

Sir John Lubbock est un des initiateurs qui ont le plus contribué au progrès des études concernant la haute antiquité. Le livre dont la maison Alcan nous offre une réédition peut être considéré comme un classique de l'archéologie préhistorique. A ce titre, il conservera toujours une place à part dans les bibliothèques, quoique, à beaucoup d'égards et malgré quelques additions, il soit loin d'être au courant de la science. Il ne faut pas oublier que la première édition française date de 1867. Néanmoins on trouvera dans cet ouvrage des dissertations excellentes et qui n'ont rien perdu de leur intérêt, sur la classification des âges de la pierre, du bronze et du fer; sur les monuments méga-

lithiques, les habitations lacustres de la Suisse, les amas de coquilles du Danemark, l'archéologie américaine, les hommes quaternaires, etc. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas utilisé pour cette nouvelle édition les travaux remarquables dont l'âge de bronze et le premier âge du fer ont été l'objet, depuis quelques années. Il ne dit rien des progrès de l'anthropologie dans la connaissance des populations primitives de l'Europe, soit à l'âge de la pierre polie, soit aux époques qui suivirent. Il passe à peu près sous silence la classification quaternaire d'après les alluvions et les cavernes. Les dernières recherches relatives à l'homme tertiaire sont omises. Quelques affirmations, permises il y a vingt ans, insoutenables aujourd'hui, auraient dû disparaître. Ainsi on ne peut plus dire que « nous ne possédons pas encore de preuves certaines que l'homme a coexisté avec le mastodonte et le mammouth, en Amérique. » L'ouvrage se termine par la reproduction d'une étude sur les mœurs des sauvages modernes, qui figure déjà dans la première édition. L'auteur juge, d'après les sauvages modernes, de ce que devaient être les populations préhistoriques. Mais il faudrait admettre avec lui, que les sauvages modernes ne sont, en aucun cas, des types dégénérés, et que beaucoup d'entre eux sont, au contraire, restés stationnaires depuis les origines de l'humanité, ce qui est loin d'être prouvé. Sir John Lubbock est monogéniste. Il croit à la très haute antiquité de l'homme, sans toutefois lui assigner une date précise. Il pense qu'il faut aller chercher les traces de nos premiers ancêtres dans les pays tropicaux et que l'homme fut précédé sur la terre par un précurseur anthropoïde à l'époque tertiaire.

— Le dernier livre de M. le marquis de Nadaillac résume dans un ordre méthodique et sous une forme attrayante, les nombreux et riches matériaux mis en œuvre dans ses précédents ouvrages sur *les Premiers hommes,* sur *l'Amérique préhistorique,* etc. Il passe successivement en revue les diverses manifestations de l'âge de la pierre à travers le temps et l'espace ; puis l'alimentation des peuples primitifs, et tout ce qui s'y rattache, l'anthropophagie, la chasse, la pêche ; puis les armes et les outils, la poterie, les vêtements et les objets de parure. Il étudie les habitations dans les cavernes, les Kjökkenmöddings du Danemark, les stations lacustres de la Suisse, les terramares de l'Italie, les crannoges d'Irlande, les burghs écossais, les nuraghes de la Sardaigne. Un chapitre entier est consacré aux monuments mégalithiques chez les différentes races. L'industrie, le commerce, l'organisation sociale des peuples primitifs, font l'objet d'un autre chapitre. Le savant auteur résume ce que l'on sait des moyens d'attaque et de défense, en ces lointaines époques. Il donne de curieux détails sur l'usage de la trépanation aux temps préhistoriques ; puis, arrivant sur les confins de l'histoire, il décrit les fouilles de Santorin et celles de la

colline d'Hissarlik, où fut Troie. L'ouvrage se termine par un chapitre sur les sépultures et les rites funéraires des peuples préhistoriques. Très prudent dans ses interprétations, très sobre de conclusions générales, M. le marquis de Nadaillac n'affirme que ce qui est surabondamment prouvé. Son nouveau livre sera recherché, non seulement par les débutants, qui y trouveront un guide très sûr, mais par tous ceux qui s'intéressent aux études préhistoriques. Malheureusement les figures ne sont pas à la hauteur du texte.

— Tandis que les archéologues cherchent dans les profondeurs du sol les vestiges des hommes primitifs, M. le colonel Carette a entrepris de fouiller les strates du langage, où il prétend avoir retrouvé les éléments simples et monosyllabiques de la langue des temps préhistoriques. Armé de cet instrument d'analyse, il interroge les traditions mythiques, les nomenclatures géographiques, où subsisteraient, d'après lui, les épaves de l'idiome primitif. Il les interprète au moyen de rapprochements basés sur des analogies, et se croit en mesure de retracer l'histoire du peuplement de l'Asie orientale et septentrionale, de l'Océanie et de l'Amérique. Ces vastes régions auraient été, d'après M. le colonel Carette, l'immense prison d'État où les races qui établirent successivement leur domination sur ce qu'il appelle l'Éthiopie, faisaient transporter leurs adversaires vaincus et captifs. Ces déplacements de population auraient pris fin vers le douzième siècle avant notre ère. Alors, le monde antique, dont l'activité se tourna ailleurs, oublia le chemin des mers du Sud. Ce système pourra plaire aux personnes d'imagination qui n'aiment ni les sentiers battus, ni les méthodes classiques. Mais il n'est pas facile de suivre M. le colonel Carette dans les sentiers obscurs qui lui paraissent familiers.

ADRIEN ARCELIN.

Mélanges scientifiques et littéraires, par LOUIS PASSY, secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture. 1re série. Paris, Guillaumin et Masson, 1888, in-8 de VIII-540 p. — Prix : 6 fr.

M. Louis Passy a eu la très heureuse idée de réunir en volume un certain nombre de travaux dont il est l'auteur, et dont plusieurs doivent le jour à sa situation de secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture. Tels sont, par exemple, les discours prononcés aux obsèques de MM. Barral, Tresca, Milne-Edwards, Bouley, et les comptes rendus des travaux de la société. Ces derniers sont extrêmement importants. Ils forment, année par année, les annales de l'agriculture française, constatent les progrès de nos diverses cultures ou de nos industries agricoles et indiquent la marche à suivre dans cette voie si difficile et si délicate aujourd'hui de la transformation de notre agriculture. M. Passy a traité toutes ces questions dans les deux comptes

rendus que nous avons sous les yeux, avec une véritable compétence et une plume alerte et facile! Il est si difficile de ne pas fatiguer dans des sujets parfois si arides! Mais, en dehors de ces discours et de ces comptes rendus imposés par ses fonctions, nous trouvons encore dans l'ouvrage de M. Passy des études personnelles des plus intéressantes et des plus instructives. Je citerai une communication sur l'industrie laitière franco-suisse; une note sur la culture et le commerce du riz en Égypte, une notice sur les animaux de ferme, la culture du blé et l'arboriculture fruitière en Californie, et enfin et surtout un Mémoire sur la colonisation et l'agriculture au Canada, fait de main de maître. Le mérite est ici doublé de l'intérêt que nous portons à cette terre américaine où le souvenir et l'amour de la France sont toujours vivants, et les cent trente pages que M. Passy consacre aux divers côtés de la culture canadienne ont excité au plus haut point notre intérêt.

Nous souhaitons que l'excellent secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture nous donne souvent et longtemps des ouvrages aussi intéressants que cette première série de *Mélanges scientifiques et littéraires.*

G. DE DUBOR.

BELLES-LETTRES

Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes, par JACQUES PLOWERT. Paris, Vanier, 1888, in-8 de 99 p. — Prix : 3 fr.

En effet, « l'écriture » si artificielle du groupe des symbolistes demandait un lexique pour la commodité des profanes dénués des bienfaits d'une initiation préalable. L'opuscule glossographique signé du pseudonyme de Jacques Plowert aura-t-il vraiment l'utilité durable qu'on en attend? Et, au moment d'en tirer profit, les façons de dire des auteurs qu'il s'est proposé de rendre compréhensibles n'auront-elles pas vieilli déjà jusqu'à paraître hors d'usage? Quoi qu'il en soit ou en advienne, pour les curieux, les bibliophiles, les dilettanti des singularités du langage, c'est un livre à rechercher, parce qu'il offre une jolie collecte de bizarreries. Pourtant, si l'on voulait le décomposer d'une manière rigoureuse, ce glossaire des auteurs décadents ne laisserait à ceux-ci que fort peu de mots leur appartenant en propre, dont ils aient lieu de s'attribuer la paternité. J'en vois d'abord bon nombre exhumés du moyen âge et du seizième siècle : abscons, agnel (simple forme d'agneau), aigue, albe, algide, amène, ardre, baillet, bastarde, caldoni chiffe, citole, coulpe, cruor, dyscole, électuaire, emmi, enger, escramo fallace, fané, fleurer, goné, hoir, incurve, irrorer, lifrelofre, luisanc navrance, pelu, plessis, saccage, sardoine, saure, seyance, silves, sm ragdin, soeve (forme de suave), strideur, targe, ululer. A la langue g

nérale, à la langue admise, usitée sinon usuelle, reviennent : adamantin, armature, bigle, buée, camaldule, cantilène, capuce, citrin, colliger, couette, démiurge, dissocier, flaccidité, labile, lacustre, latent, lover, lustral, maiolique, misogyne, noliser, oblitérer, orbe, parangon, paranymphe, physiognomonique, recurrence, scolie, scurrilité, sibyllin, sigillaire, styllite, thériaque, tympanon. Brillat-Savarin réclamerait, à juste titre, la priorité du néologisme : convivial. Dans les récits champêtres de George Sand apparaît maintes fois ce terme du centre : combe, désignant une petite vallée profonde. Victor Hugo n'avait pas attendu M. Paul Adam pour se servir de fantasmatique. Richepin a employé délaver (dans *Miarka*) avant M. Jules Laforgue. Pour crotale, édicule, etc., *Salammbô*, de Flaubert, fourniraient des exemples. Hiémal plaisait fort à Châteaubriand, qui n'en eut pas l'étrenne. Kief traîne en bien des places des récits orientaux de Th. Gautier. Fragrance, fulgurer, rougeoiment, torve, sentent terriblement le romantique. Enfin beaucoup d'autres vocables ne semblent nouveaux que par la dérivation d'un sens technique à un sens figuré, par la désappropriation de l'usage spécial. Du vocabulaire scientifique sont sortis en droite ligne : abortif, acutangle, aptère, collusoire, cuber, étésien, halo, morfil, etc. Le livre de M. Jacques Plowert, n'étant pas fortifié de remarques sur l'origine des mots, ou de rapprochements et de comparaisons entre les acceptions démodées et les nouvelles reprises, entre les termes tombés en désuétude et ceux qu'on a essayé de refaire, manque d'autorité philologique. Il reste intéressant, quant au choix des exemples, « élus » avec prudence parmi les passages les moins « abscons » de MM. Stéphane Mallarmé, Jean Moréas et divers.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Les Époques de l'éloquence judiciaire en France, par MUNIER-JOLAIN, avocat à la Cour d'appel. Paris, Perrin, 1888, in-12 de IX-196 p. — Prix : 3 fr.

Le volume que M. Munier-Jolain vient de publier, sous un titre un peu ambitieux, n'est que l'esquisse superficielle et incomplète d'une histoire de l'éloquence judiciaire en France aux dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles. Qu'il suffise, pour retracer cette histoire, de prendre comme types un ou deux avocats par siècle, la chose ne paraît guère vraisemblable, et en effet, cette méthode, qui est celle de l'auteur, lui a dicté quelques choix fort arbitraires. Admettons qu'à une première « époque, » le barreau français se personnifie assez bien, d'une part dans Claude Gaultier, qui perpétue la tradition des plaidoiries érudites et pédantes des âges précédents, d'autre part, dans Patru, grammairien et puriste plutôt qu'orateur. Mais est-il croyable que, depuis Patru jusqu'à nos jours, deux ou trois noms seulement méritent d'être

sauvés de l'oubli et que Loyseau de Montléon, Romain de Sèze et Berville soient les figures les plus originales qu'on rencontre pendant une période de deux siècles? Le portrait de Berville, s'il était exact de tout point, serait même médiocrement flatteur pour les avocats ses contemporains, obligés de s'y reconnaître. La lacune la plus regrettable qu'offre ce très court volume est celle que l'on constate dès la première page, où l'on se trouve transporté au cœur même du sujet sans une préparation suffisante et indispensable. L'auteur est excusable de n'être pas remonté jusqu'au moyen âge ; il n'entendait pas faire œuvre d'érudition ; mais pourquoi avoir laissé le seizième siècle, maintes fois étudié et si facile à étudier, en dehors d'un cadre où il rentrait naturellement? Les critiques générales formulées, je ne m'appesantirai pas sur quelques erreurs de détail, ni sur des hardiesses de style, qui parfois vont au-delà du néologisme. J'aime mieux féliciter l'auteur du choix d'un sujet qu'il n'a pas traité sans doute avec les développements qu'il comportait, mais dont il a laissé entrevoir, en quelques pages d'une lecture en somme agréable, la nouveauté et l'intérêt.

R. Delachenal.

Impressions de théâtre, par Jules Lemaître. *1re et 2e séries.* Paris, Lecène et Oudin, 1887-1888, 2 vol. in-18 de 354 et 392 p. — Prix : 7 fr.

Le hasard des reprises classiques et le choix des pièces contemporaines à succès ont voulu que, dans ces deux volumes, où sont réédités les meilleurs feuilletons dramatiques de M. Jules Lemaître au *Journal des Débats*, figurent en bon voisinage Corneille, Molière, Racine, Shakespeare, Voltaire, Marivaux, George Sand, Musset, Alexandre Dumas fils, Ponsard, Meilhac, Gondinet, Renan, Bergerat, Sardou, Alphonse Daudet, Villiers de l'Isle-Adam, et de moindres. M. Lemaître a très ingénieusement apprécié le théâtre actuel : la sévère architecture, un peu heurtée parfois, des drames de Vacquerie, la logique éloquente d'Alexandre Dumas fils, le franc comique de Gondinet, le « fin marivaudage » de Meilhac et d'Halévy. Légèrement partial à l'encontre de Shakespeare, il a consacré d'excellentes pages aux chefs-d'œuvre de Racine. Traitant de Corneille et de Molière, il a prouvé qu'il était possible de rajeunir sans les altérer les grandes physionomies du dix-septième siècle, et de n'apporter que des idées à soi sur des questions apparemment épuisées. Cependant, en divers endroits, la crainte de tomber dans le banal en reprenant des sujets tant rebattus, tant ressassés, et le désir sincère d'avoir quelque chose d'original à dire là où il ne reste plus rien à apprendre, lui ont inspiré à l'égard de nos génies classiques, des nouveautés de jugements contre lesquelles il serait bon de se prémunir. M. Lemaître estimera parfaite la morale bien discutable du *Cid*. En revanche, il apercevra des côtés révoltants et des grossière-

tés étranges dans *Polyeucte*. Le héros de cette dernière tragédie ne lui semblera guère qu'un martyr brutal et grotesque. Puis, après réflexion, prenant le contre-pied des appréciations qu'il vient d'énoncer, il distinguera chez le principal personnage des particularités et un état d'âme qui furent loin, certes, de la pensée du créateur. Il laissera longtemps courir sa verve là-dessus, jusqu'au moment où il lui paraîtra bon de se ressaisir dans cette réflexion suspensive : « J'ai sans doute défiguré les personnages de Corneille ; mais les tragédies classiques nous sont si connues que nous n'y pensons plus trouver d'intérêt qu'en y découvrant des choses qui n'y sont peut-être pas. » Du reste, assez sceptique au fond, quant aux doctrines, et n'ayant guère, je crois, de préférences esthétiques bien déterminées sinon un vif amour pour le moderne, M. Jules Lemaître recherche moins, en critique, l'occasion d'éclairer, d'enseigner les esprits, que le plaisir de distraire sa propre imagination et celle d'autrui. Aussi côtoie-t-il, de temps à autre, le paradoxe, et pousse-t-il un peu loin, quand il s'y porte, la fantaisie des appréciations. Il effleure, en passant, de certaines idées que lui tout le premier n'aimerait point qu'on creusât trop à fond. Je signalerai, par exemple, une opinion assez singulière qu'il émet dans une note du tome Ier (p. 340), à savoir que les femmes, compromettant moins leur dignité que les hommes en paraissant sur la scène, parce qu'elles sont un peu comédiennes de nature, il serait à souhaiter qu'elles seules exerçassent la profession dramatique et qu'elles jouassent exclusivement tous les rôles, les leurs et ceux des hommes.

Il a risqué, ici et là, des jugements qui demanderaient caution. Ainsi, lorsqu'il a l'air de croire que « la *Vie parisienne* est un journal éminemment bienfaisant et consolateur » (1re série, p. 300), ou lorsqu'il déclare que *la Belle Hélène* est une œuvre « d'une inspiration austère, une protestation contre le naturalisme hellénique » (p. 226). Ailleurs, parlant de « l'Épopée » de Caran d'Ache, une représentation muette d'ombres chinoises figurant la campagne de Russie, il s'écrie fort exagérément : « Ce poème silencieux aux ombres glissantes est, je pense, la seule épopée que nous ayons dans notre littérature. » (2e série, p. 324.) Ce n'est pas qu'il soit très convaincu, en pareil cas. Simple détail de composition littéraire. Laisse-t-il aller son esprit sur la pente d'un raisonnement, il se garderait bien d'interrompre la suite de ses déductions s'enchaînant à la file, quitte à contre-balancer ensuite telle ou telle considération excessive ou douteuse par un postscriptum rectificatif. En général, la critique de M. Jules Lemaître est judicieuse, subtile ; mais elle est trop évasive, pas assez concluante. D'une rencontre accidentelle de pensée, il tirera, comme par une suggestion inattendue, de spirituels développements, dressera une théorie,

esquissera les linéaments d'un système ; et, fortifiant, au fur et à mesure, des vues rapides, il apportera des arguments, fournira des preuves plausibles ; et, quand il vous aura conduit à partager sa manière de voir, quand il vous aura bien persuadé, conquis, il terminera en vous disant que rien de cela n'est peut-être fondé, et qu'on ne s'en est occupé, un moment, qu'en manière de divagation intellectuelle.

Nous devions émettre ces quelques réserves. Elles ne portent que sur un petit nombre de détails. Dans l'ensemble des deux volumes d'*Impressions de théâtre*, on reconnaît pleinement les qualités littéraires qui sont la marque du rare talent de M. Jules Lemaître : une aptitude très caractérisée à produire sous vos yeux en peu de lignes la formule précise d'un tempérament d'auteur, une promptitude singulière à saisir d'un double regard l'association des contrastes dans un même cerveau ; et de la pénétration, de la finesse, beaucoup de charme.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Précis des littératures étrangères, anciennes et modernes, par EUGÈNE BOUCHET. Paris, Hetzel, 1888, in-18 de III-327 p. — Prix : 3 fr.

L'intention de M. Bouchet était excellente : réunir en un volume les notions indispensables sur les plus grands écrivains des littératures anciennes et étrangères, que les jeunes filles connaissent si mal d'ordinaire ; faire l'analyse des œuvres les plus célèbres et « donner ainsi la clef d'allusions que l'on rencontre à chaque pas et qu'il est regrettable, quelquefois même un peu ridicule, de ne pas pouvoir comprendre. » Mais pourquoi ce programme, facile à exécuter en somme, l'a-t-il été d'une manière aussi incomplète? Il y a de bons, d'excellents chapitres, ceux consacrés à *Homère*, à *Eschyle, Sophocle, Euripide*, à *Virgile et Horace*, aux *littératures orientale et scandinave*, au *Dante*, au *Tasse*, à *Cervantès, Shakespeare, Ossian, lord Byron, Schiller* et *Gœthe*. C'est déjà quelque chose. Mais puisque, en même temps que l'étude de ces œuvres, qui sont bien, en effet, les plus grandes, M. Bouchet a voulu donner un aperçu complet d'histoire littéraire, que de lacunes à lui signaler ! Je ne vois même pas nommés : chez les Grecs, Anacréon, Lucien ; chez les Latins, Catulle, Jules César, Tibulle, Stace; en Orient, Saadi et Calidasa ! Naturellement, la poésie biblique ne compte pas plus que les Pères de l'Église : la fille de M. Bouchet (à qui est dédié le livre) doit-elle donc ignorer les psaumes de David, et ne pas connaître le nom de saint Jérôme et de saint Augustin ? En Allemagne, autant qu'*Hoffmann* et *Kotzebue*, nous auraient intéressés les Niebelungen, Lessing, Kœrner, Schlegel, Richter, H. Heine. Léopardi en Italie ; en Angleterre, Macaulay, Dickens, Elliott, Shelley, méritaient une mention. Est-il juste d'oublier en Danemark, Andersen

Gessner, en Suisse; de négliger, en Amérique, Longfellow pour Edgar Poë ?

Et le manque de proportions est plus choquant encore que les omissions. A Théocrite n'est attribuée que cette courte phrase : « il a laissé des idylles estimées. » Il y a à peine cinq ou six lignes pour Hérodote, Thucydide, Xénophon, Platon, Aristote, dont les ouvrages ne sont même pas nommés ; et Démosthène est étudié en une demi-page, à peu près comme Épicure ou Antisthène ! Ovide a deux pages, comme Cicéron : Lucrèce, deux lignes, et toute la prose latine tient moins de place que le poème arabe d'*Antar* ! Serait-il plus ridicule de ne pas connaître à fond le *Luc Van Tien*, poème annamite, qui a eu l'honneur de dix-sept pages, ou les poèmes d'*Ossian*, qui en ont vingt, que d'ignorer la littérature russe, si fort à la mode aujourd'hui, et qui a juste obtenu quinze lignes dans le livre de M. Bouchet. On nous analyse tout au long le *Thrymsquida* et le *Skirnisfor*, et l'on ne nous dit rien de Tourguéneff, Gogol et Tolstoï ! Enfin, il y a bien, avec ces lacunes et beaucoup d'autres que je n'énumère pas, plus d'une erreur à relever. Pourquoi, par exemple, ranger les poèmes scandinaves dans la *Littérature orientale*, et faire un écrivain allemand d'*Helvétius*, né à Paris, d'une famille hollandaise, et qui n'a écrit qu'en français?

Tout ceci dit en vue de la seconde édition, qui ne saurait tarder, puisque le livre, en somme, est utile, intéressant et bien écrit.

GABRIEL AUDIAT.

Corneille et la Poétique d'Aristote, par JULES LEMAÎTRE. Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-18 de 184 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. J. Lemaître a profité de la vogue qu'obtient en ce moment tout ce qui est signé de son nom, pour offrir au public une petite vieillerie qu'il avait dans ses cartons et qui a pour titre : *Corneille et la Poétique d'Aristote*. Ce fut autrefois sa thèse latine : et plus anciennement encore peut-être un de ces travaux que les normaliens font en seconde année la veille ou l'avant-veille de « l'échéance. » De sorte qu'il y a beaucoup à parier que cette petite dissertation a bien d'abord été pensée et écrite en français, et qu'elle n'avait été habillée à la romaine que par occasion et pour la Sorbonne ! Seulement, depuis l'École normale et le doctorat, M. Lemaître a pas mal fréquenté les journaux, et son style en a pris une couleur bien particulière, un ton fort cavalier. Il y a plus d'un pied de nez fait à l'« inintelligible Aristote, » dont « maint passage rendu encore plus obscur par les copistes ahuris, a été l'occasion d'une profonde et vaine matagrobolisation des cervelles d'érudits... » Telle, la phrase célèbre sur la purification des passions, « griffonnée sans doute un soir à la façon d'un simple memento, note de calepin, rédigée en style hiéroglyphique et télégraphique, et qu'A-

ristote lui-même aurait peine à déchiffrer aujourd'hui : c'est sur ce gribouillage que des âmes simples et sérieuses ont entassé les in-folios ! Cela en devient amusant. C'est tout au moins une des menues ironies où se complaît le chorège éternel. »

« Il ressort de tout cela, dit M. Lemaître, après avoir tourné en ridicule les principes les plus fameux d'Aristote, que le philosophe grec fut un grand brouillon, et l'on peut dire qu'il a parlé du théâtre au petit bonheur... Ce qu'il nous donne, c'est la théorie du mélodrame, ses remarques pourraient avoir été inspirées par le répertoire de Bouchardy et de Pixérécourt aussi bien que par celui d'Eschyle et de Sophocle... » Le « bonhomme » Corneille lui-même n'est pas ménagé. Le voyez-vous « jeune et piaffant, le feutre de travers et la moustache en croc, poète-mousquetaire dans le goût du plus pur Louis XIII... » Mais ce d'Artagnan est déjà travaillé par les scrupules... Et M. Lemaître suit dans les *Discours*, les *Préfaces* et les *Examens*, ce long duel avec Aristote où « le pauvre Normand, tour à tour emporté par les plus belles audaces et paralysé par le respect le plus superstitieux, regimbe hardiment contre le maître, ou introduit de subtils distinguo... Il s'engage et s'emberlificote dans d'inutiles difficultés... Bon ! le voilà qui lâche la *catharsis !*... Si quelque loi l'embarrasse, il imagine quelque truc, merveille d'hypocrisie ou de candeur ; il « fait la bête... » Vous vous rappelez la chanson des *Cloches de Corneville :*

C'est la coutume en Normandie ! etc. »

C'est sur ce style plein de saveur, semé de plaisanteries lestes, et d'inattendus rapprochements avec *Monsieur Alphonse,* ou *le Voyage de M. Perrichon,* que M. Lemaître, qui connaît son public, a compté pour lui faire accepter son travail, intéressant au fond et plus sérieux qu'il n'en a l'air. Ce n'est pas en français qu'il a traduit sa thèse latine, c'est en « parisien » qu'il aurait dû dire, dans la langue du boulevard et du *Figaro !* ...Et je serais curieux de savoir quelles circonlocutions cicéroniennes traduisent des expressions comme celles-ci : « Théodore ne vaut pas le diable ; »... « Corneille adore le mélo ; »... « l'embourbement en Aristote continue... »

N'ai-je pas assez cité pour faire entendre que l'opuscule est tout à fait charmant et aura du succès ? GABRIEL AUDIAT.

Études littéraires sur le dix-neuvième siècle, par le P. VAUDON, missionnaire du Sacré-Cœur, avec une introduction de Léon Gautier, membre de l'Institut. Lyon, Vitte et Perrussel, 1888, in-8 de XVII-378 p. — Prix : 4 fr.

Les *Études littéraires* contenues dans ce livre sont au nombre de sept, dont voici les titres : *André Chenier, Ballanche, Lamennais, Alfred*

de Vigny, Lamartine le poète, Lamartine d'après sa correspondance, Victor Hugo poète lyrique. On le voit, les sujets sont tous intéressants, et la façon dont ils sont traités en relève encore singulièrement le prix. On ne saurait déployer dans la critique plus de finesse, plus d'élégance, plus d'esprit, j'ajouterais même plus de goût, si un enthousiasme un peu excessif pour Alfred de Vigny et Victor Hugo poète lyrique, ne me semblait nécessiter une légère réserve, qui n'enlève d'ailleurs rien à l'intérêt du volume. Le P. Vaudon a encore une précieuse qualité : il est très personnel. Aussi vous le verrez toujours étudier dans un auteur, soit dans sa vie, soit dans son œuvre, des choses que les autres n'ont pas vues, en sorte qu'il serait difficile de l'accuser, soit de copier, soit même d'imiter personne. Cette recherche de l'inconnu, ou tout au moins du peu connu, donne certainement une saveur toute particulière à son livre. Ajoutons que des citations très nombreuses et fort bien choisies dans l'œuvre de chaque écrivain, constituent comme une anthologie bien supérieure à tout ce que je connais jusqu'ici. Jamais on n'a mieux plaidé la cause des auteurs, étudié ou présenté un meilleur choix de leurs œuvres. Que le P. Vaudon en reçoive mes bien sincères compliments. P. TALON.

Essays in Criticism, second series, by MATTHEW ARNOLD. London, Macmillan, 1888, gr. in-12 de 331 p.

Matthew Arnold, le Sainte-Beuve anglais, est mort au mois d'avril dernier, et c'est lord Coleridge qui s'est chargé de publier ce volume, dont les différents chapitres étaient d'ailleurs préparés, et de donner ainsi un complément attendu à la première série des *Essays,* qui parut, je crois, en 1865. Ce testament de l'auteur de tant de travaux critiques et d'études littéraires appréciées contient une préface générale aux *Poètes anglais,* de Ward, des introductions spéciales aux œuvres de Gray et de Keats, des notices relatives à Wordsworth et Byron, et enfin des études sur Shelley, le comte Léon Tolstoï et Amiel. Au milieu d'ingénieuses réflexions, de profondes analyses, d'heureux rapprochements, nous relevons parfois des inexactitudes de détail, des éloges exagérés, des blâmes trop rigoureux, des jugements d'ensemble contestables. Matthew Arnold consacre plusieurs pages à démontrer que Wordsworth et Byron gagnent beaucoup à être lus dans des recueils de Morceaux choisis, et que dans leurs œuvres, il y a des passages qu'on voudrait relire souvent et d'autres qu'on ne saurait oublier trop vite. Il me semble au contraire que le lecteur intelligent a seul qualité pour faire la sélection des fragments qu'il apprécie et que les plus belles pages de *Childe Harold* et de l'*Excursion* perdraient singulièrement de leur charme si on les séparait de celles qui les encadrent.

Gray et Keats produisirent peu, et le critique leur en est reconnaissant. Il est plein de bienveillance pour Gray, qu'il compare à Schiller. Tous deux furent romantiques dans le fond et classiques dans la forme, j'en conviens; mais cela suffit-il à prouver l'identité de leur talent? Le mérite de Keats est incontestable. Ses vers sont simples, limpides, ses descriptions vraies, mais l'on doit incriminer le choix de ses tableaux. Il fut le poète des yeux profonds et veloutés des *white neck and creamy breast*,... mais le culte de la beauté plastique lui fit négliger les envolées de l'âme vers les régions célestes et les battements du cœur humain. Les trois chapitres les plus intéressants des *Essays in Criticism*, sont assurément ceux qui terminent le livre et sont consacrés à Shelley, au comte L. Tolstoï et à Amiel. L'étude sur Shelley est proprement une analyse critique de la consciencieuse biographie publiée par le professeur Dowden, mais les portraits littéraires de Tolstoï et d'Amiel révèlent un talent personnel de premier ordre. En Tolstoï c'est le penseur qu'Arnold a voulu dégager; après avoir disséqué ce chef-d'œuvre psychologique : *Anna Karénine*, il a cherché à fixer les doctrines religieuses du romancier russe, tâche délicate dont il s'est heureusement acquitté. Amiel méritait infiniment moins un portrait littéraire; aussi ce portrait est-il plutôt un prétexte qui fournit à Matthew Arnold l'occasion de s'élever contre les éloges exagérés décernés à l'écrivain suisse en France et en Angleterre, et d'écrire une *causerie* étincelante de verve, digne de rivaliser avec les meilleurs *Samedis* d'Armand de Pontmartin. ROGER LAMBELIN.

Œuvres de Tacite. *Dialogue des orateurs*, texte latin revu et publié d'après les travaux les plus récents avec un commentaire critique, philologique et explicatif, une introduction et un argument, par HENRI GŒLZER, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Hachette, 1887, in-8 de XLVIII-88 p. — Prix : 4 fr.

Il est bien tard pour annoncer aux lecteurs du *Polybiblion* le nouveau volume dont s'est enrichi la collection d'éditions savantes entreprise par la maison Hachette. Dans ce domaine, les Allemands sont si portés à exagérer leurs services, qu'il y a pour nous à la fois un plaisir et un devoir à faire connaître les publications que la librairie française peut être fière de leur opposer.

On sait que le *Dialogue des orateurs* a été contesté à Tacite : M. Gœlzer réfute victorieusement les érudits qui l'ont tour à tour attribué à Quintilien, à Pline et à Suétone, sans prendre garde que l'on y rencontre les idées familières du grand historien sur l'éducation et la politique. L'introduction établit, en outre, que l'ouvrage a été écrit et publié sous Titus, probablement au commencement de l'année 81. L'influence du temps s'y fait sentir et le style offre un piquant mélange des habi-

tudes classiques avec les modes nouvelles, introduites par Sénèque et son école. Le fond est remarquable. Sans doute, ce sont les orateurs romains qui sont ici particulièrement en cause; mais l'auteur s'élève, si j'ose le dire, jusqu'à la philosophie de l'éloquence, et par là son œuvre est de tous les temps. Frappé, lui aussi, de la décadence de l'art oratoire, Quintilien en accusait uniquement le mauvais goût de ses contemporains : Tacite creuse davantage; il s'en prend à la pernicieuse influence des rhéteurs, et plus encore aux graves changements survenus dans le gouvernement de Rome et dans les mœurs publiques. C'est un curieux épisode de l'éternelle querelle des anciens et des modernes qui se déroule ainsi sous nos yeux. Une collation précieuse des variantes des manuscrits et une heureuse variété de notes, non seulement grammaticales, mais encore historiques et littéraires, rendent cette édition digne du *Salluste* de Lallier et du *Virgile* de Benoist. M. Gœlzer nous promet l'*Agricola* et la *Germanie :* ce n'est pas sans quelque impatience que nous les attendons. C. Huit.

HISTOIRE

La Découverte du bassin hydrographique de la Tunisie centrale et l'Emplacement de l'ancien lac Triton (*ancienne mer intérieure d'Afrique*), par le Dr Rouire, médecin-major, membre de la Mission de l'exploration scientifique de Tunisie. Paris, Challamel, 1887, in-8 de xix-187 p., avec 9 cartes. — Prix : 5 fr.

Le Triton dans l'antiquité et à l'époque actuelle. Réponse à la brochure de M. Rouire, intitulée : *la Découverte du bassin hydrographique de la Tunisie centrale et l'Emplacement de l'ancien Triton* (*ancienne mer intérieure d'Afrique*), par A. du Paty de Clam, membre de la Société de géographie de Paris. Toulouse, Brun-Rey, 1887, in-8 de 186 p., avec 7 planches.

La question du lac Triton intéresse à la fois la géologie et la géographie historique. On sait à combien de dissertations elle a donné naissance ; on sait aussi que, récemment, la géologie ayant montré que la mer n'avait point recouvert à l'époque historique la région des chotts, M. le docteur Rouire a voulu voir dans le bassin hydrographique du centre de la régence le représentant du fleuve et du lac tant cherchés. Le volume que nous avons sous les yeux résume et développe les nombreuses communications antérieures de l'auteur et apporte des arguments nouveaux, considérés par ce dernier comme décisifs en faveur de sa thèse. Mais le problème est fort complexe : la connaissance de l'état actuel de la région et de la structure de son sol, l'étude critique des textes anciens et des monuments sont également appelées à fournir des pièces au débat ; aussi les résultats un peu exclusifs annoncés par M. Rouire n'ont-ils pas tardé à soulever une

opposition violente de la part surtout des hellénistes et des historiens. M. A. du Paty de Clam, en particulier, s'attache à démolir l'argumentation de M. Rouire au point de vue philologique, et souvent non sans bonheur ; d'autre part, M. de Clam tient trop peu de compte du point de vue physique et géologique, plutôt favorable à M. Rouire, d'après un savant dont la compétence spéciale ne saurait être révoquée en doute, M. Rolland. Le procès, on le voit, est donc très difficile à juger ; on ne peut toutefois s'empêcher de penser que la préparation des deux adversaires ne soit dans des directions différentes, un peu insuffisante ; à quoi bon, d'ailleurs, s'acharner ainsi à vouloir résoudre coûte que coûte des questions où les données nécessaires nous font défaut en grande partie ? Une autre impression se dégage encore de cette polémique : les auteurs, et surtout M. Rouire, semblent avoir perdu de vue ce principe si juste que Bunbury a placé en tête de son *Histoire de la géographie ancienne :* les assertions des écrivains de l'antiquité ne doivent pas être traitées autrement par la critique que les documents plus modernes ; car elles ne sont nullement investies d'une valeur intrinsèque plus grande. Sans doute, le témoignage des auteurs anciens mérite d'être pris en considération ; mais convient-il d'accepter au pied de la lettre, comme parole d'Évangile et sans la moindre réserve, tous les détails qu'ils donnent sur un pays qu'ils n'ont pas visité, et de s'efforcer ainsi de faire cadrer quand même leur texte avec les données de la géographie contemporaine — quand on ne pratique pas le procédé inverse, comme M. Rouire l'aurait fait souvent, à en croire M. du Paty de Clam ? Nous devons ajouter qu'un éminent érudit, M. S. Reinach, s'est nettement prononcé contre M. Rouire, en se plaçant sur le terrain purement philologique, et croit avoir fait justice des contresens accumulés par cet auteur dans l'interprétation des textes grecs et latins (Voir une note insérée au tome II de la *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique,* de Ch. Tissot, p. 787, et la *Revue critique*, du 19 janvier 1885).

E. M.

Völkerkunde, von Dr. Friedrich Ratzel. *III^er Band : Die Kulturvölker der Alten und Neuen Welt.* Leipzig, 1888, in-8 de viii-780 p., 235 fig., 9 pl. en couleur et 2 cartes. — Prix : 20 fr.

La réputation du bel ouvrage de M. Ratzel n'est plus à faire, et ce troisième volume, consacré à l'étude des peuples civilisés, en forme le digne couronnement. On y retrouve ces qualités maîtresses d'originalité dans les conceptions, d'érudition dans le choix des documents et de clarté dans le style, qui signalent toujours les écrits du savant professeur. Après une introduction où il définit les degrés divers auxquels sont parvenues dans leur culture les populations variées de l'ancien continent, et où il insiste notamment sur le profond contraste

présenté par la civilisation avancée des peuples sédentaires et le « nomadisme » des peuples pasteurs, M. Ratzel passe en revue successivement les groupes humains qui gravitent autour de chacun des centres historiques du globe, c'est-à-dire les races de l'Afrique du nord et de l'Arabie, celles de l'Asie intérieure, de l'Inde et de son cercle d'attraction, puis celles de la Chine et des pays adjacents, celles de l'Amérique précolombienne, et enfin des contrées méditerranéennes et atlantiques (Europe). Comme dans les précédents volumes, les conditions matérielles de vie et de milieu, c'est-à-dire le sol, le climat, la végétation, les animaux auxiliaires sont, pour chaque groupe, l'objet de développements étendus, destinés à bien montrer quel est le cadre où l'homme vient déployer son activité. Tout serait à citer dans cette série d'exposés lumineux, qui, à coup sûr, mériteraient les honneurs d'une traduction en notre langue. Deux cartes ethnographiques de l'Asie, plusieurs planches en couleur exécutées avec goût et un très grand nombre de figures aussi soignées qu'authentiques, représentant des paysages, types, costumes, constructions, etc., enrichissent le texte et en doublent la valeur. Le monde musulman et les nations de l'Asie orientale occupent naturellement dans l'ouvrage une large place, vu leur importance historique toute spéciale ; en dehors même de l'intérêt qui s'attache à l'ensemble de ces pages si bien remplies, c'est là, pour nous, Français, une raison de plus pour en entreprendre la lecture.

E. M.

Histoire des religieuses hospitalières de Saint-Joseph. *France et Canada,* par E.-L. Couanier de Launay, chanoine honoraire, ancien vicaire général, hagiographe du diocèse de Laval, etc. Paris, V. Palmé, 1887, 2 vol. in-8 de LX-303 et XII-410 p. — Prix : 10 fr.

L'admirable efflorescence d'œuvres catholiques qui enrichit la première partie du dix-septième siècle a été mille fois rappelée par les historiens de l'Église; et, malgré tout, il se trouve toujours de nouvelles découvertes à faire dans un champ si fécond. Ce n'est pas, à proprement parler, un sujet nouveau que fait connaître M. Couanier de Launay dans le bel ouvrage dont nous venons de transcrire le titre; les parties les plus importantes avaient été racontées plusieurs fois; mais il donne des détails plus complets et il conduit les annales de la Congrégation de Saint-Joseph jusqu'à nos jours.

Ce fut dans la petite ville de La Flèche, alors comprise dans le diocèse d'Angers, que cette nouvelle famille religieuse prit naissance. Les deux vénérables fondateurs furent : la Mère Marie de la Fère, que la Providence conduisit par des voies extraordinaires à cette mission, et Jérôme Le Royer de la Dauversière, un magistrat, père d'une nombreuse famille et homme d'un zèle religieux admirable. Elle parut à la même époque que la Visitation, les Carmélites de la réforme de sainte

Thérèse, les Filles de la charité de saint Vincent de Paul, et une foule d'autres; elle contribua très efficacement au relèvement de l'Église catholique en travaillant à la véritable réforme. Si ses ramifications furent moins étendues que celles de plusieurs autres congrégations, ses annales ne renferment pas moins de traits édifiants, et qui prouvent comment Dieu est toujours au milieu de son Église. Les religieuses de Saint-Joseph n'ont pas seulement produit un très grand bien en France, elles ont apporté un secours puissant à l'Œuvre de l'Évangélisation de l'Amérique, et elles édifient encore le Canada en y faisant admirer leur charité toujours active et inépuisable.

Le livre de M. Couanier de Launay nous fournit les renseignements les plus positifs sur tout le cours des annales de cette congrégation et ils sont absolument dignes de confiance, car ils sont empruntés aux archives mêmes de la maison mère de La Flèche, très bien classées par M. l'abbé Jupin, et surtout aux recueils de la vénérable Mère Clémentine Sauvé, sœur de Mgr Sauvé. Cette grande religieuse dirigea longtemps la communauté de Saint-Joseph de Laval, et laissa plusieurs volumes in-folio contenant les récits les plus importants, non seulement sur la maison de Laval, mais sur toutes les autres de la congrégation. Par la nature même des documents qui lui étaient fournis, l'auteur n'avait point à discuter leur valeur : elle est évidente par elle-même. Il n'émet qu'un doute sur une circonstance tout à fait accessoire d'un récit publié, il y a quinze ans, par l'auteur de cet article (t. II, p. 242); heureusement pour celui-ci, il peut montrer un texte qui confirme la rigoureuse exactitude de son dire, et ce texte est tout entier de la Mère Frédérique de Gargilesse, qui fut témoin et acteur, ou plus exactement victime, dans les scènes de persécution rapportées par elle (*Persécution endurée pendant la Révolution par les religieuses hospitalières de Saint-Joseph de Beaufort-en-Vallée*. 2e éd. Angers, Barrassé, 1873, in-8). Puisque notre devoir de critique nous oblige à signaler une très légère inadvertance dans l'*Histoire des religieuses de Saint-Joseph*, ajoutons que cet excellent livre n'aurait rien perdu, si l'auteur avait retranché certains détails inutiles et s'il avait resserré plusieurs autres. Ces taches, qui ne touchent point au fond même de l'histoire, ne nuisent en rien aux mérites évidents de l'ouvrage. Il nous serait agréable d'en signaler un grand nombre, qui frapperont tous les lecteurs; nous nous contenterons d'en indiquer deux d'une grande importance. Le surnaturel divin et l'autre se montrent souvent, et jamais l'auteur n'a cherché à le dissimuler. Les exemples de vertus et de vertus héroïques éclatent du commencement à la fin, mais la nature y apparaît aussi quelquefois, avec ses ignorances et ses faiblesses, qui sont le partage même des âmes les plus élevées, tant qu'elles sont sur la terre; jamais non plus notre consciencieux historien ne cherche à les couvrir d'un

voile complaisant. Ce sont là de grandes qualités qui honorent l'auteur et qui rendent son livre intéressant et utile.

PAUL PIOLIN.

L'Empire byzantin et la Monarchie franque, par A. GASQUET, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Paris, Hachette, 1888, in-8 de XII-484 p. — Prix : 10 fr.

M. Gasquet, qui avait déjà consacré à l'Église byzantine sa dissertation doctorale intitulée : *De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance* (Paris, 1879), nous apporte dans un gros volume le résultat de la suite de ses études sur le monde byzantin. La dissertation de 1879 avait de graves défauts : à côté de parties assez bien traitées et attestant de la perspicacité et du travail personnel, on en trouvait d'autres qui semblaient prouver une étrange ignorance des choses religieuses de l'histoire ecclésiastique. Je remarque dans le livre, avec les mêmes qualités, les mêmes défauts. Le sujet, qui est d'ailleurs intéressant par lui-même, est traité avec assez de soin. L'auteur est au courant des derniers travaux, il discute avec talent plusieurs des questions les plus nouvelles, notamment celle de la part de l'empereur Maurice dans la révolte de Gundobald, où il prend parti pour M. Deloche contre M. Ch. Robert; celle du titre de *vir inluster* que M. J. Havet, suivi en cela par la plupart des érudits, a naguère contesté aux rois mérovingiens, et que M. Gasquet, avec MM. Pirenne et Bresslau, croit devoir leur maintenir; il émet parfois des vues personnelles qui ne manquent ni d'originalité ni de finesse, comme, par exemple, lorsqu'il cherche à expliquer les atermoiements du pape Jean VIII en face des prétentions impériales de Charles le Chauve, par l'espoir où il aurait été de renouer avec l'empire d'Orient, qui se relevait sous la dynastie macédonienne, pendant que l'Occident semblait courir, depuis la mort de Charlemagne, à une irrémédiable décadence. Il y a là de bonnes pages qui font honneur au professeur de Clermont; mais pourquoi faut-il qu'elles nous soient présentées en compagnie de tant d'autres où fourmillent les contresens et les inexactitudes? Puisque M. Gasquet ne peut parler de questions ecclésiastiques et religieuses sans commettre des erreurs, que ne se décide-t-il à suivre un cours de théologie et un cours de droit canon avant de les aborder? Il ne cesse de rendre l'Église responsable des hérésies qu'elle ne cesse d'exclure de son sein; il suppose toujours son lecteur aussi convaincu que lui de cet axiome du césarisme, que l'État doit tenir l'Église sous le joug, en dépit de la justice et de l'équité. Il ne peut se résigner à admettre les torts des ennemis de la papauté, qu'ils s'appellent Photius ou les Lombards : ils ont été évidemment calomniés par elle, et les Lombards, en somme, ne faisaient

qu'obéir à d'« impérieuses nécessités politiques » en voulant dépouiller l'Église de son patrimoine. Grand admirateur de Byzance, M. Gasquet vante son héroïsme, son action civilisatrice, ses vertus « dignes des plus beaux temps de la République; » il parle de ses missionnaires et de ses martyrs, et il va jusqu'à dire que l'Occident n'a pas connu la vraie civilisation, jusqu'au jour où des fugitifs de Byzance lui ont apporté le « ferment généreux de l'antiquité. » Vraiment, s'il en est ainsi, comment se fait-il que l'Occident marche à la tête de la civilisation et que Byzance soit sous le joug des Turcs ?

L'érudition de M. Gasquet ne vaut pas toujours mieux que sa critique; en voici quelques spécimens. Voulant prouver ce qu'il a dit des « missions » de Byzance, il cite, comme premier missionnaire qui fut envoyé aux Goths, le moine Ulphilas. Or, tout le monde sait que Vulfila n'a pas été moine, et qu'il n'a pas été envoyé par Byzance auprès des Goths, puisqu'il appartenait lui-même à ce peuple et qu'il en était l'évêque. Voulant prouver qu'effectivement les Lombards ont été calomniés par les papes, il déclare s'en rapporter au témoignage « peu suspect » de Paul Diacre, qui fait l'éloge de quelques rois de cette nation. Voilà un « peu suspect » qui étonnera tous ceux qui se souviennent que Paul Diacre était Lombard lui-même, et que son patriotisme ne s'est jamais démenti. En général, M. Gasquet ne semble pas très familiarisé avec les historiens du moyen âge sur lesquels il aime à s'appuyer. A deux reprises (pages 254 et 264) je le vois invoquer le témoignage de Grammaticus Saxo au sujet de Charlemagne; faut-il rappeler ici que G. S. est un chroniqueur danois du XIIe siècle, et que M. Gasquet l'a plaisamment confondu avec le poète anonyme de l'époque carolingienne que nous connaissons sous le nom de *Poeta Saxo*? Comme s'il devait jouer de malheur chaque fois qu'il tombe sur un document carolingien, il cite ailleurs (page 334) un *moine Prudentius* qui n'est autre que l'évêque Prudence de Troyes, le continuateur bien connu des Annales de Saint-Bertin. Certes, des erreurs de détail sont bien pardonnables; on en trouve chez les auteurs les mieux informés, et je ne chicane pas M. Gasquet sur les imperfections de ce genre que j'ai rencontrées dans son livre. Mais lorsque l'erreur porte sur la source même des informations, ne jette-t-elle pas un jour fâcheux sur les procédés de travail d'un écrivain ?

Voilà bien des critiques, et pourtant je suis loin d'avoir épuisé toutes celles que j'avais à faire. Si l'espace me le permettait, je reprocherais à l'auteur non seulement ce qu'il a dit, mais surtout ce qu'il n'a pas dit. Le sujet présente tant d'aspects et offre un intérêt si vif, qu'après avoir lu les cinq cents pages du livre on reste étonné du nombre de problèmes qui n'ont pas été étudiés. GODEFROID KURTH.

Jahrbücher des Fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen, von SIGURD ABEL. Band I, 768-788. Zweite Auflage, bearbeitet von BERNHARD SIMSON. Leipzig, Duncker & Humblot, 1888, in-8 de XVI-698 p. — Prix : 20 fr.

On ne peut qu'applaudir à l'idée d'une réédition des *Annales du règne de Charlemagne,* de Sigurd Abel. Il n'est point d'érudit s'occupant de l'époque carolingienne qui n'ait eu à consulter ce volume, qui n'est pas l'un des moins estimables de cette précieuse collection des *Jahrbücher der Deutschen Geschichte.* Ce qui donne encore plus de valeur à cette nouvelle édition, c'est qu'elle est confiée à M. Bernhard Simson, l'érudit à qui ses travaux sur le neuvième siècle ont acquis une réputation méritée. Il va de soi que, tout en respectant autant que possible le travail d'Abel, M. Simson n'a pas hésité à lui faire subir des remaniements assez considérables, qui en font presque une œuvre nouvelle. Ces *Jahrbücher* avaient été imprimés en 1866; et, depuis cette époque, bien des érudits, d'une valeur plus ou moins grande, ont usé de l'encre et du papier à écrire sur cette période; il fallait mettre les *Annales* au courant de tous ces travaux. Sur certains points, M. Simson différait absolument d'avis avec Abel; son opinion s'était même manifestée, par exemple, sur le *Capitulare missorum* (n° 25 de Boretius) — que les uns attribuent à 786 et les autres à 792, — dans la continuation qu'il avait donnée en 1883 au travail d'Abel pour la fin du règne de Charlemagne; dès lors, pour mettre l'unité dans les *Jahrbücher,* il fallait supprimer les développements donnés à la date de 786 par Sigurd Abel, et qu'on retrouvait modifiés et complétés dans le second volume, à la date de 792. L'introduction, relative aux sources de l'histoire de ce règne, a dû subir aussi de profonds remaniements. En outre, le nouvel éditeur a cru devoir introduire dans le texte des modifications de détails qui ont leur intérêt : des développements ont été transposés, d'autres resserrés ou, au contraire, rendus un peu moins maigres; des phrases ont été atténuées ou, au contraire, rendues plus fortes; enfin et surtout les notes sont plus abondantes, les informations plus riches. Toutes ces modifications ont eu pour résultat d'augmenter ce volume de plus de cent pages. Disons tout de suite qu'un bon index onomastique termine cet ouvrage.

Il est fâcheux d'avoir à dire que, dans la partie même qui est l'œuvre exclusive de M. Bernhard Simson, on se heurte à des idées étranges. L'éminent érudit a consacré un des cinq appendices qu'il a ajoutés aux deux appendices primitifs de Sigurd Abel, à l'étude des *Annales Laurissenses majores* (*Excurs III,* p. 657-664). M. Simson partage l'opinion déjà émise par quelques érudits que la première partie des Annales — qu'il arrête à 794, peut-être avec raison, — est due à un Romain. L'auteur apporte à l'appui de cette thèse des arguments qu'il est pénible de rencontrer sous une plume aussi savante. Je sais

bien que M. Simson finit par déclarer que la seule conclusion certaine que l'on puisse tirer de son raisonnement, c'est que les *Annales Laurissenses majores* ont pu être écrites par un Romain, malgré la barbarie de leur style. Mais il n'en a pas moins écrit, quelques pages plus haut, que, dans cette première partie de leur rédaction, les Annales « n'offrent une parenté plus étroite avec aucun autre monument de cette époque qu'avec les écrits sortis du Latran, c'est-à-dire avec les bulles pontificales du *Codex Carolinus* et les biographies des papes du *Liber pontificalis*. » Pour établir cette parenté, il était nécessaire de montrer dans les deux textes l'emploi simultané d'expressions et de tournures absolument caractéristiques. Or, un homme sans préjugés pourra-t-il accepter comme caractéristiques des termes aussi visiblement empruntés à la Bible que « *Deo odibiles* » ou que « *dissipavit Deus consilia eorum,* » — à une époque où tant d'écrivains sont remplis d'emprunts à l'Écriture sainte ? Pourra-t-il regarder comme caractéristiques des expressions aussi vulgaires que « *ambulare ?* » Enfin, comment qualifier le rapprochement suivant, que nous croyons devoir reproduire textuellement :

Ann. Lauriss. mai. 769. cum paucis Francis. 771. cum aliquibus paucis Francis. 775. cum aliquibus Francis. 783. cum paucis Francis. 788. una cum paucis Francis — cum aliquibus Francis. 791. cum quibusdam Francis.	**Liber pontificalis** (Ed. Duchesne, t. I). Vita Hadriani I, p. 496. cum aliquantis fortissimis Francis.

Quant à l'emploi du participe présent à la place d'un mode personnel, cet usage ne me semble pas non plus une caractéristique du style de la cour de Rome. Il se retrouve dans bien d'autres écrits de cette période, par exemple dans la chronique qu'on appelle Continuation de Frédégaire ; je ne sache pas qu'on ait jamais eu l'idée de l'attribuer à un Romain. Les « romanismes » (l'expression est de M. Simson) qui distinguent ces *Annales Laurissenses majores* nous semblent donc encore à trouver. L'auteur paraît croire aussi que le rédacteur de ces Annales se préoccupe beaucoup des Lombards ; c'est une préoccupation qui ne nous a pas frappé.

Nous regrettons de voir un érudit de la valeur de M. Simson écrire de telles choses. Ce sont des surprises comme nous en réserve parfois l'érudition d'Outre-Rhin ; mais l'on ne peut s'y accoutumer et le bon sens en est toujours aussi péniblement choqué. E.-G. Ledos.

Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, *en Franche-Comté, en Alsace, en Lorraine et en Flandre (1638-1643)*, d'après des documents inédits, par F. des Robert, membre de l'Académie de Stanislas. Paris, Champion, 1888, in-8 de xiv-413 p. — Prix : 7 fr. 50.

Après cinq années d'intervalle, M. des Robert nous donne la seconde

partie de son intéressant travail sur les campagnes du duc Charles IV de Lorraine (Cf. *Polybiblion*, t. XXXVIII, p. 61). C'est la même méthode consciencieuse et savante, les preuves accompagnant sans cesse les affirmations; et cette fois, les Archives du ministère des affaires étrangères ont fourni à l'auteur la plus grande partie de ses matériaux et de ses pièces justificatives.

Le récit commence en 1638, alors que Weimar et Guébriant cherchent à s'emparer de Brisach, la véritable clé de l'Alsace, tandis que Longueville lutte en Franche-Comté contre le duc de Lorraine. En dépit des succès de ses lieutenants, Charles IV, abandonné par l'Espagne et trahi par les Francs-Comtois, est obligé de se déclarer vaincu et de négocier avec Richelieu. Mais sa soumission ne fut jamais complète : nous le voyons les années suivantes en luttes perpétuelles avec M. du Hallier, que Louis XIII avait nommé gouverneur de la Lorraine le 1er juin 1639. Ce personnage, qui devait être un jour maréchal de France, avait été, avec son frère, le duc de Vitry, l'un des assassins du maréchal d'Ancre; abbé de Saint-Germain et évêque de Meaux, il avait ensuite, à cinquante-sept ans, épousé une ancienne maîtresse d'Henri IV, Charlotte des Essarts, veuve du cardinal Louis de Lorraine, archevêque de Reims, dont elle avait eu cinq enfants. Ces situations étranges, bien qu'à peu près légitimées, ne contrastaient point du reste avec celle de Charles IV, époux peu régulier de Béatrix de Cusance-Cantecroix. Et l'on devine ce que des femmes, passionnées jusque dans leur âge plus que mûr, ont pu imaginer d'intrigues et d'aventures. M. des Robert a fort bien tracé ces divers caractères, représentant « le Lorrain » comme un véritable don Juan, en politique aussi bien qu'en amour, sorte de condottière non sans génie militaire, mais manquant absolument de suite dans les idées et de constance dans les projets.

Après de nombreuses péripéties de paix et de guerre, l'auteur nous conduit jusqu'à la mort de Richelieu et de Louis XIII, au moment où, vainqueur de du Hallier à Liffol-le-Grand, Charles IV était arrêté par l'énergie de Batilly en décembre 1642, sous la forteresse de Neufchâteau, et obligé de se réfugier entre Sambre et Meuse. G. B. DE P.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France. *Rome,* avec une introduction et des notes, par GABRIEL HANOTAUX. Tome I. Paris, Félix Alcan, 1888, gr. in-8 de CXII-371 p. — Prix : 20 fr.

Ces instructions d'un haut style et d'un caractère de vraie grandeur ont été rédigées par Hugues de Lyonne, par Colbert de Croissy, etc. La première est de 1654, adressée au cardinal d'Este, protecteur des affaires de France près le Saint-Siège ; la dernière de ce volume est de

1687, adressée au marquis de Lavardin nommé ambassadeur extraordinaire à Rome. Il y en a en tout une vingtaine. Plusieurs sont importantes au point de vue de l'histoire générale. Ainsi on doit signaler l'instruction donnée à M. d'Aubeville en 1661 et le mémoire secret pour servir d'addition à l'instruction remise au duc de Créqui en 1662. Lorsque l'on prépare une ligue contre les Turcs, Louis XIV fait exposer les considérations qui militent pour la réserve où il voudrait se tenir. La première regarde l'avantage de la religion dans le Levant, où le nom du roi a jusqu'ici été le plus fort rempart contre les avanies et persécutions des Turcs ; la seconde est la ruine entière de tout le commerce français dans les échelles du Levant; la troisième, purement politique, consiste dans le péril que le Roi et ses alliés dans l'Empire peuvent courir, si l'Empereur, après les avantages acquis contre le Turc, s'accommodait avec lui pour retomber avec toutes ses forces sur les États de l'Empire. Le mémoire secret note cependant l'adhésion donnée à la ligue, tout en prescrivant de chercher des motifs pour en retarder l'exécution. Deux ans après, Louis XIV envoyait le comte de Coligny, à la tête d'un corps de troupes, combattre les Turcs sur les bords du Raab, à Saint-Gothard, très honorable démarche que M. Hanotaux estime au contraire fâcheuse, car, dit-il, « ce n'a pas été une des moindres erreurs de Louis XIV de céder à des préoccupations religieuses excessives, en prenant à plusieurs reprises les armes contre les Turcs.»

L'affaire de la garde corse avait mis la mésintelligence entre la France et Rome ; aussi, le duc de Chaulnes fut-il envoyé pour apaiser le différend. Le mémoire secret qui lui fut remis en 1666 mérite bien les éloges donnés par M. Hanotaux. « Peu d'instructions, dit-il, présentent au point de vue purement diplomatique un intérêt plus grand. Il est de la belle époque et de la grande manière de Lionne. Jamais celui-ci n'a montré une connaissance plus déliée des hommes et des situations, jamais il n'a mis une finesse plus adroitement insinuante au service de desseins plus vastes. »

Le mémoire pour service d'instruction à M. de Lavardin est aussi très important, car il comprend la discussion de l'affaire des immunités ou franchises, l'affaire de la Régale et le conflit pour les quatre Articles.

Plusieurs mémoires sont destinés à servir spécialement d'instructions dans l'éventualité d'un conclave. Là, tous les cardinaux de la cour romaine sont passés en revue et jugés sévèrement lorsqu'ils paraissent ne pas être dans les intérêts du roi. Ces renseignements ont leur valeur, mais il ne faut pas oublier qu'ils émanent de personnes jalouses de leur autorité, peu indulgentes pour celles qui sont soupçonnées de la contrecarrer. On n'entend là qu'un son et on peut croire que dans les instructions données par le roi d'Espagne ou par l'Empe-

reur, les mêmes cardinaux, si mal drapés par les ministres de France, auraient peut-être meilleure figure ; à titre de réciprocité.

Le caractère impérieux de Louis XIV apparaît en tout son jour : il se montre religieux, il ne veut pas rompre avec le Pape chef de la catholicité, mais il entend dominer partout et toujours. Ce qui frappe aussi, dans l'ensemble de ces écrits, c'est la méthode avec laquelle les négociations sont conduites, la fertilité des expédients, l'ampleur des considérations, comment on prévoit les objections et comment on les résoud.

M. Gabriel Hanotaux a fait précéder la publication des instructions d'une introduction de plus de cent pages sur le gallicanisme, sa théorie, ses phases diverses jusqu'à Louis XIV. Il en trouve les origines dans celles mêmes de la monarchie française, dont la disparition, selon toute apparence, dit-il, coïncide aussi avec l'achèvement de sa carrière. Cette introduction est étendue : on me permettra de n'en suivre ni toutes les données ni d'en accepter tous les jugements. Les discuter ici nous mènerait trop loin. M. Hanotaux prend son sujet depuis la chute de l'Empire romain : il signale « en face des ambitions pontificales, les premières résistances locales, » puis la lutte des juridictions laïque et ecclésiastique. Il rencontre successivement la pragmatique sanction de saint Louis « sans doute apocryphe, » les légistes soutenant la thèse régalienne, la pragmatique sanction de Bourges qui marque « l'apogée de l'épiscopalisme, » le concordat de François Ier, « une paix qui sanctionne une défaite » de la Papauté, une « concession faite pour éviter de plus grands malheurs. » Au seizième siècle, l'auteur voit la Papauté « reprendre la lutte contre les idées nouvelles, déchaîner en France les fureurs civiles et risquer dans les grandes villes ses plus audacieuses et ses plus tenaces intrigues. » Alors la France écarte la réforme mais oppose le gallicanisme à l'ultramontanisme, la Ligue soutient la doctrine ultramontaine, l'épiscopat français résiste à la Ligue et sauve la dynastie. Un retour vers l'absolutisme s'accentue avec Louis XIV et le Roi devient le chef de l'Église gallicane, en sorte que le gallicanisme royal absorbe les deux autres gallicanismes, le gallicanisme épiscopal et le gallicanisme parlementaire. Les Instructions données par les ministres de Louis XIV aux ambassadeurs près le Saint-Siège sont l'expression de ce gallicanisme royal. Ce n'est pas la plus belle page de l'histoire de la monarchie française, mais il est bon de la connaître pour apprendre aussi à quelles doctrines absolutistes la Révolution rattache ses plus tristes agissements, lorsque, sans la foi profonde des Rois, elle traite les questions religieuses et ravit à l'Église son indépendance et sa liberté. H. DE L'É.

Le Comte de Falloux et ses Mémoires, par Eugène Veuillot. Paris, Palmé, 1888, in-12 de xxi-355 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre a deux parties, ou plutôt je voudrais qu'il en eût deux; mais elles sont tellement entrelacées et mêlées l'une à l'autre qu'elles font corps ; une partie de polémique personnelle et une partie de polémique historique. Je laisse de côté les mots prodigués à chaque page, de « vilains calculs,... duplicité,... fourbe,... foncièrement déloyal,... calomniateur,... esprit hautain, étroit et méchant,... pages venimeuses, etc... » J'ai toujours déploré, de quelque part qu'elles vinssent, ces paroles que des catholiques se lancent les uns à la face des autres. Tel ou tel peut se tromper, avoir l'esprit le plus faux : nous voyons tous les jours des catholiques se tromper ainsi, mais je crois à la bonne foi de ceux mêmes qui sont le plus emportés dans l'erreur, et si leurs procédés nous semblent odieux, je crois qu'ils n'en ont pas conscience, et que ces procédés ne leur paraissent nullement répréhensibles. « Ce que vous prenez pour un traître coup de poignard, a dit quelqu'un, est peut-être pour celui qui le donne un coup d'épée loyal. » Je ne m'arrête donc pas à toute cette polémique et je signale les deux points historiques que M. E. Veuillot a voulu mettre en lumière, contrairement aux assertions contenues en partie dans les *Mémoires d'un royaliste* et répétées avec éclat par les amis de M. de Falloux. Le récit de M. Veuillot est net, s'appuie sur des faits, sur les témoignages des personnes témoins des faits, et pour la première question traitée, il conclut ainsi : « M. de Falloux n'a été pour rien dans le fait même de l'expédition de Rome et n'a eu qu'une action secondaire, louche et partagée sur la question romaine, c'est-à-dire sur le rétablissement du trône pontifical. » Adoucissez une ou deux expressions, et M. Veuillot a certainement raison. Quant à la loi de 1850, M. Veuillot déclare que M. de Falloux n'en fut ni le promoteur, ni le principal soutien. Ici, ce me semble, il y a un mot de trop : M. de Falloux fut bien le promoteur de la loi; maintenant il faut assurément ajouter que la loi fut amendée par M. de Parieu et par l'Assemblée. M. Veuillot le montre très bien. On peut discuter pour savoir s'il était seulement possible d'obtenir alors pour l'enseignement catholique la part de liberté stipulée dans la loi, ou s'il était facile de faire accepter une liberté entière qui eût enlevé à l'Université toute ingérence dans cet enseignement libre, lui eût ôté le monopole de la collation des grades, etc. Il est difficile aujourd'hui de répondre à cette question, mais l'histoire constatera que la loi a eu les meilleurs résultats, a produit le plus grand bien ; et ces résultats, c bien sont à l'honneur de M. de Falloux qui a pris l'initiative de la loi M. Veuillot montre aussi combien M. de Falloux fut opposé aux opi nions de M. le comte de Chambord et combien il fut opposé à la doctrin de S. S. Pie IX. Assurément, après avoir lu ce livre de M. Eugène Veui

lot, on ne prendra pas une haute idée du caractère de M. de Falloux, mais beaucoup de personnes voudront interjeter appel de cet arrêt par ce que les considérants décèlent plus de passion qu'on ne s'attend à en trouver dans un juge. Le langage, ici, est celui d'un réquisitoire. Plus de modération eût, à mes yeux, été une force de plus, en ne laissant pas craindre que la passion, dont il y a là toutes les expressions, n'ait influencé l'historien. H. DE L'É.

La Guerre aux erreurs historiques, par A. LECOY DE LA MARCHE. Paris, Letouzey et Ané, 1889, in-12 de 368 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre excellent, car des pensées toujours justes et des faits toujours exacts sont présentés en un style élégant. Cela se fait lire, comme on dit, et c'est déjà un succès. M. Lecoy de la Marche, ancien élève de l'École des chartes, lauréat du prix Gobert, bien connu par des travaux remarquables d'érudition, fait la guerre aux erreurs historiques, à quelques erreurs du moins, car le nombre de celles qui circulent est immense. Pour choisir les plus importantes ou les plus choquantes, l'embarras eût été grand. Les circonstances de polémique courante, l'apparition de livres nouveaux lui ont indiqué le terrain où il fallait descendre, puisque c'était celui sur lequel l'attention se portait. Puis, en groupant les sujets autour de deux ou trois idées : questions générales, questions relatives au moyen âge, questions d'histoire moderne, l'auteur est arrivé à donner à son livre une unité de forme et de doctrine. A ceux qui font seulement dater la patrie de 1789, à ceux qui prétendent que les catholiques, par cela seul qu'ils sont catholiques, ne peuvent se mêler de critique historique parce qu'ils sont dominés par des préoccupations étrangères à la science, M. Lecoy de la Marche oppose les faits les plus décisifs, les observations les plus convaincantes : il n'a du reste qu'à montrer, comme il le fait à propos de M. Henri Martin, la manière dont les libres penseurs conçoivent l'histoire, et à demander si, dans leurs étranges théories, ils ne sont pas, eux, bien plus que les catholiques, dominés par des préoccupations étrangères à la science. Leurs élucubrations fantaisistes n'ont rien certes de scientifique. Le rôle des sociétés savantes, dont M. Lecoy de la Marche retrace les services, est, au contraire, de mettre sur la voie du véritable progrès historique. On commence à pénétrer dans le détail des institutions charitables au moyen âge, à reconnaître et apprécier l'art au moyen âge, et M. Lecoy de la Marche, ajoutant ses recherches et ses observations aux observations et aux recherches des érudits dont il signale les travaux, donne sur ces points des aperçus très justes.

Si l'on veut savoir à quelle légende on a recours pour attaquer un page, on n'a qu'à lire le chapitre sur la bigamie du comte de Gleichen

que l'on prétendait avoir été tolérée par un pape. L'étude sur l'*Imitation de Jésus-Christ* et ses traducteurs est remplie de piquantes remarques, et on lira certainement avec intérêt ce que M. Lecoy de la Marche dit à ce sujet sur les procédés littéraires au moyen âge. Lorsqu'il recherche l'époque où commence la fin du moyen âge, des aperçus historiques très heureux découvrent des vues politiques dont on peut constater la justesse. Cependant, il faut bien le dire, pour la foule des lecteurs, les questions d'histoire moderne présentent un intérêt plus vif. L'étude sur Madame de Maintenon est parfaite de tous points. Elle est plus développée que les autres, et personne ne s'en plaindra.

L'enseignement classique et utilitaire avant la Révolution, l'enseignement des filles jusqu'en 1789, l'enseignement pendant la Révolution, présente un champ qui a toute son actualité. Le tableau de la situation de la France à la mort du jeune Louis XVII, tracé d'après les rapports de police, est saisissant. Indiquer la persécution sous le Directoire, la persécution sous le premier Empire, alors qu'on voudrait faire croire qu'à part quelques mois de terreur, la Révolution a donné le repos au pays, c'est porter la lumière sur un des côtés les plus instructifs de l'histoire contemporaine, car c'est mettre en tout son jour ce fait incontestable que la Révolution, soit qu'elle descende à l'anarchie, soit qu'elle monte au despotisme, est en principe toujours contraire à l'Église et persécutrice de ses défenseurs. Les incidents relatifs au mariage religieux de Napoléon et de Joséphine montrent une fois de plus le caractère égoïste, personnel, violent de l'Empereur. Ce n'est pas l'écrit du prince Napoléon qui infirmera ce jugement. Emporté par l'ardeur du panégyriste, ne trouve-t-il pas que la culpabilité du duc d'Enghien n'est pas douteuse? Or, les faits sont là pour établir le contraire, et l'arrêt de l'histoire sera la parole du poète, justement rappelée par M. Lecoy de la Marche :

La gloire efface tout... tout, excepté le crime.

L'histoire aussi adoptera à propos de la question irlandaise la conclusion de l'auteur que son origine est la persécution religieuse et que sa solution sera la conversion de l'Angleterre.

Que M. Lecoy de la Marche continue à nous donner de pareils travaux, qu'à cette première série il en ajoute une seconde, une troisième, nous applaudirons, car ce sera, comme ici, un service rendu à la science et à la vérité.

H. DE L'É.

La Vie privée d'autrefois. *Arts et Métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du* XII*e au* XVIII*e siècle,* d'après des documents originaux et inédits, par A. FRANKLIN. Paris, Plon et Nourrit, 1887-1888, 4 vol. in-16 de 231, 229, 237 et 265 p. — Prix : 14 fr.

M. Franklin a entrepris de nous raconter, dans une série de jolis

volumes, composés d'après des documents originaux et animés par de nombreuses gravures, quelle fut la vie privée des Parisiens d'autrefois. Les deux premiers tomes de cette collection ont paru l'année dernière. Dans l'un, M. Franklin nous montre que si la réclame a fait de nos jours d'immenses progrès, elle ne fut pas inconnue de nos pères, et nous dit comment, avec le concours des crieurs publics, elle s'exerçait bruyamment; à ce propos l'auteur est amené à traiter des métiers des corporations, et une partie de ces recherches ne sont pas sans analogies avec celles plus méthodiques, plus sérieuses de M. René de Lespinasse (*Les Métiers et les Corporations de Paris; le Livre d'Étienne Boileau,* Imp. nationale, 1879).

Le second volume concerne la toilette et le savoir-vivre. Il y a là des détails qui feront perdre bien des illusions. Si les costumes étaient magnifiques, la malpropreté contrastait étrangement avec le luxe des habits. L'usage des mouchoirs de poche n'était pas général, pas plus que celui des fourchettes. Quant au savoir-vivre de ces anciens temps, nous en avons retenu quelques traditions. Mais que d'étranges préceptes nous offrent les petits traités qui portent le titre de *la Civilité puérile et honnête!* M. Franklin a dû en reléguer plusieurs dans un appendice.

A ces deux tomes, M. Franklin vient d'en joindre deux autres. Le premier est consacré à l'art de mesurer le temps. Mais avant d'arriver à l'horlogerie moderne, l'auteur remonte fort loin dans le passé. On trouve là de très utiles renseignements, des détails fort intructifs et faits pour venir souvent en aide à l'historien; des pages présentant de justes aperçus; nous avons particulièrement remarqué un beau passage sur l'union qui jadis existait entre la vie civile et la religion (p. 3). Le tome IV est consacré à la cuisine; mais M. Franklin n'y entre pas de plain-pied; avant d'y arriver, il fait de nombreux détours dont on ne se plaindra pas. Il nous montre que le moyen âge n'était pas l'époque barbare que certains historiens se sont plu à nous peindre, et « qu'il y a plus de six cents ans, sous Louis le Lion ou saint Louis, les Parisiens jouissaient d'institutions fixes et bien comprises. » (p. 7). Quant au bien-être, il était beaucoup plus grand que nous ne le supposons. Il faut lire ce que l'auteur nous apprend de la maison d'un bourgeois aisé. Mais quels estomacs on avait alors! Quels menus! seulement s'il y avait abondance de plats, la science gastronomique manquait à leur préparation. M. Franklin a fait exécuter quelques mets (s antiques recettes retrouvées par lui, et déclare que le résultat] i en a paru exécrable. Dans les campagnes mêmes, — est-ce bien] ouvé? — le paysan se nourrissait mieux qu'aujourd'hui. Le porc ait l'aliment des pauvres gens; mais tout ouvrier, tout marchand, chétif qu'il fût, voulait manger les jours gras du mouton, du che-

vreuil, des perdrix, aussi bien que les riches, et les jours maigres du saumon, de la morue, du hareng (p. 107). M. Franklin pousse ses recherches plus haut :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Louis XIII est fort malmené par l'auteur, qui renchérit encore sur les médisances de Tallement des Réaux. Quant au Régent, il doit à ses goûts gastronomiques une vraie sympathie à laquelle nous ne pouvons nous associer. De Louis XVI il n'est point, à notre gré, parlé dans les termes respectueux qu'aurait dû inspirer le souvenir d'un échafaud. De curieux détails sont ceux que M. Franklin nous donne sur les soins dont les maîtres devaient entourer leurs domestiques (p. 53), sur le budget d'un grand seigneur, sur celui d'un simple gentilhomme : à première vue on peut s'étonner que tout un volume ait pu, d'une manière amusante et instructive, être consacré à la cuisine, mais Brillat-Savarin n'avait pas sans raison modifié ainsi un proverbe : Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es.

Le titre général donné à cette collection semblera trop ambitieux en paraissant indiquer un ouvrage méthodiquement composé, mais petit à petit, tome par tome, M. Franklin réussira à nous faire connaître la « vie privée d'autrefois, » ou du moins des Parisiens d'autrefois.

J. V.

Mémoires du comte de Beust, *ancien chancelier de l'empire d'Autriche-Hongrie,* avec des notes et une préface de F. Kohn-Abrest. Paris, Westhausser, 1888, 2 vol. in-8 de xxxi-398 et 587 p. — Prix : 15 fr.

Ces deux volumes offrent une lecture un peu fatigante, car, malgré l'esprit et les connaissances de l'auteur, le style garde une saveur étrangère un peu forte. La vertu principale du comte de Beust ne paraît pas être précisément la modestie. Bien que la nature des mémoires fasse naturellement parler de soi et présenter sa parole et ses actes sous un côté avantageux, il semble qu'ici la mesure ait été un peu dépassée : M. de Beust, du moins, est toujours très content de lui. Quoi qu'il en soit de ces observations préliminaires, le sujet est intéressant et sur beaucoup de questions les renseignements fournis, les éclaircissements donnés devront être retenus par l'historien. M. de Beust a vu et connu tant de choses! Membre du corps diplomatique jusqu'en 1853, premier ministre en Saxe pendant treize ans, ensuite chancelier de l'empire d'Autriche pendant cinq ans, puis ambassadeur à Londres et à Paris, il a été initié à toutes les affaires de l'Europe mais M. de Beust n'a pas dit tout ce qu'il savait, il s'en faut de beaucoup. Il n'y a rien sur ses deux dernières ambassades, rien ou quasi rien sur la dénonciation du concordat autrichien auquel M. de Beust

protestant et évidemment sceptique, a malheureusement attaché son nom. On a fait à M. de Beust une légende; sur plus d'un point on s'est mépris. M. de Beust fut assurément un adversaire de la politique prussienne suivie par M. de Bismarck, mais autant que lui il voulait une Allemagne unie et forte. L'œuvre de l'unification lui était chère et il en hâtait de ses vœux l'accomplissement; seulement il n'avait pas désiré une Prusse agrandie, mais cette Allemagne confédérée, bien unie, qui, avant 1866 et les triomphes de la Prusse sur la confédération germanique, répondait le mieux assurément aux aspirations des peuples et à l'idée qu'ils se faisaient de la grande patrie allemande.» Au mois de juillet 1870, M. de Beust estimait qu' « en jugeant sans parti pris, on était forcé de donner tort à la Prusse, » et qu'il y avait « provocation» de la part de cette puissance ; il convenait que « primitivement l'opinion publique en Europe était plus sympathique à la France qu'à la Prusse, » alors il promettait à la France le concours de l'action diplomatique de l'Autriche, mais lorsque le gouvernement de Napoléon III, trop tardivement désireux d'effacer la faute de son incompréhensible inaction en 1866, chercha maladroitement querelle aux Prussiens, « en changeant, dit M. de Beust, le beau rôle qu'il avait pour le mauvais, » le chancelier de l'empire d'Autriche, qui avait cherché à déconseiller la guerre, n'eut garde d'intervenir. Sans doute l'Autriche, que Napoléon III, par rancune dynastique, avait eu tort de poursuivre toujours, ne fut pas la seule à se tenir à l'écart. La Russie appuyait la Prusse, tout comme l'Angleterre applaudissait à ses succès. Les hommes d'État qui dirigeaient alors les affaires oublièrent ensuite le mot de Castlereagh, dans sa dépêche du 17 août 1815, en présence de semblables exigences de la Prusse : « Enlever à la France quelque portion de territoire, ce serait l'exaspérer sans l'affaiblir, ôter à la paix qu'on veut faire toute chance de durée, et inaugurer pour longtemps en Europe le système des armées permanentes. » Parole profonde dont personne apparemment ne se souvenait en 1871, ni à Londres, ni à Pétersbourg, ni à Vienne. M. de Beust ne peut cependant s'empêcher « de craindre que l'histoire demande compte un jour aux neutres de l'indifférence qu'ils ont montrée à l'aspect d'un malheur inouï. »

M. de Beust fut en Autriche le créateur pour ainsi dire du dualisme de l'Autriche allemande et de la Hongrie magyare. Cette conception sur laquelle s'étendent les *Mémoires* ne nous paraît pas heureuse pour l'Autriche qui oublie donc que la géographie, l'ethnographie, l'histoire, bon sens, indiquent qu'elle doit être une confédération de provinces us le sceptre impérial et non avoir seulement deux têtes. Malheusement l'empereur François-Joseph a suivi tour à tour les proammes les plus opposés : programme centraliste avec le prince hwarzenberg, centraliste encore mais avec une nuance libérale avec

M. de Schmerling et le baron Bach, fédéraliste avec le comte Belcredi, dont le ministère entrait dans la voie nationale, centraliste avec les quatre Docteurs, dualiste avec le comte de Beust, de nouveau fédéraliste avec M. de Hohenwart, centraliste allemand avec le prince de Auesperg, etc... Naturellement M. de Beust dans ses *Mémoires* loue et critique ces hommes d'État selon qu'ils se rapprochent ou s'éloignent de ses sentiments. M. de Beust était très allemand ; il fit tous ses efforts pour rapprocher l'Autriche de l'Allemagne et prépara avec cette dernière l'alliance intime que le comte Andrassy conclut en 1879.

Les détails sur les négociations au moment de la guerre d'Italie, sur le projet de réforme de la confédération germanique présenté par M. de Beust, sur la guerre contre le Danemark, sur les derniers six mois de la Confédération germanique, sur le bouleversement, comme l'appelle M. de Beust en 1866, et l'époque nouvelle qui lui succéda sont curieux : curieuses aussi sont des conversations de l'auteur avec M. de Bismarck, etc... Nous trouvons en appendice des pièces importantes, par exemple un mémoire de M. de Beust concernant l'évolution de la question allemande en 1848 et 1849, sa correspondance relative à la guerre d'Italie, une dépêche sur la situation réciproque de la Prusse et de la Saxe en 1865, etc... Il y a grand profit, même lorsqu'on peut ne pas approuver, à lire les pages écrites par un homme de la valeur de M. le comte de Beust.

H. DE L'É.

Essai sur l'histoire économique de l'Espagne, par J. GOURY DU ROSLAN, Paris, Guillaumin, 1888, in-8 de 352 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume se compose d'une introduction fort développée, dans laquelle l'auteur esquisse à grands traits l'histoire économique de l'Espagne, depuis les Ibères jusqu'au ministère de M. Sagasta, puis d'une série de chapitres dans lesquels il reprend ces données en les développant davantage et s'arrête à la fin du quinzième siècle, avant la découverte de l'Amérique. L'ouvrage est bien écrit, les idées qui l'inspirent sont justes et ses données économiques exactes. M. Goury du Roslan indique qu'il a surtout travaillé d'après les ouvrages de don Manuel Colmeiro, longtemps professeur à l'Université de Madrid, et actuellement président de section au Conseil d'État. Ces ouvrages ont évidemment de la valeur et justifient le titre de correspondant de l'Institut de France qu'a reçu leur auteur. Mais si nous en jugeons par le volume de M. Goury du Roslan, ils ne sont pas au courant des découvertes récentes de l'érudition et ne remontent pas assez directement aux sources. Ainsi, à propos des mines de l'Espagne à l'époque romaine, il n'est pas même fait mention de l'inscription d'Aljustrel, connue depuis plus de douze ans et qui donne des détails si précis sur l'organisation administrative et économique des districts miniers dépendant

du fisc (*metalla*). M. Goury du Roslan paraît ignorer aussi les beaux travaux du P. Tailhan sur l'Espagne wisigothique et sur le royaume de Léon (*Bibliothèques de l'Espagne dans le haut moyen âge*, dans le tome IV des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, du P. Cahier). Le grand historien arabe, Ibn-Khaldoun, dont les travaux sont traduits en français, n'a pas non plus été utilisé par l'auteur, et cependant il donne des détails fort intéressants sur le royaume de Grenade à la fin du quatorzième siècle. Malgré ces lacunes et ce défaut de méthode, ce volume a une valeur réelle et peut être utile comme première lecture sur l'Espagne du moyen âge. XX.

BULLETIN

Le Péril de la séparation de l'Église et de l'État, par FERNAND BUTEL, ancien magistrat. Paris, Letouzey et Ané, 1888, in-12 de 150 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce petit volume est excellent ; car il élucide avec une grande précision toutes les questions délicates que l'on confond dans les discussions usuelles sous l'expression vague de séparation de l'Église et de l'État. M. Butel pose les vrais principes en s'appuyant sur la doctrine la plus autorisée et sur la récente Encyclique du Saint-Père. Le cardinal-archevêque de Toulouse et l'évêque de Rodez lui ont accordé une approbation qui, étant donnés les sujets traités, a une haute valeur. M. Butel passe ensuite en revue les diverses lois attentatoires des droits de l'Église et de la liberté des chrétiens que la franc-maçonnerie a dictés à nos gouvernants actuels, et il montre les périls que la violation définitive et complète du concordat aurait pour la France. Les principaux textes sont donnés dans le corps de l'ouvrage ou en appendice et achèvent de rendre ce livre très utile.

Une nation au pillage, par ARMAND FRESNEAU, sénateur. Paris, H. Gautier, 1888, in-12 de XII et 269 p. — Prix : 2 fr.

Ce titre éloquent et trop bien justifié indique parfaitement la démonstration saisissante à laquelle aboutit l'honorable sénateur du Morbihan. La France est ruinée économiquement et financièrement par les sectaires et les politiciens qui l'exploitent depuis onze ans. Le corps de cet ouvrage est formé par quatre articles que M. Fresneau publia en 1880 dans la *Revue trimestrielle* sur la crise des subsistances et des finances françaises. M. Dufaure, en prenant possession du pouvoir, au lendemain de la soumission du maréchal Mac-Mahon, avait promis une ère de prospérité. M. de Freycinet inaugurait alors son plan de grands travaux publics. M. Fresneau s'attacha à montrer que la ruine commençait. Elle est presque achevée aujourd'hui, et dans un post-scriptum vigoureusement écrit, il montre les ruines morales s'ajoutant aux ruines matérielles. Ce volume, d'une lecture rapide, est un des meilleurs à répandre au moment où la campagne électorale de 1889 approche. C'est un arsenal inépuisable où les conférenciers royalistes trouveront des arguments convainquants. Selon nous, M. Fresneau détermine très judicieusement le terrain de défense des intérêts moraux et matériels sur lequel il leur convient de se placer. XX.

La Maison, par Xavier Marmier, de l'Académie française. Nouvelle édition. Paris, Lecoffre, 1888, in-8 de 429 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le principe, cet excellent livre, qui a obtenu un grand succès auprès des hommes de goût, et qui le méritait, se composait de trois chapitres charmants de forme et pleins d'une mélancolique émotion : *la Maison, la Vie dans la maison, la Mort dans la maison.* Ils y sont encore, et on les relira avec plaisir, comme toutes les choses aimables et douces qu'on est toujours aise de revoir; mais les morceaux inédits qui les accompagnent dans cette nouvelle édition sont en si grand nombre, qu'ils en font un livre véritablement nouveau. Ce sont des légendes, des poésies, empruntées principalement aux littératures du nord, et qui en conservent sous leur forme nouvelle tout le charme mélancolique et discret, enfin des discours. Toutes ces œuvres, d'ailleurs, par leur inspiration dominante, se rattachent très intimement à l'idée première du livre, dont elles constituent le plus aimable et quelquefois le plus émouvant commentaire. Citons en particulier la poignante histoire d'*Énoch Arden,* traduite d'Alfred Tennyson, qu'on ne lira pas sans être remué jusqu'au fond de l'âme. Parmi les discours, il en est un qui nous intéresse particulièrement, puisqu'il a été prononcé dans une réunion de la Société bibliographique. J'y relève, malheureusement, deux grosses fautes d'impression : la *Revue des Questions historiques* y est appelée la *Revue des Sciences historiques* et le *Polybiblion* y est présenté comme un modèle de « connaissances physiologiques. » Ces fautes, heureusement, n'enlèvent rien au charme de ce discours, qui rattache avec tant de bienveillance la Société bibliographique à ce que l'homme a de plus doux et de plus cher au monde : la maison, le foyer. Elle bénéficiera certainement de ce patronage.

P. Talon.

Les Aveugles *par un Aveugle,* Maurice de la Sizeranne. Avec une préface de M. le comte d'Haussonville. Paris, Hachette, 1889, in-12 de xviii-176 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre est à la fois l'œuvre d'un homme d'esprit et d'un homme de bien. L'auteur ne s'est pas contenté de nous donner une étude psychologique, historique et pédagogique, il a voulu nous associer à sa charité éclairée en montrant la voie que chacun peut suivre pour contribuer à rendre aux aveugles dans la société le rang qui trop souvent leur est refusé. Les facultés morales et intellectuelles de l'aveugle sont entièrement semblables à celles du clairvoyant : qu'il reçoive les bienfaits de l'éducation, ces facultés s'épanouiront rapidement, et, même au point de vue physique, la perte de la vue sera presque entièrement compensée par le développement des autres sens. C'est ce que Valentin Haüy a été le premier à comprendre; avant lui on secourait l'aveugle, mais on ne songeait pas à l'élever. Rien n'est plus curieux que le portrait, qu'à l'aide de documents tout nouveaux, M. de la Sizeranne trace de ce réformateur. On voit véritablement revivre sous sa plume l'homme de la fin du dix-huitième siècle avec son charlatanisme naïf, son style emphatique, et en même temps ses sentiments généreux. Quels qu'aient été les défauts de V. Haüy, il a fait œuvre bonne et durable. Louis Braille a perfectionné sa méthode par l'admirable invention de l'écriture en points saillants, qui s'applique également aux chiffres et à la notation musicale, et aujourd'hui les aveugles trouvent dans de nombreuses écoles l'enseignement intellectuel, ainsi que l'enseignement professionnel. — Mais la société a-t-elle satisfait à tous ses devoirs en fournissant à l'aveugle les moyens de s'instruire et d'apprendre un métier?

Non : elle doit l'aider à trouver du travail. C'est sur ce point que M. de la Sizeranne fait un pressant appel à l'initiative individuelle ; nous sommes sûr que tous ceux qui liront son livre répondront à cet appel.

LÉON LE GRAND.

Florian, par LÉO CLARETIE, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de rhétorique au lycée de Valenciennes. Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-8 de VIII-238 p. — Prix : 1 fr. 50.

Florian n'est pas un écrivain de premier ordre, mais c'est un homme aimable et un auteur charmant, qui n'apportera peut-être pas beaucoup de gloire à la collection des *Classiques populaires*, au milieu desquels on vient de lui donner une place, mais ne laissera pas d'y ajouter quelque attrait, que sans lui elle ne posséderait pas. M. Léo Claretie, qui s'est chargé de le présenter, nous fait connaître tour à tour l'homme puis l'écrivain. L'homme n'est pas un héros, mais il a subi la bienfaisante influence du bon duc de Penthièvre et sa physionomie en a conservé comme un reflet de douceur sereine où se devine l'homme heureux. Il y a bien la fin, le Florian révolutionnaire, l'orateur applaudi des sans-culottes et des tricoteuses, mais ce Florian-là n'a pas vécu longtemps, et puis il a été emprisonné par la Révolution et on peut même dire qu'il en est mort, bien que la chute de Robespierre l'ait sauvé de l'échafaud. D'ailleurs, il n'eût pas été Florian si, le duc de Penthièvre mort et par conséquent son guide disparu, il ne se fût pas un peu trompé de chemin. Quant à l'écrivain, il nous apparaît sous un triple aspect : auteur dramatique, romancier, fabuliste. L'auteur dramatique est ingénieux et délicat avec une pointe de tendresse mouillée qui rend bien sympathique son aimable famille d'*Arlequin* : même à côté de Marivaux, il garde encore bien du charme, et peut-être n'a-t-il pas, à ce point de vue, toute la réputation qu'il mérite. Le romancier est plus connu et pourtant son œuvre romanesque a plus vieilli que son théâtre : mais avec leurs personnages d'opéra-comique, ses pastorales nous conservent une image fidèle d'une société aimable et depuis longtemps disparue, et on y trouve avec une délicate analyse des sentiments du cœur, un très vif sentiment de la nature. Voilà pourquoi Florian reste avant tout pour beaucoup de gens le chantre d'*Estelle*. Le fabuliste paraît pourtant avec les préférences de M. Claretie. Avec lui, je le placerais volontiers au second rang après Lafontaine, non toutefois sans augmenter un peu et même beaucoup la distance qui le sépare de ce dernier. Je confesse d'ailleurs que le choix de fables que nous donne M. Claretie est charmant : il dénote en même temps beaucoup de goût et une très grande connaissance de son sujet. Mais l'étude sociale de l'ancien régime qu'il en tire me semble poussée au noir. J'aime mieux la seconde partie du commentaire, qui éclaire très heureusement ses jolies fables et en fait jaillir d'utiles leçons. Comme tous les volumes de la collection, le *Florian* est semé de gravures et de portraits bien choisis qui en augmentent l'intérêt. En fait de livre populaire, je ne connais rien d'aussi bien fait, ni d'aussi complet sur Florian.

P. TALON.

Réformes navales. *La France sur l'océan*, par PAUL BRANDA. Paris, Fischbacher, 1888, in-18 de 68 p. — Prix : 1 fr.

Sous le pseudonyme de Paul Branda se dissimule un officier supérieur de la marine française, qui s'est déjà fait connaître par plusieurs livres et brochures; il s'en faut que toutes ces productions lui fassent honneur,

et nous avons dû, dans cette revue, en juger une avec sévérité. Nous n'en sommes que plus à l'aise pour louer cette brochure, dans laquelle, avec une indiscutable compétence, l'auteur démontre que la France est loin de posséder une marine en rapport avec les lourds sacrifices qu'elle s'impose pour son entretien. C'est la vérité même, et il y a là un gros danger, sur lequel on ne saurait trop attirer l'attention publique. Les réformes indiquées par Paul Branda sont judicieuses et appuyées d'une argumentation sobre et bien déduite; nos législateurs trouveront profit à les méditer. Le dernier chapitre est consacré à l'exposé des nombreux avantages que présente le projet de Paris port de mer, sans toutefois que l'auteur effleure même le côté financier. COMTE DE BIZEMONT.

Londres. *Croquis réalistes,* par JULES DEGRÉGNY. Paris, Quantin, 1888, gr. in-18 de XIV-291 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout Français qui se décide à traverser la Manche et à visiter la capitale du Royaume-Uni éprouve l'impérieux besoin de faire part à ses compatriotes de ses impressions personnelles. M. Jules Degrégny s'est conformé à cette règle; il a découvert que le Français n'est pas né voyageur, qu'il est utile de stationner quelque temps à Douvres pour se préparer à comprendre les mystérieuses curiosités de Londres; il a remarqué que les trains express des lignes anglaises ont une vitesse supérieure à ceux du réseau français; il a observé que la cuisine des restaurants du Strand diffère sensiblement de celle de Bignon et de Véfour, que les fiacres et les cabs n'offrent de ressemblance que par leur destination et que le style de *Mansion-House* ne rappelle que de très loin l'hôtel de ville de Paris. Ce livre, — convenablement écrit, d'ailleurs, — n'apprendra pas grand'chose à tout étranger qui a passé trois semaines à Londres. Quant au sous-titre, *Croquis réalistes,* j'avoue n'en pas trop comprendre la portée. Peut-être M. Degrégny a-t-il espéré corriger à l'aide de cette enseigne criarde la banalité grise de son livre. R. L.

Histoire du moyen âge et particulièrement de la France, *depuis le* V*e siècle jusqu'au milieu du* XV*e siècle,* rédigée conformément aux derniers programmes officiels par P. DARLES et E. JANIN. Paris, André Guédon, 1888, in-12 de 576 p. — Prix : 2 fr. 40.

Ce cours d'histoire du moyen âge semble mettre en pratique la théorie de neutralité prônée par les programmes officiels. Il ne contient pour ainsi dire pas d'appréciations, d'aucun genre. Dans les questions les plus graves, comme celle de la lutte du sacerdoce et de l'Empire, les auteurs ne prennent parti ni pour les papes, ni pour les empereurs, et rien ne peut faire voir de quel côté sont leurs sympathies. Cela est même poussé si loin que les auteurs, racontant les violences de Sciarra Colonna contre Boniface VIII, ne disent pas : « Colonna s'oublia au point de frapper le souverain pontife, » mais seulement « un vieillard de quatre-vingt-six ans. » C'est l'âge, et non la qualité du pape, qui cause l'odieux de cette action. Une seule fois, les auteurs sortent de cette neutralité; c'est à propos de la guerre des Albigeois. Simon de Montfort est « un petit châtelain des environs de Paris, ambitieux, fanatique et cruel, » qui dépouille les seigneurs du Midi et empoisonne Raymond-Roger. Le mot attribué au légat : « Tuez-les tous, » est réédité. A ce propos, où donc MM. Darles et Janin ont-ils vu (p. 401) que le comté de Toulouse ait jamais relevé de l'empire germanique? Signalons

aussi (p. 503) une contradiction : dans le texte, il est dit que Étienne Marcel fut tué au moment où il allait ouvrir au roi de Navarre une porte de Paris, ce qui était une trahison; et dans une note, les auteurs engagent à lire la brochure de M. J. Tessier, qui absout Marcel de ce crime. Enfin, pourquoi écrire l'*Ostrasie*, puisqu'il est admis qu'on écrit l'*Austrasie*?

L. LECESTRE.

Les Mémoires de Saint-Simon, *extraits,* par CH. LE GOFFIC et J. TELLIER. Paris, Delagrave, 1888, in-8 de XXIV-224 p. — Prix : 1 fr. 80.

Le choix des extraits des Mémoires de Saint-Simon qui composent ce petit volume est assez judicieusement fait. Il a pour but de faire connaître le style et la manière du célèbre écrivain à ceux qui ne veulent pas entreprendre la lecture des vingt volumes de ses Mémoires, en réunissant en deux cents pages les passages les plus remarquables de cette œuvre unique. On y trouve les fameux portraits de Fénelon, du duc d'Orléans, de Mme de Maintenon, de Villars, de Monsieur le Prince, du czar Pierre le Grand, de Philippe V d'Espagne, le curieux récit du voyage, à Versailles, du maréchal-ferrant de Salon; les anecdotes sur Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, sur Santeul, Racine, La Grange-Chancel, le maréchal de Villeroy, et surtout ces deux tableaux achevés de la mort de Monseigneur et de celle de Louis XIV, dont le premier est si réaliste, si vrai dans tous les temps, et dont le second est empreint d'une si majestueuse grandeur. La courte introduction qui précède ces extraits est suffisante; mais l'appréciation sur la valeur historique des Mémoires est trop favorable. Saint-Simon n'a pas tiré de son fonds, de ses souvenirs ou des récits de témoins oculaires tout ce qu'il dit. Comme M. de Boislisle le montre dans sa grande édition des Mémoires, il s'est servi d'une foule de mémoires et de journaux parus dans la première moitié du dix-huitième siècle, et leur a emprunté une grande partie de ses portraits et de ses anecdotes. Mais ce qui est bien à lui, c'est le style merveilleux dont il a revêtu le canevas que d'autres lui fournissaient.

L. L.

Souvenirs inédits de François Hennequin, prisonnier à la Bastille, de 1675 à 1677. Paris, in-18 de 72 p., avec un plan de la Bastille. — Se vendent vingt-cinq sous, 55, rue de Rivoli, aux bureaux de la *Revue Rétrospective.*

Le nom de Hennequin se rencontre à chaque pas dans l'histoire de la Lorraine au dix-septième siècle. Il avait écrit des Mémoires que mentionne le P. Lelong et auxquels dom Calmet a fait de nombreux emprunts. C'est au cours d'un séjour à Paris dans lequel le duc de Lorraine se trouvait intéressé que, par ordre du Roi, François Hennequin fut arrêté le 9 mai 1675 et conduit à la Bastille. Il y resta trente-deux mois, très recommandé au gouverneur, sans en être beaucoup mieux traité. Il donna à sa belle-fille une relation de ce long et pénible emprisonnement dont il put deviner la cause sans la savoir jamais d'une façon précise. Il décrit les bâtiments, les usages, la nourriture, le traitement : c'est une pièce fort curieuse et qui mérite de sortir de l'inédit d'où l'a tirée la *Revue Rétrospective,* grâce à M. Favier, conservateur de la Bibliothèque de Nancy. Elle s'ajoutera avec avantage à toutes celles, imprimées et manuscrites, dont cette bibliothèque est enrichie il y a dix ans par la libéralité d'un savant lorrain, M. Schmit.

V. P.

Autour d'une Révolution, 1788-1799, par M. le comte D'HÉRISSON. 9e édition. Paris, Ollendorf, 1888, x-338 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai lu attentivement ce nouveau livre de M. le comte d'Hérisson, sans réussir à en dégager le plan et l'intention. Il cite souvent des lettres, des pièces, mais sans en indiquer l'origine. J'y ai remarqué surtout les premiers chapitres sur l'affaire du comte de Favras où il s'attache à charger le comte de Provence, et les derniers où il est question d'Adelberth de Bourbon et de sa prétendue filiation : ici se placent des photogravures des « princesses » Amélie et Marie-Thérèse, « filles » de Louis XVII et du « prince » Charles-Louis, « son petit-fils » avec qui l'auteur cherche par ces portraits à établir une ressemblance. Le surplus du livre est plein de variété ; mais on ne voit pas le lien de tous ces chapitres. Pour ces diverses raisons, il nous paraît bien difficile de hasarder un jugement.

V. P.

La Révolution française à propos du centenaire de 1789, par Mgr FREPPEL, évêque d'Angers, député du Finistère. Paris, A. Roger et Chernoviz, 1889, in-8 de VI-155 p. — Prix : 2 fr.

Au début de cette année qui doit amener la glorification officielle de celle de 1789, Mgr Freppel, avec l'autorité de son caractère et de son talent, a voulu juger publiquement la Révolution, et dans son influence sur les destinées de la nation française, et sur la marche générale de la civilisation. Pour l'illustre évêque comme pour tout homme qui sait découvrir le sens des choses, la Révolution n'est pas seulement la substitution d'un gouvernement à un autre : « c'est une doctrine, ou, si l'on aime mieux, un ensemble de doctrines, en matière religieuse, philosophique, politique, sociale. » Il remarque aussi avec raison que, le régime actuel tendant de plus en plus à remonter aux pures traditions révolutionnaires, la question révolutionnaire, dégagée d'éléments secondaires, a beaucoup gagné en clarté et en précision. L'auteur ne se borne pas à examiner les principes de la Révolution dans leurs conséquences anciennes ; il les montre jusque dans le temps présent, ce qui ne contribue pas peu à donner à son écrit de la passion et de la vie. A ses divers chapitres, il a mis une conclusion qu'il articule en sept propositions : 1° Dans l'ordre religieux, rendre au Décalogue et à l'Évangile leur place dans l'État, dans la famille, dans l'école ; 2° Dans l'ordre politique, revenir franchement à la monarchie nationale incarnée dans la Maison de France ; 3° Reconstitution de la vie provinciale ; 4° En matière d'instruction, des universités régionales, autonomes et indépendantes de l'État ; 5° Dans l'ordre civil, revision des lois successorales ; 6° Dans l'ordre social, liberté d'association, corporations libres et volontaires ; 7° Quant au militarisme, né de la Révolution française, l'auteur ajourne la solution de ce problème à la rentrée de l'Alsace-Lorraine dans le domaine de la France. Cette brochure peut être, comme on le voit, d'une haute utilité pour donner une direction sûre à bien des intelligences incertaines ou fascinées.

V. P.

Les Trois 89 : 1689, 1789, 1889, par M**** B*******. Paris, René Haton, 1889, in-16 de 44 p. — Prix : 0 fr. 30.

1689 ! c'est l'apparition de Notre-Seigneur à Marguerite-Marie, en lui recommandant de faire savoir au roi Louis XIV de consacrer la France au Sacré-Cœur. L'auteur pense que le Roi n'en a pas eu connaissance. — 1789 ! c'est la déclaration des droits, mais c'est aussi Cathelineau plaçant sur sa poi-

trine l'image du Sacré-Cœur. — 1889 doit être l'année de la revendication des droits de Dieu et des libertés chrétiennes. Sous les simples initiales qui dissimulent son nom, l'auteur est un esprit précis, net, et pour être d'aspect modeste, sa brochure n'en est pas moins remarquable. Je signale spécialement avec plaisir la dernière partie. V. P.

Versailles en 1789. En vente chez tous les libraires. In-16 carré de 64 p. — Prix : 0 fr. 15.

Sous la couleur sang de bœuf de sa couverture, cette brochure pourrait au premier aspect tromper le lecteur sur son caractère. Et quelle singulière préface! — « Versaillais! Notre ville a vu s'accomplir le plus grand fait historique pour la régénération du peuple français. Il convient que tous soient instruits de l'héroïsme et de la générosité de nos pères. Nous vous offrons ces lignes, sincère hommage de notre amour de la vérité et de la liberté. » Ou ces lignes sont bien ironiques, ou celui qui les a écrites n'est pas le même qui a rédigé la brochure. Elle est d'abord en un style concis, libre, élégant. En second lieu, elle a puisé ses renseignements à bonne source, spécialement pour la première partie, aux savants ouvrages de M. Le Roy, de Versailles. Le reste paraît s'inspirer de M. Taine. Aux curieux, je signalerai le premier chapitre: *Aspect général de la ville en 1789.* La brochure finit avec les journées des 5 et 6 octobre. Les idées en sont généralement justes, et il n'y a point de déclamation. V. P.

Vie du général Hoche, précédée du discours de Léon Gambetta, prononcé à Versailles le 24 juin 1872, par Edmond Dutemple et Louis Launay. Paris, Charles Bayle, 1888, in-16 de 216 p. — Prix : 0 fr. 65.

Les auteurs de ce petit livre sont certainement gens d'étude, soigneux et républicains; mais, ou bien ils n'ont pas encore assez étudié, ou bien leurs opinions politiques ont un peu nui à leurs études. Nous comprenons qu'on soit favorable au général Hoche; sa jeunesse, ses mérites militaires, ses répugnances pour les cruautés politiques lui attirent des sympathies. Est-ce une raison pour grandir outre mesure cette expédition d'Irlande où le général ne connut que des mésaventures; pour passer outre aux exécutions de Quiberon, comme s'il n'avait pas fui la responsabilité au lieu de l'accepter; pour négliger l'engagement du général dans les affaires de fructidor? Les auteurs citent quelques lettres de cette époque; ils paraissent même avoir consulté le Dépôt de la guerre : comment n'y ont-ils pas lu telle lettre qui montre à quel point le général s'était livré? Ce n'est pas non plus faire œuvre d'historien sérieux que de s'en rapporter à Michelet. Moins les auteurs avaient de place pour discuter, plus ils en devaient garder pour l'exposition nette et impartiale. Le discours de Gambetta, qui sert comme de préface, donne, il est vrai, l'exemple ou des partis pris ou des prétéritions habiles; mais c'est une œuvre oratoire, et, bien qu'il y ait de la méthode et d'utiles citations dans ce court écrit, en se présentant au public sous un patronage politique, ses auteurs n'ont-ils pas hasardé de se mettre eux-mêmes en suspicion? V. P.

Histoire du pain à toutes les époques et chez tous les peuples, après un manuscrit de G. Husson (de Toul). Tours, Cattier, 1887, in-8 de 4 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le pain joue un rôle si important dans l'alimentation de la race hu-

maine, que faire l'histoire du pain à toutes les époques et chez tous les peuples, c'est en quelque sorte faire l'histoire universelle de l'humanité : car de combien d'incidents divers, de combien d'insurrections, de combien de révolutions l'abondance ou la disette de pain n'a-t-elle pas été la cause? Si l'on en pouvait douter, le livre de M. G. Husson nous donnerait de nombreuses preuves de l'importance du rôle du pain, non seulement dans l'histoire matérielle, mais encore dans l'histoire morale de l'humanité. Chez les Juifs, sur les bords de l'Indus et du Gange, en Chine, en Grèce, chez les Romains, le pain et l'alimentation végétale ont eu leur histoire, que M. G. Husson nous raconte en des pages brèves, mais bien remplies : la France l'arrête davantage, c'est naturel, car c'est là que l'histoire du pain nous intéresse le plus. Cette histoire, qui occupe la plus grande partie du volume, est heureusement complétée par un appendice, où l'auteur recherche le meilleur mode de préparation du pain, étudie le rôle qu'il joue dans l'économie, calcule la proportion dans laquelle il doit entrer parmi nos aliments et passe en revue les institutions sociales qui permettent à chacun d'assurer son pain quotidien. Cet ouvrage est intéressant et instructif : ajoutons, ce qui ne gâte rien, qu'il est conçu et écrit dans un esprit chrétien, qui le rendra non seulement utile, mais bienfaisant.

P. Talon.

Petite Histoire de Paris, *histoire, monuments, administration, environs de Paris*, avec 11 plans et 130 gravures, à l'usage de l'enseignement primaire, par Fernand Bournon. Paris, Armand Colin, 1888, in-12 de 344 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce petit volume, destiné aux enfants des écoles primaires, est l'abrégé d'un ouvrage plus considérable du même auteur. Si l'on considère les lecteurs auxquels il s'adresse, il est suffisamment complet et a le mérite de ne contenir ni des erreurs importantes ni des appréciations passionnées. Les faits sont simplement racontés; on pourrait dire sobrement, parfois même trop succinctement. En disant ceci, nous parlons surtout du premier livre; car le volume est divisé en trois parties; l'histoire de la ville, celle de ses monuments et celle de son administration. C'est une bonne idée d'avoir joint à l'histoire de la cité la description des monuments disparus et l'histoire de ceux qui existent encore. Des notions sommaires sur l'architecture, le costume et les usages aux différents époques, un bref exposé de l'administration parisienne autrefois et aujourd'hui, de courtes notices sur les environs de Paris forment un bon complément à l'histoire politique de la capitale. De nombreuses gravures, surtout des plans et des vues de monuments, sont utilement mêlées au récit.

L. Lecestre.

Autour de Paris, *promenades historiques*, par Jules Levallois. Tours, Mame, 1887, in-8 de 216 p. — Prix : 1 fr. 20.

Sous la fiction d'une promenade qu'un oncle fait faire à son neveu autour de Paris, en lui montrant les anciens châteaux, les abbayes, les endroits célèbres par un fait historique, et en lui rappelant les événements qui se sont passés dans tel ou tel endroit, M. Jules Levallois promène son lecteur dans la banlieue de la capitale. Port-Royal et ses solitaires, les châteaux de Chevreuse et de Dampierre avec leurs souvenirs de la Fronde, l'abbaye des Vaux de Cernay, le château de Rambouillet, dont le nom évoque le souvenir de la belle Julie de Montausier, celui de Saint-Germain avec son musée préhistorique, Poissy où fut baptisé saint Louis, Pontoise, l'abbaye de Maubuisson,

Saint-Denis avec ses tombeaux et ses souvenirs, l'abbaye du Lys, enfin le château de Vaux et l'histoire de Foucquet passent successivement sous les yeux du lecteur. Toutes ces descriptions sont entremêlées d'anecdotes du temps passé et de l'époque moderne, de portraits d'hommes célèbres, peintres, littérateurs, poètes, de citations bien choisies. En un mot, c'est un ouvrage intéressant, un peu enfantin par la forme et destiné aux très jeunes gens. Une vingtaine de bonnes gravures représentent les monuments les plus remarquables parmi ceux dont il est question dans l'ouvrage.

L. L.

Paris qui dort, par LOUIS BLOCK et SAGARI. Paris, Librairie illustrée, 1888, in-18 de 207 p. — Prix : 3 fr. 50.

Paris qui danse, par LOUIS BLOCK et SAGARI. Paris, Librairie illustrée, 1888, in-18 de 225 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Gaietés de l'année, par GROSCLAUDE. Paris, Quantin, 1889, in-18 de 265 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Tribunaux comiques, par JULES MOINAUX. Paris, Chevalier-Marescq, 1889, in-18 de 325 p. — Prix : 3 fr. 50.

Des quatre volumes que nous présentons au lecteur, il n'en est pas un seul qui soit, à proprement parler, un livre immoral. Mais aucun cependant n'est à laisser sur la table de la famille. Ce sont, qu'ils soient écrits dans un style plaisant ou non, des documents. Ces documents sont de premier ordre, déguisés le plus souvent sous une apparence littéraire et mondaine, qui les cacheront au chercheur.

— Dans *Paris qui dort,* un livre où l'on trouve du respect pour Dieu et la religion, nous descendons dans tous les garnis, depuis le garni à la corde, jusqu'aux carrières et aux péniches, garnies elles aussi du produit des vols et larcins de leurs hôtes, pour remonter jusqu'aux garnis des travailleurs de nuit et des maçons. A citer, page 50 : une observation très vraie sur le caractère théâtral de la charité à Paris; page 142, un tableau hideux ; page 189, un délicieux croquis, et page 207, une bonne conclusion. Pourrait-on en dire autant de beaucoup de livres ?

— *Paris qui danse* est un tout autre livre. La danse de salons y tient peu de place. Le bal public, ou plutôt le bal populaire, depuis l'Élysée-Montmartre jusqu'à Grenelle, l'Étoile, le bal Molière, les fêtes du 14 juillet et celles de l'Hôtel de Ville, y sont décrits, non sans humour ni exactitude. En dépit de la gravure de la couverture et de quelques passages, trop réels peut-être, ce livre ne parle pas de nombre de scandales. Le côté graveleux lui échappe. Aussi, combien peu l'apprécieront ; combien de viveurs seront désenchantés de l'avoir acheté, sur la foi du titre et de la couverture !

— Dans *les Gaietés de l'année,* c'est un Parisien qui nous fait passer en revue tous les événements de 1888. Il est armé d'un rire sceptique qui n'épargne rien, et qui se retourne contre lui-même. Pauvre, pauvre livre, malgré ses traits d'esprit et les crayons de Job et de Bac ! Les chroniques du *Gil Blas,* où l'événement du jour est grossi et présenté au point de vue parisien, ne sont pas encore goûtées par tout le monde. Dieu merci. Si on lit ce livre dans cent ans, on dira qu'il y avait, en 1888, de bien malheureuses gens à Paris pour composer et lire un volume pareil.

— M. Jules Moinaux n'a pas autant travesti les faits. On sait quelle part de vérité il y a dans ses *Tribunaux comiques.* Mais là encore, comme dans le précédent volume, il y a une exagération de note que nous n'apprécions pas ; il y a trop d'embellissement. Mais les « mots » sont vrais. Et qui,

comme stagiaire, n'a pas eu à défendre d'office un de ces malheureux ou une de ces malheureuses? C'est vivant, trop vivant même. C'est pour cela que c'est très triste; sans cela ce serait bien joli comme nouvelles à la main. Mais voilà, on n'en inventerait point d'aussi drôles. Et n'étaient les travers que ceci nous démontre dans le genre humain, nous en ririons, et gaillardement.

M. AD.

L'Archéologie préhistorique, par le baron J. DE BAYE. Paris, J.-B. Baillière, 1888, in-16 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage débute par une préface dans laquelle l'auteur établit clairement l'état de la science préhistorique, et faisant toucher du doigt les écarts commis par certains érudits égarés par des partis pris ou des idées de sectaires. M. de Baye aborde ensuite l'époque néolithique qui appartient véritablement à l'archéologie, et qu'il est important de ne pas confondre avec l'époque quaternaire qui relève des sciences naturelles. A l'époque néolithique, en effet, l'homme vit au milieu de la faune actuelle, il creuse ou construit des demeures et des tombeaux, il a des armes, il fabrique des vases en terre, des objets de parure; on constate des témoignages de ses relations avec d'autres pays et de certaines croyances religieuses. Les divers chapitres de cet ouvrage, pour lequel l'auteur a employé surtout les observations faites par lui en Champagne, comparées aux faits signalés ailleurs, font connaître l'époque néolithique dans tous ses détails; signalons ceux qui ont rapport à certaines sculptures faites dans les parois de grottes creusées dans la craie, aux flèches à tranchant transversal, à la trépanation.

Nous recommandons la lecture de ce petit volume, véritable manuel d'archéologie préhistorique, rédigé avec une critique impartiale.

J. DE M.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. le comte Paul RIANT, dont nous avons annoncé la mort prématurée dans notre dernière livraison, était né à Paris en 1836. Bien qu'entré très jeune au Conseil général de Seine-et-Oise, il préféra l'érudition à la politique, et se fit connaître tout d'abord par les deux thèses qu'il soutint pour le doctorat en 1865. L'une est intitulée : *De Haymaro monacho, archiepiscopo Cæsariensi et postea hierosolymitano patriarcha, disquisitio critica; accedit ejusdem Haymari monachi de expugnata A. D. MCXCI Accone liber tetrastichus ad fidem codicum manuscriptorum Bibl. Reg. Baberbengensis et Bibl. Coll. Oriel. Oxoniensis recognitus et emendatus* (Paris, in-8 avec pl.). L'autre a pour titre : *Expéditions et Pèlerinages des Scandinaves en Terre-Sainte au temps des croisades* (Paris, in-8, XIII-448 p.) et fut complétée en 1869 par de nouveaux documents et un index. Ces brillants débuts dans l'étude de l'histoire de l'Orient latin ne purent que l'encourager dans cette voie encore peu frayée. Aussi, ses nouvelles publications furent-elles favorablement accueillies; par exemple : *Petri Casinensis dyaconi liber de locis sanctis seu descriptio terre sancte et totius terre repromissionis itinerarium* (Naples, 1870, in-4), publication faite d'après des manuscrits de Naples et du Mont-Cassin; — *Li Estoires de chians qui conquisent Constantinoble, de Robert de Clari en Aminois, chevalier* (s. l. n. d.) [Gênes, 1869, in-8], publication qu'il trouvait insuffisante et qu'il devait plus tard reprendre sur de nouvelles bases; — *Exuviæ sacræ*

Constantinopolitanæ (Gênes, 1877, 2 vol. in-8), série de documents liturgiques, historiques et épigraphiques, dont le sous-titre seul : *Fasciculus documentorum minorum ad byzantina lipsana in occidentem sæculo* XIII*e translata, spectantium, et historiam quarti Belli Sacri imperiique gallo-græci illustrantium* peut seul faire comprendre toute l'importance ; — *Alexii I Comneni Romanorum imperatoris ad Robertum I Flandriæ comitem epistola spuria* (Genève, 1879, in-4) où a été démontrée victorieusement la fausseté de cette lettre après examen d'un grand nombre de manuscrits ; — *Inventaire critique des lettres historiques des croisades* (Genève, 1881, in-4, 231 p.); — *Études sur l'histoire de Bethléem*, I. *Saint-Ambroise de Varazze, dépendance de l'église de Bethléem en Ligurie* (Gênes, 1888, in-8), ouvrage qui parut peu de temps avant sa mort et qui comprend de très curieuses pièces justificatives (1139-1424) avec une carte provisoire des dépendances de l'église de Bethléem en Italie aux XII*e*-XV*e* siècles. Ce devait être le premier volume d'une grande publication, préparée de longue date, sur *l'Évêché de Bethléem* (*Nièvre*), pour laquelle il avait amassé d'immenses matériaux historiques, sigillographiques, etc..., et pour laquelle il entretenait une correspondance constante avec les érudits du monde entier. Il est à souhaiter qu'un bon parti puisse être tiré de cette accumulation de notes rédigées. Et bien que trop souvent contraint par la maladie de s'interdire toute espèce de travail, il n'en a pas moins publié, à intervalles très rapprochés, d'abondants et excellents articles dans des revues diverses. Nous citerons notamment : *Le Saint-Suaire de Cadouin* (*Revue des Questions historiques*, VIII, p. 230-237); — *Innocent III, Philippe de Souabe et Boniface de Montferrat, examen des causes qui modifièrent au détriment de l'empire grec le plan primitif de la quatrième croisade* (*Idem*, XVII, p. 321-374, et XVIII, p. 5-75); — *Le Changement de direction de la quatrième croisade, d'après quelques travaux récents* (*Idem*, XXII, p. 71-114); — *Note sur Robert de Paris, chevalier croisé* (*Bulletin de la Société d'histoire de Paris*, VII, p. 130-132); — *Trois Inscriptions relatives à des reliques rapportées de Constantinople par des croisés allemands* (*Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, XL, p. 128-145); — *Un reliquaire de Montiérender* (*Bulletin* de la même Société, 1879, p. 109); — *Les Papiers de Buchon* (*Polybiblion*, 1881, 2e série, t. XIII, p. 286); — *Les Archives des établissements latins d'Orient* (*Bibliothèque de l'École des chartes*, XLII, p. 12-18); — *Un récit perdu de la première croisade par un moine d'Aurillac* (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1882, p. 204-207); — *Un dernier triomphe d'Urbain II* (*Revue des Questions historiques*, XXXIV, p. 247-255); — *Invention des sépultures des patriarches Abraham, Isaac et Jacob à Milan en 1119* (*Compte rendu de l'Académie des inscriptions*, 1883, p. 26-35); — *Une pierre tombale et un tableau de l'église de Vieure en Bourbonnais* (*Bulletin monumental*, juillet-août 1887) ; — *Les Possessions de l'évêché de Bethléem en Gascogne* (*Revue de Gascogne*, janvier 1888). M. le comte Riant avait fondé, avec quelques amis dévoués, en 1875, la *Société de l'Orient latin* qui avait prospéré rapidement sous son habile direction et à laquelle nous sommes redevables, outre d'importantes publications de textes, de deux forts et beaux volumes très connus sous le nom d'*Archives de l'Orient latin*. Lui-même avait successivement publié dans cette collection : *Inventaire sommaire des manuscrits de l'Eraclès* (I, p. 247-266); — *Dépouillement des* [illegible]*mes XXI-XXII de l'Orbis Christianus de Henri de Suarez* (I, p. 267-289) ; — [illegible]*nventaire des matériaux rassemblés par les bénédictins au* XVIII*e siècle pour la* [illegible]*ublication des historiens des croisades* (II, p. 105-130), indépendamment de [illegible] important *Inventaire critique des lettres des croisades*, signalé plus haut. [illegible]uelques-uns de ses travaux ont été traduits à l'étranger. Il a encore honoré

de sa publication des revues italiennes et suédoises. Entré à l'Institut en 1879, il en était tenu trop souvent éloigné par une santé délicate qui l'obligeait à résider à Monthey en Valais ou à Rapallo en Ligurie ; fondateur et secrétaire de la Société de l'Orient latin, il la dirigeait avec amour, et cette association, d'une incontestable utilité, perd en lui son plus ferme soutien. M. le comte Riant est mort à Saint-Maurice (Suisse), le 16 décembre 1888, laissant un renom de bonté et d'affabilité très reconnues, et une réputation d'érudition de premier ordre, se signalant par trois grandes qualités : ordre et clarté dans l'exposition, rigueur irréprochable dans l'argumentation, et soin méticuleux dans l'établissement des textes. Parmi ses travaux inachevés que d'autres sauront peut-être mettre au jour, on cite surtout son étude sur *l'Évêché de Bethléem*, un important mémoire sur *Grégoire IX et la Cinquième Croisade*, ainsi qu'une suite de dissertations critiques sur les différents cycles des historiens des croisades.

— Le 29 août dernier notre collaborateur M. Gustave Masson, *assistant master* au collège de Harrow on the Hill, est mort à l'âge d'environ 65 ans, après une carrière consacrée tout entière au professorat, à l'érudition et aux lettres. Voici la liste d'une partie des ouvrages qui ont été le fruit d'un infatigable labeur ; elle ne peut donner qu'une idée très imparfaite de l'activité intellectuelle du regretté défunt : *Études sur la langue et la littérature anglaises* (1844, in-8); — *Choix de biographies chrétiennes. William Cooper, Édouard VI, Marie Tudor, Pierre Dumoulin, James Usher* (1845, in-12); — *Choix de narrations. Prose et Vers* (1849, in-8); — *Chronological and Historical Atlas of the Middle Ages* (1849, in-fol.) ; — *Introduction to the history of French literature* (1860, in-8); — *Class Book of French literature, with biog. notices* (1861, in-8); — *Poets and Prose Writers of France, with biog. notices* (1861, in-8) ; — *Charlotte de la Trémoille, comtesse de Derby, d'après des documents anglais* (1867, in-8); — *La Lyre française* (1867, in-12) ; — *French Classics : Plays, English Notes* (1870, in-12); — *Expositions internationales. Londres, 1872. Beaux-arts et beaux-arts appliqués à l'industrie. Rapport* (Paris, 1872, in-8) ; — *Expositions internationales. Londres, 1872. Librairie et imprimerie. Rapport* (Paris, 1873, in-8) ; — *Class-Book of French literature* (6e édit., 1873, in-8); — *Dictionary* (*French-English, English-French*) (1874, in-8) ; — *Exposition universelle de Vienne, 1873. Section française. Rapport sur les arts graphiques* (Paris, 1875, in-4) ; — *Outlines of French Literature, with 2 chronological tables* (1887, in-18) ; — *Poets and Prose Writers of France* (1878, in-8) ; — *Episodes of French History : V. 1. Charlemagne and Carlovingians* (1880, in-12) ; *V. 2. St. Louis and 13th Century* (1880, in-12) ; — *Francis I and Charles V* (*Episodes of French History*) (1881, in-8); — *Francis I and the Renaissance* (*Episodes of French History*) (1881, in-8); — *Henri IV, and End of the wars of religion fr. Guizot's France* (1881, in-8); — *Huguenots : a sketch of their history* (1881, in-18) ; — *Francis I and the Sixteenth Century. Edited from M. Guizot's « History of France » with notes and genealogical, historical and other tables* (1882, in-8). M. Masson avait traduit les *Lettres aux chrétiens persécutés ou affligés*, de Ruthesford ; — *la Découverte de l'Albert-Nyanza* et *le Lac Albert*, de sir Samuel Baker ; et il avait donné une édition annotée de *The Vicar of Wakefield*, d'Olivier Goldsmith. Nous citerons enfin de lui un petit opuscule paru en 1839 : *A S. A. R. Mgr le comte de Paris* (Paris, in-8).

— M. J.-O. Halliwell-Philipps, né en 1820 à Chelsea, est mort le 3 janvier à Hallingbury-Copse, près Brighton (Sussex). Sa passion pour Shakespeare l'avait poussé à collectionner toutes les reliques provenant de l'illustre dramaturge anglais. Il avait donné de ce poète une édition estimée, en six

volumes in-folio (1853-1865). Ses *Outlines of the Life of Shakespeare* avaient atteint leur septième édition en 1887.

— M. William-Maunsell HENNESSY est mort à Pembroke-Road (Dublin), le 13 janvier, à l'âge de 60 ans. M. Hennessy, qui était entré au Public Record Office (Dublin) en 1868, a collaboré à plusieurs recueils, tels que la *Revue celtique*, le *Fraser's Magazine*, l'*Academy*. Parmi ses nombreuses publications, nous mentionnerons les suivantes : *Pedigree of the White Knight; Annales of Loch see ; Chronicon Scotorum ; the Book of Feenagh ; Poets and Poetry of Munster ; Annals of Ulster*.

— On annonce encore la mort : de M. Charles BLONDELET, auteur de pièces de théâtre, mort le 2 décembre, à Courbevoie, à l'âge de 64 ans; — de M. BOUDEVILLAIN, directeur de l'*Écho républicain de l'Eure ;* — de Mme CALMON, auteur d'un volume intitulé : *Mes Pensées*, qui a fait quelque bruit, et, sous le pseudonyme de Gérald, de plusieurs autres ouvrages, morte à Châteaurenault (Indre-et-Loire); — de M. Adolphe CHOLER, né en 1824, auteur de pièces de théâtre; — de M. DELANNOY, né à Arras en février 1817, auteur de pièces de théâtre, dont on cite, entre autres ouvrages, un monologue en vers : *Un soldat de l'Empereur*, mort à l'âge de 72 ans; — de M. A. HADAMARD, professeur au lycée Louis le Grand, mort vers la fin de novembre; — de M. Joachim HOUNAU, ancien rédacteur de la *France* et de la *Liberté*, connu sous le pseudonyme de Georges Bell, auteur de travaux littéraires, dont un drame, le *Drapeau tricolore*, mort à l'âge de 64 ans; — de M. Charles LECLERC, associé du libraire Maisonneuve, l'éditeur bien connu de tant de publications sur les langues orientales et sur les traditions populaires, et qui, lui-même, a publié quelques volumes; — de M. MAILLARD, directeur du journal conservateur *la Montreuilloise*, mort le 11 décembre à Montreuil-sur-Mer; — du poète Jean MANGOLD, mort à Colmar vers la fin de novembre, à l'âge de 72 ans ; — de M. A. MANSOUR, auteur de pièces de théâtre, mort à l'âge de 57 ans; — de M. François-Symphorien MOROT, docteur ès sciences, professeur au collège Sainte-Barbe; — de M. le marquis DE SAINT-GILLES, ancien collaborateur au *Voltaire*, à l'*Événement* et au *XIXe siècle*, mort à Paris à l'âge de 62 ans; — de M. Georges SAUTON, auteur de romans-feuilletons; — de M. Eugène TISSERAND, ancien professeur à l'École vétérinaire de Lyon, auteur d'importants travaux sur la science vétérinaire et la zootechnie, mort à l'âge de 73 ans; — de M. le comte Raymond de TOULOUSE-LAUTREC, auteur de nombreux travaux, mort le 22 décembre au château de Saint-Sauveur, près Lavaur (Tarn), à l'âge de 69 ans; — de Mgr TOURNEUR, vicaire général de Reims, auteur de plusieurs ouvrages, mort à l'âge de 71 ans.

— A l'étranger, on signale la mort : de M. Norval CLYNE, d'Aberdeen, qui laisse entre autres travaux des *Ballads of Scottish history*, mort au commencement de janvier; — de miss Louisa-M. GRAY, qui s'était acquis en Angleterre une certaine notoriété par ses ouvrages pour la jeunesse ; — du marquis FARDELLA DI TORREARSE, homme d'État italien, ancien ministre des affaires étrangères, mort à Palerme au milieu de janvier, en laissant un important volume de souvenirs sur la révolution sicilienne de 1848; — du Gotthold-Victor LECHLER, professeur de théologie à Leipzig, où il est ort le 26 décembre, à l'âge de 78 ans; — de l'ex-directeur du gymnase Agram, M. Anton MAZURANIC, auteur de nombreux travaux, mort Agram le 18 décembre, à l'âge de 84 ans; — du Dr Léopold, baron VON UMANN, ex-professeur du droit des gens à l'Université de Vienne, mort Gries en Tyrol, à 77 ans, le 7 décembre; — de M. Laurence OLIPHANT, né

en 1829, auteur de nombreuses publications d'une valeur contestable, dont le rapport sur la mission de lord Elgin en Chine a eu l'honneur d'être traduit en français, avec une introduction de Guizot, et qui, après avoir tenté de fonder aux États-Unis une nouvelle secte religieuse, était revenu en Angleterre, où il est mort le 23 décembre; — du Dr PARKINSON, de Saint-John's college (Cambridge), auteur d'une mécanique élémentaire et d'un traité d'optique, estimés au-delà de la Manche, mort au commencement de janvier; — de sir Frederick POLLOCK, traducteur en anglais de Dante, mort à la fin de décembre; — du Dr Wilhelm ROSER, professeur ordinaire à la Faculté de médecine de Marbourg en Hanovre, où il est mort à 72 ans, le 16 décembre; — du Dr Karl-Johann SCHLYTER, professeur de droit à Lund, mort le 26 décembre, âgé de 94 ans; — du Dr Karl STEFFENSEN, mort le 12 décembre à Bâle, où il avait professé à l'Université; — de M. Giovanni-Stefano TEMPIA, professeur à l'École des sciences sociales « Cesare Alfieri, » collaborateur de la *Rassegna Nazionale,* auteur de nombreux travaux, mort fort jeune encore, à l'âge de 33 ans; — du professeur WORM-MÜLLER, dont les travaux chirurgicaux avaient une grande réputation en Scandinavie, mort le 11 janvier à Christiania.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 11, M. d'Arbois de Jubainville commence la lecture d'un mémoire sur l'origine des noms de lieux français et sur les modifications qu'ils ont subies en passant du latin dans notre langue. M. Ravaisson a entretenu ses collègues de l'interprétation des scènes sculptées par les artistes grecs sur les monuments funéraires; il y voit des allusions évidentes à la vie future. — Cette lecture a été achevée dans les séances des 18 et 25 janvier. — Dans cette dernière séance, M. d'Arbois de Jubainville a continué la lecture de son mémoire sur les noms de lieux français d'origine latine. M. Paul Viollet a ensuite communiqué un travail sur le droit successoral de la *Tamistré,* qui attribue l'héritage du chef de la famille à l'aîné de cette famille, fils ou frère du défunt.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 5 janvier, M. Charles Huit a achevé la lecture de son mémoire sur le dialogue de Platon, intitulé *le Banquet.* — Le 26 janvier, M. Allard, directeur de la Monnaie de Bruxelles, a communiqué un travail dans lequel il étudie la dépréciation actuelle des richesses et la crise qu'elle a engendrée; il ne voit de remède que dans le bimétallisme. Plusieurs membres de l'Académie ont pris part à la discussion qu'a fait naître cette théorie.

ÉCOLE DES CHARTES. — Les 21, 22 et 23 janvier, les élèves de l'École des chartes ont soutenu leurs thèses pour obtenir le titre d'archiviste paléographe. Voici quels sont, par ordre de mérite, les candidats admis : MM. Léonardon, *Essai sur la politique française dans la question de la succession de Portugal (1578-1583)*; — Enlart (C.), *Étude sur les monuments religieux de l'architecture romane, dans les anciens diocèses d'Amiens, Arras et Thérouanne*; — Picard (A.), *Bureau de la Rivière, favori de Charles V et de Charles VI*; — Batiffol (Louis), *Jean Jouvenel, prévôt des marchands de Paris (1360-1400)*; — Portal (Ch.), *Les Insurrections des Tuchins dans les pays de Langue d'Oc vers 1382-1384*; — Richebé (R.), *Essai sur le régime financier de la Flandre avant l'institution de la Chambre des comptes de Lille*; — Souchon (J.), *Essai de géographie historique sur l'ancien diocèse de Beauvais*; — Michel (E.), *Richard de Saint-Victor*; — Nerlinger (Ch.), *Pierre de Hagenbach et la Domination bourguignonne en Alsace*; — Eckel (A.), *Étude sur le règne de Charles le Simple (893-929).* M. H. Aubert, élève

étranger, qui aurait eu le quatrième rang s'il avait pu concourir, avait pris comme sujet de thèse : les *Négociations des ambassadeurs de France en Suisse pendant le règne de Henri III (1574-1586)*. En outre, ont été reçus hors rang deux élèves des promotions antérieures : MM. E. Desplanque, *Le Transport de Flandre (1297-1397)*, et Soullié, *La Confédération des chapitres cathédraux de la province ecclésiastique de Reims (1245-1428.)*

Peiresc. — Nos lecteurs, qui connaissent et apprécient notre savant collaborateur M. Tamizey de Larroque, trouvent souvent des nouvelles de son œuvre sous la rubrique : *Les Correspondants de Peiresc*. Il s'agit aujourd'hui du destinataire en personne, « le procureur général de la littérature » (p. 11); et pour le produire, il n'a pas fallu moins de deux maîtres. M. Léopold Delisle, qui a été attiré vers Peiresc parce que quelques-uns de ses papiers ont fait partie des collections *Libri*, et M. Tamizey de Larroque, le fidèle éditeur, qui n'a pu s'empêcher d'ajouter un mot, un bon, un excellent mot, à l'étude de son collègue des Inscriptions. L'esquisse d'*Un grand amateur français du* XVII*e siècle, Fabri de Peiresc*, a été tracée avec la main ferme, l'expression précise qui caractérisent l'érudition de M. Delisle. Le savant du grand siècle est pour le savant de nos jours « un des esprits les plus cultivés, les plus pénétrants, et les plus avides de toute espèce de connaissances. » (p. 6.) Et à l'appui de cette assertion, il relève les traits de Peiresc peint par lui-même, « curieux » et homme d'affaires (p. 9), « curieux » et ami (p. 11), « curieux » et propriétaire (p. 13-14), « curieux » encore et ami toujours pour ceux qui le fréquentaient, auxquels il rendait service ou qui pouvaient servir sa curiosité (p. 15 et s.). Lisez la lettre de la page 12, ou celles des pages 16 et 17, et vous verrez si M. Tamizey de Larroque n'a pas raison d'être attaché à un homme aussi aimable, aussi érudit, et aussi spirituel que Peiresc. Le testament du grand « amateur » n'est peut-être pas aussi intéressant que ses lettres; mais on y voit que son cœur était aussi grand que son esprit : « Et premièrement, comme fidel chrestien, a recommande son ame a Dieu, son createur, et a la glorieuse Vierge Marie sa mere. » (p. 28.) Du grand homme il nous restera le grand travail, en onze volumes et quinze fascicules, dont l'éditeur nous donne le plan (p. 24 et s.). Puisque ce dernier nous parle de sa tombe (p. 26), son monument sera composé de ces volumes qu'il nous donne ou qu'il nous promet et sa mémoire associée à celle de Peiresc ne s'éteindra qu'avec le dernier des Français et des savants. (*Un grand amateur français du* XVII*e siècle, Fabri de Peiresc*, par Léopold Delisle, *étude suivie du testament inédit de Peiresc*, publié et annoté par Ph. Tamizey de Larroque. Toulouse, Privat, 1889, in-8 de 34 p., extrait des *Annales du Midi*).

Paris. — Nous sommes heureux d'annoncer que le premier volume du *Compte rendu du Congrès international des catholiques* est imprimé et que le second volume paraîtra au mois d'avril. Le premier volume contient : 1° le Bref du Saint-Père au président de la Commission d'organisation et la Lettre du Saint-Père à Mgr l'archevêque de Paris; 2° une Introduction historique où il est rendu compte des origines du Congrès, de sa préparation et de sa tenue; 3° un Appendice contenant toutes les pièces justificatives, et de la liste générale des adhérents classés par nationalité; 4° le Compte rendu des travaux de deux sections : celle des *Sciences religieuses* et celle des *Sciences philosophiques*. Pour chaque section, le Compte rendu comprend deux séries de documents : 1° les communications admises par le Congrès, reproduites, les unes in extenso, les autres sous forme d'analyse; 2° un procès-verbal abrégé des discussions qui ont eu lieu dans la section. Le même ordre sera

suivi dans le second volume, qui comprendra les sections de *Sciences juridiques, Sciences historiques, Sciences mathématiques, physiques et naturelles*; enfin la section d'*Anthropologie*. Voici les mémoires qui figurent dans les deux premières sections : SCIENCES RELIGIEUSES : *Un morceau du rituel babylonien*, par M. A. LOISY; — *La Religion de l'ancienne Égypte et les Influences étrangères*, par M. F. ROBIOU; — *La Sagesse dans l'Ancien Testament*, par le R. P. J. CORLUY; — *Étude sur les généalogies bibliques*, par M. l'abbé DE BROGLIE; — *Études sur certains archaïsmes du Pentateuque*, par M. l'abbé J. GRAFFIN. — SCIENCES PHILOSOPHIQUES : *Doctrina H. Spencer de evolutione rerum*, par M. J. GMEINER ; — *La Morale évolutioniste*, par M. A. DE MARGERIE; — *La Métaphysique pessimiste*, par M. CH. HUIT; — *Des jugements qu'on doit appeler synthétiques a priori*, par le R. P. T.-J.O'MAHONY; — *Le Principe de causalité est-il une proposition analytique ou une proposition synthétique a priori*, par M. A. DE MARGERIE; — *Fondements de la notion de causalité*, par M. E. DOMET DE VORGES; — *L'Origine du langage*, par M. ROUSSELOT; — *La Parole et le Langage*, par M. le Dr A. FERRAND; — *Christiana philosophia in regno Hungariæ a Leone XIII provecta*, par le Dr J. KISS; — *Matière et Forme en présence des sciences modernes*, par le R. P. J. FARGES; — *La Réforme de la cosmologie*, par M. A. HERNANDEZ Y FAJARNÈS; — *Platon au moyen âge*, par M. CH. HUIT; — *L'Organisme et la Pensée*, par M. J. GARDAIR; — *Breviloquium de modo demonstrandi existentiam Dei per argumentum a priori*, par le Dr A. J. HEWIT; — *Définition de l'Absolu*, par M. A. BRAUN.

— Nous pouvons annoncer également que le volume du *Compte rendu du Congrès bibliographique international*, tenu sous les auspices de la Société bibliographique, paraîtra à la fin de février.

— On annonce la publication prochaine, sous le titre de *Revue des religions*, d'un recueil trimestriel, fondé par notre confrère de la Société bibliographique M. l'abbé Peisson. Le directeur de cette revue se propose un double but : « 1° Exposer les différentes religions qui ont vécu ou qui vivent encore sur notre globe ; 2° Signaler les erreurs professées dans les différentes écoles et les réfuter. » Une place d'honneur sera faite aux religions sémitiques et par conséquent aux questions bibliques qui s'y rapportent; on rendra compte des ouvrages récemment publiés relatifs aux questions religieuses. La *Revue* paraîtra tous les trois mois à partir du 1er mars 1889, par livraison, d'une centaine de pages in-8. Le prix en est fixé à 8 fr. pour la France, 9 fr. pour l'étranger. Pour le clergé il sera réduit à 5 fr. pour la France et 6 fr. pour l'étranger. Parmi les travaux qui seront insérés dans les premiers numéros, nous citerons : *les Origines de l'islamisme*, par M. l'abbé de Broglie, professeur à l'Institut catholique de Paris ; — *les Attaques actuelles contre la religion d'Israël*, par M. l'abbé Vigouroux, professeur au séminaire de Saint-Sulpice; — *l'Enseignement des religions à Leyde*, par le R. P. van den Gheyn, de la Compagnie de Jésus ; — *la Doctrine morale et religieuse du Ramayana, par Schœbel*, critique par le R. P. Staelens, de la Compagnie de Jésus; — *Utilité de l'étude et de la comparaison des religions*, par M. l'abbé Frémont; — *les Patares*, par M. l'abbé Delarc; — *l'Église copte d'Égypte*, par M. l'abbé Le Menant des Chénais ; — *la Déesse chinoise Kouen-yin et la Vierge Marie. Réponse à M. Réville*, par M. l'abbé Mugnier, etc., etc. Tout en approuvant pleinement le plan de cette importante publication, nous regrettons le titre qui paraît avoir été adopté : nous eussions préféré celui de *Revue de la science des religions*.

— On ne dresse pas consciencieusement une *Liste des principaux monuments de Paris avec l'histoire de leur construction, les noms de leurs architectes*

et les dates auxquelles ils ont été construits (Paris, Chaix, in-8 de 99 p.), sans compulser et comparer entre eux un nombre presque invraisemblable de livres de toutes époques et de tous formats. C'est la tâche que s'est évidemment imposée, et avec succès, croyons-nous, M. Maurice Du Seigneur, l'auteur de la brochure dont nous venons de rappeler le titre, laquelle a été imprimée par les soins du Comité des inscriptions parisiennes pour servir à la rédaction des inscriptions à placer sur les monuments les plus remarquables de la capitale. Tirée à 600 exemplaires seulement, la brochure mentionne les édifices civils, militaires et religieux, et les monuments décoratifs. Cette liste n'est pas complète et ne vise pas du reste à cela; mais il nous revient que, malgré sa grande utilité, elle n'est que l'embryon d'un ouvrage beaucoup plus important que M. Du Seigneur prépare sur la ville de Paris. Un travail aussi ingrat que celui-ci, présenté sous forme de tableau formé de noms et de dates, ne s'adresse qu'aux travailleurs ; il prouve à la fois l'érudition et la patiente persévérance de l'auteur.

— Dernièrement (t. LII, p. 552) nous parlions d'une curieuse brochure sur Balzac ayant pour auteur un avocat général, M. J. Blondel. Aujourd'hui nous avons à signaler une *Étude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac* (Paris, Perrin, in-8 de 51 p.), par M. Augustin Cabat, substitut au tribunal de la Seine. Deux magistrats viennent donc, à court intervalle, de s'occuper de l'illustre romancier, ce qui n'est pas étonnant puisque Balzac a donné aux lois et aux hommes de loi une si large place dans son œuvre. M. Blondel a fait de son travail un discours de rentrée de Cour d'appel, et M. Cabat a rédigé le sien de façon à le présenter à l'Académie qui l'a honoré d'un prix d'éloquence dans sa séance publique annuelle du 15 novembre dernier. M. A. Cabat définit le genre de talent, nous pourrions dire de génie de Balzac, et il retrace en outre brièvement la vie tourmentée de l'écrivain. Il n'apprend rien de nouveau aux « balzaciens » ; mais il résume admirablement nombre d'études antérieures en apportant à celle-ci une note très personnelle. Il reconnaît en Balzac le peintre, le philosophe qui fait le procès à son siècle et qui croit fermement, avec raison, « que le seul moyen curatif du grand mal, l'individualisme, c'est l'union de la monarchie et du catholicisme » (p. 38). Où nous constatons chez M. Cabat une habileté toute de « de palais, » c'est quand notamment (p. 30 et 31) il s'efforce de prouver que son « client » n'a pas commis d'autre immoralité littéraire que celle qu'il serait absurde de reprocher à l'historien qui enregistre fidèlement les faits. Cette opinion nous paraît au moins discutable et nous partageons plutôt la manière de voir du regretté M. E. Caro qui a consacré à l'auteur de *la Comédie humaine* une étude serrée dans son livre récent : *Poètes et Romanciers*. Cela ne veut pas dire que M. A. Cabat n'ait pleinement mérité la distinction flatteuse dont son discours a été l'objet de la part de nos Immortels.

— On annonce la publication, par la maison Plon, de la *Correspondance diplomatique de M. de Talleyrand*. M. E. Pallain, l'éditeur de ces lettres, est déjà connu par la publication qu'il a donnée de la *Correspondance inédite du prince de Talleyrand et de Louis XVIII, pendant le congrès de Vienne*.

— La Société des Félibres de Paris vient de fonder une petite feuille mensuelle, *Lou Viro-soulèu* (Le Tournesol), qui doit être l'organe de tous les méridionalisants parisiens. Chaque numéro de quatre pages, tirage de luxe, donnera une chronique félibréenne, une poésie en langue d'oc, une analyse des livres et revues relatifs au Midi et aux langues romanes, toutes les nouvelles concernant le félibrige, l'étude des dialectes d'oc, tant en

France qu'à l'étranger, des articles de variété rédigés en provençal, etc. *Le Tournesol* ne coûte que deux francs par an. Le numéro de janvier contient, avec le programme des prochains jeux floraux, une chronique en provençal, où notre collaborateur M. Charles Maurras explique le but — étranger à toute idée politique — de ce journal félibréen et soutient cette thèse un peu paradoxale que l'émigration continuelle, l'absorption de la province par Paris, est la meilleure ouvrière de la renaissance méridionale : c'est dans le froid et la neige que les enfants du Soleil se retournent plus amoureusement vers l'astre maternel.

— Nous apprenons avec plaisir que la dixième édition du *Dictionnaire général de biographie et d'histoire,* de Ch. Bachelet et Ch. Dezobry, sera mise en vente à partir du 1er février, par fascicules hebdomadaires, à un franc (Paris, Delagrave, in-8). M. Eugène Darsy, professeur d'histoire au lycée Louis le Grand, a bien voulu prendre la direction de cette nouvelle édition. C'est là une garantie de l'exactitude scrupuleuse avec laquelle est fait ce travail, en préparation depuis plusieurs années.

— M. H. Schindler, président de l'Union sténographique de Seine-et-Marne, vient de publier : *Hémérologie et Sténographie, 1re partie, Calendrier perpétuel julien et grégorien* (Meaux, Charrion, in-8 de 51 p. et 8 tables).

— M. Frédéric Plessis va publier incessamment, chez l'éditeur Klincksieck, une nouvelle *Métrique grecque et latine.*

— Dans *les Lettres et les Arts,* du 1er janvier, a paru un travail de M. P. de Nolhac, sur *le Petit Trianon;* le même auteur prépare un petit volume sur *le Château de Versailles en 1789,* d'après des documents inédits.

— Signalons une brochure de M. Malassis de la Cussonnière, parue chez Palmé, sous ce titre : *De l'autorité de l'Église, des mystères et de la grâce,* par un ancien magistrat (in-8 de 34 p.).

Anjou. — M. André Joubert, après avoir énuméré et analysé (étude sur l'*Établissement de la maison d'Anjou dans le royaume de Naples, d'après des documents nouveaux (1265-1285)* un certain nombre de pièces inédites relatives à l'Anjou, publie aujourd'hui une liste et une analyse sommaire d'une nouvelle série de lettres, d'ordres et d'ordonnances qui complètent ses indications antérieures (*Les Archives angevines de Naples. Analyse sommaire d'une série de documents inédits, 1265-1285.* Angers, Germain et Grassin, gr. in-8 de 22 p.). Dans l'*Appendice,* M. Joubert a reproduit in extenso six actes du roi Charles Ier relatif à l'Anjou (1274-1276) : 1° Mandement ordonnant au bailli d'Angers de faire justice à l'abbé et au couvent de Saint-Florent, au diocese d'Angers (18 juillet 1274); 2° Mandement remplaçant Hugues de Mesnil-Renard par Hugues de Alumpne comme châtelain du château d'Angers (27 novembre 1274); 3° Mandement nommant Jean de Blenesc, chevalier, professeur de droit civil, bailli d'Angers, en remplacement de Guillaume Morrier (14 janvier 1275); 4° Mandement nommant Geoffroy de Bres, bailli d'Angers (17 juillet 1275); 5° Mandement pour que Jean de Ville Mareuil, bailli d'Angers, rembourse au monastère, qui la réclame, une somme de 200 livres tournois (26 mars 1276); 6° Mandement confiant à Jean de Ville Mareuil la charge d'administrer les droits de ce roi en Anjou (8 mars 1276). M. Joubert, dont le zèle est infatigable, annonce qu'il espère pouvoir reproduire prochainement d'autres documents également relatifs à l'Anjou, antérieurs à la cession de la province à Charles de Valois.

Bourgogne. — Le tome VI de la 2e série des *Annales de l'Académie de Mâcon* (Mâcon, imp. Protat, in-8 de 508 p.) comprend, outre les procès-verbaux des séances et autres actes officiels, les discours de réception de

deux nouveaux membres et un certain nombre de travaux. Il y a d'abord les très importantes *Recherches paléontologiques sur les dépôts tertiaires à Milne Edwardsia et Vivipara du pliocène inférieur du département de l'Ain*, par M. Arnould Locard, qu'accompagnent un tableau synoptique, quatre planches gravées et une table synonymique des noms d'espèces. M. J.-L. Bazin a résumé en quelques pages les diverses entrées des évêques de Mâcon qui lui ont permis de reconstituer le cérémonial usité à cette occasion. Viennent ensuite une étude sur *Edgar Quinet et ses lettres*, par M. Ch. Alexandre; la suite des Notes de M. A. Jeandet sur *Mâcon au* XVI*e siècle; Quelques lettres inédites* du maréchal d'Estrées ou à lui adressées, publiées par M. A. Arcelin; quelques notes assez courtes de M. J. Mayette sur divers sujets; l'indication par M. A. Jeandet d'une *Méthode à suivre pour la composition des monographies historiques de villes, bourgs et villages;* enfin une légende locale publiée par M. l'abbé Ducrost : *le P'teu ou l'Esiau de Vregesson qu'ere une bête faramine.*

BRETAGNE. — M. Anatole de Bremond d'Ars, marquis de Migré, a donné au *Bulletin de la Société archéologique du Finistère* (t. XV), et publié à part (Quimper, imp. Cotonnec, in-8 de 23 p.) un curieux document inédit sur *l'Ancienne église de Riec et le Château de la Porte-Neuve*. C'est un acte prônal du 17 mai 1510, par lequel les paroissiens de Riec confirment à noble et puissant Yvon de Guer, fils aîné et héritier principal et noble de Guillaume de Guer et de Catherine Morillon, seigneur de la Porte-Neuve, du Parc et de Kerimel, les prééminences dont ses ancêtres jouissaient dans l'église paroissiale de Riec. Ce document, en langue latine, qui fait partie des archives du savant châtelain de la Porte-Neuve, est précédé d'un résumé en notre langue (p. 3-5) et suivi de notes explicatives (p. 19-23), notes où l'on remarque d'excellents renseignements généalogiques sur les anciens possesseurs du château.

— Le cardinal de Richelieu a fait une si grande figure au XVII*e siècle, que nous ne saurions nous désintéresser de tout ce qui le touche. Aussi, prenons-nous plaisir à signaler le catalogue que vient de donner M. le marquis de Granges de Surgères des *Portraits gravés de Richelieu* (Nantes, chez l'auteur, gr. in-8 de 35 p.). Ce beau travail, qui comprend la description de 276 gravures, est extrait du tome II du grand ouvrage que M. le marquis de Granges de Surgères publie actuellement sous le titre d'*Iconographie bretonne*. Tirée à 300 exemplaires seulement, cette plaquette n'est point mise dans le commerce.

DAUPHINÉ. — En publiant ses *Voies anciennes des glaciers du Pelvoux* (Paris, Chamerot, in-8 de 59 p., tiré sur japon à 50 exemplaires), M. Paul Guillemin a pensé sans doute que les travaux concernant le passage des Alpes par Annibal étaient assez nombreux et que la question des voies romaines était épuisée; aussi ne s'attache-t-il qu'à élucider un problème nouveau qui ne manque pas d'intérêt. C'est seulement en notre siècle que des officiers et des savants ont commencé à étudier le massif du Pelvoux. Or, M. P. Guillemin a découvert, et il prouve que plusieurs des passages modernes à travers ces régions ont été effectués dès le dix-septième siècle, soit par des partisans pendant les guerres de Religion, soit par des chasseurs, des botanistes, des géologues et des officiers. A l'appui de sa thèse, il cite des manuscrits anciens inconnus, des relations de voyages ignorées, et, ce qui est précieux, de vieilles cartes manuscrites, restées enfouies dans des archives inexplorées, et dont la reproduction phototypique est donnée ici.

Un professeur au collège de Gap, M. David Martin, a fait paraître, il y

a quelque temps déjà, deux brochures dont voici les titres : *Liste des gisements de spilite dans les Hautes-Alpes* (Gap, Jouglard, in-8 de 8 p.), et *Excursions géologiques dans les montagnes de l'Embrunois* (Gap, Jouglard, in-8 de 18 p.). M. D. Martin, qui fait de ses vacances un judicieux emploi, ne s'arrête pas aux grandes lignes : le marteau en main, il scrute les vallées les plus impénétrables d'un pays qu'il décrit avec exactitude, et sait apporter ainsi une utile contribution de faits nouveaux à l'histoire géologique des Alpes françaises.

— *Le Chemin de fer du Drac et la Défense des Alpes,* par M. D. Martin (Gap, Fillon, in-32 de 15 p.), est une étude courte mais bien remplie sur l'intérêt que présente la vallée du Champsaur au point de vue stratégique. Il serait sage de relier cette vallée par un chemin de fer aux places fortes de Grenoble et de Briançon, pour secourir les vallées de la Durance et de l'Ubaye. Il eût été désirable que l'auteur eût ajouté une carte à sa brochure pour mieux expliquer une topographie assez embrouillée par elle-même.

— Ce sera certainement un travail fort précieux que celui que M. Edm. Maignien prépare et met en souscription sur la *Bibliographie historique du Dauphiné pendant la Révolution française, comprenant par ordre chronologique les ouvrages relatifs à cette province, de 1787 à 1805* (Grenoble, chez l'auteur).

Franche-Comté. — Le tome troisième de la quatrième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* a récemment paru (Lons-le-Saunier, Desclume frères, in-8 de 123 p.). Bien que cette année le recueil soit moins volumineux que d'habitude, les travaux qu'il renferme, tous se rapportant à l'histoire locale, n'en ont pas moins d'intérêt. En voici les titres : *Mémoire sur la découverte d'une station gallo-romaine entre Pupillin et Poligny,* par M. l'abbé A. Guichard ; — *Découverte de tombeaux antiques sur le territoire de Gigny (Jura),* par M. Louis Clos; — *Le Camp de Lavans et les Soldats lataviens,* par M. Ernest Girard ; — *Notice biographique sur Edmond Guirand,* par M. Louis-Abel Girardot. Ajoutons que les dernières pages ont été réservées à une poésie de M. Ch. Thuriet sur *Saint-Claude et ses Environs,* point du tout banale et qui nous rappelle la façon de Viancin, le poète bisontin.

— M. Frantz Funck-Brentano a extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes* sa remarquable étude sur *Philippe le Bel et la Noblesse franc-comtoise* (in-8 de 52 p.). L'auteur a mis en œuvre beaucoup de documents inédits au nombre desquels figurent douze pièces justificatives trouvées à la Bibliothèque nationale, aux Archives nationales et au Musée britannique, ce qui n'a pas empêché M. Funck-Brentano d'utiliser, en les rappelant, les principaux ouvrages d'histoire générale franc-comtoise et même locale ayant trait à l'époque troublée et peu connue dont il s'occupe. C'est ainsi qu'il s'appuie sur Gollut, Dunod, Chevalier, Ed. Clerc, de Piépape, Castan, d'autres encore, qui ont écrit sur la Franche-Comté. Nous n'y avons pas vu une seule fois cité le fantaisiste Eugène Rougebief qui a donné de cette province, en 1851, une volumineuse histoire tant soit peu romanesque, et nous croyons que M. Funck-Brentano a bien fait de le négliger.

— La ville de Salins a fait l'objet de maintes publications. Une des plus récentes est le *Guide à Salins-les-Bains,* de M. Just Tripard (Salins, David-Mauvas, in-18 de 74 p.). Ce guide a sa valeur et les détails qu'il donne sont bien groupés ; toutefois il ne saurait faire oublier sur le même sujet l'humoristique travail de Max Buchon (1866) ni même celui de Max Claude (1878). On peut reprocher à M. Just Tripard de n'avoir donné dans son Guide ni gravures, ni carte. Sous ce rapport, l'auteur eût pu imiter MM. H. Audiffred et le Dr Dumoulin qui ont orné de quatre gravures et d'un

carte leur brochure, inférieure du reste à la sienne à tous autres égards, laquelle est intitulée : *Une saison à Salins* (Paris, Lib. nouvelle et Auguste Fontaine, s. d., in-12 de 128 p.). Ce sera pour une future édition.

— Nous avons reçu une brochure : *De Paris à Berne, par Dijon et Pontarlier* (Zurich, Orell, Füssli et Cie, in-18 de 56 p.) qui fait partie d'une grande collection connue sous le nom de *l'Europe illustrée*. Presque toutes ces pages, fort gracieusement illustrées, sont relatives à la Franche-Comté (Doubs et Jura). Le style trahit parfois l'auteur anonyme qui ne semble pas écrire dans sa langue maternelle; d'autre part, les renseignements fournis ne sont plus complets : par exemple, il n'est question du chemin de fer de Besançon à Morteau (frontière suisse) que comme d'un projet : c'est chose faite à l'heure présente. Ce petit volume a trop de mérite pour que nous ne soyons pas heureux de saluer bientôt une édition mise à jour.

— On nous prie d'annoncer qu'il ne reste plus qu'un petit nombre d'exemplaires de l'*Histoire de sainte Colette et des Clarisses en Franche-Comté*, par M. l'abbé Bizouard (Besançon, Jacquin, gr. in-8 avec 14 planches hors texte publiées par les soins de M. l'abbé de Vregille). C'est un succès bien mérité. Le *Polybiblion* parlera bientôt de cet ouvrage.

GUYENNE. — M. Léo Drouyn vient de publier un nouvel ouvrage qu'on peut offrir pour modèle aux écrivains qui s'appliquent aux travaux d'histoire provinciale : *Un coin de l'Entre-Deux-Mers, ou Études de mœurs, au* XVIIe *siècle, en pays bordelais*. (Bordeaux, in-8 de VII-287 p., avec 13 eaux-fortes ; tiré à 100 exemplaires). Depuis trente ans, l'excellent érudit qui est en même temps un artiste très distingué, parcourt en tous sens le département de la Gironde, et rapporte de chaque excursion des dessins reproduisant avec fidélité les monuments et les sites, aussi bien que d'inépuisables séries de documents originaux empruntés aux archives publiques et aux riches collections particulières qui abondent dans la région. Le dernier livre de M. Léo Drouyn comprend six monographies. La première se réfère à la maison noble de Grossombre, dont tous les possesseurs sont successivement évoqués; nous avons le récit fortement documenté de leurs faits et gestes pendant les guerres de religion et la Fronde, avec nombre de lettres inédites de Monluc; d'Honorat de Savoie, marquis de Villars et amiral de France; d'Henri III; du premier maréchal de Biron; de Catherine de Médicis; de François de Noailles, évêque de Dax; du maréchal de Matignon; du duc de Duras; du prince de Conti, etc. Viennent ensuite cinq monographies de paroisses dont les églises, les châteaux, les maisons nobles sont décrits avec clarté et précision. Avec l'auteur, nous entrons dans la familiarité des gens qui les bâtirent et les habitèrent. La vie n'était pas banale, en Guyenne, dans la première moitié du XVIIe siècle ; les événements tragiques étaient fréquents et les textes enfouis dans la poussière des archives nous révèlent des péripéties qu'on serait tenté de croire inventées par l'imagination féconde de nos romanciers, si les vieux papiers n'étaient pas là, témoins muets mais irrécusables, de la réalité des faits. M. Léo Drouyn a su les mettre en lumière, les grouper, et ainsi faire vivre et agir sous nos yeux, gentilshommes et paysans, moines et curés.

LANGUEDOC. — Il vient de se fonder à Toulouse, sous les auspices du Conseil général des facultés de cette ville, un *Bulletin trimestriel d'archéologie, d'histoire et de philologie*. C'est M. Antoine Thomas, professeur à la Faculté, qui a pris la direction de ce nouveau recueil, intitulé : *Annales du Midi*. Par Midi de la France, les fondateurs de cette revue entendent

toute la région « qui s'étend des Alpes à l'Océan et des Pyrénées au plateau central. » Le premier numéro qui vient de paraître comprend un article de M. Paul Meyer, sur *la Langue romane du Midi de la France,* le travail de M. Léopold Delisle sur *Fabri de Peiresc,* lu à la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; — *le Testament de Peiresc,* par notre collaborateur M. Tamizey de Larroque ; — enfin des *Mélanges,* sans parler des comptes rendus et de la chronique. Les savants et les travailleurs auxquels les *Annales* ont l'ambition de plaire plus qu'aux lecteurs mondains, accueilleront avec faveur une revue qui dès le premier moment possède de si éminents collaborateurs.

LYONNAIS. — Faire connaître la vie, les miracles, le culte du bienheureux Pierre Gonzalez, vulgairement connu sous le nom de Saint-Elme ou Saint-Telme, tel est l'objet d'une assez curieuse brochure qui vient de paraître à Lyon : *Saint-Telme, patron des marins* (imp. Jevain, gr. in-8 de 24 p.).

PROVENCE. — Viennent de paraître : *Le Tombeau de Bossuet,* par M. A.-J. Rance (Marseille, imp. Marseillaise, br. in-8, de 13 p.) ; — *Monographie de la terre et du château de Saint-Marcel près Marseille, du* X*e au* XIII*e siècle,* par M. le marquis de Forbin d'Oppède (Marseille, imp. Marseillaise, gr. in-4, 122 p., avec des gravures et des plans). Cet ouvrage, tiré à 150 exemplaires, ne sera pas mis dans le commerce. — *Le Roman devant la législation répressive,* discours prononcé à la séance solennelle de rentrée de la Société de jurisprudence d'Aix, par M. Alexandre Dol, avocat à la cour d'appel (Aix, J. Remondet-Aubin, br. in-8 de 34 p.); — *L'Eissame,* recueil de poésies provençales par M. A. Issaurel (de Saint-Marcel, Marseille). (Marseille, imp. générale Achard, in-8 de 79 p.); — *Guide général de la ville et de l'arrondissement d'Aix pour l'année 1889,* 25e année (Aix, A. Makaire, in-12 de 144 p.); — *Promenade d'un étranger à Aix, description des principaux monuments,* etc., précédée de *l'histoire civile et de l'histoire religieuse de la ville d'Aix,* publiée par M. A.-M. de La Tour-Keyrié avec le concours de plusieurs collaborateurs, édition illustrée de 12 phototypies et d'un plan de la ville en couleur (Aix, A. Makaire, in-12 de VIII-100 p.) ; — *Documents sur Charles-Benoît Roux, évêque des Côtes de la Méditerranée, élu à Aix le 23 février 1791 et exécuté à Marseille le 16 germinal an II,* publiés par M. A.-M. de La Tour-Keyrié, suivis des souvenirs rétrospectifs sur les deux évêques Roux et Aubert, par M. T. Sabatier (Aix, Achille Makaire, gr. in-8 de 245 p.); — *Bibliographie et Iconographie de l'ordre des religieuses augustines de N.-D. de Miséricorde,* (in-4, de 33 p. extraite du t. IV de la *Petite bibliothèque oratorienne.* Parmi les gravures représentant la Mère Madeleine de la Sainte-Trinité, nous avons constaté l'omission de celle qui fut faite par Voligny, de Lyon. Aux articles relatifs à la maison d'Aix aujourd'hui propriété d'un particulier. il faut ajouter un article de M. A.-J. Rance intitulé : *L'Ancienne Miséricorde,* dans le *Mémorial d'Aix* de 1885. — *Étude historique sur le droit de marque ou de représailles à Marseille, aux* XIII*e*, XIV*e et* XV*e siècles,* par M. Jh. Eigler, ancien archiviste adjoint de la ville de Marseille (Marseille, imp. Aschero et Sacomant, in-8, 46 p.). — *Les Félibres et la Langue française,* par M. Bonnefoy (Paris, Sauvaitre, in-12). — *Fables provençales,* traduites ou imitées de La Fontaine et de Florian, par A. G. (Pertuis, Martin, in-12). — *Recueil de poésies provençales et françaises,* par Cl. Ripert (Pertuis, Martin, in-12). — *Choix de notes sur l'histoire de Bollène précédé de la monographie des anciens fiefs de cette ville, Bary, Brauzon, Chabrières,* par M. l'abbé J.-L. Prompsault (Avignon, Séguin, in-8). — *L'Academie d'Arles et son Rôle en Provence,* par notre collaborateur M. A.-J. Rance, correspondant du ministère (Marseille, imp. marseillaise. gr. in-8, 30 p.).

— La publication des anciens noëls provençaux de la métropole d'Aix se continue activement sous la direction de M. l'abbé Villevieille, à la librairie Makaire, à Aix. Il y en a vingt-six actuellement parus, parmi lesquels la célèbre Marche des Rois qui est exécutée tous les ans à la métropole et qui est très populaire.

— La *Revue sextienne* vient de terminer le troisième volume de l'*Histoire de la ville d'Aix*, par P.-J. de Haitze. Elle commence la publication du tome IV de cet ouvrage inédit qui comprendra sept ou huit volumes, et qui est d'une importance considérable. Le troisième volume forme un grand in-8 de 400 p.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Sainte Bible, texte de la Vulgate,* traduction française en regard avec commentaires. *Introduction au Pentateuque, la Genèse,* par l'abbé H.-J. Crelier. *Introduction générale aux Évangiles,* par l'abbé L.-Cl. Fillion. *Les Nombres et le Deutéronome*, Introduction critique et commentaires, par l'abbé Trochon, traduction française, par l'abbé Bayle (3 vol. in-8, Lethielleux). — *La Sainte Bible* (texte latin et trad. française) commentée d'après la Vulgate et les textes originaux, par L.-C. Fillion T. I, fasc. III. *Les Nombres, le Deutéronome* (in-8, Letouzey et Ané). — *Étude critique sur la composition de la Genèse,* par P. Julian (in-8, Lethielleux). — *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur* von Oscar von Gebhardt und Adolf Harnack. III, 3-4 *Aphrahat's des persischen Weisen Homilien,* von Georg Bort; *die Akten des Karpus, des Papylus und der Agathonika,* von Adolf Harnack. V, 2. *Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians,* von Dr E. Noeldechen; *Neue Fragmente des Papias, Hegesippus and Pierius,* von Dr C. de Boor. V, 3. *Das Hebräer Evangelium,* von Rudolf Handmann (3 vol. in-8, Hinrich à Leipzig). — *La Vie des patriarches* d'après le texte hébreu, par l'abbé A. Quentin (in-8, Oudin). — *La Vie de notre vie. 1re partie. L'Enfance et la Vie cachée de N.-S. J.-C. III. Les Trente Années, ou l'Enfance et la Vie cachée,* par le R. P. H.-J. Coleridge, trad. de l'anglais par le R. P. J. Petit (in-8, Lethielleux). — *De romano sancti Petri episcopatu dissertatio historica quam ad gradum doctoris ss. canonum in Universitate catholica lovaniensi consequendum* conscripsit M. Lecler (in-8, Valinthout, Lovanii). — *Theologia moralis,* auctore Augustino Lehmkuhl, vol. II continens *theologiae moralis specialis partem secundam* (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Introduzione allo studio della sacra liturgia ad uso dei seminarii* compilata da F. Stella (in-8, Bernardino, à Siena). — *Le Saint Sacrifice de la messe,* par l'abbé J. Théloz (in-8, Retaux-Bray). — *La Salette,* par J. Bertrand (in-8, Bloud et Barral). — *La Vraie Politesse, petit traité sous forme de lettres à des religieuses,* par l'abbé F. Demore (petit in-8, Retaux-Bray). — *Il non-intervento, studio di diritto internazionale universale,* par Ed. Cimbali (in-8, fratelli Bocca, Roma). — *Manuel des Tribunaux de commerce,* par E. et P. Camberlin (in-8, Chevalier-Marescq). — *La Scholastique et les Traditions franciscaines,* par le R. P. P. de Martigné (in-8, Lethielleux). — *Le Sens de la vie,* par E. Rod (in-12, Perrin). — *El Problema de la emigracion,* por C. Botella (gr. in-8, tip. de los Huerfanos, Madrid). — *Les Stations de l'âge du renne dans les vallées de la Vezère et de la Corrèze,* documents publiés par P. Girod et L. Massénat, 1er fasc. (in-4, J.-B. Baillière). — *Recueil d'exercices sur la mécanique rationelle à l'usage des candidats à la licence et à l'agrégation des sciences mathématiques,* par A. de Saint-Germain (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité d'homo-homéopathie, médicaments réunis par séries et par groupes physiologiques,* par le Dr Conan (Mériadec) (in-8, J.-B. Baillière). — *Jacques Callot, sa vie, son œuvre et ses continuateurs,* par H. Bouchot (in-12, Hachette).

— *Dessins et Modèles, les Arts du bois (sculpture sur bois, meubles)*, notice par A. de Lostalot (album in-8 cart., Rouam). — *Les Levers photographiques et la Photographie en voyage*, par le Dr G. Le Bon (2 vol. in-12, Gauthier-Villars). — *Les Poètes de la foi au* XIXe *siècle*, par l'abbé S. Gamber (in-12, Retaux-Bray). — *Il Medagliere di Leone XIII (1837-1887)* versi di Geremia Brunelli, con versioni poetiche in lingua latina, francese, spagnola, tedesca, inglese (in-4, Roma, Societa san Giovanni Desclée et Lefebvre, Tournai). — *Modern street ballads*, by John Ashton (in-16 cart., Chatto et Windus, London). — *Tonkourou*, par L.-P. Le May (in-12, Filteau, à Québec). — *La Chevauchée de la chimère, proses poétiques, I. Mes yeux d'enfant*, par L. de Larmandie (in-16, lib. des bibliophiles). — *Chant de noces*, par H. Gréville (in-12, Plon et Nourrit). — *Fleur sauvage*, par Mlle M. Poitevin (in-8, Lecène et Oudin). — *Histoire du réalisme et du naturalisme dans la poésie et dans l'art depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, par P. Lenoir (gr. in-8, Quantin). — *Chroniques des élections à l'Académie française (1634-1870)*, par A. Rouxel, 2e édition (in-8, Firmin-Didot). — *Les Comédies de Molière en Allemagne. Le Théâtre et la Critique*, par A. Ehrhard (gr. in-8, Lecène et Oudin). — *Autour de Molière*, par A. Baluffe (in-12, Plon et Nourrit). — *Bourdaloue, sa prédication et son temps*, par A. Fougères (in-12, Perrin). — *Étude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac*, par A. Cabat (in-8, Perrin). — *Voyage à l'île d'Utopie*, par T. Morus. *L'Arcadie*, par Bernardin de Saint-Pierre (in-12, Delagrave). — *Deux voyages en Asie au* XIIIe *siècle, par G. de Rubruquis et Marco Polo* (in-12, Delagrave). — *Life aboard a british privater, in the time of Queen Anne*, being the journal of captain Woodes Rogers (in-8 cart. carré, Chapman and Hall, London). — *Saint Eugène, le culte de ses reliques à travers les siècles*, par E. Tessier (in-8, Letouzey et Ané). — *Le Bienheureux Nicolas de Flüe. La Suisse d'autrefois*, par J.-T. de Belloc (in-12, Retaux-Bray). — *Vie de Mgr Darboy, archevêque de Paris*, par l'abbé J. Guillermin (in-8, Bloud et Barral). — *Léon Besnardeau, scolastique de la Compagnie de Jésus, 1862-1866*, par le R. P. G. Longhaye (in-8, Retaux-Bray). — *Vieux Papiers et Vieux Souvenirs, 1788. Les Lettres de mon grand-père, 1789-1837. Un magistrat d'autrefois, 1795-1837*, par Ch. Thellier de Poncheville (in-12, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *La Révolution française à propos du centenaire de 1789*, par Mgr Freppel (in-8, Roger et Chernoviz). — *Sedan-Bazeille. Une excursion aux champs de bataille*, par A. Plançon (in-8, Lecène et Oudin). — *L'Armée russe et ses chefs en 1888*, par l'auteur du *Maréchal de Moltke* (in-12, Quantin). — *L'Université de Paris et les Jésuites* (XVI *et* XVIIe *siècles*), par A. Douarche (in-8, Hachette). — *L'Irlande et l'Angleterre, depuis l'acte d'union jusqu'à nos jours, 1800-1888*, par F. de Pressensé (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Livre des enfants et des mères*, par H. Durand (gr. in-4, Lecène et Oudin). — *Les Septante Paroles de Jeanne d'Arc*, recueillies et commentées par l'abbé Le Nordez (in-8, Pillu-Vuillaume, Haton). — *Biographies du* XIXe *siècle* (3 vol. in-8, Bloud et Barral). — *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, Livre 1er, *Les Bretons*, 6e fasc. BER-BID, par René Kerviler (in-8, Plihon et Hervé, à Rennes). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE LYMAIGNE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-88 sont en vente, et forment cinquante-quatre volumes gr. in-8°, au prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 4 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

Revue des questions historiques

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 600 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1888

Abbé DELARC : Le Pontificat d'Alexandre II. — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et le schisme d'Anaclet II en France. — LECOY DE LA MARCHE : Louis XI et la succession de Provence. — Lud. SCIOUT : Le Directoire et la Maison de Savoie. — Abbé VACANDARD : L'Histoire de saint Bernard; critique des sources. — Marquis DE BEAUCOURT : Charles VII et la pacification de l'Église. — Cte ED. DE BARTHÉLEMY : Le Traité de Paris entre la France et l'Angleterre (1763). — L. DE LA SICOTIÈRE : Frotté au 18 fructidor. — Abbé J. P. P. MARTIN : Le Au Τεσσαρων, de Tatien. — Paul ALLARD : Dioclétien et les chrétiens avant l'établissement de la Tétrarchie. — Gaston DE BOURGE : Le Comte de Vergennes, ses débuts diplomatiques en Allemagne auprès de l'électeur de Trèves et de l'électeur de Hanovre. — J. VIARD : Un chapitre d'histoire administrative : les ressources extraordinaires de la royauté sous Philippe VI de Valois. — R. P. Ch. DE SMEDT : L'Organisation des églises chrétiennes jusqu'au milieu du troisième siècle. — Godefroid KURTH : Les Sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours. — Cte DE LA FERRIÈRE : L'Élection du duc d'Anjou au trône de Pologne. — Victor PIERRE : Le Rétablissement du culte catholique en 1795 et en 1802.

Mélanges. — Paul ALLARD : l'Enseignement secondaire dans l'ancienne Rome. — L. LECESTRE : Un Mémoire inédit du cardinal de Richelieu contre Cinq-Mars. — E. CHARVÉRIAT : La Question de Wallenstein en 1886. — God. KURTH : Les États de la couronne d'Aragon. — Cte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan pour lui notifier sa déchéance. — Abbé DOUAIS : Le Pentateuque et la Critique rationaliste. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. — G. DIGARD : Un nouveau récit de l'attentat d'Anagni. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La Correspondance de Catherine de Médicis. — J. ROMAN : Le Dauphiné à la veille de la Révolution. — Cte A. DE BOURMONT : L'Enseignement de l'histoire aux États-Unis. — LECOY DE LA MARCHE : Le Règne de Philippe le Hardi. — Comte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Découvertes récentes en Chypre. — J. VARSEN : La représentation d'un mystère à Romans en 1509. — Baron D'AVRIL : L'Inde anglaise, d'après un livre récent. — DENYS D'AUSSY : L'Assistance publique dans les campagnes avant la Révolution. — JUST DE BERNON : La Démocratie à Florence. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : Marie de Clèves, princesse de Condé (1569-1574). — Cte DE PUYMAIGRE : Les Mémoires du baron Hyde de Neuville.

Courriers anglais, allemand, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent quarante-trois publications historiques).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.

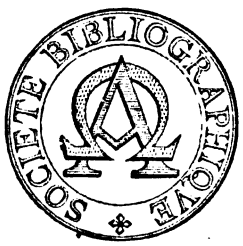
POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-NEUVIÈME. — LVe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON — MARS



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume LAROSE (LIBRAIRIE CATHOLIQUE), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier MELANDRI, Directeur-Administrateur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE.

MADRID

Fernandez DE CASTRO (LIBRERIA GUTENBERG), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-Jose FERREIRA, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL

CADIEUX et DEROME, rue Notre-Dame

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1889

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MARS 1889

I. — GÉOGRAPHIE ET VOYAGES, par M. le comte DE BIZEMONT

II. — HAGIOLOGIE, par dom PAUL PIOLIN.

III. — HISTOIRE PROVINCIALE, par M***.

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Mgr FREPPEL : Œuvres polémiques (p. 240).

Jurisprudence. — DE MARTENS : La Conférence du Congo à Berlin et la Politique coloniale des États modernes (p. 240). — E. ENGELHARDT : Étude sur la Déclaration de la conférence de Berlin, relative aux occupations africaines (p. 242). — J. LORIMER : Principes de droit international (p. 243).

Sciences et Arts. — Mgr BAUNARD : Dieu dans l'école. Le Collège Saint-Joseph de Lille, 1881-1888 (p. 243). — J. CRÉPIEUX-JAMIN : L'Écriture et le Caractère (p. 244) — E. CASPARI : Cours d'astronomie pratique, application à la géographie et à la navigation (p. 245). — PIOGER : L'Astronomie à travers les âges, avec la réfutation des attaques contre la Bible (p. 246).

Belles-Lettres. — A.-E. CHAIGNET : La Rhétorique et son Histoire (p. 247). — E. ROD : Études sur le XIXe siècle (p. 249).

Histoire. — J. BERNARD DE MONTMÉLIAN : Saint Maurice et la Légion thébéenne (p. 250). — Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu (p. 252). — Mémoires et Correspondance du comte de Villèle (p. 254). — E. LAVISSE : Trois Empereurs d'Allemagne, Guillaume Ier, Frédéric III, Guillaume II (p. 255). — P. MELON : L'Allemagne chez elle et au dehors (p. 256).

V. — BULLETIN. — Mme O. LAGUERRE : L'Enseignement dans la famille, cours complet d'études pour les jeunes filles (p. 257). — Dr ROUBY : L'État social à Dole (p. 258). — E. CARO : Poètes et Romanciers (p. 258). — E. ASSE : La France aux croisades (p. 259). — M. DI GISIRA : L'Equilibrio europeo studiato ne' Trattati de' Secoli XVI e XVII (p. 259). — G. DE FLEURANCE : Expulseurs et Expulsés (p. 260). — L'Ancienne France. La Justice et les Tribunaux, impôts, monnaies et finances (p. 260). — L'Ancienne France. La Marine, les Colonies et le Commerce (p. 261). — V. CANET : Marie Stuart, la reine martyre (p. 261).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : S. E. le cardinal Pitra, MM. Rosseeuw Saint-Hilaire, Ernouf, Hervé-Bazin, R. P. Pradié, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Concours et Prix. — Congrès. — Les Journaux du Trésor. — Deux Peintres français : G.-F. Doyen et S.-M. Lantarat. — Bibliographie des travaux de dom Piolin. — L'Influence civilisatrice de l'Allemagne sur la France. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace. — Allemagne. — Belgique. — Danemark. — Écosse. — Espagne. — Grèce. — Italie. — Publications nouvelles.

VII. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Texte-Atlas*, par Dubail. Cours supérieur à l'usage des élèves de l'enseignement primaire, de l'enseignement primaire supérieur, de l'enseignement secondaire, et de l'enseignement secondaire spécial. *Les Cinq Parties du monde*, précédées de notions de géologie et de géographie de la France. Paris, G. Masson, 1889, in-4 de 131 p., avec 55 cartes en couleur et 32 croquis en noir et en couleur, cartonné, 4 fr. 50. — 2. *Atlas de géographie générale avec notes statistiques, géographiques et historiques*, par le colonel Niox, professeur à l'École supérieure de guerre. Paris, Delagrave, 6e livr., 5 fr. — 3. *Géographie économique de la France*, par Marcel Dubois, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Masson, s. d., in-12 de 550 p., 3 fr. — 4. *Voyages et Littérature*, par Xavier Marmier, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1888, in-12 de 372 p., 3 fr. 50. — 5. *Collection des Guides-Joanne. États du Danube et des Balkans, Hongrie méridionale, Adriatique, Dalmatie, Monténégro, Bosnie et Herzégovine*. Paris, Hachette, 1888, in-16 de li-279 p., orné de 17 cartes et 12 plans, 15 fr.— 6. *Collection des Guides-Joanne. Grèce*. 1. *Athènes et ses Environs*. Paris, Hachette, 1888, in-16 de lxxxiii-216 p., orné de 4 cartes et 10 plans, 12 fr. — 7. *De Paris au Cap Nord. De Bergen à Stockholm, Voyage au pays des fiords*, par Léon Dumuys. Orléans, H. Herluison, in-12 de 346 p., orné de 4 grav. et une carte. — 8. *L'Indo-Chine française, étude politique, économique et administrative sur la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam et le Tonkin*, par J.-L. de Lanessan, député de la Seine. Paris, Félix Alcan, 1889, in-8 de 756 p., avec 5 cartes en couleurs, 15 fr. — 9. *Les Expéditions françaises au Tonkin*, par Pierre Lehautcourt. Tome II. Paris, au journal « le Spectateur militaire, » 1888, in-8 de 649 p., orné de plans et de gravures, 10 fr. — 10. *Mes Campagnes au Tonkin*, par A.-P. Maury, caporal au 2e zouaves, sergent à la légion étrangère. Lyon, Vitte et Perrussel ; Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 de 323 p., avec une carte, 2 fr. 50. — 11. *Deux Voyages en Asie au* xiiie *siècle, par Guillaume de Rubruquis, envoyé de saint Louis, et Marco Polo, marchand vénitien*. Paris, Ch. Delagrave, 1888, in-16 de 318 p., 1 fr. — 12. *A travers l'Europe et l'Afrique*, par Ambroise Tardieu. Chez l'auteur, à Herment (Puy-de-Dôme), 1888, in-4 de 52 p., orné de grav. — 13. *L'Algérie*, par Maurice Wahl, professeur agrégé d'histoire au lycée Lakanal. Paris, Félix Alcan, 1889, in-8 de 422 p., 5 fr. — 14. *Sénégambie et Guinée. La Région gabonaise. L'Afrique occidentale. La Nature et l'Homme noir*, par le Dr Barret, médecin de la marine. Paris, Challamel, 1888, 2 vol. in-8 de xiii-399 et 438 p., avec deux cartes, 15 fr. — 15. *Madagascar depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, par H. Le Chartier et G. Pellerin. Paris, Jouvet, 1888, in-16 de 375 p., orné de grav. et d'une carte, 2 fr. 25. — 16. *Voyage d'une femme aux Montagnes Rocheuses*, traduit de l'anglais de I.-L. Bird, par E. Martineau des Chesnez. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 284 p., 3 fr. — 17. *La Brèche aux buffles. Un ranch français dans le Dakota*, par le baron E. de Mandat-Grancey. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 292 p., orné de dessins d'après des photographies, 4 fr. — 18. *La Nouvelle-Grenade. Aperçu général sur la Colombie et Récits de voyages en Amérique*, par C.-P. Étienne. Paris, Fischbacher, s. d., in-12 de 144 p., orné de grav., 2 fr. — 19. *Six Semaines aux mines d'or du Brésil ; Rio-Janeiro ; Ouro Preto ; San-Juan del Ré ; Petropolis*, par le vicomte E. de Courcy. Paris, Sauvaitre, 1889, in-12 de 266 p., orné de dessins de l'auteur, 3 fr. 50. — 20. *Premier Voyage autour du monde sur l'escadre de Magellan*, par Vincenzo Pigafetta. *Découverte du détroit de Lemaire. Exploration du détroit de Magellan, en 1821*. Paris, Ch. Delagrave, 1888, in-18 de 311 p., 1 fr.

1. — Les méthodes pour l'enseignement de la géographie subissent en France une transformation des plus heureuses empruntée à nos

voisins ; nous avons enfin compris que cette science ne doit pas être présentée à la jeunesse sous la forme rebutante d'une aride nomenclature de noms propres difficiles à retenir, mais qu'elle gagne à s'adresser aux yeux et à l'intelligence. De là, l'ingénieuse méthode qui consiste à placer sous les yeux de l'élève, en regard l'un de l'autre, le texte et la carte. Dans notre dernière revue semestrielle, nous faisions l'éloge de l'atlas historique de M. Foncin, établi d'après ce principe ; c'est aussi le système adopté par M. Dubail pour son *Texte-Atlas*; mais ce dernier ouvrage est très inférieur au premier. Le plan en est confus, les cartes sont mal gravées et mal coloriées, l'esprit politique et religieux laisse beaucoup à désirer. On y lit, par exemple, que l'esprit libéral des Anglais les a délivrés de bonne heure de l'omnipotence des rois et des papes, qu'en Espagne l'influence du clergé catholique est la cause de l'ignorance du peuple, que la République a plus fait qu'aucun autre gouvernement pour le développement du domaine colonial de la France. Il y aurait aussi des réserves à faire sur la valeur scientifique de l'ouvrage ; on y trouve de nombreuses assertions au moins discutables, dont il suffira de citer quelques-unes : dans la région du nord-est de la France, il y a peu de cultures ; — le mistral est rare à l'est de Toulon ; — Toulouse est la première ville commerciale et industrielle du midi de la France ; — Port-Vendres est un port semi-militaire ; — le Thibet est voisin de la mer, etc. Par contre, il convient de signaler des appréciations assez justes sur la crise agricole, que l'auteur attribue surtout aux impôts écrasants qui pèsent sur la propriété foncière ; partisan du libre-échange en principe, M. Dubail admet la nécessité de droits protecteurs pour la défense de l'agriculture ; enfin, il blâme énergiquement les grèves, qui n'aboutissent qu'à favoriser le commerce étranger.

2. — Le grand *Atlas de géographie générale,* du colonel Niox, vient de s'enrichir d'une nouvelle livraison comprenant deux cartes : *les Alpes*; *les États-Unis et le Mexique.* Elles sont remarquables par la netteté de la gravure et la perfection de l'exécution. Nous ne pouvons que répéter ce que nous disions dans notre dernière Revue semestrielle : la cartographie française pourra enfin présenter une œuvre comparable, sinon supérieure, à ce que produisent les instituts géographiques allemands et anglais.

3. — La géographie économique de M. Marcel Dubois est un livre très bien fait et qu'on est tout surpris de lire avec plaisir, en dépit de sa spécialité. La division en est fort simple ; après quelques notions sommaires de géographie physique, l'auteur aborde successivement les questions agricoles, industrielles et commerciales, et les traite avec une grande clarté en procédant de la synthèse à l'analyse. Il n'admet pas de théorie absolue : pour lui, les libre-échangistes et les protec-

tionnistes intransigeants sont également dans l'erreur ; le meilleur système est d'agir suivant les circonstances au mieux des intérêts du pays ; c'était, à vrai dire, la politique économique de nos pères. D'ailleurs, M. Dubois ne craint pas de rendre justice à l'ancien régime et de proclamer que la monarchie a bien mérité de la patrie ; mais il s'efforce d'atténuer les déplorables aberrations du régime actuel en présentant les difficultés budgétaires comme les conséquences de la guerre franco-allemande. Il y aurait aussi des réserves à faire sur certaines appréciations optimistes : l'auteur estime que l'immigration étrangère en France est plutôt un bien qu'un mal, que l'industrie de la pêche sur nos côtes est florissante, que le transit de nos chemins de fer, et notamment du P.-L.-M., se maintient. La défense du littoral lui paraît assurée, étant absolument confiée à la marine ; là, l'auteur voit ce qui devrait être, et non ce qui est. Les derniers chapitres sont consacrés à l'étude économique de nos colonies ; cette partie de l'ouvrage est bien traitée, quoiqu'on y retrouve le parti pris de proclamer que tout est pour le mieux dans la meilleure des administrations. En somme, c'est un excellent livre d'enseignement qui sera lu par tous avec intérêt et rendra de grands services aux jeunes gens se destinant au commerce et à l'industrie.

4. — M. Xavier Marmier tient à nous prouver que l'Académie n'est pas, pour les écrivains, ce qu'un vain peuple pense : un glorieux éteignoir. Il nous offre chaque année un volume où nous retrouvons avec plaisir les qualités aimables qui distinguent sa plume féconde : style élégant et facile, philosophie chrétienne et doucement poétique, connaissance profonde des génies littéraires des divers peuples et surtout de ceux du Nord. Cette fois, c'est une série d'études aussi variées par les sujets traités que par les pays où l'auteur conduit ses lecteurs. Dans les *Mémoires sur la découverte de l'Amérique au* x^e^ *siècle*, M. Marmier rappelle les exploits des Norvégiens établis en Islande et au Groenland qui découvrirent le Nouveau-Monde cinq siècles avant Christophe Colomb. Sous le titre *Valachie et Moldavie*, il conte le passé et décrit les mœurs de ces deux principautés aujourd'hui réunies en un état que domine l'hégémonie russe. *Un Voyage en Perse* est l'analyse critique du récit d'un voyageur allemand qui date de 1852. *Le Pays des Cosaques* nous fait connaître et apprécier ces dévoués instruments de la puissance moscovite que le souvenir des invasions de 1814 et de 1815 nous fait trop souvent considérer comme de grotesques croquemitaines ; leurs légendes sont charmantes, d'une poésie tendre et farouche, d'une ardeur un peu trop vive pour que la lecture en soit recommandée aux jeunes filles. Il en est de même de *Traditions d'Allemagne*. La nouvelle historique et romanesque intitulée *Eric XIV* est la perle du recueil ; c'est un chef-d'œuvre de sentiment et de style. Enfin

une courte notice sur la *Bibliothèque Sainte-Geneviève* complète cet agréable volume. Bien que plusieurs de ces travaux portent visiblement une date déjà ancienne, on n'en doit pas moins remercier M. Marmier de nous les avoir remis sous les yeux.

5 et 6. — Le développement des moyens de transport et du goût des voyages oblige l'éditeur des Guides-Joanne à publier sans cesse de nouveaux volumes et à remettre au point les anciens qui ne répondent plus au progrès de la civilisation et aux transformations de la géographie politique.

Sous le titre collectif : *États du Danube et des Balkans*, M. Rousset a groupé les itinéraires que peut parcourir avec fruit un touriste depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre; il visitera au printemps les rives de l'Adriatique et la Dalmatie, en plein été les régions montagneuses de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Transylvanie, et en automne les plaines basses de la Hongrie et de la Slavonie. En suivant ce plan de campagne, on peut effectuer en cinq mois un des voyages les plus pittoresques et les plus variés. Il est bien entendu que tous les itinéraires indiqués ne présentent pas les mêmes facilités de transport, ni les mêmes conditions de confort. Mais le touriste peut, suivant ses forces ou ses goûts, en prendre et en laisser ; M. Rousset a soin de le prévenir des difficultés et des privations auxquelles il s'expose sur tel ou tel itinéraire. Nous ne saurions trop louer l'éditeur d'avoir laissé de côté les gravures afin de prodiguer les cartes et les plans, qui sont d'une bien plus grande utilité pour les voyageurs ; ce sont des reproductions très soignées de la grande carte de l'état-major autrichien au 1/750,000e. En outre, on trouve dans une pochette une carte générale qui fait bien ressortir les lignes de paquebots et de chemins de fer, ainsi qu'un tableau indiquant les mouvements des bateaux à vapeur sur les rives de l'Adriatique. Les notices géographiques, historiques, ethnographiques sont très soignées, et généralement impartiales ; cependant nous devons relever une phrase malsonnante à propos de la Dalmatie où il est question de « population improductive formée de prêtres, de moines, de nonnes et de mendiants. »

Le guide en Grèce datant de 1875 était devenu insuffisant et inexact; il a fallu le remplacer par deux nouveaux volumes. Le premier, consacré à la capitale du royaume et à l'Attique, vient de paraître; sa rédaction a été confiée à M. B. Haussoullier, ancien élève de l'École française d'Athènes, que trois années de séjour dans le pays et le récent voyage qu'il vient d'accomplir ont mis à même de faire une œuvre complète et sérieuse. Aux renseignements pratiques que l'on trouve habituellement dans ce genre d'ouvrages, M. Haussoullier a cru devoir ajouter des notions archéologiques afin de préparer le lecteur à l'intelligence

de ses descriptions de monuments. Il en résulte que ce volume diffère des autres de la collection Joanne par un ton général plus scientifique et moins pittoresque. Il y a lieu de louer l'auteur d'avoir su éviter tout détail choquant au point de vue de la morale, ce qui n'est pas sans mérite, étant données les mœurs bien connues des anciens Grecs. La neutralité religieuse est absolue. Signalons une légère erreur dans les itinéraires de France en Grèce : Villefranche, près de Nice, n'est point un port militaire.

7. — M. Léon Dumuys est un lettré et un savant qui a fait, en amateur, un magnifique voyage aux pays des fiords et le raconte avec charme et intelligence ; c'est, en outre, un chrétien convaincu et sans respect humain. Sa bonne humeur est communicative, et il fait part à ses lecteurs de l'enthousiasme que lui inspirent les beaux paysages et les honnêtes populations qu'il rencontre sur sa route ; son récit est entrecoupé d'anecdotes comiques toujours parfaitement décentes. La forme adoptée est celle de lettres adressées à un ami, ce qui permet d'entrer dans une foule de menus détails qui ne sont pas sans intérêt. Par contre, l'auteur n'abuse pas de sa science archéologique ; il la tient sans doute en réserve pour les mémoires qu'il adressera aux sociétés spéciales et dans lesquels il notera ses observations sur les antiquités scandinaves. Dans un dernier chapitre, il donne des conseils pratiques aux touristes désireux de suivre son exemple. Les gravures sont des reproductions de photographies que M. Dumuys avoue avoir tout simplement achetées chez un marchand de Christiania. Une bonne carte fait ressortir l'itinéraire. En somme, c'est un excellent livre, instructif et amusant.

8. — L'ouvrage de M. de Lanessan sur l'Indo-Chine française a très justement excité, dès son apparition, un vif intérêt chez les personnes qui se préoccupent de l'avenir de notre jeune empire asiatique. Assurément, c'est une étude considérable traitée avec une réelle compétence ; l'auteur y était préparé d'abord par un séjour en Cochinchine, il y a une vingtaine d'années ; le fonds de connaissances qu'il avait alors amassées s'est accru et complété dans un voyage semi-officiel entrepris dans toutes les parties de nos possessions et au cours duquel il s'est mis en relations avec les hautes autorités françaises et indigènes ; il semble avoir écouté plus volontiers celles-ci que les premières ; ce n'est pas un reproche que nous formulons, c'est un fait que nous constatons. Ce n'est un mystère pour personne, qu'au cours de on enquête il s'est heurté à des résistances, à des actes de mauvais vouloir, qui ont certainement influencé ses jugements ; aussi, sur bien des points se montre-t-il visiblement passionné et personnel, et nous ne trouvons pas dans ce nouvel ouvrage du député de la Seine, l'impartialité que nous avions signalée à propos de son livre sur la Tunisie

(Tome L, p. 145). M. de Lanessan s'en prend également aux opportunistes et aux missionnaires, qu'il accuse, d'ailleurs, de s'entendre pour ruiner l'Indo-Chine et y entretenir l'anarchie. D'après lui, Paul Bert, le docteur Harmand et M. Bihourd, se sont coalisés avec Mgr Puginier pour persécuter les indigènes et surtout les lettrés annamites. Il est plus heureux dans ses critiques contre l'abus du fonctionnarisme ruineux, introduit dans nos colonies par l'administration civile ; il n'a pas de peine à démontrer que les gouverneurs amiraux, et spécialement l'amiral de la Grandière, avaient enrichi la Cochinchine, en la dotant d'un régime administratif qui avait le double mérite d'être fort peu dispendieux et de convenir admirablement aux conditions physiques du pays et au caractère de ses habitants. Les dissertations économiques et financières sont un peu longues et confuses ; mais on y trouve d'excellentes appréciations, notamment sur le rôle démoralisateur de la ferme des jeux, si justement décriée. M. de Lanessan trace un tableau très sombre de la situation dans laquelle se trouvent le commerce et l'agriculture de l'Indo-Chine par suite de l'application de mesures douanières intempestives. Peut-être même pousse-t-il un peu trop au noir certaines conclusions ; mais il a raison de déclarer qu'il serait grand temps d'adopter un système de colonisation durable, rationnel et surtout économique ; le gouvernement direct, avec des administrateurs recrutés parmi les sous-préfets dont on ne veut plus en France, lui paraît à juste titre dispendieux et propre à discréditer notre pays aux yeux des indigènes ; mieux vaudrait un protectorat loyalement pratiqué comme en Tunisie. De très bonnes cartes accompagnent cet important ouvrage qui représente une somme de travail très considérable.

9. — Nous avons déjà signalé, à plusieurs reprises, la publication des premiers fascicules de l'ouvrage publié par M. Lehautcourt. Le tome second qui vient de paraître présente les mêmes qualités, notamment l'impartialité avec laquelle les événements et les hommes sont jugés; la mort rend souvent cette tâche très difficile à remplir avec délicatesse. Une sorte de fatalité a pesé en Indo-Chine sur la direction des affaires, faisant disparaître de la scène les uns après les autres les personnages qui en avaient assumé la responsabilité; il en est résulté nécessairement des à-coup très préjudiciables à la bonne conduite des opérations d'abord, puis à la pacification et à l'organisation des pays conquis. D'ailleurs le manque de système défini et de personnel administratif organisé s'ajoute à l'incertitude de l'avenir pour paralyser le developpement de la colonisation. M. Lehautcourt expose ces considérations avec compétence et bon sens; on peut dire qu'il ne se laisse jamais influencer par l'esprit de parti.

10. — Après les ouvrages sérieux que nous venons d'analyser, en

voici un qui n'a d'autre prétention que la sincérité; c'est le récit d'un soldat sans instruction notant au jour le jour ses impressions personnelles pendant la campagne du Tonkin; son oncle, chanoine à Lyon, l'a aidé dans la rédaction et signe avec lui une préface où l'objet du livre est exposé : « Faire admirer la France dans le présent et dans l'avenir, en décrivant les belles actions de ses enfants. » Le sergent Maury ne cherche pas à se faire valoir; il conte plus volontiers les exploits de ses camarades que les siens, mais le lecteur sent bien que sous son modeste uniforme battait un cœur de brave; aussi a-t-il rapidement gagné les galons et la médaille militaire. Il avoue ses peccadilles et les punitions qu'il a méritées, mais son esprit de discipline est à la hauteur de son patriotisme. Il exalte ses chefs, et, par-dessus tous, le général de Négrier. Blessé lui-même à Lang-Son, il oublie ses propres souffrances pour se montrer reconnaissant des soins dont il est l'objet et pour s'apitoyer sur ses camarades plus gravement atteints. La tableau qu'il trace de la déroute de Lang-Son est bien vécu; on ne saurait le lire sans une douloureuse émotion. Il ne faut pas attendre du sergent Maury une grande science géographique; il défigure facilement les noms propres, croit apercevoir les montagnes de l'Atlas en passant le canal de Suez et écrit avec persistance « buf » pour « buffle. » Mais qu'importent ces imperfections? De la collaboration du brave soldat et du pieux chanoine est sortie une œuvre saine et réconfortante où le plus ardent patriotisme s'unit au sentiment religieux le plus profond; il n'en faut pas davantage pour que sa place soit marquée dans les bibliothèques populaires.

11. — Sous le titre : *Voyages dans tous les mondes*, la librairie Delagrave a eu l'heureuse idée d'éditer en un format commode et à un bon marché extraordinaire les vieux récits de voyage qui sont encore fort bons à lire. Il s'agit présentement de deux curieuses pérégrinations accomplies au treizième siècle dans les régions alors inconnues de l'Asie orientale. On se rappelle que saint Louis, ayant entendu dire que le grand Khan des Tartares désirait faire alliance avec lui contre les Sarrasins, résolut de lui envoyer une ambassade composée de trois moines. Le pieux roi espérait, en effet, non seulement conclure un traité avec Djengis-Khan, mais encore le convertir lui et ses peuples à la foi chrétienne. Ce double but fut manqué; mais les religieux furent bien accueillis, et l'un d'eux, Guillaume de Rubruquis, décrivit avec une sincérité naïve tout ce qu'il avait vu dans son voyage : c'est la traduction de ce récit ır Bergeron que nous donne en substance M. Eug. Muller. Quant à relation du voyage de Marco Polo dans l'Extrême Orient, on sait ı'elle fut écrite originellement en français; l'éditeur n'a donc eu qu'à jeunir le style de manière à le rendre intelligible pour les lecteurs ɔn initiés au vieux langage de nos pères. Guillaume de Rubruquis

et Marco Polo étaient tous deux de fort honnêtes gens et de bons catholiques; il n'y aurait donc rien à redire sur la restitution de leurs écrits, si le commentateur n'avait jugé à propos de corriger par des notes leurs naïves et pieuses remarques; signalons notamment celle où M. Muller compare aux amulettes des païens les objets bénits que les chrétiens portent sur eux et les tourne en dérision.

12. — « Voyager, en plein dix-neuvième siècle, est le complément de toute éducation ou instruction. Certes, notre France réunit bien des choses; mais sachons qu'au-delà de la frontière il y a aussi des chefs-d'œuvre. Soyons justes; observons partout, et nous en tirerons un profit inestimable. » Ainsi s'exprime M. Ambroise Tardieu, l'éminent archéologue à qui nous devons déjà de nombreux travaux d'érudition; et pour mettre l'exemple à l'appui de la théorie, il publie le récit de ses voyages dans l'*Auvergne illustrée* dont il est l'éditeur et le principal rédacteur. Pour sa propre satisfaction et pour l'instruction de ses lecteurs, il a visité l'Italie, Malte, l'Autriche, la Hongrie, la Suisse, l'Espagne, l'Algérie ; il a fait aussi partie de la mission archéologique du comte d'Hérisson en Tunisie. Artiste enthousiaste, M. Tardieu est aussi un touriste de bonne composition, trouvant tous les pays agréables, tous les hôtels confortables, louant jusqu'à la cuisine espagnole! Sa ville de prédilection, car il faut bien avoir ses préférences, est Venise la Belle; mais il est bien tenté de lui être infidèle en louant les magnificences de Saint-Pierre de Rome, la splendeur du golfe de Naples, le panorama de Messine, la douceur du climat de Catane, les ruines de Syracuse, les charmes de Palerme, les sites du Righi et d'Interlaken, l'architecture sombre et grandiose de l'Escorial, le palais royal de Madrid, l'Alhambra de Cordoue, la cathédrale de Tolède, la Giralda et l'Alcazar de Séville, la Rambla de Barcelone. Notre auteur le dit avec raison: chaque pays a sa beauté; heureux le voyageur qui sait les apprécier toutes, plus heureux encore celui qui sait les si bien décrire. La morale et la religion sont également honorées dans ces pages excellentes qu'ornent de bonnes gravures.

13. — Il semble que tout soit dit sur l'Algérie : avec une égale autorité, M. Camille Rousset a traité la partie historique, M. le colonel Niox la description géographique, M. Paul Leroy-Beaulieu la colonisation. M. Maurice Wahl a jugé que ce n'était pas assez et il a cru devoir rééditer un ouvrage assez complet qui date de quelques années ; remarquons d'abord qu'il cite beaucoup d'auteurs, et jamais ou presque jamais ceux que nous venons d'indiquer. La compétence ne manque pas d'ailleurs à notre auteur, du moins en certaines matières ; il a été professeur au collège d'Alger et conseiller municipal de cette même ville. Mais, en dépit de ses efforts pour se montrer impartial, on s'aperçoit facilement qu'en politique et en religion ses idées ne sont

pas les nôtres. Il se montre sévère pour les généraux qui ont glorieusement affermi la domination française sur le sol africain ; Bourmont et Bugeaud eux-mêmes ne trouvent pas grâce à ses yeux ; seul, Lamoricière lui paraît inattaquable. Quant à ces jeunes princes d'Orléans qui ont fait l'admiration de l'armée d'Afrique, à peine mentionne-t-il leurs noms, et encore est-ce avec un ton d'ironique dédain. Les chapitres où sont traitées les questions administratives sont meilleurs ; on y trouve beaucoup d'idées justes. M. Wahl croit fermement à l'avenir de l'Algérie, — il est difficile d'en douter aujourd'hui, — mais il ne s'abandonne pas aux illusions ; il dissèque impitoyablement les divers systèmes de colonisation et renverse les échafaudages chimériques, n'admettant que les chances de succès fondées sur des preuves positives. A ce point de vue, son étude est des plus instructives ; ajoutons que son style est d'une correction et d'une clarté remarquables.

14. — L'important ouvrage de M. le Dr Barret est une des études les plus complètes et les plus consciencieuses qui aient paru sur l'Afrique équatoriale. Le premier volume comprend deux parties distinctes : dans la première, l'auteur passe en revue les escales de la côte de Guinée visitées par les vapeurs qui se rendent d'Europe au Gabon ; dans la seconde, il donne la description physique de l'estuaire du Gabon et des contrées environnantes ; la faune et la flore y sont soigneusement étudiées ; mais l'auteur développe surtout les considérations sur la climatologie et la géographie médicale si importantes au point de vue de la colonisation et sur lesquelles sa compétence est indiscutable. La lecture de ces pages est à recommander aux nombreux jeunes gens qui sollicitent de partir à la suite de M. de Brazza pour l'Afrique équatoriale ; elle pourra refroidir bien des enthousiasmes irréfléchis et faire reculer, alors qu'il en est temps encore, ceux qui ne se sentiraient pas une santé à toute épreuve et un caractère solidement trempé ; M. le Dr Barret déclare, en effet, que nos comptoirs de la côte de Guinée et du Gabon sont les plus malsains de toutes nos possessions coloniales, ce qui n'est certes pas peu dire. Le second volume est plus intéressant encore : il est presque en entier consacré à l'ethnographie du bassin de l'Ogôoué. Ce sont des peintures de mœurs prises sur le vif et traitées de main de maître ; mais il est bon de prévenir que les peintures réalistes n'y manquent pas, et que les vices monstrueux des peuples de l'intérieur y sont montrés à nu. Après cet exposé sincère, l'auteur se demande si ces misérables sauvages sont perfectibles ; il n'est sans doute pas permis d'en désespérer, mais l'introduction de la civilisation dans l'Afrique centrale est une œuvre de longue haleine que des missionnaires de diverses congrégations chrétiennes ont courageusement entreprise. M. le Dr Barret ne leur ménage pas son admiration ; il fait surtout le plus grand éloge

de Mgr Bessieux, le saint fondateur de la mission du Saint-Esprit au Gabon, mort après trente années d'apostolat héroïque ; son successeur et ses collaborateurs lui paraissent dignes de lui et les résultats qu'ils obtiennent ne sont pas à dédaigner ; quant aux missionnaires protestants américains, leurs efforts sont louables, mais ils ne réussissent pas aussi bien, et, d'ailleurs, leur action serait moins favorable à l'influence française ; nous n'avons donc pas intérêt à les encourager. Les derniers chapitres font connaître les relations commerciales et l'organisation administrative de la colonie du Gabon. De bonnes cartes accompagnent cet excellent ouvrage qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses.

15. — On a beaucoup écrit sur Madagascar depuis les derniers événements qui ont placé la grande île africaine sous le protectorat de la France, et, pour quelque temps au moins, les auteurs qui entreprendront de revenir sur ce sujet ne pourront guère que répéter ce qui a déjà été dit. MM. Le Chartier et Pellerin n'ont pu éviter cet écueil. La partie historique de leur livre n'apprend rien de nouveau, si ce n'est au sujet des petites intrigues au milieu desquelles M. Le Myre de Villers paraît avoir manœuvré avec habileté ; le premier résident général de France a su tirer un bon parti d'un traité aussi défectueux que possible. Les auteurs apprécient aussi avec impartialité le rôle de l'amiral Pierre qu'ils mettent en parallèle avec l'amiral Courbet ; tous deux, en effet, sont morts à la peine, victimes, on peut le dire, de l'ineptie de nos politiciens de rencontre. C'est encore avec raison qu'ils jugent sévèrement les agissements intéressés et machiavéliques des protestants anglais et leur opposent l'admirable dévouement des missionnaires catholiques. Ce n'est point toutefois par conviction religieuse que les auteurs rendent justice à ceux-ci ; ils ont soin de ne laisser aucun doute à cet égard en écrivant cette phrase aussi ridicule dans la forme que dans le fond : « Autrefois, dans la vieille Europe, les ministres du culte employaient tout leur zèle à étouffer le développement du niveau intellectuel sous l'éteignoir de l'ignorance. » Signalons aussi une erreur de calcul assez forte : la population totale de Madagascar s'élève, d'après M. Grandidier, à quatre millions d'habitants, sur lesquels les Hovas comptent pour un million, et les Betsiléos, leurs voisins, pour six cent mille ; il resterait, au compte des auteurs, trois millions quatre cent mille habitants à répartir entre les autres peuplades indigènes.

16. — Quelle originale voyageuse que Miss Bird et que Mme Martineau des Chesnez a eu raison de traduire ses lettres pour le divertissement des lecteurs français ! Bien peu d'explorateurs, même parmi les plus aguerris, seraient capables de supporter les fatigues qu'elle a endurées gaiement et sans une plainte. Pendant trois mois d'hiver, elle a par-

couru les sites les plus sauvages des Montagnes Rocheuses, chevauchant seule dans la neige, passant parfois la nuit à la belle étoile, ne trouvant d'abri que dans de misérables cabanes aux toits et aux murs délabrés ; pour payer cette chétive hospitalité, elle faisait le ménage de ses hôtes, nettoyait la vaisselle, lavait le linge. Quand il fallut un guide pour une ascension qu'un homme seul avait tentée avant elle, elle choisit le bandit le plus redouté du pays ; il est vrai qu'elle eut la satisfaction d'obtenir sa confession et la promesse de sa conversion. Elle dédaignait de porter la moindre arme sur elle, même lorsqu'elle devait passer la nuit près de mineurs grossiers et ivres, sans autre sauve-garde que le respect imposé par sa bravoure. S'il lui arrivait, par hasard, de rencontrer sur sa route une ville ou une station balnéaire dotée d'hôtels confortables, la nostalgie des montagnes et de la vie sauvage la reprenait aussitôt. Un préjugé de la civilisation l'horripilait tout particulièrement : l'obligation dans les villes de monter à cheval de côté au lieu de s'installer à califourchon. Elle faisait ainsi sans fatigue soixante kilomètres par jour dans trois pieds de neige, à travers monts et vallées, et le plus souvent sans route tracée. Mais quel enthousiasme débordait de son cœur quand elle avait atteint un coin réputé inaccessible où elle se sentait bien seule entre la terre et Dieu! Telle est l'étrange existence que raconte ce livre amusant, moral et religieux ; la traduction est assez correcte et facile, quoiqu'on y trouve, surtout dans les premières pages, quelques néologismes audacieux.

17. — Beaucoup de mes lecteurs ont lu dans le *Correspondant* les humoristiques articles de M. de Mandat-Grancey, intitulés : *la Brèche aux buffles*. Il suffira de leur rappeler ces amusantes peintures des mœurs yankees, les étonnantes fantaisies des citoyens « proéminents du Far-West, » les grandes chevauchées à la poursuite des troupeaux égarés, les bruyantes réunions de cow-boys dans les villes naissantes, les coups de revolver retentissant à tout propos. Toutes ces scènes d'une vie à demi sauvage, mais qui ne semble pas sans attraits, sont encore présentes à leur souvenir. Rappelons que l'auteur, royaliste et catholique, n'écrit pas pour les jeunes filles, mais que, malgré quelques détails un peu scabreux, l'esprit général de son livre est excellent. Dans sa préface, M. de Mandat-Grancey raconte que les Américains ont assez mal pris les plaisanteries de ses précédents ouvrages ; il proteste de la pureté de ses intentions, de la sincérité de ses appréciations même de son amour profond pour les États-Unis. Seulement, il faut outer qu'il a un don particulier pour voir les petits et grands ridiles de ses bons amis et qu'il ne sait pas résister à l'envie de faire re à leurs dépens. Ce qu'il nous raconte ici, c'est un séjour dans le ranch, » ou ferme, de deux jeunes Français, qu'il avait jadis en-

couragés à tenter fortune aux États-Unis et qui paraissent y avoir réussi ; mais, comme le dit l'auteur, il faut pour cela des aptitudes spéciales, « l'émigration est le pain des forts, mais c'est aussi le poison des faibles. »

18. — Il est à remarquer que certains livres sont l'indice infaillible de tendances spéciales dans l'esprit public. C'est ainsi que, depuis quelques années, on voit paraître beaucoup de brochures ayant la prétention de servir de guides aux émigrants. Le sol de notre vieille Europe semble bien épuisé pour nourrir désormais les populations trop denses qui végètent à sa surface : de tous côtés, même en France, se manifestent des velléités de chercher une terre plus généreuse et l'on se demande dans quelle direction il serait plus avantageux de porter ses pas. Longtemps l'Amérique du Nord a été la terre promise de l'émigrant ; mais voilà qu'elle ne lui offre plus la large et accueillante hospitalité à laquelle il aspire ; c'est maintenant vers l'Amérique du Sud que se porte ce courant : la République Argentine, la riche vallée du fleuve des Amazones, la Nouvelle-Grenade enfin sollicitent l'importation de la main-d'œuvre européenne. M. Étienne, Suisse d'origine, est parti fort jeune pour ces parages transatlantiques ; après des pérégrinations accidentées qu'il conte avec bonne humeur, il s'est fixé dans la Colombie ou Nouvelle-Grenade. Se trouvant bien d'avoir pris ce parti, il recommande son exemple à ses compatriotes, tout en les prévenant, comme le fait M. de Mandat-Grancey, que, pour réussir, il faut à l'émigrant des aptitudes qui ne sont pas données à tous les hommes ; il est à regretter qu'il s'occupe plus spécialement des concessions de mines et néglige de parler des exploitations agricoles, bien moins aléatoires cependant. Chemin faisant, il a visité les travaux du canal de Panama, dont il souhaite le succès final, mais dont il trace un tableau assez sombre au double point de vue sanitaire et financier. Ce petit livre peut être mis entre toutes les mains ; il est moral et d'une neutralité bienveillante dans les questions religieuses. Les gravures sont médiocres, mais une petite carte aide le lecteur à suivre les indications de l'auteur.

19. — Voici encore un livre d'amateur et l'un des meilleurs. M. de Courcy décrit avec beaucoup d'esprit et d'intérêt un voyage, nous pourrions dire une excursion, aux mines d'or du Brésil, avec deux aimables compagnons de route. Il se loue de ses relations avec les Brésiliens, depuis l'empereur don Pedro jusqu'au nègre grotesque qui lui sert de maître d'hôtel, de valet de chambre, de cuisinier et de piqueur. Il assiste à un fantastique dîner donné dans l'intérieur d'une mine, au lueurs des torches et des feux de Bengale, par l'un de ses amis, administrateur délégué de la compagnie fermière. Il expose d'une manière instructive et attachante les procédés d'extraction et de traitement d

précieux minerai. A signaler, en ce temps de croisade antiesclavagiste, la légitime surprise de M. de Courcy de voir des esclaves travailler dans une mine appartenant à une compagnie anglaise et les ingénieux subterfuges au moyen desquels les enfants de la philantrophique Albion mettent leur conscience en repos. L'auteur ne laisse échapper aucune occasion de se montrer légitimiste et catholique convaincu ; son livre, dédié à sa fille, est d'une moralité irréprochable ; nous n'avons à regretter que des incorrections et des fautes d'impression qu'il sera facile de faire disparaître dans une seconde édition.

20. — Nous avons rendu compte du volume consacré aux voyages en Asie de Rubruquis et de Marco Polo faisant partie de la collection des *Voyages dans tous les mondes* de la librairie Delagrave. Un autre volume vient de paraître et donne les récits de trois campagnes dans les mers du Sud. La première, qui est celle de Magellan, est de beaucoup la plus intéressante; elle est contée par Vincenzo Pigafetta, l'un des dix-huit compagnons du célèbre navigateur qui, plus heureux que leur chef, parvinrent à regagner l'Europe avec Sebastiano del Cano par le cap de Bonne-Espérance. Ce qui fait le charme de ce récit, c'est que la traduction, qui date de 1801, respecte scrupuleusement les archaïsmes et les naïvetés du texte primitif. D'ailleurs, les aventures pittoresques et dramatiques ne manquent pas au cours de ce voyage autour du monde et les mœurs des indigènes des pays visités sont décrites avec beaucoup de charme et de sincérité. La seconde partie du livre est le procès-verbal sec et décoloré du voyage des Hollandais Le Maire et Guillaume Schouten de 1615 à 1617. Enfin, M. Eug. Muller a complété ce volume par la relation d'une reconnaissance scientifique du détroit de Magellan exécutée en 1821 par l'amiral espagnol don Antonio de Cordova; sous l'aridité solennelle d'un rapport officiel on trouve quelques détails curieux concernant les populations du détroit et notamment ces fabuleux Patagons que les premiers explorateurs représentaient avec les traits les plus fantastiques. Ce petit volume peut être mis entre toutes les mains et l'on trouvera dans le récit du bon Pigafetta d'excellents sentiments religieux. COMTE DE BIZEMONT.

HAGIOLOGIE

1. *Pèlerinages et Sanctuaires de la Sainte Vierge dans le diocèse de Saint-Flour*, par l'abbé J.-B. CHABAU. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1888, in-8 de XXV-639 p. et 1 pl., 7 fr. — 2. *Saint Denys l'Aréopagite, évêque d'Athènes et de Paris, patron de la France*, par l'abbé VIDIEU. Paris, Firmin-Didot, 1889, gr. in-8 de XIV-54 p., orné de plus de 200 grav., 30 fr. — 3. *L'Apostolat de saint Savinien*, par l'abbé MÉMAIRE. Sens, Poulain, in-8 de 143 p. — 4. *Saint Taurin premier évêque d'Évreux au 1er siècle*, par l'abbé Do. Caen, Delesques, 1888, in-8 de 73 p., 1 fr. 50. — 5. *Histoire populaire de saint Julien, premier évêque du Mans*, par dom PAUL PIOLIN. Paris, 8, rue François Ier, 1888, in-18 de III-221 p., 1 fr. — 6. *Saint Eugène.*

Le Culte de ses reliques à travers les siècles, par Eugène Tessier, curé de Deuil. Paris, Letouzey et Ané, s. d., in-8 de 394 p., 4 fr. — 7. *Vie de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, Docteur et Père de l'Église*, par l'abbé Paul Barbier, prêtre du diocèse d'Orléans. Paris, Letouzey et Ané, 1888, in-18 de 440 p., 4 fr. — 8. *Nos glorieux Amis*, par Une institutrice. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-8 de VII-213 p., 2 fr. 50. — 9. *Notre-Dame Libératrice, à Salins*. Lons-le-Saunier, Mayet, 1888, in-12 de 76 p., 0 fr. 50. — 10. *Sainte Radegonde, reine de France et patronne de Poitiers*, par l'abbé E. Briand. Poitiers, Oudin, 1887, in-12 de XVI-267 p., 1 fr. 25. — 11. *Saint Til, solitaire à Bergerac, abbé de Solignac*, par l'abbé J.-B. Chabau. Brive, Roche, 1887, in-8 de 48 p. — 12. *Sainte Austreberte de Marconne, abbesse de Pavilly (ordre de Saint-Benoît), sa vie, ses miracles, son culte*, par l'abbé P. Meunier, curé de Marconne. Arras, Sueur-Charruez, 1888, in-8 de XXIII-431 p. et 6 pl. — 13. *Manuel du pèlerin de Notre-Dame de Torcé*, 2e éd. Presbytère de Notre-Dame de Torcé (Sarthe), 1887, in-18 de XV-149 p., 1 fr. — 14. *Histoire de saint Bernard, abbé de Clairvaux*, par l'abbé G. Chevallier. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, 2 vol. in-8 de XXV-413 et 446 p., 12 fr. — 15. *Vies des saints et des bienheureux de l'ordre de Saint-François*, par le T. R. P. Léon. Paris, Bloud et Barral, 1887, in-12 de XVIII-770 p., 4 fr. — 16. *Liber Tertii ordinis S. Francisci Assisiensis*, auctore A. R. P. Hilario, Parisiensi. Genève, Tremblay; Paris, Palmé, 1888, gr. in-8 de XVIII-889 p., 40 fr. — 17. *Histoire des sept saints fondateurs de l'ordre des Servites de Marie*, par le R. P. Sostène Ledoux. Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-12 de 624 p., 3 fr. 50. — 18. *Sainte Marguerite de Cortone*, par le R. P. Léopold de Chérancé, mineur capucin. Paris, Plon et Nourrit, 1888, gr. in-8 carré de XXIII-338 p., 10 fr. — 19. *Vie du bienheureux Bernard Tolomei, fondateur de la Congrégation de Notre-Dame du Mont-Olivet, de l'ordre de Saint-Benoît*, par le R. P. Dom Bernard-Marie Maréchaux, de la même Congrégation. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1888, in-18 de XLVIII-298 p., 3 fr. — 20. *Sainte Catherine de Sienne et l'Église au XIVe siècle*, par A.-H. Chirat. Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-8 de XIV-404 p., 6 fr. — 21. *Histoire de sainte Colette et des Clarisses en Franche-Comté*, par l'abbé Th. Bizouard. Paris, Vic et Amat; Besançon, Jacquin, 1888, in-8 de XXIII-544 p. et 14 pl. hors texte, 7 fr. 50. — 22. *Le Bienheureux Nicolas de Flüe. La Suisse d'autrefois*, par J.-C. de Belloc. Paris, Retaux-Bray, 1889, in-12 de 272 p., 2 fr. 50. — 23. *Historia aliquot martyrum Anglorum maxime octodecim Cartusianorum*. Monstrolii, typis Cartusiæ, 1888, in-4 de XXII-151 p. — 24. *Les Nouveaux Saints de la Compagnie de Jésus; saint Jean Berchmans, saint Pierre Claver, saint Alphonse Rodriguez*, par le P. F. Rouvier, S. J. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-18 de 120 p., 1 fr. — 25. *A la gloire des nouveaux saints et bienheureux de la Compagnie de Jésus*. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-16 de 79 p., 0 fr. 40. — 26. *Saint Jean Berchmans*, par le P. Cepari. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-8 de 207 p., 3 fr. 50. — 27. *Discours funèbres prononcés par le R. P. Georges de Paris sur la mort du T. R. P. Joseph Le Clerc du Tremblay*. Nantes, Bourgeois, 1888, in-8 de 69 p. — 28. *Le P. Isaac Jogues, de la Compagnie de Jésus, premier apôtre des Iroquois*, par le R. P. F. Martin, 4e éd. Paris, Baltenweck, 1888, in-12 de XI-352 p., 3 fr. 50. — 29. *Saint Pierre Claver, apôtre des nègres*, par le P. B.-G. Fleuriau. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-8 de 216 p., 3 fr. 50. — 30. *Saint Vincent de Paul*, d'après Louis Abelly, évêque de Rodez. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-8 de 211 p., 3 fr. 50. — 31. *Saint Vincent de Paul est né en France*, par Un prêtre de la Mission. Au bureau de Saint-Vincent de Paul, près Dax (Landes), 1889, in-8 de 69 p., 1 fr. 50. — 32. *Vie de Dom Malachie d'Inguimbert, de l'ordre de Cîteaux, archevêque-évêque de Carpentras (1683-1757)*, par Dom Théophile Bérengier. Avignon, Albanel, 1888, in-8 de 87 p., 1 fr. 50. — 33. *Le Fondateur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes*, par Un ancien directeur d'école normale. Paris, Poussielgue, 1884, in-12 de IV-253 p. 2 fr. — 34. *Histoire de la Congrégation de la Providence de la Pommeraye*, par Dom François Chamard. Paris, Oudin, 1887, in-8 de XVI-747 p., 6 fr. — 35. *Vie du bienheureux Clément-Marie Hofbauer, vicaire général de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, par le P. Michel Haringer. Tournai, Vve H. Casterman, 1888, in-8 de 400 p., 4 fr. — 36. *Vie de Mgr Bruté de Rémur, premier évêque de Vincennes (États-Unis)*, par l'abbé Ch. Bruté de Rémur. Rennes, Plihon et Hervé, 1887, in-

de x-342 p., 3 fr. 50. — 37. *La R. M. Javouhey, fondatrice de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny*, par Léon Aubineau. Paris, V. Palmé, 1887, in-18 de 144 p., 1 fr. 50. — 38. *Vie du P. Dom Jean Sallier, de l'ordre des Chartreux*, par Dom Victor-Marie Doreau, prieur de la Chartreuse de Saint-Hugues (Sussex, Angleterre). Paris, Retaux-Bray, 1888, in-8 de xiv-381 p., 6 fr. — 39. *Histoire de la Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation des Filles de la Croix de Liège*, par Théophile de Ville. Liège, Dessain, 1887, in-8 de vi-847 p., 7 fr. — 40. *Vie du R. P. Jules Delahaye, de la Société de Marie, missionnaire en Océanie*, par le R. P. Grenat. Paris, Casterman, 1887, in-12 de 404 p., 3 fr. — 41. *Vie du R. P. Pierre Chaignon, S. J.*, par le P. Xavier Séjourné. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-12 de iii-418 p., 3 fr. — 42. *La Révérende Mère de la Fare, supérieure du Saint-Sacrement de Bollène, Avignon, Carpentras*, par l'abbé Bouyac. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-8 de xli-364 p. et pl., 6 fr. — 43. *Léon Besnardeau, scolastique de la Compagnie de Jésus, 1862-1886*, par le R. P. G. Longhaye, S. J. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-8 de 307 p., 3 fr. 50. — 44. *Simples Extraits du Journal de Joséphine J...* Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-18 de x-115 p., 1 fr. — 45. *Vie de Mgr Darboy, archevêque de Paris*, par l'abbé J. Guillermin. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de xii-374 p., 4 fr.

1. — Dans son savant ouvrage sur les pèlerinages et les sanctuaires de la sainte Vierge dans la haute Auvergne, M. l'abbé Chabau présente un tableau exact et fidèle de ce que fut le culte de la Mère de Dieu dans cette contrée qu'elle a aimée d'une manière privilégiée. L'auteur a interrogé tous les documents sur chacun de ces sanctuaires ; il nous fait remonter jusqu'à l'origine et nous conduit jusqu'à nos jours. Sa méthode est vraiment scientifique, et ce livre prouve une fois de plus que la vraie et solide piété s'accorde parfaitement avec une critique exacte et loyale. Sans l'avoir cherché le moins du monde, l'auteur fournit une preuve solide contre cette erreur, que les jansénistes de nos jours cherchent à répandre, que l'Église se releva en France après la Terreur surtout par les efforts du clergé constitutionnel. Ce mensonge est mis à néant ; au contraire, les cruautés exercées par les huguenots et par les révolutionnaires sont constatées de nouveau. Nous regrettons de ne pouvoir mentionner tous les saints personnages sur lesquels M. Chabau nous donne d'intéressants détails : Théodechilde, fille de Clovis et de sainte Clotilde ; Mary et Antoine, disciples de saint Austremoine ; Paulin, martyr ; la Bienheureuse Avigerne ; les saints Bernhard et Gausbert, abbés de Monsabry, jusqu'au P. Murat, François Filhol, François Lesmarie et le pieux berger Jean Paillé. Pour exercer notre droit de critique, disons qu'à la page 406, il s'agit de l'évêque de *Briula*, *Brivla*, dans l'Asie Mineure, sous la métrople d'Éphèse, et non de Brive-la-Gaillarde.

2. — En donnant à son livre l'attrait d'une splendide illustration, l'abbé Vidieu n'a point négligé de lui assurer les qualités les plus solides d'une érudition profonde. Ajoutons que l'esprit le plus catholique vivifie l'ouvrage consacré à *Saint Denys l'Aréopagite*. Il est dédié au Saint-Père Léon XIII et divisé en quatre parties. 1° Questions préliminaires sur la vie et les ouvrages de saint Denys ; 2° Vie de saint Denys ; 3° Gloire posthume de saint Denys ; 4° Ouvrages de

saint Denys. Afin de dégager sa marche, l'auteur établit dans la première partie que l'Évangile fut prêché dans les Gaules dès le premier siècle et que des églises furent établies dans ce pays. L'exposition des preuves est rapide et repose sur de bons textes ; nous croyons toutefois qu'il aurait mieux valu ne pas citer l'inscription de saint Taurin, d'Évreux (p. 39). Tout aussi solide est la démonstration de l'authenticité des œuvres de saint Denys. Cependant le dernier mot sur cette question ne semble pas dit et il est probable que les littératures orientales, arménienne, syrienne, copte, fourniront un jour de nouvelles informations. M. Vidieu emprunte à Sévère d'Antioche un témoignage important et qui prouve que les espérances énoncées ici ne sont pas déplacées. Si sur ces deux questions il reste encore quelques difficultés, il faut reconnaître que le parti affirmatif, auquel se rattache notre savant écrivain, présente moins de dangers que le parti négatif. La vie du saint fondateur de l'église de Paris est rapportée avec clarté et rapidité. Le lecteur y suivra le tableau de l'Église primitive sans fatigue et même avec charme. Il trouvera le même intérêt dans l'exposé sobre et précis de la gloire posthume de saint Denys. Il y a sur l'abbaye et le tombeau du bienheureux martyr des renseignements utiles et peu connus. L'illustration est de tous points digne de ce bel ouvrage. M. l'abbé Vidieu avait déjà prouvé son goût artistique dans sa *Vie de sainte Geneviève* et l'imprimerie Firmin-Didot conserve toujours le rang qu'elle a conquis sous ce rapport. Nous signalerons pour leur mérite spécial les planches empruntées au manuscrit latin 2090 de la Bibliothèque nationale.

3. — Les traditions de l'Église de Sens portent que saint Savinien et saint Potentien ont été les deux premiers évêques de la métropole de Sens. Des disciples de ces deux saints, Sératin, Altin, Eodald et Adventus s'en allèrent au pays de Troyes, d'Orléans et de Chartres, etc., et y établirent des chrétientés. Ils sont considérés comme les apôtres de ces divers diocèses, et y reçoivent, de temps immémorial, un culte solennel. A quelle époque eut lieu cette prédication? Doit-on la rapporter à l'époque apostolique, ou doit-on la fixer au troisième et même au quatrième siècle? Un mémoire, couronné par la Société archéologique de l'Orléanais (V. *Mémoires* de cette Société, t. XXI, p. 1-105), s'efforce de prouver que le fondateur de l'Église de Sens vécut au troisième ou quatrième siècle, peut-être même un peu plus tôt, mais qu'il ne fut pas le disciple de saint Pierre. Pour appuyé que soit ce sentiment par des auteurs d'un grand nom, il ne séduit point M. le chanoin Mémaire, qui croit devoir suivre les traditions incontestables de l'Église de Sens. Et que disent ces traditions? Que saint Savinien fut envoyé dans les Gaules par saint Pierre lui-même, qu'il y prêchait l'Évangile qu'il établit une église à Sens, capitale d'un peuple puissant, et qu'il

y souffrit le martyre, cimentant par son sang les bases de la chrétienté naissante. L'auteur appelle en témoignage le sentiment de saint Irénée, évêque en Gaule au second siècle, touchant la tradition des églises de ce pays; il jette un coup d'œil sur les origines chrétiennes de la Gaule celtique; rapporte les témoignages d'auteurs antérieurs à Clarius, moine chroniqueur, qui vécut à Saint-Benoît-sur-Loire, puis à Saint-Pierre le Vif, où il mourut, peu après l'an 1124. Ces auteurs sont : saint Adour, moine de Ferrières, puis archevêque de Vienne; saint Héric, moine de Saint-Germain d'Auxerre; l'historien de saint Sanctien et Raban-Maur. Peut-être ce dernier n'a-t-il pas une autorité incontestable? L'auteur cite encore le témoignage d'Odoranne et l'office liturgique du onzième siècle. Il démontre la valeur historique de la Passion de saint Savinien et ajoute quelques mots sur le culte du saint évêque. Un savant critique a cherché à détruire la force de l'argument tiré du texte de saint Irénée, sur la tradition des églises des Gaules, en disant que saint Irénée ne visait que le témoignage dogmatique : directement, oui, assurément; mais indirectement il affirme, de la manière la plus positive, l'antiquité et la continuité de ces églises; ce sont là les conditions de la valeur du témoignage.

4. — M. le chanoine Do n'entreprend point de s'élever contre le jugement porté par les savants à l'égard des Actes de saint Taurin, premier évêque d'Évreux, au premier siècle; mais il pense que ces Actes, publiés par les Bollandistes (11 *Augusti*, t. II, p. 639-642), ne sont qu'une falsification d'actes vraiment authentiques, écrits par un disciple de saint Taurin, au cours du second siècle, et qui avait nom Diodat ou Adéodat. Il trouve la preuve de son sentiment dans l'*Histoire ecclésiastique de la Normandie*, écrite au douzième siècle par Orderic Vital, moine de Saint-Évraut, mort en 1141. Cet historien, qui jouit à bon droit d'une réelle autorité, donne la vie du premier évêque d'Évreux; car les Actes falsifiés et le texte d'Orderic se ressemblent quant au fond, quant à la suite de la narration, quant à certaines expressions et même à certaines phrases, en sorte qu'ils ont dû être composés d'après un même prototype. Néanmoins, ces deux récits diffèrent essentiellement en ce qu'on ne trouve pas, dans le chapitre d'Orderic Vital, les anachronismes, la confusion, le faux merveilleux, qui choquent dans les Actes. Notre auteur en conclut qu'il a existé des Actes vrais, écrits par un disciple de Taurin, au second siècle; le moine de Saint-Évraut les avait sous les yeux et il s'y est attaché fidèlement (livre V, chapitre VII); un faussaire, dont nous ignorons le nom, s'est appliqué à amplifier ce récit primitif et a composé le document publié dans les *Acta sanctorum*. M. Do fait une comparaison attentive des deux textes, et donne, à la fin, le chapitre d'Orderic Vital, qui lui paraît l'abrégé ou la reproduction de l'œuvre originale.

5. — Saint Julien, premier évêque du Mans, vivait aussi à l'époque des premiers disciples de Notre-Seigneur. L'auteur de la Vie que nous annonçons ne s'arrête pas, comme les deux savants dont nous venons de parler, à discuter ce point de chronologie; il se contente de renvoyer dans une note à l'*Histoire de l'Église du Mans,* dont le premier volume parut en 1851, et à des ouvrages publiés sur la question d'origine, dont nous parlons ici. Le but qu'il se propose est de faire connaître les actions de l'apôtre des Manceaux, et le culte dont il a joui depuis l'époque de sa mort, environ l'année 137. La première partie représente saint Julien travaillant à la conversion des anciens Cénomans, par sa prédication, ses miracles et l'exemple de ses vertus. On suit, autant que possible, le bienheureux apôtre dans toutes les contrées de la province, et l'on constate combien de souvenirs sont encore empreints dans le sol. Dans la seconde partie, sont énumérés les faits qui constatent le culte rendu à saint Julien depuis l'époque de sa mort jusqu'à nos jours. Dans tout le cours de l'ouvrage, l'auteur laisse les faits parler eux-mêmes; ils montrent assez combien fut fervente et étendue la piété des peuples envers le grand thaumaturge qui implanta la foi dans le Maine.

6. — La vie de saint Eugène se rapporte à cette époque de l'Église primitive dont la chronologie pour la plupart des faits demeure incertaine. Les uns le font mourir le 18 novembre 286, les autres reportent sa vie à l'époque de saint Denis l'Aréopagite, premier évêque de Paris, à la fin du premier siècle. M. Eugène Tessier, auteur d'un ouvrage nouveau sur le bienheureux évêque de Tolède, s'attache à ce dernier sentiment comme présentant le moins de difficultés. Nous le louons fort de ne s'être point attardé à cette controverse ni aux autres qui se présentaient d'elles-mêmes. Uniquement préoccupé du but qu'il s'est proposé, de maintenir la piété des habitants de Deuil pour leur saint patron, il expose avec simplicité et avec âme tous les souvenirs de l'ami de Dieu qui cueillit la couronne du martyre en annonçant le vrai Dieu à leurs pères, il y a dix-huit siècles. Dans ce livre, il est juste de remarquer la notice consacrée à M. Jean-Remy Hural, vicaire puis curé de Deuil de 1803 à 1830. La mémoire d'un serviteur de Dieu aussi zélé est un héritage heureux pour toute une population. « L'Église de Deuil a été fondée par un martyr et ravivée par un confesseur, » disait le cardinal Donnet.

7. — Raconter en un seul volume, de proportion médiocre, toute la vie de saint Athanase, le grand patriarche d'Alexandrie, est une tâche difficile, mais utile. M. l'abbé Paul Barbier l'a entreprise et il l'a conduite à fin avec un succès digne d'éloge. Dans une vie de saint Hilaire, il avait déjà donné à nos temps de faiblesse et de compromis avec la vérité, l'exemple de l'un de ces héros qui ne reculent

jamais pour soutenir les droits de Dieu et des dogmes révélés. Plus encore que dans son précédent ouvrage, l'auteur trouvait une grave difficulté dans le nombre et la proportion des événements ainsi que dans la subtilité des expositions dogmatiques indispensables ; il a su se maintenir dans un milieu clair, précis, et d'un récit facile et pondéré. C'est à peindre l'homme et le saint, plus encore que le docteur et l'orateur, que M. l'abbé Barbier a donné ses soins.

8. — L'auteur anonyme de l'ouvrage intitulé : *Nos glorieux Amis* place devant nos yeux les exemples de saint Ignace d'Antioche, de saint Ambroise, de saint Benoît, patriarche des moines d'Occident, et de plusieurs autres amis de Dieu jusqu'à saint Vincent de Paul, ce patron de toutes les œuvres de charité. Œuvre de foi et de zèle, ce livre est très propre à communiquer aux jeunes personnes, pour lesquelles il est écrit, les sentiments de l'amour de Dieu et du prochain. Nous ne croyons pas nous tromper en pensant que c'est là le seul but que s'est proposé la fervente institutrice qui l'a écrit avec un ardent désir d'être utile aux jeunes filles d'une classe élevée. Elle cite beaucoup d'auteurs contemporains, et il est facile de constater que ses lectures ont été très nombreuses et très variées. Ajoutons, pour être dans la vérité tout entière, qu'elles ont été bien choisies en général, et que l'auteur, qui est certainement étrangère à la vie religieuse, professe hautement son admiration pour les services que rendent ceux et celles qui y sont engagés.

9. — Vers le milieu du sixième siècle, un pèlerin revenant de la Terre-Sainte et du tombeau des Apôtres fixa son séjour près du lieu où reposaient les deux martyrs saint Symphorien et sainte Agathe. Ce pèlerin est connu sous le nom de saint Anatoile, et ce fut près de sa cellule que naquit plus tard saint Claude ; tels sont les noms qui établissent la plus belle gloire de la ville de Salins. Mais cette petite ville possède une autre gloire dans son église de Notre-Dame Libératrice. L'origine de ce sanctuaire remonte sans doute à l'aurore de la foi chrétienne dans le pays. Cependant il n'y a pas de documents écrits avant 1440 ; en cette année, la sainte Vierge délivra les Salinois des ravages des Anglais et de ceux des Écorcheurs. Ils n'ont jamais manqué d'implorer ses secours dans toutes leurs calamités, et leur confiance a toujours été bénie. L'auteur anonyme du petit ouvrage que nous avons entre les mains raconte avec beaucoup de charme les prodiges de préservation que la Mère de Dieu a opérés en faveur de Salins et de la Franche-Comté. Il parle en même temps des autres sanctuaires du pays, et rapporte différentes manifestations de la foi des habitants. Pour châtier les désordres qui régnaient dans la province de Franche-Comté, le ciel permit que l'armée suédoise, conduite par Bernard de Saxe-Weimar, y exerçât ses ravages en 1639, et semât partout la ter-

reur. Au milieu de la désolation universelle, et lorsque l'on voyait des troupes de Francs-Comtois abandonner leurs foyers et s'enfuir jusqu'à Rome, un moine de l'abbaye cistercienne du Mont-Sainte-Marie soutint les courages des habitants de Salins; par ses conseils, ils firent un vœu à Notre-Dame Libératrice, accomplirent une procession, et les Suédois qui assiégeaient la ville se retirèrent d'eux-mêmes. Ce digne fils de saint Benoît se nommait Pierre Marmet. Il fut le saint Vincent de Paul de la Franche-Comté, et son nom y est encore en vénération.

10. — Après treize siècles, sainte Radegonde étend sa protection sur la France comme au temps où elle était reine de ce beau pays; mais c'est surtout la ville de Poitiers qui a le bonheur d'être sous son patronage spécial; c'est là qu'elle a pratiqué la vie monastique durant les dernières années de sa vie, là qu'elle a fondé une famille religieuse toujours florissante, là que reposent ses reliques depuis l'année 587, qui fut celle de sa mort. M. le chanoine E. Briand, curé de la paroisse placée sous le vocable de la bienheureuse reine, et gardien de son tombeau, a tenu à honneur de raconter l'histoire de l'illustre patronne. Il nous avertit qu'il n'apporte pas de données nouvelles; il a suivi les récits de saint Venance Fortunat, de Baudonivie et de saint Grégoire de Tours. Persuadé que les faits parlent assez d'eux-mêmes, il ne présente aux lecteurs que peu de réflexions. Il s'est tenu à l'écart des dissertations historiques qui trouveront mieux leur place dans la grande histoire que prépare son éditeur, M. Oudin. L'auteur a cependant introduit une innovation ; il offre dans son récit une assez grande quantité de légendes, et il en donne cette raison : « A tort ou à raison, dit-il, j'estime d'abord que dans toutes les légendes il y a un fond de vérité sur lequel on a brodé des détails plus ou moins exacts ; et à ce point de vue il est peut-être sage de n'en pas faire fi trop légèrement quand on écrit l'histoire. Mais, sans rien surfaire et en donnant les légendes pour ce qu'elles sont, je ne suis pas d'avis de retrancher impitoyablement ces gracieuses compositions pleines de poésie, de grâce naïve, de fraîcheur et de sentiment. » M. l'abbé Briand a été bien inspiré en plaçant à la fin de son livre des notices sur les différents sanctuaires dédiés sous le vocable de sainte Radegonde. Il prévient que l'énumération est loin d'être complète ; mais les renseignements qu'il présente sont intéressants.

7. — La vie de saint Til, abbé de Solignac, au diocèse de Limoges, ouvre une vue fort intéressante sur le septième siècle sous les rapports ecclésiastique et civil. Né dans la Saxe, aujourd'hui le Holstein, Til tomba en esclavage tout jeune, fut racheté par saint Éloi, sous le quel il devint ouvrier orfèvre, puis moine, prêtre, missionnaire, abbé et enfin solitaire. Sa longue vie, de 608 à 702, est écrite avec exactitude

et précision, d'après les sources les plus authentiques, par M. l'abbé J.-B. Chabau. C'est avant tout une œuvre d'édification, mais les renseignements abondent sur plusieurs points de l'histoire et permettent d'apprécier les situations des intelligences et les relations sociales.

12. — Sainte Austreberte, née à Marconne, dans le diocèse actuel d'Arras, vers l'an 630, prieure de Port, puis première abbesse de Pavilly, au diocèse de Rouen, mourut le 10 février 704. Encore qu'un si long espace sépare notre époque de celle où vécut cette illustre vierge, sa mémoire est toujours vivante dans le pays des anciens Atrébates, et son culte, soutenu par des faveurs divines, y est toujours fervent. Aussi sa vie a-t-elle été écrite plusieurs fois, même de nos jours. Le travail que vient de publier M. l'abbé Meunier, curé de Marconne, est beaucoup plus complet que tous ceux qui l'avaient précédé. Pour raconter les actions de la bienheureuse abbesse, l'auteur suit fidèlement le récit de l'auteur anonyme, mais presque contemporain et très digne de foi, qui le premier a fait connaître les merveilleuses actions de la fille de Badefrid de Marconne. Ce document est extrêmement court ; M. l'abbé P. Meunier lui donne un cadre emprunté à l'histoire générale de la Morinie et à l'hagiographie du septième et du huitième siècle. Tâche difficile et délicate, que M. Meunier a accomplie avec bonheur. Cet auteur a conduit l'histoire de la sainte abbesse jusqu'à l'heure présente, et il donne dans les appendices des renseignements précieux sur la liturgie, l'iconographie et les reliques de sainte Austreberte. La partie où il laisse un peu à désirer est celle des références. N'oublions pas de dire que ce livre sort des presses de la chartreuse de Notre-Dame des Prés de Neuville-sous-Montreuil, et qu'il se recommande par sa belle exécution.

13. — L'origine du pèlerinage de Notre-Dame de Torcé, au diocèse du Mans, n'est point clairement connue. La première date certaine est celle de l'an 1063, lorsque Bouchard, fils de Foucher de Crapou, donna à l'abbaye de Marmoutier l'église de Torcé, ses dîmes, ses sépultures et autres droits. Les moines du monastère fondé par saint Martin vinrent aussitôt desservir ce sanctuaire, qui n'a cessé d'attirer les fidèles de toute la contrée. Malgré les changements de la société civile, les pèlerins se rendent en grand nombre à l'autel de la Mère de Dieu dont ils connaissent les bienfaits incessants. La belle église élevée dans les quinzième et seizième siècles leur rappelle la piété de leurs ancêtres envers l'auguste reine du ciel. Dans le petit livre dont nous annonçons la seconde édition, ils trouvent un très grand nombre de traits édifiants de la part de fidèles appartenant à toutes les classes de la société. L'histoire de ce sanctuaire a été écrite avec une piété vraiment filiale par M. l'abbé Jacques-L.-A.-M. Lochet. Il a semblé bon en reproduisant son ouvrage d'y ajouter une notice sur ce pieux et

savant ecclésiastique dont la vie fut entièrement consacrée aux œuvres de zèle et de dévouement sacerdotal dans la ville du Mans. Son souvenir y restera longtemps vivant, mais son exemple devait être présenté comme un modèle de ce que peut produire la foi et la piété d'un simple vicaire de paroisse.

14. — En écrivant l'histoire de saint Bernard, abbé de Clairvaux, M. l'abbé G. Chevallier s'est proposé principalement de suivre la voie indiquée par M. de Montalembert qui disait : « Chose étrange! des nombreux auteurs qui ont écrit l'histoire de l'abbé de Clairvaux, excepté ses premiers biographes qui commencèrent à l'écrire de son vivant, aucun n'a semblé préoccupé de ce qui la domine et l'explique, de sa profession monastique. Le nouvel historien, au contraire, se préoccupe à bon droit de l'exactitude des faits qu'il rapporte, mais il vise surtout à pénétrer le motif qui faisait agir le serviteur de Dieu. Afin de parvenir à cette connaissance plus complète de l'homme et du saint qui mérite assurément la préférence de l'écrivain comme celle du lecteur, il s'est appliqué à une étude toute spéciale des œuvres du bienheureux docteur. Parmi ces œuvres, il en est une que sa nature désignait par elle-même, celle sous laquelle chacun se peint plus naïvement, la correspondance. Il ne s'est pas contenté de passer de longues veilles dans ce tête-à-tête avec l'illustre abbé de Clairvaux, il a beaucoup voyagé pour rechercher la trace de ses pas dans une grande partie de l'Europe et il assure que ses découvertes ont été nombreuses, surtout en Suisse et en Allemagne. Pour ce qui est de la France, il est né et a passé la plus grande partie de sa vie dans la province et dans les lieux mêmes où Bernard a vécu et où tout parle encore de lui. Le livre de M. G. Chevallier, écrit avec une vive sympathie pour le grand abbé du douzième siècle, se lit avec entraînement. Il faut rendre cette justice à l'auteur, c'est qu'il est animé d'un véritable esprit d'équité et que sa juste admiration pour Citeaux ne l'entraîne pas dans le parti de ceux qui nient les mérites de Cluny. Toutefois nous pensons que la nouvelle histoire de saint Bernard aurait beaucoup gagné si l'écrivain avait consulté plus attentivement les *Études sur la vie et les œuvres de saint Bernard*, par le Dr G. Hüffer. Ces études préliminaires, comme dit le docte Allemand, ont paru à Munster en 1886; elles suffisent pour signaler plusieurs points de vue auxquels l'ouvrage dont nous parlons ne semble pas faire la moindre allusion. La lecture de la vie de saint Bernard est très propre à réveiller dans les esprits attentifs deux sentiments qui semblent trop souvent y sommeiller : une vive susceptibilité pour les intérêts de la foi et une compréhension juste de la nécessité de l'expiation.

15. — Dans son livre des saints et des bienheureux de l'ordre de Saint-François, le T. R. P. Léon, ex-provincial des franciscains de

l'Observance, a réuni une foule de renseignements du plus vif intérêt sur la famille religieuse à laquelle il appartient. En un premier ouvrage publié par le même auteur et sur le même sujet, intitulé *l'Auréole séraphique*, on trouve une riche indication des sources; ces références ont été supprimées dans les *Vies des Saints*, ce qui veut dire sûrement que l'on a voulu proposer une lecture pieuse et pour toutes les classes de lecteurs. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce livre rendra de grands services par la quantité de données positives qu'il offre sur les trois ordres fondés par le patriarche d'Assise. Il n'est pas surprenant que quelques erreurs de détails, du reste en très petit nombre, se soient glissées dans l'ouvrage; nous en signalons une ou deux pour servir lorsque viendra une seconde édition. Sainte Françoise Romaine ne fut jamais associée précisément à l'ordre séraphique; elle était associée au contraire à l'ordre de Saint-Benoit par les olivétains sous la direction desquels elle s'était placée, qui dirigent encore les oblates de la Tour des Miroirs et qui desservent encore l'église de la sainte sur le Forum. Toutefois, elle admirait beaucoup l'ordre séraphique et elle eut l'occasion de lui rendre des services; de là, il est probable qu'à cette occasion elle reçut des lettres de gratitude de la part de l'ordre, ce qui ne constituait pas une affiliation proprement dite (p. 93-97). En parlant du bienheureux Torello de Poppé, il est plusieurs fois parlé de l'ordre de Vallombrose, il est cependant reçu de dire en français Vallombreuse (p. 106). La bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé avait épousé Robert, baron de Sillé-le-Guillaume, au diocèse du Mans, et non baron de Silly (p. 210-212).

16. — En écrivant le *Liber tertii ordinis S. Francisci Assisiensis*, le T. R. P. Hilaire de Paris, docteur en théologie et en droit, de l'ordre des Capucins, a composé une véritable somme de tout ce que la théologie, le droit, l'histoire enseignent relativement au sujet qu'il se proposait de traiter. L'auteur commence par prouver que le tiers ordre remonte certainement à saint François et a été établi par lui. A l'appui de ce fait il cite tous les témoignages possibles et c'est là une partie de l'ouvrage digne de tous les éloges, c'est d'offrir continuellement des références claires, positives et abondantes. La seconde partie présente le texte même de la règle avec un commentaire à la fois pieux et savant. Plusieurs points sont très développés; nous remarquons une dissertation très savante sur les spectacles qui sont défendus aux tertiaires (p. 306-360), une autre sur l'abstinence et sur l'esprit de pénitence (p. 362-397); sur la réception des sacrements et les dispositions requises (p. 398-410). L'ouvrage est suivi de plusieurs appendices qui éclairent des points d'histoire particuliers, de plusieurs tables des matières, des saints, des bienheureux et des vénérables. Nous y retrou-

vons le nom de sainte Françoise Romaine, du reste comme dans tous les ouvrages franciscains. Il y a même une table dans laquelle les sujets de sermons ou d'allocutions propres sont présentés clairement. Finissons en disant que cet ouvrage très précieux pour la science est très bien imprimé et sort des presses de la Chartreuse de Notre-Dame des Prés, près Montreuil (Pas-de-Calais). Nous y avons pourtant remarqué une petite erreur : page 323, on parle de l'évêque de Tonnerre; il est probable qu'il s'agit de l'évêque *in partibus infidelium* de l'ancienne cité de Tonnouansis, dans l'Afrique proconsulaire. Bien légère erreur dans un livre rempli de tant de choses utiles parmi lesquelles il faut signaler *Novum manuale integrum Tertii ordinis* dans lequel se lit l'Encyclique de Léon XIII, *Auspicato concessum est populo.*

17. — En inscrivant au nombre des saints, avec la solennité que l'on sait, les sept fondateurs de l'ordre des Servites, le Saint-Père Léon XIII a excité dans un grand nombre d'esprits le désir de connaître l'histoire de ces serviteurs de Dieu ; mais il n'était pas facile de se procurer un ensemble exact et complet. La vie des sept fondateurs ne fut point très cachée : par leur origine ils appartenaient tous à des maisons riches et qui tenaient un rang élevé dans la ville de Florence, et cependant aucun historien ne se présenta pour écrire les vies de ces hommes que tous vénéraient comme des saints. Avant la mort, néanmoins, du dernier survivant des sept associés, un de leurs disciples, Pierre de Todi, écrivit ses souvenirs et surtout ceux de saint Félix Falconiéri qui mourut en 1310, ayant plus de cent ans. D'autres membres sentirent bientôt l'utilité pour l'ordre de conserver les récits de l'origine ; mais aucun ne composa des monographies séparées de ces bienheureux personnages. Il est vrai qu'il y eut une telle unité d'action entre eux qu'on ne peut les comprendre qu'en les faisant marcher tous de front ; c'est ce qu'a parfaitement compris le P. Sostène-M. Ledoux. L'histoire qu'il a écrite est remplie d'un charme pénétrant ; du commencement à la fin on suit l'action de la sainte Vierge soutenant, encourageant ses serviteurs. Tous montrent une docilité parfaite, et cette unité de vue et de conduite dans un si grand nombre, au milieu de l'épreuve à laquelle ils furent soumis jusqu'au dernier jour de leur vie, est une chose qui tient du prodige. La cause de l'opposition que ces saints personnages éprouvèrent pour faire reconnaître leur ordre n'est peut-être pas assez clairement expliquée? Il semble que l'opposition venait surtout des Augustins, qui voulaient conserver cette nouvelle famille religieuse comme un nouveau rejeton du tronc sur lequel ils avaient germé eux-mêmes ; en sorte que c'était l'estime même qu'ils inspiraient qui était le plus fort obstacle à leur reconnaissance par le Saint-Siège. Seul des sept fondateurs, saint Félix Falconiéri eut le bonheur de voir la sanction du Saint-Père apposée à

l'œuvre de toute sa vie. Le pieux historien fait connaître autant que possible les vies des saints fondateurs ; il analyse les constitutions et les règles ; il rapporte la bulle de Benoît XI, qui donne un caractère propre à l'ordre des Servites de Marie ; jette un coup d'œil sur l'ensemble des saints qui ont fleuri dans l'ordre et qui sont au nombre de douze ; enfin il décrit les vicissitudes par lesquelles a passé la cause des fondateurs, terminée par la canonisation solennelle accomplie le 15 janvier de l'année présente 1888. Excellent livre ; lecture attachante et fortifiante.

18. — Quoiqu'il nous manque beaucoup de renseignements sur plusieurs parties de la vie de sainte Marguerite de Cortone, son historien est parvenu, en fouillant attentivement les sources, à tracer un tableau des plus intéressants de cette existence qui commence par neuf années de déréglements suivies d'une conversion sincère et d'une expiation qui dure autant que le reste de sa vie. Pour obtenir une réhabilitation complète, la pécheresse obtient d'être admise dans le tiers ordre de Saint-François, et comme l'ardeur avec laquelle elle se livre à la pénitence est entière, les faveurs du bon Pasteur lui sont prodiguées avec une plénitude qui peut surprendre certains esprits méticuleux. Marguerite est appelée à fonder un hôpital dans lequel elle vit au milieu des sœurs pauvrettes et où elle fait sentir sa charité non seulement aux infirmes indigents admis dans la maison, mais encore à beaucoup d'autres misérables qui accourent près d'elle. Ces soins incessants ne lui faisaient point oublier les devoirs qu'elle avait à remplir à l'égard du fils dont elle était la mère, et par les leçons qu'elle lui donnait, plus encore par ses prières, elle obtint pour lui la grâce de la vocation religieuse dans l'ordre des Frères Mineurs. Dieu, qui la comblait de tant de faveurs, lui inspira de prêcher la croisade contre les infidèles qui s'avançaient de plus en plus en Orient. Comme il devait arriver, le mouvement était parti du Saint-Siège et du pape Nicolas IV ; néanmoins l'entreprise échoua et Saint-Jean-d'Acre tomba au pouvoir des Turcs. Une si triste fin de l'entreprise que Marguerite avait hâtée autant qu'elle avait pu et d'après les révélations du ciel attira sur elle les calomnies et les soupçons. Elle en souffrit beaucoup, mais elle profita aussi beaucoup de ces épreuves pour avancer dans la perfection. Aussi les faveurs célestes ne furent point arrêtées quoique interrompues durant un temps. Elle connut surnaturellement ce qui devait lui arriver à elle-même et ce qui arriverait dans l'ordre de Saint-François. Elle mourut le 22 février 1297. Les miracles l'avaient accompagnée depuis sa conversion ; ils n'ont pas cessé de se manifester à son tombeau jusqu'à nos jours. L'auteur, le R. P. Léopold de Chérancé, dont la réputation comme hagiographe est solidement établie depuis la publication de sa belle *Histoire de saint François d'Assise,* n'a rien épargné pour

composer cette *Vie de sainte Marguerite de Cortone ;* il a étudié toutes les sources écrites, manuscrites et imprimées, comme le prouve la bibliographie placée à la fin du volume. De plus, il a visité les lieux où a vécu la Bienheureuse et il y a pris une certaine couleur locale d'un très grand prix. En un appendice, il réfute le grand nombre des historiens qui attribuent l'origine des Fratricelles à des membres de la famille religieuse de saint François et il continue sa démonstration dans les *Annales franciscaines* (juillet et août 1888). Nous ne pouvons nous dispenser de parler des gravures, au nombre de soixante-quatre, qui ornent si richement ce beau volume. Choisies avec un goût parfait par le R. P. Louis-Antoine de Porrentruy, elles font mieux que d'orner l'histoire de sainte Marguerite, elles la complètent en reproduisant des peintures ou sculptures antiques où elles mettent sous nos yeux des monuments ou des paysages qui se rapportent au sujet.

19. — Dom Bernard Maréchaux a rendu un service véritable en publiant une vie aussi pieuse que savante du bienheureux fondateur de la congrégation du Mont-Olivet. Il n'y avait qu'un abrégé trop incomplet de l'histoire de ce grand moine publié en français, à Toulouse, en 1878. En latin, au contraire, il existe une biographie écrite par un anonyme, peu de temps après la mort de Bernard et d'une manière très exacte. Dom Maréchaux a été bien inspiré en suivant ce document ; mais il fallait autre chose, car le pieux hagiographe ne parle que des faits personnels du bienheureux fondateur et ne dit pas un mot des événements qui s'accomplissaient autour de lui et qui avaient nécessairement une influence sur lui et sur ses disciples. Ainsi, l'historien moderne devait faire le cadre et y placer la figure de Bernard. Pour y réussir, il fallait posséder un talent de critique et d'historien. Dom Maréchaux est venu à bout de cette tâche difficile. C'était en effet un temps très agité que celui durant lequel a vécu Bernard, né à Sienne en 1272, fondateur de sa congrégation en 1319 et mort en 1348. Le serviteur de Dieu et ses premiers compagnons, dociles à la voix du ciel, vivaient dans une profonde solitude ; ils ne purent néanmoins se soustraire au contre-coup de l'état violent dans lequel la société était plongée. La Providence le voulait ainsi, pour conduire à la fondation d'une nouvelle congrégation de l'ordre de Saint-Benoît ; congrégation très florissante et toujours féconde en œuvres de salut. C'est ce que dom Maréchaux fait voir dans son livre écrit avec piété, science et avec une simplicité qui n'exclut point les grâces de la composition littéraire.

20. — Sainte Catherine de Sienne mourut le 29 avril 1380, à la fin du siècle qui avait vu à son commencement la mort de saint Félix Falconiéri ; mais quels changements s'étaient opérés dans la société chrétienne durant ce temps-là ! Il suffit de rappeler le grand schisme d'Occident et le concile de Constance. Catherine Benincassa, ou de

Sienne, du nom de la ville où elle naquit, du tiers ordre de Saint-Dominique (1347-1380), n'eut qu'une très courte existence, mais elle fut appelée par la Providence à remplir un rôle extraordinaire, à travailler pour la paix de l'Église et de la société. M. Chirat est persuadé que ce rôle n'est point fini et que l'illustre vierge dominicaine peut agir non moins efficacement au milieu des malheurs dont nous souffrons. Pour encourager les chrétiens à avoir recours à sa protection, il a cru que rien ne serait plus utile que de remettre sous leurs yeux les actions de Catherine. Son livre n'est point proprement une histoire, car il ne s'est point astreint à la marche historique et il interrompt trop souvent les récits des faits dont il a fait choix par des considérations théologiques, ascétiques, mystiques, pour que son livre puisse être considéré comme un livre historique. Il faut convenir qu'une histoire de sainte Catherine ne semblait pas nécessaire après l'ouvrage de M. Étienne Cartier, de regrettée mémoire. Le livre de M. Chirat est d'un genre particulier qui se soustrait à plusieurs des conditions requises dans les œuvres d'érudition, et il sera utile aux personnes qui recherchent surtout des lectures édifiantes. Puisse-t-il trouver beaucoup de lecteurs et leur communiquer le courage et la force dont nous avons besoin pour soutenir les tristesses du présent et les menaces de l'avenir!

21. — L'histoire de sainte Colette fut écrite immédiatement après la mort de la réformatrice des trois ordres franciscains, par des religieuses, ses compagnes. De nos jours, elle a été racontée avec beaucoup d'exactitude par le P. Seiller, MM. Douillet et Comblet. Plusieurs autres s'en sont occupés, et il n'y a rien en cela de surprenant, car le sujet est des plus intéressants. M. l'abbé Th. Bizouard, aumônier de l'hôpital d'Auxonne, a repris le sujet, en se bornant à raconter les faits qui se sont passés en Franche-Comté. On sait que, mal accueillie en Picardie, sa province d'origine, Colette commença l'œuvre de la réforme dans la ville de Besançon, avec la protection de l'archevêque Thiébault de Rougemont. Rien n'est merveilleux comme la suite des vertus exercées par sainte Colette, les prodiges de conversions, de guérisons et de résurrections qu'elle opéra. M. Bizouard rapporte tous ces faits d'après des témoins oculaires, et ajoute beaucoup de détails souvent très intimes à tout ce que nous savions déjà par les récits antérieurs. On est même surpris de tous les documents qu'il a pu recueillir sur un sujet qui pouvait paraître épuisé. Pour plus de fidélité, l'auteur cite ordinairement les textes anciens; peut-être le fait-il un peu trop, car il en résulte une mosaïque de styles différents. Pour épuiser nos critiques, nous croyons qu'il y a une confusion de dates à la page 250. L'auteur poursuit l'histoire des clarisses de Franche-Comté jusqu'à nos jours et jusqu'au rétablissement du monastère de Besançon, pour

lequel les derniers prélats qui ont gouverné ce diocèse ont beaucoup travaillé. Somme toute : ce beau volume contient beaucoup de sujets d'édification et grand nombre de traits historiques qui méritent d'être remarqués par tous ceux qui aiment l'histoire.

22. — M. de Belloc a eu raison d'ajouter en second titre : *La Suisse d'autrefois*, car il y a dans son livre un tableau complet de la nation et du pays au quinzième siècle. Combien ce peuple a changé en trois siècles! Cependant c'est de la vie du serviteur de Dieu Nicolas de Flüe qu'il s'agit principalement dans l'ouvrage que nous avons entre les mains. La vie du bienheureux Nicolas de Flüe est très connue et a été écrite plusieurs fois d'après les témoignages les plus sûrs. Elle comprend presque tout le quinzième siècle, car, né en 1417, le 21 mars, il mourut le 21 mars 1488. Son rôle comme capitaine dans les guerres de 1436 à 1446, de 1460 et de 1481 ; comme magistrat, comme pacificateur de son pays, a été très exactement raconté, ainsi que sa vie de solitaire et de pénitent. Ce qui distingue surtout le travail de M. de Belloc, c'est qu'il donne une idée complète du sujet, n'appuyant sur aucune partie au détriment des autres. Il offre aussi une description vraie, mais courte, des lieux qu'il a visités lui-même, et il rectifie l'erreur de ceux qui disent que Nicolas de Flüe fut canonisé en 1872.

23. — Nous passons de la fin du quatorzième siècle au seizième déjà avancé et nous nous trouvons en Angleterre, au milieu de la persécution allumée par Henri VIII. Ces noms suffisent pour y réveiller dans les esprits les tristes souvenirs d'une férocité inouïe de la part du tyran et du lâche abandon d'une foule de dignitaires ecclésiastiques. D'un autre côté, l'âme chrétienne est consolée et fortifiée par le spectacle d'un nombre considérable de prêtres, de religieux, de laïcs et de simples femmes qui versèrent généreusement leur sang pour la foi. Au premier rang de ces glorieux martyrs, il faut compter les dix-huit chartreux du monastère près de Londres, qui furent enfermés dans la Tour de Londres le 26 avril 1534 et qui, après une longue et cruelle captivité, furent mis à mort au mois de juin de l'année suivante. Le récit de leur supplice, qui eut lieu sur une place voisine de la Tour, fut écrit par dom Maurice Chaunay, chartreux profès de la même maison et qui avait vécu avec eux. Ce travail fut imprimé en 1550 à Mayence et plusieurs fois depuis en divers endroits. Le R. P. dom Victor-Marie Doreau, prieur de la chartreuse de Saint-Hugues (Sussex, Angleterre) vient de donner une nouvelle édition de cet important document. Il s'est appliqué à reproduire la première édition donnée sous les yeux de dom Chaunay ; il a placé en tête une notice fort intéressante sur ce religieux et il nous instruit de tout ce qui concerne son ouvrage. dom Maurice Chaunay commence son récit par la mort du bienheureux Jean Fischer, évêque de Rochester, 22 juin 1535 ; puis il raconte

celle du chancelier Thomas Morus, 7 juillet même année ; celle du bienheureux Richard Reynolds, moine de l'abbaye de Sion, près de Londres ; du prêtre séculier Jean Hale, de Isleworth ; enfin il raconte avec plus de détail la vie et la mort de ses dix-huit confrères ; Jean Houghton, prieur à Londres ; Robert Laurence, prieur de Bel-Val ; Augustin Webster, prieur de Sheen, qui furent traînés sur la claie, pendus à Tyburn, détachés encore vivants et expirèrent sous la main du bourreau qui leur arrachait le cœur et les entrailles. C'était le 4 mai 1535 qu'ils achevèrent ainsi leur martyre. Les quinze autres furent mis à mort successivement et quatre furent envoyés en exil. Rien de plus édifiant que les récits de ces morts glorieuses. Le nouvel éditeur a ajouté des notes fort utiles ; il a placé à la fin le décret de la Sacrée Congrégation des Rites du 9 décembre 1886, qui autorise le culte rendu à ces martyrs, et il a orné son ouvrage de cinq planches qui reproduisent des tableaux historiques. Ce livre a été parfaitement imprimé à la chartreuse de Notre-Dame des Prés, près de Montreuil. Nous apprenons à l'instant que le livre de dom Chaunay reçoit un bon accueil en Angleterre : il n'y a pas de doute qu'il trouvera la même fortune en France dès qu'il y sera connu.

24. — Le R. P. F. Rouvier, S. J., a réuni dans un petit volume, très élégant de forme et écrit avec une grande délicatesse, les monographies des trois nouveaux saints de la Compagnie de Jésus canonisés le 15 janvier de l'année présente : saint Alphonse Rodriguez, mort le 31 octobre 1617 ; saint Jean Berchmans, mort le 13 août 1621, et saint Pierre Claver, mort le 8 septembre 1654. Nous allons tout à l'heure revenir sur ces deux derniers, contentons-nous de dire que l'ouvrage du P. Rouvier est destiné à aller entre toutes les mains ; par son format et par son peu d'étendue, il ne peut effrayer personne et il engage au contraire tout le monde à le lire. Tous trouveront dans ce volume de salutaires enseignements. Ce sont, en effet, trois figures bien différentes, que celle de ce jeune homme mort à vingt-trois ans, de ce glorieux apôtre des nègres et de cet humble frère coadjuteur, mort à quatre-vingt-six ans ; mais toutes trois sont semblables par l'amour de Jésus-Christ, par la pratique de toutes les vertus et par la sainteté. L'Église montre une fois de plus qu'on peut se sanctifier dans toutes les conditions. Ceux qui désireront de plus amples détails sur la vie de saint Alphonse Rodriguez les trouveront dans les *Acta Sanctorum Boll.*, 31 octobre, t. XIII, p. 585-658. Ils feront bien aussi de consulter l *Polybiblion* (t. XLIX, p. 328-329).

25. — Le petit ouvrage que le R. P. V. Alet, S. J., a consacré aux nouveaux saints et bienheureux de sa Compagnie, comprend une très courte notice sur Pierre Claver, Jean Berchmans, Alphonse Rodriguez, Edmond Campion et ses quatre compagnons de martyre. A la suite de

chacune, se trouvent la messe propre, des litanies, et un cantique avec la notation.

26. — Saint Jean Berchmans alla rejoindre au ciel saint Alphonse Rodriguez moins de quatre ans après le trépas de celui-ci. Sa vie fut écrite presque aussitôt par le P. Vincent Cepari, recteur du collège romain et directeur du jeune novice. Le discernement de Cepari et son caractère ne sauraient être contestés : confesseur de sainte Madeleine de Pazzi, ami de saint Louis de Gonzague, leur historien et celui de saint François de Borgia, canoniste érudit, théologien profond, auteur d'un *Manuel des causes de canonisation* que loua Benoît XIV, le grand législateur en ces matières, il réunit tout ce que l'aristarque le plus sérieux peut exiger d'un écrivain. Or, lorsqu'il fut appelé à témoigner dans le procès ouvert sur les vertus de Jean Berchmans, il se borna à dire : « Je dépose comme vrai, sous la foi du serment, tout ce que j'ai écrit de sa vie. » Impossible de demander un témoignage plus positif sur l'authenticité des faits contenus dans le livre que nous avons entre les mains. Le charme et l'émotion du récit du P. Cepari ne sont pas plus contestables que sa véracité; ils sont si évidents pour tous « que ni Bartoli, ni aucun autre de nos écrivains n'a jamais osé le retoucher ou refondre, dit le P. Bocro, tant il est écrit avec exactitude, simplicité, tendresse. » Précisément les mérites de l'historien Cepari ont été cause qu'il a été exploité par tout le monde : ceux-ci en le citant, ceux-là en l'arrangeant, d'autres en l'adaptant, mot pris dans un sens nouveau pour désigner une chose fort ancienne : l'infidélité dans la traduction. Mais Cepari lui-même, nous ne l'avions pas en français, car le P. Cachet (1630) et le P. Frison (1706), dont les versions ont été rééditées cent fois, corrigées et rajeunies, ne traduisaient pas, ils adaptaient. Enfin, dans l'édition présente, nous trouvons Cepari; et c'est si bien un décalque de l'original que, tout en étant très française, la phrase a je ne sais quoi de naïf et d'âgé qui vient de l'auteur plus que du traducteur, et qui conserve au récit son action pénétrante et sa saveur native. Bien plus, c'est Cepari complété par lui-même, car le P. Bocro, qui le réédita en 1865, avait eu la bonne fortune de retrouver, écrites de la main de l'auteur, bien des choses que celui-ci avait omises à dessein pour ne pas prévenir le jugement de l'Église: on les lira dans le livre que nous annonçons rangées à leur place. Enfin, le P. Bocro, postulateur de la cause en 1865, comme Cepari l'avait été en 1624, a ajouté à l'ouvrage une quatrième partie, consacrée au récit de nombreux miracles et à l'historique de la béatification. L'appendice contient la relation détaillée des deux miracles qui ont déterminé la canonisation du nouveau patron de la jeunesse, saint Jean Berchmans.

27. — Le P. Georges Le Juge, de Paris, prédicateur capucin, en

prononçant l'oraison funèbre du P. Joseph Leclerc du Tremblay, dans l'église des calvairiennes, leur disait : « Ah ! mes sœurs, si les leçons qu'il a faites à vos grilles sont un jour données au public, quelles merveilles ne verra-t-on point ? Que de lumières dans la vie de l'esprit ! Que de jours dans la théologie mystique ! Que de feux, que d'ardeurs pour la croix ! Que l'on dira de fois : Quel puissant génie ! quel prodige d'esprit ! Un homme accablé d'affaires, investi d'agents, d'ambassadeurs, de courriers ; la tête pleine de négoces, de paix, de guerres, de desseins, de haines et d'inquiétudes, s'en débarrasse tout d'un coup, et s'envient tranquillement entretenir des religieuses des plus hauts secrets de la vie spirituelle, de la suspension des puissances de l'âme, de l'oisiveté sainte, du silence mystérieux, de la gloire dans l'opprobre, des délices sur le Calvaire ; cela est mystérieux ! » C'est ainsi que jugeaient le fameux Père Joseph ceux qui avaient vécu avec lui. Dans le dessein de hâter une publication nouvelle des ouvrages mystiques du célèbre fils de saint François, et surtout d'un ouvrage qui contient un corps entier de doctrine sur la vie spirituelle, un pieux et savant capucin de Nantes, dont nous n'osons pas trahir l'anonyme, a publié deux Discours funèbres prononcés à l'occasion du décès de cet homme célèbre. Il y a joint différents fragments inédits bien capables de modifier le jugement que se forment trop d'esprits au sujet de l'ami du cardinal de Richelieu. Ce sont deux documents d'une valeur historique réelle. Nous les recommandons à ce titre plutôt que pour leur éloquence.

28. — Le P. Joseph avait désiré toute sa vie aller dans les missions porter la lumière de la foi aux nations infidèles ; ce bonheur lui fut refusé. Il fut accordé, au contraire, au P. Isaac Jogues, de la Compagnie de Jésus, qui devint le premier apôtre des Iroquois, et qui mourut huit ans après l'illustre capucin, le 14 octobre 1646. Le P. Isaac Jogues naquit à Orléans, le 10 janvier 1607, d'une famille recommandable. Il suivit les cours du collège des jésuites, entra dans l'ordre le 24 octobre 1624, et de très bonne heure sentit la vocation qui l'appelait à porter l'Évangile chez les infidèles. Il fut ordonné prêtre au commencement de 1636, et au commencement d'avril il partit pour le Canada. Sa vie jusqu'à cette date avait ressemblé à celle de presque tous les religieux de la Compagnie de Jésus, mais arrivé en Amérique, une suite d'événements extraordinaires marque tous les jours de sa vie, qui fut encore de six ans. Il s'occupa d'abord de la conversion des Hurons, qui se montrent, en général, assez dociles et disposés à suivre les avis des missionnaires. Leurs inclinations pour le christianisme et pour les Français leur attirent la haine des Iroquois, nation d'une férocité inouïe. Le P. Jogues ne tarda pas à tomber entre leurs mains ; et ils le traitèrent en esclave, le chargèrent du service du ménage, et

de préparer le bois nécessaire ; ils le traînaient dans leurs courses pour la pêche et la chasse ; il n'avait que des vêtements en lambeaux, et ses pieds étaient si mal défendus par ses chaussures délabrées qu'ils étaient tout en sang. Sa nourriture se composait d'une bouillie insipide, car il refusa de bonne heure de manger de la chair des animaux pris à la chasse, s'étant aperçu que l'on commençait par les offrir aux idoles. Il aurait pu s'échapper, mais il trouvait un motif de rester en cet état misérable, en ce qu'il lui était possible de porter les secours de la religion aux Français et aux Hurons chrétiens qui tombaient entre les mains des Iroquois, et qui ordinairement étaient mis à mort. Il eut le bonheur aussi de donner le baptême à beaucoup d'enfants qui expiraient, et même quelques Iroquois mourants reçurent le caractère du chrétien avec des dispositions heureuses. Mais à quel prix le missionnaire achetait-il ces âmes ? Plusieurs fois il fut résolu qu'il allait être brûlé à petit feu, selon l'usage des sauvages ses maîtres. Lorsqu'il lui fut prouvé qu'il ne pouvait rien pour leur salut, il profita de l'offre que lui firent les Hollandais, et revint un moment en France. La reine régente, Anne d'Autriche, voulut entendre de sa bouche le récit de sa mission, et elle s'écria : « On fait tous les jours des romans qui ne sont que mensonges, en voici un qui est une vérité, et où le merveilleux se trouve joint à l'héroïsme le plus admirable. » Le P. Isaac Jogues ne tarda pas à retourner parmi les Iroquois, et y fut tué d'un coup de hache, le 14 octobre 1648. Sa vie, écrite par le R. P. F. Martin, S. J., est parvenue promptement à la quatrième édition. En la lisant, il est impossible de ne pas se rendre à l'opinion d'Anne d'Autriche.

29. — Saint Pierre Claver, l'apôtre des nègres, appartenait aussi à la Compagnie de Jésus, et mourut huit ans après le P. Isaac Jogues, le 8 septembre 1654. Nous en avons déjà dit un mot, et l'héroïsme de sa vie est connu de tout le monde, surtout depuis que le Souverain Pontife Léon XIII l'a élevé sur les autels, 15 janvier 1888. Il suffit de signaler la réimpression de son histoire composée avec une grande exactitude par le P. B.-G. Fleuriau, S. J. La juste réputation de cet ouvrage est établie depuis longtemps. En la réimprimant, on a fait disparaître quelques passages peu historiques, et on a eu soin de revoir le texte, surtout pour les noms de lieux et les dates. Peut-être aurait-il été bon d'ajouter un chapitre sur la canonisation qui est seulement indiquée deux fois. L'illustration est intéressante.

30. — Le zèle que saint Pierre Claver déployait à Carthagène et dans l'Inde pour le soulagement des souffrances du prochain, saint Vincent de Paul, qui mourut six ans après, le 27 septembre 1660 l'exerçait sur la plus grande échelle à Paris et dans tout le royaume. Que dire de cet admirable serviteur de Dieu qui n'ait été écrit mille et mille fois ? Contentons-nous de constater que sa vie, composée par

ses disciples et signée par Louis Abelly, évêque de Rodez, a conservé sa valeur sans nuire à d'autres ouvrages tout récents, et qui sont aussi d'une valeur considérable. La Société Saint-Augustin a agi avec intelligence en en publiant un abrégé, et avec goût en l'ornant d'une illustration historique. L'épilogue est un peu trop bref et ne fait aucune mention du nouveau titre que S. S. Léon XIII a accordé à saint Vincent de Paul.

31. — Si la critique historique, conduite avec prudence et selon une méthode vraiment scientifique, produit tous les jours des fruits heureux, menée dans d'autres conditions, elle jette dans des conclusions téméraires et dangereuses. Vers 1826, M. Andriani, archidiacre de Huesco, et depuis évêque de Pampelune, prêchant le panégyrique de saint Vincent de Paul chez les prêtres de la Mission à Barbastro, soutint que l'apôtre de la charité était né en Espagne (p. 55) ; dernièrement M. Felici y Pèrez, traduisant le *Saint Vincent de Paul et sa mission* de M. Arthur Loth, y ajouta un appendice pour soutenir le même sentiment, et il paraît que trois périodiques se sont faits les défenseurs de cette opinion vraiment chimérique. Sur quoi en effet est-elle appuyée? Sur une simple tradition dont on ne pourrait citer un seul témoignage antérieur au dix-neuvième siècle. Dans un opuscule aussi exact que modéré, l'auteur anonyme que nous citons fait bonne justice de ces fausses prétentions et rapporte les témoignages les plus certains, les plus inattaquables pour prouver que le fondateur de la Mission et des Filles de la Charité est né à Pouy près de Dax. A défaut de l'acte de baptême, qui a péri dans un incendie avec tous les registres de l'église paroissiale, ce sont les lettres dimissoriales pour la tonsure (20 décembre 1596), les lettres de sous-diaconat (19 septembre 1598), du diaconat (19 décembre 1598), enfin les lettres d'ordination de la prêtrise conférée par l'évêque de Périgueux (23 septembre 1600). Une lettre de saint Vincent (1623), un acte de la famille de Goudé (17 avril 1625), une bulle d'Urbain VIII (12 janvier 1632), un acte de l'évêque de Dax et des lettres patentes de Louis XIV (1706); tous ces documents affirment que saint Vincent de Paul est né au diocèse de Dax. Certes l'Espagne est la patrie de saints illustres entre tous ; mais ce n'est pas une raison pour dépouiller la France d'un serviteur de Dieu qui tient sa place entre les plus grands.

32. — Nous nous rapprochons subitement et nous arrivons jusqu'au 7 avril 1719, jour de la mort du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle. Ce grand serviteur de Dieu sacrifia tout aussi pour venir au secours du prochain. Deux siècles se sont écoulés depuis la fondation de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, et les fruits heureux qu'il a produits sont attestés par les amis de la religion, plus encore par ses ennemis. La vie du fondateur, écrite par un ancien directeur d'école

normale, est fort intéressante et d'une lecture agréable. La partie la plus importante est la seconde, consacrée à exposer les principes pédagogiques du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, sa méthode et son mode d'enseignement.

33. — Dom Malachie d'Inguimbert, de l'ordre de Cîteaux, archevêque-évêque de Carpentras, mort en 1757, offre l'exemple d'un moine très fervent, très savant, qui devint un évêque attaché fortement à l'orthodoxie, d'une vie exemplaire par son assiduité à la prière, à la mortification, au travail; d'une générosité intelligente dont les bienfaits se font encore sentir. Sa vie, écrite avec beaucoup de soin par dom Bérengier, redresse des erreurs échappées à des historiens précédents et notamment à Dubois, dans son histoire de l'abbé de Rancé.

34. — Le dix-neuvième siècle va nous offrir une moisson assez nombreuse de mémoires dignes d'être environnées de la vénération à laquelle ont droit les vrais serviteurs de Dieu. Dès le lendemain de la persécution, nous voyons la vénérable Mère Marie-Jeanne Moreau jeter les fondements de la congrégation de la Providence de la Pommeraye, au diocèse d'Angers. C'est en 1809 qu'elle commença cette œuvre, sans dessein arrêté, sans ressources, et poussée uniquement par le désir de se sacrifier tout entière au service du prochain, et spécialement à l'éducation des jeunes filles. Admirablement secondée par un prêtre selon le cœur de Dieu, Charles-Augustin Desmarquais, elle accomplit des merveilles pour la glorification de Notre-Seigneur et pour le bonheur de ses frères. Les faits prodigieux ne sont point absents de cette histoire, et l'élément surnaturel y circule tellement de toutes parts, que l'on se croit reporté à un autre âge. A la suite de Marie-Jeanne Moreau, vient toute une légion de vierges, chez lesquelles les vertus chrétiennes produisent une élévation de sentiments et même une distinction de langage, qui surprendraient fort ceux qui ne connaîtraient pas la transformation que la grâce opère dans les âmes qui s'abandonnent entièrement à sa conduite. C'est donc au commencement du siècle présent que commença la congrégation dont nous parlons; voilà quatre-vingts ans, et elle est toujours animée du même esprit, toujours soulevée par le même souffle surnaturel. Il faut louer sans réserve le beau livre dans lequel dom Chamard nous fait connaître ces merveilles de la grâce; ses récits, d'une simplicité qui n'exclut pas l'élégance, charment véritablement l'esprit. Il a eu l'heureuse idée d'emprunter souvent, soit aux lettres des religieuses, soit aux registres de la maison, des relations d'une suavité fortifiante.

35. — Le bienheureux Clément-Marie Hofbauer prouve bien que l'esprit de saint Alphonse-Marie de Liguori est toujours vivant dans la famille religieuse qu'il a fondée. Le bienheureux Clément-Marie n'avait

terminé sa carrière qu'en 1820, appartient à notre époque. Il commença son laborieux ministère en 1786, au moment où allait éclater la secousse européenne qui accompagna la Révolution française. C'est au moment où tout croule en Europe que se déploie son activité apostolique. Tandis que les efforts réunis des protestants, des joséphistes et des illuminés, ou des francs-maçons, portent des coups formidables à la foi et à l'unité catholique, Clément-Marie demeure ferme dans sa foi, dans son espérance, et fécond en œuvres le salut pour des populations entières, qu'il consolide dans la soumission à la chaire de saint Pierre. Quels travaux n'endura-t-il pas pour obtenir cet heureux résultat! Voilà ce que raconte avec simplicité, et d'après les témoignages les plus certains, l'ouvrage du P. Haringer. Une première édition parut en 1877 et fut épuisée en très peu de temps. C'est sur la seconde édition qu'a été faite la traduction française que nous annonçons, en la recommandant comme œuvre de piété et d'histoire d'une haute valeur.

36. — Tandis que le bienheureux Clément-Marie Hofbauer réveillait et consolidait la foi chancelante en Europe, Simon-Gabriel Bruté l'implantait dans les États-Unis d'Amérique. Né à Rennes, en 1779, il fit sa première communion en 1791, sous la direction éclairée de l'abbé Caron. Il alla étudier la médecine à Paris, et entra bientôt, en 1803, au séminaire de Saint-Sulpice, où il eut pour guide spirituel M. Émery. Il devint, après avoir reçu le sacerdoce, professeur de philosophie au séminaire de sa ville natale. Dès le collège, il s'était lié d'amitié avec les deux frères de Lamennais; les tristes événements que l'on connaît le séparèrent du plus jeune, auquel, néanmoins, il porta toujours un grand intérêt, gardant jusqu'à la fin l'espoir d'un retour. En 1810, il passa en Amérique, se fixa dans l'Indiana et, en 1834, il fut établi premier évêque de Vincennes. C'était un bien pauvre diocèse, où il n'y avait qu'un autre prêtre dans la ville, avec lui. Durant cinq ans, il supporta la misère, mais toujours avec grâce et gaieté. Les récits de la sœur Théodore de Sainte-Marie des Bois, qui ont été publiés dans l'*Univers*, ont fait connaître en France ce digne prélat. Sa mémoire est toujours vivante en Amérique, et est bien digne de rayonner dans le monde entier.

37. — Le R. M. Anne Javouhey tient aussi un rang distingué parmi les saintes vierges qui, au commencement du dix-neuvième siècle, ont si efficacement travaillé à relever en France la religion par la pratique des œuvres de charité. Elle le doit à l'éminence de ses vertus et à l'importance de l'institut dont elle est la fondatrice. M. Léon Aubineau, s'attachant aux pas du R. P. Delaplace, mais d'une manière tout à fait libre, raconte la vie surprenante d'Anne Javouhey, fille d'un propriétaire rural des environs de Chalon-sur-Saône ; elle fonde une

école de petites filles dans la maison de son père ; associe ses trois sœurs à son œuvre, ne reçoit aucune réponse de l'évêque de Dijon, Henri Raymond, auquel elle demande une direction ; est bénie par Pie VII à son passage ; est encouragée et attirée à Chalon par l'excellent curé Jean-Joseph Olivier ; protégée par l'archevêque-évêque d'Autun, de Fontanges, et dès lors voit son institut prendre un développement merveilleux, mais qu'elle achète au prix de beaucoup de croix intérieures et extérieures. Toute cette vie est racontée d'une manière succincte, néanmoins complète et sympathique. La fondatrice mourut le 15 juillet 1851.

38. — Dom Jean Sallier, né à Aix en 1806 et mort à la Grande-Chartreuse en 1861, a montré, par son exemple, que les merveilles de la Thébaïde sont possibles de notre temps, comme au cinquième et au sixième siècle. Un attrait surnaturel l'appela, dès l'enfance, à la vie solitaire. Au collège de sa ville natale, au séminaire de Saint-Sulpice et à celui d'Avignon, il fut considéré par ses maîtres et ses condisciples comme un saint. Contrarié dans sa vocation pour le cloître par sa mère, femme cependant d'une grande vertu, après dix ans de patience, il se rendit secrètement près des fils de saint Bruno, où il eut, plus tard, la joie de recevoir cette bonne mère, mieux éclairée. Les conversations de dom Jean Sallier rappellent les colloques de saint Augustin avec sainte Monique. Le fervent chartreux remplit plusieurs emplois importants dans son ordre, et, malgré sa vie cachée, ses vertus lui attiraient la vénération de tout le monde. Le roi de Piémont, Charles-Albert, le demanda pour la Chartreuse de Turin, et il le traitait avec une affectueuse vénération. Rappelé en France, dom Jean Sallier édifia, durant plusieurs années, la maison de Montrieux ; puis, rentré à la Grande-Chartreuse, il couronna par une sainte mort vingt-cinq années d'une vie qui rappelle les pères du désert. Admirateur sincère et témoin bien instruit, dom Victor Doreau nous trace un portrait fidèle du serviteur de Dieu. Il ouvre, en même temps, le cloître dans lequel ont fleuri de si pures vertus, et son livre offre une lecture attrayante, édifiante et très instructive, par les données qu'il fournit sur les usages des chartreux.

39. — L'histoire de la Mère Marie-Thérèse est faite pour réconcilier avec notre époque. Si le spectacle des affaires publiques est propre à jeter la tristesse et le dégoût dans les âmes, la vie de ces troupes d'élite qui se consacrent obscurément au bien et ne craignent aucun sacrifice, même celui de la vie, relève et affermit les courages. Jeanne Haze, en religion Mère Marie-Thérèse, née à Liège le 27 février 1782, fonda, avec l'aide d'un saint prêtre, Jean-Guillaume Habets, la congrégation des Filles de la Croix, qui se consacrent à l'éducation des jeunes filles du peuple, au soin des hôpitaux, des orphelinats et autres bonnes œuvres.

Après la malheureuse guerre de 1870-1871, quatorze sœurs reçurent des décorations pour le courage qu'elles montrèrent à secourir les soldats malades et toutes furent louées dans une lettre de la reine Augusta. Elles n'en furent pas moins persécutées et chassées par le gouvernement protestant de la Prusse, mais regrettées et pleurées par les populations catholiques. Aujourd'hui elles sont répandues dans toutes les provinces rhénanes, en Allemagne, en Belgique, en Angleterre et dans les Indes. Le Saint-Siège les a canoniquement reconnues. La sainte fondatrice mourut le 7 janvier 1876, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. M. Théophile de Ville a rendu un vrai service en faisant connaître cette noble vie et en rapportant les maximes de la fondatrice sur la vie religieuse et sur l'éducation.

40. — La courte existence du P. Jules Delahaye, de la société de Marie et missionnaire en Océanie, est racontée avec beaucoup de fidélité par le R. P. Grenat, de la même société. Le lecteur y trouvera des détails intéressants sur l'école apostolique de Saint-Laurent-sur-Sèvre, sur l'ordre des Maristes qui a déjà fourni plusieurs martyrs, parmi lesquels on compte le Vénérable Pierre-Louis Chanel, dont la béatification aura lieu à la fin de l'année jubilaire 1888. On trouve aussi dans ce livre des renseignements pleins d'intérêt sur l'archipel Samoa, où le P. Delahaye exerça son zèle apostolique. Ce pieux missionnaire était né le 4 mars 1837 et mourut le 25 mars 1883. Sa vie est écrite d'après sa correspondance. A la suite, l'auteur a donné une courte notice sur le P. Amand Camû, né le 5 novembre 1839, et mort le 19 avril 1867. Une étroite amitié unissait ces deux nobles fils de la société de Marie.

41. — Le R. P. X.-A. Séjourné caractérise exactement le pieux religieux dont il retrace la longue carrière par ce mot de l'épigraphe : *Operarium inconfusibilem*. Il y a grand profit et une jouissance spirituelle profonde à suivre la vie du Père Pierre Chaignon, mort à quatre-vingt-onze ans et soixante-quatre de vie religieuse dans la Compagnie de Jésus. Le P. Chaignon trouvait en venant au monde des exemples de zèle ecclésiastique dans sa famille ; aux sacrifices que demande le sacerdoce, il voulut joindre ceux de la vie régulière, et il fut fidèle jusqu'au bout à cette immolation de tous les instants. Ce qui le distingue au milieu de beaucoup d'autres, c'est son zèle pour les missions. Dès 1828, il commença à l'exercer dans le diocèse du Mans. De bonne heure il se sent appelé à travailler à la sanctification du clergé par la prédication des retraites pastorales. La Providence, qui lui avait départi un don particulier pour ce ministère, voulut qu'il fût appelé successivement dans tous les diocèses de France, moins trois. Ces relations avec le clergé le mirent en rapport avec presque tous les évêques de France ; il en reçut les marques les plus signa-

lées de respect et d'affection ; de son côté rien de plus soumis et en même temps de plus ferme. De 1839 à 1843, le P. Chaignon fut supérieur de la résidence d'Angers ; il y supporta avec son abnégation habituelle les difficultés inhérentes à une première installation. A cette occasion le P. Séjourné donne des détails très intéressants sur l'accueil que la population d'Angers fit aux fils de saint Ignace, qui répondirent à ces avances par un zèle tout particulier pour les travaux apostoliques. Le P. Chaignon poussait dans cette voie avec une ardeur qui fut jugée excessive par ses supérieurs. Rien n'est plus admirable que l'humilité avec laquelle il reçut cet avertissement. Il en fut toujours de même dans tout le cours de sa longue carrière et jusqu'aux derniers jours. Aussi la lecture de sa vie est-elle d'une grande utilité, parce qu'elle est écrite avec une vérité parfaite ; les côtés défectueux qui sont l'apanage de notre nature déchue ne sont point dissimulés et l'esprit attentif goûte d'autant mieux les exemples du saint religieux qui tournait à profit pour son âme ces accidents de la vie religieuse. Il faut remarquer dans la vie du P. Chaignon le soin qu'il apportait à préparer ses instructions. Cet homme, qui avait tant prêché durant sa carrière, ne parlait jamais sans préparation, et, quoiqu'il eût étudié profondément les sciences ecclésiastiques, il ne cessait jusqu'à la fin de consacrer à l'étude tous les instants que le ministère ou la prière lui laissaient disponibles. Par cette économie du temps, le P. Chaignon put suffire à plusieurs ministères et trouva encore le moyen de composer des ouvrages dignes de recommandation. *Le Prêtre à l'autel* et les *Méditations sacerdotales* sont les deux principaux. La charité du P. Chaignon pour les prêtres de Jésus-Christ lui inspira la fondation de deux œuvres, celle de Saint-Joseph et celle de Saint-Michel, dans le but de secourir les âmes du purgatoire. Sa vie, écrite avec une vive admiration et une grande vérité par un témoin de tous les jours, est destinée à rendre de signalés services surtout aux prêtres et aux religieux.

42. — Madeleine-Joséphine-Henriette de la Fare, supérieure du Saint-Sacrement de Bollène, et fondatrice des maisons d'Avignon et de Carpentras, appartenait à une famille occupant un rang distingué dans le Dauphiné, et considérée à la cour. L'un de ses frères, Louis-Henri, devint successivement évêque de Nancy, archevêque de Sens et cardinal ; ses autres frères et sœurs contractèrent de brillantes alliances. Madeleine obtint, non sans peine, d'entrer dans le monastère des religieuses du Saint-Sacrement de Bollène. Elle gouvernait cette maison en qualité de supérieure lorsque la Révolution éclata. Toutes les religieuses de Bollène se montrèrent d'une fermeté inébranlable pour maintenir leurs engagements sacrés, et treize eurent le bonheur de verser leur sang pour la foi. Durant ce temps, la Mère de la Fare avait essayé de vivre

obscurément avec ses sœurs dans une maison privée ; mais elle fut obligée de se retirer près de sa mère devenue veuve depuis longtemps. Elles furent jetées toutes les deux en prison, et dès que la persécution s'apaisa, la zélée supérieure de Bollène vint rejoindre ses sœurs ; celles qui étaient dans leurs familles s'empressèrent de regagner le bercail. Pour pouvoir être tolérées et pouvoir vivre à cette époque, il fallut s'unir à des religieuses ursulines, en porter le nom, le costume, et, comme elles, se charger des classes des enfants. Au bout de quelques années, elles purent revenir à la vie contemplative, et reprendre leur nom et leurs observances, ainsi que leur habit. Peu après, la Mère de la Fare acheta, pour 7,000 fr., l'ancien monastère de la Visitation d'Avignon, et elle vint s'y établir avec quelques religieuses tirées de celui de Bollène. Ce fut là qu'elle reçut la visite de la Dauphine, qui voyageait dans le Midi. La Mère de la Fare eut encore la joie de fonder une maison à Carpentras; mais ce ne fut pas sans éprouver de pénibles difficultés. Sa profonde piété n'en souffrit aucun dommage, pas plus que l'aménité avec laquelle elle accueillait tout le monde. Plus d'une fois on put constater des interventions surnaturelles, et il n'y a rien là de surprenant en considérant les éminentes vertus de la Mère de la Fare et de plusieurs des religieuses qui vivaient sous sa conduite. C'est là, en effet, l'un des beaux côtés du livre de M. L. Bouyac, c'est qu'il nous fait connaître beaucoup d'âmes saintes en rapport avec Madeleine de la Fare. Il expose aussi très bien les règles, coutumes et usages de l'ordre du Saint-Sacrement. Mgr Marbot a pu écrire : « Cet ouvrage me paraît non seulement d'une doctrine sûre, mais encore, ce qui est plus rare, d'une doctrine abondante et substantielle. » Nous pourrions signaler quelques légères distractions, comme le Dauphin, frère au lieu de père de Louis XVI (p. 14). La Mère de la Fare mourut dans le monastère de Carpentras, le 23 février 1828.

43. — Si l'action extérieure était le meilleur titre au souvenir, Léon Besnardeau n'aurait pas de biographie. Enlevé si jeune et durant la période de formation, il n'a pu rien produire au dehors; néanmoins, ceux qui ont pu admirer de près les prédilections divines sur cet enfant et sa fidélité courageuse ont pensé qu'il ne suffisait point de dessiner en quelques pages sa figure aimable et pieuse, et qu'il fallait un tableau plus complet pour faire comprendre la vénération qu'il s'était attirée de tous ceux qui ont suivi ses actions et ont été témoins de sa mort. C'est pour remplir le vœu de ses condisciples et de ses frères dans la vie religieuse que le P. Longhaye a écrit ce livre édifiant et attachant, dans lequel revit tout entier ce jeune jésuite qui a été caractérisé par ce mot : « C'est un saint Jean Berchmans artiste. »

44. — Des sentiments très élevés animent le Journal de Joséphine J..., décédée pieusement le 4 septembre 1887, à Aix-en-Provence, à

l'âge de vingt-sept ans. On peut y louer la pureté de la doctrine et la sûreté du goût littéraire.

45. — Depuis 1845, époque à laquelle il vint se fixer à Paris, jusqu'en 1871, date de sa mort, Mgr Darboy s'est trouvé mêlé plus ou oins à presque tous les grands événements qui se sont accomplis dans l'Église, et spécialement en France. Il n'est pas surprenant par là même que sa mémoire soit discutée. Il y avait en lui de merveilleuses aptitudes et il a accompli des choses dignes des plus grands éloges ; mais il y avait à côté de cela des faiblesses singulières et il a commis des fautes graves. M. l'abbé Guillermin nous fait connaître ce prélat sous tous les rapports. Sans doute, il est plus porté à l'admiration qu'au blâme ; mais il raconte tous les faits et chacun est libre de les apprécier selon ses sentiments. Des documents précieux, des renseignements privés mis à la disposition de l'auteur lui ont permis d'éclairer nombre de points jusqu'ici restés obscurs. Il n'est pas permis d'en douter, il viendra par la suite de nouvelles révélations, comme la publication du journal quotidien que tenait le prélat ; mais en attendant, les pages de M. Guillermin causeront plus d'une surprise. Au mérite de l'impartialité, la vie de Mgr Darboy unit celui d'un mérite littéraire incontestable : partout le récit est rapide et d'une clarté parfaite. Mgr Oury, évêque de Fréjus et Toulon, a écrit une lettre-préface qui ajoute à l'autorité des renseignements ; puis les cardinaux Manning et Capecellatro et un grand nombre d'archevêques et évêques ont adressé à l'auteur des lettres de félicitations. S. E. le cardinal Langénieux dit que la vie de Mgr Darboy, par M. l'abbé Guillermin, est un beau livre, et S. E. le cardinal Capecellatro atteste que c'est une histoire touchante, écrite dans un véritable esprit catholique. Tant de qualités réunies assurent à ce livre un succès durable.

DOM PAUL PIOLIN.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *Tableau historique du département des Hautes-Alpes*, par J. ROMAN. 1re partie. Paris, Alph. Picard, 1887, in-4 de XXXII-204 p., 15 fr. — 2. *Histoire de la principauté de Donzère*, par J. FERRAND. Paris, Quantin, 1887, in-12 de VIII-322 p., 3 fr. 50. — 3. *La Commanderie et l'Hôpital d'Ordiarp, dépendance du monastère de Roncevaux en Soule (Basses-Pyrénées)*, par l'abbé V. DUBARAT. Paris, Alph. Picard ; Pau, L. Ribaut, 1887, in-8 de VI-342 p., 7 fr. 50. — 4. *Histoire de Ménil et de ses Seigneurs d'après des documents inédits (1040-1886)*, par ANDRÉ JOUBERT. Paris, Lechevalier, 1888, in-8 de 200 p., 7 fr. — 5. *Histoire de Saint-Denis d'Anjou (Xe-XVIIIe-siècle)*, par le même. Paris, Lechevalier, 1887, in-8 de 178 p., 16 dessins, 3 fr. 50. — 6. *Histoire de la baronnie de Craon, de 1382 à 1626*, d'après les archives inédites du chartrier de Thouars (fonds Craon), par le même. Paris, E. Lechevalier, 1888, in-8 de VIII-600 p., 5 fr. — 7. *Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du XIIIe siècle*, par ABEL LEFRANC. Paris, Vieweg, 1887, in-8 de X-251 p. (Bibliothèque de l'École des hautes études), 6 fr. — 8. *Histoire de l'Alsace. Entretien d'un père alsacien*, par EDWARD SIEBECKER. Paris, Hetzel, 1888, in-12 de 316 p. (*Bibliothèque d'éducation et de récréation*), 3 fr. — 9. *Le Plus ancien R*-

gistre des délibérations du conseil de ville de Troyes (1429-1433), par Alphonse Roserot. Troyes, Dufour-Bouquot, 1886, in-8 de 308 p. (Extrait de la collection de documents inédits, publiés par la Société académique de l'Aube). — 10. *Bibliothèque historique du Lyonnais. Mémoires, notes et documents pour servir à l'histoire de cette ancienne province et des provinces circonvoisines de Forez, Beaujolais, Bresse, Dombes et Bugey*, publiés par M.-C. et Georges Guigue. Lyon, Vitte et Perrussel, 1886-1887, in-8 de 5 livraisons. — 11. *Le Vieux Tulle*, par René Fage. Tulle, imp. Crauffon, 1888, in-8 de 378 p., 7 fr. 50. — 12. *Sommaire Description du pays et comté de Bigorre*, par Guillaume Mauran, avocat au sénéchal de Tarbes. Chronique inédite publiée pour la Société historique de Gascogne par Gaston Balencie. (*Archives historiques de la Gascogne*, fasc. XIV.) Paris, H. Champion; Auch, Cocharaux, 1887, in-8 de lxvi-248 p., 10 fr. — 13. *Histoire municipale de Versailles, politique, administration, finances (1787-1799)*, par Laurent-Hanin, archiviste de la mairie, publiée sous les auspices du Conseil municipal. Tome I. Versailles et Paris, L. Cerf, 1885, in-8 de xxviii-380 p., 7 fr. 50.

1. — Le *Tableau historique du département des Hautes-Alpes*, dont M. Roman fait paraître la première partie, est le complément de deux ouvrages importants du même auteur : *le Dictionnaire topographique* et *le Répertoire archéologique des Hautes-Alpes*. M. Roman a tenu à ne pas laisser subsister de lacune dans ses travaux sur une région que nul ne connaît mieux que lui. Le *Tableau historique des Hautes-Alpes* est un exposé complet de ce que l'on sait de l'histoire ecclésiastique, administrative, judiciaire, industrielle et commerciale des différentes localités du département. Un article particulier est consacré à chaque commune ; l'ordre où se succèdent ces courtes monographies est celui des anciennes divisions territoriales du pays. L'auteur a condensé dans un seul volume un nombre considérable de dates et de renseignements de tout genre. Il a dû se contenter, quant à présent, de donner la bibliographie des livres imprimés, réservant pour un second ouvrage, qui sera comme le cartulaire général des Hautes-Alpes, l'analyse des documents antérieurs à l'année 1500, et utilisés dans la première partie du *Tableau historique*. On ne saurait être surpris qu'il se soit parfois glissé de légères inexactitudes dans un travail aussi considérable. C'est « Allmer » et non « Allemer » que doit être écrit le nom du savant épigraphiste lyonnais (p. ix) ; la *Bibliothèque de l'École des chartes* est improprement qualifiée, *Bulletin de l'École des chartes* (p. 100, col. 1) ; il n'y a pas à hésiter entre les deux formes *Crémieu* (p. 6, col. 2) et *Crémieux* (p. 49), la première est seule correcte. Il sera peut-être plus utile de signaler à la page xxii de l'introduction, une assertion qui, sous une forme trop générale, est certainement erronée. Parlant des « seigneurs majeurs, » M. Roman rappelle qu'ils avaient le *merum mixtumque imperium*, « dont, dit-il, on a fait depuis, par un barbarisme curieux, la juridiction mère, mixte et impère. » Que certaines chartes, et surtout des copies de chartes plus anciennes, renferment ce non-sens, la chose n'est pas impossible, mais dans une infinité d'actes, notamment dans les contrats d'aliénation du domaine royal, si fréquents au seizième siècle, on trouve la formule suivante :

« toute juridiction, *mère et mixte impère.* » Traduction aussi inharmonieuse que peu française, mais qui a un sens et un sens très clair.

2. — Donzère, petite commune de la Drôme, situé à l'extrémité méridionale du département, eut, au moyen âge, une existence propre, sinon indépendante. Son territoire constituait une principauté dont les évêques de Viviers finirent, après bien des vicissitudes, par rester les seuls seigneurs. M. Ferrand a consacré à Donzère une intéressante monographie de plus de trois cents pages. L'auteur a tiré un bon parti des archives communales de cette bourgade très riches encore, malgré l'incendie de 1854. Il a su, sans ralentir le récit des événements, accorder une place à l'histoire des plus vieilles familles de la localité; problème délicat et souvent mal résolu dans des ouvrages plus importants. Si le livre de M. Ferrand laisse à la lecture une impression en général satisfaisante, il n'est pas à l'abri de la critique. On peut reprocher à l'historien de Donzère de la témérité en matière d'étymologie (Voy. tout le chapitre I, en particulier p. 10; p. 110, note 1, etc.), des appréciations contestables, bien des erreurs de détail qu'il serait trop long de relever ici, parfois même de véritables inadvertances. Quels sont les prétendus syndics qui à Rome auraient été chargés d'administrer la cité (p. 68, n. 1)? — *Civis Dunzeræ* (p. 83) doit être traduit par *bourgeois de Donzère :* — la définition des *lods*, donnée p. 148, n. 1, est inexacte; — l'ordonnance de Villers-Cotterets est de 1539 et non de 1538 (p. 157, n. 1), etc. — *Per quinquaginta et centum annos* (p. 152) n'a jamais signifié *depuis quinze cents ans.*

3. — Le village d'Ordiarp, qui faisait autrefois partie de la Soule, est compris aujourd'hui dans l'arrondissement et le canton de Mauléon. Dès le douzième siècle on y constate l'existence d'une communauté de clercs réguliers qui, probablement vers 1270, cédèrent tous leurs droits au monastère de Roncevaux. A partir de cette époque, Ordiarp figure, avec le titre de « commanderie », parmi les dépendances de cette abbaye. Un hôpital y fut fondé, mais placé en dehors des voies de communication que suivaient le plus habituellement les pèlerins et les voyageurs, cet établissement ne semble pas avoir rendu de grands services. Jusqu'à la fin du seizième siècle, nul ne contesta les droits de Roncevaux sur Ordiarp; mais en 1590, l'évêque d'Oléron, s'autorisant de ce que la commanderie espagnole était depuis plus de dix ans sans titulaire, disposa de ce bénéfice au profit d'un ecclésiastique de son diocèse. Cette mainmise par l'évêque d'Oléron sur le prieuré d'Ordiarp fut le point de départ d'une interminable lutte juridique qui ne finit qu'en 1712 par un accord conclu entre les religieux de Roncevaux et l'évêque de Bayonne. Entre temps, en effet, un nouveau compétiteur avait surgi. Dépouillé des biens qu'il possédait en Espagne, au cour des guerres que ce pays soutint contre la France dans la première moi-

tié du dix-septième siècle, l'évêque de Bayonne s'indemnisa de ses pertes en s'emparant des domaines que le couvent de Roncevaux avait conservés en France. A peine la situation de Roncevaux était-elle régularisée que son hôpital fut transféré à Mauléon, tout en continuant à subsister à l'aide des revenus de la commanderie. Tels sont les faits exposés par M. Dubarat, d'un style clair, facile et parfois non sans agrément. J'aurais désiré qu'il eût donné plus de détails sur les origines ou tout au moins sur le fonctionnement de l'hôpital et sur le village d'Ordiarp, qui s'est formé et développé autour du prieuré.

4. — M. André Joubert est l'auteur de nombreux travaux sur l'histoire de l'Anjou. Si l'étude très complète qu'il vient de consacrer au bourg de Ménil, — commune de douze cents âmes, située sur la Mayenne, à une faible distance de Château-Gontier, — présente peu de faits d'un intérêt général, on ne saurait méconnaître le soin apporté à la publication de ce nouveau volume. L'histoire de Ménil va de 1040 jusqu'à nos jours. Trois chapitres sur dix suffisent à retracer tout ce que l'on sait du passé et même du présent de cette localité; les sept autres sont pleins de renseignements sur les anciennes églises et chapelles du bourg, sur les familles seigneuriales, parmi lesquelles celle de Racappé brille d'un éclat particulier. Les pièces justificatives et les appendices occupent près de la moitié du volume. Les différentes parties auraient pu, me semble-t-il, être distribuées d'une façon plus heureuse. Le chapitre I, par exemple, eût gagné à être allégé des notes statistiques que M. Joubert a reproduites, en leur conservant trop fidèlement la forme sous laquelle elles lui ont été communiquées. Elles eussent été mieux placées à la fin du volume.

5. — Saint-Denis d'Anjou (Mayenne, arrondissement de Château-Gontier, canton de Bierné), qui figure dès le onzième ou le douzième siècle parmi les possessions du chapitre de Saint-Maurice d'Angers, n'a, comme le Ménil, qu'une très courte histoire. M. Joubert l'a retracée, avec le même soin, la même recherche patiente des moindres textes. Malheureusement, le défaut d'ordre et de méthode est encore plus sensible dans cette deuxième publication que dans la première. L'accumulation de notes, à peine liées entre elles, accuse une composition hâtive. En revanche, ce volume est illustré de façon à satisfaire les plus exigeants; il ne contient pas moins de seize dessins, qui, presque tous, offrent un intérêt archéologique.

6. — L'histoire de la baronnie de Craon commence, sans préambule, en 1382, époque où elle entra dans la maison de la Trémoille; une partie de cet ouvrage intéresse donc cette illustre famille. En dehors des nombreux détails donnés sur la ville de Craon, son administration intérieure, les travaux qui y furent exécutés au quinzième et au seizième siècle, nous signalerons comme particulièrement intéressants

les chapitres dans lesquels sont retracés les troubles occasionnés par la Réforme. Parmi les pièces justificatives, au nombre de cent vingt-six, plusieurs sont considérables et très importantes. Est-il besoin de répéter que nous retrouvons dans cet ouvrage les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans les précédents? Les documents découverts par l'auteur ont été analysés et dépouillés avec soin; ce livre est vraiment bourré de faits; mais souvent ils manquent de liaison. La composition a été un peu négligée, ce qui rend la lecture parfois difficile. Ces petits vices de forme n'empêchent pas cette œuvre d'avoir une réelle valeur historique.

7. — Noyon est une des villes dont le passé méritait d'être l'objet d'une étude approfondie. Ses annales offrent plus d'un fait qui intéresse l'histoire même de la France; et ses institutions, très originales à certains égards, jettent un jour nouveau sur celles dont furent dotées des cités voisines, telles que Soissons, Beauvais, Laon et Amiens. Mentionné pour la première fois dans l'itinéraire d'Antonin, sous la forme latine *Noviomagus,* Noyon ne prend quelque importance et ne commence à jouer un rôle qu'à partir du sixième siècle. C'est vers 531, en effet, que saint Médard y transféra l'évêché primitivement établi dans la *civitas Veromanduorum,* c'est-à-dire à Saint-Quentin. Au neuvième siècle, Noyon fut, comme toutes les villes du nord-ouest de la France, exposé aux incursions des Normands. Ceux-ci réussirent à y pénétrer, en 859, grâce à une surprise de nuit; mais ce fut un succès isolé. Deux tentatives du même genre, renouvelées à quelques années d'intervalle, furent repoussées. Lorsqu'en 987 l'assemblée qui allait donner la couronne de France à Hugues Capet se réunit à Noyon, la féodalité avait triomphé dans cette ville comme partout ailleurs. Au onzième et au douzième siècle, les documents, heureusement moins rares que dans les époques précédentes, révèlent clairement la suprématie de l'évêque, devenu le seigneur temporel de la cité. Pendant quelque temps il a en face de lui un châtelain, dernier représentant du pouvoir royal, et en fait simple gardien d'une tour, démolie en 1027, à la suite d'un mouvement populaire. Dès 1108, l'évêque Baudry (qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur des *Gesta episcoporum cameracensium*) concédait, de son plein gré, à ses vassaux une charte communale. La charte de Noyon, comme les plus anciens documents du même genre, est fort courte, les parties intéressées n'ayant eu d'autre préoccupation que de prévenir des contestations toujours renaissantes. La cité est administrée par un maire élu, chaque année, et par des jurés, dont l nombre n'était pas inférieur à trente. Le maire et les jurés, en dehor des attributions qui leur appartiennent naturellement, ont une cer taine juridiction en matière de police; juridiction fort restreinte, ca au-dessus d'eux on trouve les échevins, véritables juges, dont le mod

de nomination est très curieux; enfin, l'évêque, investi du droit de haute justice. Encore n'est-il pas seul à l'exercer. Il a dû abandonner une part de son autorité judiciaire au châtelain, devenu un rival redoutable. En ce qui concerne les rapports de la commune avec l'évêque, il convient de distinguer deux périodes. Pendant la première, qui comprend tout le douxième siècle, les bourgeois agissent avec plus de résolution, plus de hardiesse, et ont souvent gain de cause; au treizième siècle, c'est l'autorité épiscopale qui triomphe. L'administration municipale était restée à Noyon le partage presque exclusif de quelques familles. De nombreux subsides réclamés par le roi, de lourdes amendes auxquelles la commune était fréquemment condamnée, aggravèrent les conséquences d'une mauvaise gestion financière. En 1279, les Noyonnais espéraient encore conjurer un désastre par une liquidation à l'amiable, et dans un document curieux, déjà publié et étudié par M. de Boislisle, ils indiquèrent les bases de cette opération. Leurs propositions furent repoussées et il s'en suivit une banqueroute pure et simple. Cette catastrophe, qui entraîna la chute de la commune de Noyon, clôt une première période de l'histoire de la ville, la seule dont M. Lefranc se soit occupé dans son travail. Il s'est, d'ailleurs, attaché de préférence à l'histoire des institutions; celle des faits tient peu de place dans son livre, surtout à partir de 1108; il eût été bon cependant, croyons-nous, de parler en quelques mots de la construction de la cathédrale, fait toujours important dans la vie d'une ville, au moyen âge. Nombre de questions sont plutôt indiquées que résolues, et l'on se heurte souvent à de véritables problèmes qui semblent soumis à la sagacité du lecteur. En somme, ce livre fait honneur à M. Lefranc. Il atteste des recherches consciencieuses, dont le résultat est exposé avec méthode, d'un style clair quoique fort inégal, et si notre curiosité n'est pas toujours satisfaite, c'est, sans doute, qu'on ne pourra jamais pénétrer bien avant dans la connaissance des premiers siècles du moyen âge.

8. — L'*Histoire de l'Alsace*, de M. Siebecker, n'est point une œuvre d'érudition, ni même une histoire complète. C'est une suite de tableaux, dont chacun doit faire revivre d'une façon saisissante la physionomie d'une époque caractéristique. Par quelle fatalité cet exposé sommaire est-il plein d'erreurs de détails et d'appréciations peu justes? Malgré le charme de certains récits et l'intérêt poignant des derniers chapitres, la lecture de ce livre, auquel manque la sereine impartialité de l'histoire, laisse une impression pénible. L'auteur, qui fait grand cas des légendes, parce qu'elles ouvrent un champ plus libre à l'« ingéniosité » de l'écrivain, a une foi entière dans la légende révolutionnaire, d'après laquelle l'Alsace n'est devenue vraiment francaise que depuis 1790. Au demeurant ce serait accorder à ce volume une importance exagérée

que de s'attarder à une longue critique et de relever toutes les assertions contestables qu'on y rencontre.

9. — La *Bibliothèque historique du Lyonnais* est un recueil de dissertations, de notes et de documents inédits, destinés à servir à l'histoire du Lyonnais et de plusieurs provinces circonvoisines, telles que le Forez, le Beaujolais, la Bresse, la Dombes et le Bugey. Quelques-uns des mémoires qui y sont insérés ont, par leur étendue comme par le sujet qu'ils traitent, une importance exceptionnelle. Il me suffira de signaler les articles consacrés aux *Récluseries de Lyon* (fascic. 2), à la *Fête des Merveilles* (fasc. 3), à la *Grande « rebeine »* de 1529 (fascic. 4 et 5) et aussi, bien qu'elle soit fort courte, la note où est rectifiée une curieuse erreur, commise par tous les historiens locaux à propos des origines de la commune de Lyon. La continuation d'un recueil dont l'apparition a été certainement saluée avec reconnaissance par tous les travailleurs sérieux paraissant désormais assurée, il ne reste qu'à souhaiter que les fascicules dont il se compose se succèdent à de moindres intervalles et d'une façon plus régulière.

10. — *Le Plus ancien Registre des délibérations du conseil de ville de Troyes* va du 22 septembre 1425 au 25 septembre 1433. Rédigé au plus fort de la guerre de Cent ans, ce registre offre un grand intérêt pour l'histoire locale et fournit même à l'histoire générale quelques indications utiles. M. Roserot a eu l'heureuse idée de grouper méthodiquement dans une introduction d'une trentaine de pages tous les renseignements qu'un document de cette nature ne pouvait manquer de donner sur la vie municipale de Troyes au quinzième siècle. Deux tables, l'une des *principales matières*, l'autre des *noms de lieux*, facilitent les recherches dans le corps du volume. L'annotation est très sobre, quoique parfois superflue ; mais les notes historiques, qu'on ne multiplie jamais trop, font défaut. Une observation de détail m'est suggérée par la lecture de la table des matières. Les mots *jusarme* et *voguelaire*, qui se trouvent dans le texte et peuvent figurer à l'index alphabétique (p. 302, 303), devraient être remplacés, dans l'introduction (p. 21), par les formes plus connues et communément acceptées : *guisarme* et *veuglaire*.

11. — M. René Fage ne s'est pas proposé d'écrire l'histoire de la ville de Tulle, mais celle des monuments que renferme la vieille cité limousine. Des monographies distinctes sont consacrées aux anciens remparts de la ville, au château, aux maisons les plus intéressantes, aux églises et aux couvents qui ont échappé à la destruction. Des gravur de valeur inégale permettent au lecteur de suivre les descriptions l'auteur. Bien que ces chapitres n'aient pas de lien apparent, ils « pr sentent néanmoins un tableau à peu près complet de la ville. » Comm le dit justement M. Fage, « on n'y trouve pas l'histoire de la capitale

Bas-Limousin, mais le cadre de la scène de cette histoire » et il ajoute : « Les institutions, le foyer, les industries et le commerce de nos pères feront peut-être un jour l'objet d'un autre ouvrage. » Souhaitons que ce second volume ne se fasse pas attendre, et qu'écrit avec la même abondance d'informations il offre un tableau plus vivant encore du *Vieux Tulle*.

12. — La *Sommaire Description du païs et comté de Bigorre* est divisée en deux parties, l'une contenant la géographie de la Bigorre, l'autre son histoire. La première partie contient des notions intéressantes sur le climat, les cours d'eau, les montagnes et les vallées, les productions du pays, et fournit de précieux renseignements ethnographiques sur les habitants. Le début de la seconde partie, où l'auteur entreprend, sans avoir à sa disposition les matériaux nécessaires, de retracer l'histoire des origines du comté et de ses premiers souverains, n'offre qu'un médiocre intérêt. Mais lorsqu'il arrive à une époque plus rapprochée, au seizième siècle, qui le vit naître, le chroniqueur s'étend avec complaisance sur les événements qu'il raconte, et tout dans sa narration révèle un historien bien renseigné sur les guerres de religion. Son nom, inconnu jusqu'ici, nous est révélé grâce aux recherches persévérantes et sagaces de M. Balencie. L'annotation, aussi riche et aussi détaillée que possible, dénote chez l'éditeur une connaissance approfondie du pays et des sources de l'histoire locale. Il a fait suivre le texte de la *Sommaire Description* d'un grand nombre de fac-similés de signatures, qui pourront faciliter singulièrement des recherches ultérieures sur les personnages cités dans cette importante publication.

13. — L'auteur de l'*Histoire municipale de Versailles* a si minutieusement compulsé les archives de la ville et du département, si soigneusement noté les moindres événements, que le premier volume de son histoire ne comprend que quatre années, de 1787 à 1790. Dans un chapitre préliminaire, M. Laurent-Hanin raconte les origines de Versailles et son histoire sommaire jusqu'en 1787, époque à laquelle la ville fut dotée d'une organisation municipale qui lui avait été refusée jusqu'alors. Puis il montre la nouvelle municipalité en fonctions, décrit les assemblées électorales qui précèdent les États généraux, la formation de la garde nationale, le départ du roi pour Paris, les réclamations et les regrets que ce départ suscita dans la population, les petites émeutes amenées par la cherté des subsistances ainsi que les premières capitulations de l'autorité. En mars 1790, une municipalité plus populaire fut installée, le désordre s'accentua et se manifesta de diverses manières jusqu'à la fin de l'année. M. Laurent-Hanin a donné dans son livre, tout en suivant l'ordre chronologique, une place très considérable à l'administration et aux finances de la ville, et il a utilisé pour cela tous les documents qu'il a pu rencontrer. Mais c'est un

partisan décidé de la Révolution; l'état de choses qui subsistait avant 1789 est pour lui « monstrueux; » en ce qui touche la religion, il se tient la plupart du temps sur la réserve, quoique perce parfois un certain ton d'hostilité. ***

THÉOLOGIE

Œuvres polémiques de Mgr Freppel, évêque d'Angers. IXe série. Paris, Palmé, 1888, in-12 de 574 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mgr Freppel vient de publier la neuvième série de ses œuvres polémiques; les catholiques ne s'en plaindront pas, dans un temps où, plus que jamais, il leur est nécessaire d'être toujours armés pour la lutte. Plusieurs des questions traitées dans ce volume ont été déjà traitées dans les volumes précédents : n'accusons pas toutefois Mgr Freppel de se répéter, mais reconnaissons plutôt que nos adversaires ne se lassant pas de porter la guerre sur les mêmes points, il est nécessaire aussi que sur les mêmes points se porte la défense. Mgr Freppel sait d'ailleurs renouveler et rajeunir sa tactique, en sorte que, s'il est vrai que nous retrouvons les mêmes sujets dans ce livre, du moins nous n'y relisons pas les mêmes discours. *Le Concordat, l'Instruction primaire, le Budget des cultes, la Politique coloniale, la Loi militaire,* autant de questions déjà éclairées dans les précédentes discussions, mais sur lesquelles le nouveau volume projette des lueurs nouvelles. Notons quelques sujets traités ici pour la première fois : *les Funérailles nationales décernées à Paul Bert, l'Installation d'une imprimerie au Palais-Bourbon, le Surmenage scolaire, la Question de l'Alsace-Lorraine, le Duel, les Aumôniers des prisons, les Caisses de prévoyance pour les ouvriers mineurs.* Ces simples indications suffisent à prouver l'intérêt et la variété de ce volume et à montrer le profit que les catholiques peuvent en tirer.

P. Talon.

JURISPRUDENCE

La Conférence du Congo à Berlin et la Politique coloniale des États modernes, par de Martens (*Revue de droit international et de législation comparée*). Bruxelles et Leipzig, C. Muquardt, 1886, in-8. Tome XVIII, nos 2 et 3).

Étude sur la Déclaration de la conférence de Berlin, relative aux occupations africaines, suivie d'un projet de déclaration générale sur les occupations en pays sauvages, par Ed. Engelhardt, ministre plénipotentiaire. Bruxelles et Leipzig, C. Muquardt, 1887, in-8 de 24 p. (Extrait de la *Revue de droit international et de législation comparée*).

Principes de droit international, par J. Lorimer, professeur à l'Université d'Édimbourg, traduit de l'anglais par E. Nys. Bruxelles, Muquardt; Paris, Marescq, 1885, in-8 de xix-371 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le mouvement diplomatique, dont nous devons rendre compte, a été

suscité par les tentatives de pénétration dans le bassin du Congo. L'institut de droit international avait pris les devants sur la diplomatie. M. de Martens rappelle (p. 245) que, dès l'année 1878, cette association chargeait deux de ses membres d'étudier la question. En 1883, M. Moynier présenta à ses collègues un projet détaillé : il y stipulait l'abolition de la traite des noirs et de l'esclavage; il préconisait l'arbitrage. Ce projet est devenu le programme final de la conférence de Berlin (p. 246). « La pensée même de la réunion d'une conférence pour le règlement des affaires de l'Afrique équatoriale ne se présente nullement, dit M. de Martens, comme un *Deus ex machinâ,* émanant du cerveau d'un diplomate quelconque » (p. 247).

En 1884, un traité de partage anglo-portugais amenait, entre la France et l'Allemagne, un échange de vues qui aboutit à la convocation de la conférence. Conformément à la bienfaisante règle d'Aix-la-Chapelle, tous les États plus ou moins intéressés dans le trafic africain furent convoqués. Les États-Unis de l'Amérique du Nord y prirent part. Un Acte général fut signé le 26 février 1885. Le chapitre Ier détermine la configuration d'un bassin conventionnel qui part de l'Océan Atlantique et qui va en s'élargissant jusqu'à l'Océan indien. Il ne coïncide ni avec un seul bassin naturel, ni avec les divisions politiques : il comprend, en effet, la totalité de l'État libre du Congo, du Sultanat de Zanzibar et de quelques autres États africains, sous la réserve de l'assentiment des souverains. Par contre, il enferme seulement une partie des possessions africaines de la France, du Portugal, de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne. Le commerce de toutes les nations y jouira d'une complète liberté. Tous les pavillons y auront accès même pour le cabotage fluvial et la batellerie. Pas de droit d'entrée ni de transit. Aucun traitement différentiel, ni monopole, ni privilège en matière commerciale. Droit pour tous d'exercer toute profession (art. 2 à 5). Ce régime créera des difficultés aux colonies dont le territoire est scindé par la ligne conventionnelle. M. Martens trouve judicieuse et bien raisonnée l'insistance du baron de Courcel pour faire limiter à vingt années la durée de l'entrée libre.

Par contre, nul ne songera à limiter la durée des engagements qui visent la conservation des populations indigènes, l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence, la suppression de l'esclavage et surtout de la traite des noirs (art. 6 et 9). La suite de l'article 6 accorde aussi à tous les cultes le libre et public exercice dans l territoire conventionnel, la libre organisation des missions. Toutes l s institutions et entreprises religieuses, scientifiques ou charitables ront protégées. Le chapitre II contient des engagements propres à évenir la traite. J'aurais voulu y voir figurer l'engagement de ne rnir aux négriers ni armes, ni munitions. Le chapitre III concède

aux possesseurs de la zone conventionnelle la faculté de neutraliser tout ou partie de leur territoire. Viennent ensuite les actes de navigation pour le Congo et pour le Niger. M. de Martens traite, comme elle le mérite, l'inconcevable prétention des Anglais à se faire reconnaître les seuls riverains du Niger (p. 258), comme si la France n'en occupait pas effectivement une étendue plus grande que la Grande Bretagne! (Protocole 1). A la séance du 1er décembre, le plénipotentiaire français fit dépendre la solution de la négociation relative au Congo de la solution de celle du Niger (*Livre Jaune*, p. 112). Le cabinet de Londres comprit que sa prétention ne serait pas admise et ne la soutint plus.

Il y a deux modes de réglementation internationale des cours d'eau. C'est d'abord le mode riverain qui est l'enfant légitime du congrès de 1815, puis le système de 1856, qui admet des non-riverains à l'administration du cours d'eau. M. de Martens se prononce catégoriquement pour le premier mode en opposition avec le courant qui domine. Je partage complètement l'avis de l'éminent publiciste. A Berlin, le système riverain fut appliqué au Niger, en faveur des deux seuls riverains existants, à savoir la France et la Grande-Bretagne, sous la réserve des droits des États qui le deviendraient. Le Congo, au contraire, fut soumis au régime de 1856 sous diverses modalités qu'il n'est pas nécessaire d'exposer ici (chap. 4 et 5). Sur l'un et l'autre fleuves et leurs dépendances naturelles ou artificielles, la navigation est ouverte à tous les pavillons. La déclaration relative aux conditions essentielles à remplir pour que des occupations nouvelles sur les côtes du continent africain soient considérées comme effectives (ch. 6) n'inspire pas à M. de Martens une confiance sans mélange d'une appréhension, qui me paraît fondée. Notons que le comte Kapnist (protocole 9, in fine), à propos du chapitre 6, a tenu à spécifier que l'ensemble de l'Acte général s'applique à l'Afrique seule. Les deux articles de M. de Martens se terminent par une charge à fond contre le système colonial. Il se montre bien dur à l'égard des peuples néo-latins, les seuls, cependant, qui n'aient pas détruit la race indigène dans leurs colonies. En ce qui concerne le Paraguay, je déclare en être toujours aux appréciations de Montesquieu et de Chateaubriand. Ces observations de l'ordre historique et sentimental ne sauraient diminuer sensiblement la valeur technique et pratique du travail de M. de Martens, un publiciste qui porte dignement l'un des premiers noms de la littérature diplomatique.

— La déclaration du chapitre 6 est le sujet d'une étude juridique, qui a paru d'abord dans la *Revue de droit international*. M. Engelhardt fut le conseiller de l'ambassade de France à la Conférence de Berlin. Son expérience du Rhin et du Danube le mettait à même d'apporter aux travaux des délégués un précieux concours. Dans l'*Étude* que nous annonçons, il s'attache particulièrement, comme il convient, à la pre-

tection des indigènes et à la défense de leurs droits. Certaines de ses propositions seront discutées, comme celle qui est consignée à la page 23 sous le n° 15; mais l'*Étude* de M. Engelhardt, inspirée par des sentiments très élevés, guidée par le sens juridique et présentant un ensemble concordant et raisonné de la question, appelle l'attention la plus sérieuse.

— Il reste à mentionner la solution pacifique des conflits sur l'un des trois modes progressifs d'action : 1° Les contractants de Berlin (art. 11 et 12), s'engagent à prêter leurs « bons offices » pour que les territoires sis dans la zone conventionnelle soient, en cas de guerre, neutralisés. 2° Au cas de dissentiments entre les contractants au sujet de la zone conventionnelle, ils « s'engagent, » avant d'en appeler aux armes, à recourir à une « médiation » amie. 3° Pour le même cas, ils se réservent le recours « facultatif » à la procédure de « l'arbitrage. » Par la déclaration annexée au traité de Paris, le recours à la médiation était simplement « conseillé, » il est ici de précepte. C'est un progrès notable. L'arbitrage est demeuré encore facultatif en 1885; est-ce aussi une étape pour arriver un jour à l'engagement? La recherche des solutions pacifiques est à l'ordre du jour et s'impose de plus en plus aux publicistes. Nous avons analysé ici même (t. L, p. 313) le travail très sérieux d'un professeur russe, le comte Kamarowski. Le sujet est aussi traité ex professo par l'Anglais J. Lorimer. Ses *Principes de droit international* contemporain de la conférence de Berlin, la laissent bien en arrière. L'auteur propose tout un système d'organisation internationale avec un gouvernement permanent et complet, disposant d'une force militaire. La base de ce gouvernement est le pouvoir législatif dont le trait caractéristique serait d'échapper en grande partie aux pouvoirs exécutifs de chaque nation pour émaner surtout des représentations particulières. Le fonctionnement international serait subordonné à une réduction des armements proportionnelle aux besoins intérieurs de chaque État. Nous nous bornerons ici à ces indications, la conférence de Berlin n'ayant elle-même qu'effleuré la solution pacifique des conflits internationaux. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Dieu dans l'École. Le Collège Saint-Joseph de Lille. 1881-1888. *Discours, notices et souvenirs*, par Mgr BAUNARD, recteur des Facultés catholiques. Paris, Poussielgue, 1888, in-8 de VIII-460 p. — Prix : 5 fr.

Le titre de ce livre en indique bien l'idée maîtresse et l'économie. C'est un recueil de discours de circonstance, prononcés dans un collège catholique, en des années singulièrement troublées, discours tendant tous au même but : proclamer et affermir le règne de Notre-Seigneur

dans les âmes des jeunes gens. Au moment des grandes épreuves de l'enseignement chrétien et des congrégations religieuses, le distingué recteur des Facultés catholiques de Lille se dévoua au collège Saint-Joseph, et dès lors il y fut le *dux verbi*, toujours prêt à mettre au service de sa nouvelle famille des trésors de piété, de science des choses divines et de talent oratoire. Il était désirable que les élèves de Saint-Joseph ne fussent pas les seuls à faire leur profit de ces allocutions d'une inspiration si haute et en même temps d'une familiarité si paternelle. Mgr Baunard s'est assuré, une fois de plus, la reconnaissance des lecteurs chrétiens en leur donnant, dans ce volume, quelques-uns des discours qui ont édifié et charmé ses auditeurs de Lille. Tous offrent un réel intérêt; harangues solennelles prononcées aux distributions de prix, exposant magistralement quelques-uns des principes ou des pratiques de l'enseignement et de l'éducation catholiques; entretiens familiers sur les principaux incidents de la vie du collège; éloges funèbres où revivent des âmes exquises de jeunes gens, rappelés au ciel durant leurs études, ou de grands serviteurs de Dieu, comme Mgr Duquesnay et les RR. PP. Pillon et Singler. Les lecteurs de ces belles pages feront des vœux pour que Mgr Baunard, accomplissant bientôt sa promesse, leur donne la série complète de ses instructions dominicales de l'école Saint-Joseph, dont la portée sera plus générale et, par suite, le succès encore plus grand. E. A.

L'Écriture et le Caractère, par J. Crépieux-Jamin. Paris, Félix Alcan, 1888, in-8 de 313 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre appartient à la graphologie supérieure. Son auteur est un esprit novateur et résolu : qu'un autre entrevoie un but, mais refuse d'y marcher; lui, il aperçoit une direction à suivre et il s'élance avec ardeur; assez nombreux seront ceux qui, discutant l'effort, essaieront de préciser quelles en auraient dû être les limites. De telles natures prime-sautières sont aussi utiles à une science que des éclaireurs à une armée. Quand parut en 1885 le *Traité pratique de graphologie* du même auteur, les fidèles disciples de l'abbé Michon s'émurent et crièrent au schisme. C'est que les signes simples de l'écriture y étaient présentés, non plus comme la base fixe du système, mais dans un état de subordination à l' « harmonie générale, » qui devait déterminer leurs nuances. Cette doctrine reparaît aujourd'hui dans l'ouvrage *l'Écriture et le Caractère,* mais elle est ici sur son vrai terrain. Il s'agit, en effet, cette fois de la méthode de formation des « résultantes, » or il n'est pas douteu que, dans les réactions mutuelles des signes, l'harmonie générale d la personnalité est un facteur important. M. Crépieux-Jamin a voul résoudre ce problème : Y a-t-il dans une écriture des indications qu

permettent de déterminer sommairement le degré de cette harmonie ? L'auteur répond affirmativement et il les réduit à trois, qui sont : la « simplicité, » la « modération, » et la « distinction. » Ces éléments, il est vrai, ne résument point l'âme, mais ils sont pondérateurs, ils touchent aux trois ordres de facultés — intellectuelles, morales et volontaires — et peuvent être considérés dans leur coexistence comme révélateurs d'une harmonie générale. La signification de la plupart des expressions graphiques est graduée pratiquement en raison de cette harmonie ou de son absence ; suivant le cas, l'écriture exprimera : pour le prodigue, générosité ou désordre ; pour l'autoritaire, autoritarisme ou despotisme ; si elle a des majuscules basses, humilité ou hypocrisie ; avec des traits en massue, résolution ou violence, etc. Ce procédé, ramené à son vrai rang et rattaché aux lois de formation des résultantes, est ingénieux et digne d'examen.

Le nouveau livre contient une préface remarquable de M. le Dr Paul Hélot, un exposé instructif des origines de la graphologie et une étude d'un haut intérêt sur les bases de cette science. Deux chapitres y sont consacrés à l'art dans l'écriture et au « graphisme » des malades. Il est vrai que les innovations appellent le contrôle dans une certaine mesure ; mais celles de M. Crépieux-Jamin, présentées avec méthode et talent, offriront au graphologue beaucoup d'enseignements utiles.

L. V.

Cours d'astronomie pratique, *application à la géographie et à la navigation*, par E. Caspari, ingénieur hydrographe de la marine. Paris, Gauthier-Villars, 1888-1889, 2 vol. in-8 de xii-276 et viii-347 p. — Prix : 18 fr.

Nous engageons les astronomes, dont le titre de cet ouvrage attirera l'attention, à ne pas négliger le sous-titre, sous peine de s'exposer à une déception. Ils s'attendraient, en effet, à y trouver décrits les instruments des grands observatoires et exposées leurs méthodes, tandis que l'auteur s'occupe uniquement des instruments portatifs et des problèmes qui intéressent la géographie et la navigation : c'est ce qu'on pourrait appeler l'astronomie de campagne, par opposition à celle des observatoires, ces forteresses de la science. Il y a là un réel inconvénient que M. Caspari aurait dû éviter en modifiant légèrement son titre, pour bien faire comprendre qu'il n'aborde qu'une branche de la science. Cette part faite à la critique, hâtons-nous d'ajouter que le lecteur averti n'aura pas d'autre regret à former. Chargé à diverses reprises de professer un cours d'astronomie aux services hydrographiques de la marine, et, d'autre part, ayant été appelé par ses fonctions à observer dans des circonstances variées de temps et de lieux, et à calculer lui-même ses observations, M. Caspari réunissait ainsi la double expérience de la pratique et de l'enseignement. Aussi trouvera-

t-on dans son livre une grande abondance de détails pratiques, un heureux choix de méthodes, une savante discussion des procédés, et une exposition toujours claire et précise.

Le premier volume nous offre d'abord ce qui est nécessaire d'astronomie générale : trigonométrie sphérique, étude de la sphère et des repères auxquels on rapporte les positions des astres, forme et dimensions de la terre, parallaxes, réfraction. Puis, il donne la description et la théorie des instruments. Cette partie est traitée avec beaucoup de développements et avec une connaissance pratique et approfondie du sujet. On remarquera surtout le chapitre des chronomètres ; l'auteur y a résumé les travaux importants auxquels la construction et l'emploi de ces instruments a donné lieu depuis cinquante ans. Des recherches personnelles lui donnaient à cet égard une compétence spéciale. Dans le second volume, nous trouvons exposées en quatre chapitres distincts, les méthodes qui servent à déterminer la colatitude, l'heure, l'azimut et la longitude. Un autre chapitre montre comment ces déterminations s'appliquent à la construction des cartes géographiques, à la navigation, aux levés géodésiques. Enfin, un chapitre spécial est consacré à la théorie des erreurs d'observation. Cette importante théorie est traitée d'une façon très judicieuse, et avec tous les détails nécessaires pour permettre à chacun d'appliquer sans difficulté les méthodes de Mayer et de Cauchy, ou celle des moindres carrés.

En résumé, M. Caspari nous a donné un excellent ouvrage, d'un caractère très pratique, et nous emprunterons volontiers aux prospectus de librairie, une expression dont ils abusent souvent, en disant qu'il est indispensable aux personnes qui ont à s'occuper de déterminations astronomiques à l'aide d'instruments portatifs.

E. Vicaire.

L'Astronomie à travers les âges, *avec la réfutation des attaques contre la Bible*, par l'abbé Pioger, du clergé de Paris. Paris, Haton, 1887, 1 vol. in-12 de xxix-389 p. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage de M. l'abbé Pioger, qui fait partie d'une série intitulée : « Dieu dans ses œuvres, » est, comme le titre l'indique, une histoire de l'astronomie. Dans quel esprit elle est faite, la qualité de l'auteur, le sous-titre et le titre général de la série le disent assez. C'est donc surtout au point de vue scientifique que nous devons l'examiner. Des développements relativement considérables sont donnés à l'astronomie ancienne, qui occupe plus de la moitié du volume. Le lecteur peut se mettre bien au courant des controverses auxquelles a donné lieu l'antiquité attribuées par certains écrivains à la science des Égyptiens, des Hindous et des Chinois. Pour l'époque moderne, c'est plutôt l'histoire des astronomes que celle de l'astronomie ; la forme biographique adoptée par l'auteur permet difficilement une vue d'ensemble sur les

progrès de la science ; un classement par questions et non par auteurs conviendrait mieux à cet égard. Il est à regretter aussi que l'époque moderne ait été sacrifiée à ce point, que Newton et ses successeurs n'occupent pas plus de soixante pages dans un volume qui en a près de quatre cents. Les découvertes postérieures à Laplace manquent complètement. Le même défaut de proportion se rencontre souvent dans le détail. Enfin, nous devons signaler d'assez fréquentes négligences dans le style, et quelquefois dans les faits. Ainsi, page 161, il est question de la « découverte » de Canopus, l'une des étoiles les plus brillantes du ciel ; autant vaudrait parler de la découverte du soleil ou de la lune ; page 177, l'auteur donne l'obliquité de l'écliptique d'après Ératostène, et quatre lignes après, l'amplitude attribuée par cet astronome à l'arc de méridien compris entre les deux tropiques ; il ne remarque pas que c'est une seule et même chose, le second angle devant être exactement le double du premier, relation qui ne se vérifie pas, du reste, sur les valeurs numériques données. Le livre paraît avoir été composé un peu trop vite.

E. VICAIRE.

BELLES-LETTRES

La Rhétorique et son Histoire, par A.-ED. CHAIGNET, recteur de l'Académie de Poitiers. Paris, Bouillon et Vieweg, 1888, in-8 de XXVII-553 p. — Prix : 10 fr.

Qu'il l'entende ainsi ou non, c'est bien, il me semble, une œuvre de réaction que M. Chaignet vient d'écrire. Oui, de protestation contre quelques-unes des réformes récemment faites dans l'enseignement secondaire, et plus encore, de réaction contre l'esprit sceptique de la critique moderne. On sait à quoi ont abouti Sainte-Beuve et M. Taine, avec leur méthode historique « d'expliquer » les auteurs au lieu de les « juger, » d'étudier « physiologiquement » la race, le tempérament, la biographie des grands écrivains, au lieu d'apprécier leurs œuvres. On en est arrivé à une sorte « d'impressionnisme » littéraire, pour lequel le beau n'est qu'une « sensation » relative et variable comme les individus eux-mêmes. « Chacun a le droit d'avoir son idéal et d'en changer dix fois du matin au soir. Pour qui sait se placer au vrai point de vue, une ode d'Horace ne vaut pas mieux qu'une chanson de nègres... » (V. p. XIV et suiv.). M. Chaignet montre bien le néant d'une pareille méthode, et établit très éloquemment que les chefs-d'œuvre de la littérature et de l'art sont choses toujours vivantes, « toujours capables d'éveiller en nous la palpitation joyeuse et délicieuse, qu'on appelle l'admiration... parce qu'il y a quelque chose qui ne passe pas, quelque chose qui demeure..... » Et ce quelque chose, c'est le Beau. — Il y a donc des règles du Beau, et la critique est distincte de l'histoire... Et M. Chaignet a raison de remettre en

honneur la Rhétorique, qu'on dédaigne, Aristote, qui est aujourd'hui démodé ! L'œuvre est courageuse. Ce n'est pas assurément celle d'un jeune homme pressé d'arriver au succès : elle n'en a que plus de poids, parce qu'elle est le résumé de longues recherches et d'études désintéressées, parce qu'elle est comme la conclusion de toute une vie consacrée à l'enseignement par un homme de talent.

Il ne m'est pas possible ici d'analyser même sommairement un ouvrage aussi considérable, travail digne d'un bénédictin, qui aurait pour collaborateurs une dizaine d'érudits allemands. A peine si je puis en signaler l'étendue et l'importance. Dans une première partie est présentée l'histoire de la Rhétorique ; l'auteur analyse en détail et explique avec autant d'autorité que de clarté l'enseignement de tous les rhéteurs grecs depuis Corax, élève d'Empédocle ; Tisias de Syracuse, Gorgias, Polus, Licymnius, Thrasymaque de Chalcédoine, Théodore de Byzance, Evénus de Paros, Isocrate, Alcidamas, Protagoras et les Sophistes (j'en passe peut-être !) — pour arriver à Platon et à Aristote. Puis, abordant avec Aristote la Rhétorique proprement dite, il en étudie toutes les parties : Invention, Structure du discours, Style, citant les rhéteurs grecs et latins, quelquefois aussi les écrivains modernes, Bossuet, Fénelon, Joubert, lord Chatham, et éclairant ces citations d'un commentaire historique, philosophique, littéraire, et philologique des plus abondants. Je sais que tout cela paraît aujourd'hui fastidieux et suranné. Tant de mots de cette langue technique semblent barbares : preuves intrinsèques et extrinsèques, topiques des mœurs et des passions, enthymème, instance, synecdoche, procatalepsis, etc., etc...; mais c'est uniquement parce qu'on a cessé d'en comprendre le sens. Et ceux qui ne se laisseront pas effaroucher par la tournure archaïque de ces expressions s'intéresseront très vite à cet art de bien dire, qui est aussi l'art de bien penser, et qui touche à la psychologie, à la morale, au droit et à la politique. Que d'idées remuées dans ces cinq cents pages, où, à la suite du maître, M. Chaignet, philosophe et moraliste comme lui en même temps que rhéteur, esquisse des portraits du jeune homme, du vieillard, des nobles et des riches ; où, dans le chapitre intitulé « théorie des gouvernements, » il y a tout un cours de haute politique, tout un petit *Esprit des lois*. — En sorte que cette fois encore l'Académie des sciences morales pourrait bien couronner M. Chaignet, tout aussi bien que l'Académie des Inscriptions, qui n'y saurait manquer. Ce dogmatisme, qui nous ramène bien au-delà de M. Nisard, jusqu'au moyen âge, paraîtra austère à quelques-uns. Le dilettantisme de M. J. Lemaître a plus de séduction, j'en conviens : et, soit dit en passant, je ne sais vraiment pourquoi (p. xv) M. Chaignet se montre si indulgent pour ce feuilletoniste, grand amateur de ballets, de pantomimes et de cafés-concerts, qui n'a pas assez d'impertinences

pour le « goût grossier, le style hiéroglyphique et le gribouillage de ce grand brouillon d'Aristote !... » (V. *Corneille et Aristote*).

Mais en face de ce scepticisme spirituel et léger, qui par des chemins fleuris nous conduit tout droit à la décadence et à la barbarie, il n'est peut-être pas mauvais que se dressent des œuvres solides et graves, qui témoignent d'un spiritualisme obstiné, d'une foi profonde à l'éternel et immuable Idéal ! GABRIEL AUDIAT.

Études sur le XIXe siècle. *Giacomo Leopardi*, par ED. ROD, professeur à l'Université de Genève. Paris, Perrin, 1888, in-16 de 249 p. — Prix : 3 fr.

Par un sentiment paternel assez naturel, les auteurs se plaisent à réunir ceux de leurs enfants qui se sont égarés dans diverses revues. Mais les éditeurs, interprètes, disent-ils, des lecteurs, aiment peu les volumes composés comme une mosaïque, et pour offrir une apparence de satisfaction au public, ils ont imaginé de donner à un livre formé de pièces et de morceaux le titre d'un des articles qui le forment... Et voilà pourquoi l'intitulé d'une étude ayant Leopardi pour sujet, laquelle n'occupe que quarante-cinq pages sur deux cent quarante-neuf, s'étale en gros caractères sur la couverture bleue du livre de M. Rod. Cette étude n'est pas seulement le résumé de ce qui a paru sur le poète italien ; M. Rod y met son appréciation personnelle, en général fine et juste. Le second morceau est une excursion dans le domaine des beaux-arts ; l'auteur s'y occupe d'une école anglaise bien peu connue en France, des préraphaélites, c'est-à-dire des peintres cherchant leurs modèles dans les quatro-centistes. De la peinture il passe à Wagner, démontrant que son esthétique très consciente et très réfléchie est le résultat logique de l'esthétique allemande, et que, par ses points essentiels, elle est liée avec les principales théories de l'art que l'Allemagne a produites depuis près d'un siècle. M. Rod revient à la littérature dans des pages inspirées par un sentiment de réaction que l'apologie outrée de Victor Hugo rend fort explicable. L'auteur avoue avec raison que son article offre des lacunes ; disons toutefois que certaines observations nous semblent neuves et judicieuses. M. Rod a, du reste, beaucoup profité du livre de M. Ed. Biré, et le reconnaît. M. Rod va de Victor Hugo à son émule en galimatias épistolaire, à Garibaldi, pour lequel il éprouve une vive sympathie, qui, suivant lui, est de la famille des saints et eut un grain du désintéressement sublime qui fit les François d'Assise (p. 169). Un article curieux et bien fait sur la « véristes » les naturalistes italiens, et de bonnes pages sur Edmond de Amicis nous font rentrer dans les questions littéraires, d'où nous sortons encore une fois, à la fin du volume, pour tomber dans la correspondance du comte de Cavour. Par des allusions répandues en certaines

parties de son recueil, M. Rod nous laisse entrevoir qu'il ne connaît pas très bien notre histoire contemporaine. Il n'est certes pas juste, par exemple, de qualifier d'ancien régime le gouvernement réparateur de la Restauration (p. 120). M. Rod est un étranger, mais il écrit le français avec beaucoup de pureté et d'élégance. Nous sommes tenté de croire qu'une faute d'impression a altéré une phrase où il parle des héros de Victor Hugo qui « crèvent » presque toujours les bornes de l'humanité (p. 135). Encore une petite remarque. Il est possible qu'à Genève — et nous craignons qu'on ne puisse en trouver des exemples en France — on prenne « bonne société » pour synonyme de « bonne compagnie » (p. 182); mais on devrait se rappeler qu'une de nos spirituelles grandes dames du siècle dernier disait : « Un homme qui parle de bonne société n'est pas un homme de bonne compagnie. »

En résumé, le livre de M. Rod est fait pour triompher de la défiance qui s'attache aux volumes composés de morceaux détachés, défiance que nous ne comprenons pas ; car les volumes de cette sorte peuvent offrir une très agréable variété. TH. P.

HISTOIRE

Saint Maurice et la Légion thébéenne, par J. BERNARD DE MONTMÉLIAN, chanoine honoraire de Saint-Maurice, etc. Paris, Plon et Nourrit, 1888, 2 vol. in-8 de XVI-427 et IV-411 p. — Prix : 15 fr.

M. l'abbé J. Bernard est poète : l'Académie de Savoie a couronné de lui *le Poème de Job* et *l'Orpheline de Béthoncourt;* celle des Muses Santones : *Le Poème de la Vierge, les Poèmes du Christ* et *le Cantique des cantiques* sont en préparation. Le martyre de la légion thébéenne, au début de l'empire de Dioclétien, est un des événements les plus épineux de l'histoire des persécutions. Le plus ancien document (et de tous le plus important), qui en fasse mention, est la lettre de saint Eucher de Lyon à l'évêque Salvius; sa valeur historique a été diversement appréciée. M. Bernard donne, en quinzième appendice (t. II, p. 402-7), une *Bibliographie ou Indication des sources historiques;* dans ce vrai fouillis « saint Eucher de Lyon, *Passio sanct. Martyrum Theb.* » figure bien après Moyle, Burnet, Mosheim et Voltaire (ceux-ci sans autre indication)! Je ne serais pas embarrassé pour dire où l'auteur a copié les titres un peu complets de sa nomenclature. Encore faudrait-il le faire intelligemment et ne pas résoudre au hasard les abréviations qu'on ne comprend pas ; ainsi : « TILLEMONT, *Mém. h. e.* (1696), IV, 421-32, 695-9 » est tranformé en « Tillemont, *Monument. eccles.*, IV, et *Histoire eccles.*; » après avoir transcrit le titre du Commentaire du P. Cleus dans les Bollandistes, t. VI de sept., on mentionne, deux lignes plus loin : « Bollandus, Acta Sanctor., t. XXII, septemb. » En

lisant des indications comme celles-ci : « Paul Émile, Hector Boëce, Harpsfield, Père Cotton, jésuite, Georges Mickes, Ed. Fuller, » tout lecteur se demandera s'il faut prendre au sérieux la promesse du bibliographe de se borner « à donner la liste des ouvrages qui traitent directement ou indirectement des martyrs thébéens. » Un vrai savant, dont la science déplore la perte récente, n'avait-il pas raison de m'écrire naguère : « Il y a des gens qu'on a pendus pour de moindres crimes que cette bibliographie. » Je ne veux nullement dire que tout l'ouvrage soit de cette force. Il s'ouvre par une longue introduction sur « l'éternel antagonisme entre le Christ et Satan, entre le despotisme et la liberté. » Deux parties, d'inégale grandeur, divisent le récit : « l'*Histoire de la Légion thébéenne,* son origine, ses exploits, le récit du massacre avec les causes qui l'amenèrent, les preuves qui en constatent l'authenticité et réfutent les attaques, enfin le nombre des martyrs avec toutes les circonstances de temps et de lieu qui se rattachent à cet événement mémorable ; » et « l'*Histoire du culte de saint Maurice et de ses compagnons,* dans le passé et dans le présent, c'est-à-dire l'odyssée de leurs reliques, de leur invention, de leur translation et des nombreuses églises dédiées en leur honneur dans toutes les parties du monde. » Dans la première, je ne relèverai que la date (302) assignée au martyre de saint Maurice et de ses compagnons (t. I, p. 264-7). M. Paul Allard, bon juge en pareille matière, considère « celle de 287 comme beaucoup plus vraisemblable » (*La Controverse et le Contemp.*, t. XIV, p. 195), même après « les considérations très érudites et très ingénieuses » qu'a fait valoir M. l'abbé Ducis dans un ouvrage portant le même titre que celui de M. Bernard, et paru peu avant (Annecy, 1887, in-8). La deuxième partie occupe plus du dernier tiers du tome I et le tome II tout entier. Comme le dit l'auteur, c'est un vrai pèlerinage à travers le monde, qui commence naturellement par l'abbaye royale de Saint-Maurice, dont il fait l'histoire à grands traits. Après les monuments artistiques, il passe en revue les monuments écrits relatifs à saint Maurice et aux martyrs thébéens, la liturgie, l'histoire, l'éloquence, la poésie sacrée, puis l'iconographie, la numismatique et la sigillographie mauriciennes. Son livre se ferme sur saint Maurice considéré comme patron de la chevalerie et de l'armée; il parle donc, en finissant, de l'institution de l'ordre des saints Maurice et Lazare, et des autres ordres militaires institués sous le patronage de ces martyrs (t. I, p. 34). Pour traiter « un sujet aussi universel, » l'auteur a fait « appel au concours bienveillant des hommes de savoir de tous pays; » il a reçu près de deux cents réponses : on ne peut que l'en féliciter, et de ce côté son travail a du prix. Dans le premier appendice (chants liturgiques) se trouvent reproduites dix-neuf hymnes et onze proses ou séquences : on pourrait facilement en doubler le nombre; en tout cas, la prose de la page 307 ne

saurait être tirée d'un *Breviar. Mirapenc.* : elle se trouve naturellement dans le *Missale Mirapicense* (de 1753). Dans le sixième (éloquence), le fragment de l'homélie de saint Avit est reproduit d'après le texte de Sirmond (1643) : le complément, renfermé dans le papyrus de Paris, a déjà eu trois éditions. M. Bernard trouvera, sans doute, une facile compensation à ces critiques dans les lettres élogieuses de NN. SS. Bagnoud, évêque de Bethléem, et Mermillod, évêque de Lausanne et Genève, reproduites en tête de son ouvrage, sans parler de la dignité de chanoine honoraire de Saint-Maurice qu'il lui a valu.

U. CHEVALIER.

Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu ; ouvrage accompagné d'un portrait en héliogravure ; nouvelle édition, se vend au profit des pauvres. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de III-366 p. — **Prix** : 7 fr. 50.

On se souvient encore du succès de la vie de la marquise de Montagu, tirée d'abord à petit nombre pour quelques amis, puis bientôt livrée au public, qui lui fit un accueil empressé. C'était un des premiers emprunts faits à ces archives des vieilles familles de l'ancienne France, qui contiennent tant de trésors ; ce fut comme une révélation. Aujourd'hui la maison Plon et Nourrit, qui a tant fait pour l'histoire vraie de la Révolution, réédite cette vie dans une collection nouvelle, qui comprend déjà le Journal de la duchesse de Duras, et qui, nous le savons, ne s'arrêtera pas là.

Anne-Paule-Dominique de Noailles, Mlle de Maintenon, comme on l'appelait, était la quatrième fille du duc et de la duchesse d'Ayen. Élevée par sa mère, petite-fille de d'Aguesseau, dans ces principes de piété solide, trop rares alors dans la haute société, elle fut mariée à dix-sept ans à un jeune capitaine de dragons, le marquis de Montagu, d'une vieille famille d'Auvergne. Malgré une santé chancelante, les premières années du mariage furent heureuses : Mme de Montagu faisait les délices de son mari, malheureusement souvent retenu loin d'elle par son service à l'armée ; de son beau-père, le vicomte de Beaune, dont elle parvenait à adoucir le caractère difficile ; et de sa tante, la jeune marquise de Bouzols, qu'elle réussit à ramener d'une vie mondaine à des sentiments chrétiens, couronnés par une pieuse mort. La Révolution vint détruire tout ce bonheur. Indigné des attentats contre la royauté, le vicomte de Beaune ne tarda pas à émigrer ; non moins fidèle royaliste que son père, le marquis de Montagu hésitait davantage à quitter son pays ; il lui semblait que c'était en France et non pas au-delà de la frontière qu'il fallait servir le Roi ; il se retira dans ses terres d'Auvergne, à Plauzat, et essaya, non sans succès d'abord, d'y lutter contre les perturbateurs ; mais bientôt, débordé par le mouvement révolutionnaire, il se décida à son tour à partir et passa en

Angleterre et de là, peu après, en Allemagne. Alors commence pour le jeune ménage et pour toute la famille la vie amère de l'exil, avec toutes ses misères, toutes ses tristesses, toutes ses privations, ne pouvant se fixer nulle part, chassée sans cesse par les succès croissants des armées françaises, en butte à la mauvaise volonté des gouvernements étrangers qui n'accordaient qu'à regret aux infortunés émigrés une parcimonieuse hospitalité. Un moment, Mme de Montagu crut avoir trouvé un asile près de sa tante, la comtesse de Tessé qui, plus prévoyante que la plupart de ses compatriotes, avait emporté des fonds de France et les avait employés à acheter en Suisse, à Lowemberg, une terre où elle s'était installée comme fermière ; l'ombrageuse susceptibilité du gouvernement de Fribourg, qui tremblait à la pensée d'un conflit avec la France, ne lui permit pas d'y rester, et la famille entière, les Tessé comme les Montagu, dut reprendre le chemin de l'exil. Après un séjour à Erfurth, on poussa jusqu'en Holstein et l'on finit par acquérir une propriété à Witmold, non loin d'Altona. C'est là que s'établit toute la petite colonie ; car plusieurs émigrés, les uns par relations d'amitié, les autres par motif d'économie, s'étaient attachés à la fortune de Mme de Tessé. C'est là aussi que Mme de Montagu fonda, avec le concours de l'illustre comte de Stolberg, l'*Œuvre des émigrés,* qui fit vivre bien des malheureux Français, réduits à la plus noire misère. Il ne saurait entrer dans le plan de cette courte analyse de donner des détails sur l'œuvre des émigrés, pas plus que sur la vie entière de la marquise de Montagu. Disons seulement qu'elle rentra en France en 1800, dès que le Consulat rendit un peu de sécurité au pays. Là elle s'occupa activement d'une autre œuvre réparatrice, l'*Œuvre de Picpus;* après l'aumône aux exilés, la sépulture aux victimes ; et quelle famille en comptait plus et de plus illustres que les Noailles ? C'est ainsi qu'elle passa sa vie depuis son retour en France, entre les bonnes œuvres et l'éducation de ses enfants : c'est ainsi qu'elle atteignit le terme, pleine de mérites et de vertus, le 29 janvier 1839, jour de saint François de Sales, « pour lequel, dit un historien, elle avait une prédilection particulière. »

Nous n'avons point à faire l'éloge de ce livre qui renferme tant de tableaux piquants ou touchants, qui évoque tant de figures attachantes et curieuses, les Noailles, les Tessé, les La Fayette, les Stolberg, les Le Rebours, le marquis de Mun, tant d'autres encore. Nous sommes convaincus d'ailleurs que tous voudront le lire ou plutôt le relire ; car avec une saine et fortifiante lecture, ils y trouveront une bonne œuvre à faire : le volume se vend au profit des pauvres.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Mémoires et Correspondance du comte de Villèle. Tome III. Paris, Perrin, 1889, in-8 de 545 p. — Prix 7 fr. 50.

J'ai exprimé le regret, lors de l'apparition des précédents volumes de cet ouvrage, de ne pas trouver avec une correspondance assurément très précieuse qui reflète les impressions du moment sur tel ou tel acte, le jugement porté par M. de Villèle vingt ou vingt-cinq ans plus tard sur cet acte même de sa vie publique. Ici nous avons le plaisir de rencontrer trois morceaux de peu d'étendue sans doute, mais très important, écrits par M. de Villèle en forme de Mémoires sur les premiers embarras du ministère de Droite, sur les préludes du congrès de Vérone, sur les suites du congrès : on ne peut être plus net, plus sincère. La correspondance mise dans ce volume troisième se rapporte toute au congrès de Vérone et à la guerre d'Espagne : Lettres de M. de Villèle à M. de Montmorency, lettres de M. de Montmorency, de Chateaubriand, de M. de Rauzan, et de M. de Serre à M. de Villèle ; voilà pour le congrès. Lettres de M. de Villèle au duc d'Angoulême, à M. de Martignac, commissaire civil près le Dauphin, lettres du duc d'Angoulême, du maréchal de Bellune, de M. de Martignac à M. de Villèle, voilà pour la guerre d'Espagne. Chacun apporte ici son impression sur les événements, expose au jour le jour les difficultés qui se présentent. Quelque différente que soit parfois la manière de voir de chaque ministre ou ambassadeur, soit que, comme M. de Serre, on redoute l'intervention en Espagne « qui nous ferait perdre toute influence en Europe, » soit que, comme MM. de Villèle, Chateaubriand, Montmorency, on espère replacer ainsi la France à son rang légitime encore que sur les moyens d'exécution on ait une opinion différente, il n'en est pas moins vrai qu'il se rencontre dans toute cette correspondance un ton de patriotisme, d'honnêteté, de loyauté qui saisit et imprime le respect. Tandis que M. de Montmorency voudrait que les puissances adressassent à l'Espagne révolutionnaire des notes concertées ensemble, M. de Villèle s'opposait à l'envoi de cette note commune. Il voulait que la France agît seule, forte de l'appui moral des puissances qui ne devaient être engagées que si la France le réclamait au cas où l'Angleterre, qui refusait son appui moral, viendrait à se déclarer contre nous. Le motif du dissentiment qui amena la retraite de M. de Montmorency lorsque le Roi se fut prononcé pour l'opinion de M. de Villèle, apparaît ici dans tout son jour.

M. de Villèle avait prévu la guerre d'Espagne, et pour être libre de l'entreprendre, de pouvoir par conséquent en payer les dépenses, il faisait solder toutes les charges arriérées de l'État afin de rentrer dans la libre disposition de tous les effets à terme du Trésor et fournir ainsi aux dépenses urgentes d'un armement ; il faisait voter d'avance les levées d'impôts, tandis que depuis 1815 les ressources des six premier

mois de chaque année se trouvaient épuisées à l'avance. Il faisait enfin convertir le rassemblement des troupes, dissimulé sous le nom de cordon sanitaire, en une armée d'observation.

D'après la correspondance, il est évident que le maréchal duc de Bellune a été horriblement trompé par ses agents, c'est le jugement de M. de Villèle : ainsi un des ordres les plus importants qu'il avait signé n'a jamais été expédié du ministère de la guerre ! Y avait-il donc à ce ministère des adversaires du roi assez fougueux pour préparer ainsi un échec à sa politique au risque de voir anéantir le prestige renaissant de notre pays ? La question des marchés Ouvrard, si controversée alors, est traitée successivement à divers points de vue. Il est certain que les rations qui manquaient au départ furent distribuées avec beaucoup d'exactitude, et le duc d'Angoulême trouvait dans cette exactitude une des causes de « la discipline admirable de l'armée. » La correspondance entre M. de Villèle et M. de Martignac sur les affaires d'Espagne, et constitution de la Régence composée d'Espagnols considérables, indique la part importante que M. de Villèle n'a cessé de prendre à cette intervention de la France qui fut un acte habile parce qu'il fut un acte profondément honnête : il combattait l'esprit et les violences révolutionnaires ; utile pour la France, il servait ainsi la cause générale de la justice et de la civilisation. H. DE L'É.

Trois Empereurs d'Allemagne, *Guillaume Ier, Frédéric III, Guillaume II,* par E. LAVISSE, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Armand Colin, 1888, in-12 de 285 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Allemagne chez elle et au dehors, par PAUL MELON. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-12 de v-228 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lavisse possède la connaissance de l'Allemagne à un degré remarquable, comme en témoignent de précédentes publications qui ont été remarquées et qui méritent de l'être. Quant à M. Melon, il aurait pu se dispenser de mentionner qu'il a longtemps habité et étudié l'Allemagne : son livre le démontre surabondamment de la première page à la dernière.

— « L'Allemagne, dit M. Lavisse, est une manifestation de la nature ; elle est parce qu'elle est. La Prusse est un produit de la raison et de la volonté : elle est parce qu'on l'a faite » (p. 6). — « L'État brandebourgeois-prussien procédait de la conquête et de la force : *Brandebourg* est le nom germanisé d'une ville slave ; *Prusse,* le nom d'un peuple lithuanien. Ces origines lointaines sont des morts de peuples » (p. 16). Durant les guerres qui succèdent à la paix de Westphalie, il y a, dans toutes les armées, des Prussiens qui se battent bien. Pendant cette période, « les Prussiens agissent en sous-ordre ; ils ne mènent pas la politique, ils la suivent ; mais le caractère de la Prusse est déjà

marqué : elle est « un soldat » (p. 19). Au second roi de Prusse, l'histoire a laissé le surnom (j'allais dire le sobriquet) de sergent. « Le fils du sergent est un capitaine, un des plus grands que le monde ait connus. Il dépense cette force en victoires inouïes ; la Prusse qui avait vaincu les grandes puissances du monde passe grande puissance en demeurant un petit État. » Dans la suite de son exposé, M. Lavisse conspue la diète germanique qui, à notre sens, a été le chef-d'œuvre du congrès de Vienne ; il bouscule la Sainte-Alliance ; nous réclamons, dans l'intérêt des faibles, en faveur d'un article célèbre d'Aix-la-Chapelle. A propos de l'union douanière et de ce qui a suivi, l'auteur paraît considérer l'unification et le parlementarisme comme un développement normal et désirable. Cet idéal gibelin des « nationaux-libéraux » n'est pas le nôtre. Nous demanderons si l'Allemand militarisé et unifié est plus heureux et plus libre qu'auparavant, même avec le parlementarisme. Je n'arriverai pas à voir en M. de Bennigsen l'ange tutélaire de l'Allemagne. Est-il donc prouvé que M. de Windthorst ne soit pas dans le vrai ? Un autre guelfe, qui n'est pas non plus le premier venu, a écrit un livre intitulé : *l'Ennemi héréditaire de l'Allemagne ; l'Erbfeind* n'est pas la France, mais la Prusse.

— M. Melon affirme, comme M. Lavisse, le caractère contingent de la genèse prussienne, de « cet État, dit-il, que rien ne rendait nécessaire » (p. 22). En 1815, l'Allemagne, malgré les diatribes de quelques écrivains, ne nourrissait aucun sentiment de haine contre la France : la réaction en sens contraire daterait de 1830. « L'Allemagne, dit-il, toute pénétrée des théories philosophiques de Hegel, croit aujourd'hui, plus que jamais, à sa mission providentielle et au droit qu'elle a de s'imposer parce qu'elle représenterait un principe supérieur, qui serait comme le couronnement définitif de l'œuvre divine... (p. 82). » — Pour le présent, M. Melon n'estime pas que « tout est pour le mieux dans le plus glorieux des empires » (p. 118). Il signale les difficultés et les périls. Le socialisme gronde à Berlin même. La situation économique ne correspond pas aux apparences. Le particularisme n'est pas mort. « Le branle étant donné, chacun surenchérit et sangle davantage la chemise de force » (p. 196). « L'empire, qui a donné la puissance, n'a point été le signal de l'apothéose rêvée du génie allemand : sous le rapport de l'art, des fortes études scientifiques, de la production littéraire, il y a eu même recul... » (p. 136). — « Les Polonais, les Danois, les Français, que l'Allemagne s'est incorporés... mettent une entrave au développement régulier et normal du pays. L'âme de la Pologn a échappé à l'étreinte mortelle. Que l'Allemagne y prenne garde !... i y a dans le monde autre chose que le jeu des forces brutales (p. 148) » Plus loin (p. 147), M. Melon constate que, par une étrange ironie, le peuples voisins combattent et refoulent l'expansion allemande (*Drang*

nach Osten), au moment même que l'empire impose sa suprématie à l'Europe. Le jugement de M. Melon sur Guillaume Ier est sérieux et sévère : « Le trait essentiel de sa nature, c'est la fermeté dans les desseins et la trempe du caractère... Sa vie a été d'une unité parfaite... il s'acquitte de ses fonctions avec la ponctualité régulière d'un fonctionnaire consciencieux. Avec cela, des facultés moyennes, mais un jugement sûr, la bonhomie d'un parfait gentleman recouvrant les instincts rapaces d'un Prussien, des scrupules de conscience alternant avec des appétits immodérés de prendre le bien d'autrui, enfin un mysticisme pratique, tel qu'il pouvait s'en produire dans un pays pénétré des doctrines hégéliennes, habitué à confondre les intérêts de la Prusse et du ciel, et à attribuer aux Hohenzollern un rôle de grand justicier et d'exécuteur des volontés divines dans le monde » (p. 59 à 63). C'est l'idée que M. Lavisse exprime fort bien par ces mots : « Il y a un Dieu prussien et protestant » (p. 245).

Selon M. Lavisse, Frédéric III a grandi sous la double influence de son père prussien et de sa femme anglaise (p. 54). En 1853, il entrait dans la franc-maçonnerie; il y a persisté (p. 54 et 127). Bientôt il faisait, à Dantzig, manifestation de constitutionalisme (p. 85). Il n'était pas, comme on dit, « troupier. » Il n'aurait pas imaginé certaines roueries avantageuses ; « mais il a suivi le tentateur » (p. 97). Il aurait reçu en partage plutôt la résignation que la volonté (p. 148).

L'empereur Guillaume II n'appartient pas encore à l'histoire. Aussi les écrivains s'attachent-ils à raconter avec minutie les traits caractéristiques de son éducation. M. Lavisse s'est tellement imprégné de son sujet par un remarquable effort d'assimilation, il raconte si sérieusement tant de petites choses, qu'on le croirait quelque peu ébloui lui-même par le prestige de la hiérarchie sociale. C'est un effet de l'art. Aucun Français, d'ailleurs, n'égalera jamais sur ce terrain les Allemands qui, « lorsqu'ils parlent de leurs princes, se pâment à propos de niaiseries » (p. 229).

A. D'AVRIL.

BULLETIN

L'Enseignement dans la famille, *cours complet d'études pour les jeunes filles*, par Mme O. LAGUERRE, professeur de l'enseignement secondaire des jeunes filles. Tome Ier. *Enseignement préparatoire et Enseignement élémentaire pour les enfants de cinq à douze ans.* Paris, Firmin-Didot, 1888, in-8 de XIX-306 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre, extrêmement pratique, peut rendre de grands services aux pères et aux mères de famille, et les guider dans l'œuvre délicate et difficile de l'éducation de leurs enfants. Ici pas de considérations théoriques dont on n'a que faire, mais des tableaux très clairs où sont notés semaine par semaine et presque jour par jour, les exercices que doit faire un enfant pour se former graduellement l'esprit pendant les trois années de l'ensei-

gnement préparatoire et les quatre années de l'enseignement élémentaire. Pour l'enseignement préparatoire, chaque année comporte des conseils généraux, l'indication des ouvrages à se procurer, le programme de chaque semaine d'études. Pour l'enseignement élémentaire, il y a en outre un règlement quotidien qui répartit avec méthode les exercices et les travaux. Avec ce livre, un père, une mère, pourront facilement diriger eux-mêmes l'éducation de leurs enfants. Ils ont le dévouement et l'affection plus que personne, ils ont une instruction suffisante pour cette œuvre; ce qui leur manque, c'est la méthode, c'est l'expérience : ce livre les leur donnera. P. TALON.

L'État social à Dole, par le docteur ROUBY. Dole, impr. Flusin, 1888, in-8 de 48 p.

Cette petite étude est pleine d'intérêt par les faits qu'elle constate et par les idées qu'elle expose. L'auteur établit que dans la ville de Dole, qui a près de dix mille habitants, les manouvriers, c'est-à-dire les ouvriers qui n'ont pas de métier proprement dit, gagnent un salaire insuffisant pour les faire vivre convenablement eux et leur famille. Il dresse un certain nombre de budgets d'ouvriers, gagnant de 2 fr. 75 à 3 fr., l'un étant célibataire, l'autre ayant un enfant, un troisième ayant six enfants, et montre leur insuffisance dans les deux derniers cas. Nous aimerions à voir ces budgets sommaires contrôlés par quelques disciples de Le Play. La vie est bien chère à Dole; du moins certains prix donnés aux objets de consommation nous paraissent bien élevés. Quoi qu'il en soit, nous sommes d'accord avec le docteur Rouby quant à sa conclusion, à savoir que le salaire des ouvriers urbains du dernier rang dans la ville qu'il connaît est à l'extrême limite du suffisant, ce qui veut dire qu'il ne suffit pas réellement, puisqu'il ne reste rien pour parer aux chômages, aux maladies, et subvenir à un nombre d'enfants un peu considérable. Nous sommes encore pleinement d'accord avec l'auteur quand il insiste sur la nécessité d'aumônes plus abondantes de la part des classes riches, et quand il expose la nécessité de créer des patrimoines collectifs pour les ouvriers, surtout au moyen de dotations faites par les riches. Il voudrait aussi que les communes employassent certains fonds à constituer des rentes viagères de 365 fr. à donner au sort à une famille méritante. Le nombre de ces rentes s'augmenterait peu à peu. A la condition que cet emploi des fonds communaux fût limité, nous n'y verrions aucun inconvénient. Ce ne serait qu'un retour aux biens communaux du moyen âge qu'on a imprudemment sacrifiés et aux patrimoines des confréries, des corporations que la Révolution a odieusement spoliées. La brochure se termine par l'exposé d'un projet de Société du patrimoine de l'ouvrier, qui donne lieu à beaucoup d'objections et qui ne répond pas d'ailleurs tout à fait aux vues premières du docteur philanthrope. N'importe, cette brochure remue beaucoup d'idées et vaut par conséquent mieux que bien des gros volumes. C. J.

Poètes et Romanciers, par E. CARO, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1888, in-12 de 369 p. — Prix : 3 fr. 50.

On l'a rappelé récemment à l'Académie française, Caro a maintes fois demandé à la critique littéraire un délassement aux travaux plus austères de la philosophie. Ces délassements nous ont valu quelques livres remarquables : *Poètes et Romanciers* en est un, et non le moins agréable et le moins intéressant. Sans doute, suivant l'habitude de Caro, c'est de la cr

tique morale plutôt que la critique littéraire proprement dite; mais, comme il y excellait, personne ne lui en voudra d'avoir obéi à son tempérament et à ses habitudes d'esprit. Les poètes qu'il étudie dans ce livre sont : Vigny, Laprade, Victor Hugo, Bérenger, Manuel et Sully-Prudhomme; les romanciers : Feuillet, Bernardin de Saint-Pierre, Flaubert et Balzac. Parmi les poètes, Bérenger me semble traité avec une excessive bienveillance; en revanche, Victor Hugo est jugé et bien jugé, c'est-à-dire avec sévérité, mais sans injustice, et l'on aime à voir ses qualités et ses défauts pesés dans la balance d'un juge éclairé et indépendant. Parmi les études de romanciers, celle de Balzac est la plus importante et la plus complète. Balzac y est étudié à fond et apprécié avec compétence et justice. Je ne parle pas du style : on y retrouve la phrase éloquente et large de Caro, roulant comme un beau fleuve dans un paysage aux horizons toujours sereins, entre la verdure et les fleurs. Sur les bords, il y a pourtant une statue qui me déplaît, celle de Béranger. Je la signale au lecteur, en espérant que, comme moi, il oubliera un peu, en regardant les autres, l'ennui que lui aura fait sûrement éprouver la vue de celle-là. P. TALON.

La France aux croisades, par EUG. ASSE, lauréat de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-8 de 190 p., orné de 60 grav. — Prix : 1 fr.

Un résumé de l'histoire des croisades, en insistant sur le rôle que la France y a joué et en passant très légèrement sur celles où elle n'eut que peu de part : tel est le livre de M. Eugène Asse. Le récit est concis, quoique suffisamment développé, et d'une lecture agréable (p. 30, une phrase non terminée). L'esprit en est bon et on n'y trouve point d'erreur importante, bien qu'on puisse en découvrir quelques-unes secondaires. Ainsi c'est à tort que l'auteur regarde le divorce de Louis VII et d'Éléonore d'Aquitaine comme une conséquence de la seconde croisade (p. 66). De même, pourquoi traiter de légende (p. 150) l'offre du trône d'Égypte faite à saint Louis par les émirs musulmans? Joinville dit formellement, dans son LXXIIe chapitre, qu'ils en délibérèrent, et donne même les raisons qui les firent renoncer à ce projet. L'illustration du volume est en général heureusement choisie et intéressante, quoiqu'on retrouve les mêmes gravures employées déjà pour d'autres publications de la maison Didot, comme les ouvrages du bibliophile Jacob et *la Chevalerie et les Croisades*, paru en 1886. Signalons cependant (p. 139) le costume fantaisiste attribué au grand maître des Templiers, et (p. 49) la regrettable mutilation, nécessitée par le format du volume, de la curieuse gravure sur bois représentant Godefroi de Bouillon couronné des instruments de la Passion. L. L.

L'Equilibrio europeo studiato ne' Trattati de 'Secoli XVI e XVII, dall' avvocato MICHELE DI GISIRA. Catania, 1888, in-8 de 147 p.

Ce court travail n'a rien d'original; c'est une « thèse » présentée à l'Université de Rome, sur un vaste sujet d'histoire diplomatique, susceptible de développements infinis. L'auteur étudie les diverses phases de l'équilibre européen; et il fait honneur à l'Italie de l'avoir en quelque sorte inventé, lorsque, les invasions des barbares terminées, les nations modernes commencèrent à s'organiser en grandes puissances. C'est contre la France et ses prétentions sur la péninsule que furent faites les premières coalitions, qui s'appelèrent alors la ligue de Venise, contre Charles VIII, et

la ligue de Cambrai, contre Louis XII. Puis vinrent les grandes luttes pour la monarchie universelle entre François Ier et Charles-Quint d'abord, entre Henri IV et Philippe II ensuite, dans lesquelles l'Italie eut encore à jouer un rôle considérable, bien que la direction des événements lui échappât presque entièrement. Les autres coalitions furent la guerre de Trente ans, terminée par la paix de Westphalie et la paix des Pyrénées, et la rivalité de Louis XIV et de l'Angleterre jusqu'au traité d'Utrecht; enfin, les guerres de la Turquie contre les puissances chrétiennes, et la formation progressive de l'empire moscovite jusqu'au partage de la Pologne sont les dernières phases de l'histoire de l'Europe avant l'apparition de Napoléon.

Il y avait là, comme on le voit, matière à une « dissertazione » que M. di Gisira a présentée avec clarté et méthode, mais dans laquelle il ne faut pas chercher autre chose qu'un résumé fidèle et des considérations connues.

G. B. DE P.

Expulseurs et Expulsés, par GUSTAVE DE FLEURANCE, précédé d'une préface de M. Ed. Drumont. Paris, Letouzey et Ané, in-12 de 512 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est la première fois, croyons-nous, que l'on a réuni dans un seul volume, le récit de toutes les expulsions accomplies, en France, dans le courant de l'année néfaste des décrets. Il est bon que l'on n'oublie pas ces crimes jusqu'au jour, qui viendra, de la réparation vengeresse. Des livres comme celui de M. de Fleurance empêchent que les Ferry, les Constans et leurs complices, ne bénéficient de la prescription du silence. En tête des récits, M. de Fleurance a eu l'excellente idée de noter, pour chaque département, le nom de tous ceux qui se sont rendus solidaires des décrets par leurs votes ou qui les ont exécutés. Ce sont des noms qu'on n'oubliera pas : leur seule réunion fait du livre de M. de Fleurance un recueil original et tout à fait précieux. Enfin, ce volume possède un autre attrait : c'est la préface ardente de M. Drumont qui stigmatise comme il convient les acteurs et les auteurs de cette sinistre comédie et cloue leur nom au pilori de l'histoire, en rappelant la fin misérable et expiatoire d'un grand nombre d'entre eux. Tous ces éléments contribuent à faire de l'œuvre de M. de Fleurance un excellent et, ce qui vaut mieux, un très utile livre.

P. TALON.

L'Ancienne France. La Justice et les Tribunaux, impôts, monnaies et finances, ouvrage illustré de 178 grav. et d'une chromolith. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-8 de 338 p. — Prix : 4 fr.

L'Ancienne France. La Marine, les Colonies et le Commerce, ouvrage illustré de 149 grav. et d'une chromolith. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-8 de 296 p. — Prix : 4 fr.

Ces deux volumes font partie de la collection d'ouvrages illustrés, relatifs aux institutions de l'ancienne France, inaugurée il y a deux ans par la maison Firmin-Didot. Le premier traite, d'abord, de la justice au moyen âge, des formes judiciaires, du duel, de l'organisation des tribunaux. Un second chapitre est consacré à la pénalité, aux divers genres de supplices, à la question et au régime des prisons; de nombreuses gravures familiarisent le lecteur avec tous les raffinements de la cruauté pénale. Les tribunaux secrets ne sont pas oubliés, et l'on y voit figurer à côté de la sainte Wehme et du conseil des Dix, la secte des Assassins, qui n'eut point de caractère légal, et l'Inquisition, qui ne fut point un tribunal secret. Les details sur la police, les voleurs et mendiants sont très curieux. Une sorte d'appendice, qui

occupe le tiers du volume et dont on ne voit pas bien la raison d'être à la suite de l'histoire de la justice, retrace l'organisation financière de l'ancienne France. — L'autre volume, relatif à la marine, aux colonies et au commerce, contient un historique des galères, nefs et vaisseaux, depuis les Romains jusqu'à Louis XVI, une histoire des colonies françaises au Canada, à la Louisiane, aux Antilles, en Afrique et aux Indes, où on trouve les noms célèbres de Montcalm, de Bouillé et de Dupleix ; enfin, un résumé de l'organisation commerciale en France depuis les nautes parisiens jusqu'aux armateurs et aux compagnies du siècle dernier. — Tous deux sont de bons ouvrages de vulgarisation ; les nombreuses gravures qui les ornent leur assurent le succès ; elles sont presque toutes des reproductions d'estampes, miniatures, bas-reliefs, etc., et apportent au texte un utile secours. L. L.

Marie Stuart, la reine martyre, par V. CANET, professeur aux Facultés catholiques de Lille. Lille, Société de Saint-Augustin, 1888, in-8 de 200 p. — Prix : 2 fr.

L'histoire de Marie Stuart est encore pleine de problèmes dont la solution ne se trouvera peut-être jamais. Qui a raison de ses détracteurs ou de ses panégyristes à outrance? Ni les uns ni les autres, sans doute. Mais quelle est la part de vérité qu'il faut attribuer à chacun? Là est la difficulté. Ces problèmes, M. V. Canet n'a pas eu pour but de les résoudre; il a choisi les solutions qui lui ont semblé les plus probables, les plus conformes aussi à ses idées d'admirateur de la reine d'Écosse. Nous croyons qu'il s'est parfois trompé. C'est une erreur de croire qu'une femme comme Marie Stuart, au milieu des circonstances extrêmement difficiles où elle a vécu, ait pu ne jamais errer, choisir toujours le meilleur parti, ne jamais faire fausse route. Si Marie Stuart est une martyre, et nous croyons, comme l'auteur, qu'elle mérite ce titre glorieux, puisque, sans nul doute, sa longue captivité et son supplice ont eu pour cause principale son attachement à la foi catholique, elle n'est pas une sainte. Elle a eu, comme tout être humain, ses moments de défaillance et d'aveuglement. Pour en être exempte, dans les tristes temps où elle vécut, au milieu de la corruption, des intrigues, des crimes et des infamies qui l'entourèrent de toutes parts, il aurait fallu être au-dessus de l'humanité. M. V. Canet n'a pu connaître, son livre ayant paru auparavant, un très gros et très consciencieux travail de M. Martin Philippson sur le meurtre de Darnley et le mariage de Marie avec Bothwell. Sur le premier point, l'auteur est d'accord avec M. Canet pour en absoudre absolument Marie; mais, pour le mariage avec Bothwell, il semble bien, et M. Philippson tire cette conclusion de documents presque irréfutables, il semble bien, dis-je, qu'il y a eu, de la part du lord, un simulacre de violence et une résistance feinte de la part de la reine. La gloire de Marie n'en doit pas être ternie; car, s'il y a eu faute ou défaillance de sa part, elle l'a trop chèrement expiée pour que l'impartiale histoire ne lui soit pas indulgente. Nous voilà bien loin du livre de M. Canet. Nous voudrions cependant dire tout l'intérêt qu'il présente par son sujet, par sa composition, par les gravures, portraits, estampes anciennes et vues modernes qui l'ornent. C'est certainement une des meilleures biographies de la collection de la Société de Saint-Augustin. L. L.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — S. E. le cardinal Jean-Baptiste PITRA vient de mourir à Rome. Né le 1er août 1812 à Champforgueil, près d'Autun, il entra chez les bénédictins de Solesmes après le rétablissement de cette maison par dom Guéranger. Profès le 10 février 1843, le savant disciple de dom Guéranger se fit tant remarquer par ses travaux que le pape l'appela à Rome en 1858. Il s'y livra surtout à l'étude du droit canon et des antiquités ecclésiastiques. Pie IX le promut cardinal en 1863. Nommé évêque de Frascati le 1er juin 1879, il devint titulaire de Porto et Sainte-Rufine le 24 mars 1884. Le savant cardinal était bibliothécaire de la sainte Église romaine et sous-doyen du Sacré-Collège. Parmi les travaux qui lui assurent une haute place parmi les érudits contemporains, et dont une liste complète a été publiée l'an dernier (Solesmes, imp. de Saint-Pierre, in-8 de 18 p.), nous citerons les suivants : *Histoire de saint Léger, évêque d'Autun et martyr et de l'Église des Francs au septième siècle* (1846) ; — *La Hollande catholique* (1850, in-18 de VI-350 p.) ; — *Études sur la collection des Actes des saints par les RR. PP. Jésuites Bollandistes* (1850, in-8 de CVII-232 p.) ; — *Spicilegium Solesmense complectens sanctorum Patrum scriptorumque ecclesiasticorum anecdota hactenus opera* (1852-1858, 4 vol. in 4) ; — *Vie du P. Libermann, fondateur de la congrégation du Saint-Cœur de Marie* (1855, in-8 de VIII-608 p.), plusieurs fois réimprimée ; — *Des canons et des collections canoniques de l'Église grecque, d'après l'édition grecque donnée par M. Rhalli* (1858, in-8) ; — *Anastasiorum Antiochenorum et Sinaitarum anecdota quædam opera de rebus sacris et canonicis* (1866, in-4 de 103 p.) ; — *Juris ecclesiastici Græcorum historia et monumenta* (1864-1868, 2 vol. in-4) ; — *Analecta sacra spicilegio Solesmensi parata*, ouvrage dont l'impression a été commencée en 1876 et qui doit comprendre 8 volumes in-4 ; — *Analecta novissima, spicilegii Solesmensis altera continuatio* (1885-1888, 2 vol. in-4). Le savant bénédictin avait aussi été l'un des collaborateurs les plus actifs et l'un des directeurs de la *Patrologie latine* et de la *Patrologie grecque* (jusqu'à Photius) de l'abbé Migne.

— M. Eugène-François-Achille ROSSEEUW SAINT-HILAIRE, membre de l'Institut, est mort le 1er février, à l'âge de 84 ans. Né à Paris, le 30 juin 1805, agrégé des classes supérieures en 1828, agrégé des facultés en 1840, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand (1829-1842), puis suppléant de M. Ch. de Lacretelle, à la Faculté des lettres de Paris, M. Rosseeuw Saint-Hilaire fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 24 février 1872. Il débuta dans la carrière des lettres par un roman historique : *Rienzi et les Colonna, ou Rome au XIVe siècle* (1825, 5 vol. in-12). Il collabora à de nombreuses revues et au *Dictionnaire de la conversation*. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Histoire d'Espagne depuis les premiers temps historiques jusqu'à la mort de Ferdinand VII* (1844-1879, 14 vol. in-8) ; — *Ce qu'il faut à la France, étude historique* (2e éd. 1861, in-8) ; — *Études religieuses et littéraires* (1863, in-12) ; — *Jules César, cours professé à la Sorbonne en 1844 et 1865* (1866, in-12) ; — *La Délivrance* (1871, in-8) ; — *Le Vieil Éli, par l'auteur des Légendes d'Alsace*. Traduit de l'allemand (1871, in-12) ; — *Légendes de l'Alsace*, traduites de l'allemand (3e éd. 1872, in-12) ; — *Thomas Guthrie, sa vie, son œuvre, sa mort* (1873, in-18) ; — *La Princesse des Ursins* (1875, in-8) ; — *Étude sur l'Ancien Testament* (1884, in-12).

— M. le baron Alfred-Auguste ERNOUF, qui vient de mourir le 13 février était né à Paris le 21 septembre 1817. Il rédigea et publia l'*Histoire de la France sous Napoléon*, du baron Bignon, dont il avait épousé la fille en 1842

(1838-1858, 14 vol. in-8). Parmi les nombreux ouvrages qui sont sortis de sa plume, nous mentionnerons les suivants : *Nouvelles Études sur la Révolution française. Année 1798. Révolution helvétique. Italie, Égypte* (1852, in-8) ; — *Nouvelles Études sur la Révolution française. Année 1799, 18 brumaire* (1854, in-12) ; — *Histoire de Waltrade, de Lother II et de leurs descendants, d'après Luidprand, Frodoard, Erchempert, Léon d'Ostié, Benoît de Saint-André, annales de saint Bertin et de Fulde. Panégyrique de Béranger* (1858, in-8) ; — *Histoire de la dernière capitulation de Paris*, rédigée sur des documents officiels et inédits (1859, in-8) ; — *Deux Inventeurs célèbres : Philippe de Girard, Jacquard* (1867, in-12) ; — *Le Général Kléber* (1867, in-12) ; — *Histoire de trois ouvriers français : Richard Lenoir, Abraham-Louis Bréguet, Michel Brézin* (1867, in-12) ; — *Les Français en Prusse (1807-1808)*, d'après des documents contemporains recueillis en Allemagne (1872, in-12) ; — *Les Oiseaux chanteurs des bois et des plaines.* Imité de l'allemand, avec une introduction par Champfleury (3e éd. 1872, in-8) ; — *Souvenirs de l'invasion prussienne en Normandie* (1872, in-12) ; — *Denis Papin, sa vie et son œuvre (1647-1714)* (1874, in-12) ; — *Le Caucase, la Perse et la Turquie d'Asie*, d'après la relation de M. le baron de Thielmann (1876, in-12, avec une carte et 20 grav.) ; — *Cachemire et Petit-Thibet*, d'après la relation de M. F. Drew (1877, in-12, avec 1 carte et 11 grav.) ; — *Les Inventeurs du gaz et de la photographie. Lebon d'Humbersin, Nicéphore, Niepce, Daguerre* (1877, in-12) ; — *Pierre Latour du Moulin, créateur de l'industrie du touage à la vapeur, sa vie, ses œuvres scientifiques, politiques et littéraires* (1877, in-12) ; — *Souvenirs d'un officier polonais. Scène de la vie militaire en Espagne et en Russie (1808-1812)*, (1877, in-12) ; — *Maret, duc de Bassano* (1878, in-8) ; — *Du Weser au Zambèse ; Excursions dans l'Afrique australe ; chez les Zoulous ; Souvenirs de Californie* (1879, in-12) ; — *Souvenirs militaires d'un jeune abbé, soldat de la République (1793-1801)*, (1881, in-12) ; — *Histoire de quatre inventeurs français au* XIXe *siècle. Sauvage, Heilmann, Thimonnier, Giffard* (1884, in-12) ; — *L'Art des jardins, histoire, théorie, pratique de la composition des jardins et des parcs* (1885, in-4 avec 500 vign.) — *Paulin Talabot, sa vie et son œuvre (1799-1885)* (1886, in-12).

— M. Ferdinand Hervé-Bazin, professeur d'économie politique à l'Université catholique d'Angers, vient de mourir à l'âge de 42 ans. M. Hervé-Bazin avait publié, sous les auspices de la Société bibliographique, les curieux *Mémoires et Récits de François Chéron* (1882, in-12), son grand-père, membre du conseil secret de Louis XVI au 10 août, commissaire de Louis XVIII près du Théâtre-Français, de 1818 à 1825. On lui doit encore : *La Monarchie selon le programme du roi* (1882, in-8) ; — *Les Grandes Journées de la chrétienté* (1887, in-8) ; — un *Traité d'économie politique* qui a eu plusieurs éditions, dont la première a paru en 1880 (in-18) ; — *Les Grands Ordres et congrégations de femmes* (in-8) ; — *Le Jeune Homme chrétien* (in-12). — Il avait aussi collaboré aux *Grandes industries de l'Anjou*, de M. E. Gasté, et été le directeur du journal *l'Anjou*. Nous indiquerons en dernier lieu deux rapports faits à la « Société de Saint-Joseph, protectrice du travail chrétien, » sur *la Réforme des ateliers* (1878, in-16), et sur l'*Union de l'épargne et du crédit pour améliorer la condition des travailleurs* (1879, in-12).

— Le R. P. dom Jean Pradié, bénédictin de la congrégation de France, est mort le 30 janvier, à Santo-Domingo de Silos (Espagne), où il continuait à mener la vie monastique depuis les funestes journées de novembre 1880. Il était né à Uzech (Lot), le 29 octobre 1820. Il a publié, mais sous le voile de l'anonyme : *Vie de la R. M. de Trenquelléon* (1860, in-12 de XII-338 p.) ; — *Table générale des manuscrits recueillis par dom Fonteneau* (2e et 3e séries, 2 in-8) ; — *Table analytique des œuvres de Mgr Pie, évêque de Poitiers*

(3e édit. Paris, 1878, in-8); — *Table analytique des « Institutions liturgiques »* (2e édit. Paris, 1878-1884).

— On annonce encore la mort : de M. Frédéric BARBIER, compositeur dramatique ; — de M. le comte Alfred DE BONNEAU-AVENANT, né à Niort (Deux-Sèvres), en 1823, auteur de plusieurs ouvrages historiques estimés, entre autres : *Madame de Miramon, sa vie et ses œuvres charitables (1629-1696)*, (2e éd., 1873, in-8 avec portrait ; *Madame la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, sa vie et ses œuvres charitables (1604-1675)*, (1878, in-8 avec portrait), mort à Nice ; — de M. Ole-Jacob BROCH, né à Friedrickstadt, en Norvège, en 1818, auteur d'un grand nombre d'ouvrages ou mémoires de valeur sur divers points des sciences mathématiques et physiques, mort à Sèvres, à l'âge de 71 ans ; — de M. Ludovic CARRAU, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, né à Paris, en 1842, auteur de nombreux ouvrages, entre autres : *Études sur la théorie de l'évolution aux points de vue psychologique, religieux et moral* (1879, in-12), mort à l'âge de 46 ans ; — de M. l'abbé J. CLASTRON, vicaire général de Nîmes et de Montpellier, auteur d'un ouvrage sur la *Vie de S. G. Mgr Plantier, évêque de Nîmes* (1882, 2 vol. in-8), mort à Nîmes ; — de M. GOLDSCHMIT, collaborateur de plusieurs journaux ; — de M. Michel-Édouard FERET, fondateur et chef d'une des plus importantes maisons d'édition et de librairie de province, mort à Bordeaux, le 27 janvier, à l'âge de 75 ans ; — de M. Antoine GOUGET, archiviste de la Gironde, mort le 21 janvier, à 36 ans ; — de M. Émile GUIARD, né à Paris, en 1852, auteur de pièces de théâtre, dont la poésie *Livingstone* a été couronnée par l'Académie française, mort à Cannes, à l'âge de 36 ans ; — de M. Claude GUIGUE, né à Trévoux, en 1832, archiviste en chef du département du Rhône, membre non résidant du comité des travaux historiques, ancien élève de l'École des chartes, auteur de nombreux ouvrages, fort remarqués, sur la ville de Lyon, mort à Trévoux, à l'âge de 56 ans ; — du R. P. dom DE HANCY, né à Versailles, en 1836, bénédictin de la congrégation de France (abbaye de Sainte-Marie-Magdeleine), qui soutint, en 1885, une vive polémique dans les *Annales de Provence*, contre le savant abbé Duchesne, de l'Institut, mort à Marseille ; — de M. LARAMBERT, maître de conférences à l'École normale, professeur à l'École des ponts et chaussées et à l'École du génie maritime, examinateur d'admission à l'École navale, mort à l'âge de 70 ans ; — de M. Henri LUTTEROTH, auteur d'une *Histoire des débuts du protestantisme français jusqu'au premier synode de 1559*, directeur, de 1831 à 1850, du journal hebdomadaire protestant *le Semeur*, mort à Paris, à l'âge de 86 ans ; — de M. MAIGEN, professeur à l'Université catholique de Paris ; — de M. MEYNIER, membre de l'Académie de Marseille, mort le 17 février ; — de M. P.-V. NICE, administrateur-gérant du *Courrier de l'Aisne*, mort, le 15 février, à Pommiers (Aisne); — de M. Édouard-Gabriel REY, membre de la Société des gens de lettres, mort en janvier ; — de M. Eugène RISLER, directeur de l'Institut national agronomique au conservatoire des arts et métiers, né à Cernay (Alsace), en 1828, auteur d'ouvrages sur l'agriculture, entre autres : *Géologie agricole. Première partie du cours d'agriculture comparée fait à l'Institut national agronomique* (tome I, 1884, in-8) ; — de M. Jean SERVIÈRE, auteur de quelques brochures sur des questions philosophiques, mort à Bazas, à l'âge de 90 ans ; — de M. SILVA, professeur de chimie analytique à l'École centrale, mort l'âge de 51 ans.

— A l'étranger, on signale la mort : du Dr VON DECKEN, de Bonn, géologue distingué, correspondant de l'Institut de France ; — du Dr Karl ELZE né le 22 mai 1821, à Dessau, le plus distingué shakespearien de l'Alle

magne, professeur à l'Université de Halle, où il inaugura en 1872 la chaire de philologie anglaise, directeur du *Jahrbuch* de la Société shakespearienne d'Allemagne, depuis la mort de Bodenstedt (1868), qui s'est surtout fait connaître par ses trois ouvrages sur *Sir Walter Scott* (1876), sur *Lord Byron* (1870) et sur *William Shakespeare* (1876), mort à Halle le 21 janvier; — du Dr F.-A. FINGER, mort à Francfort-sur-le-Mein le 31 décembre; — de M. Frank-Th. GREGORY, le célèbre voyageur, mort dans la colonie de Queensland, dans le continent australien, que ses explorations ont tant contribué à faire connaître; — de M. Cesare GUASTI, directeur général des archives de Toscane, vice-président de la commission royale pour l'histoire des Marches et de l'Ombrie, secrétaire de l'Académie royale *della Crusca*, connu par son édition des lettres du Tasse et par diverses monographies; — de l'historien suédois Sven Fromhold HAMMERSTAND, professeur à l'Université d'Upsala, mort à l'âge de 68 ans; — du R. P. HECKER, dont l'entreprise littéraire la plus importante est la fondation de *The Catholic World*, né à New-York, le 18 décembre 1819, mort le 22 décembre dernier; — du Dr Ludwig HERRIG, professeur à l'Académie militaire de Berlin, mort dans cette ville à l'age de 73 ans, le 17 janvier; — du Dr Franz VON HOLTZENDORFF, professeur ordinaire à la faculté de droit de Munich, connu surtout par ses travaux sur la réforme des prisons et du droit pénal, mort le 5 janvier, à l'âge de 60 ans; — du Dr P. KNOODT, professeur à l'Université de Bonn, mort le 27 janvier; — du Dr Gottlob LAHM, chanoine de Munster en Westphalie, connu par ses travaux sur la botanique, mort le 30 décembre, à l'âge de 78 ans; — du Dr Heinrich LEIBNITZ, professeur d'esthétique à Tubingue, mort le 6 janvier; — de Don François, marquis LIBERATI SCRINIARI, avocat romain du tribunal suprême de la S. Rote, docteur en philosophie, en sainte théologie et ad honorem en droit civil et canonique, mort à Paris, le 24 février à l'âge de 55 ans; — de M. G. MENEGHINI, professeur de géologie à l'Université de Pise, où il est mort le 29 janvier, à l'âge de 78 ans; — de M. F. MÜLLER, directeur de l'Académie de peinture de Cassel, peintre d'histoire et critique d'art; — du Dr Werner NASSE, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Bonn, directeur de l'hospice d'aliénés de cette ville; — du Dr Heinrich-Alexander PAGENSTECHER, directeur du Muséum d'histoire naturelle à Hambourg, ex-professeur à l'Université d'Heidelberg, mort le 4 janvier à l'âge de 64 ans; — de M. le sénateur Baldassare PAOLI, connu par ses travaux de jurisprudence; — de M. Thomas Allison READWIN, géologue anglais, mort le 6 janvier; — du Dr Wilhelm SCHOTT, orientaliste distingué, professeur à l'Université de Berlin, où il est mort le 21 janvier, à 83 ans; — de M. Montgomery STUART, auteur de travaux remarqués sur les sciences politiques, mort le 21 janvier; — du comte Nicolaus Sázár VON SZACHEGY, historien, mort à Klausenburg le 7 janvier, à l'âge de 59 ans; — de M. Karl TEKETE, directeur de l'Institut des sourds-muets à Waitzen, mort le 11 janvier, à l'âge de 67 ans; — du Dr P.-A. TIELE, directeur de la Bibliothèque universitaire d'Utrecht; — de M. W.-F. TILLOTSON, fondateur de *Bolton Evening News*; — du savant danois Gudbrand VIGFUSSON; — du Dr Johann WAGNER, professeur à l'Université de Budapest, mort le 2 janvier, à 58 ans; — du Dr Leopold Wittelshöfer, éditeur de la *Wiener medicinische Wochenschrift*, et auteur d'importants ouvrages médicaux, mort le 8 janvier à Vienne; — de M. R. S. WRAY, assistant du professeur Hover au Muséum d'histoire naturelle de Londres, mort à l'âge de 25 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 1er février, M. P. Viollet a achevé la lecture de son mé-

moire sur la Tamistry. M. Ravaisson a poursuivi l'exposé de son système sur l'interprétation des scènes représentées sur les monuments funéraires des Grecs. — Le 8 février, M. Ch. Nisard a communiqué un mémoire sur l'origine des relations de sainte Radegonde et de l'abbesse de Sainte-Croix de Poitiers. M. de Mély a lu une note sur un vitrail de la cathédrale de Chartres. — La lecture de M. Ch. Nisard a été continuée dans la séance du 15 février. M. le marquis de Vogüé a ensuite décrit les fouilles du P. Delattre à Carthage. — Dans la séance du 22 février, M. Oppert a entretenu ses collègues de la date du règne du roi chaldéen Hammurabi.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 février, M. le docteur G. Lagneau a communiqué à l'Académie un mémoire de statistique sur la mortalité des soldats et marins dans nos colonies. Après une discussion sur le monométallisme et le bimétallisme, M. Morizot-Thibault a commencé la lecture d'un travail sur l'organisation du pouvoir législatif dans la constitution de l'an III. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 9 février. M. d'Avenel a communiqué un mémoire sur les États provinciaux sous Louis XIII. — Dans la séance du 16 février, ces deux communications ont été continuées. — M. Morizot-Thibault a achevé la lecture de la sienne dans la séance du 23 février. Dans la même séance, M. Baudrillart a entretenu ses collègues de la situation morale, intellectuelle et matérielle des populations rurales de la Provence.

Concours et Prix. — Parmi les sujets mis au concours par l'Académie des sciences morales et politiques, nous relevons les suivants : « Exposer, d'après les œuvres de saint Jean Chrysostome, quelles étaient les mœurs de son temps, et discuter, au point de vue moral, la manière dont il les juge, » prix de 2,000 fr. (dernier délai pour la remise des mémoires, 31 décembre 1889); — « Exposer le développement du régime dotal en France depuis le code civil jusqu'à nos jours, » prix de 2,000 fr. (31 décembre 1890); — « Étude de législation comparée sur la participation des particuliers à la poursuite des crimes et des délits, » prix de 2,000 fr. (31 décembre 1892); — « Des transformations survenues pendant la seconde moitié du xixe siècle dans les transports maritimes et de leur influence sur les relations commerciales, » prix de 2,000 fr. (31 décembre 1890); — « Politique étrangère de l'abbé Dubois, » prix de 2,000 fr. (31 décembre 1891); — « La Morale de Spinoza, examen de ses principes et de l'influence qu'elle a exercée dans les temps modernes, » prix de 2,500 fr. (31 décembre 1890); — « La Morale dans l'histoire, » prix de 2,500 fr. (31 décembre 1890); — « l'Arbitrage international, son passé, son présent, son avenir, » prix de 2,500 fr. (31 décembre 1891); — « L'Émigration et l'Immigration au xixe siècle, » prix de 2,500 fr. (31 décembre 1892); — « Histoire et Constitution de la propriété foncière chez les Grecs, » prix de 2,500 fr. (31 décembre 1889); — « La Philosophie de la nature chez les anciens, » prix de 3,000 fr. (31 décembre 1889); — « État actuel des questions qui se rattachent à la théodicée », prix de 4,000 fr. (31 décembre 1890); — « Étude critique sur le rôle du sentiment ou de l'instinct moral dans les théories contemporaines, » prix de 3,000 fr. (31 décembre 1889); — « Histoire du droit public et privé dans la Lorraine et les trois évêchés, depuis le traité de Verdun, en 843, jusqu'en 1789, » prix de 6,000 fr. (31 décembre 1890); — « Vauban économiste, » prix de 3,000 fr. (31 décembre 1890; — « Histoire économique de la valeur et du revenu de la terre au xviie et au xviiie siècle, en France, » prix de 4,000 fr. (31 décembre 1889); — « L'Administration royale sous François Ier, » prix de 2,000 fr. (31 décembre 1891); — « Le Parlement de Paris, depuis l'avènement

de saint Louis jusqu'à l'avènement de Louis XII. » prix de 6,000 fr. (31 décembre 1892).

— La Société des études historiques met au concours, pour 1890 (un prix de 1,000 fr. et diverses médailles), la question suivante : « Étudier à une époque précise de l'ancien régime et dans une ou plusieurs régions de la France, l'acquisition des terres nobles par les roturiers. » Les concurrents doivent indiquer dans quelles circonstances, avec quelles ressources, et à quelles conditions les acquisitions ont été faites dans la région choisie par eux, quelle en a été l'importance, sur quels biens elles ont porté; quelles en ont été les conséquences au point de vue politique, au point de vue économique, au point de vue social. Les travaux, qui devront être faits d'après l'étude des documents originaux, devront être déposés au plus tard le 31 décembre 1889, chez M. G. Desclosières, 6, rue Garancière.

— L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, met au concours, pour le prix Moulin (500 fr.) le sujet suivant : *Biographie normande de Malherbe*. Les mémoires devront être envoyés avant le 1er avril 1890.

— La Société des litttérateurs, ayant pour organe la revue littéraire *le Trouvère*, ouvre un concours de drame musical. Ce concours sera clos le 1er janvier 1889 et le résultat connu le 1er février suivant. Le premier prix est de 200 fr. Pour renseignements supplémentaires, s'adresser au bureau de la rédaction, rue du Montparnasse, 43, à Paris.

Congrès. — Les statuts du 8e congrès archéologique fixé, pour 1890, à Moscou, sont à l'examen au ministère de l'intérieur et à celui de l'instruction publique. Le congrès se composera de neuf sections et durera du 8 au 24 janvier.

Les Journaux du Trésor. — Notre collaborateur M. Henri Moranvillé vient de publier des *Extraits de Journaux du Trésor* (*1345-1419*) dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (1888) et les a tirés à part dans un élégant volume de 150 p. « Les *Jornalia thesauri*, dit-il, contenaient l'enregistrement au jour le jour, des recettes et des dépenses avec la mention de la personne qui avait fait le paiement ou qui l'avait reçu, l'indication de la façon dont elle l'avait fait, et le nom de la personne dont le compte était crédité ou débité de la somme mentionnée. » Il y avait en outre des *Extractus thesauri*, « qui, au contraire, inscrivaient les dépenses et les recettes dans des chapitres différents; qui séparaient et classaient les recettes et les dépenses d'après leur nature. » C'est une partie de ces journaux et de ces extraits que M. Moranvillé a mise au jour, et il suffit de parcourir la table pour reconnaître l'intérêt qu'elle présente. En dehors du Trésor et de la Chambre des comptes, on trouve les noms d'une foule de personnages connus ou inconnus. Et pour ne citer qu'un fait : « 322. Magister Nicolaus Oresmes, pro dono sibi facto per dominum Regem, per litteras VIII octobris CCCLXXVII : J. Blanchet, pro pena et labore transferendo de latino in Gallicum unum librum vocatum *De celo et mundo*, IIc fr. auri. » Combien d'autres intéressent l'art, les voyages, le commerce et l'histoire. Sachons gré à l'éditeur de la présente publication. L'aspect en est aride, la lecture en est agréable et utile pour l'historien et pour le diplomatiste.

Deux Peintres français : G.-F. Doyen et S.-M. Lantarat. — Nous eussions volontiers intitulé cette note : Biographies de deux artistes par un bibliographe. Nous avons nommé les artistes; le bibliographe n'est autre que notre actif collaborateur M. Stein, qui s'occupe simultanément de bibliographie dans la *Partie technique* du *Polybiblion*, etc., de critique des sources de l'histoire de France dans son beau travail sur *Olivier de la Marche*, et des beaux-arts dans les deux mémoires suivants : *Le Peintre G.-F. Doyen*

et l'Origine du Musée des monuments français (Paris, E. Plon et Nourrit, in-8 de 35 p.), et *la Famille du peintre S.-M. Lantarat* (Fontainebleau, imp. d'E. Bourges, in-8 de 15 p.). Dans la première notice, lue à la réunion des Sociétés des beaux-arts des départements, à l'École des beaux-arts (séance du 24 mai 1888), nous trouvons de nouveaux et intéressants renseignements tirés des « Papiers des émigrés » conservés aux Archives nationales, sur Gabriel-François Doyen, né à Paris le 20 mai 1726, mort à Saint-Pétersbourg le 13 mars 1806. Envoyé à Rome, il y séjourna de 1748 à 1752 et fut admis en 1759 à l'Académie de peinture et de sculpture. M. Stein a pu retracer d'après d'anciens inventaires retrouvés par lui, l'histoire de plusieurs de ses tableaux, dont il signale les propriétaires à la fin du dix-huitième siècle. Mais il a tenu particulièrement à mettre en lumière la participation de Doyen à la création du Musée des monuments français, organisé définitivement par Lenoir, auquel on attribue à tort tout l'honneur de cette entreprise. Nous devons signaler aussi l'appendice, reproduisant une description probablement inédite de l'une des œuvres de Doyen, la peinture qui décore la coupole de la chapelle de Saint-Grégoire, à l'Hôtel royal des Invalides. — Quelques phrases de M. Arsène Houssaye contenues dans un article de la *Revue de Paris*, phrases nées d'une inspiration malheureuse, puisqu'elles contiennent « autant d'erreurs que de mots, » ont fourni à M. Stein l'occasion de préciser une fois de plus l'origine de Simon-Mathurin Lantarat, qui, contrairement à l'opinion commune, était, paraît-il « très sobre. » On sait aussi d'une façon absolument certaine qu'il naquit, le 24 mars 1729, à Oncy (Seine-et-Oise, canton de Milly), fils naturel et unique enfant de Simon-Mathurin Lantarat, manouvrier-tisserand, et de Françoise Malvilain; toutes choses que M. Arsène Houssaye ignore complètement. Il y a nombre de personnes qui, à la rigueur, sont excusables de ne point connaître particulièrement la famille Lantarat; mais pour un critique d'art, cela est inadmissible. Nous sommes heureux d'annoncer à M. Arsène Houssaye qu'il aura prochainement l'occasion de se renseigner exactement sur les œuvres de Lantarat dans une brochure de M. Stein, actuellement en préparation. Celle que nous venons de signaler est extraite des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*.

Bibliographie des travaux de dom Piolin. — On lira avec intérêt la liste complète des publications de notre éminent collaborateur (né le 21 février 1812, à Bourgneuf-la-Forêt, diocèse de Laval, profès le 15 janvier 1842, bénédictin de l'abbaye de Solesmes, congrégation de France, ordre de Saint-Benoît, président de la Société historique et archéologique du Maine). La brochure (Solesmes, imp. Saint-Pierre, in-8 de 32 p.) se divise en cinq chapitres intitulés : *Histoire ecclésiastique de la France ; Hagiographie générale et Recherches monastiques, Maine et Anjou* (I, *Hagiographie*, II, *Histoire*, III, *Archéologie et Mélanges*); *Biographie et Articles nécrologiques ; Articles bibliographiques*. Les trois dernières pages contiennent la liste des articles et ouvrages de dom Piolin parus dans le courant de l'année 1888.

L'Influence civilisatrice de l'Allemagne sur la France. — Nous ne croyons pas inutile de signaler à nos lecteurs l'étude que M. Max Koch consacre à l'histoire résumée de cette influence, d'après un livre récent de M. Süpfle, dans le *Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes* (nos des 17 et 24 novembre 1888). Nous devons noter tout d'abord la satisfaction qu'éprouve M. Koch à constater que l'on ne croit plus guère à la fraternité des peuples ni à la paix universelle ; « c'est un changement dans les idées, dit-il, que nous devons accueillir non pas avec regret, mais avec

joie ; car la guerre a été et est encore la mère de toutes choses, je veux dire de tout progrès en ce monde. » Aussi M. Max Koch semble-t-il considérer comme un bienfait civilisateur l'esprit militaire apporté par les Francs sur le sol gaulois. Car ces influences civilisatrices, l'auteur remonte jusqu'à l'invasion guerrière des Germains — la conception des *kriegerisch einwandernde Germanen* est peut-être un peu surannée — pour les retrouver. Nous ne sommes pas aussi sûr que M. Koch que l'esprit militaire ne soit pas venu chez nous des Gallo-Romains ; il y a peut-être là une évidence pour des yeux germaniques, mais elle ne frappe pas également les nôtres ; nous pensons au contraire que les meilleurs généraux de l'époque franque étaient gallo-romains, comme Mummolus. Ce n'est pas des Germains que les élèves des Romains auraient pu apprendre la discipline et l'art militaire. Et ce n'est point aux Allemands, bons soldats si l'on veut, mais un peu lents et un peu lourds, comme chacun sait, que le Français a emprunté cette ardeur, cette *furia francese* qui l'a toujours distingué. Quoique la réforme en France ne dérive guère que du calvinisme, M. Koch n'en proclame pas moins la puissante influence de Luther ; si cette influence n'est pas très visible, c'est qu'elle agissait à l'état latent. L'auteur de l'article que nous signalons reconnaît que l'influence française sur les mœurs et la littérature de l'Allemagne a été bien plus sensible, bien plus facile à déterminer que l'influence germanique en France. Il s'en console en songeant que « l'époque actuelle est destinée à voir s'affermir la prépondérance de la civilisation allemande dans le monde. » Voici donc étendue à l'Allemagne intellectuelle l'orgueilleuse devise politique de l'Autriche : *Austriae est imperare orbi universo ;* nous ignorons si celle-là sera plus heureuse que celle-ci ; mais en tout cas le résultat souhaité par M. Koch n'est pas encore atteint ; et il est curieux de constater au milieu de ces prétentions que le grand homme de l'Allemagne, M. de Bismarck, se croit obligé à publier ses discours en français pour les faire lire.

Paris. — L'*Annuaire de l'enseignement primaire*, publié sous la direction de M. Jost, inspecteur général de l'instruction publique, en est à sa cinquième année. Le volume de 1889 (Paris, A. Colin, in-18 de 631 p.) contient, indépendamment des renseignements officiels et techniques qui forment la première partie, des articles variés : un tableau, par M. Buisson, de *l'Instruction primaire de 1789 à 1889*, où tout est naturellement disposé pour le plus grand honneur de la troisième République ; d'intéressantes notes de M. Jost sur la *Situation de l'instituteur à l'étranger (Bade et Wurtemberg)*; une notice consacrée par M. Beurier au *Musée pédagogique*, situé rue Gay-Lussac et dont il est le directeur ; la *Revue géographique de l'année*, par M. P. Foncin, inspecteur général de l'enseignement secondaire, et dont les ouvrages sont bien connus ; une amusante étude de M. Simonnot sur *le Français dans la langue allemande*, même dans celle que parle le « chancelier de fer » ; un résumé des *Congrès pédagogiques à l'étranger;* des comptes rendus par M. Defodon, sur *Quelques livres parus en 1888*, qui devraient tous, selon lui, figurer dans les bibliothèques pédagogiques, mais dont le choix ne semblera pas heureux à tout le monde ; une sorte de nécrologe où l'on a pris par ni *les Morts de l'année* beaucoup de gens dont nous ne voyons pas les titr s à figurer dans un *Annuaire de l'enseignement primaire*, etc., etc.

— M. le comte de Mas Latrie, membre de l'Institut, vient de publier à l librairie Palmé, un *Trésor de chronologie, d'histoire et de géographie, pou l'étude et l'emploi des documents du moyen âge*. Le prix de cet ouvrage considérable, qui forme un volume in-folio de plus de 1200 pages, est

fixé à 100 fr., et comme il est tiré à un nombre restreint d'exemplaires, le prix en sera prochainement augmenté.

— La librairie Édouard Rouveyre annonce la mise en vente d'une publication dont l'importance ne saurait échapper à personne. *L'Architecture française civile et domestique du* XI*e au* XVI*e siècle,* par MM. Gélis Didot et Th. Lambert, formera 5 vol. in-8, contenant en 600 planches la reproduction des monuments qui nous restent de l'architecture civile du moyen âge. L'ouvrage paraîtra par fascicules; trois fascicules formeront un volume.

— M. L. de la Sicotière, l'éminent sénateur de l'Orne, vient de publier un ouvrage considérable sur *Louis de Frotté et les Insurrections normandes, 1793-1833* (Paris, Plon, Nourrit et Cie, 3 vol. in-8). Nous aurons certainement l'occasion de revenir sur cette importante publication, que nous nous contentons pour le moment de signaler à nos lecteurs.

— La Société de l'histoire de France vient de mettre en distribution le tome IV des *Mémoires d'Olivier de la Marche*. Prochainement le tome II du *Jouvencel*, de Jean de Bueil, sera également mis en distribution.

— La *Revue des questions historiques* publiera, dans sa livraison du 1er avril, un important travail de M. Fustel de Coulanges sur *le Problème des origines de la propriété foncière.*

— Nous devons une mention spéciale à la brochure que vient de faire imprimer dom Th. Bérengier sous ce titre : *Une Correspondance littéraire au* XVIII*e siècle entre dom de la Rue, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et Mgr d'Inguimbert, évêque de Carpentras* (Avignon, Seguin ; Paris, E. Lechevalier, in-8 de 77 p.). Ces curieuses lettres, au nombre de trente-trois, ont été écrites en 1734 et 1735. Elles forment « comme un tableau très vivant de la première moitié du XVIII*e* siècle. Les bruits de la cour et de la ville, les nouvelles de la guerre et surtout les échos des polémiques doctrinales du jansénisme dans les rangs du clergé séculier et dans les cloîtres leur donnent une sérieuse valeur. Il n'est pas jusqu'aux nouvelles purement bibliographiques qui n'offrent pour les amateurs un véritable intérêt. » Il faut dire aussi que cette correspondance est émaillée de plusieurs chansons et satires rimées qui prouvent que l'esprit parisien était à cette époque aussi vif, aussi finement méchant qu'aujourd'hui. L'ensemble est un régal de délicat relevé de notes dues à l'érudition de dom Th. Bérengier.

— Il est permis de douter que la brochure de M. E. Decroix : *Le Tabac et Mon testament* (Paris, au siège de la société contre l'abus du tabac, in-8 de 16 p.) convertisse beaucoup de gens et leur fasse renoncer au lent empoisonnement par la nicotine. Il nous paraît néanmoins utile de la signaler en complimentant l'auteur pour ses louables efforts.

— Nous avons appelé l'attention (t. LIII, p. 553) sur l'article de M. Edmond Biré inséré dans *Samedi-Revue* sous le titre de : *Le Centenaire de 89. Les Derniers Jours de l'Académie française.* Le même écrivain a donné depuis, également dans *Samedi-Revue,* et toujours sur le Centenaire, les études suivantes: *La Peur ; — La Dernière Distribution des prix de l'Université ; — Le 21 Janvier 1794.*

— La *Revue des sciences et des lettres,* dont nous avons annoncé antérieurement la fondation à nos lecteurs (t. LIII, p. 279), est devenue bi-mensuelle depuis le 1er janvier. Elle a en outre agrandi son format, ce qui permet d'y insérer non seulement des figures, mais même des cartes et plans. Ces améliorations sont une preuve du succès qu'a obtenu cette revue.

— Notre collaborateur M. P. Guilhiermoz vient de publier dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France* (novembre et décembre 1888) les *Processions faites à Paris et à Saint-Denis en 1509 et Visite de Louis XII au Parlement en 1510,* récits extraits du Mémorial de Germain Chartelier, conseiller au Parlement (tirage à part, in-8 de 22 p.).

— Voici l'indication de deux brochures non mises dans le commerce et destinées à rappeler la carrière de deux savants, morts avant l'heure, mais dont l'un était déjà célèbre, tandis que l'autre commençait à peine sa carrière : *Abel Bergaigne, 31 août 1838-6 août 1888* (Paris, imp. Lahure, in-8, 20 p. portrait; discours de MM. Maury, Himly, Bréal, etc.); — *A la mémoire de Hippolyte Noiret, 1864-1888* (Lille, imp. Danel, in-8, 43 p. portrait; notice et discours prononcés à l'église Saint-Martin de Venise, et au cimetière Saint-Nicolas de Rethel).

— Les prêtres du Sacré-Cœur, au moment où l'on s'apprête à fêter le centenaire de 1789, ont pensé que les catholiques avaient aussi un 89 à fêter. C'est en 1689 que Notre-Seigneur Jésus-Christ demandait à la bienheureuse Marguerite-Marie la consécration de la France au Sacré-Cœur. Pour célébrer cet anniversaire, les prêtres du Sacré-Cœur ont fondé une revue mensuelle destinée, comme son titre l'indique, à préparer *le Règne du Cœur de Jésus dans les âmes et dans les sociétés.* Le prix de cette publication, qui paraît le 25 de chaque mois, et que nous nous plaisons à recommander, est de 3 fr. par an pour la France et la Belgique, de 3 fr. 50 pour les autres pays (Tournai, Casterman).

— M. E. Toulouze recherche avec un zèle infatigable les faits archéologiques qui concernent Paris; il fait des fouilles, il surveille tout ce que les travaux de déblaiement peuvent faire exhumer; il note avec soin les détails sur le terrain, dresse en quelque sorte des procès-verbaux de tout ce qu'il voit. Grâce à ses démarches, M. Toulouze a formé une collection curieuse et spéciale à l'histoire et à l'archéologie parisienne. Un volume qu'il vient de publier (*Mes Fouilles dans le sol du vieux Paris*, Dunkerque, imp. P. Michel, in-8 de 162 p.) contient les observations de l'auteur et il est accompagné de planches nombreuses et exactes dues à son burin. Tous les quartiers de Paris y sont à peu près représentés, de sorte qu'il n'est pas de Parisien, curieux des souvenirs de sa ville, qui ne désire se procurer ce volume intéressant.

AUVERGNE. — La brochure de M. le docteur Dourif (*Notes sur les églises de Cournon*, Clermont-Ferrand, Bellet et fils, in-8 de 43 p.) contient des détails curieux sur des fresques qui semblent dater du XIIIe siècle et intéressent vivement l'histoire de l'art régional.

BRETAGNE. — M. J. Trévédy vient de publier, en tirage à part, les notes sur *Fréron et sa famille,* qu'il a insérées dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (nov. et déc. 1888). M. Trévédy rectifie même la consciencieuse notice publiée par Jal dans son *Dictionnaire critique* (Quimper, Salaun, gr. in-8 de 30 p.).

— Le mémoire de M. Arthur Du Chêne sur *la Morale de Le Sage dans Gil-Blas* (Nantes, Hanciau, in-12 de 88 p.), couronné par la Société nantaise « Le Grillon, » est à la fois une page de littérature et de morale. L'auteur a su démêler les qualités et les défauts qui, dans *Gil Blas,* sont du temps de Le Sage et de tous les temps. On a voulu chercher en Le Sage un écrivain révolutionnaire. M. du Chêne démontre que l'auteur de *Gil-Blas* n'a aucune attache ni avec Rousseau ni avec Diderot. C'est plutôt un aimable sceptique, attaché aux anciennes institutions. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'être pas suffisamment pénétré de la notion du devoir.

— Le tome XXVII du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure* (Nantes, V. Forest et É. Grimaud, 1888, gr. in-8 de XXXIII-392 p.) est presque tout entier rempli par un important travail de M. A. Legendre sur la cathédrale de Nantes. C'est un ensemble de documents et de notes, dont voici l'énumération : *Rapport lu le 12 janvier 1886, à la séance de la Société archéologique de Nantes*, par M. A. Legendre : — *Lettre à MM. les membres du conseil général*, par le même ; — *Rapport au ministre des cultes, sur le résultat des fouilles et déblais autorisés par décision du 16 mai 1885*, par M. L. Sauvageot ; — *Lettre* de ce dernier *à M. Legendre ;* — *Note relative à l'enfouissement des bases des piliers du chœur*, par M. Legendre ; — *Notes prises du 16 août 1887 au 31 janvier 1888*, par le même ; — *Découverte du tombeau d'un évêque du* XIVe *ou* XVe *siècle dans le bras de la croix. Procès-verbal de l'exhumation*, par M. Le Meignen ; — *Tableau chronologique des évêques de Nantes, depuis saint Clair jusqu'à Mgr Fournier*, par M. Legendre ; — *Histoire de la cathédrale par le monument. Notes sur l'étude des plans de la cathédrale aux* IVe, VIe, Xe, XIe, XIIe, XVe, XVIe, XVIIe, XIXe *siècles*, par M. Legendre. Ces trois derniers travaux, aussi intéressants pour les historiens que pour les archéologues, sont suivis de diverses pièces justificatives, parmi lesquelles on remarque des notes sur le tombeau de Guillaume Guéguen (chapelle de Saint-Clair), sur le tombeau projeté pour Mgr Duvoisin, sur les cloches de la cathédrale après la Révolution, sur l'état de la cathédrale pendant les fêtes décadaires, etc. Le tout forme une monographie de la belle cathédrale de Nantes, et cette monographie fait le plus grand honneur au zèle et au savoir de M. Legendre.

Dauphiné. — Le second monastère de femmes de l'ordre des chartreux (Notre-Dame de Bertaud), a été fondé vers la fin du XIIe siècle et détruit en 1446 « par fortune de feu. » Situé dans l'arrondissement de Gap, ce monastère serait bien oublié si les chartes qui y étaient conservées avaient aussi été la proie des flammes. Ces chartes, qui offrent un intérêt considérable pour l'histoire des Hautes-Alpes, sont restées inédites jusqu'au moment où la Société d'études de ce département en a décidé la publication, qu'un savant archiviste, M. l'abbé Paul Guillaume, a menée à bonne fin : *Chartes de Notre-Dame de Bertaud, monastère de femmes de l'ordre des chartreux, diocèse de Gap* (Gap, au secrétariat de la Société d'études, in-8 de LVI-367 p.). Les chartes en question sont précédées d'une étude formant à elle seule un travail historique important ; elles sont suivies de deux tables qui permettent de se retrouver sans trop de peine dans le texte latin.

— Tout a été dit sur l'intérêt qui s'attache à la publication des anciens Mystères, et l'on ne peut que féliciter M. l'abbé Paul Guillaume d'avoir poursuivi une tâche aussi ingrate et aussi difficile en mettant au jour l'*Istorio de sanct Poncz* (Gap, au secrétariat de la Société d'études des Hautes-Alpes, in-8 de XV-243 p.). Il est à noter que le Mystère de saint Pons, qui ne comprend pas moins de cinq mille quatre cent quinze vers, additions à part, restait le seul inédit de tous les Mystères retrouvés dans les Hautes-Alpes.

— M. J. Roman a publié, il y a quelque temps déjà, un petit volume sur les *Étymologies des noms de lieu du département des Hautes-Alpes* (Gap, Richaud, petit in-4 de 71 p.). M. Roman se sépare, en plusieurs points et avec raison, des auteurs qui ont déjà traité le même sujet. Son travail, qui prouve des investigations laborieuses, sera consulté avec fruit. La question des localités disparues sans laisser de traces appelle de nouvelles recherches.

— Dans sa brochure relative aux *Causes du déboisement des montagnes d'après les documents historiques du* XIII*e au* XVIII*e siècle* (Gap, Richaud, in-12 de 14 p.), le même M. J. Roman apporte un contingent intéressant de faits relatifs à la dévastation des forêts : abus de pâturage, service des mines et des hauts-fourneaux, défrichements inintelligents, etc. L'auteur nous paraît critiquer à tort un opuscule de M. l'abbé P. Guillaume traitant du même sujet. Les causes du déboisement sont multiples et il est utile de les rechercher et de les étudier en détail.

— L'un des plus récents travaux de M. J. Roman, *la Bataille de Mustias-Calmes et la Civitas Rigomagensis* (Digne, Chaspoul, in-12 de 16 p.), est une étude curieuse envisagée à un point de vue tout nouveau de quelques questions d'histoire et de géographie locales, au sujet desquelles les hypothèses continueront à se donner carrière jusqu'à la découverte de documents précis.

— M. l'abbé F. Allemand est l'auteur de deux monographies dont voici les titres : 1° *Monographie de la Val d'Oze* (Gap, Jouglard et Richaud, 2 br. in-8 de 24 et 23 p.) ; 2° *Monographie du Mandement de Chaillol* (Gap, Richaud, in-12 de 25 p.). L'auteur s'est livré à des recherches minutieuses et bien ordonnées sur les neuf communes qui composent la pittoresque vallée d'Oze et sur Saint-Michel de Chaillol, dans les Hautes-Alpes. La commune de la Bâtie-Montsaléon, couverte de débris antiques, n'est peut-être pas si connue que le croit M. Allemand : il semble lui appartenir d'en écrire un jour l'histoire particulière.

— Dans la *Notice sur les ecclésiastiques de la commune de Saint-Michel-de-Chaillol, confesseurs de la foi pendant la Révolution,* par M. F. Allemand (Gap, imp. Richaud, in-12, 7 p.), il s'agit de Jean-Jacques Vallet, né en 1763, mort à Gap en 1828; de Michel-Ange Gueydon, né en 1754, mort en 1840 ; de Joannais, né et curé quelque temps à la Salette, et dont l'auteur ne donne de dates ni pour la naissance ni pour la mort. Chacun de ces prêtres, resté dans le pays pendant la Révolution, y multiplia, malgré le danger, les actes de zèle. Il serait à désirer que, dans chaque paroisse, quelque prêtre pût recueillir les traces de ses prédécesseurs, spécialement pour l'époque révolutionnaire: dans ces jours-là, tout prêtre qui faisait son devoir n'était pas seulement un héros, c'était un « confesseur de la foi. »

FLANDRE. — M. Louis Dechristé, imprimeur à Douai, auteur d'un remarquable volume de documents intitulé : *Douai pendant la Révolution* et publié en 1880 sous les auspices de la Société bibliographique, vient de faire paraître une nouvelle édition d'un opuscule relatif au même sujet : *Préludes de la Révolution à Douai, d'après les pièces authentiques reposant aux Archives de cette ville. 1789-1790* (Douai, chez l'auteur, in-8 de 62 p.).

FRANCHE-COMTÉ. — Nous avons reçu le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Saône* pour l'année 1887, tout dernièrement paru (Vesoul, A. Suchaux, in-8 de XLVII-267 p.). Nous y remarquons, entre autres, les travaux suivants : *Les Français aux Capucins de Gray (24-25 juin 1639)*, par M. Émile Longin ; — *L'Agriculture en Franche-Comté au dix-huitième siècle,* par M. l'abbé Rossignot ;—*Un noël franc-comtois* (XVII*e siècle*), par M. Émile Longin; — *Les Manuscrits de la Bibliothèque de Vesoul,* par M. Jules Gauthier;— *Les Manuscrits de la Bibliothèque de Gray,* par le même; et surtout les *Notes pour servir à la bibliographie franc-comtoise* que M. Émile Longin publie chaque année, avec une persévérance louable. Ces « notes » sont relatives à 1886 et ne comptent pas moins de 452 articles. En nous reportant à la bibliographie de 1885, nous nous apercevons que M. Longin

n'a pas fait mention d'un travail inséré dans le *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes* (année 1885, livraison de janvier-mars, p. 76 à 86, et livraison d'avril-juin, p. 129 à 145), intitulé : *Éphémérides de la garde mobile des Hautes-Alpes, campagne de 1870-1871*. Ces pages intéressantes se rapportent à l'invasion allemande dans la Haute-Saône et le Doubs. L'auteur, qui n'a point signé, nous pardonnera de dévoiler son incognito : c'est M. Louis Chancel, lieutenant dans le bataillon des Hautes-Alpes pendant l'année terrible.

— En 1864, M. l'abbé Besson, devenu depuis évêque de Nîmes, et dont la mort prématurée a mis en deuil à la fois l'Église et les lettres, avait fondé à Besançon un important périodique qui, sous le titre d'*Annales franc-comtoises*, vécut sept années (1864-1871). Des littérateurs, des historiens, des hommes de science, tous animés du meilleur esprit, ont entrepris, ces temps-ci, de faire revivre cette publication. A côté des anciens rédacteurs encore vivants sont venues se grouper les personnalités les plus recommandables de la Franche-Comté. Donc, bonne chance aux *Annales franc-comtoises* ressuscitées : elles n'auront pas beaucoup de peine à distancer la *Revue franc-comtoise* qui seule, depuis 1883, à côté et le plus souvent au-dessous des sociétés savantes des trois départements du Doubs, du Jura et de la Haute-Saône, a représenté jusqu'à l'heure actuelle le mouvement littéraire en Franche-Comté. Le premier numéro des *Annales* vient de paraître; nous y remarquons, entre autres, les articles suivants : *Un Réquisitionnaire du Jura en 1793*, fragment des Mémoires inédits du colonel Pion des Loches; — *Luxeuil, l'église abbatiale*, par M. de Beauséjour; — *Les Suédois dans le Val de Morteau*, par M. P. Routhier; — *Traditions populaires de Franche-Comté*, par M. Ch. Thuriet. Cette revue paraîtra tous les deux mois, chez P. Jacquin, impr. à Besançon. Le prix d'abonnement est de 6 fr. par an pour la France et de 7 fr. pour l'étranger.

— M. le chanoine Suchet vient de publier *les Femmes célèbres de Franche-Comté* (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de 27 p.). Dans cette galerie, on voit figurer Éponine, la reine Clotilde, femme de Clovis, Béatrice de Dole, qui épousa l'empereur Frédéric Barberousse, et Mahaut d'Artois. Viennent ensuite sainte Odile, sainte Colette « la petite ancelle du Seigneur, » la bienheureuse Louise de Savoie et sœur Marthe. Les dernières pages, en esquissant la vie scandaleuse terminée par une fin chrétienne de Béatrix de Cusance, veuve du prince de Cantecroix et épouse « clandestine » du turbulent duc Charles de Lorraine, rappellent aussi les tristesses de l'existence de Sophie de Ruffey, marquise de Monnier, trop connue pour ses relations avec Mirabeau. Ces célébrités féminines ne sont pas toutes originaires de la Franche-Comte; mais, à des titres divers, elles se rattachent bien au sujet traité.

— Récemment admis à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, M. de Sainte-Agathe a prononcé, à l'occasion de sa réception, un discours qu'il publie sous ce titre : *Les Fêtes publiques en Franche-Comté avant la Révolution* (Besançon, Jacquin, in-8 de 20 p.). C'est un rapide et fort curieux résumé des grandes cérémonies religieuses, des entrées solennelles d'empereurs, de rois, d'archevêques, etc., principalement dans la vieille cité bisontine : bonne contribution à l'histoire des mœurs en Franche-Comté avant 1789.

Guyenne et Gascogne. — Sous ce titre : *Une Enquête sur l'instruction publique au* XVII*e siècle* (Paris, E. Leroux, in-8 de 27 p.), un érudit professeur de la Faculté de droit de Bordeaux, M. H. Barckhausen, à qui l'on doit

déjà le beau recueil des *Statuts et Règlements de l'ancienne Université de Bordeaux*, dont le *Polybiblion* a parlé l'an dernier, a mis au jour quatre pièces intéressantes se référant à l'enquête que le gouvernement de Louis XIV prescrivit, vers la fin de 1667, pour se rendre compte de l'état de l'instruction publique dans le royaume. La première est un « Mémoire au sieur Pelot, intendant de la justice, police et finances en la province de Guyenne, sur le subject de la réformation des universités, » signé Louis et contresigné Phélypeaux. — La seconde est la réponse de l'Université au questionnaire de l'Intendant. — La troisième est « l'Estat de l'établissement, fondation et revenu du collège des PP. Jésuites de la ville de Bordeaux, » avec les comptes de 1664-1666. — La quatrième est un arrêt du Conseil prescrivant le maintien provisoire des usages et leçons des Universités interrompues en quelques endroits « sous prétexte de réforme. » Les textes sont édités avec la correction scrupuleuse qui est dans les habitudes de M. Barckhausen, et sobrement annotés.

— MM. J. de Laurière et E. Müntz ont fait tirer à part un savant travail, qu'ils ont donné aux *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, sur *le Tombeau du pape Clément V à Uzeste* (Paris, in-8 de 22 p.). Les deux érudits y ont réuni une intéressante série de textes et de faits sur les œuvres d'art commandées par le premier pape d'Avignon, sa statue au porche nord de la cathédrale de Bordeaux et le tombeau malheureusement fort mutilé aujourd'hui, qui lui fut élevé dans l'église d'Uzeste (Gironde), où il avait fondé une collégiale. Cette église est brièvement mais très clairement décrite et l'inscription du tombeau restituée. Elle l'avait été déjà par MM. Léo Drouyn et le marquis de Castelnau d'Essenault dans un remarquable mémoire de celui-ci (*Clément V et ses récents historiens*), publié en 1880 dans la *Revue catholique de Bordeaux*. Les différences entre les lectures proposées de part et d'autres sont insignifiantes. Les dernières pages de la brochure de MM. de Laurière et Müntz sont remplies par des extraits de Ciacconius, de Baluze et des Bollandistes, relatifs à la collégiale d'Uzeste, au testament et à la sépulture de Clément V, enfin par une communication de M. l'abbé de Carsalade établissant par diverses mentions de l'inventaire des comtes d'Armagnac le nom de l'orfèvre auteur du tombeau de Clément V, Jehan de Bonneval, bourgeois d'Orléans. Deux vignettes reproduisent la statue de la cathédrale de Bordeaux et le tombeau d'Uzeste. Pour compléter ce que disent MM. de Laurière et Müntz de l'iconographie de Clément V, on pourrait signaler la figure (je n'ose dire le portrait) de ce pape, qui se trouve au-dessous de la personnification du Droit canonique, dans la célèbre fresque de la chapelle des Espagnols du cloître de Sainte-Marie Nouvelle à Florence, *le Triomphe de saint Thomas d'Aquin* (Cf. *Del Trionfo di San Tommaso d'Aquino, dipinto nel cappellone degli spagnoli, antico capitolo de' frati di Santa Maria Novella in Firenze*, par Aurelio Gotti. Florence, 1887, in-4, p. 34).

— La maison Feret et fils, à Bordeaux, vient de terminer la publication commencée depuis plus de dix ans, de l'*Atlas départemental de la Gironde*. Il comprend une carte d'ensemble, en cinq couleurs, au 1/160,000e, un tableau d'assemblage au 1/320,000e et vingt et une feuilles de détail à l'échelle de 1/40,000e. Le format de celles-ci est de 0m,800 sur 0m,551. On a adopté le rouge pour les constructions, les routes et les chemins; le noir pour l'écriture, les chemins de fer, les digues, etc.; le bleu pour la mer, les cours d'eau, les canaux; le brun pour les courbes de niveau. Le prix de cet *Atlas* magnifique, admirablement gravé chez Ehrard, est de 50 fr. C'est un véritable monument géographique.

— Le *Polybiblion* a parlé des vues panoramiques des villes de France dessinées par M. Hugo d'Alési et imprimées en couleurs par Lemercier. Cette collection s'est enrichie d'un panorama très complet et très vivant de Bordeaux (Feret et fils).

— Vient de paraître (Bordeaux, Feret et fils; Paris, Plon et Nourrit), la 3e édition de *la Divine Synthèse, ou l'Exposé rationnel, au double point de vue apologétique et pratique, de la religion révélée,* suivie de *Monde et Dieu,* par S. G. Mgr Guilbert (2 vol. in-8 de x-457 et 427 p.). — Signalons aussi l'*Histoire de la Faculté de médecine de Bordeaux et de l'Enseignement médical dans cette ville (1441-1488),* par le Dr G. Péry, bibliothécaire de la Faculté de médecine (Paris, O. Doin, in-8 avec 7 portraits et 2 plans).

— M. l'abbé S. Léglise a fait imprimer un drame destiné aux œuvres de jeunesse : *Mahé de la Bourdonnais, ou la Prise de Madras en 1746* (Bordeaux, Feret et fils, in-12 de IV-67 p.).

— L'excellent érudit qui signe du pseudonyme Antoine de Lantenay de si remarquables travaux achève de réunir les éléments d'une histoire des séminaires de Bordeaux depuis leur origine jusqu'à leur restauration après le concordat.

— C'est à Dax et à Bayonne que la Société française d'archéologie a tenu en juin dernier son 55e congrès. En attendant la publication, toujours un peu tardive, du volume qui contiendra le compte rendu de cette session, M. Ch. Bernadou, un des membres qui y ont assisté, a jugé bon de résumer, dans une brochure de 53 p., ses *Impressions et Souvenirs (Le Congrès archéologique de Dax-Bayonne,* Bayonne, imp. de Lamaignère, in-8).

Ile de France. — L'éditeur Bernard, de Versailles, met en vente la première livraison d'un important recueil d'eaux-fortes du parc et du château de Versailles, dues à M. Eugène Sadoux. Il y en aura cinq, au prix de douze francs, et la seconde paraîtra le 1er avril; celle-ci est consacrée au Grand et au Petit Trianon. On ne saurait trop se féliciter de voir se multiplier les publications d'art destinées à attirer l'attention publique sur nos malheureux châteaux historiques menacés de la ruine.

Languedoc. — On apprendra avec plaisir que, après avoir été l'objet d'études publiées en diverses plaquettes par MM. Ferry, Gilly, Ricard, etc., la vie et les œuvres du regretté évêque de Nîmes vont faire le sujet d'un grand ouvrage, que prépare un des plus anciens et des plus intimes amis du défunt, M. le chanoine Suchet, de Besançon. La *Vie de Mgr Besson,* écrite par un biographe de talent et de cœur, ne peut manquer d'intéresser le public religieux et lettré. Nous l'appelons de tous nos vœux.

— Le tome X de la huitième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de XIV-558 p.), renferme, en dehors des articles de mathématiques pures, les études suivantes : *Étude des orages de l'année 1886,* par M. Ed. Salles; — *Un voyageur anglais en France au* XVIIIe *siècle, Olivier Goldsmith,* par M. Henri Duméril; — *Appareil operculaire des poissons,* par M. A. Lavocat; — *Tacite historien, politique et philosophe,* par M. A. Duméril; — *A propos des instincts et de l'intelligence,* par M. Alix; — *Quelques documents inédits sur le comte Jean Dubarry et sa collection de tableaux,* par M. Roschach; — *Les Conversations et les Écrits raisonnables des aliénés,* par M. le Dr Victor Parant; — *L'Abbé Marsollier apôtre de la tolérance sous Louis XIV (1713-1714),* par M. Deschamps; — *Contribution à l'histoire du suicide. Deux suicides romantiques en Allemagne au commencement de ce siècle,* par M. Halberg; — *Essai critique sur les principes de la thermochimie,* par M. Paul Sabatier; — *Les Préfaces de Salluste,* par M. Antoine

— *De l'atavisme et de l'origine des reproducteurs chez les principales espèces d'animaux domestiques*, par M. Baillet; — *Louis Gérard, un des précurseurs de la méthode naturelle. Sectateurs et Dissidents de cette méthode au début*, par M. O. Clos; — *Une Édition critique de la Chanson de la croisade contre les Albigeois (Épisode du comte Baudoin)*, par M. Ad. Baudouin; — *Les Passagiens, étude sur une secte contemporaine des Cathares et des Vaudois*, par M. Charles Molinier, etc.

LIMOUSIN. — La première partie du XXXVI• volume du *Bulletin de la Société archéologique du Limousin* contient d'intéressants travaux : notice par M. l'abbé Arbellot sur l'abbé Vitrac, écrivain distingué de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci; travail de Mgr Barbier de Montault sur les croix de plomb placées dans les tombeaux; monographie importante sur les émailleurs « Jean Limousin; » où M. Bourdery établit la succession de trois Jean Limousin émailleurs; étude sur l'école monastique d'orfèvrerie de Grandmont, par M. Guibert, avec indication et inventaires des chapes et pièces d'orfèvrerie qui en sont sorties. Le volume se termine par une étude sur Geoffroy de Vigeois et diverses notices sur des points d'histoire d'archéologie locale.

— M. Delor, maire du Vigen, a publié dans la *Réforme sociale* et fait tirer à part une intéressante étude sur *la Grève des ouvriers du chemin de fer de Limoges à Brives* (Paris, secrétariat de la Société d'économie sociale, in-8 de 16 p.).

LORRAINE. — Sous ce titre : *Notice sur le pays de la Sarre et en particulier sur Sarreguemines et ses environs* (Metz, Béha), M. N. Box, ancien principal du collège de Sarreguemines, a entrepris une intéressante publication qui doit former deux volumes in-8 ou trente livraisons, avec gravures, cartes, plans, portraits, au prix de 60 centimes chacune. Nous avons sous les yeux les quatre premiers fascicules de cet ouvrage et ils donnent une favorable opinion du livre de M. Box. Dans une introduction qui expose le plan suivi, l'auteur recherche l'étymologie du nom de Sarreguemines et rapporte les diverses explications qui se sont produites à ce sujet : il croit à une origine gauloise. Viennent ensuite des recherches sur les armoiries de Sarreguemines longtemps perdues et que M. Box nous semble avoir retrouvées sans contestation possible. Le chapitre premier embrasse la période géologique, le second est consacré aux terrains et rochers. L'orographie et l'hydrographie occupent les deux derniers chapitres des livraisons qui nous ont été remises. Cette étude sur une des villes que le traité de Francfort a enlevées à la France nous paraît digne de toutes les sympathies de ceux qui n'oublient pas la pauvre Lorraine. L'ouvrage de M. Box est imprimé avec soin, les cartes, les vues dont il est orné sont d'une bonne exécution, le livre entier fait honneur aux presses de M. Béha.

— M. Raymond de Souchesme, qui est un grand voyageur et qui se plaît à rendre compte de ses excursions dans de jolis et intéressants volumes, paraît, cette année, être resté sédentaire, mais il a occupé utilement une partie de ses loisirs en nous donnant sur deux fiefs lorrains un petit travail très bien fait : *Notice sur les deux fiefs de Surémont et de la Tour de Fresne* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8 de 46 p.). On ne peut qu'approuver et d'encourager ces recherches sur des détails d'histoire locale, car bien souvent elles apportent à la grande histoire de très précieux renseignements.

LYONNAIS. — M. Aimé Vingtrinier consacre à Jean-Pierre Lays une intéressante étude dédiée en termes délicats à Mme Arthur de Gravillon et

ornée du portrait de l'habile artiste (Lyon, H. Georg, in-8 de 81 p. tiré à 200 exemplaires). L'étude est d'une lecture non moins salutaire qu'agréable, et le narrateur dit très justement en sa première phrase : « Ce que peut le travail, l'ordre et l'économie, ce que peut la volonté, le peintre dont nous esquissons l'histoire l'a montré pour l'exemple des jeunes, des commençants, des ardents. » M. Vingtrinier a beaucoup connu et beaucoup aimé Lays, et il raconte avec autant d'exactitude que de sympathie la vie de l'artiste (né le 12 novembre 1825, à Saint-Barthélemy-Lettra, canton de Feurs, arrondissement de Montbrison, mort le 18 décembre 1887). Le récit du biographe est enrichi de curieux documents inédits, notamment d'une lettre du peintre Saint-Jean à M. Lays, le père de son meilleur élève (p. 13), une lettre du célèbre amateur anglais E.-G. de Willebroad à J.-P. Lays (p. 35), une lettre au même, d'Achille Jubinal, député des Hautes-Pyrénées, où l'on remarque cette phrase si flatteuse pour le peintre : « J'ai passé la nuit à admirer ces fleurs si merveilleuses que le printemps doit en être jaloux » (p. 36), une lettre au même de Joséphin Soulary, chef de division à la préfecture du Rhône, le poète si renommé (p. 38), enfin une lettre du peintre, justement mécontent de la décision d'un jury, écrite *ab irato*, au secrétaire de la Société des amis des arts (p. 49). Citons, parmi les curiosités de l'élégante brochure, un rondeau adressé, en 1871, par l'auteur à J.-P. Lays, rondeau qui est fort bien tourné (p. 78).

Maine. — Les deux revues qui s'occupent principalement de l'histoire de cette province ont donné au commencement de l'année des travaux qu'il importe de signaler. La *Revue historique et archéologique du Maine* commence la publication de son vingt-cinquième volume et l'on trouve en tête un remarquable mémoire de M. E. Lefèvre-Pontalis sur la nef de la cathédrale du Mans. L'auteur étudie ce splendide monument avec toutes les données historiques et les connaissances archéologiques les plus sûres ; il redresse ainsi nombre d'erreurs émises dans des ouvrages tout récents. Trois belles planches gravées ajoutent à ce mémoire une nouvelle valeur.

— M. l'abbé Robert Charles avait préparé une *Histoire de l'Invasion anglaise dans le Maine de 1417 à 1428*. Il avait puisé les principaux éléments de ce chapitre nouveau de l'histoire du Maine dans les registres des paroisses dont il avait fait un dépouillement aussi consciencieux qu'intelligent. Il n'avait d'ailleurs négligé aucun des renseignements que pouvaient fournir les grandes collections. Prévenu par la mort, il n'a pu achever son travail ; mais un ami bien digne de le seconder, M. Louis Froger, l'a revu et l'offre aux érudits avec toute la perfection désirable.

— Située dans une contrée qui faisait autrefois partie de l'Anjou et qui est rattachée maintenant au département de la Sarthe, la petite ville du Lude attendait un historien : elle l'a heureusement trouvé en M. le Dr J.-B. Candé. Grâce surtout à une charte inédite de l'an 976, M. Candé fait connaître très clairement les origines de la ville devenue sa patrie d'adoption.

— La commission historique et archéologique de la Mayenne a pris une vie nouvelle au commencement de cette année. En tête de son *Bulletin* nous trouvons une *Histoire de l'Église réformée de Laval au* XVIIe *siècle, 160 1685*, par M. André Joubert ; une étude sur les *Lettres du maréchal de Tess* par M. le comte de Beauchesne, et deux planches représentant le château d Froullay et le cachet du maréchal ; *la Triballe*, par M. Grosse-Duperon, o étude sur une foire importante qui se tenait à Mayenne au mois de juille

chaque année, avec un plan du monastère des Bénédictines de la même ville ; *l'Allée-Couverte de la Louvetière*, par M. Léon Delaunay, étude sur un monument mégalithique signalé depuis peu de temps, accompagné d'un plan ; *les monnaies de Torcé-en-Charnie*, par M. A. d'Hauterive ; *le Cavalier et l'Anguipède*, par M. J. Trévédy, avec cinq dessins ; *la Famille Turpin de Tennie et de la Renaudière*, par M. l'abbé Ambroise Ledru, avec trois dessins représentant les sceaux de Guy Turpin ; enfin, *Notes bibliographiques sur Lefebvre de Corbinière et Cheveray de Marthebize*, par M. E. Queruau-Lamerie. Tous ces travaux sont composés d'après des documents inédits.

NORMANDIE. — La brochure de M. J. Félix : *Un Rouennais émigré à Versailles. M. Gravelle de Fontaine et sa société au Val-Joyeux* (Rouen, imp. Cagniard, in-8 de 37 p.), fait revivre un ancien conseiller au Parlement de Normandie, Jacques-Nicolas Gravelle de Fontaine, qui, dénoncé à la fureur révolutionnaire par un ignoble pamphlet (*La Chasse aux bêtes puantes et féroces, etc.*), se réfugia dans la paisible ville de Versailles et s'y consola de son émigration à l'intérieur au milieu de gens aimables et spirituels. M. le conseiller Félix a raconté d'une façon attrayante l'histoire de son confrère en magistrature et du groupe qui entourait l'hôte du Val-Joyeux.

— Les deux derniers fascicules du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France, départements*, concernent la Normandie et sont consacrés à *Alençon* et à *Évreux*, par M. Henri Omont (Paris, E. Plon et Nourrit, in-8). Le premier, en 73 p., nous fait connaître les 192 mss. d'Alençon, dont la préface nous indique la provenance. Le trésor d'Alençon c'est le fonds de Saint-Evroult, et l'on ne saurait assez de gré à M. Omont d'avoir identifié 24 mss. qui nous restent sur 150 marqués au catalogue du XIe siècle. — Évreux possède 129 mss. latins, 17 français et 5 grecs. Il y a peu à glaner dans les deux dernières catégories; en revanche, la première est riche. C'est l'abbaye de Saint-Évroult qui a le plus enrichi la bibliothèque d'Évreux. Aussi M. Omont a-t-il eu la bonne idée de reproduire son catalogue ancien ainsi que celui de l'abbaye du Bec. Regrettons que le plan tracé n'ait pas permis à l'auteur de ces excellentes publications de les compléter par une bonne table. Sans cet auxiliaire indispensable, de pareils ouvrages ne sont pas appréciés à leur réelle valeur.

— Vient de paraître : *Histoire de l'enseignement dans le département de la Manche, de 1789 à 1808, d'après des documents inédits*, par M. Marie-Cardine. Tome I. *Du 5 mai 1789 au 5 fructidor an II* (Saint-Lô, Prevel, in-8, XIV-588 p.).

— On trouve dans l'*Almanach liturgique des fidèles du diocèse de Rouen pour 1889* (in-32, 180 p., Rouen, Fleury, s. d.) : *Le Culte de quelques saints du diocèse de Rouen du IXe au XIIe siècle*, par M. l'abbé A. Tougard ;— *Le Trésor de la cathédrale de Rouen et la Bibliothèque capitulaire*, par M. l'abbé Sauvage (il existe un tirage à part, in-16, 16 p.) ; — *Notes inédites relatives à l'abbaye de Saint-Amand de Rouen*, extraites d'un manuscrit de la bibliothèque municipale de cette ville, par M. P. Le Verdier ; — *Note sur quelques inscriptions du XVIe siècle ayant trait à la pensée de la mort* (*Normandie*), par M. l'abbé Sauvage, d'après un travail lu à l'Académie de Rouen par M. Christophe Allard ; — *Quelques anciennes lois de la Normandie*, par M. l'abbé Tougard.

— On nous signale également la publication de : *La Journée d'un Lexovien en 1787, étude de mœurs locales*, par M. Charles Didyme (in-12, 29 p., Lisieux, imp. Lerebour) ; — *Panégyrique du bienheureux J.-B. de la Salle*, par M. l'abbé Lenand (in-8, 54 p., Chambéry, Drivet) ; — *Les Hommes utiles... Richard-Lenoir (François), né à Épinay-sur-Odon, près Caen* (in-8, 39 p., port. Lille, Lefort) ; —

Célébrités bernayennes : l'Abbé Cham et sa Légende, par M. V. E. Veuclin (in-8, 11 p., Bernay, imp. Veuclin); — *Les Enfants abandonnés et la Communauté des paroisses en Normandie dans les deux derniers siècles*, par le même (in-8, 24 p., Bernay, imp. Veuclin); — *Histoire de la ville de Verneuil (Eure), depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, par M. C. Le Chat (in-8, 139 p., Verneuil, Aubert-Chasle); — *Les Inscriptions (rébus et énigmes) de l'église de Saint-Grégoire du Vièvre*, par M. Join-Lambert (Paris, A. Lévy, in-4 de 14 p.).

— Le tome VI du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne* (Alençon, typ. Renaut de Broise, gr. in-8 de VIII-484 p.) renferme la publication, par M. l'abbé Blin, d'une intéressante *Vie de saint Évroult* en vers français du XIIe siècle, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale. Cette vie, dont l'auteur a surtout utilisé Orderic Vital, était encore inédite. M. l'abbé Blin a ajouté à son travail un appendice contenant : 1° d'après le n° 1334 de la Bibliothèque Mazarine, une *Vie* inédite, en latin, très brève, de l'illustre moine; 2° la liste (du XIVe siècle) des églises et chapelles à la présentation de l'abbé de Saint-Évroult. M. l'abbé L. Hommey a publié à son tour une autre *Vie* latine du saint, bien plus ancienne, puisque l'éminent administrateur de la Bibliothèque nationale, M. Delisle, qui en a fait usage pour son édition d'Orderic Vital, la fait remonter à l'époque carolingienne. M. l'abbé Hommey la croit même écrite par un contemporain. Le même volume contient entre autres articles intéressants : une étude sur *le Cardinal Jean du Bellay*, par M. le marquis de la Jonquière; — l'*Analyse*, par M. de Courtilloles, *de divers actes du tabellionage d'Alençon aux XVe et XVIe siècles*, dont quelques-uns sont assez curieux.

ORLÉANAIS. — L'éditeur H. Herluison, d'Orléans, vient de publier un nouveau travail de Mlle de Foulques de Villaret : *Bénéfices de l'ancien diocèse d'Orléans ; état nominatif, revenus ; d'après deux manuscrits inédits de l'évêché et de la Bibliothèque publique* (in-8 de 30 p.). Dans une savante introduction, l'auteur compare et discute les données des pouillés publiés par La Saussaye et Symphorien Guyon au commencement du XVIIe siècle et celles du document des Archives de l'évêché d'Orléans mis en œuvre ici pour la première fois. Vient ensuite le résumé du pouillé inédit donnant, en cinq colonnes, le nom du bénéfice, le patron, le collateur, les revenus en 1750-1758 et en 1650-1658. Il est accompagné d'un certain nombre de notes pleines de renseignements précieux.

PICARDIE. — M. F. Pouy nous donne une curieuse étude sur *les Pèlerinages en Picardie du XIVe au XVIe siècle* (Amiens, imp. Rousseau-Leroy, in-8 de 14 p.). Le savant antiquaire emprunte aux délibérations échevinales diverses particularités sur le pèlerinage fait par les magistrats municipaux d'Amiens à l'hospice des lépreux, nommé hôtel Saint-Ladre et situé près d'Amiens, au lieu appelé encore aujourd'hui la Maladrerie ou la Madeleine; sur le pèlerinage fait, en 1457, par Philippe de Morvillers, élu mayeur d'Amiens, à Notre-Dame de Liesse; sur le pèlerinage de M. de Rubempré à Jérusalem (1488); sur divers pèlerinages forcés exécutés par autorité de justice; sur divers présents faits au roi Charles VI à son retour d'un pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne (1386), etc.

POITOU. — L'archiviste de Poitiers, M. Alfred Richard, publie dans la *Revue poitevine et saintongeaise* du 15 novembre, des *Notes pour servir à la bibliographie des États généraux de 1789 en Poitou*. Cette bibliographie contient non seulement les documents publiés, mais même l'indication des documents inédits.

PROVENCE. — Une œuvre considérable, qui paraîtra dans le courant de

l'année 1889, fixera un point fort obscur de l'histoire religieuse provençale. Nous voulons parler du martyre des *dénarrado*. On appelle ainsi, en Provence, sainte Eusébie et ses compagnes, martyrisées par les Sarrasins après qu'elles se furent elles-mêmes coupé le nez, pour se défigurer et inspirer de l'horreur aux sacrilèges envahisseurs de leur monastère. Où était ce monastère? A quelle époque ce martyre a-t-il eu lieu? A quelle invasion sarrasine se rapporte cette tradition? M. l'abbé Verne, curé de Montredon, s'est livré, sur ces questions, à des recherches infinies, et est arrivé à des conclusions fort intéressantes.

— M. le marquis Tredicini de Saint-Séverin va publier un curieux volume sur *la Ligue en Provence* et l'expédition du duc de Savoie en Provence. Il a retrouvé, à Genève, Aix, Toulon, La Ciotat, etc., une foule de pièces complètement inédites, qui présenteront cet épisode de la ligue sous un jour tout nouveau. L'ouvrage, assez considérable, ne sera prêt à mettre sous presse que vers la fin de l'année.

— De spirituels initiateurs viennent de doter Marseille d'une revue d'un nouveau genre, qui peut rendre de très grands services à l'histoire contemporaine. C'est *le Portrait marseillais*. Chaque numéro de 40 pages, fort bien imprimées avec gravures eaux-fortes, donne le portrait d'une célébrité marseillaise. On a commencé par Horace Bertin, l'élégant et fin portraitiste des mœurs et types marseillais.

— L'« École félibréenne d'Arles, » sur l'initiative du savant et sympathique M. Hippolyte Cornillon, vient, malgré des oppositions de tout genre, de se constituer sur des bases solides. L'école prendra le nom d'*Escolo dou Lioun*. Son règlement porte que le principal but de l'École d'Arles sera d'ouvrir des concours de versions et de thèmes provençaux parmi les élèves des écoles primaires. On admet des membres honoraires (*ajudaire*). Voici la composition du bureau : M. le baron du Roure, littérateur arlésien distingué, *cabiscou* (président) ; MM. le F. S. et Armand Dauphin, *souto-cabiscou* (vice-président) ; M. Dayre, *secretàri* ; M. Jouve, *ajudo-secretàri* ; (secrétaire-adjoint) ; M. Cornillon, *tresourié* ; M. Louis Roux, *ajudo-tresourié*.

— Sous ce titre : *Les Quatre Paroisses urbaines de Forcalquier et leur union en 1415*, M. L. de Berluc-Perussis a publié (Digne, in-8 de 50 p.) un document inédit, très important pour l'histoire de la ville, dont il résume si bien, en deux mots, l'origine : « un four à chaux devenu citadelle, un village improvisé capitale. » Le savant éditeur a fait précéder le document (*Commission donnée par Robert, évêque de Sisteron, à Raimond Talon, son official, d'unir à l'église Saint-Mary de Forcalquier les églises paroissiales de cette ville et autres, 9 novembre 1414*), d'un rapide et excellent historique des paroisses de Notre-Dame, Saint-Jean et Saint-Pierre. M. de Berluc emprunte beaucoup de renseignements nouveaux à divers manuscrits de la Bibliothèque Méjanes, et à un manuscrit du P. Cambin, possédé par le bibliophile aixois, M. Paul Arbaud, et qui renferme l'histoire du couvent de récollets de Provence. La fort intéressante publication de l'ancien président de l'Académie d'Aix sera prochainement complétée par un travail substantiel qui, sous le modeste titre de *Dates de l'histoire de Forcalquier*, constituera une monographie complète de cette ville.

QUERCY. — Le *Polybiblion* signalait (t. LIII, p. 554), avec de justes éloges, les *Impressions de voyage dans les Basses-Alpes*, de M. Gorde. On en rapprochera le *Compte rendu de l'excursion faite le 21 juin 1888 par plusieurs membres de la Société des études du Lot*. M. L. Greil, dans ses notes d'un intérêt piquant, s'occupe de l'église de l'Hospitalet, du château de Latauche,

qui appartenait (XVIe siècle) au gracieux poète Olivier de Magny, de deux domaines de la famille de Clément Marot près de Saint-Clément, du cimetière de Marcassagne, de l'oppidum d'Estilhac, de l'église de Cézac, etc.

ALSACE. — Le second fascicule des *Documents annotés* par M. Léon-G. Pélissier contient diverses lettres du magistrat de Strasbourg tirées des archives de Condé, 1636-1693 (Paris, Berger-Levrault, gr. in-8 de 14 p. Extrait de la *Revue alsacienne*. Comme le rappelle l'excellent éditeur, les documents jadis publiés par M. de Kentzinger (1819), les faits recueillis naguère par M. Legrelle (*Louis XIV et Strasbourg*, 4e éd., 1884), ont démontré les origines lointaines et la continuité du mouvement national qui, au XVIIe siècle, ramena l'Alsace vers la France. Voici, ajoute-t-il, de nouvelles preuves de l'antiquité du sentiment français en Alsace, des lettres adressées par le magistrat de Colmar et celui de Strasbourg à Richelieu et au prince Henri II de Condé pendant la guerre de Trente ans. Ces lettres sont fort importantes et leur patriotique publication mérite nos applaudissements.

ALLEMAGNE. — C'est une excellente idée qu'a eue le Dr Edmund Veckenstedt de fonder une revue des traditions populaires pour l'Allemagne. Jusqu'ici, ce pays se trouvait, à ce point de vue, en retard sur la plupart des autres contrées européennes, où le folklore a ses organes. La *Zeitschrift für Volkskunde* paraît depuis le 1er octobre à la librairie Hettler, de Leipzig, en livraisons in-8; l'abonnement aux douze livraisons annuelles est de vingt francs.

— M. O. Gracklauer, à Leipzig, publie annuellement le catalogue systématique de tous les recueils qui paraissent périodiquement en Allemagne. Le *Deutscher Journal-Katalog für 1889* (in-8 de 56 p.), qui vient d'être mis en vente, contient plus de deux mille mentions de revues. Ces revues sont groupées sous les trente-huit rubriques suivantes : I. Revues bibliographiques, littéraires et critiques ; II. Théologie, missions, feuilles pieuses, avec quatre subdivisions pour les religions protestante, catholique romaine, chrétiennes et diverses, juive ; III. Sciences politiques et sociales, jurisprudence ; IV. Médecine, anthropologie, physiologie ; V. Art vétérinaire, protection des animaux ; VI. Sciences naturelles avec des subdivisions pour la zoologie, la botanique, la géologie et la minéralogie, la chimie, la physique et la météorologie, la pharmacie ; VII. Philosophie ; VIII. Éducation et Enseignement ; IX. Grammaire comparée ; langues classiques et orientales, antiquités classiques ; X. Langues modernes ; XI. Histoire et sciences auxiliaires ; XII. Géographie, ethnographie, statistique ; XIII. Mathématiques et Astronomie ; XIV. Art militaire ; XV. Sport, hippologie, hippiatrique ; XVI. Commerce et Finances ; XVII. Assurances ; XVIII. Marine ; XIX. Chemins de fer, postes, télégraphes ; XX. Industrie, technologie ; XXI. Architecture ; XXII. Industrie minière, métallurgie ; XXIII. Forêts, chasse, pêche ; XXIV. Économie domestique et rurale ; XXV. Jardinage ; XXVI. Industrie viticole ; XXVII. Arts et Théâtre ; XXVIII. Musique ; XXIX. Revues amusantes ; XXX. Revues pour la jeunesse ; XXXI. Revues pour les femmes. Journaux de mode ; XXXII. Journaux de mode pour les vêtements d'hommes ; XXXIII. Sténographie ; XXXIV. Dessin ; XXXV. Gymnastique ; XXXVI. Timbrologie ; XXXVII. Franc-maçonnerie ; XXXVIII Divers. Pour chaque périodique, le *Journal-Katalog* donne le titre de la revue le nom du directeur, le nombre de fascicules paraissant dans l'année, l'in dication du mois où commence chaque année, le nom de l'éditeur, la vill où il s'imprime, le prix par année, semestre, trimestre ou mois, selon le circonstances. On conçoit toute l'utilité que présente ce recueil.

— Le Dr L. Schemann, de Gœttingue, qui prépare une édition des lettres de Schopenhauer, prie tous ceux qui possèdent des lettres de ce philosophe ou adressées à lui, de vouloir bien lui en donner communication (Wendeer chaussée, 4).

— Nous signalons à nos lecteurs dans les numéros de janvier et février de la Revue allemande *Nord und Süd*, une importante étude de M. Rogalla von Bieberstein, sur *la Situation stratégique de l'Allemagne vis-à-vis de la Russie*.

— M. le Dr P. Einig vient d'écrire, à l'occasion du jubilé de N. S. P. le Pape, un *Tractatus de SS. Eucharistiæ mysterio* (Trèves, imp. S. Paulin, gr. in-8 de VIII-155 p.).

BELGIQUE. — Dans notre numéro de janvier (t. LV, p. 90), en annonçant l'ouverture de la nouvelle salle de lecture des périodiques de la Bibliothèque royale de Bruxelles, nous faisions allusion à un catalogue idéologique des revues. Ce catalogue, commencé et activement poussé par M. F. Nizet, dont nos lecteurs nous ont souvent entendu parler, comptait déjà plus de cent mille fiches, présentant un dépouillement de nombreuses revues (*Revue des Deux-Mondes, Nouvelle Revue, Correspondant, Revue générale de Bruxelles, Revue des questions historiques, Revue des questions scientifiques*, etc.). Les lecteurs en tiraient le plus grand profit ; mais l'administration défendit, l'an dernier, à M. Nizet d'entreprendre le dépouillement de nouvelles revues, lui permettant seulement de dépouiller celles qu'il avait commencées. Le 23 décembre 1888, l'administration mit sous clef le meuble qui contenait les fiches déjà rangées en ravissant ainsi l'usage aux lecteurs, et ôtant à M. Nizet le moyen de continuer son dépouillement. Nous nous demandons quel a été le mobile de l'action des administrateurs ? Ce n'est pas à coup sûr l'intérêt des travailleurs.

— M. Charles Ruelens, vice-président de l'Académie d'archéologie de Belgique, a publié dans le *Bulletin* de cette académie et en a extrait (in-8 de 26 p.) une savante et curieuse notice sur le *Passe-temps de Jehan Lhermite*, recueil qu'il intitulerait volontiers : *Mémoires d'un valet de chambre de Philippe II et de Philippe III, rois d'Espagne*. M. Ruelens analyse avec beaucoup de soin ce document d'histoire qui fait partie des nombreux volumes manuscrits qu'il est allé chercher, au nom de la Bibliothèque royale de Belgique, dans le Gloucestershire, à Cheltenham, où était conservée la célèbre collection de sir Thomas Phillips. Le mémoire de M. Ruelens fait très bien connaître le narrateur et son œuvre, œuvre dont la publication complète serait désirable.

DANEMARK. — M. H. Veitemeyer vient de publier, avec le concours de plusieurs savants danois, un bel ouvrage sur le petit royaume du Nord : *Le Danemark, Histoire et géographie, langue, littérature et beaux-arts; situation sociale et économique*. L'ouvrage, qui a été publié à la fois en allemand et en français, et qui a aussitôt été traduit en anglais, est accompagné d'une carte en couleur (Copenhague, Höst).

ÉCOSSE. — Notre collaborateur M. Beauvois publie une dissertation sur l[illegible] *Premiers Chrétiens des îles nordatlantiques* (Louvain, in-8. Extrait du t[illegible]ne VIII du *Muséon*). Cette dissertation, complément de *l'Élysée transatlan-t[illegible]ue et l'Éden occidental* (1883), s'occupe des religieux columbites de race [illegible]élique, qui ont été les premiers occupants des îles nordatlantiques, et [illegible]incipalement de saint Columba, « ce puissant esprit, qui imprima à l[illegible]rdre fondé par lui un cachet indélébile et reconnaissable à travers le t[illegible]ps et l'espace. » On aimera certainement à rapprocher cette érudite

étude des pages éloquentes consacrées par Montalembert, dans *les Moines d'Occident*, à l'admirable apôtre Columba.

ESPAGNE. — M. Juan Homs y Homs, avocat à Barcelone, a prononcé, le 12 mai 1888, à la séance d'ouverture de l'Académie de droit, un discours sur le *Concept de la juridiction administrative* (Barcelone, Ramirez).

— M. Francisco de Cardenas vient de publier le rapport lu par lui à l'Académie des sciences morales et politiques de Madrid, sur le projet de loi concernant l'extradition, qui avait été soumis à l'examen de ce corps savant par le gouvernement italien (*De la extradición segun el derecho internacional moderno* (Madrid, tip. de los Huerfanos, gr. in-8 de 34 p.). Les principales conclusions de l'Académie sont qu'il ne faut pas concéder l'extradition aux nations qui ne s'y croient pas obligées elles-mêmes, à moins qu'elles ne s'engagent à la réciprocité; que le gouvernement italien accomplit un réel progrès en concédant l'extradition pour tous les délits de droit commun, même quand ils sont commis hors du territoire de la nation qui réclame; qu'il n'y a pas lieu de refuser l'extradition pour les délits de presse sans caractère politique; qu'il faudrait soumettre à l'extradition même les individus ayant commis un délit à l'étranger et réfugiés dans leur propre patrie.

— Les amis de la musique, surtout les amis de la musique du XVIIe siècle, n'apprendront pas sans plaisir qu'on vient de publier à Valence les œuvres choisies d'un maître espagnol de cette époque, dom Juan-Bautista Gomès, qui jouissait dès son vivant d'une réputation méritée. L'éditeur a aussi fait ses preuves, c'est dom J.-B. Guzman, maître de chapelle de l'église métropolitaine de Valence. (Madrid, Murillo, 2 vol. in-fol. de XL-87 et de 128 p.).

— Une nouvelle revue à la fois religieuse et littéraire a fait son apparition le 1er janvier 1889. Elle a pour titre significatif : *El reinado de Jesu Cristo*, et doit paraître mensuellement à Cascoute (Provinces basques).

— *Les Glorias Teresianas de Cataluña*, par le R. P. José Recoder, des Pères de la congrégation espagnole de Saint-Vincent de Paul, retracent dans ses traits principaux l'histoire des douze Carmels de la réforme de Thérèse qui ont été fondés en Catalogne, avec la biographie des personnages morts en odeur de sainteté qui y ont brillé d'un éclat particulier de vertu. Cet ouvrage est le fruit de recherches considérables à travers les sources imprimées et manuscrites. Il fait le plus grand honneur à la piété comme au sens critique de l'auteur.

— Le tome XCII de la *Coleccion de documentos ineditos para la Historia de España*, dû à MM. le marquis de la Fuensanta del Valle, D. José-Sancho Rayon et D. Francisco de Zabalburn, qui vient de paraître (Madrid, Murillo, in-4 de 533 p.), contient la correspondance de Philippe II avec ses ambassadeurs à la cour d'Angleterre de 1558-1584.

GRÈCE. — M. J. Psichari, maître de conférences à l'École des hautes études, vient de publier à Athènes un petit volume en langue vulgaire intitulé Τὸ ταξίδι μου (*Mon voyage*, Athènes, S. K. Vlastos, in-12 de 270 p.), dans lequel l'auteur met en pratique les idées qu'il défend depuis longtemps, dans le domaine scientifique, sur les droits de la langue du peuple à l'usage littéraire. Cette publication a excité diverses polémiques entre les littérateurs hellènes, qui se servent presque tous de la langue artificielle, dite classique. En même temps, M. Psichari publie la deuxième partie de ses *Essais de grammaire historique néo-grecque* (Paris, Leroux, in-8 de CLX-336 p.). Nous avons rendu compte de la première partie de ce grand

ouvrage (t. XLVIII, p. 338) ; celle-ci contient des études sur la langue médiévale et un tableau général et comparatif des formes anciennes, médiévales et modernes, de la déclinaison chez les auteurs, avec appendices et index.

— Le *Polybiblion* annonçait l'an dernier (t. LII, p. 178) la mort prématurée d'un membre de l'École de Rome, Hippolyte Noiret, enlevé à la science, à Venise, sur le champ même de ses travaux. Le jeune savant n'est pas mort tout entier : on annonce un recueil de documents inédits recueillis par lui à l'*Archivio dei Frari*, et destinés à jeter une vive lumière sur l'histoire de la domination vénitienne en Crète de 1380 à 1499, et voici déjà un volume intéressant surtout l'histoire littéraire du xv• siècle, qui vient de paraître dans la Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome : *Lettres inédites de Michel Apostolis publiées d'après les manuscrits du Vatican avec des opuscules inédits du même auteur, une introduction et des notes* (Paris, Thorin, in-8 de 167 p. et un fac-simile). Michel Apostolis ou Apostolios, né à Constantinople vers 1422, mort sans doute à Candie vers 1480, est connu comme érudit et comme copiste de manuscrits grecs. C'est un de ces professeurs hellènes que la prise de Constantinople chassa de leur patrie en Italie, où ils trouvèrent protection et soutien auprès du cardinal Bessarion. On trouve Apostolis à Bologne auprès du cardinal, dès 1455 ; plus tard il se fixa en Crète, où il vécut de ses travaux de copiste et de professeur, entretenant avec l'Italie et la Grèce une correspondance étendue, et se mêlant, par son *Apologie de Platon* (1461), à la célèbre polémique entre les partisans d'Aristote et ceux de Platon, qui remplit le troisième quart du xv• siècle. Sa Correspondance avait été publiée par M. E. Legrand, d'après des manuscrits qui ne donnaient que 48 lettres ; l'édition de Noiret en offre 125. Il faut louer le soin extrême de la publication, dont les épreuves postérieures à la mort de l'éditeur ont été corrigées par son confrère M. Desrousseaux ; il faut louer surtout l'introduction substantielle qui met en œuvre, avec art et méthode, les renseignements politiques, religieux, littéraires, biographiques fournis par le collaborateur de Bessarion. Ce livre augmentera les regrets de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'hellénisme et de la Renaissance classique ; il montrera que Noiret était déjà un maître en ces études, si peu représentées en France, et qui étaient en droit de compter sur lui.

Italie. — La *Société catholique instructive*, fondée en 1881 par le R. P. Jordan, à Rome, et qui comprend différents ordres religieux, publie les recueils suivants : *Nuntius romanus*, bulletin latin, mensuel, qui communique les encycliques du Saint-Siège et un choix des décrets des sacrées congrégations romaines (4 fr. par an pour la France) ; *le Missionnaire*, bulletin bi-mensuel, en allemand (2 fr. 50 par an pour la France) ; *Il Monitore Romano*, bulletin religieux, bi-mensuel, en italien (3 fr. 50 par an pour la France), et deux publications pour les enfants : *Manna für Kinder* (2 fr. 50), et *l'Amico dei fanciullo* (2 fr. par an pour la France).

— On sait les efforts tentés en faveur de la propriété littéraire par l'Association littéraire et artistique internationale. Dans le dixième congrès qui s'est réuni à Venise du 15 au 22 septembre dernier, on s'est occupé du projet de loi aux États-Unis, de l'assimilation du droit de traduction au droit de reproduction, une action diplomatique à provoquer pour déterminer l'adhésion de nouveaux États à la convention internationale de Vienne, etc. Ce sont les travaux et aussi les plaisirs de ce congrès que M. Ocampo, secrétaire de l'Association, a résumés dans un article de la *Revue générale*, qu'il vient de faire tirer à part (*Un Congrès littéraire à Venise. En séance et en gondole.* Paris, H. Lesoudier, in-18 de 35 p.).

— M. Bertolotti a publié et tiré à part, du *Buonarroti*, un travail sur *Muzio Manfredi e Passi Giuseppe letterati in relazione col duca di Mantova* (Rome, tip. delle scienze matem., in-4 de 45 p.) ; les documents qu'il met en lumière sur les deux poètes, et qui serviront à l'histoire littéraire de la fin du XVIe et du commencement du XVIIe siècles, sont presque tous empruntés aux archives de Mantoue ; quelques-uns viennent des archives de Rome, qui ont été si longtemps et si bien dirigées par l'infatigable chercheur.

— M. P. G. Molmenti a consacré une notice nécrologique au peintre vénitien Giacomo Favretto (Venise, typ. Ferrari et Kirchmayr, in-8 de 23 p. *per nozze Nono-Priuli*).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Quelques scènes de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par l'abbé Burguière (in-8, Société Saint-Augustin, à Lille, et Carrère, à Rodez). — *La Bonté et les Affections naturelles chez les saints*, par le Mis de Ségur (2e et 3e séries) (2 vol. in-12, Retaux-Bray). — *L'Encyclique Libertas et ses Enseignements*, par un professeur de théologie (in-8, Palmé). — *Des hautes cours politiques en France et à l'étranger et de la mise en accusation du président de la République et de ses ministres*, par A.-E. Lair (in-8, Thorin). — *La Morale d'Aristote*, par Mme Jules Favre, née Velten (in-12, F. Alcan). — *De la vie*, par L. Tolstoï (in-18, Marpon et Flammarion). — *Essai sur la méthode en métaphysique*, par M. Dubuc (in-8, Alcan). — *De l'éducation, précis de morale pratique*, par L. Carrau (in-12, Picard et Kaan). — *L'Éducation anglaise en France*, par P. de Coubertin (in-16, Hachette). — *Éléments de sociologie*, par Combes de Lestrade (in-8, F. Alcan). — *Étude sur la rétribution légitime du travail manuel, intellectuel, et du capital*, par J.-J.-A. Clouzard (in-12, Guillaumin). — *Études de science réelle*, par J. Putsage (in-8, F. Alcan). — *L'Électricité à la maison*, par J. Lefèvre (in-12, J.-B. Baillière). — *La Sculpture antique*, par P. Paris (in-8, Quantin). — *Dictionnaire classique universel*, par T. Bénard (in-18 cart., Belin). — *Poésies complètes, études historiques*, par G. Le Vavasseur (in-8, Lemerre). — *Marie-Madeleine*, poème, par J. Bertheroy (in-12, Ollendorff). — *Chants et Chansons*, par P. Avenel (in-12, Quantin). — *Poésies posthumes*, par G. de La Fuye (in-12, Lemerre). — *Feuilles volantes*, poésies, par J. Nemo (in-12, Haton). — *Traditions populaires de l'Asie-Mineure*, par E.-H. Carnoy et J. Nicolaïdes (petit in-18, Maisonneuve et Leclerc). — *Le Docteur Rameau*, par G. Ohnet (in-12, Ollendorff). — *Mademoiselle Jaufre*, par M. Prévost (in-12, Lemerre). — *Le Député Ronquerolle*, par H. Buffenoir (in-12, Lemerre). — *Jean*, par M. Audoin (in-12, Perrin). — *Décapitée*, par F. du Boisgobey (in-12, Plon et Nourrit). — *La Filleule des fées*, par Ouida (in-12, Plon et Nourrit). — *Lamiel*, par Stendhal (in-12, Quantin). — *Suzanne Rameau*, par M. de Fos (in-8 carré, Dalou). — *Aveu suprême*, par M. Juillet (in-12, Retaux-Bray). — *Le Bachelier de Séville, scènes de la vie de collège*, par A. Laurie (in-12, Hetzel). — *Les Jeunes Filles de Quinnebasset* par J. Lermont, d'après S. May (in-18, Hetzel). — *Les Diables rouges*, par Ch. Deslys (in-12, H. Gautier). — *Les Emprunts d'Homère au Livre de Judith*, par l'abbé Fourrière (in-8, Bricon). — *Écrivains francisés*, par É. Hennequin (in-12, Perrin). — *Souvenirs d'un vieux critique*, 10e série, par A. de Pontmartin (in-12, Calmann Lévy). — *Histoire de la littérature allemande*, par G.-A. Heinrich, t. 1er (in-8, Leroux). — *La Littérature allemande au XIXe siècle*, par Adler Mesnard (in-12, Delagrave). — *Chez les Bulgares*, par L. Hugonnet (in-12, Savine). — *En Terre-Sainte, journal d'un pèlerin*, par A.-J. Lafargue (in-12, Bellier, à Bordeaux). — *Siam et les Siamois*, par l'abbé S. Chevillard (in-12, Plon et Nourrit). — *Les Deux Missions Flatters*, par H. Brosselard (in-12, Jouvet). — *La Conquête*

pacifique de l'intérieur africain, par le général Philebert (in-8, Leroux). — *Autour du monde. Voyage d'un petit Algérien*, par E. Dupuis (in-12 cart., Delagrave). — *L'Antiquité grecque*, par J.-P. Mahaffy (petit in-16, F. Alcan). — *Organisation de l'Empire romain*, par J. Marquardt, trad. de l'allemand par A. Weiss et P. Louis-Lucas (in-8, Thorin). — *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne (360-751)*, par C. Diehl (in-8, Thorin). — *Histoire de France racontée à mes enfants*, par E. de Moussac (gr. in-8, Bloud et Barral). — *L'Empire des Francs depuis sa fondation jusqu'à son démembrement*, par le général Favé (in-8, Thorin). — *Les Écorcheurs en Bourgogne, 1435-1445*, étude sur les compagnies franches au XVe siècle, par J. de Fréminville (in-8, Darantière, à Dijon). — *Renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France*, par le Mis de Courcy (in-12, Plon et Nourrit). — *Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794)*, t. II. *L'Ouest et le Sud-Ouest*, par H. Vallon (in-8, Hachette). — *Un Complot sous la Terreur*, par P. Gaulot (in-12, Ollendorff). — *Mémoires de Mme la marquise de La Rochejaquelein*, édition originale publiée sur son manuscrit autographe, par son petit-fils (gr. in-8, Bourloton). — *Les Causeurs de la Révolution*, par V. du Bled (in-12, Calmann Lévy). — *Napoléon Ier, l'homme, la politique, l'orateur, d'après sa correspondance et ses œuvres*, par A. Guillois (2 vol, in-8, Perrin). — *Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon (1800-1809)*, publiées par P. Bertrand (in-8, Perrin). — *Les Français en Orient. Récits de Crimée, 1854-1856*, par E. Perret (in-8, Bloud et Barral). — *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries*, par Mme Carette, née Bouvet (in-12, Ollendorff). — *La Vie militaire sous l'ancien régime. I. Les Soldats*, par A. Babeau (in-8, Firmin-Didot). — *Précis historique sur l'organisation des armées françaises*, par G. B. (in-8, Baudoin). — *Histoire des flottes militaires*, par C. Chabaud-Arnault (in-8, Berger-Levrault). — *La Marine militaire, 1888-1889*, par É. Weyl (in-12, Plon et Nourrit). — *Les Principes de 1789 et la Science sociale*, par Th. Ferneuil (in-16, Hachette). — *Les Dessous de l'affaire Gilly-Andrieux*, par Fabre des Essarts (in-12, Savine). — *Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours. 1re partie. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Charles V, en 1380*, par E. de Ménorval (in-8, F. Didot). — *Histoire de Grenoble*, par A. Prudhomme (gr. in-8, Gratier, à Grenoble). — *Un Chancelier d'ancien régime. Le Règne diplomatique de M. de Metternich*, par C. de Mazade (in-8, Plon et Nourrit). — *Frédéric III, le Prince héritier, l'Empereur*, par Rennell Rodd (in-12, Ollendorff). — *Bismarck-intime* (in-12, Westhausser). — *Inventaire et Vente des biens meubles de Guillaume de Lestrange, archevêque de Rouen, nonce du pape Grégoire XI et ambassadeur du roi Charles V, mort en 1389* (in-4, A. Picard). — *Mme de Maintenon dans le monde et à Saint-Cyr*, par P. Jacquinet (in-12, Belin). — *Bibliotheca bibliographica italica. Catalogo degli scritti di bibliologia, bibliografia e biblioteconomia*, compilato da G. Ottino e G. Fumagalli (in-8, Pasqualucci, Roma).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Devise de la maison de Savoie.— Quelle explication plausible donne-t-on de la devise de la maison de Savoie: Fert?

Tableau de l'Église de Rots (Calvados). — Quel est le sujet d'un tableau religieux appartenant à l'école française du dernier siècle, représentant un archevêque tenant

le bâton à double croix, mitré, portant chape, aube, et une soutane bleue? Il a le bras droit levé pour bénir, et regarde la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus, apparaissant dans les cieux. L'Enfant Jésus tend un bras vers l'archevêque et sa main ne tient rien, ni croix, ni livre, ni scapulaire. A genoux, en face de l'archevêque, un personnage barbu, à deux genoux, tête nue, semblant habillé de vêtements séculiers et grossiers, les mains jointes, tenant entre ses bras un long bâton, semble implorer l'archevêque. Ce tableau a dû être acheté d'occasion au moment de la restauration de l'église de Rots (dont le patron est saint Ouen), et orne un petit autel dédié à la sainte Vierge, du temps de la Restauration. Le tableau semble n'avoir rien de commun avec aucune des traditions religieuses de la paroisse.

RÉPONSES

Le Bouddhisme (tome LV, p. 96). — L'article fantaisiste de M. Eug. Burnouf, signalé dans la question, part d'idées préconçues, dont on peut apprécier la valeur dans une réfutation des *Études religieuses* (novembre 1888, XLV, p. 377). Quant aux ressemblances souvent signalées entre le bouddhisme et le christianisme, l'explication en est simple : on peut voir, dans le *Nineteenth Century* (juillet 1888, p. 119) un savant article de l'évêque protestant de Colombo, duquel il résulte que les sources de l'histoire du Bouddha se ramènent à deux catégories, les unes antérieures, les autres postérieures au christianisme, et que ces dernières seules contiennent, avec nos Évangiles, les points de ressemblance qui font déraisonner M. Eugène Burnouf et ceux de ses compatriotes qui le prennent au sérieux.

Pour répondre aux théories de cet auteur, sans valeur aux yeux des gens versés dans l'étude des religions, il suffit de reproduire cette appréciation d'une publication rationaliste, la *Revue de l'histoire des religions* (juillet-août 1888 (tome XVIII, n. 1, p. 106) : « Que dire de l'article publié, le 15 juillet, par M. Em. Burnouf, sous ce titre : *Le Bouddhisme en Occident?* On reste stupéfait qu'un savant de la valeur de M. Burnouf ait pu écrire une pareille fantasmagorie. Un résumé historique des origines du bouddhisme dénué de toute critique, des considérations chimériques sur le judaïsme, les esséniens, les thérapeutes, les manichéens, une appréciation élogieuse des rêveries de la société théosophique, récemment fondée, les origines du christianisme rapportées à l'influence du bouddhisme sur les Esséniens, trente-deux pages d'assertions dénuées de toute preuve positive, remplies de paradoxes et de défis à l'histoire, voilà ce que les généreuses pensées morales de la conclusion sur la charité universelle et le besoin d'un relèvement moral dans la société contemporaine ne parviennent même pas à faire excuser. »

Un ouvrage pourrait être conseillé aux personnes qui s'intéressent à cette question, c'est *la Bible dans l'Inde*, par Mgr de Harlez, le savant professeur de l'Université de Louvain (Paris, Victor Palmé).

Image attribuée à saint Luc (tome LV, p. 96). — M. de Rossi nous a répondu n'avoir pas publié « une inscription antérieure au VIIe siècle relative à l'une des sept images attribuées à saint Luc. »

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-88 sont en vente, et forment cinquante-quatre volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

Revue des questions historiques

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 600 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1888

Abbé DELARC : Le Pontificat d'Alexandre II. — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et le Schisme d'Anaclet II en France. — LECOY DE LA MARCHE : Louis XI et la Succession de Provence. — Lud. SCIOUT : Le Directoire et la Maison de Savoie. — Abbé VACANDARD : L'Histoire de saint Bernard; critique des sources. — Marquis DE BEAUCOURT, Charles VII et la Pacification de l'Église. — Cte ED. DE BARTHÉLEMY : Le Traité de Paris entre la France et l'Angleterre (1763). — L. DE LA SICOTIÈRE : Frotté au 18 fructidor. — Abbé J. P. P. MARTIN : Le Ἀὰ Τεσσάρων de Tatien. — Paul ALLARD : Dioclétien et les Chrétiens avant l'établissement de la Tétrarchie. — Gaston DE BOURGE : Le Comte de Vergennes, ses débuts diplomatiques en Allemagne auprès de l'électeur de Trèves et de l'électeur de Hanovre. — J. VIARD : Un Chapitre d'histoire administrative : les Ressources extraordinaires de la royauté sous Philippe VI de Valois. — R. P. Ch. DE SMEDT : L'Organisation des églises chrétiennes jusqu'au milieu du troisième siècle. — Godefroid KURTH : Les Sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours. — Cte DE LA FERRIÈRE : L'Élection du duc d'Anjou au trône de Pologne. — Victor PIERRE : Le Rétablissement du culte catholique en 1795 et en 1802.

Mélanges. — Paul ALLARD : l'Enseignement secondaire dans l'ancienne Rome. — L. LECESTRE : Un Mémoire inédit du cardinal de Richelieu contre Cinq-Mars. — E. CHARVÉRIAT : La Question de Wallenstein en 1886. — God. KURTH : Les États de la couronne d'Aragon. — Cte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan pour lui notifier sa déchéance. — Abbé DOUAIS : Le Pentateuque et la Critique rationaliste. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. — G. DIGARD : Un Nouveau Récit de l'attentat d'Anagni. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La Correspondance de Catherine de Médicis. — J. ROMAN : Le Dauphiné à la veille de la Révolution. — Cte A. DE BOURMONT : L'Enseignement de l'histoire aux États-Unis. — LECOY DE LA MARCHE : Le Règne de Philippe le Hardi. — Comte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Découvertes récentes en Chypre. — J. VANDER : La Représentation d'un mystère à Romans en 1509. — Baron D'AVRIL : L'Inde anglaise, d'après un livre récent. — DENYS D'AUSSY : L'Assistance publique dans les campagnes avant la Révolution. — JUST DE BERNON : La Démocratie à Florence. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : Marie de Clèves, princesse de Condé (1569-1574). — Cte DE PUYMAIGRE : Les Mémoires du baron Hyde de Neuville.

Courriers anglais, allemand, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent quarante-trois publications historiques).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.

APR 20 1989

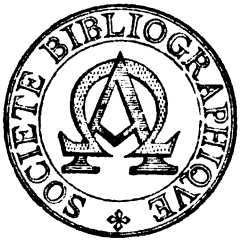
POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-NEUVIÈME. — LVe DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON — AVRIL



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume LAROSE (LIBRAIRIE CATHOLIQUE), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier MELANDRI, Directeur-Administrateur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE.

MADRID

Fernandez DE CASTRO (LIBRERIA GUTENBERG), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-Jose FERREIRA. 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

CADIEUX et DEROME, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1889

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AVRIL 1889

I. — OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ, par M. F. Chapot.

II. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. Firmin Boissin.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Borsu : Le Prêtre, son caractère et sa vie de paroisse (p. 327). — V. Casajoanna : Disquisitiones scholastico-dogmaticae (p. 329).

Sciences et Arts. — Tilman Pesch : Institutiones logicales secundum principia sancti Thomæ Aquinatis (p. 330). — C. Jannet : Le Socialisme d'État et la Réforme sociale (p. 331). — O. Noel : Les Banques d'émission en Europe (p. 333). — Luigi Cremona : Les Figures réciproques en statique graphique (p. 334). — J.-M. Eder : La Photographie instantanée, son application aux arts et aux sciences (p. 335). — G. Le Bon : Les Levers photographiques et la Photographie en voyage (p. 336).

Belles-Lettres. — J. Ashton : Modern Street Ballads (p. 337). — H. Conway : Living or Dead (p. 338). — P. Morillot : Scarron et le Genre burlesque (p. 339). — G.-F. Armstrong : Mephistopheles in Broadcloth (p. 340).

Histoire. — Philebert : La Conquête pacifique de l'intérieur africain. Nègres, musulmans et chrétiens (p. 341). — C. d'Héricault : Histoire anecdotique de la France (p. 342). — A. Feugère : Écrits inédits de Saint-Simon (p. 344). — De Boislisle : Mémoires de Saint-Simon (Les Grands Écrivains de France) (p. 345). — L. Pingaud : Choiseul-Gouffier. La France en Orient sous Louis XVI (p. 346). — H. Wallon : Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794) (p. 347). — C. Port : La Vendée angevine (p. 351). — L. de la Sicotière : Louis de Frotté et les Insurrections normandes, 1793-1832 (p. 353). — A. Puech : La Vie de nos ancêtres, d'après leurs Livres de raison, ou les Nîmois dans la seconde moitié du XVIIe siècle (p. 356). — Mlle M.-A. de Bovet : La Cour de Georges IV et de Guillaume IV (p. 358). — Mlle M.-A. de Bovet : Les Quinze premières Années du règne de la reine Victoria (p. 359). — C. Jannet : Les États-Unis contemporains, ou les Mœurs, les institutions et les idées depuis la guerre de sécession (p. 360). — De Saporta : La Famille de Madame de Sévigné en Provence (p. 361).

IV. — BULLETIN. — Georgel : Le Clergé et la Société actuelle (p. 363). — F. P. B. : Nouveau Traité des devoirs du chrétien envers Dieu (p. 363). — F.-J. Knecht : Prescurtare de istoria sacra (p. 364). — Solemne session publica celebrada por la Academia barcelonesa filosofico-cientifica de santo Tomas de Aquino (p. 364). — G. Balagny : L'Hydroquinone, nouvelle méthode de développement (p. 365). — E. Godard : Procédés photographiques pour l'application directe sur la porcelaine, avec couleurs vitrifiables, de dessins, photographies, etc. (p. 365). — F. Hément : La Science anecdotique, livre de lecture et d'étude (p. 365). — B. Zeller : Anne de Beaujeu. Les États de 1484 (p. 365). — B. Zeller : Charles VIII. La Guerre folle. Le Mariage breton (1485-1491) (p. 366). — B. Zeller : Arques et Ivry. Le Siège de Paris par Henri IV (1588-1590) (p. 366). — B. Zeller : Henri IV, le Saint-Siège et l'Espagne. L'Édit de Nantes et la Paix de Vervins (1594-1598) (p. 366). — B. Zeller : Henri IV et Sully, Marie de Médicis (1598-1601) (p. 366). — B. Zeller : La Fin de Henri IV. Le Grand Dessein (1604-1610) (p. 366). — C. Thellier de Poncheville : Vieux Papiers et Vieux Souvenirs, 1788 (p. 367). — C. d'Héricault : Histoire de la Révolution racontée aux petits enfants (p. 367). — C. Nauroy : La Duchesse de Berry (p. 368). — X. Marmier : En Franche-Comté, histoires et paysages (p. 368).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Loriquet, de Parseval, Allard, R. P. Besse, Cazenave, etc. — Institut. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Livres mis à l'Index. — Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Publications nouvelles.

APR 29 1889

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *L'Ascétique chrétienne*, par M.-J. Ribet, chanoine honoraire, ouvrage approuvé par S. E. le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse. Paris, Poussielgue, 1888, in-8 de x-528 p., 7 fr. — 2. *Sainte Madeleine dans l'Évangile*, par le R. P. Exupère de Prats-de-Mollo, capucin. Tournai, Casterman, 1888, 3 vol. in-12 de 366, 374 et 315 p., 7 fr. 50 — 3. *Recueil de méditations, tirées, pour la plupart, des meilleurs ascètes des siècles passés et ramenées au plan des exercices et à la méthode de saint Ignace*, par le P. Rémy, S. J. T. I. *La Cène*. Tournai, Casterman, 1888, in-12 de 416 p., 2 fr. — 4. *Supplément aux sujets de méditations sur la doctrine chrétienne*, par le P. Henri Fournel. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1888, in-12 de 159 p., 3 fr. — 5. *Le Lis*, par la Révérendissime Mère M. D. L. C. de l'ordre de Prémontré. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-8 de 152 p., 1 fr. 50. — 6. *Œuvres pastorales de S. E. le cardinal* Parocchi, *successivement évêque de Pavie et archevêque de Bologne, présentement vicaire général de Sa Sainteté Léon XIII*, traduites de l'italien par l'abbé Joseph Bonnet, docteur en théologie et en droit canonique. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-8 de III-444 p., 4 fr. — 7. *Exposition élémentaire de la doctrine catholique en face des erreurs modernes, à l'usage des maisons d'éducation et des catéchismes de persévérance*, par l'abbé N.-R. Moulin, avec approbation de Mgr Luçon, évêque de Belley. Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-12 de 490 p., 3 fr. — 8. *La Libre-Penseuse convertie, ou Louise de Castro et le Solitaire de Sainte-Marie des Anges. Leçons de la foi au* XIXe *siècle*, par l'abbé Baurens de Molinier, ancien missionnaire du Sacré-Cœur. Toulouse, L. Hébrail, 1888, in-12 de 360 p. — 9. *L'Éternité. Retraite de Notre-Dame*, par le R. P. Félix, S. J. Paris, Téqui, 1888, in-12 de VIII-444 p., 3 fr. — 10. *Allocutions pour les jeunes gens*, par Paul Lallemand, prêtre de l'Oratoire. Nouvelle série. Paris, Retaux-Bray, 1889, in-12 carré de XIV-262 p., 4 fr. — 11. *La Douleur consolée*, par l'auteur de *Allons au ciel!* Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-18 de IV-334 p., 2 fr. — 12. *Exercices spirituels. Jésus-Christ dans sa vie militante*, par le P. Marin de Boylesve, S. J. Paris, Haton, 1888, in-18 de 385 p., 2 fr. — 13. *Exercices spirituels. Jésus, son cœur, son sang et sa face adorable*, par le P. Marin de Boylesve, S. J. Paris, Haton, 1888, in-18 de 385 p., 2 fr. — 14. *Le Mois du divin époux, ou Trente Jours consacrés à l'amour du Sacré-Cœur de Jésus, suivi de réflexions sur la sainte Messe et du chemin de la croix de l'âme réparatrice*, par Une pauvre clarisse du monastère de Sainte-Claire de l'Ave Maria de Grenoble. 2e édit. Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-18 de XX-490 p., 2 fr. 50. — 15. *Voix de l'épiscopat français en faveur de l'Œuvre universelle de l'Adoration réparatrice*, avec une notice, par l'abbé A. Brugidou, docteur en théologie, précédée d'une préface par Mgr d'Hulst, vicaire général de Paris, 13e éd. Rome, Desclée, Lefebvre et Cie, 1888, in-12 de 70 p., 2 fr. — 16. *L'Ave Maria, ou Excellence de la Salutation angélique*, par le R. P. J.-E. Laborde, S. J. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-18 de XII-213 p., 1 fr. 25. — 17. *Nouveau Mois de Marie*, par le R. P. Libercier. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-18 de XIV-154 p., 1 fr. 25. — 18. *Le Rosaire et les Ames du purgatoire*, par le R. P. Henri Vadon, S. J. 2e édit. Paris, Vic et Amat, 1889, in-12 de 34 p., 0 fr. 60. — 19. *Une Année de prédication. Cinquante-deux Prônes sur les sacrements*, par l'abbé Plat, curé-doyen, chanoine honoraire de Blois. Paris, Lethielleux, 1888, in-8 de XII-456 p., 4 fr. — 20. *La Confirmation. Exposé dogmatique, historique et liturgique*, par le R. P. Dom Laurent Janssens, S. T. D., moine de l'abbaye de Maredsous, de la congrégation bénédictine de Beuron. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-12 de 325 p., 2 fr. — 21. *Du divin Sacrifice et du Prêtre qui le célèbre*, par L. Bacuez, prêtre, directeur au séminaire de Saint-Sulpice. Paris, Roger et Chernoviz, 1888, in-12 de XVI-461 p., 3 fr. 50. — 22. *El Sacerdocio eterno*. Obra escrita en inglès por el Emm. Cardenal Enrique Eduardo Manning, Arzobispo de Westminster, y traducida al Castellano, por Andrès

G. Rivas, sacerdote de la C. de J. Nuevamente revisada y corregida conforme à la ultima edicion inglesa. Barcelona, J. Subirana, 1889, in-8 de 300 p. — 23. *Les Fêtes chrétiennes considérées dans leur objet, leur institution, leur utilité spirituelle,* par l'abbé Jamar, auteur de *Marie, mère de Jésus.* T. 1. Paris, Lethielleux, 1888, in-8 de 336 p., 6 fr. — 24. *Recueil de prières et œuvres pies, enrichies d'indulgences par les Souverains Pontifes.* Traduction nouvelle faite sur la dernière édition italienne et seule approuvée par la S. Congrégation des Indulgences, par l'abbé J. Planchard, vicaire général d'Angoulême. Paris, Lecoffre, 1888, in-18 de xliv-566 p., 3 fr. — 25. *Le Saint Sacrifice de la messe,* d'après le B. Albert Le Grand, archevêque de Ratisbonne (xiiie siècle), par l'abbé J. Théloz, supérieur du petit séminaire de Meximieux, avec approbation de NN. SS. les évêques de Belley et de Nîmes. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-8 de xxii-346 p., 5 fr. — 26. *La Vraie Politesse. Petit Traité sous forme de lettres à des religieuses,* par l'abbé François Demore, chanoine honoraire de Marseille. Paris, Retaux-Bray, 1889, in-12 de 238 p., 2 fr. 50. — 27. *Résumé complet des récits et tableaux d'histoire de l'Église,* par l'abbé O. Cantin, aumônier du lycée de Bourges. Ouvrage honoré de nombreuses approbations épiscopales. Paris, Haton, 1889, in-18 de 300 p., 0 fr. 85; cart. 0 fr. 95.

1-5. — Ascétisme. — M. le chanoine Ribet était déjà bien avantageusement connu des lecteurs pieux par son livre *La Mystique divine,* qui a obtenu le plus grand succès ; il vient d'acquérir un nouveau titre à son renom d'auteur de haute spiritualité par l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui et qui complète le premier. Ce n'est certes pas « un mince mérite, » ainsi que le dit S. E. le cardinal Desprez dans sa lettre à M. Ribet, « d'avoir laborieusement recueilli les doctes enseignements (des maîtres les plus autorisés de la vie spirituelle), surtout de les avoir enchaînés et coordonnés dans un plan aussi simple que logique. » Ce plan embrasse tout ce qui a trait à la perfection. L'auteur débute par la définition du mot « ascétique, » qui signifie action, effort de la lutte, et qui est « cette partie de la science sacrée qui a pour objet d'exposer les principes de la perfection chrétienne, de tracer les règles pratiques pour opérer cette ascension de l'âme vers Dieu ; » il la distingue de la « mystique, » qui est « la seconde forme de la voie unitive, » c'est-à-dire l'action de Dieu « envahissant l'âme avec une telle impétuosité que l'âme se sent dominée et réduite à une passivité plus ou moins absolue, » et il précise la matière si importante sur laquelle il va appeler l'attention de ses lecteurs. « Il s'agit, » dit-il, « de la perfection chrétienne : il convient tout d'abord de faire entendre en quoi elle consiste. La perfection emporte la lutte : il faut donc signaler les ennemis à vaincre et les obstacles à surmonter. Pour élever l'âme jusqu'aux hauteurs de la perfection, Dieu a multiplié les moyens; nous devons faire connaître ces moyens. Voici donc la série et l'ordre des questions qui énoncent les différents aspects de l'ascétique : De la perfection chrétienne; obstacles qu'elle rencontre ; moyens propres à la réaliser. » Quoi de plus simple que ce plan ! Il embrasse cependant les questions les plus vastes, les plus élevées, les plus complexes. Mais, parce qu'il est en même temps logique, ces questions arrivent méthodiquement l'une à la suite de l'autre et se prêtent mutuellement leur

lumière. De cette sorte, le livre de M. Ribet n'est pas seulement utile aux prêtres et aux religieux ; il le sera même aux personnes du monde « qu'un attrait particulier de la grâce invite à embrasser les pratiques de la perfection, » et à la portée desquelles *l'Ascétique chrétienne* met ces pratiques, si ardues qu'elles paraissent. Dans les huit chapitres où l'auteur traite de la perfection chrétienne, nous avons à étudier les fausses notions de la perfection ; ses deux termes, l'âme et Dieu ; son essence, qui est la charité ; son étendue, qui comprend le précepte et le conseil ; ses trois étapes, qu'on appelle les voies purgative, illuminative et unitive ; sa pratique, qui varie selon les deux formes de la vie chrétienne : l'état de perfection pour le religieux et le prêtre ; la perfection commune qui convient à tous. Puis viennent sept chapitres où nous sont exposés les obstacles à la perfection ainsi que la manière de les vaincre. Ces obstacles sont : la tentation, la triple concupiscence, le monde et le démon. Enfin, voici les moyens de perfection, qui font la matière de trente chapitres. Il y a d'abord les moyens intérieurs : le désir de la perfection ; la connaissance de soi-même ; l'union à Dieu par la prière et par l'exercice de la présence de Dieu. Les moyens extérieurs sont : la direction spirituelle ; le règlement de vie ; les austérités ; les rapports sociaux ; les lectures ; la confession ; la communion fréquente ; la dévotion à la Très Sainte Vierge et aux Saints. Rien donc n'est omis de ce qui peut intéresser l'œuvre de notre sanctification, et tout y est traité, comme le dit l'éminent archevêque de Toulouse, « avec une sûreté de doctrine que garantissent pleinement les graves autorités » auxquelles elle est empruntée... On peut s'en rapporter à de tels maîtres et sur leurs traces... on n'a pas à craindre de s'égarer. » Pour dire un mot de la forme, empruntons-en le jugement au même critique autorisé qui « retrouve dans *l'Ascétique* le même style ferme, sobre, clair, élégant, à l'allure rapide et dégagée, qui, malgré la nature sérieuse des matières traitées, a su rendre la lecture de *la Mystique* également facile et agréable. » D'où il suit que M. le chanoine Ribet a su tout à la fois donner des bases théologiques à ses préceptes, à ses conseils, à ses exhortations, et exposer la vraie doctrine de la spiritualité avec autant de précision que de clarté. Aussi lui est-il permis de croire « avoir bien mérité de la science sacrée et de bénir Dieu de l'avoir admis à travailler à la sanctification des âmes et à sa gloire. » Ne quittons pas cet ouvrage sans féliciter encore le savant auteur de l'importance qu'il a cru devoir donner à la table des matières qui termine son volume : elle est faite avec assez de soin, de précision et d'étendue pour être un résumé fidèle de toute la doctrine de *l'Ascétique*.

L'oraison est un des moyens les plus efficaces que nous indique le livre de M. le chanoine Ribet pour arriver à la pratique de la perfection. Parmi les ouvrages de spiritualité qui nous faciliteront cet exer-

cice, nous avons à signaler aujourd'hui la *Sainte Madeleine dans l'Évangile,* du R. P. de Prats-de-Mollo. C'était une entreprise hardie « de tirer toute la théologie mystique des seuls textes par lesquels l'Évangile nous rapporte quelques traits de la vie de sainte Madeleine. » Il y avait bien des écueils à éviter pour un ouvrage consacré à personnifier « presque uniquement en Marie-Madeleine tous les états des âmes, tous les degrés de la vie intérieure. » Ces écueils, le R. P. de Prats-de-Mollo les a évités. Au témoignage de Mgr l'évêque de Périgueux, « *Madeleine dans l'Évangile* conviendra à beaucoup d'âmes désireuses de se retrouver elles-mêmes avec la diversité de leurs états successifs, avec leurs difficultés, leurs épreuves et leurs consolations. » Le même prélat se plaît, en outre, à reconnaître que la doctrine de l'auteur est « irréprochable, » qu'elle est « fortement nourrie d'Écriture sainte, » et que dans ces méditations « se révèlent non seulement une âme ardente et une connaissance approfondie du cœur humain, mais encore la science des voies de la vie spirituelle. » L'ouvrage est divisé en six livres, conformément au nombre de récits que les saints Évangiles consacrent à Marie-Madeleine. Le premier livre, *la Conversion,* comprend le récit de saint Luc dans le chapitre VIIe de son évangile, entre les versets 36 et 50 ; le second, *le Changement de vie,* reproduit les trois premiers versets du chapitre VIIIe du même évangile ; les versets 38 à 42 du chapitre X^e de l'évangile selon saint Luc sont l'objet des méditations du troisième livre, *la Fidélité à la grâce de la vocation.* Le quatrième livre, *la Douleur* est le commentaire du long récit de la mort et de la résurrection de Lazare par saint Jean (IX, 1-48). Le récit évangélique de l'acte généreux de Marie-Madeleine, qui brise son vase de parfums aux pieds de Jésus dans la maison de Simon le lépreux, rappelle *les Œuvres parfaites de charité* dont il est question dans le cinquième livre. Ce récit est emprunté à la fois à saint Matthieu, à saint Marc et à saint Jean, qui se complètent l'un l'autre. C'est aussi de ces trois évangélistes qu'est tiré le sixième récit de Marie-Madeleine aux pieds de la croix et près du sépulcre : il inspire les sujets de méditation du dernier livre : *L'Épreuve suprême.* Avec ces quelques indications, nos lecteurs peuvent se faire une idée assez exacte des matières contenues dans les trois volumes du R. P. de Prats-de-Mollo et se convaincre qu'en effet Marie-Madeleine « personnifie tous les états des âmes, tous les degrés de la vie intérieure. » Quant au genre de l'auteur, nous ne saurions mieux faire que de nous en rapporter à l'opinion de Mgr Mermillod, qui écrit au pieux fils de saint François : « Vous avez su rester dans le récit évangélique, développer le texte sacré et en faire jaillir des lumières et des flammes pour les âmes qui méditeront vos pages pleines de doctrine et de vie. Il me semble que vous êtes un disciple de saint Bernard dans votre

heureux commentaire des livres saints : vous vous appropriez les paroles inspirées ; la vie et l'âme de sainte Marie-Madeleine se détachent de vos méditations ; elle devient ainsi une leçon et un exemple pour les consciences tombées, jalouses de monter, par le repentir et la ferveur, dans les voies les plus élevées de la vie surnaturelle. Les cœurs purs vous liront avec utilité et attrait. » Relevons seulement une petite erreur dans l'indication du troisième récit évangélique en tête du livre troisième (t. I, p. 263). Au lieu de : Chap. VIII, 1-3, il faut : Chap. X, 38-42. Ce doit être une simple inadvertence typographique qui a fait répéter ici la citation qui accompagne le récit du deuxième livre.

Le *Recueil de Méditations* du P. Remy sera aussi d'un grand secours pour la pratique de l'oraison. Ici même nous trouvons indiquée chaque jour la méthode qui doit faciliter cet important exercice. Beaucoup de fidèles, même parmi les plus pieux, se font un épouvantail de l'oraison, parce qu'ils s'en exagèrent la difficulté, et cette exagération tient uniquement à l'ignorance où ils sont de la vraie méthode à suivre. La leur indiquer, c'est donc leur rendre un précieux service. Le livre du P. Remy fait plus encore : il précise l'emploi de cette méthode, la met à la portée de chacun et ne laisse plus aucun prétexte à l'ignorance ou à la paresse. Le *Recueil de Méditations* a pour objet unique : « La Cène. » Il répond à la troisième semaine des exercices spirituels de saint Ignace, consacrée à méditer la Passion du Sauveur, depuis la dernière Cène inclusivement. L'auteur essaie de nous expliquer pourquoi le tome Ier de son *Recueil* comprend la *troisième* semaine des Exercices. A notre grand regret, nous ne pouvons tenir ces motifs pour suffisants. L'esprit du lecteur est heurté en se trouvant, dès la première page, en présence d'une troisième semaine, et se demande s'il a bien réellement sous les yeux le tome Ier. Plus tard, quand les autres volumes auront paru, il y aura embarras pour le classer dans une bibliothèque, car la tomaison sera en contradiction avec l'ordre logique des matières. Mais ceci n'est toutefois qu'accessoire : le livre du P. Remy est un véritable traité de spiritualité sur le sacrement de l'Eucharistie; ses quatre-vingts méditations, dont la longueur moyenne est de cinq pages, embrassent toutes les considérations que peut suggérer le récit évangélique de la dernière Cène. Ce pieux commentaire de l'acte même de l'institution de l'adorable sacrement de nos autels, du discours et de la prière de Notre-Seigneur après la Cène, ne peut qu'exciter dans l'âme une plus grande ferveur de dévotion pour le Dieu de nos tabernacles.

Nous compléterons notre formation spirituelle par les méditations que nous offre le P. Henri Fournel. Cet excellent auteur nous avait déjà donné un volume de près de six cents pages contenant une méditation pour chaque jour de l'année sur un sujet de doctrine : le symbole, les

sacrements, le décalogue, la prière. C'était presque une innovation, et nous sommes persuadé qu'elle a obtenu les meilleurs résultats. Mais ce qui nous paraît devoir être encore plus utile, c'est la partie supplémentaire que le P. Fournel vient d'ajouter à son livre et qui comprend, en cent cinquante pages, des méditations sur les devoirs des différents états : état ecclésiastique, état religieux, états ordinaires. On ne trouve pas ces sujets dans tous les livres, surtout réunis ainsi à part et selon une rigoureuse méthode. Nous croyons que même les personnes du monde auront avantage à se procurer et ce *Supplément* et le livre lui-même : elles y gagneront d'être plus sûrement fixées soit sur la doctrine chrétienne soit sur les devoirs spéciaux de leur profession.

Le Lis est aussi un livre de méditation, mais il s'adresse plus particulièrement aux âmes avancées déjà dans la vertu. C'est le chant de l'âme chaste qui est appelée « le lis de la vallée. » La première partie est comme le poème où ce lis chante son humble vie d'un jour, vie si parfumée de bénédictions... La seconde partie contient des pensées plus sérieuses. C'est un peu comme le sens mystique et développé de la vie du lis spirituel qui tour à tour écoute une leçon, reçoit une lumière, appelle un secours, chante une joie, proclame un triomphe, rend grâce et s'exhale en soupirs pour la beauté divine et l'éternel Amour. En forme d'appendice se trouve une biographie de saint Aldéric de Prémontré. Mgr l'évêque de Valence loue sans réserve ce bon petit livre, où se respire « ce parfum céleste » dont le monde a grand besoin. Il écrit à l'auteur que sa « paraphrase du cantique des jeunes Hébreux dans la fournaise, appliquée à la vertu par excellence de la vie religieuse, est toute pleine d'ingénieux aperçus et de salutaires enseignements; » il est heureux de reconnaître que la lecture en est aussi utile qu'attrayante, et il bénit « de tout cœur ce lis odorant... » Cet ouvrage, sorti des presses de la Société de Saint-Augustin, est enrichi de plusieurs gravures.

6-11. — Dogme et Morale. — Les cours de doctrine abondent toujours ; mais nous nous garderons de nous en plaindre. La vérité ne saurait être trop proclamée ni trop répandue. Aussi bien la variété dans le mode ou la méthode d'exposition est-elle un moyen plus sûr d'arriver à pénétrer dans un plus grand nombre d'esprits : plus les livres de science religieuse se multiplient, plus ils ont chance de trouver des lecteurs. Parmi les plus importants de ces ouvrages récemment parus il convient de donner le premier rang aux *Œuvres pastorales* de S. E. le cardinal Parocchi : elles touchent à tous les points du dogme et de la morale ; elles offrent le plus vif intérêt, tout à la fois, à ceux qui se préoccupent des sciences ecclésiastiques, aux curés, aux prédicateurs et à tous les ouvriers apostoliques, aux hommes d'œu-

vres, aux amateurs de la véritable éloquence ; elles sont un riche arsenal, où peuvent aller prendre leurs meilleures armes, les ardents défenseurs de l'Église et de la Papauté. Signalons quelques titres au hasard : nécessité d'une philosophie préparatoire à la théologie ; haute portée des études liturgiques ; instructions sur le Sacré-Cœur, la sanctification du dimanche, l'union de la foi et de la charité ; lettres sur la Propagation de la foi, le denier de saint Pierre ; panégyriques de sainte Thérèse, de saint François d'Assise, de saint Charles Borromée, etc. A la valeur intrinsèque de ses écrits, viennent se joindre l'autorité et la compétence de l'auteur, que recommandent non seulement la pourpre cardinalice, mais surtout son talent supérieur et sa haute situation dans l'Église de Rome. Nous lisons dans la notice qui sert d'introduction : « Ni Pie IX, ni Léon XIII n'ont trouvé d'apologiste plus éloquent, d'interprète plus fidèle, d'auxiliaire plus clairvoyant et de fils plus tendre : aussi, tandis que le premier, après l'avoir mis successivement à la tête des diocèses de Pavie et de Bologne, le revêtait de la pourpre à quarante-trois ans ; le second l'a-t-il appelé en qualité de cardinal-vicaire, dans le secret de ses plus intimes conseils et lui a-t-il confié, sous son autorité propre, le soin pastoral de l'Église mère et maîtresse. » Nous remercions M. l'abbé Bonnet de nous avoir, par sa traduction, donné la faculté de connaître de telles œuvres : la longue habitude de la langue italienne, avec laquelle il est familier, lui a permis de faire passer fidèlement dans le français les pensées de l'éminent auteur. C'est bien à tort qu'il se dit « téméraire » et « inexpérimenté » : le succès de sa traduction lui prouvera qu'il a été trop sévère envers lui-même.

M. l'abbé Moulin poursuit l'œuvre qu'il avait commencée il y a deux ans. Après avoir montré par des preuves irréfragables la vérité de la religion, en général, et la divinité du catholicisme, en particulier, il s'attache maintenant à l'*Exposition élémentaire de la doctrine catholique en face des erreurs modernes*. C'est toujours en faveur des maisons d'éducation et des catéchismes de persévérance qu'il travaille, mais nous sommes heureux de constater que le livre actuel atteint mieux son but que le premier. Les questions sont généralement moins élevées et moins spéculatives, il est vrai ; il nous semble toutefois que, dans la forme de l'exposition, il se met ici plus à la portée des jeunes intelligences auxquelles ils s'adresse ; son dernier livre est réellement élémentaire ; il a, en outre, cet autre avantage non moins précieux d'offrir à chaque bout de page un petit questionnaire qui doit faciliter beaucoup la tâche de l'élève pour apprendre sa leçon, et celle du maître pour l'expliquer. Des numéros d'ordre, correspondant à ceux qui distinguent les alinéas du texte, permettent aisément de se rendre compte de la matière sur laquelle porte chaque interrogation. Comme

son titre l'indique, le livre de M. l'abbé Moulin embrasse tout l'ensemble de la doctrine catholique : 1° les vérités du salut, c'est-à-dire le symbole ; 2° les œuvres du salut, c'est-à-dire les principes de la morale, les vertus et le décalogue ; 3° les moyens du salut, c'est-à-dire la grâce, la prière et les sacrements : c'est tout le dogme et toute la morale, exposés et développés avec la précision qu'exige la vérité révélée et avec la clarté qui la fait saisir et aimer. Mgr l'évêque de Belley, qui a fait examiner ce livre, se dit heureux de l'approuver et de le bénir ; un si flatteur témoignage « ne permet pas de douter que ce nouveau traité ne soit bien accueilli par le public religieux, en particulier par les maisons d'éducation. »

Sous une forme dialoguée, M. l'abbé Baurens de Molinier s'efforce, dans *la Libre-Penseuse convertie*, de mettre la démonstration de la doctrine à la portée des plus vulgaires intelligences. Nous croyons, en effet, que cette forme est plus saisissante et brise un peu la monotonie d'une exposition, même catéchistique. On assiste à une sorte de conversation qui anime l'enseignement et pour ainsi dire le personnifie. L'un interroge, demande une explication, soumet ses doutes, soulève des objections; l'autre répond, éclaircit davantage un point laissé obscur, calme les perplexités, détruit tout sophisme. La libre-penseuse de M. l'abbé de Molinier est une jeune orpheline qui, accompagnée de sa gouvernante, a entrepris le voyage de Rome. Chemin faisant, elle admire les beautés dont l'Italie possède le riche trésor. Mais c'est Rome surtout qui ravit son esprit et son cœur. Hélas ! elle avait été privée de bonne heure de sa pieuse mère, et le marquis de Castro, son père, plein des préjugés du siècle de Voltaire, vivant dans l'indifférence religieuse, n'avait pu que l'élever à son image. « Louise de Castro parlait, raisonnait sur toute sorte de sujets avec la désinvolture d'un philosophe : elle n'avait de son sexe que l'extérieur. » La grâce l'attendait à Rome. La jeune orpheline entre un jour dans l'église de Sainte-Marie des Anges et tombe machinalement à genoux. Auprès d'elle passe, comme une vision, un vénérable religieux de Saint-Bruno, et Louise le suit instinctivement ; elle entre au tribunal de la pénitence, et obéissant à son insu à l'impulsion de la grâce, elle ouvre son cœur à ce bon prêtre, lui raconte sa vie, ses peines, son ignorance. Le Père Bruno comprend toute la gravité de la tâche qui lui incombe : il veut réconcilier sa pénitente avec Dieu ; pour y réussir, il lui fait promettre de revenir chaque jour à la même heure, afin de s'entretenir avec lui. Telle est la mise en scène : elle donne à comprendre quel intérêt doit s'attacher à ces entretiens qui vont se succéder pendant trente-trois jours et dont les principaux points de la doctrine chrétienne seront tout l'objet. Le livre se termine par la conversion de Louise de Castro qui, à son tour, a le bonheur de ramener son père à

Dieu: ils reçoivent tous deux la communion des mains de Pie IX, recueillent ses avis et rentrent en France, où ils jouissent des consolations que donne la foi comprise, aimée et pratiquée. N'omettons pas de dire que l'ouvrage de M. l'abbé de Molinier est revêtu de l'approbation de S. E. le cardinal-archevêque de Toulouse, et qu'il est dédié à N.-D. de Lourdes.

L'éternité n'est qu'un article de notre symbole et une minime partie de l'ensemble de la doctrine catholique. Mais en elle-même l'éternité est le point culminant de la vérité révélée : c'est le terme auquel tout aboutit, et c'est pour nous assurer une éternité bienheureuse que le Sauveur est venu, au prix de son sang, nous apporter les bienfaits de son Évangile. Ne soyons donc point étonnés de l'importance que le P. Félix donne à cette question de l'Éternité. Si tous les hommes étaient fortement convaincus de la vérité de ce dogme, l'Église catholique n'aurait aucune peine à faire accepter sa haute doctrine et à faire pratiquer son austère morale: elle ne compterait bientôt plus que des saints. *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* Ouvrons le livre de l'illustre conférencier, et, dans le recueillement d'une sérieuse réflexion, méditons avec lui les témoignages qui établissent la certitude de l'éternité, témoignages du dehors ou d'autorité, ceux que nous offrent le christianisme tout entier et l'humanité elle-même; témoignages du dedans ou de l'âme, ceux que nous portons en nous-mêmes, dans notre pensée, dans nos espérances, dans nos recherches qui ont toutes pour objet l'Éternel. Passons ensuite à considérer l'influence de l'éternité sur la vie présente et sur la vie future. Enfin, pénétrons-nous bien de la clarté et de la force des preuves qui établissent l'éternité des peines; n'hésitons pas surtout à dissiper les doutes qui pourraient nous venir des vulgaires objections soulevées par la libre-pensée. Cette dernière partie de l'œuvre, en particulier, est traitée avec une puissance de démonstration à laquelle il serait bien difficile de résister. Le R. P. Félix, par la publication de ses « Retraites de Notre-Dame, » continue à faire le bien qu'il avait commencé du haut de la chaire par ses instructions si pleines de doctrine et si éloquentes. Nous sommes heureux de cette extension qu'il a donnée à son apostolat, et nous souhaitons que d'autres « retraites » suivent de près celles qui ont eu pour objet « la Destinée » et « l'Éternité. »

Les jeunes gens n'y songent guère, à l'éternité. Il est vrai que c'est un sujet de méditation bien grave pour eux. Mais, comme c'est le terme de toute vie, il est fort nécessaire de les y préparer. A cette œuvre si importante, mais si difficile, qu'ont entreprise tant d'apôtres dévoués, le P. Paul Lallemand, de l'Oratoire, a essayé d'apporter sa généreuse coopération. Par ses *Allocutions aux jeunes gens,* il a voulu prémunir la jeunesse chrétienne contre le péril de ses illusions et contre les dan-

gers qui l'entourent de toutes parts. Une première série avait déjà paru, il y a quelques années ; c'est la seconde qu'il nous offre maintenant, et dans celle-ci nous remarquons les allocutions suivantes : Les Heureux; l'Avenir; la Piété divine; le Cœur de Jésus; la Vie par l'Eucharistie; le Règne divin ; les Visites de Dieu; l'Agonie. Mais, dans toutes, on reconnaît bien « le langage qui convient à notre jeunesse. » « Vous les aimez, ces jeunes gens, écrit à l'auteur Mgr le coadjuteur de Rennes; et on le sent au ton chaud et vibrant de vos accents; vous les avertissez avec la gravité émue d'un père qui s'alarme parfois; vous les saisissez avec la puissance d'un prêtre qui agit pour Dieu et qui sait le prix d'une âme... Les sujets que vous traitez, sans longueur fastidieuse, le titre que vous leur assignez, donnent du relief à l'autorité de vos sages avis. Par-dessus tout, je vous sais gré du ton de loyauté que vous prenez avec la jeunesse : c'est le seul qui réussisse infailliblement. » Heureux, ajouterons-nous, l'orateur chrétien dont le ministère est assuré d'opérer le plus grand bien dans ces chères âmes qu'il prépare comme à leur insu, mais si efficacement, à leur éternité ?

En attendant cette éternité qui doit être la récompense des bons et le châtiment des méchants, nous avons tous à passer sur cette terre, où, selon le mot si juste de Job « l'homme vit peu de jours et est rassasié de misères. » Qui est exempt de douleur ? L'épreuve est le partage de tout mortel. Elle ne saurait, du moins, être sans consolation. Prenez le livre que vient de publier le pieux auteur de *Allons au ciel!* et il vous apprendra comment la douleur peut être consolée. Peut-être cet ouvrage relèverait-il plutôt de l'ascétisme que de la morale; mais parce qu'il s'adresse à toutes les âmes sans exception, il nous a paru qu'il trouverait mieux ici sa place. Ce sont d'abord des prières et des élévations, sortes de gémissements d'âmes torturées par l'affliction et qui réclament du Seigneur leur Dieu un adoucissement à leurs maux. Vient ensuite un commentaire du *Magnificat* pour les âmes affligées, et le livre se termine par des méditations sur l'épreuve chrétienne et des considérations sur le bienfait de la douleur. Nous croyons que ces pieuses pages, « publiées par une pensée de compassion et de charité, » attireront la bénédiction du Ciel et en feront « descendre un baume bienfaisant sur tous ceux dont le cœur a été visité et blessé par la douleur. »

12-17. — Jésus-Marie. — Nous voici à ce que l'on appelle dans le langage de l'école « la théologie spéciale. » La première place y appartient de droit au Verbe incarné. Nous retrouvons ici le R. P. Marin de Boylesve qui, grâce à sa prodigieuse fécondité, nous donne deux livres sur l'Homme-Dieu ; le premier est consacré à considérer *Jésus-Christ dans sa vie militante ;* le second contient des élévations sur *le Cœur,*

sang et la face adorable de Jésus : tous les deux conçus et écrits selon l'esprit et la méthode des exercices spirituels de saint Ignace. Nous n'avons pas à nous étendre sur les qualités déjà si connues des œuvres du P. de Boylesve ; bornons-nous à donner un court aperçu des matières qu'il traite dans ses deux dernières publications : *Jésus-Christ dans sa vie militante* s'ouvre par la méditation sur les *Deux Étendards* que suit une considération sur les trois modes d'humilité et sur les trois classes. Résolus à suivre Jésus-Christ, dans quel état de vie devons-nous le servir ? Pour éclairer notre choix, l'auteur indique les diverses professions, mais il insiste particulièrement sur l'état religieux et donne enfin, d'après saint Ignace, la théorie et la pratique d'une sage élection. Ces préliminaires terminés, le P. de Boylesve nous offre comme modèle notre chef lui-même, dont il nous raconte la vie publique, d'après les deux évangiles de saint Matthieu et de saint Jean, y mêlant à propos de pieuses réflexions qui ont pour but de nous faciliter l'imitation des vertus et la pratique des préceptes du divin Maître.

Dans *Jésus, son cœur, son sang, sa face adorable,* l'auteur a jeté à profusion les aperçus les plus ingénieux et les plus variés sur les trois grandes dévotions les plus autorisées par l'Église en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il considère le cœur de Jésus d'après les figures de la Bible, dans ses rapports avec la Trinité, dans sa passion et son agonie, dans ses révélations à la Bienheureuse Marguerite-Marie, dans ses relations avec la France. Le sang de Jésus, il nous le montre, d'abord, figuré dans l'Ancien Testament, puis circulant dans l'humanité du Verbe, enfin rejaillissant dans les âmes par les sacrements. La face de Jésus est l'objet de considérations groupées sous ces titres divers : la face en général, la face de Jésus, reflet de la divinité et de son humanité; la face de Jésus d'après les quatre animaux symboliques, la face gracieuse, la face militante, la face douloureuse, la face glorieuse, enfin la face de Jésus dans l'Église et au jour du jugement.

Sous une autre forme, c'est encore le cœur, le sang et la face de Jésus que nous offre à contempler *le Mois du divin Époux,* par Une pauvre clarisse de Grenoble. La fervente religieuse se plaît à méditer pendant trente jours sur toutes les vertus, tous les exemples, toutes les exhortations du Dieu qu'elle a choisi pour son époux : elle repasse dans son esprit ses démarches, son nom, sa famille, sa mère, ses promesses, ses desseins, sa demeure, sa table, ses richesses, ses désirs, ses occupations, ses prévenances, ses présents, ses bontés, ses tristesses, ses rigueurs, ses pieds sacrés, ses mains bienfaisantes, sa voix, son regard, sa face, son cœur, son sang, sa couronne. Elle termine, elle aussi, par le commentaire du *Magnificat,* mais en l'appliquant à la profession

religieuse. Mgr Fava a bien voulu approuver ce livre de haute et vraie piété. L'examinateur que Mgr l'évêque de Grenoble avait chargé de faire un rapport sur cet ouvrage l'apprécie en ces termes élogieux, auxquels nous souscrivons volontiers : « Le fond repose sur une belle et solide doctrine ; le style est à la fois simple et élégant, les citations sont nombreuses et puisées aux meilleures sources, les réflexions claires et pratiques, les exhortations animées et entraînantes. En un mot, c'est un travail très bon, très bien écrit et très intéressant. »

Des trois dévotions qui précèdent, celle du Sacré-Cœur est la plus répandue et se manifeste sous les formes les plus nombreuses. L'une de ses formes, l'Œuvre universelle de l'Adoration réparatrice, consiste à convoquer auprès des tabernacles, à tour de rôle, les représentants de toutes les nations catholiques. Cette œuvre a été fondée à Rome, où est son siège principal ; mais elle a des ramifications dans toutes les nations. Pour la faire mieux connaître et l'accréditer plus encore, M. l'abbé Brugidou, son zélé directeur, publie une brochure où il a réuni tous les témoignages favorables à son œuvre, une lettre de Mgr d'Hulst qui la recommande, et une notice sur l'origine, les avantages, les facilités, l'institution, la propagande, l'esprit et l'opportunité de l'Adoration réparatrice. Le meilleur titre de cette œuvre à la faveur des fidèles est la haute sanction que lui a donnée le Souverain Pontife actuellement régnant par son Bref du 6 mars 1883. Léon XIII lui accorde en outre des indulgences partielles et une indulgence plénière.

La Mère est inséparable du Fils : la dévotion envers Jésus ne saurait se concevoir sans la dévotion à Marie. Et quel aliment plus solide et plus agréable pourrait-on offrir à notre piété envers l'auguste Vierge que la méditation de la courte mais sublime prière qui a été commencée par l'Archange, continuée par sainte Élisabeth, achevée par l'Église ? Le R. P. Laborde a été bien inspiré de nous donner une nouvelle paraphrase de la Salutation Angélique. *De Mariâ nunquam satis*, a dit saint Anselme. Il serait aussi vrai de dire qu'on ne peut trop répéter ou refaire le commentaire de l'*Ave Maria*. Mais ici ce commentaire n'arrive sous nos yeux qu'après que nous avons étudié tous les motifs qui nous engagent à avoir une grande dévotion pour la Salutation Angélique : cette prière est un don du ciel ; son usage remonte à la plus haute antiquité ; elle est en butte à la haine des ennemis de notre foi ; elle est l'objet de l'estime des saints ; elle renferme les plus beaux titres en l'honneur de Marie ; elle a une incontestable efficacité mais à la condition de la réciter avec une grande pureté, une humilité profonde et une inébranlable confiance.

La pratique du *Mois de Marie* est surtout très favorable à l'extension et à l'accroissement de la dévotion envers la Vierge Mère de Dieu.

Aussi quelle profusion de petits livres de piété pour les saints exercices de ce mois de bénédiction ! Ils se disent tous « nouveaux » et en réalité ils le sont tous, car, en redisant les mêmes louanges, ils ne se répètent jamais. Chaque auteur a sa « manière » qui le distingue de celui qui l'a précédé ou de celui qui le suivra ; ils ne se ressemblent que dans le désir bien sincère de faire aimer davantage la reine du ciel et de la terre. Le *Nouveau Mois de Marie,* par le R. P. Libercier, se compose pour chaque jour du mois de mai d'une courte méditation en deux points, d'un exemple raconté en quelques lignes, d'une prière, d'une réflexion pratique et d'une invocation empruntée aux litanies, le tout en trois petites pages ; juste ce qu'il faut pour un exercice de quatre ou cinq minutes. Qui pourrait prétexter le défaut de temps pour s'autoriser à ne pas faire le *Mois de Marie?* Le livre du P. Libercier est approuvé par l'archevêché de Bordeaux et loué par Mgr l'évêque de Grenoble.

Le Rosaire et les Ames du Purgatoire est un sermon prêché à Notre-Dame de Lourdes par le R. P. Vadon le 30 septembre 1888, à l'occasion du service solennel pour tous les défunts ordonné par le Souverain Pontife. Le titre indique suffisamment le développement que l'orateur a dû donner à son sujet. Le Rosaire doit être surtout utile aux défunts en faveur desquels nous pouvons offrir au Seigneur les plus précieuses indulgences et les mérites les plus efficaces. On sait aussi que la Mère de Dieu, qui est la Reine du ciel et de la terre, ne délaisse pas ceux de ses enfants dont l'âme souffre en Purgatoire ! Elle est aussi la Mère de miséricorde, la Consolatrice des affligés, et en nous encourageant à invoquer son secours pour les âmes des défunts, le R. P. Vadon a accompli un grand acte de charité en faveur de ces malheureuses captives.

18-24. — Sacrements, Liturgie. — Nous comprenons sous ce double titre les autres ouvrages de la théologie dite spéciale que nous avons à faire connaître. Commençons par le livre de M. l'abbé Plat ayant pour titre : *Cinquante-deux Prônes sur les sacrements.* Il est approuvé par Mgr l'Évêque de Blois, et c'est une garantie pour l'orthodoxie de l'enseignement qui nous est offert. Mais la sûreté de la doctrine n'est pas le seul mérite de cet ouvrage ; il faut ajouter, avec le même prélat, que « l'exposition de la doctrine de la foi y est faite d'une manière précise et simple en même temps qu'oratoire. » Il sera donc vrai de reconnaître l'utilité réelle de ce livre, et on peut prévoir, sans crainte de se tromper, que « les prêtres, appelés à instruire les fidèles dans les paroisses, retireront un vrai profit de sa lecture. » Nous félicitons l'auteur d'avoir choisi de préférence le genre du prône qui se prête à plus de simplicité et de concision, les deux qualités maîtresses de l'enseignement populaire chrétien. Nous croyons avec lui que c'est le meilleur mode d'enseigner. D'ailleurs, M. l'abbé Plat n'a pas voulu tirer

seulement de son propre fonds : il nous fait connaître ses sources, qui sont les meilleurs catéchistes, les prônistes les plus éminents, les plus savants théologiens, le saint concile de Trente, le catéchisme romain, les saints Pères, le Bréviaire romain. A la lumière de pareils flambeaux de la science catholique, comment l'auteur des prônes sur les sacrements aurait-il pu s'égarer? Avec de tels maîtres, comment son enseignement ne serait-il pas à la fois solide et utile? L'esprit méthodique de M. l'abbé Plat se montre à chaque page ; il apparaît surtout dans la table analytique des matières qui termine son livre, et où il donne un résumé complet de chacun de ses prônes. Sans autre travail que celui de la lecture de cette table, le lecteur peut aisément se rendre compte du sujet traité et trouver aussitôt le prône qu'il a besoin de consulter.

Le R. P. dom Laurent Janssens s'attache, lui, à un sacrement en particulier : celui de « la Confirmation. » C'est dire qu'il l'envisage sous tous ses aspects, et qu'il épuise, en quelque sorte, la matière. Après un chapitre préliminaire, dans lequel il étudie l'institution salutaire des sacrements, leur synthèse, leur ordre, leurs rapports entre eux, surtout les rapports particuliers entre la confirmation et les autres sacrements, il divise son ouvrage en trois sections, comprenant chacune plusieurs chapitres et dans lesquelles il réunit tout ce qui a trait : 1° à l'institution de la confirmation : tradition ecclésiastique et apostolique, institution divine, préfiguration et promesse ; 2° à l'administration de ce sacrement : ministre, sujet, consécration du saint chrême, temps et lieu réservés à la confirmation, cérémonies; 3° aux effets de la confirmation : effets ordinaires et extraordinaires; caractère qu'elle imprime; dons du Saint-Esprit. Un chapitre complémentaire envisage la confirmation dans ses rapports avec l'art chrétien, et un appendice contient les prières liturgiques, les dévotions indulgenciées en l'honneur du Saint-Esprit, la paraphrase du *Veni Creator,* enfin une lettre pastorale du cardinal Pecci, aujourd'hui Léon XIII, sur la lutte et la persévérance chrétiennes.

Après la confirmation, vient l'Eucharistie, auquel se relie nécessairement le sacrement de l'Ordre. Il est question de ces deux derniers sacrements dans tout le livre de M. Bacuez, comme l'indique son double titre : *Du divin Sacrifice et du Prêtre qui le célèbre.* Naturellement, l'ouvrage se divise en deux grandes parties. Dans la première, l'auteur considère le divin sacrifice dans ses trois phases qui embrassent toute la durée du temps : avant la Rédemption, dans les desseins de Dieu et dans les manifestations et la vertu du divin sacrifice; au temp de la Rédemption, dans la réalisation et l'étendue de ce sacrifice; d puis la Rédemption, dans les raisons de l'institution du sacrifice d l'autel qui complète celui du Calvaire, donne à l'Église un culte dign d'elle, procure à Dieu la plus grande gloire possible et joue un rôle

important par rapport à l'intérêt des âmes. La seconde partie nous montre le prêtre à l'autel en nous rappelant la nature, l'excellence et la sainteté de son office, énumère et développe les obligations du prêtre par rapport au divin sacrifice : qualités que le prêtre doit avoir, pratiques journalières qu'impose au prêtre la célébration de la sainte messe, avantages que cette célébration quotidienne procure au prêtre, exemples relatifs à la célébration du divin sacrifice. Dans un appendice, l'auteur nous donne un commentaire abrégé des prières et des cérémonies de la messe. On le voit, le livre de M. Bacuez est d'un puissant intérêt pour les prêtres et même pour les simples fidèles. Ceux-ci y apprendront à mieux apprécier le bienfait précieux qu'ils doivent au Dieu de l'Eucharistie et à mieux connaître la grandeur du sacerdoce ; les ministres des autels y puiseront des conseils qui les guideront sûrement dans l'œuvre de leur sanctification et qui leur serviront à se rendre de plus en plus dignes des choses saintes qu'ils traitent chaque jour.

Le livre de S. É. le cardinal Manning sur *le Sacerdoce éternel* achèvera l'œuvre commencée par celui de M. Bacuez. Le P. Andrès G. Rivas a eu une excellente pensée de traduire l'œuvre de l'éminent archevêque de Westminster et de l'offrir en méditation au clergé espagnol. Autant qu'il nous a été possible de nous en rendre compte, la traduction exprime fidèlement l'idée de l'auteur; sans s'écarter de cette rigoureuse fidélité, elle n'est pas esclave de l'original ; elle ne porte presque aucune trace du génie propre de la langue anglaise, et l'on oublie si bien le traducteur que l'on croirait l'ouvrage composé en catalan. Les matières traitées se rapportent aux vertus, à la sainteté et aux obligations du sacerdoce : pouvoirs du prêtre ; obligations qu'il a de pratiquer la sainteté ; moyens d'acquérir la perfection sacerdotale, la fin du prêtre ; la charge pastorale ; les peines du prêtre ; le prêtre prédicateur ; la liberté et l'obéissance du prêtre ; ses récompenses ; la vie et la mort du prêtre. Ces méditations du cardinal Manning sur le sacerdoce éternel devraient être traduites dans toutes les langues ; elles devraient devenir la règle et la consolation de tous les prêtres.

Nous ne sortons pas de la pratique du culte en passant au livre de M. l'abbé Jamar : *Les Fêtes chrétiennes considérées dans leur objet, leur institution, leur utilité spirituelle.* Les fêtes constituent cette partie du culte catholique qui s'appelle la liturgie, en y comprenant toutes les lois qui réglementent l'administration des sacrements et surtout la célébration du Saint Sacrifice. Mais le peuple chrétien ne connaît pas assez même les fêtes qu'il célèbre avec le plus de piété. « N'est-il pas vrai, dirons-nous avec M. l'abbé Jamar, que les magnifiques et touchantes manifestations de nos temples ne sont aujourd'hui, pour beaucoup de chrétiens, qu'un spectacle muet et inintelligible? Aux siècles

passés du christianisme, la foi était vive, le sentiment religieux profond. On goûtait les cérémonies, on s'y associait de cœur et d'âme. » Les temps sont changés. Ou on s'abstient de prendre part aux solennités de l'Église, ou, si l'on y prend part, on n'en saisit pas la portée, on n'en pénètre pas le sens, on n'en goûte ni les suaves consolations, ni les salutaires enseignements. C'est parce qu'on ne les connaît pas assez. Le livre de M. l'abbé Jamar sera le bienvenu : il est conçu dans les meilleures conditions pour donner des fêtes chrétiennes une idée exacte, une parfaite connaissance. L'auteur les considère d'abord dans leur objet même; il nous fait remonter ensuite à leur origine, en nous rappelant leur institution ; enfin, il nous développe les leçons qu'elles portent avec elles. L'ordre qu'il a adopté dans l'énumération de ces fêtes est l'ordre chronologique; il suit l'enchaînement des faits historiques sur lesquels sont basées les fêtes consacrées à notre divin Sauveur et à sa très glorieuse Mère. Il commence par les fêtes instituées en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en parcourant « successivement la série des événements de sa vie qui leur ont donné lieu; » dans un second volume, il continuera, « en passant en revue, suivant la même méthode, les diverses phases de l'existence de la très sainte Vierge Marie, qui ont amené l'établissement des solennités dans lesquelles on lui rend un culte spécial ; » il terminera par un aperçu sur les fêtes instituées en l'honneur des anges et des saints. Sans doute, le livre de M. l'abbé Jamar n'est pas une complète nouveauté. « Il ne manque pas d'ouvrages, dit-il lui-même, sur la matière traitée dans cette nouvelle publication; mais ce sont, pour la plupart, des livres d'érudition, des dissertations liturgiques...» Son dessein, à lui, a été de « réunir dans un nombre restreint de pages et de mettre à la portée de tous, pour le profit spirituel des enfants de l'Église, tout ce que les auteurs d'un mérite reconnu ont écrit de plus instructif et de plus édifiant sur le sujet qui nous occupe. » La modestie ne gâte rien, mais il ne faut pas la prendre toujours au mot. En réalité, M. l'abbé Jamar a plus que le mérite d'un compilateur : il s'est aidé d'autrui, comme l'abeille, pour faire son miel, s'aide de toutes les fleurs. Nous désirons vivement que le second volume suive de près le premier.

Une œuvre vraie de compilation est le *Recueil de prières et œuvres pies enrichies d'indulgences par les souverains pontifes* que vient de publier M. l'abbé Planchard, vicaire général d'Angoulême. Mais il s'en faut qu'elle soit sans mérite et surtout sans utilité. Il fut longtemps difficile, pour ne pas dire impossible, d'avoir sous les yeux un catalogue authentique et complet de toutes ces prières et œuvres pies enrichies d'indulgences, et alors comment se sentir encouragé à gagner ces précieuses faveurs? Une première collection fut publiée en 1877 par ordre de Pie IX, mais, depuis cette époque, on a retrouvé plusieurs

documents contenant des indulgences depuis longtemps accordées aux fidèles, et d'autre part, onze ans ne se sont pas écoulés sans que de nouvelles indulgences aient été accordées par Léon XIII. C'est pourquoi la Sacrée Congrégation a jugé bon de faire imprimer de nouveau cet ouvrage, en y ajoutant les prières et les œuvres pies qui manquent à l'édition de 1877. C'est la traduction française de ce recueil que nous donne M. l'abbé Planchard, et il rend ainsi aux fidèles et au clergé de France un signalé service. Nous recommandons particulièrement les pages d'introduction consacrées à faire connaître ce que sont « les saintes indulgences » et quelles conditions sont requises pour les gagner.

25-27. — Divers. — Notre compte rendu était terminé quand nous sont survenus les trois ouvrages qui suivent et que nous groupons à cette place, sans tenir compte pour eux des divisions qui précèdent. Nous aurions pu les remettre à plus tard, mais nous avons préféré nous hâter d'en prendre connaissance et d'en porter sans plus de délai notre jugement.

Le Saint Sacrifice de la Messe, par M. l'abbé Théloz, diffère de l'ouvrage de M. Bacuez sur *le Divin Sacrifice,* en ce qu'il se borne exclusivement à commenter les prières liturgiques de la Messe, et ce commentaire est emprunté aux ouvrages d'Albert le Grand, sur le sacrement de l'Eucharistie. L'auteur rend compte en ces termes de la nature du travail qu'il s'est imposé : « Albert le Grand a une méthode de composition qui ne se plie guère à une traduction littérale... Nous avons cherché à saisir, à pénétrer la pensée d'Albert le Grand ; par un travail d'assimilation personnelle, nous nous sommes efforcé de la rendre nôtre ; nous l'avons alors traduite, avec les développements qu'il nous a paru opportun de lui donner dans une forme littéraire absolument indépendante du texte, mais qui rende aussi bien que possible la pensée du Maître. Avons-nous réussi ? » Nous pourrions répondre à l'interrogation de l'auteur ; laissons plutôt la parole à Mgr l'évêque de Nîmes, dont le témoignage sera autorisé et satisfera davantage M. l'abbé Théloz. Dans la lettre que lui écrit Mgr Besson, le 28 octobre dernier — une des dernières lettres que l'éminent prélat ait dû écrire — l'évêque de Nîmes s'exprime ainsi : « Vous avez pris pour guide l'ouvrage d'Albert le Grand... En reproduisant la doctrine et les commentaires du maître de saint Thomas, vous avez su les mettre à la portée de nos contemporains... Entre les parties qui me paraissent le mieux traitées, je signalerai les commentaires du *Gloria in Excelsis,* du *Credo* et du *Canon*... Ce dont je vous félicite surtout, c'est d'avoir fait, en un sujet aussi grave, de la doctrine le véritable sentier de la piété... Enfin, on vous lit avec plaisir, parce que votre style est toujours simple, correct, élégant. »

Dans un autre ordre d'idées, l'ouvrage de M. l'abbé Demore ne manquera pas d'offrir une sérieuse utilité aux personnes auxquelles il s'adresse. Ce petit traité sur *la Vraie Politesse* est un chef-d'œuvre du genre : il devra être admis bientôt dans toutes les maisons religieuses. La politesse que recommande l'auteur n'est pas la politesse hypocrite et gênante du monde; c'est la politesse fondée sur la charité et la sincérité. C'est « la vraie. » L'auteur la définit dès la première lettre, puis il établit la nécessité de s'habituer à la politesse ; il en fait ressortir quelques avantages. Parmi les autres lettres que contient ce volume, nous avons remarqué, la neuvième sur la politesse des saints; la onzième, sur la politesse fille de la mortification, et la douzième, sur la politesse splendeur de la charité ; la dix-neuvième, sur la civilité dans les conversations ; la vingt-cinquième et la vingt-septième, sur la civilité dans les repas et dans les lettres.

Le *Résumé complet des récits et tableaux d'histoire de l'Église* est un abrégé des ouvrages que M. l'abbé Cantin a déjà publiés et qui sont entre les mains d'un grand nombre de lecteurs. Ce résumé achèvera de vulgariser ces récits et ces tableaux qui ont tant contribué à faire connaître les annales de l'Église. Nous félicitons M. l'abbé Cantin d'avoir publié ce nouveau petit livre dont vont s'emparer tous les catéchismes de persévérance, même ceux des plus humbles paroisses, pour l'instruction des enfants du peuple et l'édification des familles chrétiennes. Tandis que nos ennemis travestissent l'histoire et calomnient l'Église catholique, il est opportun, il est nécessaire d'opposer la vérité à l'erreur. L'Église ne peut que gagner beaucoup à être mieux connue : au lieu de redouter la lumière, elle l'appelle, elle la réclame. M. l'abbé Cantin peut se rendre ce flatteur témoignage qu'il aura contribué pour une bonne part à faire la lumière sur l'histoire de l'Église.

F. Chapot.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Marie Fougère*, par Jules de Glouvet. 12e éd. Paris, Havard, 1889, in-18 de 430 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Docteur Rameau*, par Georges Ohnet. Paris, Ollendorff, 1889, in-18 de 340 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Sens de la vie*, par Édouard Rod. Paris, Perrin, 1889, in-12 de 316 p., 3 fr. 50. — 4. *Norine*, par Ferdinand Fabre. Paris, Charpentier, 1889, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Tourbier*, mœurs picardes, par Léon Duvauchel, avec un dessin inédit de Puvis de Chavannes. Paris, Savine, 1889, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 6. *Mademoiselle Jaufre*, par Marcel Prévost. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 432 p., 3 fr. 50. — 7. *Jean...*, par Maxime Audouin. Préface par Léon Séché. Paris, Perrin, 1889, in-12 de 292 p., 3 fr. — 8. *Un Lycée sous la troisième République*, par Paul Verdun. Paris, Dentu, 1889, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Député Ronquerolles*, par Hippolyte Buffenoir. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 10. *Nu*, par Jacques Le Lorrain. Paris, Savine, 1889, in-18 de 348 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Usure*, par François de Nion. Paris, Savine, 1889, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 12. *L'Usurier des gueux*, par Mlle d'Aghonne. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 374 p., 3 fr. 50. — 13. *Puck*, par Ouida. Paris, Perrin, 1889, 2 vol. in-18 de 402 et 382 p., 8 fr. — 14. *La Filleule des fées*, par le même auteur. Paris,

Plon et Nourrit, 1889, 2 vol. in-18 de 405 et 416 p., 7 fr. — 15. *Chant de noces*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 16. *Perdita*, par la marquise de Blocqueville. Nouvelle édition. Paris, Jouaust et Sigaux, 1889, in-12 de 388 p., 7 fr. 50. — 17. *Lamiel*, par Stendal (Henry Beyle), publié par Casimir Striensky. Paris, Quantin, 1889, in-18 de 342 p., 3 fr. 50. — 18. *Gabriel, ou la Fin de la Piraterie sous l'empereur Constantin*, par J. Reymond. Paris, Bloud et Barral, 1889, 2 vol. in-8 de 286 et 290 p., 10 fr. — 19. *Frédégonde*, par Félix Dahn, trad. de l'allemand, par Ed. de Perrot. Paris, Hinrichsen, 1889, in-12 de 336 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Vice-Roi, ou le Mexique en 1812*, par Charles Sealsfield, trad. de l'allemand par Gustave Revilloud. Paris, Fischbacher, 1889, 2 vol. in-12 de 330 et 266 p., 4 fr. — 21. *Tragédie de village*, par Margaret L. Woods, trad. de l'anglais par G. P. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 282 p., 3 fr. — 22. *Les Belfield*, par Miss Braddon, trad. de l'anglais par Germaine Mellor. Paris, Quantin, 1889, 2 vol. in-12 de 300 et 310 p., avec nombreux dessins, 4 fr.

1. — Je commence par le roman qui a fait le plus de bruit en ces derniers temps. C'est *Marie Fougère*. Les premières éditions du volume ont paru sous le pseudonyme de Lucie Herpin, et pendant tout un mois l'on s'est demandé qui se cachait sous ce beau masque. Une femme? Non : la virilité du style s'affirmait trop. Personne ne s'y est mépris. La préface du livre, sorte de Manifeste contre le naturalisme en général, contre *la Terre*, d'Émile Zola, et l'*Immortel*, d'Alphonse Daudet en particulier, a un instant donné cette illusion, que *Marie Fougère* pouvait bien être l'œuvre d'un académicien. Et, comme dans cette préface, M. Édouard Pailleron est cité avec éloges, au bon endroit, quelques-uns ont dit que Lucie Herpin et lui ne faisaient qu'un. Propos de boulevard! Il suffisait, en effet, de parcourir les premières pages de *Marie Fougère*, roman rural s'il en fut, pour voir que l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, dont le talent sue à chaque mot le parisianisme et le marivaudage, n'y était pour rien. Mais si Lucie Herpin n'appartenait pas à l'Académie française, elle n'en laissait pas moins, sous son nom d'emprunt, percer une certaine envie d'en être. Sa chaleureuse défense de l' « illustre compagnie » indiquait un écrivain qui ne serait point fâché de devenir « immortel... » à tous les points de vue. Or, cet écrivain, qui est un malin, après avoir intrigué et amorcé suffisamment le public, a levé le loup de satin rose qui lui cachait la figure, et nous avons vu apparaître qui nous soupçonnions déjà : le magistrat Quesnay de Beaurepaire, en littérature : Jules de Glouvet, l'auteur du *Berger*, du *Marinier* et du *Forestier*.

Avec *Marie Fougère*, il se fait le peintre de la race forte et laborieuse des sabotiers, et, aussi bien dans le tableau captivant de leurs mœurs que dans la description des robustes paysages dont il les entoure, nous retrouvons sa palette riche et variée, sa sûreté de main. Coïncidence curieuse! Le pseudonyme qu'il avait cru d'abord devoir adopter est un nom vrai. Lucie Herpin existe, et, sous le masque de Lucien Grey, elle a publié quelques études sur le dix-huitième siècle, notamment l'*Histoire d'une grande dame* la princesse Hélène de Ligne. Maintenant, voulez-vous avoir une idée de *Marie Fougère*? Voici le

drame dans ses grandes scènes : l'action se passe en Bourbonnais. Marie Gervois est fille et sœur de sabotiers. On lui a donné le sobriquet de Fougère, parce qu'elle aime à se faire dans les bois des lits de cette plante, en gardant ses chèvres. Guillaume Gervois, frère de Marie, aurait pu ne pas partir pour l'armée, puisque la Gervoise, sa mère, est veuve. Mais, en 1870, il a vu tous les sabotiers valides s'engager pour se battre, et il a voulu suivre les gars. Prisonnier, il est envoyé en captivité en Allemagne : les fièvres le prennent, et on l'interne dans un hôpital. Se sentant mourir, il s'échappe, et, squelette ambulant, vient au pays s'éteindre doucement dans les bras de sa mère. Folle de douleur, la Gervoise, dès ce moment, prend en haine sa fille Marie et les anciens camarades de Guillaume. Ceux-ci n'en adoptent pas moins les deux femmes et pourvoient à tous leurs besoins avec une délicatesse touchante. Marie grandit sous la protection d'un sabotier, Louis Turpin, qui lui tient lieu de frère. Bientôt le sentiment quasi paternel que Turpin éprouve pour la fillette se change en véritable amour. Il veut faire de Marie Fougère sa femme. Mais le cœur de la pastoure a déjà parlé pour un autre : Toinet Printemps. Ce Toinet, d'abord assez mauvais drôle, tue d'un coup de pierre un lérot que Marie avait apprivoisé. En voyant la douleur de la chevrière, Toinet comprend qu'il vient de commettre une méchante action : il lui demande pardon, se corrige, se modifie, et lui qui n'entrait jamais à l'église ne craint pas d'assister désormais le dimanche à la messe de paroisse. Marie et Toinet s'aiment pour tout de bon et ne demanderaient pas mieux que de s'épouser. Par malheur, Toinet est « du sort. » Il a cependant la chance de tirer un bon numéro, et son absence ne sera pas longue : un an seulement. Dans l'intervalle, la Gervoise, de plus en plus démente, s'est associée avec un misérable braconnier, Bastien Palud, dont elle va vendre à la ville le gibier prohibé, et, comme Marie se refuse à écouter les déshonnêtes propositions de ce gibier de potence, sa mère lui fait subir toutes sortes de mauvais traitements. Une fois même, la pauvre enfant eût été la victime de Bastien Palud sans l'intervention de Louis Turpin, qui, tout en sacrifiant son amour, a toujours voulu le bonheur de Marie. Au bout d'une année de service, Toinet Printemps revient et retrouve sa Fougère, qui l'a fidèlement attendu. La Gervoise, chez qui le sentiment maternel se réveille, accourt pour embrasser le fiancé de sa fille. Au même instant, une balle destinée à Toinet brise les reins à la Gervoise. C'est Bastien Palud qui a fait le coup. Les sabotiers accourent au bruit de l'arme, et Turpin, qui essui à son tour, sans être atteint, le feu du bandit, se saisit de lui et l livre à la justice. La Gervoise meurt, demandant pardon à tous d mal qu'elle a pu faire inconsciemment.

Cette courte analyse résume bien l'action de *Marie Fougère*. Donn

t-elle du roman une impression suffisante? Non. Il sied donc d'ajouter que cette œuvre, qui n'est pourtant pas une lecture à l'usage des jeunes filles, répond en quelque sorte à la *Terre*, d'Émile Zola. C'est une œuvre à la fois spiritualiste et réaliste qui, sans avoir l'envergure, la puissance, le relief et la vigueur qu'on lui désirerait, n'en rend pas moins la sensation ou plutôt le sentiment des divers états de l'âme rustique. M. Zola n'a vu dans les paysans français que des fripons, des voleurs, des lâches, des cupides, des paresseux, des dépravés et des fornicateurs. Il y en a d'autres néanmoins : Louis Turpin, Toinet Printemps, Marie Gervois, le vieux La Plane, le chef des sabotiers du Bourbonnais, une figure biblique, et ceux-là sont honnêtes, courageux, laborieux, sains d'esprit et droits de cœur. Certes, le monde paysannesque mis en scène par M. Jules de Glouvet n'est exempt ni de passions, ni même de vices; mais l'exception ne fait pas oublier à l'auteur de *Marie Fougère* les bontés et les vertus qui dominent parmi ses sabotiers. Sauf Palud le braconnier; Cassemiche, un célibataire avare et libertin; Crinon, qui ne reculerait pas, pour son intérêt, devant un assassinat; les Renaud, chez qui l'avarice a détruit le sens moral, toutes les autres figures sont sympathiques. La Gervoise rebuterait; mais elle est folle, et sa folie n'inspire que la pitié. Qui oserait soutenir que des paysans, délicats dans leur rudesse native, aimants et désintéressés, comme Louis Turpin, Toinet Printemps, le père La Plane et ses compagnons, ne sont pas aussi réels que les Buteau, les Delhomme, les Leroi, les Lengaigne, les Bécu, les Hilarion et l'aîné des Fouan de *la Terre*? Pour être moins « naturalistes, » ils me paraissent beaucoup plus naturels. Faut-il dire toute ma pensée? Bien qu'elle ne soit pas une de ces œuvres géniales qui survivent aux succès mérités du jour et s'imposent à la postérité, je préfère cette *Marie Fougère* à la bruyante et prétentieuse préface qui lui sert de chaperon. Sans doute, il y est dit d'excellentes choses sur les romanciers de la première moitié de ce siècle; sur Balzac, l'analyste profond; sur Alexandre Dumas, le merveilleux inventeur; sur George Sand, la magicienne du style; sur Charles Nodier, le peintre à la délicate palette; sur Mérimée, le conteur à la sobriété puissante. On y démontre que l'abaissement des mœurs et l'altération des croyances ont eu pour résultat l'envahissement de la littérature par le naturalisme. On y flétrit, avec énergie, les romanciers qui recherchent exclusivement l'anormal, établissent des cliniques en plein vent et ne voient dans l'homme que l'exception et la monstruosité. On a raison de dire que Balzac dont ils se réclament n'est pas leur père. En dehors de ses *Contes drolatiques* et de cinq ou six productions spéciales, Balzac fut, en effet, un spiritualiste. Jamais, dans sa *Comédie humaine*, il ne décrit le vice (pour lequel il a cependant parfois le tort de trop appuyer) sans placer

la vertu en regard. Il met la fleur à côté du chardon, le rayon de lumière à côté des ténèbres. Nulle part, il n'oublie la décence du mot pour faire supporter la crudité du spectacle. Tout cela est vrai. Mais tout cela a été dit, redit, et M. Jules de Glouvet n'apporte ici rien de nouveau. De même, toutes les critiques qu'il adresse à *la Terre* et à *l'Immortel* sont devenues des lieux communs. Le *Polybiblion* n'a pas attendu *Marie Fougère* pour exposer sans réticence, tout en rendant justice au talent des auteurs, la grossièreté, le cynisme, les inexactitudes et les malpropretés de *la Terre*, comme l'étroit esprit de dénigrement, l'envie sourde et la méchanceté voulue qui règne dans *l'Immortel*. Quant aux chicanes grammaticales que fait M. de Glouvet à M. Zola et à M. Daudet, elles sont ridicules. Ceux-là savent écrire et une douzaine de phrases plus ou moins bizarres, prises au hasard, ne prouvent contre eux absolument rien. Par exemple, où le préfacier de *Marie Fougère* a touché juste, c'est quand il nous montre les naturalistes passés maîtres dans l'art de la réclame. Oui, en effet, leur grande vogue vient de là. Ils ont pour eux les critiques influents; pour eux, les clichés-boniments des éditeurs; les affiches voyantes sur les murs, les interviews des reporters. Leur biographie, leur éloge outré précèdent toujours l'apparition de leur drame ou de leur roman. Vidés jusqu'à la moelle, la plupart ne produisent que des livres médiocres, séniles et navrants. Leur syndicat d'admiration mutuelle les présente comme de puissantes études au public imbécile, moutonnier, simiesque et gobeur. Comment l'écrivain obscur, mais qui se sent une force, le débutant artiste et lettré qui a mûri son œuvre dans le silence du travail, « qui marche isolément et sans réclame, » pourrait-il lutter? « Ce nouveau que vient-il faire céans sans notre permission? Braconner sur nos terres, halte-là! » Et alors, tous ces loups-cerviers s'entendent pour l'exécuter. Il y a plusieurs moyens: le mutisme, les quatre lignes dédaigneuses « qui vous plongent dans l'impasse » des auteurs qui n'existent pas, ou l'éreintement d'ensemble. Eux, en attendant, se traitent quotidiennement de maîtres, d'illustres, d'éminents, et à la moindre de leurs pages, les thuriféraires intéressés, les joueurs de flûte gagés, les claqueurs payés s'écrient à l'envi: « C'est du Balzac, c'est du Stendhal, c'est du Flaubert! » Comme ce tableau de nos mœurs littéraires contemporaines est vrai, mais aussi comme il est triste! On peut seulement reprocher au peintre de savoir, lui aussi, jouer de la réclame admirablement. *Marie Fougère* en est à sa quinzième édition. Doit-elle uniquement ce grand succès à sa valeur? La réponse à ce point d'interrogation se trouve dans les lignes qui précèdent.

2. — En principe, je suis de l'avis de M. J.-J. Weiss : « Nul n'est artiste qui n'a pas le dédain des suffrages vulgaires; nul n'est écrivain qui ne ressent pas jusqu'à en souffrir l'invincible dégoût de la banalité

facile. » Il ne faudrait pas cependant, sous couleur de littérature et d'art, devenir systématiquement injuste pour M. Ohnet. Certes, cela ne veut pas dire que notre critique ait été trop sévère pour *la Comtesse Sarah, Lise Fleuron, la Grande Marnière, les Dames de Croix-Mort* et *Volonté*. Cela veut dire qu'il est loyal de reconnaître que *le Docteur Rameau* est de beaucoup supérieur à ces œuvres médiocres. Depuis *Serge Panine*, M. Georges Ohnet n'a rien fait de mieux. Dans tous les cas, c'est le plus original de ses romans. Rameau (de Ferrières) est le fils d'un garde-barrière, que son intelligence précoce, extraordinaire, a désigné à l'attention, puis à la tendresse d'un modeste médecin de village, le Dr Servant. Grâce aux bons soins de son protecteur, Rameau termine brillamment ses études, s'installe à Paris, et, en peu de temps, sa science immense, ses travaux, le placent au premier rang. Sa clientèle s'arrache son bistouri. Il gagne deux cent mille francs par an. Son nom s'impose, indiscuté. Intelligence vaste et tourmentée, cœur d'or, il réunirait à lui tout seul la perfection humaine, s'il n'était pas athée. Or, Rameau non seulement professe l'athéisme : encore étudiant, sa thèse du doctorat alla si loin sous ce rapport qu'il stupéfia ses examinateurs. Mais Rameau se glorifie aussi de son matérialisme, et en bien des occasions le savant descend jusqu'au blasphémateur. A cinquante ans, un peu tard, le matérialiste farouche rencontre une jeune Espagnole ultra-catholique et l'épouse. L'athéisme de Rameau épouvante Conchita : elle cherche d'abord à convertir son mari, et, n'y réussissant pas, finit par oublier elle-même ses devoirs, en se liant avec un peintre allemand, nommé Munzel, dont elle a une enfant. La guerre de 1870 arrive. Munzel y meurt, et l'épouse coupable le suit de près. Seize ans s'écoulent : le Dr Rameau songe à marier Adrienne, qu'il croit sa fille, à un jeune homme qu'elle aime. Mais voilà qu'en cherchant quelques papiers, il découvre dans un tiroir un paquet de lettres : il les ouvre, et il bondit de colère et de désespoir. Ces lettres fatales attestent de la façon la moins douteuse la faute de Conchita. Fou, exaspéré, en pensant que son Adrienne tant chérie n'est pas sa fille, il repousse si brutalement la pauvre enfant qu'elle tombe évanouie et qu'une grave maladie survient à la suite de la terrible scène. Qu'importe au vieux Rameau! Il refuse de voir Adrienne : elle va mourir; lui seul peut la sauver : il reste implacable dans sa haine. Cette lutte intime dure trois jours : un soir cependant il est comme attiré malgré lui vers la chambre d'Adrienne; il écoute à la porte et il ·ıtend la mourante l'appeler de sa douce voix : « Mon père! mon ›ère! » Rameau n'y tient plus; il se précipite : « Ma fille! ma fille! ·ui, tu es bien ma fille! » Et il la soigne, et il la guérit. En même :mps une métamorphose s'opère en lui; il répudie le matérialisme ɔmme une vilaine doctrine; il croit. Sa femme s'était brisée contre

ses entêtements prétendus scientifiques; son ami Talvanne y avait perdu son latin. Un mot de « sa fille, » au seuil de son agonie, révèle au vieil athée un Dieu bon, un Dieu maître de tout, un Dieu créateur de toutes choses. Deux mois après, à la messe de mariage d'Adrienne, dans l'église Sainte-Clotilde, un vieillard à cheveux blancs était agenouillé près de l'autel : c'était le Dr Rameau qui priait. N'est-ce pas le cas de rappeler ici le mot de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas? » Abordant une question qui passionne aujourd'hui bien des familles, M. Georges Ohnet, dans *le Docteur Rameau*, nous montre d'abord la lutte de la femme et du mari, ensuite le combat qui se livre entre le père et la fille. L'intensité dramatique y est réelle; en bien des endroits, chaque personnage y est traité avec une vérité relative qui, malgré certaines défaillances de forme, ne laisse pas que de produire de l'effet. J'en citerai quatre : le célèbre docteur, sa femme Conchita, son ami Talvanne, la vieille servante Rosalie. Talvanne est médecin comme Rameau : il l'aime comme un frère; il reste célibataire pour veiller à l'éducation religieuse d'Adrienne. Il est croyant — un croyant bien incomplet mais très convaincu — et il voudrait faire partager ses convictions à son ami Rameau. Et, dans ce but, il entame des séries de discussions où il ne brille pas, hélas! C'est ici, en effet, un des grands défauts du roman de M. Ohnet. Il a voulu imiter ces missionnaires d'autrefois qui ouvraient dans les églises des conférences contradictoires : l'un s'appelait l'avocat de Dieu, l'autre l'avocat du diable, et celui-ci restait toujours confondu. Il n'en est pas de même dans le dernier roman de M. Ohnet. Au moins aurait-il dû tenir la balance à peu près égale. Non : l'avocat de Dieu, le bon Talvanne, est d'une faiblesse déplorable, et il se fait « rouler » presque chaque fois par l'avocat du diable, le terrible Rameau. Les arguments matérialistes sont mille fois plus vigoureux et plus nets que les timides raisons données par le croyant à tel point que si le revirement, la conversion, le retour à la foi n'était pas amené par la logique même des événements, on pourrait considérer *le Docteur Rameau* comme la glorification même de l'athéisme. Il n'en est rien, et la consolante conclusion du drame prouve bien que M. Ohnet a voulu écrire une œuvre spiritualiste. Seulement, elle n'est pas sans défauts. Celui de la faiblesse de l'avocat de Dieu est assez grave. En voici un autre plus grave encore : désespérée de ne pouvoir associer son mari à sa croyance, la catholique Conchita prend tout à coup le chemin de traverse. Tu ne veux pas venir à Dieu, moi je me donne au diable! Cela résonne faux, cela choque. M. Ohnet a eu beau choisir la femme du Dr Rameau parmi les Espagnoles — poursuivi par cette idée que les Espagnoles passionnées composent facilement avec leur conscience, — la chute de Conchita n'en est pas atténuée. On comprend

drait à la rigueur que, dans un moment d'égarement, emportée par la passion, elle s'oubliât. Mais on ne conçoit pas qu'elle raisonne ainsi son infidélité, qu'elle la prépare en y mêlant l'élément mystique. C'est de l'hypocrisie au premier chef, et nous ne pouvons croire vrai ce sentiment qui pousse une femme dans les bras d'un autre en haine de l'athéisme de son époux. Vengeance singulièrement consommée dans tous les cas! Plus singulière façon encore de comprendre le catholicisme et sa loi morale! Au fait, nous raisonnons ici en catholique. En bonne logique, la conduite de Conchita ne saurait être attaquée par les libres-penseurs. Que peuvent-ils répondre, en effet, à cet argument de l'Espagnole parlant de son mari : « Les commandements de Dieu me prescrivaient la fidélité et le respect; il m'a dit que ce Dieu n'existait pas, que le ciel était vide, et qu'il n'y a rien après la mort; c'est lui qui est responsable de ma faute, et, s'il y a crime, il est le véritable criminel, car il a tout fait pour me détourner du devoir? » Une thèse analogue, mais avec plus de psychologie et de profondeur, a été développée, dans *la Morte*, par M. Octave Feuillet.

3. — C'est très sincèrement et du fond du cœur, que le docteur Rameau, à Sainte-Clotilde, s'écrie : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » Au dénouement du roman autobiographique qu'il a publié sous ce titre : *Le Sens de la vie,* M. Édouard Rod, lui aussi, entrant dans une église, épèle la prière par excellence : « Notre Père qui êtes aux cieux ! » Mais c'est seulement du bout des lèvres. Il a soin de nous dire que le cœur n'y est pour rien. Et c'est grand dommage ! car cette restriction enlève à son œuvre sa meilleure saveur, de même qu'un ver rongeur suffit pour racornir le fruit le plus beau. Il y a quelques années, M. Édouard Rod avait donné *la Course à la mort,* roman pessimiste, conçu d'après les plus désespérantes théories des Léopardi, des Schopenhauer et des Ackermann. Or, le pessimisme avait laissé dans son âme un vide mortel. Depuis cette époque, M. Édouard Rod s'est marié ; il est devenu père de famille, et la famille l'a assagi. Alors, il a fait un retour sur lui-même et il s'est demandé quel était pour lui le « Sens de la vie, » car nous ne roulons pas ici-bas aveuglément comme des cylindres, selon le mot de Pindare. Est-ce la foi ? L'auteur du *Sens de la vie* ne l'a pas. Est-ce le développement, le progrès de l'espèce dont nous serions les ouvriers ? C'est une idée bien vague, qui ne repose que sur des subtilités et sur des lieux communs à l'usage de la bêtise humaine. Qu'importe le progrès de l'espèce, si les individus souffrent ? Est-ce l'humanité qu'il faut aimer ? L'humanité lui est indifférente, et ce mot abstrait ne lui représente rien. Est-ce la religion des romanciers russes, l'altruisme, la pitié? Ces termes sont pour lui aussi creux que le progrès de l'espèce. M. Édouard Rod a beau ergoter. Tous ses raisonnements ne lui révèlent pas la signification de la destinée humaine. Il passe alors

de la vie spéculative à la vie active, et il suit une à une toutes ces étapes qui s'appellent mariage, paternité, devoirs envers le prochain et envers la société. Cette fois, nous ne nageons plus dans le vague ni dans le vide : ce sont d'excellentes réalités qui le réconcilient avec le sort. Ce serait parfait si les devoirs envers Dieu couronnaient ce pèlerinage. Un instinct supérieur qui, s'il n'est pas encore la foi, en est du moins le rayon précurseur, conduit M. Rod jusqu'au seuil de cette conception suprême qui donne à la vie son vrai sens, son vrai but, et qui est le christianisme. Ce seuil sera-t-il par lui franchi un jour ? Bien des pages de son autobiographie nous le font espérer. Telle la page contre le calvinisme : religion ratiocinante, toute de compromis entre le dogme et le sens commun, dont le culte glacial n'est qu'un interminable discours débité d'une voix dolente avec des gestes faux et des intonations pleurardes ; religion qui ergote au lieu d'aimer et se morcelle en sectes haineuses autour de certains textes de l'Apocalypse. Telle encore et surtout la page — la plus belle du livre — sur la désaffectation du Panthéon. Il nous montre des conseillers municipaux, des députés, des politiciens, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche, causant, riant, gesticulant, discutant, disputant, insolents, irrespectueux, sous la majesté des voûtes. Ces libres-penseurs le dégoûtent de la libre-pensée. Chacun représente l'invincible bêtise d'une majorité de quartier ou d'arrondissement. Mais, non loin d'eux, dans un coin, devant un autel encore resté debout, une pauvre vieille femme, en coiffe noire, en tablier bleu, inattentive à leur bruit, fidèle au Dieu qu'ils chassent, agenouillée, prie avec ferveur. Elle a apporté deux cierges, dont la flamme vacille au courant d'air. De quelle douleur vient-elle poser là le fardeau ? Quelle confidence adresse-t-elle à Celui qui comprend, compatit et pardonne ? Et quand le dernier autel sera tombé, lequel de ces marchands d'orviétan politique lui donnera le moyen de soulager ses angoisses ? A ce spectacle, l'écrivain s'émeut : il sent que cette pauvre femme a raison contre tous, et, en passant devant l'autel, il fait le signe de la croix. L'émotion pourtant est passagère, et M. Édouard Rod ne tarde pas à revenir à ses doutes qui parfois frisent le blasphème. Mais il y a là un symptôme d'un sérieux travail d'esprit. Ajoutons que, littérairement, *le Sens de la vie* est un maître livre. L'accent en est sincère, la langue gracieuse et ferme, la psychologie pénétrante et précise, même quand elle se trompe. Certaines descriptions, le voyage de noces, les premiers pas de l'enfant, le portrait de Dostoievsky et de Tolstoï, l'épisode de la vieille Marianne qui rappelle *Un cœur simple*, de Flaubert, sont de délicieuses éclaircies dans ce roman autobiographique et philosophique, qui, d'ailleurs, doctrines à part, est de nature à fixer l'attention des gens sérieux. Il fait penser.

4. — Lorsque M. Ferdinand Fabre veut bien ne pas s'occuper de théologie — une théologie à lui — dans ses romans, on peut dire qu'il est exquis. Précisément, sa dernière œuvre, *Norine*, un tout petit récit qui tient en quelques pages, ne laisse voir aucune des préoccupations fébroniennes, jansénistes, gallicanes et antijésuitiques de l'auteur du *Marquis de Pierrerue*, de *la Petite Mère*, de *l'Abbé Tigrane* et de *Lucifer*. C'est la plume cévenole des *Courbezon* qui reparaît ici. Le sujet, très simple, peut se résumer en deux mots : L'auteur, en 1842, passait les vacances à Camplong, près Bédarieux, où son oncle l'abbé Fulcran était curé. Celui-ci doit recevoir Mgr l'évêque de Montpellier en tournée pastorale. Mais comme la visite a lieu un vendredi, le bon abbé est très embarrassé pour traiter dignement le premier pasteur du diocèse. Il envoie son neveu, « Monsieur le neveu, » chercher des truites à Trustas, avec un garçonnet de son âge. En route, il s'arrêtent à mi-chemin chez de braves gens de leur connaissance, les Jalaguier, qui les régalent, en leur faisant goûter de leurs savoureuses cerises. Ce jour-là est pour ces rustiques un jour de fête, le jour des fiançailles d'Honorine Jalaguier avec Justin Lebasset. Elles ont lieu sous les cerisiers, accompagnées des trilles joyeuses d'un vol de chardonnerets. Ah ! ces chardonnerets, quel rôle ils jouent dans l'histoire de M. Ferdinand Fabre. Plus tard, bien plus tard, « Monsieur le neveu » est devenu bibliothécaire de l'Institut. Il travaille dans son cabinet, par une belle soirée d'automne, lorsqu'un grand bruit de voix le tire de sa méditation et l'oblige à ouvrir sa fenêtre. Il regarde dans la cour : c'était un chardonneret qui causait tout ce vacarme. Échappé de sa cage, l'oiseau refusait de se laisser prendre. M. Ferdinand Fabre eut l'idée de l'appeler d'une voix douce, en usant du patois cévenol : *Beni, beni !* O bonheur ! L'oiseau se sentit en pays de connaissance et vola droit dans la chambre du bibliothécaire. C'était, en effet, un « cardy » des Cévennes, et il appartenait, à qui ? à Norine : Honorine Jalaguier, aujourd'hui Mme Justin Lebasset, dont les chardonnerets de Cerizols avaient, quarante ans auparavant, si gaiement chanté les fiançailles. Les époux Lebasset exercent à Paris la profession de charbonniers. Elle a bien vieilli, la pauvre Norine, et son mari, le beau gars d'autrefois, meurt d'une bronchite invétérée. Non seulement M. Ferdinand Fabre rend à Norine son chardonneret, mais il va voir le malade et il en profite pour nous peindre un intérieur de braves gens à Paris. Pendant qu'il est là, le vicaire de la paroisse voisine, un Cévénol lui aussi, un « pays, » l'abbé Birgassol, apporte à Justin le saint viatique, et le chardonneret de Norine accompagne de son chant la dernière prière et la dernière heure du mourant, comme les « cardys » de Cerizols avaient accompagné jadis de leurs trilles les premières amours de ces Cévenols. Ce n'est rien, ce petit roman rural ; c'est presque une

Nouvelle. Eh bien! je l'ai lue avec beaucoup plus de plaisir que *la Terre*. Il y a des épisodes d'une fraîcheur et d'une grâce indicibles. Tout est à louer : le charme du récit, la couleur intense des tableaux, la saveur délicieuse des scènes champêtres. Quoi de mieux réussi que le départ des deux enfants allant chercher des truites pour le dîner de Monseigneur; le repas de cerises chez le vieux laboureur aveugle Barthélemy Jalaguier; les fiançailles de Norine, avec les chardonnerets pour musiciens, une page que l'on dirait détachée des naïfs légendaires du moyen âge! Et cette cour monacale et paisible de l'Institut, que le chardonneret fuyard de la charbonnière met toute en rumeur, et la cérémonie de l'Extrême-Onction dans le modeste appartement de Lebasset, comme tout cela est peint avec délicatesse! Tous les personnages de ce petit drame sont sympathiques : le bon curé Fulcran, dont on revoit toujours avec plaisir l'évangélique silhouette; l'abbé Birgassol, à qui Paris n'a rien enlevé de ses qualités natives; Justin, qui meurt si résigné; Mme Lebasset, que le mal du pays reprend et qui, son mari mort, s'en retourne là-bas avec le « cardy; » le vieux Jalaguier enfin, l'aïeul aux allures bibliques, un peu solennel peut-être, mais en qui frémit une âme vraiment rustique. Pourquoi faut-il que cette charmante *Norine* soit suivie de cette rouleuse de *Cathinelle*, qui promène dans les champs sa rouerie perverse et le cynisme de ses instincts? Fi! la vilaine, qui vous gâte presque tout le plaisir que procure la lecture de *Norine!* Il y a bien aussi, vers la fin du volume, une critique assez juste sous forme d'allégorie des célèbres conférences du père Didon sur le divorce. Mais j'aurais préféré voir cette page ailleurs.

5. — Avec *Norine*, M. Ferdinand Fabre vient de nous prouver que l'on peut parler des paysans sans être ordurier ni grossier; c'est également ce qui distingue la dernière œuvre de M. Jules de Glouvet : *Marie Fougère*. Nous voudrions rendre à l'auteur du *Tourbier* le même témoignage; mais il se trouve dans ce roman quelques fausses notes qui motivent des réserves. Pourtant, il ne faudrait rien exagérer : de ce que *le Tourbier* n'est pas un livre moralement irréprochable, n'allez pas en conclure que le naturalisme de M. Duvauchel dépasse la mesure. Il est, au contraire, par endroits, surtout vers le dénouement, d'une mélancolie émue, d'une poésie touchante. Ce pauvre Florimond Fouquet, « Fiot mond, » comme l'appellent par amitié ses camarades les paysans picards, se voit dédaigné de Modestine Lequesnois, une coquette ambitieuse et sans cœur, qui flirte avec un clerc de notaire et finit par s'unir à un vieux libertin. Il a beau lui prouver que son amour est sincère et que tout son bonheur serait de l'épouser : la coquette n'écoute rien. Elle le berne, elle le nargue, elle se rit de lui. Aussi, est-ce avec joie que Florimond, pris par la conscription, di-

mande à aller loin, bien loin. On l'envoie, comme artilleur, à l'autre bout de la France, à Toulouse. La première semaine, cela va très bien. Mais voilà que la nostalgie (*ripæ ulterioris amor*) s'empare du Picard avant la fin du mois. Il fuit la société des autres artilleurs qui sont tous du Midi ; il s'enferme, aux heures de loisir, dans les églises pour y prier ; il y rencontre de bonnes femmes qui lui rappellent sa mère Nonore ; il monte sur le plateau où s'élève la colonne érigée en souvenir de la bataille de 1814 et qui domine Toulouse ; il reste longtemps les yeux tournés vers le nord ; puis il descend vers la gare, et s'acharne à voir partir les trains pour Paris, et cela lui fait un mal énorme ; il affectionne aussi le cours Dillon, dont les moulins ressemblent un peu à ceux de Longpré ; il s'accoude sur le Pont-Neuf, regardant couler l'eau de la Garonne, moins belle pour lui que la Somme serpentine où l'an dernier encore il pêchait des anguilles. Puis il rentre à la caserne, pensant toujours à sa chère Picardie, à sa Picardie riante et verte, à sa Picardie nourricière ! Au bout de quatre mois, il tombe malade — et ses chefs n'y comprennent rien : le Picard était bon soldat, respectueux, doux comme un mouton. Il est là, dans son lit, soigné par sœur Cécile, et il lui est tout reconnaissant de sa sollicitude. Mais il songe que depuis bien longtemps personne ne l'appelle « Fiot mond » en un langage si bon à son cœur ; et il meurt, pendant que les joyeuses volées des cloches de Saint-Sernin et de la Daurade appellent les fidèles aux processions de la Fête-Dieu ! M. Duvauchel, dans *le Tourbier,* s'est proposé de nous faire connaître la Picardie, ses cours d'eau qu'ombragent les saules, ses plaines aux inépuisables mottes à tourbe, ses coteaux modérés, ses villages aux maisonnettes bleu-clair, et, couronnant le tout, l'âme simple de ses paysans. Il y a réussi. Et c'est pourquoi nous voudrions aussi effacer de son livre une sotte phrase sur Notre-Dame de Lourdes ; car des plaisanteries de ce genre, à l'usage de la canaille commis-voyageuse, sont absolument indignes des artistes et des lettrés.

6. — Il y a trois ou quatre ans, M. Marcel Prévost débuta par un roman très hardi, qui n'était pas une œuvre ordinaire et qui fut loué ici avec toutes les réserves voulues. Ce roman avait pour titre : *Le Scorpion.* Depuis lors, M. Prévost en a publié deux autres : *Chonchette* et *Mademoiselle Jaufre ;* mais le *Scorpion* n'a pas été dépassé. *Chonchette,* en dehors d'une vingtaine de pages, n'a rien qui mérite de fixer l'attention, et *Mademoiselle Jaufre* nous paraît être au-dessous de la renommée qu'on lui fait. Elle est cependant de beaucoup supérieure à *Chonchette,* et, çà et là, s'y retrouvent ces horizons clairs de la région garonnaise, ces paysages embaumés, cette chaude lumière, ces physionomies gasconnes, cette saveur du terroir que l'auteur avait à pleines mains prodigués dans *le Scorpion.* Mais M. Marcel Prévost

aime à sacrifier au goût pervers du jour pour les situations risquées : j'allais presque dire les descriptions sensuelles. Dans *Mademoiselle Jaufre*, il ne s'en est pas plus privé que dans *le Scorpion*. Ajoutez à cela des idées singulières sur l'union libre, sur les remèdes pour guérir du mal d'amour, sur les souillures de l'âme opposées aux souillures du corps, qui dénotent une morale plus que facile!... Il est vrai que *Mademoiselle Jaufre* a paru en feuilleton dans le *Figaro*. Il s'agit de la fille d'un médecin qui a perdu sa mère très jeune, et qui tient de de celle-ci (une Italienne) un sang ardent et passionné. Le vieux docteur Jaufre est un métaphysicien kantiste et farouche qui néglige totalement l'éducation de sa fille. Il se rappelle seulement qu'il a formé un jour le projet de la marier avec le fils d'un de ses voisins, Louiset Lhote. Louiset et Camille, deux enfants, s'aiment ingénument et se promettent de se marier plus tard. Des circonstances les séparent. Mais Louiset gardera toujours le souvenir de Camille, tandis que Camille, au bout d'un mois, ne pense plus à Louiset. Plus tard, elle est surprise, violée, pourrait-on dire, par un officier de la garnison de Tonneins, et qui, flattant la manie philosophique du vieux Jaufre, a pu s'introduire dans son foyer. Camille finit par croire à l'amour du capitaine Giacometti. Quelle désillusion! Dès qu'il apprend que Camille est enceinte de ses œuvres, le misérable se hâte de partir pour le Tonkin. Naturellement, ce maniaque de Jaufre ne se doute de rien. Sur ces entrefaites, revient Louiset qui est maintenant un grand et beau garçon. Il demande la main de Camille, qui, n'osant avouer son état, se laisse conduire à l'autel. Un ami de Louiset, un médecin nommé Robert Claeys, concubinaire, que M. Prévost essaie en vain de rendre sympathique, découvre la fraude de Camille et cherche à la cacher à son mari. Mais des bavardages de petite ville apprennent à Louiset toute la terrible vérité. Il disparaît. Le vieux Jaufre emmène sa fille à la campagne, dans un recoin perdu des pinèdes de la Gascogne, et l'y séquestre implacablement jusqu'au jour de ses couches. Les deux jeunes mariés languissent loin l'un de l'autre. C'est en vain que Louiset voudrait s'étourdir et oublier : il pense toujours à Camille. Robert Claeys le ramène vers elle, et, malgré le père qui reste intraitable, Louiset pardonne et reprend sa femme, qui l'aime aussi malgré sa faute. L'enfant né de la séduction meurt. Il paraît que l'histoire serait vraie de tous points. M. Marcel Prévost n'a changé que les noms de personnes et de lieux. C'est possible ; mais la thèse, brillamment soutenue d'ailleurs par le romancier, n'en est pas moins un accroc donné au sens moral et au sens commun. Au fond, l'auteur de *Mademoiselle Jaufre* plaide ici la réhabilitation d'une jeune fille séduite qui ne trouve rien de plus commode et de plus habile que de faire endosser à un honnête mari une paternité dans laquelle il n'est pour

rien. Il a beau plaider : sa plaidoirie n'est qu'un tour de force. Et si Alexandre Dumas fils, dans *les Idées de Madame Aubray*, a pu rendre sympathique sa Jeannine, en la faisant se réhabiliter par le travail, M. Marcel Prévost ne parvient pas à nous inspirer de l'intérêt pour une égoïste qui ne craint pas de récompenser par une perfidie sans nom l'amour sincère et loyal que lui a voué le bravo Louiset. Dans l'esprit du romancier, tout ce qui est arrivé est la faute du père et non la faute de Camille. De là à conclure que Camille est totalement innocente, et que la femme est un être irresponsable, il n'y a qu'un pas. De pareilles théories peuvent mener loin. Le roman termine sur ce mot : « Dans tout bonheur durable ici-bas, il y a un peu de lâcheté humaine. » Ceci vaut mieux, car c'est plus vrai.

7. — L'auteur de *Jean*... voudrait que la recherche de la paternité fût inscrite dans nos lois. Disciple de Frédéric Le Play, je le voudrais aussi. Mais il faut avouer que c'est une bien grosse question pour être traitée dans un roman. M. Maxime Audouin n'a pourtant pas reculé devant la difficulté. Il nous fait, non sans émotion ni talent, assister à toutes les tortures d'un malheureux à qui l'irrégularité de sa naissance interdit toute espérance, toute gloire et tout amour. Jean a pour mère une femme issue d'une famille noble ruinée. Elle a été violée, puis abandonnée lâchement par l'homme qui l'avait demandée en mariage. Que faire ? Les âmes basses, en pareil cas, vont au vice qui les attire. Elle, dont le cœur est resté fier, se réfugie dans le travail et se consacre à l'éducation de son fils. Dans le pays vendéen où elle est allée cacher sa honte, on la croit veuve et, comme elle porte un grand nom et qu'elle est fort distinguée de sa personne, elle inspire confiance et réussit à donner des leçons de musique et de littérature. Elle a mis Jean au collège. Celui-ci est le meilleur élève de l'établissement. Elle est heureuse. Hélas ! bonheur fugitif !... On a besoin de l'extrait de naissance de Jean. Son secret se dévoile et tout le monde leur tourne le dos. Les deux parias viennent à Paris, et Jean, qui a fini ses études, entre comme pion dans un établissement d'instruction secondaire. De pion, il passe professeur. A force d'honnêteté, de dignité, de courage, il veut se faire pardonner sa tache originelle, désarmer la malignité humaine, donner un peu de bien-être à sa mère, qu'il aime d'autant plus qu'elle a peiné davantage. Pauvre garçon ! Est-ce que la méchanceté humaine désarme ? Jean va se marier avec une personne de condition, lorsque, sur une dénonciation infâme, le père de la future le chasse de son salon. Sa mère est présente à la scène : suffoquée par la douleur, elle tombe foudroyée par une attaque d'apoplexie. Jean a tout perdu : il lui resterait Dieu. Par malheur, M. Audouin a négligé de faire de son héros un croyant. Il provoque cependant la sympathie, ce déshérité qui est entré dans la vie par une fausse porte, à qui la société

colle sans cesse au front une épithète infamante et qui, ayant vu crouler devant le cercueil de sa mère ses modestes plans d'avenir, s'évanouir ses rêves d'amour, disparaît du monde sans crier son malheur sur les toits et sans mendier la pitié! Le plaidoyer de M. Audoin, exempt de déclamations socialistes et de revendications farouches, portait d'abord ce titre : *Le Bâtard*. L'auteur a bien agi en le changeant. Outre qu'il avait servi d'enseigne à une pièce de théâtre, ce mot sonne mal aux oreilles honnêtes. Alexandre Dumas fils, qui a porté la question sur la scène, avait reculé, lui aussi, devant la brutalité de l'expression. Quoi qu'il en soit, en dehors de son plaidoyer contre la séduction de la femme et pour la recherche de la paternité, M. Audouin a peint aussi dans Jean, d'une façon intéressante, les mœurs du monde universitaire, auquel il doit évidemment appartenir. Mais il n'est pas ici allé au fond des choses, comme l'auteur d'*Un Lycée sous la troisième République*, M. Paul Verdun.

8. — Ah! celui-ci la connaît dans tous ses travers, dans tous ses ridicules, et même dans tous ses vices, l'*Alma mater!* Tout en racontant les mésaventures d'un maître répétiteur, M. Paul Verdun nous fournit, sur le personnel administratif et enseignant de certains lycées de province les renseignements les plus singuliers et qu'il faut croire vrais : ce roman n'est pas un pamphlet. Le titre seul : *Un Lycée sous la troisième République*, est inexact; car ce n'est pas d'un lycée, mais bien de quatre qu'il s'agit, traversés l'un après l'autre par le pion Lucien Montbard. C'est un maître honnête et il ne tarde pas à être écœuré de tout ce qu'il voit. Récolter beaucoup d'élèves, garder les anciens et en attirer de nouveaux, tout est là, pour la plupart des proviseurs. Parmi ces derniers, il en est un (celui de Messiac en Auvergne) qui est occupé toute la journée, dans une cour pleine de détritus immondes, à élever des lapins. Il les nourrit avec les épluchures que lui apportent les élèves, et, quand la ration manque, il ne se prive pas de fourrager dans la luzerne du propriétaire d'à-côté. Tel autre boit comme un trou, et donne publiquement le spectacle de son ivresse. M. Paul Verdun nous conte que l'un de ces proviseurs pochards s'en alla un soir dans la cave du collège, avec trois élèves invités par lui pour déguster du vin dont on lui avait fait cadeau, qu'il s'y oublia avec eux, qu'il s'y grisa avec eux, et que, pris pour un voleur par les gens de la maison, il y fut rossé d'importance. Un autre, qui dirige le collège de Parmentières, invite à sa table ses meilleurs élèves, et, dès qu'il est un peu « émêché, » leur débite des grivoiseries équivoques. Ici, un professeur de rhétorique raconte en pleine classe sa nuit de noces et commente *le Demi-monde*. Plus loin, un surveillant général remet un potache, les jours de sortie, à une « horizontale » qui se présente comme sa tante. Ailleurs, un économe emploie à des reports le

bourse les fonds que les familles lui ont confiés. Quels étranges éducateurs !... Et encore M. Paul Verdun déclare-t-il n'avoir pas dit tout ce qu'il sait, tout ce dont il a été témoin. Il s'écrie en terminant : « De quel coup de balai a besoin l'Université ! » M. Francisque Sarcey, qui a longuement analysé dans le *Parti national* le roman de M. Paul Verdun, ne s'est pas inscrit en faux contre ses assertions. Il est vrai de dire que l'auteur d'*Un lycée sous la troisième République* ne s'occupe que des lycées de second ordre : il n'a pas mis en cause les lycées de Paris, qui sont, en effet, mieux tenus. La conclusion à tirer de l'œuvre n'en reste pas moins tout entière : c'est qu'aujourd'hui l'enseignement libre, à Paris comme en province, est de beaucoup le meilleur.

9. — J'ignore si M. Hippolyte Buffenoir est vieux. Son style et ses idées datent de 1830. C'est le même lyrisme, la même phrase ronflante, les mêmes enthousiasmes républicains. Il dira, résumant son roman, *le Député Ronquerolles*, qu'il a voulu « rapprocher deux êtres jeunes et beaux, nés dans des milieux diamétralement opposés, séparés par toutes les conventions sociales, mais s'attirant invinciblement par un besoin supérieur de véritable amour, et finissant par s'étreindre dans la frénésie d'une passion sublime. » La « passion sublime » est tout simplement un inexcusable et vulgaire adultère. Quant aux « deux êtres jeunes et beaux, » l'un s'appelle Maxime Ronquerolles ; l'autre la marquise Charlotte de la Tournelle, née de Champeauty. Fils d'un sabotier bourguignon, étudiant à Paris, ne jurant que par Robespierre et Saint-Just, Ronquerolles se présente à la députation dans son pays natal. Il a pour rival le marquis de la Tournelle. Or, au lieu de soutenir son mari comme c'est son devoir, la marquise s'enflamme pour le républicain, aide à son élection et se donne à lui. Le marquis se tue. Ils se marient. Inutile de dire que, dans ce roman de mauvaise politique et de passion coupable mêlées, tous les nobles, sauf un (qui est centre-gauche), sont représentés comme des « gens du moyen âge égarés dans les temps modernes. » Je vous fais grâce des déclamations poncives qui y pullulent sur « l'hydre de la réaction monarchique et cléricale. » Une des idoles de M. Buffenoir est Jean-Jacques Rousseau : « Les souvenirs de ce grand homme, fait-il dire à Ronquerolles, nous inspireront des résolutions mâles, et, en méditant sur les misères de sa vie, nous deviendrons plus forts en face des obstacles qui sont sur le chemin de notre ambition. » Drôle de modèle pour inspirer des résolutions mâles que le cuistre sentimental qui prit ci iq fois le chemin des Enfants-Trouvés pour y porter sa progéniture ! Il y a néanmoins dans *le Député Ronquerolles* quelques belles pages su r certains types de province qui ne sont pas des déclamations. Je g ûte fort aussi (mais c'est tout) la description du café Tabourey. Que d souvenirs de ma jeunesse littéraire ne m'a-t-elle rappelés ! Et

Charles Baudelaire, et Barbey d'Aurevilly, et Ludovic Wihl, et Léopold Giraud, et Édouard Fournier, et Louis Nicolardot, et Frédéric Dulamon, et Constant Thérion (l'Élysée Méraut des *Rois en exil*), et Henri Cantrel, et même le père Coquille du *Monde* qui venait, chaque soir, y siroter solitairement son mazagran ! Beaucoup s'approchent de la tombe ; beaucoup sont morts : où sont les neiges d'antan ?

10, 11 et 12. — Pour certains romanciers, l'âme, le cerveau, le cœur ne comptent pas. Tout l'homme est dans les parties basses. Ce sont les pornographes. D'autres tiennent compte des déchirements du cœur et des souffrances de l'esprit, mais ils ne savent pas ou ne veulent pas s'arrêter à cette limite où la description devient une malpropreté. Ainsi procède l'auteur de *Nu*, M. Jacques Le Lorrain. L'étude m'intéressait par son style singulier, par sa psychologie compliquée et par certains paysages périgourdins vus d'un œil d'artiste, lorsque arrive un tableau comme il s'en trouve dans l'Arétin ou le marquis de Sade. Je tourne quelques feuillets : nouvelle lubricité. Je ferme le livre et le jette au feu. Mes lecteurs feront bien de ne pas l'ouvrir. — Dans l'*Usure*, M. Francis de Nion n'a pas su, non plus, se priver de sa page pornographique. Au moins, ne s'en trouve-t-il qu'une, vers la fin. Le reste de l'ouvrage est consacré à nous dire la triste et inutile vie d'un jeune gentillâtre de province que les usuriers et les gourgandines de Paris arrangent de la belle manière. Blasé, vidé, éteint, Roger du Plessis retourne dans sa gentilhommière, s'accoquine avec sa servante et finit par l'épouser. Rien de neuf, ni d'intéressant dans cette pitoyable aventure. Ce qui est mieux, ce sont les portraits des usuriers, des loups-cerviers de la finance et des tripoteurs. Il en est un surtout, le sieur Leprêtre, qui est tout à fait réussi. Livre d'un débutant inexpérimenté. — *L'Usurier des gueux*, de Mlle d'Aghonne, est plus habilement fait ; mais il n'y faut pas chercher le moindre grain de littérature. C'est un de ces romans à la Richebourg, à l'intrigue bien nouée, qui alimentent les feuilletons quotidiens de la presse départementale. Le principal personnage, le banquier Hoberney, financier sans scrupule, pour sauver d'une ruine imminente la banque fastueuse qu'il dirige au grand jour, fonde sous un autre nom une sordide agence de prêts sur gages et exploite secrètement la misère des pauvres gens. Pendant ce temps-là, sa femme, qui l'a épousé pour son argent, le trompe avec un peintre. Lui meurt au moment où il s'apprête à violer une jeune ouvrière. Tout ce monde pue. Passons.

13 et 14. — Ouïda (Mlle de la Ramée), se croit tenue de faire des romans d'une longueur interminable. Il lui faut toujours ses deux volumes pour chacun. Aussi, malgré son talent, qui est réel bien que broussailleux, finit-elle par provoquer l'ennui. Voici *Puck*, voici la *Filleule des Fées*. On voit dans ce roman-ci un être bizarre, Tricoir,

à la fois bohême, tribun, musicien, vivant seul avec son stradivarius et son singe Mistigris, recueillir aux environs de Blois une enfant trouvée et se dévouer à cette enfant, qui devient plus tard une beauté célèbre, épouse un riche lord, oublie son père adoptif, le paye de la plus noire ingratitude, se sépare de son mari, connaît toutes les amertumes de la vie après en avoir savouré les douceurs. Cette histoire, où le merveilleux joue un certain rôle, gagnerait à être débarrassée de toutes les digressions politiques et philosophiques qui l'encombrent. — Pour *Puck*, c'est un peu différent. Il y est question d'un petit chien qui appartient successivement à plusieurs maîtres, voyage avec eux, en Angleterre, en France, en Italie, et note chaque jour ses observations. La surabondante romancière s'est servie à dessein de cette fiction pour passer en revue les ruses, les calculs, les diableries, les frivolités, les vices, les hontes, les subterfuges et les scandales de son monde. Ah ! certes non, elle ne le peint pas en beau. C'est une élève de Rousseau. Il n'y a de bien, il n'y a de bon, il n'y a de vrai que l'état sauvage. Son héros est une sorte de philosophe vagabond, imité du père la Patience (dans le *Mauprat* de George Sand), qui vit avec les bêtes, les oiseaux, les arbres, déblatérant sans cesse contre le clergé anglican et par ricochet contre la religion. Il est possible que les Révérends d'Angleterre menacent des flammes éternelles une pauvre vieille femme, parce qu'elle croît qu'il y a des pierres ensorcelées qui sont des talismans et qu'elle en met une dans son rouet pour empêcher le chanvre de se nouer et de se briser. Il y a aussi en France de ces pauvres vieilles-là. Mais jamais nos prêtres catholiques, tout en se gardant d'encourager les vaines observances, n'ont pour si peu de chose, où la croyance naïve entre pour beaucoup, voué personne à l'enfer. En généralisant de la sorte, Ouïda fait œuvre de sophiste acharné. Ne s'acharnerait-elle ainsi que pour résister au problème divin qui l'attire à son insu ? On le dit.

15 et 16. — Grand artiste et petit esprit, compositeur de talent et vilain caractère, tel est Félix Armor, dans le *Chant de Noces*, de Mme Henry Gréville. Il épouse Albine Frédel, une jeune fille « qui est si belle et si bien, » pour parler comme sa bourgeoise de mère. Au début, il se montre plein de prévenance et d'amour. Il compose même, à l'occasion de son mariage, une œuvre musicale des plus remarquables : ce qui ne l'empêche pas, six mois plus tard, de vendre cette œuvre pour payer ses plaisirs et de déserter le foyer conjugal. Après avoir fait les quatre cents coups et rôti tous les balais, Félix Armor est frappé d'apoplexie et ramené chez lui où sa femme qui, malgré tout, lui est restée fidèle, devient sa garde-malade et le soigne avec un admirable dévouement. C'est banalement honnête et laïquement moral, avec quelques scènes où perce une certaine émotion. Mais rien n'y

élève ni les cœurs ni les esprits. — Il en est tout autrement de *Perdita*, le beau roman de Mme la marquise de Blocqueville dont la Librairie des bibliophiles vient de donner une nouvelle édition, avec l'élégante parure de la *Bibliothèque des Dames*, tout à côté de la *Princesse de Clèves*, de Mme de Lafayette; des *Contes de fées*, de Mme d'Aulnoy; des *Poésies* de Mme Des Houlières, et de la *Valérie* de Mme de Krudner. La première édition de *Perdita* parut en 1859 sous le voile de l'anonyme, et un exemplaire en fut adressé au P. Lacordaire, alors directeur de l'École de Sorèze. Lacordaire loua la brillante imagination qu'il rencontrait dans *Perdita*, tout en ajoutant : « Je regrette de ne pas savoir à qui je dois les pages que j'ai lues et le plaisir qu'elles m'ont causé. » Mme de Blocqueville se fit connaître, et l'illustre dominicain lui écrivit alors une seconde lettre dans laquelle il lui disait : « Ne vous découragez pas. Croyez et aimez; la vie est ce que la font la foi et l'amour. » Ces deux belles lettres du P. Lacordaire servent de vestibule à la seconde édition de *Perdita*, et ne sont pas un des moindres attraits du volume qui en a tant d'autres, sous le rapport du style, des personnages du roman et des idées religieuses, philosophiques et sociales dont ils sont l'incarnation. *Perdita* fait revivre la haute société française des années qui précédèrent 1848. Selon un mot fameux, la « démocratie » commençait à « couler à pleins bords, » et les lettrés et les délicats dont Mme de Blocqueville nous a si artistiquement et si finement esquissé les portraits souffrent de l'avènement des « nouvelles couches. » — On trouvera dans son livre un éloquent écho de leurs souffrances et de leurs inquiétudes. Perdita s'appelle dans le monde la duchesse de Rosen : âme angoissée, curieuse et hardie, qui s'est jetée dans les plaisirs et que les plaisirs n'ont pas assouvie. Autour d'elle gravitent la douce Élise, une résignée, la spirituelle comtesse de Nangis, le poète Fernand, le philosophe Rollon, de frivoles mondaines, des poupées tenant bureau d'esprit, de fiers gentilshommes, dont le type parfait est le comte d'Hastel. Celui-ci aime ardemment Perdita; mais Perdita ne répondant pas à son amour, il se fait moine. Elle aussi, le don Juan femme, se convertit. Perdita de Rosen meurt sous la guimpe de Salvata de la Miséricorde. Rien ici-bas n'ayant pu ni la contenter ni la contenir, elle finit par aller à Dieu. Tout cela est raconté dans cette forme noble et pure, à la fois pleine de charme et d'élévation, dont l'auteur des *Soirées de la villa des Jasmins* a le secret.

17. — Je n'ai jamais compris l'engouement dont cet affreux Stendhal est aujourd'hui l'objet. A moins que l'on n'aime en lui son impiété basse, son athéisme glacial, son matérialisme polisson, qu'a-t-il donc de si attrayant cet écrivain systématiquement sec, dont la phrase pénible, caillouteuse, est toujours sans horizon et sans air? Oui, il

fait *Rouge et Noir* et *la Chartreuse de Parme.* Mais, en dehors de quelques pages vraiment supérieures, fortes, telles que la mort de Julien Sorel et la bataille de Waterloo, quel fatras dans ces deux romans! quelles aspérités! Et combien de ces aspérités ne faut-il point parcourir pour rencontrer quelques rares fleurs! Bien des gens qui ne l'avouent pas ouvertement, ne se gênent pas pour dire en petit comité qu'ils n'ont jamais pu aller jusqu'au bout de ces deux romans-là. Voici du même Stendhal un roman posthume : *Lamiel,* qui n'est pas pour les faire changer d'opinion. Cela est à la fois puéril et bête. L'auteur veut être comique : il est grotesque, et la gaieté va à ce faux plaisantin comme des escarpins à un ours. L'impiété de Voltaire, moins l'esprit; le voltairianisme de Paul-Louis Courier, moins le style. On y trouve béatement ressassées toutes les sottises du vieux *Constitutionnel* contre les « hobereaux, » le « jésuitisme, » le « parti-prêtre » et la congrégation. » Il est impossible de rien voir de plus vieillot. Le fait est que cette œuvre posthume est restée ignorée pendant cinquante ans. Elle dormait au fond de la bibliothèque de Grenoble, d'où l'en a tiré un stendhalomane à tous crins, M. Casimir Striensky, Polonais, professeur d'anglais. Quant au sujet du roman, le voici : Lamiel est une jeune paysanne, assez intelligente, pour laquelle une duchesse normande qui s'ennuie s'est prise d'affection et dont elle a fait sa lectrice. Un vilain bossu, le docteur Sanfin, pervertit la jeune fille par ses doctrines. Un jeune prêtre, l'abbé Clément, voudrait neutraliser l'influence du bossu par de bons conseils. Mais Lamiel a déjà l'imagination corrompue et, sous peine de se corrompre lui-même, il est obligé de se dérober. La paysanne pervertie va courir le monde, devient chanteuse, a plusieurs aventures galantes et, pour sauver un de ses anciens amants qui est sous le coup de la justice, met le feu à un tribunal et périt dans l'incendie. Pas le moindre intérêt dans cette histoire : c'est au-dessous du rien.

18, 19 et 20. — Il fut un temps où le roman historique s'exerçait de préférence à évoquer les premiers siècles du christianisme. C'était l'époque où fleurissaient *Fabiola, le Serapeum, Emilia Paula, les Derniers Jours de Pompéï, la Perle d'Antioche, Flavien :* récits qui tenaient à la fois du roman et de l'épopée et qui parfois n'évitaient pas l'écueil de la déclamation. Ce genre est aujourd'hui bien démodé. Cependant quelques écrivains le cultivent encore. Ainsi, M. J. Reymond, sous ce titre : *Gabriel, ou la Fin de la piraterie sous Constantin,* nous donne un tableau très varié de l'état de l'Empire romain au moment où va se fermer l'ère des persécutions. Dans ce drame chrétien qui se termine par la victoire de Constantin sur Licinius, nous voyons déjà les sociétés secrètes jouer leur rôle satanique. L'une de ces sociétés auxquelles des pirates de l'ancienne Gaule sont affiliés adore Satan en

personne. Au-dessous de sa statue, on lit cette inscription : « A Lucifer seul vrai Dieu et maître du monde. » Lucifer est terrassé par Gabriel, un jeune Gallo-Romain de famille noble, que les pirates ont enlevé, qui se fait d'abord soldat et qui devient ensuite un apôtre de la vraie foi. Ainsi, dans *Frédégonde,* M. Félix Dahn, poète et romancier d'Outre-Rhin, nous peint la cour dissolue du roi Chilpéric. Il nous dit les mœurs mi-barbares, mi-civilisées de ce prince, l'enlèvement de la chevrière Frédégonde, l'empire qu'elle prend sur le roi franc, son mariage, ses crimes, ses meurtres, le tout terminé par l'assassinat de Prétextat, évêque de Rouen. *Frédégonde* est mieux écrit, mais moins moral que *Gabriel.* Il y a, vers la fin, une scène, celle où Frédégonde, avec des imprécations terribles, évoque la nuit, seule, le cadavre de Chilpéric dans le caveau de l'église où il est enterré, qui atteint les limites de l'épouvantement. *Gabriel* peut être donné en prix dans les maisons d'éducation ; *Frédégonde,* non. Pas plus d'ailleurs qu'un autre roman historique qui nous vient aussi d'Allemagne et qui a le Mexique pour théâtre. Il est intitulé : *Le Vice-Roi*, et a trait à la grande insurrection que le curé Hidalgo, l'épée d'une main, le crucifix dans l'autre, organisa en 1812 contre la domination espagnole représentée par une sorte de Gessler dont il aspirait à être le Guillaume Tell. L'auteur du *Vice-Roi* nous décrit le Mexique sous ces couleurs repoussantes : des millions d'Indiens affranchis suivant la lettre de la loi et qui sont de fait les esclaves de tout le monde; une noblesse qui a perdu ses titres, mais qui a gardé ses majorats, au moyen desquels elle commande à des centaines de mille de soi-disant concitoyens; une Église souveraine, mais sans pasteurs; une religion toute de surface qui enseigne la Trinité, mais qui mêle les mascarades aux processions, les plus atroces superstitions au dogme, la bigoterie à la foi; un peuple qui ne croit à aucun Dieu, sinon aux idoles des anciens Aztèques et qui est ballotté entre le fanatisme le plus sauvage et l'athéisme le plus révoltant. Certes, le Mexique n'est pas et il ne fut jamais le modèle des nations chrétiennes. Mais qui ne voit que M. Charles Sealsfield a broyé toutes ses couleurs avec son pinceau calviniste et les a ainsi poussées au noir pour que l'horreur qui s'en dégage retombât sur le catholicisme? Ainsi ont fait pour l'Espagne tous les écrivains protestants. C'est pourquoi leurs récits, tout mouvementés qu'ils soient et comme l'est ce *Vice-Roi,* sont absolument sujets à caution.

21 et 22. — *Les Belfield,* de miss Braddon, sont un roman anglais quelconque. Une veuve se consacre exclusivement à l'éducation de ses deux fils, Adrian et Valentin. Caractères et tempéraments tout opposés. Autant Adrian est intelligent, aimant, autant Valentin est borné, égoïste, violent. Celui-ci ne tarde pas à devenir la proie d'une coquette, Hélène Deverill, qu'il épouse pour la délaisser bientôt. Hélène

jure de se venger comme se vengent certaines femmes. Mais son mari survient à l'improviste et la tue net, sans qu'elle soit coupable de fait. Adrian est condamné : il meurt en demandant pardon à sa mère, qui n'a pour soutien et appui que le brave Valentin. Ce roman, traduit en français par Mme Germaine Mellor, se distingue par l'honnêteté de sentiments et la pureté de mœurs, dont miss Braddon se fait la consciencieuse analyste. Mais il est loin d'avoir la valeur littéraire et l'accent de vérité de la *Tragédie de village*, de Margaret L. Voods. Tragédie est bien le mot et, dans sa simplicité rustique, elle est d'un pessimisme désespérant. Une jeune fille, très pauvre, a été abandonnée par les seuls parents qui lui restent. Soupçonnée à tort de relations coupables avec un valet de charrue, on la chasse brutalement comme une chienne galeuse. Inconsciente, à demi-folle, elle se réfugie précisément chez l'homme qui l'aime. Alors elle devient réellement coupable, mais en même temps fort à plaindre. En effet, si le valet de charrue reste quelque temps sans l'épouser, ce n'est pas qu'il s'y refuse ; c'est que des circonstances indépendantes de sa volonté retardent leur mariage. Or, au moment où la cérémonie va s'accomplir et réhabiliter la malheureuse, l'homme périt dans un accident de chemin de fer; la victime de toutes ces fatalités met au monde un enfant; puis elle meurt de misère et de désespoir. C'est pour elle que l'on peut dire, avec le poète grec, que le destin a été amer : μοιρα Πίκρος. *La Tragédie de village* est une œuvre inquiétante et la lecture en serait malsaine pour toutes les âmes de condition vulgaire, mais avec une certaine culture intellectuelle, et que le sort accable. Elle les pousserait au suicide, par sa conception de la vie sans idéal supérieur. L'auteur de cette *Tragédie* est la petite-fille d'Arthur Young, le poète des *Nuits*. Elle en a hérité la mélancolie, avec en plus une sorte de fatalisme sombre. Miss Margaret Voods ne comprend pas le charme des divines miséricordes. « Tranquillement installée » dans la désespérance universelle, le ciel pour elle reste muet. Ce monde lui semble une nuit toute noire où l'égoïsme et le mal dominent. Et rien au-delà. Sans déclamation, sans violence, sans révolte, sauf, à peine indiqués, un ou deux blasphèmes dans la bouche de l'orpheline à l'heure des suprêmes épreuves, ce pessimisme s'étale tout le long du livre. Il n'en est que plus dangereux, plus douloureux et plus cruel. FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Le Prêtre, son caractère et sa vie de paroisse, *conseils d'un ancien doyen à ses jeunes confrères,* par l'abbé BORSU, chanoine de Versailles. Paris, Victor Palmé, 1888, in-12 de VIII-424 p. — Prix : 3 fr. 50.

Approuvant cet ouvrage, Mgr l'évêque de Versailles s'exprime en ces

termes : « Inspiré par l'unique désir d'être utile, nourri de tout ce que la sainte Écriture, la théologie et les saints Canons enseignent de plus précis touchant les devoirs du prêtre, cet ouvrage peut être très utile à tous les ecclésiastiques qui ont charge d'âmes, surtout à ceux qui débutent dans l'exercice du saint ministère. » Ces lignes indiquent à la fois le but et l'objet du livre de M. Borsu : le but est de rendre service au clergé; l'objet est une étude ou une méditation sur les diverses fonctions et obligations du prêtre. C'est donc un livre tout à fait spécial; ainsi que le dit le sous-titre : ce sont « des conseils » qu'un ancien doyen, riche d'expérience, donne « à ses jeunes confrères. »

L'œuvre était délicate : il s'agissait non pas seulement de guider le jeune prêtre dans la voie à suivre pour remplir avec dignité et avec fruit le saint ministère, de lui signaler les écueils à éviter, les obstacles à renverser, mais encore de dévoiler certains défauts de caractère ou de conduite qui peuvent avoir les conséquences les plus fâcheuses, soit pour le pasteur lui-même, soit pour le troupeau qui lui est confié ; il y avait à ne pas trop heurter l'amour-propre, sans ménager pourtant des illusions toujours dangereuses, souvent fatales. M. l'abbé Borsu, dans l'accomplissement de cette tâche, apporte toutes les qualités qui devaient la faire réussir. Il s'est inspiré de l'affection qu'il a toujours portée à ses jeunes confrères, et il a considéré comme un devoir de leur venir en aide. Quel bonheur de trouver un ami sûr et dévoué qui puisse vous guider dans les situations critiques, éclaircir vos doutes, vous montrer la solution d'une difficulté ! Cet ami si précieux, ce sera le livre de M. l'abbé Borsu. Puisse-t-il parvenir auprès de membres nombreux du clergé et faire accepter par tous les sages leçons qu'il prodigue. L'auteur est trop modeste et pas tout à fait dans le vrai quand il déclare que son ouvrage n'est pas complet, « qu'il y manque beaucoup de choses urgentes... pour faire du prêtre un homme modèle. » Nous ne pouvons souscrire à ce jugement. Nous reconnaissons que M. l'abbé Borsu s'est proposé surtout de considérer le prêtre dans sa vie extérieure de paroisse, dans sa vie publique ou dans ses différents devoirs à l'égard de ses paroissiens. Mais il nous a paru que l'auteur n'a pas tout à fait omis « ce qui a trait d'une manière spéciale à la vie spirituelle du prêtre. » Nous avons beaucoup goûté ses huit premiers chapitres, où il a condensé les meilleures considérations sur le sacerdoce et sur la vocation du prêtre. Il y a là des « élévations » dignes de figurer parmi les plus beaux traités de spiritualité et les « jeunes confrères » du vénéré « doyen » lui sauront gré d'avoir ainsi laissé s'épancher son âme sacerdotale pour déverser dans la leur le trop-plein de sa vertu et de son expérience.

Rempli de la haute idée de son ministère, le prêtre arrive dans la paroisse dont la direction lui est confiée. Comment procèdera-t-il à

son installation? Comment se mettra-t-il en rapport avec ses paroissiens? Quel emploi fera-t-il de son temps? Que devra-t-il surtout étudier? Comment se conduira-t-il dans ses relations avec les différents fonctionnaires, à l'égard des confréries, dans l'intérieur de son presbytère, envers les malades et les enfants de chœur? Comment remplira-t-il ses devoirs de pasteur pour le soulagement des pauvres, les instructions, les catéchismes, l'ordre et la propreté de l'église? M. l'abbé Borsu n'omet rien de ce qui peut être utile au jeune curé : il prévoit tout, lui indique ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter, lui propose plusieurs moyens d'exercer son zèle, et, ce qui vaut encore mieux, il joint çà et là, mais d'une manière brève, l'exemple au conseil.

Ne cherchez point de phrases dans ce livre où il ne doit se trouver que des choses. M. l'abbé Borsu ne vise pas plus à la prétention d'écrivain qu'à celle de censeur. Le style est simple, clair, précis, tel qu'il convient à ce genre d'écrits ; il a la grande qualité de se faire oublier pour ne laisser penser qu'à ce qu'il dit : le conseil n'en ressort que mieux et ne s'impose qu'avec plus de force. Ce qui ne veut certes pas dire que ce conseil soit d'une exécution facile : il exigera souvent une grande vigilance et une application énergique, mais l'auteur compte avec raison sur la grâce de Dieu qui se chargera de conduire son œuvre à bonne fin. Nous sommes donc très heureux de présenter aux jeunes prêtres ces conseils « d'un vieil ami; » nous les invitons à consulter ce petit ouvrage, qui les fixera sur la conduite à tenir dans leur difficile ministère; encore une fois « tout y est pratique, et adapté aux différents devoirs de la vie sacerdotale dans le gouvernement d'une paroisse. »

F. Chapot.

Disquisitiones scholastico-dogmaticae, volum. I. *De fundamentalibus*, auctore Valentino Casajoanna, S.-J. Barcelone, Subirana, 1888, in-8 de xxiii-375 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume contient les prolégomènes de la théologie, le traité de la révélation et le traité de l'Église, y compris l'Écriture et la Tradition. Une dialectique subtile et vigoureuse, un beau style latin dont la concision s'allie toujours à la clarté, telles sont les qualités que l'on admire en chacune des pages de ces courtes dissertations. Comme l'indique le titre de l'ouvrage, l'auteur est scholastique non seulement par la méthode mais par le point de vue qu'il a choisi. Son but est de donner le plus rapidement possible à ses disciples les connaissances qui leur sont nécessaires pour aborder la théologie scholastique proprement dite. De plus, dans les matières si complexes qui se rapportent à la dogmatique générale objet de ce volume, il s'attache de préférence à celles qu'il peut traiter en théologien, c'est-à-dire en partant des principes révélés. S'il voit les erreurs qui menacent les fondements de la

foi, c'est d'un peu haut et d'un peu loin; s'il trace les lignes générales de la défense, c'est en quelques mots en renvoyant pour le détail aux cours d'Écriture sainte et de philosophie.

Cette méthode n'est pas sans avantages, mais elle expose à certains inconvénients que l'auteur n'a pas toujours su éviter. Par la manière dont il les présente il laisserait croire qu'il n'accorde pas aux questions d'apologétique l'importance qu'elles ont en réalité. Les objections qu'il réfute, les arguments qu'il oppose, montrent qu'il ne distingue pas assez entre la tactique nouvelle du rationalisme critique et celle du rationalisme vulgaire du dernier siècle. Sur d'autres questions nous regrettons encore que l'éminent théologien qui, en étant si court, demeure toujours si clair, n'ait pu être complet en demeurant si court. Assurément certains principes, nettement tracés dans les prolégomènes, sur l'autorité du témoignage des Pères et des théologiens, auraient demandé à être complétés et expliqués dans le traité de la Tradition. Quant aux parties de ce volume qui se rapportent à des matières purement scolastiques, nous les avons trouvées de tout point excellentes. Sur ce terrain le P. Casajoanna est vraiment un maître. Il expose et résume la doctrine de saint Thomas, de Suarez et de Lugo avec une facilité et une clarté merveilleuses. Or cela nous promet, dans les volumes qui vont suivre, beaucoup à admirer et beaucoup à recueillir.

LAMOUREUX.

SCIENCES ET ARTS

Institutiones logicales secundum principia sancti Thomæ Aquinatis, par TILMAN PESCH, S. J. Pars I. Herder, Fribourg en Brisgau, 1888, in-8 de 589 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le P. Pesch est bien connu des amis de la philosophie scolastique. Il a publié, il y a huit ans, sous le titre : *Institutiones philosophiæ naturalis,* un traité très complet et très intéressant de cosmologie. Nous aurions quelques réserves à faire sur les conclusions de cet ouvrage, et notamment sur la manière dont l'auteur comprend la conciliation des théories philosophiques et scientifiques. Nous devons y reconnaître l'œuvre d'un esprit à la fois très subtil et très élevé, plein d'ardeur pour la science, d'une érudition fort étendue, très versé dans l'étude de la philosophie du moyen âge et familier avec les sciences modernes, en particulier avec les mathématiques.

Le traité sur la logique que nous annonçons aujourd'hui révèle les mêmes qualités d'érudition intarissable et de connaissance approfondie des questions. L'auteur ne nous donne encore que la première partie; la seconde est sous presse. Cette partie débute par un préambule où le savant religieux expose d'abord l'histoire de la logique, étudie les données psychologiques qui lui servent de base, et donne quelques

indications générales sur la méthode. Les notions psychologiques nous ont frappé par leur précision et leur netteté. Elles nous promettent une excellente psychologie, le jour où l'auteur voudra aborder cette branche de la science. Un second livre contient les règles complètes des trois opérations de l'esprit: appréhension, jugement et raisonnement. Il y a là des indications très utiles, et certains articles publiés, il y a trois ans, par la Revue philosophique, sur la théorie du syllogisme, auraient certainement pris une autre forme, si l'auteur eût tenu compte des considérations que rappelle le P. Pesch. La théorie de l'induction nous a paru approfondie et présentée d'une manière neuve.

Nous voudrions dire que cet ouvrage est excellent. Malheureusement, il pèche par un point très important, surtout pour nous Français: il n'est pas composé. Nous avons la matière d'un livre d'une haute valeur: le livre lui-même n'est pas fait. L'auteur sait tout ce qui s'est écrit sur la logique; mais il ne devait pas tout dire. Aussi est-il à la fois trop long et trop court: trop long, à cause de l'immense quantité de renseignements prodigués sans égard à leur importance respective; trop court, parce que pour ne pas enfler hors de toute proportion un volume qui atteint déjà six cents pages, il est obligé de trancher en passant des questions fort importantes, par exemple celle des universaux ou celle du langage, par quelques observations rapides qui laissent l'esprit étonné et hésitant.

Nous croyons que l'auteur s'est trop pressé de publier ce second ouvrage. Un bon livre arrive toujours à temps. S'il le refait en allemand comme il a refait sa cosmologie, qu'il prenne le loisir de le condenser, de l'ordonner, de grouper les idées autour d'un petit nombre de thèses bien choisies. Il nous donnera une œuvre de premier ordre, qui vengera la logique de toutes les altérations et mutilations que lui ont fait subir bon nombre de penseurs contemporains. D. V.

Le Socialisme d'État et la Réforme sociale, par CLAUDIO JANNET, professeur d'économie politique à l'Institut catholique de Paris. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de XVI-544 p. — Prix : 7 fr. 50.

Consacré à discuter la plupart des problèmes sociaux sur lesquels se portent au plus haut degré de nos jours l'attention des penseurs comme la passion des révolutionnaires, le livre de M. Claudio Jannet vient à son heure. Ce serait en effet une étrange illusion que de s'arrêter toujours à croire que les compétitions des politiciens, la forme du gouvernement, le vote d'une constitution nouvelle, voire même de notables changements de ministères sont autant de questions capitales dont l'heureuse solution pourrait en un moment rétablir la paix dans

la patrie divisée. La vraie lutte n'est pas là, et elle demeurerait la même au lendemain d'une de ces solutions éphémères que se disputent les politiques. Elle est toute entière entre les satisfaits et les déshérités, entre la fortune et la misère. Elle existe bien au-delà de nos frontières, nulle part sans doute aussi dangereuse que dans notre pays désorganisé où le droit de suffrage, sans aucun correctif, donne la souveraineté irresponsable à ces masses révoltées qui seront toujours privées de discernement et de prévoyance. C'est à combler l'abîme ainsi creusé par la passion et par l'erreur qu'il faut, sans retard, appliquer toutes les forces que peut inspirer l'esprit chrétien et que doivent éclairer les lumières de la science et les leçons de l'expérience.

Mieux que d'autres, M. Claudio Jannet était préparé à prendre une large part d'une telle tâche, car il réunit des qualités fort rares : un chaleureux amour du bien et la plus riche érudition, qui n'enlèvent rien à la sûreté et à l'ampleur des vues générales. On aimera à étudier avec un pareil guide toutes ces questions si discutées et dont plusieurs sont débattues devant le Parlement ou dans la presse : la liberté du travail et les lois ouvrières, l'assurance obligatoire, les syndicats, les sociétés coopératives, les associations professionnelles catholiques, l'association des honnêtes gens sur le terrain des affaires, l'agriculture et la concurrence des pays neufs, le code civil et les réformes indispensables à la liberté des familles, etc., sans compter nombre de chapitres instructifs consacrés à suivre le développement des mêmes problèmes à l'étranger et surtout en Allemagne : la politique sociale, le socialisme de la chaire, la réforme des lois de succession, les associations rurales, etc. Tout ce qui dans le domaine social présente un intérêt puissant d'actualité est, on le voit, étudié dans ce livre dont l'auteur a toujours recours à l'observation comparée des faits, suivant la méthode de Le Play dont il demeure le plus brillant disciple. Appuyé sur cette base solide il évite ces formules vagues, ces expressions mal définies qui, « entendues dans le sens que leur donnent les gens de bien qui s'en font inconsciemment les propagateurs, ne pourront jamais désarmer les passions socialistes, et qui cependant affaiblissent gravement la défense sociale en augmentant le désordre général des idées. » Inutile d'ajouter que M. Claudio Jannet n'est pas de ceux qui verraient volontiers l'État sortir de sa sphère propre et intervenir partout dans l'organisation du travail, au risque d'énerver toute initiative privée, d'imposer des entraves funestes et de détruire chez tous le sentiment du devoir. C'est à la liberté, fécondée et dirigée par l'esprit chrétien, qu'il fait toujours appel; aussi salue-t-il comme un heureux signe des temps cette entrée générale des catholiques de tous pays sur le terrain de l'action sociale, sous l'impulsion de Léon XIII.

Tel est dans son ensemble ce livre qu'il faut lire page à page pour en bien saisir la portée scientifique et la grandeur morale.

A. Delaire.

Les Banques d'émission en Europe, par Octave Noel, professeur à l'École des hautes études commerciales. Tome I. Paris, Berger-Levrault, 1888, gr. in-8 de xxxii-662 p. — Prix : 10 fr.

M. Léon Say, en présentant cet ouvrage à l'Académie des sciences morales et politiques, a déclaré à bon droit que c'était le livre le plus complet et le plus scientifique qui ait été publié sur ce grave sujet. Le tome Ier est consacré à la Banque d'Angleterre, à laquelle se rattachent les banques provinciales de ce pays, les banques d'Écosse et d'Irlande, à la Banque de France, aux Banques d'émission allemandes antérieures à 1875 et à la Reichsbank qui les a absorbées ou se les est subordonnées, aux deux banques d'État qui se sont succédé en Autriche, et enfin à la Banque nationale de Belgique. Pour chacune de ces institutions, l'auteur étudie successivement leur organisation administrative et l'historique de leurs opérations depuis leur fondation jusqu'à l'année 1887. Vingt-six tableaux graphiques sur des planches séparées, intercalées au milieu du volume, présentent le résumé de ces opérations d'une manière très nette. Toute l'histoire financière et commerciale de l'Europe, depuis cent vingt ans, se trouve dans les divers chapitres de ce volume. C'est comme la contre-épreuve de son histoire politique.

Cet excellent ouvrage est indispensable à toutes les personnes qui prétendent s'occuper des questions de banque. Il vient bien à son heure au moment où l'on commence à se préoccuper du renouvellement du privilège de la Banque de France, quoique neuf années nous séparent encore de cette échéance. M. Octave Noël expose dans son introduction avec une grande hauteur de vues et beaucoup d'ampleur les principes qui devront inspirer les hommes d'État à ce moment. L'expérience a amené toutes les nations à unifier le type du billet de banque et par conséquent à concentrer leur émission, sinon dans un établissement unique, au moins sous un contrôle unique. Le débat classique entre les deux systèmes de la pluralité et de l'unité des banques d'émission est définitivement clos. Depuis 1870 surtout, le principe de l'établissement d'une banque d'émission unique jouissant du monopole de l'émission sous le contrôle de l'État a tout à fait prévalu en Europe. Seules l'Italie et la Suisse, par suite de droits acquis et de considérations historiques, n'ont pu encore y parvenir complètement; mais elles y tendent visiblement. L'État a le droit de retirer certains avantages sur les profits que ce monopole permet à la Banque publique de réaliser. Mais il doit s'arrêter là. Un courant d'idées très dangereux, né en Allemagne, pousse à faire intervenir l'État dans les

opérations de la Banque et à les mettre sous sa direction. Nos radicaux ont adopté les idées bismarkiennes sous ce rapport avec enthousiasme. Leur idéal va même jusqu'à la Banque de Russie qui, en réalité, est un bureau du ministère des finances. Or, ils vont chercher là leur modèle au moment où le gouvernement russe travaille à sortir de cette situation et à créer une Banque réellement autonome ; car c'est un établissement de ce genre qui peut seul l'aider efficacement à sortir un jour ou l'autre du cours forcé. En matière de banque comme en politique, on ne s'appuie que sur ce qui résiste. M. Octave Noël montre combien la réalisation de ces idées serait funeste. Il le prouve en étudiant les changements qui se sont opérés depuis un demi-siècle dans le rôle des Banques nationales. Elles sont devenues les réservoirs de la réserve métallique de la nation, et elles doivent veiller à maintenir sous ce rapport l'équilibre nécessaire entre les différents pays. Une si délicate fonction exige que leur direction soit indépendante et n'obéisse qu'à des considérations commerciales. M. Octave Noël signale aussi le danger que font courir à la sécurité du commerce les recours faits par l'État à la Banque quand il veut introduire ses bons dans son portefeuille. La République a déjà eu plusieurs fois recours à ce dangereux expédient.

Nous devons savoir grand gré aux économistes indépendants qui mettent ainsi en lumière ces vérités essentielles. CLAUDIO JANNET.

Les Figures réciproques en statique graphique, par LUIGI CREMONA, trad. par LOUIS BOSSUT, capitaine du génie. Paris, Gauthier-Villars, 1885, in-8 de XX-103 p., avec un atlas de XXXIV planches. — Prix : 5 fr. 50.

Presque tous les problèmes qui s'offrent aux ingénieurs lorsqu'ils cherchent à déterminer les dimensions des diverses pièces de leurs constructions sont des problèmes d'équilibre entre des forces, des problèmes de statique. Ces problèmes peuvent se résoudre par le calcul, mais aussi par des constructions graphiques. Un géomètre suisse, Culmann, de son vivant professeur à l'École polytechnique de Zurich, s'est attaché à développer méthodiquement ces solutions graphiques et les a constituées en un corps de doctrine qui forme ce qu'on appelle aujourd'hui la statique graphique, et qui a pris une place considérable dans la pratique des ingénieurs contemporains. Cette méthode est fondée essentiellement sur la considération de deux polygones : le polygone des forces et le polygone funiculaire, qui sont des figures réciproques; on entend par là des figures qui se correspondent côté par côté, de telle manière que, les côtés homologues formant entre eux des angles égaux chacun à chacun, à chaque polygone fermé de l'une des figures corresponde dans l'autre un système de lignes concourantes.

Une remarque ingénieuse a permis au célèbre géomètre italien

Cremona d'établir avec une grande facilité la théorie et la construction de ces figures réciproques. L'exposé de cette méthode est l'objet du mémoire qui donne son nom au volume. Une introduction du professeur Jung, de Milan, rappelle la théorie des systèmes de forces (mieux vaudrait dire de segments de droites, car cette théorie est toute géométrique et indépendante de la notion mécanique de force) sur laquelle repose la conception de Cremona. Un appendice, extrait par le traducteur des mémoires et des leçons du professeur Saviotti, de l'École des ingénieurs de Rome, et qui forme plus de la moitié du volume, est consacré à développer l'application de la méthode au calcul des travures réticulaires.

En somme, ce petit volume forme un véritable traité de statique graphique à l'usage des personnes quelque peu exercées au raisonnement géométrique ; il pourra les dispenser de se lancer dans la lecture des ouvrages volumineux, dont le seul aspect effraie quelquefois les gens qui n'ont pas de temps à perdre. E. DARAM.

La Photographie instantanée, *son application aux arts et aux sciences,* par le Dr J. M. EDER, directeur de l'École royale et impériale de photographie à Vienne, professeur à l'École industrielle de Vienne, etc. Traduction française de la 2e édition allemande, par O. CAMPO. Paris, Gauthier-Villars, 1888, in-8 de XIV-221 p. — Prix : 6 fr. 50.

Les Levers photographiques et la Photographie en voyage, par le Dr GUSTAVE LE BON. Paris, Gauthier-Villars, 1889, 2 vol. in-18 de 134 et 121 p. — Prix de chaque volume : 2 fr. 75.

Le nom seul du savant professeur viennois suffit à nous faire connaître la valeur de l'ouvrage intitulé : *la Photographie instantanée.* Le plan méthodique avec lequel il est fait nous frappe tout d'abord : histoire de la photographie instantanée, la chambre noire, les objectifs, temps de pose exigé par l'instantanéité, les obturateurs, essais des appareils, détermination de la vitesse d'un obturateur, le fusil photographique et les appareils minuscules, les opérations photographiques ; voilà ce qu'on pourrait appeler la première partie de l'ouvrage. Vient ensuite l'examen des divers sujets d'instantanéité : instantanées dans l'atelier vitré (portraits) ; instantanées de paysages et de nuages ; photographies de rues ; instantanées au bord de la mer ; instantanées prises d'un chemin de fer ou d'un bateau en pleine course ; la photographie en ballon ; la photographie astronomique ; la photographie instantanée et l'étude des mouvements physiques (Marey) ; instantanées de coups de canon ; instantanées de la foudre, etc. Le livre est rigoureusement complet, et le sujet traité d'une façon supérieure, nous pourrions aussi dire impartiale ; car, bien que fréquemment la préférence y soit donnée aux constructeurs allemands, on y rencontre souvent aussi, et cités avec honneur, les noms de nos savants français.

C'est à M. Campo, membre de l'association belge de photographie, que nous devons la traduction de cet ouvrage, et à peine s'aperçoit-on qu'il n'a pas été écrit par un Français ; il est illustré de nombreuses figures et d'une belle épreuve phototypique.

— Chargé par le ministère de l'instruction publique d'une exploration archéologique dans l'Inde, le Dr Gustave Le Bon nous offre aujourd'hui le résultat des recherches qu'il a dû faire pour remplir sa mission. Ce mémoire est divisé en deux volumes. « Le premier est consacré exclusivement aux applications immédiates de la photographie à l'étude des monuments. Il indique à l'opérateur toutes les ressources qu'il peut tirer de la connaissance approfondie des propriétés des objectifs et des principes de la perspective. » Jusqu'ici, entre les images purement pittoresques, obtenues par les photographes, et les plans géométriques des monuments, dressés par les architectes, il n'y avait pas de moyen terme, et, pourtant, ni l'une ni l'autre de ces deux représentations ne peut être satisfaisante. « La première manque des détails et des éléments permettant de connaître les dimensions de l'objet représenté ; quant à la seconde, l'idée qu'on peut concevoir d'un monument dont on se borne à donner la section horizontale est à peu près celle qu'on pourrait se faire d'une église gothique dont il ne resterait que les fondations, et il n'y a pas de dissertation qui puisse remplacer le monument lui-même ou, à défaut de ce monument, sa représentation fidèle. » Ce moyen terme, le Dr Le Bon l'a trouvé ; il consiste à « obtenir des images sur lesquelles on puisse faire les mêmes investigations et mensurations que sur les monuments eux-mêmes, en combinant la photographie avec certains procédés géométriques permettant de transformer les images déformées par la perspective en images géométriques. » Ces images ne perdent pas pour cela leur côté pittoresque, et pour les obtenir, il n'y a que quelques modifications insignifiantes à apporter aux appareils ordinaires. « L'appareil photographique ainsi transformé devient le plus simple et le meilleur des instruments de topographie pour mesurer les angles et les distances, faire de la planimétrie et du nivellement. » — Les démonstrations scientifiques contenues dans ce livre sont simples pour des ingénieurs ou des architectes; elles pourraient l'être moins pour des photographes de profession. L'auteur a écrit le premier chapitre spécialement pour ces derniers; il y a résumé sans théorie ni calcul tout ce qu'ils ont besoin de connaître pour que leurs épreuves artistiques puissent être aussi des documents scientifiques.

Dans le deuxième volume, le Dr Le Bon décrit les opérations permettant, à l'aide d'appareils imaginés par lui, de compléter en voyage l'étude des parties d'édifices qu'on ne juge pas utile de photographier et donne les moyens de lever rapidement des itinéraires

raires permettant de rattacher à des localités connues des ruines situées dans des pays peu explorés. — Les deux derniers chapitres : technique photographique, photographie instantanée, trouvent bien leur place dans un ouvrage sur la photographie en voyage; ils sont remplis de nouveautés sur un sujet qui n'a rien de nouveau : choix des objectifs, détermination de leur qualité et de l'angle qu'ils embrassent ; emballage des glaces ; opérations photographiques ; considérations mathématiques sur les images dites instantanées; détermination mathématique du temps pendant lequel doit être découvert un objectif pour reproduire un objet en mouvement ; mesure de la vitesse des obturateurs; relation entre la vitesse d'un obturateur et le temps pendant lequel la lumière agit sur la glace ; choix des obturateurs et des chambres noires pour la photographie instantanée ; résumé pratique des règles relatives à la photographie instantanée. Ce dernier paragraphe est écrit pour « les personnes qui ont horreur des chiffres » et les conseils qui y sont donnés ressortent des considérations précédentes, considérations bien simples mais nouvelles pour la plupart, d'un haut intérêt théorique et pratique, développées en outre d'une façon très remarquable. CH. D'A.

BELLES-LETTRES

Modern Street Ballads, by JOHN ASHTON. London, Chatto and Windus, 1888, gr. in-16 de x-405 p.

Ce livre sera précieux dans quelques siècles pour les folk-loristes qui voudront reconstituer, à l'aide de ces chansons de la rue, les traditions populaires, les idées et les préjugés des Anglais de notre époque. M. John Ashton a patiemment recherché et méthodiquement réuni toutes les *street ballads* chantées dans les faubourgs de Londres et des grandes villes depuis le commencement du siècle jusqu'à nos jours ; chacune est précédée du fac-similé de l'image, parfois grossière, souvent spirituelle, qui facilitait au colporteur l'écoulement de sa marchandise, et il se dégage de cet ensemble curieux une impression très nette des sentiments et des aspirations de la démocratie britannique.

La première ballade a pour objet de disculper l'Angleterre du reproche que lui faisaient autrefois les nations continentales, de « vendre » les femmes en plein marché.

> Écoutez ma chanson, vous gens de bonne humeur,
> Je vous conterai une histoire, — une blague comique ;
> C'est un fait positif, que je vais vous narrer,
> L'histoire d'une femme qu'on vendit aux enchères.

Le chœur répond :

> Qu'il mène une longue existence heureuse et prospère,
> Le marin qui acheta la femme du charpentier.

Et le récit continue par un amusant dialogue entre le marin et le marchand, qui finissent par s'entendre sur les conditions d'un marché fantastique.

Après s'être moquée des étrangers naïfs, la muse populaire s'attaque au gouvernement et maudit le fisc représenté par l'*Income tax :*

Oh! poor old Johnny Bull has his cup of sorrow full.

Elle raille agréablement le policeman armé de son bâton et de sa lanterne, dans de gais couplets que scande le refrain :

I should like to be a policeman.

Le trône lui-même n'est pas épargné par ces chansonniers, mais s'ils décochent quelques traits au prince-consort et à divers ministres, ils sont pleins d'égards pour la reine Victoria. L'aventure de Jack Binnacle — qui date sans doute de 1837 — en fait foi. Jack Binnacle est un brave loup de mer (*tar*) qui, débarquant à Londres, après une longue campagne, apprend que la reine Victoria gouverne l'île, et met immédiatement le cap sur son palais. Le chœur raconte ce qu'il advint : avec son chapeau bosselé, sa belle jacquette bleue et quelques grogs dans le gosier, Jack franchit les portes de la résidence royale. Les gardes se précipitent pour l'arrêter; il leur jette sa chique dans les yeux et s'écrie qu'il veut voir la Reine, sachant bien qu'elle ne méprise pas les marins. Il bouscule les courtisans dans l'escalier et l'antichambre, pénètre dans une salle bondée de grands seigneurs, souhaite le bonjour à tout le monde et déclare : « I've come to see our Royal Queen. » Au moment où Jack va être ignominieusement expulsé, la Reine ordonne de l'amener devant elle, et le marin, tout joyeux, la trouve très belle, lui dit : « J'ai navigué avec votre « bon oncle Bill, » dont j'honore la mémoire et, comme on m'a appris que vous êtes maintenant le capitaine, j'ai voulu vous saluer avant d'aller boire un grog à la santé de la Reine. » Et la reine Victoria est enchantée de sa visite, car elle aime tous ses sujets, et particulièrement les vieux loups de mer.

Il y a, dans l'intéressant ouvrage de M. J. Ahston, plusieurs ballades de ce genre, dans lesquelles se révèlent le loyalisme britannique et le respect des traditions. ROGER LAMBELIN.

Living or Dead, a novel, by HUGH CONWAY. London and New York, Macmillan and C°, gr. in-16 de VIII-311 p.

Hugh Conway mérite d'occuper une place à part dans le groupe des grands romanciers contemporains. Il a doté l'Angleterre d'un genre nouveau, également distant des endormants récits de Dickens et des études passionnelles de Ouida. Il a imaginé le roman en un volume, quelquefois de petit format, comportant à la fois une action drama-

tique et une analyse psychologique vraie, sans exagération réaliste. Son chef-d'œuvre, *Called Back*, eut deux cents éditions, et la pièce qu'en tira H. Conway eut un nombre à peu près égal de représentations.

Dans *Living or Dead* se retrouvent, à un degré un peu moindre toutefois, les qualités maîtresses de l'écrivain. C'est une histoire touchante que celle de ce Philip Norris, dont la Providence se sert pour amener la réconciliation tardive de ses parents, et les caractères de sir Laurence Estmere, de lord Rothwell, sont burinés avec une vigueur et une délicatesse presque inconnues des romanciers anglais. Quant aux descriptions, elles sont assez développées pour encadrer harmonieusement le récit et assez sobres pour ne pas couper l'attachant intérêt du drame. R. L.

Scarron et le Genre burlesque, par PAUL MORILLOT. Avec un portrait de Scarron. Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-8 de 432 p. — Prix : 7 fr. 50.

Avec un livre comme celui de M. Morillot la tâche du critique est fa-facile. Tout est, en effet, d'une irréprochable correction. Le sujet, d'abord, est intéressant, et il valait bien une thèse. Si curieuse, si bizarre même est la physionomie de ce cul-de-jatte, qui fut un grand rieur, de ce « grotesque, » qui fut l'époux de Françoise d'Aubigné! Et le burlesque a joué un moment, dans la littérature, un assez grand rôle, pour qu'on en fasse l'histoire, en étudiant celui qui fut le créateur du genre et qui en est le plus amusant représentant. — Le plan de l'ouvrage, tout naturel, tout simple. Deux parties : *la Vie de Scarron; — ses Œuvres*. Et, dans cette seconde partie, six chapitres très bien proportionnés, et qui forment une étude complète : les *Poèmes travestis*, le *Typhon*, l'*Énéide*, *Héro et Léandre* avec une bien fine analyse des procédés comiques de Scarron; — les *Pamphlets*, la *Mazarinade* et la *Gazette burlesque de 1655;* — les *Poésies diverses*, le *Testament de Scarron*, ingénieusement rapproché de celui de Villon; les *Épîtres à Pellisson*, les *Épîtres chagrines*, et tout ce menu bagage de sonnets, épithalames, chansons, qui sont la poésie ordinaire de la Fronde; — le *Théâtre*, dont l'étonnant succès n'a pas été sans influence sur Molière, et d'où sont sortis ces valets de comédie, fils de Jodelet et de Crispin; — le *Roman*, ce *Roman comique*, si goûté au dix-septième siècle, encore aujourd'hui si populaire, et qui fut une œuvre de réaction contre les in-folios héroïques des Scudéry et des Gomberville; sans oublier les *Nouvelles tragi-comiques* qui acclimatèrent en France le genre espagnol de la nouvelle, et qui renferment des peintures de mœurs si vraies qu'elles ont servi au créateur d'Harpagon et de Tartufe; — et pour clore le tout, une petite étude de la langue de Scarron, de son style fait de simplicité et de vérité...

Je ne vois rien à ajouter, et, quoique le livre soit gros, je ne voudrais rien en retrancher.

Le style, un peu froid peut-être, est d'une pureté académique : on voit que l'auteur est un lauréat de l'Institut. Et quant à la critique de M. Morillot, c'est celle d'un juge impartial, craignant, même dans une thèse, les opinions quelque peu hardies et paradoxales. Toujours prudent et mesuré, il ne craindra pas, par exemple, d'aborder le délicat problème de la vertu conjugale de la future Mme de Maintenon; mais, après avoir exposé toutes les pièces du procès, discuté la valeur des divers témoignages contradictoires, il conclura avec une réserve rare chez un jeune homme et d'autant plus louable : « Dans le doute, il est humain, il est même juste de ne pas condamner, mais le soupçon demeurera toujours. » — Et quant à son héros, il n'entend pas faire de lui ni une réhabilitation, ni une satire. Sévère pour son cynisme et sa manie de ricanements, pour son mauvais goût et cette orgie de burlesque, qui a fait un instant descendre si bas la poésie, il rend justice, par contre, à sa bonté, à son courage en face de la douleur, à son esprit si gai, si fécond, parfois même si fin, lui pardonnant beaucoup pour avoir si heureusement lutté contre les raffinements précieux de l'époque, pour avoir défendu le Vrai contre le romanesque de la Fronde, le Rire contre la gravité du grand siècle.

J'aurai, je crois, très bien loué la sûreté d'érudition, la rectitude de jugement, la pensée et le style impeccables de M. Morillot, quand j'aurai relevé la seule faute qu'au point de vue historique, littéraire ou moral, j'aie trouvée à signaler ici. Pourquoi écrire, très inutilement (p. 372), cette phrase probablement injuste : « Le livre du jésuite Sanchez peut aussi bien être le code des débauchés que celui des confesseurs. » Je ne l'ai pas lu, je l'avoue; mais je crains fort que M. Morillot ne l'ait pas lu davantage, et n'ait trop cru sur parole les calomnies de Pascal ou de Voltaire.

G. A.

Mephistopheles in broadcloth : *a satire*, by George-Francis Armstrong, M. A., D. LIT. Londres et New-York, Longmans, Green, and Cº, 1888, petit in-8 de 100 p.

Méphistophélès a pu quitter un instant « l'enfer d'en bas pour celui d'en haut, » il se trouve à Londres et s'amuse du spectacle que lui offrent les notabilités du jour. Il fait ses réflexions tout haut, en vers ; il ne déteste pas les poètes : de Dante à Shelley, il n'en est guère qui n'aient témoigné au diable quelque intérêt. En tête du défilé viennent les hommes politiques. Méphistophélès remarque l'absence, parmi eux, « des plus dignes et des plus capables; » il bat des mains aux envahissements de la démocratie et à l'abaissement des caractères. Cette partie du poème peut être fort piquante en Angleterre, elle est un peu

longue pour nous autres Français : les polémiques d'Outre-Manche ne sauraient nous passionner aussi vivement et les épigrammes les plus acérées sont parfois pour nous lettre close. Nos sympathies ne seront pas davantage avec le poète irlandais, le doux chantre de Wicklow, quand, après avoir fort malmené l'Irlande, il finit par demander qu'elle soit « gouvernée avec une verge de fer. » Et le loyalisme du diable éclatant en un dithyrambe en l'honneur de la famille royale, prince de Galles compris, nous laissera décidément froids. Le titre de poète lauréat tenterait-il Méphistophélès? En remplissant les fonctions avant d'en avoir l'emploi, M. Armstrong ne s'est-il pas déjà distingué l'année dernière par un *Jubilee Song from Ireland,* à la gloire de *Victoria regina et imperatrix?* Les bills de coercition provoquant des chants de jubilé, voilà qui renverse les plus légitimes préjugés. Mais de la politique et de ces politiciens dont Bismarck « ne ferait qu'une bouchée, » Méphistophélès passe heureusement aux poètes. Éloges et critiques sont ici d'une mesure parfaite. Ils sont soufflés par un confrère qui connaît le fort et le faible de chacun. La confusion des sectes protestantes et le scepticisme du siècle sont l'objet pour Méphistophélès de remarques intéressées et intéressantes. Je signalerai au passage un curieux portrait, à demi sympathique, du « cardinal anglais. » Le poète déplore ensuite la mort du drame, jadis si brillant en Angleterre, et constate que Dickens, Thackeray, Eliot, n'ont pas été remplacés dans le roman. Il dit quelques mots des peintres en renom, et n'oublie pas les savants, Darwin, Huxley, Tyndall. En somme, ce petit poème, dont j'ai plutôt fait ressortir les défauts que les qualités, contient sous le couvert d'un élégant badinage beaucoup d'observations fines et exactes sur la vie intellectuelle, politique et morale de l'Angleterre contemporaine. La forme en est vive et amusante : la malice alerte y alterne avec des accès de franche indignation ou de respect involontaire très méritoires chez Méphistophélès. EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

La Conquête pacifique de l'intérieur africain. *Nègres, musulmans et chrétiens,* par le général PHILEBERT. Paris, Leroux, 1889, gr. in-8 de 376 p. orné de nombr. grav. et de trois cartes. — Prix : 12 fr.

L'ouvrage du général Philebert est trop important comme actualité pour que nous en ajournions le compte rendu ; il emprunte, en effet, un intérêt spécial à la compétence de l'auteur. L'idée dominante est celle-ci : un rôle providentiel est assigné à la France dans l'œuvre de colonisation et de civilisation de l'Afrique ; pour l'accomplir, elle doit s'appuyer fermement sur les missions catholiques. Le grand ennemi qu'elle rencontre dans l'accomplissement de cette tâche, qui est aussi celui

des autres nations civilisatrices, c'est l'islamisme; celui-ci entretient, en effet, dans le Continent noir, l'état de guerre et la chasse aux esclaves dont la conséquence est une dépopulation rapide. Cela posé, le général Philebert examine les différentes routes conduisant du littoral au centre de l'Afrique, routes de terre et routes fluviales; selon lui, la meilleure est encore, malgré ses difficultés plus apparentes que réelles, celle qui de l'Algérie se dirige directement du Nord au Sud à travers le désert du Sahara pour aboutir à Tombouctou ou au lac Tchad; mais la France doit se hâter de prendre les dispositions nécessaires pour s'en assurer la propriété; des nations rivales s'efforcent de la devancer et, si l'on n'y prend garde, tous les passages seront bientôt occupés par des forces hostiles. D'ailleurs, le Sahara n'est pas si terrible qu'on le suppose généralement; l'eau n'y fait pas entièrement défaut, et il est possible de l'aménager convenablement pour rendre la fertilité à de vastes territoires aujourd'hui stériles; les Touaregs sont peu nombreux et il serait facile d'entrer en accommodement avec eux de manière à les fixer au sol et à faire cesser leurs brigandages; il importe, en tous cas, de leur imposer au plus tôt le respect de la France. On peut discuter quelques points de cet exposé magistral, mais il faut le prendre en sérieuse considération; c'est le produit d'une conviction énergique basée sur de longues et consciencieuses études; à ce titre, il commande tous les respects et jette sur bien des questions de brillantes clartés. De bonnes cartes facilitent l'intelligence du texte, et de nombreuses gravures y ajoutent une agréable distraction.

COMTE DE BIZEMONT.

Histoire anecdotique de la France, par CH. D'HÉRICAULT. Tome I, *Origines du peuple français;* tome II, *le Moyen âge.* Paris, Bloud et Barral, 1888, 2 vol. in-8 de x-512 et 494 p. — Prix : 5 fr. le vol.

Ce qui manque à la plupart des histoires de France, c'est la réalité et l'exactitude des peintures. Trop souvent les hommes y deviennent des personnages de convention façonnés au gré de l'historien, les faits y sont racontés à la moderne et présentés sous des couleurs factices qui n'appartiennent pas à l'époque où ils se sont passés. L'impression qui en reste au lecteur, c'est de l'étonnement; ces hommes des temps passés lui semblent singulièrement différents de ce qu'il se sent lui-même, et il se pose cette question : « Comment ces gens-là ont-ils pu vivre en un tel temps? » Cette remarque, que tout le monde a pu faire, a frappé M. Ch. d'Héricault, dont la carrière de littérateur et d'historien est déjà si brillante et si bien remplie. A ce défaut, il a vu le remède, et il a cherché à combler cette lacune. Ce remède, c'est de s'attacher aux documents contemporains des faits, de ne leur pas demander un appui pour une thèse ou des couleurs pour un tableau

composé d'avance, mais de ne leur prendre que ce qu'ils donnent, sans modifier les faits, les caractères et les circonstances au gré d'une idée préconçue. De là est née cette *Histoire anecdotique de la France*, dont deux volumes ont déjà paru. Cet ouvrage n'est pas, à proprement parler, une histoire; on n'y trouve pas un récit suivi des événements, un enchaînement des faits dans un ordre logique, une peinture achevée des caractères et des passions de nos ancêtres. C'est une succession de courts récits historiques, d'anecdotes, de descriptions, de scènes de mœurs, qui n'ont entre eux d'autre lien que l'ordre chronologique; encore n'est-il pas très rigoureusement suivi. Si tous ces tableaux de dimensions diverses émanaient directement de la plume de M. d'Héricault, on ne pourrait leur refuser le mérite littéraire, l'agrément du style, l'harmonie des couleurs et l'habileté de la mise en scène, mais leur valeur historique, au point de vue absolu et sans vouloir offenser l'éminent auteur, serait médiocre. Il n'en est pas ainsi : tous ces récits sont empruntés à des auteurs contemporains des faits : César, Strabon, Ammien Marcellin, Fortunat, Sidoine Apollinaire, Jornandès, pour l'époque gallo-romaine et les invasions; Grégoire de Tours, Frédégaire, pour la période mérovingienne ; Eginhard, le moine de Saint-Gall, Hincmar, Abbon, Richer, Flodoard, pour les Carolingiens; Raoul Glaber, Orderic Vital, Guibert de Nogent, Suger, pour les premiers Capétiens; Guillaume de Tyr, Villehardouin, Richard le Pèlerin, pour les croisades; Rigord, Guillaume le Breton, Joinville, Guillaume de Nangis, pour le treizième siècle; les Grandes Chroniques, Froissart, Christine de Pisan, pour le quatorzième. Et encore nous n'avons cité que les principaux ; les chroniqueurs secondaires, les actes des conciles, les vies de saints, les lois barbares, les capitulaires et les ordonnances, les épistolaires, les chansons de geste, les poèmes, etc., ont fourni une ample moisson de témoignages qui ont le mérite de faire voir les personnages et les faits avec les yeux de leurs contemporains et non pas avec ceux des gens de notre temps. Reproduire la couleur propre à chaque époque et à chaque lieu, tel a été le grand souci de M. d'Héricault; il n'a pas même voulu relier ces extraits par un récit sorti de sa plume; un titre bref les sépare seul les uns des autres, et c'est à peine si quelques phrases rares, courtes et sobres, résument parfois des faits ou des circonstances qu'il est indispensable de rappeler pour l'intelligence de la citation. Si nous disions que, parmi un si grand nombre d'extraits cueillis de tous côtés, il ne s'en trouve pas d'inutiles et de mal placés, on ne voudrait pas nous croire; car ce serait impossible; nous pouvons du moins constater que c'est l'exception. M. d'Héricault nous promet trois nouveaux volumes, qui iront du quinzième siècle aux temps actuels. S'ils présentent le même intérêt que les deux premiers, et nous n'en doutons

pas, il seront les bienvenus, et ces cinq gros volumes formeront une sorte d'encyclopédie de l'histoire de France agréable à lire et où le professeur, le lettré et même l'érudit trouveront à puiser à pleines mains dans le trésor trop peu connu de nos chroniqueurs et de nos historiens.

LÉON LECESTRE.

Écrits inédits de Saint-Simon, publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des affaires étrangères, par A. FEUGÈRE. Tome VII. Notes sur tous les duchés-pairies, comtés-pairies, et duchés vérifiés depuis 1500 jusqu'en 1730. Paris, Hachette, 1888, in-8 de XXV-389 p. et tableaux généalogiques. — Prix : 7 fr. 50.

Mémoires de Saint-Simon (*Les Grands Écrivains de France*), par DE BOISLISLE. Tome VI. Paris, Hachette, 1888, in-8 de 657 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Anatole Feugère n'a pas pu voir achevée l'entreprise qu'il avait vaillamment poursuivie, depuis quelques années, de la publication des *Écrits inédits de Saint-Simon,* dont nous avons déjà décrit six volumes. Il est décédé le 15 mars 1887 ; mais le septième volume était sous presse lorsque la mort est venue interrompre sa longue et laborieuse carrière, et il paraît aujourd'hui, précédé d'une intéressante notice sur les travaux de l'ancien directeur des archives et de la chancellerie au ministère des affaires étrangères. Le huitième et dernier volume est préparé, et ne tardera pas à compléter la série.

Les *Notes sur les duchés vérifiés esteints* forment le troisième volume d'une histoire complète de la pairie, monument que Saint-Simon voulait élever à cet antique conseil souverain de la royauté, dont il rêvait la restauration, la grandeur et l'indépendance : aussi traite-t-il ce sujet avec un extrême respect de la tradition, protestant énergiquement contre toute usurpation, et surtout contre toute innovation qui favorise les bâtards légitimés, race maudite qu'il continue à poursuivre de sa haine implacable jusque sur les marches du trône. On s'en aperçoit dès le début du livre, à propos du duché de Longueville. Puis, se déroule successivement l'histoire de ceux de Nemours, d'Estouteville, d'Estampes, de Chevreuse, de Chastellerault, de Valentinois, de Roannois, de Loudun, de Croy, d'Angoulesme, de Pont de Vaux, d'Ivry, de Mouchy, de Lausun et de Royan, entremêlée de notes généalogiques ou critiques, qui n'ont jamais la sécheresse habituelle à ce genre d'études, et qui saisissent l'attention par des portraits vivants, par des anecdotes piquantes et par des réflexions philosophiques d'un souffle généreux et élevé. Et quelle variété dans les diverses physionomies de ces ducs et duchesses qui défilent devant nous ! La Trémoille, sourd et muet ; Carignan, aveugle ; Lauzun, le rusé diplomate ; Mazarin, le tout-puissant ministre ; la douce Marie Touchet ; la fière Diane de Poitiers ; la marquise de Verneuil, l'éternelle conspiratrice ; la tendre La Vallière ; la sinistre comtesse de Soissons ; la Montespan, « funes-

tement féconde ; » Mme de Nemours, retranchant du *Pater* le pardon de ses ennemis ; et la charmante princesse des Ursins, « la grâce en toutes ses manières... » De la malice, il y en a souvent, de la prévention quelquefois, du patriotisme toujours, car Saint-Simon n'a qu'un seul objectif : la majesté de la couronne.

Il n'est question, dans ce volume, que des duchés éteints : quelques-uns brillèrent comme ces rapides météores qui s'éteignent aussitôt. « Il n'y a point, dit Saint-Simon, de livres de piété plus moraux ni plus convaincants du néant de cette vie et de l'importance si réelle de la future, que les livres historiques, quand on se laisse moins emporter au torrent, à la multitude, à la volubilité des événements, qu'aux réflexions sérieuses de ce que sont devenus ces milliers d'hommes, dont la grandeur, la puissance et l'autorité en ont conduit ou embarrassé tant d'autres, et comment et où ils se sont évanouis. » (p. 122). Cette mélancolique observation qui résume assez bien l'impression générale qu'on ressent à la lecture du livre, est amenée sous la plume du noble duc par le spectacle des dégénérescences de certains titres nobiliaires, et en particulier de celui d'Estouteville. Ceux qui avaient pris, dit-il, dans le contrat de mariage d'Adrienne d'Estouteville et de François de Bourbon, tant de précautions si accumulées, si singulièrement solennelles, et en elles-mêmes si extraordinaires, pour enter sur le plus noble sang de France, à chaque mariage, le nom et les armes seules d'Estouteville, pour en conserver et éterniser le lustre,... seraient bien étonnés, s'ils revenaient au monde, de voir tant de grandeur si solidement bâtie pour un petit-fils, « même masculin, » de M. Colbert. On ne peut s'empêcher d'en conclure, ajoute-t-il, « ainsi que de presque tout ce qui se voit dans ces notes, » mais toutefois dans un autre genre que ce Colbert « s'Estoutevillisant, » que c'est bien peu de choses que de ce monde et de tout ce qu'il présente de plus flatteur, de plus élevé et de plus éclatant, dont la puissance est un éclair, et la durée une minute, dont rien n'est bon qu'à amuser des lecteurs curieux. *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.*

— On éprouve moins de mélancolie à la lecture du sixième volume des *Mémoires* que M. de Boislisle vient de publier dans la collection des grands écrivains. Ce volume s'étend de la fin de l'année 1698 au 17 juin 1699, date de l'exécution, en Grève, de Mme Ticquet, qui avait fait assassiner son mari : et le texte est suivi d'un important appendice comprenant les additions au *Journal de Dangeau,* pour la même époque, et la suite de l'étude du savant académicien sur les conseils du roi, divers fragments inédits de Saint-Simon et d'importantes monographies partielles, parmi lesquelles je signalerai, en particulier, celle qui est intitulée : *Racine et la Comédie,* à propos de la prétendue disgrâce de l'auteur d'*Athalie.* Pour montrer qu'en 1697 la comédie

était en situation florissante, et qu'on ne vivait pas seulement sur le vieux fonds de Scarron, M. de Boislile s'est donné la peine de faire le relevé, mois par mois, de toutes les pièces jouées pendant les quatre années 1696, 1697, 1698 et 1699, avec le produit des recettes. Ce tableau est fort instructif, et si j'avais le loisir de l'analyser ici, on éprouverait peut-être quelques surprises. Ce détail donne une idée de la précision et de l'abondance des notes de M. de Boislisle. Comme pour les précédents volumes, elles deviennent de plus en plus envahissantes, et je pourrais citer bien des pages qui n'offrent en tout que quatre ou cinq lignes de texte. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai; au contraire. Il y a là de vraies mines d'or et de pierres précieuses. Plus d'un y puisera à pleines mains, qui ne dira malheureusement pas où il a pris ces trésors. C'est le sort commun de ces besognes ingrates; mais les vrais érudits, qui savent rendre à chacun suivant ses œuvres, ne sauraient avoir trop de reconnaissance pour les Boislisle.

RENÉ KERVILER.

Choiseul-Gouffier. *La France en Orient sous Louis XVI*, par LÉONCE PINGAUD, professeur d'histoire moderne à la faculté des lettres de Besançon. Paris, Alphonse Picard, 1887, in-8 de IX-293 p. — Prix : 5 fr.

Choiseul-Gouffier est plus connu comme explorateur de la Grèce que comme ambassadeur à Constantinople. Lorsque ce philhellène fut choisi par le comte de Vergennes pour représenter la France auprès du Divan, notre politique extérieure était bien timide, bien incertaine, presque déconsidérée; il semble qu'au dehors on escomptât déjà ses difficultés intérieures. Le voltairien brillant, l'ami de Champfort et de Talleyrand, ne connut guère que des entraves et des échecs; la Russie et l'Angleterre le trompaient; la Turquie dédaignait ses conseils et rebutait ses demandes. Telle fut l'histoire des huit années que Choiseul-Gouffier passa à Constantinople comme ambassadeur de France. Sa gloire est ailleurs. Le voyageur, le lettré, l'érudit, l'artiste qui avait précédemment parcouru la Grèce; l'académicien jeune et célèbre; l'ambassadeur qui faisait concourir sa fortune et ses relations diplomatiques à l'exploration géographique et archéologique de l'Orient; qui y attirait les savants, qui les y encourageait, qui les aidait de son crédit et de sa faveur : voilà l'homme dont les services sont restés dans toutes les mémoires, comme ceux d'un heureux et libéral initiateur. Là comme ailleurs, la Révolution vint jeter ses entraves et porter le trouble et la violence. Après avoir tenté de lutter quelque temps, il dut s'incliner devant la destitution que prononça Dumouriez (8 juin 1792); quelques mois après, il s'aperçut que, par le fait même des Français, sa vie n'était plus en sûreté à Constantinople; il s'échappa à cheval sous l'escorte de trois officiers russes et d'un de ses fidèles Al-

banais ; encore fut-il poursuivi par une troupe de « patriotes. » Il emportait un manuscrit grec, une suite de pierres gravées antiques et les objets qu'il avait recueillis en Troade et au tombeau d'Achille. Il se réfugia en Russie : Catherine II ne lui fit pas trop sentir une rancune qui eût été assez légitime ; Paul Ier eut pour lui de vifs retours d'amitié. Rentré en France en 1802, malgré l'exemple de Talleyrand et de Narbonne, ralliés au nouveau régime, il resta fidèle à ses premiers maîtres et ne profita de son retour que pour reprendre ses études forcément interrompues et publier le second volume de son *Voyage pittoresque en Grèce*. La Restauration lui rendit sa place à l'Académie des inscriptions et à l'Académie française ; il n'en jouit pas longtemps ; il mourut des suites d'une attaque d'apoplexie aux eaux d'Aix-la-Chapelle le 20 juin 1817. M. Léonce Pingaud, dans une exposition très claire et très élégante, a rendu avec justesse l'agréable physionomie de Choiseul-Gouffier ; bien qu'il s'étende sur l'ambassade à Constantinople, il reconnaît qu'elle n'a guère porté de fruits ; le dépôt des affaires étrangères lui a fourni sur cette partie les renseignements les plus sûrs. « Sur le même théâtre et dans un autre ordre d'idées et de faits, il a été, dit-il, « un précurseur ; » il a illustré une tradition qu'ont recueillie les savants français et tant d'autres de l'étranger. » Voilà la vraie gloire de Choiseul-Gouffier, voilà pourquoi la patrie doit conserver son nom avec honneur.

VICTOR PIERRE.

Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794), par HENRI WALLON, membre de l'Institut. Tome Ier, *la Vendée ;* tome II, *l'Ouest et le Sud-ouest*. Paris, Hachette, 1889, 2 vol. in-8 de IX-488 et 502 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Depuis que M. Wallon a porté sur l'histoire de la Révolution le principal effort de ses études, il a rendu à ceux qui la pratiquent deux signalés services. Par son *Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris*, il a complètement levé le voile qui couvrait encore cette institution républicaine ; il nous l'a montrée dans son fonctionnement quotidien ; il a nommé, qualifié, classé les juges et les victimes ; il a permis à tous de pénétrer dans ce sinistre sanctuaire et d'y faire librement les recherches que la curiosité et la pitié peuvent suggérer. Puis, il a passé à l'histoire du prétendu fédéralisme (2 vol. in-8) ; il a dû sortir de Paris, se renseigner auprès des archives départementales, consulter, interroger les documents locaux, et, de toutes ces pièces recueillies en lieux si divers, il a composé un tableau d'ensemble.

L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui est le complément de son œuvre comme il est la suite de sa seconde étude. Est-ce connaître la justice révolutionnaire que de ne l'avoir vue en action qu'à Paris ? L'esprit de

violence et de cruauté a couru tout le territoire ; il est vrai que c'est Paris qui l'a soufflé. Il faut s'attacher aux pas de ces « missionnaires » républicains ; il faut avec eux voir se dresser les tribunaux et les commissions révolutionnaires ; il faut signaler et compter leurs victimes. Tâche immense ! M. Wallon rappelle avec un noble sentiment de justice et de reconnaissance que M. Berriat Saint-Prix, conseiller à la cour de Paris, l'avait le premier entreprise et que, « au point de vue de l'exactitude du détail, rien n'approche de son livre, rien ne dispense de le consulter. » Ceux qui sont venus après lui, avant de continuer son travail, se sont instruits à ses méthodes. Comme lui, M. Wallon ne s'est pas borné aux archives générales du palais Soubise ; il est allé de sa personne interroger les dépôts de province et leur arracher leurs secrets.

Mais que de travaux sur cette histoire révolutionnaire la province nous a déjà envoyés ! En regard d'écrits brillants publiés à Paris, combien d'autres ont surgi des départements, écrits plus modestes, moins littéraires, mais sans lesquels telle histoire retentissante n'eût pas été possible et qui survivront à ceux mêmes qui les ont exploités ! C'est dans ces livres-là que se cachent les précieuses sources de la grande histoire à venir. Aussi, sommes-nous heureux de voir M. Wallon citer au bas de ses pages tant d'ouvrages de cette sorte ; il les cite, il les extrait parfois, mais il les contrôle toujours, et, en même temps qu'il les fait connaître à un public trop occupé ou trop distrait, il signale cette sorte de mouvement unanime qui porte tant d'esprits à une étude vraiment scientifique de l'histoire de la Révolution française.

Sauf une centaine de pages consacrées à un examen général des missions des représentants dans les départements et près des armées (15-107), l'auteur a réservé ce premier volume à la guerre de la Vendée. C'est l'objet de six chapitres. Il nous montre d'abord ces premiers généraux, fils des émeutes parisiennes, Santerre, Rossignol, Ronsin, Léchelle, bons à se faire battre, bons surtout à déconsidérer toute armée placée sous leurs ordres ; le pis, c'est que bientôt des généraux comme Kléber et Marceau durent obéir à ces pauvres sires. M. Wallon aborde ici la question des représailles vendéennes ; il a voulu être juste ; il l'a été. Mais si les Vendéens ont eu quelques excès à leur compte, que d'actes de générosité, que d'actes de pitié ! Comme on sent bien qu'il s'agit de soldats chrétiens et humains ! Les chapitres suivants sont le plus lamentable nécrologe comme l'acte le plus terrible d'accusation contre les généraux, contre les comités, contre la Convention : M. Wallon ne distingue pas, et il a raison. Il faut lire ces pages sinistres où les vaincus sont continuellement fusillés par centaines, tantôt sur l'ordre des commissions, tantôt des généraux, tantôt des représentants en mission ! Que d'émules à Carrier ! C'était sa défense, s'il eût été pos-

sible d'en tolérer une, et c'est celle même qu'il fournissait. M. Wallon a rassemblé là, non par artifice, non par des condensations de phrases ou par des généralisations hardies, mais en se bornant à dérouler jour par jour le récit, des accumulations de crimes qui font dresser les cheveux. Regrettons les représailles vendéennes ; mais, à les mesurer aux coupes réglées qu'enduraient leurs villes et leurs villages, n'est-ce pas trop dire que de donner ce nom à quelques excès particuliers ?

Le chapitre V est consacré aux tribunaux et aux commissions militaires de Niort, de Noirmoutiers, des Sables, de Fontenay, de La Rochelle, de Rochefort. A Rochefort, j'eusse aimé que M. Wallon n'oubliât pas le nom de ce Victor Hugues, ancien boulanger à Saint-Domingue, qui, nommé le 7 août 1793 gouverneur de la Guadeloupe, mais empêché par la croisière anglaise de se rendre à destination, occupait ses loisirs à organiser, avec Laignelot et Léquinio, un tribunal révolutionnaire, y devenait accusateur public, et, soit à Rochefort, soit à Brest où il passa ensuite avec ses dignes acolytes, faisait dresser ce qu'il appelait « la sainte guillotine » pour les officiers de la marine. C'est le même homme qui, sous le Directoire, sera nommé gouverneur de la Guyane, qui conservera son poste sous le Consulat et pendant quelques années de l'Empire, et qui, après avoir fait sa cour à Billaud-Varennes, déporté, la fera plus tard avec la même aisance à Mme Bonaparte, la femme du Premier Consul.

De même, au chapitre VI (*Représentants en mission au nord de la Loire*), M. Wallon n'a-t-il pas trop facilement cru sur parole (p. 435) le général Brutus Hugo, père du poète ? M. Albert Duruy avait eu la même confiance. Cependant, des recherches très minutieuses, comme il les fait toujours, de M. Alfred Lallié (*La Commune de Bouguenais et la Garnison du château d'Aux*) démontrent que le général s'est attribué dans ses mémoires un plus beau rôle que ne lui en accordent les documents officiels, et que le brigadier Muscar était assez digne des généraux et des républicains de ce temps-là. Dans l'ouvrage même de M. Wallon (p. 272 en note), je lis ces lignes extraites du rapport de la commission des Vingt-et-un sur Carrier : — « A Rosé-Saint-Pierre et Saint-Jean de Bouguenais, deux seuls monstres, Baillevaise (lire peut-être : Beilver) et Muscar ont fait périr arbitrairement plus de huit cents individus, tant hommes que femmes... Même atrocité à Paimbœuf. » Voilà de quoi aider à contester la véracité du général Hugo.

Le deuxième volume est consacré aux régions de l'ouest et du sud-ouest (Bretagne et Normandie ; Loiret, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire et Indre ; Vienne et Haute-Vienne, Corrèze et Creuse ; Charentes et Dordogne ; Gironde, Bassin de la Garonne, Région des Pyrénées, Montpellier et Nîmes). Si l'on lit de suite ces deux volumes, la continuité de ces cruautés, de cette tyrannie, de cet arbitraire se répétant forcément

à chaque page, fatigue l'esprit le mieux trempé; mais cette impression même nous donne une idée du poids dont ces proconsuls pesaient sur la France, de la généralité de leur action, de l'identité de leurs procédés. Nous n'avons pas ici à établir l'échelle de leurs cruautés; à montrer des commissions ou des tribunaux moins sévères ou plutôt moins injustes dans tels endroits, tandis que, dans d'autres, ils assouvissent à plaisir leur tyrannie. La Normandie, par exemple, est moins rudement traitée; la Gironde au contraire saigne sous le proconsulat de Lacombe : on y voit ceux qui l'autorisaient l'abandonner tout à coup après thermidor et se retourner contre lui. Ici, nous sommes sur un terrain assez connu; mais combien de départements pour lesquels nous n'avions encore que des lumières incertaines, qu'on oubliait et que notre ignorance exceptait pour ainsi dire de l'oppression universelle! M. Wallon y rappelle la lumière, et nous reconnaissons avec douleur que nulle partie de la France n'échappait à l'horreur de ces malheureux temps. Les prêtres apostats n'étaient pas des derniers à accepter cette tyrannie et à l'exercer : tels Laplanche, Paganel, Ysabeau, Musset, etc. M. Wallon donne Monestier comme homme de loi (p. 307), et député de la Lozère; n'a-t-il pas confondu avec son homonyme, député du Puy-de-Dôme, né à Clermont-Ferrand, et qui y devint curé et chanoine? Et n'est-ce pas celui-ci qui, soit en Lot-et-Garonne, soit à Tarbes, imita si parfaitement la violence de ses collègues?

Dans les Côtes-du-Nord (p. 33), M. Wallon cite la touchante histoire de Mme Taupin (et non pas *Topin*, quoi qu'en disent quelques pièces officielles); l'un de ses petits-fils, membre de la Compagnie de Jésus, m'a communiqué naguère sur son héroïque grand'mère une complainte bretonne que j'ai eu la satisfaction de reproduire : Taupin, son mari, déporté à la Guyane, s'en était évadé; il revint mourir en France, en chouannant, et les armes à la main : c'était en 1800. — A Rouen, le 7 septembre 1794, on met à mort l'abbé d'Anfernet de Bures; mais ce fut le seul prêtre qui, dans cette ville, monta sur l'échafaud, et il fallut l'intervention du député que M. Wallon ne nomme pas pour que cette condamnation fût prononcée et exécutée. Divers interrogatoires de prêtres insermentés rompent par leur noblesse et leur fermeté l'inévitable monotonie de ces nécrologes; ainsi, dans le Bassin de la Garonne, Pombat, Desmazes, Palangié, les frères Boscus (328-336). En revanche, après M. Berriat Saint-Prix, M. Wallon nous offre sur la mission Pinet et Cavaignac à Bayonne les plus tristes détails.

L'espace nous manque pour nous étendre sur chaque partie de ce long et consciencieux travail : ce que nous avons dit suffit à le recommander à tous les hommes studieux. Un prochain volume nous donnera sans doute les régions de l'Est et du Sud-Est : la matière n'y manquera pas. Disons en terminant que cette publication a une opportunité

toute particulière, non pas à cause de cette année du centenaire : craignons les livres qu'elle produira; mais à cause de publications analogues et sur le même sujet que nous promet la *Société de l'histoire de la Révolution*. Il est bon que, d'avance, les pièces aient été compulsées, étudiées, de manière à nous fournir un contrôle sur celles qu'on nous promet.

VICTOR PIERRE.

La Vendée angevine. *Les origines, l'insurrection (janvier 1789-31 mars 1793)*, d'après des documents inédits et inconnus, par CÉLESTIN PORT, membre de l'Institut, archiviste de Maine-et-Loire. Paris, Hachette, 1888, 2 vol. in-8 de xv-448 et 412 p. — Prix : 15 fr.

De l'aveu même de l'auteur, ce livre est destiné à combattre, et, s'il se peut, à détruire ce qu'il nomme la « légende » de la Vendée. Aux récits des mémoires contemporains, aux souvenirs des acteurs et des témoins de la grande guerre, il entend substituer l'histoire écrite d'après les documents officiels conservés aux archives. Est-il bien sûr que ces documents-là soient les plus dignes de créance? A priori, je me méfie des narrations officielles, presque toujours intéressées à déguiser la vérité, et j'estime que les rapports des administrateurs de districts ou de départements, les témoignages des patriotes plus ou moins molestés par les Vendéens, s'ils peuvent être consultés avec fruit, — et je rends hommage ici à M. Célestin Port, qui en a publié, comme pièces justificatives, un grand nombre à la suite de ses deux volumes, — ne doivent pas cependant être acceptés sans contrôle.

A tout prendre d'ailleurs, modifient-ils autant que se l'imagine l'auteur l'opinion qui a cours sur les origines de la Vendée angevine? Sauf quelques rectifications sur le rôle plus ou moins actif joué au début du soulèvement par certains personnages, ils nous semblent, au contraire, la confirmer. On a toujours dit que l'insurrection vendéenne a été plus religieuse que politique. Les documents cités par M. Port l'établissent surabondamment. Ni les populations ni même le clergé de l'Anjou n'avaient été hostiles au mouvement réformateur de 1789. Beaucoup de gentilshommes mêmes, et, parmi eux, les premiers chefs des insurgés, Bonchamps et d'Elbée par exemple, en avaient partagé les espérances. La constitution civile du clergé seule les jeta dans l'opposition, et souleva les habitants croyants de cette province contre la violence faite aux consciences. Que demandaient-ils autre chose que le retour de « nos bons prêtres, » que le libre exercice du culte catholique dans lequel leurs pères étaient morts et où ils avaient été eux-mêmes élevés? L'auteur donne en entier une lettre du curé de Notre-Dame de Cholet, Rabin, ancien constituant, lettre admirable de logique et de modération, qui établit clairement la revendication des prêtres et des fidèles. « Nous n'avons pas fait le serment, disait-il, mais nous protestons que notre refus n'a eu pour motif et pour principe que

la réclamation impérieuse d'une conscience avec laquelle vous savez qu'il n'est pas facile de transiger. » Malgré cette protestation, Rabin, dont le seul crime était d'avoir célébré la messe en plein air, devant de nombreux assistants, — il le fallait bien puisqu'on était chassé des églises, — Rabin fut dénoncé, poursuivi, empoigné. Les prêtres réfractaires étaient hués par la populace des villes, traqués par les gardes nationaux. Ceux-ci ne se contentaient même pas de faire la police dans leur département; quand les administrateurs leur semblaient trop tolérants, ils s'arrogeaient le droit d'aller, sans mandat, opérer dans les maisons suspectes d'un département voisin des perquisitions et des arrestations, témoin l'expédition des gardes nationaux de Maine-et-Loire contre le couvent des missionnaires de Saint-Laurent-sur-Sèvre, situé en Vendée.

Ce sont ces violences contre les prêtres insermentés, ces interdictions brutales du culte catholique qui aliénèrent d'abord, ameutèrent ensuites les religieuses populations de cette contrée. Le mécontentement fut accru par l'augmentation et l'inégale répartition des impôts contre lesquelles les directoires réclamaient en vain; il fut poussé à bout par le tirage au sort, qui fut la raison déterminante et l'occasion de l'explosion. Nous ne voyons pas d'autres causes à l'insurrection vendéenne que ces trois-là. M. Célestin Port dit bien qu'il y eut dans les campagnes des menées des émigrés; mais il ne nous paraît pas en donner la preuve. Ce sont des présomptions que les faits, croyons-nous, ne confirment pas. L'émigration, au début, ne se préoccupait guère de la Vendée; elle en ignorait l'existence; elle ignorait les noms de ses chefs, et dans les correspondances des émigrés qu'il nous a été donné de dépouiller, on attribue presque toujours à un certain Gaston les exploits des Bonchamps et des Cathelineau.

M. Célestin Port, dans la préface qu'il a mise en tête de ses deux volumes, raille les « traditions factices, » les « relations prétentieuses, » les « fadaises, » les « déclamations à la romaine » des historiens royalistes de la Vendée qu'il qualifie ironiquement de « prophètes » et de « rapsodes en prose. » Est-il bien sûr d'échapper lui-même à tout reproche de ce genre? Les lecteurs jugeront en lisant les lignes suivantes, par lesquelles il termine sa préface : « A toi, dans mon humble cœur, je dédiais ce livre, ô toi en qui vivent toute notre âme et tout notre être, toi qui as créé la patrie, régénéré la famille, purifié le temple, attendri toute loi, brisé toute servitude, et d'un seul coup, en rendant au travail son honneur et sa liberté, renouvelé le monde, ô maîtresse de justice, ô Révolution, bonne mère! »

Il nous semble, qu'en fait de « légende » et d' « imaginative, » M. l'archiviste de Maine-et-Loire n'a rien à envier à aucun écrivain catholique. Parler de la Révolution « bonne mère » aux descendants

des victimes de Turreau, de Grignon et de Carrier, en vérité c'est un comble.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Louis de Frotté et les insurrections normandes, 1793-1832, par L. DE LA SICOTIERE. Paris, Plon et Nourrit, 1888, 3 vol. in-8 de XXXI-623, 812 et 55 p. avec 2 gravures et 1 carte. — Prix : 20 fr.

Le grand travail que nous présentons aux lecteurs du *Polybiblion* est l'œuvre de toute une vie. L'auteur, M. de la Sicotière, s'est attaché à son héros : Frotté, aux compagnons de Frotté : les chouans, au pays des chouans de Normandie : la Basse-Normandie, et plus particulièrement les trois départements actuels du Calvados, de l'Orne et de la Manche; avec amour et avec persévérance. Leur histoire avait été fort négligée (p. 6) ; très peu de documents spéciaux, et encore ceux qui existaient demandaient-ils à être consultés « avec une extrême précaution » (p. 9). Sur cette sorte de table rase, M. de la Sicotière a élevé un monument. Il en a été chercher les pierres partout avec une patience infatigable. Les documents nouveaux abondent, et cette richesse est telle qu'elle relègue au second plan la rédaction de l'œuvre. L'auteur a tellement vécu avec les acteurs du grand drame qu'il s'efface devant eux. Ils agissent, ils parlent, ils écrivent. Il n'est là pour ainsi dire que pour coudre le récit, expliquer la situation, nous mettre en rapport avec tout et avec tous. A cela, ajoutez une conscience tellement soucieuse de l'impartialité que, pour quelques-uns et à tort, elle pourrait paraître excuser ce qu'elle condamne et exalter ce qu'elle réprouve. Vivant sur le terrain même où se sont déroulés tous ces glorieux et douloureux événements, n'ayant négligé, autant que possible (et Dieu sait si ceux qui n'ont pu apporter une pierre à l'œuvre lui ont dit leurs regrets), aucune source générale ou locale, M. de la Sicotière a tracé un tableau dont l'ensemble est vrai, si tant est qu'il y ait quelques détails à retoucher.

Marie-Pierre-Louis de Frotté naquit à Alençon le 5 avril 1766. « Bouillant, indiscipliné, opiniâtre, mais fier et sensible » (p. 5) : voilà son portrait. Ajoutez ce trait : « adroit aux exercices du corps, hardi jusqu'à la témérité, il aimait et cherchait les aventures » (p. citée). Son éducation et son instruction se ressentent des aventures qui les traversent. En 1781, il est sous-lieutenant surnuméraire à Lille, au régiment de colonel-général infanterie, régiment qui, « honneur tout français, marchait le premier au feu » (p. 17). Dix ans après, il n'était que lieutenant. La première campagne qu'il fit fut celle de l'armée de Condé, en 1793, comme simple volontaire. Mais la Vendée l'attirait, et il s'embarqua à Ostende pour Londres. Là il retrouva une amie, Mme Atkyns, qu'il avait connue à Lille, et dont le dévouement pour la

Reine et pour Louis XVII avait puissamment échauffé celui de Frotté. Délivrer Louis XVII et lever un parti royaliste en Normandie; pour cela s'appuyer sur les Anglais, se faire recommander de Puisaye, puis enfin partir pour la Normandie, avec le grade de lieutenant-colonel, muni des instructions du comte d'Artois et des promesses écrites de Windhom; voilà sa vie pendant quatorze mois, du 1er décembre 1793 au 31 janvier 1795. A son arrivée sur la « terre promise, » il tombe dans la dernière affaire que le parti royaliste soutint dans les Côtes-du-Nord. Boishardy venait d'accéder à la trêve conclue pendant les conférences avec Charette. Il fut envoyé près du Vendéen pour s'enquérir sur place des motifs véritables de ces négociations. Lisez le tableau de la Vendée, tracé par Charette et reproduit par Frotté; c'est une page qui fait le plus grand honneur aux deux chefs. Les conférences sont décrites par Frotté dans ses Mémoires, dans son rapport au Roi, et dans sa correspondance intime avec Mme Atkyns. Quand le traité fut conclu, Frotté partit pour la Normandie, où il organisa sa première campagne.

Son quartier général fut le Bocage, c'est-à-dire les arrondissements de Domfront dans l'Orne, de Mortain et d'Avranches dans la Manche, et de Vire dans le Calvados. Les causes immédiates du soulèvement se retrouvent parmi les trois éléments de la Société, la levée des trois cent mille hommes, le passage en Normandie de l'armée vendéenne, l'émeute de Flers et le siège de Granville. Enfin, M. de la Sicotière nous raconte ce qu'étaient le parti et l'armée de la République et ce que furent les premiers troubles antérieurs à la prise d'armes, de mars 1794 à mai 1795.

Dans toutes ces affaires de la première guerre (1795-96), attaque du Teilleul, La Lande Patri, Villechien, Landisacq, Le Clos Fortin, Léaupartie, Le Gast, Aunai, Mayenne, etc., il n'y eut aucun « coup brillant. » Ce sont de petits engagements, sans cesse renouvelés, où se dépensaient cependant plus d'intelligence, de vigueur et de sang, peut-être que dans de grandes batailles. Peu de victoires; des défaites comme celles de Mayenne, du Teilleul, de Barenton et de Tinchebray; quelques coups heureux; voilà le bilan. Est-ce tout? Non, l'ennemi perpétuellement tenu en haleine, et malgré toute sa puissance, ses canons, sa supériorité, tenu à distance, presque vaincu, et amené à traiter honorablement pour les Chasseurs du Roi. Frotté avait échoué, mais cinq mille hommes passablement vêtus et armés recevaient ses ordres; et de bons officiers s'empressaient de venir servir sous son commandement (p. 527). Stofflet et Charette écrasés, c'était le tour des Chouans (p. 528). Dumény fut chargé de négocier avec Frotté. Résister était impossible; traiter, semblait à Frotté une faute d'honneur et de courage. Il chargea le vicomte de Chambray de suivre les négociations et partit pour l'Angleterre, laissant une proclamation où ses sentiments de fierté et de douleur s'écrient tour à tour.

De retour en Angleterre, Frotté n'eut qu'une idée : garder son influence sur ses hommes par les décorations, les lettres et l'argent qu'il leur envoya ; essayer de gagner à sa cause les chefs et les armées républicaines et tout particulièrement Hoche ; enfin, reprendre les armes. Il fut nommé maréchal de camp et commandant en chef le 24 janvier 1797. Le comte d'Artois, littéralement empoigné par lui, promit de débarquer. Seul le gouvernement anglais restait froid. Le triomphe de la cause royale n'était rien moins que son but. Frotté partit quand même, sans argent, sans instructions, sans sympathies du gouvernement britannique et du gouvernement de Louis XVIII. Il débarqua à fin mars ou commencement avril 1797 et parcourut le pays pour se rendre compte de l'état des esprits. Tout était à la paix. Il poussa jusqu'à Paris pour se concerter avec les autres chefs de la chouannerie, ses amis ou ses compagnons. Il y était au 18 fructidor. Il dut se sauver rapidement jusqu'aux environs de Caen, à Coupigny. Mais la détente était partout, et malgré le renouvellement de persécution, produit par fructidor, la population n'eût pas suivi un mouvement vers les armes. Frotté repassa en Angleterre le 30 septembre 1797. La même vie d'efforts contrecarrés par les intrignes, et aboutissant à de vaines promesses, le retint pendant deux ans. Au loin, la Normandie s'agitait légèrement, sans ordres et sans suite. Frotté fut enfin envoyé en France par le gouvernement anglais.

Débarqué le 23 septembre 1799, Frotté se trouva bientôt en face du 18 brumaire et des soumissions de la Vendée, de l'Anjou, du Maine et de la Bretagne, tout seul face à face avec le tout-puissant Premier Consul. Le lion contre l'aigle. Ce dernier eut le dessus.

Après quelques combats sans importance, la défaite était définitive, la soumission forcée ; Frotté se rendit à Alençon. Là, sous le prétexte qu'il est plus de minuit et que les délais de l'armistice sont expirés (p. 486), on le saisit ; on l'amène soi-disant à Paris ; mais on s'arrête à Verneuil, et là on l'assassine. C'est avec raison qu'on compare la mort de Frotté à celle du duc d'Enghien (p. 501 et s.). Mais de telles catastrophes ne déshonorent que ceux qui les commandent. Le coupable, le voici : « Bonaparte à Brune, 29 pluviose (18 février) : Frotté a été pris avec tout son état-major. Dans le moment actuel, il doit être fusillé. »

Ce n'est plus dès lors aux passions des hommes, mais à l'histoire, à la légende, à la religion, au souvenir qu'il appartient. Sa mémoire ennoblit tout ce qu'il a connu et touché. Ses compagnons, les morts et les survivants brillent de son éclat. Et d'ailleurs, Frotté avait d'indignes amis. Tel qui sut se battre et qui « cuidoit » mourir (comme on eût dit au quinzième siècle), et qui ne sut pas vivre. Tant il est plus facile d'aborder la mort que de conduire la vie ! Mais combien aussi méritent

une mention particulière, pleine d'estime et d'honneur, le sage Chambray, le fidèle Moulin, le brave Commarque, et Lamberville et Sechiuroli, et tant d'autres, ignorés et braves, qui n'avaient d'autre souci, une fois rentrés dans leurs foyers, que d'oublier les hauts faits dont ils avaient été les acteurs (t. I, p. 11).

Après cette mort héroïque du grand chef normand, tout le reste n'est pour ainsi dire qu'un appendice. Peu à peu la vie se retire de tous les membres, et après quelques soubresauts, ils retombent inanimés. Sous l'Empire, il n'y a guères à citer que les arrestations de diligence dont l'affaire de La Papotière et celle de Quesnay furent les principales, et l'assassinat du baron d'Aché, triste continuation de l'assassinat de Verneuil; l'expédition du duc d'Aumont sous les Cent jours; enfin, même sous la Restauration, la conspiration du bord de l'eau, à laquelle prirent part quelques anciens Chasseurs du Roi. L'insurrection de 1832 n'eut qu'un bien faible écho en Normandie, et plus encore dans le cœur des fidèles légitimistes que dans le mouvement du peuple.

Il me reste à dire de ce livre que j'ai dû passer vingt traits curieux, laisser de côté bien des détails qui témoignent du soin minutieux apporté par l'auteur à son œuvre. Je dois aussi signaler une table excellente et commode qui forme le tome III, m'excuser près de nos lecteurs d'avoir été désigné, pour une fois, à la place de mes distingués collaborateurs, auxquels revenait le droit de parler de *Frotté*, et remercier M. de la Sicotière d'avoir permis au petit-fils d'un des plus fidèles amis de Frotté (t. I, p. 44) de rendre hommage à sa mémoire et à son historien.

BOURMONT.

La Vie de nos ancêtres, d'après leurs Livres de raison, *ou les Nîmois dans la seconde moitié du* XVII*e siècle, d'après des documents inédits,* par le docteur ALBERT PUECH, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Nîmes. Nîmes, Grimaud, 1888, in-8 de 460 p. — Prix : 7 fr.

La statistique ne se borne plus aujourd'hui à de sèches nomenclatures de chiffres. Elle a entrepris d'étudier, chez les divers peuples, ce qui constitue physiquement et moralement leur vie collective; et, sous le nom de « démographie, » elle veut créer une science expérimentale déterminant, de la manière la plus exacte, les éléments et les conditions d'existence propres aux moindres groupes professionnels et sociaux. Pratiquer de la sorte l'observation est chose excellente ; mais, en des sujets si complexes, comme c'est difficile ! Et, surtout lorsqu'il s'agit de sociétés depuis longtemps éteintes, combien il importe de ne pas s'arrêter à la surface, d'aller jusqu'au fond ! Fervent adepte de la méthode démographique, plus que personne M. Albert Puech en est convaincu. Aussi, voulant précisément nous montrer ce fond, pour le milieu nîmois, pour la vie nîmoise d'il y a deux siècles, est-ce jusqu'au

scrupule qu'il a poussé la préoccupation du vrai dans la recherche de ses traits essentiels et dans le contrôle des faits les uns par les autres. Quelles n'ont pas été et jusqu'où ne se sont pas étendues ses fouilles! Entre toutes les sources où il a puisé, les vieux actes de notaires et les papiers de famille lui ont fourni d'inappréciables trésors d'information. Parmi ses découvertes, signalons notamment cinq Livres de raison. Ils sont destinés à nous représenter, dans une ville qui comptait très peu de noblesse titrée et où ce peu ne brillait pas par la fortune, ce qu'étaient les classes les plus nombreuses, le monde des gens de loi, des bourgeois et du peuple. Deux nous viennent, l'un d'un modeste gantier, l'autre d'un fermier des biens de l'abbaye de Saint-Gilles. Un troisième fut tenu par un marchand de drap, lequel prospéra dans son négoce, au point de donner cent mille livres de dot à chacune de ses deux filles et de leur faire faire des mariages aristocratiques. Un quatrième eut pour auteur un avocat. Pour ceux-ci, M. Albert Puech s'en tient à de courtes citations ; mais, en revanche, il publie la meilleure partie du cinquième, document d'une réelle importance et même du plus grand prix. Pendant une soixantaine d'années, de 1654 à 1717, Étienne Borrelly, un notaire doublé d'un annaliste et d'un sage, y consigna, avec l'histoire de son foyer et l'état de ses affaires, des faits de chronique locale et régionale, des détails d'observation, toujours curieux et qui deviennent émouvants à partir de la révocation de l'édit de Nantes.

De cet ensemble de témoignages, M. Albert Puech s'est attaché à dégager les divers aspects de la vie nîmoise sous Louis XIV. Saisissants sont les constrastes qu'elle nous offre : d'abord un remarquable essor de prospérité; puis, à mesure qu'on approche de la fin, d'extrêmes souffrances. Nous voyons toute une ville industrielle d'alors, dans un bouillonnement incessant de passions et de plus en plus éprouvée par la violence des luttes religieuses, mais où marchands, artisans et compagnons gardent au moins, avec les bonnes mœurs domestiques, avec l'esprit d'économie et la pratique énergique du travail, cette paix des ateliers qui sera pour eux le gage d'un meilleur avenir. L'ouvrage se termine par une suite de notices qui achèvent d'éclairer le tableau. Grâce aux textes, pour la plupart inédits, qu'il a amassés dans ses recherches, le savant historien de Nîmes nous retrace par le menu l'état de sa population ouvrière, ses principales industries, l'organisation de ses corps de métiers; il nous initie au coût des principales denrées agricoles, au prix du blé et aux moindres détails de l'alimentation populaire; il nous dit ce que valaient les objets et articles d'ameublement, et va jusqu'à rappeler quel était le tarif des honoraires de notaire. Dans ce tableau économique, certaines coutumes sont mentionnées comme expression des mœurs, et la criminalité y a également

sa place. Si nous avions beaucoup d'études aussi consciencieuses que celles de M. Albert Puech, nous serions sûrs de retrouver dans la pleine réalité de ses conditions de vie et de pouvoir juger au vrai la France d'autrefois, à travers les diverses périodes de son histoire.

CHARLES DE RIBBE.

La Cour de Georges IV et de Guillaume IV. *Souvenirs d'un témoin oculaire, extraits du journal de Charles-C.-F. Greville, secrétaire du Conseil privé.* Traduits et annotés par Mlle MARIE-ANNE DE BOVET. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de VII-455 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Quinze premières Années du règne de la reine Victoria. *Souvenirs d'un témoin oculaire, extraits du journal de Charles-C.-F. Greville, secrétaire du Conseil privé.* Traduits et annotés par Mlle MARIE-ANNE DE BOVET. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-18 de 485 p. — Prix : 3 fr. 50.

Charles Greville fut secrétaire du conseil privé, de 1821 à 1861, pendant les règnes de Georges IV et de Guillaume IV, et au commencement de celui de Victoria. Il est mort en 1865, laissant à un ami le soin de publier son volumineux journal, dont la première partie s'étendant jusqu'à l'avènement de la reine Victoria, parut en 1875. Lors de sa publication, le journal de Greville a produit un certain scandale en Angleterre; nous l'accueillerons avec moins d'émotion, la plupart des personnages qu'on y voit figurer étant morts depuis longtemps, et ne nous intéressant pas directement. Greville note au jour le jour ses visites, ses dîners, ses conversations, les anecdotes qu'on lui a contées, les changements de ministères, les éternelles querelles des whigs et des tories, sans aucune prétention littéraire, sans souci des incohérences ni des contradictions, et avec la plus parfaite indifférence. Il se dit quelque part « dégagé des préjugés de parti, » et le prouve à chaque instant ; il n'a point d'opinion, il ne tient ni aux hommes ni aux choses, ne connaît ni désirs ni regrets, et, derrière les images fugitives qu'il reflète au passage, s'efface et disparaît. Mais ses relations de famille et ses fonctions même le mettaient continuellement en rapport avec une foule de personnages connus de la noblesse, de la politique, de la diplomatie, des lettres ou des arts. Il n'en est guère qui n'ait son portrait esquissé ou tout au moins son anecdote. Malheureusement, ces faits divers ne sont ni triés ni groupés, et les portraits remaniés à vingt fois, sous des jours différents, dans des attitudes diverses, manquent d'ensemble, et, qui plus est, de caractère. Si l'on en excepte Brougham, qui est pris sur le vif, les gens de marque dont les noms reviennent le plus fréquemment dans ces pages, Wellington, O'Connell, lord Grey, Talleyrand, Mme de Liéven, Peel, ne ressortent pas avec une physionomie bien distincte. La partie la plus curieuse de ce journal est assurément ce qui a trait à la personne et à la vie privée des deux derniers rois d'Angleterre, Georges IV et Guillaume IV, souverains peu sympathi-

ques assurément, mais dont la mémoire aurait pu être plus respectée par quelqu'un qui a mangé leur pain et vécu dans leur intimité. Greville les traite en ennemis personnels, quoiqu'on ne voit nulle part qu'il ait eu à se plaindre d'eux. Et quand ce flegmatique Anglais arrive à s'échauffer, on ne se douterait plus qu'il appartient au meilleur monde par sa naissance et par sa position : il devient de la dernière grossièreté. « Il n'est pas de plus méprisable, de plus lâche, de plus égoïste chien entièrement dépourvu de sens moral que ce roi, » dit-il de George IV. Il traite, ailleurs, Guillaume IV d' « âne bâté. » L' « espèce princière » lui « paraît fort inférieure, » et il ne serait pas fâché qu'il s'offrît « une bonne occasion pour voir s'il n'y aurait pas moyen de supprimer l'emploi royal. » De la part du secrétaire du conseil privé, un tel langage est au moins fort inconvenant.

Le second volume commence à l'avènement de la reine Victoria et nous mène, à travers plusieurs changements de ministères et la révolution de 1848, jusqu'au coup d'État de 1852 et à la mort de Wellington. Il diffère quelque peu du premier, quoique les commérages politiques et parlementaires y tiennent toujours la plus grande place. Cependant quelques portraits sont plus achevés, ceux de Melbourne, par exemple, de Peel, de Wellington et d'autres dont les noms nous sont moins familiers. Greville, qui n'était plus un jeune homme, avait longtemps pratiqué ces personnages : à l'occasion de leur mort, il a pris la peine de rassembler ses souvenirs et de formuler un jugement motivé sur l'ensemble de leur vie. Nous retrouvons ici, toujours aussi remuante et encombrante, la personnalité de Brougham. L'inépuisable érudition de Macaulay plonge Greville en de perpétuels étonnements. Louis-Philippe et le prince Louis Napoléon sont crayonnés d'après nature, et le petit Thiers est pris plus d'une fois en flagrant délit de hablerie et de rage envieuse. Sont à signaler aussi quelques anecdotes contées par Wellington ou sur Wellington à propos des campagnes de la Péninsule. Cette fois, la jeune reine a trouvé grâce devant le secrétaire de son Conseil privé qui ne parle d'elle qu'en excellents termes. Malheureusement la cour étant moins ouverte à ses amis politiques, Greville s'en tient lui-même plus à l'écart, et cette source de curieuses observations se tarit peu à peu. La traduction me semble élégante et fidèle, mais le livre aurait gagné à de plus amples coupures. De fréquentes notes aident heureusement à l'intelligence du récit. La table analytique qui termine le volume ne supplée pas à l'absence d'index général alphabétique. Les recherches sont rendues difficiles, sinon impossibles. C'est ainsi que le récit de la chute et de la mort de Peel et sa notice nécrologique, qui occupent une dizaine de pages du chapitre XIII, ne sont même pas signalés dans le sommaire. Comment les retrouver ?

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Les États-Unis contemporains, ou les Mœurs, les institutions et les idées depuis la guerre de sécession, par CLAUDIO JANNET, ouvrage précédé d'une lettre de M. Le Play. 4e édit. complètement refondue. Paris, Plon et Nourrit, 1889, 2 vol. in-18 de XLIII-350 et 381 p. — Prix : 7 fr.

Il est de mode aujourd'hui en France d'admirer presque sans réserves le système politique de la grande république des États-Unis; même dans le parti conservateur, cet état social, dominé par l'esprit démocratique, semble l'objectif vers lequel gravite fatalement la vieille Europe. En outre, le régime protecteur, appliqué en Amérique avec la dernière rigueur, apparaît comme le remède souverain à la crise économique dont nous souffrons. Nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de jalousie devant ce budget fantastique dont les excédents embarrassent les financiers de Washington. Avant de se laisser aller à des appréciations aussi optimistes, il serait bon d'y regarder de plus près, et à ceux qui ne peuvent traverser l'Atlantique pour sonder les arcanes de la Société américaine, nous recommanderons la lecture des deux volumes substantiels que vient de publier M. Claudio Jannet. C'est la quatrième édition d'un ouvrage qui parut d'abord en un volume vers 1873 et fit sensation, plus peut-être aux États-Unis qu'en Europe; les organes de tous les partis le discutèrent et s'accordèrent à le reconnaître pour une œuvre de bonne foi et sérieusement étudiée. A l'encontre de ce qui est généralement admis en France, sur la foi du livre de M. de Tocqueville, la constitution américaine ne fut pas toujours absolument démocratique ; les traditions des anciennes colonies anglaises lui léguèrent des principes tout différents; mais l'esprit philosophique du dix-huitième siècle pervertit l'œuvre des premiers législateurs en y introduisant le faux dogme de la souveraineté du peuple; dès lors, l'esprit religieux s'affaiblissant, le niveau moral s'abaisse et la corruption s'infiltre profondément dans toutes les couches de la hiérarchie gouvernementale. Une prospérité de surface peut encore, à distance, faire illusion ; mais, en réalité, les crises économiques sévissent avec plus de violence qu'en Europe; les budgets des États exploités par des politiciens sans vergogne aboutissent à la banqueroute ; les classes ouvrières livrées à toutes les rigueurs de la loi de l'offre et de la demande sont opprimées par les compagnies et les grands industriels ; les écoles sans Dieu produisent leurs fruits ordinaires, la débauche et la corruption; le socialisme, importé d'Allemagne, prospère et se développe sur les ruines des sectes protestantes émiettées à l'infini ; tel est le tableau que M. Claudio Jannet expose avec une remarquable vigueur de touche et en s'appuyant sur des faits et des témoignages irréfutables. Comme conclusion, le savant auteur se demande s'il faut désespérer de l'avenir de cette grande République que d'aucuns veulent nous proposer comme modèle. Non, se répond M. Claudio Jannet, ca

voici une force régénératrice qui grandit de jour en jour et tend de plus en plus à prendre la direction du travail social qui s'opère au sein de la démocratie américaine : c'est la religion catholique, d'abord persécutée et pratiquée seulement par les émigrants irlandais et franco-canadiens ; aujourd'hui elle est arrivée à grouper le huitième de la population totale. C'est désormais une puissance avec laquelle il faut compter et qui luttera énergiquement contre les germes de décomposition dont cette jeune nation est infectée. De là viendra sans doute le salut par la substitution du dogme de la souveraineté divine au dangereux sophisme de la souveraineté du peuple. Nous avons essayé de résumer en quelques mots les grands enseignements qui ressortent des deux volumes que nous avons sous les yeux; puissions-nous avoir inspiré à nos lecteurs, surtout à ceux qui se piquent de suivre les évolutions de la politique contemporaine, l'envie de les lire attentivement, de les méditer, et d'en tirer profit. COMTE DE BIZEMONT.

La Famille de Madame de Sévigné en Provence, par le marquis DE SAPORTA. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de 404 p. avec deux portraits. — Prix : 7 fr. 50.

La Provence nous apporte au sujet de Mme de Sévigné toute une œuvre documentaire, un livre original où abondent des souvenirs intéressants de famille : d'abord sur M. et Mme de Grignan, puis sur Mme de Simiane, et, après celle-ci, sur la jeune Mme de Villeneuve-Vence, ayant beaucoup des grâces épistolaires de son arrière-grand'mère. M. le marquis de Saporta nous est un exemple qu'on peut réussir dans des genres très divers, être à la fois un savant de premier ordre et un lettré des plus experts en l'art de bien dire, explorer avec un égal succès ce qu'il y a de plus inconnu dans la flore préhistorique et ce qu'a de plus intime l'histoire de son pays. Érudit, il a le privilège de posséder des papiers domestiques pleins de cette histoire. Parmi ses devanciers, en même temps qu'une longue lignée de doctes personnages, il compte de vaillants soldats dont deux servirent, non sans éclat, sous M. de Grignan. Aussi, nul mieux que lui n'avait mission de nous dépeindre au vrai le gendre de Mme de Sévigné, et grande est dans ses esquisses la place qu'il lui a donnée. Ne nous en plaignons pas; car M. de Grignan nous vaut, sur la Provence militaire de la fin du dix-septième siècle, notamment sur le premier et difficile travail d'organisation de ses milices, de vivantes études, desquelles sa figure se détache avec des caractères qui lui font honneur. Nous oublions les prodigalités, les excès de faste, qui le firent se ruiner et ruiner l'avenir de sa race, pour ne voir que ses mérites d'homme de gouvernement et d'administration, son infatigable activité, sa ferme et prudente conduite dans de critiques circonstances, au milieu de l'effervescence où jeta le parti pro-

testant la revocation de l'édit de Nantes, puis quand éclata l'insurrection des Cévennes; et plus tard, la bravoure par laquelle, âgé de soixante dix-huit ans, il s'illustra lors de la redoutable invasion de la Provence par les Austro-Piémontais, que soutenait une flotte anglaise. Sa correspondance ministérielle et celle des généraux qui commandaient à Toulon, exhumées des archives de la guerre, ont permis à M. de Saporta de compléter par bien des détails inédits la dramatique histoire du siège de cette ville en 1707.

Mme de Grignan revit également sous nos yeux; mais c'est sur Mme de Simiane qu'il nous est dit le plus de choses neuves. Aux traits déjà connus de sa physionomie, dont on a souvent célébré le charme, en sont ajoutés d'autres, fournis, soit par lettres inédites d'elle, soit par son Livre de raison, qui font ressortir, avec les qualités séduisantes de son esprit et la bonté de son cœur, la force morale qu'elle déploya, le labeur auquel elle se voua, pour sauver les derniers débris de sa fortune. M. de Saporta la retrace et nous la montre en action à la manière des peintres d'intérieur. Sous sa conduite, nous la visitons dans son hôtel à Aix; en elle, nous contemplons à l'œuvre une grande dame, fidèle à ses traditions de famille, aimant les arts, et ornant par eux le foyer qu'elle s'est donné, mais n'étant pas moins une femme d'ordre jusque dans la décoration de son beau salon où se réunit la plus brillante société de la ville. Dans ce centre mondain, nous recueillons ce qui se dit, ce que la jeune Mme de Vence écrit à sa mère dans des lettres d'un gracieux badinage.

Comment, après avoir circulé à l'état de copies manuscrites parmi les intimes de Mme de Simiane, un jour, à l'insu de celle-ci, les lettres de Mme de Sévigné se trouvèrent-elles lancées dans la publicité? Quelles émotions, quel soulèvement ne provoquèrent-elles pas, surtout chez les dames d'Aix, se sentant piquées par les traits dont elles étaient parsemées sur leur compte? Et alors, par quelle diplomatie et quels manèges, toujours à Aix, un des familiers de la maison, Perrin, fils d'un gros marchand de la ville, mais plein d'ambition et de prétentions littéraires, persuada-t-il à Mme de Simiane que le seul moyen de se tirer du guêpier était de lui confier le soin d'une édition expurgée? M. de Saporta le raconte avec de curieux détails; et il constate combien peu le but fut atteint, à quel point jusqu'à sa mort Mme de Simiane, assaillie de plaintes, paya chèrement pour son repos le triomphe que cette publication devait valoir à la gloire de sa grand'-mère. Quant à Perrin, si pour lui non plus elle ne fut d'abord sans épines (et M. de Saporta nous en dit une venue de la famille d'un sieur Autrement, lequel avait été au service de Mme de Grignan), plus tard elle l'aida à se pousser assez haut, jusqu'à la charge de secrétaire du maréchal de Belle-Isle.

M. de Saporta traite à fond la question de l'authenticité des nombreux portraits attribués à Mme de Sévigné. Parmi ceux hors de débat, il met en première ligne, comme la représentant le mieux, celui de Mignard, que possède le comte de Luçay, héritier des Vence, et il nous en donne une reproduction exécutée par Braun. On sait que le portrait de Mme de Grignan s'est perdu ; mais Aix a conservé une toile où Mme de Simiane nous est représentée dans sa pleine maturité, ayant près d'elle une de ses petites-filles. Le volume en contient une excellente photographie. — Nous ne pouvons que signaler l'importante partie documentaire de la fin, et mentionner chez elle une correspondance du grand Condé avec un de ses intrépides compagnons d'armes, Mathieu de Castelar, dont la petite-nièce fut une des personnes du monde d'Aix que cultiva le plus Mme de Simiane: On le voit, grande est l'abondance des recherches et très variés sont les éléments d'intérêt qui recommandent le livre du marquis de Saporta. Aussi, est-ce avec reconnaissance qu'il sera accueilli par les fidèles de Mme de Sévigné et par ceux qui savent apprécier les fortes études historiques.

CHARLES DE RIBBE.

BULLETIN

Le Clergé et la Société actuelle, par l'abbé GEORGEL, chanoine et vicaire général d'Oran. Paris, Palmé, 1888, in-12 de 71 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit opuscule se divise en quatre parties. Dans la première, l'auteur fait un tableau assez noir, ce qui ne veut pas dire inexact, de la situation actuelle, et montre que la religion chrétienne seule peut y porter remède. Dans la deuxième partie, le rôle du prêtre dans le relèvement de la société est étudié et mis en lumière : l'avis de l'auteur est que le prêtre doit donner le bon exemple et s'abstenir de prendre part aux luttes politiques. La troisième partie nous fait voir que le prêtre a aujourd'hui perdu toute influence dans la société. Enfin, la quatrième partie pose une question : *A qui la faute?* à laquelle il n'est d'ailleurs pas répondu. Chacune de ces parties porte des titres sonores destinés à rappeler le fameux opuscule de Sieyès. Je crains d'ailleurs que l'opuscule de M. l'abbé Georgel n'ait pas le même retentissement et qu'il n'en sorte pas la révolution qu'il désire, qu'il espère peut-être. Je le regrette, car il est animé des meilleures intentions.

P. TALON.

Nouveau Traité des devoirs du chrétien envers Dieu, par F. P. B. Tours, A. Mame; Paris, Poussielgue, s. d., in-12 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage, déjà ancien, a été honoré d'une autorisation du conseil de l'instruction publique, en date du 9 août 1839, et de l'approbation de NN. SS. les archevêques de Paris et de Tours et de l'évêque de Langres ; les éditeurs ont jugé utile d'en donner une réimpression que justifie amplement l'excellence de ce livre. Son titre indique bien son objet. Tout d'abord, on y trouve de courtes prières pour la sainte Messe, puis une première partie : *De la connaissance et de l'amour de Dieu;* ensuite une seconde : *Des sacrements*

et de la prière. Chacune est subdivisée en de nombreux chapitres où la doctrine chrétienne est exposée et commentée avec exemples tirés de l'histoire biblique ou de l'Église et des questionnaires. Enfin treize chapitres sont consacrés aux règles de la bienséance et de la civilité chrétienne. Excellent manuel de la bonne éducation que les parents et les maîtres doivent aux enfants qui leur sont confiés. COMTE DE BIZEMONT.

Prescurtare de istoria sacra *en 47 de figuri, 70 relucrată după istoria sacra* a lui SCHUSTER-NEY de Dr FR.-J. KNECHT. Traducere românescă a lui JOSIF M. MALINOWSKI. Friburg in Brisgovia, Herder, 1887, in-16 de 86 p. — Prix : 0 fr. 50.

Si les images sont le livre du peuple, elles le sont aussi de l'enfance, sinon davantage. Avant même de savoir lire, les enfants aimeront à contempler les gravures représentant les principaux faits de l'histoire sacrée, ils se les graveront dans la mémoire, et en voudront connaître l'explication imprimée. On ne saurait assez multiplier les publications de ce genre. Plus le génie du mal s'évertue à corrompre les jeunes intelligences en leur arrachant la notion de Dieu, plus on doit faire d'efforts pour les en remplir, leur inculquer la parole de Dieu, leur faire connaître la vérité historique contenue dans les livres sacrés. C'est donc une heureuse idée qu'eut M. Knecht de donner aux enfants une bible illustrée et accompagnée d'un texte explicatif, très court et très simple. Le présent *Abrégé* est fait d'après l'œuvre allemande de Schuster-Ney, et traduit en langue roumaine par M. Malinowski. Les gravures sont d'une bonne composition; elles commencent par la création de l'homme et finissent par l'ascension de Notre-Seigneur au ciel. Mais, pour être utile aux enfants français, le texte qui les accompagne devrait être imprimé dans leur langue maternelle. A présent, il ne peut servir qu'aux familles roumaines. M.

Solemne session publica celebrada por la Academia barcelonesa filosofico-cientifica de santo Tomas de Aquino. Barcelona, Subirana, in-8 de 47 p.

Cette petite brochure espagnole reproduit les travaux présentés dans une séance solennelle de l'Académie de Saint-Thomas de Barcelone, tenue le 20 mars 1888 en l'honneur de son illustre patron. L'Académie de Barcelone, fondée en 1880, est présidée par M. Pou y Ordinas, bien connu en Espagne pour ses belles études sur le droit.

Le secrétaire général, M. Donadiu y Puignau, auteur de plusieurs essais très appréciés sur les diverses branches de la philosophie scolastique, a fait le rapport sur les travaux de l'Académie pendant l'année écoulée. Puis on a lu plusieurs essais ou pièces de vers avec intermèdes musicaux. Nous avons remarqué une bonne dissertation philosophique sur l'importante doctrine de saint Thomas : l'âme est la forme substantielle du corps humain. Elle est due à M. Gispert y Blay, recteur des écoles chrétiennes de Barcelone. A vrai dire, l'auteur s'occupe moins d'interpréter la formule du Docteur angélique que de défendre la spiritualité de l'âme contre les théories matérialistes de Büchner, qu'il paraît bien connaître. C'est un morceau bien pensé et bien écrit, dans lequel on trouve des considérations très solides et qu'il est bon de rappeler sans cesse à notre génération énervée par le positivisme. D. V.

L'Hydroquinone, *nouvelle méthode de développement,* par GEORGE BALAGNY. Paris, Gauthier-Villars, 1889, gr. in-18 de VI-26 p. — Prix : 1 fr.

Plus d'un amateur a dû, en voyant tant de réclames faites depuis un an au sujet de l'hydroquinone, se demander quel est ce produit si vanté. Beaucoup sans doute n'ont pas voulu en faire l'essai avant de connaître son rôle dans le développement des négatifs, chose très naturelle, car un amateur sérieux ne regarde pas le développement comme une opération machinale ; c'est là ce qui a conduit M. Balagny à nous donner les premiers renseignements sur son nouveau procédé. Cette brochure est donc d'un intérêt et d'une utilité incontestables pour tous ceux qui s'occupent de photographie. CH. D'A.

Procédés photographiques pour l'application directe sur la porcelaine, avec couleurs vitrifiables, de dessins, photographies, etc., par E. GODARD. Paris, Gauthier-Villars, 1888, gr. in-18 de VI-19 p. — Prix : 1 fr.

Cet ouvrage, comme nous le dit M. Godard dans son introduction, sert de complément à son traité pratique de peinture et dorure sur verre. Débarrassé de toute théorie scientifique, de toute digression, il ne comprend que la description des procédés mis en usage pour reproduire photographiquement, avec des couleurs vitrifiables, toute espèce de sujets sur la porcelaine ou la faïence. CH. D'A.

La Science anecdotique, *livre de lecture et d'étude,* par FÉLIX HÉMENT, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. Paris, Ch. Delagrave, 1889, in-12 de 142 p., orné de nombr. grav. — Prix : 0 fr. 90.

M. Félix Hément s'attache à faire connaître quelques-uns des principaux savants qui ont honoré l'humanité : Archimède, Galilée, Pascal, Newton, Franklin, Jouffroy d'Abbans, Cuvier, Arago et Foucaud. Après une courte notice biographique, il indique les découvertes dues à ces personnages. On peut croire que les intentions de l'auteur sont bonnes : il affirme que Galilée n'a pas été torturé par l'Inquisition, que l'esprit de Pascal a été dévoyé par l'abus des pratiques ascétiques, qu'Arago enfin s'est diminué en se mêlant aux agitations de la politique. Ces appréciations sont justes mais ne sont pas énoncées d'une manière assez nette pour laisser une impression précise dans l'esprit d'un jeune lecteur. La réfutation de la légende de Galilée est indiquée timidement, et les aberrations de Pascal sont qualifiées d'excès de piété, ce qui peut donner lieu à de fausses interprétations. De plus, l'esprit de méthode fait défaut, ce qui est toujours regrettable dans un livre scolaire. COMTE DE BIZEMONT.

Anne de Beaujeu. Les États de 1484. *Extraits de Brantôme, du Journal de Jehan Masselin, etc.,* publiés par B. ZELLER, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, répétiteur à l'École polytechnique. Paris, Hachette, 1888, petit in-16 de 180 p. et 9 grav.

Charles VIII. La Guerre folle. Le Mariage breton (*1485-1491*), par le même. *Ibid.*, petit in-16 de 188 p. et 23 grav.

Arques et Ivry. Le Siège de Paris par Henri IV (*1588-1590*), par le même. *Ibid.*, 1887, petit in-16 de 176 p. et 8 grav.

Henri IV, le Saint-Siège et l'Espagne. *L'Édit de Nantes et la Paix de Vervins* (*1594-1598*), par le même. *Ibid.*, 1888, petit in-16 de 184 p. et 9 grav.

Henri IV et Sully, Marie de Médicis (*1598-1601*), par le même. *Ibid.*, petit in-16 de 169 p. et 8 grav.

La Fin de Henri IV. Le Grand Dessein (*1604-1610*), par le même. *Ibid.*, petit in-16 de 174 p. et 7 grav. — Prix de chaque brochure : 0 fr. 50.

Nous avons indiqué en détail dans un précédent article (t. LII, p. 242) le plan adopté par M. Zeller et nous n'avons pas à revenir sur ce point. Des extraits de Brantôme et surtout du *Journal des États généraux de 1484*, rédigé par Jehan Masselin, doyen du chapitre de Rouen, ont fourni l'histoire d'Anne de Beaujeu. Mais pour être juste nous devons citer à côté de ces anciens chroniqueurs les noms de deux historiens modernes, MM. P. Pélicier et H.-F. Delaborde. L'*Essai sur le gouvernement de la dame de Beaujeu*, publié par le premier en 1882, l'important ouvrage que le second a récemment fait paraître sur l'*Expédition de Charles VIII en Italie*, ont permis à M. Zeller d'ajouter d'utiles renseignements aux récits de Brantôme et de J. Masselin. Il a aussi emprunté à d'autres sources la description du sacre et couronnement du roi Charles VIII à Reims, et celle de son entrée à Paris.

Le récit de la guerre folle et du mariage breton est tiré principalement des *Mémoires de Guillaume de Jaligny* et du *Panégyrique du chevalier sans reproche Louis de la Trémoille*, par Jean Bouchet. On ne s'explique pas bien la raison qui a fait donner la préférence presque exclusive à ces chroniqueurs pour une période renfermant deux événements aussi importants et nous eussions aimé à trouver quelques détails sur cette question à côté des trois notices sur Étienne de Vesc, Guillaume Briçonnet et Philippe de Commynes, qui accompagnent ces extraits.

Les quatre brochures suivantes nous conduisent jusqu'à la fin du règne de Henri IV, en laissant subsister quelques lacunes, qui seront sans doute ultérieurement comblées. Nous en avons déjà cité les principales sources, quand nous avons parlé du *Règne des Mignons* : la plus importante consiste dans les Mémoires-Journaux de l'Estoile, à côté desquels l'éditeur a placé des extraits de divers chroniqueurs, catholiques ou protestants, le tout devant caractériser les grandes époques du règne si agité de Henri IV. Nous croyons que, dans un recueil qui est évidemment destiné surtout à des enfants, on eût pu laisser de côté certains passages dans lesquels les anciens chroniqueurs donnent sur les projets amoureux du roi des détails trop circonstanciés et parfaitement inutiles. Nous devons aussi à nos lecteurs un aveu : dans notre précédent article, nous avions dit peu de chose des notices qui accompagnent ces extraits. Nous pensions que M. Zeller résumait les introductions composées par les meilleurs éditeurs des différents textes reproduits. Un examen plus minutieux nous a prouvé que le mot « résumer » n'est pas absolument exact ; car dans plusieurs cas M. Zeller se contente de copier textuellement, en faisant ici et là quelques coupures dans le texte original. Nous n'entendons pas blâmer ce procédé expéditif, qui convient, en somme, fort bien au caractère de cette publication ; mais il ne faudrait pas négliger d'indiquer la source de chaque notice. Celle qui est consacrée à Pierre de l'Estoile constitue, sauf les quatre dernières lignes, un emprunt à l'article relatif à cet auteur dans la *Nouvelle Biographie générale* de Didot (t. XXX, p. 980). Relevons en terminant une petite erreur bibliographique : les *Mémoires du duc d'Angoulême* se trouvent non dans le tome II, mais dans le tome XI de la collection Michaud et Poujoulat.

Nous insisterons encore sur la bonne exécution des gravures contenues dans ces petites brochures, très soigneusement imprimées et fort peu coûteuses.

A. L. V.

Vieux Papiers et Vieux Souvenirs, *1788. — Les Lettres de mon grand-père, 1789-1795. — Un Magistrat d'autrefois, 1795-1837,* par CH. THELLIER DE PONCHEVILLE, député. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwers, 1889, petit in-18 de XI-244 p. — Prix : 2 fr. 50.

En 1875, M. Ch. Thellier de Poncheville avait fait imprimer une partie de ce petit volume pour un cercle étroit de famille et d'amis. Les curieux l'ont recherché, les historiens l'ont cité; on lui a conseillé de le donner au public. Le voici avec le portrait de son grand-père, celui qui « incarcéré, évadé, émigré, repris, délivré, » réussit à échapper à la guillotine. La première partie nous transporte à Saint-Pol en Artois; barreau nombreux où nous trouvons Herman et Lanne, l'un président, l'autre juge du tribunal qui condamnera la reine Marie-Antoinette; puis à l'hôtel Soubise où loge M. le subdélégué. — *Les Lettres de mon grand-père* forment la deuxième partie : ces lettres furent échangées en 1826 entre J.-B.-B. Thellier de Poncheville, alors procureur du roi à Valenciennes et l'un de ses anciens camarades de Sainte-Barbe, M. l'abbé Aubrelicque, doyen de Montdidier. C'était un vaillant citoyen et un vaillant chrétien; nous le voyons d'abord sauvant des citoyens au péril de sa vie, puis se déclarant publiquement l'adversaire de la Constitution civile du clergé, au grand scandale de son confrère Le Bas, le futur complice de Robespierre (52-55). Sa vie se passe dans une lutte continuelle jusqu'au 21 janvier 1793; alors viennent l'arrestation, la fuite, l'émigration. Il faut lire toute cette seconde partie, palpitante d'intérêt; enfin, le 5 août 1795, le nom de Thellier fut rayé non sans peine de la liste des émigrés. C'était l'époque où l'on jugeait et condamnait Joseph Lebon. — La troisième partie a pour titre : *Un Magistrat d'autrefois.* A la suite du 18 brumaire, Thellier est nommé chef du parquet de Valenciennes; il y restera vingt-sept ans. Il y protège, malgré ses supérieurs, la liberté du culte; il fait enlever les tableaux et les insignes révolutionnaires; il défend la loi même contre la Régie. En 1815, sa conduite est héroïque contre le gouverneur, contre les alliés (p. 223), contre ses propres intérêts (p. 227). C'est un noble exemple que celui de ce magistrat d'autrefois, et il faut remercier son petit-fils d'avoir ajouté cette troisième partie à son premier recueil. VICTOR PIERRE.

Histoire de la Révolution racontée aux petits enfants, par CHARLES D'HÉRICAULT. 2e éd. Paris, Gaume, 1889, in-18 de X-292 p. — Prix : 2 fr.

Elle est destinée aux petits enfants, cette histoire; elle n'en sera pas moins utile à tous. A tous ceux qui ne savent pas, elle donnera des impressions justes; ceux qui savent y apprendront encore. M. Ch. d'Héricault a trop manié, dans le cours de sa vie littéraire, les hommes et les choses de la Révolution, pour qu'un livre comme celui-ci, fait par lui, ne porte pas un sceau particulier. Ses résumés sont vivants : il ne donne pas seulement des chiffres, des jugements : il cite le trait principal, et l'incruste dans la mémoire. De déclamation, point : quand on sait bien les choses, on n'a pas besoin de recourir à cette ressource des ignorants et des bavards. Le *Polybiblion* a déjà eu l'occasion de parler avec éloge de ce petit livre; le voici à sa seconde édition. M. Ch. d'Héricault me permettra-t-il de lui signaler une grosse erreur? Page 277, à propos des déportés de la Guyane : — « Savez-vous, dit-il, combien il y en eut qui purent résister? UN SEUL. » M. Ch. d'Héricault s'est-il borné ici à reproduire une phrase de M. Taine que celui-ci avait empruntée ailleurs? Je ne sais; mais, sur trois cent vingt-

huit prêtres ou laïques envoyés à la Guyane, il en est mort cent quatre-vingts avant le 18 brumaire; cent-huit revinrent en France; vingt-neuf réussirent à s'évader: onze s'établirent à la Guyane; total : cent quarante-huit survivants. M. Ch. d'Héricault me pardonnera cette rectification; ceux qui démolissent si bien les légendes ne doivent pas, à leur tour, en accréditer d'autres. — Plusieurs gravures, très intéressantes et choisies avec goût, accompagnent ce livre. VICTOR PIERRE.

La Duchesse de Berry, par CHARLES NAUROY. Paris, Vieweg, 1889, in-18 de 439 p. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré son titre, ce livre n'est pas une biographie de Mme la duchesse de Berry; sur l'ensemble de sa vie, on n'y trouvera que des dates et des indications sommaires. Il faudrait dire, pour être exact : *La Duchesse de Berry à Blaye.* C'est, en effet, sur cet incident que M. Ch. Nauroy a concentré ses recherches; il a tiré des Archives nationales la correspondance officielle du général Bugeaud. A vrai dire, il n'en résulte aucune révélation : on n'ignorait ni les égards que le général avait eus pour sa prisonnière, ni le triste et scandaleux acharnement du gouvernement contre elle. J'ai dit : les égards; oui, égards matériels; quant aux autres, la passion politique les avait supprimés. Ce rôle du ministre, d'un maréchal de France, d'un général, à propos de ce qu'on sait, est pitoyable et souvent ridicule : Bugeaud s'était complètement transformé en matrone. Livre de « curieux » pour des curieux, bien entendu. Il est des points délicats à propos desquels M. Ch. Nauroy fournit ou des notes ou des suppositions bien hasardées et par surcroît contradictoires : on voit bien qu'il n'a pas écrit son livre par sympathie pour la princesse dont le nom a fourni le titre. Dans l'appendice, l'auteur a placé une *Iconographie* de Mme la duchesse de Berry qui comprend deux cent-deux numéros. VICTOR PIERRE.

En Franche-Comté, *histoires et paysages,* nouvelle édition par XAVIER MARMIER. Paris, Victor Lecoffre, in-8 de VIII-369 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a près d'un demi-siècle, — en 1845 pour préciser, — M. Xavier Marmier publiait ses *Nouveaux Souvenirs de voyage. Franche-Comté,* œuvre charmante qu'il réédite sous le titre à peine modifié qui précède. Cette nouvelle édition, dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps (la première étant devenue rare) contient deux chapitres complémentaires : *Pontarlier* et *Féerie franc-comtoise.* Notons pour mémoire que ce dernier a paru, à quelques légères modifications près, dans des *Souvenirs de voyage et Traditions populaires* qui ont vu le jour pour la première fois pendant la même année 1845.

Si M. Xavier Marmier n'a pas inventé le mot *folk-lore,* il a fait mieux ; car longtemps avant la création et l'adoption par toutes les langues européennes de cette expression anglo-saxonne, M. Marmier contribuait puissamment—et il continue—à répandre en France le goût des traditions populaires en les recueillant sous toutes les latitudes, et surtout dans le nord de l'Europe. Nos folk-loristes d'aujourd'hui doivent donc le regarder comme l'un de leurs précurseurs. *En Franche-Comté* est une peinture délicieuse, toute simple, des mœurs patriarcales que l'on pouvait étudier jadis dans les montagnes comtoises, et que les chemins de fer ont fait à peu près disparaître, et cela sous forme de récits et d'excursions aussi rapides que pittoresques. Nous venons de parler de folk-lore : or, dans le présent livre, ce sujet n'est qu'effleuré, mais avec quelle grâce! Pourquoi donc

M. Xavier Marmier ne nous donnerait-il pas, quelque jour prochain, un recueil de contes populaires de sa province qu'il aime tant? Elle est si bien partagée sous ce rapport qu'il n'aurait que l'embarras du choix, dans le cas où il voudrait se limiter. Bien sûr, ce serait une perle de plus dans le riche écrin littéraire du sympathique académicien, et tout le monde, ses compatriotes surtout, ne pourraient manquer de lui en être reconnaissants.

SEQUANIO.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jean-Charles LORIQUET, neveu du R. P. Loriquet, S. J., dont le nom est resté célèbre, est mort le 16 février dernier dans sa 71e année. Depuis 1853, M. Loriquet avait été mis à la tête de la Bibliothèque et du Musée de la ville de Reims. Le dévouement et l'activité qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions feront certainement regretter sa mort. Sans compter le Catalogue du Musée qu'il dirigeait, imprimé par ses soins, on lui doit de nombreuses publications, parmi lesquelles nous citerons les suivantes : *Essai sur l'éclairage chez les Romains, ou Introduction à l'histoire du luminaire dans l'Église, suivie d'une note au sujet d'une lampe antique trouvée à Grand (Vosges)* (1853, in-8) ; — *La Belle du Cubri ; légende sparnacienne* (1854, in-8) ; — *Reims pendant la domination romaine, d'après les inscriptions, avec une dissertation sur le tombeau de Jovin* (1861, in-8) ; — *La Mosaïque des promenades et autres trouvées à Reims, étude sur les mosaïques et sur les jeux de l'amphithéâtre* (1862, in-8, avec 18 pl.) ; — *Marque pharmaceutique inscrite sur une fiole en verre appartenant au Musée de Reims* (1863, in-8) ; — *Des mots grigner, grincer, grimacer et rechigner, à propos de l'enseigne des quatre chats grignants et de celle de Rechignechat, à Reims* (1863, in-8) ; — *Papiers provenant de J.-B. Colbert et récemment acquis par la Bibliothèque impériale et par la Bibliothèque de Reims* (1863, in-8) ; — *Bibliothèque de la ville de Reims. Catalogue des imprimés. Belles-lettres.* Parties 1 et 2 (1867-1869, 2 vol. in-8) ; — *A-t-on calomnié le P. Loriquet en lui attribuant la phrase : Le marquis de Buonaparte, etc.* Réponse au journal « l'Intermédiaire » (1870, in-8) ; — *Le Cardinal de Bouillon, Baluze, Mabillon et Th. Ruinart, dans l'affaire de l'« Histoire générale de la maison d'Auvergne »* (1871, in-8) ; — *L'Instruction primaire à Reims,* note pour servir à l'histoire du progrès de l'instruction primaire en France (1874, in-8) ; — *Le Bureau des incendiés et les autres établissements de charité de M. de Talleyrand, archevêque de Reims* (1875, in-8) ; — *Les Tapisseries de Notre-Dame de Reims, description précédée de l'histoire de la tapisserie dans cette ville d'après des documents inédits* (1876, in-12) ; — *Tapisseries de la cathédrale de Reims ; Histoire du roy Clovis* (XVe *siècle*) ; *Histoire de la Vierge* (XVIe *siècle*). Reproduction en héliogravure par les procédés de la maison Goupil et Cie d'après les clichés de MM. Aug. Marguet et Ad. Dauphinot. Texte par Ch. Loriquet (1882, in-fol. avec 20 pl.) ; — *Robert Nanteuil, sa vie et son œuvre. Discours adressé à l'Académie de Reims* dans sa séance publique du 17 juillet 1884, suivi des opuscules de Nanteuil et de notes sur sa famille (2e éd. augmentée de documents inédits relatifs à sa succession, 1885, in-4).

— Les lettres viennent de faire une perte sensible en la personne de M. L. Ludovic DE PARSEVAL, mort le 23 février, à Marseille. Écrivain érudit, lettré habile, nourri à l'école des maîtres, il avait commenté, sous une forme originale, les diverses comédies de Molière traitant des médecins, et publié plusieurs ouvrages de médecine estimés.

— On annonce encore la mort de : M. ALLARD, auteur de poésies, mort

à Paris, à l'âge de 76 ans; — du R. P. BESSE, de la Compagnie de Jésus, mort à l'âge de 77 ans ; — de M. Antoine CAZENAVE, conseiller à la cour de cassation, auteur d'une *Étude sur les tribunaux de Paris, de 1789 à 1800.* (1873, in-8) ; — de M. Raoul FAUVEL, poète-journaliste, auteur de *la Neige tombe! Filles d'Alsace et de Lorraine,* et d'autres œuvres populaires ; — de M. Émilien HAMEL, professeur honoraire à la Faculté des lettres, mort à Toulouse, à l'âge de 79 ans ; — de M. le docteur Antoine-Léon LEGOUEST, ancien président de l'Académie de médecine et de la Société de chirurgie, né à Metz en 1820, auteur de nombreux travaux sur la médecine, notamment *le Service de santé des armées chrétiennes pendant la guerre des États-Unis,* mort à Paris, le 6 mars, à l'âge de 69 ans ; — de M. Émile LOUBENS, doyen des chefs d'institution du département de la Seine, né à Toulouse en 1799, auteur de nombreux ouvrages concernant l'enseignement, mort à l'âge de 90 ans ; — de M. Gabriel DE LURIEU, auteur dramatique, mort le 5 février, à l'âge de 86 ans ; — de M. Charles MARTINS, membre de l'Institut, ancien professeur au Collège de France, botaniste et météorologiste, né à Paris le 6 février 1806, auteur d'un grand nombre d'ouvrages traitant des sciences naturelles ou plus spécialement de botanique ; il fut l'un des fondateurs de l'*Annuaire météorologique,* mort le 7 mars, à l'âge de 83 ans ; — de M. Edmond SCHERER, sénateur inamovible, jadis professeur de théologie protestante à la Faculté de Genève, un des plus anciens rédacteur du *Temps,* mort le 16 mars à l'âge de 74 ans ; — de M. le colonel SOKOLOFF, auteur de divers ouvrages scientifiques, entre autres, d'un *Nouveau dictionnaire français-russe et russe-français* (1882, 2 vol. in-32), mort à Paris ; — de M. Jean-Louis RIVALLON DE LA CROIX DU TEMPLE, capitaine de frégate, né le 23 février 1819, à Châteauneuf (Loiret), auteur de divers ouvrages sur la marine, entre autres, *Du scaphandre et de son emploi à bord des navires* (1861, in-8 avec 2 pl.) ; *Cours complet de machines à vapeur.* 1re partie ; *Appareils employés pour la navigation* (2e éd., 1865, in-8, accompagné d'un atlas renfermant 27 pl. gravées); *Les Sciences usuelles et leurs Applications mises à la portée de tous. Arithmétique, Géométrie, Physique, Chimie, Mécanique, Navigation, Chemin de fer* (1873, in-8), mort à Brest, à l'âge de 70 ans ; — de M. WAST, romancier, mort à Ville-Évrard.

— A l'étranger, on regrette la mort : du Dr H. BREITINGER, professeur de philosophie à la Faculté de Zurich, où il est mort au commencement de mars ; — du Dr J. BROCK, professeur de zoologie à l'Université de Dorpat, mort le 20 février à Göttingen ; — de miss Susan COBBETT, fille du fameux William Cobbett, qui avait publié elle-même plusieurs ouvrages tels qu'un *Traité des verbes français,* morte à la fin de février, à l'âge de 81 ans ; — du Dr Heinrich VON DECHEN, illustre géologue allemand, membre de plusieurs sociétés savantes, et dont l'œuvre capitale est la carte géologique de la Prusse Rhénane et de la Westphalie au 1/80,000e, à la préparation de laquelle il consacra vingt-cinq années, mort à 89 ans, au commencement de mars ; — du Dr Philipp DITGER, mort le 3 février à Cologne, à 79 ans ; — de Mme Sabina DOLARO, qui eut comme actrice un certain succès et publia quelques volumes de vers, morte à New-York le 23 janvier ; — de M. George DUNCAN, qui, après avoir exercé la profession de libraire en Angleterre, s'était retiré en Amérique, et dont on cite l'agréable ouvrage intitulé : *Royal route or a ten days tour in Scotland;* — du Dr Alfred EDERSHEIM, Autrichien de naissance, mai qui termina son éducation en Écosse, dont l'*Histoire de la Bible* en sept vo lumes est assez estimée, mort le 16 mars 1889 ; — de l'économiste anglai Thomas Rowe EDMONDS, collaborateur du *Philosophical Magazine,* de l'*Artizan* des *Proceedings* de la Société de statistique ; — de M. Karl-August ERLER, pro

fesseur au Polytechnicum de Dresde, mort le 18 février; — du Dr A. Feist, privatdocent de philologie romane à l'Université de Marbourg, où il est mort le 18 février; — du poète alsacien Georges Gaglin, mort en février dernier à Rixheim, à l'âge de 77 ans; — du Dr W. Gass, professeur de droit canonique à Heidelberg, mort le 21 février, à 76 ans; — du chansonnier populaire J.-B. Geoghegan, mort à 74 ans, à Bolton, le 21 janvier; — du Dr R. Gscheidlen, professeur à la Faculté de médecine de Breslau, mort à 47 ans, le 4 mars; — de M. H. Krauss, professeur de philosophie à l'Université de Genève, mort le 23 février; — du Dr Gottfried Klaiber, mort le 12 février, à 92 ans; — du Dr A. Krohn, professeur de philosophie à l'Université de Kiel, mort le 24 février à Wiesbaden, à 49 ans; — du Dr Friedrich Krukenberg, professeur à la Faculté de médecine d'Iéna, mort au commencement de mars à Gera; — du major-général William-Nassau Lees, propriétaire du *Times of India*, orientaliste de valeur connu par son édition du Commentaire sur le Khoran de Zamakshari, et d'œuvres d'écrivains perses et arabes, mort à Londres le 9 mars, à 66 ans; — de l'écrivain Hermann Landau, mort à Prague, à 73 ans, à la fin de février; — du Dr Lüdemann, professeur à la Faculté de théologie de Kiel, mort le 18 février, à 84 ans; — du Dr Thomas Maguire, connu par ses études sur Platon, notamment par *The Platonic Idea* (1866) et dont les *Lectures on Philosophy* ont eu un certain succès, mort vers la fin de février; — du professeur Friedrich Müller, ex-directeur de l'Académie artistique de Cassel, esthéticien estimé, mort à Cassel le 9 février, à 88 ans; — du Révérend Josias Leslie Porter, président du Queen's-College de Belfast, depuis 1879, qui s'était fait un nom comme orientaliste; — du Dr Rauwenhoff, professeur à la Faculté de théologie de Leyde, mort à Meran, dans les derniers jours de février; — du cardinal Carlo Sacconi, qui occupa jadis la nonciature de Paris, homme aussi savant que pieux, mort à Rome le 25 février; — de M. Percy B. St John, auteur d'ouvrages d'imagination, tels que l'*Arctic Crusoe*, mort au commencement de mars, à 66 ans; — de M. Franz-Joseph Schild, un des écrivains les plus populaires de la Suisse, mort en février, à 67 ans; — de M. Michel Smirnoff, dont les travaux sur les sciences naturelles et sur l'anthropologie n'étaient pas sans réputation, mort en février à Odessa, à 41 ans; — de M. Henry Ecroid Smith, archéologue distingué, dont on cite surtout les *Reliquiae Isurianae* (1852) et les *Reliques of the Anglosaxon Churches of S. Bridget and S. Hildeburga at West Kirby* (1870), mort le 25 janvier à Middleham (Yorkshire), à l'âge de 66 ans; — du Dr J. Soyka, professeur à l'Université allemande de Prague, mort dans cette ville, à 44 ans, le 23 février; — de M. Wilhelm-Erik Svedelius, professeur à l'Université d'Upsala, mort le 26 février, à 73 ans; — du nouvelliste espagnol A. de Trueba, mort à Bilbao; — du Dr Vassilii Uljanin, professeur d'anatomie comparée à l'Université de Varsovie, mort au commencement de mars; — du Dr Karl Anton Wetterbergh, bien connu en Suède comme romancier sous le nom d' « Oncle Thomas, » mort à Stockholm le 31 janvier, à 85 ans; — de miss Mary Whately, auteur de plusieurs volumes, notamment sur l'Égypte, où elle est morte, à 66 ans.

Institut. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie a procédé le 1er mars à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Paul Riant, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Clermont-Ganneau a obtenu 16 voix, M. de Lasteyrie 14 et M. Courajod 5. Au second tour, M. Clermont-Ganneau a été élu par 31 voix contre 4 à M. de Lasteyrie et 1 à M. Courajod.

— *Académie des beaux-arts.* — Le 23 mars, l'Académie a procédé à l'élec-

tion d'un membre dans la section de peinture, en remplacement de M. Cabanel. Il n'a pas fallu moins de treize tours de scrutin pour arriver à un résultat. M. Henner a été élu par 19 voix contre 13 à M. J. Lefebvre et 4 à M. Detaille.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 1er mars, M. l'abbé Duchesne a lu une note sur le concile de Reims en 626, qu'il identifie avec le concile de Clichy. M. Philippe Berger a ensuite communiqué le résultat de ses recherches sur les monnaies des rois numides. — Le 8 mars, M. Oppert a entretenu ses collègues de ses observations sur la métrologie chaldéenne. M. d'Arbois de Jubainville a expliqué l'origine du surnom de Rhenogenos attribué au Gaulois Virdumarus. — Dans la séance du 15 mars, M. d'Arbois de Jubainville a communiqué une note sur la composition pour crimes et délits chez les Celtes et sur le sens du mot *præmia* dans César.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 mars, M. Lévy Bruhl a communiqué un travail sur la théorie de l'État, telle que Hegel l'a formulée. M. Baudrillart a entretenu l'Académie de la condition sociale des populations du sud-est de la France. — La lecture de M. Baudrillart a été continuée dans la séance du 9 mars. M. Courcelle-Seneuil a communiqué, dans la même séance, une étude sur le contrat de prestation de travail. M. Ducrocq a présenté une étude sur la législation qui régit la conservation des objets et monuments historiques. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 16 mars. M. P. Passy a ensuite entretenu l'Académie des taxes successorales en Belgique. — Dans la séance du 23 mars, M. Anatole Leroy-Beaulieu a communiqué un mémoire sur les juifs de Russie et la législation russe. Après l'achèvement de la lecture de M. Passy, commencée à la précédente séance, M. Baudrillart a continué la lecture de son travail sur les populations rurales de la Provence.

Livres mis a l'Index. — Un décret de la S. Congrégation de l'Index, en date du 17 décembre, condamne et proscrit les livres suivants : *Trattato di diritto internazionale* di Augusto Pierantoni, professore ordinario della R. Università di Roma. Vol. I. *Prolegomeni. Storia, dell'antichita al 1400.* Roma, Forzani e C., tipografi del Senato, 1881 ; — *El Espectador*, por Juan Montalvo. Tomo tercero, 15 de Marzo de 1888. Paris, libreria franco-hispano-americana, J.-Y. Ferrer, 1888 ; — *La Question sociale et les Partis politiques. Solutions scientifiques. Collectivisme et Progressisme*, par Fr. Horion, docteur ès sciences, médecine, chirurgie, etc., docteur spécial en sciences chirurgicales ; *(Decr. S. Off. Fer. IV die 12 septembris 1888)* ; — *Le Christ, le Pape et la Démocratie,* par l'abbé Roca, chanoine honoraire, ancien élève de l'École des hautes études des Carmes. Paris, Garnier frères, 1884 ; *Decr. S. Off. Fer. IV die 19 septembris 1888)* ; — *La Crise fatale et le Salut de l'Europe. — Étude critique sur les missions de saint Yves.* Paris, etc., 1885 (*Eod. Decr.*), — *La Fin de l'ancien monde, les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre.* Paris, Jules Lévy, 1886 (*Eod. Decr.*).

Paris. — Le dernier fascicule paru de la *Bibliothèque de l'École des chartes,* outre la notice de M. Wallon sur Natalis de Wailly et le discours d'ouverture des cours de sciences auxiliaires de l'histoire, à la Sorbonne, par M. Langlois, contient la publication, par M. Henri-François Delaborde, des curieuses instructions données par saint Louis à un ambassadeur envoyé par lui au Souverain Pontife, aussitôt après la signature du traité de Paris, en 1258 ; — une édition, par M. L. Auvray, de quelques jugements

de l'échiquier de Normandie, d'après un manuscrit du Vatican; — une intéressante note de M. Couderc sur le ms. latin 12,814 de la Bibliothèque nationale, qui, tout en ayant la même origine que les plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes, ne peut être identifié ni avec le *Qui es in cælis*, comme on l'a cru quelque temps, ni avec un autre des anciens mémoriaux.

— Les tomes XVI et XVII des *Actes de la Société philologique* qui viennent de paraître (Alençon, imp. Renaut de Broise; Paris, Klincksieck, in-8 de XXXI-612 p.), forment deux parties d'une importance matérielle et d'une valeur scientifique fort inégales. La *Grammaire de la langue française d'après de nouveaux principes concernant les temps des verbes et leur emploi*, par M. le Dr Rabinowicz, ne justifie pas la prétention qu'elle affecte de tout simplifier et de tout expliquer. A côté d'observations judicieuses, on se heurte à des affirmations erronées, telles que « les participes *ayant, étant*, sont toujours invariables; » « dans les verbes pronominaux, réfléchis ou réciproques, le participe est variable, car il est construit avec le verbe *être*; » etc. La 2e partie, qui commence à la page 169 et occupe tout le reste du volume, est consacrée aux *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest; textes originaux et traduction littérale*, par un ancien missionnaire, M. Émile Petitot. Il y a là beaucoup de textes curieux qui nous renseignent, non seulement sur les traditions, mais encore sur les mœurs et les coutumes des Esquimaux Tchiglit, des Dindjié, des Déné Peaux de Lièvre, des Dunés Flancs de Chien, des Déné Tchippewayans, des Cris ou Ayis-Iyiniwok. Nous regrettons seulement que le savant éditeur se soit contenté de cette traduction littérale, mot à mot, qui rend l'intelligence du texte plus difficile et exige une tension fatigante pour l'esprit. Une véritable traduction n'eût pas été superflue.

— Dans la notice qu'il vient de consacrer à *Henri Sainte-Claire Deville* (Paris, Gauthier-Villars et fils, in-8 de 119 p.), M. Jules Gay, après avoir esquissé la vie de l'éminent chimiste, résume les travaux et les découvertes qui lui ont assuré une des premières places parmi les savants modernes. On lit avec intérêt le récit de ces études qui ont permis d'obtenir à l'état de pureté les métaux les plus réfractaires, de réaliser des dissociations réputées impossibles et qui ont été fécondes en résultats pour la science. Le volume, orné de deux photographies représentant l'une Henri Sainte-Claire Deville seul, l'autre le donnant avec son frère Charles, est terminé par une bibliographie très complète des notes et mémoires dus au regretté savant.

— Nous avons reçu la 39e année de *la France ecclésiastique, Almanach-annuaire du clergé pour l'an de grâce 1889*. (Paris, Plon et Nourrit, petit in-16). Ce recueil si complet et si bien fait ne comprend pas moins de 874 pages. Avec l'état du clergé de France, par diocèse, celui de la cour de Rome et des congrégations, on y trouvera l'état des ministres qui, depuis 1801, ont été chargés de l'administration des cultes, le budget des cultes pour 1889, enfin des notices sur les archevêques et évêques français morts en 1888.

— M. Le Provost de Launay, député des Côtes-du-Nord, vient de publier chez Gaume et Cie un *Manuel des lois de l'enseignement primaire; commentaires, application et jurisprudence* (in-18 de 750 p.), qui ne peut manquer d'être fort utile. La première partie est consacrée à l'étude de la loi du 30 octobre 1886; la seconde partie fait connaître les lois antérieures dont les dispositions restent en vigueur. Le volume se termine par une table chronologique et par une table alphabétique et analytique qui facilite singulièrement l'usage de ce volume.

— Notre collaborateur M. Léonce Vié a publié, dans *Samedi-Revue* (nos du 2 février et du 2 mars dernier), et a fait ensuite tirer à part en une élégante plaquette (Paris, imp. Noizette, in-12 carré de 34 p.), une étude aussi curieuse qu'intéressante sur *les Signes révélateurs du caractère*. Ces signes sont de deux sortes : ceux résultant de l'examen de la physionomie, et ceux fixés sur le papier par l'écriture. L'art de les comprendre et de les définir s'appelle, en langue spéciale, pour les premiers, *physiognomique*, pour les seconds, *graphologie*. M. Vié connaît son Lavater sur le bout du doigt, et la science nouvelle, créée par l'abbé Michon et baptisée par ses adeptes du nom de graphologie, ne doit avoir que bien peu de secrets pour lui : c'est ce qui ressort de la remarquable étude que nous signalons.

— Nous recevons les deux premières livraisons du *Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières*. Imprimées sur beau papier et bien illustrées, ces livraisons ont leur mérite ; mais, au point de vue religieux, ce *Petit Français*, qui paraîtra tous les samedis, nous semble absolument neutre. Pour le juger définitivement, il convient d'attendre à la Saint-Sylvestre prochaine (Colin, éditeur. Prix d'abonnement annuel, France, 6 fr. ; étranger, 7 fr.).

— La réunion artistique de la rue de Sèvres, qui est une branche spéciale de la Société de Saint-Jean, inaugure une publication mensuelle du plus grand intérêt. Les *Notes d'art et d'archéologie* formeront une série d'études qui ne s'adressent pas seulement aux gens du métier, mais au public d'élite qui se soucie des choses de l'art et de cette partie de l'érudition, si inexplorée et si attrayante. Une telle publication, inspirée par le sentiment chrétien, et accessible à tous par la modicité du prix d'abonnement (10 fr. par an), manquait à la France. La première livraison contient sur les précieux monuments d'Éléphanta, sur la fondation de Chenonceaux, sur les expositions du mois, des articles dont les illustrations trahissent la main d'un maître (Paris, chez J. Mersch).

— Signalons, à l'occasion du centenaire, quelques pages de M. le marquis de la Tour du Pin : *Le Parlementarisme, voilà l'ennemi !* où le spirituel écrivain analyse les raisons de cet anathème prononcé au centenaire de Romans, le 11 novembre dernier, par M. le comte de Mun. Il n'a pas de peine à montrer que nos Chambres ne répondent ni à nos intérêts si divers ni à nos besoins : c'est une représentation confuse et sans autorité, à moins que ce ne soit plutôt la confiscation de toute représentation. Il propose, à la place du système actuel, des assemblées provinciales qui auraient des commissions de permanence, et une assemblée nationale qui serait sectionnée suivant les grands intérêts nationaux. Certaines commissions spéciales du Parlement anglais ont déjà répondu en partie à cette idée, qui n'a encore eu en France d'autre réalisation que dans les fameux comités de la Convention, ce que nous ne donnons pas pour modèle.

— MM. de Saint-Yves et de Cambourg publient une adresse au Président de la République, sous ce titre : *les États généraux. Du suffrage universel, à commencer par le grand Collège économique avec ses cinq facultés : finances, agriculture, industrie, commerce et main d'œuvre* (Paris, au Siège du Syndicat, 18, rue Daunou). C'est la pratique d'idées analogues à celles de M. de la Tour du Pin. — Un discours de M. de Saint-Yves : *les États généraux du suffrage universel* (même adresse) développe les mêmes idées.

— Annonçons la récente publication du tome XXX de l'*Histoire littéraire de la France* (Paris, Imprimerie nationale, in-4 de XVIII-636 p.). Les principaux articles sont consacrés à Boetius, maître ès arts à Paris, par M. B. Hauréau ; à Jean de Vignai, grammairien, professeur à Dijon, par le même

savant; à un Anonyme, auteur d'une Glose sur le Grécisme et le Doctrinal, par le même savant encore; à Durand de Champagne, franciscain, par M. L. Delisle; à des Traités divers sur les propriétés des choses, par le même savant; à Gilles de Rome, religieux augustin, théologien, par feu Félix Lajard (avec additions de la commission); au *Livre des secrets aux philosophes ou dialogues de Placide et Timéo,* par M. E. Renan. Les 270 premières pages du volume sont occupées par une magistrale série d'articles de M. Gaston Paris sur *les Romans en vers du cycle de la Table Ronde,* qu'il faut mettre au nombre des plus importants travaux de l'éminent critique.

— Le 4e fascicule du tome II du *Code civil annoté*, que M. Ed. Fuzier-Hermann publie avec la collaboration des rédacteurs du *Recueil général des lois et des arrêts* (3, rue Christine), vient de paraître. Il renferme le commentaire des articles 930 à 1001 du code civil. La table générale très détaillée, qui terminera le 3e volume de cet ouvrage, comprendra le sommaire des arrêts survenus pendant l'impression de l'ouvrage.

— Le fascicule IV de la collection publiée par le R. P. Ingold est consacré à la *Bibliographie et Iconographie de l'ordre des religieuses Augustines de Notre-Dame de Miséricorde* (Paris, Poussielgue, in-8 de 31 p.). L'élégante plaquette contient la liste des ouvrages du P. Yvan, des ouvrages sur le P. Yvan, y compris les mss., des ouvrages sur la Mère Madeleine de la Trinité, des ouvrages concernant la Miséricorde en général et ses diverses maisons, la liste des statuettes et portraits du P. Yvan et de la Mère Madeleine de la Trinité, des œuvres d'art faites par le P. Yvan. A l'*Apppendice* est reproduit un bref de Benoît XIV, du 28 juin 1757, imprimé pour la première fois dans l'ouvrage publié par les miséricordiennes d'Aix sur la Dévotion au Sacré-Cœur. La plaquette, tirée à 100 exemplaires, ornée de gravures, a tout ce qu'il faut pour plaire, comme elle a tout ce qu'il faut pour instruire.

— Les *Orientales* de Victor Hugo viennent de paraître dans l' « édition définitive d'après les manuscrits originaux » des œuvres complètes du poète que les maisons Hetzel et Quantin mettent en vente à 2 francs le volume (in-18 de 272 p.).

ANJOU. — La *Revue de l'Anjou,* numéro de janvier-février 1889, publie des travaux qu'il importe de signaler à raison de leur portée. Il suffira d'indiquer les principaux : *Les Tapisseries du Plessis-Macé,* par Mgr X. Barbier de Montault. L'auteur explique très clairement les sujets représentés sur ces remarquables tapisseries, exécutées dans les premières années du XVIe siècle, et dont les plus importantes viennent de l'abbaye du Ronceray ; — *Sujets funéraires peints et sculptés du moyen âge et de la Renaissance* (Musée Saint-Jean d'Angers), par M. Godard-Faultrier. Renseignements fort curieux sur la Danse macabre et sur la Revanche de la Danse macabre ; — *Étude historique et critique sur l'ouvrage de M. Port, « la Vendée angevine, les origines de l'insurrection, »* par M. Léon de la Sicotière. Ce travail de M. le sénateur de l'Orne apporte un soulagement nécessaire aux esprits sérieux. Il était impossible de ne pas souffrir en voyant l'œuvre de M. Port applaudie jusque dans des publications chrétiennes d'intention, comme le *Bulletin critique* du 15 février. Or, M. de la Sicotière, avec une modération et tous les égards de la plus exquise politesse, fait toucher du doigt les erreurs manifestes et les contradictions de M. l'archiviste de Maine-et-Loire. Personne n'était aussi bien préparé que M. de la Sicotière pour ce sujet difficile et personne ne pouvait le traiter avec autant de tact et d'autorité.

BRETAGNE. — Sous ce titre : *Les Métamorphoses d'un Montmorency,* M. Arthur de la Borderie, correspondant de l'Institut, publie, comme nous l'ex-

plique le sous-titre, l'*Histoire d'une statue du musée de Rennes avec planches et pièces justificatives* (Rennes, Caillière, gr. in-8 de 25 p.). Le savant archéologue raconte fort agréablement une grosse méprise, une colossale méprise, commise par la Direction des beaux-arts qui avait offert au musée de Rennes une prétendue statue de Du Guesclin, changée ensuite en statue de François de Lorraine, duc de Guise, par la baguette magique de l'administrateur, et qui est, en réalité, une statue d'Anne de Montmorency. On lira avec le plus vif intérêt ce récit, accompagné de quinze pièces justificatives (lettres et procès-verbaux) et de quatre planches, récit assaisonné du meilleur sel breton et auquel personne n'appliquera la dernière phrase de l'auteur (p. 12) répondant à un mauvais article de journal : « Tout cela pourrait être au moins plus spirituel ; mais chacun fait ce qu'il peut. »

— Notre collaborateur M. René Kerviler vient de faire tirer à part, en une plaquette illustrée de reproductions de portraits du temps, les notices qu'il avait données dans la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, sur les députés de la Bretagne aux États généraux de 1789, en les résumant, des études plus développées qu'il leur consacre dans la *Revue historique de l'Ouest*. Cela s'appelle *Cent ans de représentation bretonne*, 1re série. *Les États généraux et l'Assemblée constituante de 1789* (Paris, Perrin, in-8). — Une seconde série comprendra l'Assemblée législative de 1792 et la Convention ; une troisième, les assemblées du Directoire, et ainsi de suite. La présente plaquette contient cent-une notices sur tous les députés de Bretagne élus en 1789 et leurs suppléants, même ceux qui n'ont pas siégé. Il y a là des noms qui paraissent pour la première fois sur les listes de la députation, tels que celui de Souché de la Brémaudière, qui refusa l'honneur qu'on lui faisait, et ceux des abbés Tual et Gérard, élus suppléants aux élections complémentaires d'octobre. Ce qui caractérise ce travail, c'est la précision et la sûreté des dates et des fonctions : il rectifie beaucoup de notices erronées des recueils biographiques, en particulier sur Defermont, le ministre d'État de Napoléon Ier, dont personne n'avait donné exactement les prénoms, ni le lieu et la date de naissance. Ce recueil sera indispensable à tous ceux qui s'occuperont des biographies de la députation à l'occasion du centenaire.

— M. Kerviler vient aussi de publier, chez l'éditeur Palmé, une seconde édition entièrement refondue de la *Bretagne à l'Académie française au* XVIIIe *siècle*, série d'études sur les trois cardinaux de Rohan, Maupertuis, Duclos, Trublet, Mgr du Coëtlosquet et le cardinal de Boisgelin, qui fut mentionnée par l'Académie française au concours Thérouane de 1886 et qui fait suite à l'*Académie française au* XVIIe *siècle*, couronnée par l'Académie en 1876. Il annonce dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* le prochain début de la troisième et dernière série sur le XIXe siècle, qui comprendra douze académiciens : Bigot de Préameneu, Châteaubriant, Alexandre Duval, Mgr de Quélen, le comte de Saint-Aulaire, de Carné, Caro, et parmi les vivants, MM. Jules Simon, Renan, J. Bertrand, Leconte de Lisle et Jurien de la Gravière. Nous souhaitons à notre confrère pour cette série le même succès que pour les deux précédentes.

DAUPHINÉ. — Les cartulaires de saint Hugues intéressent au plus haut degré l'histoire du Dauphiné, et leur valeur, à cet égard, est restée longtemps incontestée. Cependant le deuxième cartulaire renferme une charte dont le préambule a donné lieu à de longues polémiques. D'après M. de Terrebasse, ce préambule ne serait qu'un travestissement de l'histoire, et saint Hugues, en vue d'asseoir son autorité, aurait inventé une invasion des Sarrazins et leur expulsion. M. l'abbé Charles Bellet, dans son *Examen*

critique des objections soulevées contre la charte XVI du deuxième cartulaire de l'Église de Grenoble (Paris, A. Picard, in-8 de VIII-163 p.), s'est proposé d'établir que la thèse de M. de Terrebasse est contestable et que les faits rapportés par saint Hugues gardent toute leur valeur historique. Si la lumière n'est point faite encore d'une façon absolue, la question a, du moins, grâce à M. l'abbé Bellet, avancé d'un grand pas.

— *Montres et Revues des capitaines dauphinois* (Grenoble, Allier, in-8 de 96 p.), tel est le titre d'un opuscule très intéressant pour l'histoire et la généalogie locales, lequel ne contient pas moins de quarante-huit montres, dont quarante-six inédites, patiemment recueillies par M. J. Roman. Dans une courte préface, l'auteur esquisse le rôle joué autrefois par la noblesse et rappelle judicieusement combien sont faux les préjugés qui la représentent comme ayant vécu pendant des siècles aux dépens des masses, alors qu'elle était en réalité soumise à des charges multiples.

— M. Piollet, substitut du procureur général de Grenoble, a fait imprimer le discours qu'il a prononcé devant la cour, lors de sa rentrée, le 16 octobre dernier. En voici l'intitulé : *MM. de Bérulle et le Parlement de Grenoble, de 1760 à 1790* (Grenoble, Baratier et Dardelet, in-8 de 63 p.). L'histoire de la ville de Grenoble pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle se résume dans la lutte soutenue par le parlement contre l'autorité royale. C'est le beau temps des remontrances. Sous prétexte de vieilles franchises à défendre, le parlement s'attaque à tous les pouvoirs, souvent à tort et à travers, et le Roi lui-même est parfois mis en cause. Cette biographie des de Bérulle n'est autre qu'un tableau succinct de l'action des parlements dans les préliminaires de la Révolution. Le travail de M. Piollet, qui trahit des sympathies qui ne sont point toujours les nôtres, est élégamment écrit ; il contient de bonnes indications bibliographiques.

— L'histoire intime d'un pays se trouve souvent consignée dans de brefs recueils privés. Dans le Briançonnais et les « vallées cédées » où se trouve la commune d'Oulx, et surtout dans le Queyras, quelques hommes instruits ont enregistré les faits courants en certains manuscrits connus sous le nom de « transitons, » dont il convient d'ailleurs de vérifier les données. La plaquette publiée par M. E. Maignien : *Événements arrivés dans le Haut-Dauphiné de 1515 à 1590. Mémoires de Laurent Gally, notaire d'Oulx* (Grenoble, Drevet, in-12 de 14 p.), qui rentre dans cette catégorie, fournit quelques détails sur la bataille de Cérisolles, les guerres de Lesdiguières dans les Hautes-Alpes, etc.

— La route des Alpes entre Grenoble et Briançon atteint sa plus haute altitude au col du Lautaret. Autour de l'hospice bâti sur le col et en remontant jusqu'au Galibier, s'étendent des prairies célèbres où, à deux pas des glaciers de la Meije, les plantes rares croissent à profusion. L'*Ascension botanique du col du Galibier* (*Hautes-Alpes*), de M. Émile Gadeceau (Nantes, Mellinet, in-8 de 11 p.), nous transporte dans cet éden embaumé et en décrit les richesses ainsi que les sites en un style simple et plein de charme qui console de voir d'aimables fleurs affublées de noms rébarbatifs.

FRANCHE-COMTÉ. — M. Émile Longin vient de publier une étude peu commune en son genre, laquelle a pour titre : *Lettre d'un Franc-Comtois sur un ouvrage couronné par l'Académie française* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de LI-348 p.). L'ouvrage en question n'est autre que l'*Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France,* par M. de Piépape, qui, en 1881, a valu à son auteur, concurremment avec M. le commandant Bourelly, une part du prix Thérouanne. Bien certainement, il a fallu à M. Émile Longin des années de travail et de recherches pour mener à bout la tâche qu'il

s'est imposée. Sa préface et sa lettre (LI p.), écrites en un style merveilleux, et les notes abondantes qui leur font suite, nous paraissent cependant empreintes d'une ironie trop accentuée. Sans doute, le critique relève bon nombre d'erreurs importantes qui se sont glissées dans le travail de M. de Piépape; mais, à côté de cela, M. Longin nous semble, page par page, s'appesantir plus que de raison sur des détails presque infimes qui ne peuvent sensiblement diminuer la valeur d'une œuvre historique, ce qui, pour la galerie, est de nature à faire croire que M. Longin parle avec une animosité qu'il déclare être loin de sa pensée. Quoi qu'il en soit, après un contrôle que nous n'avons pu faire que sommairement d'après quelques-unes des sources imprimées citées (Boyvin, Girardot de Nozeroy, Ed. Clerc et P. Perraud), nous avons pu nous convaincre que M. Longin a toujours, au moins pour les choses qui en valent la peine, appuyé ce qu'il avance sur le témoignage d'écrivains faisant autorité en Franche-Comté ou sur des documents assez généralement connus. L'ouvrage de M. Émile Longin nous paraît donc devoir être considéré comme une sorte de tome troisième de la 1re édition du livre pris à partie. Ceci dit, ne laissons point passer, sans la parer, une petite flèche que nous décoche M. Longin : page 20 de sa lettre, il cite, entre autres, l'article que notre regretté collaborateur M. R. de Saint-Mauris a publié dans le *Polybiblion* (2e série, t. XIII ou t. XXXII de la collection, p. 64-66) sur l'*Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France*. A ce propos, il déclare, en ce qui concerne ladite histoire, que « la louange a complaisamment brodé les plus fantaisistes arabesques. » Visant le *Polybiblion*, cette imputation est-elle bien fondée ? Que le savant critique en juge lui-même : M. de Saint-Mauris a bien fait ressortir les mérites de M. de Piépape ; mais il ne lui a pas non plus ménagé ses observations ; à ce point que l'article qui comprend, au total, quatre-vingt-douze lignes, en compte vingt-huit entièrement consacrées à des remarques qui n'ont pas dû passer inaperçues aux yeux si clairvoyants de M. Longin.

— M. l'abbé Boillot nous donne, avec sa brochure *Fournet-les-Blancheroche, lieu de ma naissance* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 10 p.), un très intéressant avant-goût de ce que pourront être les « quelques notes » qu'il publiera plus tard (nous souhaitons que ce plus tard soit prochain) sur les choses dont il a été témoin dans son existence longue déjà. Ces pages constituent un aperçu curieux des mœurs d'autrefois dans un coin des hautes montagnes comtoises.

— Nous avons reçu une plaquette que l'auteur, M. E. Chancenotte, missionnaire diocésain, a intitulée : *Souvenirs du pèlerinage du groupe du Jura à Notre-Dame de Lourdes, 17-25 août 1888* (Lons-le-Saunier, imp. Mayet, in-8 de 22 p.). Il n'est pas possible de lire ces lignes sans être profondément édifié et captivé.

— On doit à M. l'abbé Adolphe Blanchet une *Notice sur Notre-Dame du Chêne* (Besançon, Jacquin, in-32 de 59 p.), laquelle doit être considérée comme une utile contribution à l'histoire religieuse de la Franche-Comté. Cette notice est ordinairement accompagnée d'une jolie vue du sanctuaire et de deux photographies représentant la Vierge miraculeuse et la châsse surmontée du groupe de l'apparition dont fut témoin Cécile Mille, le 3 août 1803. Des prières et un cantique noté font suite à la notice qui se vend au profit du pèlerinage au prix plus que modique de 0,25 centimes.

GUYENNE ET GASCOGNE. — On trouvera des pages bien éloquentes, bien touchantes dans l'*Éloge funèbre de Monsieur Paul Lacave La Plagne Barris, conseiller à la cour d'appel de Paris*, prononcé dans l'église de Montesquieu, le 11 décembre 1888, par M. l'abbé de Carsalade du Pont, chanoine de la

cathédrale d'Auch (Auch, Cocharaux frères, gr. in-8 de 53 p.). C'est bien justement que l'orateur, collaborateur et ami du défunt, a rendu hommage à ce « très sage, très vertueux et très savant magistrat. » L'*Éloge funèbre* est accompagné de notes, parmi lesquelles on remarquera des extraits d'un manuscrit intitulé : *Souvenirs de jeunesse*. Ces extraits, où règne la sincérité d'une confession, confirment en tout point les éloges donnés avec tant de cœur et tant de talent par l'orateur à son intime ami.

— M. G. Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne, vient de publier le *Catalogue des travaux personnels, dossiers généalogiques, autographes, pièces diverses et bibliothèque de Madame la comtesse de Raymond, légués en majeure partie aux archives départementales de Lot-et-Garonne, où ils forment le fonds de Raymond* (Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de XXXVI-316 p.). Ce catalogue, dressé avec infiniment de soin, est précédé d'une notice sur la donatrice, par M. Ph. Tamizey de Larroque, déjà publiée dans la *Revue de Gascogne* de mai 1886, et d'une autre notice par MM. Adolphe Magin et Georges Tholin, déjà publiée dans la *Revue de l'Agenais* de mai-juin 1886; il est suivi d'un index des noms de lieux et des noms de personnes, et orné d'un portrait de celle dont « la mémoire, protégée par la reconnaissance de toute une province et d'une série indéfinie de travailleurs, sera toujours florissante et honorée. »

Ile de France. — Le tome VII du *Bulletin de la Société historique de Compiègne* (Compiègne, imp. H. Lefebvre, in-8 de 327 p.), outre les procès-verbaux des séances de 1883 à 1887, contient entre autres travaux une importante monographie des *Écoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis*, due à M. l'abbé Morel; la publication par M. le comte E. de Barthélemy, d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque nationale, du *Voyage de Dom Guyton à Noyon et à Compiègne*, voyage littéraire et artistique accompli par le savant cistercien au milieu du siècle dernier; une très intéressante note de Mgr Lécot, évêque de Dijon, sur *la Rue Saint-Accroupy*, de Compiègne, nom dans lequel le savant évêque reconnaît saint Eutrope, l'apôtre de la Saintonge; une *Lettre de Bertrand-Quinquet à Camille Desmoulins*, publiée par M. Coudret; une note de M. A. Sorel sur les *Séjours de Jeanne d'Arc à Compiègne; maisons où elle a logé en 1429 et 1430*; une *Notice* de M. A. de Boucy *sur un cimetière gallo-romain exploré en 1867 à Chevincourt (Oise)*.

Languedoc. — M. Alexis Rieunier vient de consacrer quelques pages au récit, d'après les documents des archives nationales, d'un conflit qui s'éleva au milieu du XVIIIe siècle entre le sieur Dejean, lieutenant de maire, et les commis de l'équivalent au sujet de porcs égorgés par les bouchers sans déclaration préalable; affaire dans laquelle le conseil du roi finit par donner raison à l'officier municipal contre les agents financiers (*Arrestation du lieutenant de maire à Castelnaudary en 1741*. Paris, A. Picard, in-12 de 24 p.).

Limousin. — On a déjà publié, à diverses reprises, plusieurs « *Livres de raison* » de la province du Limousin. Un chercheur infatigable, M. Champeval, en a découvert cinq nouveaux dans les archives de famille que lui a ouvertes obligeamment le baron de Nexon. Le savant M. Guibert, secrétaire général de la Société archéologique, les fait connaître. Le premier, celui de Pierre Espéru, juge à Saint-Junien, remonte au XIVe siècle; le deuxième, celui de Martial Gay, seigneur de Nexon, lieutenant au présidial de Limoges, est de la fin du XVIe siècle et contient une foule de renseignements tant sur les événements agités et même sanglants de cette période, non moins que sur l'organisation intérieure et le train d'une maison importante par son luxe et la position de la famille. Un troisième renferme une généalogie

annotée de la famille de Nexon. Les quatrième et cinquième proviennent de Pierre Robert, prêtre d'Aix, et de Sazerac, chirurgien et apothicaire à Nexon.

LYONNAIS. — M. L. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, entreprend une *Collection de reproductions photolithographiques intégrales de manuscrits latins, provençaux et français.* Le tome Ier de la série latine, vendu 7 fr. 50 aux souscripteurs, est la reproduction d'un manuscrit de Catulle, de l'an 1375, le San Germanensis (n° 14,137 du fonds latin de la Bibliothèque nationale). C'est M. Châtelain, dont la compétence est bien connue, qui s'est chargé d'écrire l'introduction. On ne peut qu'applaudir à cette entreprise.

MAINE. — La Société historique et archéologique du Maine continue à publier des travaux d'une valeur réelle. En tête du dernier numéro de sa Revue, nous trouvons un mémoire sur *Jean de Clinchamp, prieur de Solesmes et abbé de Saint-Remi de Reims (1286-1297).* Ce prieur de Solesmes a joué un rôle assez important, et néanmoins il était presque inconnu; grâce à douze ou quinze lettres des papes Honoré IV, Nicolas IV, Célestin V et Boniface VIII, et à d'autres documents authentiques, dom Piolin a pu retrouver les faits principaux qui ont signalé sa carrière dans le Maine, à Reims et à Rome.

— Un nouveau chapitre de l'histoire de l'*Invasion anglaise dans le Maine (1417-1428),* par M. Robert Charles, présente les mêmes qualités de solide érudition qu'offraient les commencements de ce travail, et il est accompagné de cinq planches et de neuf pièces justificatives.

— *Le Cidre; son introduction dans le pays de Laval,* par M. Angot, présente un chapitre nouveau de l'histoire agricole de la Mayenne, établi sur des documents inédits.

— Les six *Chartes relatives à l'hôpital des Ardents du Mans (1220-1317),* publiées par M. le baron S. de la Bouillerie, peuvent offrir une étude très importante en les rapprochant surtout de documents du même genre mis au jour récemment par un écrivain manceau, M. Jules-M. Richard, dans le Cartulaire de l'hôpital Saint-Jean-en-l'Estrée d'Arras. La publication de M. le baron de la Bouillerie est accompagnée de figures de sceaux très bien dessinées par M. A. Ledru.

— *Les Bouju, seigneurs du fief de Chauderue, aux* XVIe *et* XVIIe *siècles,* présentent des renseignements nouveaux sur une famille autrefois puissante. C'est à M. André Joubert que l'on doit ce mémoire.

NORMANDIE. — Parmi les publications nouvelles, nous signalerons : *Histoire de la ville de Verneuil (Eure) depuis sa fondation jusqu'à nos jours,* par M. Camille Le Chat (in-8, 139 p. Verneuil, Aubert-Chasle); — *Notices brayonnes: Jérôme-Martin Jérôme, concierge de la maison d'arrêt de Mesnières et maire de Bully pendant la Révolution et le premier Empire; Haussez, ses derniers seigneurs, les Le Merche de Longpré; Deux Notabilités d'Haussez : M. de Neuvillette, et l'ex-curé Wicart. Notes d'un Neufchâtelois,* par Charles Lefebvre (in-8, 30 p., Neufchâtel-en-Bray, imp. Ve Cœurderoy-Féray; — *L'Abbé Bessin, curé de Plainville (près Bernay) et ses correspondants,* par M. Malbranche (in-8, Bernay, V. Lefebvre). — *Note sur un dessin original du* XVe *siècle, appartenant au chapitre de Rouen, la stalle de l'archevêque dans la cathédrale,* par M. l'abbé E.-P. Sauvage (in-4, 14 p., planche, imp. de Saint-Augustin).

— En préparation pour la Société de l'histoire de Normandie : *Documents relatifs à la marine marchande et à ses armements aux* XVIe *et* XVIIe *siècles, pour le Canada, l'Afrique, les Antilles, le Brésil et les Indes,* recueillis, annotés et publiés par MM. Charles Bréard et Paul Bréard (in-8, imp. Cagniard à Rouen).

— L'Académie de Rouen va mettre en distribution son volume du Précis pour 1888. Outre quelques discours, on y trouvera : *Notes manuscrites d'un*

conseiller au Parlement, par le comte d'Estaintot; — *Note sur quelques inscriptions ayant trait à la pensée de la mort*, par M. Christophe Allard; — *Laumônier et les deux Flaubert, simple esquisse*, par M. Méry Delabost, et plusieurs notices nécrologiques : *Achille de Foville*, par M. Poan de Sapincourt, et *Malbranche*, par M. Paul Allard (Rouen, imp. Cagniard, in-8).

— M. Armand Sanson va publier l'étude couronnée en novembre dernier par la même Académie : *Les Frères Anguier, sculpteurs normands* (Rouen, imp. Cagniard, in-4 illustré).

— Enfin, la même maison prépare une très belle édition en vue de l'Exposition universelle. Elle sera intitulée : *Le Président Carnot en Normandie*, par M. Jules Adeline, avec préface par Gustave Bordeaux. Cet ouvrage illustré sera tiré à petit nombre et ne sera pas mis dans le commerce. (Rouen, imp. Cagniard, in-fol.).

PICARDIE. — Notre collaborateur M. H. Stein vient d'extraire du t. VIII des *Mémoires de la Société académique de Saint-Quentin*, la notice qu'il a publiée sur *la Bataille de Saint-Quentin et les Prisonniers français (1557-1559)*. Ces 30 pages renferment entre autres deux listes inédites de prisonniers faits par les Espagnols dans cette funeste journée, et les renseignements les plus curieux sur les trente Français envoyés à Malines pour deux mois et qui y restèrent près de deux ans. Pourquoi faire l'hypothèse inutile (p. 23, note 4) que Beauvoisin pourrait être Beauvoir? Il nous semble plus simple de voir le nom du Beauvaisis, écrit à la mode du moyen âge. (Saint-Quentin, imp. Poette, in-8 de 30 p.).

PROVENCE. — Le docteur Coste publie le résultat de ses observations sur un mal terrible qui, malgré la découverte de Jenner, continue à faire d'affreux ravages sur les côtes de Provence. Le monde médical et les spécialistes font un accueil exceptionnel aux *Quelques considérations sur le diagnostic, le pronostic et le traitement de la variole qui a sévi épidémiquement en 1886 à Marseille* (in-8, 14 p.).

— M. Émile Artaud nous donne un tableau d'un piquant intérêt sur *le Barreau français au XIXe siècle* (in-8, 61 p.).

— La Société de Saint-Augustin va publier prochainement la première série de *l'Épiscopat français au XIXe siècle*, par un auteur marseillais bien connu pour l'intérêt et l'importance de ses publications biographiques.

— Le cours de langue provençale (littérature et grammaire) rencontre une vive sympathie, surtout à Aix, où, avant la Révolution, le provençal était parlé dans les salons. Il est bon de remarquer aussi qu'il n'y a pas encore un demi-siècle, toutes les transactions à la Bourse de Marseille se faisaient couramment en langue provençale. M. Constans, désigné par le ministre pour occuper cette chaire, a été invité récemment à un grand banquet, où les amis du provençal ont voulu fêter l'inauguration du cours du professeur. Il s'est dit là des choses charmantes à la gloire des troubadours anciens, modernes et contemporains. Il n'y manquait que Mistral. C'est Mistral aussi qu'on aurait voulu voir désigner pour professer le cours nouvellement institué.

SAVOIE. — Le dernier volume paru de l'*Europe illustrée : De Paris à Milan par le Mont-Cenis*, par M. A. Barbier (Zurich, Orell et Füssli, petit in-8 de 164 p.), nous conduit de Paris à Tunis et à Milan par la Savoie et le Mont-Cenis. Ce n'est point là un guide morose et pédant fait pour ceux qui ne pensent qu'au retour après un voyage précipité. Utiles aperçus historiques, discrètes indications de sites, style agréable, gravures nombreuses et charmantes, tout concourt à assigner au travail de M. Barbier une bonne place

dans la collection des guides. Le seul reproche qu'on puisse faire à cette publication, c'est de ne donner que deux cartes trop sommaires.

Allemagne. — On ne peut que regretter les embarras pécuniaires qui ont empêché M. Joachim Phoropoulos de nous donner en entier son travail sur l'Impératrice Irène. Cette princesse remarquable méritait d'attirer l'attention d'un biographe et les deux chapitres que l'auteur a détachés de son étude suffisent à nous garantir le soin avec lequel le sujet a été étudié : Εἰρήνη ἡ Ἀθηναία, αὐτοκράτειρα τῶν Ῥωμαίων (769-802). Μέρος ά (769-788) μετὰ εἰσαγωγῆς περὶ τῶν πολιτικῶν συνεπείων τῆς εἰκονομαχίας (726-775) (Leipzig, Stauffer, in-8 de II-60 p.).

— Nous apprenons que la *Pädagogische Revue und General-Anzeiger für das gesammte Unterrichtswesen des Deutschen Reiches*, dirigée par M. Julius Beeger, à Leipzig, a porté son prix d'abonnement annuel de 1 mark 20 pfennige à 2 marks. On sait que cette revue, l'une des mieux informées parmi celles qui s'occupent d'instruction, fournit de précieux renseignements non seulement pour l'Allemagne, mais aussi pour l'étranger.

— Mentionnons la fondation par M. L. Quidde d'une importante revue historique destinée à remplacer les *Deutsche Forschungen* de Waitz. La *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, qui paraîtra par fascicules trimestriels, coûte 18 marks par an (Fribourg en Brisgau, J. C. B. Mohr).

Belgique. — Depuis le mois de février dernier, les missionnaires de la Congrégation du Cœur immaculé de Marie, à Scheut-lez-Bruxelles, publient une revue mensuelle qui apportera aux lecteurs d'Europe toutes les nouvelles intéressant les *Missions en Chine et au Congo*. Le prix annuel de ce recueil, qui donne chaque mois 16 pages de format grand in-8, est fixé à 2 fr. 50.

— Le P. Henri Dussart, de la Compagnie de Jésus, vient de retrouver le *Dernier Manuscrit de l'historien Jacques Meyer* (Saint-Omer, imp. H. d'Homont, in-8 de 44 p.). Ce précieux document, conservé sous le n° 730 des manuscrits de la Bibliothèque de Saint-Omer, aurait été rédigé par Jacques Meyer, jusqu'en février 1552, époque de sa mort. Ce manuscrit passa successivement entre les mains d'Antoine Meyer, neveu de l'historien, et de son fils Philippe, de François Modius, de Richard de Pan. L'annotateur principal du manuscrit serait Modius.

Espagne. — En 300 pages, M. Juan Artigos y Feiner a condensé les renseignements indispensables pour les touristes qui veulent visiter Barcelone, la capitale de la Catalogne (*Guia itineraria y descriptiva de Barcelona, de sus alrededores y de la Exposicion universal,* ilustrada con cuarenta vistas y tres planos, Barcelona, libr. católica, in-16 de XXVIII-296 p.). Sept jours, voilà le maximum de temps que M. Artigas y Feiner demande aux voyageurs pour leur faire visiter d'une manière complète la ville et ses environs. Ce guide pour les promeneurs remplit les chapitres II et III du livre. Le premier chapitre est un résumé historique, précédé d'une introduction où l'on trouve tous les renseignements désirables sur les auberges, sur les moyens de locomotion, etc. Trois chapitres (IV-VI), sont consacrés à la description des édifices remarquables ; le VIIe contient des données intéressantes sur l'état intellectuel de la ville (académies, musées, établissements d'instruction, etc.). Le dernier chapitre est un guide à travers l'exposition. 40 gravures, le plan de Barcelone, celui des environs et celui de l'exposition complètent cet utile petit volume.

— Sous ce titre : *El Ateneo o España Moderna,* une grande Revue, à la fois scientifique, littéraire et artistique, vient d'être fondée à Madrid ; elle paraîtra le 1er et le 15 de chaque mois et formera tous les deux mois un

fort volume de 620 p. Le comité de rédaction, composé des sommités littéraires de la capitale de l'Espagne, a pour président l'illustre Canovas del Castillo et compte parmi ses membres Alexandre de Pidal (Madrid, Murillo).

— Les *Anales de Electricidad* paraissent à Barcelone depuis le 1er janvier de la présente année, sous la direction de M. Suarez Saavedra, chef du télégraphe à Barcelone.

— M. Marcelino Gutierres del Caño vient de cataloguer les 460 manuscrits qui se conservent dans la bibliothèque de Valladolid, dont la garde lui est confiée, et publie ce travail important sous le titre : *Codices y manuscritos de la Universidad de Valladolid.*

ITALIE. — Bonne et sérieuse étude que celle qu'a écrite le Dr Raffaele d'Amelio *degli Scrittori consultati da Erodoto* (Naples, tip. del Fibreno, in-8 de 34 p.). L'auteur de ce travail montre bien que le fameux écrivain d'Halicarnasse n'a point pu écrire son histoire sans tenir compte des récits de ses devanciers. Il étudie successivement les traces que l'on trouve dans Hérodote d'emprunts faits à Hécatée de Milet, et à Caron de Lampsaque, à Xanthe de Lydie, à Hellanicus de Mitylène. Si la dissertation de M. d'Amelio ne fournit pas la preuve sur tous les points, elle apporte du moins des hypothèses fort admissibles.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Critères théologiques*, par le chanoine S. di Bartolo, trad. de l'italien par Un prêtre de l'oratoire de Rennes (in-18, Berche et Tralin). — *La Divine Synthèse, ou l'Exposé rationnel au double point de vue apologétique et pratique de la religion révélée, suivie de Monde et Dieu*, par Mgr Guilbert (2 vol. in-8, Plon et Cie, à Paris ; Feret, à Bordeaux). — *Méditations sur tous les évangiles du Carême et de la Semaine de Pâques*, par le R. P. Pétetot (in-18, Poussielgue). — *Introductio in corpus juris canonici. Cum appendice brevem introductionem in corpus juris civilis continente.* Exaravit Dr Franciscus Laurin (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Histoire de la propriété prétorienne et de l'action publicienne*, par C. Appleton (2 vol. in-8, Thorin). — *L'Inconnaissable, sa métaphysique, sa psychologie*, par E. de Roberty (in-12, F. Alcan). — *Question de morale pratique*, par F. Bouillier (in-16, Hachette). — *La Morale, l'art et la religion, d'après M. Guyau*, par A. Fouillée (in-8, F. Alcan). — *La Morale dans le drame, l'épopée et le roman*, par L. Arréat (in-18, F. Alcan). — *L'Esprit des autres, pensées, maximes* (in-18, Téqui). — *Les Grandes Fortunes aux États-Unis et en Angleterre*, par C. de Varigny (in-18, Hachette). — *Les Sciences expérimentales en 1889*, par A. Badoureau (in-8 carré, Quantin). — *Les Chemins de fer*, par Lefèvre et Cerbelaud (in-8 carré, Quantin). — *La Houille et ses dérivés*, par Chemin et Verdier (in-8 carré, Quantin). — *Les Anomalies de la vision*, par le Dr A. Imbert (in-12, J.-B. Baillière). — *Les Champignons, traité élémentaire et pratique de mycologie*, par J. Moyen (petit in-8 carré, J. Rothschild). — *Dictionnaire abrégé des sciences physiques et naturelles*, par E. Thévenin (in-12 cart., F. Alcan). — *L'Année scientifique et industrielle (32e année, 1888)*, par L. Figuier (in-16, Hachette). — *La Croix Rouge de France*, par M. Du Camp (in-16, Hachette). — *Fiertés gauloises, les morts tragiques*, par L. Feix (in-18, Librairie des bibliophiles). — *L'Éternelle chanson*, par P. Jousset (in-18, Librairie des bibliophiles). — *Bréviaire d'amour*, poésies, par H. Rey (in-18, Lemerre). — *La Complainte humaine*, par J. Thorel (in-18, Vanier). — *Étude littéraire et morale sur les Poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaye*, par A.-P. Lemercier (in-8, Hachette). — *Variétés littéraires*, par E. Caro (in-18, Hachette). — *Études de littérature et d'histoire*, par J. Reinach (in-16, Hachette). — *Shakespeare*, par J. Darmesteter (Classiques populaires) (in-8, Lecène et Oudin). —

Hellen Clifford, épisode de la vie moderne, adapté de l'anglais par Mme M. Dronsart (in-12, Hachette). — *L'Enfant à la boule*, par P. A. de Alarcon, trad. par M. Deleyne (in-18, Hachette). — *Le Mystère de Porter Square*, trad. de l'anglais par Mary Gir (in-12, Hachette). — *Silas Marner, le Tisserand de Raveloe*, par G. Éliot, trad. par A. Malfroy (in-18, Hachette). — *La Pêcheuse d'âmes*, par Sacher-Masoch, trad. de l'allemand par L.-C. Colomb (in-18, Hachette). — *Le Château des Anges*, par L. Énault (in-18, Hachette). — *A travers pays*, esquisses de province, par Mme de Witt née Guizot (in-16, Hachette). — *Le Prieuré*, par M. Maryan (in-12, Bloud et Barral). — *Blanc et Noir*, par L. de La Brière (in-12, Kolb). — *Anthologie des œuvres de J. Michelet*, extraits littéraires choisis et annotés par M. Seignobos (in-18, A. Colin). — *Excursions en Turkestan et sur la frontière russo-afghane*, par le comte de Cholet (in-18, Plon et Nourrit). — *La Guinée supérieure et ses Missions*, par J. Teilhard de Chardin (in-8, Cattier). — *Saint Grégoire VII et la Réforme de l'Église au* XIe *siècle*, par l'abbé O. Delarc (2 vol. in-8, Retaux-Bray). — *Les Registres d'Honorius IV*, fasc. III et IV, par M. Prou (in-4, Thorin). — *Rome et Léon XIII*, par l'abbé J. Condamin (Vitte et Perrussel, à Lyon ; Vic et Amat, à Paris). — *Vie de saint Philippe Néri*, par le cardinal Capécélatro, trad. par le P. P.-H. Bezin (2 vol. in-18, Poussielgue). — *Les Grands Ordres et congrégations de femmes*, par F. Hervé-Bazin (in-8, Lecoffre). — *Vie de Mgr Danicourt, évêque d'Antiphelles*, par E.-J. Danicourt (in-8, Poussielgue). — *Études sur l'état économique de la France pendant la première partie du moyen âge*, par C. Lamprecht, trad. de l'allemand par A. Marignan (in-8, A. Picard et Guillaumin). — *Chroniques de Villehardouin et de Henri de Valenciennes. De la conquête de Constantinople*, texte rapproché du français moderne, par Mailhard de la Couture (in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *La Vie politique de Louis de France duc d'Orléans, 1372-1407*, par E. Jarry (in-8, A. Picard, à Paris ; Herluison, à Orléans). — *Louis XII, Anne de Bretagne, la guerre de Milan et le traité de Grenade (1498-1501)*, par B. Zeller (petit in-16, Hachette).—*Louis XII, Père du peuple, et le cardinal d'Amboise (1504-1508)*, par B. Zeller (petit in-16, Hachette). — *Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut Biron, baron de Salignac, 1605 à 1610*, par T. de Gontaut Biron (in-8, Champion et A. Picard). — *État de la France en 1789*, par P. Boiteau (in-8, Guillaumin). — *Marie-Antoinette, sa vie, sa mort*, par F. de Vyré (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Divorce de Napoléon*, par H. Welschinger (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire de la monarchie de Juillet*, par P. Thureau-Dangin, t. V (in-8, Plon et Nourrit). — *La Conquête de l'Algérie, 1841-1857*, par C. Rousset (2 vol. in-8, avec atlas, Plon et Nourrit). — *La France du centenaire*, par É. Goumy (in-18, Hachette). — *Étude historique et archéologique sur la cathédrale et le palais archiépiscopal de Paris, du* VIe *au* XIIe *siècle*, par V. Mortet (in-8, A. Picard). — *Recherches sur l'administration municipale de Rennes au temps de Henri IV*, par H. Carré (in-8, Quantin). — *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'à l'année 1889*, par L. Leger (in-18, Hachette). — *The Earlier History of English Bookselling*, by W. Roberts (in-18, Sampson Low, Marston, Searle et Rivington, London). — *Neuer vollständiger Index zu Dies' etymologischen Wörterbuche der Romanischen Sprachen mit Berücksichtigung von Scheler's Anhang zur fünften Ausgabe*, von J. U. Jarnik (in-8, Henninger, à Heilbronn). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-88 sont en vente, et forment cinquante-quatre volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

Revue des questions historiques

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 600 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1888

Abbé DELARC : Le Pontificat d'Alexandre II. — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et le Schisme d'Anaclet II en France. — LECOY DE LA MARCHE : Louis XI et la Succession de Provence. — Lud. SCHOUY : Le Directoire et la Maison de Savoie. — Abbé VACANDARD : L'Histoire de saint Bernard; critique des sources. — Marquis DE BEAUCOURT : Charles VII et la Pacification de l'Église. — Cte Ed. DE BARTHÉLEMY : Le Traité de Paris entre la France et l'Angleterre (1763). — L. DE LA SICOTIÈRE : Frotté au 18 fructidor. — Abbé J. P. P. MARTIN : Le Διὰ τεσσάρων de Tatien. — Paul ALLARD : Dioclétien et les Chrétiens avant l'établissement de la Tétrarchie. — Gaston DE BOURGE : Le Comte de Vergennes, ses débuts diplomatiques en Allemagne auprès de l'électeur de Trèves et de l'électeur de Hanovre. — J. VIARD : Un Chapitre d'histoire administrative : les Ressources extraordinaires de la royauté sous Philippe VI de Valois. — R. P. Ch. DE SMEDT : L'Organisation des églises chrétiennes jusqu'au milieu du troisième siècle. — Godefroid KURTH : Les Sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours. — Cte DE LA FERRIÈRE : L'Élection du duc d'Anjou au trône de Pologne. — Victor PIERRE : Le Rétablissement du culte catholique en 1795 et en 1802.

Mélanges. — Paul ALLARD : l'Enseignement secondaire dans l'ancienne Rome. — L. LECESTRE : Un Mémoire inédit du cardinal de Richelieu contre Cinq-Mars. — E. CHARVÉRIAT : La Question de Wallenstein en 1886. — God. KURTH : Les États de la couronne d'Aragon. — Cte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan pour lui notifier sa déchéance. — Abbé DOUAIS : Le Pentateuque et la Critique rationaliste. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. — G. DIGARD : Un Nouveau Récit de l'attentat d'Anagni. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La Correspondance de Catherine de Médicis. — J. ROMAN : Le Dauphiné à la veille de la Révolution. — Cte A. DE BOURMONT : L'Enseignement de l'histoire aux États-Unis. — LECOY DE LA MARCHE : Le Règne de Philippe le Hardi. — Comte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Découvertes récentes en Chypre. — J. VARSIER : La Représentation d'un mystère à Romans en 1509. — Baron D'AVRIL : L'Inde anglaise, d'après un livre récent. — DENYS D'AUSSY : L'Assistance publique dans les campagnes avant la Révolution. — JUST DE BERNON : La Démocratie à Florence. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : Marie de Clèves, princesse de Condé (1569-1574). — Cte DE PUYMAIGRE : Les Mémoires du baron Hyde de Neuville.

Courriers anglais, allemand, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent quarante-trois publications historiques).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, NANCY.

HARVARD COLLEGE
JUN 3 1889

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-NEUVIÈME. — LVe DE LA COLLECTION

CINQUIÈME LIVRAISON — MAI

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume LAROSE (LIBRAIRIE CATHOLIQUE), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier MELANDRI, Directeur-Administrateur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE.

MADRID

Fernandez DE CASTRO (LIBRERIA GUTENBERG), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-Jose FERREIRA, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

CADIEUX et DEROME, 1303, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1889

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MAI 1889

I. — POÉSIE, par M. Frédéric Loliée.

II. — OUVRAGES POUR LA JEUNESSE, par M. E.-C. La Grette.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — J.-B. Franzelin : Theses de Ecclesia Christi (p. 414). — E. Cauly : Cours d'instruction religieuse à l'usage des catéchismes de persévérance, des maisons d'éducation et des personnes du monde (p. 416).

Jurisprudence. — C. Périn : L'Ordre international (p. 418). — T.-G. Djuvara : Traités, conventions et arrangements internationaux de la Roumanie, actuellement en vigueur (p. 419). — Projets de lois élaborés par le gouvernement (p. 419).

Sciences et Arts. — Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1889 (p. 419). — M.-S. Lemström : L'Aurore boréale, étude générale des phénomènes produits par les courants électriques de l'atmosphère (p. 423). — E. Desormes : Notions de typographie à l'usage des écoles professionnelles (p. 424). — De Granges de Surgères : Iconographie bretonne (p. 425).

Belles-Lettres. — H. d'Arbois de Jubainville et J. Loth : Cours de littérature celtique (p. 426). — E. Grimaux : Lavoisier, d'après sa correspondance, ses manuscrits, ses papiers de famille et d'autres documents inédits (p. 428). — A. Rouxel : Chroniques des élections à l'Académie française (1634-1870) (p. 429). — A. de Pontmartin : Souvenirs d'un vieux critique, 10e série (p. 430). — Engelbert Günthner : Calderon und seine Werke (p. 431).

Histoire. — G.-E. Fritzsche : Carta topografica del Gran Sasso d'Italia (p. 432). — N. Boubnov : Recueil des lettres de Gerbert (983-997) comme source historique (p. 433). — J. Havet : Lettres de Gerbert (983-997) (p. 435). — De Vogüé : Villars, d'après sa correspondance et des documents inédits (p. 436). — De Courcy : Renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France (p. 437). — Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelein (p. 439). — P. Gaulot : Un Complot sous la Terreur. Marie-Antoinette. Toulan. Jarjayes (p. 440). — Le Prince Lucien Bonaparte et sa famille (p. 441). — E. Goumy : La France du centenaire (p. 443). — A. Babeau : La Vie militaire sous l'ancien régime. Le Soldat (p. 445). — Costa de Beauregard : Prologue d'un règne, la Jeunesse du roi Charles-Albert (p. 447). — J. Janssen : Geschichte des deutschen Volkes (p. 449). — H. Doniol : Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique (p. 450). — M. de Boissieu : Généalogie de la maison de Saint-Chamond (p. 451).

IV. — BULLETIN. — M.-T. Joséfa : Les Jeudis de mes filleuls, ou l'Histoire sainte racontée aux enfants (p. 452). — Nouvelle Histoire sainte (p. 452). — Appunti di un clericale (p. 453). — Le Provost de Launay : Manuel des lois de l'enseignement primaire (p. 453). — Annuaire de l'enseignement libre pour 1889 (p. 454). — Cristobal Botella : Naturaleza y Estado actual de la economia politica (p. 454). — E. Thévenin : Dictionnaire abrégé des sciences physiques et naturelles (p. 454). — J. Touzery : Étude théorique et pratique du plain-chant (p. 455). — H. Durand : Le Livre des enfants et des mères (p. 455). — E. Martin : Origine et Explications de 200 locutions et proverbes (p. 456). — J. Lacointa : Marie Jenna, sa vie et ses œuvres (p. 456). — A. Debidour : Les Chroniqueurs. Villehardouin et Joinville (p. 457). — Le Roman de sire Bertrand du Guesclin, jadis connétable de France (p. 457). — Bouhours : Pierre d'Aubusson, grand-maître de Rhodes (p. 457). — A. Lecoy de la Marche : L'Esprit de nos aïeux, anecdotes et bons mots tirés des manuscrits du XIIIe siècle (p. 458). — Jurien de la Gravière : Les Gloires maritimes de la France. L'Amiral Roussin (p. 458). — A. Clarin de la Rive : Dupleix, ou les Français aux Indes orientales (p. 459). — Woodes Rodgers : Life aboard a british privateer in the time of Queen Anne (p. 459). — P. Front : Le Vrai 89, sentiment du peuple d'alors sur le gouvernement qui conviendrait le mieux à la France (p. 460). — Fabre des Essarts : Les Dessous de l'affaire Gilly-Andrieux (p. 460). — C. Daux : Les Chapitres cathédraux de France. Notices, costumes, sceaux, armoiries (p. 461). — Hochschild : Désirée, reine de Suède et de Norwège (p. 461).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Chevreul, Barbey d'Aurevilly, Chalon, Anquez, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Concours. — Antériorité de l'écriture sur le langage. — Cartulaire de Notre-Dame d'Étampes. — Une assertion de M. Taine. — Le P. Joseph Leclerc du Tremblay. — Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne.— Espagne. — Italie. — Jersey. — Russie. — Publications nouvelles.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

HARVARD COLLEGE
JUN 3 1889

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE

1. *Poésies, 1879-1888. Le Prisme. Le Bonheur,* par Sully-Prudhomme. Paris, Lemerre, 1888, in-12 de 383 p., 6 fr. — 2. *Poésies complètes,* par Gustave Levavasseur. *Études historiques.* Paris, Lemerre, 1889, in-8 de 410 p., 6 fr. — 3. *Du Rose au Noir,* par Gaston de la Source. Paris, Savine, 1888, in-18 de 123 p., 3 fr. — 4. *Poèmes,* par Charles Fuster. Lausanne, F. Payot, 1888, in-16 carré de 202 p., 4 fr. — 5. *L'Ame des choses,* par Charles Fuster. Paris, P. Monnerat, 1888, in-16 de 183 p., 4 fr. — 6. *Réalités,* par Sévery. Paris, Léon Vanier, 1888, in-18 de 109 p., 3 fr. — 7. *Poèmes vécus,* par Jean-Marie Mestrallet. Paris, Léon Vanier, 1888, in-18 de 183 p., 3 fr. — 8. *L'Éternelle Chanson,* par Paul Jousset. Paris, Jouaust, 1889, in-18 de 114 p., 2 fr. 50. — 9. *Le Bréviaire d'amour,* par Henry Rey. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 241 p., 3 fr. — 10. *Poésies posthumes,* par Gaston de la Fuye, avec une préface de M. Rousse, de l'Académie française. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 156 p., 3 fr. — 11. *Pitres et Bohèmes,* par Henri Bazouge. Paris, Lemerre, 1888, petit in-12 de 86 p., 2 fr. — 12. *Récits et Légendes,* par le P. V. Delaporte, S. J., 3e éd. Paris, H. Oudin, 1888, in-18 de 224 p., 3 fr. — 13. *Reflets antiques,* par Victor Patard. Paris, Lib. des bibliophiles, in-18 de 176 p., 3 fr. 50 — 14. *Israël,* poème couronné au concours du *Magasin littéraire et scientifique,* par l'abbé H. Hoornaert. Gand, Leliaert et Siffer, in-8 de 13 p. — 15. *Feuilles volantes,* par Jacques Nemo. Paris, René Haton, 1889, in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 16. *Marie-Madeleine,* poème par Jean Bertheroy. Paris, Ollendorff, 1889, in-12 de IV-28 p., 2 fr. — 17. *Fables,* par Henry Macqueron. Paris, Jouaust, 1888, in-18 de 153 p., 2 fr. 50. — 18. *Dernière gerbe,* fables, contes, légendes et poésies diverses, par L.-L. Buron. Paris, J. Bricon, petit in-18 de 147 p., 1 fr. 50. — 19. *Sourires et Larmes,* par Benjamin Guinaudeau. Paris, Perrin, in-12 de 171 p., 3 fr. — 20. *Voluptés et Parfums,* par Auguste Jehan, avec une préface de Fr. Coppée. Paris, Savine, petit in-18 carré de 64 p., 2 fr. — 21. *Orties blanches,* par Paul de Simard-Pitray. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 158 p., 3 fr. — 22. *Adel, la Révolte future,* poème par Jean Lombard. Paris, Léon Vanier, 1888, in-12 de XIII-51 p., 1 fr. — 23. *Adagiettos,* par J.-Guy Ropartz, poésies avec un prélude de Louis Tiercelin. Paris, Léon Vanier, 1888, in-18 de 98 p., 2 fr. — 24. *La Mort de Brizeux,* par Louis Tiercelin, à l'occasion de la statue de Brizeux édifiée à Lorient, le 9 septembre 1888. Paris, Lemerre, in-18 de 18 p., 1 fr. — 25. *Poèmes lyriques,* par Tola Dorian, princesse Mestchersky. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 26. *Les Félibres en la langue française,* poème, par Marc Bonnefoy. Paris, L. Sauvaitre, 1888, in-8 de 16 p., 0 fr. 40. — 27. *Italie,* par Maurice Faucon, avec une préface de François Coppée. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 202 p., 3 fr. — 28. *Au bord du désert,* par Jean Aicard. Paris, Ollendorff, 1888, in-18 de 257 p., 3 fr. 50. — 29. *Fiertés gauloises,* par Louis Feix. Paris, Jouaust, 1889, in-18 de 211 p., 3 fr. 50. — 30. *Alsace! Lorraine! Nos haines et nos espérances,* avec une préface de Coppée. Paris, Jouaust, 1889, in-18 de 100 p., 2 fr. — 31. *Les Chansons de métiers,* par Victor Bonhommet. Paris, Vanier, 1888, in-18 de 140 p., 1 fr. — 32. *Chants et Chansons,* par Paul Avenel, 8e édit. *Cinquante chansons nouvelles. Notes et documents, et Bibliographie des chansonniers les plus connus.* Paris, Quantin, in-18 de 414 p., 3 fr. 50. — 33. *Poésies populaires* de Nékrassov, traduites par E. Halpérine-Kaminsky et Ch. Morice, et précédées d'une Étude sur Nékrassov par le vicomte E.-M. de Vogüé. Paris, Perrin, 1888, in-18 de 261 p., 3 fr. — 34. *Poésies et Nouvelles* de Pouchkine, traduites par F.-E. Gauthier, attaché à la chancellerie de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg. Paris, Ollendorff, gr. in-18 de 252 p., 3 fr. 50. — 35. *Poètes lyriques français du* XIXe *siècle.* Extraits précédés d'un Essai sur la poésie lyrique et accompagnés de notices biographiques, critiques et biblio-

graphiques. Paris, Lemerre, 1888, 2 vol. in-12 de 315 et 316 p., 10 fr. — 36. *De la Poésie suggestive,* par Henri Guérin. *Monde poétique*, Juillet 1888, 1 fr. 50. — 37. *Hector l'Estraz, escholier de Paris,* par Gustave Rivet. Paris, Léon Vanier, 1889, in-12 de 211 p., 3 fr. — 38. *La Ruche poétique*, livre d'honneur des élèves de rhétorique, publié par l'abbé W. Moreau. Paris, René Haton; Poitiers, chez l'auteur, s. d., gr. in-8 de 356 p., 7 fr. 50. — 39. *Un Poema* de E. Ruphept, traducido del aleman por G. Puelma Tupper. Buenos Aires, imp. de Pablo C. Coni é Hijos, 1888, in-12 de 126 p. — 40. *Le Baiser à Molière,* par Gustave Lidler, à-propos en un acte en vers. Odéon, 15 janvier 1889. Paris, Calmann-Lévy, in-18 de 17 p., 1 fr. — 41. *La Violette,* par Mme Victorine Vallat, poésies posthumes précédées d'une lettre inédite de Lamartine et publiées avec notice biographique et littéraire, par Gustave Vallat. Paris, Perrin, petit in-18 de 100 p., 1 fr. 50. — 42. *Le Songe de saint Jean, légende du Sacré-Cœur de Jésus,* par Jacinto Verdaguer, trad. de Justin Pépratx. Perpignan, Charles Latrobe, 1888, in-18 de 199 p. — 43. *Poésies* de Jules Lefèvre-Deumier. *Les Mois et les Jours.* Paris, Firmin-Didot, 1888, in-4 de 468 p., 7 fr. 50. — 44. *Œuvres choisies* de Dorat, avec une introd. par Alexandre Piédagnel. Paris, Jouaust, 1888, in-12 de xx-175 p., 5 fr. — 44. *Le Parnasse breton contemporain,* publié par Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz. Paris, Lemerre, 1889, in-8 de 320 p., 6 fr. — 46. *Œuvres complètes* de Victor Hugo, édit. définitive. (*Orientales, Odes et Ballades, l'Art d'être grand-père*). Paris, Hetzel, 1888-89; vol. in-18 à 2 fr.

1. — « Vous conviendrez, écrivait un jour Diderot, que c'est bien le plus plat métier qu'il y ait au monde que celui de lire tous les plats ouvrages qui paraissent. » Grâce au ciel, les plus ingrates besognes ont leur salaire ou leurs compensations. Que la masse des productions médiocres tombant autour de vous avec une rage implacable vous découragerait vite si, d'aventure, l'esprit ne rencontrait dans les quelques œuvres supérieures qui émergent de ci et de là, de tels contentements qu'ils vous font perdre le souvenir du reste ! Le dernier volume de M. Sully-Prudhomme nous est une de ces rares bonnes fortunes. Il se divise en deux parties distinctes : *Le Prisme* et *le Bonheur*.

Le Prisme est la réunion de poésies détachées, écrites sans suite, au hasard de l'impression ou des faits. Les unes sont nées à l'occasion d'un tableau, d'un portrait, d'une statue, d'une œuvre d'art, d'un lieu revu, d'un paysage retrouvé, d'un souvenir qui revient; d'autres ont été répandues comme de simples réflexions philosophiques ou sentimentales, d'autres encore s'adressent à des amis, par circonstance, par à-propos; puis, enfin, le livre s'achève sur des vers d'un grand charme, lus à un banquet du lycée Condorcet, et sur des stances lyriques à Pierre Corneille et à Jean-Jacques Rousseau. *Le Prisme* se prête difficilement à une analyse en règle, à cause du grand nombre de pièces et de la variété des sujets. On peut simplement dire, comme impression générale, qu'on reconnaît là toutes les qualités de l'éminent poète ; délicatesse et finesse du sentiment, distinction attique du tour, élévation et profondeur de la pensée. Rien n'est banal; il y a quelque chose à méditer ou à recueillir, jusque dans les inspirations les plus futiles. La forme est impeccable, admirablement souple, forte sans être dure; le vers est d'une beauté classique, plein sans être lourd.

Le Bonheur est une sorte de vision philosophique du progrès de l'humanité vers ce bien suprême, y tendant d'abord par la curiosité, la science et la volupté, et y arrivant par la douleur, le dévouement, la vertu. A l'art pur, à la passion, ont été mêlées, dans cette œuvre, la philosophie, la science, la recherche du vrai. Aussi, à part des morceaux d'idéalité lyrique ou de tendresse amoureuse qui touchent ou enlèvent, le poème est en général un peu froid ; il sent le parti pris, le travail soutenu dans la tension d'une même idée, le rhétorisme. On goûte, on savoure, on applaudit le prestigieux versificateur-philosophe ; on éprouve un plaisir de dilettante, mais on n'est pas ému. L'auteur le sait bien lui-même ; c'est une tentative qu'il a voulu faire, en dépit de la voix intérieure qui lui disait que la vraie poésie n'est pas là. Dans le *Prisme*, n'adresse-t-il pas ces paroles à Frédéric Mistral, à la fin d'un sonnet :

> Toi, dont la Muse, au lieu *d'explorer*, se rappelle,
> Tu puises les beaux vers à leur source éternelle.

Dans sa préface du *Bonheur :* « La poésie, naturellement contemplative ou passionnée, ne saurait sans outrecuidance viser à supplanter la philosophie et la science. » Plus loin : « Il y a là (la forme poétique mise au service de la recherche de la vérité) une difficulté d'art qui l'attire. » « Difficulté d'art, » deux mots qui touchent la forme, la mise en œuvre, et qui trahissent le souci d'un travail plutôt que la vibration d'un cœur. Mais, c'est si parfait de forme, cette mise en œuvre est si raffinée, il y a tant de perfection de langage, une si haute connaissance des progrès de la pensée humaine rendue d'une manière si originale et si concise, qu'on admire sans discuter davantage.

Faustus se réveille après sa mort dans une planète belle, éthérée, lumineuse. Il retrouve sa bien-aimée Stella qui l'initie aux mystères de l'immortalité, entremêlant ses explications de dialogues d'amour, lesquels se renouvellent alternativement avec les idées philosophiques jusqu'à la fin du volume, d'une manière douce, idéale, élyséenne. C'est de la passion céleste, affranchie des grossiers appétits de la chair ; car ils ont un corps immatériel. Dans ces dialogues se révèle l'âme tendrement amoureuse et un peu platonique de M. Sully-Prudhomme. « Saveurs et Parfums, » « Formes et Couleurs, » « Harmonie et Beauté, » sont comme les phases successives de la naissance, du développement et de la perfection des arts. Cependant, malgré l'amour, malgré l'art, Faustus est inassouvi. Il est inquiet, et il cherche au sein de la philosophie, à travers les doctrines anciennes et modernes, le secret de la destinée et du bonheur. La partie consacrée à la philosophie moderne est admirable de concision et d'exposition, mais forcément sèche et froide ; celle de la philosophie antique est beaucoup plus touchante, plus émue : c'est un très beau passage qui rappelle (l'auteur s'en est ins-

piré certainement) l'*Espoir en Dieu,* de Musset, en restant au dessous, néanmoins ; car la philosophie de Musset est vécue et pleurée, celle de M. Sully-Prudhomme est étudiée et exposée seulement. Le chapitre des sciences est superbe. On ne peut qu'admirer le poète qui a eu la puissance de rendre en des vers si concrets, si clairs, dans une forme si serrée et si parlante, dans un rythme si difficile, toutes les découvertes de la science. Merveilleux tour de force ! Le chapitre de la Curiosité l'emporte encore sur les précédents. On le résumerait en ces mots : inanité du savoir. Que d'observations justes ! Que de beautés de détails et d'ensemble ! Faustus ne trouvant le bonheur nulle part et entendant les cris de l'humanité qui montent jusqu'à lui, se décide à l'aller chercher dans le sacrifice. C'est ici la partie supérieure et la plus poétique de l'œuvre. Le dialogue entre Faustus et Stella sur la douleur et le dévouement est magnifique d'émotion, de sentiment, de vérité. Ils se réincarnent et descendent sur la terre pour guider leurs frères vers le beau et le bien ; mais quand ils arrivent ici-bas, l'espèce humaine s'est peu à peu éteinte, elle a disparu, et les âmes ont transmigré dans d'autres mondes. La description de la terre sans habitants, des cités en ruine, de la nature ressaisissant sa souveraineté violée par l'homme est grandiose. Faustus et Stella reprennent leur vol vers l'infini. Telle est cette conception, œuvre de prestigieux versificateur, de penseur, de savant, de philosophe, de poète.

2. — Dans le troisième volume des *Poésies complètes* de M. Gustave Le Vavasseur nous retrouvons les mêmes qualités que dans les précédents : un talent exceptionnel de versification, une érudition aimable et fine autant qu'étendue, traversée de pointes satiriques bien affilées. La première subdivision du livre se compose de variations fantaisistes sur des motifs pris dans l'histoire. *Éléon d'Aquitaine,* une longue villanelle, et la pièce suivante faite de dizains monorimes sont des tours de force d'exécution. Il est vrai qu'après lecture, l'impression s'évapore assez vite. Dans la partie dédiée à la Normandie sont rassemblées bien des jolies pièces, en toutes petites strophes merveilleuses de main-d'œuvre, — quelquefois trop longues. L'auteur abuse de sa dextérité ; il jongle trop longtemps. Puis viennent : des sonnets bien troussés, des toasts en vers, prononcés dans des réunions d'antiquaires, où s'associent le mieux du monde érudition, bon sens, humour, fine plaisanterie ; des triolets maniés avec maîtrise ; de délicieuses traductions d'Anacréon et de Théocrite, émaillées de réflexions charmantes, et des notes de voyage, qui commencent par des vers blancs bien réussis. La fin, *Tristia,* est d'une note plus sévère et plus élevée ; mais les grelots de la gaieté y résonnent encore, et nous félicitons le poète d'avoir conservé une verdeur souriante que bien des jeunes gens n'auraient pas tort de lui envier.

3. — Un joli titre, celui-ci : *Du Rose au Noir*. C'est la chanson d'une âme qui s'ouvre à la vie, depuis les premiers espoirs jusqu'aux premières désillusions. Le noir ne fait qu'apparaître, le rose y domine, éclairant le regard avec sa teinte joyeuse. Nous souhaitons qu'à l'avenir ne s'accentue pas la couleur sombre ; car le rose sied trop bien à ce poète souriant, délicat et vrai. Il nous est doux de cueillir, dans les champs de sa jeunesse, des bouquets de fleurs champêtres.

Bluets d'amour, bluets de joie et d'espérance,
Première floraison de mon printemps charmeur,
Auxquels s'entremêlaient, aux heures de souffrance,
De grands coquelicots teints du sang de mon cœur.

En chemin, il égrène toutes ces émotions, en général naïves, calmes, illusionnées. M. Gaston de la Source, pourtant, ne s'en tient pas uniquement aux passions tendres. Son luth a des cordes plus fières, et il les touche d'une façon virile, quand il chante l'art, la patrie, les idées hautes, ou qu'il s'adresse à la jeunesse de France. M. G. de la Source ne dilue point sa pensée dans de longues pièces ; il la resserre en des morceaux courts, qui n'en ont que plus de mérite. Sa manière de dire unit le charme à la correction ; son vers est franc, bien venu. Ce que chacun de nous a senti aux heures du rêve, M. Gaston de la Source l'exprime sans prétention et sans pose. Aussi, M. Fuster, dans la préface, a-t-il très bien caractérisé le livre en lui appliquant ces deux vers empruntés à l'auteur :

Banal, si vous voulez : — oui, sans doute, banal
De la banalité de l'aurore et des roses.

4 et 5. — M. Charles Fuster, que nous venons de citer, nous apporte, pour son propre compte, deux nouveaux recueils, les *Poèmes* et *l'Ame des choses*. — Le premier, composé surtout de pièces de circonstance, nous amène à remarquer d'abord : de belles invocations à La Fontaine, à Molière, à Corneille, semées d'idées justes et saines. Puis, ce sont : les *Vieilles Maisons*, un retour attendri vers le pays natal ; les strophes superbes à Pallas-Athéné ; la méditation, nourrie de pensée et riche de sentiment, sur la musique ; le *Crépuscule*, une mélodie nocturne où chantent l'amour, la foi et la prière ; une grande vision de l'avenir dédiée *A ceux qui viendront ;* enfin des stances savoureuses et fortes sur les paysans. — Le second se distingue, à première vue, comme le précédent, par une poésie pure, haute, sereine et simple, par une langue facile et correcte, étrangère aux hardiesses artificielles, aux crudités, aux néologismes arbitraires de l'école régnante, mais quelque peu dénuée de cachet personnel. C'est la langue abondante et courante d'un jeune artiste qui écrit trop, qui ne se forme pas assez, qui « se galvaude. » Comme il en est d'ordinaire quand les appellations sont trop générales et trop amples, le titre ici n'est pas absolument justifié. Bien

qu'on ait fait parler ou qu'on ait apostrophé très ingénieusement l'or, l'osier, le chaume, la résine, le couteau, la faulx, le canon, la chaine, etc., je ne vois pas là toute l'âme des choses, au sens métaphysique du mot. L'auteur est fécond. Il se surmène un peu, et c'est le côté regrettable de son incontestable talent. Il est philosophe, sainement philosophe : il a réfléchi ; il a des idées, elles lui viennent en foule, à peine s'il prend le temps de les recueillir, et d'en laisser tomber le superflu. Les poésies de M. Fuster ont plutôt comme essence la comparaison que l'image. Elles sont, en général, des syllogismes développés. La première partie met en scène, la seconde compare ou conclut en commençant par « donc, » ou « tel, » ou « ainsi... » On a classé une certaine école de peinture sous le nom de « protestante. » La poésie de M. Charles Fuster serait de la poésie protestante : c'est-à-dire un peu sèche, ingénieuse, psychologique, déductive, plutôt qu'étoffée, intuitive, imagée ou pénétrante. Du reste, il possède véritablement le don. Il en use; même il le prodigue. Pourquoi fait-il si vite? Pourquoi cette production à outrance? M. Fuster, déjà bien connu, veut arriver trop hâtivement sur les sommets. C'est un brûleur. En se gaspillant à l'excès, on s'enlève les précieux avantages de la concentration, qui toujours doit mûrir les floraisons de l'esprit, tant imaginatif et si brillant qu'il soit.

6. — C'est une belle tâche, digne d'une âme jeune et honnête que de prendre à partie, courageusement, les travers et les turpitudes du monde. Le signataire des *Réalités*, M. Sévery, a eu cette noble ambition. Il s'élève contre les passions mauvaises, l'orgueil, l'égoïsme, la luxure, l'amour du lucre et la fureur du jeu. Philosophie, réflexion, élan du cœur, simplicité, voilà les qualités se dégageant du livre. Il n'y aurait donc à en dire que du bien s'il était en prose, et si les sujets choisis avaient été traités didactiquement comme ils le furent par maints et maints enfileurs de maximes. Le fonds est irréprochable; l'exécution pèche en plusieurs points. Le vers a de la facilité, de la correction, une allure assez vive; l'enveloppe en est trop prosaïque. Dans cette prose mesurée, on disserte, on rhabille de son mieux les lieux communs de la moralité; on parle à l'esprit sans saisir l'imagination. M. Sévery est un moraliste doué d'une certaine verve en tant que moraliste, mais il n'a pas la flamme du satirique, et n'est encore qu'un jeune poète sincère.

7. — C'est l'amour qui remplit les *Poèmes vécus* de M. Jean-Marie Mestrallet. Vécus; en effet, ils le paraissent, ils doivent l'avoir été. Là respire, non pas la vie matérielle, mais celle d'un cœur aimant, mélancolique et désillusionné. Dans la première partie : *Une Aimée* et *Jours mauvais*, M. Mestrallet a trop poussé au noir la note de sa désillusion; il tombe, par instant, dans un pessimisme exagéré. Cependant, plusieurs pièces déjà sont charmantes, en particulier divers sonnets et

pièces fugitives, légers tableaux de tendresse intime, qu'enveloppe un certain vague triste et poétique. *Chansons du cœur* et *Bercements* sont la partie supérieure du recueil, — poésies courtes en petits vers, où l'auteur a employé, souvent très bien, le retour du même vers comme motif sentimental et musical. A la fin, je signalerai aussi *Baume* et *Fleur de soir*. La *Ballade du Lunatique*, quoique inégale d'exécution, est plaisante. M. Mestrallet soigne le rythme. Nous lui reprocherons seulement d'affectionner trop le vers moderne mal césuré. En somme, nous avons là le livre d'un homme qui aime et qui sent fortement la vie et l'amour, dans ce qu'ils ont de triste et de tendre. On se tromperait à y chercher le haut lyrisme, l'élévation; mais on y respire le sentiment.

8. — M. Paul Jousset redit, à son tour, l'*Éternelle Chanson;* il redit ce que tant d'autres ont chanté et rechanteront encore : tendres souvenirs, aspirations sentimentales, impressions fugitives. De ceux qui sont revenus au même thème ou entonnèrent le même ramage, les uns ont mieux rencontré, les autres plus mal. M. Jousset se tient dans le ton moyen. Il a la sincérité, la fraîcheur, la jeunesse. En feuilletant les pages de son léger recueil, on y trouve de petites pièces émues. simples et coquettes, dignes d'être citées : *Pèlerinage d'amour,* la *Mort de l'année*, imitation de Tennyson; *Berceaux,* d'une conception ingénieuse, touchante, philosophique, et quelques marines de Bretagne.

9. — Moins idéal, M. Henri Rey vient à nous, maintenant, comme un fils du Midi, ardent, vivant, impressionnable, d'âge mûr et d'esprit jeune, ayant réuni pour son plaisir des poésies écrites au hasard, ou à la faveur des circonstances. Il ne s'attarde guère aux sentiers de l'amour platonique ; il pousse hardiment l'aventure ; et il a la franchise de le dire, en même temps que le tact de ne pas excéder les bornes d'une galanterie de bonne marque. Beaucoup de ses pièces sont légèrement et spirituellement enlevées. Il rime la plaisanterie, rencontre l'esprit souvent, et, bien qu'il soit parfois un peu forcé, il se rachète toujours par la drôlerie ou la gaieté. Les idées fines, ingénieuses, abondent sous sa plume. La malice non plus ne fait pas défaut, et bien des morceaux ont des allures de bonne satire. Le reproche qu'on pourrait lui adresser, c'est d'avoir versifié un peu vite. Le mètre n'est pas toujours parfait de forme et serré de grain. Encore cette inconsistance semble-t-elle répondre à la tenue d'un sujet libre et hardi. Optimisme charmant, galanterie, gaieté, amertume souriante, ingéniosité, passion vive, et de l'élévation, de la pensée parmi : voilà le fond du *Bréviaire d'amour* de M. Henri Rey.

10. — Dans une belle préface, simple, délicate, touchante, avec une pointe d'ironie à l'adresse des rimeurs riches et des poètes théogones,

M. Edmond Rousse, de l'Académie française, nous présente le jeune poète Gaston de La Fuye enlevé par la mort, en sa vingt-quatrième année, à ses travaux, à ses ambitions, peut-être à sa gloire. Ces poésies émues, chaleureuses, d'une bonne langue en dépit des tâtonnements et des imperfections inévitables à l'heure des débuts, étaient une promesse brillante pour l'avenir. Nous ne pouvons que déplorer le brusque anéantissement de cette intelligence, de cette âme élevée, de ce cœur vibrant. Les premières pièces sont des élans de convictions royalistes et de foi religieuses ; le premier enthousiasme de la jeunesse y déborde. Des rêves de bataille, des souvenirs du moyen âge chevaleresque, des aspirations vers le retour des régimes défunts en forment le fond. Ardeur et croyance sont les notes dominantes. A part quelques épithètes ronflantes et des chevilles bien pardonnables à si nouveau versificateur, la forme est belle et sonore. Viennent ensuite des impressions de sentiment, des réminiscences du pays natal, des notes attendries, des échos discrets d'amour. Le volume se clôt sur des pensers mélancoliques. Le poète pressent sa mort, y aspire, demande la fin de ses peines, s'y résigne.

Lorsqu'un champ demeure infertile,
On l'abandonne sans remords,
Et lorsqu'un homme est inutile,
Il peut s'en aller chez les morts.

dit-il, avec une infinie tristesse. Nous n'avons pu, sans émotion, lire ces poésies dernières et voir le dernier poème interrompu au milieu d'une strophe, sur un vers inachevé.

11. — De courtes pièces, en général des sonnets, esquissant une suite de types spéciaux, composent *Pîtres et Bohêmes,* par M. Henri Bazouge. Ils sont réunis là les amuseurs éternels de la foule : les géants, les phénomènes, les avaleurs de sabres, les hercules, les clowns, les escamoteurs, les charlatans : puis, ces héros plus relevés de la farce et de l'ancienne comédie : Arlequin, Colombine, Pierrot, l'amoureux Léandre. Sachons gré à l'artiste d'avoir distrait ses veillées d'hiver à crayonner les silhouettes grimaçantes de ces poètes du tréteau, les inassujettis, les réfractaires, les indépendants à double face, chez qui le maquillage grossier, les paillons de cuivre et le rire de métier, déguisent tant d'humiliations endurées ou recouvrent tant de misère. Félicitons-le d'avoir, à chaque portrait, tourné la médaille pour nous la montrer complète, l'endroit et le revers. L'hercule, à l'issue de la représentation, est battu par sa femme, une femmelette, une nabote. L'avaleur de glaives crache le sang. Le clown cache difficilement sous le bariolage de son costume la noire tristesse d'une vieille peine de cœur. — Ce serait excellent, si la forme était moins prosaïque, si l'on ne remarquait dans le dessin trop de simplesse écolière, et si l'on

voyait passer à travers un léger canevas le vif esprit, l'humour, qui devrait faire papilloter sous nos regards ce monde baroque et fantasque.

12. — Un article de M. Armand de Pontmartin, puis une lettre élogieuse de M. Sully-Prudhomme, recommandent hautement et justement les *Récits et Légendes*, du R. P. Delaporte, très variés de fond, de forme, de sujets. Il serait difficile de citer des titres ou de recommander des morceaux en particulier, car presque tous sont également recommandables et par les qualités d'ensemble et par les beautés du détail. Ce sont des légendes, des récits, de simples histoires ayant trait indistinctement aux temps anciens, au moyen âge ou à notre époque. Toutes les histoires connues ou oubliées, tous les personnages, grands ou médiocres, historiques ou populaires, chrétiens ou païens, héros ou comiques, ont été admis à fournir leur contingent à ces récits, qui sont quelquefois basés sur une simple note historique, perdue, délaissée, ou restée inaperçue, ou sur une brève citation. Les uns sont épiques, les autres tiennent du conte populaire ; l'humour, la fine plaisanterie, l'esprit, s'y familiarisent avec les inspirations les plus élevées. On est intéressé d'un bout à l'autre, et l'on ne s'arrête qu'au terme. Rien n'y manque des qualités narratives : excellence de l'auteur à mouler le vers sur le canevas, à varier ses formes, à mettre en relief ses personnages, à émailler l'action de traits caractéristiques, originaux, de réflexions soudaines et piquantes. La versification est heureuse. La pureté, la pondération, l'atticisme du rythme classique y sont unis à la rime riche et à tout ce qu'il y a de bon dans les innovations des écoles modernes. Les *Récits et Légendes* du P. Delaporte sont, à peu de chose près, irréprochables.

13. — Nous n'en pouvons dire autant, à notre sincère regret, des *Reflets antiques*, de M. Victor Patard. Dans ces pièces, puisées aux sources grecque, latine, arabe, persane, hindoue ou hébraïque, l'adaptateur s'est attaché à serrer les textes d'aussi près que possible. Il les a même suivis de trop près. De là des inversions choquantes et des tournures de phrases complètement étrangères au génie de notre langue. A ce compte, n'y aurait-il pasc u tout profit à employer la forme courante et libre ? Car, le moyen le plus immédiat de rendre un poète étranger, c'est la traduction mot à mot, et celle-ci n'est possible qu'en prose. Lorsqu'on choisit le vêtement poétique, la traduction devient une imitation et l'on n'a pas trop, alors, de toutes les ressources du langage et du rythme pour mener à bonne fin une pareille tâche. M. Patard s'est tenu entre l'un et l'autre genres, ou plutôt il les a unis ; et de cette fusion a résulté quelque chose d'hybride, de froid, d'antipoétique. Les imitations d'Anacréon ressemblent à des travestissements. De grâce, de délicatesse, d'atticisme, on n'en a que l'ombre. Il

suffit de lire *l'Amour mouillé* dans ce recueil et de relire le même sujet chez La Fontaine, pour comprendre que c'est celui-ci qui nous donne le mieux l'idée d'Anacréon, tout en ne marchant pas d'aussi près dans sa lisière. Catulle, Tibulle, Properce, se plaignent ici d'être défigurés. Les poèmes de source hébraïque trahissent la sécheresse, le mal à l'aise, au lieu de la sublime poésie débordante qu'on connaît. Les imitations arabes d'Antar sont moins défectueuses. Elles ont des passages attachants. Le meilleur du volume consiste dans les adaptations des chef-d'œuvre persans, empruntés à Hafiz, Kosrou, Firdousi, Saadi.

14. — M. l'abbé Hoornaert a fait la rencontre d'un juif qui lui demande l'aumône. C'est *Israël* personnifié. Là-dessus sa verve s'anime. Elle se livre à une longue, pittoresque, malicieuse et complaisante description de la crasse et des haillons du vieux médecin. Puis, s'échauffant à mesure, elle se lance dans une longue période antisémitique ; elle invective à toute outrance contre les fils de ceux qui ont vendu le Sauveur du monde. Il y a là de beaux vers, de l'élan, de la force, une versification très louable, des pensées ingénieuses sur la malédiction qui poursuit les juifs. Mais que devient, au milieu de cela, le précepte de Jésus : Pardonnez, et oubliez les injures ?

15. — Les *Feuilles volantes* de M. Jacques Nemo se sont échappées de la chambre d'un jeune prêtre. Il n'y faudra donc pas chercher les troubles de la passion. On rencontre l'élévation, la piété, la sensibilité, dans une note sincère et tranquille. De belles idées calmes, de la sérénité au sein de la tristesse, des peines consolées par l'espoir en Dieu. M. Jacques Nemo chante la nature, la famille, les saints, la vertu, le dévouement, tous les sentiments nobles. Les vers sont larges, mais un peu lâches et médiocrement rimés.

16. — *Marie-Madeleine,* sous le pseudonyme de Jean Bertheroy, est d'une main féminine. C'est une femme qui vient d'évoquer une fois de plus la si touchante figure de Marie de Magdala. Elle le fait dans de beaux vers précis, sonores, et très expressifs. M. François Coppée, qui a tracé la préface, dit que « ce poème est d'une ampleur de conception et d'une fermeté de facture absolument viriles, et qu'il se dégage un charme pénétrant de cette pure fresque évangélique. » Nous confirmons sans ajouter.

17. — M. Macqueron est audacieux de s'aventurer lui encore en ce champ de l'apologue où toutes moissons ont été faites. Quelques-unes de ses *Fables* sont un peu banales, trop longues et tirées par les cheveux. Beaucoup d'autres sont écrites prestement, avec finesse, dans une langue claire et pure. De l'observation, des allusions fines, une pointe de satire, une malice aimable et railleuse sans méchanceté, font l'agrément du volume de M. Macqueron. On y peut lire avec plaisir :

l'Aiguille, les Deux Pots, le Savant, le Rat et l'Écureuil, le Diable et son Homme, la Girouette, le Moineau, l'Ane savant.

18. — M. Buron aussi a lié quelques fables dans sa « *Dernière gerbe.* » A ses apologues il a mêlé de la philosophie, de la malice. Malheureusement, la mise en œuvre en est défectueuse. L'expression, très correcte, n'a pas de cachet personnel. Le rythme manque d'ingéniosité ; car, il ne suffit pas de varier la longueur des vers pour bien faire des vers irréguliers. M. Buron n'a pas le secret d'aiguiser le trait final. — Des contes, des légendes accompagnent ces fables. De petits faits d'histoire, des anecdotes de la vie des grands hommes, des aventures touchantes : il y avait de quoi broder sur ce canevas. M. Buron en a tiré peu de chose. Ses *Poésies diverses* encore sont riches de sentiments purs, d'idées saines et de foi religieuse, mais quelle absence de lyrisme ! Pas de souffle, pas d'imagination, pas de figures !

19. — Le prix n'est pas marqué au dos de *Sourires et Larmes,* par M. Benjamin Guinaudeau. En effet, ça n'a pas de prix, n'ayant pas de valeur. Bon fils, bon citoyen, bon chrétien, et faisant à son loisir des vers avec le nombre de pieds voulu, M. Guinaudeau, pour tout cela, n'est pas un bon poète. Je cherche la musique, la sensation, le sentiment, la vie, l'amour, et je ne découvre chez lui que des poncifs de Lamartine, de Millevoye, de Soumet, de Reboul, d'où sont absents les nerfs et la moelle.

20. — J'aime encore mieux *Voluptés et Parfums,* de M. Auguste Jehan, un gentil livre de début, ayant quelque fraîcheur. Des vers d'amour, des souvenirs d'Orient, c'en est le fond. Pas de grands compliments à faire, pas de gros reproches non plus. C'est ordinaire, sans être trop banal. Le vers n'est pas très ferme, mais il n'est pas tourmenté; la langue est un peu molle, mais pas déliquescente; il n'y a guère d'idées, mais il n'y a pas de recherche. Ce sont des impressions de jeunesse, « voluptueuses et parfumées, » où nous voudrions voir plus de virilité, plus d'ardeur. C'est trop alangui, trop boudoir.

21. — Pareillement, les *Orties blanches*, de M. Paul de Simard-Pitray, donnent des promesses, sans affirmer rien de très haut. Ici, pas de hurlements désespérés comme il en abonde chez nombre de rimeurs, ni de langueurs énervantes, une façon de sentir naturelle, exprimée avec franchise et simplicité. Le vers est bien manié, souvent lyrique, tour à tour gracieux et fort. On ne trouverait pas une pièce de vers à classer dans les anthologies; la perfection complète ne s'y rencontre à nulle place; c'est un début, un essai; mais il donne de l'espoir pour le jour où M. de Simard-Pitray se sera corrigé, se sera fait lui, et aura laissé l'imitation de Musset et de Hugo des premières œuvres, imitation bien apparente dans quelques pièces. Les poèmes guerriers et du genre moyen âge sont les meilleurs à signaler.

22. — Voici qui est plus osé d'envergure et plus neuf de conception : *Adel, la Révolte future*, par M. Jean Lombard. Une préface critique de M. Théodore Jean l'annonce, préface tapageuse, exaltation hyperbolique et démesurée de l'auteur qu'on présente comme un Messie et de l'œuvre qu'on révèle comme une Bible des époques prochaines. Au commencement se déroule une vision de la nature primitive, si pleine de sève, de luxuriance et d'abondance facile pour les habitants du globe. Puis vient celle de l'époque moderne, l'âge des métaux, des villes de fer, où le prolétaire gémit, s'use et meurt sous le poids des labeurs incessants, livré à l'exploitation des maîtres. Et le tableau s'achève par la vision du retour à la nature, la grande nourrice dont on ouvre le ventre, afin d'en tirer le métal, et qui offre généreusement à sa surface tout ce qu'il faut à l'homme pour vivre et se vêtir. Le sujet est grand, l'idée belle, l'exécution convaincue, sentie, âpre. Mais quelle accumulation extravagante d'expressions cherchées, archaïques ou néologiques, et quel style aheurté, que d'efforts pour simuler la force, que de bizarrerie pour imiter la violence ! Fallait-il mettre hors de cause la simplicité et la concision ? M. Jean Lombard est-il aussi de ceux-là qui croient que le mot remplace la chose ?

23. — M. Guy Ropartz a quitté, un instant, la musique pour la poésie. On devait s'attendre à retrouver, dans ses *Adagiettos* rimés, le vague de la langue musicale. Ce sont des lambeaux de songes, des notes, des soupirs. Impressions d'amour, impressions de paysages, impressions de rêve, voilà le livre. On le ferme. Qu'a pensé l'auteur, qu'a-t-il dit ? On ne sait. Il vous a caressé, bercé, doucement, sans bruit ; on a éprouvé le charme d'un demi-sommeil. Le vers n'est pas rythmique, pondéré. Ce n'est pas le vers d'un écrivain de race, mais d'un musicien, vers facile et harmonieux, mais sans force ni nombre, un peu fluide, le vers d'un dilettante qui a fait son apprentissage dans les poésies du jour plutôt que chez les maîtres anciens.

24. — D'une poésie de circonstance : *la Mort de Brizeux*, M. Louis Tiercelin a su tirer un excellent parti en dramatisant le sujet. Brizeux se sentant mourir, seul, loin de la patrie, regrette qu'aucun ami ne soit à son côté pour lui fermer les yeux. Soudain, Marie, la chaste compagne de ses jeux d'enfance, la douce ami du pont de Kerlô, Marie,

Cette grappe du Scorf, cette fleur du blé noir,

apparaît, vient à lui, et un dialogue commence entre l'amante et son poète. C'est un ressouvenir mutuel, varié, attendri, des naïves expansions du premier âge, des mille incidents de l'idylle agreste, avec les landes et les chênes pour décor. Puis, les beautés et les douceurs de la Bretagne, chantées à voix alternées, se terminant par un regret de voir la civilisation détruire, sous le niveau des chemins de fer et des routes

droites, l'originalité antique de la terre armoricaine. *La Mort de Brizeux* est une belle pièce idyllique, douce et fière.

25. — Du lyrisme, si vous en désirez, Mme Tola Dorian, princesse Mestchersky, vous en comblera. Avec quelle effusion, avec quelle prodigalité ! Lisez, jugez vous-mêmes. On est assourdi, aveuglé, on en ruisselle avant d'être arrivé à la moitié du volume ; on en est mort, anéanti, quand on le ferme. Certes, on ne s'attendait pas à trouver, chez une âme de femme, tant de sève, de force, de grandeur, d'épanouissement, de luxuriance. On songe aux vastes fleuves, aux forêts vierges, à toute sorte de choses désordonnées, puissantes et inextricables, à Pindare. C'est une belle âme, instruite et sentante, que celle qui chante ainsi, sans défaillance, pendant trois cents pages, l'amour, la vie, la mort, les peuples, les dieux, les histoires, la nature, le temps, l'éternité. On ressent un peu de fatigue et d'effroi, hélas ! parce qu'il y a là trop de génie et pas assez de talent. La pondération, l'unité, la mesure, manquent dans la plupart des pièces, et c'est infiniment regrettable, car elles débordent d'idées, d'expansion, de chaleur et de fougue. A tort, Mme Tola Dorian fait des concessions à la langue décadente, emploie avec une prédilection trop marquée ces termes savants et philosophiques, accumule les épithètes sonores, colorées ou vertigineuses, et vise trop à l'immense. Assez de fois son inspiration touche au grandiose.

26. — M. Marc Bonnefoy s'adresse aux félibres et leur demande s'ils ne feraient pas mieux de parler français.

> .... Je connais des gens qui parlent provençal
> Parce que le français souvent les embarrasse.

Cette apostrophe est le sujet de son poème, dont la fin, quoique d'un très noble élan patriotique, nous paraît un peu exagérée. M. Bonnefoy, devant l'Allemagne menaçante et envieuse, craint que la différence des idiomes dans notre pays n'entretienne la division des courages et demande que les félibres abandonnent leur langue chérie, afin que de l'unité du langage naisse l'unité du sentiment. C'est aller trop loin. Nous préférons la première partie, bien écrite et bien pensée. On ne peut mieux dire ni plus spirituellement. C'est le cas de répéter avec Voltaire :

> Le bon sens, de peur d'ennuyer,
> S'y déguise en plaisanterie.

Les félibres, tant célébrés, tant glorifiés, sont accommodés là de la belle manière. Pourquoi, dit l'auteur, les quatre coins et le milieu de la France ne les imiteraient-ils pas ?

> Tout bien considéré, je ne vois pas comment
> On n'aurait pas aussi des chaires de flamand ;
> Rouen pourrait enseigner son idiome antique,
> Nantes le bas-breton, Rennes le vieux celtique :
> Et la France dès lors polyglotte à l'excès,
> Parlerait toute langue excepté le français....

27. — De Provence en Italie la traversée n'est pas longue. L'*Italie* de M. Maurice Faucon est un beau livre, l'œuvre d'un vrai poète, d'un homme, d'un artiste, d'un penseur. Jeune, riche, amoureux des arts et du soleil, il a voulu porter, un jour, ses rêveries sous le ciel italien. Il nous livre d'abord en des vers bien frappés, imagés, émus, ses impressions de voyage mêlées de souvenirs d'amour et de récurrences vers l'enfance et le pays natal. Mais, tout à coup, il se sentit frapper, en pleine force, par un mal mystérieux et terrible qui le tourmentera pendant de longues années et qui maintenant encore le condamne à la retraite et à la souffrance. Alors il chante pour nous sur sa lyre affligée les poèmes navrants et résignés : *Ægri somnia, De Profundis, Arrière-Saison.* L'*Italie* de M. Maurice Faucon est avant tout un livre sincère, aussi bien dans ses strophes de début respirant la lumière, le bonheur et l'espérance, que dans ses plaintes finales, éloignées d'un faux pessimisme comme la vérité l'est du mensonge. Que de belles choses! Il faudrait tout citer. Les descriptions sobres et saillantes des villes italiennes, des œuvres de marbre, les souvenirs des grands maîtres, s'y alternent avec les impressions tendres, les idées hautes, les belles appréciations de l'art. Tout est bien senti, rendu avec force, grâce et mesure. La forme est franche, large et discrète, vigoureuse sans rudesse et douce sans fadeur. La langue est exquise.

28. — Avec M. Jean Aicard l'imagination se déplace. On change de pays. Il nous reporte aux belles contrées d'Afrique, tant de fois décrites et toujours si attirantes. Il nous mène aux confins du désert. La préface, dédiée à Pierre Loti, explique préliminairement les raisons du voyage de l'auteur en Algérie, et développe de belles, nobles et justes idées sur nos devoirs de vainqueurs à l'égard des Arabes, devoirs trop méconnus par nos ministres, nos représentants et nos fonctionnaires algériens. *Au bord du Désert* se compose de pièces, courtes en général, écrites au hasard des impressions pendant un séjour de deux mois en Algérie, par un Provençal bien apte à sentir profondément la poésie du pays et des hommes, enfants du soleil et du grand air. M. J. Aicard ne décrit pas. Il n'emploie que très discrètement et de temps à autre, pour le décor, le pittoresque des étoffes, des bijoux, des costumes, des coutumes et des couleurs de l'Orient. Il dédaigne le banal exotisme des formes et des mots — qui a pourtant déclaré maints succès littéraires — sachant bien que ce n'est là que le côté extérieur, l'enveloppe, l'épiderme d'un peuple et d'une civilisation. Ce qu'il nous donne c'est l'âme arabe. Cette âme, il l'a sentie, il l'a comprise, et il l'a rendu comme elle est, simple, grande, patiente, avec sa haute religion, sa soumission à la fatalité, son amour des grands horizons et de l'indépendance, son acceptation calme de la vie et de la mort. *Allah, la Bouche, l'Autruche, Salin, les Hirondelles, le Cimetière, l'Inconnu, Jésus nomade*

le Chien mort, A Biskra, le Consolateur du désert, le Muezzin, le Marcheur du désert, et surtout la pièce finale, *la Pétition de l'Arabe,* sont les plus belles pages de ce livre, tout pénétré de force et de chaleur.

29. — Si l'amour de la patrie suffisait pour faire un poète dans le sens complet du mot, M. Louis Feix serait ce poète, à coup sûr. Ses *Fiertés gauloises* exhalent à chaque ligne la haine farouche de l'Allemagne, une haine qui se traduit, en de certains passages, par des injures virulentes ne prouvant pas grand'chose. La revanche, l'Alsace, la guerre, le culte du sol natal, le devoir, le sacrifice, sont les thèmes généraux. Une seconde partie de l'opuscule, qui a pour titre : *les Morts tragiques*, raconte la fin héroïque de plusieurs des braves qui sont tombés, pendant la dernière guerre, pour la défense de la patrie. Quelques-unes de ces pièces ne sont pas sans mérite; mais, à côté d'excellents morceaux très courts, il y a, par contre, trop de médiocrités, trop de chevilles.

30.— Doit-on attribuer ce retour de poésies patriotiques et guerrières aux préoccupations politiques qui viennent d'agiter la France, l'Europe? Mais la nouvelle année a été féconde, particulièrement en pièces ou en recueils de vers sur l'Alsace et la Lorraine. Nous comptons le volume de M. Maxime Tiple parmi les meilleurs. Il est court, et c'est une grande qualité. Il se lit vite, avec intérêt et émotion; quoique rempli d'un unique sentiment, il ne cesse de vous tenir en intérêt. Nous ne ferons de réserves qu'à l'endroit d'un morceau inférieur : *l'Espion,* et du redoublement d'une même conception dans deux pièces sur *la Mort de Frédéric III.* La versification, variée, facile, souple et forte, ne mérite que des éloges. Quant à la langue, elle est excellente, d'une correction attique qui n'exclut pas la chaleur et la couleur. Une grande fierté patriotique y vibre d'une page à l'autre. C'est l'œuvre simple et franche d'un jeune cœur bien français, qu'a douloureusement frappé la défaite, et qui bat à l'espoir de la revanche future. Au rang des fragments les meilleurs, nous signalerons : *Mon Rêve* et *le Semeur*, qui vaut d'être cité pour l'ampleur du mouvement.

» Dis-moi, de l'aurore au couchant,
Que sèmes-tu dans chaque champ
Sans reprendre jamais haleine?
Ton geste est large, ton front haut,
Et, ne craignant ni froid ni chaud,
Tu vas par l'Alsace-Lorraine !

. . . . . .

Ton pied ne me semble pas lourd;
Aussi jeune qu'au premier jour,
Tu gardes, à travers la plaine,
Ta force et ta sérénité,
Comme le dieu de la fierté
Debout en Alsace-Lorraine !

— Je suis celui qui ne meurt pas,
Et je sème devant mes pas
Une semence souveraine
Qui pousse dur, qui pousse fort,
Bravant le mal, bravant la mort,
Sur le sol d'Alsace-Lorraine !

Aussi longtemps que tu viendras,
Été comme hiver, tu verras
Ma main jeter la même graine ;
. . . . . .

Je me nomme le Souvenir;
J'attends la récolte à venir;
Ce que je sème, c'est la haine...
La haine est le pain de nos cœurs :
Elle protège les vengeurs
De l'Alsace et de la Lorraine !

Voix alsacienne, *les Sapins, l'Épée, le Casque, la Lettre*, ont jailli de la même inspiration généreuse. Les conceptions du poète ne se renferment pas exclusivement, d'ailleurs, dans les sentiments. Il incline souvent vers la grâce, une grâce saine et charmante, et encore, toujours patriotique. Telle, la charmante allocution aux fleurs alsaciennes :

Recueillez-vous, enfin c'est l'heure !
O fleurs des champs, ô fleurs des bois,
Sous la brise qui vous effleure,
Ouvrez-vous toutes à la fois !
. . . . . .

31. — *Les Chansons de métiers*, de M. Victor Bonhommet, s'annoncent comme le premier volume d'une série de chansons sur les travailleurs de la ville et de la campagne. Méprisés par les oisifs et les bourgeois, dédaignés par les poètes, les ouvriers ont droit à une place dans la littérature poétique. L'auteur se propose de faire sonner leur voix dans l'hymne aux mille strophes de l'humanité et des choses. Sans espérer qu'elles soient chantées (dans leur entier, du moins, car elles sont très longues), il compte que ces chansons seront lues tout au moins, qu'elles consoleront l'ouvrier et le réhabiliteront dans l'esprit des riches et des heureux. Le but est louable, mais l'exécution n'y répond pas. La naïveté, première qualité et première raison d'être de la chanson populaire, y fait défaut. La banalité s'y retrouve à chaque pas, pour ne point dire pis. Cela sent le travail, le parti pris, tandis que la chanson doit être « éclose. » Les mots techniques y abondent, mais de poésie, de finesse, pas l'ombre. Et quel grossier manque de sens rythmique que de faire chanter : *les Bouchers*, sur l'air du *Petit Mousse*; *le Typographe*, sur la cadence du *Noël d'Adam* ; *le Boulanger*, sur l'air des *Louis d'or*, de Dupont ; *le Maçon*, sur celui des *Blés d'or !* etc.

32. — Voici un volume de chansons très gauloises, entraînantes,

vigoureuses et fières. Il s'agit de la huitième édition de l'œuvre de M. Paul Avenel, enrichie de cinquante pièces nouvelles, de notes, de documents historiques, d'une bibliographie des chansonniers les plus connus. Depuis quarante ans circulent ses couplets satiriques et ses refrains mordants. La première chanson patriotique date de février 1848; à partir de cette époque, tous les événements de la restauration napoléonienne sont là versifiés et bafoués, jusqu'aux angoisses du siège de Paris; puis l'Assemblée de Versailles, le Seize-Mai et tous les faits saillants de la politique défilent, clairsemés de paysanneries et de refrains populaires. Paul Avenel a célébré l'amour et les amoureux, la table et le boire; mais surtout il a trouvé dans son cœur des accents chaleureux en l'honneur des armes et de la patrie. Il a déclaré une guerre farouche aux héritiers du nom de Bonaparte comme au César du Deux décembre. Son livre est l'histoire du second Empire mise en chansons, histoire trop indignée, trop dithyrambique pour être absolument véridique, impartiale. Les *Chants et Chansons,* de M. Paul Avenel, sont un recueil de chants civiques très convaincus, dont la portée serait plus haute encore et l'inspiration plus généreuse si, au sentiment du devoir, à l'amour de la liberté, s'y associait le respect chrétien.

33 et 34. — « Je ne me souviens pas d'une muse aimable et caressante, chantant de douces chansons au-dessus de moi... Celle qui m'a opprimé de bonne heure, c'est la muse des sanglots, du deuil et de la douleur, la muse des affamés et des mendiants, ses chants simples ne respirent que le chagrin et une plainte éternelle. » Ainsi parle Nicolaï Nékrassov, le poète pessimiste du pays des neiges, dont MM. Halpérine-Kaminsky et Charles Morice nous apportent aujourd'hui une traduction bien vivante. Nékrassov a enfermé dans ses cadences toutes les larmes, toutes les malédictions de la Russie, à peine affranchie du vieil esclavage; il a embrassé sous un jour très sombre tous les aspects, toutes les conditions de la vie nationale, les villes et les champs, les réalités et les rêves. De son œuvre entière s'exhale un long gémissement. Ne voulant rien voir, ni de la marche du temps, ni des progrès réalisés, ni des maux guéris, il retourne obstinément à son inspiration première, farouche, il continue sans faiblir ses diatribes contre le passé, ses railleries sur le présent. Imagination haineuse, incurablement haineuse et défiante, se nourrissant de ses colères et de ses vindications acrimonieuses, intelligence athée et positiviste, Nékrassov a tiré de l'excès de ses passions l'énergie même de ses accents. Il a rendu avec une rare puissance les souffrances du peuple. Il lamente sur un ton poignant les misères de la paysanne, de l'épouse et de la mère slaves; il jette des trésors d'observation et d'imagination à travers ses courtes épopées de la vie populaire. Nikolaï Alekseïevitch Nékrassov n'est pas le plus grand poète de son pays. Ses compatriotes le mettent au-dessous

des grands lyriques de la période romantique, de Pouchkine et de Lermontof. Ils ne lui reconnaissent ni la sérénité du premier, ni la passion du second, ni l'harmonie de l'un et de l'autre. Mais il est le plus original, le plus spontané d'entre eux ; il est le plus populaire, celui qui a pénétré dans les couches les plus profondes des nouvelles générations. « Si vous rencontrez par hasard, a dit M. de Vogüé, un volume de vers dans les endroits où on ne lit guère, au relai de poste, chez le petit employé ou l'officier de santé de la bourgade, sur l'encoignure d'une arrière-boutique ou d'un bureau d'auberge ; si le jeune homme ou la jeune fille de la maison, à leur retour du « progymnase, » s'absorbent dans la lecture de ce volume, c'est Nékrassov. Étrange pays ! La censure biffe des pages de nos livres qui vont chercher dans les hautes classes quelques lecteurs initiés à notre langue ; on s'imagine qu'à plus forte raison toute hardiesse doit être proscrite des livres russes, et jusque dans les mains des enfants du peuple, on trouve l'œuvre de ce forgeron d'enfer, qui souffle la haine, et attise la révolte ! » MM. Halpérine et Morice ont rendu avec une grande force les chants du poète nihiliste. Sans s'astreindre, comme M. E. Gauthier l'a fait pour l'illustre Pouchkine, à convertir en vers français les vers russes, au risque de défigurer la pensée et d'appauvrir l'expression, ils ont su conserver la cadence, le rythme, le sentiment même de Nékrassov. C'est d'une lecture pathétique.

35. — Récemment, le conseil supérieur de l'instruction publique inscrivait aux programmes universitaires un recueil d' « Extraits des poètes lyriques du dix-neuvième siècle.» Ce recueil, M. Robertet l'a judicieusement composé. Il s'est efforcé de réunir en un seul bouquet les fleurs les plus belles, les plus brillantes, les plus parfumées dans toutes les variétés de ce genre qui est la gloire littéraire la plus pure de notre temps. Nombre de morceaux célèbres s'indiquaient d'avance à ce travail de sélection : *l'Aveugle*, *la Jeune Tarentine*, *les Iambes*, *la Jeune Captive*, d'André Chénier ; *les Enfants de la France*, *le Vieux Sergent*, *les Souvenirs du Peuple*, de Bérenger ; *le Poète mourant*, de Millevoye ; *l'Immortalité*, *le Lac*, *le Crucifix*, de Lamartine ; *Waterloo*, de Casimir Delavigne ; *Moïse*, d'Alfred de Vigny ; *Napoléon II*, *la Tristesse d'Olympio*, *l'Été*, de Victor Hugo ; *Marie*, de Brizeux ; *la Voulzie*, d'Hégésippe Moreau ; *les Nuits*, de Musset ; *le Sommeil du Condor*, de Leconte de Lisle ; *le Vase*, de Sully-Prudhomme ; *les Rêves ambitieux* et *les Deux Cortèges*, de Soulary. M. Robertet a diversifié ces pages bien connues, en les entremêlant avec beaucoup d'intérêt ; et il y a joint des pièces moins fréquemment citées de Théodore de Banville, d'André Theuriet, d'Armand Silvestre, de François Coppée, de Lucien Paté, de Jean Aicard. Mais par quelle raison, dans un recueil destiné à la jeunesse, devant élever les pensées, fortifier les cœurs, agrandir les horizons de

l'âme, avoir introduit les vers de désespérance et d'anathèmes qu'on a loués outre mesure sous le nom de Mme Ackermann? M. Robertet a fait précéder son anthologie d'un essai fort substantiel sur la poésie lyrique, montrant ce qu'a été cette poésie à travers l'histoire, ce qu'elle est au yeux de la critique moderne. Les extraits sont accompagnés de notices biographiques, critiques et bibliographiques permettant au lecteur de mieux connaître l'homme avant d'admirer le poète.

36. — Dans sa livraison de juillet, *le Monde poétique* a publié sous une forme allégorique, c'est-à-dire sous la couleur d'un conte oriental, un piquant travail de M. Henri Guérin, un jeune écrivain d'avenir, sur la poésie suggestive, où, raillant avec une ironie très fine la poésie artificielle, dont le soutien n'est qu'une vaine accumulation d'épithètes et de synonymes, il rétablit en sa juste place la poésie véritable, que le sentiment inspire, que la pensée nourrit, et qu'un art sobre et précis décore. Le jeune Pedro est l'auteur en personne, dévoilant là ses intimes pensées. Seulement, deux ou trois phrases détonnent sur l'ensemble. Pour conserver à son allégorie la couleur orientale qu'il imite habilement, il n'eût pas dû, nous semble-t-il, nommer Boileau, mais s'il avait besoin de son témoignage, le citer au moyen d'une périphrase ; il eût été bien facile d'appuyer le dire de Pedro des vers d'un vieux poète oriental qui aurait eu l'inexcusable tort de défendre la raison et le bon sens. Pareillement, il aurait mieux valu laisser Baïf et Racine, ou ne les désigner par leurs textes que d'une façon indirecte. Pedro, prodiguant ainsi les autorités d'une littérature « étrangère » paraît trop érudit pour un poète spontané. Non plus, ne voudrait-on pas voir à Bagdad les aboutissants du « passage Choiseul. » A part ces petites négligences, la critique narrative de M. Henri Guérin abonde d'ingénieuses réflexions, de remarques subtiles, de traits adroitement décochés. Et, en de certains endroits, que de jolies trouvailles de mots ! Ainsi, page 302, cette délicieuse image : « Il avait toujours sur les lèvres une couvée de rimes prêtes à prendre leur vol, mais il ne les laissait jamais partir que le sentiment ne leur eût donné le duvet et la pensée les ailes. »

37-46. — Signalons, pour finir : *Hector l'Estraz, escholier de Paris,* par un homme politique, M. Gustave Rivet, hier un charmant poète, et qui nous offre maintenant des souvenirs et des réminiscences de jeunesse d'une délicieuse fraîcheur;—*la Ruche poétique, ou le Livre d'or,* dans lequel M. l'abbé W. Moreau a rassemblé avec un goût parfait les meilleures pièces de vers des élèves du petit séminaire de Montmorillon, et où respire un enthousiasme juvénile, qui touche, émeut, et surprend par la précocité des résultats ; — une remarquable adaptation espagnole par M. Puelma Tupper d'un poème allemand de Ruphept; —*Le Baiser de Molière*, joué à l'Odéon, le 15 janvier 1889, à l'oc-

casion de l'anniversaire de l'illustre comique, et formant une petite scène lestement enlevée, entre deux personnages, Pierrot et la Toinette du *Malade imaginaire;* — *la Violette,* poésies posthumes de Mme Victorine Vallat, publiées et pieusement commentées par son fils, M. Gustave Vallat ; — *Le Songe de saint Jean,* du célèbre écrivain catalan Jacinto Verdaguer, dont M. Justin Pépratx a reflété dans une traduction limpide l'adorable simplicité ; — *Les Heures et les Jours,* de Lefèvre-Deumier qui, sous le titre de *Poésies,* offrent une série d'impressions en prose, et qui valent d'être traitées à part, dans un compte rendu distinct, pour les qualités de profondeur, de philosophie, d'élégance et d'harmonie qu'elles révèlent ; — les *Œuvres choisies* de Dorat, une édition exquise, sous un format ravissant destiné aux bibliophiles, judicieusement condensée et commentée par un poète, M. Alexandre Piédagnel ; — enfin, *le Parnasse Breton,* publié par MM. Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz, qui nous est parvenu au dernier moment, mais que nous ne manquerons pas de reprendre, en notre prochaine revue, pour en parler avec abondance.— La maison Hetzel a commencé une importante publication populaire des *Œuvres complètes* de Victor Hugo. De la section poésie, ont déjà paru : *Les Odes et Ballades, les Orientales, l'Art d'être grand-père.* Nous traiterons de ces œuvres célèbres en même temps que nous envisagerons d'une seule vue celles qui doivent suivre : *les Feuilles d'automne, les Chants du crépuscule, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres, les Châtiments, les Contemplations, la Légende des Siècles, les Chansons des rues et des bois, l'Année terrible, la Pitié suprême, Religions et Religion,* et *les Quatre Vents de l'esprit.*

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Jolette,* par MARY-CECIL HAY, adapté de l'anglais par FRANCIS BAUDRIER. Paris, Firmin-Didot, 1888, gr. in-8 de 349 p., illustré de 9 grav. hors texte. par Eug. Thadome (*Bibliothèque des mères de famille illustrée*), 3 fr. — 2. *Le Fils aîné,* par miss G. CRAIK, trad. de l'anglais par A. CHEVALIER. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 (*Biblioth. des mères de famille*), 2 fr. 50. — 3. *Les Jeunes Filles de Quinnebasset,* par J. LERMONT, d'après S. MAY. Paris, Hetzel, s. d., (1889), in-18 de 348 p., avec dessins de Paul Destez, 3 fr. — 4. *Rolande Marney,* par PIERRE FICY. Paris, Firmin-Didot, 1887, in-18 de 355 p. (*Biblioth. des mères de famille*), 2 fr. 50. — 5. *Sabine,* par Mme COLOMB. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de 320 p. (Même bibliothèque), 2 fr. 50. — 6. *Blanche-Neige,* par CLAIRE DE CHANDENEUX. Paris, Henri Gautier, 1888, in-12 de 228 p., 2 fr. — 7. *Cinq Minutes d'arrêt,* par PH. SAINT-HILAIRE. Paris, Firmin-Didot, 1888, petit in-16 de 126 p., orné de 15 grav., 0 fr. 60. — 8. *Le Marquis de Villepreux,* par M. DU CAMPFRANC. Paris, Henri Gautier, 1888, in-12 de 243 p., 2 fr. — 9. *Tante Michette,* par E. MEUNIER. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1888, in-12 de 267 p. (*Biblioth. Saint-Germain*), 3 fr. — 10. *Fleur sauvage,* par Mlle MARIE POITEVIN. Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-8 de 240 p., illustrations de Fraipont, 2 fr. — 11. *Le Roman d'un crime,* par ÉTIENNE MARCEL. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 240 p., 2 fr. — 12. *Le Crime de Virieu-sur-Orques,* par le comte DE MARICOURT. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 238 p., 2 fr. — 13. *Le Notaire de Lozers,* par Mme MARIE CASSAN. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de

229 p., 2 fr. — 14. *Maître Bernillon, notaire,* par Aimé Giron. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 335 p., 3 fr. — 15. *Une Famille de polytechniciens,* par A. Miles. Paris, Firmin-Didot, 1888, gr. in-8 de 366 p., illustré de 28 grav., dont 18 hors texte, par Quesnay de Beaurepaire (*Biblioth. des mères de famille illustrée*), 3 fr. — 17. *Tom Brown, scènes de la vie de collège en Angleterre,* imité de l'anglais, par J. Girardin. Paris, Hachette, 1888, gr. in-8 de 240 p., illustré de 69 grav., par Godefroy Durand (*Biblioth. des écoles et des familles*), 2 fr. — 17. *Les Aventures de Rob-Roy,* par Émile Jonveaux. Paris, Delagrave, 1888, in-8 de 122 p., illustration d'Émile Bayard et Hubert Clerget, 0 fr. 90. — 18. *Le Théâtre en famille,* par la comtesse de Houdetot. Paris, Henri Gautier, s. d., (1889), in-12 de 215 p., 2 fr. — 19. *Un Voyage de Farfadets,* par Marthe Bertin. Tours, Mame, 1888, in-8 de 211 p., orné de jolies vignettes, 0 fr. 85. — 20. *Le Prince et le Bourreau,* par Leila Hanoum. Paris, Delagrave, 1888, in-32 cart. de 128 p., illustr. d'après un album japonais, 0 fr. 35. — 21. *Sous tous les cieux,* par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, 1888, in-16 de 242 p. (*Petite Bibliothèque de la famille*), 2 fr. — 22. *Contes et Nouvelles,* par la baronne d'Égligny. Paris, Retaux-Bray, 1889, in-18 de 373 p., illustr. de Ferdinandus, Dargent, Bogaert, etc., 2 fr. 50. — 23. *La Légende merveilleuse, récits du temps de la reine Berthe,* par A. de Villeneuve. Tours, Mame, 1888, in-4 de 285 p., orné de nombreuses grav., 3 fr.

1. — Certain gros bonnet protestant lettré m'assurait un jour qu'il ne lui était pas possible, ou à peu de chose près, de trouver des romans français à mettre entre les mains de notre jeunesse. Puis, sans transition, le susdit gros bonnet se mit à me vanter les traductions anglaises. Je fis une grimace significative, et, oubliant un instant que mon interlocuteur n'était point catholique, je crus devoir lui citer diverses maisons ne publiant guère que des choses irréprochables. Alors s'établit entre nous une dispute courtoise où je crus avoir raison et dont il se tira avec l'intime conviction qu'il n'avait point tort. Tant il est vrai que de la discussion ne jaillit pas toujours la lumière ! — En dehors des tendances trop souvent hérétiques qui rendent si lourdes neuf fois sur dix les productions traduites ou imitées des écrivains d'Outre-Manche ou d'Outre-Vosges, je reproche à ces productions, dans leur généralité, d'être broussailleuses, rocailleuses, quelquefois même incompréhensibles et à coup sûr fatigantes. Je ne parle pas du talent qui, de temps à autre, s'affirme indiscutablement, par échappées. Ainsi, présentement, si je considère le livre de Mary-Cecil Hay, « adapté » par M. Francis Baudrier et intitulé *Jolette,* je déclare que c'est un type du genre à la fois intéressant et énervant, qualité et défaut qui s'excluent ordinairement en France, mais qui, en Grande-Bretagne, semblent pouvoir s'unir sans inconvénients. Il s'agit d'une jeune fille accusée à tort d'un acte répréhensible et qui n'est acquittée par les tribunaux de son pays que grâce au dévouement d'un sien cousin, Victor Hardress, aussi innocent qu'elle-même. Victor Hardress compte, par ce moyen, avoir un jour Jolette pour femme. Mais le brave garçon n'a pu prévoir les événements assez extraordinaires qui lui donnent un rival en la personne d'un baronnet que, de fil en aiguille, Jolette finit par épouser, de l'aveu même de Victor Hardress, qui se sacrifie une seconde fois. Ce Victor Hardress et le baronnet sont deux

beaux caractères ; ils se partagent les sympathies du lecteur. Je concède que ce roman est une « adaptation », et non une traduction. Donc, si l'auteur original s'est noyé dans des détails inutiles et dans des conversations nébuleuses, M. F. Baudrier a eu le tort grave de serrer de trop près son modèle. Sans doute, *Jolette* forme un récit très honnête ; mais il est entaché de deux vices redhibitoires : il sent le protestantisme de plusieurs milles et il agace par ses longueurs. On peut « adapter » mieux quand on ne traduit pas.

2. — Comme *Jolette, le Fils aîné* a vu le jour pour la première fois de l'autre côté du Pas-de-Calais. Roman où le protestantisme montre un bout d'oreille. Pour le malheur de ses parents et le sien propre, Hildred Kane, sirène atteinte de la névrose (?) du siècle, vient de Bruxelles à Falcon-Court (England) demander pour quelque temps asile à sa tante Graham. Elle repartira bientôt : le temps de se procurer une situation sociale moins pénible que celle qu'elle abandonne. Malgré elle, cette énigme enjuponnée, inspire à son cousin Guy une de ces passions qui ne prennent fin qu'avec la vie. Voilà le début. Mais Satan habite les environs : ce Satan s'appelle lord Carstairs. Diamétralement opposé comme caractère et comme extérieur au jeune Graham, qui n'est pas homme du monde et ne sait qu'aimer sincèrement, lord Carstairs devient l'unique préoccupation d'Hildred qui, comprenant que sa tante la considère comme un péril pour son fils aîné, fuit un jour Falcon-Court, le cœur ulcéré, et autant pour se soustraire à un amour qui lui est à charge que dans l'espoir que son départ ramènera la paix au sein d'une famille troublée par son apparition. Notre névrosée, une « sainte, » dit le traducteur d'après l'auteur, a gagné l'Italie, pays de sa mère, en compagnie de lord Carstairs, plongeant ainsi son fiancé Guy dans le plus complet désespoir. Cette traduction fait exception à la règle : l'œuvre, quoique bien britannique, n'est point trop perdue dans le brouillard. Je me garderai bien toutefois de recommander ce livre pour les jeunes filles.

3. — Littérairement parlant, M. J. Lermont a depuis longtemps élu domicile en Amérique. Dans *les Jeunes Filles de Quinnebasset*, il nous fait assister à la vie de famille telle qu'elle se passe aux États-Unis. C'est l'histoire d'une enfant, Émilie Howe, réfugiée chez son aïeul après des revers de fortune éprouvés par son père, laquelle histoire est contée d'une façon pas toujours bien nette, en raison des communications échangées incessamment sur une ardoise entre l'héroïne et une vieille servante sourde-muette. Cela se termine par un mariage entre Émilie et un jeune domestique de son grand-père, garçon très intelligent, et qui, comme les chevaliers d'antan, a su gagner ses éperons dans la grande bataille de l'existence. A signaler (p. 30) une réponse ridicule d'Émilie à son aïeul à propos des « droits de la femme » comme on les entend chez les Yankee.

4. — Nous en avons fini avec Albion et ses dérivés. Revenons bien vite en France. *Rolande Marney* nous offre le spectacle d'une femme foncièrement chrétienne, qui n'hésite pas à affronter les épreuves les plus cruelles afin de soustraire sa fille à l'éducation sans Dieu, que son mari, ambitieux sans scrupules, entend lui faire donner. A cet effet, Rolande, humiliée, maltraitée même, se retire, au fond de la Lorraine, chez une vieille parente à peu près oubliée, qui l'accueille affectueusement et l'institue son héritière. Les années s'écoulent; mais alors que la pauvre mère se croit le plus en sécurité, l'orage éclate sur sa tête. Sa fille, traîtreusement enlevée par des amis de son mari, n'est reconquise par elle que juste assez à temps pour que le pauvre ange expire entre ses bras. Les épreuves de Rolande se continuent sous une autre forme, et pour qu'elle retrouve la paix de l'âme, il ne faut pas moins que la mort tragique de M. Marney, catastrophe qui, à quelques années de là, lui permet de recommencer une existence nouvelle avec l'appui d'un honnête homme, bon chrétien, qui l'a comprise et lui assurera les compensations que mérite sa haute vertu.

5. — De même que *Rolande Marney,* quoique à un point de vue différent, la *Sabine* de Mme Colomb mérite notre approbation. Riche et belle, Sabine Clervet est fiancée à Étienne Sarzal, poète d'avenir n'ayant pour toute fortune que la faveur des muses. La jeune fille le voit tout en beau, alors qu'il n'est guère plus qu'un ambitieux. Une ruine foudroyante ne tarde pas à séparer Sabine et Étienne, et ce dernier se marie avec une opulente coquette, qui lui ouvre les grands salons parisiens. Succès et réputation viennent bientôt ; mais le bonheur est resté à la porte des époux. Pendant ce temps, Sabine se désespère et ne comprend point, l'aveugle, l'homme discret qui lui a voué une sorte de culte. Cependant, les événements se précipitent : des mariages, des morts, et, tout à coup, Sabine, désabusée, éclairée sur ses propres sentiments, reconnaît son erreur et devient la femme de Louis Pellier, son ami d'enfance. Bien joli et très honnête roman.

6. — Le jour de Noël, en l'an de grâce 1850, M. et Mme Humphrey, riches Anglais sans enfant, après s'être évertués le jour précédent à se procurer un héritier parmi les petits malheureux de Paris, se mettent d'accord pour adopter une fillette abandonnée à leur porte, sur la neige, et trouvée par M. Humphrey. Ils baptisent l'enfant du bon Dieu du nom symbolique de *Blanche-Neige*. N'eût été cette circonstance, Mme Humphrey eût arrêté son choix sur un bambin charmant, Pierre Nivert, qui, ainsi, se trouve évincé, pas si complètement pourtant que la charitable dame ne promette de lui assurer un sort. Cette promesse est faite à la sœur du petit, Cécile Nivert, vrai diplomate de mauvais aloi, qui accepte, regrettant tout bas la belle situation convoitée pour son frère, pour elle par voie de conséquence, et qui, dans

l'ombre, pendant des années, travaille à prendre ce qu'elle croit être sa revanche contre Blanche-Neige. Les sourdes machinations de l'audacieuse créature amènent la mort subite de Mme Humphrey, la ruine de Blanche-Neige et... son mariage avec Pierre. Comment cela se produit-il? Lisez et vous verrez. Une délicieuse nouvelle : *Madame était chez sa mère*, qui rappelle, sans que nul puisse s'en effaroucher, la manière de l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé,* termine ce volume de Mme Claire de Chandeneux.

7. — La destinée tient parfois à bien peu de chose : l'aventure de Jean d'Arcy en est une preuve. *Cinq Minutes d'arrêt* d'un train filant sur Paris ont suffi pour que l'image d'une jeune fille à peine entrevue le hante à tout jamais. Mais qui est-elle? Où demeure-t-elle? Ces deux points d'interrogation et cette figure étant devenues une véritable obsession, notre jeune homme se met en campagne et fait tant et si bien qu'il découvre son inconnue. Et, ma foi, il l'épouse. Ce petit livre de M. Th. Saint-Hilaire est un bijou, et pas monté en faux, je vous l'assure.

8. — Mme Marie Coutance, née de Vimont (en littérature M. du Campfranc) a écrit sous le titre de : *Le Marquis de Villepreux,* un drame saisissant. Une morale solide se dégage de ces pages : c'est que la faute cachée ne saurait être pardonnée même à moitié, quoi que puisse affirmer le sceptique et dissolvant proverbe si souvent cité. Qui dit faute ou crime, au point de vue chrétien, dit expiation. Et pas de pardon sans expiation ou tout au moins sans repentir avec désir d'expier. En ce temps où la confusion est partout, les déclassés sont légion : Yves Kermorgan est un déclassé. Fils d'un pauvre pêcheur breton, la protection d'un banquier en fait quoi ? Un avocat, avocat sans causes, bien entendu. La mort subite du fils de son protecteur, son ami, son frère de cœur, le laisse sans ressources, en plein Paris, et il se décide à aller tenter fortune aux Indes. En mer, le navire qui le porte fait naufrage. Seul il échappe avec le marquis Yves de Villepreux, mortellement blessé et qui succombe en lui remettant pour les pauvres de son pays deux millions en valeurs diverses, tout son patrimoine. Yves Kermorgan pris d'une tentation diabolique, s'approprie cette somme énorme et se métamorphose en marquis de Villepreux. C'est avec ce titre et sous ce nom qu'il est recueilli à bord d'un navire qui fait voile pour la Grèce. Le faux gentilhomme s'installe à Athènes. Généreux, magnifique, il est admiré et recherché par l'aristocratie du pays et finit par épouser la charmante fille d'un Français qu'il a remarquée. Le bonheur lui sourit : il est heureux, ou croit l'être. C'est l'instant que choisit la Providence pour le frapper en le démasquant. Il se bat en duel avec l'honnête homme indigné sous le couvert duquel il s'est frauduleusement présenté partout, et il est grièvement blessé. Rétabli,

il avoue son crime à sa femme qui le repousse avec horreur et devient momentanément folle. Ne pouvant obtenir le pardon de sa victime revenue à la raison, il restitue le bien volé et s'éloigne. L'expiation commence. C'est en Bretagne, près de sa bonne mère, qu'Yves Kermorgan revient à Dieu : il se confesse au vieux recteur de la paroisse et consacre dès ce jour sa vie à secourir ses semblables en danger de mort sur l'Océan. Ce sera désormais un héros, héros obscur et qui, vivant de la mer (étant redevenu pêcheur comme en ses jeunes ans), finit par en mourir à la suite d'une tempête où son courage a dépassé les limites assignées à l'homme. Dieu qui lui a pardonné lui a aussi réservé une suprême consolation : le pardon de sa femme qui est accourue, du fond de l'Attique, avec son fils pour recueillir son dernier soupir.

9. — Aussi profondément chrétien que le livre de Mme du Campfranc, presque aussi émouvant, quoique dans une note plus douce, tel est le roman de M. E. Meunier : *Tante Michette*. Cette tante-là est une enfant trouvée près de sa mère défunte, au détour d'un chemin, par le bon curé de Saint-Michel le Moutier. Un jeune docteur de l'endroit, un vieil officier retraité et le curé, réunis en une sorte de conseil de famille, décident qu'au lieu de l'envoyer à l'hospice, la pauvre mignonne sera gardée à Saint-Michel et confiée aux soins d'une excellente femme d'eux connue. Michelette (par abréviation caressante Michette) croît en grâces et en sagesse : généreuse, à l'âge de douze ans, elle fait accepter à ses parents adoptifs un cher petit orphelin du pays qui, ne pouvant l'appeler sa mère, la qualifie de tante. Or donc, tante Michette, qui a dû épouser un élégant vaurien dont elle reconnaît à temps la vilaine âme, se marie finalement avec l'un de ses tuteurs, le docteur Noveret, qu'elle aimait à son insu, peu de temps après avoir retrouvé son grand-père qui meurt, lui laissant avec un état civil régulier une importante fortune qu'elle consacre à la fondation d'un orphelinat agricole dans la commune de Saint-Michel le Moutier.

10. — Pour n'être point une enfant trouvée, Thérèse Fargeix, la *Fleur sauvage*, n'en est que plus à plaindre. Placée sous l'autorité un peu rude d'un grand-père qui ne peut oublier qu'elle est fille d'une Italienne détestée, Thérèse a, de plus, à subir les mauvais traitements dissimulés d'une vieille cousine dont elle excite la basse jalousie. En mourant, l'aïeul délègue la tutelle de sa petite-fille à son avare et brutale parente. L'enfant est riche, mais elle l'ignore. Longtemps elle est le souffre-douleur de sa cousine que le notaire de feu Fargeix met enfin à la raison en lui faisant résigner ses fonctions de tutrice comme en étant devenue indigne. La vie change alors pour l'orpheline. Heureuse, elle l'est, tout en vivant dans des conditions très modestes, selon le vœu du grand-père. Quelque temps avant sa majorité, elle est recher-

chée en mariage par un jeune homme qui la croit pauvre et qui est plus surpris que joyeux d'apprendre qu'elle lui apporte en dot un demi-million. Si ce n'est pas un conte de fées, cela y ressemble beaucoup ; et c'est charmant, très moral et bien écrit. L'idée religieuse pourrait être plus accentuée ; malgré cela, ce volume, gracieusement illustré, fera une récompense scolaire de bon goût.

11 et 12. — Les cauchemars et les « cauchemardiers » littéraires n'ont point mes sympathies. Tout le monde n'est pas de mon avis, je le sais : il est des personnes, en effet, qui éprouvent un plaisir aigu, bizarre, à lire des atrocités. Celles-là seront satisfaites, ou je n'y comprendrais plus rien, qui mettront le nez dans les deux terribles récits de Mme Étienne Marcel et de M. le comte de Maricourt : *Le Roman d'un crime* et *le Crime de Virieu-sur-Orques*. Mme Étienne Marcel a publié tant d'œuvres charmantes que je n'en reviens pas de lui voir faire concurrence aux écrivains de petits journaux à un sou. M. le comte de Maricourt, lui, a voulu donner un livre à thèse : c'est sa seule excuse, si c'en est une. Il a prétendu établir que les phénomènes de la suggestion doivent être un champ d'étude pour la magistrature qui, dans certains cas, pourraient, par ce moyen, arriver à découvrir les criminels endurcis niant leur culpabilité malgré tout et quand même. Théorie dangereuse. M. de Maricourt a du talent : il connaît bien les paysans, dont il sait à merveille reproduire le langage et les allures. Mais, par grâce, qu'il veuille bien s'arrêter sur la pente où il semble glisser. Son roman, plus encore que celui de Mme Étienne Marcel, a troublé plusieurs de mes nuits. Ni l'un ni l'autre de ces volumes ne me paraissent convenir aux jeunes gens, bien que tous deux soient, au fond, animés de l'esprit chrétien.

13. — Si vous le voulez bien, des crimes passons aux notaires : je vois plusieurs de mes lecteurs malignement sourire, me prêtant une intention que je suis loin d'avoir. Il n'est pas plus, en France, de notaires malhonnêtes, moins peut-être, proportions gardées, que de soldats lâches devant l'ennemi; et l'on sait si nos petits troupiers sont braves! J'ai pratiqué les uns et les autres et mon opinion est faite. Toutefois, la bazoche compte-t-elle beaucoup de membres aussi singuliers que *le Notaire de Lozers*? Me Savignac n'a jamais porté « pour de bon » l'uniforme militaire, mais il s'est imaginé avoir été colonel au service de don Carlos parce qu'il a couru, une fois dans sa vie, jusqu'à la frontière d'Espagne que, prudemment, il n'a point franchie : on s'y battait avec des sabres et des fusils qui n'étaient ni en bois, ni en paille. Notre héros (?) a fait plus : dans son ardeur platoniquement belliqueuse, il s'est constitué le parrain « d'office » de tous les nouveaux-nés des Pandores de son canton, brigadier y compris. Bref, c'est un don Quichotte, mitigé de Sancho

Pança, une manière de Tartarin, quoi! Ses aventures en Corse, à la recherche d'un héritier principal dont lui-même est un des ayants-droit accessoires, sont des plus drôlatiques. Poltron en toute circonstance, il finit par faire accroire aux naïfs de sa petite ville et par croire lui-même que ses exploits imaginaires sont authentiques. On a peine à admettre que l'auteur, Mme Cassan, qui sait si bien rire, ait commis la sombre élucubration intitulée : *Le Roi des Jacques* dont il a été parlé ici même (t. XLIX, p. 410). Cette amusante fantaisie comporte une morale à recommander aux méditations des parents au cœur dur (Voir page 228).

14. — Deuxième tabellion : *Maître Bernillon, notaire.* Celui-ci est bien le type de ces dignes notaires de campagne qui sont l'honneur de leur corporation et considèrent le notariat comme un sacerdoce. Me Bernillon, par sa situation, se trouve placé entre le chevalier de Vaucreux, son opulent client, et Mme Renoir, sœur dudit chevalier et sa vieille amie personnelle, presque dans la gêne, et auquel M. de Vaucreux n'a point pardonné une mésalliance. Les choses se compliquent par l'amour que le fils de Me Bernillon éprouve pour Marthe Renoir, nièce du chevalier. M. de Vaucreux, un vieux gentilhomme tout d'un bloc, teste en faveur de Me Bernillon, afin que sa parenté ne recueille pas légalement sa succession. Le chevalier meurt. Que fait Me Bernillon? Avec le plus grand calme, il donne connaissance du testament de son client à ses amis Renoir, puis, tranquillement, au milieu d'un silence glacial, méprisant pour lui, il déchire l'acte et le jette au feu. C'est un coup de théâtre. Tout alors marche à souhait : Bernillon fils épouse Marthe Renoir, et chacun est heureux. Voilà l'histoire dans ses grandes lignes. Mais ce qui fait le mérite exceptionnel de l'œuvre, ce sont les détails gais, désopilants, pleins d'esprit qui y foisonnent. Le fameux testament, dès le début du récit, a été dérobé au notaire par un chasseur de taupes, excité par certaine cousine du chevalier. Le domestique de Me Bernillon, aussi madré que le taupier, est chargé, coûte que coûte, de rentrer en possession du précieux document. Fin contre fin, assure-t-on, ne vaut rien pour doublure : les longues pages relatives à cette chasse au testament, émouvantes, captivantes, comiques, le prouvent surabondamment. Quel ravissant volume! Il est signé Aimé Giron : c'est tout dire. J'allais oublier, chose grave, que *Maître Bernillon notaire* compte plusieurs épisodes d'un patriotisme achevé.

15. — Dans le beau livre de M. A. Miles : *Une Famille de polytechniciens,* circule également un souffle ardent de patriotisme relevé d'une forte pointe de bonne humeur qui atteint fréquemment les limites de la gaieté permise. Notre grande école spéciale, les mœurs de ses élèves, leurs caractères « ondoyants et divers » et bien d'autres choses encore

sont esquissés avec entrain. L'ouvrage serait parfait si l'on n'y trouvait (aux pages 13-15 notamment) l'expression, discrète il est vrai, de sympathies un tantinet révolutionnaires qui ne sauraient passer sans être signalées. Après tout, cela est présenté de telle sorte qu'on peut, à la rigueur, le prendre comme un simple aperçu historique qui n'engage pas l'auteur. N'importe, j'eusse aimé trouver à côté de cet exposé des origines de l'École polytechnique une petite note ironique dont la forme eût fait tolérer le fond. Un petit roman ultrà honnête qui se devine plus qu'il ne se développe entre deux cousins, un jeune capitaine d'artillerie et la sœur d'un polytechnicien, lequel roman se termine naturellement par un mariage, donne au volume de M. A. Miles un charme de plus. L'illustration est très soignée.

16. — Si *Une Famille de polytechniciens* nous montre la vie scolaire dans ce qu'elle a en France de plus élevé, Tom Brown nous initie, de son côté, aux habitudes générales des grands collèges en Angleterre. Dans le pays où la boxe est en honneur dès l'école, on n'y va pas de mains ni de pieds morts; aussi plus d'un élève, tout en travaillant sérieusement, comme Tom Brown, y a-t-il souvent, soit au jeu, soit dans des rixes, ou un membre endolori ou un œil poché. Mais de même que les petits présents entre grandes personnes, les taloches entre condisciples, paraît-il, entretiennent l'amitié : d'antipathiques on va parfois jusqu'à devenir d'excellents camarades. Tout est donc pour le mieux. Notons que le regretté M. J. Girardin n'a pas manqué (p. 153 et suivantes) d'affirmer énergiquement ses principes religieux, battant en brèche, par un exemple, ce malheureux respect humain qui fait tant de renégats chez les faibles et les timides. Le simple trait qu'il rapporte là de deux de ses personnages suffirait, s'il était le seul à son éloge, pour que ce volume, — une imitation de l'anglais comme on en trouve peu, — ait droit à nos pleins suffrages. Quand donc retrouverons-nous un écrivain-professeur aussi spirituel et aussi aimablement chrétien? Espérons que la race n'en est pas éteinte, et attendons.

17. — A la première page du gracieux volume de M. Émile Jonveaux, *les Aventures de Rob-Roy*, on trouve une note qui résume parfaitement le sujet. Nous la reproduisons en partie : « Rob-Roy, une des figures les plus poétiques que Walter Scott ait empruntées à l'histoire, ce proscrit errant dans les montagnes, traqué comme une bête fauve, et néanmoins encore si puissant que tous recourent à lui dans le péril, éveille à la fois la curiosité et la sympathie. Ce récit ne contient aucune aventure romanesque; mais nous reproduirons l'histoire réelle de ce personnage fameux, et cette simple esquisse biographique n'est cependant pas dépourvue de poésie. Sans doute, tous les actes de Rob-Roy ne sont pas des modèles à suivre; mais il faut se reporter au temps où

il vivait, tenir compte des circonstances malheureuses qui ont bouleversé son existence, et l'on sera encore étonné de trouver en lui autant de noblesse et de droiture. » Bon livre de prix bien illustré.

18. — Par devoir, je suis souvent condamné à la lecture forcée de comédies à l'usage des jeunes gens. Elles sont généralement si dépourvues d'intérêt et de vie que j'ai toujours, d'instinct, de fortes préventions contre les œuvres de l'espèce. Aussi, *le Théâtre en famille,* de Mme la comtesse de Houdetot, m'a-t-il agréablement surpris. C'est fin, spirituel, écrit avec un soin constant de la forme, et la morale et la religion n'ont point, il s'en faut de beaucoup, été considérées comme quantités négligeables. Toutes ces scènes sont si jolies qu'elles semblent avoir été composées surtout pour les familles « du monde, » les écoles supérieures catholiques de jeunes filles et les pensionnats de demoiselles.

19. — Le *Voyage de Farfadets,* dont nous entretient Mme Marthe Bertin, s'accomplit un peu à la façon de Jules Verne, à travers les glaciers de la Suisse, au Vésuve et finalement dans le voisinage du pôle nord. La famille Farfadet étant invisible et immortelle, quoique non entièrement exempte des misères humaines, voit beaucoup de choses sans grands inconvénients. Les enfants puiseront là quelques notions préliminaires de géologie et de physique. Mme Marthe Bertin a bien doré la pilule scientifique qu'elle destine au tout jeune âge.

20. — Si M. Leila Hanoum a prétendu, lui aussi, noircir du papier pour les petits, je me demande ce qu'il a bien voulu dire dans *le Prince et le Bourreau*? Cette drôle d'historiette nous montre un daïmio (prince japonais) et le bourreau du Taïcoun (souverain du Japon) se liant d'amitié, circonstance qui doit amener la condamnation à mort du prince, mais qui, grâce au courage de son singulier ami, lui vaut, au contraire, les fonctions de ministre de la justice. Le sens de cette aventure m'échappe complètement, malgré les citations de Confucius, en face desquelles on se trouve de temps à autre : c'est un aveu qu'en toute humilité je dois à mes lecteurs.

21 et 22. — La présente revue a débuté par l'analyse et la critique de scènes vécues racontées avec plus ou moins de talent et de vérité. Je vais la terminer par l'examen de trois volumes de contes et de légendes. Le premier, *Sous tous les cieux*, de Mme de Witt, est un recueil de trente légendes toutes charmantes, et dont les amis du folk-lore se réjouiront. On ne chicanera pas l'auteur sur son titre ; car de l'Arabie et de la Judée, avec la *Légende d'Adam* et *l'Enfance d'Abraham,* on passe en Suisse avec *Charlemagne et le Serpent* (quel saut au point de vue géographique !) Puis on court, sans méthode aucune, de la Russie aux Indes, de l'Espagne en Normandie, du Canada en Afrique, pour s'arrêter ensuite en Gascogne, etc., etc., et finalement, revenant

sur ses pas, on achève son excursion désordonnée par les pays de Rollon et des Tsars. Le sentiment religieux est très vif partout; pourquoi faut-il que l'auteur n'ait point su résister à l'envie de rappeler (p. 223-224) une complainte normande, très patriotique certainement, mais entachée, pour les jeunes filles, d'une légère pointe de naturalisme que nous regrettons. — *Les Contes et Nouvelles*, de Mme la baronne d'Egligny, sont tous irréprochables. Les fées y jouent un rôle et Dieu s'y montre fréquemment. L'auteur sait intéresser en moralisant : on devine la mère de famille qui a d'aimables enfants dont elle cherche, en les divertissant, à former le cœur et l'esprit.

23. — Comme cela se pratique pour les feux d'artifice, j'ai tenu en réserve, en guise de bouquet, une pièce de réelle beauté. C'est M. A. de Villeneuve qui nous la fournit grâce à sa *Légende merveilleuse*, la bien nommée. L'auteur suppose un enfant abandonné, baptisé par ses père et mère adoptifs du nom de Chrystold parce qu'il a été recueilli pendant la nuit qui précède la fête de Noël, en l'an 750. Par la grâce de Dieu et protégé par son bon génie, Chrystold, à peine sorti de l'enfance, accomplit des choses extraordinaires : architecte, il construit sur le Rhin un pont monumental; guerrier, il met à mort, dans un combat singulier, un seigneur païen redouté. Il délivre ensuite des esclaves, vile marchandise d'un juif plus vil encore, et les rend à leur dignité d'hommes libres. De là, il passe en Espagne où il a des aventures surprenantes et termine sa carrière d'adolescent en devenant... le souverain qui sera un jour Charlemagne, le grand empereur d'Occident. Ce trop succinct aperçu ne saurait donner une idée suffisante de cet intéressant ouvrage qui sera lu avec plaisir même parmi les incroyants dont l'âme est encore accessible à la double et puissante poésie de la religion et des fictions de l'histoire.

E.-C. La Grette.

THÉOLOGIE

Theses de Ecclesia Christi, auctore J.-B. Franzelin. Opus posthumum, brevi præmisso de ejusdem vita commentario. Romæ, typ. polyglotta de Prop. Fide, 1888, in-8 de xxxi-468 p. — Prix : 8 fr.

Ces thèses sont au nombre de vingt-cinq; elles sont groupées en quatre sections qui marquent les grandes lignes de l'ouvrage. La première section (thèses I à V) est une magnifique introduction dans laquelle l'auteur considère l'Église dans son idée la plus générale et dans les diverses phases de son existence. Après avoir rencontré dans la nation choisie les éléments du triple pouvoir qui doit réunir un jour toutes les nations de la terre dans l'unité parfaite du royaume de Dieu, il s'arrête à cette notion fondamentale du « magistère, » du « sacerdoce » et du « pouvoir de juridiction, » pour l'expliquer et la déve-

lopper dans une thèse magistrale. La seconde section (thèses VI à XVI) nous présente l'Église proprement dite, l'Église de Jésus-Christ, dans son admirable constitution d'après laquelle tous les pouvoirs répartis entre plusieurs sont en même temps réunis en un seul. Cette constitution de l'Église, mise en pleine lumière au concile du Vatican, était indiquée dans les prophéties qui ont annoncé le royaume de Dieu ; elle résulte des paroles et des actes par lesquels le Sauveur, pendant sa vie publique, en a jeté les fondements; elle est clairement contenue et exprimée dans les paroles et dans les actes par lesquels, après sa résurrection, il l'a définitivement établie ; enfin elle vit, elle fonctionne dès le temps des apôtres et dans les siècles qui ont immédiatement suivi l'âge apostolique. La troisième section (thèses XVII à XX) a pour objet le côté mystérieux, l'élément invisible et divin qui est la source de toutes les prérogatives de l'Église, la raison de son existence, le secret et la fin de son action sur le monde. Tous les points de vue qui s'offrent ici au regard du théologien sont ramenés à l'unité sous l'idée de la Rédemption et des rapports de l'Église avec le Christ rédempteur. Dans la dernière section, l'auteur annonce les propriétés de l'Église visible et catholique, infaillible et sainte, indéfectible et apostolique, une et nécessaire. Il n'a pu terminer sa tâche. Les thèses de cette dernière section (XXI à XXV) ne se rapportent en réalité qu'à la première et aux deux dernières des propriétés énoncées.

Bien qu'inachevé, ce traité est d'une très grande importance et d'une très haute valeur. En présentant les trois aspects du royaume de Dieu sur la terre, le cardinal Franzelin a tracé le cadre dans lequel on peut réunir tous les éléments si dispersés du traité de l'Église ; il a de plus montré quelle est la vraie place de ce traité dans la synthèse théologique. Pour ce dernier ouvrage, comme pour tous ceux qui portent son nom, on peut dire que chacune des thèses qui le composent est un monument de pensée profonde, de rigoureuse logique, de vaste érudition et de judicieuse critique. Si l'on prenait la thèse XVI et quelques autres de la deuxième section pour les rapprocher du savant mémoire que vient de publier le P. de Smedt, sur l'organisation des églises chrétiennes pendant les premiers siècles, on ferait une comparaison fort intéressante et l'on se convaincrait qu'entre la vraie théologie et la vraie critique, le désaccord n'est pas à craindre.

Nous devons reconnaître que quelques-unes de ces thèses, surtout celles auxquelles l'auteur n'a pu mettre la dernière main, sont d'une lecture un peu difficile. Dans le désir d'exprimer la vérité telle qu'il la concevait, dans la crainte de la trahir, il surchargeait parfois et allongeait ses phrases. L'écrin est un peu rude à ouvrir, mais le trésor qu'il renferme est d'un grand prix. — On saura gré à l'éditeur d'avoir placé, en tête du volume, une intéressante notice sur la vie de l'illustre pro-

fesseur et cardinal. On aimera à lire ces vingt-huit pages dans lesquelles on retrouve la plupart des traits de cette figure originale et attachante d'un maître vénéré et aimé. LAMOUREUX.

Cours d'instruction religieuse *à l'usage des catéchismes de persévérance, des maisons d'éducation et des personnes du monde*, par l'abbé E. CAULY. — *Le Catéchisme expliqué, dogme, morale, sacrements, culte*, 3e édit. — *Recherche de la vraie religion*, 2e édit. — *Apologétique chrétienne*. — *Histoire de la Religion et de l'Église*. Paris, Poussielgue, 1887-1888, 4 vol. in-12 de 568, 378, 468 et 683 p. — Prix : 3 fr. 75; 3 fr.; 3 fr. et 4 fr.

M. l'abbé E. Cauly, ancien aumônier du lycée de Reims, curé de Signy l'Abbaye, et actuellement chanoine et curé de Saint-André, à Reims, a publié en quatre volumes un *Cours d'instruction religieuse*, dont le quatrième tome (formant le second du *Cours*) a paru dernièrement. L'ouvrage a été honoré d'un bref de Sa Sainteté Léon XIII et approuvé par le cardinal Langénieux, archevêque de Reims.

Le tome Ier, *le Catéchisme expliqué*, est consacré à l'exposé de la doctrine chrétienne. Il traite successivement des vérités que nous devons croire ou du Symbole des Apôtres; de la morale chrétienne ou des devoirs que nous avons à remplir, c'est-à-dire des commandements de Dieu et de l'Église; des moyens que Dieu a établis pour nous sanctifier, de la grâce, de la prière et des sept sacrements, et enfin du culte divin, où l'on trouve des notions générales sur la liturgie, les églises ou édifices consacrés au culte, les autels et leurs accessoires, les vases sacrés, les ornements d'église; l'exposition et l'explication des cérémonies de la messe, des vêpres, des complies et des saluts du Saint-Sacrement; l'histoire et la signification des principales fêtes de l'année, et enfin quelques mots sur les dévotions principales recommandées aux fidèles, et sur les confréries et associations pieuses et charitables. *Le Catéchisme expliqué* n'est qu'un exposé doctrinal, un commentaire du catéchisme proprement dit, dans lequel chaque leçon a son sommaire, se compose de trois ou quatre questions avec des réponses courtes et précises, et se termine par une conclusion pratique qui résume le chapitre et fournit à la piété un aliment substantiel.

La *Recherche de la Religion* s'adresse à des lecteurs qui désirent avoir une instruction plus complète et plus raisonnée. Elle renferme une série de démonstrations des vérités fondamentales : Dieu, sa notion, son existence, ses perfections; sa providence; existence, spiritualité et immortalité de l'âme; nécessité de la religion en général; possibilité utilité, nécessité morale et existence de la révélation; révélation primitive; révélation mosaïque; révélation chrétienne; la prophétie et le miracle; preuves de l'existence de la révélation; notion de l'Église véritable; ses prérogatives; réfutation des schismes, des hérésies et du rationalisme; grands hommes du christianisme.

Afin de pouvoir traiter avec plus de détails et avec tous les développements convenables les questions particulières les plus importantes et les plus controversées, M. l'abbé Cauly a consacré un volume à l'*Apologétique chrétienne,* c'est-à-dire, en premier lieu, aux mystères en face de la raison (inspiration de l'Écriture; sainte Trinité; création; péché originel; incarnation; rédemption; grâce; eucharistie; vie future; résurrection des corps) ; en second lieu, à l'accord des sciences et de la foi (la cosmogonie de Moïse et la géologie; le déluge; l'unité et l'antiquité de l'espèce humaine) et enfin, en troisième lieu, aux questions historiques controversées (l'intolérance; l'inquisition; la Saint-Barthélemy; la révocation de l'édit de Nantes; les Antipodes; Galilée; les prétendus mauvais papes; le grand schisme d'Occident; le pouvoir temporel des papes; l'Église et la civilisation; le *Syllabus;* le libéralisme et les libertés modernes).

L'*Histoire de la Religion et de l'Église,* parue dernièrement, complète le *Cours d'instruction religieuse* dont elle est destinée à former le second volume. Cette histoire embrasse tout à la fois l'histoire sainte et l'histoire de l'Église; elle commence à la création et finit au pontificat de Léon XIII. Elle est, par conséquent, fort abrégée et très succincte; mais elle contient tout ce qui était nécessaire au but de l'auteur, qui l'a écrite pour les classes moyennes, afin de servir dans l'enseignement, pour être apprise de mémoire, au moins en substance, par les élèves. Cet ouvrage tient le milieu, dans le plan général de l'auteur, entre l'exposé doctrinal des catéchismes et la discussion polémique du traité de la religion et de l'apologétique chrétienne. La publication de M. l'abbé Cauly est on ne peut plus opportune, au moment où l'enseignement historique général prend plus de développement dans nos écoles, et où cependant on y supprime et on y dénigre l'histoire sainte et l'histoire de l'Église.

L'approbation du cardinal Langénieux et un bref du Souverain Pontife garantissent l'orthodoxie de l'auteur. Le mérite de son ouvrage consiste surtout dans la netteté et la précision de l'exposition. Dans son *Histoire,* on désirerait quelquefois que les faits fussent mieux reliés entre eux et non placés à côté les uns des autres, comme dans les « synchronismes » des pages 572-574. Il y a aussi, çà et là, quelques petites inexactitudes que l'auteur rectifiera dans une nouvelle édition. Ainsi, p. 107 de l'*Histoire,* il dit que la mer d'airain du temple de Jérusalem était un « immense bassin où arrivait un courant d'eau vive. » Il n'y avait pas du tout de courant d'eau vive; on remplissait le bassin en y portant de l'eau. Du reste, M. Cauly est généralement très exact.

L. M.

JURISPRUDENCE

L'Ordre international, par CHARLES PÉRIN, correspondant de l'Institut de France. Paris, V. Lecoffre, 1888, in-8 de IX-528 p. — Prix : 7 fr. 50.

La nouvelle publication de M. Périn est un exposé complet et méthodique de ce qui est et de ce qui doit être. Pour aboutir à une conclusion qui sera celle de tous les catholiques, le savant professeur examine successivement : le fait de la Société internationale à travers les âges ; les raisons d'être de la Société internationale et ses conditions naturelles d'existence ; la Société internationale suivant la doctrine catholique ; la Société internationale suivant l'ordre humanitaire, autrement dit l'Église hors du droit des gens. Après avoir ainsi dégagé le terrain, l'auteur arrive à démontrer logiquement comment les lois et les institutions de l'Église catholique peuvent mettre la Société internationale dans ses conditions naturelles d'ordre et de progrès (ch. V). La conclusion pratique est l'affirmation du droit de juridiction de l'Église. « Ce droit, dit M. Périn, l'Église le possède comme elle possède, par rapport à sa fin, tous les droits de la souveraineté » (p. 148). Ce droit a été maintes fois affirmé, dans le cours des temps, par Innocent III, entre autres. Il a été, de nos jours, admirablement défini et démontré dans une dépêche du cardinal Antonelli, en date du 19 mars 1870, qui est citée dans *l'Ordre international.*

M. Périn démontre péremptoirement que « la souveraineté de l'Église laisse subsister les souverainetés temporelles » (p. 159). Il rappelle, sur ce point, l'enseignement de l'encyclique *Immortale Dei.* Mais il ne suffisait pas d'établir que l'autorité peut mettre la Société internationale dans ses conditions naturelles, il fallait faire ressortir l'impuissance de toutes les combinaisons de l'esprit humain livré à lui-même et de la politique moderne. Tel est l'objet du chapitre VI, dont la démonstration est absolument irréfutable.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir donner ici, même par voie de simple analyse, une idée satisfaisante de la deuxième partie de *l'Ordre international,* qui est le développement de la première ; nous y renvoyons le lecteur, mais nous tenons à lui mettre sous les yeux quelques lignes empruntées par M. Périn à un savant bénédictin : « Le Pape, dit dom Benoît, comme interprète universel de la loi naturelle et de la loi révélée, et comme juge suprême des consciences, a le droit et même le devoir de rappeler aux princes leurs obligations envers les peuples et envers les autres États, et d'instruire les peuples de leurs obligations envers leurs princes et envers les autres nations ; il a le droit et même le devoir d'employer les censures ecclésiastiques, si c'est nécessaire, pour contraindre les princes et les peuples de se soumettre à sa direction

(p. 255). » Il n'échappera pas au lecteur que dom Benoît ne vise pas ici seulement les égarements tumultueux des populations affolées, mais d'abord les actions coupables des princes, étant bien entendu que ce dernier mot est employé dans le sens de l'école et comprend aussi bien les présidents des républiques que les monarques. Ce n'est que justice; mais il était nécessaire de le signaler, car, depuis 1772 plus particulièrement, les gouvernements ont été les agents les plus actifs de l'effondrement du droit. Et c'était la conséquence logique de ce qui a été perpétré en 1648, alors que l'Église fut mise officiellement en dehors de l'ordre international, qui devenait, par cela même, « le désordre international. » A. D'AVRIL.

Traités, conventions et arrangements internationaux de la Roumanie, actuellement en vigueur..., par T.-G. DJUVARA. Bucarest, A. Degenmann; Paris, A. Rousseau, 1888, in-4 de CVIII-1013 p. — Prix : 30 fr.

Projets de lois, élaborés par le gouvernement... Bucarest, 1888, in-4 de 186 p.

Les documents officiels ne manqueront pas aux futurs historiens de la Roumanie. En 1883, le cabinet de Bucarest publiait, sous le titre de *Cestiunea Dunaree,* un volume in-4 de XVI-912 pages, qui est un répertoire complet de tous les actes relatifs à l'internationalisation des cours d'eau depuis l'année 1792. Le nouveau volume contient en roumain et en français tous les documents diplomatiques de la Roumanie depuis 1864 jusqu'au mois de juillet 1888. M. Djuvara y a inséré, en outre, une introduction à l'étude du droit conventionnel de la Roumanie, les tarifs douaniers, soit général, soit conventionnel, des notices statistiques sur le commerce extérieur. Les recherches seront facilitées par de nombreuses tables; ce sont : un index chronologique, un index par ordre alphabétique des pays contractants, un index d'après l'objet des conventions, enfin un index général analytique.

— Nous avons aussi sous les yeux un volume contenant, avec les exposés des motifs, une série de projets de lois, embrassant à peu près l'ensemble de l'administration intérieure. Nous signalerons comme étant d'un intérêt général la « loi des métiers. » On y trouvera une série de dispositions, sérieusement élaborées et relatives aux métiers à domicile, au colportage, aux corporations, aux apprentis et ouvriers des fabriques, aux caisses de secours, etc. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1889. — Paris, Gauthier-Villars, 1888, in-18 de IX-830 p. — Prix : 1 fr. 50.

Nous avons peu à dire, cette année, de la partie technique de l'*An-*

nuaire du Bureau des longitudes. Elle ne diffère de celle de l'année précédente, sauf la mise à jour annuelle, que par de faibles modifications. Nous signalerons seulement les plus importantes.

Le tableau des comètes, dû à MM. Lœwy et Schulhof, comprend, cette année, les apparitions de ces astres de 1838 à 1844 inclus et 1887. Celui de l'an dernier comprenait les années 1845 à 1849 et 1886. M. Cornu a ajouté, à ses articles concernant les calendriers et la construction pratique du cadran solaire, une note sur l'usage du baromètre anéroïde, une autre note sur la température neutre des couples thermo-électriques et un tableau de l'élasticité des solides. On a réduit les tableaux relatifs à la thermo-chimie pour n'en donner que les plus importants.

Ce sont les *Notices* qui composent la part de beaucoup la plus saillante de l'*Annuaire* de 1889. L'une d'elles, même, publiée la dernière, constitue une innovation aussi heureuse qu'importante. C'est une *Revue,* qui aura lieu à l'avenir chaque année par les soins du secrétaire du Bureau, *des Principaux travaux du Bureau des longitudes* pendant l'année précédente. Nous indiquerons aussi brièvement que possible les questions mentionnées dans cette *Revue.*

Les volumes pour 1889 et 1890 de la *Connaissance des temps* ont pu être achevés et présentés dès le 13 août 1888 à l'Académie des sciences, et une publication annuelle d'*Extraits* de ce recueil périodique a été commencée par M. Bouquet de la Grye. On a achevé, d'après les données théoriques de Delaunay, la construction des *Tables de la lune.* Un petit *Observatoire* d'exercice à l'usage des marins et des voyageurs géographes, a été établi dans le parc *de Montsouris.* Le Bureau des longitudes a dirigé la construction, l'ameublement et le fonctionnement de l'observatoire de Nice, dû à la munificence de M. Bischoffsheim. D'importantes opérations relatives à la *Détermination des longitudes* ont été exécutées par M. B. de la Grye et MM. le colonel Bassot et Lœwy. Par l'initiative de M. Faye, président du Bureau, un projet de l'*Unification de l'heure en France* a été proposé et soumis au Parlement.

Entre autres travaux d'*Astronomie proprement dite,* la Notice signale les observations de M. Perrotin et de M. Fizeau concernant les phénomènes extraordinaires de la planète Mars, et l'application par M. Faye, aux aérolithes, de la théorie de Lagrange sur l'origine des comètes. La Notice termine par l'indication des résultats des observations d'*Analyse spectrale* de M. Janssen, des travaux de M. B. de la Grye sur la *Physique du globe* et de MM. Bonnet et Tisserand sur la *Mécanique céleste.*

Cette Notice est précédée de cinq autres que nous résumerons à grands traits.

La géodésie véritablement digne de ce nom a été inaugurée au dix-

septième siècle par Picard, développée ensuite par Lacaille et les Cassini à l'aide des instruments inventés par Picard, puis continuée et perfectionnée en France par la construction de la carte de l'État-Major. L'étranger de son côté ne demeura pas en arrière ; et les progrès de l'art géodésique créant le besoin de rapports scientifiques internationaux, une « Association pour la mesure des degrés en Europe » fut fondée et tint sa première session à Paris en 1875. — Ce n'était pas seulement l'Europe qui avait couvert une part considérable de sa surface de canevas trigonométriques ; les États-Unis d'Amérique avaient fait de même, et d'importantes opérations avaient eu lieu dans l'Inde. D'européenne, l'Association internationale devint universelle et tint ses sessions annuelles, en octobre 1886, à Berlin ; en octobre 1887 à l'observatoire de Nice, en présence de S. M. Don Pedro, empereur du Brésil, qui annonça officiellement le concours de ses vastes États à l'œuvre de la mesure de la terre ; enfin en octobre 1888 à Salzbourg, en Autriche. Cette notice est intitulée : *Sur les quatre sessions de l'Association géodésique internationale à Paris, Berlin, Nice et Salzbourg.* L'auteur, M. Faye, président du Bureau des longitudes, donne, en un récit succinct mais très littéraire, le compte rendu des rapports lus et les questions traitées dans ces différents congrès.

La *Notice sur la mesure des masses en astronomie,* par M. F. Tisserand, fait connaître, en un langage accessible au public non spécial, comment on peut se rendre compte de la masse de chacun des différents corps composant notre système solaire, connaissant d'ailleurs leurs distances respectives et la vitesse des mouvements dont ils sont animés. L'auteur examine, à ce point de vue, successivement la lune, le soleil, la terre, les planètes intérieures, les grosses planètes extérieures, leurs satellites, les astéroïdes ou planètes télescopiques ; et comme la masse de ces dernières va en décroissant à mesure que leur nombre augmente, l'éminent astronome arrive à entrevoir l'existence d'astéroïdes encore inconnus, mais de plus en plus faibles, et établissant la transition entre lesdites planètes télescopiques et les bolides et météorites qui rencontrent notre atmosphère ou même se précipitent sur notre sol. On a pu déterminer la masse même de quelques étoiles proprement dites, dont la parallaxe, par rapport au demi-diamètre de l'orbite terrestre, est à peu près connue et sur le mouvement propre et la vitesse desquelles on possède aussi des données. L'exemple le plus curieux en est celui de la brillante étoile Sirius, dont la masse est le triple de la masse de notre Soleil, et dont le compagnon ou satellite stellaire, distant de son centre d'attraction à peu près comme Uranus l'est du nôtre, a encore une masse égale à une fois et demie celle de l'astre qui nous éclaire, laquelle équivaut à 324,000 fois la masse de notre globe !!

Combien notre monde terrestre est petit en face de ces immensités !

Cependant l'homme, malgré sa faiblesse physique et sa stature relativement microscopique, est plus grand que ces immensités mêmes, puisque son intelligence peut les embrasser et les comprendre, elles qui ne sont après tout que de la matière brute et inconsciente.

Quand on observe le Soleil au spectroscope pour reconnaître, par l'inspection des raies et bandes qui traversent son spectre, la nature des matériaux dont se compose son atmosphère, une incertitude règne sur certaines substances, telles que l'oxygène, dont les raies peuvent aussi bien provenir de l'oxygène existant dans l'atmosphère terrestre que de celui qui existerait dans celle du Soleil. Pour faire disparaître cette incertitude, il fallait pouvoir renouveler l'observation dans des conditions telles que l'air atmosphérique fût beaucoup plus rare et beaucoup plus sec que dans les lieux d'observation ordinaires ; une station à haute altitude et dans la saison froide, pouvait seule remplir ces conditions.

M. Janssen, membre du Bureau des longitudes et directeur de l'observatoire de Meudon, a poussé le dévouement à la science jusqu'à faire, au mois d'octobre (qui est déjà le plein hiver pour ces hautes altitudes), l'ascension du Mont-Blanc, et séjourner, nuit et jour, au refuge des *Grands-Mulets,* pour pouvoir faire ses observations dans les conditions requises. Ses efforts ont été d'ailleurs couronnés de succès. De l'affaiblissement considérable des raies et bandes de l'oxygène dans le spectre solaire observé à cette élévation, le courageux savant a pu conclure qu'elles disparaîtraient entièrement à la limite de notre atmosphère, et que, par conséquent, si l'oxygène existe dans le soleil, du moins il n'y existe pas à un état où il produirait les manifestations spectrales qu'il nous donne dans l'atmosphère terrestre. De là, toutefois, à conclure, comme le fait l'éminent astronome, que la science pourra quelque jour résoudre le problème de l'habitabilité des astres, il y a loin encore, et il est un peu aventureux peut-être de faire déjà pressentir de telles conséquences. Tel est le sujet de la notice intitulée : *Une Expédition au massif du Mont-Blanc,* par M. J. Janssen.

C'est un autre objet scientifique qui a poussé M. Bouquet de la Grye, le célèbre ingénieur hydrographe, aujourd'hui membre de l'Institut et du Bureau des longitudes, à entreprendre *Une Ascension au pic de Ténériffe* en 1885. Il a lu le récit de cette excursion à la séance annuelle des cinq académies du 25 octobre dernier, et c'est ce mémoire qui fait l'objet de la quatrième des six notices de l'*Annuaire* pour 1889. — Chargé de déterminer les longitudes de Saint-Louis et Dakar au Sénégal, Saint-Louis et Santa-Cruz de Ténériffe, Santa-Cruz et San-Fernando (observatoire) près Cadix, en Espagne, à l'occasion de la pose d'un câble télégraphique pour desservir ces régions, M. B. de la Grye voulut profiter des huit jours d'attente auxquels l'obligeait la date du dé-

part du paquebot qui devait l'emmener de Ténériffe à Cadix, pour mesurer la densité du massif montagneux qui domine l'île. Il exécuta pour cela l'ascension du fameux pic de Teyde, dont le plus haut sommet, à 3,710 mètres d'altitude, est le point culminant de la montagne. La narration de cette excursion, qui dura trois ou quatre jours, narration entremêlée d'une foule de souvenirs historiques ou légendaires, avec l'explication de certaines légendes restées mystérieuses jusqu'à ce jour, comprend la principale part de cette curieuse et pittoresque notice; son auteur la termine en signalant aux philologues de très intéressantes recherches à faire sur la langue sifflée des anciens Guanches, dont quelques restes subsistent encore parmi les bergers des environs d'Orotava.

Le 8 octobre dernier l'on inaugurait, sur la place Henri IV, à Lyon, la statue d'André-Marie Ampère, qui fut mathématicien, naturaliste, philosophe et surtout grand physicien, car c'est à lui, à ses merveilleuses découvertes, que la science de l'électricité doit le point de départ des immenses progrès et des surprenantes applications qu'elle a réalisés de nos jours. M. Cornu, l'auteur du *Discours prononcé à l'inauguration de la statue d'Ampère* au nom de l'Académie des sciences, a retracé à grands traits et en termes souvent émus la vie privée et la carrière scientifique de son héros. La cérémonie avait lieu en présence et à la participation du conseil municipal de Lyon qui avait voté l'érection de la statue. C'est à cette circonstance, sans aucun doute, qu'il faut attribuer le silence de l'honorable orateur sur les sentiments profondément religieux du savant lyonnais et qui tinrent une si grande place dans sa vie : car parler religion et sentiments élevés devant des fanatiques d'irréligion comme ceux de la grande majorité du conseil municipal de la seconde ville de France, n'eût-ce pas été une sorte de profanation? *Margaritas ante.....*

La série des notices se termine par la *Revue des principaux travaux du Bureau des longitudes en 1888,* dont nous avons parlé en commençant. L'auteur de cette notice annuelle est le secrétaire du Bureau. Ce secrétaire a été, en 1888, M. Tisserand, avec M. Faye pour président et M. B. de la Grye, vice-président. J. D'ET.

L'Aurore boréale, *étude générale des phénomènes produits par les courants électriques de l'atmosphère,* par M. S. LEMSTRÖM, professeur de physique à l'Université d'Helsingfors. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-8 de XII-199 p. avec 14 pl., dont plusieurs en chromolithographie. — Prix : 6 fr. 50.

Cet important mémoire sur une des questions les plus intéressantes de la météorologie est le résultat de nombreuses années d'observations et de recherches. Non seulement l'auteur habite une contrée où les

aurores boréales sont fréquentes, mais à diverses reprises il a eu l'occasion de faire des observations prolongées dans les régions polaires. Dès 1868, il accompagnait le célèbre Nordenskiöld dans l'expédition polaire suédoise; en 1871, puis en 1882-83, il fut chargé de missions scientifiques dans la Laponie finlandaise. Il était donc parfaitement qualifié pour entreprendre une monographie de l'aurore boréale et en essayer l'explication.

L'ouvrage est divisé en deux parties consacrées, la première, à l'exposé des faits, la seconde, à la théorie. La connexion intime du phénomène de l'aurore boréale avec ceux de l'électricité atmosphérique et du magnétisme terrestre, les relations de périodicité remarquables qui les lient les uns et les autres à celui des taches solaires, ont conduit forcément l'auteur à entrer dans d'importants développements sur toutes ces questions. Il arrive comme conclusion, en se fondant sur des expériences faites sous sa direction dans la mission de 1882-1883, à une théorie qu'il considère comme définitive. On nous permettra de ne pas nous prononcer à cet égard; mais, à coup sûr, son travail restera comme un des plus considérables sur la matière.

M. Lemström a écrit lui-même son ouvrage en français; les planches en couleur ont été exécutées à Helsingfors, en grande partie aux frais de l'Université de cette ville; le texte est imprimé chez M. Gauthier-Villars. Le tout forme un ensemble très remarquable et d'autant plus digne de la sympathie du lecteur français qu'il constitue, comme on le voit, un véritable symbole de l'alliance franco-russe. E. D.

Notions de typographie à l'usage des écoles professionnelles, *précédées d'un avant-propos sur l'origine de l'imprimerie,* par E. Desormes, directeur technique de l'École Gutenberg. Paris, École professionnelle Gutenberg, 1888, in-8 de 513 p. — Prix : 8 fr.

L'important ouvrage que nous signalons ici est un traité à la fois aussi complet et aussi succinct que possible sur la matière. Dans un *Avant-Propos* de quatorze pages, M. E. Desormes résume l'histoire des origines de l'imprimerie; puis il aborde son sujet. Le livre est divisé en deux parties distinctes. La première comprend trois chapitres qui traitent de la composition dans tous ses détails, de l'imposition, de la lecture des épreuves, des machines en usage, des tirages en couleurs, etc. Quatre autres chapitres forment la deuxième partie : ici l'auteur parle successivement de la fonte des caractères, des diverses applications de la galvanoplastie, de la lithographie, de la chromolithographie, etc. Quand il arrive enfin aux différents modes de gravure, il explique très clairement les procédés multiples qui en dérivent ou s'y rattachent à un degré quelconque. Aux dernières pages de ce consciencieux travail on trouve des notions sur la fabrication du papier et du carton, et

quelques détails, un peu brefs peut-être, concernant la brochure et la reliure. Un *Appendice,* se composant d'une série de tableaux, apprend au jeune typographe, entre autres choses nécessaires, quelle est la valeur des principaux instruments dont il se sert et des matières qu'il a journellement à employer. A la suite est placé un *Dictionnaire technique* des mots du métier peu connus et qui ne se rencontrent pas d'habitude dans les petits lexiques. — On voit, par ce court exposé, que l'élève qui joindra la pratique à cette théorie ne peut manquer de devenir un bon ouvrier pour peu qu'il ait de dispositions.

Nous devons remarquer cependant, entre autres choses, qu'en ce qui concerne l'emploi des « capitales » ou majuscules, M. Desormes n'est pas toujours d'accord avec les auteurs qui l'ont précédé, et notamment avec M. Auguste Tassis, correcteur à l'imprimerie Firmin-Didot, lequel a écrit sur ce sujet un livre spécial qui compte aujourd'hui dix éditions. Ainsi, M. Desormes, qui donne ses raisons du reste, écrira : école des *Chartes,* école *Polytechnique,* école *Normale,* etc., alors que M. A. Tassis pense qu'il faut écrire : *École* des chartes, *École* polytechnique, *École* normale, etc. Nous croyons personnellement que M. Tassis est dans le vrai, tout en reconnaissant qu'il est fort difficile, en somme, de poser, sur l'emploi logique des capitales, des règles bien définies pour tous les cas.

Pour terminer, nous dirons que M. E. Desormes cite, parmi les quelques exemples qu'il donne dans une subdivision du chapitre I de la première partie, le *Polybiblion* comme un modèle du genre, sous le rapport du titre ou de la couverture ; il y a introduit toutefois quelques modifications dont l'utilité ne s'impose pas à nos yeux.

E.-C. La Grette.

Iconographie bretonne, *ou Liste de portraits dessinés, gravés et lithographiés, de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, avec notices biographiques,* par le marquis de Granges de Surgères. Tome II. Paris, A. Picard ; Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1889, in-8 de 377 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le deuxième volume de l'*Iconographie bretonne* a paru il y a quelques semaines ; aujourd'hui on peut consulter, dans son ensemble, cet ouvrage de patience et d'érudition destiné à être aussi utile aux collectionneurs de portraits qu'à l'historien et même à l'homme du monde qui désire savoir quelque chose de précis sur les personnages de sa province dont les noms passent sous ses yeux ou dans les conversations. Quand je dis « de sa province, » je ne suis pas parfaitement exact ; en effet, M. de Surgères ne s'est pas seulement occupé des portraits de Bretons d'origine ; il a compris dans sa galerie les étrangers qui, par leurs fonctions ou leur résidence, ont obtenu, en quelque sorte, des lettres de naturalisation. Chez l'auteur, on trouve toutes les quali-

tés de l'amateur d'estampes et de l'érudit. D'une part, il décrit minutieusement les gravures et les moindres lithographies, donne les dimensions des formats, les noms des artistes et des éditeurs, l'indication du recueil où elles ont paru, en un mot, tous les détails bibliographiques que l'on peut souhaiter. D'autre part, chaque article est précédé d'une notice biographique succincte dans laquelle on trouve des dates certaines ; cette partie du travail a nécessité des recherches considérables : tel article de quelques lignes a demandé des heures de travail préparatoire, surtout lorsqu'il se présentait des individualités peu ou incomplètement connues. — Parmi les articles qui prouvent le soin apporté par l'auteur à son livre, je citerai celui du peintre Noël sur lequel on ne trouverait peut-être aucune indication ailleurs, bien qu'il soit contemporain ; l'article Rohan, qui ne comprend pas moins de vingt-sept pages ; celui du cardinal de Richelieu, vingt et une pages ; de celui-ci M. de Surgères a fait un tirage à part. Pour donner une idée de ce que le lecteur peut trouver dans cet ouvrage, notons qu'il y a douze cents noms, plus de cinq mille portraits signalés. Le volume est terminé par un supplément de soixante-dix pages énumérant des portraits inconnus de l'auteur lorsque l'impression a commencé ; plus une liste des artistes mentionnés dans le livre ainsi que des éditeurs d'estampes. S'il n'est pas indiscret de demander un nouveau service à M. de Surgères, nous attirerons son attention sur une *Iconographie des saints de la Bretagne,* d'après les monuments sculptés, les peintures murales et sur verre, les manuscrits, etc. L'ouvrage de Gaultier du Mottay n'est aujourd'hui qu'une esquisse de ce recueil qui aurait un intérêt capital pour la Bretagne. Je suis convaincu que les archéologues et les hagiographes se disputeraient cette iconographie ; M. de Surgères réunit en lui toutes les conditions d'érudition, de critique et de soin scrupuleux pour mener à bien une œuvre de cette importance.

A. DE B.

BELLES-LETTRES

Cours de littérature celtique, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, et J. LOTH, professeur à la Faculté des lettres de Rennes, tome III. *Les Mabinogion,* par J. LOTH. Tome I. Paris, Ernest Thorin, 1889, in-8 de 359 p. — Prix : 8 fr.

L'ouvrage dont nous rendons compte aujourd'hui à nos lecteurs doit former la suite du *Cours de littérature celtique,* dont la publication a été commencée en 1883 par M. d'Arbois de Jubainville et dont les deux premiers volumes contiennent, l'un, une *Introduction à l'étude de la littérature celtique,* l'autre, une étude sur *le Cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique,* œuvres toutes deux de l'éminent profes-

seur au Collège de France. Le volume que nous avons maintenant sous les yeux constitue le tome III de ce même cours et le tome I d'une traduction des *Mabinogion*, entreprise par M. J. Loth, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. Les *Mabinogion* sont des récits en prose celtique, dans la langue du pays de Galles, qui se rattachent, directement ou indirectement, à l'antique épopée bretonne, de laquelle est issu au moyen âge le cycle français de la Table-Ronde. La collection la plus importante de ces *Mabinogion* se trouve dans le célèbre manuscrit connu sous le nom de *Livre rouge,* à cause de la couleur de sa couverture. Ce manuscrit est aujourd'hui la propriété du collège de Jésus, à Oxford. Il remonte, dans son ensemble, à la fin du quatorzième siècle, mais les *Mabinogion* qui y sont transcrits paraissent devoir être reportés, sauf certaines additions et interpolations, à la fin du douzième, et une partie de la matière traitée dans ces récits date d'une époque bien antérieure. Parmi ces récits, les uns sont imités de très près de poèmes français composés en Angleterre et reposant eux-mêmes sur de plus anciens contes celtiques, les autres se rattachent plus ou moins immédiatement, mais sans intermédiaires français, du moins aussi apparents, à la vieille tradition épique des Gaëls et des Bretons d'Angleterre et de France.

Lady Charlotte Guest avait publié en 1838 le texte et une tradition anglaise des *Mabinogion* du *Livre rouge.* Cette publication a rendu de grands services aux études de littérature celtique et de littérature comparée. Mais elle était loin d'être parfaite. Le texte gallois sur lequel repose la traduction de lady Guest est une copie assez défectueuse du manuscrit, et la traduction en a souffert. De plus, cette noble dame, destinant son livre à l'amusement et à l'édification de la jeunesse, et en particulier de ses deux enfants, auxquels sa traduction est dédiée, a supprimé avec raison, eu égard à cet objet, un certain nombre de passages scabreux des *Mabinogion,* et singulièrement atténué des crudités de langage et des brutalités de mœurs qui ne sont pas sans importance pour la critique historique. Il y avait donc, après elle, place encore pour des publications nouvelles d'un caractère plus scientifique. En 1887, MM. John Rhys et J. Gwewogfryn Ewans ont publié à Oxford une édition exacte du texte gallois des *Mabinogion,* reproduisant le *Livre rouge* jusque dans ses plus petits détails. C'est sur ce nouveau texte, étudié et critiqué par lui selon la méthode qui a renouvelé l'intelligence des classiques grecs et latins, et que l'on applique aussi aujourd'hui à la littérature française du moyen âge, que M. J. Loth a fait la traduction complète dont il donne aujourd'hui le commencement au public lettré, en s'attachant surtout à une « exactitude » qui, comme il le remarque avec raison, ne doit pas être confondue avec une « littéralité » qui serait parfois fort inexacte. Cette traduction

est accompagnée de notes, de commentaires et de renvois dont on comprend que de telles publications ont toujours grand besoin, puisqu'elles nous reportent à des époques et à des textes, à des mœurs, à des institutions et à des caractères si loin de nous. En menant à bonne fin son entreprise, avec la compétence que ses maîtres et ses émules se plaisent à lui reconnaître, M. J. Loth peut être assuré de rendre vraiment service et de faire vraiment honneur à la science française.

MARIUS SEPET.

Lavoisier, *d'après sa correspondance, ses manuscrits, ses papiers de famille et d'autres documents inédits*, par ÉDOUARD GRIMAUX, professeur à l'École polytechnique et à l'Institut agronomique, avec 10 gravures hors texte. Paris, Félix Alcan, 1888, in-8 de VII-399 p. — Prix : 15 fr.

« Malgré la gloire qui environne le nom de Lavoisier, la vie du créateur de la chimie moderne n'a été l'objet d'aucune étude approfondie. Sauf ce que les courtes biographies de Lalande, de Fourcroy et de Cuvier nous ont appris, on ne sait rien de son existence si bien remplie et toute dévouée à la recherche de la vérité. On ignore ses vertus privées, son dévouement à la chose publique, sa philanthropie intelligente, les services qu'il a rendus à son pays comme académicien, économiste, agriculteur et financier. Les détails de sa mort prématurée sont inconnus, et des historiens ont pu même se demander si le tribunal révolutionnaire, en le faisant monter sur l'échafaud, n'avait pas frappé d'une juste condamnation un avide fermier général. »

Ces lignes empruntées à la préface de M. Grimaux, en signalant les lacunes qu'on regrettait à juste titre de rencontrer dans nos connaissances sur un sujet si digne d'intérêt, tracent en même temps le programme que l'auteur s'est attaché à remplir. Les papiers de Lavoisier, de nombreux documents, des portraits, des dessins de Mme Lavoisier, conservés dans la famille de Chazelles, héritière de la veuve du grand chimiste; d'autres documents conservés dans les archives et les collections publiques, lui ont permis d'y réussir et d'opérer en quelque sorte la restitution de cette figure si glorieuse pour la science française. M. Grimaux s'est acquitté de sa tâche avec le soin pieux et la compétence d'un disciple autorisé, avec le talent d'un écrivain.

La vie scientifique de Lavoisier était suffisamment connue. Aussi n'occupe-t-elle qu'un chapitre où ses découvertes sont résumées à grands traits et sans aucun appareil technique. Au contraire, des développements importants sont consacrés aux années de jeunesse, à la vie privée, à la vie administrative, aux recherches agricoles et économiques, à la vie politique de Lavoisier, enfin au procès des fermiers généraux et à sa mort. C'est assez dire que l'ouvrage n'est pas destiné particulièrement aux chimistes ou aux savants. En dehors même de

son objet spécial, les amateurs de recherches historiques y trouveront des renseignements qui nous semblent peu connus sur l'organisation et le fonctionnement de la ferme générale, de la régie des poudres, de l'Académie des sciences et de plusieurs autres institutions de l'époque.

Un appendice contient des détails circonstanciés sur la généalogie de Lavoisier et de sa femme, sur la vie de celle-ci, sur la bibliographie des œuvres de Lavoisier, ses biographies, ses habitations, ses portraits, etc. Rien, on le voit, n'a été laissé inexploré de ce qui touche au héros du livre.

Sur un seul point, mais un point important, le nouveau biographe s'est borné à une indication par trop sommaire. Nous voulons parler des sentiments religieux de Lavoisier. « Élevé dans une famille pieuse qui avait fourni plusieurs prêtres à l'Église, lisons-nous p. 53, il en avait gardé les croyances; à un écrivain anglais, Edward King, qui lui avait envoyé un ouvrage de controverse, il écrivait : « C'est une belle cause que vous entreprenez de défendre que celle de la révélation et de l'authenticité des Saintes Écritures, et, ce qui est remarquable, c'est que vous employez dans ce moment pour les défendre, précisément les mêmes armes qu'on a employées bien des fois pour les attaquer. » Voilà, croyons-nous, la seule allusion qui soit faite à ces sentiments. On nous permettra de penser que, pour ce grand esprit, si philosophique, et, comme on le voit par le passage même qui précède, préoccupé de ces hautes questions, la religion était autre chose qu'une affaire de traditions et d'habitude. N'est-ce pas à elle qu'il devait pour une bonne part cette bonté éclairée, cette sollicitude pour les pauvres et les faibles dont il a donné tant de preuves? Il y a là un trait essentiel de sa physionomie que le biographe était évidemment mal préparé à saisir et qui aurait demandé à être marqué plus fortement pour rendre le portrait entièrement parfait.

L'ouvrage est édité avec luxe et orné de plusieurs belles gravures.

E. Vicaire.

Chroniques des élections à l'Académie française (1634-1870), par Albert Rouxel. Deuxième édition revue et augmentée. Paris, Firmin-Didot, 1888, grand in-8 de xviii-475 p. — Prix : 8 fr.

La formule « revue et augmentée » est souvent trompeuse ; en tête du livre de M. Rouxel c'est une pure vérité. Nous qui avons eu le plaisir de rendre compte de la première édition (t. XLVII, p. 520), nous pouvons affirmer que l'auteur a très louablement profité des observations de la critique pour améliorer son travail. Il a mis autant de zèle à faire disparaître les fautes qui lui ont été signalées, qu'à enrichir son volume d'intéressantes additions. Ainsi corrigée et complétée, la nouvelle édition (qui a quatre chapitres et cent quatre-vingts pages de plus

que la précédente) mérite de trouver un bon accueil auprès de tous les lettrés. Ce sont surtout les lecteurs friands d'anecdotes qui dégusteront les détails si curieux fournis par M. Rouxel sur les académiciens anciens et modernes, sur les « élus » comme sur les « électeurs » et parfois sur les « électrices » (voir notamment, p. 364, de piquantes particularités sur Mme Mohl tirées d'*Un Salon à Paris*, par K. O'Méara, 1886). Qu'il tienne lui-même la plume ou qu'il emprunte celle des autres, son récit est toujours spirituel et attrayant. Quelques citations sont empruntées à des lettres non encore publiées, et ont ainsi une saveur toute particulière. Le soigneux chroniqueur a profité de la plupart des publications nouvelles qui pouvaient accroître son butin, ne négligeant ni les *Lettres inédites de la reine Marie Leckzinska au président Hénault*, recueillies par Victor de Diguères, ni le *La Bruyère dans la maison de Condé*, de M. Étienne Allaire, ni les *Choses vues*, de Victor Hugo, ni les *Mémoires d'un royaliste*, de M. de Falloux, ni le *Victor de Laprade*, de M. Biré, ni les *Souvenirs et Notes biographiques*, de Désiré Nisard, etc.

Parmi les plus utiles additions introduites dans la nouvelle édition, il faut signaler la *Liste des membres de l'Académie française par ordre de date d'élections depuis la fondation jusqu'en 1793, et, à partir de 1803, jusqu'en 1870* (p. 421-444), liste dressée avec une rigoureuse exactitude et bien préférable aux listes que nous possédions déjà, et une *Table des noms cités* (p. 449-462), table très détaillée, et où non seulement sont énumérés les personnages, mais encore les ouvrages, revues et journaux.

M. Rouxel dit à la fin de son *Avant-propos* : « Notre étude s'arrête à la chute du second empire, laissant à une plume plus compétente la question délicate des contemporains. « Nous espérons bien que, revenant sur cette fâcheuse déclaration, l'auteur, dans une troisième et prochaine édition, continuera les *Chroniques des élections à l'Académie française*, jusqu'en 1889. Il a fait preuve de trop de tact et de compétence pour que l'on attende d'une autre main que la sienne la continuation d'un recueil qui mérite de trouver également place sur le guéridon d'un salon, à côté des discours de réception de nos nouveaux immortels, et sur les rayons des bibliothèques sérieuses, à côté des classiques ouvrages de Pellisson et de l'abbé d'Olivet. T. DE L.

Souvenirs d'un vieux critique, par ARMAND DE PONTMARTIN. Dixième série. Paris, Calmann Lévy, 1889, in-18 de 376 p. — Prix : 3 fr. 50

M. Armand de Pontmartin, malgré son grand âge, reste sur la brèche, toujours vaillant, toujours spirituel, toujours armé pour le vrai et le bien contre l'erreur et le mal. Cette dizième série de ses *Souvenirs d'un vieux critique* ne le cède aux précédentes ni en intérêt ni en variété, ni en salutaires enseignements. On passe, avec plaisi

et profit, de l'étude historique (Marie-Thérèse, impératrice; la Princesse de Ligne; Madame de Custine; la Duchesse de Berry; le Marquis de Grignan; le Duc d'Enghien), à la critique littéraire (l'*Immortel*, de Daudet, Émile Montégut, Paul Bourget, Marie Jenna, Théophile Gautier, Edmond Biré). Puis, ce sont des causeries charmantes, où la note personnelle domine sur Mgr Dupanloup, sur Louis Veuillot, sur M. Thiers, sur la vertu en France, sur les hommes et les choses du jour. M. de Pontmartin ne dédaigne même pas, à l'occasion, le domaine de l'érudition : témoin sa belle page sur la légende de Faust. Parfois, il n'est pas tendre, et, lorsqu'il n'aime pas quelqu'un, il emporte le morceau. Ce pauvre Paul Féval, s'il vivait encore, s'en ressentirait. Il y a, sur lui, dans la causerie consacrée à M. Edmond Biré, tout un passage qui rappelle l'ancien aristarque des *Jeudis de Madame Charbonneau*. M. de Pontmartin avait beaucoup vanté, quand le livre parut, les *Étapes d'une conversion*. Aujourd'hui, il se repent de sa magnanimité; il se rétracte, il se reprend. Pourquoi? Parce que la correspondance de Paul Féval, que M. Charles Buet a publiée, dévoile l' « impardonnable » amitié qui liait l'auteur du *Bossu* à M. Barbey d'Aurevilly, à M. Léon Bloy et autres « entrepreneurs de démolitions, » que M. de Pontmartin ne peut pas souffrir. Cela n'enlève rien au mérite et à l'attrait de la dixième série des *Souvenirs d'un vieux critique;* mais c'est tout de même bien curieux. F. B.

Calderon und seine Werke, par Engelbert Günthner, professeur à Rottweil. Avec un portrait de Calderon. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1888, 2 vol. in-8 de XL-336 et 438 p. — Prix : 10 fr.

L'Allemagne a plus fait en ce siècle pour la résurrection de la gloire de Calderon que l'Espagne et les autres nations réunies. On sait que W. Schlegel l'a proclamé l'initiateur du mouvement littéraire de l'Europe moderne, et que Gœthe lui rendit hommage. Depuis le temps où classiques et romantiques s'unissaient dans ce concert d'éloges, l'admiration de l'Allemagne n'a pas diminué. Longtemps l'édition des *Comedias,* publiée par Keil à Leipzig, fut la seule qu'on pût se procurer. Celle même de Rivadeneyra est signée du nom allemand de Hartzenbusch. C'est encore un Allemand, Böhl von Faber, qui, par une campagne en l'honneur de Calderon, rouvrit à ses drames l'accès de la scène espagnole. Pendant ce temps, les rééditions, les traductions et les commentaires se multipliaient en Allemagne. Ce n'est pas ici le lieu de les énumérer, mais naguère encore le Dr Scherr déclarait Calderon « le poète catholique par excellence, » le P. Baumgartner l'égalait à Dante et à Shakespeare, et le Dr Lorinser, avec une persévérance d'Allemand, traduisait très fidèlement, en vers du même mètre que l'ori-

ginal, les quatorze drames religieux et les soixante-treize *autos*. Voici maintenant que M. le professeur Günthner, — *the last not the least*, — utilisant et résumant les travaux de ses devanciers, élève à la gloire de Calderon un nouveau monument qui ne le cède pas en importance à celui même du Dr Lorinser.

L'ouvrage débute par un index bibliographique très détaillé des éditions du texte en tous pays et des traductions et études littéraires en toutes langues. M. Günthner nous redit ensuite le peu qui nous est parvenu de la vie de Calderon. Malgré les récentes recherches de Cayetano Rosell, de Patricio de la Escosura et de Picatoste, la biographie du poète madrilène se borne encore au récit de quelques faits isolés, sans dates bien précises, se rattachant la plupart à sa jeunesse. Sur les trente dernières années de sa vie, sur cette active et glorieuse vieillesse consacrée au culte des lettres et aux devoirs du saint ministère, les contemporains ne nous ont rien laissé. Puis, après les avoir systématiquement classés, M. Günthner entame l'analyse des cent-huit comédies et des soixante-treize *autos sacramentales* considérés comme authentiques. C'est là le véritable objet de son étude, et c'en est en même temps la partie la plus originale et la plus intéressante. Pour les pièces les moins importantes, il se contente d'une brève analyse du sujet et de quelques observations. L'argument des autres est donné acte par acte avec un soin minutieux; il est relevé çà et là par quelques fragments de texte, traduction en regard, par des critiques, par de courts extraits des commentaires esthétiques ou historiques qui peuvent soit faciliter l'intelligence d'un sujet souvent allégorique, soit permettre au public lettré une juste appréciation de la valeur de la pièce. En parcourant cette galerie si bien ordonnée, on se fera du premier coup d'œil une idée exacte de l'ensemble de l'œuvre si varié et si considérable de Calderon. Je n'irai pas jusqu'à dire que ces sommaires analytiques entassés l'un sur l'autre en deux gros volumes sont d'une lecture courante absolument récréative; mais celui qui aura besoin d'un prompt renseignement, ou voudra aborder l'étude du grand dramaturge trouvera dans M. Günthner un guide sûr et bien informé. L'émule espagnol de notre Corneille est peut-être trop oublié chez nous : il possède à un haut degré plusieurs des qualités des maîtres, la simplicité des moyens et l'ampleur de l'exposition; la sévérité de sa morale n'est jamais en défaut, et l'idée religieuse pénètre et vivifie tout son théâtre.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

Carta topografica del Gran Sasso d'Italia, pubblicata a cur della Sezione di Roma del Club Alpino Italiano ed eseguita dal soci G.-E. FRITZSCHE. Rome, Istituto cartografico Italiano. 1 feuille in-f°. - **Prix** : 4 fr. Collée sur toile dans un étui : 5 fr. 50.

Il manquait jusqu'ici, dans la cartographie italienne, une carte d'en

semble de la partie des Apennins qui se dresse le plus haut au-dessus du niveau de la mer : le *Gran Sasso d'Italia*. Cette lacune vient d'être comblée, grâce aux efforts de la section romaine du Club alpin italien, secondée par le talent bien connu de M. Fritzsche. La carte que nous avons sous les yeux réunit en une seule feuille, à l'échelle commode du 1/80,000e, ce qui, dans le travail de l'état-major italien, se trouve fractionné en onze planchettes de levés au 1/50,000e et en quatre feuilles de la carte régulière au 1/100,000e. Le territoire représenté comprend, dans toute son étendue, le puissant groupe montagneux limité par les vallées du Vomano et du Pescara, avec Aquila et Teramo comme localités principales. Le relief est exprimé au moyen de courbes horizontales, équidistantes de cent en cent mètres, combinées avec un estompage au crayon lithographique. L'impression a été exécutée en cinq couleurs : le bistre pour les montagnes, le vert pour les prés et les bois, le bleu pour les eaux, le noir pour la planimétrie et le réseau des voies de communications, le rouge enfin pour les itinéraires les plus intéressants pour les touristes. Un cartouche spécial figure, à l'échelle de 1/25,000e, les sommets culminants du groupe central (Pizzo Intermesole, Pizzo Cefalone, Monte della Portella, Monte Corno). Les planchettes officielles précitées ont naturellement servi de base au dessin; toutefois, de nombreuses rectifications et additions de noms, altitudes, chemins, etc., ajoutent beaucoup à l'utilité pratique de cette carte, qui sera désormais un guide indispensable dans la pittoresque région du *Gran Sasso*. E. M.

Recueil des lettres de Gerbert (983-997) comme source historique. Monographie critique d'après les manuscrits, par Nicolas Boubnov, 1re partie, Pétersbourg, 1888, in-8 de xxii-369 p. — Prix : 7 fr. 50.

Lettres de Gerbert (983-997), publiées avec une introduction et des notes par Julien Havet. Paris, A. Picard, 1889, in-8 de lxxxviii-253 p. — Prix : 8 fr.

Les lettres de Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II (999-1003), sont une des sources les plus importantes de l'histoire de France et d'Allemagne vers la fin du dixième siècle; mais elles offrent en même temps de graves difficultés, et bien des points obscurs. La question chronologique en est un; — malgré les nombreux systèmes proposés pour la résoudre, elle reste encore pleine d'obscurité. Pour dissiper celle-ci, il importe avant tout d'étudier les manuscrits où se conserve la collection épistolaire de Gerbert, d'en rechercher l'origine, les séries diverses, leurs rapports mutuels; faute de ce travail préliminaire, mais tout à fait indispensable, on fera de belles théories, d'ingénieuses conjectures; on n'arrivera pas à la solution. Si M. Boubnov a repris en sous-œuvre cette question capitale, sur laquelle le dernier

éditeur des œuvres de Gerbert, M. Olleris, semblait avoir dit le dernier mot, c'est qu'il trouve le système chronologique adopté dans l'édition de 1867 complètement erroné, précisément parce qu'il y manque l'étude préalable des manuscrits et de leurs diverses rédactions.

Le présent ouvrage, écrit en russe, est exclusivement consacré à cette tâche laborieuse depuis longtemps désirée. L'auteur a compulsé presque tous les manuscrits contenant les lettres de Gerbert, et dispersés dans les différents pays de l'Europe ; il les a classés en trois familles, soumis celles-ci à un examen critique, comparé l'une à l'autre et prouvé leur provenance d'une source commune. Cette étude comparée lui a permis d'établir l'existence de deux rédactions différentes faites par Gerbert lui-même et dont il explique les motifs et le caractère. De là le partage du livre en deux sections.

Dans la première section (p. 1-89) nous trouvons, après des considérations générales sur les lettres de Gerbert, connues jusqu'à présent, une description très détaillée de trois principaux recueils (de Leyde, de Sirmond et de Papire Masson), dont le premier s'est conservé tel; les deux autres existaient encore au dix-septième siècle. D'après M. Boubnov, le recueil de Leyde serait une copie faite sur le texte primitif par Gerbert lui-même, bientôt après son élévation au souverain pontificat (999). et très probablement au monastère de Saint-Mesmin (mon. Miciacense), d'où il passa à Pithou, à François Duchesne, à la reine Christine, à Vossius et enfin à Leyde. C'est ce précieux manuscrit qui a servi de base à l'édition de M. Olleris (ch. II).

Le codex du P. Sirmond, représenté par ceux de Cheltenham et de Barberini, copies assez récentes, ainsi que par l'édition de Duchesne (1636) ne contient qu'une partie du recueil de Leyde (56 lettres). Duchesne a imprimé ces lettres d'après une copie communiquée par Sirmond, la même qui se conserve maintenant à Berlin, et se trouvait auparavant à Cheltenham, où ont passé bien d'autres manuscrits du collège de Clermont (ch. III). Enfin, le recueil de Papire Masson, plus complet que le précédent et qui a été si négligemment édité par Jean Masson (1611), nous est conservé dans la Vallicellane (à Rome); c'est une copie faite pour Baronius (1607) par Nicolas Lefèvre, marquis du Sault, qui en possédait une autre à son propre usage (ch. IV).

Après avoir mentionné quelques autres manuscrits moins importants, M. Boubnov passe aux éditions (ch. VI), en s'arrêtant davantage sur celle de M. Olleris, qu'il juge assez sévèrement ; il lui reproche surtout d'avoir sans raison bouleversé l'ordre des lettres qui existe dans les anciens manuscrits, sans parler d'autres défauts de son édition. Au reste, le comte Riant, de regrettée mémoire, avait déjà fait à l'éditeur des œuvres de Gerbert le même reproche, et dit que, sur ce point et sur beaucoup d'autres, son édition atteint le dernier de-

gré de la confusion. M. Boubnov reproduit tout le passage de l'*Inventaire des lettres historiques des Croisades* et ajoute, à la louange du savant académicien, que « les données groupées par lui en quelques lignes ont incomparablement plus de valeur que tout ce que nous apprend le livre de M. Olleris » (p. 36).

Dans la seconde partie de sa monographie, le savant russe examine les trois recueils manuscrits au point de vue de leur rédaction et de leur contenu ; et il arrive à conclure que les séries de Leyde et de Sirmond diffèrent sous ce rapport de celle de Masson. Dans les premières, Gerbert apparaît comme partisan des intérêts français et comme apologiste de son élection au siège de Reims à la place d'Arnoul, — élection déclarée à Rome illégale —; dans la seconde, il laisse voir ses sympathies allemandes et ses sentiments de respectueuse déférence envers le pape. Cette diversité de tendances s'explique par le but dans lequel Gerbert publia ses lettres et par le changement qui s'était opéré dans ses dispositions envers le Saint-Siège et dans ses vues politiques. Tous ces motifs intimes sont analysés dans l'ouvrage avec soin, à la lumière des événements du temps et des gestes de Gerbert avant, durant et après' son épiscopat de Reims. Ils guidaient le choix des lettres dans chacune des trois séries; ils font comprendre pourquoi celle de Sirmond ne contient qu'une partie de la série de Leyde et que la troisième (de Masson) vit le jour quand Gerbert n'était plus en France et perdit tout espoir d'y rentrer.

On lira avec intérêt le chapitre sur les « notes tironiennes » employées dans ce dernier recueil et sur le sens cryptographique qu'il faut y attacher. Une vingtaine de documents dont sept inédits, et qui manquent à l'édition de 1867, terminent cette remarquable étude dont nous attendons la fin avec une légitime impatience. L'auteur y traitera de la question chronologique des lettres de Gerbert.

— Mais voici déjà venir une nouvelle et excellente étude sur le même sujet. Elle contient le texte critique des lettres, enrichi de notes et précédé d'une solide et substantielle introduction. M. Julien Havet a pu profiter du travail du savant russe, il en proclame « le rare mérite, » il se félicite de se rencontrer avec lui sur les points les plus importants, et indique ceux où il se sépare de lui. La principale divergence concerne le ms. de Sirmond que M. J. Havet dit n'être qu'une copie partielle non du recueil original, mais de celui de Leyde. Le livre de M. Havet fait partie de la collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. J. Martinov.

Villars, d'après sa correspondance et des documents inédits, par le marquis DE VOGUÉ, de l'Institut, avec portraits, gravures et cartes. Paris, Plon et Nourrit, 1888, 2 vol. in-8 de XII-410 et 452 p. — Prix : 16 fr.

Parmi les victimes de Saint-Simon, il en est peu que le grand et partial écrivain ait attaquées avec plus de violence et d'opiniâtreté que le maréchal de Villars. Ces attaques sont-elles fondées? C'est ce que M. le marquis de Vogué a entrepris d'étudier dans une série d'articles publiés d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* et réunis aujourd'hui en volumes. Possesseur des papiers du Maréchal, éditeur de ses *Mémoires* dans la grande collection de la *Société de l'histoire de France*, il a demandé à sa correspondance et aux documents conservés aux Archives publiques ou particulières de France, d'Autriche et de Bavière, la vérité sur la carrière du vainqueur de Denain.

Il n'est point exact, comme l'a affirmé Saint-Simon, que Villars n'ait dû qu'à sa bonne fortune et aux inspirations de ses subalternes ses succès militaires. Sans doute, par l'audace de ses combinaisons, par la rapidité souvent foudroyante de leur exécution, il a dérouté les habitudes des stratégistes du temps ; aux constructions de lignes fortes, aux sièges de villes, il préférait les pointes hardies qui frappent et déroutent l'ennemi ; mais ses plus surprenants coups de mains n'ont jamais été des coups de tête ; il les a conçus lui-même et médité longuement et prudemment préparés. La victoire de Denain, par exemple, est bien son œuvre et non celle du maréchal de Montesquieu, comme on l'a faussement prétendu. Il n'est point exact non plus qu'il ait obstinément laissé dans l'ombre, dans ses rapports au roi ou au ministre, les mérites de ses collaborateurs ; le nom même du lieutenant général d'Artagnan devenu le maréchal de Montesquieu, grâce à l'appui de son chef, en est une preuve, comme celui de M. de Contades et de tant d'autres. Il n'est point exact davantage que Villars ait dissimulé, afin de continuer la guerre et d'empêcher une paix souhaitable, l'état misérable de l'armée dont le commandement lui était donné en Flandre. Ses lettres au roi, au ministre et à Mme de Maintenon, dont M. le marquis de Vogué cite d'importants fragments et reproduit in extenso, dans son appendice, de nombreux spécimens, sont, au contraire, remplies de plaintes sur la déplorable situation de ses troupes mal payées, mal nourries, mal approvisionnées. Ce qui est vrai, c'est que ce qu'il disait au souverain, il ne l'avouait ni au public ni aux soldats, déjà trop découragés. Ce qui est vrai encore, c'est que, grâce à la confiance qu'il sut inspirer, à sa sollicitude pour le bien-être des troupes, à ses habiles et sages mesures, à sa rigoureuse discipline, à son infatigable entrain, de ces hommes démoralisés par une série de défaites inconnues jusque-là, il fit les vaillants lutteurs de Malplaquet et les glorieux vainqueurs de Denain.

Que Villars ait commis des fautes, qu'il ait eu des travers, qu'il se soit montré vaniteux, hâbleur, intéressé, avide; que ses demandes incessantes et insatiables de récompenses et d'honneurs aient indisposé la Cour et fatigué Louis XIV, comme elles fatiguent encore aujourd'hui les lecteurs de ses lettres; qu'il ait été moins bon diplomate qu'habile général, et qu'à Rastadt notamment il n'ait pas été à la hauteur de son adversaire, le prince Eugène, qu'il avait vaincu sur les champs de bataille, mais qui se montra plus fort que lui sur le terrain des négociations, cela nous paraît incontestable, et M. le marquis de Vogué est le premier à le reconnaître; il n'a pas voulu écrire un éloge, mais une histoire vraie; il n'a pas entendu peindre un héros de fantaisie, mais « le véritable Villars, » dégagé à la fois des calomnies de Saint-Simon et des exagérations des panégyristes, Villars avec ses qualités et ses défauts. « Ce mélange de qualités et de défauts, dit-il justement, c'est l'homme, et quand cet homme a constamment battu l'ennemi, qu'il a arrêté l'invasion victorieuse, et libéré, par l'épée, le territoire national, on est singulièrement disposé à l'indulgence, et presque tenté de se demander si ces défauts n'ont pas, autant que ses qualités, été utiles à la patrie. »

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France, par le marquis DE COURCY, ancien diplomate. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de VII-324 p. — Prix : 3 fr. 50.

On n'a pas oublié le succès de la belle histoire de la *Coalition de 1701*, par M. le marquis de Courcy, couronnée par l'Académie française. L'éminent auteur vient de compléter son œuvre par une magistrale étude sur la double renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France et des Bourbons de France au trône d'Espagne. « On peut dire, écrit-il justement, que l'affaire des renonciations fut d'une importance capitale, puisque la conclusion de la paix qui devait sauver la France, ou la continuation de la guerre qui l'eût infailliblement ruinée, dépendait principalement de la solution qu'il plairait à Louis XIV et à Philippe V de lui donner. » En revendiquant pour son petit-fils, malgré le testament de Charles II, le droit de ceindre la couronne de France tout en portant celle d'Espagne, le grand Roi avait déchaîné la guerre. La coalition de 1701 avait été la réponse de l'Europe à cette provocation; une série de défaites sans précédents en avait été la punition, et les concessions les plus dures, acceptées ou même proposées par le glorieux souverain, qui ne fut jamais plus grand que dans ces épreuves, n'avaient pu désarmer la haine de ses ennemis. Une révolution de palais vint changer la face des choses; les tories succédant aux whigs dans le gouvernement de l'Angleterre, se lassèrent de soutenir la

cause de l'archiduc, et offrirent la paix, mais à une condition, c'est que Philippe V renoncerait solennellement aux droits que son aïeul avait entendu lui conserver; la condition était d'autant plus formelle, qu'à la suite des coups successifs qui avaient si cruellement frappé la Maison royale, un enfant de deux ans, frêle et maladif, séparait seul le roi d'Espagne du trône de France. Mais Philippe V consentirait-il à abandonner ses prétentions? Malgré les instances de son grand-père, malgré l'habile diplomatie de notre ambassadeur à Madrid, le marquis de Bonnac, il ne pouvait s'y résoudre. L'Angleterre proposa une combinaison nouvelle. Philippe V conserverait ses droits à la couronne de France, mais il renoncerait à la couronne d'Espagne qui serait donnée au duc de Savoie, et recevrait en échange la Savoie, le Piémont, la Sicile, Nice, etc., et si le faible duc d'Anjou venait à mourir, il succéderait alors à son grand-père, et se contenterait de céder la Sicile à l'Autriche, conservant ses autres provinces, qui resteraient définitivement réunies à la France. Au fond, cette combinaison était peut-être celle qui souriait le plus à Louis XIV; mais Philippe V n'y voulut pas souscrire; douze ans de luttes en commun l'avaient attaché à l'Espagne et, malgré toute sa répugnance, il aima mieux renoncer à l'héritage de Louis XIV qu'à celui de Charles-Quint. Espérait-il que des circonstances plus favorables lui permettraient quelque jour d'éluder cette loi si dure et de recouvrer les possessions de sa famille? La chose ne paraît pas improbable; mais le gouvernement anglais n'était pas de ceux qui se leurrent d'illusions ou se contentent d'échappatoires. Il exigea une renonciation sans réserve, approuvée par les Cortès, enregistrée par le Parlement français, et le texte, publié par M. le marquis de Courcy, ne laisse place à aucune équivoque; la renonciation est formelle, tant pour Philippe V que pour tous les princes issus de son sang. Comment ce résultat capital, dont dépendait la paix de l'Europe et le salut de la France, fut-il atteint? A la suite de quelles négociations épineuses, de quelles instances de Louis XIV, de quelles résistances de son petit-fils, de quel échange de dépêches entre le marquis de Torcy, la princesse des Ursins, le marquis de Bonnac, Bolingbrocke et Oxford? C'est ce que nous ne pouvons exposer dans ces courtes lignes. C'est ce qu'il faut chercher et ce qu'on trouvera avec un grand charme dans le volume de M. le marquis de Courcy, qui a puisé aux sources les plus sûres, aux archives de France et d'Espagne, et qui a su mettre en œuvre les précieux documents recueillis par lui, avec l'expérience d'un diplomate émérite et le talent d'un écrivain consommé : « Vous avez su donner un grand intérêt à un sujet qui pouvait sembler aride... Vous avez fait là une œuvre politique et historique importante. » C'est en ces termes que, dans une lettre placée en tête du volume, M. le comte de Paris a félicité l'auteur du nouveau

service qu'il vient de rendre à l'histoire et à la Monarchie. Après un tel éloge sorti d'une telle bouche, que pourrions-nous ajouter?

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelein, Édition originale, publiée sur son manuscrit autographe par son petit-fils. Paris, Bourloton, 1889, gr. in-8 de 506 p. — Prix : 20 fr.

Depuis leur apparition en 1815, les *Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelin* ont eu de nombreuses éditions. La dernière, la treizième, a été celle publiée en 1881 chez H. Oudin, en deux volumes in-12. L'ouvrage était épuisé; il dépendait du petit-fils de la marquise de la Rochejaquelein de le réimprimer; mais le marquis avait par-devers lui les manuscrits originaux de sa grand'mère, conservés avec un soin pieux : ne convenait-il pas de se servir de cette version, sortie de la plume de la noble veuve de Lescure, et de livrer au public le texte original primitif? Le marquis de la Rochejaquelein a pensé que c'était pour lui un devoir : devoir afin de rendre à la mémoire de sa grand'mère un hommage mérité; devoir afin de lui restituer à jamais une *paternité* (si l'on peut ainsi parler) qui lui était déniée. L'ouvrage que nous avons sous les yeux a donc pour double résultat : 1° de nous offrir, sous sa forme authentique et personnelle, un document de premier ordre; 2° de détruire la légende qui commençait à se former et d'après laquelle M. de Barante aurait été le véritable auteur des *Mémoires*. N'avait-on pas à cet égard son propre témoignage? N'avait-il pas déclaré, dans un ouvrage posthume, que c'était lui-même qui, sur la communication des premiers chapitres rédigés par Mme de la Rochejaquelein et sur les notes réunies par elle, avait composé les *Mémoires*. — Et pourtant il s'était produit à cet égard un fait qui eût dû suffire pour trancher la question. Mgr Pie, évêque de Poitiers, qui avait prononcé, en février 1857, l'éloge funèbre de la marquise, voulut approfondir par lui-même un point qui lui tenait à cœur : il examina et confronta les diverses rédactions; il rédigea sous ce titre : *Monsieur de Barante, sous-préfet à Bressuire, et les Mémoires de la marquise de la Rochejaquelin*, un mémoire présenté en 1868 à la Société des antiquaires de l'Ouest (voir *Mémoires*, t. XXXIII, p. 196-221); en outre, un inspecteur d'Académie, M. Audinet, joignit au travail de l'éminent évêque un rapport technique, avec force citations mises en regard (*Rapport présenté à la Société sur les manuscrits cités dans le Mémoire de Mgr l'évêque de Poitiers* (*Id., ibid.*, p. 223-275). De cet examen en partie double, résulta la preuve indubitable que M. de Barante n'avait fait qu'habiller à sa guise l'œuvre de Mme de la Rochejaquelein. Mgr Pie était en droit de conclure en ces termes : « On a pu

croire que M. de Barante avait eu à réunir des matériaux épars pour en faire un corps, des morceaux détachés pour en former un récit suivi : la vérité est qu'il y avait déjà un récit suivi, méthodiquement divisé, et qu'il ne s'agissait que de remplacer une rédaction déjà faite par une rédaction meilleure. » — *Meilleure,* est-ce bien le mot juste? Mgr Pie constate que « non seulement toute la marche et la suite de la narration, mais presque toujours le coup de pinceau heureux, le mot vif et saillant, le trait piquant et ingénu appartiennent à la composition primitive. » Quoi qu'il en soit, les pièces du procès sont maintenant entre toutes les mains, et plus d'un pourra être de l'avis de M. Beaussire, qui, au moment où la question fut agitée, écrivait (*Revue des Cours littéraires*, 7e année, no 21) : « La jeune femme... l'emporte souvent, pour la justesse comme pour le naturel et pour la vivacité du style, sur le futur académicien dont elle a accepté la révision et la correction. »

Nous devons donc des remerciements au marquis de la Rochejaquelein pour la publication de ce beau volume, orné de portraits, édité avec un luxe typographique du meilleur aloi, et enrichi de nombreuses notes sur tous les personnages mentionnés dans le récit. Maintenant, à côté de cette édition *princeps,* il en faudra d'autres, pour remettre entre les mains de tous un livre dont l'intérêt reste toujours aussi saisissant, et auquel l'approche du centenaire des événements qui y sont narrés ajoute un attrait particulier. G. DE B.

Un Complot sous la Terreur. *Marie-Antoinette. Toulan. Jarjayes,* par PAUL GAULOT. Paris, Ollendorf, 1889, in-12 de x-336 p., avec 6 portraits et fac-similé. — Prix : 3 fr. 50.

Ce complot est un de ceux qui furent formés pour arracher Marie-Antoinette à la prison et à l'échafaud. On en connaît les auteurs : les municipaux Toulan et Lepître, le général de Jarjayes, Turgy et Ricard. Révolutionnaire ardent, et l'un des « héros » du 10 août, Toulan, au contact des grandes infortunes du Temple, s'était pris d'un respect profond et d'un dévouement passionné pour la Reine. M. Gaulot dit que ce ne fut pas de l'amour ; nous le croyons sans peine, aucun historien jusqu'ici, que nous sachions, n'a attribué à un sentiment de cette nature le zèle désintéressé du municipal pour la veuve de Louis XVI. La Reine étant plus menacée que tout autre après la mort de son mari, il voulut la sauver, et c'est dans ce but qu'il se ligua avec le chevalier de Jarjayes, vieux serviteur et agent éprouvé de la famille royale, avec l'instituteur Lepitre, le garçon de la bouche Turgy et un de ses cousins et commis, Ricard. Le complot — pour nous servir du mot de M. Gaulot — était habilement combiné et il semblait avoir des chances sérieuses de succès; tous les prisonniers eussent pu s'échapper du

Temple, gagner la Normandie et de là l'Angleterre. Les hésitations de Lepître, qui devait fabriquer les passeports nécessaires, forcèrent d'ajourner à plusieurs reprises l'exécution du projet, et ces ajournements le firent échouer. Un nouveau plan fut conçu ; mais la Reine seule devait être sauvée, et, au dernier moment, elle se refusa à abandonner ses enfants et sa sœur. Toulan, infatigable, trouva, du moins, encore le moyen de donner à la malheureuse femme une consolation suprême ; il enleva les derniers objets remis, le 21 janvier, par Louis XVI à Cléry pour Marie-Antoinette et que la Commune retenait sous les scellés ; la Reine ne pouvant les garder et voulant les mettre en sûreté, les envoya à Monsieur et au comte d'Artois par le chevalier de Jarjayes ; c'était aussi pour elle un moyen de sauver le chevalier que son séjour en France compromettait. Toulan et Lepître furent moins heureux que leur complice : dénoncés une première fois par Tison, ils avaient victorieusement subi l'interrogatoire d'Hébert ; mais au moment du procès de la Reine, ils furent inquiétés de nouveau. Lepître, incarcéré, fut acquitté ; Toulan réussit à s'échapper, le 7 octobre, et à se cacher à Toulouse, son pays, puis à Bordeaux. Mais là, dénoncé une troisième fois, il fut arrêté, ramené à Paris et guillotiné le 30 juin 1794. Le volume de M. Gaulot contient des détails très curieux et peu connus sur son évasion du 7 octobre et sur l'existence mouvementée qu'il mena dans le Midi avant son arrestation. La Reine, par l'intermédiaire de Toulan qu'elle avait surnommé Fidèle, avait écrit plusieurs billets à Jarjayes ; c'est la vue de ces billets qui a donné à M. Gaulot la pensée d'étudier plus à fond l'époque agitée et émouvante à laquelle ils se rapportent, et de quitter, un moment du moins, le roman pour l'histoire. L'intérêt du livre sorti de ces études lui prouvera qu'il a bien fait de tenter cette excursion dans un domaine nouveau pour lui ; nous espérons bien que ce ne sera pas la dernière, et qu'il ne nous fera pas trop attendre les autres volumes qu'il annonce. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Le Prince Lucien Bonaparte et sa famille. Ouvrage accompagné de douze portraits. Paris, Plon et Nourrit, 1888, gr. in-8 de XV-224 p. — Prix : 15 fr.

Quelque luxueuse que soit cette publication, nous manquerions à son auteur (anonyme) si nous n'en examinions avec soin le texte et si nous n'en recherchions le but. Ce n'est pas, à proprement parler, une biographie de Lucien Bonaparte. On y trouve sans doute quelques extraits curieux des mémoires du prince de Canino, mais qui ne remplacent pas un récit suivi et méthodique. L'auteur revient avec complaisance sur le 18 brumaire où Lucien joua un rôle si décisif qui tourna à l'avantage de son aîné, et sur son désir, combattu par l'Empe-

reur vaincu, de renouveler après Waterloo cette expulsion brutale des Chambres qui avait été possible avant Marengo. Il rappelle aussi les raisons d'ordre privé qui contribuèrent, dès le Consulat, à brouiller les deux frères, au point que Lucien, l'homme de Brumaire, fut retranché alors de la famille impériale et forcé de quitter la France. L'empressement de Lucien aux Cent jours parut lui avoir reconquis l'Empereur; celui-ci lui donna le Palais Royal et lui accorda en public, dans les cérémonies officielles comme dans le *Moniteur*, les honneurs et le rang d'Altesse impériale. Il avait même, disent les *Mémoires secrets* de Lucien, « promis un sénatus-consulte à son sujet. » Napoléon avait-il tant de hâte de contredire sa conduite passée? Tout en se servant de Lucien ne le craignait-il pas? L'auteur lui-même (p. 89) reconnaît que l'Empereur tenait son frère en suspicion; qu'il n'avait pas vu de bon œil son élection dans l'Isère; qu'il ne voulait pas qu'il siégeât au Corps législatif de peur que, élu président, il n'en vînt à faire un Dix-huit brumaire contre l'Empereur lui-même. — « Je m'indigne et je me retire, dit Lucien; Joseph nous raccommode. » Autre fait : Lucien veut paraître au Champ de Mai en garde national. « L'Empereur me regarde avec un mauvais sourire : Oui, pour faire, vous, plus d'effet en garde national que moi en Empereur, n'est-ce pas? Je me décide à me mettre en habit blanc. » S'étonnera-t-on maintenant que le sénatus-consulte n'ait paru ni au *Bulletin des lois*, ni au *Moniteur*, et que l'Empereur s'en soit tenu à des paroles, à des promesses et à de vains titres? L'auteur signale « la disparition ou plutôt (dit-il) la soustraction d'un assez grand nombre de pièces de famille. » (p. 84) Le 22 août 1855, à la mort de la veuve de Lucien, cinq liasses de papiers auraient été remises au délégué de M. le comte de Rayneval, alors ambassadeur de France à Rome, qui les aurait fait déposer aux Archives du ministère des affaires étrangères. La cinquième liasse fut donnée en communication, le 15 janvier 1856, à l'empereur Napoléon III qui ne la rétablit pas au dépôt : elle contenait trois cent cinquante pièces.

Douze portraits accompagnent ce livre. On y voit, entre autres, et le prince de Canino qui joua à Rome, en 1848 et en 1849, un rôle si discutable, et le prince Pierre et le cardinal Bonaparte; puis, d'autres personnages moins connus. Physionomies curieuses à voir défiler devant soi : est-ce le seul but de l'auteur? N'a-t-il pas voulu rappeler le souvenir de l'une des branches de la famille Bonaparte? N'est-ce pas à dessein qu'on nous rappelle avec insistance qu'en 1815, le titre d'Altesse impériale avait été rendu au prince Lucien? Sur ces données, l'un de ses descendants ne pourrait-il un jour, comme d'autres membres de la famille, faire valoir des droits à la succession politique du grand homme?

VICTOR PIERRE.

La France du centenaire, par Édouard Goumy. Paris, Hachette, 1889, gr. in-18 de II-388 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre, maître de conférences à l'École normale supérieure, a voulu « se rendre compte du point où la France de 89 est arrivée au moment où elle va solennellement fêter le premier centenaire de la Révolution dont elle se fait gloire de tirer son origine. » Voilà ses premières lignes, et voici les dernières : « Français ! l'année du centenaire nous apporte quelque chose d'infiniment plus sérieux qu'une fête. Pensons-y bien ! » C'est donc d'un examen de conscience qu'il s'agit. M. Goumy, il faut l'avouer, ne ménage pas sa pénitente. Il lui raconte son histoire sous la Constituante et sous la première République, sous le premier Empire et sous la Restauration, sous la royauté de Juillet et sous le second Empire, y compris l'intérim républicain de 1848, enfin sous la troisième République jusqu'à l'élection du Président Grévy (30 janvier 1879) : c'est la première partie du livre : les *meâ culpâ* y sont continus. Et pour n'en citer qu'un exemple, il est douteux que M. Constans ait été puiser dans M. Goumy les éléments de sa circulaire du 24 avril dernier pour la célébration du 5 mai et de l'œuvre de la Constituante. Tandis que le ministre vante la suppression des classes, la division en départements, les premières ébauches d'un système complet d'éducation nationale, M. Goumy dénonce « les ukases de l'assemblée bourgeoise » qui supprime la noblesse au lieu de la transformer, qui prépare une République en désarmant la royauté, qui prétend « perfectionner l'Église » en créant la Constitution civile du clergé, et qui enfin, timide contre la presse et les clubs, hardie pour tout le reste, livre la France à « une poignée de dictateurs populaciers, pour lesquels tout le gouvernement consistait à remplir les prisons, à seule fin de les vider par le massacre (p. 21). »

La deuxième partie traite du présent ou de la troisième République. L'institution fondamentale, c'est le suffrage universel qui, grâce aux abstentions, le vote obligatoire n'étant pas encore décrété, au lieu d'être, suivant une chère formule, le gouvernement de tous par tous, ne fait que consacrer le gouvernement de tous par quelques-uns. Et ces élus, qui sont-ils ? — « Le suffrage universel va façonnant petit à petit une France nouvelle, la France des médiocres, de ces inconscients, pleins d'eux-mêmes,... s'imaginant que la grande affaire du pays est de les nommer et renommer (p. 164). » — « A ces médiocres, on confère un pouvoir absolu et sans limites » qui doit aboutir à l'anarchie, à moins qu'on n'épure un peu ce suffrage si chargé de souillures et qu'on ne crée une Chambre qui devienne un sérieux contrepoids à l'autre.

L'auteur poursuit en passant en revue l'égalité, l'aristocratie de la démocratie, la liberté, l'armée, l'instruction publique à tous ses degrés,

y compris l'éducation des filles, enfin la religion et la politique étrangère. Arrêtons-nous sur l'instruction publique ; c'est un point où M. Ed. Goumy a plus de compétence encore que sur le reste.

Il reconnaît d'abord qu'« au moyen âge, l'Église eut pour la diffusion de l'enseignement au moins autant de zèle que la démocratie d'aujourd'hui. » — « Ses institutions scolaires, ajoute-t-il, ont bien des côtés admirables et il y aurait à la fois justice à en convenir et sur bien des points profit à l'imiter » (p. 251). Après avoir vengé notre enseignement supérieur d'injustes reproches, il s'élève contre la dissémination prodigue des universités et des chaires, « contre les professeurs improvisés et les étudiants.... achetés » (p. 257). — « Ailleurs, on se contente de payer les maîtres ; nous avons imaginé de payer aussi les étudiants... » Puis, le développement du diplôme, les connaissances encyclopédiques, l'enseignement spécial vivant côte à côte avec l'enseignement littéraire pour rivaliser avec lui et l'absorber un jour. Sur l'enseignement primaire, M. Goumy ne manque pas de déplorer ces écoles qui n'ont de grand que les frais qu'elles ont coûtés, l'illusion d'avoir donné une instruction solide à qui n'a pu en recevoir que de minces éléments, tout en n'y recueillant d'autres fruits que la présomption et le dégoût de sa condition. Il faudrait allonger singulièrement cet article pour y donner place aux remarques si justes et d'une verve si heureuse que provoquent chez l'auteur l'institution des lycées de filles et la pédagogie féminine.

Nous goûterions pleinement le chapitre sur l'attitude de la République à l'égard de l'Église, si l'auteur n'y avait glissé trois ou quatre pages (297-300) dont le ton ne s'accorde ni avec l'esprit général de son livre, ni même avec le début et la fin comme avec l'esprit de ce même chapitre.

A ce livre, il y a une conclusion. « Le salut, dit l'auteur (p. 342), c'est le retour à notre tradition nationale, c'est-à-dire à la royauté, » et il en donne d'excellentes raisons. Il faut reconnaître, pourtant, qu'elles ne lui suffisent pas. Ne nous engageons pas dans ce débat un peu théorique, et bornons-nous à dire que la constitution Wallon, servie par d'autres hommes et suivant d'autres pratiques serait, vu les circonstances, la limite des vœux actuels de l'auteur. Quelque valeur qu'on attache à cette partie de son livre, les deux autres en ont une bien supérieure à nos yeux. Et ce qu'il nous plaît d'en louer, ce n'est pas seulement la netteté des aperçus, l'allure si alerte du style : c'est surtout l'indépendance avec laquelle un professeur de l'École normale ose traiter toutes ces questions, à tel point que ses jugements, tout en partant d'une conviction bien personnelle, n'en ont pas moins des affinités singulièrement étroites avec ceux que nous rencontrons dans le camp des historiens et des publicistes où l'amour de la république

n'est pas la première loi. C'est un grand mérite que de savoir s'élever au-dessus des préjugés qui vous assaillent chaque jour ; mais, dans les rangs de l'Université, il n'est pas si rare qu'on pourrait le croire, et, depuis longtemps, M. Goumy est, parmi ses collègues, à la tête de ceux qui savent écrire et penser. VICTOR PIERRE.

La Vie militaire sous l'ancien régime. *Le Soldat*, par ALBERT BABEAU, correspondant de l'Institut. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de 384 p. — Prix : 6 fr.

Peu d'érudits de notre temps ont rendu et rendent aux études historiques des services comparables à ceux de M. Albert Babeau. Combien de fois, déjà, ne nous a-t-il pas donné occasion de les signaler ! Aujourd'hui, après la vie urbaine, après la vie de village et la vie rurale, c'est le tour de la vie militaire. Un monde très différent de celui des bourgeois, des artisans et des paysans, mais en qui ont éclaté les brillantes qualités de notre race, est mis en scène au même point de vue, celui des mœurs. M. Babeau nous le dépeint, tel qu'il se constitua, lorsque l'unité monarchique ayant triomphé de la féodalité, et l'armée permanente s'étant substituée à la nation armée du moyen âge, pour tenir tête à des ennemis chaque jour plus redoutables, il fallut organiser de mieux en mieux des forces jusque-là défensives, restées incohérentes et mal disciplinées.

Plus tard, il nous racontera ce que fut l'aristocratie de l'armée, ce qu'y furent les officiers. Son volume actuel est spécialement consacré au soldat, à ce soldat vaillant de Condé, de Turenne, de Villars, du maréchal de Saxe..., qui, depuis Rocroy jusqu'à Fontenoy, fut l'instrument solide, léger et bien trempé de notre grandeur nationale. « Je tiens, dit-il, à lui payer le tribut de gratitude que l'histoire accorde d'ordinaire aux chefs, et que la patrie doit à tous. » Pour le retrouver et le ressaisir dans la pleine originalité de sa physionomie, quel n'a pas été son travail de recherches ! Le recueil de Cangé, à la Bibliothèque nationale, lui a été un trésor documentaire d'autant plus précieux à fouiller qu'il était à peine connu de rares spécialistes. Les registres et cartons des Archives de la guerre lui ont fourni les faits de l'ordre administratif; les mémoires des hommes du métier, une moisson d'anecdotes ; les vieilles estampes, beaucoup de ces traits qui gravent les situations, les types, les caractères... De tous ces éléments si variés d'information est sorti son portrait du soldat d'autrefois. C'est ainsi qu'il nous déroule ce que nous pourrions appeler son odyssée, et que, le prenant au début de la carrière, il nous retrace successivement les pittoresques scènes de son racolage, puis son premier apprentissage au régiment, le service qu'on lui demande, les exercices qui forment son instruction technique, sa vie de garnison, soit chez le bourgeois, soit à la caserne...

En des temps où l'impôt du sang n'était plus exigé que rarement par des levées en masse, et où le principe établi était que la constitution de l'armée ne portât atteinte à aucune profession, à aucun métier, comment s'effectuait le recrutement du soldat, au moyen des engagements volontaires? Et surtout, lorsque les progrès de la richesse et de l'aisance diminuèrent les vocations militaires, où fut-on souvent réduit à l'embaucher? Aux derniers degrés de l'échelle, parmi les déclassés battant le pavé des villes. Voilà d'où il est sorti ; tel est l'homme, aux mœurs plus ou moins irrégulières, dont la discipline, une discipline de plus en plus stricte, aura à faire un homme esclave de la règle et du devoir. M. Babeau nous initie, jusque dans les moindres détails, à cette œuvre de transformation. Nous la voyons s'opérer sous l'action généralement paternelle de ses chefs, sous l'influence de l'esprit et des traditions de son régiment devenu pour lui une famille, par l'effet d'un nouveau et puissant mobile, le sentiment de l'honneur, qui, l'élevant au-dessus de ses bas instincts, le rendra fier de servir le roi et de lui sacrifier sa vie, non par contrainte comme le milicien, mais librement. Est-ce à dire qu'il dépouillera de sitôt le vieil homme? Combien difficilement parviendra-t-on à réprimer ses insolences trop habituelles avec le bourgeois, ses pratiques journalières de maraudage et ses violences exercées sur le paysan, le pillage et les excès de tout genre auxquels il se livre en pays conquis? Peu à peu cependant, les lois, par la sévérité des peines, une administration meilleure qui lui assurera une solde moins précaire, et aussi l'adoucissement général des mœurs, le contiendront mieux dans ses écarts. Sans dissimuler ses défauts, non plus que les vices d'un régime sous lequel le service militaire était un métier, comparant le soldat français du temps de Louis XVI au reître, au lansquenet, au soldat allemand de la même époque, M. Babeau, à bon droit, le présente comme un type très supérieur à celui qu'offraient alors les autres nations. Vivantes sont les descriptions où il le dépeint dans sa bonne grâce, avec son air avantageux et plaisant, sous son uniforme brillant et coquet, plein d'entrain et de résolution, d'ardeur et de courage, de bonhomie et de gaieté, d'insouciance et d'industrie.

Non moins curieuses sont les parties du livre qui nous décrivent par le menu ses conditions économiques d'existence; où il nous est dit en quoi consistait sa solde, de quoi se composait sa gamelle, ce qu'était pour lui le prestige de l'uniforme, quels étaient ses plaisirs favoris, les sobriquets dont on le décorait, quels secours il trouvait dans les hôpitaux, et par quels moyens réguliers, congés temporaires et définitifs, réformes, rachat ou congé de grâce, il sortait du service. Louis XIV ne créa-t-il pas, pour lui, l'hôtel des Invalides, où jusqu'à sept mille des plus méritants purent abriter leurs infirmités dans la

vieillesse? Un dernier chapitre met en regard des régiments français les régiments étrangers, dont le contingent, bien qu'ayant diminué de beaucoup depuis le seizième siècle, était encore d'une quarantaine de mille hommes, au milieu du dix-huitième. CHARLES DE RIBBE.

Prologue d'un règne, *la Jeunesse du roi Charles-Albert*, par le marquis COSTA DE BEAUREGARD. Paris, Plon et Nourrit, in-8 de 365 p. (avec un portrait). — Prix : 7 fr. 50.

« J'ai essayé, dit l'auteur, de surprendre le secret du roi... Si audacieuse soit la tentative sur une conscience, dont l'unique souci fut de se dérober. Pour ses familiers mêmes, Charles-Albert demeurait une énigme. Son regard sans cesse contredisait sa parole ; sa parole démentait son sourire, son sourire déguisait sa pensée. Pendant qu'une éternelle tristesse, un visage ascétique, une taille gigantesque forçaient devant lui à un respect presque superstitieux, sa voix pleine de caresses, ses manières familières jusqu'à l'abandon, rendaient irrésistible le charme dont il vous enlaçait. L'impression que l'on éprouvait près de lui était indéfinissable comme si de tout son être se fussent dégagés des fluides contraires. — J'en étais réduit, raconte d'Azeglio, à me redire sans cesse, pendant que le roi me parlait : *Massimo, Massimo,* non ti fidar (p. II). » Avec une parfaite conception des influences familiales et ambiantes, le marquis Costa de Beauregard, pour expliquer le caractère du prince, consacre ses premières pages à la description de cette vieille résidence de Raconis, qui abrita la branche de Thomas de Savoie, « un grand capitaine, et malheureusement aussi l'un des princes les plus brouillons de son temps. Tour à tour Espagnol et Français, Thomas avait fini par s'attacher à la France, où Richelieu lui faisait épouser la comtesse de Soissons » (p. 4).

Une éducation sérieusement influencée par les idées de Jean-Jacques Rousseau succéda, pendant l'adolescence de Charles-Albert, au décousu d'instruction et de principes, qui résultait, pendant son enfance, de la grande originalité de sa mère et de la position ambiguë que créa à cette princesse son second mariage avec un gentilhomme de fort bonne maison, mais dont la cour de Sardaigne fut alors tellement froissée que les noms de la mère et du fils disparurent de l'Almanach royal pour plusieurs années. Déjà la grand'mère de Charles-Albert, Marie-Charlotte-Albertine, fille de Charles de Saxe, duc de Courlande, et de Françoise Krasinska, avait éprouvé les mêmes entraves à sa naissance pour la reconnaissance de son rang. Charles-Albert n'a-t-il pas dû à l'influence de son aïeule « ce souple abandon du cœur qui rendait irrésistible le charme dont il vous enlaçait ? » Il trouvait dans le journal de la duchesse de Courlande l'épanchement

exquis d'une âme noble, mais sensible à l'excès, aux prises avec les plus étranges vicissitudes de la fortune, la croyance à de hautes destinées traversée par de douloureuses appréhensions, les « étranges pressentiments qui lui firent connaître par avance les terreurs et les écrasements du vaincu; » enfin les crises de découragement qui succédaient aux explosions d'un mysticisme faux.

Le marquis Costa de Beauregard se demande (p. 215) : « Comment et pourquoi les princes venus alors au monde portent-ils tous le stigmate du mysticisme le plus exalté? » Charles-Albert n'échappa pas aux dispositions du rêveur, du citoyen sensible, épris des droits de l'homme, etc.; mais la sincérité de sa foi catholique le préserva des hallucinations d'un Frédéric-Guillaume IV de Prusse « exalté entre tous parmi ces visionnaires couronnés; de l'aberration d'un Alexandre Ier de Russie qui prenait une Madame de Krüdner pour son ange gardien. » On est heureux de rencontrer, dans les lettres du prince de Carignan, des passages comme celui-ci : « Dieu est le juge suprême qui voit les actions de chacun, qui finit par démasquer la calomnie, qui m'appellera peut-être à lui avant que mes actions soient mises dans leur vrai jour, mais qui sûrement fera rejaillir les peines que j'éprouve en bien... J'ai toujours regardé la vie comme un voyage, comme un but sublime. Il est vrai que la route est infiniment raboteuse, mais enfin j'ai toujours l'espérance. » Il est à regretter que cette foi sincère et vive n'ait pas empêché Charles-Albert de faillir dans sa vie privée. Avoir avoir glissé assez délicatement sur cette pente, le marquis Costa nous amène à l'époque où, après bien des défaillances et des amertumes, un rayon de gloire viendra rattacher Charles-Albert à la vie. L'assaut de Porto-Reale est raconté avec beaucoup d'animation et d'une façon très attachante. Le prince exilé s'y était distingué entre tous. Sur le champ de bataille, le duc d'Angoulême voulut lui remettre sa propre croix de Saint-Louis. Les grenadiers, qu'il avait commandés, vinrent lui offrir les épaulettes d'un des leurs, tué la veille : « Lui seul, disaient-ils, était digne de les porter. »

Le talent du narrateur demeure impuissant à effacer l'impression de tristesse avec laquelle on ferme ce volume. Devenu roi, Charles-Albert se trouva un jour placé entre l'alternative de faillir à l'honneur en manquant à la foi jurée ou d'abandonner la voie qu'il croyait alors devoir suivre et où il entra pour aboutir à la journée de Novarre et à la perte de sa couronne. « L'art du prince, avait dit Joseph de Maistre est de régner sur la révolution italienne et de l'étouffer en l'embrassant. » La religieuse maison militaire de Savoie tombait, au contraire dans de lamentables compromissions, au lieu de demeurer attachée à cette Église immortelle qui semble communiquer à tout ce qu'elle embrasse un reflet de sa vitalité indestructible. A. D'AVRIL.

Geschichte des deutschen Volkes (*Histoire du peuple allemand*), VI• vol., par J. Janssen. Freiburg im Breisgau, Herder, 1888, in-8 de xxxi-522 p. — Prix : 6 fr. 25.

Le sixième volume du grand ouvrage auquel s'est consacré le docteur Janssen termine la première période de l'*Histoire du peuple allemand* par un tableau de l'art et de la littérature nationale jusqu'au commencement de la guerre de Trente ans. Le volume suivant traitera de la situation économique à la même époque. A l'occasion de ce prochain volume, nous apprécierons certaines critiques adressées à Janssen par l'école libérale, et, sans être socialiste à aucun titre, nous espérons l'en justifier. Ici les appréciations rentrent spécialement dans la catégorie des jugements esthétiques, et sans être livrées aux hasards de la fantaisie, elles sont plus délicates à formuler : l'opinion personnelle y doit entrer pour une plus grande part.

Le premier livre est consacré aux arts plastiques, à la musique, aux chants d'église : c'est un panégyrique de l'art chrétien du moyen âge, opposé à l'art païen de la Renaissance. L'auteur reconnaît toutefois qu'en ce qui concerne l'expression, l'art chrétien du moyen âge avait à faire des progrès : il se garde ainsi des exagérations d'une certaine école. Mais, à côté de cette tendance à la modération, pourquoi me faut-il relever une erreur, l'attribution de l'architecture ogivale, qu'il nomme toujours gothique, à « l'esprit germanique » (p. 17) ? Qui ne sait que ce style est né en France, et qu'en conséquence c'est un fruit de l'esprit français ?

Le second livre est consacré à la littérature nationale : le lied, la satire, le drame. Hans Sachs se rencontre avec des auteurs moins connus en France, mais non moins dignes de l'être. Le personnage du diable et la littérature diabolique donnent lieu à de curieux développements. On y voit notamment l'origine du type de Faust, et le caractère anticatholique de sa première légende, rédigée en 1587 par un auteur luthérien (p. 490-496). Ces pages offrent de curieux éléments à qui voudrait suivre Faust comme le type, non plus seulement de l' « art noir, » mais de tout le mouvement intellectuel de l'Allemagne dans ces trois derniers siècles : point de départ luthérien, retour au naturalisme païen, tendances vers un catholicisme douteux. Gœthe a donné à ces étapes successives une expression immortelle quoique peu compréhensible pour la légèreté française ; mais pour éclairer l'obscurité de son œuvre, les indications de Janssen ne seront pas inutiles : elles serviront à reconstruire une partie du milieu dont le poète s'est fait l'écho. Ici encore un reproche : c'est de n'avoir pas cité le travail de M. Ernest Faligan : *Histoire de la légende de Faust.*

Un intérêt d'un autre ordre s'attache aux renseignements sur la polémique confessionnelle, poursuivie dès lors avec une égale violence

par les protestants et les catholiques au moyen des livres illustrés. Mais, à côté de ces détails, qui plaisent à l'érudition, le philosophe en trouvera d'autres sur l'ensemble des tendances qui, malgré un perfectionnement parfois réel dans la forme, accusent une véritable décadence du sens moral et du sens esthétique. BERNON.

Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique. *Correspondance diplomatique et documents,* par HENRI DONIOL. Tome III. Paris, Imprimerie nationale, 1888, in-4 de x-868 p. — Prix : 20 fr.

Nos lecteurs connaissent cette belle publication, dont deux volumes ont déjà paru en 1885 et en 1886, et qui doit représenter, à l'Exposition universelle de 1889, le chef-d'œuvre de notre grand établissement de l'Imprimerie nationale. Son directeur, M. Henri Doniol, est en même temps l'auteur de cet ouvrage. Adoptant le plan suivi par M. Mignet pour les *Documents relatifs à la guerre de la succession d'Espagne,* il enchâsse les documents diplomatiques dans un récit qui représente un travail personnel considérable. Il n'a pas négligé de donner en passant et sobrement quelques aperçus sur l'état des esprits et sur les mœurs du temps. Il a eu la bonne pensée de couper la sécheresse des documents officiels, en intercalant au milieu d'eux la correspondance à peu près complètement inédite du baron de Kalb avec sa femme. C'est un tableau très intéressant de la vie des officiers français qui s'étaient portés les premiers au secours des Américains.

Les dépêches comprises dans ce volume vont du 19 mars 1778 au 22 juillet 1779. Elles se rapportent à la période pendant laquelle le gouvernement de Louis XVI cherche à entraîner l'Espagne dans sa lutte contre l'Angleterre et finit par y réussir. La guerre, commencée de fait depuis la mission de Franklin à Paris et le départ de Lafayette, éclate ouvertement avec la campagne navale du comte d'Estaing. La diplomatie française s'assure en même temps une liberté complète d'action en Amérique, en jetant, dès le commencement de 1779, les bases de la *Ligue des neutres.* Ce fut là l'œuvre propre de M. de Vergennes. Il détacha de l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Russie, en faisant appel à l'intérêt qu'elles avaient à la liberté des mers. Les considérations économiques commencent à partir de ce moment à tenir une place dans la politique des nations et c'est l'honneur de M. de Vergennes d'avoir introduit ce nouvel élément dans le vieux jeu diplomatique.

Mais quelle impression nous laissent ces documents sur l'utilité dernière pour la France de son intervention diplomatique, puis de la guerre faite à l'Angleterre pour assurer l'indépendance des colonies révoltées, alors qu'elle-même s'était interdit tout retour en Amérique,

sur le funeste traité de 1763, qui nous avait enlevé le Canada ? De tous les documents publiés par M. Doniol, notamment des dépêches de Gérard de Rayneval, notre ministre plénipotentiaire près du Congrès, il ressort que, sauf quelques hommes d'État d'un caractère supérieur, comme Washington, la masse des hommes politiques qui conduisaient le mouvement en Amérique conservaient contre la France la jalousie invétérée des Anglais. Ils étaient toujours préoccupés, malgré leur traité avec nous et le sang que nous prodiguions pour eux, de conserver leur liberté d'action pour pouvoir éventuellement traiter séparément avec l'Angleterre. Dans ces dernières années, sous l'influence de M. Bancroft, il s'est trouvé plusieurs écrivains pour raviver ces souvenirs et faire gloire à leurs grands parents d'une odieuse ingratitude. M. Doniol a raison d'opposer à ces manifestations d'un esprit étroit le calme exposé des faits et de montrer que les États-Unis doivent, en réalité, uniquement leur indépendance à la France. Mais, malgré cette savante publication, nous n'avons pas, à cent dix ans de date, à faire fond sur la reconnaissance du peuple américain. L'étude impartiale de cette époque confirmera pleinement la thèse exprimée par Le Play, dans la lettre qu'il publia en 1876, en tête des *États-Unis contemporains*, de M. Claudio Jannet, et où il affirmait, contrairement à l'opinion courante, que le gouvernement de Louis XVI a commis une grande faute politique en intervenant en faveur des insurgeants. Sans reproduire ici les raisons d'un ordre très relevé que donnait Le Play à l'appui de cette vue, nous constaterons, d'après la publication de M. Doniol, qu'en mars 1778, M. de Vergennes repoussa les offres de la Bavière, qui recherchait ouvertement le protectorat français. C'était tourner le dos au Rhin pour poursuivre une vengeance stérile contre l'Angleterre.

Nous ne quitterons pas ce beau volume sans signaler les remarquables photogravures qui reproduisent : 1° un portrait de Gérard de Rayneval, d'après l'original peint par ordre du Congrès ; 2° des tapisseries des Gobelins, représentant les quatres parties du monde ; 3° une carte du théâtre de la guerre en 1775, 1776, 1777, dressée par le capitaine du Fresnoy, aide de camp de Lafayette. XX.

Généalogie de la maison de Saint-Chamond, d'après un manuscrit inédit, publié, annoté et augmenté de pièces justificatives, par Maurice de Boissieu. Paris, A. Picard, 1888, in-8 de 452 p. — Prix : 10 fr.

Au milieu du dix-huitième siècle, l'abbé Pierre-Augustin Royer, chanoine de la collégiale de Saint-Chamond, composa une généalogie, restée manuscrite, des seigneurs de cette ville. C'est ce texte que M. de Boissieu a édité en l'enrichissant de notes précieuses qui donnent une

valeur véritable au travail du chanoine qui avait négligé de faire connaître les sources auxquelles il avait eu recours. Ajoutons que M. de Boissieu a consacré la moitié du volume à publier, sous forme de pièces justificatives, vingt-sept documents empruntés aux archives de la Loire, du Rhône, ainsi qu'à la Bibliothèque nationale, de manière à former un *Corpus* d'un grand intérêt pour l'histoire du Forez. Saint-Chamond (*Sm-Annemundum*), situé en Jarez, fut cédé en 1185 à Gondemar, dont les descendants en restèrent propriétaires jusqu'au commencement du quatorzième siècle. A cette date, Madeleine, l'une des filles de Jacques, qui n'eut pas d'héritiers mâles, porta cette terre, par mariage, dans la maison de Saint-Priest, où elle resta jusqu'en 1577; Saint-Chamond passa, encore par mariage alors, aux Mitte de Chevrières, qui la possédèrent jusqu'en 1684. Un nouveau mariage l'attribua aux La Vieuville. En 1668, Ch.-L.-Auguste de la Vieuville vendit cette terre au marquis de Mondragon. Les généalogies des familles éteintes appartiennent à l'histoire, on n'a pas à craindre les prétentions et les fables inspirées par l'amour-propre des intéressés. Dans les pages relatives aux Mitte de Chevrières, on trouve des détails historiques peu connus ou même ignorés. A. DE B.

BULLETIN

Les Jeudis de mes filleuls, ou l'Histoire sainte racontée aux enfants, par Mlle MARIE-THÉRÈSE JOSÉFA. Paris, Tolra, 1889, in-8 de 352 p., orné de 75 grav. — Prix : 5 fr.

Nouvelle Histoire sainte, *avec explications et réfutations sommaires des principales objections de l'incrédulité,* rédigée conformément aux découvertes modernes de la science, par Un prêtre du diocèse de Versailles. Paris, H. Walzer, 1888, in-12 cartonné de 276 p., orné de nombreuses grav. — Prix : 2 fr.

Mlle Marie-Thérèse Joséfa, lauréat de la Société libre d'instruction et d'éducation et de la Société d'encouragement au bien, vient de réaliser avec plein succès la louable entreprise de présenter l'histoire sainte sous une forme attrayante pour les enfants. Elle suppose une marraine entourée de six filleuls, garçons et filles, auxquels elle raconte chaque jeudi un épisode de l'Ancien Testament qu'elle met à la portée de leurs jeunes intelligences par des explications très claires et très simples. Ces récits sont bien écrits et intéressants; ils peuvent rendre de grands services aux mères chrétiennes dans la tâche si délicate de l'éducation et de l'instruction de leurs enfants; c'est aussi une excellente préparation au catéchisme. Au point de vue de la sûreté de la doctrine, l'approbation très élogieuse de Mgr Mermillod, évêque de Lausanne et de Genève, est une garantie absolue.

— Le petit volume composé par un prêtre du diocèse de Versailles est plus scientifique ; c'est la réfutation de l'*Histoire du peuple d'Israël,* par M. E. Renan. Cependant, comme le fait très bien remarquer l'auteur, les manuels

admis dans l'enseignement de l'État pour les écoles primaires ont puisé à cette source de l'erreur : il importait donc de leur opposer un contre-poison qui n'est pas moins qu'eux à la portée des enfants dont on s'efforce de faire des petits savants incrédules. Cet ouvrage est, d'ailleurs, honoré du suffrage et des éloges de Sa Sainteté le Pape Léon XIII et de nombreux archevêques et évêques. Mgr Goux, évêque de Versailles, l'a recommandé pour les écoles de son diocèse. L'auteur a eu l'heureuse idée d'insérer dans son livre une table qui met en regard les différents sujets du catéchisme avec ceux de l'histoire sainte, ce qui sera d'un grand secours pour l'enseignement. Les gravures, reproductions de tableaux célèbres des musées du Louvre et de l'Italie, sont plus soignées que dans le précédent ouvrage.

COMTE DE BIZEMONT.

Appunti di un clericale (*Notes d'un clérical*). Perugia, tip. V. Santucci, 1889, in-8 de 56 p. — Prix : 0 fr. 25.

Cette brochure est le tirage à part d'une série d'articles publiés par dom Umberto Benigni, secrétaire de l'archevêché de Pérouse, dans le *Piccolo Monitore*, organe des associations catholiques de l'Ombrie. L'auteur, après avoir montré que clérical est synonyme de catholique et que, par conséquent, cette appellation doit être relevée avec honneur par les vrais catholiques, esquisse la marche de la persécution dirigée par le gouvernement italien contre l'Église. Elle a commencé, en 1850, par le vote de la loi Siccardi qui soumettait le clergé aux tribunaux laïques, et se poursuit par le code pénal voté en décembre dernier qui établit contre le clergé un régime d'exception. Les *bleus*, les *azzuri* de l'école de Cavour, ont préparé et rendu possible tout ce que les *Rossi*, les francs-maçons rouges de Crispi exécutent sous nos yeux. Dom Benigni indique ensuite avec fermeté et grande sincérité, sans dissimuler les points faibles, comment les catholiques italiens doivent s'organiser pour défendre et faire prévaloir les droits essentiels de l'Église, notamment l'indépendance du Souverain Pontife. Il passe en revue toutes les manifestations de l'action catholique, depuis les conférences de Saint-Vincent de Paul jusqu'à la lutte aux élections administratives. Cet opuscule donne une idée très juste de la situation politique et religieuse de l'Italie et fait grand honneur au zèle et à l'intelligence du clergé italien.

C. J.

Manuel des lois de l'Enseignement primaire. *Commentaires, application et jurisprudence à l'usage des conseils élus, des municipalités, des écoles et des pères de famille,* par LE PROVOST DE LAUNAY. Paris, Gaume, 1889, in-12 de XII-657 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le but de l'honorable député des Côtes-du-Nord, en publiant ce manuel, est de permettre à tous les intéressés, maires, conseils municipaux, établissements libres, pères de famille, de se défendre contre les prétentions, les exagérations, l'arbitraire de l'administration. S'attachant surtout aux parties juridiques et administratives des lois scolaires, M. Le Provost de Launay donne en première ligne la loi du 30 octobre 1885, sur l'organisation de l'instruction primaire; viennent ensuite, dans l'ordre chronologique, les lois nouvelles, du 19 juillet 1875 au 20 juin 1885. Cette dernière, relative aux subventions de l'État pour constructions scolaires, est précédée d'un historique sur la caisse des lycées, collèges et écoles primaires. Mettant à

profit les décisions les plus récentes du Conseil d'État, de la Cour de Cassation, des tribunaux, du Conseil supérieur de l'Instruction publique, ainsi que les circulaires ministérielles, cet ouvrage donne sur une foule de points douteux des solutions qu'on chercherait en vain dans les publications précédentes : il a de plus une précision et une clarté qui le mettent à la portée de tous ceux qui peuvent avoir intérêt à le consulter. Une excellente table alphabétique facilite les recherches. BERNON.

Annuaire de l'Enseignement libre pour 1889. 14e année. Paris, Gaume, petit in-16 de 636 p. — Prix : 3 fr.

Le *Polybiblion* a déjà recommandé ce petit annuaire les années précédentes. Il suffira de rappeler qu'il comprend des indications sur les matières suivantes : le gouvernement de l'Église; la direction des cultes; le Ministère de l'instruction publique; l'Institut de France; les grands établissements scientifiques et littéraires; les écoles spéciales; le personnel des Facultés des sciences et des lettres; les congrégations de Frères vouées à l'enseignement primaire et reconnues par l'État, avec leur historique et la statistique de leurs écoles; l'historique et le personnel des collèges, institutions et écoles libres; les instituts et facultés catholiques; les séminaires diocésains; le tableau analytique et chronologique des lois, décrets, arrêtés et circulaires intéressant l'enseignement libre, publiés en 1888; la liste des communautés de religieuses institutrices; un tableau comparatif des carrières libérales et des grades exigés à l'entrée. En un mot, c'est un vade-mecum indispensable pour toute personne qui s'occupe de l'enseignement. Un petit reproche : comment un annuaire de 1889 indique-t-il le *Polybiblion* comme ayant ses bureaux rue de Grenelle, 35?

COMTE DE BIZEMONT.

Naturaleza y Estado actual de la economia politica (*Caractère naturel et État actuel de l'économie politique*), par CRISTOBAL BOTELLA, premier secrétaire de la section des Sciences morales et politiques de l'Athénée de Madrid. Madrid, imp. de Manuel Muncsa de los Rios, 1889, in-8 de 40 p. — Prix : 1 fr. 50.

Dans ce discours d'ouverture d'un cours d'économie polititique, l'auteur expose à grands traits le développement de la science économique depuis le dix-huitième siècle jusqu'aux nouvelles écoles socialistes et demi-socialistes qui se sont fondées de nos jours. Il connaît très bien la littérature économique contemporaine de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. Le plan et les idées de cette étude rappellent les deux rapports que notre collaborateur M. Claudio Jannet a présentés aux Congrès bibliographiques de 1878 et de 1888; quoique M. Cristobal Botella ne semble pas les avoir connus. Un lecteur français voudrait y trouver des détails sur les économistes espagnols: mais l'auteur, les supposant sans doute connus par ses auditeurs, n'en parle pas. Tout ce que nous pouvons constater, c'est que M. Cristobal Botella a personnellement des principes et une méthode scientifique très exacts. XX.

Dictionnaire abrégé des Sciences physiques et naturelles, par E. THÉVENIN, revu par H. DE VARIGNY, docteur ès sciences. Paris, 1889, F. Alcan, in-18 de 630 p., cartonné à l'anglaise. — Prix : 4 fr.

Ce petit dictionnaire, œuvre posthume d'Évariste Thévenin, doit le jou

à M. H. de Varigny, qui s'est chargé de le revoir et de le compléter. Il comporte une nomenclature aussi riche que complète des différents termes qui se rapportent aux sciences physiques et naturelles, et à leurs nombreuses subdivisions; de plus, les définitions très précises et souvent même ingénieuses prouvent que, grâce à la souplesse de notre langue, un laconisme bien compris est parfaitement compatible avec la clarté. Cependant, tel quel, ce lexique appelle une critique : à notre avis, les auteurs ont eu tort de ne pas faire figurer l'étymologie; ce système de mise en lumière est préférable à tout autre, surtout en ce qui concerne les termes scientifiques ou techniques qui, on le sait, sont presque tous empruntés au grec et au latin. Sous la réserve de cette observation, nous reconnaissons que cet ouvrage sera utile à tous ceux qui, par suite d'études ou de simples lectures, ont à faire de courtes incursions dans le domaine de la physique, de la chimie, de la géologie, de la botanique, de la zoologie, de la physiologie, de la médecine, etc. D. MARTEL.

Étude théorique et pratique du plain-chant, par l'abbé JOSEPH TOUZERY, chanoine, vicaire général de Rodez. Paris, Gaume; Tulle, Mazeyrie, 1888, in-8 de 96 p. — Prix : 0 fr. 80.

M. l'abbé Joseph Touzery a rendu service aux professeurs et aux élèves de nos séminaires et de nos écoles chrétiennes en composant son *Étude théorique et pratique.* Il a trouvé le moyen de condenser dans une brochure de cent pages environ et dans un format commode, ce qui constitue la science complète du plain-chant, telle qu'il faut désormais la concevoir, celle du vrai chant grégorien. L'ouvrage se compose de six chapitres, qui se terminent invariablement par une sorte de questionnaire analytique, dont professeurs et élèves apprécieront certainement l'utilité. M. l'abbé Touzery traite de la musique moderne avec la même compétence. La musique sacrée est en elle-même chose estimable; mais, trop souvent elle est peu appropriée à nos offices divins. Elle n'a point cette gravité, cette simplicité touchante, cette onction pieuse, qui caractérisent le plain-chant, et dont l'Église, avec raison, ne veut pas se départir en ce qui tient aux cérémonies du culte.

Les musiciens, dont le concours est quelquefois utile, ont été soumis à un règlement émané de la Sacrée-Congrégation des Rites, et destiné à obvier aux inconvénients qui peuvent se produire. J. R.

Le Livre des enfants et des mères, par H. DURAND, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-4 de 320 p. avec de nombreuses illustrations dans et hors texte. — Prix : 5 fr.

Recueillir dans les chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les peuples civilisés, ce que la poésie lyrique, l'épopée, le théâtre, le roman ont dit des enfants et des mères ; de ces éléments épars, choisis avec goût et habilement mis en lumière, faire, non pas une anthologie, mais une œuvre personnelle et comme une galerie de tableaux délicats et charmants, qui, pour emprunter ses modèles à des maîtres nombreux et divers, n'en conserve pas moins cette harmonie de composition où se devinent la main d'un seul artiste et la touche habile d'un même pinceau, tel a été le but de M. Durand en faisant *le Livre des enfants et des mères,* ou plutôt tel est le

résultat qu'il a su atteindre, grâce à ses nombreuses lectures, grâce surtout à la finesse de sa plume, à la délicatesse de son goût, à la distinction de son esprit. A parcourir son œuvre, nous avons été positivement charmés, et, comme toujours en pareil cas, nous n'hésitons pas à le dire. Que de tableaux délicats peints d'après Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide et Virgile ! Quelle vie et quelle émotion dans ces emprunts faits aux épopées ou au théâtre du moyen âge, et d'où se dégagent, émues, chevaleresques et charmantes, ces figures d'enfants et de mères, où se reconnaît la France chrétienne d'autrefois, et aussi un peu, grâce à Dieu, la France chrétienne d'aujourd'hui. C'est, en effet, à l'antiquité, d'*Homère à Virgile,* et au moyen âge, de *Virgile à Shakespeare,* que sont consacrées les deux premières parties du livre de M. Durand, j'allais dire les deux premières salles de sa galerie de tableaux. La troisième partie va de *Shakespeare à Châteaubriand.* Pour en dire le charme, il suffit de nommer Racine, Fénelon, Perrault, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand, et d'évoquer le souvenir des délicieux portraits d'enfants et de mères appendus çà et là aux endroits les plus gracieux et les plus délicats de leurs œuvres. Ce livre appelle un complément, où nous apparaîtront les enfants et les mères d'après la poésie contemporaine, celle dont Victor Hugo est le père et Châteaubriand l'aïeul. L'auteur nous le promet : puisse-t-il ne pas nous le faire trop attendre !

P. TALON.

Origine et Explications de 200 locutions et proverbes, par EMAN MARTIN. Illustrations de Gilbert, Geoffroy, A. Marie. Paris, Delagrave, 1888, in-8 de XI-227 p. — Prix : 1 fr. 80.

Il court une multitude de locutions et de proverbes dont ceux qui les emploient ignorent le plus souvent l'origine et même le sens exact. M. Eman Martin, fondateur et rédacteur du *Courrier de Vaugelas,* a cherché la solution d'un grand nombre de ces problèmes. Il avait beaucoup de lecture, l'esprit ingénieux, et, somme toute, le livre qu'on a fait après sa mort avec les notes qu'il avait jetées çà et là dans son *Courrier,* est intéressant et curieux. Une table placée à la fin du volume permet de trouver tout de suite le renseignement dont on a besoin, sans qu'il soit nécessaire de tout lire.

P. TALON.

Marie Jenna, sa vie et ses œuvres, par JULES LACOINTA, étude suivie de *Lettres de Marie Jenna.* Paris, Poussielgue, 1888, in-12 de VII-410 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tous nos lecteurs connaissent Marie Jenna, écrivain charmant et poète délicat et élevé, dont les œuvres, louées plus d'une fois ici, ont reçu l'approbation des juges les plus difficiles. Le livre que M. Lacointa vient de lui consacrer la leur feront mieux connaître, et par suite aimer et admirer davantage. En pénétrant dans l'intimité de cette belle et noble vie, on apprécie mieux en effet l'auteur de si belles et si nobles œuvres. Je recommande donc bien volontiers le présent livre à nos lecteurs et surtout à nos lectrices. Il se compose d'abord d'une très émouvante notice, où M. Lacointa, l'éminent ancien avocat général à la cour de cassation, raconte avec un grand talent d'écrivain la vie de Marie Jenna, de son nom Céline Renard ; en second lieu, d'un recueil de ses lettres, adressées aux personnages les plus divers, que la communauté des sentiments et des goûts avait tout de suite rendus ses amis. Auguste Nicolas, Trébutien, Rouma-

nille, les PP. Marie-Benoît et Jean, de l'abbaye de Fontfroide, Aubanel, Mistral, Lasserre, voilà les plus connus des correspondants de Marie Jenna. A tous les points de vue, les lettres que Marie Jenna leur adressait sont dignes d'eux. Il suffira d'avoir du goût, du cœur, de la foi, pour les goûter et trouver plaisir à les lire. P. TALON.

Les Chroniqueurs. Première série: *Villehardouin et Joinville*, par ANTONIN DEBIDOUR, doyen de la Faculté des lettres de Nancy, lauréat de l'Académie française. Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-8 de 235 p. et 10 grav. — Prix : 1 fr. 50; cart.: 2 fr. 50. (*Collection des classiques populaires.*)

Le Roman de sire Bertrand du Guesclin, jadis connétable de France. Lille, Desclée, 1887, in-8 de XI-359 p. — Prix : 4 fr. (*Collection de Chroniques et Mémoires de la Société de Saint-Augustin.*)

Pierre d'Aubusson, grand-maître de Rhodes, par BOUHOURS. Édition revue et abrégée, (Société de Saint-Augustin) Lille, Desclée, 1887, in-8 de 212 p. — Prix : 2 fr.

Pour apprécier comme il convient le travail de M. Debidour, il ne faut pas perdre de vue le but qu'il s'est proposé. On ne doit pas chercher d'idées nouvelles dans une œuvre qui est avant tout une œuvre de vulgarisation, mais bien des appréciations justes, s'appuyant sur des autorités incontestées. M. Debidour a puisé ses renseignements à de bonnes sources. A vrai dire, après les travaux de M. Natalis de Wailly, qui en 1872, réunissait déjà les noms de Villehardouin et de Joinville dans un mémoire lu par lui à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; après la publication par le même savant des textes de ces chroniqueurs, la tâche de M. Debidour était assez facile. On peut dire qu'il a bien résumé, et c'est son mérite, les appréciations de M. Natalis de Wailly, sagement rectifiées par la critique de M. le comte Riant pour ce qui concerne l'autorité historique de Villehardouin. Un chapitre, trop concis peut-être, sur les *Chroniqueurs intermédiaires entre Villehardouin et Joinville,* relie entre elles les deux parties de cet ouvrage, qui contient un assez grand nombre de citations avec traduction et qui mérite d'être lu par tous ceux qu'effraie un appareil d'érudition trop encombrant.

— C'est apparemment au même public qu'est destinée l'édition du *Roman de sire Bertrand du Guesclin, jadis connétable de France,* par laquelle la Société de Saint-Augustin inaugure sa *Collection de Chroniques et Mémoires.* On sait que le long poème de Cuvelier, édité en entier par M. E. Charrière dans deux volumes de la *Collection de documents inédits,* a été plusieurs fois mis en prose et l'on y a retrouvé la source commune de la plupart des anciennes biographies de du Guesclin. Le présent *Roman* est, semble-t-il, assez indépendant de ce fameux poème; il en existe une édition de la fin du quinzième siècle, qui a été réimprimée en 1830 par M. Francisque Michel dans la *Bibliothèque choisie* publiée sous la direction de M. Laurentie (in-12 de 474 p.). On peut dès lors se demander si le besoin d'une nouvelle édition populaire de ce texte se faisait vivement sentir. L'éditeur a, dit-il, pour unique ambition, d'être utile à la jeunesse (p. XI). Aura-t-il bien rempli son but en mettant à la portée de jeunes lecteurs une chronique d'une sérieuse valeur il est vrai, mais qui néanmoins prend parfois à l'égard de l'histoire « les libertés grandes que se permet le roman moderne » (p. 89, note 1)? Oui s'il prend soin de relever à chaque page les erreurs commises par le narrateur; mais l'annotation du *Roman* ne nous a pas semblé abso-

lument complète. On trouve à la fin du volume le début du poème de Cuvelier, un fragment d'une autre histoire en prose et quelques ballades et autres pièces de vers relatives à du Guesclin.

— La même Société de Saint-Augustin a tenu à nous donner aussi une nouvelle édition de l'*Histoire de Pierre d'Aubusson*, par le P. Bouhours. Les publications de cette société, très active, lui ont depuis longtemps conquis les sympathies du *Polybiblion;* elles sont faites dans un esprit irréprochable et leur exécution matérielle est excessivement soignée. Mais il serait bon de faire un choix. Cette œuvre historique du P. Bouhours méritait-elle une attention particulière, ou les éditions en étaient-elles devenues rares? On ne pourrait invoquer le second prétexte que nous venons d'indiquer; car, sans chercher beaucoup, nous en avons trouvé jusqu'à douze éditions, dont six publiées chez Lefort, à Lille. Quant à la valeur de l'œuvre du P. Bouhours, elle est contestable; ainsi, l'auteur d'une *Histoire de la maison d'Aubusson,* récemment publiée (1886, in-12), M. Paul Mignaton, qui connaît bien le travail de son devancier, en trouve la lecture « difficile et confuse. » Dans le tome III de la *Nouvelle Biographie générale* (p. 589), M. Vallet de Viriville faisait déjà des réserves en ce qui concerne l'exactitude de la narration du P. Bouhours, et il avait certainement raison. Il est vrai que dans l'édition de la Société de Saint-Augustin l'on a fait quelques coupures et nous remarquons avec satisfaction l'absence de ce qui concerne l'origine plus ou moins fabuleuse de la famille d'Aubusson. Mais que de notes il eût fallu pour éclaircir et corriger le texte du P. Bouhours!

ACH. LE VAVASSEUR.

L'Esprit de nos aïeux, *anecdotes et bons mots tirés des manuscrits du* XIIIe *siècle,* par A. LECOY DE LA MARCHE. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1888, in-12 de XVI-306 p. — Prix : 3 fr. 50

L'objet de M. Lecoy de la Marche en composant ce recueil d'anecdotes empruntées aux manuscrits du treizième siècle, principalement aux sermonnaires, a été de communiquer aux lettrés et aux gens du monde le plaisir que trouvent les érudits familiers avec les documents originaux, à vivre, pour ainsi dire, de la vie même du moyen âge. Cet objet nous paraît avoir été remarquablement atteint par l'auteur. Son livre donne non seulement la connaissance, mais le sentiment et presque la sensation de la société et des mœurs du temps de saint Louis. Les anecdotes qui le composent sont réparties en sept groupes intitulés : *I. Le Clergé séculier ; II. Les Moines; III. Les Rois et les Reines ; IV. Les Seigneurs et les Chevaliers ; V. La Bourgeoisie et le Peuple ; VI. Les Femmes ; VII. Les Écoles.* Toutes sont instructives et la plupart sont édifiantes. Quelques-unes pourtant, quoique la conclusion en soit morale, ne pourraient être mises sans inconvénients sous les yeux de la jeunesse. Il y aurait, ce semble, avantage à tirer de ce livre un recueil moins étendu et d'un choix plus sévère, qui pût convenir aux collèges et aux écoles. L'éditeur aurait dû s'abstenir de joindre à l'ouvrage de M. Lecoy de la Marche certaines annonces de librairie sur le caractère desquelles nous préférons ne pas insister. M. S.

Les Gloires maritimes de la France. *L'Amiral Roussin,* par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, de l'Académie française et de l'Académie des sciences. Paris, Plon et Nourrit, 1888, gr. in-18 de 314 p., accompagné de 4 cartes et d'un fac-similé. — Prix : 4 fr.

M. le vice-amiral Jurien de la Gravière poursuit la publication de son

intéressante série des gloires maritimes de la France en nous donnant la biographie de l'amiral Roussin, qui fait pendant à celle de l'amiral Baudin. Nous y retrouvons les brillantes qualités du savant écrivain : élégance du style, clarté de l'exposition, critique bienveillante et éclairée des actes de son héros. Certaines pages sont d'une grande élévation, notamment celles où l'auteur décrit les habiles et audacieuses manœuvres de l'amiral Roussin, forçant l'entrée du Tage sous les canons portugais. Avec sa tendance naturelle aux rapprochements, il y a lieu de s'étonner que l'amiral Jurien de la Gravière n'ait pas comparé ce fait d'armes, l'un des plus beaux de notre histoire maritime, au forcement de la rivière Min par l'amiral Courbet. Le parallèle avait cependant de quoi le tenter, ne fût-ce que pour opposer aux difficultés d'une telle entreprise avec des navires à voiles l'exemple de ce qu'un marin bien trempé peut entreprendre avec une escadre de bâtiments à vapeur ; à notre avis, les deux exploits se valent, quoique tentés avec des moyens différents. L'amiral Roussin était un homme profondément religieux ; aussi, en annonçant à sa mère le succès de sa délicate opération, qu'il qualifiait lui-même de miraculeuse, lui demandait-il d'en remercier le bon Dieu. A ce propos, son éminent biographe, dont nous avons loué à plusieurs reprises les sentiments chrétiens, laisse échapper une phrase qui nous surprend sous sa plume : « Les plus grands hommes de mer ne sont pas exempts de faiblesse ; ils croient, en semblable occasion, à l'intervention de la Providence. » Que l'amiral me permette de lui répondre que ce n'est pas là une faiblesse ; c'est, au contraire, ce qui fait leur force. Pour compléter le volume, l'auteur le termine par deux courtes notices sur les capitaines de vaisseau Armand Buchet de Châteauville et Maillard de Liscourt, deux astres de deuxième grandeur qui brillèrent d'un certain éclat dans l'escadre du Tage. A remarquer aussi un curieux fac-similé d'une lettre du vice-amiral Ganteaume au « citoyen contre-amiral Emeriau, préfet maritime à Toulon, datée du 4 thermidor an X.

COMTE DE BIZEMONT.

Dupleix ou les Français aux Indes orientales, par A. CLARIN DE LA RIVE. Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1888, in-8 de 212 p., orné de gravures. — Prix : 2 fr.

La vie de Dupleix, par M. Clarin de la Rive, est digne de l'excellente collection d'ouvrages historiques publiés par la Société de Saint-Augustin. L'auteur s'est aidé des biographies françaises de MM. Tibulle Hamon et Henri Bionne, et surtout de l'ouvrage anglais de Cartwright, si remarquablement impartial pour notre illustre compatriote. C'est une affligeante lecture que celle de la lutte héroïque soutenue par cet homme de génie plus encore contre la cupidité de la compagnie des Indes et l'incroyable lâcheté des ministres de Louis XV que contre la puissance anglaise. M. Clarin de La Rive la trace avec émotion ; pour lui Dupleix est impeccable ; il repousse avec indignation même les accusations de légèreté portées contre sa jeunesse ; c'est le héros sans peur et sans reproche. Son livre est l'œuvre d'un bon Français et d'un chrétien convaincu.

COMTE DE BIZEMONT.

Life aboard a british privateer in the time of Queen Anne, being the journal of Captain WOODES RODGERS, master mariner, with notes and illustrations by Robert C. Leslie. London, Chapman and Hall, 1889, in-12 de 143 p.

M. Robert Leslie a entrepris de faire revivre, au moyen de notes tirées

de son journal, la physionomie très originale d'un corsaire anglais du temps de la reine Anne, le capitaine Woodes Rodgers. La campagne de l'intrépide navigateur ne dura pas moins de quatre ans (1708-1711) pendant lesquels il courut sus aux galions espagnols dans l'Océan Pacifique et fit le tour du monde en doublant le cap Horn à l'aller et le cap de Bonne-Espérance au retour. Il est très curieux, en effet, de voir comment, avec des moyens très imparfaits, une petite escadre de deux frégates qui s'augmenta chemin faisant de plusieurs navires capturés, s'y prenait alors pour naviguer dans des mers presque inconnues ; il est juste de reconnaître que le capitaine Rodgers déploya dans cette campagne une habileté et une énergie peu ordinaires. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce fut lui qui recueillit sur l'île Juan Fernandez le fameux Selkirk dont l'histoire authentique, un peu enjolivée, devint la légende célèbre du Robinson Crusoë. Ce volume, très luxueusement édité, avec de belles gravures, serait un charmant cadeau à faire aux jeunes gens se destinant à la marine s'il ne s'y trouvait des plaisanteries du plus mauvais goût sur la religion catholique.

COMTE DE BIZEMONT.

Le Vrai 89, sentiment du peuple d'alors sur le gouvernement qui conviendrait le mieux à la France, par PIERRE FRONT. Bergerac, Émile Maury; Paris, Victor Palmé, 1889, in-18 de 179 p. — Prix : 0 fr. 60.

Cette brochure mérite une mention toute particulière. D'abord, elle a été couronnée au concours des conférences du sud-ouest, et ce n'est pas sans raison. On n'y trouvera pas une déclamation banale, mais une étude sérieuse et originale. L'auteur, M. Pierre Front, a largement puisé dans les cahiers, ceux des grandes villes, ceux des provinces, ceux des environs de Paris, ceux de l'intérieur même de Paris : c'est l'objet du premier dialogue, très appuyé de pièces, comme on s'en doute. Le second traite des préjugés qui empêchent qu'on soit monarchiste; le troisième donne les opinions de plusieurs grands esprits sur le gouvernement qui conviendrait le mieux à la France. En appendice, les instructions de M. le comte de Paris, du 15 septembre 1887.

Les Dessous de l'Affaire Gilly-Andrieux, par FABRE DES ESSARTS. Paris, Savine (s. d.), in-12 de 216 p. — Prix 3 fr. 50.

Malgré son titre mystérieux, ce livre ne nous révèle aucun secret. C'est simplement un récit, parfois assez piquant, de l'affaire Numa Gilly, dans laquelle M. Fabre des Essarts ne me paraît pas avoir joué d'autre rôle que celui de la mouche du coche. Les lettres échangées alors entre le député du Gard et quelques-uns de ses collègues, d'autres documents se rapportant au procès, le récit des incidents qui se sont succédé, voilà ce qu'on trouve dans ce livre. Il n'y a pas de quoi justifier l'épitaphe prétentieuse de sa couverture : « *J'ai regardé mon crime en face et je l'ai commis,* » et encore bien moins la parodie des mots de la Genèse : « *Comme Jéhovah, j'ai trouvé que mon œuvre était bon.* » On pourrait glaner dans ce factum quelques comparaisons blasphématoires, d'un esprit médiocre et d'un goût douteux : mais, est-ce la peine? Qui lit maintenant ce livre et surtout qui le lira? M. Fabre des Essarts y fait montre d'une grande sympathie pour les communards et les régicides. Mais il nous dit quelque part qu'il est poète : à

ce titre, on peut bien lui pardonner quelque chose. Seulement qu'il ne recommence pas.

P. TALON.

Les Chapitres cathédraux de France. *Notices, costumes, sceaux, armoiries*, par l'abbé C. DAUX, missionnaire apostolique, historiographe du diocèse de Montauban. Amiens, Rousseau-Leroy; Paris, Roger et Chernoviz, 1888, in-8 de VI-199 p. — Prix : 2 fr. 50.

Au moment où les chapitres cathédraux rétablis en France après la Révolution sont menacés d'une ruine prochaine et totale, M. l'abbé C. Daux a pensé qu'il serait utile de donner une statistique exacte de leur situation présente. Non sans peine, il a réuni, à leur sujet, une abondante série de renseignements très précis. Pour les mettre en œuvre, il a adopté un plan rationnel. Son ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, il traite toutes les questions canoniques et historiques se rapportant aux chanoines; origines des cathédrales et des corps capitulaires; du nom de chanoine; modifications apportées dans la suite des temps dans le genre de la vie canoniale; chanoines séculiers et réguliers; règlements et bulles de sécularisation; vêtements et insignes canoniaux (leur histoire et leur symbolisme); situation et dotation des chapitres; rôle et traitement des chanoines; statuts capitulaires. Sur tous ces points, M. Daux fait preuve de compétence et résume en fort bons termes les données fournies par les meilleurs ouvrages anciens et modernes. Dans la seconde partie, l'auteur donne des notices spéciales sur chacun des chapitres cathédraux de France. Les églises sont rangées par provinces. L'article consacré à chacune d'elles comprend son nom français et son nom latin; une notice historique abrégée; l'indication du patron du chapitre; une description minutieuse du costume canonial et celle du sceau capitulaire caractérisé dans tous ses détails en langage héraldique. Cette analyse sommaire suffit à donner l'idée de l'ouvrage de M. l'abbé Daux et à indiquer le genre de lecteurs auxquels il s'adresse.

E. A.

Désirée, reine de Suède et de Norwège, par le baron HOCHSCHILD. Paris, Plon et Nourrit; Stockholm, Fritze, 1888, petit in-8 de IV-78 p. — Prix : 5 fr.

Il est de mode aujourd'hui d'écrire la vie de toutes les personnes plus ou moins célèbres, même de celles dont le nom seulement s'est trouvé mêlé à quelque événement d'importance. A ce titre, le baron de Hochschild, tirant bon parti d'un fonds assez médiocre, présente au lecteur des détails inédits sur la souveraine dont il fut le chambellan. En un petit volume, agréablement rédigé, imprimé en bons caractères sur très beau papier, l'auteur se propose, en faisant mieux connaître la reine Désirée, de contredire les jugements des Suédois qui « prirent pour de l'humeur des caprices d'enfant gâtée, qui la trouvèrent capricieuse, et généralement ne l'ont pas appréciée à sa juste valeur. » Une grande mobilité d'impression contient dans de justes bornes une excessive mais placide coquetterie et l'auteur déclare « qu'elle fut préservée des écarts de la passion par un naturel indolent et un tempérament calme autant que par un caractère extrêmement honnête. » Reprocher à la fille du négociant de Marseille, élevée jusqu'au trône par le jeu d'une capricieuse fortune, de n'avoir pas déployé un génie à la hauteur de cette destinée, serait injuste; mais il n'en faut que plus déplorer une indifférence religieuse que M. de Hochschild excuse trop aisément.

A. D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE.— M. Michel-Eugène CHEVREUL est mort le mardi 9 avril, dans sa 103e année. Né à Angers, le 31 août 1786, M. Chevreul vint de bonne heure à Paris. Dès 1810 il fut nommé préparateur du cours de chimie au Muséum d'histoire naturelle. Après avoir enseigné quelques années au lycée Charlemagne, il devint en 1824 directeur de teinture et professeur de chimie spéciale à la manufacture des Gobelins. Deux ans après, l'Académie des sciences lui donna la place que la mort de Proust laissait vacante. En 1830, la mort de Vauquelin, qu'il avait eu pour maître, le faisait appeler à la chaire de chimie appliquée du Muséum d'histoire naturelle. Il devint plus tard directeur de cet établissement. Ce ne fut qu'en 1879 qu'il prit sa retraite comme directeur, mais jamais il ne voulut quitter sa chaire professorale. On sait que l'illustre savant a fait porter surtout ses recherches sur l'étude des couleurs. Parmi les travaux qu'on lui doit, nous mentionnerons les suivants : *De la Baguette divinatoire, du Pendule dit explorateur et des Tables tournantes, au point de vue de l'histoire, de la critique et de la méthode expérimentale* (1854, in-8) ; — *Lettres adressées à M. Villemain, sur la méthode en général et sur la définition du mot fait relativement aux sciences, aux lettres, aux beaux-arts, etc.* (1856, in-12);— *Des Couleurs et de leurs Applications aux arts industriels à l'aide des cercles chromatiques* (1864, in-4, avec 27 pl. grav. sur acier et imp. en couleur par René Digeon); — *Considérations sur l'histoire de la partie de la médecine qui concerne la prescription des remèdes* (1865, in-4); — *Histoire des connaissances chimiques* (1866, in-8, avec 1 pl.); — *De la Méthode à posteriori expérimentale et de la généralité de ses applications* (1870, in-12); — *Le Grand Dictionnaire illustré de la langue française littéraire, usuelle et fantaisiste, de la littérature et de l'histoire générales, des sciences pures et appliquées, des beaux-arts, de la géographie universelle et des voyages, etc., formant la plus complète encyclopédie des connaissances humaines* (1884-1885, 5 vol. in-4).

— M. Jules-Amédée BARBEY D'AUREVILLY est mort à Paris le 23 avril, à l'âge de 82 ans. Nous n'avons point à apprécier ici le talent de l'écrivain. Cette tâche a été remplie à maintes reprises, ici même, par un de nos collaborateurs, qui a su, d'une main habile, faire la part de l'éloge et du blâme. Parmi les nombreux ouvrages qui sont sortis de la plume de M. Barbey d'Aurevilly, nous citerons les suivants : *L'Amour impossible* (1841) ; — *La Bague d'Annibal* (1843); — *Du Dandysme et de G. Brummel* (1845); — *Une Vieille Maîtresse* (1851);— *L'Ensorcelée* (1854); — *Le Chevalier des Touches* (1864) ; — *Le Prêtre marié* (1865); — *Les Diaboliques* (1874); — *Une Histoire sans nom* (1882); — *Ce qui ne meurt pas* (1884); — *Les Ridicules du temps* (1883); — *Memoranda* (1883). En dehors de ces écrits, nous mentionnerons encore la série intitulée : *Les Œuvres et les Hommes*, où M. Barbey d'Aurevilly a étudié successivement *les Critiques, les Sensations d'art, les Sensations d'histoire, les Poètes, les Philosophes et les Écrivains religieux, les Historiens*, et dont le dernier volume a paru l'année dernière.

— M. Renier-Hubert-Ghislain CHALON, docteur en droit, membre de l'Académie royale de Belgique, président d'honneur de la Société royale de numismatique de Belgique, né à Mons, le 4 décembre 1802, est mort à Bruxelles-Ixelles le 23 février 1889. Les publications numismatiques de M. Renier Chalon sont des plus nombreuses et lui assurent un rang des plus distingués parmi les érudits de notre époque; il a pris aussi une part active aux travaux de l'Académie royale de Belgique et de la Commission

royale des monuments, mais ce qui rappellera le plus son nom aux bibliophiles, c'est la fameuse mystification du Catalogue de la Bibliothèque du comte de Fortsas, dont les titres imaginaires étaient, au point de vue historique, littéraire et bibliographique, d'une probabilité telle que la plupart des amateurs et des libraires de l'Europe s'y laissèrent prendre et vinrent à Binche pour assister à la vente.

— On annonce encore la mort : de M. ANQUEZ, inspecteur général de l'Université, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis, mort à l'âge de 68 ans ; — de M. ARBAN, chef d'orchestre, né à Lyon le 28 février 1825, compositeur de musique distingué, mort à l'âge de 64 ans ; — de M. le docteur Paul BRICON, collaborateur au *Progrès médical* et auteur d'ouvrages sur la médecine, mort à l'âge de 42 ans; — de M. Charles BROSSELARD, préfet honoraire, né à Neuilly en 1816, auteur de plusieurs ouvrages historiques et archéologiques ayant trait presque tous à l'Algérie, entre autres, *Mémoire épigraphique et historique sur les tombeaux des émirs Beni-Zeiyan et de Boabdil, dernier roi de Grenade, découverts à Tlemcen* (1876, in-8), mort à l'âge de 73 ans; — de Mme Zulma CARRAND, née TOURANGIN, auteur de nombreux ouvrages à l'usage de la jeunesse, morte à Paris à l'âge de 93 ans ; — de M. CHARVÉRIAT, professeur de droit romain à l'École de droit d'Alger, mort à l'âge de 34 ans ; — de M. J.-B. DENIS, proviseur honoraire du lycée Henri IV, mort le 23 avril à Paris, à l'âge de 78 ans ; — de Dom Paul DENIS DE HANSY, religieux bénédictin de la Congrégation de France, décédé à Marseille, à l'abbaye de Sainte-Marie-Madeleine, le 9 février 1889, dans sa cinquante-troisième année, auteur de travaux sur la liturgie de plusieurs diocèses de France ; — de M. Aimé DOLLFUS, auteur de nombreux romans, mort à l'âge de 42 ans ; — de M. DULAC, ancien préfet, bibliothécaire à l'École des Beaux-Arts de Paris, mort à Tours, à l'âge de 84 ans ; — de M. Alfred ELWALL, professeur de langue anglaise à l'École des mines et au lycée Henri IV à Paris, né à Londres en 1818, auteur de nombreux ouvrages pour l'enseignement, mort à l'âge de 71 ans ; — de M. l'abbé Pierre-Émile d'EVERLANGE, chanoine honoraire de Digne, auteur de *Saint-Gilles et son pèlerinage* (1881, in-12 avec 69 grav.); — de M. Jean-Baptiste GAUME, doyen des éditeurs français, mort à Paris, le 10 mars, à l'âge de 97 ans ; — de M. DE GIRANCOURT, auteur des *Mémoires sur la Verrerie de Rouen au* XVIIe *siècle* (Rouen, 1867), et d'une *Nouvelle Étude sur la Verrerie de Rouen et la fabrication du cristal à la façon de Venise, aux* XVIe *et* XVIIe *siècles* (Rouen, 1886), mort le 17 avril, à 78 ans ; — du R. P. François-Aug. JAFFRE, de la Compagnie de Jésus, ancien professeur de philosophie au collège de Mongré, auteur d'un cours assez étendu et fort apprécié de philosophie élémentaire : *Cours de philosophie adapté au programme du baccalauréat ès-lettres* (1879, in-8) ; — de M LANDOLPHE, auteur d'articles littéraires dans le *Rappel*, mort à Louhans ; — de M. le comte Émile DE NAJAC, né à Lorient (Morbihan) en 1828, auteur dramatique, mort à l'âge de 61 ans ; — de M. Gustave NAQUET, ancien rédacteur en chef du *Peuple*, de Marseille, et, en dernier lieu, du *Petit Dauphinois*, de Grenoble, mort à Marseille ; — de M. Gabriel SALVADOR, colonel d'artillerie, né à Salon (Bouches-du-Rhône) en 1812, auteur de *J. Salvador, sa vie, ses œuvres et ses critiques* (1881, in-12), mort à Paris le 21 février, à l'âge de 77 ans ; — de M. Louis ULBACH, conservateur adjoint à la bibliothèque de l'Arsenal, né à Troyes (Aube) le 7 mars 1822, collaborateur de la *Revue de Paris*, du *Temps*, du *Figaro*, auteur de nombreux romans, mort à Paris à l'âge de 67 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de M. BRÜCKER, chef des archives de

Strasbourg, dont il avait publié un inventaire sommaire et une histoire, mort à la fin de mars; — du R. P. CARBONNELLE, S. J., fondateur de la Société scientifique de Bruxelles, autrefois l'un des plus actifs collaborateurs de l'*Indoeuropean Correspondence* et des *Études religieuses* et fondateur de la *Revue des questions scientifiques*; — de M. le commandeur Bartolomeo CECCHETTI, directeur des archives *de' Frari*, à Venise, érudit d'une grande valeur, qui, en dehors de sa collaboration active à l'*Archivio veneto*, a publié divers ouvrages estimés, tels que la *Republica di Venezia e la Corte di Roma* et *Il Doge di Venezia*; — de M. Philip-Henry DELAMOTTE, professeur de dessin pendant 30 ans au King's College de Londres, auteur de plusieurs ouvrages sur les beaux-arts, dont l'un, sur l'art d'esquisser d'après nature, venait d'être réimprimé l'automne dernier; — de M. Franz-Cornelius DONDERS, professeur d'ophthalmologie à Utrecht, où il est mort le 24 mars, à 71 ans; — de M. Paul DUBOIS-REYMOND, mathématicien, mort au milieu d'avril; — du docteur Alfred EDERSHEIM, professeur d'études bibliques à Oxford, où il est mort le 18 mars; — de M. Paolo FERRARI, célèbre auteur comique italien, mort à Milan, le 12 mars, à l'âge de 67 ans; — de M. Joseph-Philipp GLÖCKLER, mort à Stuttgart, le 20 mars; — de Mlle Anne-Maria GOLDSMID, auteur de pamphlets sur l'éducation, morte le 8 février, à 84 ans; — de M. George-Tilly GOLLOP, dont la traduction anglaise des œuvres de Schiller était assez estimée, mort le 21 février, à l'âge de 98 ans; — du théologien américain le Révérend Albert Zabriskie GRAY, mort à Chicago, le 23 février, à 49 ans; — de Mme Hermann GRIMM, fille de Bettina d'Arnim, la célèbre amie de Gœthe, femme d'un professeur de l'Académie de Berlin, morte dans le temps même où l'on imprimait un drame composé par elle, le 5 avril, à Florence; — de M. Samuel Carter HALL, rédacteur de plusieurs journaux, dont le plus important est l'*Art journal*, qu'il fonda en 1839, pour populariser l'art en Angleterre, et qu'il dirigea jusqu'en 1880, et éditeur de nombreux ouvrages; — du docteur Hugo HÄLSCHER, professeur de droit public et administratif à l'Université de Bonn, où il est mort le 16 mars, à 72 ans; — de M. Justin JONES, éditeur américain et auteur lui-même d'ouvrages réputés, mort le 23 février, à Cromwell (Connecticut); — du Dr Benjamin Hall KENNEDY, professeur de grec à Cambridge, auteur d'ouvrages élémentaires qui ont reçu en Angleterre un accueil favorable, mort le 6 avril à 84 ans, à Torquay; — du Dr Johann-Jakob KOPP, professeur de science forestière au Polytechnicum de Zurich, où il est mort le 15 mars; — de M. le député Cirillo MONZANI, collaborateur assidu de l'*Archivio storico italiano* et de la *Rivista di Firenze*, mort à Rome, le 3 avril, à l'âge de 67 ans: — du Dr Ludwig NOIRÉ, dont l'œuvre philosophique la plus connue est le travail intitulé *Die Welt als Entwicklung des Geistes* (1874), mort le 26 mars; — de l'écrivain italien Enrico PAGLIA, mort le 6 janvier, à 55 ans; — du Dr Johann PEYRITSCH, professeur de botanique à l'Université d'Innsbrück, mort le 14 mars, à Gries, âgé de 41 ans; — du Dr RITSCHL, professeur de théologie à l'Université de Gœttingue, historien de la secte piétiste, mort à 67 ans, le 20 mars; — du Dr SCHÖN, connu par ses travaux sur les langues de l'Afrique; — de M. F.-A. STAUBBERG, écrivain fécond, qui s'est fait connaître sous le pseudonyme d'Armand, par ses ouvrages sur l'Amérique, mort au milieu d'avril; — de M. TYERMAN, biographe de Wesley et des méthodistes, mort au commencement d'avril; — de M. Bartolomeo VERATTI, directeur des *Opuscoli religiose, letterarii e morali* à Modène, mort dans cette ville, le 2 avril, à 80 ans; — du P. Charles VERBÈKE, S. J., mort le 26 février, à 56 ans; — du Dr WOOLLEY, ancien principal de l'École de construc-

tion navale de Portsmouth, dont on cite surtout un *Treatise on descriptive Geometry,* mort dans les derniers jours de mars.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 5 avril, M. Schlumberger communique une note sur un anneau d'or byzantin du xe siècle. M. Siméon Luce lit un travail sur le père de Jeanne d'Arc; il établit qu'il était dans une position assez aisée. — Le 12 avril, M. Viollet a commencé la lecture d'un mémoire sur les causes de la sympathie que les Gallo-Romains éprouvèrent pour les barbares qui envahirent la Gaule. M. Desmichels a ensuite communiqué une note sur une « chanson politique au temps des Huns. » — Dans la séance du 26 avril, M. Viollet a entretenu ses collègues de ce qu'était l'assemblée du peuple dans la Gaule franque. M. J. Halévy a achevé la lecture de son mémoire sur la légende des martyrs de Nedjran.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 6 avril, M. Bernard a lu un mémoire sur l'esthétique ancienne après Aristote. M. Waddington a commencé la lecture d'une notice sur M. Caro. — Cette lecture a été achevée dans la séance du 13 avril. M. Baudrillart a communiqué la suite de son mémoire sur les populations rurales de la Provence. — Le 27 avril, M. Aucoc a donné lecture d'un certain nombre d'extraits d'un ouvrage qu'il va prochainement publier sous le titre : *L'Institut de France et les Anciennes Académies.* M. Bertrand a lu un mémoire sur la Théorie métaphysique des rapports d'Ampère.

CONCOURS. — La Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, lettres et arts, met au concours pour l'année 1889 les sujets suivants : 1° « Étude des meilleures conditions hygiéniques à appliquer dans la construction d'une habitation » (médaille d'or de 300 fr.); 2° « Étude de l'utilisation pratique de la force des marées » (médaille d'or de 300 fr.); 3° « Étude sur les relations politiques et commerciales du port de Dunkerque depuis Louis XIV jusqu'en 1792 » (médaille d'or de 200 fr.); 4° « Histoire de l'industrie à Dunkerque et de son avenir » (médaille d'or de 200 fr.); 5° « Monographie d'une commune de l'arrondissement de Dunkerque » (médaille d'or de 200 fr.). Les travaux soumis à la Société ne doivent pas être signés; ils doivent être remis au secrétaire avant le 31 décembre.

— L'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse vient de procéder au jugement des nombreux ouvrages, en vers et en prose, présentés au concours de 1889. Les neuf ouvrages suivants ont été couronnés : 1° *Manœuvres d'automne,* ode, par M. Paulin-Jean-Marie Valoris, sergent au 83e régiment d'infanterie, à Toulouse : a obtenu un Œillet; — 2° *Les Laboureurs,* ode, par M. Francis Maratuech, homme de lettres, à Ferrières (Lot) : a obtenu un Œillet; — 3° *Chassés,* poème, par M. J.-B. Dagorn, au collège de Pont-Croix (Finistère) : a remporté la Violette d'argent, prix du genre; — 4° *Un Jour de printemps,* poème, par M. le vicomte d'Ybarrart d'Etchegoyen, de Versailles : a obtenu une Violette réservée; — 5° *La Marche de Faust,* poème, par M. Amaury de Bigaut de Cazanove, à Salles (Basses-Pyrénées) : a obtenu une Violette réservée; — 6° *La Fileuse,* ballade, par Mme Herminie Delavault, de Niort : a remporté le Souci d'argent, prix du genre; — 7° *La Mare aux Fées,* ballade, par M. le vicomte d'Ybarrart d'Etchegoyen : a obtenu un Œillet; — 8° *Joyau d'amour,* ballade, par M. A. Pouget, de Paris : a obtenu un Œillet; — 9° *Les Trois Galatée,* sonnets, par M. F.-E. Adam de Paris : ont remporté l'Églantine d'argent, prix du genre. Ces prix ont été distribués à la Fête des fleurs que l'Académie a célébrée le 3 mai. Dans cette séance solennelle l'Éloge de Clémence Isaure a été prononcé par M. Gaston David,

maître ès jeux. M. Edmond de Capèle a donné lecture de son Rapport sur le concours.

Antériorité de l'écriture sur le langage. — Les hommes ont écrit avant de parler : telle est la thèse qu'expose, non sans talent, M. Louis Alotte dans une brochure récemment publiée, *Primordialité de l'écriture dans la genèse du langage humain* (Paris, Vieweg, in-16 de 72 p.). Nous doutons que cette opinion recrute beaucoup d'adeptes; ses arguments ne nous paraissent point décisifs. D'abord une des raisons qui l'ont poussé à soutenir cette thèse, la difficulté de trouver une source commune aux divers langages humains, se trouverait singulièrement ébranlée, si le sinologue russe, M. Georgievski, ne s'est pas trompé en croyant trouver des liens de parenté entre les langues indo-européennes et le chinois, comme nous l'avons annoncé à nos lecteurs (t. LIII, p. 286); et d'ailleurs la linguistique est une science encore trop neuve, et l'étude des idiomes multiples répandus sur la terre est trop peu avancée pour qu'on puisse conclure de l'impuissance actuelle à une absolue impuissance. Quant à l'argument que M. Alotte tire de l'absence de l'apophyse géni chez l'homme de la Naulette en faveur du mutisme (pourquoi dire muétisme?) primitif de l'homme, on sait ce que vaut l'argument : il a été démontré que l'apophyse géni ne fait pas défaut chez cet individu comme on l'avait cru. M. Alotte déclare que « si l'homme primitif avait possédé la faculté innée de dénommer les choses par des monosyllabes, on ne s'expliquerait pas que voulant les dénommer par l'écriture, il se fût servi d'images au lieu de simples caractères phonétiques, sans relation ni avec les êtres et les objets, ni avec leurs attributs ; » ce que nous ne nous expliquons pas, c'est l'affirmation de M. Alotte. Que dire du raisonnement singulier par lequel l'auteur prétend prouver « que l'affranchissement des classes laborieuses dans l'état de société moderne et la liberté actuelle sont les résultats de l'esclavage antique ! » M. Alotte soutient que le langage est un progrès sur l'écriture ; il semble que ce soit le contraire ; par le langage l'homme ne peut se faire comprendre que de quelques personnes, de celles qui sont assez près de lui pour l'entendre, au lieu que l'écriture transmet sa pensée bien loin dans le temps et dans l'espace. L'auteur trouve étrange que l'homme ait pu « rappeler, par le geste et par la voix, la pluie, la neige, les arbres, l'herbe, les couleurs, la montagne, la caverne et les animaux muets ou taciturnes. » On trouvera peut-être encore plus étrange que par le seul dessin il ait été capable de représenter les couleurs, de distinguer la pluie de la neige, de faire comprendre qu'un animal est taciturne, de rendre compte de sentiments, bien primitifs pourtant, tels que la faim. Il nous paraît bien plus simple d'admettre le don du langage à l'homme par le Créateur, dès le commencement. Mais M. Alotte ne voudra point admettre cette théorie; elle sent trop les « cléricords » : et dans son livre, *la Morale gallicane,* publié il y a quelques années, sous le pseudonyme d'Ysope Sakkarin, l'auteur a montré toute la haine qui l'anime contre le clergé et la religion.

Cartulaire de Notre-Dame d'Étampes. — Ce recueil, qui forme le troisième volume des *Documents* publiés par la Société historique et archéologique du Gâtinais (Paris, A. Picard; Orléans, Herluison, in-8 de xxvi-163 p.), comprend 114 pièces, datées (sauf quatre) de 1046 à 1495. Il méritait à plus d'un titre d'être mis en lumière, et la Société historique du Gâtinais a fait œuvre utile en fournissant à M. l'abbé J.-M. Alliot les moyens de l'imprimer; il contient en effet des chartes royales, des bulles et d'autres documents dont on chercherait vainement trace ailleurs. Cette publication,

pour être partielle, puisque l'on a dû renoncer à réimprimer 42 pièces que D. Basile Fleureau a insérées dans ses *Antiquitez de la ville et du duché d'Estampes* (Paris, J.-B. Coignard, 1683, in-4), n'en rendra pas moins des services appréciables. Malheureusement, ce cartulaire dont nous rapportons la rédaction, comme l'éditeur, tout à fait au commencement du XVIe siècle, a une origine suspecte, qui enlève quelque crédit à plusieurs des pièces qu'il contient. Il a été formé, comme tous les cartulaires, pour réunir ensemble tous les titres de propriété de la collégiale, qui devenaient plus faciles à consulter en cas de contestation future; mais ce qui excite notre défiance, c'est que certains droits de la collégiale étaient déjà contestés par le chapitre de Sainte-Croix, lorsqu'un chanoine entreprit la copie du présent cartulaire. Les premières pièces portent invariablement ces mots écrits, nous dit M. l'abbé Alliot, par l'auteur du cartulaire lui-même : *Contra capitulum Sancte Crucis... Contra predictum capitulum*, et quelques-unes de ces chartes royales, de ces bulles ne paraissent pas authentiques. Un mandement de Philippe-Auguste, daté de Saint-Jean d'Acre, 1191 (p. 2, 3) n'a pas trouvé grâce devant l'éditeur; M. Alliot pense que le faussaire, ayant sous les yeux une autre pièce émanant de Philippe-Auguste, et mentionnée sous le n° 1, n'aurait fait que copier l'indication du lieu et de la date de celle-ci. La confection de ce faux a demandé un peu plus de peine que ne semble le croire M. Alliot, car le document indiqué sous le n° 1 et imprimé par D. Fleureau (p. 389) est une charte ou acte solennel, tandis que la pièce considérée comme fausse (n° 4), est une lettre patente (cf. L. Delisle : *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, p. LVIII; le document en question n'est pas mentionné dans ce *Catalogue*). Le faussaire qui a opéré cette transformation, dont on ne comprend pas bien l'utilité, était donc doué d'une certaine habileté. Il eût été bon de dater toutes les pièces d'après le nouveau style et non d'après l'ancien; et à ce propos nous ferons observer que la pièce imprimée sous le n° XLVI est du 22 mars 1449 et non de 1448. Une table très détaillée et des notes, dont plusieurs sont dues, ainsi que nous l'apprend M. Alliot, à notre collaborateur M. Stein, facilitent les recherches dans cette utile publication.

Une assertion de M. Taine. — Nous trouvons dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril une assertion bien singulière sous la plume de M. Taine : « Sous la monarchie, dit-il (p. 728), une naissance obscure fermait aux hommes, même les mieux doués, l'accès des premières places. » Un peu plus loin, insistant sur la même idée, M. Taine dit encore : « Sous l'ancienne monarchie..., dans le grand escalier social, il y avait plusieurs étages : chaque homme pouvait gravir toutes les marches du sien, mais non monter au delà ; arrivé sur le palier, il s'y heurtait contre des portes fermées, contre des barrières presque insurmontables » (p. 730-731). Toute l'histoire de l'ancienne France proteste contre une telle assertion. De quoi donc se plaignaient les États généraux en 1357, sinon des facilités accordées aux petites gens pour se glisser aux premières places? Et le bourgeois Colbert, et Dubois, le fils de l'apothicaire de Brives-la-Gaillarde, ne forçaient-ils point les plus grands seigneurs à les traiter d'Excellences? Fabert n'obtint-il pas le bâton de maréchal de France? Et Jean Bart? Et Duguay-Trouin? La noblesse n'était-elle pas ouverte à toutes les aspirations des roturiers? C'est la thèse très juste soutenue par Bonald. Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* n'ont d'ailleurs qu'à tourner la page. Dans la même livraison, M. E. Faguet, appréciant le système philosophique et les vues historiques de cet éminent penseur, écrit les lignes suivantes (p. 936):

« Il a mieux vu qu'un autre ce que l'erreur capitale du XVIIIe siècle et de la Révolution a été de ne pas voir, à savoir qu'il y avait une constitution avant 1789 — nous avons pu voir, depuis lui, que c'est à partir de 1789 qu'il n'y en a plus eu,— et que cette constitution assurait l'égalité devant la loi, l'inviolabilité de la propriété, le recours contre le pouvoir central, *et permettait, sollicitait même l'accession de tous, à toutes les fonctions,* sauf la royauté. »

Le P. Joseph Leclerc du Tremblay. — Depuis quelques années, l'attention se porte sur l'illustre capucin qui joua un si grand rôle au XVIIe siècle, et qui fut l'un des conseillers les plus écoutés et l'un des auxiliaires les plus actifs du grand cardinal de Richelieu. Dans le même temps que des érudits comme M. Fagniez se peinent à jeter la lumière sur son rôle politique, d'autres chercheurs se plaisent à étudier dans le P. Joseph le religieux, et nous le font connaître comme un homme qui édifia tous ses contemporains par la ferveur de sa piété. Nous signalions récemment la publication, par le R. P. Emmanuel, de deux oraisons funèbres du P. Joseph (T. LV, p. 222-223). Nous mentionnerons aujourd'hui l'édition, d'après le manuscrit 2301 de la bibliothèque Mazarine, par M. l'abbé Dedouvres, d'une « Vie du T. R. P. Joseph de Paris, capucin, » traduite du latin du sieur de Hautebresche. Remercions M. l'abbé Dedouvres d'avoir fait suivre ce court document d'une liste intéressante des ouvrages à consulter sur le P. Joseph et d'une bibliographie, qui semble assez complète, du fameux capucin. Il nous reste à transcrire le titre de cette publication que consulteront avec profit tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du grand siècle : *Le P. Joseph du Tremblay. Notice biographique d'après le sieur de Hautebrèsche. Essai bibliographique* (Paris, Retaux-Bray, in-8 de 47 p.).

Paris. — Nous avons reçu les deux premiers fascicules du *Dictionnaire populaire illustré d'histoire naturelle, suivi de la biographie des plus célèbres naturalistes,* par M. J. Pizzetta (Paris, A. Hennuyer, in-4). Ce dictionnaire, où les gravures sont répandues à profusion, fera ultérieurement l'objet d'un compte rendu dans le *Polybiblion.*

— Berlioz a toujours aimé l'Allemagne ; mais il s'entendait trop bien à mêler les épines à ses tendresses pour n'avoir pas suscité chez nos voisins des haines profondes, jusqu'ici restées inconnues. M. Michel Brenet les révèle tout au long dans *Deux Pages de la vie de Berlioz ; les œuvres de Berlioz en Allemagne ; le premier opéra de Berlioz* (Paris, Léon Vanier, in-8 de 72 p.). Rapprochement curieux : Berlioz écrivait à Wagner en 1852 : « Berlin est encore dévoré d'une ardeur véritablement artistique, alors que, cependant, il git déjà enterré sans ressource sous le fatras de sa machine. » Pour les uns, le penchant de Berlioz au gigantesque, au fantastique, est un sujet d'étonnement ; pour les autres, le grand compositeur est un Allemand, ou il est du moins « le seul Français auquel ait été donné la force et l'amour des créations importantes dans le domaine de la musique pure. » L'histoire « documentée » de *Benvenuto Cellini,* le premier opéra de Berlioz, complète cet intéressant travail.

— Tous les archéologues connaissent les belles recherches et les admirables collections de M. Élie Massénat, digne émule des Christy, des Lartet, des Vibraye, dans l'exploration des grottes de la Corrèze et de la Dordogne. M. Élie Massénat a entrepris, avec le concours de M. le Dr Paul Girod, la publication des documents et des observations amassés par lui pendant vingt-trois années d'investigations. *Les Stations de l'âge du renne dans les vallées de la Vézère et de la Corrèze,* documents publiés par MM. Paul Girod

et Élie Massénat, ouvrage en dix fascicules avec cent planches hors texte. (Paris. Baillière et fils, in-4. — Premier fascicule, p. IV-15, 10 pl. — Prix du fascicule, 5 fr.) Ce sera le complément indispensable des *Reliquiæ æquitanicæ*, de Lartet et Christy. L'ouvrage comprendra l'étude de vingt et une stations appartenant aux époques du Moustier, de Solutré et de la Madeleine. Les planches, dessinées par M. le Dr Girod, reproduisent, avec une fidélité absolue, les pièces originales de la riche collection Massénat. Il est inutile d'insister sur l'importance de cette belle publication.

— M. Henri Beaune, ancien procureur général à la Cour d'appel de Lyon, vient de terminer son *Histoire du droit coutumier français*, commencée en 1888, par un quatrième et dernier volume intitulé : *Les Contrats* (Paris, Larose et Forcel). Nous reviendrons sur cette importante publication, ou plutôt sur le volume qui la clôt.

— Nous signalons une nouvelle revue historique fondée par M. F. Bournon, et qui nous semble appelée à rendre de véritables services. Réponses à toutes les demandes de renseignements historiques, communications sur des documents inédits, indications de travaux en préparation, voilà le programme de *la Correspondance historique* (semi-mensuelle, 10 francs par an, 18, rue du Cardinal-Lemoine.)

— Nous devons aussi une mention à la *Bibliographie nouvelle, revue périodique des livres de classe, littérature, sciences et arts,* qui vient de ressusciter après une courte disparition (Paris, Gaume, 2 francs par an, bi-mensuelle).

— *Le Galilée. Revue des sciences cosmologiques* (76, rue de Turenne) est une revue mensuelle qui, pour cinq francs par an, a l'intention de mettre tous les lecteurs au courant des questions touchant à l'astronomie, à la météorologie, à la sismologie, à la géologie, à la physique générale du globe. La revue paraît régulièrement depuis le 15 avril.

— Nous avons aussi vu le premier numéro d'une *Revue des questions politiques*. Les noms des signataires des articles, M. Steeg, par exemple, indique assez l'esprit dans lequel est rédigé ce recueil.

— L'an dernier, M. Lecoy de la Marche retraçait au Cercle catholique du Luxembourg l'histoire du culte privé rendu à Jeanne d'Arc même pendant sa vie, et depuis sa mort, à travers les siècles, et l'histoire des démarches faites pour obtenir sa canonisation. C'est ce discours qu'il vient de publier sous ce titre : *Le Culte de Jeanne d'Arc jusqu'à nos jours et sa Canonisation projetée, conférence faite au Cercle du Luxembourg* (Orléans, Herluison, in-8 de 47 p.)

— Le *Polybiblion* a rendu compte (t. XXXVIII, p. 105) des *Récits bibliques et leurs Beautés littéraires,* par M. l'abbé J. Verniolles, supérieur du petit séminaire de Servières. L'auteur vient de publier une seconde édition de cet excellent ouvrage (Paris, Poussielgue, in-12 de VI-510 p.).

— Sous ce titre : *Liberté, Égalité, Fraternité, ou Monarchie et République,* M. Begaud, qui se qualifie « enfant du peuple vendéen, » publie une brochure dont le vrai tort est de former presque un volume (136 p. in-8, petit texte); du reste, cet « enfant du peuple » a une langue choisie, la pratique de la discussion. Son œuvre est toute de propagande monarchique. Sur le chapitre des finances et sur bien d'autres, il attaque et morigène nos gouvernants. Que ne faisait-il de ce texte trop dru plusieurs brochures, qui eussent porté coup plus sûrement ! (Bourg, imp. Bertéa).

— M. d'Avezac (de l'Institut), mort le 14 janvier 1875, avait laissé un travail inachevé sur l'anonyme de Ravenne. Le manuscrit de l'éminent géographe, revu et complété par un spécialiste digne de remplir une aussi

difficile mission, M. Gabriel Gravier, vient de paraître sous ce titre : *Le Ravennate et son exposé cosmographique* (Rouen, E. Cagniard, petit in-4 de 117 p.). M. Gabriel Gravier, qui était un ami de M. d'Avezac, a écrit sur le savant académicien une attachante notice, suivie d'une complète bibliographie dans laquelle il a reproduit le Catalogue de l'œuvre de M. d'Avezac, naguère dressé par M. Enrico Narducci, bibliothécaire de l'*Alessandrina*, mais en substituant au classement par ordre de matières, qu'avait adopté le bibliographe italien, le classement par ordre de dates. Tous les érudits liront avec profit le travail critique de MM. d'Avezac et Jean Gravier sur le Ravennate et son exposé de cosmographie, « revue de tous les travaux dont il a été l'objet ; restitution de la mappemonde et appréciation des sources où il a puisé. » Le collaborateur de M. d'Avezac a rédigé tout un chapitre sur le mode de restitution proposé par ce critique et par les auteurs postérieurs ; il a eu aussi le mérite de tracer l'excellente carte annexée à l'élégant volume : « Mappemonde de l'anonyme de Ravenne. »

— Nous avons salué ici, l'an dernier, l'apparition du premier volume de la collection de l'*Annuaire du conseil héraldique de France* (n° de septembre 1888). Le second volume (Paris, in-12 de 264 p.) n'est pas moins intéressant. On y trouve : des considérations sur *la Noblesse de France* (1789-1889) par le vicomte de Poli ; un article de M. A. de Martonne *Sur la préposition de*, où l'on démontre spirituellement que cette préposition est loin d'être le signe invariable et certain de la noblesse, *Peireisc généalogiste*, par l'éditeur de la correspondance du savant magistrat provençal, lequel publie en cet article une lettre au marquis d'Albigny de Simiane sur l'illustre maison de ce nom écrite le 22 novembre 1633 ; des *Documents inédits du XVIe siècle sur des petits-neveux de Jeanne d'Arc au comté nantais*, publiés par M. S. de la Nicollière-Teijeiro ; des *Observations sur la généalogie des Maisons de Bérenger et de Sassenage*, par le marquis de Rivoire ; une étude sur *les Variantes et Modifications introduites dans les armoiries*, par le vicomte de Burey, des *Documents provençaux* (conservés dans les archives et la bibliothèque d'Arles) analysés par le baron du Roure, une note sur *l'Ordre de Malte*, par M. H. d'Arbigny de Chalus, une *Chronique*, une *Bibliographie*, des pièces de vers de M. A. Millien et du marquis de Pimodan des planches qui représentent Jeanne d'Arc, Louis XVI, Marie Antoinette, le dauphin, le président de Roquemont, le comte Arnold de Ronsrey, le lieutenant-colonel H. Caillon, etc.

— Le récit de la captivité d'Augustin Laurans et de six de ses collègues a été tiré par M. Léon G. Pélissier du fonds Roux-Alphéran de la Bibliothèque Méjanes : *Une Détention au Temple sous le Directoire* (Paris, in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue rétrospective* du 1er janvier 1889). Laurans décrit la prison du Temple, ses « quatre tours fort hautes, une à chaque coin et deux petites au nord, » l'appartement qu'occupait au second étage « le ci-devant roy, » l'appartement de la « ci-devant reine, logée au troisième étage, ainsi que la sœur du roi et son fils, » la porte d'entrée de cette « maison de force, » porte de « neuf pouces d'épaisseur, garnie en fer. » Il mentionne les visites reçues ; il raconte (car sa captivité était coupée par quelques sorties) sa promenade au Jardin des plantes, où il admire les « deux allées de marronniers superbes, » la « hauteur plantée de toutes sortes d'arbres » à laquelle on monte par un chemin en zigzag » (le Labyrinthe) et d'où l'on voit « tout Paris. » Il raconte aussi un gai déjeuner qui fut donné à ses collègues et à lui par un aide-de-camp de Pichegru, lequel aide-de-camp les traita d'une manière splendide. » Signalons encore des descriptions de l'église Saint-

Eustache, de la Halle au blé, du Louvre, des Tuileries, des Champs-Elysées, où le narrateur remarque seulement « quelques guinguettes, » des boulevards, du Palais-Royal, de Saint-Cloud, de Sèvres, de Versailles, des principales églises de Paris, de la Bibliothèque nationale, etc. N'oublions pas d'indiquer, comme une curiosité de plus, l'étrange lapsus du narrateur qui, parlant d'une représentation au grand Opéra, nous apprend qu'il vit, ce jour-là, Œdipe à *Collogne*.

Auvergne. — M. Maurice Chanson publie, sous ce titre : *L'Assemblée d'élection de Brioude*, une brochure dont l'actualité n'est pas la seule qualité (Clermont-Ferrand, gr. in-8 de 41 p.). La session de l'Assemblée provinciale d'Auvergne, réunie à Clermont le 8 novembre 1787, et dont l'histoire a été écrite par M. F. Mège, avait été précédée par celle des assemblées de chacune des sept élections de la généralité de Riom : Clermont, Riom, Issoire, Brioude, Saint-Flour, Aurillac et Mauriac. M. Chanson rappelle que, dans la pensée du gouvernement du roi Louis XVI, les assemblées d'élection devaient être aux assemblées provinciales ce que sont à nos conseils généraux les conseils d'arrondissement. Il avait été impossible à M. Mège de découvrir les procès-verbaux de l'élection de Brioude. M. Chanson, plus heureux, a retrouvé ces documents : il les analyse ou les reproduit avec beaucoup de soin, et les annote avec non moins de soin. Sa brochure sera une des bonnes pièces du dossier à l'aide duquel on revisera l'histoire de la Révolution.

Dauphiné. — M. Chaper, l'érudit président de l'Académie delphinale, se plaint quelque part, dans le volume dont nous allons parler, qu'à certains points de vue, l'étude de l'histoire « est arriérée dans le Dauphiné. » On ne s'en douterait guère, à lire le *Bulletin de l'Académie delphinale* (4e série, t. I, Grenoble, Allier, in-8 de xxvi-548 p.), récemment paru. M. Chaper lui-même donne une étude curieuse sur les *Archives et la Révolution dans le Dauphiné*. La lecture de ce travail est navrante : les révolutionnaires dauphinois ont brûlé la plupart des richesses bibliographiques et historiques accumulées pendant des siècles. — Le discours de réception de M. F. Masse est relatif aux *Tribunaux de Grenoble pendant les premières années de la Révolution*. — M. A. Vellot s'occupe du *Premier Bateau à vapeur* et *de Dorothée de Jouffroy*. Viennent ensuite : *Notice sur les archives départementales de France*, par M. A. Champollier-Figeac ; — *Un Épisode inconnu de la vie privée du baron des Adrets*, par M. A. Prudhomme ; — *J. Achard, peintre paysagiste*, par M. Marcel Raymond ; — *L'Art et le Christianisme, visite à deux artistes contemporains*, par M. C. Charaux ; — *La Bibliothèque de la Grande Chartreuse au moyen âge*, par M. Paul Fournier, dont il sera question ci-après ; — *Découverte, à Grenoble, d'une inscription en l'honneur de Maïa ; — Jetons banaux du Dauphiné*, par M. J. Roman.

— Au dix-septième siècle, deux opinions différentes se produisirent sur la question de savoir quelle place l'étude devait tenir dans la vie monastique. L'abbé de Rancé estimait que les religieux ne devaient point s'embarrasser « dans une recherche curieuse des choses qui ne leur conviennent pas. » Mabillon, au contraire, soutint, dans son célèbre *Traité des choses monastiques*, que la tradition de l'Église et la saine raison ont toujours permis aux solitaires « les mêmes études qui peuvent convenir à de vertueux ecclésiastiques. » Dans une brochure pleine de documents nouveaux, extraite du *Bulletin de l'Académie delphinale : Notice sur la bibliothèque de la Grande Chartreuse au moyen âge, suivie d'un catalogue de cette bibliothèque au* xve *siècle* (Grenoble, Allier, in-8 de 82 p.), M. Paul Fournier établit que, longtemps

avant le XVIIe siècle, les religieux de la Chartreuse avaient résolu la question. On pourrait penser que, séparés du monde, les chartreux s'étaient réfugiés uniquement dans la vie contemplative et étaient restés indifférents aux travaux intellectuels. Il n'en est rien, et l'auteur en accumule les preuves dans sa brochure, fruit de recherches patientes et multiples. La plupart des livres de la bibliothèque de la Grande Chartreuse ont été déposés pendant la Révolution à la Bibliothèque de Grenoble ; mais qui nous rendra les trésors bibliographiques qui, à diverses reprises, ont été la proie des flammes?

— Avec son *Guide à la Grande Chartreuse et dans tout le massif* (Grenoble, Baratier, in-12 de 132 p.), M. H. Ferrand nous promène dans une région couverte de forêts profondes, entrecoupée de gorges merveilleuses où les montagnes sont plus accessibles que dans la contrée voisine où s'entassent les géants de granit et de glace. Le pays, avec ses ramifications vers la Savoie est scrupuleusement décrit dans cet opuscule qui, topographiquement, est le plus complet qui existe. Orné de quinze jolies phototypies, il serait parfait si l'auteur y avait joint une carte plus lisible et plus complète.

— Pendant la période de leur extension, les glaciers ont transporté, à de grandes distances, des pierres énormes dont l'étude présente un grand intérêt. M. David Martin, dans sa *Note sur la conservation des blocs erratiques hauts alpins* (Gap, Jean, in-8 de 24 p.), a entrepris de dresser le catalogue des erratiques des Hautes-Alpes et il en décrit soixante-quatre. Nous recommandons à M. Martin, s'il poursuit ses recherches, d'examiner les erratiques du fort des Salettes et du champ de tir du fort des Têtes, près de Briançon.

— Le manuscrit inédit que publie M. Honoré Pallias : *Des Dauphinois, éclaircissement extrait de Philibert Brun* (Lyon, Mougin-Rusand, in-8 de 47 p.), contient une intéressante revue des personnages marquants du Dauphiné; les notes biographiques et bibliographiques qui se trouvent ici donnent une valeur plus grande encore à cette élégante plaquette.

— M. E. Maignien a publié *Une Famille d'émigrés briançonnais au XVIIIe siècle, notes généalogiques sur la famille Raby* (Grenoble, Drevet, in-12 de 11 p). De tout temps, les habitants des hautes vallées des Alpes, quittant un sol ingrat, sont allés au loin chercher fortune. Les Raby, originaires du Briançonnais, se retrouvent en France, en Italie, voire en Amérique, et devant l'impossibilité de dresser leur généalogie complète, on doit se contenter des renseignements fournis par M. Maignien sur leur origine d'après des documents inédits.

FRANCHE-COMTÉ. — Charles Nodier, dans les *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, et Désiré Monnier, dans ses *Jurassiens recommandables*, ont contribué à faire de Jacques-Joseph Oudet un personnage légendaire. M. Denis d'Aussy vient, à son tour, de lui consacrer quelques pages sinon plus éloquentes du moins plus vraies que celles de ses devanciers. Sa brochure a pour titre : *Le Colonel Oudet, 1792-1809* (Vannes, E. Lafolye, in-8 de 17 p.). A l'aide de papiers de famille, l'auteur a reconstitué cette existence aussi brillante que prématurément tranchée. Oudet, né à Maynal, dans le Jura, le 18 octobre 1773, était un héros dans toute l'acception du mot; par ses talents militaires, il était tenu en haute estime de ses chefs, et par les qualités du cœur aussi aimé des officiers placés sous ses ordres que des simples soldats. Mais il ne voyait pas Napoléon d'un bon œil et celui-ci le lui rendait bien. L'Empereur l'avait cependant créé baron le 6 juin 1809 et

se décidait même, après un instant d'hésitation, à le nommer général de brigade le soir de Wagram, bataille où le nouveau promu fut blessé mortellement. Le portrait trop haut en couleur que Nodier a fait du colonel Oudet est esquissé ici dans les teintes qui conviennent : document historique qui restera.

— M. Ch. Thuriet est un magistrat aimable, chercheur et érudit comme on en trouve encore quelques-uns, en province surtout. Poète lui-même, il vient de publier une *Étude sur Marsoudet, poète franc-comtois, avec fragments nouveaux et encore inédits* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 32 p.). Marsoudet, originaire de Salins, était un poète original, assez ordinairement sceptique, chrétien parfois, et qui, devenu lecteur et bibliothécaire de Mesdames, tantes du Roi, aurait pu aspirer à la renommée. Il était sur la voie qui y conduit lorsque la tourmente révolutionnaire le jeta en prison. Échappé à la guillotine, il se retira à Salins, où il mourut le 16 mai 1843. Cette brochure, de mérite supérieur à celle parue sans nom d'auteur à Salins, chez Billet, en 1847 (in-8 de 46 p. avec portrait) complète très heureusement cette publication anonyme.

— Le même M. Ch. Thuriet a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* un travail des plus curieux sur *Charles Nodier, écrivain franc-comtois* (Lons-le-Saunier, Desclume, in-8 de 27 p.). Le titre dit assez ce qu'est cet opuscule : un aperçu de ce que fut le savant bibliothécaire de l'Arsenal comme littérateur, au point de vue spécial de sa chère petite patrie.

— Mentionnons encore, toujours du même auteur, deux plaquettes : *Notre-Dame des Fleurs et Une Destinée* (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de 12 p.) — et *la Fontaine de la Rochette à Saint-Claude (Jura) et les Carottiers de Soye* (Besançon, Dodivers, in-8 de 6 p.). Ce sont des poésies charmantes, où alternent tantôt l'humour et la finesse, tantôt la passion et le sentiment religieux.

— Le volume de 1888 des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* vient de paraître (in-8 de XLII-320 p.). Nous faisons généralement un choix parmi les travaux que nous citons des sociétés savantes qui nous envoient leurs recueils ; mais cette fois, ce choix n'est pas possible, tant l'Académie de Besançon s'est distinguée. Force nous est donc de tout mentionner : *Louis de Ronchaud,* par M. le marquis Terrier de Loray ; — *L'Abbaye de Migette,* par le même ; — *Les Associations ouvrières en France et en Franche-Comté,* par M. Lombart ; — *Les Fêtes publiques en Franche-Comté avant la Révolution,* par M. de Sainte-Agathe ; — *Un Collectionneur franc-comtois,* par M. Estignard ; — *Étude sur Marsoudet,* poète franc-comtois, par M. Thuriet ; — *Notice sur Francis Monnier,* par M. le docteur Druhen ; — *L'Exposition Marie-Thérèse, souvenirs d'un voyage récent,* par M. Sayous ; — *Les Femmes célèbres en Franche-Comté,* par M. le chanoine Suchet ; — *La Bibliothèque d'un avocat bisontin en 1359,* par M. Jules Gauthier ; — *Lettres de Charles Weiss à Charles Nodier* (suite et fin), publiées par M. L. Pingaud ; — *Notice sur le comte Georges Richard de Soultrait,* par M. Jules Gauthier ; — *Les Familiarités provinciales en Franche-Comté avant 1789,* par M. Fleury-Bergier. — Nous avons eu, tout dernièrement, l'occasion de parler avec quelques détails des *Fêtes publiques en Franche-Comté,* de M. de Sainte-Agathe, et des *Femmes célèbres en Franche-Comté,* par M. le chanoine Suchet (t. LV, p. 274), et nous donnons plus haut un aperçu de l'*Étude sur Marsoudet,* de M. Thuriet. Nous devons nous en tenir là pour ne pas être entraîné trop loin ; disons toutefois que ce qui nous a le plus intéressé dans ce remar-

quable volume est la seconde partie des *Lettres de Charles Weiss à Charles Nodier* (2 août 1832-30 novembre 1843). Elles sont si charmantes, si pleines de détails typiques sur les hommes et les choses à Besançon à cette époque que nous regrettons vivement qu'il ne s'en trouve point encore au fond du portefeuille de M. Léonce Pingaud.

GUYENNE. — Le volume des *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux,* qui vient de paraître (Paris, Dentu, in-8 de 525-98 p.), contient sur les sujets les plus variés une série de morceaux intéressants, les uns en prose, les autres en vers : *Une audience de la Commission militaire de Bordeaux en 1795. MM. de Pelet d'Anglade, Bernada et Chevalier. Souvenirs historiques,* par M. Aurélien Vivie ; — des stances *A Victor Hugo,* par le même ; — un épisode en vers de M. Hip. Minier : *Civil et Militaire ;* — *Causes de la crise économique et moyens d'y remédier*, par M. T. Labat ; — *Un Poète inconnu, l'abbé Champmas,* par M. A. Vivie; — *Deux Parlementaires de l'ancien régime, Omer Talon et d'Aguesseau* [qui signait *Daguesseau*], par M. F. Combes ; — *Latreille, membre de l'Institut*, par M. A. Vivie ; — *Pedro Sanchez,* roman de don José Maria de Pereda, par M. de Treverret (traduction de deux chapitres de ce roman, publié à Madrid en 1883) ; — *Le Roman de Geneviève* (en vers), saynète de M. de Mégret de Belligny ; — *Le Dr Broussonnet* (de l'Institut). *Étude biographique* (*1761-1807*), par M. A. Vivie; — *Esperanza. Au vieux chêne du Mont-Dore,* stances de M. F. Comtes; — *Une Victime de Boileau avec quelques détails inédits,* par le même (il s'agit là de La Serre) ; — *Dodoche,* comédie en trois actes, de M. Mégret de Belligny ; — *Parlement de Bordeaux,* par feu le conseiller Brives-Cazes (1re partie, *de 1462 à 1469*) ; — *Éloge de Vaucher,* par M. H. Brochon ; — *Ultima verba,* stances par H. Minier; — *D'une cause de dépérissement de la vigne et des moyens d'y porter remède,* par M. R. Dezeimeris ; — *Discours* de M. de Tréverret, président de l'Académie ; — *Un Serment de Molière,* comédie en vers, par M. Louis Boué.

LANGUEDOC. — Un nouveau *per nosse* et des plus intéressants. Nous le devons à M. A. Thomas, directeur des *Annales du Midi,* et professeur à la Faculté des lettres de Toulouse (*Chastel d'Amors, fragment d'un poème provençal publié d'après le manuscrit du Vatican, imprimé pour le mariage Pottier-Gorges, 21 mars 1889.* Toulouse, Ed. Privat, in-8 de 21 p.). Le petit recueil se compose d'une charmante épître en vers « à mon ami Edmond Pottier, » d'une préface qui donne tous les détails désirables sur le chansonnier provençal du XIVe siècle, conservé à la bibliothèque du Vatican, sous le no 3206; enfin de cent quatre-vingts vers du *Chastel d'Amors,* accompagnés d'une sorte de sommaire très développé, qui permettra au lecteur peu familiarisé avec l'ancien provençal, de se faire une idée suffisante du fragment que le manuscrit de la collection du cardinal Bembo nous a conservé.

LIMOUSIN. — Sous le titre de *Chronique limousine*, la *Gazette du Centre* publie depuis quelque temps, et avec une grande régularité, un résumé ou « Rappel des choses qui se passaient à Limoges il y a un siècle. » Son rédacteur en chef, M. des Fourniels, met à contribution tous les documents historiques et littéraires qu'il peut consulter tant dans les dépôts que dans les bibliothèques particulières. Plusieurs se sont libéralement ouverts à ses investigations, dont les résultats sont déjà fructueux. Bien des documents inédits ou rares, des notes manuscrites sont ainsi publiés. Il faut espérer qu'après avoir reçu la publicité d'un journal quotidien, ils seront ensuite réunis en volume.

— La bibliothèque du grand séminaire de Limoges renferme de pré-

cieux manuscrits, collection unique de documents anciens qu'il n'est plus possible de retrouver ailleurs et qu'ont ainsi sauvé de l'oubli les abbés Nadaud et Legros. On y trouve entre autres plusieurs chroniques se rapportant aux XVIIe et XVIIIe siècles. Sous les auspices des sociétés archéologiques de Limoges et de Tulle ces chroniques vont être publiées par M. l'abbé Leclerc, qui y joindra d'autres pièces importantes pour l'histoire de la province aux derniers siècles.

LORRAINE. — M. l'abbé Buisson analyse *le Cahier des plaintes, doléances et remontrances du tiers état de Remiremont en 1789* (Remiremont, imp. Guillemin, in-8 carré de 20 p.). On y voit d'abord la procédure de la convocation et de la tenue des séances de l'assemblée; puis le détail des réformes politiques, sociales, administratives, économiques, financières, judiciaires, demandées par le tiers état de cette petite ville. Entre autres réformes, signalons un projet d'établissement de justices de paix dans chaque paroisse. C'eût été un tribunal, composé de six officiers, deux de la plus haute cote, deux de la plus basse et deux de la mitoyenne, élus pour trois ans et rééligibles. Sa compétence était très limitée : affaires de police et de « mésus » champêtre. Justice expéditive et peu onéreuse.

NIVERNAIS. — M. René de Lespinasse vient de publier l'intéressante *Notice sur la vie et les œuvres du comte de Soultrait, président de la société nivernaise des lettres, sciences et arts,* qu'il a lue à la séance de la dite société du 29 novembre 1888 (Nevers, impr. G. Vallière, in-8 de 25 p.).

NORMANDIE. — Un ancien magistrat d'Évreux, M. Charles Molle, a réuni de nombreux documents qu'il a publiés sous ce titre : *Notice généalogique sur la famille Le Doulx de Melleville* (in-4 de 279 p., portrait). Évreux, imp. Hérissey.

— Vient de paraître : *Notice historique sur Bosrobert et Saint-Taurin-des-Ifs,* par M. P. Duchemin. (In-12, 174 p. Bernay, imp. Duval.)

— Dans son dernier *Bulletin,* la Société de l'histoire de Normandie a publié le discours de son président, M. Ch. de Beaurepaire, sur les *Réformateurs de la Coutume de Normandie au XVIe siècle.*

ORLÉANAIS. — M. le comte de Dienne vient de publier un petit recueil bien intéressant sous ce titre : *Un écolier de l'Université d'Orléans au XVIIe siècle. Lettres et Rapports d'un correspondant* (Auxerre, gr. in-8 de 24 p.). L'éditeur a eu la pensée, dit-il, de nous présenter la vie d'un étudiant en droit du XVIIe siècle, pendant ses deux années de cours à l'Université d'Orléans, vie qui nous est racontée par celui-là même qui était chargé de pourvoir à ses besoins, Tanneguy de Massac, abbé commandataire de l'abbaye bénédictine de Nantua, lequel habitait ordinairement Orléans, où il jouissait d'une prébende au chapitre Sainte-Croix de cette ville. La correspondance du bon abbé avec son cousin, Jean de Massac, le père de l'écolier, dont la surveillance lui était confiée, renferme de forts piquants détails. M. de Dienne a entouré les *Lettres et Rapports* de tous les renseignements désirables, les uns tirés du *Livre de raison* de Jean de Massac, les autres de divers papiers de famille conservés, comme le *Livre de raison,* dans les archives du château de Lalande. Indiquons notamment d'excellents renseignements sur le bisaïeul de l'abbé de Nantua, Raymond de Massac, natif de Clairac en Agenais, mort doyen de la Faculté de médecine d'Orléans, lequel « avait chanté en vers latins les vertus des eaux de Pougues et avait dédié son poème au prince Charles de Gonzague de Clèves, duc de Nevers et de Rethelois. »

PROVENCE. — M. David Martin ne sait pas voyager sans rien regarder ni

écouter ; aussi quel contingent d'observations bien personnelles ne trouve-t-on pas dans ses *Excursions géologiques dans les vallées limitrophes de l'Ubaye et de la Durance et sur la frontière italienne* (Gap, Jouglard, in-12 de 111 p.). Ce petit volume est consacré à la description de certaines vallées presque mystérieuses de la Provence et du Dauphiné connues seulement de quelques rares fureteurs du Club alpin : Vars, Maurin, Escreins, le Queyras. Les observations touchant à l'histoire naturelle, aux mœurs, aux antiquités, les anecdotes plaisantes, etc., se succèdent d'une façon heureusement variée et rendent l'ouvrage infiniment attrayant. Il eût gagné cependant à être accompagné d'une carte et à être imprimé avec plus de soin.

— Bientôt sera mis en vente un livre curieux, dont les lecteurs du *Petit Marseillais* ont eu, depuis deux ans environ, d'assez larges primeurs. Ce sera comme une résurrection pour *les Anciennes Familles marseillaises*, que M. Octave Teissier fait revivre d'une façon fort agréable. Les érudits trouveront qu'on aurait pu être plus savant et plus complet, les descendants des familles en question et les vieux Marseillais ne songeront qu'au plaisir de revoir des physionomies chères et trop oubliées.

— Beaucoup de bien à dire de l'étude de M. l'abbé Feraud, président d'honneur et membre fondateur de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes, sur *la Paroisse, la commune et les seigneurs des Sièyes* (Digne, in-8 de 59 p.). Le vénérable curé des Sièyes a donné d'excellents renseignements sur sa paroisse (surtout d'après le procès-verbal de la visite de Mgr de Janson, du 12 décembre 1662), sur l'ancienne commune des Sièyes (aujourd'hui simple section de la commune de Digne) avec liste des consuls depuis l'année 1657 et liste des curés depuis l'année 1599, enfin sur les seigneurs des Sièyes depuis le XIVe siècle jusqu'en 1789, seigneurs parmi lesquels on remarque Henri de Rochas, dont le nom est encore aujourd'hui noblement porté, le président de Galifet, Clappiers de Vauvenargues.

— M. Léon-G. Pélissier, sous le titre de : *Documents annotés*, publie une série de plaquettes tirées à petit nombre et fort recherchées des curieux. Le fascicule IV est intitulé : *La Fin de la Société populaire d'Aix, 25 vendémiaire-16-ventôse an IV* (Marseille, gr. in-8 de 29 p.). M. Pélissier y raconte très bien la fin tumultueuse de la Société populaire d'Aix, club des Jacobins en raccourci. Il s'est servi de la correspondance administrative de l'agent national Paulin Chantaud, conservée dans le manuscrit 1086 de la bibliothèque Méjanes, pour nous donner d'abondants détails sur les derniers jours d'une société qui fut « un véritable foyer de désordre matériel et moral pour la ville et le district » d'Aix.

— On a souvent signalé l'intérêt qui s'attache à la conservation et à la connaissance des anciennes minutes déposées dans les études de notaires. Nous devons à l'initiative d'un notaire d'Avignon, excellent érudit, historien des évêques d'Apt et des évêques de Carpentras, M. Jules de Terris, une publication qui mérite d'être citée comme un modèle : *Table générale des minutes des notaires de l'arrondissement d'Avignon* (Avignon, Seguin frères, 1889, in-8 de 110 p.). On trouve dans ce travail une première liste, par notariat, de toutes les minutes conservées jusqu'à ce jour avec les dates extrêmes des registres de chaque notaire, et une seconde liste comprenant les noms des anciens notaires avec celui de leur successeur actuel et le lieu de sa résidence. M. de Terris a trouvé le meilleur des auxiliaires en M. L. Duhamel, qui est un de nos plus zélés et de nos plus savants archivistes.

SAVOIE. — L'étude de M. V.-A. Didier sur le *Prolongement du chemin de*

fer de Marseille à Briançon sur Saint-Michel de Maurienne (*Savoie*) (Gap., Richaud, in-8, 42 p.) peut se résumer ainsi : Si l'on prolonge la voie ferrée qui finit à Briançon, doit-on la rattacher à la ligne de Paris à Turin « sur le territoire italien, » soit par le col de l'Échelle, soit par le col du mont Genèvre, ou bien à la Savoie par le Galibier, de façon à fermer le réseau « sur le territoire français ? » C'est là une question d'un intérêt capital, et l'auteur a eu raison de l'examiner sous toutes ses faces. L'argumentation nous paraît inattaquable à l'endroit de la défense de notre frontière : en construisant la ligne du Galibier, on relie entre eux les ouvrages militaires qui défendent les principaux passages des Alpes, de la Méditerranée à la Suisse et au Jura. Le projet a une autre conséquence curieuse : son exécution réalisera une économie de 205 kilomètres entre la Suisse romande ou le centre de l'Europe et le littoral méditerranéen sur les lignes actuelles du mont Cenis et du Saint-Gothard. Une carte très claire accompagne cette consciencieuse étude.

Allemagne. — Nous signalerons avec plaisir le succès obtenu en dehors même de la France par l'*Apologie scientifique de la foi chrétienne,* publiée en 1885 par M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet, sous les auspices de la Société bibliographique. M. Carl Braig vient d'en donner une traduction allemande, qu'il a fait précéder d'une introduction: *Apologie des christenthums auf dem Boder den empirischen Forschung* (Fribourg en Brisgau, Herder, in-8).

Espagne. — Les journaux de Barcelone nous ont apporté la relation d'une imposante solennité qui a eu lieu dans les salons du Congrès. Le 16 février 1839 parurent, d'abord dans les colonnes du *Diario,* de très remarquables poésies réunies ensuite en un volume portant ce titre : *Lo Gayter del Llobregat.* L'auteur, qui avait gardé l'anonyme, était M. Joaquin Rubiò y Ors dont le nom a bien des fois paru dans le *Polybiblion.* Le 16 février dernier, on célébrait le cinquantième anniversaire de l'apparition d'une œuvre qui fut tout un événement et le signal du réveil, de la renaissance de la littérature catalane. De nombreux discours, de remarquables poésies ont été dits en l'honneur de Rubiò y Ors, le vénéré doyen de la Faculté de philosophie, l'ami de Milà y Fontanals; et la publication d'une édition nouvelle de ses œuvres coïncide avec cette fête si sympathiquement célébrée par ses concitoyens.

— Les questions de spiritisme et d'hypnotisme sont aujourd'hui à l'ordre du jour : mais beaucoup en parlent et en écrivent sans connaître un mot de théologie : ce qui les amène à émettre parfois les assertions les plus erronées, à vouloir justifier la conduite la plus condamnable. Le P. Vila, théologien de marque, s'applique à relever ces erreurs, à montrer combien sont dangereux en maintes circonstances les principes et les maximes des spirites et des hypnotiseurs, et combien est coupable leur conduite au tribunal de la conscience (*El Espiritismo y el Hipnotismo.* Palencia convento de los Padres Domenicos, in-8 de x-230 p.).

— *L'Idioma y Escritura de España,* par Don Muñoz y Rivero, l'un des diplomatistes les plus estimés de l'Espagne, professeur à l'École supérieure de diplomatique de Madrid, a surtout en vue les élèves de première année du cours de diplomatique. Il renferme de nombreux spécimens des écritures qui ont eu cours en Espagne du xiie au xvii siècle, et doit mettre les étudiants à même de les déchiffrer avec beaucoup plus de facilité qu'on n'a pu le faire par le passé.

Italie. — A signaler deux brochures de M. L.-T. Belgrano ; l'une raconte

d'après des documents inédits, les péripéties de la révolte des Corses contre Gênes, tentée sous la direction de Giam-Paolo et de Ranuccio da Leca et qui se termina par le meurtre du malheureux Ranuccio, que M. Belgrano place dans les derniers jours de juin ou les premiers de juillet 1490. (*Un assassinio politico nel MCCCCXC* [*Ranuccio da Leca*], Gênes, tip. del R. Istituto di Sordo-muti, in-4 de 42 p.). L'autre est la réédition d'un poème en vers latins qui fait partie de la chronique anonyme de l'empereur Alphonse VII, roi de Castille et de Léon. Cette pièce inachevée relative au siège d'Almeria en 1147 ne conduit pas le récit jusqu'au terme de la conquête, mais est intéressante pour les événements antérieurs (*Frammento di poemetto sincrono su la conquista di Almeria nel 1147*, Gênes, tip. del R. Istituto di Sordo-muti, in-4 de 31 p.).

JERSEY. — La Société jersiaise a publié son treizième bulletin annuel pour 1888, il contient notamment : *Le Procès entre les États et le gouverneur Lanier, la Remontrance des États ; — L'Église de Saint-Pierre*, notice par le colonel Le Cornu, président de la Société (planche) ; — le *Pseudo-Mastix ; the lyar's Wipp* par MM. Michæl Lamprière, juge de l'île de Jersey, Henri Dumaresq et Abraham Hérault (cette publication contient des documents datés de 1642 et 1643) ; — *Les États de la compagnie de Saint-Pierre en 1692 ; — Ordres pour la milice, 1744 ; — Inventaire des meubles appartenant au presbitaire* [sic] *de Saint-Hélier, 1583 ; — Contrat du 28 juin 1476 touchant le manoir de Saint-Hélier* (parties contractantes : Perotin et Raulin Lamprière).

RUSSIE. — M. Théodore Wierzbowski a publié le premier volume de la *Bibliographia polonica XV ac XVI ss.* (Varsoviae, in-8). C'est le catalogue des imprimés de la Bibliothèque impériale de l'Université de Varsovie. Ils sont, dans ce premier volume, au nombre de 800 ; le plus ancien est de l'année 1488, le dernier de 1600. Des tables nombreuses et détaillées facilitent les recherches dans ce catalogue.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Introduction à l'Écriture sainte d'après la « Sainte Bible avec commentaires, »* par C. Trognon et H. Lesêtre. T. Ier. *Introduction générale* (in-8, Lethielleux). — *Somme de la prédication eucharistique*, 1re partie, par le R. P. Tesnière (in-18, bureau des « Œuvres eucharistiques »). — *La Vierge Marie*, par le cardinal Pie (in-18, Oudin). — *Que faisons-nous de l'Évangile?* par l'abbé E. Francqueville (in-18, Sueur-Charruey, à Arras). — *Sursum corda! ou le Salut de la France par la prière*, par le P. J. Petit (in-18, Lethielleux). — *Accord de la science et de la religion*, par A. Devers (in-18, Palmé). — *Causeries sur les vertus et les devoirs de la femme vivant en famille*, par le P. H. Saintrain (in-32, Casterman). — *Histoire critique de la prédication de Bossuet*, par l'abbé J. Lebarq (in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Pensées choisies de l'abbé Henri Perreyve*, extraites de ses œuvres, par Mgr Perrault (in-32, Chapelliez). — *Manuel des lois de l'enseignement primaire*, par Le Provost de Launay (petit in-16, Gaume). — *Annuaire de l'enseignement libre*, 14e année (petit in-16, Gaume). — *La Souveraineté du peuple*, par H. Meyners d'Estrey (in-18, Pedone-Lauriel). — *Essai sur le régime parlementaire*, par X.-S. Combothecra (in-8, Larose et Forcel). — *Le Péril social*, par le comte de la Barre de Nanteuil (in-8, Plon et Nourrit). — *L'Ouvrier*, par C. Bertheau (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Veau d'or*, par P. Harispe (in-18, Baltenweck). — *Un Homme libre*, par M. Barrès (in-18, Perrin). — *Mathématiques et Mathématiciens*, par A. Rebière (in-8, Nony). — *La Chasse à la bécasse*, par T. Audebert (in-8, bureaux de « l'Acclimatation »). — *Grammaire hébraïque élémentaire*, par l'abbé A. Chabot (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Bazaine*, par A. Huré (Lib. des bibliophiles). — *Les*

Grands Écrivains de la France, publiés sous la direction de A. Regnier. *J. de la Fontaine.* T. V (in-8, Hachette). — *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre,* par P. Stapfer (in-18, A. Colin). — *Les Essais de Montaigne,* publiés par H. Motheau et D. Jouaust (t. VII et dernier) (in-12, Lib. des bibliophiles). — *Écrivains modernes de l'Angleterre,* 2e série, par E. Montégut (in-16, Hachette). — *Chefs-d'Œuvre dramatiques de A.-N. Ostrovsky,* trad. du russe par E. Durand-Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Une Veillée à bord* (in-16, Lib. des bibliophiles). — *La Folie amoureuse contemporaine,* par A. Poëy (in-18, Ghio). — *Le Soldat Chapuzot,* scènes de la vie de caserne, par J. Drault (petit in-8, Lecoffre). — *L'Empire d'Annam et le Peuple annamite,* par J. Silvestre (in-18, F. Alcan). — *Acadie, Nouvelle-Écosse. Un Pèlerinage au pays d'Évangéline,* par l'abbé H.-R. Casgrain (in-18, Cerf). — *Le Liber Censuum de l'Église romaine,* publié avec une préface et un commentaire, par P. Fabre (gr. in-4, Thorin). — *Vierges-martyres de la primitive Église,* par M. Van Biervliet (in-8, Casterman). — *Établissement du christianisme dans les Gaules. Origines du diocèse de Langres et de Dijon, ainsi que de celui d'Autun,* par l'abbé J.-B. Lucotte (in-8, Damongeot, imp. à Dijon). — *Les Grands Traités de la guerre de Cent ans,* publiés par E. Cosneau (in-8, A. Picard). — *Mémoires d'Agrippa d'Aubigné,* publiés par L. Lalanne (in-12, Lib. des bibliophiles). — *Le Traité de Cateau-Cambrésis,* par le baron A. de Ruble (in-8, Labitte). — *La Réforme et la Politique française en Europe jusqu'à la paix de Westphalie,* par le vicomte de Meaux (2 vol in-8, Perrin). — *Atlas des Guerres sous Louis XV,* par le comte Pajol (in-fol. cart., Firmin-Didot). — *La France sous l'ancien régime. 2e partie, les Usages et les Mœurs,* par le vicomte de Broc (in-8, Plon et Nourrit). — *La Duchesse de Polignac et son temps,* par H. Schlesinger (in-12 carré, Ghio). — *Mes Campagnes, 1792-1815, notes et correspondance du colonel d'artillerie Pion des Loches,* mises en ordre et publiées par M. Chipon et L. Pingaud (petit in-8, Firmin-Didot). — *La France et les Français en 1789,* par J. Gaildrau (in-16 carré, H. Laurens). — *Le Centenaire de 1789,* par G. Guéroult (in-18, F. Alcan). — *Les Armées de la République,* par E. Bonnal (gr. in-8, Delagrave). — *Correspondance diplomatique de Talleyrand. La Mission de Talleyrand à Londres, en 1792. Ses lettres d'Amérique à lord Landsdowne,* avec introd. et notes, par G. Pallain (in-8, Plon et Nourrit).— *Charles X et Louis XIX en exil,* mémoires inédits du marquis de Villeneuve, publiés par son arrière-petit-fils (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires et Correspondance du comte de Villèle,* t. IV (in-8, Perrin). — *Sous le drapeau rouge,* par L. Barron (in-18, Savine). — *La Misère en France à la fin du* XIXe *siècle,* par E. Mansuy (in-18, Ghio). — *Histoire de la ville de Châlons-sur-Marne,* par le comte Ed. de Barthélemy. 2e édit. (in-8, Le Roy, imp. à Châlons-sur-Marne). — *Histoire de la Faculté de médecine d'Avignon,* par V. Laval (in-8, Seguin, à Avignon; Lechevalier, à Paris). — *Essai historique sur l'hôpital de Remiremont,* par l'abbé E. Buisson (petit in-8 carré, Guillemin, à Remiremont). — *Histoire de Florence,* par F.-T. Perrens, t. II (in-8, Quantin). — *Don Carlos d'Aragon, prince de Viane, étude sur l'Espagne du nord au* XVe *siècle,* par G. Desdevises du Dezert (in-8, A. Colin).— *L'Égypte et l'Occupation anglaise,* par E. Plauchut (in-18, Plon et Nourrit). — *Sceaux gascons du moyen âge.* IIe partie. *Sceaux des seigneurs,* par P. de la Plagne Barris (in-8, Champion, à Paris; Cocharaux, à Auch). — *Cent Ans de représentation bretonne, galerie de tous les députés envoyés par la Bretagne aux diverses législatures qui se sont succédé depuis 1789 jusqu'à nos jours,* dressée par R. Kerviler. 1re série. *Les États généraux et l'Assemblée constituante (1789-1791)* (in-8, Perrin). — *Histoire de Pierre Berthelot, pilote et cosmographe du roi de Portugal aux Indes orientales,* par Ch. Bréard (in-8,

A. Picard). — *Notice biographique sur Louis Malet de Graville, amiral de France (1449-1516)*, par P.-M. Perret (in-8, A. Picard). — *Notice sur la vie et les œuvres de Jacques Berriat Saint-Prix*, par H. Laurain (in-8, Pedone-Lauriel). — *François Mignet*, par É. Petit (in-18, Perrin).— *Histoire de la vie et des œuvres de Mgr Darboy, archevêque de Paris*, par Mgr J.-A. Foulon (in-8, Poussielgue).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

Devise de la maison de Savoie (tome LV, p. 287). — M. de Watteville, dans le n° de juillet 1888 de la *Revue de la France moderne* p. (332) a réuni les explications que l'on a proposées jusqu'ici de cette devise. — M. F. Pasini, dans le n° d'août 1888 du *Giornale araldico-genealogico-diplomatico* (p. 43) propose une nouvelle solution du problème : Amédée VI aurait reçu d'une noble demoiselle une tresse de cheveux blonds, aurait institué en souvenir l'ordre du « Lacs d'amour » ou du « Collier » qui avait pour insigne un collier d'or, et aurait pris à ce moment la devise FERT, c'est-à-dire *fero ejus rufas tricas*.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-88 sont en vente, et forment cinquante-quatre volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

Revue des questions historiques

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 600 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1888

Abbé DELARC : Le Pontificat d'Alexandre II. — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et le Schisme d'Anaclet II en France. — LECOY DE LA MARCHE : Louis XI et la Succession de Provence. — Lud. SCIOUT : Le Directoire et la Maison de Savoie. — Abbé VACANDARD : L'Histoire de saint Bernard ; critique des sources. — Marquis DE BEAUCOURT, Charles VII et la Pacification de l'Église. — Cte ED. DE BARTHÉLEMY : Le Traité de Paris entre la France et l'Angleterre (1763). — L. DE LA SICOTIÈRE : Frotté au 18 fructidor. — Abbé J. P. P. MARTIN : Le Διὰ Τεσσάρων de Tatien. — Paul ALLARD : Dioclétien et les Chrétiens avant l'établissement de la Tétrarchie. — Gaston DE BOURGE : Le Comte de Vergennes, ses débuts diplomatiques en Allemagne auprès de l'électeur de Trèves et de l'électeur de Hanovre. — J. VIARD : Un Chapitre d'histoire administrative : les Ressources extraordinaires de la royauté sous Philippe VI de Valois. — R. P. Ch. DE SMEDT : L'Organisation des églises chrétiennes jusqu'au milieu du troisième siècle. — Godefroid KURTH : Les Sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours. — Cte DE LA FERRIÈRE : L'Élection du duc d'Anjou au trône de Pologne. — Victor PIERRE : Le Rétablissement du culte catholique en 1795 et en 1802.

Mélanges. — Paul ALLARD : l'Enseignement secondaire dans l'ancienne Rome. — L. LECESTRE : Un Mémoire inédit du cardinal de Richelieu contre Cinq-Mars. — E. CHARVÉRIAT : La Question de Wallenstein en 1886. — God. KURTH : Les États de la couronne d'Aragon. — Cte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan pour lui notifier sa déchéance. — Abbé DOUAIS : Le Pentateuque et la Critique rationaliste. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. — G. DIGARD : Un Nouveau Récit de l'attentat d'Anagni. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La Correspondance de Catherine de Médicis. — J. ROMAN : Le Dauphiné à la veille de la Révolution. — Cte A. DE BOURMONT : L'Enseignement de l'histoire aux États-Unis. — LECOY DE LA MARCHE : Le Règne de Philippe le Hardi. — Comte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Découvertes récentes en Chypre. — J. VARSEN : La Représentation d'un mystère à Romans en 1509. — Baron D'AVRIL : L'Inde anglaise, d'après un livre récent. — DENYS D'AUSSY : L'Assistance publique dans les campagnes avant la Révolution. — JUST DE BRENON : La Démocratie à Florence. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : Marie de Clèves, princesse de Condé (1569-1574). — Cte DE PUYMAIGRE : Les Mémoires du baron Hyde de Neuville.

Courriers anglais, allemand, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent quarante-trois publications historiques).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.

JUL 8 1889

L 51.9

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-NEUVIÈME. — LVe DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIVRAISON — JUIN

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

MADRID

Fernandez de Castro (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1889

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUIN 1889

I. — HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE, par M. Léonce Couture.

II. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Mgr Rutten : Cours élémentaire d'apologétique chrétienne (p. 496). — Mgr Rutten : Les Promesses divines à travers les siècles (p. 496). — W. Devivier : Cours d'apologétique chrétienne, ou Exposition raisonnée des fondements de la foi (p. 497). — V. Guilmot : Jésus-Christ principe et fin de toutes choses (p. 497). — Fr.-A.-M. Portmans : La Divinité de Jésus-Christ vengée des attaques du rationalisme contemporain (p. 497). — R. P. Lavy : Conférences sur la théologie de saint Thomas d'Aquin (p. 498).

Jurisprudence. — E. Cosbali : Il non intervento, studio di diritto internazionale universale (p. 500).

Sciences et Arts. — P. de Lafitte : Essai d'une théorie rationnelle des sociétés de secours mutuels (p. 501). — H. d'Arbois de Jubainville et G. Dottin : Les Premiers Habitants de l'Europe (p. 503). — Silvio Romero : Ethnographia brazileira (p. 504). — O. Rabourdeau : Les Sciences expérimentales en 1889 (p. 505). — O. Chemin : La Houille et ses Dérivés (p. 506). — P. Lefèvre et G. Cerbelaud : Les Chemins de fer (p. 506). — J. Moyen : Les Champignons (p. 507).

Belles-Lettres. — A. Fabre : Lexique de la langue de Chapelain (p. 509). — Les Grands Écrivains de la France, Jean de la Fontaine (p. 510). — F. Loise : Histoire de la poésie mise en rapport avec la civilisation en France depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIe siècle (p. 511). — A.-P. Lemercier : Étude littéraire et morale sur les Poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaye (p. 512). — De Puymaigre : Les Vieux Auteurs castillans, histoire de l'ancienne littérature espagnole (p. 513). — Ducis : Saint Maurice et la Légion thébéenne (p. 515). — Th.-E. de Sickel : Liber Diurnus Romanorum Pontificum (p. 517). — E. Glasson : Histoire du droit et des institutions de la France (p. 518). — F. Jacquinet : Madame de Maintenon dans le monde et à Saint-Cyr. Choix de ses lettres (p. 520). — F. de Vyré : Marie-Antoinette, sa vie, sa mort, 1755-1793 (p. 522). — P. Bonneau : État de la France en 1789 (p. 524). — V. du Bled : Les Causeurs de la Révolution (p. 525). — A. Guillois : Napoléon, l'homme, le politique, l'orateur d'après sa correspondance et ses œuvres (p. 526). — J.-F. Gauthier : Histoire de l'instruction publique avant 1789 dans le département de la Haute-Savoie et dans l'ancien diocèse de Genève (p. 527). — C. Godard : Histoire de l'ancien collège de Gray (p. 527). — C. de Mazade : Un Chancelier d'ancien régime. Le Règne diplomatique de M. de Metternich (p. 529). — J. de Baudoncourt : Histoire populaire du Canada, d'après les documents français et américains (p. 530). — E. Gerre : Les Grands Hommes de la France. Hommes de guerre. Montcalm (p. 532). — R. de Gourmont : Les Français au Canada et en Acadie (p. 532). — Rennell Rodd : Frédéric III, le Prince héritier, l'Empereur (p. 533). — Bismarck intime (p. 534).

III. — BULLETIN. — A. Devens : Accord de la science et de la religion (p. 535). — Mme de Witt née Guizot : Du visible à l'invisible, Rêveries consolantes (p. 535). — J. Lefèvre : L'Électricité à la maison (p. 535). — A. Rendée : Mathématiques et Mathématiciens, pensées et curiosités (p. 536). — S. Gambier : Les Poètes de la foi au XIXe siècle (p. 536). — J. Thorel : La Complainte humaine (p. 537). — A. Mars : Tête folle (p. 537). — A. Mars : Quand on conspire !... (p. 537). — A. Mars : Les Deux Pigeons (p. 537). — E. Caro : Variétés littéraires (p. 538). — E. Henneguy : Écrivains francisés, études de critique scientifique (p. 538). — C. Morice : Paul Verlaine (p. 538). — T. Morus : Voyage à l'île d'Utopie (p. 539). — B. de Saint-Pierre : L'Arcadie (p. 539). — E. de Morsiac : Histoire de France racontée à mes enfants (p. 539). — D'Hombres : Histoire populaire de la Révolution française (p. 540). — H. Gautier : Mémorial du Centenaire (p. 540). — Mme Carette née Bouvet : Souvenirs intimes de la cour des Tuileries (p. 541). — Mgr Sauvet : Le Colonel Paqueron (p. 541).

IV. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Beaussire, Baguenault de Puchesse, Wright, Asselineau, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Congrès. — Concours. — Bibliothèques et Archives. — Le Religieux de Saint-Denis. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace. — Allemagne. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Publications nouvelles.

V. — TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS.

VI. — TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS.

VII. — TABLE DE LA CHRONIQUE.

VIII. — TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES.

IX. — ERRATA.

JUL 8 1889

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

1. Histoire de la philosophie. — *Les Problèmes et les Écoles*, par Paul Janet, membre de l'Institut, et Gabriel Séailles, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Ch. Delagrave, p. 393-1084, in-8; l'ouvrage entier : 10 fr. 50.

Philosophie ancienne. — 2. *La Philosophie de Platon*, par Alfred Fouillée, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques et par l'Académie française. T. I : *Théorie des idées et de l'amour;* t. II : *Esthétique, morale et religion platoniciennes.* 2e éd. revue et augmentée. Paris, Hachette, 1888, 2 vol. in-16, 7 fr. — 3. *Études sur le Politique attribué à Platon*, par Ch. Huit. Paris, A. Picard, 1888, in-8 de 95 p., 1 fr. 50. — 4. *La Morale d'Aristote*, par Mme Jules Favre, née Velten. Paris, F. Alcan, 1889, in-16 de 388 p., 3 fr. 50. — 5. *La Morale des stoïciens*, par la même. *Ibid.*, in-16 de ix-382 p., 3 fr. 50.

Philosophie du moyen age. — 6. *La Scolastique et les Traditions franciscaines*, par le R. P. Pr. de Martigné, des FF. m. capucins. Paris, Lethielleux, 1889, in-8 de [x]-vi-544 p., 6 fr.

Philosophie moderne. — Étranger. — 7. *La Philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours*, par Ludovic Carrau, directeur des conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Paris (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*). Paris, F. Alcan, 1888, in-8 de vii-295 p., 5 fr. — 8. *L'Idéalisme en Angleterre au* xviiie *siècle*, par G. Lyon, professeur au lycée Henri IV (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*). Paris, F. Alcan, 1888, in-8 de 481 p., 7 fr. 50. — 9. *Positivismus ac nova methodus psychologica professoris P. Siciliani. Animadversiones criticæ*, auct. Alb. Barberis, c. m. in coll. alberoniano phil. prof. Placentiæ, typis « Divus Thomas », 1887, in-16 de 389 p.

France. — 10. *Pascal physicien et philosophe. Défense de Pascal*, par Nourrisson, membre de l'Institut. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 127 p., 1 fr. — 11. *Philosophie et Philosophes*, par E. Caro, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1888, in-16 de 423 p., 3 fr. 50. — 12. *Mélanges et Portraits*, par le même. *Ibid.*, 1888, 2 vol. in-16 de xv-371 et 334 p., 7 fr. — 13. *La Morale, l'art et la religion, d'après M. Guyau*, par Alfred Fouillée (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*). Paris, F. Alcan, 1888, in-8 de viii-197 p., avec un portrait, 3 fr. 75.

Traductions. — 14. *Critique de la raison pure*, par Emm. Kant, nouvelle traduction française avec avant-propos et notes par F. Picavet, agrégé de philosophie (*Collection historique des grands philosophes*). Paris, F. Alcan, 1888, in-8 de xxxvi-326 p., 6 fr. — 15. *Le Monde comme volonté et comme représentation*, par Arth. Schopenhauer, traduit en français par A. Burdeau (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*). Paris, F. Alcan, 1888, 2 vol. in-8 de xxi-438 et 325 p., 15 fr. — 16. *Pensées et Fragments*, de Arth. Schopenhauer, trad. par le même. 7e *édition*. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*,) Paris, F. Alcan, 1887, in-12 de 231 p., 2 fr. 50. — 17. *Psychologie*, par Ant. Rosmini Serbati, traduit de l'italien sur la nouvelle édition, par E. Segond, professeur de philosophie au collège Stanislas. Tome I. Paris, Perrin, 1888, gr. in-8 de lxxix-436 p., 7 fr. 50. — 18. *De la vie*, par le comte Léon Tolstoï, seule traduction revue, corrigée et annotée par l'auteur. Paris, Marpon et Flammarion, *s. d.* (1888), in-16 de xxi-308 p., 3 fr. 50.

1. — Le *Polybiblion* est un peu en retard avec le gros fascicule qui est venu depuis plus d'un an compléter *l'Histoire de la philosophie* de MM. Paul Janet et Gabriel Séailles. Mais dès sa première apparition, ce livre, écrit sur un plan tout nouveau pour la plus grande utilité des maîtres et des élèves, a été recommandé ici même comme un guide

des plus précieux, en dépit de graves réserves suggérées par certaines tendances doctrinales. Aujourd'hui l'ouvrage entier se trouve un peu partout et, à l'user, il a justifié les éloges, mais aussi les critiques, qui, du reste, sont tombées plus nombreuses et plus graves sur ce deuxième fascicule que sur le premier. Celui-ci ne renfermait que la psychologie, et c'est assurément la partie de l'ouvrage à la fois la plus utile, la plus neuve et la mieux exécutée. On n'a pas trouvé le même mérite de rédaction à la morale, à la logique, à la métaphysique. On leur a reproché, en particulier, de ne pas offrir assez de divisions. Il est certain que plusieurs chapitres sont longs et touffus, à commencer par les deux qui constituent toute la morale et qui, du reste, n'en font qu'un, n'ayant que ce seul thème fort complexe : « le problème moral. » L'inconvénient est réel, sans qu'il faille, je crois, en faire un grief sérieux aux auteurs. Le sujet même portait avec lui cette complexité, et plus d'analyse était parfois impossible ou du moins bien difficile. Il y a lieu, malheureusement, d'adresser à ce complément d'un livre indispensable des reproches d'un autre ordre et bien autrement graves. La doctrine est toujours et plus que jamais diminuée. Le *diminutæ sunt veritates a filiis hominum* pourrait servir de devise aux deux nouveaux historiens de la philosophie. Quelle est ici, par exemple, la conclusion de l'histoire de la morale ? Les deux tendances de la vie humaine vers le bonheur et vers la vertu restent sans conciliation qui vaille ; on croit sauver l'idée du devoir, mais sans lui donner de base. On peut être moins alarmé des résultats, assez vagues d'ailleurs, de l'histoire des problèmes de logique : universaux, théorie du syllogisme, induction. Mais l'histoire raisonnée de la métaphysique aboutit à une indécision funeste entre l'unité de substance, qu'on est tout près de proclamer, et les droits de l'existence individuelle, qu'on ne voudrait pas sacrifier. Que dire de la théodicée, où l'on espérait voir sauvegarder par M. Paul Janet les principes traditionnels du spiritualisme ? Hélas ! Aboutir, sur la question divine, à une vague conciliation du théisme et du panthéisme, et sur la vie future, à l'espoir non moins vague d'une immortalité qui serait personnelle sans être individuelle (*sic*), est-ce garder seulement un reste de vrai spiritualisme ? — Ces observations graves s'adressent aux conclusions doctrinales des deux auteurs. Elles laissent leur mérite propre, et un mérite très élevé, à la partie narrative et analytique, qui constitue le fond de leur travail, soit dans chaque partie de la philosophie traitée historiquement, soit dans l'*Histoire des écoles* qui termine l'ouvrage.

2 et 3. — Passons à l'histoire spéciale de la philosophie ancienne, et signalons avant tout la réédition du beau travail de M. A. Fouillée sur *la Philosophie de Platon,* publié il y a vingt ans, en deux forts volumes in-8, et qui en fournira trois ou quatre de petit format. Nous n'en avons

encore que deux, qui renferment toute « l'explication de la philosophie platonicienne, » plus deux livres de « l'histoire du platonisme. » Il y a lieu de regretter, sans y attacher trop d'importance, l'irrégularité matérielle de ce partage. Dans l'édition de 1869, le premier volume offrait, en dix livres, l'étude complète de Platon ; le second donnait, en cinq livres, l'histoire du platonisme et, de plus, une sorte de reconstruction, en deux livres, de cette grande philosophie. Dans la nouvelle édition, non seulement l'histoire commence au dernier tiers du second volume, en dépit du titre, mais encore elle ne se distingue plus de ce qui la précède, par une nouvelle série numérique de livres. Autre irrégularité : le livre VII a été coupé en deux (VII et VIII), ce qui importe assez peu ; mais il fallait, dès lors, changer (t. I, p. 307) le titre du nouveau livre VIII, réduit à un seul chapitre, en supprimant la partie de ce titre qui se rapporte aux deux chapitres suivants, devenus un livre particulier, sans doute parce qu'ils sont passés au second volume.

Ce sont là de pures minuties, mais que j'ai voulu noter précisément parce qu'elles déparent toujours un peu une œuvre considérable et qui restera. M. Ch. Lévêque, rapporteur du concours de l'Académie des sciences morales et politiques, jugea dès la première heure ce travail comme on doit le juger encore. « L'ouvrage, disait-il, est composé avec beaucoup d'art. Toutes les parties en sont fortement coordonnées autour d'un centre unique ; et ce centre, c'est la théorie des idées de Platon. Point de digressions, aucun hors-d'œuvre. Le style est plein, ferme, juste, toujours grave, parfois élevé et même éloquent... [L'auteur] possède une science complète et profonde de la matière : les textes, qu'il semble savoir par cœur, obéissent sans effort à son appel et viennent docilement se ranger à leur place dans le cadre immense de l'ouvrage.» La critique principale qui vient tempérer ces magnifiques éloges, c'est que, dominé par ses idées personnelles, l'historien du platonisme plie quelquefois à son gré et « interprète arbitrairement les doctrines qu'il expose et qu'il apprécie. » Ce défaut a été senti de plus en plus depuis la première apparition de l'ouvrage, et M. Fouillée est toujours suspect aux esprits sévèrement exacts de tirer à lui les systèmes, de solliciter les textes et « d'accoucher » les grands philosophes au lieu de les interpréter avec une fidélité scrupuleuse. Mais, dans ce grand et beau livre, il n'est que juste de reconnaître, à côté d'interprétations supérieures parfois contestables, un travail d'exégèse sur les parties difficiles de l'œuvre de Platon, discutable encore sans doute, mais très digne d'attention.

Les changements apportés à cette édition nouvelle ne sont pas fort nombreux et surtout n'atteignent jamais le fond de l'interprétation générale, maintenue en son entier en face de bien des contradictions. Parmi les additions importantes, je signalerai un appendice sur le *Par-*

ménide, placé à la fin du second volume, et dirigé surtout contre M. Waddington ; parmi les améliorations, la refonte du chapitre sur « l'immortalité » (t. II, p. 235), pour laquelle l'auteur a naturellement profité de son édition du Phédon. Il y aura lieu de revenir sur l'ensemble de l'ouvrage quand l'impression en sera terminée. Les dernières pages surtout, les plus personnelles, intéresseront notre curiosité par les modifications qui pourront bien y être introduites.

— C'est un des caractères frappants de la « critique platonicienne » de M. Fouillée, d'être conservatrice et de s'opposer vivement à l'exégèse allemande, qu'il accuse de déclarer apocryphe tout ce dont elle n'a pas su saisir le sens. Un autre platonisant, M. C. Huit, très au courant des travaux d'outre-Rhin, très en garde contre l'hypercritique, mais moins porté que M. Fouillée à trouver partout des points de raccord et de vagues conciliations, arrive à d'autres conclusions que lui. Dernièrement encore, il vient de soutenir la non-authenticité du *Politique,* comme il avait fait précédemment de quelques autres dialogues attribués à Platon. Profitant des arguments négatifs produits par divers critiques, mais y mettant aussi beaucoup du sien, il fait valoir de nombreuses incohérences de forme et de fond qui écartent le *Politique* de l'œuvre de Platon, pour le rapporter à une époque inférieure et à un disciple en partie dévoyé. Il ne m'appartient que de recommander aux vrais juges cette savante dissertation, comme une étude très attentive du *Politique* et un sévère examen des interprétations qu'il a reçues.

4 et 5. — Les deux volumes publiés l'an dernier par Mme veuve Jules Favre sur *la Morale d'Aristote* et *la Morale des stoïciens* (ainsi qu'un autre sur *la Morale de Socrate*, déjà signalé dans le *Polybiblion*), ne sont pas des œuvres d'érudition et de discussion. Ce sont des anthologies, des séries de textes bien choisis, méthodiquement classés, et reliés entre eux par quelques développements propres à l'auteur. Dans chaque volume, des divisions nettement établies, par parties, chapitres et paragraphes, permettent de se diriger dans les recherches particulières et de trouver vite ce qu'on désire sur tel ou tel point de morale. Ces deux volumes peuvent donc être utiles soit à étudier de suite les deux principales doctrines morales de l'antiquité, soit à cueillir la fleur de ces vénérables leçons pour son bien ou pour l'instruction des autres. Les extraits d'Aristote sont de la traduction de Thurot pour *le Politique* et *la Morale à Nicomaque;* pour les autres ouvrages utilisés, de la traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire. Mme Favre n'indique pas les noms des traducteurs d'Épictète, de Sénèque, de Marc-Aurèle, etc., à qui elle a emprunté la version des fragments coordonnés dans sa *Morale des stoïciens;* partout elle m'a paru satisfaisante, et l'ensemble des citations et des commentaires, dans ces deux volumes, est d'une lecture fort aisée.

Je ne sais au juste l'usage auquel ils sont destinés plus particulièrement dans l'esprit de l'auteur. Si c'est à l'éducation des jeunes filles, comme sa position peut le faire croire, il y aurait beaucoup à dire sur le fruit qu'on peut en attendre de ce côté et sur la place relative qu'on peut leur y faire. Je suis heureux de dire du moins qu'on n'y voit nulle part cette hostilité contre le christianisme qui se montre aujourd'hui dans beaucoup de livres scolaires. Pourtant l'auteur énonce, dans la préface de *la Morale des stoïciens*, des formules fort suspectes sur « l'inspiration divine » des philosophes anciens, sur les « esprits étroits qui les écartent, » sur l'inertie des âmes timides, qui attendent la grâce, etc. Elle finit par dire que les vrais stoïciens et les vrais chrétiens « sont faits pour se rencontrer et s'entendre dans une commune vénération de l'âme humaine et de la loi morale, dans une égale soumission à Dieu et dans une même charité pour les hommes. » On peut donner à cette phrase un sens acceptable ; malgré tout, on garde quelque crainte sur la portée des rapprochements parfois établis dans ce volume entre les textes des saints livres et ceux des philosophes stoïciens.

6. — Le savant travail consacré à quatre docteurs de l'École par le R. P. de Martigné, sous ce titre : *La Scolastique et les Traditions franciscaines*, a un but pratique. L'auteur, qui est capucin et qui a enseigné la philosophie dans des écoles de son ordre, a constaté que la tradition franciscaine y avait été çà et là plus ou moins interrompue, et il travaille à la renouer. Des quatre grands docteurs de l'ordre séraphique, le plus ancien, Alexandre de Halès, qui peut être regardé comme le maître d'Albert le Grand et de saint Thomas lui-même, et le plus autorisé, saint Bonaventure, docteur de l'Église universelle, ne sont pas strictement suivis, sans doute parce que leur doctrine n'est pas renfermée dans une somme doctrinale, complète, méthodique et facilement accessible. Il faut en dire autant de Richard de Middletown, aujourd'hui bien oublié. Quant à Duns Scot, les conventuels et les observantins lui ont donné une préférence trop exclusive sur les précédents. Les capucins avaient raison de lui préférer saint Bonaventure, bien moins différent de saint Thomas. Mais diverses causes les ont amenés d'abord à exagérer la ressemblance des deux maîtres, et depuis à négliger pour l'Ange de l'école leur Docteur séraphique. Le P. de Martigné tient qu'il est urgent de revenir pratiquement aux traditions domestiques dans l'enseignement philosophique et théologique, mais en préférant, sur la plupart des points controversés, les trois vieux maîtres à Duns Scot, novateur en partie mal inspiré. Il veut même y aider par un vaste travail déjà prêt, où, sur chaque grande question métaphysique ou morale, on verra se développer parallèlement, en quatre colonnes, les solutions des quatre docteurs franciscains. Des notes éclairciront au besoin les textes ;

Alexandre de Halès en particulier y sera souvent interprété par Albert le Grand et saint Thomas : ce qui amènera, dans une juste mesure, la conciliation, non seulement des écoles franciscaines entre elles, mais de la tradition franciscaine avec celle des thomistes. Ce travail est-il d'une exécution aussi facile que l'auteur le croit? et produirait-il tous les fruits qu'il en attend? Je ne sais, mais le spécimen qu'il en donne, sur l'union de l'âme et du corps, fera désirer vivement à tous les amis de la scolastique sa publication intégrale.

Ils trouveront, dès à présent, autant de plaisir que d'instruction solide dans les études spéciales consacrées par le P. de Martigné à chacun des quatre grands docteurs franciscains, études dont l'ensemble constitue un apport très considérable à l'histoire, trop peu étudiée jusqu'ici, de la philosophie et de la théologie du moyen âge; l'auteur s'occupe des deux sciences, tout en insistant le plus souvent sur les questions philosophiques. La vie de ces vénérables maîtres, les influences qu'ils ont subies ou exercées, leurs doctrines personnelles, leurs succès et leurs revers, l'autorité respective qu'ils ont reçue dans l'Église, tout cela est traité sans préoccupation littéraire, mais avec une admirable clarté didactique et une grande sûreté d'information. Tel épisode, par exemple celui qui concerne la question de l'unité ou de la pluralité des formes dans le composé humain (p. 175-248), forme un chapitre neuf et capital d'histoire doctrinale. Le livre entier sera un service de premier ordre rendu aux études de philosophie traditionnelle.

7. — La philosophie anglaise est l'objet de deux beaux volumes, dont s'est enrichie l'an dernier la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* de la librairie F. Alcan. Le premier en date, et le plus recommandable par son objet et ses visées, sinon par sa vigueur et par sa nouveauté, c'est *la Philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours*, par M. Ludovic Carrau, dont l'école spiritualiste déplore la perte récente. Ce travail prête à une critique littéraire, suggérée déjà par un début trop brusque, sans introduction historique, et confirmée par la lecture de ses neuf chapitres et de sa conclusion purement dogmatique. Ce n'est vraiment pas là une histoire de la théodicée en Angleterre; ce sont des études sur la partie religieuse des principales philosophies écloses chez nos voisins d'Outre-Manche depuis Locke jusqu'à Herbert Spencer. Mais ces études sont consciencieuses et aucun maître, aucun étudiant sérieux, ne regrettera le temps qu'il aura mis à les lire. Le XVIIIe et le XIXe siècles s'y partagent inégalement le terrain. Berkeley et Hume fournissent les chapitres les plus étendus et les plus fouillés de la première période; entre le religieux idéaliste et le hardi sceptique se placent le théologien Butler et Bolingbroke, type assez vulgaire de ceux qu'on appela les « déistes. »

Notre siècle est représenté par ces noms qui prennent plus de place et qui marquent d'eux-mêmes le progrès dans la voie du naturalisme ; Hamilton, Stuart Mill, H. Spencer. M. Ludovic Carrau a joint à ces Anglais un Américain moins illustre, qui a essayé de concilier ou plutôt de fondre ensemble, dans sa métaphysique, la transcendance et l'immanence de Dieu. Le laborieux critique a mis beaucoup de clarté et même beaucoup d'intérêt dans ses analyses; contrairement à l'usage qui prévaut généralement aujourd'hui, il a fait une large part à la critique, à une critique qu'on pourra trouver (il le dit lui-même) lente et minutieuse, par excès de scrupule. Ce n'est pas là matière à reproche; ce maître regretté avait raison de penser que « l'histoire qui n'aboutit pas à juger n'est pas digne d'occuper un philosophe. » Ses jugements et sa conclusion sont toujours ceux d'un spiritualiste fidèle à la grande tradition française; et par là son livre, tout en complétant l'*Histoire de la philosophie en Angleterre* de Ch. de Rémusat, restera comme un travail de défense de la religion naturelle contre l'agnosticisme de notre temps. On peut désirer une apologie plus vigoureuse et plus inspirée que celle-là, mais ce n'est pas une raison pour en méconnaître le mérite et l'utilité.

8.—Il y a plus d'originalité dans le bel ouvrage de M. Georges Lyon sur *l'Idéalisme en Angleterre au* XVIIIe *siècle.* Le jeune et brillant professeur est un partisan déclaré du système idéaliste, qui lui paraît avoir acquis, dans notre siècle, un succès presque définitif, et dont il entrevoit la conciliation avec l'hypothèse du monisme matérialiste, qui semble en être la contradiction. Cette préoccupation doctrinale très marquée s'unit à une érudition historique et littéraire très réelle, et par là l'œuvre comptera comme document d'un ordre élevé pour ceux mêmes qui en accepteront le moins l'esprit et les tendances. — Elle intéresse avant tout la philosophie française, parce que l'auteur a vu et longuement étudié en France les origines de l'idéalisme anglais. Après une introduction, où l'on remarquera un essai de conciliation entre l'idéalisme et le dogme chrétien, le premier chapitre cherche et trouve, dans Descartes, des « virtualités monistes » inconscientes; mais que ne découvre-t-on pas avec la « maïeutique » mise à la mode depuis quelques années dans les études de cet ordre? Le chapitre sur Malebranche est bien autrement étendu et approfondi; dans l'œuvre du grand oratorien, M. Lyon trouve tout « équilibré, harmonieux, uni et continu ; » c'est peut-être en y mettant du sien; mais cette étude n'en est pas moins forte et pénétrante. — Il y a encore plus de nouveauté, sinon plus d'intérêt, dans l'analyse des œuvres de philosophie anglaise qui forment, au jugement du critique, la transition entre les germes idéalistes nés en France, et leur dernier épanouissement dans le phénoménisme de Hume. Il aborde ainsi l'*Essai sur la raison,* de Bur-

philosophie, sur la *Religion naturelle,* de M. Jules Simon, sur le fameux *Rapport* de 1867 de M. Ravaisson, sur la philosophie du P. Gratry. C'est une vraie bonne fortune d'entendre juger ces maîtres par un de leurs pairs, avec un goût littéraire et une grâce sympathique, qui laisse place à des critiques fines et quelquefois profondes. C'est, ce me semble, avec moins de compétence que l'éminent écrivain parle de la philosophie de saint Thomas et de *la Cité de Dieu* de saint Augustin, même avec le secours de M. Charles Jourdain pour l'un, et de M. Émile Saisset pour l'autre. Mais il retrouve tous ses avantages dans ses deux études exquises, que je me reprocherais de ne pas signaler, quoiqu'elles touchent à peine à la philosophie, sur Mme Swetchine et Frédéric Ozanam. Il y a pourtant un morceau qui domine tout le reste et qui suffirait au succès de ce volume, c'est l'article si remarqué à sa première apparition dans la *Revue des Deux Mondes : Comment les dogmes finissent et comment ils renaissent.* Il était impossible de mieux démêler, dans le mouvement négatif de la pensée contemporaine, l'éclipse apparente et le retour spontané des indestructibles vérités de la *philosophia perennis.*

De ce beau travail il est naturel de rapprocher l'article qui ouvre le premier volume des *Mélanges et Portraits,* « souvenirs d'un enseignement à la Sorbonne. » L'œuvre imprimée de M. Caro est surtout destructive ; mais dans ses cours publics il avait travaillé, vingt ans durant, à déblayer et à affermir les bases de la grande philosophie spiritualiste à laquelle il est resté obstinément fidèle jusqu'à la fin. Il serait douloureux qu'il n'en restât que ce résumé de quelques pages ; excellent morceau d'ailleurs, plein de saveur et d'intérêt. Ne suivons pas ici, mais engageons tout ami des études philosophiques à suivre M. Caro dans ses excursions sur l'hérédité psychologique, avec MM. Ribot, de Candolle et autres ; sur la psychologie de la peur, avec M. Mosso (de Turin) ; sur la responsabilité dans le rêve, avec M. F. Bouillier ; sur la solidarité morale, avec M. H. Marion ; sur les idées épicuriennes touchant la mort, avec M. Guyau ; sur le génie dans l'art, avec M. G. Séailles ; sur les causes finales, avec M. Paul Janet ; sur la parole intérieure, avec M. V. Egger, etc. Sur presque tous ces points, mes humbles articles du *Polybiblion* se sont rencontrés avec les brillantes études de M. Caro, et quelque modestie que m'impose une telle comparaison, j'avoue que j'ai été heureux d'y retrouver souvent — mais combien fortifiées et mises en valeur ! — mes louanges et mes critiques.

Le second volume des *Mélanges et Portraits* renferme des études à la fois morales, littéraires et philosophiques, c'est-à-dire merveilleusement appropriées à ce genre de critique délicate et pénétrante où excellait M. Caro. Il suffira d'indiquer quelques sujets pour en donner appétit aux lecteurs : Histoire d'une âme sincère, Maine de

Biran ; — l'Esthétique d'un homme de goût, qui ne se piquait pas d'esthétique, Viltet ; — l'Esprit du XVIIIe siècle et celui de son juge rigide, D. Nisard ; — la Querelle des anciens et des modernes et le livre de Rigault ; — Un Poète inconnu, Maurice de Guérin ; — Un Moraliste inédit, Doudan ; — le Journal d'un rêveur, Amiel ; — les Pensées d'un solitaire, l'Abbé Roux, etc. Pour un ami des bonnes lettres et de la saine philosophie, cette lecture sera tout plaisir et tout profit ; un chrétien sévère pourra n'être pas toujours pleinement satisfait, mais il sera édifié souvent et jamais scandalisé.

13. — Au contraire, quelle douloureuse impression doit produire sur toute âme religieuse le livre, un peu biographique, beaucoup plus analytique et doctrinal, de M. A. Fouillée, sur un jeune et brillant philosophe qui fut son disciple et son gendre! *La Morale, l'art et la religion d'après M. Guyau*, étant une analyse d'œuvres trop connues, il ne s'agit pas ici d'analyser ce livre, qui restera comme un document important pour l'histoire de la philosophie contemporaine. M. Fouillée présente un tableau saisissant, quoique flatté, de *la Morale sans obligation ni sanction*, des *Problèmes de l'esthétique contemporaine*, de *l'Irréligion de l'avenir*, etc. En étudiant avec lui ces œuvres d'un talent puissant mais dévoyé, on en voit bien l'enchaînement, l'unité, l'originalité réelle ; c'est à d'autres qu'il faut en demander le contre-poison. Les chapitres consacrés aux *Vers d'un philosophe* et aux vues de Guyau sur l'éducation sont particulièrement curieux ; on pourra s'étonner, par exemple, d'y voir traiter l'hypnotisme de moyen pédagogique. Mais il y avait « du rêve » dans Guyau ; malgré le caractère rigoureusement négatif de sa métaphysique, son âme naturellement élevée n'a-t-elle pas entrevu une sorte d'immortalité ? Il n'était pas allé plus loin dans la voie de l'espérance, lorsque la mort a terminé sa longue agonie le jour du vendredi-saint de l'année dernière ; il avait trente-trois ans! Durant les derniers jours du pauvre phtisique, « à voir cette figure aux nobles traits tout empreints de pensée, et dont la souffrance même n'avait pas altéré la douceur sereine, à voir la mère en pleurs aussi pâle que son fils, on songeait malgré soi à quelque image du Christ descendu de la croix. » Ainsi parle le biographe. Hélas ! et la croix ne protège pas la tombe où le cadavre de Guyau fut déposé sans prière le matin de Pâques, « à l'heure où les croyants célébraient par toute la terre l'espoir de la délivrance finale et le pardon tombé du haut d'une croix sur les hommes ! »

14-16. — Comme par le passé, je joins aux livres relatifs à l'histoire de la philosophie, les traductions d'ouvrages philosophiques célèbres ; il est clair, en effet, que ces traductions, tout en rappelant l'attention sur des systèmes plus ou moins sujets à controverse, ne doivent guère ici nous préoccuper qu'en elles-mêmes, comme interprétation et vul-

garisation d'œuvres déjà connues, jugées et classées. — Par exemple, il n'y a pas lieu d'examiner la *Critique de la raison pure* à l'occasion de la traduction nouvelle que vient d'en donner M. Picavet ; mais il faut dire ce que nous devons à ce traducteur. C'est d'abord un système plus rigoureux dans la version d'un texte difficile. L'allemand de Kant est traité par lui comme pourrait l'être le grec d'Aristote ou de Platon : les termes techniques de l'original sont placés souvent entre parenthèses dans le texte français ; les obscurités sont éclaircies brièvement dans des notes, où la traduction latine de Born, la traduction anglaise d'Abbot, la traduction française de Jules Barni, sont souvent citées et discutées. Cette dernière, en particulier, est parfois accusée de manquer de précision. Les additions les plus importantes de M. Picavet consistent en notes développées, renvoyées à la fin du volume, et consacrées, soit à rapprocher la morale de Kant de ses antécédents, soit surtout à indiquer les rapports mutuels des diverses œuvres morales du philosophe prussien, et le meilleur ordre à suivre dans leur lecture. Il faut signaler encore, comme un excellent morceau, l'avant-propos « sur la philosophie de Kant en France, de 1773 à 1814. » On croit, ou peu s'en faut, que le kantisme n'a été bien connu chez nous que depuis Cousin. M. Picavet nous montre, au contraire, qu'il préoccupa fort la génération précédente, et fournit, à ce sujet, une série de témoignages et de faits, la plupart peu connus, où brillent non seulement les noms de Villers, de Gérando, de Mme de Staël, mais encore ceux de l'abbé Grégoire, de Siéyès, de B. Constant, de Fr. de Neufchâteau, de Stapfer, etc.

Comme M. Picavet a voulu remplacer, pour *la Raison pratique* de Kant la traduction épuisée de J. Barni, M. Burdeau, déjà connu par d'excellentes versions de plusieurs ouvrages de Schopenhauer, a cru devoir y joindre l'œuvre capitale de ce philosophe, malgré la traduction française publiée naguère par M. J.-A. Cantacuzène. Son éditeur l'a demandé peut-être. Il était naturel que la librairie Félix Alcan fît entrer *le Monde comme volonté et comme représentation* dans sa collection, déjà fort riche, des œuvres de Schopenhauer, traduites en français : *la Quadruple Racine du principe de la raison suffisante* (trad. Cantacuzène) ; — *Aphorismes sur la sagesse dans la vie* (trad. id.) ; — *le Fondement de la morale* (trad. Burdeau) ; — *Essai sur le libre arbitre* (trad. Sal. Reinach). J'ai annoncé en son temps la première traduction française du grand ouvrage sur *le Monde comme volonté ;* il est inutile de dire que celle-ci ne lui est pas inférieure. Il y a même, je crois, dans la langue et le style de M. Burdeau, un degré supérieur de précision, de vigueur et de clarté. Certaines parties de l'œuvre étrange et bizarre de Schopenhauer se prêtent d'elles-mêmes au relief et à la netteté que le français demande ; mais les pages fondamentales offrent des

difficultés graves qui requièrent un esprit pénétrant et une main habile, pour être transportées heureusement dans notre langue. M. Burdeau a déjà fait ses preuves. Cette fois, il a eu des aides, mais dignes de lui, MM. P. Dubuc et Blerzy, ce dernier, mort à vingt-deux ans, lorsque le second volume de l'ouvrage n'était encore arrivé qu'à son milieu. Ce volume devait être le dernier : il a paru, sans doute, que les nombreux appendices au système (renfermé tout entier dans le premier tome), dépassaient les justes limites, et nous n'en aurons la fin que dans le tome troisième, qui est sous presse. Même partagée en trois volumes, la traduction de M. Burdeau coûtera moins cher que celle de M. Cantacuzène. Ce sera une raison, sans compter sa supériorité réelle, pour la faire entrer de préférence dans les grandes bibliothèques et dans le cabinet de travail des hommes voués à l'étude des systèmes philosophiques modernes. Il est inutile de dire que sa place n'est que là ; il serait insensé de conseiller aux esprits inexpérimentés une œuvre aussi difficile à saisir que fausse dans sa doctrine et funeste dans son esprit, sans compter qu'elle abonde en erreurs de fait et d'interprétation dans ses nombreuses excursions sur le domaine de la foi chrétienne et de l'histoire religieuse.

C'est avec les mêmes réserves qu'on doit signaler les *Pensées et Fragments* de Schopenhauer, traduits aussi par M. Burdeau, et dont la septième édition paraît à la même librairie. Ce succès n'a rien de surprenant : outre la vogue littéraire faite au pessimisme par beaucoup d'écrivains contemporains, jamais le génie paradoxal, mais subtil et hardi du philosophe de Leipzig, jamais sa vive allure, plus française qu'allemande, n'ont mieux paru que dans ces fragments sur « les douleurs du monde, » « l'amour, » « la mort, » « l'art et la morale. » La biographie de Schopenhauer, placée en tête, avec des extraits de sa correspondance, est encore un morceau fort curieux. Tout cela peut, d'ailleurs, se lire sans effort et séduire même des esprits entièrement étrangers à la métaphysique de l'auteur et à toute autre métaphysique. On me dira que c'est un danger de plus, eu égard à l'immoralité, à l'impiété essentielle de la doctrine : c'est précisément ce que je pense.

17. — Tandis que les noms de Kant et de Schopenhauer sont chez nous presque populaires, celui de Rosmini est presque inconnu dans le monde laïque. Il faut d'autant plus remercier M. Segond, professeur de philosophie au collège Stanislas, de nous révéler l'un des meilleurs traités du grand philosophe italien, sa *Psychologie*. Notez, d'ailleurs, que ce grave et religieux traité, prodigieusement en avance sur ce que produisait à la même époque le spiritualisme français, unit la métaphysique la plus austère à la recherche expérimentale la plus curieuse et la plus hardie. C'est vraiment, comme dit le traducteur,

« l'ancienne psychologie conciliée avec la nouvelle, et les principes du spiritualisme en quelque sorte rajeunis. » Que cette conciliation, que ce rajeunissement soient irréprochables et définitifs, c'est une autre question ; malgré son admiration bien légitime pour Rosmini, M. Segond lui-même ne le prétend pas. Ce volume venait à peine de paraître lorsqu'un acte authentique du Saint-Office a frappé le système de Rosmini de censures graves et trop justifiées, dont plusieurs atteignent plus ou moins, sinon le texte, au moins le sens de sa *Psychologie*. Est-ce une raison pour proscrire ce savant traité ? Ne soyons pas plus sévères que Rome qui, en frappant plusieurs points de la doctrine de Rosmini, n'a pas interdit ses livres. Ne confions pas celui-ci aux novices qui cherchent un guide absolument sûr dans les études psychologiques ; mais conseillons-le hardiment et aux maîtres chrétiens qui sauront écarter l'erreur, en faisant leur profit de la part bien autrement riche de vérité qui recommande ce beau livre, et aux philosophes indépendants de toute nuance, qui devront y reconnaître au moins l'originalité profonde et la vigueur de pensée d'un prêtre pieux, d'un fondateur d'ordre. Ce premier volume ne renferme que la première partie de la psychologie rosminienne : la nature de l'âme, y compris son union avec le corps et leur « influx » réciproque. La seconde, qui traite du développement de l'âme, et où Rosmini a devancé les travaux contemporains sur la psychologie comparée et la psychophysique, paraîtra sous peu, espérons-le bien. M. Segond, non content de traduire en excellent français l'italien un peu rude de Rosmini, a mis en tête de ce premier volume, après un avant-propos qui n'a que le défaut d'être trop court, deux importantes introductions empruntées à Rosmini lui-même, savoir les principes fondamentaux de son système (surtout de son idéologie), et la « préface de ses œuvres métaphysiques ; » il a mis à la fin, à titre d'éclaircissement, des fragments empruntés à divers ouvrages de son auteur. Qu'il me permette de lui demander, pour son second volume, deux additions qui me semblent aussi nécessaires l'une que l'autre, quoique pour des motifs divers : 1° une notice bibliographique et littéraire complète et exacte sur ce livre ; 2° une reproduction de la censure romaine du 14 décembre 1887, ou au moins de la partie de cette censure qui regarde la pure philosophie. — Au moment où je corrige les épreuves de cet article, le second volume est en vente, sans m'être encore parvenu ; j'espère pouvoir en parler ici à bref délai.

18. — Le livre *De la vie* et la morale mystique du comte Tolstoï n'étant pas encore entrés dans l'histoire, j'aurais dû peut-être en renvoyer la mention à ma prochaine revue de philosophie. Mais on cherchera dans ce livre beaucoup moins une doctrine, un enseignement d'école, qu'une pensée individuelle et l'explication de la singu-

lière évolution morale et religieuse d'un génie étrange, du premier écrivain russe de ce temps ; il a donc un intérêt biographique encore plus que philosophique. Il est pourtant dominé et animé d'un bout à l'autre par une idée puissamment conçue et mise en un relief très vigoureux : c'est que la vie propre de l'homme, loin d'être la vie animale, est en contradiction avec elle. Les philosophes de l'empirisme, que Tolstoï appelle « scribes et pharisiens, » ont vainement cherché l'explication du mystère de l'homme dans la vie qui lui est commune avec la bête. La vraie explication, que les grandes religions seules ont enseignée, est au contraire dans la vie supérieure, qui se dégage peu à peu de la vie animale comme la plante sort de la graine. Cette vie consiste dans l'obéissance à la raison, à la conscience réfléchie, au bien sans limites de temps ni d'espace, dans le renoncement complet au « bien de l'individualité animale. » On voit l'excès d'une doctrine plus bouddhiste que chrétienne, quoiqu'elle se réclame souvent des leçons de l'Évangile. C'est une façon radicale mais chimérique de résoudre la contradiction de l'homme, que d'anéantir en lui la vie individuelle pour l'absorber dans l'amour absolu et le dévouement universel. La religion que Tolstoï invoque si souvent a une solution moins violente, mais seule logique et pratique : elle enseigne que la lutte de nos tendances opposées doit être réglée ici-bas par la conscience morale, avec la foi et l'espérance de leur conciliation dans une existence ultérieure. L'absence de toute croyance positive à l'immortalité personnelle est le vice irrémédiable du mysticisme de Tolstoï. Il proclame la permanence de la vraie vie, il nous montre l'action des hommes morts persévérant dans le monde... Belles images, et qui ont leur vérité, mais impuissantes à gouverner notre conduite. Vouloir régler l'homme en lui enlevant son moi, l'obliger au renoncement absolu sans compensation personnelle, rêve sublime peut-être, mais rêve assurément ! C'est le sort de toute morale séparée d'une ferme croyance à la sanction divine, de n'échapper à l'eudémonisme vulgaire que pour se précipiter dans un stoïcisme ou un ascétisme inaccessible à la faiblesse humaine.

LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

Cours élémentaire d'apologétique chrétienne, par Mgr RUTTEN, vicaire général de Mgr l'évêque de Liège. 4e édition. Bruxelles et Paris, Palmé, 1886, in-12 de XIV-537 p., 4 fr.

Les Promesses divines à travers les siècles, par le même. Liège, Dessain, s. d. (1888), in-8 de III-493 p.

Cours d'apologétique chrétienne, *ou Exposition raisonnée des fondements de la foi.* par le P. W. DEVIVIER, de la Compagnie de Jésus. 5e édition revue et augmentée. Paris, Lille, Tournai, Retaux-Bray, 1889, in-8 de XIV-464 p., 3 fr. 50.

Jésus-Christ principe et fin de toutes choses, par l'abbé V. Guilmot. Paris, Palmé, 1887, 2 vol. in-8 de 345 et 349 p.

La Belgique tient honorablement sa place dans l'apologétique contemporaine. Les noms du cardinal Dechamps, du chanoine Van Weddingen et du P. Schouppe sont connus partout où l'on s'intéresse à la littérature religieuse. Quant aux nouveaux apologistes que je présente ici au lecteur, le succès de leurs livres est une première garantie de leur valeur : le cours d'apologétique de l'un est à sa quatrième édition depuis 1879, et celui de l'autre en a cinq depuis 1884. Les deux cours se ressemblent si fort qu'il n'est pas facile d'indiquer leurs traits distinctifs. Nés l'un et l'autre dans une chaire professorale et destinés à des élèves de collège et de petit séminaire, ils rendront service, par le temps d'ignorance religieuse qui court, à d'autres classes de lecteurs encore. Le plan est à peu près le même dans l'un et dans l'autre ; des preuves de la religion naturelle on passe à la démonstration de la religion révélée, puis, à un aperçu de l'histoire de l'Église catholique et des bienfaits que lui doit la civilisation. Mgr Rutten a donné à son cours la forme du catéchisme : il procède par demandes et par réponses, et cette forme un peu sèche semble cependant concorder avec les qualités essentielles de l'ouvrage, qui sont la clarté, la précision, l'exactitude, la rigueur logique. L'éloquence n'a pas à s'y déployer, mais l'élégance n'en est pas bannie. Mgr Rutten appartient, en apologétique, à l'école que M. l'abbé de Broglie appelle conservatrice : il défend l'authenticité du Pentateuque par les arguments traditionnels, et ne recule pas devant la vieille hypothèse que les huit derniers versets du Deutéronome auraient pu être écrits par Moïse lui-même. Au bas des pages, une riche collection de notes substantielles et d'intéressantes références bibliographiques nous montrent que l'auteur est parfaitement au courant de la « littérature » de son sujet, et qu'il sait en faire le meilleur usage.

— L'autre livre de Mgr Rutten : *Les Promesses divines de l'Église à travers les siècles,* a été inspiré, nous apprend l'auteur, par la lettre de Léon XIII sur l'importance des études historiques. Ce n'est pas qu'il sorte du domaine de l'apologétique populaire, où il plaît à l'auteur de se confiner. Il comprend deux parties : la première, qui répond directement au titre du livre, raconte en une série de chapitres courts, mais substantiels et pleins de vie, les merveilles réalisées par l'Église depuis sa fondation jusqu'au règne de Léon XIII; l'autre, qui est comme une continuation du *De mortibus persecutorum* de Lactance, nous montre *Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces*, depuis le jour où il frappa les Juifs déicides jusqu'à celui où sa justice atteignit le czar Alexandre II, le bourreau de la Pologne. Nous avons là une rapide revue de l'histoire de l'Église envisagée par ses côtés les plus dramatiques, et

présentée au lecteur dans une suite de tableaux saisissants. Quelques récits seraient à remanier au point de vue des récents progrès de la science historique : ainsi, après le livre de M. Hagenmayer, ce n'est plus à Pierre l'Ermite, mais à Urbain II que revient l'honneur de l'initiative de la première croisade. Il y aurait aussi, lors d'une nouvelle édition, quelques inadvertances à corriger : Otton III a été confondu avec Otton I (p. 96), Alexandre Sévère placé à tort parmi les persécuteurs (p. 331), Pierre le Cruel renvoyé au XIIe siècle (p. 399). Ces menues critiques montrent que j'ai lu attentivement le livre, et, je dois l'avouer, ç'a été pour moi une lecture pleine de charmes.

— Du cours du P. Devivier, je n'ai pas beaucoup à dire, parce que la seconde édition a été l'objet, ici même (t. XLIX, p. 232), d'une appréciation élogieuse que j'aime à ratifier, et que l'espace dont je dispose ne me permettrait pas d'exposer avec détail les perfectionnements dont il a été l'objet. Qu'il me soit seulement permis de signaler, dans la cinquième édition, un plan synoptique du cours entier, placé en tête de l'ouvrage, et qui, comme moyen mnémonique, doit rendre des services dans l'enseignement. Une note à la fin du volume nous apprend d'autre part qu'une série de questions comprenant toute la matière du cours, et destinée à en faciliter l'étude, a été imprimée à part. Voilà d'heureuses innovations. Si le P. Devivier, à l'occasion d'une sixième édition, veut donner ces questions dans le volume lui-même, et s'il ajoute à son livre un chapitre final destiné à orienter ses jeunes lecteurs dans leurs études ultérieures sur l'apologétique, je me déclarerai très satisfait.

— Beez est un charmant petit village caché comme une corbeille de fleurs au milieu des sombres rochers de la vallée de la Meuse près de Namur. C'est là qu'est éclos, dans la solitude et dans la méditation, le beau livre de M. l'abbé Guilmot. L'auteur a voulu en faire le résumé de tout ce que les Pères et les saints ont dit sur Notre-Seigneur. Il a lu et annoté les chefs-d'œuvre de la littérature sacrée, et, à la manière des abeilles qui empruntent à toutes les fleurs pour faire leur miel, il a composé de tous ces sucs un livre qui, sans prétendre à l'originalité, en a cependant une très réelle par la fusion parfaite des matériaux et par l'harmonieuse unité du plan. Le style est d'une suavité qui fait souvent penser à Fénelon, et un souffle de poésie circule à travers ces pages qui contribueront certainement à faire mieux connaître et mieux aimer Jésus.

GODEFROID KURTH.

La Divinité de Jésus-Christ vengée des attaques du rationalisme contemporain, par le P. Fr.-A.-M. PORTMANS, des Frères-Prêcheurs. Paris, Vve Magnin, 1887, in-8 de XVI-450 p. — Prix : 5 fr.

Le R. P. Portmans a écrit un excellent travail sur la divinité de Jésus-

Christ. Nous ne l'avons pas ouvert, il faut l'avouer, sans quelque méfiance, car on publie sur ce sujet tant d'ouvrages qui ne sont pas à la hauteur de la matière que, ne connaissant pas d'ailleurs l'auteur, nous craignions d'avoir affaire à quelques conférences plus ou moins solides, à une réfutation plus oratoire qu'approfondie de M. Renan. Mais il suffit de lire quelques pages pour reconnaître la valeur de l'œuvre. Elle est divisée en six études, subdivisées elles-mêmes en plusieurs parties : 1° La Naissance de Jésus-Christ est la naissance d'un Dieu; 2° les Débuts de Jésus-Christ sont les débuts d'un Dieu; 3° les Œuvres de Jésus-Christ sont les œuvres d'un Dieu; 4° les Affirmations de Jésus-Christ sont les affirmations d'un Dieu; 5° les Institutions de Jésus-Christ sont les institutions d'un Dieu ; 6° enfin la Passion et la mort de Jésus-Christ sont la Passion et la mort d'un Dieu. L'auteur s'est proposé de fournir, d'une part, aux chrétiens convaincus mais peu au courant de la polémique religieuse, des armes pour repousser les attaques des incrédules, et, d'autre part, de contribuer à rendre la lumière de la vérité à quelques intelligences de bonne foi envahies par le doute. Il connaît très bien son sujet et l'une des parties les plus intéressantes de son travail est celle qui consiste à mettre les incrédules en contradiction les uns avec les autres. Il s'attache surtout à réfuter Strauss, Renan et Littré, et il ne laisse aucune de leurs objections contre le miracle et contre la divinité de Jésus-Christ sans réponse. Sa matière étant bien divisée et bien ordonnée, chaque chose vient naturellement à sa place, et tout est présenté avec autant de lucidité que de méthode. On pourrait faire quelques critiques de détail sur des points secondaires. Ainsi le P. Portmans, page 212, place la scène de la Transfiguration sur le Thabor, contrairement à l'opinion aujourd'hui prédominante parmi les exégètes, qui apportent de bonnes raisons en faveur de leur thèse, etc. Mais quoi qu'il en soit de ce point et de quelques autres sans conséquence pour la question principale, la thèse générale n'en est pas moins solidement établie. L. M.

Conférences sur la théologie de saint Thomas d'Aquin, par le R. P. Lavy, des Frères Prêcheurs. Paris, Chapelliez, 1884-88, 3 vol. in-12 de xcvi-290, 442, 606 p. — Prix : 10 fr. 50.

Voici une belle et bonne contribution à la vulgarisation de la philosophie thomiste. Pendant trois années, le R. P. Lavy, de l'ordre de Saint-Dominique, a tenu sous le charme de sa parole un auditoire de choix, réuni dans la crypte de Saint-Augustin, en lui expliquant les grands enseignements de l'Ange de l'école sur la nature et les attributs de Dieu. Ces conférences rédigées et considérablement développées sont devenues trois forts volumes sur la théologie, ou, comme nous dirions aujourd'hui, sur la théodicée de saint Thomas d'Aquin

L'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur explique la manière dont nous arrivons à la connaissance de Dieu, quelle est sa nature et quels sont ses attributs généraux. Dans la seconde, il étudie la vie intérieure de l'être divin et le mystère de la Sainte Trinité. Dans la troisième, il traite de la création, des natures angéliques et de la nature corporelle.

Les personnes versées dans la philosophie scolastique ne trouveront naturellement rien de bien nouveau dans un ouvrage de cette nature. S'adressant à des gens du monde, l'auteur devait éviter les questions difficiles et controversées. Peut-être même aurait-il pu être un peu plus sévère à cet égard. Ses conférences sur les anges, sur la prescience et sur la prédestination auraient pu, ce semble, être supprimées sans dommage pour un tel public, dont elles risquaient de n'être pas très bien comprises. En général, le P. Lavy s'attache aux grandes lignes de la philosophie de saint Thomas. Il les retrace avec une remarquable netteté. Son expression est très claire. Son style est imagé et souvent éloquent. Il y a telle conférence, la vingt-cinquième par exemple, sur la personne du Père, où se rencontrent des passages d'une rare élévation. Cet ouvrage sera lu certainement avec plaisir et profit par toute personne qui, sans être versée dans les mystères de la philosophie, aime à se rendre compte de ses croyances.

Nous nous permettons de signaler à l'auteur pour une nouvelle édition, qui sera certainement nécessaire, quelques oublis à corriger. C'est par distraction sans doute qu'il donne les tables de la loi pour le monument écrit le plus ancien. Cela ne peut plus se dire depuis la découverte des monuments égyptiens et assyriens. De tels *lapsus* ont peu d'importance dans un ouvrage de cet ordre ; mais il faut éviter de donner prise aux critiques des incroyants.

La partie la plus délicate de l'œuvre du P. Lavy est celle où il traite de la théorie de l'évolution. L'éloquent religieux condamne le transformisme ; il n'admet pas qu'une espèce puisse jamais passer à une autre. Mais il admet l'évolution, en ce sens que Dieu aurait déposé dans la matière une force divine en vertu de laquelle les espèces ont apparu au temps marqué et se sont développées progressivement. Il admettrait ce mode d'évolution même pour le corps de l'homme.

Nous craignons que ces idées ne déplaisent à bon nombre de théologiens. Dépouillées de leur forme oratoire, nécessairement un peu vague, elles se ramèneraient facilement à l'une des opinions en cours, au lieu d'en être la conciliation. Quant à l'homme, il nous paraît bien difficile de le comprendre dans la loi d'évolution, sans lui donner des ancêtres animaux, ce qui répugne au sens obvie de nos livres saints et à la conscience de bien des catholiques. On ne les rassurerait pas en leur disant que ces animaux n'appartenaient à aucune des autres espèces, mais étaient par destination spéciale les précurseurs de l'homme.

Quoi qu'il en soit de cette divergence sur une question très controversée aujourd'hui, nous croyons qu'il est peu d'ouvrages aussi propres que celui du P. Lavy à donner au grand public une idée juste et élevée des grandes et fortes doctrines de la philosophie du moyen âge.

D. V.

JURISPRUDENCE

Il non intervento, *studio di diritto internazionale universale*, par E. Cimbali. Rome, Bocca, 1889, in-8 de 275 p. — Prix : 5 fr.

Précisons d'abord le sujet de ce livre : il y a deux sortes d'intervention, suivant qu'elle s'exerce entre deux États pour des faits extérieurs, ou qu'elle a pour objet les affaires intérieures d'un État. Un publiciste connu, Carnazza Amari, a ingénieusement formulé cette distinction par les mots *intus* ou *intra venire*. Je proposerais, pour ce dernier cas, le mot *immixtion*. M. Cimbali s'occupe exclusivement de l'intervention d'un État dans les affaires intérieures d'un autre État : *intus* venire. Il est peu de questions plus controversées. Ainsi M. Périn admet, d'après un auteur allemand, que « le principe d'intervention est le principe le plus providentiel du droit des gens. » Il ajoute dans *l'Ordre international :* « Le droit d'intervention en lui-même est aussi naturel que peut l'être le droit des États à l'indépendance et à l'égalité souveraines. Le but non avoué du principe de non-intervention, c'est de rendre inattaquable la liberté du mal. » Par contre, la plupart des publicistes posent en principe l'indépendance complète de chaque État pour ses actes intérieurs ; mais ils admettent des exceptions. Enfin, quelques rares auteurs, notamment Hautefeuille, ne concèdent aucune exception, même dans le cas où les actes intérieurs d'un État causent aux ressortissants d'un autre des dommages indirects. Carnazza Amari et M. Cimbali, son élève, appartiennent à cette école.

L'auteur de *Il non intervento* formule ainsi son principe : « Chaque peuple a le droit de se gouverner et de s'administrer selon le propre sentiment national. Chaque peuple a droit à sa propre indépendance et non à l'usurpation de l'indépendance des autres (p. 87 et 89). » M. Cimbali examine successivement les exceptions consenties par d'autres auteurs et il les rejette toutes. Par contre, il énonce diverses actions qui ne lui paraissent pas avoir le caractère d'une intervention, ou immixtion illégitime, à savoir : la délivrance d'une nation opprimée par un État étranger — une action sollicitée par le consentement unanime des partis — la médiation. Il n'admet pas, du reste, et il a bien raison, que l'unité politique puisse être imposée par la force à des groupes de même nationalité, et, *à fortiori*, de même race (p. 254 à 255). Cette question et celles qui s'y rattachent, ont été abordées dans

un rapport présenté au *Congrès bibliographique de 1888*. Enfin, ajoute M. Cimbali, non seulement un État est tenu de respecter l'indépendance intérieure des autres États, mais il a le devoir de la faire respecter, sous peine de devenir complice d'une violation du droit des gens (p. 264).

Dans une dépêche du 19 janvier 1821, lord Castelreagh, parlant de l'immixtion étrangère dans les affaires intérieures d'un État, disait : « Ce droit doit être « une exception » aux principes les plus essentiels ; il ne peut être admis que dans des circonstances spéciales. » Dans les questions de droit, il faut, en effet, reconnaître les exceptions imposées par les principes supérieurs ou par la nature des choses, mais se garder en même temps de prendre l'exception pour la règle.

Le nouveau livre de M. Cimbali, comme celui que nous analysions ici en août 1888, contient des idées et des déductions que nous ne pouvons accepter ; mais, sous cette réserve, nous devons reconnaître que l'étude en sera profitable pour deux raisons : 1° *Il non intervento* formule avec netteté, sans ménagement ni restriction, une opinion très tranchée ; 2° M. Cimbali a eu soin de faire connaître les objections de la plupart de ses contradicteurs. Nous lui signalerons, en terminant, un article sur l'intervention, qui a paru dans la *Revue catholique des institutions et du droit* (juin 1886). A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Essai d'une théorie rationnelle des sociétés de secours mutuels, par PROSPER DE LAFITTE. Paris, Gauthier-Villars, 1888, gr. in-8 de 157 p. — Prix : 5 fr.

Nous sommes un peu en retard pour rendre compte de cet excellent ouvrage ; mais il n'a rien perdu de son actualité, car le 20 mars de cette année, le ministre de l'intérieur a institué une commission pour étudier la comptabilité des Sociétés de secours mutuels et le programme qu'il lui a tracé est emprunté presque textuellement aux conclusions de M. Prosper de Lafitte.

Les sociétés de secours mutuels promettent à leurs membres trois sortes de secours : des secours médicaux et des indemnités en cas de maladie, le paiement des frais funéraires, une petite pension de retraite, sans compter divers secours extraordinaires. Elles perçoivent un droit d'entrée invariable et des cotisations mensuelles avec lesquelles elles supportent ces charges. La plupart des sociétés trouvant à la fin de l'année un excédent d'espèces dans leur caisse, s'imaginent être au-dessus de leurs affaires. Il n'en est rien et la vérité est que la majorité d'entre elles marche inconsciemment vers la faillite. Leur erreur provient : 1° de ce que la plupart de ces sociétés sont encore récentes ; une

société de secours mutuels n'atteint son fonctionnement normal qu'après cinquante ans d'existence : par conséquent leurs charges comme maladies et surtout comme pensions de retraite doivent aller en s'aggravant toujours ; 2° de ce qu'elles ne font pas d'inventaire régulier de leurs charges et de leurs ressources. M. Prosper de Lafitte, qui est un élève de M. Joseph Bertrand et un mathématicien éminent, démontre la nécessité pour les sociétés de secours mutuels de distinguer, dans leurs inventaires, les trois ordres de charges qu'elles assument et de mettre en regard les ressources, évaluées scientifiquement, comme le font les compagnies d'assurances.

Cet inventaire méthodique montrerait à la plupart d'entre elles le vice de leur situation. C'est la première condition pour parer au mal. Quant au remède, il est dans la mise en rapport des cotisations avec les charges assumées : or, les cotisations et les droits d'entrée invariables suivant l'âge d'entrée, sont une absurdité mathématique et une injustice flagrante. L'auteur indique très bien comment, si l'on ne veut pas rendre trop élevé le droit d'entrée, pour ne pas arrêter le recrutement de ces excellentes institutions, il faut faire varier les cotisations annuelles suivant l'âge auquel les membres ont été admis. Il voudrait même que passé trente ans, les sociétés ne reçussent plus de nouveaux adhérents ; mais on sait combien elles sont loin de cette pratique. Beaucoup, pour grossir leur effectif et augmenter leurs ressources immédiates, reçoivent jusqu'à quarante-cinq ans et même jusqu'à cinquante sans prendre garde aux charges écrasantes qu'elles assument pour l'avenir !

Les sociétés de secours mutuels ont un certain nombre de ressources extrasociales : les cotisations des membres honoraires, les dons et legs, les subventions gouvernementales. Ces ressources peuvent atténuer les causes de ruine de la plupart des sociétés, mais elles ne les suppriment pas, car elles ont un caractère précaire. Il faudrait, selon M. de Lafitte, que, dans l'inventaire annuel, elles fissent l'objet d'un compte à part, dont les produits seraient répartis sur les trois autres comptes. On distinguerait ainsi toujours ce qui est la bonne œuvre de ce qui est l'opération d'assurance.

Enfin, l'auteur critique la combinaison par laquelle les sociétés de secours mutuels approuvées donnent à leurs membres des pensions de retraite en se réservant le capital. Il serait, selon lui, plus simple et plus économique qu'elles servissent seulement d'intermédiaire à leurs membres et que chacun s'assurât une retraite par un livret individuel à capital aliéné ou à capital réservé, selon ses convenances. M. Léon Say s'est fait l'organe de cette thèse lors de la discussion au Sénat du projet de loi sur les sociétés de secours mutuels et l'a fait prévaloir partiellement.

Nous n'avons pu que donner une esquisse de cet ouvrage capital. Toute personne qui s'occupe de l'administration d'une société de secours mutuels doit le lire et l'avoir constamment sous les yeux. Quant à ceux qui ne sont pas en état de suivre les démonstrations mathématiques de M. Prosper de Lafitte, nous leur conseillerons de lire au moins le substantiel opuscule de M. Cheysson : *L'Imprévoyance dans les institutions de prévoyance* (in-8, chez Guillaumin, 1888). Ils connaîtront au moins la question. CLAUDIO JANNET.

Les Premiers Habitants de l'Europe, d'après les auteurs de l'antiquité et les recherches des linguistes, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut. 2e édition, corrigée et considérablement augmentée par l'auteur, avec la collaboration de G. DOTTIN, secrétaire de la rédaction de la *Revue celtique*. Tome I, contenant : 1. *Peuples étrangers à la race indo-européenne* (habitants des cavernes, Ibères, Pélasges, Étrusques, Phéniciens). — 2. *Indo-Européens,* première partie (Scythes, Thraces, Illyriens, Ligures). Paris, Thorin, 1889, gr. in-8 de XXIV-400 p. — Prix : 10 fr.

M. d'Arbois de Jubainville réimprime, en le développant et en l'améliorant par de nouvelles recherches, l'ouvrage qu'il avait publié en 1877 sur l'ancienne ethnographie de l'Europe. L'ouvrage sera presque doublé dans cette seconde édition; en effet, M. d'Arbois donne aujourd'hui en note tous les textes sur lesquels il appuie ses opinions. Son livre est donc à la fois une œuvre de théorie et une collection des documents ethnographiques chez les écrivains classiques. Si dans le tome II, encore à paraître, des indices spéciaux, rangés par époque et par auteurs, permettent au lecteur de se guider lui-même à l'occasion dans ces textes anciens, sans repasser par le chemin que suit l'auteur, M. d'Arbois aura rédigé une sorte de *Corpus* ethnographique de l'ancienne Europe.

M. d'Arbois prévient franchement son lecteur qu'il laisse de côté les témoignages tirés de l'archéologie : il s'enferme dans le terrain des documents écrits et des indications de la linguistique. Sur plusieurs points, cette réserve nous paraît regrettable : ainsi la question de l'Atlantide, ce continent mystérieux, dont parlent quelques écrivains anciens, et que la mer aurait submergé, est une question que le concours des sciences naturelles peut seul aider à résoudre : se borner à rapporter les témoignages de l'antiquité à cet égard, c'est comme si un historien voulait préciser la réalité et la date des éclipses de soleil mentionnées par les écrivains anciens, sans consulter des tables astronomiques. La connaissance des origines de l'histoire est si incertaine, qu'on ne saurait réunir trop de témoignages des genres les plus divers.

Ce premier volume est consacré d'abord aux peuples étrangers à la

race indo-européenne, c'est-à-dire aux Ibères, aux Pélasges et aux Étrusques, qu'il regarde comme de race pélasgique; puis aux premières bases de la race indo-européenne, les Scythes, les Thraces, les Illyriens, les Sicules et les Ligures (M. d'Arbois revendique hardiment ces derniers pour la race indo-européenne). Ces noms seuls indiquent à quels grands problèmes s'attaque M. d'Arbois de Jubainville; il les traite avec une ampleur d'érudition et une ingéniosité de théorie qui inspirent le plus grand respect au lecteur lui-même, lors même qu'ils n'entraînent pas sa conviction. M. d'Arbois, du reste, dans une aimable préface, a le premier déclaré que l'histoire, surtout appliquée à cette époque lointaine, n'est pas une science dont la certitude s'impose, et qu'elle doit surtout viser à distinguer ce qui est certain de ce qui est probable et de ce qui est simplement possible.

Nous ne pouvons, dans ce court espace, ni analyser, ni discuter cet ouvrage; il nous suffit d'en indiquer l'importance et l'originalité. Nous avions autrefois, dans la *Revue celtique* (t. III, p. 458 et suiv.), parlé avec plus de détails de la première édition; mais M. d'Arbois de Jubainville nous a joué un mauvais tour en supprimant dans sa seconde édition plusieurs des passages que nous critiquions dans la première. Voilà un exemple qui doit rendre les critiques prudents : s'ils parlent trop, ils collaborent, sans le vouloir (et sans y avoir le moindre honneur), aux ouvrages dont ils parlent. H. Gaidoz.

Ethnographia brazileira, por Silvio Romêro. *Estudos criticos sobre Couto de Magalhães, Barbosa Rodrigues, Theophilo Braga e Ladisláo Netto.* Rio de Janeiro, Alves, 1888, in-8 de 161 p.

Sous ce titre d'*Ethnographie brésilienne*, M. Silvio Roméro a réuni en brochure cinq ou six articles de critique scientifique, publiés à différentes époques. Il y discute certaines théories qui voulaient à toute force rattacher les races primitives de l'Amérique à telles ou telles races de l'ancien continent. Trois compatriotes de l'auteur, MM. Couto de Magalhães, Barbosa Rodrigues et Ladisláo Netto, et le polygraphe portugais — « pantographe, » serait peut-être plus exact, — M. Theophilo Braga, se sont plus ou moins rendus coupables d'avoir réédité, avec l'enthousiasme d'inventeurs satisfaits, ces théories démodées. M. Sylvio Roméro dévoile la supercherie et s'indigne d'une ignorance de l'état actuel de la question impardonnable chez des gens faisant profession d'être savants. Il avoue qu'il passe pour une mauvaise langue ; on lui aurait même reproché d'avoir inauguré dans ses polémiques une violence inconnue au Brésil avant lui. Il proteste contre ces accusations : « irréconciliable ennemi du charlatanisme, » il professe « une admiration sans bornes » pour les vrais savants, et il nomme Baptista Caetano et Carlos Hartt. Mais, comme il ne s'occupe guère que des « autres, »

et que pour ceux-là il a la dent dure et emporte le morceau, je crains bien que son opuscule n'améliore que médiocrement sa réputation. Il a d'ailleurs mille fois raison, et se montre très au courant de tout ce qui a été publié en Europe et en Amérique sur le sujet en litige; sa dialectique est si nette, si serrée, si péremptoire, qu'il n'y a rien, semble-t-il, à lui répliquer, si ce n'est qu'il est très méchant. Il n'a pas la prétention d'apporter des solutions nouvelles — qui pourra jamais raconter les migrations préhistoriques? — mais il aura du moins déblayé le terrain et aura prévenu les hommes d'étude que les savants brésiliens, même nantis de hautes positions officielles, ne sont pas tous à consulter utilement ni surtout à croire sur parole en ce qui concerne les choses de leur propre pays. Pour ce qui est du cas particulier de M. Theophilo Braga, je dois une réparation à M. Sylvio Roméro : dans le compte rendu que j'ai fait ici autrefois des *Cantos* et des *Contos populares do Brazil,* je n'ai pas suffisamment distingué l'un de l'autre les deux collaborateurs. Après avoir lu l'*Ethnographia* et la brochure qui l'a précédée : *Uma esperteza,* je suis pleinement convaincu que le désordre, les répétitions, les annotations amphigouriques, constituent, avec les étourdissantes introductions, l'apport de M. Braga dans l'œuvre commune. Et maintenant, que M. Sylvio Roméro, esprit judicieux et très cultivé, écrivain d'un réel talent, laisse de côté la critique et la satire pour nous donner une œuvre personnelle d'un peu longue haleine, j'ai bon espoir que le succès ne lui fera pas défaut.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Les Sciences expérimentales en 1889, par O. BADOUREAU, ingénieur au corps des mines. Paris, Quantin, s. d., (1889), in-8 carré de 250 p. avec 20 fig. — Prix : 5 fr.

La Houille et ses Dérivés, par O. CHEMIN, ingénieur en chef des ponts et chaussées, et F. VERDIER, ingénieur civil. Paris, Quantin, s. d., (1889), in-8 carré de 320 p. avec 106 grav. — Prix : 5 fr.

Les Chemins de fer, par POL LEFÈVRE, sous-chef de mouvement à la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, et G. CERBELAUD, inspecteur du mouvement aux Chemins de fer de ceinture de Paris. Paris, Quantin, s. d., (1889), in-8 carré de 320 p. avec 167 fig., 5 pl. hors texte et une carte des chemins de fer de l'Europe. — Prix : 5 fr.

Le besoin d'un exposé général des sciences expérimentales se faisait-il sentir? L'auteur l'a pensé et a eu le courage d'entreprendre cette tâche ingrate. Un pareil travail n'a de motif que s'il est basé sur un principe philosophique nouveau. Pour M. Badoureau, ce principe, que nous ne saurions admettre, se résume ainsi : croyance à la théorie atomique; croyance à l'existence d'âmes mortelles chez l'homme, les animaux et les plantes; croyance au transformisme. En d'autres termes, adhésion aux théories réunies de Démocrite, de Hirn et de

Darwin : voilà pour l'esprit. Comme plan, l'ouvrage se divise en cinq parties : 1° Introduction, ou Exposé de l'objet des sciences expérimentales; 2° État des corps, ou Étude détaillée des différents états sous lesquels les corps se présentent; 3° Phénomènes naturels dont s'occupent la mécanique, la physique, la chimie, la biologie, l'astronomie et la géologie ; 4° Conclusion contenant un énoncé des problèmes principaux que doivent se poser actuellement les savants ; 5° Énumération des différents objets de l'industrie humaine, des secours que la science lui apporte et de ceux qu'elle en tire. Telle est, en substance, cette étude où l'auteur a entassé une foule de matériaux scientifiques et fait preuve d'une grande habileté à manier les chiffres et les formules. Mais, en raison même de l'idée mère d'après laquelle a été conçu et écrit cet essai de synthèse des sciences expérimentales, M. Badoureau a bâti sur le sable. Le savant ingénieur semble du reste en avoir lui-même le sentiment, car il termine le chapitre II de son introduction par cette phrase qu'on peut à la rigueur considérer comme un aveu : « Nous sommes certain par avance que le présent volume contiendra de nombreuses erreurs. » Notons cela et passons.

— Sous un titre modeste, *la Houille et ses Dérivés* n'est rien moins qu'une étude très remarquable, tant par l'élégante simplicité du style que par la foule de renseignements aussi nouveaux que précieux qu'elle renferme. Les auteurs, MM. Chemin et Verdier, entrent dans le vif de leur sujet par un intéressant historique faisant connaître la nature, la composition et les propriétés du « pain de l'industrie; » puis ils passent en revue : tous les combustibles dérivés (briquettes d'agglomérés, charbon de Paris, coke) ; le chauffage domestique et industriel (cheminées, poëles, machines, fours divers) ; le gaz, sa fabrication, son emploi (appareils d'éclairage, de chauffage, moteurs à gaz) ; les produits dérivés (goudron, huiles lourde et légère, brai) ; la lampe de sûreté, le manomètre Rouget, le gaz extrait des substances autres que la houille; enfin la bibliographie concernant ces matières spéciales. Nous pouvons affirmer que cet ouvrage de vulgarisation est au courant des plus récents progrès de la science, et que le lecteur appréciera fort ce joli volume dont l'attrait est encore accru par l'illustration à laquelle l'éditeur a accordé une large place.

— *Les Chemins de fer* ne datent que d'un demi-siècle et déjà l'on ferait une immense bibliothèque avec les ouvrages qui leur ont été consacrés; cependant, aucun d'eux n'a, jusqu'à présent, traité dans leur ensemble des détails si divers qui concourent à l'organisation de ce mode de transport. Il y avait là une lacune fâcheuse que les auteurs, MM. Lefèvre et Cerbelaud, ont voulu combler; à notre avis, ils ont réussi. Leur essai constitue une véritable petite monographie des voies ferrées où l'on trouve, très méthodiquement présentés, des détails précis et

très suffisants sur le tracé, la construction, la voie et ses accessoires, le matériel fixe, locomoteur et roulant, l'exploitation technique, le service commercial, le personnel des compagnies et le service du contrôle par l'État. De plus, chaque chapitre comporte toujours une comparaison avec ce qui se fait, en l'espèce, dans les pays étrangers, et ce n'est certes pas là la partie la moins intéressante du livre; enfin, comme complément nécessaire, une illustration aussi soignée que bien choisie met tous les objets décrits sous les yeux du lecteur. Somme toute, excellent travail qui plaira beaucoup aux personnes qui désirent, sans se fatiguer, faire une étude d'ensemble sur les voies ferrées.

D. MARTEL.

Les Champignons. *Traité élémentaire et pratique de mycologie, suivi de la description des espèces utiles, dangereuses, remarquables,* par J. MOYEN, prêtre de Saint-Sulpice, professeur d'histoire naturelle à la maison de philosophie d'Alix (Lyon). Avec une introduction, par JULES DE SEYNES, agrégé à la Faculté de médecine de Paris. Paris, J. Rothschild, 1889, gr. in-12 de XXXV-762 p., orné de 334 vignettes et de 20 planches hors texte en chromotypographie. — Prix : 12 fr.

Avoir à rendre compte d'un livre est une vraie bonne fortune lorsque, examen fait de ce livre, on constate qu'il n'y a que du bien à en dire. Tel est en effet le cas du traité élémentaire de mycologie dont nous avons à entretenir les lecteurs du *Polybiblion*. Précision, clarté, limpidité du style, données très complètes, sens philosophique, excellent esprit, tout se trouve réuni dans ce compact volume agrémenté d'une exécution typographique soignée, de figures dans le texte convenablement dessinées et terminé par un atlas de vingt planches coloriées, d'une exécution remarquable, et qu'accompagnent autant de notices explicatives en regard. On pourra du reste juger de la valeur scientifique et pratique de cet ouvrage par la rapide analyse qui va suivre.

Son texte comprend deux sections ou, si l'on veut, deux moitiés bien distinctes : le *Traité* proprement dit, sur lequel nous nous étendrons davantage, et la *Flore mycologique*, très complète pour la grande famille des Agariciens et pour le genre Bolet, bornée, pour le surplus, aux espèces les plus importantes. Les descriptions y sont données d'une manière succincte mais suffisante, en caractères ordinaires pour tous les champignons offrant un intérêt pratique véritable, en petits caractères et avec abréviations pour les autres. C'est à cette *Flore* que se rapportent les vingt planches coloriées de la fin, sur laquelle sont peintes soixante-neuf espèces ou variétés différentes avec distinction entre les champignons domestiques et ceux qui sont vénéneux ou suspects.

Le *Traité de mycologie* proprement dit comprend, avec les tables,

une flatteuse introduction de M. de Seynes et la préface de l'auteur, la première moitié du volume. Il se divise lui-même en trois parties, précédées d'un chapitre préliminaire dans lequel le savant professeur au séminaire d'Alix expose avec une étonnante lucidité pour des matières aussi techniques, les principes de physiologie végétale indispensables à l'étude de ces « cryptogames cellulaires dépourvus de chlorophylle » qu'on appelle champignons.

Dans la première partie, qui a pour objet l'*Organisation*, les *Propriétés* et la *Classification* de nos cryptogames, l'auteur décrit les organes constitutifs de ce sous-embranchement du règne végétal, fait connaître leurs analogies plus ou moins éloignées avec les organes correspondants des plantes phanérogames, et s'étend avec plus de détails sur la nature, le rôle si important et le mode de formation des spores. Les cas de polymorphisme très bizarre de certains champignons lui fournissent l'occasion de réduire à néant un prétendu argument dont l'école transformiste avait cru pouvoir utilement se servir. Il reviendra du reste sur ce point, dans la seconde partie, à propos de la *Variabilité* des végétaux dont il s'occupe. Cette deuxième partie comprend, en outre, la *Distribution* géographique et la station dans chaque habitat, puis enfin la *Culture* des champignons, soit au point de vue de l'étude, soit pour l'alimentation.

Enfin la troisième partie traite des *Rôles et usage* des champignons. L'auteur y étudie, dans un véritable esprit philosophique, la raison d'être des champignons dans le monde végétal; leurs effets utiles ; en quoi et comment ils peuvent être nuisibles; leur emploi en médecine, dans l'industrie. Arrivé à l'usage de ces cryptogames dans l'alimentation, le sagace écrivain indique, avec ce qu'ils ont tous de plus ou moins défectueux, les différents moyens employés pour discerner les bons champignons d'avec les vénéneux; il donne les procédés au moyen desquels on peut rendre inoffensifs les champignons les plus toxiques, et va jusqu'à faire connaître les différents procédés culinaires à employer pour les principales espèces. Nous signalerons même aux gourmets les passages relatifs aux cèpes, aux morilles et aux truffes.

Un index bibliographique, qui fait connaître toutes les publications mycologiques connues, sépare cette première moitié du volume de la *Flore* dont nous avons parlé plus haut.

Cette sèche analyse ne peut donner qu'une faible idée de ce traité vraiment excellent. On peut dire que l'auteur a su s'y faire tout à tous : par le naturel de son style et une simplicité qui n'exclut pas l'élégance, il est à la portée des jeunes gens et des commençants. Par la science approfondie qu'il y déploie, par ses qualités didactiques, il ne sera pas dédaigné des savants. Enfin l'esprit philoso-

phique et le souffle spiritualiste qui règent d'un bout à l'autre, le recommandent à tous ceux qui voient dans la science autre chose qu'une machine de guerre contre la religion.

J. D'ESTIENNE.

BELLES-LETTRES

Lexique de la langue de Chapelain, par l'abbé A. FABRE. Paris, Vᵉ Léon Techener, 1889, in-8 de 77 p. — Prix : 3 fr.

M. l'abbé Fabre rappelle que la correspondance de Chapelain n'est pas seulement précieuse pour l'histoire littéraire du XVIIᵉ siècle, qu'elle offre encore une multitude de renseignements pour l'histoire de la langue. Il cite l'éloge donné par V. Cousin à l' « excellent grammairien, profondément versé dans les littératures grecque, latine, italienne et espagnole, d'une érudition solide et presque universelle, » à celui qui « avait déterminé et fixé la vraie fonction de l'Académie, à savoir, de travailler à la pureté de la langue ; » à celui qui « avait proposé la composition d'une grammaire et d'un dictionnaire, et qui dressa le plan de ce dernier ouvrage. » Rien, ajoute-t-il, « ne justifie mieux cet éloge et ne montre mieux l'excellent grammairien que ce *Lexique de la langue de Chapelain,* que nous avons eu la pensée de dresser. Comme prosateur, l'auteur décrié de la *Pucelle* se tient sans infériorité à côté des meilleurs écrivains de son temps, Vaugelas, Balzac et Patru ; et, comme eux, il mérite vraiment d'être placé au rang des bons ouvriers de notre langue, de ces hommes d'un sens si droit, d'une science si étendue, d'un goût si sûr et si délicat, qui, les premiers, eurent la mission difficile de fixer notre idiome. » Le consciencieux travail de M. l'abbé Fabre présente, ainsi qu'il le dit, un curieux tableau, comme un « état » de la langue française dans les dernières années du règne de Louis XIII (1632-1640), et dans la première moitié du règne de Louis XIV (1659-1673). L'inventaire philologique dressé avec tant de soin et d'habileté par l'auteur des *Ennemis de Chapelain*, rendra de grands services à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de notre belle langue. Il devra être placé auprès du lexique de la *Collection des Grands Écrivains de la France,* comme auprès du *Lexique de la langue de Brantôme,* par M. Lud. Lalanne ; du *Lexique de la langue de Bonaventure des Périers,* par MM. Frank et Chennevières, etc. Plus on multipliera les excellents travaux de ce genre, plus on rendra possible la publication d'un recueil qui, complétant aussi bien le *Dictionnaire* de Littré que le *Dictionnaire historique* de l'Académie française, contiendra, sous chaque mot, un riche ensemble de citations et de renseignements, et deviendra la source incomparable où tous puiseront aussi commodément que sûrement.

T. DE L.

Les Grands Écrivains de la France. *Jean de la Fontaine.* Tome V. Paris, Hachette, 1889, in-8 de 628 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome V des œuvres de La Fontaine vient de paraître. Il achève la série des *Contes* et a été exécuté avec autant de soin et d'érudition que les volumes qui l'ont précédé. (Voir *Polybiblion*, t. LII, p. 510.) Même abondance et peut-être surabondance de notes et de références. Bien peu de rapprochements ont dû échapper aux patients éditeurs. Cependant, pour les *Oies du frère Philippe*, on a omis d'indiquer que ce conte se retrouve dans *El libro de los Exemplos*, publié par Gayangos dans les *Escritores en prosa anteriores al siglo XV* et complété dans la *Romania* par M. Morel Fatio (*Romania*, 1878, p. 481). Il forme l'exemple CCXXX. L'exemple CCXXXVI du même recueil offre avec *Feronde* une analogie qui n'a pas non plus été rappelée. M. Gaston Paris a donné dans la *Romania* (t. XVI, p. 406), un conte sur Martin Le Franc dont le sujet est le même que celui du *Bat*, et l'on peut lire une historiette pareille dans les œuvres de Juan Ruiz, l'archiprêtre de Hita; supprimée dans l'édition de Sanchez, publiée en appendice par de los Rios (*Historia critica de la literatura española*, tome IV, p. 581), elle a été restituée dans l'édition de Rivadeneira. Ces deux références ont été omises. Je ferai une remarque de minime importance à propos du nom de Peronnelle (p. 236) ; il donne lieu à une note où il est dit que ce prénom, comme celui de Perrette, était propre aux paysannes. Je crois qu'il y a là une erreur; bien des généalogies nous prouvent que des femmes nobles furent ainsi appelées. Au XVIe siècle, par exemple, une Peronnelle de Saint-Georges, veuve de Jean de Moussy, épousa Lyonet de Fournoux. En Italie, vécut au XIIe siècle cette Speronnella Dalesmanno dont le *Cronicon Patavinum* (Muratori, *Antiquitates italicæ*, t. IV, p. 1120) nous a conservé l'étrange histoire, et de qui serait venu, avec une acception fort différente de celle qu'il avait eue d'abord, le mot *perronnelle*. Dans la longue note qui précède *la Coupe enchantée*, on aurait pu ajouter aux épreuves propres à démontrer la fidélité des femmes, ce que Jean d'Outremeuse raconte de la fontaine de Saint-Gendulph (*Mireur des histors*, tome III, p. 485). — Je n'attache pas d'importance à ces minuscules observations, je les fais pour tâcher de bien me mettre sur le terrain des savants et minutieux commentateurs ; m'arrêter à ces petites remarques n'est-ce pas une manière de faire comprendre avec quelle érudite patience a été composée cette nouvelle édition? Selon moi, il y a une trop grande profusion de détails, il y a excès de notes philologiques et littéraires abus d'éclaircissements. A propos du seul conte honnête que La Fontaine ait pris à Boccace, *le Faucon*, était-il nécessaire, par exemple, de rappeler combien cet oiseau était estimé au moyen âge, de citer les livres de vénerie, où il en est parlé? Je m'attendais vraiment à trouver

la tradition qui attribue l'indépendance de la Castille à une somme que le roi de Léon ne put payer à Fernan Gonzalez pour l'achat d'un faucon (*Mariana*, t. I, p. 457). Quant aux références, je dois le dire, elles ajoutent parfois aux indécences du texte, je n'accuse certes pas les commentateurs de s'y être le moins du monde complu : ils ont suivi le système d'amples développements qu'ils avaient pratiqué à l'égard des fables; seulement ici, par la nature des sujets, les rapprochements ont eu un tout autre caractère, et il serait fâcheux que cette édition s'égarât hors du public restreint des lettrés auquel elle est destinée.

TH. P.

Histoire de la poésie mise en rapport avec la civilisation en France depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, par FERDINAND LOISE, membre des Académies royales de Belgique et d'Espagne. Bruxelles, Alfred Castaigne; Paris, Ernest Thorin, 1887, in-8 de VIII-544 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume fait suite à l'*Histoire de la poésie dans l'antiquité*, dont nous avons rendu compte à nos lecteurs (t. XLIX, p. 246). Il est le développement d'un travail beaucoup plus sommaire, publié naguère dans le tome XIV des *Mémoires* in-8 de l'Académie de Belgique. Après avoir déterminé le *Caractère général de la poésie française*, l'auteur étudie successivement les sujets suivants : Première section : *Le Moyen Age*. — Deuxième section : *Décadence du moyen âge*. — Troisième section : *Le Siècle de la Renaissance*. — Quatrième section : *Le Dix-septième Siècle* (Première période : *Époque de Richelieu et de Mazarin*. Seconde période : *Siècle de Louis XIV*). — Cinquième section : *Le Dix-huitième Siècle* (Première période : *Règne de l'esprit*. Seconde période : *Règne du sentiment*).

Considéré dans son ensemble, le livre de M. Ferdinand Loise nous paraît constituer un exposé large et vivant de l'histoire de notre poésie, fournissant une lecture fort intéressante et fort instructive. L'auteur a lui-même énormément lu et bien digéré les connaissances ainsi acquises. Les matériaux qu'il emploie sont bien liés et forment un ensemble imposant et agréable. Son style a beaucoup d'animation et de mouvement, mais n'est pas exempt d'un peu d'emphase et de pompe déclamatoire. Ses sentiments sont profondément religieux et ses opinions sincèrement orthodoxes, avec une nuance de naïveté ultra-libérale, qui se laisse notamment apercevoir dans l'appréciation beaucoup trop indulgente de la philosophie du XVIIIe siècle. M. Loise donne en maint endroit de sérieuses marques de bon sens historique et de bon goût littéraire. Mais on remarque aussi dans son ouvrage un peu de confusion et, pour ainsi dire, d'empâtement, des appréciations inexactes et des informations quelquefois trop arriérées, surtout en ce qui concerne le moyen âge. Nous avons noté çà et là quelques *lapsus*

un peu forts : Alain Chartier illustrant le règne de Charles V (p. 79). Arnauld « prêchant » la communion fréquente (p. 246). Le livre d'Arnauld, intitulé : *De la fréquente communion*, a pour objet, au contraire — il est surprenant que M. Loise l'ait oublié ou même ignoré, comme semble l'indiquer sa phrase — de détourner les fidèles de la participation fréquente à la sainte table. — Nous sommes un peu surpris aussi que M. Loise en soit encore à la légende des « vers inachevés » d'André Chénier : « Remplira de mon nom ces longs corridors sombres... » Il n'a qu'à ouvrir les dernières éditions des œuvres du poète; il y trouvera la suite et fin de cette pièce. M. S.

Étude littéraire et morale sur les Poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaye, par A.-P. Lemercier, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1887, in-8 de 288 p. — Prix : 5 fr.

M. Lemercier déclare, en son *Avant-propos*, que Jean Vauquelin de la Fresnaye et son œuvre sont peu connus. Si Sainte-Beuve lui a fait une place dans son *Tableau de la poésie française au* XVI*e siècle*, Saint-Marc Girardin l'a passé sous silence et D. Nisard ne l'a pas admis dans son *Histoire de la littérature française*. Malgré que le savant Egger l'ait loué (*l'Hellénisme en France*), que M. Lenient (*la Satire en France*) l'ait cité comme « un de ces ouvriers laborieux de la première heure que d'autres plus heureux ou plus brillants viennent bientôt éclipser, » que Julien Travers ait « donné de tout ce qu'il a retrouvé de son compatriote une magnifique édition, » il reste oublié. Le travail de M. Lemercier lui rend la place qu'il doit occuper. C'est un travail bien fait, très équitable. L'auteur dit (p. 6) qu'il ne s'agit pas d'instruire en faveur de l'abandonné un procès en réhabilitation, ni de se prendre pour lui d'une aveugle tendresse et de le mettre sur un piédestal, mais de le lire sans parti pris, de chercher ce qu'il a été et de le dire simplement. M. Lemercier a surtout tiré parti des *Satyres françoises* où, au témoignage de Vauquelin lui-même, se trouvent les traits épars de sa physionomie. Il n'a négligé, du reste, aucun des travaux déjà consacrés au magistrat-poète par Babou, Choisy, A. Genty, baron J. Pichon, Robillard de Beaurepaire, J. Travers, etc. Tant de recherches lui ont permis de rendre son livre aussi substantiel qu'agréable; soit que l'auteur raconte la vie de Vauquelin, soit qu'il examine ses *Foresteries*, ses *Idillies et Pastorales*, ses *Épigrammes, épitaphes et sonnets*, son *Art poétique françois*, ses *Satyres françoises*, il se montre également exact et judicieux. D'heureuses citations des diverses poésies de Vauquelin donnent un attrait particulier à un grand nombre de pages et mettent, pour ainsi dire, une anthologie dans une thèse de doctorat. Autour du président au présidial de Caen sont tour à tour mentionnés sa mère, Anne de Boissichausse, son prédécesseur et beau-père Charles

de Bourgueville, père de quatorze enfants; Anne, qui devint sa femme, non en 1559, comme l'a dit Daniel Huet, mais le 5 juillet 1560, et qu'il chanta sous les noms de *Myrtine* et de *Philis;* ses amis Charles Toutain, l'auteur de la tragédie d'*Agamemnon;* Guillaume Bouchet, l'auteur des *Serées;* F. de Némond (sans doute *Nesmond*), surnommé l'*Ulpian françois;* Tahureau, l'auteur de l'*Admirée;* Scévole de Sainte-Marthe, la plupart des poètes de la pléiade, etc. — On trouve dans l'*Appendice* : 1° la *Liste des ouvrages de Jean Vauquelin de la Fresnaye* (par ordre chronologique); 2° *Indications pour dater les Satires* (indications puisées le plus souvent dans le texte même du poète); 3° *Six passages de Vauquelin commentés au point de vue de la langue.*

T. DE L.

Les Vieux Auteurs castillans, *histoire de l'ancienne littérature espagnole,* par le comte DE PUYMAIGRE, correspondant de l'Académie espagnole et de l'Académie d'histoire de Madrid. Nouvelle édition, 1re série. Paris, Alb. Savine, 1888, in-12 de XIV-347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a tantôt trente ans que notre savant collaborateur publia pour la première fois cet excellent travail. Cette édition, qui obtint le plus favorable accueil des érudits et des rares amateurs que conserve chez nous la littérature espagnole, est épuisée depuis quelques années; il faut remercier M. de Puymaigre d'avoir songé à nous en donner une nouvelle, revue, mise au courant des travaux publiés dans l'intervalle sur ce grand sujet, et bien propre à aider puissamment au progrès, déjà si marqué, des recherches sur les origines des littératures romanes.

Il suffit de parcourir les études réunies dans ce volume pour en saisir l'intérêt propre et aussi le rapport étroit avec les diverses branches de notre poésie du moyen âge. L'*Introduction* aborde les délicats problèmes de la formation des langues de l'Espagne, de l'origine de la littérature espagnole, des influences germaniques, arabes, provençales et françaises qu'elle peut avoir subies. On ne trouvera pas toujours dans ces pages la précision scientifique des formules, chère à la philologie de notre temps, mais qui est si sujette à dépasser la mesure exacte des certitudes acquises. En revanche, l'auteur dispose en maître d'une érudition très vaste et très variée, et il en donne les résultats vraiment solides avec autant de clarté que de modestie. C'est par là qu'il mérita du premier coup les éloges d'un de nos critiques les plus versés dans les études espagnoles, M. Morel-Fatio, qui a signalé dans le temps « le bon esprit » de ce travail et déclaré que « sur certains points, » il avait « réellement fait avancer la science. »

Le héros de la primitive épopée espagnole, le Cid, remplit les deux tiers de ce volume. Cinq chapitres, d'une lecture fort intéressante, malgré de nombreuses pages de discussion, nous font connaître suc-

cessivement l'histoire réelle de ce personnage presque fabuleux, sa *Chronique* en prose, qui a donné lieu à tant de controverses, son *Poème* ou sa « Geste, » qu'un bon juge, M. d'Avril, rapprochait naguère de notre cycle de Guillaume au Court-Nez, sa *Chronique rimée,* enfin son romancero. La dernière partie du volume est défrayée par des œuvres bien moins originales, mais qui ont encore leurs analogues dans notre ancienne poésie : le poème d'Apollonius, dérivé d'un roman grec perdu qui se retrouve dans toutes les littératures romanes; la légende de sainte Marie Égyptienne, le poème plus étendu d'Alexandre, lui aussi renouvelé d'un grec de la décadence ; et, près de ces œuvres anonymes, les nombreux poèmes pieux de Gonzalo de Berceo.

Ce volume des *Vieux Auteurs castillans* renfermait de plus, dans la première édition, cinq chapitres sur la vie et les œuvres du roi Alphonse X. Dans l'édition nouvelle, ce morceau est renvoyé au tome second, qui comprendra l'histoire de la littérature espagnole depuis le XIIIe siècle jusqu'aux dernières années du XVe et viendra ainsi se raccorder à un autre ouvrage du même auteur : *La Cour littéraire de don Juan II.* Un troisième volume sera rempli tout entier par l'étude des romances, vaste sujet déjà étudié passionnément dès la première période du romantisme, mais qui mérite bien d'être encore approfondi et popularisé.

Dès cette *Première série,* il est facile de constater des améliorations attentives, mais qui ne portent sur rien d'essentiel. Il a été publié dans ces dernières années bien des travaux d'érudition sur les sujets traités en 1861 par M. de Puymaigre, par exemple les immenses recherches de M. Paul Meyer sur *Alexandre.* Mais ces travaux ne changeaient rien à la doctrine de ce livre, qui était et qui restera un ouvrage littéraire, et non une enquête sur les questions d'origine et de transformation des sujets poétiques.

Tel qu'il est, ce livre a sa place marquée dans toute bibliothèque littéraire sérieuse. La plupart des Français lettrés se piquent de connaître et de pratiquer les littératures de l'Allemagne et de l'Angleterre, et c'est à merveille. Toutefois, ce sont les littératures du midi qui méritent assurément nos préférences, à cause de la communauté de race, de croyance et de génie, et à cause aussi des analogies littéraires. La vieille littérature espagnole surtout, — et c'est précisément la plus négligée depuis deux siècles, — s'impose à ce titre aux amis de plus en plus nombreux de notre poésie du moyen âge : on vient de noter la parenté du Cid avec nos héros épiques et l'identité des sujets empruntés des deux côtés des Pyrénées à la décadence antique et à la légende chrétienne. Espérons donc qu'un accueil favorable sera fait partout à ce volume et encouragera l'auteur à ne pas retarder la publication des deux autres. Nous aurons ainsi sous peu, amélioré, complété, mis

à jour, l'un des plus importants ouvrages qui aient été consacrés chez nous à l'histoire littéraire de l'Espagne. LÉONCE COUTURE.

HISTOIRE

Saint Maurice et la Légion thébéenne, par le chanoine DUCIS, archiviste de la Haute-Savoie. Annecy, J. Niérat, 1887, gr. in-8 de 221-4 p.

Cet ouvrage porte sur le titre intérieur le millésime de 1862, et sur la couverture celui de 1887. L'anomalie s'explique aisément : cette étude du savant archiviste de la Haute-Savoie n'est qu'un tirage à part des *Mémoires et Documents publiés par l'Académie salésienne,* dans lesquels elle a paru par parties, la première en 1881 dans le tome III (p. 268-300), la deuxième, en 1883, dans le tome VI (p. 98-126), et la dernière, en 1887, dans le tome X (p. 173-319). Cette académie a son siège au grand séminaire d'Annecy, où elle a été fondée en 1878, à l'occasion des fêtes du doctorat de saint François de Sales. Son programme (t. II et IV), rappelle que le saint évêque de Genève avait pris, dès 1607, l'initiative de fonder une *Académie trimontane,* dont l'esprit et le règlement inspirèrent dès lors toutes les nouvelles sociétés savantes du pays. La nouvelle académie « a pour but d'exciter à l'amour du travail, et de faciliter l'acquisition des sciences les plus utiles, par les puissantes ressources de l'association. Ses travaux ont pour objet général les sciences ecclésiastiques et profanes : la théologie, la philosophie, l'histoire, la littérature, les beaux-arts, et principalement tout ce qui concerne le bien et l'honneur du pays. La série des événements accomplis dans l'ancien diocèse de Genève et le diocèse d'Annecy ; leurs évêques..., leurs communautés religieuses, leurs institutions de charité et d'instruction publique, leurs personnages les plus distingués, leurs principaux monuments artistiques, la monographie des paroisses, formeront l'objet spécial des travaux et des publications de l'Académie. » J'ai reproduit ces lignes d'autant plus volontiers, que bien peu de diocèses en France sont pourvus de semblables institutions. Je rappelle, pour mémoire, qu'un essai de ce genre, tenté naguère à Paris, n'a eu que deux ans d'existence. Le diocèse d'Annecy prouve ce que peut faire l'initiative privée, même sans aucune allocation gouvernementale. De 1879 à 1887, l'Académie a publié dix volumes, pleins d'excellents travaux. On me saura peut-être gré d'en citer les principaux, qui n'ont pas été, pour la plupart, l'objet de comptes rendus. En tête de presque tous les volumes, on a donné des lettres inédites ou autres documents de saint François de Sales. M. le chanoine J.-M. Chevalier a donné un programme sur la manière de rédiger la monographie des paroisses (t. II). On doit à MM. Brachet : *Monographie de la paroisse d'Arthaz-Pont-Notre-Dame* (III) ; — Brand : *Les Synodes dans l'ancien diocèse de Genève* (II), *Pouillé du diocèse de Genève*

au XIVe *siècle* (III), *Le Bienheureux Pierre Favre dit Lefèvre* (VI) ; — Brasier : *Études sur saint Germain* (I) et *Saint Ruph de Talloires* (II), *Bibliographie salésienne, latine et française* (III), *Études sur les origines du prieuré de Talloires* (X) ; — Ducretret : *Monographie de Marlens* (VI) ; — Falconnet : *Vie, culte et miracles du bienheureux Jean d'Espagne* (IV) ; — Gonthier : *Les Châteaux et la Chapelle des Allinges* (III), *Histoire de l'instruction publique avant 1789 dans le département de la Haute-Savoie et dans l'ancien diocèse de Genève* (X) ; — Lavanchy : *Les Châteaux de Duin* (VII), *Sabbats ou Synagogues sur les bords du lac d'Annecy, procès inquisitorial à Saint-Jorioz en 1477* (VIII) ; — Mercier : *Notice sur les clarisses de Genève et d'Annecy* (III), *L'Abbaye et la vallée d'Abondance* (VIII) ; — Pettez : *Notice biographique sur l'historien Besson* (VI) ; Cf. *Notes autographes destinées à servir de complément aux mémoires de Besson* (II) ; — L.-E. Piccard : *Histoire de Thonon et du Chablais* (V) ; — Plantaz : *Monographie d'Araches* (VII) ; — Poncet : *Étude historique et artistique sur les anciennes églises de la Savoie et des rives du lac Léman* (VII, VIII), et Tavernier : *Monographie des Gets et de la côte d'Arbroz* (IX). Les articles sont généralement de longue haleine et bien traités : on ne fait pas toujours aussi bien en province.

Il est temps de parler de l'étude de M. Ducis. « Élaborée en dehors des temps consacrés à ses travaux professionnels, elle n'a pu recevoir le développement qu'il aurait désiré (p. 7). » Par *Saint Maurice,* l'auteur entend aussi bien l'abbaye que le saint auquel elle doit son nom, car le récit et la discussion du martyre de la légion thébéenne n'occupe qu'une quarantaine de pages. J'ai déjà constaté (*Polybiblion,* t. LV, p. 251) que M. Paul Allard n'a pas été convaincu par les raisons qu'apporte M. Ducis pour fixer ce martyre à l'an 302. Après avoir rappelé (p. 93 et 113) que l'église de Vienne, en Dauphiné, reçut une part considérable des reliques des martyrs thébéens, M. Ducis consacre la fin de son volume à examiner la question du « chef de saint Maurice » qui y est encore conservé. D'après sa conclusion, qui est celle d'un Mémoire de M. le chanoine Gal, inséré in-extenso (p. 210-218), il n'est rien moins que certain qu'il appartienne au primicier de la légion : la preuve d'authenticité n'existe pas. Elle n'a été trouvée, ni par le P. Sigismond de Saint-Maurice, qui fit feuilleter les livres de la cathédrale de Vienne, en 1659, ni par le curé de cette église, M. Robin (qu'on appelle ici invariablement, je ne sais pourquoi, Monin), qui a publié, en 1875, des *Recherches sur les précieuses reliques vénérées dans la sainte église de Vienne,* ni par M. Gal. Tous ont oublié de recourir à une source d'informations, trop négligée jusqu'ici, et dont la publicité constante garantit l'exactitude : je veux parler des vieux missels. Il existe dans celui de Vienne, de 1519 (f° cclviij^d), une prose *in festo revelationis sanctorum Mauricii, Exuperii et Candidi,* qui renferme un témoignage aussi formel qu'on peut le désirer, le voici :

Harmonia musicorum — perdulcia canticorum — prodat modulamina.
Dulcis pii Thebæorum — Mauricii et sociorum — collaudant certamina
Hic Thebeæ regionis — dux rubeæ legionis — deduxit exercitum.

. . . . . .

Urbi beata Viennensis, — ditata ducis Thebensis — capitis munimine.

On trouve la même prose dans le Missel de Grenoble, de 1532 (f° ccxxxv°), et dans le Supplément au Missel de Vienne, de 1761 (p. 74). M. Bernard de Montmélian l'a bien reproduite dans l'ouvrage (t. II, p. 306) que j'ai eu l'occasion de critiquer récemment, mais sans indiquer la source à laquelle il l'a puisée, ce qui ne permettait pas de l'utiliser dans la question. M. Ducis est assurément plus exact et plus précis dans ses citations. ULYSSE CHEVALIER.

Liber Diurnus Romanorum Pontificum, ex unico codice Vaticano denuo edidit TH.-E. AB SICKEL. Vindobonæ, apud Geroldi filium bibliopolam, 1889, in-8 de XCVI-220 p.

Le *Liber Diurnus* a été depuis deux siècles un objet de polémique, tout comme les fausses décrétales. Il a été publié déjà au XVII° siècle d'abord par Luc Holstein, mais imprimé seulement après sa mort, puis par le P. Garnier, au XVIII° siècle par Godefroi Hoffmann, puis par Rieggeri, au XIX° dans la bibliothèque de Migne sans doute avec le concours de dom Pitra, et enfin, en 1869, par M. de Rozière. M. de Sickel a établi son texte sur le manuscrit le plus ancien qui existe au Vatican, que M. de Rozière n'avait pas vu et dont il n'a eu connaissance que par des notes relevées par MM. Daremberg et Renan en 1849. L'édition de M. de Sickel est ainsi incontestablement meilleure que les précédentes. Le savant autrichien remet le soin de publier sur le *Liber Diurnus* des Prolégomènes qui paraîtront dans les actes de l'Académie de Vienne, mais il énonce déjà, dans une importante préface, les points principaux sur lesquels il est en désaccord avec ses savants devanciers. Tandis que M. de Rozière fait remonter à un seul compilateur l'origine de ce *Liber,* entre 685 et 751, M. de Sickel pense que si une première partie remonte au VII° siècle, une autre au VIII°, il y en a une qui a été écrite vers l'an 800. Tandis que le P. Marchese et dom Pitra élèvent des soupçons contre l'autorité de cette collection de formules, et croient que c'est un *Dictamina,* œuvres privées, compilées au jour le jour à des époques différentes, suivant les besoins et les occurrences, M. de Sickel estime qu'écrit d'abord à l'usage des écoles, comme d'autres livres analogues, il a été connu de la curie romaine, qu'il a été au moins accepté par elle, qu'elle s'en est servi, et que, successivement augmenté, il est peu à peu devenu, surtout au X° et au XI° siècle, un manuel de chancellerie. On sait que récemment le

savant M. E. Stevenson a reconnu que le cardinal Deusdedit a fait, pour sa collection des Canons, des emprunts à un *Diurnus* autre que celui du manuscrit du Vatican, mais émané de la même source, et que le cardinal Pitra a admis qu'un certain nombre de formules avait été emprunté au registre de Grégoire le Grand.

Tandis que le P. Zaccaria remarquait l'appui que ce formulaire donnait aux dogmes et aux prescriptions disciplinaires de l'Église, d'autres s'en sont servi pour exagérer l'autorité des rois sur l'Église.

A en juger par les points déjà effleurés ici avec la plus grande érudition et une mesure parfaite, il sera extrêmement intéressant de connaître dans les Prolégomènes quelle est l'opinion dernière de M. de Sickel sur ces différentes questions. En attendant, on peut dire que le savant autrichien nous a donné l'édition la plus correcte des cent-six formules dont se compose le *Liber Diurnus*, et qu'il a rajeuni la discussion sur des points où, bien à tort, la passion s'était mise.

Un index très détaillé, puisqu'il comprend quatre-vingt pages, dû au soin de M. Haberda, relève tout ce qui, au point de vue philologique et historique, est digne d'attention. Ajoutons que l'impression de cet élégant volume ne laisse rien à désirer et fait honneur aux presses de M. Gerold. H. DE l'É.

Histoire du droit et des institutions de la France, par E. GLASSON, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris, professeur honoraire à l'École libre des sciences politiques. Tome III, *Époque Franque* (fin). Paris, F. Pichon, 1889, in-8 de XIX-704 p. — Prix : 8 fr.

La rapide succession des volumes destinés à composer le remarquable ouvrage de l'éminent professeur à la Faculté de droit de Paris ne laisse pas de provoquer un sentiment d'admiration pour sa vaillance et son ardeur. Œuvre de riche et profonde érudition, on se demande, non sans une certaine impression d'étonnement, comment un pareil travail peut être mené à bien avec tant de promptitude, et l'on est presque tenté d'hésiter, en constatant l'immense savoir et la judicieuse sagacité du savant, dans le partage qu'il convient de faire de ses éloges entre l'activité de l'écrivain ou la science du maître.

Le troisième volume que M. Glasson vient de faire paraître nous conduit, comme son titre l'indique, jusqu'à la fin de l'époque franque. Il contient sept chapitres faisant une suite immédiate aux cinq précédents contenus dans le tome II. Ils sont relatifs au droit civil, à l'organisation judiciaire sous les Mérovingiens et sous les Carolingiens, à la procédure, aux preuves, au droit pénal, et aux relations de l'Église et de l'État.

Ce simple aperçu suffit à montrer la gravité et la difficulté des problèmes abordés et aussi à témoigner que le troisième volume ne le

cède à ses aînés, ni en importance ni en intérêt. Pour rester cependant dans les limites du juste et du vrai, notre impartialité nous fait un devoir de confesser que la rapidité même de sa publication n'est pas sans en compromettre quelque peu son caractère scientifique. Nous avons eu notamment le regret de constater à maintes reprises des inexactitudes de citations qui feraient croire à un travail de seconde main.

Comme les autres volumes, celui que nous analysons est précédé d'une bibliographie fort complète des sujets traités, et, comme eux, s'il ne parvient pas toujours à dissiper toutes les ombres qui planent sur nos origines, il a du moins le mérite d'en resserrer l'étendue, de préciser la cause et la portée des obscurités qui subsistent et de répandre une vive lumière sur le caractère principal des événements et des institutions, sur l'enchaînement des faits, sur la transformation des idées et des mœurs, et, d'une manière générale, sur l'évolution du droit et de la civilisation en France. L'auteur excelle à nous peindre, dans le chapitre VI, consacré au droit civil, la famille romaine et la famille germanique, et à nous décrire les diverses institutions du droit privé relatives aux personnes et aux biens : le mariage et le divorce, la filiation légitime ou naturelle, l'adoption, la puissance du père et la tutelle, la puissance sur les femmes, la sortie de famille, d'un côté, et, en regard : le régime des biens en général ; les terres du Roi ; les terres communes ; les terres privées, les terres libres et les tenures ; l'immunité ; le transport de la propriété; les droits réels ; les droits de succession ; les droits et obligations entre héritiers ; le testament ; la donation ; la légitime ; le régime des biens et libéralités entre époux ; enfin, les obligations, à propos desquelles sont examinés les principaux contrats du droit franc.

Les délicats problèmes que soulève l'organisation judiciaire sous les Mérovingiens et les Carolingiens sont ensuite passés en revue et discutés avec toute la compétence de l'auteur, avec tout le soin et toute la conscience qu'il sait mettre dans ses pénétrantes et lumineuses investigations. La procédure, les preuves et le droit pénal sont, d'autre part, l'objet de développements dignes d'attirer l'attention, et bien faits pour piquer la curiosité. Enfin, dans le dernier chapitre, intitulé : *L'Église et l'État,* M. Glasson nous parle avec la même profondeur de vues, la même égalité de talent, des transformations subies par l'Église au cours de l'époque franque ; il nous indique les sources du droit canonique, nous montre quelle était alors l'organisation de l'Église, nous entretient des monastères, de la personnalité des églises, des monastères, des abbayes et de leur patrimoine, de la justice ecclésiastique et du droit pénal de l'Église. Une conclusion finale couronne l'ensemble de l'œuvre. Avec la fin du troisième volume, nous arrivons à la dynastie capétienne. M. Glasson, adversaire déclaré des systèmes exclusifs et des théories préconçues, insiste particulièrement sur l'idée aujour-

d'hui admise que cet événement ne doit plus être considéré, ainsi qu'autrefois, comme le triomphe de la féodalité; sans être encore faite, elle est du moins en croissance, et des causes multiples, qu'il prend soin de passer au crible d'une analyse scrupuleuse, concourent à la faire grandir.

Esprit éminemment clairvoyant, soucieux d'une exactitude rigoureuse et ennemi de l'exagération, M. Glasson, animé d'une prudente indépendance et d'une sage impartialité, a le trop rare mérite de savoir rester juste envers tout le monde et de se garder autant d'une opposition systématique que d'une admiration qu'un excès de déférence risque parfois d'aveugler et de désarmer. Il combat au besoin de téméraires et dangereuses nouveautés et connaît à fond l'art précieux de rester personnel et original. On sent que sa seule préoccupation, son unique objectif consistent dans la recherche et dans la découverte de la vérité historique. N'est-ce pas là, pour lui, le meilleur appoint d'un succès qui, de jour en jour, va croissant, et, pour nous, la meilleure justification de nos modestes éloges? X.

Madame de Maintenon dans le monde et à Saint-Cyr. *Choix de ses lettres*, avec une introduction et des notes historiques et littéraires, par F. Jacquinet, ancien maître de conférences à l'École normale supérieure, etc. Paris, Eugène Belin, 1888, in-12 de LXXXVII-511 p. — Prix : 3 fr.

Parmi les femmes célèbres du XVIIe siècle, Mme de Sévigné et Mme de Maintenon ont occupé de préférence les lettrés et les érudits de notre temps. Les uns ont étudié la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné dans sa vie privée ou sa vie publique, les autres se sont attachés surtout à suivre l'admirable éducatrice. M. Jacquinet a voulu, en réunissant les lettres les plus expressives de son inépuisable correspondance, étudier Mme de Maintenon sous ses divers aspects, au triple point de vue de la pédagogie, de la biographie et de l'histoire; de là, pense-t-il, la raison d'être de ce volume.

Dans une introduction de quatre-vingt-sept pages, qu'on ne trouvera pas trop longue, tant elle intéresse par le fond et par la forme, le docte écrivain décrit avec impartialité, mais avec une très juste sympathie, la femme, la reine et l'institutrice de Saint-Cyr. Viennent ensuite cent quatre-vingt-dix lettres diverses, trois cent-trois lettres d'éducation aux Dames de Saint-Cyr, des instructions et entretiens sur l'éducation, comprenant trente-neuf chapitres, et un Appendice renfermant trois conversations sur la raison, sur le jugement, sur la douceur; le récit d'une journée de Mme de Maintenon à Versailles, en 1693, et un sermon de Fénelon à Saint-Cyr. Des travaux nombreux, et spécialement le beau livre de M. Geffroy : *Mme de Maintenon d'après sa correspondance*

authentique, choix de ses lettres et entretiens, avaient déjà dégagé cette grande mémoire des calomnies dont Saint-Simon l'a surchargée, sans toutefois méconnaître quelques légères imperfections de la femme et certaines erreurs de l'éducatrice; les jugements de M. Jacquinet, tout ce qu'il publie de lettres et d'entretiens, confirment les appréciations antérieures des plumes les plus autorisées, et projettent même de nouveaux rayons sur une figure maintenant honorée d'un affectueux respect.

Voilà bien « l'esprit de famille, l'esprit d'affaires, l'esprit de ménage de Mme de Maintenon. » J'ajoute : voilà surtout l'esprit religieux qui gouvernait sa vie, et qui encadrait, si je puis ainsi dire, toutes ses vertus.

Dans les *Lettres diverses,* je cite ses plus habituels correspondants : l'abbé Gobelin, son directeur de conscience; M. de Villette, son cousin germain; son triste frère, d'Aubigné; Mme de Brinon, la religieuse Ursuline, sa collaboratrice à Rueil et à Saint-Cyr; le duc de Noailles, son neveu par alliance; le cardinal de Noailles; la princesse des Ursins. Les lettres recueillies par l'auteur vont de 1660 à 1719, année où mourut Mme de Maintenon; avant 1660, elle n'avait presque rien écrit. Tout, dans ses lettres et ses billets, dit M. Jacquinet, est simple, familier, terre-à-terre. La simplicité, en effet, elle l'a toujours, mais le terre-à-terre, elle ne l'a jamais. Elle relève, par son esprit supérieur, les conseils pratiques qu'elle prodigue et qui tous convergent au noble but qu'elle poursuit. D'ailleurs, elle ne traîne guère, dit véridiquement M. Jacquinet. Le tour spirituel et l'animation ne lui font pas défaut; elle mêle à tout quelque chose d'humblement viril. De même que son immense libéralité se dérobe aux regards, de même elle fuit la recherche, la coquetterie du style; la simple droiture de son caractère se reflète sur tout ce qu'elle dit ou écrit; ce qui n'empêche pas que des échappées d'impressions vives, jaillissant de sa nature chrétiennement contenue, ne viennent donner, de temps en temps, à sa correspondance, non pas l'éclat et le pétillant de Mme de Sévigné, mais l'émotion sincère et communicative.

M. Jacquinet n'a pas fait seulement une œuvre d'éditeur; il a payé largement de sa personne comme bibliophile, comme historien et lettré. Ses notes courent d'une page à l'autre, sans relâche; elles élucident savamment les hommes et les choses du texte; elles donnent le sens des locutions archaïques du XVIIe siècle. Des citations de fragments de lettres répandent sur plusieurs faits un jour abondant. Ai-je besoin de remarquer que M. Jacquinet, s'il n'a pas précisément le culte de Mme de Maintenon, la vénère cependant et l'admire. Il l'appelle avec raison une institutrice de « génie. » Néanmoins, il refuse de l'appeler « grande. » Assurément, si la grandeur se mesure à la hauteur des ser-

vices, aux dévouements les plus élevés et d'autant plus beaux qu'ils ne cherchent pas la gloire, Mme de Maintenon fut grande et par l'intelligence et par le cœur; elle fut une âme d'élite, courageuse dans ses tristesses et ses déboires, immolant toujours sa vie à son devoir de gouvernante, d'épouse et de reine, au milieu des intrigues et des désordres de la cour, comme à Rueil, à Noisy et à Saint-Cyr dans les mille détails de ses fonctions d'éducatrice.

J'aurais plus d'une réserve à faire sur quelques sévérités, selon moi excessives, de M. Jacquinet, qui avoisinent d'ailleurs des observations pleines de vérité. Au reste, plusieurs des justes reproches qu'il adresse à Mme de Maintenon, et aussi beaucoup de ses éloges, avaient fait honneur à ses devanciers; il y a d'autres initiatives, et en bon nombre, qui lui appartiennent. Je regrette de trouver celle-ci : « Un légitime scrupule interdisait d'inscrire Lycée Maintenon au fronton d'un de ces établissements d'heureuse création récente, où l'âme et l'esprit de nos filles sont cultivés par un ensemble d'études tout autrement développé (hélas ! oui), quoique sans excès, que celui dont avait dû se contenter Saint-Cyr. » « Heureuse » création récente !... M. Jacquinet pourrait trouver des universitaires émérites qui sont loin de s'incliner devant ce « bonheur. » PAUL RODERY.

Marie-Antoinette, sa vie, sa mort, 1755-1793, par F. DE VYRÉ. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de 484 p. — Prix : 7 fr. 50.

La librairie Plon et Nourrit a entrepris, depuis quelque temps, d'éditer dans un format coquet et avec des caractères d'un type plein d'élégance, une collection d'études ou de mémoires sur les femmes de la Révolution. La duchesse de Duras et la marquise de Montagu ont inauguré la galerie. Marie-Antoinette y avait, à tous les titres, sa place marquée ; elle l'occupe aujourd'hui, grâce à son nouvel historien. L'œuvre de M. de Vyré se compose d'une suite de tableaux des différentes phases de l'existence de la Reine. Le volume se divise en six livres ; chaque livre en chapitres ; chaque chapitre en paragraphes, précédés d'un titre et dont quelques-uns sont fort courts. Peut-être l'extrême subdivision nuit-elle un peu à la vue d'ensemble; suivant le mot connu, les arbres empêchent de voir la forêt. Peut-être aussi y a-t-il un certain manque de proportion entre les deux périodes qui partagent naturellement toute la vie de Marie-Antoinette, la période avant, la période après 1789 : la première très développée par l'auteur, la seconde très et même trop succincte ; c'est ainsi qu'on passe presque sans transition de l'acceptation de la Constitution au 20 juin, du 20 juin au 10 août, et que ces deux journées capitales sont racontées en quelques lignes.

Mais, ces réserves une fois faites, hâtons-nous de dire que les ta-

bleaux sont peints avec art, avec chaleur, avec une émotion communicative. On voit que l'auteur aime son sujet et admire son héroïne, sans que l'admiration toutefois l'aveugle sur les défauts et sur les fautes commises. La sympathie pour la victime, l'indignation contre les calomniateurs et les bourreaux vibre dans ces pages ; c'est une étude sentimentale plus encore qu'une étude documentaire. Et à voir la généreuse passion qui l'anime, à lire certains chapitres sur les tressaillements de la maternité, certaines appréciations de la mère et de l'éducatrice chez Marie-Antoinette, nous sommes bien tenté de croire que le nom de F. de Vyré n'est qu'un pseudonyme et que sous cette appellation masculine se cache une plume de femme, et de femme éminemment distinguée. Le style lui-même est féminin ; il est chaud, coloré, nerveux un peu, heurté parfois, pas toujours assez sobre. Un sujet comme celui-là pourrait presque se passer de réflexions ; l'émotion y jaillit du simple exposé des faits. Il en est de même des allusions, des rapprochements avec le temps présent, on peut les indiquer d'un trait ; il n'y faut point appuyer.

L'auteur a puisé aux meilleures sources et aux plus récentes, à la correspondance de Grimm, à celle de Staël, aux papiers de Fersen, aux *Mémoires* de la duchesse de Tourzel. Il y a ajouté quelques pièces inédites fort intéressantes et qu'il a habilement encadrées. Qu'il nous permette pourtant à ce propos d'exprimer un regret : pourquoi n'a-t-il indiqué que par des initiales les auteurs de ces communications ? Il nous semble qu'à cette heure il n'y a aucun inconvénient à nommer les personnes auxquelles ces lettres qu'il cite étaient adressées ou appartiennent ? Pourquoi n'a-t-il désigné que de cette façon si vague le vaillant prêtre qui a essayé de sauver la Reine aux Tuileries et qui a réussi ensuite à lui porter à la Conciergerie les secours de la religion ? On eût aimé à connaître le nom de ce trop modeste héros. Pourquoi enfin, dans une histoire où les documents d'une authenticité incontestée surabondent — l'auteur les connaît bien et s'en est largement et habilement servi, — pourquoi avoir recours à des pièces justement suspectes, à des mémoires apocryphes comme ceux de Mme de Créquy, de la comtesse d'Adhémar, du duc d'Aiguillon, de Samson, de Mme du Barry ?

Qu'il nous permette aussi de lui signaler quelques erreurs de noms, comme Rodnez au lieu de Rodney, Delisle au lieu de Delille, du Clailar au lieu de du Chayla, Brugier au lieu de Brunier, d'Autichant au lieu d'Autichamp, Horace Vernet au lieu de Carl Vernet, ou même quelques erreurs de faits. Ainsi, la scène du bosquet jouée à Versailles par Mlle d'Oliva est antérieure et non postérieure à l'achat du fameux collier par le cardinal de Rohan. Le premier dauphin est mort le 4 juin et non pas le 3 mai. C'est le 17 et non le 27 juillet 1789 que Louis XVI vint à

Paris après la prise de la Bastille. Madame Élisabeth n'était pas prévenue à l'avance du projet d'évasion des Tuileries ; elle ne le sut que le jour même du départ, dans l'après-midi. Enfin ce n'est pas de Châlons, mais de Paris, et le 28 juin seulement, que Marie-Antoinette, après le malheureux échec de Varennes, écrivit à Fersen ce mot si navrant : « Rassurez-vous sur nous, nous vivons ! » Ce sont des taches légères et qu'il sera facile de faire disparaître dans une nouvelle édition.

Que l'auteur du beau livre que nous annonçons aujourd'hui, et que tous voudront lire, pardonne ces quelques critiques, dictées par la passion de l'exactitude, à un vieil « amoureux de la Reine » qui étudie sa vie depuis plus de vingt ans, et qui ne souhaite qu'une chose : mettre dans le travail qu'il prépare, sur ce grand et douloureux sujet, le cœur et le talent que M. de Vyré y a apportés lui-même.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

État de la France en 1789, par PAUL BOITEAU. 2e édition, ornée du portrait de l'auteur, avec une notice par M. Léon Roquet et des annotations de M. Grassoreille, archiviste. Paris, Guillaumin, 1889, in-8 de XII-580 p. — Prix : 10 fr.

M. Grassoreille écrit dans sa préface : « Le présent volume est la reproduction de la première édition ; nous nous sommes gardé de rien changer au texte. Cependant, de récents travaux ayant apporté des éclaircissements sur différentes questions, la publication d'inventaires des fonds des archives nationales ayant permis de connaître des documents jusqu'alors inexplorés, nous avons ajouté, dans des notes, chaque fois que nous en avons eu l'occasion, des renseignements complémentaires. » Je voudrais, par quelques exemples, montrer au lecteur que le texte de M. Boiteau avait, en maint endroit, besoin d'être modifié ou annoté, ce qui eût ajouté du prix à un livre vraiment utile, mais où l'auteur a trop mis de ses préjugés personnels ou des erreurs qui circulaient encore en 1861, mais que la science historique a dissipées depuis. Page 184 : « Louis XIV avait sagement pensé que le plus sûr moyen de constituer une église gallicane, qu'il fût facile au premier moment de détacher de Rome, c'était de considérer la papauté et le cardinalat comme des établissements purement italiens... L'Église de France était un repaire d'abus et de vices, mais du moins elle se souciait peu de la papauté de Rome ou en avait pris son parti. Il a fallu l'ébranlement que la Révolution causa dans les âmes timides pour raffermir partout, au grand détriment des peuples et de la civilisation, l'autorité méprisée du souverain pontificat, etc. » — Page 189 : « On a peint les monastères, au moyen âge, comme les écoles les plus fécondes de l'agriculture, et, plus tard, comme l'asile des sociétés savantes. Fausses couleurs s'il en fut. Les moines étaient de-

puis longtemps des êtres nuisibles à la société, etc. » — Page 200 : l'auteur juge « la vie délicieuse des membres du Chapitre de Notre-Dame » par ces simples mots : « Que dire après le poème du Lutrin?... » — Page 205 : « Le peuple des moines, sous le joug de quelques abbés, n'avait de jouissances qu'à l'heure où la cloche annonçait que la pâture (sic) était sur la table du réfectoire. »

Dans cette manière d'écrire, on ne reconnaît, ce me semble, que l'ami, le condisciple et le prôneur de Béranger. Quelques traits de plume sur ces fantaisies auraient-ils nui à l'œuvre de M. Boiteau? Et cette phrase si dédaigneuse (p. 514) sur toutes les richesses architecturales de la France : « Il faudrait peut-être achever ce chapitre en faisant la statistique monumentale de l'année 1789, c'est-à-dire en disant quels châteaux, quelles églises, quels monuments remarquables, debout jusqu'alors, sont depuis tombés sous le pic et le marteau de la démocratie. » Ce pic et ce marteau furent-ils donc des agents de civilisation et de progrès, en démolissant les chefs-d'œuvre qui couvraient alors la France? M. Boiteau en prend bien légèrement son parti.

Le lecteur appréciera nos réserves, et nous n'avons pas tout dit. Il n'en convient pas moins de signaler ce livre comme un répertoire très utile à consulter, et où l'on trouvera rassemblés des renseignements sur l'ancienne France qu'il était assez difficile de réunir.

VICTOR PIERRE.

Les Causeurs de la Révolution, par VICTOR DU BLED. Avec une préface du duc de Broglie, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1889, gr. in-18 de IV-400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Faut-il chercher si tous les personnages que passe en revue l'auteur furent bien réellement des « causeurs; » s'il y eut même, s'il était possible qu'il y eût sous la Révolution des « causeurs? » A un livre aussi agréable, qui l'est et qui tient à l'être, je ne chicanerai pas son titre. Chose trop facile, d'ailleurs! N'est-il pas évident que les Lemercier, les Fiévée, les Lemierre, les Marmontel, les Delille, etc., ne furent pas célèbres surtout par leur esprit de conversation? Mais Rivarol, les Ségur, Boufflers, y trouvaient une bonne part de leur renommée. Ce que l'auteur a voulu, ce n'est ni de tracer des biographies, ni même de peindre des portraits; il demande à chacun de ses personnages un trait spirituel, une maxime piquante, une définition qui représente au vif hommes ou choses. Il y a réussi, sans tomber dans le recueil d'*anas;* tout ce qu'il cite, on se le rappelle quelquefois, mais réuni, assemblé en bouquet, on y trouve plus de charme et de parfum.

En se souvenant de son *Histoire de la monarchie de Juillet,* qui résume les événements avec vivacité et que la verve entraîne, non moins que des diverses études, d'ordre économique ou social, publiées

par M. du Bled dans la *Revue des Deux Mondes,* et en comparant ces travaux si graves avec celui qu'il nous donne aujourd'hui, on ne sent pas seulement, on reconnaît que cet écrivain politique est doublé d'un lettré, d'un homme de goût. Il en a fallu pour démêler l'idée de ce livre et il en fallait davantage pour l'accomplir.

Tous ces mots heureux sont-ils authentiques? En nous adressant cette question, nous ne sommes ni irrévérencieux envers l'auteur qui les cite, ni plus sceptiques que lui. Il a deux ou trois pages (336-338) sur les mots ou sur les traits légendaires qui nous mettraient à l'aise: « Les romans ont toujours plu, dit-il, et plairont davantage que l'histoire. Il y a après tout des inventions plus vraies que l'histoire, qui font partie du trésor moral de l'humanité, et, sans prétendre que le vrai soit le sublime des sots, on peut admettre avec Rousseau que la morale de beaucoup de ces fables est très appropriée au cœur humain.» Il faut reconnaître, d'ailleurs, que beaucoup des traits que recueille M. du Bled sont signés de leurs auteurs, qui n'en sont pas moins agréables pour n'être pas toujours des... causeurs.

VICTOR PIERRE.

Napoléon, l'homme, le politique, l'orateur d'après sa correspondance et ses œuvres, par ANTOINE GUILLOIS. Paris, Perrin, 1889, 2 vol. in-8 de 689 et 648 p. — Prix : 15 fr.

Faire connaître Napoléon d'après ses écrits, sa correspondance, ses mémoires, telle a été la pensée de M. Antoine Guillois. Les vingt-huit volumes de la correspondance de l'Empereur, les mémoires dictés à Sainte-Hélène sont une mine immense où l'auteur a puisé pour grouper ensuite les pensées et les appréciations recueillies d'après trois grandes divisions : l'homme et le philosophe, le politique, l'orateur et l'écrivain. Naturellement les deux premières ne sont pas aussi distinctes que la dernière, car les pensées de l'homme indiquent les visées du politique. Lorsque, par exemple, l'auteur expose quels ont été les principes philosophiques et moraux, les principes et sentiments religieux de Napoléon, il éclaire par cela même bien des actes de son gouvernement : « Je ne suis rien, disait un jour l'Empereur, je ne crois pas aux religions, mais j'ai l'idée d'un Dieu. » Ces paroles sont, écrit M. Guillois, le résumé complet de la doctrine religieuse de Napoléon. Les citations rappelées ici, auxquelles on aurait pu joindre bien d'autres passages, ne laissent aucun doute sur ce point. Aussi l'auteur a soin de prévenir que l'ouvrage de M. de Beauterne sur les sentiments religieux de Napoléon ne peut être considéré comme impartial, car l'auteur, dit-il, prête à Napoléon en maintes circonstances les sentiments qu'il aurait voulu lui voir. M. Guillois n'a pas les mêmes tendances, et on aurait au contraire à lui reprocher d'employer dans les commen-

taires qui relient les diverses citations des expressions peu mesurées, qui sont dans l'esprit de Napoléon, mais ne devraient pas se rencontrer sous la plume d'un historien, comme « intrigues papales, diplomatie rusée du Pape, etc., » et autres analogues. Ainsi encore M. Guillois, qui admire généralement la conduite de Napoléon, trouve juste l'exécution du duc d'Enghien. « L'esprit n'est-il pas confondu, dit-il, de voir la passion avec laquelle presque tous les historiens royalistes ou républicains ont chargé la mémoire de Napoléon à propos de cette exécution, » jugement que les travaux récents ne permettent pas de ratifier.

Il est commode de trouver ainsi classées les opinions de l'Empereur sous différents chefs: politique intérieure et extérieure, armée et marine, législation et économie politique.

En lisant ainsi les nombreuses citations dont ces deux volumes sont remplis, on reconnaît la vivacité d'esprit de Napoléon, la fertilité de ses ressources, la promptitude de sa conception et l'universalité de ses vues, mais on ferme le volume en se disant qu'après tout c'était une bien triste âme. On peut admirer le génie, la volonté puissante, mais on n'aimera pas l'homme immodéré qui, pour le malheur de son pays, ne sut jamais contenir ses passions. L'indication des ouvrages d'où les citations sont prises est rejetée dans une note à la fin de chaque volume ; ce n'est pas commode : les mettre au bas des pages eût été mieux ; les indications ne sont du reste pas complètes.

On trouvera en appendice des notes sur la publication des œuvres de l'Empereur, notamment sur la publication de sa correspondance par la commission officielle sous le second Empire. H. DE L'É.

Histoire de l'instruction publique avant 1789 dans le département de la Haute-Savoie et dans l'ancien diocèse de Genève, par l'abbé J.-F. GAUTHIER. Annecy, Niérat, 1887, in-8 de 104 p.

Histoire de l'ancien collège de Gray, par CH. GODARD. Gray, A. ROUX, 1887, in-12 de IX-258 p.

M. l'abbé Gauthier a voulu prouver, à son tour, que l'Église catholique, loin de favoriser l'ignorance, a, de tout temps, répandu avec le plus grand zèle non seulement les vérités religieuses, mais toutes les connaissances littéraires. Suivant, de siècle en siècle et depuis ses origines, le développement de la civilisation chrétienne, il a montré, en ce qui concerne l'ancien diocèse de Genève, c'est-à-dire le département de la Haute-Savoie diminué de Genève et de quelques annexes, comment la culture des lettres avait toujours été l'objet des soins du clergé. Tous les travaux antérieurs ont été mis à profit par M. Gauthier, qui a en même temps donné le résultat des dépouillements les plus ré-

cents des archives locales. Cette *Histoire* est d'une lecture agréable; les renseignements de fait y sont nombreux et exacts; il est inutile d'ajouter que la thèse de M. Gauthier est surabondamment prouvée par lui. J'exprimerai toutefois deux desiderata : j'aurais voulu plus de détails sur la *Sainte Maison*, Université du caractère le plus original, englobant tous les ordres d'enseignement, même celui des arts et des métiers, qui fut fondée à Thonon par saint François de Sales; j'aurais voulu ensuite et surtout qu'on nous donnât, et c'eût été pour la première fois, des renseignements positifs, complets sur les mesures très graves que la maison de Savoie prit en 1729 contre toutes les congrégations enseignantes. Ces mesures n'eurent pas sans doute le caractère absolument antireligieux, violent, de la révolution opérée en 1762; on ne peut donc guère y voir le prélude des expulsions de jésuites qui devaient se produire trente ans plus tard en Portugal, en Espagne, etc... mais elles amenèrent une si profonde perturbation dans l'organisation séculaire des collèges de la Savoie et du Piémont, en remplaçant partout les réguliers par des séculiers ou même par des laïques, qu'il ne paraît pas possible de les négliger aussi complètement que le fait M. Gauthier. La législation de 1729 a, d'ailleurs, pour l'histoire générale de l'enseignement, un sérieux intérêt. Pendant des siècles, les Savoyards étaient allés terminer leurs études à Avignon ou à Louvain; le règlement de 1729 les obligea de prendre tous leurs grades à Turin. Quelques établissements depuis longtemps dirigés par des Français, comme le collège de Saint-Bening, qu'occupaient les chanoines lorrains de N.-S., durent être fermés par suite des lois nouvelles; il y a donc intérêt pour l'histoire de l'enseignement en France, comme pour l'histoire générale des études, et surtout pour l'histoire de la destruction systématique des ordres religieux pendant le dix-huitième siècle, à ne pas négliger plus longtemps ce point important de l'histoire des écoles savoisiennes.

— Le collège de Gray n'était connu jusqu'ici et fort incomplètement que par l'*Histoire de Gray*, de Gatin et Besson (1851) et par une note de M. Maggiolo dans son travail (1886) sur *les Collèges des chanoines de N.-S.* Très intéressant par son ancienneté, par ses règlements d'études de 1583, par la direction successive des séculiers jusqu'en 1632, des Prémontrés de 1632 à 1637, des chanoines de N.-S. en 1640, puis des jésuites pendant plus d'un siècle (1653-1765), cet établissement méritait une histoire détaillée. M. Godard a apporté beaucoup de soin dans ses recherches; les archives de Gray lui ont fourni d curieux documents pour la partie des seizième et dix-septième siècle celles de la Haute-Saône pour la fin du dix-septième siècle et le dix huitième. Ces diverses pièces sont en grande partie reproduites dai les *Notes justificatives;* on y suit avec un intérêt particulier l'applic

tion des canons du concile de Trente sur l'enseignement dans un pays alors soumis à la domination espagnole. M. Godard, qui paraît avoir des préjugés peu favorables aux anciennes institutions d'enseignement puisqu'il serait du nombre des professeurs qui rayeraient sans peine des programmes beaucoup de latin, et qu'il se montre assez peu favorable à la Compagnie de Jésus pour renvoyer ses lecteurs au livre de M. Jean Wallon, qui a pour titre : *Un Collège de jésuites*, M. Godard est généralement assez impartial. Sans doute, à notre avis, en ce qui concerne les jésuites, il donne trop d'importance à quelques débats d'intérêt secondaire entre cette congrégation et la Ville; mais il ne méconnaît guère le bon droit de la Compagnie, rend hommage à ses succès et ne cache même pas la décadence de l'établissement après l'expulsion. Il est regrettable que le nombre des erreurs typographiques soit aussi considérable dans ce volume; les textes reproduits en souffrent quelquefois et des noms fort connus s'en trouvent défigurés. En somme, l'histoire du collège du Gray est un travail honorable, qu'une plus grande connaissance de l'ancienne législation sur la matière et un peu plus de soin dans l'impression auraient rendu à peu près irréprochable.

A. Silvy.

Un Chancelier d'ancien régime. *Le Règne diplomatique de M. de Metternich*, par Ch. de Mazade, de l'Académie française. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1889, in-8 de xv-520 p. — Prix : 7 fr. 50.

Si l'on veut un livre d'une agréable lecture, racontant facilement la vie et les principaux travaux de M. de Metternich, l'ouvrage de M. de Mazade satisfera pleinement. Ce sont des faits connus, mais ils sont bien présentés. Évidemment, on n'a pas ici l'œuvre d'un historien érudit, ardent à chercher, dans les archives ou même dans l'étude approfondie des documents déjà publiés, le texte qui, rapproché d'un autre, viendra éclaircir tel incident demeuré obscur, signalera une donnée nouvelle, mettra en relief une physionomie, un caractère. Non, le dessin est ici un peu effacé, la sculpture n'est pas assez fouillée, l'ouvrage est fait trop vite, du moins il semble qu'il en soit ainsi. C'est œuvre de publiciste, non d'historien.

M. de Mazade raconte les incidents qu'offre la carrière du « plus mondain, du plus habile ou du plus heureux des politiques, » il le montre assez plein de suffisance, partout fêté, « à l'ascendant à peu près accepté, enlaçant l'Allemagne et l'Europe de son influence, redouté des peuples, écouté dans les cours, élevant à la hauteur d'un système l'équilibre dans l'immobilité et le repos. » Après avoir assisté aux guerres du premier Empire et à l'ébranlement de toute l'Europe, M. de Metternich a consacré tous ses soins à maintenir partout la paix, à éviter les conflits, à faire durer les choses plus qu'à les améliorer ou

à favoriser leur changement. Il se croyait très sûr de lui et de l'excellence de sa politique : n'est-ce pas lui qui, après avoir parlé avec dédain de la faiblesse des hommes qui devaient remédier au mal, écrivait : « Je me regarde comme étant plus fort que la plupart de mes contemporains parce que je porte moi-même une haine invincible contre les mots et les phrases vides et que mon instinct me pousse à l'action. Examinez les choses de près et vous verrez que j'ai raison, vous trouverez ainsi en même temps la clef de mon calme moral. » Cette citation, que j'emprunte à la correspondance de M. de Metternich, publiée par son petit-fils, le prince Richard, peint assez bien le ministre tel qu'il nous apparaît pendant son long règne diplomatique, ainsi que l'appelle M. de Mazade. « Il a traversé toutes les crises en homme habile, en homme heureux, écrit M. de Mazade, portant dans les affaires du temps ce mélange de supériorité réelle et d'artifices, de fixité apparente et de souplesse, de dogmatisme et de fatuité mondaine qui a fait son originalité. M. de Metternich n'est pas un politique à grandes vues et à résolutions hardies. Son génie est dans l'art des combinaisons, dans le maniement patient des hommes et des intérêts. » Avec quel mélancolique retour sur les choses d'ici-bas M. de Mazade nous montre ensuite, après les trente-quatre ans du règne de M. de Metternich, son ascendant personnel s'évanouir et son œuvre même détruite ou menacée de toutes parts en Italie, en Allemagne, en Europe. Le chancelier de Berlin remplace le chancelier de Vienne : mais ce n'est pas par la paix et la patience qu'il cherche comme celui-ci à conduire les affaires, c'est par la violence, par la guerre, *ferro et igne*, comme, il l'a dit lui-même qu'il entend précipiter les événements et asseoir la grandeur de la Prusse sur l'Allemagne conquise et opposée qu'elle était vingt ans auparavant aux agissements de cette puissance devenue enthousiaste de son vainqueur. Cette évocation de la figure de M. de Bismarck en face de la figure de M. de Metternich, ces cinquante ans de paix en regard de ces guerres contre le Danemark, l'Autriche, la France, forme un contraste qui n'est pas sans enseignement et sans morale. M. de Mazade les dégage avec justesse et habileté.

H. DE L'É.

Histoire populaire du Canada, *d'après les documents français et américains,* par JACQUES DE BAUDONCOURT. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 510 p. — Prix : 5 fr.

Les Grands hommes de la France. *Hommes de guerre. Montcalm,* par ÉDOUARD GŒPP. Paris, Ducrocq, 1888, in-12 de 495 p. — Prix : 3 fr.

Les Français au Canada et en Acadie, par RÉMY DE GOURMONT. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-8 de 224 p., orné de 50 gravures. — Prix : 1 fr. 50.

L'une des preuves les plus frappantes de la légèreté du caractère

français est la facilité avec laquelle, pendant trois quarts de siècle environ, nous avons oublié nos colonies perdues, et spécialement le Canada. Qui songeait, il y a trente ans, à connaître les péripéties émouvantes de la glorieuse et lamentable lutte entre Montcalm et Wolffe? On avait lu quelque part, dans Voltaire ou ailleurs, que la France avait alors perdu quelques arpents de neige au-delà des mers, et voilà tout. Les Canadiens issus du sang français se débattaient alors sous les étreintes de tyranneaux britanniques, et défendaient avec héroïsme, leur langue, leurs usages et surtout leur foi, et nul ne s'en préoccupait. Chose triste à dire : nos ennemis nous ont devancés dans la justice due aux héros qui, avec une poignée d'hommes, ont tenu leurs armées en échec, et un même monument a été élevé, par eux, dans Québec, à la mémoire de Wolffe et de Montcalm, morts en face l'un de l'autre sous les murs de cette ville. C'est que nous n'aimons pas à envisager virilement les conséquences de la défaite, préférant les couvrir des voiles de l'oubli. En se lançant à corps perdu dans les guerres continentales, tantôt pour la succession d'Espagne, tantôt pour soutenir alternativement Frédéric II contre Marie-Thérèse, et Marie-Thérèse contre Frédéric II, Louis XIV et Louis XV avaient délaissé les colonies; l'Angleterre, qui nous avait, avec sa perfidie ordinaire, entraînés dans ces luttes sans profit, sinon sans gloire, en avait profité pour nous dérober l'Inde, les Antilles, le Canada, les plus beaux fleurons de la couronne de France. Puis, dédaigneusement, nos voisins avaient déclaré que le Français n'était pas colonisateur, et le Français l'avait répété naïvement, et s'en était consolé avec une apparente philosophie qui n'était que de l'insouciance. Il a fallu qu'entre les mains de l'Angleterre, l'Inde et le Canada devinssent de magnifiques empires pour que notre attention fût enfin éveillée : ces anciennes possessions n'étaient donc pas tant à dédaigner qu'on se l'était figuré chez nous. Alors, il devint à la mode d'en parler et de réhabiliter les grandes figures de Dupleix et de Montcalm, tombés martyrs de la politique à courtes vues des Choiseul et des Pompadour.

Dès lors, les livres sur le Canada et l'Inde, sur Montcalm et sur Dupleix, apparurent nombreux, et chaque année nous avons à en signaler quelques-uns. Ceux que nous examinons aujourd'hui sont d'ordre assez différent, bien que procédant visiblement des mêmes sources.

L'ouvrage de M. de Baudoncourt est pénétré d'un profond sentiment chrétien ; il montre que les Canadiens sont toujours restés fidèles à leur belle devise : *Pro Deo et Patria;* cette constance admirable les a soutenus dans l'adversité, et fait leur force aujourd'hui. C'est une lecture attristante, à coup sûr, que celle des incessantes luttes que la colonie, dès sa jeunesse, eut à soutenir contre les sauvages et contre ses voisins hollandais et anglais. Toujours inférieurs en nombre, nos

courageux colons furent longtemps victorieux ; sous les ordres de l'intrépide Montcalm, ils résistèrent trois ans à des forces écrasantes avant de succomber. Courbés ensuite sous le joug de l'Angleterre, ils déjouèrent toutes les tentatives faites par leurs vainqueurs pour leur arracher les signes de leur ancienne nationalité : la langue, les mœurs et surtout la foi de leurs pères. Ils subirent courageusement l'oppression en lui opposant la force d'inertie et les patientes protestations du droit outragé. Aujourd'hui, les Canadiens jouissent en paix du fruit de cette noble attitude : dans aucun pays du monde, le peuple ne possède une liberté aussi large, et la religion catholique, loin de décroître, s'est étendue d'une manière remarquable : elle est professée par la grande majorité des Européens et des Indiens ; le Dominion compte six archevêques, dont un cardinal, vingt-trois évêques et une grande Université catholique. Tel est le tableau que, dans son dernier chapitre, M. de Baudoncourt expose à la suite de renseignements détaillés sur les diverses provinces où les émigrants peuvent s'établir avec avantage.

— Le livre de M. Gœpp n'est pas sans mérite ; on peut même dire que c'est une des biographies les plus complètes de Montcalm ; c'est aussi une des plus impartiales ; elle est basée sur les documents officiels qui se trouvent dans les archives des ministères de la marine et de la guerre. Les événements qui ont amené la perte du Canada y sont appréciés de la même manière que dans l'ouvrage de M. de Baudoncourt ; mais on y fait ressortir avec plus d'énergie encore les difficultés résultant de l'incapacité du gouverneur de Vaudreuil et des concussions de l'indigne intendant Bigot. Montcalm ne fut pas seulement un habile homme de guerre ; c'était aussi un honnête homme et un bon chrétien. M. Gœpp laisse un peu trop dans l'ombre ce dernier trait de son caractère, de même qu'il s'indigne fort mal à propos de ce que, dans la capitulation de Montréal, M. de Vaudreuil ait songé à stipuler des conditions avantageuses au clergé catholique. C'est dire que l'esprit de cet auteur est loin de valoir celui de M. de Baudoncourt.

On remarque, avec regret, dans ces deux ouvrages, des incorrections de style qu'il est difficile d'attribuer uniquement à des négligences d'imprimerie.

— Le livre de M. Rémy de Gourmont est certainement mieux écrit ; de plus, il est édité avec grand soin et orné d'assez bonnes gravures. L'histoire du Canada y est contée plus rapidement que dans celui de M. de Baudoncourt, et les derniers chapitres sont consacrés spécialement à l'Acadie : l'auteur a voulu flétrir dans ces pages, enflammées d'un louable patriotisme, l'infâme conduite des Anglais envers un petit peuple qui n'avait commis d'autre crime que de rester

inébranlablement fidèle à sa patrie et à sa religion ; on sait que le même sujet a été traité par le grand poète américain Longfellow, dans *Évangéline*. Malheureusement, M. de Gourmont, tout en reconnaissant que les missionnaires ont puissamment contribué au développement de la colonisation au Canada, se fait l'écho de vieilles accusations portées contre les jésuites ; c'est chose vraiment inouïe que la facilité avec laquelle des écrivains catholiques répètent les rengaines les plus suspectes des protestants, et le plus curieux, c'est que naïvement ils citent leurs auteurs comme s'ils devaient y trouver des garanties d'impartialité. Notons aussi une erreur de détail : M. de Gourmont qualifie d'auteur canadien M. Gabriel Gravier, le savant secrétaire général de la Société de géographie de Rouen, qui a, il est vrai, beaucoup écrit sur l'Amérique du Nord à propos des découvertes attribuées à des navigateurs normands. COMTE DE BIZEMONT.

Frédéric III, le Prince héritier, l'Empereur. *Esquisse biographique dédiée à sa mémoire,* par RENNELL RODD, publiée sous la direction et avec une introduction de S. M. l'impératrice Frédéric ; avec portrait et autographe. Paris, Ollendorf, 1888, in-12 de VIII-285 p.— Prix : 3 fr. 50.

Je ne comprends pas pourquoi l'on a traduit en français un livre qui ne peut ni nous plaire ni nous instruire. L'impératrice Frédéric, dont nous avons ici même hautement apprécié le caractère et dont nous respectons la douleur, espère que cette biographie de Frédéric III « lui donnera dans l'affection des Anglais une place à côté de son regretté père, pour lequel il avait tant d'affection, d'admiration et de vénération, et avec lequel il était en pleine communion d'idées. » Les Anglais pourront assurément se joindre aux Allemands pour appeler aussi le défunt empereur « notre Fritz ; » mais les Français n'ont guère appris à le connaître que par la législation draconienne qui a pour but d'élever entre l'Alsace et la mère-patrie une muraille de la Chine. Il semble aussi que l'auteur de ce manifeste anglo-prussien se soit plu, dès la première page, à nous jeter à la face des souvenirs abhorrés, en nous rappelant que son héros est né le jour anniversaire de la bataille de Leipzig et qu'il est mort le jour anniversaire de cette autre bataille dont un poète français a dit : « Jamais son nom n'attristera mes vers. »

Sous le rapport historique, l'apologie anglaise de M. Rennell Rodd a exactement la même valeur que toutes les apologies de parti pris, c'est-à-dire aucune valeur. « Large et tolérant dans ses opinions religieuses, dit l'auteur, le prince impérial était l'adversaire déterminé du mouvement anti sémitique et l'avocat convaincu de la liberté de conscience (?). Il protégeait largement l'ordre des francs-maçons, et les nombreux discours qu'il a prononcés dans leurs loges expliquent toujours l'idée qu'il attachait à leur mission... (p. 211) » Voilà une criti-

que à l'adresse de l'empereur régnant qui n'aime pas les francs-maçons. Ni dans ce passage significatif ni ailleurs, la nouvelle biographie n'ajoute rien à ce que nous savions déjà. Nous ne pouvons, en ce qui concerne Frédéric III, que nous référer à son propre journal et aux indications que le *Polybiblion* a déjà fournies (t. LII, p. 254, et t. LIII, p. 34 et 61) en analysant les publications autrement intéressantes de M. E. Simon, de M. Grandin et de M. Lavisse. A. D'AVRIL.

Bismarck intime. Paris, Westhausser, 1889, in-12 de 240 p. avec un portrait du chancelier. — Prix : 3 fr. 50.

« Le caractère du prince de Bismarck présente les contrastes les plus frappants : il est à la fois brutal, raide et familier. — Chaque fois qu'on lui résiste, ajoute l'auteur anonyme de *Bismarck intime,* il est raide et presque toujours brutal (p. 68). » — Le futur chancelier pratiqua de bonne heure le sans-gêne : « Bismarck se trouvait un jour dans le bureau d'un de ses supérieurs. Celui-ci s'alla mettre à la fenêtre et tambourina sur les vitres dans l'intention bien marquée de faire voir qu'il ne pensait plus que l'autre se trouvait là. Aussitôt Bismarck alla à une autre fenêtre et se mit également à tambouriner sur les vitres (p. 76). » — Le chancelier a montré en mainte circonstance la grande confiance qu'il a en lui-même (p. 33). Il ne paraît pas qu'en 1849, le souverain ait partagé, dès le principe, cette confiance que son successeur devait, par la suite, pousser jusqu'aux dernières limites : pour la composition d'un nouveau ministère, le nom de Bismarck se trouvait sur une liste... qui fut présentée à Frédéric-Guillaume IV. Le roi biffa ce nom, à côté duquel il écrivit en marge : « Réactionnaire rouge ; aime l'odeur du sang ; à employer plus tard (p. 68). » L'auteur de *Bismarck intime* lui attribue les paroles suivantes, que le prince aurait prononcées lorsqu'il était parvenu au faîte de la grandeur : « Tout est vanité ; la célébrité ne procure pas de satisfactions vraies. Je ne comprends donc pas qu'un individu puisse supporter l'existence, s'il ne croit pas à une autre vie dans un monde meilleur (p. 185). »

Le livre que nous annonçons n'épargne guère le chancelier ; mais il ne respire pas le sentiment d'hostilité personnelle que nous avions perçu et indiqué ici-même dans l'œuvre intitulée : *la Cour du roi Guillaume* (t. LII, p. 253). C'est une lecture agréable et même instructive, mais dans la mesure que comporte un recueil d'anecdotes. Le lecteur y trouvera un complément aux ouvrages plus consistants que le *Polybiblion* a signalés à son attention (*Correspondance politique* et *Lettres confidentielles.* — *Histoire du prince de Bismarck,* par M. E. Simon... T. XLIV, p. 337, et LII, p. 256.) A. D'AVRIL.

BULLETIN

Accord de la science et de la religion, par le docteur ALFRED DEVERS, médecin en chef de l'hôpital de Saint-Jean d'Angély. Paris, Palmé, 1889, in-12 de XXIX-497 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre n'est pas, comme son titre pourrait le faire croire, une démonstration raisonnée de l'accord de la science et de la religion : c'est tout simplement un recueil de témoignages, empruntés aux œuvres des grands écrivains, orateurs, savants, historiens, poètes, et tendant à démontrer que tous ceux qui savent, tous ceux qui comptent dans l'humanité, ont rendu hommage à la vérité de la religion, et vérifié par là la parole de Bacon, quand il dit qu'un peu de science éloigne de la religion, mais que beaucoup de science y ramène. Ces témoignages sont d'autant plus significatifs que l'auteur les a empruntés de préférence à des écrivains incroyants ou indifférents, à qui la force de la vérité a pu seule arracher de pareils aveux. Le livre se termine par une double table, table des matières et table alphabétique : en sorte que le lecteur peut retrouver tout de suite, suivant son désir ou ses besoins, soit tous les textes qui concernent une même vérité, soit tous ceux qui sont empruntés à un même écrivain. Ainsi, cet ouvrage acquiert pour ceux qui n'ont pas le temps de faire de longues recherches, une utilité pratique qui sera certainement appréciée de nos lecteurs. P. TALON.

Du visible à l'invisible. *Rêveries consolantes,* d'après Mrs Oliphant et Miss Élisabeth Phelps, par Mme DE WITT, née GUIZOT. Paris, Perrin, 1888, in-12 de II-226 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre contient deux nouvelles, ou plutôt deux rêveries, intitulées l'une, *Pèlerinage dans l'invisible,* et l'autre, *Sur l'autre rive,* qui nous transportent toutes les deux par-delà la mort, sur les rivages de l'autre vie. On y voit les bienheureux participants de la félicité éternelle, on vit de leur vie, on s'initie à leur bonheur, et on monte à leur côté et sous leur direction les degrés du bonheur, de la gloire et de la paix, pour arriver jusqu'auprès du trône de Dieu où l'on goûte la suprême béatitude. Cela rappelle les Champs-Élysées de Fénelon, avec quelque chose de plus doux, de plus mystique, de plus chrétien même. Ce ne sont que des rêveries sans doute, mais qui bercent doucement et pieusement l'âme, et lui communiquent quelque chose du calme et de la paix des lieux où elles la font errer à la suite de la *Petite Pèlerine* ou de *Mary,* la voyageuse de l'autre rive. Suivant la parole de Mme de Witt « c'est une échappée vers cette cité éternelle où nous attendent, auprès de leur Sauveur et du nôtre, ceux qu'il nous a repris pour un temps. » P. TALON.

L'Électricité à la maison, par JULIEN LEFÈVRE, professeur suppléant à l'École de médecine de Nantes, professeur à l'École des sciences. Paris, 1889, J.-B. Baillière, in-8 cartonné de 396 p. avec 209 grav. — Prix : 4 fr.

Rendre accessible à toutes les intelligences les mille applications domestiques de l'électricité n'est pas chose facile. Cependant, telle semble avoir été l'ambition de l'auteur, M. Lefèvre, qui, dans une suite de causeries familières, fait successivement connaître au lecteur cette foule de belles et étonnantes découvertes qui sont devenues pour l'homme autant de servi-

teurs dociles, rapides et discrets, trois qualités précieuses dont la réunion est bien rare à notre époque. Nous ne pouvons énumérer les nombreux chapitres que ce petit volume comporte : tous se valent et tous sont à lire; mais sans faire de choix, nous pouvons, néanmoins, en raison de l'importance plus grande, signaler particulièrement les chapitres qui ont trait aux avertisseurs, aux téléphones, aux microphones, et, surtout, à l'éclairage électrique, où se trouvent clairement exposées les plus récentes applications domestiques de l'électricité, cette science encore si neuve et déjà si merveil euse. Ce joli volume, illustré de nombreuses gravures de démonstration, tient le milieu entre les œuvres magistrales de nos grands ingénieurs-électriciens et les traités élémentaires de vulgarisation à l'usage de la jeunesse ; d'une utilité réelle, il sera consulté avec intérêt dans maintes circonstances de la vie pratique. D. MARTEL.

Mathématiques et Mathématiciens, *pensées et curiosités,* recueillies par A. REBIÈRE. Paris, Nony, 1889, in-8 de 280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Peu de chose à dire de cet écrit dans lequel l'auteur a compilé un certain nombre de pensées, d'anecdotes, paradoxes, de singularités, etc., se rapportant aux différentes branches des mathématiques pures ou appliquées. Mais tout cela est fort décousu et n'offre rien de bien récréatif, même pour les lecteurs spéciaux. Toutefois, parmi ces curiosités mathématiques, nous en avons remarqué une qui, toute d'actualité, peut être d'un salutaire enseignement ; la voici : « Un homme qui consacrerait sa vie à énoncer ou à écrire la suite des nombres atteindrait à peu près un milliard : le temps lui manquerait pour aller plus loin. Notre dette publique exige 1 milliard 292,319,475 francs par an sur un budget qui s'élève à 3 milliards 011,974,128 francs. » Présentés sous cette forme humoristique, ces chiffres sont plus éloquents que de longs discours. D. MARTEL.

Les Poètes de la foi au XIXe siècle, par l'abbé S. GAMBER, professeur de rhétorique à l'École Belzunce. Paris, Retaux-Bray, 1889, in-12 de x-306 p. — Prix : 3 fr. 50.

Aux incrédules qui s'en vont proclamant le divorce fatal, irréconciliable de la science et de la foi, il est consolant d'opposer les grands hommes qui, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, ont été à la fois savants illustres et croyants convaincus. Une pensée analogue a inspiré M. Gamber. Notre France contemporaine compte, et en grand nombre, des poètes qui ont dû à la foi chrétienne d'immortelles inspirations. M. Gamber ne pouvait les citer ni les étudier tous : il a choisi quelques noms parmi les plus populaires. C'est Turquety, le jeune Breton : « Des vers d'adolescent, pleins de fraîcheur et de souffle, des souvenirs touchants donnés à la terre natale et à la vieille race des fils glorieux de l'Armorique, des tableaux d'un dessin délicat, un cœur sensible et tendre, épanchant dans une langue d'une extrême douceur tout ce qui l'a ému et ravi. » S'il est des natures fragiles que les révolutions abattent, il en est de viriles qu'elles exaltent : le cataclysme de 1830 ouvrit à Turquety sa véritable voie. — C'est Paul Régnie enlevé à la fleur de l'âge, au moment où Marseille, sa patrie, lui décerna ses premières couronnes académiques : cœur ferme dans ses croyances qui n'a jamais connu les déchirements intimes que le doute apporte l'esprit désenchanté : nature enthousiaste, sachant dépeindre tour à tou avec le pinceau d'André Chénier les sites préférés de la Provence et le

plaines solitaires de la Palestine, toutes baignées d'une magique lumière. — C'est Reboul, le chantre chrétien des classes plébéiennes qui, avant d'être poète, a si cruellement souffert et si longuement pleuré, tantôt modulant cette exquise et désormais inoubliable élégie : *L'Ange et l'Enfant*, tantôt accordant sa lyre pour chanter les harmonies du catholicisme avec les destinées présentes des peuples et des États. — C'est Victor de Laprade, le chef de chœur de cette noble pléiade, avec son sentiment si profond des grandeurs de la nature, sa prédilection pour les hautes montagnes, pour les fleuves larges et puissants qui en descendent, pour les vastes horizons qui se déroulent dans un lointain mystérieux : auteur de tant d'odes superbes dont le dernier mot est un hymne d'adoration. Qu'on ouvre après *Psyché* et *Hermia*, les *Poèmes évangéliques;* c'est l'œuvre d'une Muse qui, pour ne pas ignorer la route du Parnasse et de l'Olympe, sait gravir les hauteurs du Calvaire avec autant de recueillement que d'amour. — Enfin c'est Marie Jenna, le poète des mères, qui a puisé ses plus beaux vers dans sa foi sereine, son ardente piété, sa vive intelligence des intimes affinités de notre âme avec la nature, dans ses tendresses pour les grâces innocentes de l'enfance, comme dans les consolations ineffables que les espérances d'outre-tombe apportent à la douleur. C. HUIT.

La Complainte humaine, par JEAN THOREL. Paris, Léon Vanier, 1889, in-12 de 107 p. — Prix : 3 fr.

C'est un long poème fait de strophes en prose. L'auteur se pose comme un énervé, un René au petit pied, qui prétend que toute la nature pleure et qui vient joindre sa lamentation à la jérémiade universelle. Il nous entretient longuement de sa philosophie vague et nuageuse, des combats entre son amour platonique et ses désirs charnels, de ses aspirations sans but, de ses larmes gratuites, de ses tendances vers le néant. Livre affadissant et alanguissant. Le style n'en est pas sans mérite, mais travaillé, alambiqué, décadent, abusivement néologique. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Tête folle, comédie-vaudeville en deux actes, par ANTONY MARS, avec musique des couplets.

Quand on conspire!... opérette bouffe en un acte, par le même, musique de Pierre Devos.

Les Deux Pigeons, pièce en deux actes, avec chants et musique, pour jeunes filles, par le même. Paris, Bricon, 1887 et 1888, 3 vol. in-16 de 104, 20 et 76 p. — Prix : 1 fr. le vol.

De ces trois pièces de M. Antony Mars (n'est-ce pas l'un des auteurs des *Surprises du Divorce?*) les deux premières sont d'un comique irrésistible et la troisième est très touchante. De l'esprit, de la verve, un mouvement endiablé, une grande dextérité dans la conduite de l'intrigue, voilà ce qu'on trouve dans *Tête folle* et dans *Quand on conspire!* Du sentiment, de l'émotion et beaucoup de charme et pas mal d'esprit, voilà le lot des *Deux Pigeons*. Ne semble-t-il pas qu'il y ait là de quoi faire une pièce charmante? Les deux premières pièces sont destinées aux jeunes gens, la troisième aux jeunes filles : inutile d'ajouter qu'elles sont toutes les trois d'une irréprochable moralité, ce qui ne les empêche pas d'être très amusantes et très intéressantes. N'est-ce pas que voilà des qualités que l'on ne trouve pas assez souvent ensemble? P. TALON.

Variétés littéraires, par E. CARO, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1889, in-18 de 317 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les articles dont se compose ce volume, tous écrits avec ce charme et cette éloquence que M. Caro savait communiquer à toutes ses œuvres, n'ont pas tous la même importance ni ne présentent le même intérêt. Quelques-uns, et c'est le plus grand nombre, ne sont que de simples comptes rendus de livres : il est vrai que ces livres sont signés de Gustave Merlet, Albert de Broglie, Mignet, Franck, Guizot, l'évêque d'Orléans, Lacordaire, Lamartine, Léon Roches, et que littérature, histoire, philosophie, éducation, voyages, les sujets sont toujours de nature à permettre ces généralisations éloquentes où l'auteur excelle, et ces analyses pénétrantes où le philosophe se devine. Les autres articles, il y en a trois, sont des études approfondies sur l'abbé Galiani, Rivarol et sa philosophie, enfin sur *la Critique contemporaine et les Causes de son affaiblissement.* Ce dernier article fit du bruit en son temps : on le trouva sévère pour la critique, dont M. Caro avait, disait-on, à se plaindre. En le relisant, on le trouvera juste et les années ne lui ont rien fait perdre de son actualité et de son intérêt. Quant aux études sur Galiani et Rivarol, elles sont très piquantes et très neuves, et personne ne se plaindra qu'elles occupent à elles deux presque la moitié du volume. P. TALON.

Écrivains francisés, *études de critique scientifique,* par ÉMILE HENNEQUIN. Paris, Paul Perrin, 1889, in-12 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Émile Hennequin est mort, l'été dernier, d'une façon tragique : il s'est noyé en prenant un bain dans la Seine. On publie aujourd'hui ses œuvres posthumes et elles démontrent qu'il y avait en lui l'étoffe d'un véritable critique. Il importe d'ajouter qu'il appartenait à l'école positiviste, entre Sainte-Beuve et M. Taine, avec en plus une préoccupation sérieuse du problème social. Il ne faut donc pas chercher dans M. Émile Hennequin un critérium moral, des élévations vers le Beau suprême, des envolées vers l'Idéal. Tout cela était pour lui lettre morte. Mais quoique restreintes à l'Art pur ou à l'Art éducateur de la démocratie contemporaine, ses Études, pour l'originalité du style, la profondeur des aperçus, la subtilité pénétrante de l'analyse, n'en sont pas moins très remarquables. Dans le volume que voici : *Les Écrivains francisés,* il s'occupe tout spécialement des auteurs suivants : Charles Dickens, Henri Heine, Ivan Tourgueneff, Edgar Poë, P. Dostoievsky et Léon Tolstoï. M. Hennequin étudie d'abord ces écrivains pour eux-mêmes, parce que leurs œuvres ont produit sur lui ce « frisson nouveau » que suggère l'art contemporain; mais surtout il recherche en eux les causes de la sympathie qu'ils inspirent à toute notre jeune école littéraire. De ce volume, les parties les mieux traitées sont, à notre avis, les pages consacrées à l'américain Edgar Poë et aux deux grands romanciers russes, Tolstoï et Dostoievsky. On croyait que, pour ces derniers, après M. le vicomte E. Melchior de Vogué, il n'y avait plus rien à dire. Le disciple de M. Taine prouve qu'un esprit ingénieux sait trouver du neuf dans les sujets les plus rebattus.

Et ce champ ne se peut tellement moissonner
Que nos derniers neveux n'y trouvent à glaner. F. B.

Paul Verlaine, par CHARLES MORICE. Paris, Léon Vanier, 1888, in-16 de 87 p. — Prix : 2 fr.

Cet opuscule est une analyse de l'œuvre, du talent et de la personnalité

de Verlaine, le poète symboliste. Malgré le parti pris d'exaltation continuelle, il y a du bon dans la brochure de M. Morice, d'abord parce que Verlaine, en dépit de ses défauts, a des titres à l'attention des littérateurs, ensuite parce que l'étude de son biographe est pénétrante, subtile, savante, complète, enfin. Le critique est-il mû seulement par un sentiment respectable d'amitié et d'admiration, ou par l'esprit de coterie? Je ne sais. Par l'un et l'autre, peut-être. Le livre est écrit dans le style décadent bien connu. La phrase périodique y abonde avec des inattendus, des retours, des entortillements, des à-coups, des heurts, — des sentiers par où l'on passe soudain et qui vous font oublier la route principale, outre qu'on s'y cogne parfois à « la borne inopinée d'un mot inconnu. » FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Voyage à l'île d'Utopie, par THOMAS MORUS. *L'Arcadie,* par BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Paris, Ch. Delagrave, 1888, in-18 de 316 p. — Prix : 1 fr.

Encore un volume de la collection des *Voyages dans tous les mondes,* publiée sous la direction de M. Eugène Muller, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal. Cette fois, il s'agit de voyages fantastiques qui rentrent plutôt dans le domaine de la philosophie que de la géographie ; les deux auteurs, l'un Anglais, l'autre Français, se sont proposé, en effet, d'exposer leurs idées sur le meilleur système d'organisation des sociétés humaines. On connaît les hautes vertus et la science de Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre ; après avoir joui de toute la confiance de Henri VIII, il préféra porter sa tête sur l'échafaud plutôt que d'approuver ses vices et sa rupture avec la cour de Rome. M. Müller en fait un éloge bien mérité dans la préface du *Voyage à l'île d'Utopie ;* cela posé, nous sommes plus à l'aise pour déclarer que cette fantaisie philosophique n'ajoute rien à la gloire du martyr. A côté de conceptions louables, on y trouve de singulières théories et un bizarre alliage des croyances chrétiennes avec des idées épicuriennes, presque matérialistes. La pratique du jeûne et des macérations est traitée d'acte de démence ; l'esclavage est préconisé, le suicide des malades incurables recommandé, le divorce admis et la déloyauté érigée en principe dans les relations internationales. L'ensemble est, d'ailleurs, dénué d'intérêt, parce que les allusions aux mœurs et coutumes contemporaines ne portent plus aujourd'hui.

L'*Arcadie,* de Bernardin de Saint-Pierre, est certainement plus digne d'être tirée de l'oubli ; le livre premier, consacré à la description des Gaules au temps de la guerre de Troie, est écrite avec beaucoup de charme et d'érudition ; les aventures des deux voyageurs, Céphas et Amasis, qui servent de prétexte à cette résurrection de nos ancêtres les plus reculés, ne sont pas dénuées d'intérêt et l'exactitude des détails en rend la lecture très agréable et instructive. Quant au livre second, relatif à l'*Arcadie,* que l'auteur voulait présenter comme un pays idéal, il n'a pu en écrire qu'un fragment. Le préambule est la partie la plus faible de l'œuvre : l'auteur y a placé un éloge pompeux de son ami Jean-Jacques Rousseau, auquel nous ne saurions souscrire en aucune façon. COMTE DE BIZEMONT.

Histoire de France racontée à mes enfants, par E. DE MOUSSAC, avec préface de M. le marquis A. de Ségur. Paris, Bloud et Barral, in-4 de III-538 p. — Prix : 6 fr. 50.

Voici une *histoire de France* vraiment chrétienne et vraiment faite pour des enfants : double mérite qu'aucun livre de ce genre n'avait peut-être réuni

ncore. C'est une œuvre sérieuse et intéressante à la fois, un récit familier et original, vivant et mouvementé de tous les faits qui forment la trame de notre histoire. Comme de juste, l'auteur s'arrête de préférence sur les temps modernes, estimant avec raison que Louis XIII et Louis XIV sont plus intéressants pour nous que les premiers successeurs de Pharamond ou même de Charlemagne. Ajoutons que c'est un beau livre, qui n'a nullement l'aspect rébarbatif des livres d'écoles. Un beau format, beaucoup de gravures, toutes instructives et bien choisies, constituent des attraits auxquels peu d'enfants resteront insensibles. Il mérite d'ailleurs de recevoir aussi bon accueil des pères, d'abord parce qu'il est fort intéressant et très bien fait, ensuite parce qu'il les aidera à faire naître, entretenir et aviver dans l'âme de leurs enfants les sentiments qui font les bons chrétiens et les bons Français. P. TALON.

Histoire populaire de la Révolution française, (*grands faits, grandes journées*), par D'HOMBRES, professeur d'histoire au lycée Henri IV. Gravures de Bonneville, Monnet, Bayard, etc. Paris, Alcide Picard et Kaan, 1889, in-8 de 260 p. — Prix : 3 fr.

C'est une histoire illustrée : 55 portraits, 4 cartes, 32 gravures. Le texte ne semble destiné qu'à les encadrer. Sommaire d'histoire un peu allongé, pouvant servir de memento, sous réserve de quelques *lapsus* qu'il faudrait faire disparaître. Ainsi, p. 205, l'auteur appelle Sièyes « un ancien constitutionnel ; » c'est constituant qu'il faudrait dire; p. 150, il écrit : « afin de bien montrer que leur volonté était de ne point retourner à la monarchie, elles élurent pour directeurs cinq conventionnels ; » il faut ajouter : régicides ; p. 178 : Carnot ne fut pas, comme le dit l'auteur, arrêté au 15 fructidor. Il n'est pas exact de dire, même pour être bref (p. 7) : Marie-Antoinette, captive après le 10 août 1792, fut enfermée à la Conciergerie : et les douze mois du Temple ? P. 19 : en disant que « les cahiers sont unanimes à demander la suppression de la monarchie absolue, » ne serait-il pas juste d'ajouter qu'ils ne l'étaient pas moins à demander le maintien de la monarchie ? etc. V. P.

Mémorial du Centenaire, par HIPPOLYTE GAUTHIER, illustré de 60 reproductions des gravures de 1789. Paris, Delagrave, 1889, in-4 de 80 p. — Prix : 1 fr.

Dans ce recueil décoratif, qu'on me permette de chicaner la décoration du frontispice. Comment ! nous sommes en 89, en pleine monarchie, et déjà le dessinateur nous montre les faisceaux républicains, la couronne et la main de justice foudroyés, le globe revêtu de fleurs de lis s'abîmant sous les ruines de la Bastille : au-dessus de la composition, une bonne grosse fille, qui représente la Liberté, tient suspendu le triangle égalitaire. Si l'éditeur met un tel frontispice à ce Mémorial de 89, que réservera-t-il pour celui de 92 et pour celui de 93 ?

La plupart des gravures que nous trouvons ici ont déjà paru dans *l'An 1789,* à l'exception d'une vingtaine qui paraissent pour la première fois. Cette grande brochure (dont les gravures ont dû déterminer la dimension peu commode), débute par la déclaration des droits, puis par une esquisse d'ensemble de l'année célèbre ; on y trouve un calendrier historique, la liste des députés aux États généraux, avec quelques notices pour les plus célèbres (il ne faut pas dire Thibault, curé de *Loppes,* mais de *Souppes*), l'indication des littérateurs, des artistes, des industriels du temps : c'est u

sorte d'almanach. On termine par les monuments et vestiges de 1789 à visiter, soit à Versailles, soit à Paris. En somme, brochure très agréable, et dans un meilleur esprit que ne le laisserait pressentir le frontispice.

VICTOR PIERRE.

Souvenirs intimes de la cour des Tuileries, par Mme CARETTE, née BOUVET. 18e édition. Paris, Ollendorff, 1889, in-18 de 332 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mme Carette, dame du palais de l'Impératrice, introduit dans l'intérieur de la cour du second Empire : portraits toujours assez flattés de nombre de personnes qui figurèrent dans ses salons, anecdotes sur elles; souvenirs sur la guerre du Mexique, et son fatal dénouement; sur la sollicitude de l'Empereur et de l'Impératrice pour les œuvres de charité, etc..., voilà ce qui remplit ce volume : c'est un éloge constant de ce qu'ont fait et dit l'Empereur et l'Impératrice. Les anecdotes sur tous ceux et celles qui furent alors à la mode seront recherchées : princesse de Metternich, marquise de Galiffet, comtesse Castiglione, toutes les dames de la maison de l'Impératrice, princesse Anna Murat, etc., chacun a son mot. On pénètre dans le cabinet de travail de l'Impératrice, dans sa chambre à coucher, voire même dans son cabinet de toilette, entouré de hautes glaces, qui se reflétaient les unes dans les autres, » dans son oratoire particulier; on passe en revue sa garde-robe, son écrin, etc. En un mot, c'est un livre d'une lecture facile, où la curiosité est sans cesse éveillée par un nom, un détail; Mme Carette est passionnée pour l'Impératrice et les personnes dévouées à l'Empire : c'est tout naturel, mais peut-être un peu moins d'enthousiasme eût-il fait plus d'impression; on voit ici trop le parti pris de louer. L'auteur vit dans le présent, ne regarde pas si la Monarchie, avant l'Empire, a donné à la France des jours prospères, ne semble pas s'inquiéter des fautes qui ont amené sur notre patrie une troisième invasion. Un gouvernement qui conduit le pays à de telles catastrophes peut avoir eu des jours brillants et donné des fêtes charmantes, où se pressait tout le monde évoqué par Mme Carette, mais on n'est pas tenté de le reprendre, et l'histoire aura à faire peser sur lui plus d'une responsabilité.

H. DE L'È.

Le Colonel Paqueron, par Mgr SAIVET, évêque de Perpignan. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1889, in-8 de 202 p. orné d'un portrait. — Prix : 2 fr.

La vie du saint colonel Paqueron est une des plus belles œuvres que nous ait laissées Mgr Saivet, dont le diocèse de Perpignan déplore encore la perte. Publié d'abord sous forme d'articles épars dans la *Semaine religieuse d'Angoulême,* cette édifiante biographie parut ensuite en 1878; mais il importait d'en donner une édition populaire accessible à toutes les bourses ; c'est ce que vient de faire, avec le soin qui lui est habituel, la Société de Saint-Augustin. En effet, aucun exemple ne peut être plus profitable à tous que celui de ce fils de paysan lorrain s'élevant à de hauts grades dans l'armée par sa science et par son courage militaire et professant, dès sa jeunesse, des sentiments hautement et ardemment chrétiens. Les devoirs professionnels, les soins que réclamait une nombreuse famille d'ascendants, puis d'enfants et de petits-enfants, la modicité de sa fortune enfin, ne l'empêchèrent jamais de consacrer de longues heures à la prière et d'abondantes aumônes au soulagement des pauvres. Quand le colonel rendit sa belle âme à Dieu, ce fut un deuil public pour la ville d'Angoulême

où il s'était retiré. Lecture réconfortante qui se recommande à toutes les classes de lecteurs et spécialement à la jeunesse.

COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Émile-Jacques-Armand BEAUSSIRE, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, vient de mourir à l'âge de 65 ans. Né à Luçon le 26 mai 1824, après ses premières études faites dans sa ville natale, il vint à Paris, et entra à l'École normale en 1844. Il fut successivement professeur de littératures étrangères à la Faculté des lettres de Poitiers, puis de philosophie au collège Rollin et au lycée Charlemagne. Après 1871, il devint membre de l'Assemblée nationale, où il s'occupa surtout des questions d'enseignement. Nous signalerons parmi ses publications : *Du fondement de l'obligation morale* (1855, in-8) ; — *Lectures philosophiques, ou Leçons de logique extraites des auteurs dont l'étude est prescrite par l'Université* (1857, in-12) ; — *Notice sur un manuscrit inédit de la Bibliothèque de Poitiers* (1864, in-8) ; — *Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française ; Dom Deschamps, son système et son école, d'après un manuscrit et des correspondances inédites du* XVIII*e siècle* (1865, in-12) ; — *La Liberté dans l'ordre intellectuel et moral, études de droit naturel* (1866, in-8) ; — *La Morale indépendante* (1867, in-8) ; — *La Guerre étrangère et la Guerre civile en 1870 et en 1871* (1872, in-12) ; — *La Liberté dans l'ordre intellectuel et moral. Études de droit naturel* (2e éd. 1878, in-12) ; — *La Morale laïque ; Examen de la morale évolutionniste de M. Herbert Spencer* (1881, in-8) ; — *La Liberté d'enseignement et l'Université sous la troisième République* (1884, in-8) ; — *Les Principes de la morale* (1885, in-8) ; — *Les Principes du droit* (1888, in-8).

— M. Fernand BAGUENAULT DE PUCHESSE, né en 1814, est mort à Orléans, le 24 avril dernier. D'une vieille famille de l'Orléanais qui donna des défenseurs à la cité au temps de Jeanne d'Arc, des magistrats éminents au XVIIe siècle, M. Baguenault de Puchesse fut mêlé pendant cinquante ans à toutes les œuvres religieuses, politiques, sociales, dans lesquelles il prit une large part. L'un des fondateurs, sous les auspices de Mgr Dupanloup, et le premier président de l'*Académie de Sainte-Croix*, il était lui-même écrivain distingué et a publié, sans parler de nombreux articles dans le *Correspondant*, le *Contemporain*, la *Revue des questions historiques*, les ouvrages suivants : *le Catholicisme présenté dans l'ensemble de ses preuves* (1859, 2 vol.) ; — *L'Immortalité, la mort et la vie*, 3e édit. (1868, in-8) ; — *L'Histoire du Concile de Trente* (1870, in-8). Il avait fondé à Orléans les journaux conservateurs : *le Moniteur du Loiret*, en 1848, supprimé par l'Empire, et *l'Impartial du Loiret*, en 1868. Grand admirateur de Léon XIII, il collaborait assidûment dans ces dernières années au *Moniteur de Rome*. Son œuvre principale a été l'organisation des écoles libres à Orléans, qu'il laisse en pleine prospérité.

— Le Dr William WRIGHT, un des orientalistes les plus distingués de l'Europe, est mort le 22 mai, à l'âge de 59 ans. Né au Bengale, le 17 janvier 1830, il fit ses premières études à l'Université de Saint-André, puis il passa quelques années aux Universités de Leyde et de Halle, où il s'initia à l'étude des langues orientales. Il y acquit rapidement assez de notoriété pour se voir appelé, à l'âge de 26 ans, à la chaire d'arabe du collège de la Trinité de Dublin. En 1861, il entra comme attaché au British Museum, où il devint bientôt conservateur (1869). En 1870, l'enseignement de l'arabe à l'Université de Cambridge lui fut confié. L'Institut de France l'élut corres

pondant le 27 décembre 1878, et la plupart des corps savants de l'Europe tinrent à honneur de le compter parmi leurs membres. Nous mentionnerons parmi les publications qui ont établi sa réputation d'érudit : *The Travels of Ibn-Jubair* (Leyde, 1852); — des Analectes sur l'histoire de la littérature des Arabes d'Espagne d'Al-Makkari (Leyde, 1855) ; — *The Book of Jonas in four oriental versions* (Londres, 1857); — *The Kamil of El Mubarrad* (Leipzig, 1864-1874); *The Homilies of Aphraates ;* — *A Grammar of the Arabic Language* (Londres, 1859-1862); — *The Chronicle of Joshua the Stylite ;* — *Contributions to the apocryphal Litterature* (Londres, 1865); — *Apocryphal Acts of the Apostel* (Londres, 1871). Il avait aussi rédigé le catalogue des mss. syriaques du *British Museum.*

— On annonce encore la mort : de M. Asselineau, dessinateur, attaché au musée de Madrid qui, après son retour en France, travailla longtemps à l'illustration d'un ouvrage publié par M. le baron Taylor, *le Moyen âge pittoresque,* sous la direction de Viollet-le-Duc, et auteur de nombreux dessins pour *la France de nos jours*, mort à l'âge de 82 ans ; — de M. Charles Brosselard, préfet honoraire, officier de la Légion d'honneur, auteur de nombreux et importants travaux sur l'Algérie, la littérature berbère, l'archéologie et l'administration, etc., décédé à Paris le 29 mars, dans sa 73e année; — de M. Édouard Delalain, auteur de divers ouvrages de vulgarisation, mort à l'âge de 84 ans ; — de M. Charles Dorré, ancien capitaine de frégate, conseiller référendaire à la Cour des comptes ; — de M. le colonel du génie Foy, mort à Vesoul le 17 mai, à l'âge de 83 ans; — de M. Eugène-Frédéric-Ferdinand Hucher, né à Sarrelouis, président honoraire de la Société historique du Maine, auteur de nombreux travaux sur la numismatique française et sur l'archéologie du Maine, décédé au Mans le 22 mars, dans sa 75e année ; — de M. le général Isnard, auteur d'un travail sur *la Monarchie française,* mort à Saint-Julien (Rhône), à l'âge de 66 ans ; — de M. Jacqmin, directeur de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, auteur, entre autres ouvrages, d'une *Histoire des chemins de fer français pendant la guerre,* mort à l'âge de 68 ans ; — de M. Charles Lory, né à Nantes en 1823, doyen de la Faculté des sciences de Grenoble, correspondant de l'Institut, auteur de nombreux ouvrages ; — de M. Victor-Adolphe Malte-Brun, né à Paris le 25 novembre 1816, secrétaire honoraire de la Société de géographie, et géographe distingué, mort le 15 avril, à l'âge de 73 ans ; — de M. Anthime Ménard, né le 29 septembre 1809, à Savenay, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, auteur de poésies, mort à Nantes le mardi 5 mars, à l'âge de 80 ans ; — du R. P. Souaillard, né le 19 décembre 1816, dominicain célèbre par son talent oratoire, mort le 1er mai ; — de M. Alfred Tallon, ancien député du Puy-de-Dôme, auteur d'articles politiques dans le *Républicain,* l'*Union républicaine,* le *Moniteur du Puy-de-Dôme,* mort à l'âge de 61 ans ; — de M. René Vaillant, ancien officier de marine démissionnaire, écrivain de talent, auteur d'articles très remarqués dans la *Revue socialiste,* mort à l'âge de 37 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de M. Agostino Allegro, esthéticien, qui laisse inachevé un *Trattato della prospettiva applicata al bassorilievo,* mort le 19 mars à Gênes, à l'âge de 43 ans ; — de miss E.-H.-S. Bagnold, dont on a des poésies lyriques, morte le 24 avril, à Rome ; — du chimiste danois, M. Barford, mort le 30 avril, à 74 ans ; — du Dr F.-A.-P. Barnard, savant américain, connu surtout par ses travaux mathématiques, mort à 80 ans, le 27 avril ; — de miss Agnès Catlow, à laquelle ses ouvrages de vulgarisation scientifique ont valu quelque notoriété, morte à 82 ans ; —

de M. Robert DAMON, géologue et naturaliste anglais, mort le 2 mai à 75 ans; — de M. Paolo FERRARI, professeur de littérature italienne à l'Académie scientifico-littéraire de Milan; — de M. le sénateur Angelo GENOCCHI, professeur de calcul infinitésimal à l'Université de Turin, mort au commencement de mars; — du Rév. Lewis GIDLEY, chapelain de Saint-Nicolas, à Salisbury, qui a laissé quelques poésies et un traité intitulé *Disputed points of Theology*; — de Mme Diakonus JOHNSEN, connue comme auteur de nouvelles historiques, sous son nom patronymique de Lodovika Hesekiel; — du Dr Theodor JORISSEN, professeur d'histoire nationale à l'Université d'Amsterdam, mort à 56 ans, le 4 avril; — de M. Warren DE LA RUE, astronome, membre de la Société royale d'astronomie, correspondant de notre Académie des sciences, mort à 74 ans, le 19 avril; — du Dr H. A. MEYER, mort à 67 ans, le 1er mai, à Forstek; — du colonel Robert Durie OSBORNE, journaliste anglais, auteur d'ouvrages sur l'islamisme, mort le 19 avril; — du Dr Heinrich-Gustav REICHENBACH, directeur du Jardin botanique de Hambourg, où il est mort le 6 mai; — de M. William-Henry SIMCOX, recteur de Harlaxton, collaborateur de l'*Academy*, de l'*Expositor*, de l'*English historical review*; mort à 46 ans, le 4 mai; — du Dr Heinrich STEINER, professeur de théologie à l'Université de Zurich, mort le 19 avril, à 48 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 3 mai, M. R. de Maulde a lu un travail sur un essai d'exposition internationale en 1470. M. Germain Bapst a communiqué un mémoire sur les plus anciennes mines d'étain de l'Asie. — Dans celle du 10 mai, M. G. Paris a lu un travail tendant à prouver que Martin de Braga, évêque de Galice, est bien l'auteur de la *Copia verborum* attribuée à Sénèque par M. Hauréau. M. Costomiris a lu une notice sur les ouvrages inédits des médecins grecs. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 17 mai. M. Heiss a ensuite communiqué un mémoire sur la folie de Jeanne de Castille, mère de Charles-Quint. — Le 24 mai, M. Hauréau a lu une notice sur un nouveau manuscrit de Martin de Braga. M. Lecoy de la Marche a ensuite entretenu l'Académie de l'origine du grand sceau royal de France.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 4 mai, M. Bernard a achevé la lecture de son mémoire sur l'esthétique ancienne. M. Arthur Desjardins a communiqué un travail sur l'histoire du droit maritime au XVIIe siècle. — Dans celle du 18 mai, M. Barthélemy-Saint-Hilaire a lu l'introduction d'un ouvrage qu'il va publier sur *la Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion*. — La lecture de M. Desjardins sur le droit maritime au XVIIe siècle a été achevée dans la séance du 25 mai. M. Fagniez a ensuite communiqué à l'Académie un travail intitulé: *L'Avènement de Richelieu au pouvoir et la Fondation du Calvaire*.

CONGRÈS. — Le huitième congrès des orientalistes siègera à Stockholm et à Christiania du 2 au 13 septembre 1889, sous le haut patronage de S. M. le roi de Suède et de Norvège, Oscar II. Le congrès sera divisé en cinq sections: I. section sémitique et de l'Islam; II. section aryenne; III. section africaine, dont fera partie l'égyptologie; IV. section de l'Asie centrale et de l'Extrême Orient; V. section de la Malaisie et de la Polynésie. Le prix de la souscription est de 20 fr., que l'on peut adresser directement au secrétaire général, le comte de Landberg, à Stuttgart. Pour la France, M. E. Leroux, le libraire bien connu, a été désigné comme intermédiaire.

— Le Congrès catholique espagnol qui devait se tenir à Madrid, à l'occasion du treizième centenaire de la conversion au catholicisme du roi Recca-

rede, s'est ouvert le 24 avril dernier par une messe pontificale. A côté des quinze ou vingt évêques, on comptait parmi les membres de ce Congrès les plus grands noms de la noblesse et de la littérature espagnoles. C'est dire assez que ce congrès a été brillant ; mais ce qui vaut mieux encore, c'est qu'il a agi et rempli toutes les promesses qu'on était en droit d'en attendre. Dès le début, en effet, les congressistes ont été répartis en six sections. Chaque jour, une séance générale avait lieu et réunissait avec les congressistes un public nombreux et choisi. Bien que l'*Univers* (de Paris) fût représenté par un bénédictin de Silos, et la *Gazette populaire de Cologne*, par M. Eberard Vogel, les étrangers étaient peu nombreux au Congrès de Madrid, et on ne saurait l'appeler Congrès international. — La plupart des travaux qui ont été lus et des discours qui ont été prononcés, avaient pour objet l'histoire religieuse de l'Espagne, celle de ses œuvres de charité ou de bienfaisance, l'apologie du catholicisme, et la réfutation des assertions hasardées ou fausses de la science rationaliste et athée du XIXe siècle. — Deux questions ont particulièrement appelé l'attention, et inspiré les discours les plus éloquents et les plus substantiels : 1° la Papauté, son rôle historique à travers les siècles, la nécessité pour elle de jouir d'une indépendance complète dans l'ordre temporel ; 2° l'Impossibilité de signaler un conflit réel et non supposé entre la foi ou la révélation d'une part, la science et la raison d'autre part. Parmi les orateurs qui ont mérité des applaudissements plus chaleureux sur l'une et l'autre de ces questions, nous nommerons un peu au hasard : S. É. le cardinal Gonzalès, MM. le marquis de Valle Ameno, Orti y Lara, Alexandre Pidal, Menandez Pelayo, Valentin Gomez, P. Minguella, des Augustins récollets, etc. Les congressistes, en se séparant, se sont donné rendez-vous pour l'année prochaine, à Saragosse, preuve que leur réunion a porté des fruits et des fruits durables.

Concours. — Un prix de mille francs, qui pourra, s'il y a lieu, être divisé en premier et second prix, sera décerné à Orléans, en séance publique, le 8 mai 1890, par la Société archéologique et historique de l'Orléanais, au meilleur travail sur l'histoire ou les antiquités de cette province. Les mémoires destinés au concours devront être adressés, franco, à Orléans, au président ou au secrétaire de la société, avant le 31 décembre prochain 1889, terme de rigueur. Les mémoires ne seront pas signés, ils porteront une devise ou épigraphe, reproduite sur l'enveloppe d'une lettre cachetée, jointe au travail. Cette lettre contiendra le nom et l'adresse de l'auteur et la déclaration signée de lui, que son ouvrage est inédit, et n'a été présenté à aucun concours antérieur. (Tous autres renseignements relatifs à ce concours seront donnés sur demande écrite ou verbale, au secrétariat de la Société.)

Bibliothèques et Archives. — Nous n'avons pas encore eu le plaisir de présenter à nos lecteurs l'*Annuaire des bibliothèques et archives pour 1889, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique* (Paris, Hachette, 1889, in-16 de 212 p.). Ce petit volume, qui n'a l'air de rien, a opéré une vraie révolution. Il a fait connaître les bibliothécaires, et surtout les catalogues et inventaires des bibliothèques. Muni de ce guide, un travailleur peut circuler en France. Il n'a plus à craindre de trouver des portes fermées et des instruments de travail absents. Il est bien vrai que tel catalogue (Falaise, par exemple) existait partout ailleurs qu'à la bibliothèque de cette ville. Un des fruits du présent annuaire aura été de l'y avoir fait rentrer. Signalons à Saint-Calais, un conseiller général, maire de la ville, qui cumule aussi la charge de bibliothécaire. N'y a-t-il pas à Roubaix un

« aide bibliothécaire, » le seul de son titre, le seul fonctionnaire qui appartienne au sexe des doctoresses en médecine ? Il semble que le commis des Estampes à la Bibliothèque nationale à Paris n'a pas été marqué. Mais la bibliographie est riche, bien riche, si riche, que les lecteurs du *Polybiblion* sauront gré à l'auteur anonyme de l'*Annuaire,* M. Ulysse Robert, et que tous les savants apprécieront grandement ce *vade mecum* indispensable dans leurs recherches et leurs voyages.

Le Religieux de Saint-Denis. — De l'intéressante étude publiée dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* — et en tirage à part (in-8 de 40 p.), — par notre collaborateur M. H. Moranvillé, il semble bien résulter que le religieux anonyme, auteur de la chronique du règne de Charles VI, ne serait autre que Pierre le Fruitier, dit Salmon. Du moins, M. Moranvillé établit les rapprochements les plus curieux entre la Chronique du religieux de Saint-Denis et les Mémoires de Salmon, publiés, en 1824, par Crapelet, sous le nom de *Demandes faites par le roi Charles VI touchant son état et le gouvernement de sa personne avec les réponses de Salmon.* Comme le religieux, Pierre le Fruitier a été secrétaire du Roi, s'est trouvé en Angleterre lors de l'insurrection de Wat Tyler, a été en Flandre, a été mêlé aux affaires du schisme, s'est trouvé en relations avec le duc de Berry; s'est attaché au duc de Bourgogne; a vécu après 1422, date à laquelle s'arrête la chronique; enfin, a été religieux. Le seul point que M. Moranvillé n'ait pu établir, c'est que ce Salmon ait été en effet moine à Saint-Denis.

Paris. — Nous avons mentionné et loué ici le *Corneille* et le *Racine* de M. Jules Favre. Nous ne pouvons nous dispenser de mentionner et de louer le beau volume intitulé : *Chefs-d'œuvre du théâtre français. Molière. Les Précieuses ridicules. Le Misanthrope. L'Avare. Les Femmes savantes. Le Bourgeois gentilhomme. Le Malade imaginaire,* par M. Jules Favre, professeur agrégé de l'Université, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française (Paris, Alfred Degorce, gr. in-8 de LXII-675 p.). M. Favre, dans son *Introduction,* a parfaitement résumé tout ce que l'on a écrit de meilleur sur la vie de Molière et sur son théâtre. Aux indications et observations de ses devanciers, il a ajouté les siennes propres, se montrant partout érudit exact et critique judicieux. Le texte adopté est celui de la *Collection des Grands Écrivains de la France.* Le volume est orné de portraits, exécutés avec goût, de Molière, de Madeleine Béjart, d'Armande Béjart, de Coquelin, de Jeanne Samary, de Grandval, de Mlle Mars, de Geffroy, de Mme Arnould Plessy, de Grandmesnil, de Worms, de Coquelin cadet, de Prud'hon, de Duparai, de Mme Pauline Granger, de Mlle Beauval, de Lulli, de Préville, de Delaunay, de Truffier, de La Grange, de Samson, de Provost, de Madeleine Brohan, de Mlle Jouassain, de Got, de Thiron, de Regnier, de Mme Worms-Baretta, de Clech, enfin d'une danseuse de ballet à la Comédie française.

— A propos de la récente et luxueuse publication, faite d'après le manuscrit autographe, des *Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelin,* M. le baron Adalbert de Beaucorps a donné dans le journal du Loiret du 18 avril dernier, une intéressante étude sur l'œuvre de l'illustre Vendéenne et la part que M. de Barante a prise à la rédaction ou plutôt à la révision de ces Mémoires. M. de Beaucorps a eu la bonne idée de faire exécuter de son travail un élégant tirage à part (Orléans, impr. Michau, in-8 de 15 p.).

— Nous sommes heureux d'annoncer que notre zélé collaborateur M. Henri Stein prépare une Bibliographie de l'histoire de l'imprimerie, qui ne pourra manquer d'être un travail considérable, étant donné le soin que M. H. Stein apporte à ce qu'il fait et la compétence spéciale qu'il a acquise sur la ma-

tière. En attendant ce volume, nous devons signaler du même érudit deux plaquettes nouvelles. L'une est consacrée à *Germain Lauverjat, imprimeur à Bourges à la fin du seizième siècle* (Paris, Ve L. Techener, in-8 de 15 p.), qui jusqu'ici était à peine connu comme libraire. M. Stein confirme par des faits précis les vagues indications de Catherinot et de l'abbé Lebeuf. Il semble résulter de ces renseignements par M. Stein que Germain Lauverjat commença à imprimer en 1587; qu'il avait acheté les presses de Pierre Bouchier; qu'il avait été en apprentissage à Lyon chez Guillaume Rouville; que dès 1600 il s'était associé à Maurice Levez, auquel il avait cédé son matériel d'imprimerie. — C'est sur l'histoire de l'*Imprimerie à Châteaudum* que nous renseigne l'autre plaquette (Châteaudum, imp. J. Pigelet, in-8 de 14 p.). Notre érudit collaborateur y établit avec certitude contre les doutes de M. Deschamps: 1° qu'en 1610, Abel l'Angelier faisait imprimer à Châteaudum les *Cinq livres du droit des Offices*, de Ch. Loyseau; 2° qu'un siècle après, en 1710, Étienne Charles, imprimeur de la ville, produisait *l'Office et la Vie de saint Roch;* 3° que cet Étienne Charles séjourna jusque vers 1720 à Châteaudum, qu'il eut pour successeur un certain Hamarville, et que les échevins tentèrent en vain de donner la succession d'Hamarville au sieur de l'Abbaye, l'intendant exigeant la stricte application du règlement de 1704.

— Dans un important travail qu'il vient d'extraire de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger,* notre collaborateur M. P. Guilhiermoz soutient qu'il est faux de dire, avec la plupart des historiens du droit français, qu'à la fin du XIIIe siècle la procédure écrite se soit substituée à la procédure orale dans les cours laïques des pays coutumiers. Il montre fort bien au contraire *la Persistance du caractère oral dans la procédure civile française* (Bar-le-Duc, imp. Contant-Laguerre, in-8 de 49 p.). Tout en reconnaissant que le maintien de la procédure orale n'offre pas les mêmes inconvénients aujourd'hui qu'au moyen âge, M. Guilhiermoz ne cache pas ses préférences pour l'emploi de la procédure écrite.

— Dans la livraison d'avril de la *Revue des questions historiques,* notre collaborateur M. le comte de Puymaigre a donné la traduction d'une notice sur Jeanne d'Arc, composée en Italie au XVe siècle par Sabadino degli Arienti, restée inconnue jusqu'à ces derniers temps et qui a échappé à Quicherat. A propos de cette notice, un très éminent critique italien, M. d'Ancona, a écrit au traducteur : « Ces jours-ci ont été publiées dans un journal de Florence quelques lettres de Sabadino degli Arienti à Benedetto di Dei, Florentin, auteur d'une estimable chronique inédite des choses de son temps. Dans une lettre de juillet 1489, Sabadino dit à di Dei : « J'attends avec un grand désir que vous m'appreniez par écriture les rares vertus et conditions qui furent en cette Pucelle de France, comme je vous l'ai demandé. » Il paraît donc, ajoute M. d'Ancona, que Sabadino reçut des renseignements sur Jeanne d'Arc par l'intermédiaire de di Dei qui, comme marchand, avait des relations avec la France. » C'est par ce dernier que Sabadino dut être mis en rapport avec Fileno Tuvata, le marchand dont il invoque le témoignage et qui résidait près de Reims. Ce fragment de la lettre de Sabadino est intéressant parce qu'il indique comment l'écrivain italien avait pu être renseigné, et qu'il prouve, une fois de plus, combien hors de France on avait été frappé de la mission de Jeanne d'Arc.

— La librairie Berger-Levrault va mettre en vente une édition d'un *Ancien Armorial de la Toison-d'Or et de l'Europe au XVe siècle (1430-1467)*. C'est la reproduction en fac-similé du manuscrit 4790 de la Bibliothèque de

l'Arsenal. Ce curieux Armorial, qui comprend 942 écus et 80 figures équestres, est accompagné d'un texte descriptif par M. Lorédan Larchey. Il formera un volume in-folio d'environ 500 pages.

— Dans la *Notice* qu'il vient de publier *sur la Vie et les Œuvres de Jacques Berriat Saint-Prix* — travail couronné par l'Académie de législation de Toulouse, — c'est surtout le jurisconsulte et le professeur que nous fait connaître M. Henri Laurain; il fait surtout ressortir les services qu'il a rendus à l'étude du droit et à la méthode historique qui y est aujourd'hui employée. Il ne dédaigne pourtant pas les autres œuvres de l'éminent auteur et les travaux historiques de Berriat Saint-Prix ; son édition de Boileau occupe une assez grande place dans cette notice. La bibliographie des ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés de Berriat, termine cette consciencieuse étude (Paris, G. Pedone-Lauriel, in-8 de 227 p.).

— A signaler le court pamphlet que vient de publier un abbé qui se cache sous le pseudonyme de M. Duntaxat de Chantaral : *la Jacobinière, fantasmagorie en 17 tableaux* (Paris, imp. E. de Soye et fils, in-12 de 15 p. Prix : 0 fr. 30). — Ce sont surtout les laïcisateurs que poursuit le poète dans cette satire de quelques trois cents vers, dont la portée nous échappe parfois.

— Encore une revue dont M. Léo Taxil prend la direction. La *Jeanne d'Arc,* revue hebdomadaire illustrée (Paris, Téqui, 6 fr. par an), est entièrement consacrée à faire connaître « d'une façon suffisamment développée, tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à la glorieuse héroïne française. »

— M. Ferdinand des Robert, que ses travaux historiques ont déjà fait connaître honorablement, va publier prochainement, chez Berger-Levrault, un nouvel ouvrage rédigé en collaboration avec feu M. Édouard Meaume : *La Jeunesse de la duchesse Nicole de Lorraine (1604-1638).*

— Vient de paraître chez Firmin-Didot : *Mes Campagnes (1795-1815)*, notes et correspondances du colonel d'artillerie Pion des Loches, mises en ordre et publiées par MM. Maurice Chipon et Léonce Pingaud.

ANJOU. — M. A. Joubert vient de publier dans la *Revue de l'Anjou* (tirage à part, Germain et G. Grassin, in-8 de 6 p.), sur les *Étudiants allemands de l'Académie protestante de Saumur et leur maître de danse (1625-1642)* quelques renseignements qu'il a extraits de l'*Album amicorum* dudit professeur, Le Puy-Rideau. Beaucoup de noms de l'aristocratie germanique se retrouvent dans cette liste.

BRETAGNE. — Les quinze pièces dont se composent les *Lettres et Documents inédits pour servir à l'histoire de la Révolution dans la Loire-Inférieure en l'an III,* que M. A. Joubert vient d'extraire de *la Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou* (Vannes, E. Lafolye, in-8), contiennent, entre autres choses, des renseignements sur les meurtres du 24 Vendémiaire, à Saint-Aignan, et aussi sur les guerres de la chouannerie. Tous ces documents sont extraits de la collection de l'auteur.

CHAMPAGNE. — Un monument a été élevé l'année dernière à Robert de Sorbon. A cette occasion, MM. Jadart et Pellot ont extrait du tome LXXX des *Travaux de l'Académie de Reims,* une notice sur ce personnage et le village qui l'a vu naître : *Maître Robert de Sorbon et le Village de Sorbon (Ardennes); Notice publiée à l'occasion du monument érigé à la mémoire du fondateur de la Sorbonne dans son pays natal* (Reims, imp. coopérative, in-8 de XII-82 p.). Cet opuscule, accompagné de plusieurs pièces justificatives et de deux planches, est intéressant et fait dans un excellent esprit. Il donne en quelques pages des notions suffisantes sur Sorbon et la fondation qui fait sa gloire, et sur la petite commune de Sorbon.

— Signalons deux notices de M. Jadart : *Louis Paris, membre fondateur de l'Académie nationale de Reims, ancien bibliothécaire de la ville, 1802-1887. Notice lue dans la séance publique annuelle de l'Académie de Reims, le 7 juin 1888* (Reims, Michaud, gr. in-8 de 52 p. Extrait du tome LXXXIII des *Travaux de l'Académie de Reims*). — *Notice biographique sur Ch. Loriquet, bibliothécaire de la ville de Reims, secrétaire général de l'Académie, 1818-1819.* Nécrologie publiée par l'Académie nationale de Reims avec la liste de ses travaux (Reims, Michaud, gr. in-8 de 23 p. Extrait du tome LXXXIII des *Travaux de l'Académie de Reims*). — La notice sur Louis Paris, divisée en trois chapitres : *Avenay, Reims, Paris et Épernay,* est suivie de la liste des 63 publications du fondateur du *Cabinet historique,* rangées par ordre chronologique (1832-1885). La notice sur Charles Loriquet se compose de sa biographie, du discours prononcé sur sa tombe au nom de l'Académie de Reims, par M. Jadart (19 février 1889), de l'épitaphe de son père, enfin de la liste chronologique de ses 50 publications (1849 à 1889).

DAUPHINÉ. — Chaque année, la librairie Xavier Drevet, de Grenoble, enrichit d'ouvrages nouveaux sa « Bibliothèque des touristes en Dauphiné, » collection aussi intéressante que variée et que nous avons pour la première fois l'occasion de signaler. Dans leurs *Excursions dans le Royan, le Vercors et le Diois* (Grenoble, Drevet, in-18 de 71 p.), MM. Desbois et Desroches nous promènent à travers des coins peu connus de l'Isère et de la Drôme. Des notes historiques mêlées à une heureuse description des sites feront agréablement consulter cet opuscule.

— M. l'abbé Ravaud poursuit dans la même collection son *Guide du botaniste en Dauphiné* (Grenoble, Drevet, in-18 de 48 p.). Cette livraison comprend les superbes massifs de Belledone et des Sept-Laux, si connus des baigneurs d'Uriage et de d'Allevard. M. Ravaud ne se borne pas à une fastidieuse énumération des plantes rencontrées, et il sait intéresser en indiquant les accidents de la route et en décrivant les paysages avec un charme pénétrant.

— M. l'ingénieur Chabrand, à qui l'on doit déjà une savante étude sur *le Bassin houiller du Briançonnais,* a publié ces temps-ci *l'Ère glaciaire dans les Alpes dauphinoises* (Grenoble, Allier, in-8 de 21 p.). L'auteur a rassemblé avec soin les documents connus concernant l'extension des glaciers dans le Dauphiné et il signale la rapidité avec laquelle le département des Hautes-Alpes se sème de ruines par suite de la destruction des forêts.

— Stendhal est encore à la mode, et le Dauphiné le compte au nombre de ses enfants les plus célèbres. Cependant on ne connaissait pas encore sa généalogie complète. M. E. Maignien a comblé cette lacune dans sa brochure intitulée : *La Famille de Beyle-Stendhal, notes généalogiques* (Grenoble, Drevet, in-8 de 15 p.).

— Parmi les épisodes qui suivirent la prise de la Bastille, celui que relate M. le baron de Coston sous le titre de : *Panique due à l'invasion de dix mille Savoyards en Dauphiné en 1789* (Lyon, Brun, in-8 de 26 p.), est une page d'histoire des plus curieuses. Le 27 juillet 1789, le bruit se répandit à Bourgoin que dix mille Savoyards en armes avaient envahi le Dauphiné et mettaient le pays à feu et à sang. L'alarme se répandit dans toute la Drôme, où la résistance fut organisée ;... les Savoyards ne parurent point. La crédulité et l'effroi firent cependant une victime : un officier de marine fut égorgé par les habitants de Pouzin. N'était ce sanglant détail, la lecture de l'opuscule serait à recommander aux vaudevillistes et aux compositeurs d'opérettes tout autant qu'aux historiens.

— Dans *Un Épisode inconnu de la vie privée du baron des Adrets* (Grenoble, Allier, in-8 de 31 p.), M. A. Prudhomme nous révèle une page intime de la vie du terrible baron, laquelle a été découverte dans les riches archives de l'hospice de Grenoble. En sa vieillesse, le baron, qui d'ailleurs guerroyait encore, eut à se défendre contre une instance en paiement des dettes d'un fils âgé de quatorze ans contractées à l'égard d'un marchand d'habits de Saumur. La procédure est amusante à suivre et la facture du marchand est rédigée avec une science des détails aussi remarquable que celle des « faiseurs » modernes. A cette brochure est joint le fac-similé d'une précieuse lettre autographe.

— *L'Histoire de Saint-Marcellin (Isère), depuis les origines jusqu'à 1800*, par M. Reymond Bonnat (Saint-Marcellin, Giroud, in-16 de 194 p.) est plutôt un recueil d'éphémérides qu'une étude historique : les faits et les appréciations s'y entassent sans preuves, sans la moindre indication des sources. Ajoutons que l'auteur, en toutes circonstances, s'empresse d'affirmer ses opinions révolutionnaires. Ceci dit, nous reconnaissons volontiers que ces « conférences » d'histoire locale ne sont pas dénuées d'intérêt.

FRANCHE-COMTÉ. — Dans des *Mélanges sur quelques questions agitées de mon temps et dans mon coin de pays* (Besançon, Dodivers, in-8 de 234-XIV p.), M. l'abbé J.-M. Boillot rappelle assez brièvement les discussions, les querelles même dont il a été l'auditeur ou le témoin pendant sa longue carrière, sur le Romantisme, le Lamennaisianisme, le Liturgisme, le Concordat, etc. Ces choses, anciennes déjà, se trouvent rajeunies sous sa plume experte : c'est bien observé. Envisageant une époque plus rapprochée, l'auteur nous entretient du Syllabus et du concile du Vatican (1870). Nous nous sommes plu particulièrement à méditer son judicieux chapitre *Du Catéchisme diocésain* (de Besançon) et, pour dire pleinement notre façon de penser, nous avons été heureux de retrouver ici, réimprimée, l'*Histoire de douze bœufs et d'une vache en l'église de la Madeleine, les 20 et 21 octobre 1870*. C'est un chapitre d'histoire locale (histoire triste et triste histoire) que nous connaissions depuis longtemps. On parle encore à Besançon de ces deux journées.

— Le livre que M. C.-J. Pizard a récemment publié sous le titre de : *Documents inédits et Notes historiques sur Noroy-le-Bourg, Saint-Igny et Calmoutier (en partie) (Haute-Saône)* (Vesoul, imp. Cival fils, in-8 de IV-555 p.), paraîtra sans doute plus volumineux que ne l'exigeait l'histoire d'une petite localité comme Noroy-le-Bourg. Les personnes qui auront à rechercher un résumé simple et clair des annales de cette commune ne trouveront point ce qu'elles désirent dans le travail de M. Pizard, qui ne s'adresse guère qu'aux érudits. La rédaction propre de l'auteur est en quelque sorte noyée dans la masse des documents reproduits ou traduits : méthode qui n'est pas sans inconvénients ; mieux eût valu, après avoir fait usage des sources et les avoir indiquées par des renvois au bas des pages, en reporter les preuves à la fin du volume, sous la rubrique : *Pièces justificatives*. Cette monographie compte d'assez nombreuses erreurs typographiques dont quelques-unes, s'appliquant à des dates, ne manquent pas de gravité. M. Pizard a eu soin de les corriger à la main sur l'exemplaire que nous avons sous les yeux. Pages 501-515, on trouvera de curieux détails sur les anciens usages locaux de Noroy, à peu de chose près les mêmes que ceux d'un grand nombre d'autres localités franc-comtoises. M. Pizard, cela se voit en maints endroits, n'est point des nôtres : la Révolution est son idéal. Rappelons, après

M. Pizard, qu'entre autres personnages de marque, Noroy-le-Bourg a vu naître Rapin, peintre de talent.

LORRAINE. — Nous signalerons quatre brochures dues à un seul érudit, M. Léon Germain. Peut-être est-il un peu hardi dans son *Étude sur les armoiries de Ligny en Barrois,* qui sont d'azur à trois croissants d'argent entrelacés en chef et trois chardons d'or en pointe feuillés et tigés de même : il suppose que primitivement au lieu de trois chardons, il y avait trois peignes et qu'ils étaient rangés deux un, entourant ainsi les croissants. (Bar-le-Duc, imp. de Contant Laguerre, in-8 de 16 p. Extrait des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc.*) La seconde brochure est consacrée à l'étude d'une *Plaque de foyer aux armes de Christophe de Bassompierre et de Louise de Radeval.* (Caen, H. Delesques, in-8 de 25 p. Extrait du *Bulletin monumental.*) La troisième est consacrée à *la Crosse émaillée du Musée historique lorrain,* attribuée au XIIIe siècle. (Nancy, imp. Crépin-Leblond, in-8 de 7 p.). Elle est extraite des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine,* comme aussi la quatrième, intitulée : *Excursions épigraphiques. Pont-Saint-Vincent.* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 131 p.) Une première partie renferme des renseignements sur les monuments historiques du Pont-Saint-Vincent, parmi lesquels la plus large place est réservée à l'église, dont les patrons sont saint Julien et saint Urbain. La seconde partie est consacrée aux vingt-trois pierres tombales portant encore des épitaphes que l'on trouve dans l'église. Enfin, un appendice qui termine le volume comprend sous le titre de *Chronologie des principaux événements* d'intéressantes notions sur l'histoire de la ville. Nous devons dire que M. Léon Germain a beaucoup emprunté pour la rédaction de cet ouvrage aux cahiers de notes écrits vers 1868 par l'ancien curé, M. l'abbé Boulanger, aujourd'hui curé de l'église du Bon-Secours, à Nancy.

— La *Notice sur les fiefs de Suzémont et de la Tour de Fresnes,* par M. R. de Souhesmes (Nancy, tip. de G. Crépin-Leblond, in-8 de 46 p.), extraite des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine pour 1888*, est surtout intéressante au point de vue généalogique. Faite d'après de bonnes sources, elle donne d'excellents renseignements sur plusieurs grandes familles de Lorraine. Nous reprocherons seulement à l'auteur de n'avoir pas résolu les abréviations, ni dans les citations intercalées dans le texte, ni dans la pièce qui se trouve à la fin.

NORMANDIE. — Signalons l'*Histoire de Falaise ; vicomté, mairie, baillage et élection,* par M. Amédée Mériel (Bellême, imp. Leroyer, in-12 de XXIII-223 p.); — la *Notice sur Saint-Martin-du-Tremblay (Eure)*, par M. l'abbé Guery (Évreux, imp. de l'*Eure,* in-8 de 30 p.).

— M. Veuclin continue, avec un zèle qui ne se dément pas, ses publications sur la région bernayenne ; nous signalerons de lui : *la Médecine en plein vent dans la ville de Bernay au* XVIIIe *siècle* (20 p.) ; — *Célébrités bernayennes. L'Abbé Le Gallois, docteur-médecin* (12 p.) ; — *Le Pain bénit dans la ville de Bernay au* XVIIIe *siècle* (8 p.) ; — *Les Loteries foraines dans la ville de Bernay au* XVIIIe *siècle* (Bernay, imp. Veuclin, in-8 de 14 p.).

ORLÉANAIS. — M. Boucher de Molandon vient de publier un long mémoire qui mérite de fixer l'attention : *Jacques Boucher, sieur de Guilleville et de Mézières, trésorier général du duc d'Orléans en 1429. Sa famille, son monument funéraire, son hôtel de la Porte-Renart ou de l'Annonciade. Souvenirs orléanais du temps de Jeanne d'Arc* (Orléans, H. Herluison, in-8 de 135 p.). Jacques Boucher n'est pas seulement connu pour avoir été trésorier de Charles d'Orléans ; il l'est encore pour avoir eu l'honneur d'héberger en son hôtel

la libératrice de la cité. On lira avec intérêt cette brochure qui contient des renseignements sur Jacques Boucher et sur sa descendance, et aussi sur un parent du trésorier général, Guillaume Cousinot, chancelier du même prince. Peut-être M. Boucher de Molandon exagère-t-il le dévouement de Jacques Boucher aux intérêts de la ville assiégée. Les documents qu'il cite ne nous semblent pas appuyer suffisamment ses assertions. Mais un point où l'auteur de ce travail nous semble avoir pleinement raison, c'est quand il établit que Guillaume II Cousinot, l'auteur de la fameuse Chronique de la Pucelle, n'est point du tout un neveu du chancelier, comme l'ont cru tous les érudits à la suite de M. Vallet de Viriville, mais son propre fils. Un appendice est consacré à une exacte description de l'hôtel de la Porte-Renart qu'a habité la Pucelle pendant son séjour à Orléans; trois planches accompagnent cette description; une autre planche nous fait connaître le sceau de Jacques Boucher et sa signature.

— Ce travail est extrait du tome XXII des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (Orléans, Herluison, in-8 de 618 p.). Ce volume contient une série de travaux intéressants. Notre collaborateur, M. Baguenault de Puchesse, y a inséré une étude sur la bataille de Dormans de 1575 où Henri de Guise acquit son surnom de Balafré, étude faite surtout d'après les pièces imprimées du temps, dont la bibliographie est donnée en appendice. M. J. Loiseleur a édité un curieux rôle de 1412, donnant la liste des personnes jouissant des privilèges de scolarité à l'Université d'Orléans, et l'a fait précéder d'une intéressante notice sur ces privilèges. Nous trouvons ensuite un *Rapport* de M. Ludovic Guignard, *sur les découvertes faites à Blois en mai 1886;* une notice sur *le Tumulus de Reuilly,* par MM. Boucher de Molandon et le baron A. de Beaucorps; une curieuse *Étude* de M. Tranchau, *sur les représentations théâtrales, les exercices publics et les distributions de prix du collège d'Orléans,* dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, extraite du volume qu'il prépare sur l'histoire de ce collège; un mémoire de M. Desnoyers, sur les *Objets trouvés dans la Loire, de 1875 à 1886;* un important travail de M. L. Jarry sur les tombes de Marie d'Harcourt, femme du bâtard d'Orléans, de Jean, leur fils, de François II, et de Louis Ier, duc de Longueville, retrouvées à Notre-Dame de Cléry, travail complété par la publication du testament inédit de Dunois et de plusieurs autres pièces; des recherches de M. l'abbé Cochard, sur *le Jeu de Paume à Orléans;* des notes de M. E. Vignat et Flouest, sur une *Clochette des morts du* XIIIe *siècle;* une notice de M. Tranchau, sur *l'Album amicorum de Jean Marrois, professeur de mathématiques à Orléans au* XVIIe *siècle,* qui a été également tirée à part (Orléans, Herluison, in-8 de 37 p.); la publication, par M. L. Jarry, de documents permettant de reporter à l'année 1519 le commencement des travaux au château de Chambord et d'en restituer l'exécution aux artistes Sandeau et Gobereau; enfin, un mémoire de M. Desnoyers sur *le Chien de Montargis.*

Poitou. — Les cent seizième, cent dix-septième et cent dix-huitième livraisons des *Paysages et Monuments du Poitou,* de M. Jules Robuchon, viennent d'être distribuées. Consacrées aux notices sur Airvault et Louin (Deux-Sèvres), ces livraisons contiennent notamment plusieurs vues remarquables, en héliogravure, de l'église Saint-Pierre d'Airvault, une des plus belles et des plus curieuses de la région, et une vue du pont roman de Vernay, célèbre parmi les archéologues. Le texte des notices est dû à la plume si compétente de notre collaborateur M. Joseph Berthelé, directeur de la *Revue poitevine et saintongeaise.*

— Le 1er fascicule de la nouvelle édition du *Dictionnaire historique des familles du Poitou* de MM. Beauchet-Filleau (Poitiers, Oudin, éditeur) paraîtra à la fin de juin ou au commencement de juillet.

SAVOIE. — La préparation d'un itinéraire original n'est jamais chose aisée. Les touristes qui n'entendent pas se plier aux indications des Guides consulteront utilement la plaquette que M. F. Gabet a récemment publiée : *Itinéraire d'un voyage de trois semaines dans les Alpes françaises et la Vallée d'Aoste, du 9 au 28 juillet 1887. De la Bérarde à Chamonix par le col de la Temple et le col du Géant. Ascension du Mont-Blanc* (Lyon, Mougin-Rusand, in-8 de 16 p.). Le récit nous conduit heureusement hors des sentiers battus, dans l'Oisans, le Briançonnais, la Savoie et les hautes vallées italiennes.

ALSACE. — La notice du P. Ingold sur *Albert Richard*, extraite du *Bulletin de l'Association des anciens élèves du collège libre de Colmar* (Colmar, Jung, gr. in-8 de 13 p.), est un digne hommage rendu à un Alsacien d'autant de cœur que de talent, mort professeur agrégé de philosophie au lycée d'Amiens, le 5 avril 1875. Le P. Ingold a emprunté au journal d'Albert Richard de touchants passages.

ALLEMAGNE. — La série des « publications de l'Union des libraires autrichiens » vient de s'enrichir d'un sixième fascicule. Ce sont des instructions pour la rédaction des inventaires d'incunables : *Die Incunabel-Bibliographie. Anleitung zu einer richtigen und einheitlichen Beschreibung der Wiegendrucke* (Vienne, Verlag des österr. Buchhändlervereines, in-16 de 36 p.). — M. Anton Einsle indique avec précision les renseignements que doit renfermer la description d'un incunable. Mais l'on ne peut s'empêcher de le trouver bien sévère dans le jugement qu'il porte sur les *Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables* publiées en 1886 dans le *Bulletin des Bibliothèques et des Archives ;* il les accuse d'être incomplètes, obscures et incompréhensibles. Elles ont été pourtant rédigées par un homme des plus compétents en ces matières, M. Léopold Delisle, et il suffit de les lire pour voir qu'elles donnent tous les renseignements nécessaires, étant donné le public auquel elles s'adressent et le but qu'elles se proposent.

BELGIQUE. — La Bibliothèque royale de Bruxelles possédait depuis longtemps une collection considérable de journaux, belges pour la plupart, qui, pour cause d'insuffisance des locaux, se trouvaient empilés dans des coins perdus, exposés à la poussière et à l'humidité, sans guère pouvoir être consultés par les travailleurs. L'administration vient de prendre une sage mesure, en utilisant pour le classement de ces journaux, un immense sous-sol de huit fenêtres sur chaque côté de sa longueur. Un ascenseur montera à l'étage les volumes demandés. La Bibliothèque n'est abonnée qu'à fort peu de journaux ; ce qu'elle en possède, elle l'a reçu par voie de don ou d'achat de collections complètes ou partielles. Les accroissements sont donc très irréguliers. Dans l'intérêt de tous les chercheurs et des journaux eux-mêmes, il serait bon qu'une loi ordonnât le dépôt immédiat de chaque numéro paru en Belgique. L'installation de cette salle devrait être complétée par des abonnements à prendre aux journaux les plus importants des deux mondes et par la confection d'un répertoire idéologique qui se développerait parallèlement aux catalogues idéologiques des livres et des périodiques considérablement avancés déjà. Ce serait préparer une riche moisson pour les hommes d'étude.

ESPAGNE. — L'Estramadura, qui passe pour l'une des plus stériles provinces de l'Espagne, n'en avait pas moins trouvé assez récemment un bibliographe, M. Barrantès, dont la mission avait été simplement de mettre en lumière

les gloires littéraires de ce pays : *Aparato bibliografico para la historia de Estramadura* (3 vol. in-8, 1877-1879). Cette même province vient de trouver un historien, archéologue et artiste, qui assume sur lui une tâche bien autrement étendue. C'est M. Nicolas Diaz y Páraz. Le titre seul de l'important ouvrage dont ce savant a doté sa patrie en dira plus à cet égard que beaucoup de commentaires : *Diccionario historico, biografico, critico, bibliografico de autores y artistas Extremanos ilustres.* L'ouvrage se compose de deux volumes in-4, avec 59 portraits et 148 fac-similés (Madrid, Murillo. Prix : 50 fr.).

— On vient de fonder à Barcelone une *Revista Catalana*, qui a pour directeur Don Jayme Collell, et pour objet spécial l'histoire de la Catalogne, son droit et ses coutumes particulières, enfin sa littérature. Ce champ est vaste, et réclame des ouvriers intelligents et laborieux.

— C'est encore à Barcelone qu'a été fondée *la Ciencia escolastico-medical*, dont le titre dit assez l'objet. Elle a pour directeur Don José Coll Astrell, et le premier numéro a paru en avril.

— *La Solucion* se publie à Almérío et s'occupe presque exclusivement des associations ouvrières, et du bien qu'elles paraissent appelées à réaliser.

ITALIE. — Notre collaborateur M. de Nolhac publie une plaquette *Per le nozze dell' amico Angelo Solerti dottissimo cinquecentista e Tassista e della signorina Lina Saggini « non men candido il cor che puro il viso » in Bologna addì XXIV d'aprile MDCCCLXXXIX* (Paris, Imp. Lanier, in-8 carré de 21 p. Tiré à 99 exemplaires numérotés à la presse). Les vers inédits de Tasse sont tirés d'un autographe acheté, il y a quelques années, par « un de nos savants bibliophiles parisiens, » M. Alfred Piat. Dans sa dédicace, M. de Nolhac raconte l'histoire du précieux manuscrit, offert par le poète, alors à l'hôpital Sainte-Anne (1er mai 1580) aux deux princesses de Ferrare, et qui, au XVIIIe siècle, appartint au cardinal Camillo Cibo, qui le fit revêtir d'une belle reliure de maroquin rouge à ses armes. De ce manuscrit, M. de Nolhac a extrait une chanson, adressée à Marguerite de Gonzague, et deux madrigaux. Il a eu l'attention de traduire pour les profanes ces trois jolies petites pièces qui sont si aimablement et si justement dédiées à l'éminent historien et éditeur de Torquato Tasso.

— M. le professeur Cesare Paoli a publié les quelques paroles consacrées par lui à la mémoire de Cesare Guasti, dont nous avons récemment annoncé la mort, devant ses élèves de l'Institut des études supérieures (*In commemorazione di Cesare Guasti.* Firenze, M. Cellini, in-8 de 7 p.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Apologie des Christenthums vom Standpunkte der Sitte und Cultur*, durch Fr. Albert-Maria Weiss. Fünfter (Schluss-) Band (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Origines du culte chrétien*, par l'abbé L. Duchesne (in-8, Thorin). — *Instructions sommaires sur la doctrine chrétienne, avec un grand nombre de traits et d'exemples*, par l'abbé Jouve (2 vol. in-18, Tolra). — *Cultus SS. Cordis Jesu*, scripsit H.-J. Nix (petit in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Manifestations du Sacré-Cœur de Jésus*, par l'abbé E.-A. Giély (in-12, Haton). — *La Sainte Mère de Dieu, ses grandeurs, ses bienfaits*, par l'abbé E.-A. Giély (in-12, Haton). — *Le Sang chrétien dans les rites de la synagogue moderne*, par Jab (in-18, H. Gautier, à Paris, Imp. coopérative, à Reims). — *Études sur le Banquet de Platon*, par C. Huit (in-8, Thorin). — *L'Activité mentale et les Éléments de l'esprit*, par F. Paulhan (in-8, F. Alcan). — *François Guizot. Instruction publique, éducation*, extraits précédés d'une introduction par F. Cadet (in-12, Belin). — *Le Péril social et le De-*

voir actuel. Le Mal, le remède, par T. de la Rive (in-18, Tremblay, à Genève; Palmé, à Paris). — *Catéchisme du patron,* par L. Harmel (petit in-18, au journal « La Corporation »). — *Le Transformisme et la Discussion libre,* par J. d'Estienne (C. de Kirwan) (in-8, imp. Polleunis, Centerick et de Smet, à Bruxelles). — *La Période glaciaire étudiée principalement en France et en Suisse,* par A. Falsan (in-8, F. Alcan). — *La Chaleur animale,* par C. Richet (in-8, F. Alcan). — *Nouveau Guide pratique du photographe amateur,* par G. Vieuille (in-18, Gauthier-Villars). — *Les Curiosités de l'exposition de 1889,* par H. Gautier (in-8, Delagrave). — *Turgot, administration et œuvres économiques,* par L. Robineau (in-32, Guillaumin). — *John-Stuart Mill. Principes d'économie politique,* par L. Roquet (in-32, Guillaumin). — *Grammaire de la langue française d'après les nouveaux principes,* par le Dr J.-M. Rabbinowicz (in-8, Bouillon).— *Loch' Maria,* drame en trois actes et en vers, par le P. V. Delaporte (in-18, Retaux-Bray). — *La Renaissance de la poésie anglaise (1798-1889),* par G. Sarrazin (in-18, Perrin). — *Aristophane et l'Ancienne Comédie attique,* par A. Couat (in-18, Lecène et Oudin). — *Les Prologues de Térence,* par P. Fabia (in-8, Thorin). — *Études sur la littérature contemporaine,* IX, par E. Scherer (in-18, Calmann Lévy). — *Les Contemporains,* études et portraits, par J. Lemaître (in-18, Lecène et Oudin). — *La Littérature de tout à l'heure,* par C. Morice (in-18, Perrin). — *Un Caractère,* par L. Hennique (in-18, Tresse et Stock). — *Le Mahatma,* par G. Bussy et G. Lèbre (in-18, Marpon et Flammarion). — *La Chèvre d'or,* par P. Arène (petit in-8 carré, Marpon et Flammarion). — *La Duchesse d'Alvarès,* par P. Zaccone (in-18, Marpon et Flammarion). — *Bouquet de nouvelles,* par Martial-Dumoulin (in-18, Marpon et Flammarion). — *Le Plongeur,* par F. du Boisgobey (in-18, Plon et Nourrit). — *Famille sans nom,* 1re partie, par J. Verne (in-18, Hetzel). — *Le Roi Arthur,* par Mrs Craik, trad. par E. Dian (gr. in-8, Firmin-Didot). — *La Jeune Sibérienne,* histoire russe, par X. de Maistre (petit in-8, Firmin-Didot). — *Le Château de fer,* par M. Lythe (in-18, Bourguet-Calas). — *Pauvre Léna,* par M. Lythe (in-18, Bourguet-Calas). — *A l'ombre de Lourdes,* par M. Montal (in-18, Bellier, à Bordeaux). — *Le Cadeau de deux pauvres Alsaciennes,* par l'abbé A. Bonnot (petit in-18, 149 p.). — *Pensées sur l'histoire,* par C. Charaux (in-18, Pedone-Lauriel). —*Géographie physique, historique, ethnographique, politique et économique de l'Europe,* par l'abbé Dupont. Cours supérieur (in-12, Poussielgue).— *Le Sénégal. La France dans l'Afrique occidentale,* par le général Faidherbe (gr. in-8, Hachette). —*Lettres d'Irlande,* par M.-A. de Bovet (in-12, Guillaumin).—*Le Congo français du Gabon à Brazzaville,* par L. Guiral (in-18, Plon et Nourrit). — *Stanley, sa vie, ses aventures et ses voyages,* par A. Burdo (in-18, Lib. illustrée). — *La Vie et les Mœurs à la Plata,* par E. Daireaux. 2e édition (2 vol. gr. in-8, Hachette). — *Les Peuples étranges de l'Amérique du sud,* par V. Tissot et C. Améro (in-8, Firmin-Didot). — *Jean-Baptiste Aubry, docteur en théologie, missionnaire au Kong-Tchéou (Chine),* par A. Aubry (petit in-8, chez l'auteur à Dreslincourt (Oise). — *Vie de Just de Bretenières, missionnaire apostolique, martyrisé en Corée en 1866,* par Mgr d'Hulst (in-18, Poussielgue). — *Vie de Monseigneur Jaquemet, évêque de Nantes,* par l'abbé V. Martin (in-8, Poussielgue). — *Alexandre le Grand, roi de Macédoine,* par L. Joubert (in-8, Firmin-Didot). — *Les Grandes batailles d'autrefois (1066-1745),* par P. Louisy (in-8, Firmin-Didot). — *Le Patriotisme français en Lorraine antérieurement à Jeanne d'Arc,* par le comte M. de Pange (petit in-8 carré, Champion). — *La Réforme et la Ligue en Champagne. Documents, I, Lettres conservées en original ou en copie authentique dans les archives municipales de Châlons-sur-Marne, Reims, etc. (1546-1598),* recueillies par G. Hérelle (in-8, Champion). — *Henri de Rohan, son rôle poli-*

tique et militaire sous Louis XIII (1579-1638), par A. Laugel (in-8, Firmin-Didot). — *Histoire populaire de la Révolution française*, par G. Dhombres (gr. in-8, Picard et Kaan). — *Correspondance de la princesse de Condé, fondatrice du Temple. Lettres écrites pendant l'émigration à sa famille et à divers*, publiées avec une introduction par le R. P. dom J. Rabory (in-8, Retaux-Bray, à Paris, et imp. Saint-Pierre, à Solesmes). — *Mémorial du Centenaire*, par H. Gautier (in-4, Delagrave). — *La Congrégation (1801-1830)*, par M. Geoffroy de Grandmaison (in-8, Plon et Nourrit). — *La Vérité sur l'expédition du Mexique. Rêve d'empire*, par P. Gaulot (in-18, Ollendorff). — *La Vie privée d'autrefois. Les Repas. Comment on devenait patron*, par A. Franklin (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *Un Régiment de cavalerie légère*, par le lieutenant Aubier (in-18, Berger-Levrault). — *Verdun, notice historique*, par l'abbé Gabriel (in-12, Freschard, à Verdun). — *L'Empire des Tsars et les Russes*, par A. Leroy-Beaulieu. Tome III. (in-8, Hachette). — *Lettres de lord Beaconsfield à sa sœur*, trad. avec introd. et notes par A. de Haye (in-18, Perrin). — *La Jeunesse de Frédéric Ozanam*, par L. Curnier, 3e édit. (in-8, Hennuyer). — *Bibliothèque du Comité de législation étrangère. Catalogue, janvier 1889* (Ministère de la justice et des cultes) (gr. in-8, Imp. nationale). VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Publications sur l'Ecriture Sainte et sur l'Orient.

Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros (*R. Cornely, S. J.*). II. Introductio specialis in Veteris Testamenti libros (Cursus Scripturæ sacræ) 97
L'Idée centrale de la Bible (*L.-Cl. Fillion*). 98
Biblische Archäologie, bearbeitet von *Dr P. Schegg*, herausgegeben von *Dr J.-B. Wirthmüller* 99
Un Coup d'œil sur la création, d'après la Genèse et la science (*P. Nada*). 100
Origine du monde d'après la tradition (*Al. Motais*), avec une Introduction sur la cosmogonie biblique par *Ch. Robert* 101
Encore la non-universalité du déluge (*Ch. Robert*) 102
L'Africa biblica. Saggio storico del periodo egiziano dell'Africa biblica (*U. Benigni*) 103
Commentarius in libros Judicum et Ruth (*Fr. de Hummelauer, S. J.*) (Cursus Scripturæ sacræ) 103
Commentarius in Isaïam prophetam (*J. Knabenbauer*) (même collection) 104
Les Récits évangéliques et leurs Beautés littéraires (*l'abbé J. Verniolles*). 105
La Vie de notre vie. Première partie. L'Enfance et la Vie cachée de N.-S. J.-C. I. La Préparation de l'Incarnation (*le R.P.H.-J. Coleridge, S. J.*), trad. de l'anglais par *le R. P. J. Petit*. 10
Histoire de la vie de Jésus-Christ rédigée avec les textes évangéliques (*G. Bovier-Lapierre*) 1
Commentaire sur les Épîtres catholiques de saint Jacques, saint Pierre, saint Jean et saint Jude (*A.-F. Maunoury*) 1
Apocalypse. Explication littérale et mystique (*Louise de Jésus*), trad. par *Ernest de Saint-Amarin*. 1
M. Louis Jacolliot et la Bible dans l'Inde (*Victor Pitot*). 1

Einleitung in den Thalmud (Introduction au Thalmud) (*H.-L. Strack*). 112
Histoire des Juifs (*Graetz*), t. III, trad. de l'allemand par *Moïse Bloch*) 112
Ninive et Babylone (*J. Ménant*) 113
Cours d'histoire générale. L'Ancienne Asie. L'Égypte (*René Ménard*). 114
Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur (*Oscar von Gebhardt und Adolf Harnack*). Tatiani Oratio ad Græcos, recensuit (*Ed. Schwartz*). Der pseudocyprianische Tractat de Aleatoribus, die älteste lateinische christliche Schrift. Ein Werk des römischen Bischofs *Victor I* (Sacc. II) (*Adolf Harnack*) . 36

Théologie dogmatique et morale. Disquisitiones scholastico-dogmaticae. I. De fundamentalibus (*Valentino Casajoanna*) . 329
Theses de Ecclesia Christi (*J.-B. Franzelin*). 414
La Divinité de Jésus-Christ vengée des attaques du rationalisme contemporain (*le P. Fr. A.-M. Portmans*) 497
Cours élémentaire d'apologétique chrétienne (*Mgr Rutten*). . . . 496
Les Promesses divines à travers les siècles (*le même*) 496
Cours d'apologétique chrétienne, ou Exposition raisonnée des fondements de la foi (*le P. W. Devivier*) 497
Jésus-Christ principe et fin de toutes choses (*l'abbé V. Guilmot*). . 496
Conférences sur la théologie de saint Thomas d'Aquin (*le R. P. Lavy*) 498
Accord de la science et de la religion (*le docteur Alfred Devers*) . . 535
L'Index, son histoire, ses lois, sa force obligatoire (*l'abbé Petit*). . 38

Théologie ascétique. Nouveau Traité des devoirs du chrétien envers Dieu (*F. P. B.*) 363
Le Prêtre, son caractère et sa vie de paroisse, conseils d'un ancien doyen à ses jeunes confrères (*l'abbé Borsu*) 327
Le Clergé et la Société actuelle (*l'abbé Georgel*) 363
L'Ascétique chrétienne (*M.-J. Ribet*). 290
Sainte Madeleine dans l'Évangile (*le R. P. Exupère de Prats-de-Mollo*). 291
Recueil de méditations, tirées, pour la plupart, des meilleurs ascètes des siècles passés et ramenées au plan des exercices et à la méthode de saint Ignace (*le P. Rémy*). T. I. La Cène. . . . 293
Supplément aux sujets de méditations sur la doctrine chrétienne (*le P. Henri Fournel*). 293
Le Lis (*la Rév. Mère M. D. L. C.*). 294
Œuvres pastorales de S. E. le cardinal *Parocchi*, successivement évêque de Pavie et archevêque de Bologne, présentement vicaire général de Sa Sainteté Léon XIII, traduites de l'italien par *l'abbé Joseph Bonnet* 294
Exposition élémentaire de la doctrine catholique en face des erreurs modernes, à l'usage des maisons d'éducation et des catéchismes de persévérance (*l'abbé N.-R. Moulin*) 295
La Libre-Penseuse convertie, ou Louise de Castro et le Solitaire de Sainte-Marie des Anges. Leçons de la foi au XIXe siècle (*l'abbé Baurens de Molinier*). 296
L'Éternité. Retraite de Notre-Dame (*le R. P. Félix*). 297
Allocutions pour les jeunes gens (*Paul Lallemand*). 297
La Douleur consolée (*l'auteur de* Allons au ciel !). 298
Exercices spirituels. Jésus-Christ dans sa vie militante (*le P. Marin de Boylesve*) 298
Exercices spirituels. Jésus, son cœur, son sang et sa face adorable (*le P. Marin de Boylesve*). 299
Le Mois du divin époux, ou Trente Jours consacrés à l'amour du Sacré-Cœur de Jésus, suivi de réflexions sur la sainte Messe et du Chemin de la croix de l'âme réparatrice (*Une pauvre clarisse* du monastère de Sainte-Claire de l'Ave Maria de Grenoble). . . 299
Voix de l'épiscopat français en faveur de l'Œuvre universelle de l'Adoration réparatrice (*l'abbé A. Brugidou*). 300
L'Ave Maria, ou Excellence de la Salutation angélique (*le R. P. J.-E. Laborde*) 300
Nouveau Mois de Marie (*le R. P. Libercier*). 300
Le Rosaire et les Ames du purgatoire (*le R. P. Henri Vadon*). . . 301
Une Année de prédication. Cinquante-deux Prônes sur les sacrements (*l'abbé Plat*). 301
La Confirmation. Exposé dogmatique, historique et liturgique (*le*

R. P. Dom Laurent Janssens). 302
Du divin Sacrifice et du Prêtre qui le célèbre (*L. Bacuez*). . . . 302
El Sacerdocio eterno (*cardinal Manning*), trad. al castellano por *Andrès G. Rivas*. 303
Les Fêtes chrétiennes considérées dans leur objet, leur institution, leur utilité spirituelle (*l'abbé Jamar*). 303
Recueil de prières et œuvres pies, enrichies d'indulgences par les Souverains Pontifes. Trad. par *l'abbé J. Planchard*. 304
Le Saint Sacrifice de la messe, d'après le B. Albert Le Grand, archevêque de Ratisbonne (XIIIe siècle) (*l'abbé J. Thélos*) 305
La Vraie politesse. Petit traité sous forme de lettres à des religieuses (*l'abbé François Demore*). 305
Résumé complet des récits et tableaux d'histoire de l'Église (*l'abbé O. Cantin*). 306
Cours d'instruction religieuse à l'usage des catéchismes de persévérance, des maisons d'éducation et des personnes du monde (*l'abbé E. Cauly*). — Le Catéchisme expliqué, dogme, morale, sacrements, culte. — Recherche de la vraie religion. — Apologétique chrétienne. — Histoire de la Religion et de l'Église. . . 416
Les Jeudis de mes filleuls, ou l'Histoire sainte racontée aux enfants (*Mlle Marie-Thérèse Joséfa*) 452
Nouvelle Histoire sainte, avec explications et réfutations sommaires des principales objections de l'incrédulité, rédigée conformément aux découvertes modernes de la science, par *Un prêtre du diocèse de Versailles*. 452
Prescurtare de istoria sacra. (*D^r Fr.-J. Knecht*). Trad. românescà a lui *Josif M. Malinowski*. 364

Mélanges. Œuvres pastorales de *S. E. le Cardinal Joachim Pecci*, archevêque-évêque de Pérouse, aujourd'hui Léon XIII. Trad. de l'italien et précédées d'une introduction par *Augustin Lury*. . . 131
Œuvres polémiques (*Mgr Freppel*), IXe série. 240

JURISPRUDENCE

Droit international. L'Ordre international (*Charles Périn*). . . 418
Il non intervento, studio di diritto internazionale universale (*E. Cimbali*). 500
La Conférence du Congo à Berlin et la Politique coloniale des États modernes (*de Martens*). 240
Étude sur la Déclaration de la conférence de Berlin, relative aux occupations africaines, suivie d'un projet de déclaration générale sur les occupations en pays sauvages (*Ed. Engelhardt*). 242
Principes de droit international (*J. Lorimer*). Traduit de l'anglais par *E. Nys*. 243
Traités, conventions et arrangements internationaux de la Roumanie, actuellement en vigueur... (*T.-G. Djuvara*). 419
Projets de lois, élaborés par le gouvernement... 419

Droit public. Le Droit public de l'Église (*le R. P. Mathieu Liberatore*). Trad. de l'italien par *Aug. Onclair* 134

Droit civil. Le Code civil commenté à l'usage du clergé, dans ses rapports avec la théologie morale, le droit canon et l'économie politique, t. II, 2e partie (*le chanoine Allègre*). 39
Études sur les personnes morales dans le droit romain et dans le droit français (*Maurice Vauthier*). 135

SCIENCES ET ARTS

Philosophie, Métaphysique. De objectivitate cognitionis humanæ ad Leonis XIII, pont. max., 1^ae missae commemorationem quinquagenariam celebrandam scripsit *D^r Jo. Straub*. . . . . 11[illegible]
Prolegomeni alla soluzione del problema ideologico (*Franc. Forcisi*). 11[illegible]
La Logique de l'absolu. Une Loi de l'esprit humain et sa portée philosophique (*Edmond Braun*). . . . . 11[illegible]
De l'absolu. La Loi de la vie (*Olivier de Sandervat*). . . . . 11[illegible]

Loisirs de la vieillesse, ou l'Heure de philosopher (*le Dr Nivelet*). . 118
Esquisse d'une philosophie de l'être (*J.-E. Alaux*). 119
La Psychologie métaphysique (*le même*) 120
Analyse et Synthèse (*Barbié du Bocage*).. 121
La Civilisation et la Croyance (*Ch. Secrétan*). 122
Le Problème du mal (*A. Ott*). 123
Le Problème du mal (*le P. J. de Bonniot*). 125
Dieu dans l'histoire, ou la Foi du genre humain (*A.-L. Jouve*). . . 126
Un nouveau système spiritualiste. L'Évolution de l'idée de Dieu (*T.-P. Thomson*). 127
Philosophie et Athéisme (*Ernest Hello*). 128
Esse formale est ne creaturis intrinsecum annon? Dissertatio critica (*Alb. Barberis*). 129

Morale. Il Rinnovamento della giurisprudenza filosofica secondo la scolastica (*Valentino Rivalta*). Dissertazione. 130
Elementos de derecho natural (*D. Rafael Rodrigues de Cepeda*). Parte primera. 130

Histoire de la Philosophie. Les Problèmes et les Écoles (*Paul Janet* et *Gabriel Séailles*). 481

Philosophie ancienne. La Philosophie de Platon (*Alfred Fouillée*). T. I : Théorie des idées et de l'amour ; t. II : Esthétique, morale et religion platoniciennes. 2e éd. revue et augmentée . . . 482
Études sur le Politique attribué à Platon (*Ch. Huit*). 484
La Morale d'Aristote (*Mme Jules Favre*, née *Velten*). 484
La Morale des stoïciens (*la même*). 484

Philosophie du moyen âge. La Scolastique et les Traditions franciscaines (*le R. P. Pr. de Martigné*). 485

Philosophie moderne. Étranger. La Philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours (*Ludovic Carrau*). . 486
L'Idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle (*G. Lyon*). 487
Positivismus ac nova methodus psychologica professoris P. Siciliani. Animadversiones criticæ (*Alb. Barberis*). 488

France. Pascal physicien et philosophe. Défense de Pascal (*Nourrisson*). 489
Philosophie et Philosophes (*E. Caro*). 489
Mélanges et Portraits (*le même*) 490

Traductions. La Morale, l'art et la religion, d'après M. Guyau (*Alfred Fouillée*). 491
Critique de la raison pure (*Emm. Kant*), nouvelle traduction française avec avant-propos et notes par *F. Picavet*. 492
Le Monde comme volonté et comme représentation (*Arth. Schopenhauer*), traduit en français par *A. Burdeau*. 482
Pensées et Fragments (*Arth. Schopenhauer*) trad. par *A. Burdeau* . 493
Psychologie (*Ant. Rosmini Serbati*), traduit de l'italien par *E. Segond*. 493
De la vie (*le comte Léon Tolstoï*), seule traduction revue, corrigée et annotée par l'auteur 494
Solemne Sessión publica celebrada por la Academia barcelonesa filosofico-cientifica de santo Tomas de Aquino. 334
Institutiones logicales secundum principia sancti Thomæ Aquinatis (*Tilman Pesch*) 330

Éducation et Enseignement. Le Livre des enfants et des mères (*H. Durand*). 455
L'Enseignement dans la famille. Cours complet d'études pour les jeunes filles (*Mme O. Laguerre*). T. Ier. Enseignement préparatoire et Enseignement élémentaire pour les enfants de cinq à douze ans. 257
Les Deux Maîtres de l'enfance : le Prêtre et l'Instituteur (*l'abbé Augustin Sicard*). 40
Le Clergé et l'Enseignement secondaire spécial (*l'abbé G. Secrétain*). 41
La Réforme de l'Instruction nationale et le Surmenage intellectuel (*Émile Raunié*) 42
Annuaire de l'Enseignement libre pour 1889 454

Manuel des lois de l'Enseignement primaire. Commentaires, application et jurisprudence à l'usage des conseils élus, des municipalités, des écoles et des pères de famille (*Le Provost de Launay*). 453
Dieu dans l'École. Le Collège Saint-Joseph de Lille. 1881-1888. Discours, notices et souvenirs (*Mgr Baunard*). 243
Au ministère de l'instruction publique. Discours, allocutions, circulaires (*E. Spuller*) 44

Économie sociale et politique. Le Socialisme d'État et la Réforme sociale (*Claudio Jannet*). 331
Naturaleza y Estado actual de la economia politica (Caractère naturel et État actuel de l'économie politique) (*Cristóbal Botella*). . 454
L'État social à Dole (*le docteur Rouby*). 258
Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique (*Maurice Block*) 75
Essai d'une théorie rationnelle des Sociétés de secours mutuels (*Prosper de Lafitte*). 501
Les Banques d'émission en Europe (*Octave Noël*) 333

Biologie. La Matière et l'Énergie (*Émile Ferrière*) 137

Anthropologie et Ethnographie. L'Homme préhistorique, étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe, suivi d'une Étude sur les mœurs et coutumes des sauvages modernes (*John Lubbock*). 139
Mœurs et Monuments des peuples préhistoriques (*le Mis de Nadaillac*) 140
Études sur les temps antéhistoriques (*le colonel Carette*). Deuxième étude. Les Migrations 141
Les Premiers Habitants de l'Europe, d'après les auteurs de l'antiquité et les recherches des linguistes (*H. d'Arbois de Jubainville et G. Dottin*). T. I, contenant : 1. Peuples étrangers à la race indo-européenne (habitants des cavernes, Ibères, Pélasges, Étrusques, Phéniciens). — 2. Indo-Européens, première partie (Scythes, Thraces, Illyriens, Ligures) 503
Ethnographia brazileira (*Silvio Roméro*). Estudos criticos sobre Couto de Magalhães, Barbosa Rodrigues, Theophilo Braga e Ladislão Netto. 504
L'Archéologie préhistorique (*le baron J. de Baye*) 178

Géologie et Minéralogie. Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes, eaux souterraines, tremblements de terre, météorites (*A. Daubrée*) 137
La Houille et ses Dérivés (*O. Chemin* et *F. Verdier*) 506

Botanique. Les Champignons. Traité élémentaire et pratique de mycologie, suivi de la description des espèces utiles, dangereuses, remarquables (*J. Moyen*). 507

Mathématiques. Les Figures réciproques en statique graphique, (*Luigi Cremona*), trad. par *Louis Bossut*. 334
Mathématiques et Mathématiciens, pensées et curiosités (*A. Rebière*). 536

Physique et Chimie. Dictionnaire abrégé des sciences physiques et naturelles (*E. Thévenin*), revu par *H. de Varigny*. . . 454
L'Électricité à la maison (*Julien Lefèvre*) 535
Éléments et Méta-Éléments (*William Crookes*), trad. par *Willy Lewy*. 75

Météorologie. L'Aurore boréale, étude générale des phénomènes produits par les courants électriques de l'atmosphère (*M. S. Lemström*) 423
Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1889 419

Astronomie. L'Astronomie à travers les âges, avec la réfutation des attaques contre la Bible (*l'abbé Pioger*) 246
Cours d'astronomie pratique, application à la géographie et à la navigation (*E. Caspari*) 245

Art militaire. Réformes navales. La France sur l'océan (*Paul Branda*) 171

Mélanges scientifiques. Les Secrets de la science et de l'indus-

trie, recettes, formules et procédés d'une utilité générale et d'une application journalière (*A. Héraud*) 76
Les Secrets de l'économie domestique à la ville et à la campagne, recettes, formules et procédés d'une utilité générale et d'une application journalière (*A. Héraud*) 76
Mélanges scientifiques et littéraires (*Louis Passy*). 141
Les Chemins de fer (*Pol Lefèvre* et *G. Cerbelaud*) 506
Les Sciences expérimentales en 1889 (*O. Badoureau*). 505
Les Aveugles par un aveugle (*Maurice de la Sizeranne*). 170
La Maison (*Xavier Marmier*) 170
L'Écriture et le Caractère (*J. Crépieux-Jamin*) 244
La Science anecdotique, livre de lecture et d'étude (*Félix Hément*). 365
Notions de typographie à l'usage des écoles professionnelles, précédées d'un avant-propos sur l'origine de l'imprimerie (*E. Desormes*). 424

Arts industriels. Guide de l'amateur photographe (*C. Klary*). . 76
La Photographie instantanée, son application aux arts et aux sciences (*le Dr J.-M. Eder*), trad. par *O. Campo* 335
Les Levers photographiques et la Photographie en voyage (*le Dr Gustave Le Bon*). 336
La Photographie, traité théorique et pratique (*A. Davanne*) T. II . 45
Procédés photographiques pour l'application directe sur la porcelaine, avec couleurs vitrifiables, de dessins, photographies, etc. (*E. Godard*) 365
L'Hydroquinone, nouvelle méthode de développement (*George Balagny*) 365

Musique. Étude théorique et pratique du plain-chant (*l'abbé Joseph Touzery*) 455

Biographies scientifiques. Lavoisier, d'après sa correspondance, ses manuscrits, ses papiers de famille et d'autres documents inédits (*Edouard Grimaux*) 428

BELLES-LETTRES

Linguistique. Les Origines de notre langue et l'Esprit de la langue française (*H. Hardy*) 46
Études lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du dictionnaire de M. Godefroy (*le Dr A. Millet*). 47
Mémoires et Documents scolaires, publiés par le Musée pédagogique. Fasc. n° 73. La Question de la réforme orthographique (*Arsène Darmesteter*) 47
Origine et Explications de 200 locutions et proverbes (*Eman Martin*). 456
Lexique de la langue de Chapelain (*l'abbé A. Fabre*). 509
Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes (*Jacques Plowert*) 142

Rhétorique. La Rhétorique et son Histoire (*A.-Ed. Chaignet*) . . 247
Œuvres de Tacite. Dialogue des orateurs, texte latin revu et publié d'après les travaux les plus récents avec un commentaire critique, philologique et explicatif, une introduction et un argument (*Henri Gœlzer*) 150
Les Époques de l'éloquence judiciaire en France (*Munier-Jolain*) . 143

Poésie. Poésies, 1879-1888. Le Prisme. Le Bonheur (*Sully-Prudhomme*) 386
Poésies complètes (*Gustave Levavasseur*). Etudes historiques . . . 388
Du Rose au Noir (*Gaston de la Source*) 389
Poèmes (*Charles Fuster*) 389
L'Ame des choses (*Charles Fuster*) 389
Réalités (*Sévery*) 390
Poèmes vécus (*Jean-Marie Mestrallet*) 390
L'Éternelle Chanson (*Paul Jousset*) 391
Le Bréviaire d'amour (*Henri Rey*) 391
Poésies posthumes (*Gaston de la Fuye*) 391
Pitres et Bohêmes (*Henri Bazouge*). 392
Récits et Légendes (*le P. V. Delaporte*) 393

. 393
Manuel des 394
cation 394
pali 394
Di 394
. 395
audeau) 395
an) 395
Pitray) 395
ombard) 396
. 396
ercelin) 396
an, princesse Mestchersky) 397
française (*Marc Bonnefoy*) 397
. 398
Aicard) 398
s Feix) 399
s haines et nos espérances 399
ètiers (*Victor Bonhommet*) 400
ds (*Paul Avenel*). Cinquante chansons nouvelles.
ents, et Bibliographie des chansonniers les plus
col. 400
Poésies . ires (*Nékrassov*), trad. par *E. Halpérine-Kaminsky* et *Ch. Moru.* et précédées d'une Étude sur Nékrassov par le vicomte *E.-M. de Vogüé* 401
Poésies et Nouvelles (*Pouchkine*), trad. par *F.-E. Gauthier*) 401
Poètes lyriques français du XIXe siècle. Extraits précédés d'un Essai sur la poésie lyrique et accompagnés de notices biographiques, critiques et bibliographiques 402
De la Poesie suggestive (*Henri Guérin*) 403
Hector l'Estraz, escholier de Paris (*Gustave Rivet*) 403
La Ruche poétique, livre d'honneur des élèves de rhétorique, publié par *l'abbé W. Moreau* 403
Un Poema (*E. Ruphept*), trad. del aleman por *G. Puelma Turper* . . 403
Le Baiser à Molière (*Gustave Lidler*), à-propos en un acte en vers . 403
La Violette (*Mme Victorine Vallat*) 404
Le Songe de saint Jean, légende du Sacré-Cœur de Jésus (*Jacinto Verdaguer*), trad. de *Justin Pépratx* 404
Poésies (*Jules Lefèvre-Deumier*). Les Mois et les Jours 404
Œuvres choisies (*Dorat*), avec une introd. par *Alexandre Piédagnel*. 404
Le Parnasse breton contemporain, publié par *Louis Tiercelin* et *J.-Guy Roparts* 404
Œuvres complètes (*Victor Hugo*). (Orientales, Odes et Ballades, l'Art d'être grand-père) 404
La Complainte humaine (*Jean Thorel*) 537
Les Poètes de la foi au XIXe siècle (*l'abbé S. Gamber*) 536
Modern Street Ballads (*John Ashton*) 337
Mephistopheles in broadcloth : a satire (*George-Francis Armstrong*). 340

Théâtre. Impressions de théâtre (*Jules Lemaître*). 1re et 2e séries . . 144
Œuvres inédites de *Victor Hugo*. Théâtre en liberté 53
Rézinsec et Strophazur. Théâtre lyrico-naturaliste (*Léon Durocher*). 77
Tête folle, comédie-vaudeville en deux actes (*Antony Mars*), avec musique des couplets 537
Quand on conspire !... opérette bouffe en un acte (*le même*), musique de Pierre Devos 537
Les Deux Pigeons, pièce en deux actes, avec chants et musique, pour jeunes filles (*le même*) 537
Comédies de paravent (*Henry Gréville*) 77

Romans, Contes et Nouvelles. Le Rêve (*Émile Zola*) . . . 11
Les Misérables (*Victor Hugo*). Édition définitive d'après les manuscrits 16
La Tresse blonde (*Gilbert-Augustin Thierry*) 17
Istar (*Joséphin Péladan*) 18
Disparu (*Albert Delpit*) 20
Demi-Crimes (*Henry de Pène*) 20
Un Monstre (*Léon Barracand*) 22
Madame Béguin (*le marquis de Castellane*) 23

Madame Fulbert (*Jeanne France*) 24
Le Tréfonds (*Mme Paria Korrigan* (*Émile Lévy*) 24
Sœur Sainte-Agnès (*Paul Perret*) 24
Paule de Brussange (*Edouard Delpit*) 26
La Seconde Mère (*Mme Henry Gréville*). 25
Les Victimes de la vie (*B. Mossé*) 26
En Israël (*Amédée Jubert*) 27
Milord Tripot (*Henry de Fonbrune*) 28
Le Royaume de Saba (*Alfred de Sauvenière*). 28
Teurkia (mœurs algériennes) (*Albert Caise*) 27
Coups d'épée au pays comtois (*Alfred de Besancenet*) 30
La Fiancée de la Fontenelle (*Charles d'Héricault*) 30
Sire (*Henri Lavedan*). 30
Le Chemin de la gloire (*Ouida*) 32
Une Seconde Vie (*Mrs Alexander*), trad. de l'anglais par *E. Dian*. . 32
Maud Dexter (mœurs américaines) (*Henri Gaullieur*). 33
L'Écume de la mer (*Salvatore Farina*), trad. de l'italien par *S. Blandy*. 32
Une Grande Dame (*Alexandrovitch Vonliarliarski*), trad. du russe par *Xavier Marmier*. 33
Les Parents de la capitale (*Dmitri Gregorovitch*), trad. du russe par *Éléonore Tsakny*. 34
Ceux de Podlipnaïa (*Th. Réchetnikov*), trad. du russe par *Ch. Neyroud* 34
Le Prince Nekhlioudov (*le comte Léon Tolstoï*), trad. du russe par *Halpérine-Kaminsky*. 34
Pour les enfants (*le comte Léon Tolstoï*), trad. du russe par *B. Tseytline* et *E. Joubert*. 35
Marsouins et Mathurins (*Paul Bonnetain*). 35
Scènes de la vie médicale (*Jules Cyr*). 35
Les Trois Belles (*Albert Cim*). 36
Colombine (*Mme Georges de Peyrebrune*) 36
La Grande Bleue (*René Maizeroy*) 36
Marie Fougère (*Jules de Glouvet*) 307
Le Docteur Rameau (*Georges Ohnet*) 310
Le Sens de la vie (*Édouard Rod*) 313
Norine (*Ferdinand Fabre*) 315
Le Tourbier, mœurs picardes (*Léon Duvauchel*). 316
Mademoiselle Jaufre (*Marcel Prévost*) 317
Jean... (*Maxime Audouin*). 319
Un Lycée sous la troisième République (*Paul Verdun*) 320
Le Député Ronquerolle (*Hippolyte Buffenoir*). 321
Nu (*Jacques Le Lorrain*). 322
L'Usure (*François de Nion*) 322
L'Usurier des gueux (*Mlle d'Aghonne*) 322
Puck (*Ouida*) 323
La Filleule des fées (*Ouida*) 322
Chant de noces (*Henry Gréville*) 323
Perdita (*la marquise de Blocqueville*). 324
Lamiel (*Stendal* (*Henry Beyle*), publié par *Casimir Striensky* . . . 324
Gabriel, ou la Fin de la Piraterie sous l'empereur Constantin (*J. Reymond*) 325
Frédégonde (*Félix Dahn*), trad. de l'allemand, par *Ed. de Perrot* . . 326
Le Vice-Roi, ou le Mexique en 1812 (*Charles Sealsfield*), trad. de l'allemand par *Gustave Revilloud* 326
Tragédie de village (*Margaret L. Voods*), trad. de l'anglais par *G. P.* 327
Les Belfield (*Miss Braddon*), trad. de l'anglais par *Germaine Mellor*. 326
La Babylone électrique (*A. Bleunard*) 6
Living or Dead (*Hugh Conway*) 338
En ce temps-là, contes (*Savinien Lapointe*) 5
Contes d'un vieux savant (*Henry de Graffigny*). 8

Ouvrages pour la jeunesse. Le Parrain de Cendrillon (*Louis Ulbach*). 7
Moi et mes Poupées (*Mme J. de Sobol*). 9
Du visible à l'invisible. Rêveries consolantes, d'après Mrs Oliphant et Miss Élisabeth Phelps (*Mme de Witt*, née *Guizot*). 535
Le Cheval bleu, contes pour adolescents (*Émile Pouvillon*) 6
Les Héros modestes (*Mme de Witt*, née *Guizot*) 9

François François (*Edgard Monteil*). 7
Jacques l'abandonné (*Marc Anfossi*). 8
Histoire d'un enfant de Paris, 1870-1871 (*Mme G. Mesureur, Amélie Devailly*) 8
Les Bons Points de Bébé (*Mme Marie de Bosguérard*). 9
La Vengeance d'un Hautecœur (*Mme L. de Bellaigue, née de Beauchesne*). 8
Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis, journal de toute la famille. 10
Encyclopédie enfantine, publiée par la maison Quantin. Volumes albums : La Comédie chez Bébé. Imagerie artistique : Vingt Fables de La Fontaine. Imagerie enfantine : Frère et Sœur ; Jean le chasseur ; la Semaine de Julie ; Cendrillon ; Tom Pouce ; Saint-Nicolas et Guilleri ; Gribouille. 10
Jolette (*Mary-Cecil Hay*), adapté de l'anglais par *Francis Baudrier* . 405
Le Fils aîné (*miss G. Craik*), trad. de l'anglais par *A. Chevalier*. . . 406
Les Jeunes Filles de Quinebasset (*J. Lermont*), d'après S. May. . 406
Rolande Marney (*Pierre Ficy*). 407
Sabine (*Mme Colomb*). 407
Blanche-Neige (*Claire de Chandeneux*). 407
Cinq Minutes d'arrêt (*Ph. Saint-Hilaire*). 408
Le Marquis de Villepreux (*M. du Campfranc*). 408
Tante Michette (*E. Meunier*). 409
Fleur sauvage (*Mlle Marie Poitevin*). 409
Le Roman d'un crime (*Étienne Marcel*). 410
Le Crime de Virieu-sur-Orques (*le comte de Maricourt*). 410
Le Notaire de Lozers (*Mme Marie Cassan*). 410
Maître Bernillon, notaire (*Aimé Giron*). 411
Une Famille de polytechniciens (*A. Miles*). 411
Tom Brown, scènes de la vie de collège en Angleterre, imité de l'anglais, par *J. Girardin*. 412
Les Aventures de Rob-Roy (*Émile Jonveaux*) 412
Le Théâtre en famille (*la comtesse de Houdetot*). 413
Un Voyage de Farfadets (*Marthe Berlin*). 413
Le Prince et le Bourreau (*Leila Hanoum*). 413
Sous tous les cieux (*Mme de Witt, née Guizot*). 413
Contes et Nouvelles (*la baronne d'Égligny*). 414
La Légende merveilleuse, récits du temps de la reine Berthe (*A. de Villeneuve*) 414

Histoire et Critique littéraire. Cours de littérature celtique (*H. d'Arbois de Jubainville* et *J. Loth*). Tome III. Les Mabinogion (*J. Loth*). Tome I. 426
Histoire de la poésie lyrique grecque (*E. Nageotte*) 47
Histoire de la poésie mise en rapport avec la civilisation en France depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (*Ferdinand Loise*) 511
Corneille et la Poétique d'Aristote (*Jules Lemaître*). 147
Étude littéraire et morale sur les Poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaye (*A.-P. Lemercier*). 512
Scarron et le Genre burlesque (*Paul Morillot*). 339
Florian (*Léo Claretie*). 171
Écrivains francisés, études de critique scientifique (*Émile Hennequin*). 538
La Vie et les Œuvres de Frédéric Ozanam (*Ch. Huit*). 51
Marie Jenna, sa vie et ses œuvres (*Jules Lacointa*), étude suivie de Lettres de Marie Jenna. 456
Poètes et Romanciers (*E. Caro*). 258
Variétés littéraires (*E. Caro*). 538
Souvenirs d'un vieux critique (*Armand de Pontmartin*). 10e série. 430
Études littéraires sur le dix-neuvième siècle (*le P. Vaudon*). . . 148
Chroniques des élections à l'Académie française (1634-1870), (*Albert Rouxel*). 4
Paul Verlaine (*Charles Morice*). 5
Précis des littératures étrangères, anciennes et modernes (*Eugène Bouchet*) 1
Histoire de la Légende de Faust (*Ernest Faligan*). . . . . .
Essays in Criticism, second series (*Matthew Arnold*). . . . . .
Les Vieux Auteurs castillans, histoire de l'ancienne littérature espagnole (*le comte de Puymaigre*). 5

Calderon und seine Werke (*Engelbert Günthner*). 431
Études sur le XIXe siècle. Giacomo Leopardi (*Ed. Rod*). 249

Polygraphes. Les Grands Écrivains de la France. Jean de la Fontaine. T. V. 510
Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte, publiées d'après les originaux et les meilleurs textes avec une introduction, des notes historiques et un index (*Tancrède Martel*). 52

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Texte-Atlas (*Dubail*). Cours supérieur à l'usage des élèves de l'enseignement primaire, de l'enseignement primaire supérieur, de l'enseignement secondaire, et de l'enseignement secondaire spécial. Les Cinq Parties du monde, précédées de notions de géologie et de géographie de la France . 193
Atlas de géographie générale avec notes statistiques, géographiques et historiques (*le colonel Niox*). 194
Géographie économique de la France (*Marcel Dubois*) 194
Voyages et Littérature (*Xavier Marmier*) 195
Collection des Guides-Joanne. États du Danube et des Balkans, Hongrie méridionale, Adriatique, Dalmatie, Monténégro, Bosnie et Herzégovine. 196
Collection des Guides-Joanne. Grèce. I. Athènes et ses Environs. 196
De Paris au Cap Nord. De Bergen à Stockolm. Voyage au pays des flords (*Léon Dumuys*) 197
L'Indo-Chine française, étude politique, économique et administrative sur la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam et le Tonkin (*J.-L. de Lanessan*) 197
Les Expéditions françaises au Tonkin (*Pierre Lehautcourt*). Tome II. 198
Mes Campagnes au Tonkin (*A.-P. Maury*) 198
Deux Voyages en Asie au XIIIe siècle, par Guillaume de Rubruquis, envoyé de saint Louis, et Marco Polo, marchand vénitien. 199
A travers l'Europe et l'Afrique (*Ambroise Tardieu*) 200
L'Algérie (*Maurice Wahl*) 200
Sénégambie et Guinée. La Région gabonaise. L'Afrique occidentale. La Nature et l'Homme noir (*le Dr Barret*) 201
Madagascar depuis sa découverte jusqu'à nos jours (*H. Le Chartier et G. Pellerin*) 202
Voyage d'une femme aux Montagnes Rocheuses, trad. de l'anglais de I.-L. Bird (*E. Martineau des Chesnez*) 202
La Brèche aux buffles. Un ranch français dans le Dakota (*le baron E. de Mandat-Grancey*) 203
La Nouvelle-Grenade. Aperçu général de la Colombie et Récits de voyages en Amérique (*C.-P. Étienne*) 204
Six semaines aux mines d'or du Brésil ; Rio-Janeiro ; Ouro Preto ; San-Juan del Ré ; Petropolis (*le vicomte E. de Courcy*) 204
Premier Voyage autour du monde sur l'escadre de Magellan (*Vincenzo Pigafetta*). Découverte du détroit de Lemaire. Exploration du détroit de Magellan, en 1821 205
Londres. Croquis réalistes (*Jules Degrégny*) 172
Voyage à l'île d'Utopie (*Thomas Morus*). L'Arcadie (*Bernardin de Saint-Pierre*). 539
De Paris à Paris à travers les deux mondes. Capitales et Grandes Villes (*Jules Gourdault*) 6
Carta topografica del Gran Sasso d'Italia (*G.-E. Fritzsche*) 432
Orient and Occident; a journey east from Lahore to Liverpool (*major-general R. C. W. Reveley Mitford*) 54
La Découverte du bassin hydrographique de la Tunisie centrale et l'Emplacement de l'ancien lac Triton (ancienne mer intérieure d'Afrique) (*le Dr Rouire*). 151
Le Triton dans l'antiquité et à l'époque actuelle. Réponse à la brochure de M. Rouire, intitulée : la Découverte du bassin hydrographique de la Tunisie centrale et l'Emplacement de l'ancien Triton (ancienne mer intérieure d'Afrique) (*A. du Paty de Clam*). 152

La Conquête pacifique de l'intérieur africain. Nègres, musulmans et chrétiens (*le général Philebert*) 341
Captain Glazier and his Lake. An Inquiry into the history and Progress of Exploration at the Head-Waters of the Mississipi suice the discovery of Lake Itasca (*Henry D. Harrower*). 55
Völkerkunde (*Dr Friedrich Ratzel*). IIIer Band : Die Kulturvölker der Alten und Neuen Welt. 132

Histoire ecclésiastique. Histoire de l'Église (*S. E. le cardinal Hergenröther*). T. IV 58
Liber Diurnus Romanorum Pontificum, ex unico codice Vaticano denuo edidit *Th. E. ab. Sickel*. 517
Saint Maurice et la Légion thébéenne (*J. Bernard de Montmélian*) . 250
Saint Maurice et la Légion thébéenne (*le chanoine Ducis*) 515

Hagiologie. Pèlerinages et Sanctuaires de la Sainte Vierge dans le diocèse de Saint-Flour (*l'abbé J.-B. Chabau*) 207
Saint Denys l'Aréopagite, évêque d'Athènes et de Paris, patron de la France (*l'abbé Vidieu*). 207
L'Apostolat de saint Savinien (*l'abbé Mémaire*). 208
Saint Taurin, premier évêque d'Évreux au Ier siècle (*l'abbé Do*) . . 209
Histoire populaire de saint Julien, premier évêque du Mans (*dom Paul Piolin*) 210
Saint Eugène. Le Culte de ses reliques à travers les siècles. (*Eugène Tessier*). 210
Vie de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, Docteur et Père de l'Église (*l'abbé Paul Barbier*) 210
Nos glorieux Amis (*une Institutrice*) 211
Notre-Dame Libératrice, à Salins. 211
Sainte Radegonde, reine de France et patronne de Poitiers (*l'abbé E. Briand*) 212
Saint Til, solitaire à Bergerac, abbé de Solignac (*l'abbé J.-B. Chabau*). 212
Sainte Austreberte de Marconne, abbesse de Pavilly (ordre de Saint-Benoit), sa vie, ses miracles, son culte (*l'abbé P. Meunier*) . 213
Manuel du pèlerin de Notre-Dame de Torcé 213
Histoire de saint Bernard, abbé de Clairvaux (*l'abbé G. Chevalier*) . 214
Vie des saints et des bienheureux de l'ordre de Saint-François (*le T. R. P. Léon*) 214
Liber Tertii ordinis S. Francisci Assisiensis (*A. R. P. Hilaire*) . . 215
Histoire des sept saints fondateurs de l'ordre des Servites de Marie (*le R. P. Sostène Ledoux*) 216
Sainte Marguerite de Cortone (*le R. P. Léopold de Chérancé*) . . . 217
Vie du bienheureux Bernard Tolomei, fondateur de la Congrégation de Notre-Dame du Mont-Olivet, de l'ordre de Saint-Benoît (*le R. P. Dom Bernard-Marie Maréchaux*) 218
Sainte Catherine de Sienne et l'Église au XIVe siècle (*A.-H. Chirat*). 218
Histoire de sainte Colette et des clarisses en Franche-Comté (*l'abbé Th. Bisouard*) 219
Le Bienheureux Nicolas de Flüe. La Suisse d'autrefois (*J.-C. de Belloc*). 220
Historia aliquot martyrum Anglorum maxime octodecim Cartusianorum. 220
Les Nouveaux Saints de la Compagnie de Jésus; saint Jean Berchmans, saint Pierre Claver, saint Alphonse Rodriguez (*le R. P. Rouvier*) 221
A la gloire des nouveaux saints et bienheureux de la Compagnie de Jésus 221
Saint Jean Berchmans (*le P. Cepari*). 222
Discours funèbres prononcés par le R. P. Georges de Paris sur la mort du T. R. P. Joseph Le Clerc du Tremblay. 222
L. P. Isaac Jogues de la Compagnie de Jésus, premier apôtre des Iroquois (*le R. P. F. Martin*) 22
Saint Pierre Claver, apôtre des nègres (*le P. B.-G. Fleuriau*) . . . 22
Saint Vincent de Paul, d'après *Louis Abelly*, évêque de Rodez . . 224
Saint Vincent de Paul est né en France (*Un prêtre de la Mission*) . 225
Vie de dom Malachie d'Inguimbert, de l'ordre de Citeaux, archevêque-évêque de Carpentras (1683-1757) (*dom Théophile Bérengier*). 22
Le Fondateur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes (*Un ancien directeur d'école normale*) 22

Histoire de la Congrégation de la Providence de la Pommeraye (*dom François Chamard*) 226
Vie du bienheureux Clément-Marie Hofbauer, vicaire général de la Congrégation du T. S. Rédempteur (*le P. Michel Haringer*) . . . 226
Vie de Mgr Bruté de Rémur, premier évêque de Vincennes (États-Unis) (*l'abbé Ch. Bruté de Rémur*) 227
La R. M. Javouhey, fondatrice de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny (*Léon Aubineau*) 227
Vie du P. Dom Jean Sallier, de l'ordre des Chartreux (*Dom Victor-Marie Doreau*) 228
Histoire de la Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation des Filles de la Croix de Liège (*Théophile de Ville*). 228
Vie du R. P. Jules Delahaye, de la Société de Marie, missionnaire en Océanie (*le R. P. Grenat*) 229
Vie du R. P. Pierre Chaignon, S. J. (*le P. Xavier Séjourné*). . . . 229
La Révérende Mère de la Fare, supérieure du Saint-Sacrement de Bollène, Avignon, Carpentras (*l'abbé Bouyac*). 230
Léon Besnardeau, scolastique de la Compagnie de Jésus, 1862-1886 (*le R. P. G. Longhaye*) 231
Simples Extraits du Journal de Joséphine J... 231
Vie de Mgr Darboy, archevêque de Paris (*l'abbé J. Guillermin*) . . 232

Histoire des ordres religieux. Histoire des religieuses hospitalières de Saint-Joseph. France et Canada (*E.-L. Couanier de Launay*). 153

Histoire du moyen âge. Histoire du moyen âge et particulièrement de la France, depuis le ve siècle jusqu'au milieu du xve siècle, rédigée conformément aux derniers programmes officiels (*P. Darles* et *E. Janin*). 172
L'Empire byzantin et la Monarchie franque (*A. Gasquet*). 155
Jahrbücher des Fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen (*Sigurd Abel*). Band I, 768-788. Zweite Auflage, bearbeitet von *Bernhard Simson*. 157
Recueil des lettres de *Gerbert* (983-997) comme source historique. Monographie critique d'après les manuscrits (*Nicolas Boubnov*), 1re partie. 433
Lettres de *Gerbert* (983-997), publiées avec une introduction et des notes (*Julien Havet*). 435

Histoire moderne. L'Equilibrio europeo studiato ne' Trattati de' Secoli xvi et xvii (*Michele di Gisira*). 259

Questions du jour. Le Péril de la séparation de l'Église et de l'État (*Fernand Butel*). 169
Appunti di un clericale (Notes d'un clérical). 453
Expulseurs et Expulsés (*Gustave de Fleurance*). 260
Les Trois 89 : 1689, 1789, 1889 (*Il*** B****). 174
Le Vrai 89, sentiment du peuple d'alors sur le gouvernement qui conviendrait le mieux à la France (*Pierre Front*). 460
La Révolution française à propos du Centenaire de 1789 (*Mgr Freppel*). 174
La France du Centenaire (*Édouard Goumy*) 443
Révolution et Évolution : Le Centenaire de 1789 et les Conservateurs catholiques (*G. de Pascal*) 77
Versailles en 1789. 175
Les Trois Carnot. Histoire de cent ans (*Maurice Dreyfous*). . . . 79
Une Nation au pillage (*Armand Fresneau*). 169
Les Dessous de l'affaire Gilly-Andrieux (*Fabre des Essarts*). . . . 460
Rome et Berlin. Opérations sur les côtes de la Méditerranée et de la Baltique au printemps de 18... (*Charles Rope*). 81

Histoire de France. Histoire anecdotique de la France (*Ch. d'Héricault*). T. I, Origines du peuple français ; t. II, le Moyen âge. . 342
Histoire de France racontée à mes enfants (*E. de Moussac*). . . . 539
La France aux croisades (*Eug. Asse*). 259
Les Chroniqueurs. Première série : Villehardouin et Joinville (*Antonin Debidour*). 457
Le Roman de sire Bertrand du Guesclin, jadis connétable de France. 457

Pierre d'Aubusson, grand-maître de Rhodes (*Bouhours*). 458
La Guerre de Cent ans, Jeanne d'Arc et les Dominicains (*le R. P. Fr. Marie-Dominique Chapotin*) 59
Les Héroïnes chrétiennes de la France, Jeanne d'Arc et les Vertus cardinales. Conférences aux femmes chrétiennes (*l'abbé Le Nordez*) 60
Anne de Beaujeu. Les États de 1484. Extraits de Brantôme, du Journal de Jehan Masselin, etc., publiés par *B. Zeller* 366
Charles VIII. La Guerre folle. Le Mariage breton (1485-1491) (*le même*). 366
Arques et Ivry. Le Siège de Paris par Henri IV (1588-1590) (*le même*). 366
Henri IV, le Saint-Siège et l'Espagne. L'Édit de Nantes et la paix de Vervins (1594-1598) (*le même*) 366
Henri IV et Sully, Marie de Médicis (1598-1601) (*le même*) 366
La Fin de Henri IV. Le Grand Dessein (1604-1610) (*le même*). . . 366
Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac, 1605-1610, précédée de la Vie du baron de Salignac (*le comte Théodore de Gontaut-Biron*). 62
Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France. Rome, avec une introduction et des notes (*Gabriel Hanotaux*) 159
Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, en Franche-Comté, en Alsace, en Lorraine et en Flandre (1638-1643), d'après des documents inédits (*F. des Robert*) 158
Madame de Maintenon dans le monde et à Saint-Cyr. Choix de ses lettres, avec une introduction et des notes historiques et littéraires par *F. Jacquinet* 520
Écrits inédits de *Saint-Simon*, publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des affaires étrangères (*P. Faugère*). T. VII. Notes sur tous les duchés-pairies, comtés-pairies, et duchés vérifiés depuis 1500 jusqu'en 1730 344
Mémoires de Saint-Simon (Les Grands Écrivains de la France) (*de Boislisle*). T. VI. 345
Les Mémoires de Saint-Simon, extraits (*Ch. Le Goffic* et *J. Tellier*). 173
Villars, d'après sa correspondance et des documents inédits (*le marquis de Vogüé*) 436
Renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France (*le marquis de Courcy*) 437
Dupleix, ou les Français aux Indes orientales (*A. Clarin de la Rive*). 459
Choiseul-Gouffier. La France en Orient sous Louis XVI (*Léonce Pingaud*) 316
Marie-Antoinette, sa vie, sa mort, 1755-1793 (*F. de Vyré*) 522
Histoire de la Révolution racontée aux petits enfants (*Charles d'Héricault*) 367
État de la France en 1789 (*Paul Boiteau*). 524
Autour d'une Révolution, 1788-1799 (*le comte d'Hérisson.*) 174
Histoire de la Société française pendant la Révolution (*Edmond* et *Jules de Goncourt*) 65
Vieux Papiers et Vieux Souvenirs, 1788. — Les Lettres de mon grand-père, 1789-1795. — Un Magistrat d'autrefois, 1795-1837 (*Ch. Thellier de Poncheville*). 367
L'Église Saint-Thomas d'Aquin pendant la Révolution, 1791-1802, d'après des documents inédits (*Victor Pierre*) 78
Une Victime du vandalisme révolutionnaire : Frère Jean-André, peintre des Jacobins de la rue du Bac. 79
Histoire populaire de la Révolution française, grands faits, grandes journées (*d'Hombres*) 540
Mémorial du Centenaire (*Hippolyte Gauthier*) 540
Un Complot sous la Terreur. Marie-Antoinette, Toulan, Jarjayes (*Paul Gaulot*) 440
Journal d'un volontaire de 1791 (*Louis Bonneville de Marsangy*) . . 7
Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794) (*Henri Wallon*). T. Ier, la Vendée ; t. II, l'Ouest et le Sud-ouest. 34
La Vendée angevine. Les Origines, l'insurrection (janvier 1789-31 mars 1793), d'après des documents inédits et inconnus (*Célestin Port*) 3

Histoire civile et politique. Histoire du droit et des institu-

tions de la France (*E. Glasson*). T. III, Époque franque (fin) . . 518
L'Ancienne France. La Justice et les Tribunaux, impôts, monnaies et finances 260
L'Ancienne France. La Marine, les Colonies et le Commerce. . . 260
La Vie privée d'autrefois. Arts et Métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIIe au XVIIIe siècle, d'après des documents originaux et inédits (*A. Franklin*) 164
Les Chapitres cathédraux de France. Notices, costumes, sceaux, armoiries (*l'abbé C. Daux*) 461
L'Esprit de nos aïeux, anecdotes et bons mots tirés des manuscrits du XIIIe siècle (*A. Lecoy de La Marche*) 458
La Vie de nos ancêtres, d'après leurs Livres de raison, ou les Nîmois dans la seconde moitié du XVIIe siècle, d'après des documents inédits (*le docteur Albert Puech*). 356
Souvenirs inédits de François Hennequin, prisonnier à la Bastille, de 1675 à 1677. 173
Histoire de la civilisation contemporaine en France (*Alf. Rambaud*). 56
Histoire de l'instruction publique avant 1789 dans le département de la Haute-Savoie et dans l'ancien diocèse de Genève (*l'abbé J.-F. Gauthier*) 527
Histoire de l'ancien collège de Gray (*Ch. Godard*). 528
L'Administration des Menus, Journal de Papillon de la Ferté, intendant et contrôleur de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de la Chambre du Roi (1756-1780), avec une introduction et des notes (*Ernest Boysse*).. 64
Les Populations agricoles de la France. Maine, Anjou, Touraine, Poitou, Flandre, Artois, Picardie, Ile de France. Passé et Présent (*H. Baudrillart*). 71

Histoire militaire. La Vie militaire sous l'ancien régime. Le Soldat (*Albert Babeau*). 445
Les Gloires maritimes de la France. L'Amiral Roussin (*le vice-amiral Jurien de la Gravière*). 458
L'Amiral Courbet d'après ses lettres (*Félix Julien*). 80
L'Escadre de l'amiral Courbet. Notes et Souvenirs (*Maurice Loir*). . 81
En Colonne, souvenirs d'Extrême-Orient (*L. Huguet*) 68
Le Colonel Paqueron (*Mgr Saivet*). 541

Histoire provinciale. Tableau historique du département des Hautes-Alpes (*J. Roman*). 1re partie. 233
Histoire de la principauté de Donzère (*J. Ferrand*). 234
La Commanderie et l'Hôpital d'Ordiarp, dépendance du monastère de Roncevaux en Soulé (Basses-Pyrénées) (*l'abbé V. Dubarat*). . . 234
Histoire de Ménil et de ses Seigneurs d'après des documents inédits (1040-1886) (*André Joubert*). 235
Histoire de Saint-Denis d'Anjou (Xe-XVIIIe siècle) (*le même*) . . . 235
Histoire de la baronnie de Craon, de 1382 à 1626, d'après les archives inédites du chartrier de Thouars (fonds Craon) (*le même*). 235
Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du XIIIe siècle (*Abel Lefranc*). 236
Histoire de l'Alsace. Entretien d'un père alsacien (*Edward Siebecker*). 237
Le Plus ancien Registre des délibérations du conseil de ville de Troyes (1429-1433) (*Alphonse Roserot*). 238
Bibliothèque historique du Lyonnais. Mémoires, notes et documents pour servir à l'histoire de cette ancienne province et des provinces circonvoisines de Forez, Beaujolais, Bresse, Dombes et Bugey, publiés par *M.-C.* et *Georges Guigue*. 238
Le Vieux Tulle (*René Fage*). 238
Sommaire Description du païs et comté de Bigorre (*Guillaume Mauran*, avocat au sénéchal de Tarbes). Chronique inédite publiée par *Gaston Balencie*. 239
Histoire municipale de Versailles, politique, administration, finances (1787-1799) (*Laurent-Hanin*). 239
Petite Histoire de Paris, histoire, monuments, administration, environs de Paris (*Fernand Bournon*) 176
Autour de Paris, promenades historiques (*Jules Levallois*) 176
Iconographie bretonne, ou Liste de portraits dessinés, gravés et

lithographiés, de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, avec notices biographiques (*le marquis de Granges de Surgères*). Tome II 425
En Franche-Comté, histoires et paysages (*Xavier Marmier*) . . . 368

Histoire étrangère. Geschichte des deutschen Volkes (Histoire du peuple allemand). VIe vol. (*J. Janssen*). 449
Trois Empereurs d'Allemagne, Guillaume Ier, Frédéric III, Guillaume II (*E. Lavisse*) 253
L'Allemagne chez elle et au dehors (*Paul Melon*) 255
Frédéric III. Le Prince héritier. L'Empereur. Esquisse biographique dédiée à sa mémoire (*Rennell Rodd*) publiée sous la direction et avec une introduction de *S. M. l'impératrice Frédéric* 533
Bismarck intime 534
Marie Stuart, la reine martyre (*V. Canet*) 261
Life abord a british privateer in the time of Queen Anne (*Woodes Rodgers*) 459
La Cour de Georges IV et de Guillaume IV. Souvenirs d'un témoin oculaire, extraits du journal de *Charles C.-F. Greville*, secrétaire du Conseil privé. Trad. et annotés par *Mlle Marie-Anne de Bovet* . 358
Les Quinze premières Années du règne de la reine Victoria. Souvenirs d'un témoin oculaire, extraits du journal de *Charles C.-F. Greville*, secrétaire du Conseil privé. Trad. et annotés par *Mlle Marie-Anne de Bovet*) 359
Un Chancelier d'ancien régime. Le Règne diplomatique de M. de Metternich (*Ch. de Mazade*). 529
Mémoires du *comte de Beust*, ancien chancelier de l'empire d'Autriche-Hongrie, avec des notes et une préface (*F. Kohn-Abrest*) . 166
Geschichte der Wohlthätigkeitsanstalten in Belgien von Karl dem Grossen bis zum sechszehnten Jahrhundert (*Dr Alberdingk Thijm*). 74
Essai sur l'histoire économique de l'Espagne (*J. Gourry du Roslan*) . 168
Prologue d'un règne, la Jeunesse du roi Charles-Albert (*le marquis Costa de Beauregard*) 447
Désirée, reine de Suède et de Norwège (*le baron Hochschild*) . . . 461
Les États-Unis contemporains, ou les Mœurs, les institutions et les idées depuis la guerre de sécession (*Claudio Jannet*) 360
Histoire populaire du Canada, d'après les documents français et américains (*Jacques de Baudoncourt*). 530
Les Grands Hommes de la France. Hommes de guerre. Montcalm (*Édouard Gœpp*). 532
Les Français au Canada et en Acadie (*Rémy de Gourmont*). . . . 532

Mélanges historiques. La Guerre aux erreurs historiques (*A. Lecoy de la Marche*) 163
L'Œuvre de M. Thiers, extraits précédés d'une notice biographique (*G. Robertet*) 80
Histoire du pain à toutes les époques et chez tous les peuples, d'après un manuscrit de *G. Husson* (de Toul) 175
Paris qui dort (*Louis Block et Sagari*) 177
Paris qui danse (*Louis Block et Sagari*) 177
Les Gaietés de l'année (*Grosclaude*). 177
Les Tribunaux comiques (*Jules Moinaux*) 177

Histoire nobiliaire. Généalogie de la maison de Saint-Chamond, d'après un manuscrit inédit, publié, annoté et augmenté de pièces justificatives (*Maurice de Boissieu*). 451
La Famille de Madame de Sévigné en Provence (*le marquis de Saporta*) 361

Biographie. Le Prince Lucien Bonaparte et sa famille 441
Vie du général Hoche, précédée du discours de Léon Gambetta, prononcé à Versailles le 24 juin 1872 (*Edmond Dutemple* et *Louis Launay*) 175
Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu . . . 252
Journal des Prisons de mon père, de ma mère et des miennes (*Mme la duchesse de Duras, née Noailles*). 67
Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelein. Édition originale, publiée sur son manuscrit autographe par son petit-fils 439

Louis de Frotté et les Insurrections normandes, 1793-1832 (*L. de la Sicotière*) 353
Les Causeurs de la Révolution (*Victor du Bled*). 525
Napoléon, l'homme, le politique, l'orateur d'après sa correspondance et ses œuvres (*Antoine Guillois*) 526
Mémoires et Correspondances du *comte de Villèle*, T. III 254
La Duchesse de Berry (*Charles Nauroy*) 368
Le Comte de Falloux et ses Mémoires (*Eugène Veuillot*). 162
Souvenirs intimes de la cour des Tuileries (*Mme Carette, née Bouvet*). 541

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ABEL (Sigurd) 157
ABELLY (Louis) 224
AICARD (Jean) 398
ALAUX (J.-E.) 119, 120
ALEXANDER (Mrs) 32
ALLÈGRE (le chanoine) . . . 39
ANFOSSI (Marc) 8
ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D') 426, 503
ARMSTRONG (George-Francis) . 340
ARNOLD (Matthew) 149
ASHTON (John) 337
ASSE (Eug.) 259
AUBINEAU (Léon) 227
AUDOIN (Maxime) 319
BABEAU (Albert). 445
BACUEZ (L.) 302
BADOUREAU (O.). 505
BALAGNY (Georges). 365
BALENCIE (Gaston). 239
BARBERIS (Alb.). 488
BARBIÉ DU BOCAGE. 121
BARBIER (l'abbé Paul). . . . 210
BARRACAND (Léon) 22
BARRET (le Dr) 201
BAUDONCOURT (Jacques DE). . 531
BAUDRIER (Francis). 405
BAUDRILLART (H.) 71
BAUNARD (Mgr) 243
BAURENS DE MOLINIER (l'abbé). 296
BAYE (le baron J. DE). . . . 178
BAZOUGE (Henri). 392
BELLAIGUE, née DE BEAUCHESNE (Mme L. DE). 8
BELLOC (J.-C. DE) 220
BENIGNI (U.) 103
BÉRENGIER (Dom Théophile) . 225
BERNARD DE MONTMÉLIAN (J.) . 250
BERTHEROY (Jean) 394
BERTIN (Marthe). 413
BESANCENET (Alfred DE) . . . 30
BEUST (le comte DE) 166
BIRD (J.-L.) 202
BIZOUARD (l'abbé Th.). . . . 219
BLANDY (S.) 32
BLED (Victor DU) 525
BLEUNARD (A.) 6
BLOCH (Moïse) 112
BLOCK (Louis) 177
BLOCK (Maurice). 75
BLOCQUEVILLE (Marquise DE) . 324
BOISLISLE (DE) 345
BOISSIEU (Maurice DE). . . . 451
BOITEAU (Paul) 524
BONHOMMET (Victor) 400
BONNEFOY (Marc) 397
BONNET (l'abbé Joseph) . . . 294
BONNETAIN (Paul) 35
BONNEVILLE DE MARSANGY (Louis) 78
BONNIOT (le P. J. DE) 125
BORSU (abbé). 327
BOSGUÉRARD (Mme Marie DE). . 9
BOSSUT (Louis) 334
BOTELLA (Cristobal) 454
BOUBNOV (Nicolas) 433
BOUCHET (Eugène) 146
BOUHOURS. 458
BOURNON (Fernand) 176
BOUYAC (l'abbé). 230
BOVET (Marie-Anne DE) . 358, 359
BOVIER-LAPIERRE (G.). . . . 107
BOYLESVE (le P. Marin DE) . 298, 299
BOYSSE (Ernest). 64
BRADDON (miss) 326
BRANDA (Paul) 171
BRAUN (Edmond) 116
BRIAND (l'abbé E.) 212
BRUGIDOU (l'abbé A.) 300
BRUTÉ DE RÉMUR (l'abbé Ch.) . 227
BUFFENOIR (Hippolyte) . . . 321
BURDEAU (A.). 492, 493
BURON (L.-L.) 395
BUTEL (Fernand) 169
CAISE (Albert) 27
CAMPFRANC (M. DU). 408

CAMPO (O.) 335
CANET (V.) 261
CANTIN (l'abbé O.) 306
CARETTE (le colonel) 141
CARETTE née BOUVET (Mme). . 541
CARO (E.) . . . 258, 489, 490, 538
CARRAU (Ludovic) 486
CASAJOANNA (Valentino). . . 329
CASPARI (E.) 245
CASSAN (Mme Marie) 410
CASTELLANE (le marquis DE). . 23
CAULY (l'abbé E.). 416
CEPARI (le R. P.). 222
CEPEDA (Rafaël-Rodriguez) . . 130
CERBELAUD (G.) 506
CHABAU (l'abbé J.-B.) . . 207, 212
CHAIGNET (A.-Ed.) 247
CHAMARD (Dom François) . . 226
CHANDENEUX (Claire DE) . . . 407
CHAPOTIN (le R. P. Fr.-Marie) . 59
CHEMIN (O.) 506
CHÉRANCÉ (le R. P. Léopold DE) 217
CHEVALIER (A.) 406
CHEVALLIER (l'abbé (G.) 214
CHIRAT (A.-H.) 218
CIM (Albert) 36
CIMBALI (E.) 500
CLARETIE (Léo) 171
CLARIN DE LA RIVE (A.) . . . 459
COLERIDGE (le R. P. H.-J.) . . 106
COLOMB (Mme). 407
CONWAY (Hugh). 338
CORNÉLY (le R. P.) 97
COSTA DE BEAUREGARD (le marquis) 447
COUANIER DE LAUNAY (E.-L.) . 153
COURCY (le marquis DE) . . . 437
COURCY (le vicomte E. DE) . . 204
CRAIK (miss G.) 406
CREMONA (Luigi). 334
CRÉPIEUX-JAMIN (J.) 244
CROOKES (William). 75
CYR (Jules) 35
DAHN (Félix). 326
DARLES (P.) 172
DARMESTETER (Arsène) . . . 47
DAUBRÉE (A.). 137
DAUX (l'abbé C.). 461
DAVANNE (A.) 45
DEBIDOUR (Antonin) 457
DEGRÉGNY (Jules) 172
DELAPORTE (le P. V.) 393
DELPIT (Albert) 20
DELPIT (Édouard) 26
DEMORE (l'abbé François) . . 306
DESORMES (E.) 429
DEVERS (le Dr Alfred) 535
DEVIVIER (le P. W.) 497
DIAN (E.) 32
DJUVARA (T.-G.). 419
DO (l'abbé). 209
DORAT 404
DOREAU (Dom Victor-Marie) . 228
DOTTIN (G.) 503
DREYFOUS (Maurice) 79
DUBAIL 193
DUBARAT (l'abbé V.) 234
DUBOIS (Marcel). 194
DUCIS (le chanoine) 515
DUMUYS (Léon) 197
DURAND (H.) 455
DURAS, née DE NOAILLES (Mme la duchesse DE) 67
DUROCHER (Léon) 77
DUTEMPLE (Edmond) 175
DUVAUCHEL (Léon). 316
EDER (Dr J.-M.) 335
ÉGLIGNY (la baronne D') . . . 414
ENGELHARDT (Ed.) 242
ÉTIENNE (C.-P.). 204
FABRE (l'abbé A.) 509
FABRE (Ferdinand). 315
FABRE DES ESSARTS 460
FAGE (René) 238
FALIGAN (Ernest) 49
FARINA (Salvatore). 32
FAUCON (Maurice) 398
FAUGÈRE (P.). 344
FAVRE, née VELTEN (Mme Jules). 484
FEIX (Louis) 399
FÉLIX (le R. P.) 297
FERRAND (J.) 234
FERRIÈRE (Émile) 137
FICY (Pierre). 407
FILLION (L.-Cl.) 98
FLEURANCE (Gustave DE). . . 200
FLEURIAU (le R. P. B.-G.) . . 224
FONBRUNE (Henry DE). . . . 28
FORCISI (Franc.). 116
FOUILLÉE (Alfred) . . . 482, 491
FRANCE (Jeanne) 24
FRANKLIN (A.) 164
FRANZELIN (J.-B.) 414
FREPPEL (Mgr) 174, 240
FRESNEAU (Armand) 169
FRITZSCHE (G.-E.) 432
FRONT (Pierre) 460
FUSTER (Charles) 389
GAMBER (abbé S.) 536
GASQUET (A.) 155
GAULLIEUR (Henri). 33
GAULOT (Paul) 440
GAUTEIER (F.-E.) 401
GAUTHIER (Hippolyte). . . . 540
GAUTHIER (l'abbé J.-F.) . . . 527
GEBHARDT (Oscar VON) . . . 36
GEORGEL (l'abbé) 363
GERBERT 433, 435
GIRARDIN (J.). 412
GIRON (Aimé). 411
GISIRA (Michele). 259
GLASSON (E.) 518
GLOUVET (Jules DE). 307
GODARD (Ch.). 527
GODARD (E.) 365
GŒLZER (Henri). 150
GŒPP (Édouard). 535
GONCOURT (Edmond et Jules DE) 67
GONTAUD-BIRON (le comte Théodore DE). 62
GOUMY (Édouard) 443
GOURDAULT (Jules). 6
GOURMONT (Rémy DE). . . . 532
GOURY DU ROSLAN (J.) . . . 168

GRAETZ 112
GRAFFIGNY (Henry DE) . . . 8
GRANGES DE SURGÈRES (le marquis DE). 425
GREGOROVITCH (Dmitri) . . . 34
GRENAT (le R. P.) 229
GREVILLE (Charles-C.-F.). 358, 359
GRÉVILLE (Henry) . . 25, 77, 323
GRIMAUX (Édouard). 428
GROSCLAUDE 177
GUÉRIN (Henri) 402
GUIGUE (M.-C. et Georges) . . 238
GUILLERMIN (l'abbé J.) . . . 232
GUILLOIS (Antoine). 526
GUILMOT (l'abbé V.) 497
GUINAUDEAU (Benjamin). . . 395
GÜNTHNER (Engelbert) . . . 431
HALPÈRINE-KAMINSKY (E.) . 34, 401
HANOTAUX (Gabriel) 159
HARDY (H.) 46
HARINGER (le R. P. Michel) . . 226
HARNACK (Adolf) 36
HARROWER (Henry-D.) . . . 55
HAVET (Julien) 435
HAY (Mary-Cécil) 405
HELLO (Ernest) 128
HÉMENT (Félix) 365
HENNEQUIN (Émile) 538
HENNEQUIN (François). . . . 173
HÉRAUD (A.) 76
HERGENRÖTHER (le cardinal). . 58
HÉRICAULT (Charles D') 30, 342, 367
HÉRISSON (le comte D') . . . 174
HILAIRE (le R. P.) 215
HOCHSCHILD (le baron) . . . 461
HOMBRES (D'). 540
HOORNAERT (H.). 394
HOUDETOT (la comtesse DE). . 413
HUGO (Victor). . . . 16, 53, 404
HUGUET (L.) 68
HUIT (Ch.). 51, 484
HUMMELAUER (Fr. DE). . . . 103
HUSSON (G.) 175
JACQUINET (F.) 520
JAMAR (l'abbé) 303
JANET (Paul) 481
JANIN (E.) 172
JANNET (Claudio) . . . 331, 360
JANSSEN (J.) 449
JANSSENS (le R. P. Dom Laurent) 302
JEHAN (Auguste) 395
JOANNE. 196
JONVEAUX (Émile) 412
JOSÈFA (Mlle Marie-Thérèse). . 452
JOUBERT (André) 235
JOUBERT (E.) 35
JOUSSET (Paul) 391
JOUVE (A.-L.) 126
JUBERT (Amédée) 27
JULIEN (Félix) 80
JURIEN DE LA GRAVIÈRE (le vice-amiral) 458
KANT (Emm.). 491
KLARY (C.). 76
KNABENBAUER (J.) 104
KNECHT (Dr Fr.-J.) 364
KOHN-ABREST (F.) 166
LABORDE (le R. P. J.-E.) . . . 300
LACOINTA (Jules) 456
LAFITTE (Prosper DE) 501
LA FONTAINE (Jean DE) . . . 510
LA FUYE (Gaston DE) 391
LAGUERRE (Mme O.). 257
LALLEMAND (Paul) 297
LANESSAN (J.-L. DE) 197
LAPOINTE (Savinien) 5
LA ROCHEJAQUELEIN (la marquise DE) 439
LA SOURCE (Gaston DE) . . . 389
LA SICOTIÈRE (L. DE) 353
LA SIZERANNE (Maurice DE). . 170
LAUNAY (Louis) 175
LAURENT-HANIN 239
LAVEDAN (Henri) 30
LAVISSE (E.) 255
LAVY (le R. P.) 498
LE BON (Dr Gustave) 336
LE CHARTIER (H.) 202
LECOY DE LA MARCHE (A.). 163, 458
LEDOUX (le R. P. Sosthène) . . 216
LEFÈVRE (Julien) 535
LEFÈVRE (Pol) 506
LEFÈVRE-DEUMIER (Jules) . . 404
LEFRANC (Abel) 236
LE GOFFIC (Ch.). 173
LEHAUTCOURT (Pierre). . . . 198
LEILA HANOM. 413
LE LORRAIN (Jacques). . . . 322
LEMAÎTRE (Jules) . . . 144, 147
LEMERCIER (A.-P.) 512
LEMSTRÖM (M.-S.) 423
LE NORDEZ (l'abbé). 60
LÉON (le R. P.) 214
LE PROVOST DE LAUNAY. . . 453
LERMONT (J.). 406
LEVALLOIS (Jules) 176
LEVAVASSEUR (Gustave) . . . 388
LEWY (Willy). 75
LIBERATORE (le R. P. Mathieu). 134
LIBERGIER (le R. P.) 300
LIDLER (Gustave) 403
LOIR (Maurice) 81
LOISE (Ferdinand) 511
LOMBARD (Jean). 396
LONGHAYE (le R. P. G.) . . . 231
LORIMER (J.) 243
LOTH (J.) 426
LOUISE DE JÉSUS 109
LUBBOCK (John). 139
LURY (Augustin) 131
LYON (G.) 487
MACQUERON (Henry) 394
MAIZEROY (René) 36
MANDAT-GRANCEY (le baron E. DE) 203
MANNING (cardinal) 303
MARCEL (Étienne) 410
MARCO POLO 199
MARÉCHAUX (le R. P. dom Bernard-Marie). 218
MARICOURT (le comte DE) . . 410
MARMIER (Xavier). 33, 170, 195, 368
MARS (Antony) 537
MARTEL (Tancrède). 52
MARTENS (DE) 240
MARTIGNÉ (le R. P. Pr. DE) . . 485

MARTIN (Eman) 456
MARTIN (le R. P. F.) 223
MARTINEAU DES CHESNEZ (E.) . 202
MAUNOURY (A.-F.) 108
MAURAN (Guillaume) 239
MAURY (A.-P.) 198
MAY (S.) 406
MAZADE (Ch. DE). 529
MELLOR (Germaine) 326
MELON (Paul) 255
MÉMAIRE (l'abbé) 208
MÉNANT (J.) 113
MÉNARD (René) 114
MESTCHERSKY (Tola Dorian, princesse) 397
MESTRALLET (Jean-Marie) . . 390
MESUREUR (Mme G.) [Amélie DEWAILLY]. 8
MEUNIER (E.). 409
MEUNIER (l'abbé P.) 213
MIE D'AGHONNE. 322
MILES (A.). 411
MILLET (Dr A.) 47
MOINAUX (Jules). 177
MONTEIL (Edgard) 7
MOREAU (l'abbé W.) 403
MORICE (Charles) 401, 538
MORILLOT (Paul). 339
MORUS (Thomas) 539
MOSSÉ (B.). 26
MOTAIS (Al.) 101
MOULIN (l'abbé N.-R.). . . . 295
MOUSSAC (E. DE). 539
MOYEN (J.) 507
MUNIER-JOLAIN 143
NADA (P.) 100
NADAILLAC (le marquis DE) . . 140
NAGEOTTE (E.) 47
NAPOLÉON BONAPARTE . . . 52
NAUROY (Charles) 368
NÉKRASSOV 401
NEMO (Jacques) 394
NEYROUD (Ch.) 34
NION (François DE). 322
NIOX (le colonel). 194
NIVELET (le Dr) 118
NOEL (Octave) 333
NOURRISSON 489
OHNET (Georges) 310
ONCLAIR (Aug.) 134
OTT (A.) 123
OUIDA 32, 322, 323
PAPILLON DE LA FERTÉ . . . 64
PARIA KORRIGAN (Mme Émile LÉVY). 24
PARIS (le R. Georges DE). . . 222
PAROCCHI (le cardinal) . . . 294
PASCAL (G. DE) 77
PASSY (Louis) 141
PATARD (Victor). 393
PATY DE CLAM (A. DU) . . . 152
PECCI (le cardinal Joachim). . 131
PÉLADAN (Joséphin) 18
PELLERIN (G.). 202
PÈNE (Henry DE). 20
PÉPRATX (Justin) 404
PÉRIN (Charles) 418
PERRET (Paul) 24
PERROT (Ed. DE). 326
PESCH (Tilman). 330
PETIT (l'abbé) 38
PETIT (le R. P. J.) 106
PEYREBRUNE (Mme Georges DE). 36
PHILEBERT (le général) . . . 341
PICAVET (F.) 491
PIÉDAGNEL (Alexandre) . . . 404
PIERRE (Victor) 78
PIGAFETTA (Vincenzo). . . . 205
PINGAUD (Léonce) 346
PIOGER (l'abbé) 246
PIOLIN (Dom Paul). 210
PITOT (Victor) 110
PLANCHARD (l'abbé J.). . . . 304
PLAT (l'abbé). 301
PLOWERT (Jacques). 142
POITEVIN (Mlle Marie) 409
PONTMARTIN (Armand DE) . . 430
PORT (Célestin) 351
PORTMANS (le P. Fr.) 497
POUCHKINE 401
POUVILLON (Émile). 6
PRATS-DE-MOLLO (Exupère DE). 291
PRÉVOST (Marcel) 317
PUECH (le Dr Albert) 356
PUYMAIGRE (le comte DE) . . 513
RAMBAUD (Alf.) 56
RATZEL (Friedrich). 152
RAUNIÉ (Émile) 42
REBIÈRE (A.) 536
RÉCHETNIKOV (Th.). 34
RÉMY (le R. P.) 293
REVELEY MITFORT (le major général R. C. W.) 54
REVILLOUD (Gustave) 326
REY (Henry) 391
REYMOND (J.). 325
RIBET (M.-J.). 290
RIVALTA (Valentino) 130
RIVAS (Andrés-G.) 303
RIVET (Gustave). 403
ROBERT (Ch.). 102
ROBERT (F. DES). 158
ROBERTET (G.) 80
ROD (Édouard) 249, 313
RODD (Rennell) 333
ROMAN (J.). 233
ROMÉRO (Silvio). 504
ROPARTZ (J.-Guy) . . . 396, 404
ROPE (Charles) 81
ROSEROT (Alphonse) 238
ROSMINI SERBATI (Ant.) . . . 493
ROUBY (Dr). 258
ROUIRE (le Dr) 151
ROUVIER (le R. P. F.) 221
ROUXEL (Albert). 429
RUBRUQUIS (Guillaume DE) . . 199
RUPHEPT (E.). 403
RUTTEN (Mgr) 496
SAGARI. 177
SAINT-AMARIN (Ernest DE) . . 109
SAINT-HILAIRE (Ph.) 408
SAINT-PIERRE (Bernardin DE) . 539
SAINT-SIMON 344, 345
SAIVET (Mgr). 541
SANDERVAL (Olivier DE) . . . 117
SAPORTA (le marquis DE). . . 361

SAUVENIÈRE (Alfred DE) . . . 28
SCHOPENHAUER (Arth.) . 492, 493
SCHWARTZ (Ed.) 36
SÉAILLES (Gabriel) 481
SEALSFIELD 326
SECRÉTAIN (l'abbé G.). . . . 41
SECRÉTAN (Ch.) 122
SEGOND (E.) 493
SÉJOURNÉ (le P. Xavier) . . . 229
SÉVERY. 390
SICARD (Augustin) 40
SICKEL (Th. E. DE) 517
SIEBECKER (Edward) 237
SIMARD-PITRAY (Paul DE). . . 395
SIMSON (Bernhard) 157
SOBOL (Mme J. DE) 9
SPULLER (E.) 44
STENDHAL (Henry BEYLE) . . 324
STRACK (H.-L.) 112
STRAUB (Dr J.) 115
SULLY-PRUDHOMME. 386
TACITE. 150
TARDIEU (Ambroise) 200
TATIEN 36
TELLIER (J.) 173
TESSIER (Eugène) 210
THELLIER DE PONCHEVILLE (Ch.) 367
THÉLOZ (l'abbé J.) 305
THÉVENIN (E.) 454
THIERRY (Gilbert-Augustin). . 17
THIERS. 80
THIJM (Dr Alberdingk). . . . 74
THOMSON (T.-P.). 127
THOREL (Jean) 537
TIERCELIN (Louis) 396, 404
TOLSTOÏ (le comte Léon). 34, 35, 494
TOUZERY (l'abbé Joseph) . . . 455
TSAKNY (Éléonore). 34
TSEYTLINE (B.) 35
TUPPER (G. Puelma) 403
ULBACH (Louis) 7
VADON (le R. P. Henri) . . . 301
VALLAT (Mme Victorine) . . . 404
VALLON (Henri) 347
VARIGNY (H. DE). 454
VAUDON (le P.) 148
VAUTHIER (Maurice) 135
VERDAGUER (Jacinto) 404
VERDIER (F.) 506
VERDUN (Paul) 320
VERNIOLLES (l'abbé J.) . . . 105
VEUILLOT (Eugène). 162
VICTOR Ier, pape. 36
VIDIEU (l'abbé) 207
VILLE (Théophile DE) 228
VILLÈLE (comte DE). 254
VILLENEUVE (A. DE) 414
VOGUÉ (le marquis DE) . . . 436
VONLIARLIARSKI (Alexandrovitch). 33
WOODS (Margaret-L.) 327
VYRÉ (F. DE). 522
WAHL (Maurice). 200
WIRTHMULLER (J.-B.). . . . 99
WITT, née GUIZOT (Mme DE) 9, 413, 535
WOODES RODGERS 459
ZELLER (B.) 366
ZOLA (Émile) 11

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : BAGUENAULT DE PUCHESSE (Fernand), 543. — BARBEY D'AUREVILLY (Jules-Amédée), 462. — BEAUSSIRE (Émile-Jacques-Armand), 542. — CHALON (Renier-Hubert-Ghislain), 462. — CHEVREUL (Michel-Eugène), 462. — ERNOUF (le baron Alfred-Auguste), 262. — HALLIWELL-PHILIPPS (J.-O.), 180. — HENNESSY (William-Maunsell), 181. — HERVÉ-BAZIN (Ferdinand), 263. — LORIQUET (Jean-Charles), 369. — MASSON (Gustave), 180. — PARSEVAL (L.-Ludovic DE), 269. — PITRA (le cardinal), 262. — PRADIÉ (le R. P. dom), 263. — RIANT (le comte Paul), 82, 178. — ROSSEEUW SAINT-HILAIRE (Eugène-François-Achille), 262. — WRIGHT (William), 542.
Institut, 83, 371.
Congrès, 83, 265, 544.
Concours et Prix, 266, 465, 545.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 84, 182, 266, 372, 465, 544.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 84, 182, 266, 372, 465, 544.
École des chartes, 182.
Mélanges historiques : Paléographie, 83. — Cartulaire de Notre-Dame d'Étampes, 466. — Les Journaux du Trésor, 267. — Le P. Joseph Leclerc du Tremblay, 468. — Le Religieux de Saint-Denis, 546. — Une assertion de M. Taine, 467.
Mélanges bibliographiques : Bibliothèques et Archives, 545. — Bibliographie des travaux de dom Piolin, 268.
Mélanges scientifiques et littéraires : Antériorité de l'écriture sur le langage, 466. — L'Influence civilisatrice de l'Allemagne sur la France, 268. — Peiresc, 183. — Deux Peintres français : G.-F. Doyen et S.-M. Lantarat, 267. — Livres mis à l'Index, 372.
Nouvelles. — *France :* Paris, 85, 183, 269, 372, 468, 546. — Anjou, 86, 186, 375, 548. — Auvergne, 271, 471. — Bourgogne, 186. — Bretagne, 187,

271, 375, 548. — Champagne, 548. — Dauphiné, 187, 272, 376, 471, 549. — Flandre, 273. — Franche-Comté, 188, 273, 377, 472, 550. — Guyenne et Gascogne, 86, 189, 274, 474. — Ile de France, 86, 276, 379. — Languedoc, 86, 189, 276, 379, 474. — Limousin, 86, 277, 379, 474. — Lorraine, 87, 277, 475, 551. — Lyonnais, 189, 277, 380. — Maine, 87, 278, 380. — Nivernais, 475. — Normandie, 87, 279, 380, 475, 551. — Orléanais, 280, 475, 551. — Périgord, 88. — Picardie, 280, 381. — Poitou, 280, 552. — Provence, 89, 190, 280, 381, 475. — Quercy, 281. — Savoie, 381, 476, 553. — Alsace, 89, 282, 553. — *Etranger :* Allemagne, 89, 282, 382, 477, 553. — Angleterre, 90. — Belgique, 90, 283, 382, 553. — Danemark, 283. — Ecosse, 283. — Espagne, 90, 284, 382, 477, 553. — Grèce, 284. — Italie, 91, 285, 383, 477, 554. — Jersey, 478. — Pologne, 91. — Russie, 92, 478. — Etats-Unis, 92.
Publications nouvelles, 92, 191, 286, 383, 478, 554.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Bouddhisme (le), 96, 288. — Caux (Gilles de), 96. — Rots (Calvados) (tableau de l'Église de), 287. — Saint Luc (image attribuée à), 96, 288. — Savoie (devise de la maison de), 287, 480.

ERRATA

Page 96, ligne 3 de la première colonne des questions, *au lieu de* Eugène Burnouf, *lisez :* Émile.

Page 259, ligne 40, *au lieu de* studialo, *lisez :* studiato.

Page 288, colonne 1, lignes 26 et 45, *au lieu de* Eugène Burnouf, *lisez :* Émile Burnouf.

Page 344, ligne 7, *au lieu de* A. Feugère, *lisez :* P. Faugère.

Page 344, ligne 14, *au lieu de* Anatole Feugère, *lisez :* Prosper Faugère.

Page 382, ligne 51, une erreur nous a fait identifier *El Ateneo* avec la *España moderna*. Ce sont deux revues distinctes.

Page 468, ligne 37, *au lieu de* Berlioz écrivait à Wagner en 1852 : Berlin est encore dévoré, *lisez :* Wagner écrivait de Berlioz en 1852 : Berlioz est encore dévoré.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-88 sont en vente, et forment cinquante-quatre volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 3 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

Revue des questions historiques

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 600 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1888

Abbé DELARC : Le Pontificat d'Alexandre II. — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et le Schisme d'Anaclet II en France. — LECOY DE LA MARCHE : Louis XI et la Succession de Provence. — Lud. SCIOUT : Le Directoire et la Maison de Savoie. — Abbé VACANDARD : L'Histoire de saint Bernard; critique des sources. — Marquis DE BEAUCOURT, Charles VII et la Pacification de l'Église. — Cte ED. DE BARTHÉLEMY : Le Traité de Paris entre la France et l'Angleterre (1763). — L. DE LA SICOTIÈRE : Frotté au 18 fructidor — Abbé J. P. P. MARTIN : Le Διὰ Τεσσάρων de Tatien. — Paul ALLARD : Dioclétien et les Chrétiens avant l'établissement de la Tétrarchie. — Gaston DE BOURGÈ : Le Comte de Vergennes, ses débuts diplomatiques en Allemagne auprès de l'électeur de Trèves et de l'électeur de Hanovre. — J. VIARD : Un Chapitre d'histoire administrative : les Ressources extraordinaires de la royauté sous Philippe VI de Valois. — R. P. Ch. DE SMEDT : L'Organisation des églises chrétiennes jusqu'au milieu du troisième siècle. — Godefroid KURTH : Les Sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours. — Cte DE LA FERRIÈRE : L'Élection du duc d'Anjou au trône de Pologne. — Victor PIERRE : Le Rétablissement du culte catholique en 1795 et en 1802.

Mélanges. — Paul ALLARD : l'Enseignement secondaire dans l'ancienne Rome. — L. LECESTRE : Un Mémoire inédit du cardinal de Richelieu contre Cinq-Mars. — E. CHARVÉRIAT : La Question de Wallenstein en 1886. — God. KURTH : Les États de la couronne d'Aragon. — Cte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan pour lui notifier sa déchéance. — Abbé DOUAIS : Le Pentateuque et la Critique rationaliste. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. — G. DIGARD : Un Nouveau Récit de l'attentat d'Anagni. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La Correspondance de Catherine de Médicis. — J. ROMAN : Le Dauphiné à la veille de la Révolution. — Cte A. DE BOURMONT : L'Enseignement de l'histoire aux États-Unis. — LECOY DE LA MARCHE : Le Règne de Philippe le Hardi. — Comte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Découvertes récentes en Chypre. — J. VAESEN : La Représentation d'un mystère à Romans en 1509. — Baron D'AVRIL : L'Inde anglaise, d'après un livre récent. — DENYS D'AUSSY : L'Assistance publique dans les campagnes avant la Révolution. — JUST DE BERNON : La Démocratie à Florence. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : Marie de Clèves, princesse de Condé (1569-1574). — Cte DE PUYMAIGRE : Les Mémoires du baron Hyde de Neuville.

Courriers anglais, allemand, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent quarante-trois publications historiques).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.

DUE OCT 14'46